

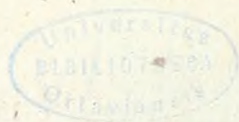






BE-4

139-2





THE LIBRARY OF THE

UNIVERSITY OF CHICAGO

540 EAST 58TH STREET

CHICAGO

Acquired from the University of Chicago Press  
Library of the University of Chicago Press

Chicago, Ill. U.S.A.

EX-100-100-100-100

LIBRARY OF THE  
UNIVERSITY OF CHICAGO



APR 18

DE L'IMPRIMERIE

100-100-100-100





Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/histoiredelac27acad>

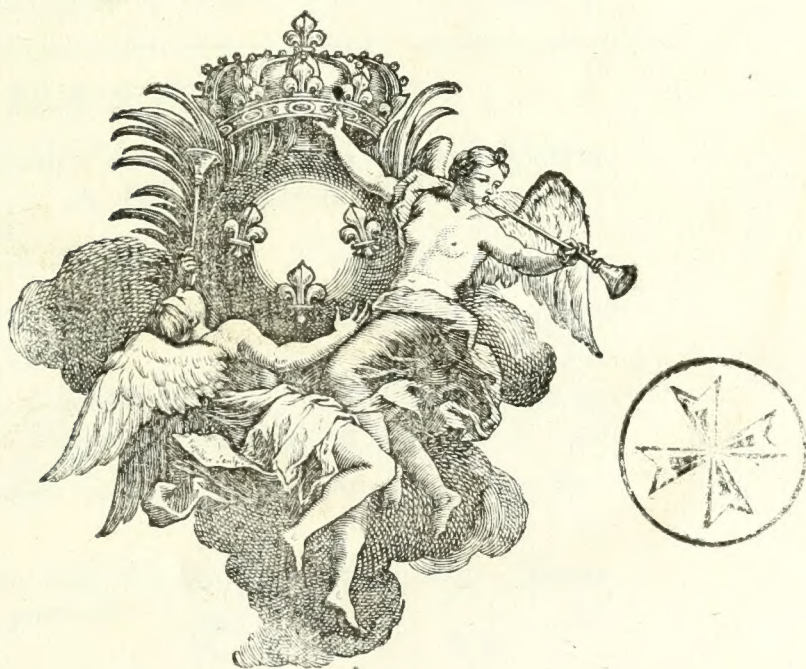


# HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

A V E C

*Les Mémoires de Littérature tirés des Registres de cette Académie,  
depuis l'année M. DCCLV, jusques & compris  
l'année M. DCCLVII.*

TOME VINGT-SEPTIÈME.



A P A R I S,  
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

---

M. DCCLXI.



HISTOIRE

DE L'ACADEMIE

DES INSCRIPTIONS

ET BELLES-LETTRES

ANNO

DE L'AN 1771

LE 10 MARS 1771

PAR LE SECRETAIRE

DE L'ACADEMIE

DES INSCRIPTIONS

ET BELLES-LETTRES

ANNO

DE L'AN 1771

LE 10 MARS 1771

PAR LE SECRETAIRE

DE L'ACADEMIE

DES INSCRIPTIONS

ET BELLES-LETTRES

ANNO

DE L'AN 1771

LE 10 MARS 1771

PAR LE SECRETAIRE

DE L'ACADEMIE

DES INSCRIPTIONS

ET BELLES-LETTRES

ANNO

DE L'AN 1771

LE 10 MARS 1771

AS  
162  
.P3A5  
1771  
roll. spé





# T A B L E

P O U R

## L' H I S T O I R E.

---

### H I S T O I R E

Del'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres,  
depuis l'année 1755, jusques & compris  
l'année 1757. Page 1

*C*hangemens arrivés dans la liste des Académiciens, depuis  
l'année 1755, jusques & compris 1757. Page 4

---

### H I S T O I R E

Des Ouvrages de l'Académie Royale des Inscriptions  
& Belles-Lettres.

*Recherches sur les Cabires.* 9

*Remarques sur l'état de l'Architecture civile dans les temps  
d'Homère.* 19

*Des Boucliers d'Achille, d'Hercule & d'Énée ; suivant les  
descriptions d'Homère, d'Hésiode & de Virgile.* 21

*Description de deux Tableaux de Polygnote, donnée par Pau-  
sanias.* 34

*Réflexions sur les Historiens anciens en général, & sur Diodore  
de Sicile en particulier.* 55



# T A B L E.

<i>Réflexions sommaires sur les connoissances Physiques des Anciens.</i>	58
<i>Réflexions sur la conduite des Magistrats Romains dans le gouvernement des Provinces.</i>	64
<i>Observations sur l'époque de la défaite de Varus, &amp; de l'association de Tibère à l'Empire.</i>	71
<i>Sur les Livres sacrés des Peuples profanes.</i>	79
<i>Sur les Ouvrages apocryphes supposés dans les premiers siècles de l'Eglise.</i>	88
<i>Remarques sur la détermination en latitude de plusieurs positions principales dans le Levant.</i>	101
<i>Découverte d'une Cité jusqu'à présent inconnue dans l'ancienne Gaule.</i>	108
<i>Suite de la description de la province Narbonnoise, selon le texte de Pline, éclairci par des remarques géographiques, historiques &amp; critiques.</i>	114
<i>Sur un chemin des Romains.</i>	136
<i>Sur l'ancienne situation de la ville de Bourdeaux, &amp; sur l'origine de son nom.</i>	145
<i>Sur une maison de campagne d'Aufone.</i>	152
<i>Observations sur une Médaille de l'Impératrice Magnia Urbica.</i>	154
<i>Mémoire sur un Monument très-ancien, sculpté dans une montagne de la Médie.</i>	159
<i>Sur deux Camées, dont l'un représente les têtes de Germanicus &amp; d'Agrippine, &amp; l'autre celle de Caius.</i>	167
<i>Mémoire sur une Inscription découverte l'an 1754 à Périgueux.</i>	171
<i>Sur deux Antiquités trouvées dans des pierres de nature différente,</i>	174



## T A B L E.

<i>Examen d'un passage de Grégoire de Tours, sur le temps où l'on a commencé d'enterrer les Morts dans les Cités.</i>	176
<i>Conjecture sur l'usage des souterrains qui se trouvent en grand nombre en Picardie.</i>	179
<i>Éclaircissens sur la chronologie des règnes de Louis le Gros &amp; de Louis le Jeune.</i>	184
<i>Histoire du Conseil &amp; des Maîtres des Requêtes de l'Hôtel du Roi, depuis le commencement de la monarchie Française jusqu'à présent.</i>	190
<i>Sur la querelle qui s'éleva dans le xvi.<sup>e</sup> siècle, au sujet de l'estime qui étoit due à Cicéron.</i>	195
<i>Sur l'ancienneté des Bombes &amp; des Mortiers.</i>	206
<i>Devises, Inscriptions &amp; Médailles faites par l'Académie.</i>	212

---

## É L O G E S

Des Académiciens morts depuis l'année M. DCCLV, jusqu'à & compris M. DCCLVII.

<i>Éloge de M. le cardinal Quirini.</i>	215
<i>Éloge de M. le marquis Scipion Maffei.</i>	228
<i>Éloge de M. l'ancien évêque de Mirepoix.</i>	242
<i>Éloge de M. Blanchard.</i>	251
<i>Éloge de M. l'abbé de Pomponne.</i>	254
<i>Éloge de M. de Fontenelle.</i>	262
<i>Éloge de M. le marquis d'Argenson.</i>	275







# T A B L E

## P O U R

### L E S M É M O I R E S .

---

#### TOME VINGT-SEPTIÈME.

*SECOND MÉMOIRE sur la monarchie de Ninive, contenant l'histoire de Bel-Nimrod, son fondateur. Par M. le Président DE BROSSES.* Page 1

*Remarques sur l'ancienne année des Juifs, & sur la célébration de leur Pâque. Par M. GIBERT.* 84

*Remarques sur le Canon astronomique qui se trouve dans les manuscrits de Théon d'Alexandrie, & dans lequel la suite des rois de Babylone, de Perse & d'Égypte, & celles des empereurs Romains sont marquées par les années Égyptiennes de l'ère de Nabonassar. Par M. FRÉRET.* 121

*Réflexions générales sur l'étude de la Philosophie ancienne. Par M. l'abbé LE BATTEUX.* 153

*Mémoires historiques sur le Principe actif de l'Univers. Par M. l'abbé LE BATTEUX.* 164

*PREMIER MÉMOIRE sur le Principe actif de l'Univers.* 169

*ART. I. Doctrine des Chaldéens.* 171

*ART. II. Pensées des Perses sur le Principe actif* 174



# T A B L E.

*Second Mémoire sur le Principe actif de l'Univers. Doctrine des Egyptiens.* Par M. l'abbé LE BATTEUX. 187

*Troisième Mémoire sur le Principe actif de l'Univers. Doctrine des Grecs dans les temps fabuleux.* Par M. l'abbé LE BATTEUX. 212

*Quatrième Mémoire sur le Principe actif de l'Univers. La Nuit & l'Amour considérés comme Principes.* Par M. l'abbé LE BATTEUX. 233

*Suite du traité historique de la Religion des Perses. Seconde époque. Depuis le règne de Darius fils d'Hystaspes, jusqu'à la conquête de la Perse par les Sarazins. Premier Mémoire. Sur la personne de Zoroastre.* Par M. l'abbé FOUCHER. 253

PREMIÈRE PARTIE. *L'ancien Zoroastre.* 258

SECONDE PARTIE. *Le second Zoroastre.* 277

*Second Mémoire. Les Écrits de Zoroastre.* Par M. l'abbé FOUCHER. 298

PREMIÈRE QUESTION. *Zoroastre, ou quelqu'un des Zoroastres, a-t-il laissé des Écrits ?* 301

SECONDE QUESTION. *Les écrits de Zoroastre subsistent-ils encore dans la Perse en tout ou en partie ?* 317

*Troisième Mémoire. Système du second Zoroastre sur la nature de Dieu & sur la formation de l'Univers.* Par M. l'abbé FOUCHER. 337

ART. I. *Idées de Zoroastre sur la nature & la grandeur du Dieu suprême.* 340

ART. II. *Doctrine de Zoroastre sur les Divinités inférieures.* 352

ART. III. *Système philosophique de Zoroastre.* 364

*Vie du philosophe Athénien, surnommé Aristion.* Par M. DE BURIGNY. 395



## T A B L E.

*Vie du Consul Philippe.* Par M. le Président DE BROSSES.  
406

*Dissertation sur l'empereur Romain dans le Sénat.* Par M. l'abbé  
DE LA BLÉTERIE. 438

*Suite de la Dissertation intitulée l'Empereur dans le Sénat.  
Réponse à quelques objections.* Par M. l'abbé DE LA  
BLÉTERIE. 483

---

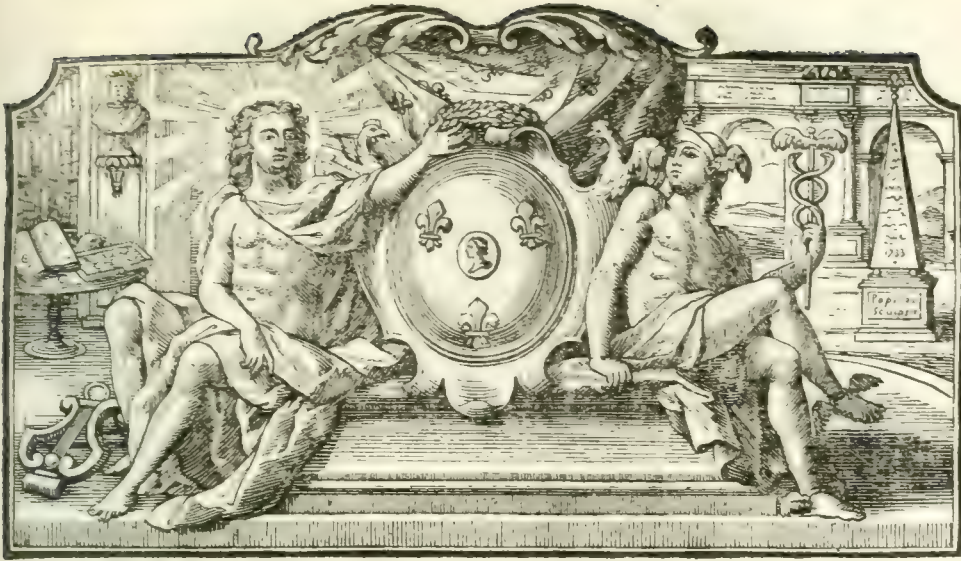
FAUTE à corriger dans ce Volume.

*Hist.* page 168, ligne 25, lisez ΑΛΦΗΟC, au lieu de ΑΛΦΗΟΕ.



HISTOIRE





# HISTOIRE

DE

## L'ACADÉMIE ROYALE

### DES INSCRIPTIONS

ET

### BELLES-LETTRES.



Le changement de Secrétaire perpétuel, est le seul évènement dont nous devons instruire le Public, en lui présentant ces deux nouveaux volumes, qui repondent aux années 1755. 1756 & 1757 inclusivement.

M. de Bougainville charge, en 1749, du Secrétariat de l'Académie, vacant par la mort de M. Fréret, a exercé cet emploi avec un zèle infatigable, qui lui a mérité les éloges de la Compagnie. Des infirmités continuelles n'avoient pu

*Hist. Tome XXVII.* . A

## 2 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

ralentir l'ardeur qu'il a toujours témoignée pour remplir les devoirs de sa place, & ne l'avoient point empêché de donner tous ses soins à la publication des Volumes XVIII, XIX, XX, XXI, & d'une partie des XXIII & XXIV de nos Mémoires. Mais en 1755 ses maux augmentant toujours, il s'aperçut avec regret qu'il n'étoit plus en état de s'acquitter avec la même exactitude des fonctions de Secrétaire. Il se vit forcé de prier M. le comte d'Argenson d'agréer qu'il demandât au Roi la permission de se démettre de son emploi. Le Ministre céda à ses instances, & adressa à M. de Foncemagne, alors Directeur, la lettre suivante.

*A Compiègne, le 11 Août 1755.*

« Les infirmités habituelles de M. de Bougainville & la  
 » foiblesse de sa santé l'ayant mis, Monsieur, dans la nécessité  
 » indispensable de supplier le Roi d'agréer qu'il se dût dès-à-  
 » présent des places de Secrétaire & de Trésorier de l'Académie  
 » des Belles-Lettres, Sa Majesté a bien voulu lui en accorder  
 » la permission, & Elle a nommé M. Le Beau pour lui suc-  
 » céder dans l'une & l'autre de ces places, quoiqu'il ne soit pas  
 » de la classe des Pensionnaires. Mais en donnant son agrément  
 » à une retraite que l'état où se trouve M. de Bougainville ne  
 » lui permettoit plus de différer, Sa Majesté s'est portée volontiers  
 » à lui donner de nouvelles marques de l'estime dont Elle honore  
 » ses talens & son mérite, & l'Académie les reconnoitra sans  
 » doute avec satisfaction, dans les arrangemens mêmes que Sa  
 » Majesté a jugé à propos de régler par rapport à cette retraite.  
 » Ainsi M. de Bougainville conservera son rang de Pensionnaire  
 » sans pension, & il deviendra Pensionnaire effectif à son tour,  
 » suivant son rang d'ancienneté dans l'ordre du tableau, & sans  
 » qu'alors il soit besoin d'une nouvelle élection pour le faire passer  
 » de la classe d'Associé à celle de Pensionnaire. Il conservera pa-  
 » reillement le titre d'ancien Secrétaire perpétuel de l'Académie  
 » des Belles-Lettres, ainsi que la place de Garde des Antiques,  
 » qui est entièrement indépendante de celle de Secrétaire; & il  
 » continuera d'être chargé seul, comme ci-devant, de l'histoire



Métallique du Roi, c'est-à-dire des discours historiques servant à expliquer le sujet de chacune des Médailles de cette histoire, ce qui forme un travail personnel & particulier, pour lequel Sa Majesté avoit bien voulu le choisir..... Vous connoissez, Monsieur, les sentimens avec lesquels je vous suis parfaitement dévoué. *Signé M. P. D'ARGENSON.* »

En conséquence de cette lettre, M. Le Beau commença à exercer les fonctions de Secrétaire perpétuel, & M. de Bougainville lui remit, avec les formalités ordinaires, tous les titres, Mémoires, & autres papiers qui concernent les affaires de l'Académie.

Le sujet proposé pour le Prix qui devoit être donné à l'Assemblée publique d'après Pâques, en 1755, consistoit à déterminer : *En quel temps & par quels moyens le Paganisme a été entièrement éteint dans les Gaules.*

Ce Prix a été remis pour l'année 1756, & il a été remporté par M. Barthès, Docteur en Médecine de Montpellier.

Le sujet de celui qu'on devoit distribuer à la S.<sup>t</sup> Martin de la même année 1755, consistoit dans ces questions : *Quels sont les attributs distinctifs qui caractérisent, dans les Auteurs & sur les monumens, Osiris, Isis & Orus ! Quelles pouvoient être l'origine & les raisons de ces attributs ! Ont-ils éprouvé, soit en Égypte, soit dans les pays où cette partie du culte Égyptien s'est introduite, des altérations propres à déterminer à peu près l'âge des monumens où ils sont représentés !*

Ce Prix a été remis à l'année 1757, & il étoit double. Il a été remporté par M. Smith, fils du Principal du collège de Bâle.

Pour le sujet du Prix qui devoit être distribué à Pâques de l'année 1756, l'Académie avoit proposé d'examiner : *Quel fut l'état des Villes & des Républiques situées dans le continent de la Grèce Européenne, depuis la mort d'Alexandre jusqu'à ce qu'elle ait été réduite en province par les Romains !*

Ce Prix a été remporté par M. Pontedera, Professeur en l'Université de Padoue.

#### 4 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

Le sujet du Prix de la S.<sup>t</sup> Martin avoit pour objet : *Quels sont les attributs distinctifs qui caractérisent Jupiter Ammon dans les Auteurs & sur les monumens ? Quelles pouvoient être l'origine & les raisons de ces attributs ? Avoient-ils tous également rapport aux dogmes de la religion Égyptienne ? Ont-ils éprouvé, soit en Égypte, soit ailleurs, des altérations propres à déterminer à peu près l'âge des monumens où ils sont représentés ?*

Ce Prix a été remporté par M. Ollivier, Prêtre de l'Oratoire de Paris.

Le sujet du Prix proposé pour Pâques de l'année 1757, consistoit à examiner : *Quel fut l'état des Villes & des Républiques situées dans le continent de la Grèce Européenne, depuis qu'elle eût été réduite en province Romaine, jusqu'à la bataille d'Actium.*

Ce Prix a été remporté par M. Barthès, qui en avoit déjà obtenu un l'année précédente.

*CHANGEMENS arrivés dans la Liste des Académiciens, depuis l'année 1755 jusques & compris 1757.*

#### E N M. D C C L V.

Le Cardinal Quirini & le Marquis Maffei, Académiciens-Libres, moururent ; & ils furent remplacés, le premier par Milord Chesterfield, Pair de la Grande-Bretagne, & le second par le Cardinal Passionei.

Nous perdîmes la même année M. Boyer, ancien Evêque de Mirepoix, Académicien-Honoraire ; & M. le Président Henault lui succéda.

#### E N M. D C C L V I.

M. Blanchard, Pensionnaire, mourut ; & M. l'Abbé du Resnel obtint alors la Pension. M. de Burigny fut élu pour remplir la place d'Associé qui vaquoit par cette promotion.



M. le Marquis de Paulmy fut nommé à la place d'Académicien-Honoraire, vacante par la mort de M. l'Abbé de Pomponne.

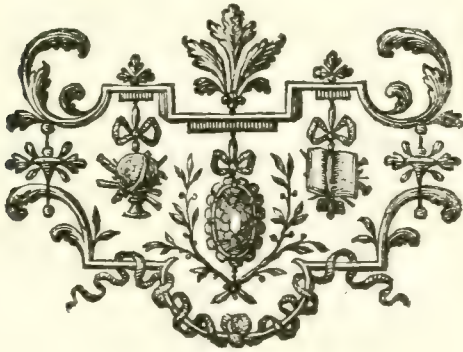
M. de Nicolaï obtint la Vétérance, & M. Dupuy fut nommé à sa place.

# EN M. D C C L V I I.

Nous perdimes M. de Fontenelle Académicien-Vétéran.

M. le Marquis d'Argenson, Académicien-Honoraire, mourut, & il eut pour successeur M. le Comte de Saint-Florentin.

M. Mazocchi, Chanoine de l'Eglise cathédrale de Naples fut nommé Académicien-Libre, à la place vacante par la mort de M. Peyssonel, Consul de France à Smyrne.







HISTOIRE  
DES  
OUVRAGES  
DE  
L'ACADÉMIE ROYALE  
DES INSCRIPTIONS  
ET  
BELLES-LETTRES.

*RECHERCHES*



## R E C H E R C H E S S U R L E S C A B I R E S.

**L**A Dissertation de M. Fréret, dont on lit l'extrait dans le volume XXIII de nos Mémoires, étoit terminée par une savante discussion sur les Cabires. Cet article étant très-étendu, on a jugé à propos de le détacher; & l'on promet alors de lui donner place dans le XXV.<sup>e</sup> volume. L'abondance des matières ne nous a pas permis de tenir cette parole; mais pour ne pas priver plus long-temps le public des derniers ouvrages de ce docte Académicien, nous allons rendre compte de ses recherches sur ce point d'antiquité, qui n'a pas encore été suffisamment éclairci.

Page 27.

Pour concilier les opinions diverses, quelquefois même contraires, qui se trouvent dans les Anciens sur ce sujet, il est nécessaire de rappeler ici plusieurs significations différentes qu'ils ont données au nom des Cabires, & qu'on peut réduire à trois principales. 1.<sup>o</sup> Ils les ont considérés comme les ministres & les prêtres de certaines Divinités; 2.<sup>o</sup> comme des Dieux subalternes. Hérodote nomme Cabires, des Dieux Égyptiens, qu'on disoit être fils de Vulcain, la plus ancienne divinité de l'Égypte. Dans la Grèce, on donnoit aussi ce nom à des fils de Vulcain honorés dans l'île de Lemnos, & dont le culte s'étoit répandu non seulement dans les îles voisines, mais encore dans l'Asie mineure & dans la Macédoine: 3.<sup>o</sup> les Cabires adorés dans l'île de Samothrace tenoient un rang considérable entre les Divinités du premier ordre, puisqu'on les surnommoit *les grands Dieux, les Dieux puissans*. Nous allons envisager les Cabires sous ces aspects différens, qu'il est important de ne pas confondre. Nous y joindrons deux autres articles sur les mystères de Samothrace, & sur l'étymologie des noms qui ont rapport à ce sujet.

*Hist. Tome XXVII.*

. B

## ARTICLE I.

Cabires,  
Prêtres &  
Ministres.

Strab. lib. X,  
p. 472.

Les Cabires que Stésimbrote de Thase fait venir du canton de Cabire en Phrygie pour s'établir en Samothrace, n'étoient que des Prêtres ou Ministres des mystères. Ce sont les mêmes dont parle Demetrius de Scepsis, & que Phérécyde appelle *Corybantes* : ils étoient, dit ce dernier auteur, au nombre de neuf, fils d'Apollon & de la nymphe Rhytia, & ils s'établirent dans l'isle de Samothrace. Les prêtres de Cérès, dans l'isle de Paros, portoient le nom de *Cabarni*, & cette Déesse y étoit elle-même connue sous le nom de *Καβείρα*. Ces Prêtres, nommés *Cabires* en Samothrace, avoient en Macédoine & à Thessalonique le nom d'*Ἀνακτοπέται*, parce que les dieux Cabires, au culte desquels ils étoient consacrés, portoient le titre d'*ἄνακτες*. C'est ce que nous apprend S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie, & d'après lui Arnobe & Firmicus.

## ART. II.

Cabires, Dieux  
subalternes  
fils de Vulcain.

L'Égypte, mère de toutes les superstitions, honoroit d'un culte particulier les fils de Vulcain, sous le nom de *Cabires*. Le temple de ces Dieux étoit tellement respecté, que l'entrée n'en étoit permise qu'aux Prêtres qui le desservient. Les Cabires y étoient représentés sous la forme de Pygmées; Hérodote dit qu'ils ressembloient à ces marmousets que les Phéniciens nommoient *Pataques*, & dont ils ornoient les proues de leurs galères. C'est mal-à-propos que quelques Critiques ont cru voir dans ce passage d'Hérodote, que les *Pataques* étoient des dieux de Phénicie, & que les Phéniciens les nommoient *Cabires*. Hérodote ne dit ni l'un ni l'autre.

Le culte de ces Cabires, fils de Vulcain, passa de l'Égypte dans la Grèce. Ils furent d'abord adorés à Lemnos; cette isle étoit consacrée à Vulcain dès le temps d'Homère. Il y avoit une ville nommée *Ἡφαισία*. Hellanicus disoit que la plus ancienne fabrique d'armes avoit été établie dans Lemnos. On n'en voit rien dans Homère, qui place les forges de Vulcain dans le Ciel. Callimaque & Virgile les mettent dans l'isle de Lipara. Eustathe dit qu'il y avoit dans Lemnos deux volcans qui avoient fait donner à cette isle le nom d'*Æthalia*.

Ilad. A.

Steph. A'ισία.

Bélon. Observ.

Stephanus assure la même chose sur l'autorité de Polybe. Il ne reste plus aucun vestige de ces volcans; & Bélon, qui



a parcouru l'île entière, n'y a découvert qu'une petite source d'eau chaude.

Selon Phérécyde, dans Strabon, les Cabires étoient au nombre de trois, fils de Vulcain & de Cabira, fille de Protee. Ils étoient adorés, avec les trois Cabirides leurs sœurs, dans Lemnos, dans Imbros & dans les îles voisines, dans la Troade & dans le canton de Pergame, dans la Macédoine. *L. x, p. 472.*  
 Leurs noms ne se dévoient qu'aux initiés; ils avoient des fêtes particulières. Acufilaüs faisoit les trois Cabires fils de Calinilos, né de Vulcain & de Cabira, & les supposoit pères des trois Cabirides. On ignore la fable & les cérémonies des mystères de ces Cabires de Lemnos. *Payson, lib. 1, p. 4.*

Thessalonique les honoroit d'un culte singulier. On les voit sur les médailles de cette ville, coëffés du bonnet de Vulcain, & tenant d'une main un marteau, de l'autre une tenaille; ce qui montre qu'ils présidoient à l'art de travailler les métaux. *In Julia Domna & alibi.*  
 M. Fréret observe, d'après Firmicus, que ces Cabires de Thessalonique sont les Corybantes de S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie, dont Arnobe fait aussi mention dans son cinquième livre. *De errore profan. Relig. prorept. p. 9.*  
 Ces trois auteurs rapportent que ces Corybantes, nommés aussi *Cabires*, étoient d'abord au nombre de trois; mais que les deux aînés massacrerent le plus jeune; qu'ils mirent son corps en pièces, & l'entévelirent au pied du mont Olympe; & que ce qui se passoit dans les mystères, étoit la représentation de cet événement. Quoiqu'il y ait quelque variété dans le récit de ces écrivains, il est visible, dit M. Fréret, que ces mystères avoient rapport à l'histoire du jeune Iacchus ou du Bacchus des fêtes de Cérès, & que c'étoit une copie défigurée de la fable Égyptienne sur la mort d'Orus tué par Typhon. Si les attributs donnés aux Cabires sur les médailles ne s'accordent pas avec la fable d'Iacchus ni avec celle d'Orus, on peut supposer que les Grecs, qui confondoient les différentes Divinités dont ils empruntoient le culte, ont confondu en cette occasion les Cabires Égyptiens fils de Vulcain, avec le fils de Cérès & le fils d'Ilis.

Le nom d'Αἰακοπιλέπαι, donné aux prêtres des Cabires

*Denat. Deor.*  
l. III, c. 43.

de Macédoine, montre que ces Cabires avoient le titre d'Ἀνακτες ou Ἀνακες, titre affecté aux Dioscures. Le détail de la fable suppose qu'ils étoient trois frères : aussi, selon Cicéron, les plus anciens Dioscures, surnommés Ἀνακες, fils du premier Jupiter & de Proserpine, étoient-ils au nombre de trois. Le dernier s'appeloit *Dionysius* ; c'étoit l'Iacchus d'Éleusis, tué & mis en pièces par les proches. Il est vrai que le nom de Dioscures s'appliquoit plus particulièrement aux Cabires de Samothrace ; mais on reconnoît encore ici la confusion de la mythologie Grecque. Les Grecs ont prêté aux Cabires de Lemnos les titres qui appartennoient proprement à ceux de Samothrace.

ART. III.  
Cabires de  
Samothrace.

Les Cabires de Samothrace n'avoient, dans l'origine, rien de commun avec ceux de Lemnos. On aperçoit dans la religion de Samothrace trois époques différentes ; elle eut d'abord pour objet les grands Dieux ; on y adora ensuite les premiers Dioscures ; & enfin, mais dans des siècles fort postérieurs, Castor & Pollux, qui sont les seconds Dioscures.

*De lingua Lat.*  
l. IV.

Les Anciens ne sont pas d'accord sur le vrai nom des grands Dieux. Ce nom étoit un mystère connu des seuls initiés, & dont ils ne pouvoient révéler le secret sans se rendre coupables d'un énorme sacrilège. Varron, qui avoit pénétré dans les mystères de la théologie du Paganisme, & qui vivoit dans un siècle & dans un pays moins asservi à ces scrupules de cabale, dit que le Ciel & la Terre sont les grands dieux de Samothrace ; que ce ne sont point Castor & Pollux, comme le pense le vulgaire ; qu'ils sont mâle & femelle, qu'ils sont nommés à Samothrace Θεοὶ Δυνατοί ; qu'enfin ce sont ceux que les livres des Augures nomment *Divi potes*.

*Spon. Miscell.*  
p. 21, 2.

Le culte du Ciel & de la Terre étoit un reste de l'ancienne religion de la Grèce, abolie par l'introduction du culte de Saturne, & qui s'étoit conservée dans les cantons où les colonies Égyptiennes & orientales n'avoient pas pénétré.

Une inscription Romaine semble nous donner les noms des premières divinités de Samothrace, en ces termes : COELO . AETERNO . TERRAE . MATRI . MERCVRIO ,



**MENESTRATORI.** Varron parle de ce Mercure, qu'il nomme *Casmilus*. Mais cette inscription joint aux deux grandes divinités primitives, le nom d'une divinité qui ne fut connue que dans la seconde époque. Il est très-probable qu'au culte du Ciel & de la Terre se joignit, dès les premiers temps, celui d'Hécaté; cette Déesse redoutable avoit en Samothrace un antre sacré, des mystères & des orgies. L'autre s'appeloit *Zerinthium*, nom dont il n'est pas besoin d'aller chercher l'origine dans la langue Syrienne, comme fait Bochart; il est plus naturel de dériver ce mot de *ζέρετρον*, ancien mot grec qui, selon Hesychius, signifie un lieu bas & profond.

Telle étoit la religion des premiers habitans de Samothrace: ils étoient autochthones, c'est-à-dire, établis depuis si longtemps dans cette île, qu'on avoit perdu la date de leur origine. Ils parloient une langue particulière; ce que Diodore raconte de leurs anciennes traditions, n'est qu'un tissu de fictions modernes, mal liées les unes aux autres.

*Diod. l. v.*

La seconde époque de la religion de Samothrace commence à l'établissement des Pélasges qui, chassés de l'Attique, passèrent dans cette île: voici l'histoire que M. Fréret donne de cette migration. La guerre des Épigones ayant obligé les Thébains d'abandonner la Béotie, les Pélasges s'en emparèrent. Après quelque temps les Thébains chassés du pays nommé depuis *Thessalie*, & obligés de le céder aux Thessaliens venus de l'Épire, retournèrent comme par un reflux dans la Béotie. Ce retour des Thébains est, suivant Thucydide, de la soixantième année depuis la prise de Troie. Après une guerre dont les événemens furent variés, les Pélasges furent contraints de fortir de la Béotie, & se retirèrent dans l'Attique. Les Athéniens ne purent s'accommoder de ces hôtes qui étoient encore à demi-sauvages; ils les chassèrent peu d'années après les avoir reçus. Les Pélasges, qui avoient acquis quelque pratique de la navigation, passèrent quatre-vingts ans après la prise de Troie, dans les îles de Lemnos, d'Imbros & de Samothrace. Ils y portèrent les mystères, dont on ne voit pas la moindre trace ni dans Homère

*L. 1, n.º 12.*

ni dans Hésiode. Ils n'y détruisirent pas entièrement l'ancien culte du Ciel & de la Terre; mais ils y en mêlèrent un nouveau, celui des dieux Cabires & des anciens Dioscures. Les Cabires étoient, selon Mnafeas, cité par le scholiaste d'Apol-  
 L. I, v. 917. lonius, Cérès, nommée *Axieros*; Proserpine, appelée *Axiokerfa*; & Hadès ou Pluton, sous le nom d'*Axiokerfos*: à ces trois Divinités, ils ajoutèrent *Casmilos*; c'étoit Mercure, fils du Ciel & de *H'μέεα*, qui n'étoit employé qu'à exécuter les ordres des trois autres. Les Pélasges avoient trouvé le culte de ces trois Divinités établi en Attique & en Béotie, & ils l'avoient adopté. A ce culte se joignoit celui des trois anciens Dioscures, fils de Jupiter & de Proserpine; c'étoit une dépendance du culte de Cérès.

On voit par ce récit que les Dioscures n'étoient pas les mêmes que les Cabires. Cependant les deux cultes se confondirent, & l'on donna réciproquement le nom de Dioscures aux Cabires, & celui de Cabires aux Dioscures, & à tous les deux le nom de grands Dieux. Un habitant d'Acharna, un  
 Grut. CCCXIX, des bourgs de l'Attique, prend dans une inscription le titre de  
 2. ΙΕΡΕΥΣ ΘΕΩΝ ΜΕΓΑΛΩΝ ΔΙΟΣΚΟΥΡΩΝ ΚΑΒΕΙΡΩΝ.

Ces anciens Dioscures de Samothrace étoient beaucoup plus anciens que les fils de Tyndare. Cicéron les nomme *Tritopatraeus*, *Eubuleus* & *Dionysius*. Hésychius parle des dieux *Tritopatores*, qui président à la naissance des enfans; Phanodème, cité dans le grand Étymologique, y joint les mariages. Selon l'auteur des hymnes d'Orphée, Bacchus est nommé *Eubuleus*; il est, dit-il, né d'une manière mystérieuse de Jupiter & de Proserpine. Dans Hésychius, Eubuleus est Plutus, fils de Cérès & de Jasion. Selon Diodore, Dionysius est le Sabasius ou le Bacchus des Thraces, fils de Proserpine & de  
 Phocic. Jupiter changé en serpent. Pausanias dit que, suivant l'opinion de ceux qui avoient le plus approfondi les matières Théologiques, les *Ἀνακτες παίδες*, que les Amphissiens adoroient comme Dieux inconnus, étoient les mêmes que les Cabires ou Dieux de Samothrace. Ces *Ἀνακτες* avoient des mystères ou initiations dans cette ville.

Ces Divinités déjà adorées dans le reste de la Grèce, étant apportées par les Pélasges en Samothrace, firent presque disparaître le culte des Divinités anciennes, le Ciel, la Terre & Hécaté. Le Ciel n'avoit plus guère d'autels, si même il lui en restoit encore; & quoique la Terre fût toujours mise au nombre des grandes Divinités, on avoit transporté presque tous ses attributs à la Déesse des moissons, & à Rhea ou Cybèle, femme de Saturne & mère des Dieux.

Enfin, & c'est la troisième époque, on confondit les anciens Dioscures avec Castor & Pollux, fils de Lédæ. Ce qui fut cause de cette confusion, c'est qu'on donnoit aussi à ces héros le titre d'*Ἄνακτες*; titre qui avoit été commun à tous les Dieux, & même aux Rois & aux Héros. Cette opinion, qui mettoit les Tyndarides à la place des Dioscures de Samothrace, n'étoit qu'une erreur populaire. Homère ne met point Castor & Pollux au rang des Dieux; il ne les place point dans le Ciel. Au temps de Pindare ils avoient déjà des temples & des fêtes; ils présidoient aux courses & aux combats gymniques: cependant ils n'étoient pas encore entièrement divinifiés. Pollux, fils de Jupiter, partageoit sa divinité avec Castor, fils de Tyndare. Ils ne se mêloient point encore de la navigation. Mais au siècle de Théocrite ils étoient en possession pleine & entière de la divinité: on ne les distinguoit plus des anciens Dioscures Cabires de Samothrace. M. Fréret observe que le nom des Dioscures ne se trouve ni dans Hésiode, ni dans les deux poèmes d'Homère. Hésiode fait présider à la navigation d'autres divinités, savoir Hécaté & Neptune; c'étoient ces mêmes Dieux qu'invoquoient alors les écuyers & ceux qui disputoient le prix dans les jeux: & voilà précisément ce qui composa dans la suite le département des nouveaux Dioscures.

Le secret inviolable qu'on exigeoit des initiés aux mystères de Samothrace, n'a pas permis aux Anciens de nous instruire du détail des cérémonies qu'on y observoit, & du dogme qu'on y enseignoit. Le vrai nom sous lequel on invoquoit les Divinités étoit même regardé comme ineffable, *ἄσπορρητον*: les Anciens en avertissent en cent endroits. Tout ce que nous

*Iliad.* 3.

*Odyss.* 16.

*Isthm.* 10.

*Idyll.* 22.

*Theog.* v. 437.

ART. IV.

Mystères de  
Samothrace.



avons de l'initiation à ces mystères, se réduit à ceci. On s'y préparoit par une espèce de confession de ses fautes passées, qu'on faisoit à un Prêtre qui avoit le titre de *Kóns*, *Kóins*, *Koións*, & qui purifioit ceux qui étoient coupables de quelque meurtre. On plaçoit les initiés dans une espèce de trône. On les obligeoit de porter toujours à cru une ceinture ou écharpe rouge, dont l'effet devoit être de les préserver de tous les dangers, sur-tout de ceux auxquels les navigateurs sont exposés.

ART. V.  
Étymologies.

Quand il seroit vrai, comme quelques-uns le supposent, que ces Dieux & leur culte fussent venus de l'Orient, cependant comme les noms par lesquels nous les connoissons, ne sont que des titres d'honneur ou des épithètes, que les Grecs avoient substitués aux noms ineffables, M. Fréret remarque, fort sensément, qu'il n'en faut pas chercher l'étymologie ailleurs que dans la langue grecque. Il est vrai, ajoute-t-il, que comme plusieurs de ces noms sont pris de la plus ancienne langue des Grecs, ce n'est pas toujours dans Homère & dans les écrivains du bon temps que nous en pouvons trouver les racines; & il faut souvent les chercher dans ces mots surannés, qu'Hésychius & quelques autres Grammairiens nous ont conservés.

Il se rencontre ici six noms dont il est question de découvrir la racine; ceux de *Κάβειρος*, d'*Ἀΐεός*, d'*Ἀΐόκερος*, d'*Ἀΐοκέρων*, qui étoient donnés aux Dieux mêmes de Samothrace; celui de *Κάσμιλος*, donné à Mercure leur ministre; & celui de *Kóns*, que portoit le Prêtre.

En conséquence du principe déjà établi, M. Fréret rejette toutes les racines orientales du nom *Κάβειρος*; ainsi il n'admet ni l'hébreu *gabar*, *potentem esse*, ni l'arabe *kabir*, *magnus*, ni *hhabirim*, *socii*, ni *kebirim*, *sepultorum Dii*. Bochart & Reland donnent toutes ces étymologies, & en auroient donné bien d'autres s'ils avoient voulu; car, dit M. Fréret, les racines orientales sont toujours prêtes à répondre au premier signal des étymologistes. Pausanias parle d'une ville très-ancienne, nommée Cabire, en Bocotie, dans laquelle Cérès trouva un accueil honorable dans ses voyages. La Déesse récompensa les habitans en instituant ses mystères. N'est-il pas naturel de penser

Bochart. Cha.  
Miscell.  
Reland. Diss.  
Miscell. vol. 1,  
art. 5.

Dædic.

penfer que les Pelafges, qui avoient habité ce pays, portèrent en Samothrace & les myftères de Cérès & le nom des Cabires? Et pour ce qui regarde les premiers Cabires, ceux de Lemnos, originaires d'Égypte, fils de Vulcain & de Cabire, fille de Protée, le nom de leur mère ne donne-t-il pas l'étymologie de leur dénomination?

Je fais, dit M. Fréret, que les Phéniciens ont fait de très-bonne heure des établifsemens dans les ifles de la Grèce, & même en quelques endroits du continent; je fais que c'eft d'eux que les Grecs ont emprunté les caractères de leur écriture & plufieurs arts; je fais encore que c'eft de Phénicie que devoit venir le culte des Divinités qu'Hérodote dit être inconnues aux Égyptiens, telles que Saturne ou Cronos, Junon ou Hera, Neptune, Hercule. Mais qu'eft-il befoin de recourir à la langue Phénicienne pour expliquer des épithètes données aux Dieux de Samothrace, où l'on ne voit pas que les Phéniciens foient jamais venus; fur-tout quand on en trouve l'étymologie dans la langue grecque? Αἰέεος eft, felon toute apparence, un ancien comparatif d'ἄζιος, dérivé d'ἄζω, qu'Héfychius explique par ἀγάω, ἄγω, *veneror*; αἰέεος, *la plus vénérable*. Αἰίοπερος, αἰίοπερος font composés d'ἄζιος & de περος ou πέρος, qu'Héfychius explique par γάμος. Ces noms fignifient donc fimplement *la digne époufe, le digne époux*. C'étoient Proferpine ou Perfephone & Pluton, nommé le fecond, parce que la Déeffe étoit plus honorée que fon époux.

L'étymologie du nom de Κάσμιλος, donné à Mercure, confidéré comme le miniftre de ces Dieux, n'eft pas d'une recherche plus difficile dans la langue grecque. Ce mot doit originairement fignifier *miniftre*. Plutarque le dit expreffément dans la vie de Numa. Varron le cite de Callimaque. Ce nom s'écrit avec quelques variétés. Strabon & Plutarque difent κάμιλος ou κάμιλλος, Callimaque κάσμιλος, Lycophron κάδμιλος & κάδμος, Nonnus κάδμιλος. Selon Denys d'Halicarnaffe les Romains nommoient *Camilli*, ceux qui dans les facrifices rempliffoient les mêmes fonctions qu'avoient, dans les orgyes & dans les myftères des grands Dieux, ceux que les Tyrrhènes,

*De ling. Lat.  
l. VI.*

*Ant. Rom. l. II.*

& avant eux les Pélasges, nommoient Κάδωλοι. Tous ces mots viennent de κήδος, qu'Hésychius rend par *θεραπεία*, *ministère*; d'où κήδω, & avec l'altération dorique κέζω, *curo*, *orno*: κηδεύω, κηδεμών, κηδεμονεύς. On voit aisément comment de ces mots ont pû se former ceux de *cadmus*, *cadmilus*, *casnilus*, *camilus*. C'étoient des mots de la langue des plus anciens habitans de la Grèce, de ces Sauvages des cantons septentrionaux & occidentaux, où les colonies Phéniciennes n'ont jamais pénétré. Les Pélasges d'Italie & de Toscane les avoient apportés avec eux au temps de leur passage.

Il n'est pas plus nécessaire de recourir aux langues orientales, pour découvrir la racine du nom de ce Prêtre nommé Κόνς. Ce nom avoit rapport à son emploi dans les initiations. Il étoit chargé d'entendre la confession des initiés. Il s'appeloit Κόνς, l'*auditeur*; du mot κούω, κούω, synonyme d'ἀκούω, *audio*.

M. Fréret termine ce Mémoire par une réflexion sur la cause de tant de contradictions dont la Mythologie est embarrassée. Il paroît, dit-il, que les traditions religieuses, qu'on révéloit aux initiés, étoient différentes dans les différens mystères, parce que les Prêtres de chaque Divinité voulant relever l'objet de leur culte, attribuoient à leur Dieu particulier tout ce qu'ils pouvoient des fonctions & des aventures des autres Dieux. Les initiés, obligés à un secret inviolable, n'osoient communiquer leurs doutes; & le respect qu'on leur avoit inspiré, par des pratiques mystérieuses, exerçant sur leurs esprits une sorte de tyrannie, les empêchoit de raisonner, & consacroit jusqu'aux contradictions, qu'ils se faisoient scrupule d'envisager.





## R E M A R Q U E S

S U R

L'ÉTAT DE L'ARCHITECTURE CIVILE  
DANS LES TEMPS D'HOMÈRE.

L'ÉLOIGNEMENT d'où nous envisageons les siècles reculés, tel que celui où vivoit Homère, & la pente secrète que nous avons à nous prendre pour la mesure des autres choses, nous font penser que, dans ces premiers temps, il n'y avoit pas encore de méthode réglée pour les bâtimens. M. l'abbé Sallier, dans quelques observations qu'il a lûes sur ce sujet, <sup>30 Mars 1756.</sup> ne prétend pas que l'art eût fait dès-lors de grands progrès; mais il observe que, dès le temps d'Homère, il y avoit un langage formé pour l'architecture, & des termes propres pour en exprimer les idées. Homère avoit tous ces termes dans sa langue, & il les employoit dans le sens propre. Il falloit même que l'usage en fût commun, & que les hommes de ces temps-là fussent très-familiarisés avec ces expressions, puisque les opérations d'architecture fournissent au Poète des comparaisons qui se tirent toujours d'un objet plus connu que la chose dont on parle. Le XIII.<sup>e</sup> livre de l'Iliade rapporte les jeux qu'Achille fit célébrer pour honorer le tombeau de Patrocle. La lutte est le troisième de ces jeux: Ajax & Ulysse sont les deux combattans; ils s'avancent au milieu de l'arène, & d'abord, avec leurs bras robustes, ils se saisissent corps à corps, se serrent & se joignent aussi étroitement, dit Homère, que deux poutres qu'un habile ouvrier a emboîtées ensemble, pour soutenir le comble d'une maison contre la violence des vents.

On peut remarquer dans Homère trois sortes de termes d'architecture; les uns désignent les instrumens de l'art, d'autres le nom des matières qu'on mettoit en œuvre, & enfin une troisième sorte de mots distingue les différentes parties des bâtimens. Les mots qui expriment les instrumens de l'art, &

les outils des ouvriers sont; *σαθμὴ*, la règle avec laquelle on tire les lignes droites; *πέλεκυς*, la hache ou la coignée; *σκέπαρον*, la doloire, l'instrument qui sert à applanir & à unir le bois; & plusieurs autres, que les tables faites pour retrouver les termes des poésies d'Homère indiquent suffisamment.

Pour les matières que les ouvriers employoient, M. l'abbé Sallier ne s'y arrête pas. C'étoit le bois ou la pierre. Le v.<sup>e</sup> livre de l'Iliade en fournira des exemples.

*Il. l. VI, 2.*  
*24.*  
*Odyss. l. III, 4.* Des divers passages de l'Iliade & de l'Odyssée, combinés ensemble, il résulte que dans ces premiers temps les Grecs distinguoient cinq parties dans leurs édifices. La première étoit une espèce d'enclos ou d'enceinte, & comme un avant-cour, *ἔρκος*, *ἔρκιον*: la cour, *αὐλή*: au fond de la cour s'étendoit un portique éclairé par le soleil, *αἶθρα*; c'étoit une galerie ouverte, dont le comble étoit soutenu par des colonnes ou arcades: cette partie étoit suivie du *πρόδομος*, c'est ce que nous pourrions appeler salle ou anti-chambre: enfin on arrivoit à la chambre, *θάλαμος*; c'étoit la partie la plus reculée dans la maison, la chambre du lit. Pollux dit que, suivant les plus exacts, *χτ' τὰς ἀκριβέστερας*, la distribution étoit telle, *ἡ τάξις ὅπως: ἔρκος περὶ ὃ πύλη, μετὰ δὲ τὸ ἔρκιον αὐλή, μὲθ' ἣν αἶθρα, ὃ πρόδομος καὶ θάλαμος.*

*Enstathe, page*  
*2474.*

La disposition du portique fait sentir à la fois la raison du nom qui lui est donné dans Homère, & de l'épithète dont ce Poète l'accompagne: il est appelé *αἶθρα*, parce qu'il est exposé au soleil; il a l'épithète d'*εἰδωπος* ou *εἰγδωπος*, parce qu'étant ouvert, il retentit du murmure des vents.









Bouclier d'Enée,  
Tel qu'il est décrit dans le 8.<sup>e</sup> Livre de Virgile.  
*Dessiné et gravé par le Lorrain.*







*Bouclier d'Hercule,*  
*Tel qu'il est décrit dans le fragment d'Homère*  
*Donné et gravé par le Lorrain*







*Bouclier d'Achille, Homere .Liv XVIII.  
Copie sur celui que Flaughels a dessiné pour M. Boivin, et qui  
se trouve dans son Apologie d'Homere*

DES BOUCLIERS D'ACHILLE,  
D'HERCULE ET D'ÉNÉE;

*Suivant les descriptions d'Homère, d'Hésiode & de Virgile.*

LES excellens modèles qu'a produits l'antiquité, sont remplis de traits frappans, qui laissent dans l'esprit une impression profonde. Leurs beautés sont fécondes; elles se reproduisent dans les siècles postérieurs; & les ouvrages les plus originaux en copient toujours quelque partie. Tous les Poètes héroïques sont les enfans d'Homère, plus ou moins heureusement nés: & de même qu'en certaines familles il est des traits de physionomie qui passent du premier auteur aux derniers descendans, & jusqu'à ceux qui ne conservent aucune autre trace de leur origine; de même aussi n'est-il peut-être pas un seul poëme épique, ou se disant tel, qui ne porte ou ne veuille porter quelque marque des riches inventions de ce grand Poëte. Telles sont, dans l'Iliade, les adieux d'Hector & d'Andromaque, l'expédition de Diomède & d'Ulysse pour aller reconnoître le camp des Troyens, la ceinture de Vénus, les forges de Vulcain, le bouclier d'Achille, les jeux funèbres en l'honneur de Patrocle; &, dans l'Odyssée, les Cyclopes, la descente aux enfers, Charybde & Scylla, & la reconnoissance d'Ulysse. En combien de manières ces épisodes brillans, ou d'autres encore semés dans les deux poëmes, ont-ils été mis en œuvre par les Poètes & les Romanciers depuis le siècle d'Homère jusqu'à nos jours? Le bouclier d'Achille a produit celui d'Énée dans Virgile, & peut-être celui d'Hercule dans Hésiode.

M. le comte de Caylus, qui, dans les vastes contrées de l'antiquité, cherche principalement ce qui peut être utile pour éclairer les Arts & pour en illustrer l'histoire, s'est arrêté quelques momens à considérer le bouclier d'Achille. C'est l'ouvrage



qui donne l'idée la plus juste & la plus étendue de l'état des Arts dans ces temps reculés. Lorsque la guerre des Anciens & des Modernes mettoit en feu tout le Parnasse, M. Boivin fit graver ce bouclier, afin de confondre ceux qui prétendoient que pour placer toutes les figures dont Homère l'a chargé, il auroit fallu un espace aussi étendu que la place Royale à Paris. Mais cette gravure, & les réflexions dont M. Boivin l'accompagne, ne se trouvent que dans un ouvrage étranger à nos Mémoires. L'auteur ne crut pas qu'Homère eût besoin d'être défendu dans une Académie qu'on peut, à juste titre, appeler *le sanctuaire de l'Antiquité*. M. le comte de Caylus a fait faire une copie très-exacte de l'original donné par M. Boivin : il y a joint, dans la même proportion, le bouclier d'Hercule décrit dans un fragment attribué à Hésiode, & celui d'Énée tracé par Virgile : & il a fait la comparaison de ces trois boucliers, dans un Mémoire lû à l'Académie.

Le 30 Mars  
1756.

Du bouclier d'Hercule & de celui d'Achille lequel est l'original? Homère est-il l'inventeur de cette idée? ou n'a-t-il fait qu'adapter à son sujet, & embellir celle qu'Hésiode avoit employée avant lui? c'est la première question que se propose M. le comte de Caylus; elle seroit décidée si l'on convenoit, 1.<sup>o</sup> lequel des deux Poètes est le plus ancien : 2.<sup>o</sup> que le fragment où se trouve la description du bouclier d'Hercule est véritablement d'Hésiode. Mais ces deux points sont contestés entre les Savans, & le seront apparemment toujours.

Quant au premier point, il est indubitable qu'Homère n'est pas le premier Poète qui ait paru dans la Grèce; il est presque aussi certain qu'il n'est pas même le plus ancien des Poètes héroïques. Ce seroit un miracle. Il n'est rien dans l'ordre de la Nature qui dès son premier germe prenne un essor si haut, & s'élève à une si grande perfection. Un esprit seul ne produit pas d'aussi grands modèles que l'Iliade & l'Odyssée; il a besoin du secours d'autres esprits. Aussi toute l'antiquité dépose qu'il y avoit eu des Poètes avant Homère. Sans parler de plusieurs autres, dont le nom seul est parvenu jusqu'à nous, *Thamyris*; dont Homère parle lui-même comme d'un Poète dès-lors

*Iliad. l. 11.*

très-ancien, est mis au nombre des Poëtes héroïques. La guerre de Troie n'étoit pas même un sujet nouveau. Lorsqu'Homère fit le voyage d'Égypte, Phanitès, chargé de la garde des registres sacrés, lui communiqua un ouvrage déposé dans le temple de Memphis, & qui rouloit sur la guerre de Troie & sur les aventures d'Ulysse. Suidas attribue à Palamède & à son disciple Corinnus, une Iliade composée pendant le siège même; & il ajoute qu'on accusoit Homère d'avoir, par jalousie, supprimé ces poëmes. M. le comte de Caylus proteste, au nom d'Homère, contre cette calomnie: sa générosité se révolte contre une imputation si injurieuse à ce sublime génie; il prétend qu'une accusation si basse ne peut sortir que d'une ame médiocre. Il eût été glorieux pour Homère que ces ouvrages antérieurs se fussent conservés; on auroit vû de combien il les surpassoit. Les aventures racontées au iv.<sup>e</sup> livre de l'Odyssée, & en particulier ce qui y est dit du cheval de bois, comme d'un événement déjà très-connu, prouvent que le siège & la prise de Troie avoient été chantés avant Homère.

*Suid. Thamyris,  
Marsham, pag.  
436.*

*In Palamède &  
Corinno.*

Mais Hésiode doit-il être compté au nombre de ces Poëtes antérieurs à Homère? C'est une question rebattue & encore nouvelle, parce que les autorités & les raisons sont au moins en équilibre. M. le comte de Caylus, sans prendre le ton décisif, penche à croire qu'Hésiode est le plus ancien des deux. Si Saumaïse, Dodwel, Fabricius & une infinité d'autres Savans, ayant à leur tête Cicéron, Solin & Sextus Enipyricus, se déclarent pour l'antériorité d'Homère; trois autorités très-respectables, celle des marbres de Paros, celles d'Hérodote & de Platon, semblent donner à l'opinion contraire un poids que rien ne peut contrebalancer. Il est vrai qu'Hérodote & Platon ne prononcent pas en termes exprès: mais deux auteurs si instruits, si exacts, qui compaissent toutes leurs syllabes & ne jettent rien à l'aventure, ne nommant jamais ces deux Poëtes sans mettre Hésiode avant Homère; & Platon, en particulier, arrangeant ainsi les Poëtes anciens, *Orphée, Musée, Hésiode, Homère*; n'est-ce pas fixer leur ordre chronologique?

*Epos. 29. 30.  
Herod. l. 11,  
c. 53.  
Plat. apolog.  
Socrat. versus  
finem.*

Les raisons fondées sur les ouvrages mêmes, ne paroissent

pas moins favorables à ce sentiment. Hésiode comparé avec Homère, porte un caractère d'ancienneté. Sa poésie sent encore la rudesse du premier âge; elle est encore dans un état de croissance. Rien de plus simple & de plus moral que la première partie de son poëme des œuvres & des jours. Rien de plus minutieux que la seconde; il descend aux plus minces détails; il va jusqu'à parler de la servante & du chien d'attache du laboureur. Rien de plus superstitieux que la troisième & dernière partie, qui traite des jours heureux & malheureux. La Théogonie donne encore plus l'idée d'une antiquité antérieure à Homère: elle indique une Théologie plus ancienne que celle dont Homère a fait usage. D'ailleurs la simplicité du plan de ce poëme est si grande, que, selon M. le comte de Caylus, un bel esprit, tel qu'Hésiode, n'auroit pû la conserver dans sa composition, s'il avoit eu connoissance de l'Iliade & de l'Odyssée. La Théogonie est plus recommandable par les images que par les tableaux; c'est-à-dire qu'il y a beaucoup de descriptions & peu d'action. Comment un génie facile & sensible, comme est celui d'Hésiode, n'auroit-il pas été mis en mouvement par l'action des poëmes d'Homère, par ces caractères vivans & si bien soutenus, par ces tableaux animés qui se présentent sans cesse? Comment cette heureuse chaleur n'a-t-elle pas embrasé son esprit, & passé dans ses ouvrages? On fait grand tort à Hésiode de le placer après Homère; c'est-à-dire qu'il n'a été capable de l'imiter que dans les tours de phrase & dans la versification; ce qui n'est que la dernière partie du mérite poëtique. Ces raisons, que M. le comte de Caylus ne donne que pour de simples vrai-semblances, le portent encore à se persuader qu'Homère est postérieur à Hésiode.

Mais le fragment qui nous offre la description du bouclier d'Hercule, est-il d'Hésiode? C'est encore un point qu'il faudroit éclaircir, pour prononcer lequel des deux boucliers est original. Si l'on compte le nombre des suffrages, cette question ne sera pas moins difficile à décider que la précédente. Un grand nombre de Critiques attribuent cet ouvrage à un Poëte inconnu, & postérieur à Hésiode & à Homère. En effet, ce poëme est  
d'une



d'une manière de travail toute différente des deux autres poèmes d'Hésiode; il y a beaucoup plus d'action & de poésie: son auteur peut avoir lû Homère.

Cependant il est difficile de refuser à Hésiode le fragment intitulé *bouclier d'Hercule*. Pausanias, qui lui enlève mal-à-propos la Théogonie, le reconnoît pour auteur de ce poème. Car, ainsi que l'observe Schrevelius, c'est sans doute cet ouvrage qu'il appelle *μεγάλῃς νοίᾱς*. C'étoit un poème dans lequel Hésiode rassembloit les éloges de plusieurs héroïnes. Le premier article commençoit par *ὅν, qualis*; & les autres par *ἢ ὅν, aut qualis*. Ce tour, souvent répété, aura donné le nom à tout l'ouvrage; & de tous ces articles il ne nous reste que celui d'Alcmène. Athénée & les scholiastes de Pindare, de Sophocle & d'Apollonius s'accordent à donner à Hésiode le poème qui portoit ce nom.

Au milieu de toutes ces incertitudes, voici l'opinion en faveur de laquelle penche M. le comte de Caylus: il ne la propose que comme une conjecture, propre à concilier peut-être toutes les contradictions. Le bouclier d'Hercule est une imitation de celui d'Achille; & cependant Hésiode est plus ancien qu'Homère, & le bouclier d'Hercule est l'ouvrage d'Hésiode. Voici la manière d'expliquer ce paradoxe. Les deux Poètes ont vécu quelque temps ensemble, mais Hésiode étoit le plus âgé. Ce sentiment s'accorde avec Hérodote & Platon, & sur-tout avec la chronique de Paros, qui ne donne à Hésiode que vingt-sept ou tout au plus trente-sept ans d'antériorité. Il ne contredit pas non plus ceux qui soutiennent que ces deux Poètes étoient contemporains, opinion fort ancienne, puisqu'elle a servi de fondement à la tradition fabuleuse de la dispute entre Homère & Hésiode, sur le mérite poétique. Hésiode aura fait ses deux premiers poèmes avant que ceux d'Homère eussent vû le jour: il n'aura composé celui dont le bouclier d'Hercule fait partie, qu'après avoir lû l'Iliade. Si l'on objecte que c'est attribuer à la vieillesse d'Hésiode un ouvrage plus rempli de chaleur que ceux de sa jeunesse, on répondra que le feu d'Homère avoit bien pû fondre les glaces du tempérament & de l'âge

*Baotic.*

*Voyez la Dissert. de M. de la Barre, Mém. de l'Académ. tome XVI, p. 5.*

*Cir. de Sen.  
t. 13.*

d'Héiode; & que d'ailleurs la vieillesse de ces héros de la Littérature grecque ressembloit à celle de Nestor, qu'elle n'avoit rien de foible & de languissant. L'Œdipe à Colone est un fruit du dernier âge de Sophocle: Platon écrivoit encore lorsqu'il mourut à quatre-vingt-un ans, & Platon n'a rien écrit de médiocre. Isocrate composa, à quatre-vingt-quatorze ans, un de ses plus beaux discours.

Après cette discussion préliminaire, M. le comte de Caylus se croit en droit de commencer par le bouclier d'Achille, qu'on peut regarder comme l'original des deux autres. M. Boivin en ayant donné une description détaillée, dans son apologie d'Homère, M. le comte de Caylus se contente d'indiquer en un mot chaque tableau, seulement pour l'explication de la planche, qu'il a fait graver d'après le dessein de M. Boivin.

### BOUCLIER D'ACHILLE.

Ce bouclier est divisé en quatre cercles.

Le premier cercle, qui est celui du milieu, représente le Ciel, la Terre & la Mer.

Le second, la course du Soleil & les douze signes du Zodiaque.

Le troisième cercle contient douze tableaux.

*Premier tableau.* Les réjouissances d'une noce.

*Second tableau.* Une cause plaidée dans une place publique.

*Troisième tableau.* Les Juges prononcent leurs avis. On voit une somme d'argent déposée au milieu de l'assemblée, pour être donnée à quiconque portera le jugement le plus équitable. Usage mémorable, & sagement établi dans la simplicité de ces siècles, où les législateurs n'avoient point encore composé ou rassemblé un corps de loix.

*Quatrième tableau.* Une ville assiégée. Mars & Minerve à la tête d'une sortie.

*Cinquième tableau.* Embuscade. Deux bergers amènent leurs troupeaux au bord d'un fleuve.

*Sixième tableau.* Combat pour enlever ou pour défendre les troupeaux. La Parque cruelle paroît au milieu des combattans.

*Septième tableau.* Travail des laboureurs. On leur donne à boire lorsqu'ils sont arrivés au bout du sillon.

*Huitième tableau.* Une moisson en présence du maître. Des femmes préparent, sous un chêne, le repas des moissonneurs.

*Neuvième tableau.* Une vendange pleine de gaieté.

*Dixième tableau.* Deux lions attaquent un troupeau de bœufs sur le bord d'un fleuve.

*Onzième tableau.* Un beau vallon couvert de brebis & de bergeries.

*Douzième tableau.* Danse champêtre.

Le quatrième cercle représente l'Océan, qui roule ses flots le long de la bordure du bouclier.

M. Boivin apporte de très-bonnes raisons pour prouver que le bouclier d'Achille étoit rond. M. le comte de Caylus est de son avis; mais il observe que le même dessein s'exécutoit également sur une forme ovale. M. Boivin donne à ce bouclier quatre pieds de diamètre; il n'en falloit pas moins pour couvrir la poitrine & les bras d'un héros de la taille d'Achille; & c'en étoit assez pour donner à chaque tableau dix ou onze pouces de base; ce qui suffisoit pour représenter, sans confusion, tous les objets désignés par Homère.

Les boucliers d'Héiodé & de Virgile n'ayant pas encore été gravés. M. le comte de Caylus s'étend davantage sur la description qu'il en fait. Il donne à ces boucliers la même dimension & la même forme.

### BOUCLIER D'HERCULE.

Cygnus, fils de Mars, attaquoit, dans un bois consacré à Apollon, ceux qui portoient des présens au temple de Delphes. Hercule, accompagné d'Iolaüs son écuyer, le rencontre; ils se battent. Cygnus est tué. Mars, son père, s'avance pour le venger, il est blessé lui-même & se retire. C'est en parlant des préparatifs de ce combat, qu'Héiodé décrit le bouclier d'Hercule. Les figures dont il est orné sont renfermées dans trois cercles.

Le premier cercle est le milieu du bouclier. On y voit un



*dragon qui tourne la tête en arrière.* Ce dragon doit être posé sur une élévation qui part du premier plan; les replis tortueux de cet animal fantastique, élèvent sa tête jusqu'au milieu du cercle, & par conséquent du bouclier. Et comme, selon le texte, il regarde en arrière, le bas-relief ne pouvoit être mieux indiqué, ou, pour parler la langue de l'art, l'ouvrage ne pouvoit être mieux entendu de bas-relief. En effet, cette tête menaçante, cette gueule ouverte, ces yeux flamboyans occupent la place que les Anciens donnoient aux ornemens qui marquoient le centre de leurs boucliers.

*Ce dragon excite les hommes au combat. L'attaque, la défense, le tumulte, l'horreur & la mort volent autour de lui.* Ces hyperboles sont fortes: le Poëte semble avoir voulu enchérir sur les images que présente Homère.

*On voit la terre entr'ouverte, & les ames précipitées dans les enfers. La Parque inhumaine tient un homme vivant & blessé, un autre qui n'est point blessé, & un troisième déjà mort; elle les traîne par les pieds à travers les combattans. Douze serpens répandent la terreur.* Les positions données par le texte ont déterminé M. le comte de Caylus à poser les pieds du dragon sur une élévation, pour faire voir avec plus de facilité & les combats qu'il anime de ses regards terribles, & la terre entr'ouverte.

Second cercle. *Premier tableau.* « Deux troupes de sangliers » & de lions qui se regardent avec une égale fureur, les hures » & les crinières hérissées. Ils marchent ferrés. On voit sur le » devant un grand lion mort d'un côté, & de l'autre deux sangliers sans vie. »

*Second tableau.* « Le combat des Lapithes & des Centaures, » à la tête desquels on distingue leurs Rois, suivis de plusieurs » héros: ils s'avancent, ils se mêlent. Les uns ont des piques, » les autres des sapins qui leur servent de lances. Mars vole sur » son char, autour duquel on voit la crainte & la frayeur. Pallas, une pique à la main, l'égide sur les épaules, accourt au combat. »

*Troisième tableau.* « L'assemblée des Dieux sur des nuages. » Les Muses chantent; Apollon joue de la lyre. Une mer; des » dauphins poursuivent des poissons. Un pêcheur, sur la côte,

tend ses filets, pour profiter de la chasse des Dauphins. » M. le comte de Caylus observe ici, qu'Apollon & les Muses font la même fonction dans le festin des Dieux décrit par Homère.

*Iliad. l. i.*

*Quatrième tableau.* « Persée, dont les pieds ne touchent point à terre; il a des ailes à ses talons; une courroie sur ses épaules « porte son épée; il vole aussi vite que la pensée (imitation « d'Homère); son dos est couvert de la tête d'une Gorgone; il « porte sur la tête le casque de Pluton (autre imitation d'Ho- « mère); sa gibbecière est ornée de franges. Ce héros épouvanté « fuit les Gorgones, qui courent avec fureur après lui, elles ont « deux serpens à la ceinture. »

*Cinquième tableau.* « Des hommes combattent devant une ville alliégée. La terreur vole au dessus de leurs têtes. Les « habitans font leurs efforts pour empêcher les ennemis d'entrer « dans la ville. Les femmes crient & pleurent à leur approche: « elles tendent les bras ainsi que les vieillards, & craignent pour « leurs enfans. Les Parques se rendent maîtresses de ceux que « les combattans ont renversés. »

*Sixième tableau.* « La déesse Achlys (c'est la déesse de la sépulture): elle a la face décharnée, les ongles alongés; elle « est trempée de larmes. Le sang coule de ses joues; sa bouche « est entr'ouverte; ses épaules sont couvertes de poussière. »

*Septième tableau.* « Une ville fortifiée, elle a sept portes; on y voit une fête nuptiale. » M. le Comte de Caylus remarque ici que pour rendre exactement les paroles d'Hésiode, il auroit fallu dessiner le plan de cette ville en vûe d'oiseau & d'élévation en même temps, comme on a fait dans les temps d'ignorance; & peut-être dira-t-on qu'Hésiode n'avoit pas d'autre idée de la perspective; du moins sommes-nous dans l'habitude de refuser cette connoissance aux Anciens; mais M. le Comte, qui n'est pas persuadé qu'on leur rende justice en ce point, regarde ce qu'Hésiode dit ici des sept portes de cette ville comme un ornement purement poétique, qui n'étoit pas exprimé sur le bouclier; & il s'est contenté de représenter une place de ville où se passe la scène décrite par l'auteur. L'idée de sept portes se joignoit aisément à celle d'une belle ville,

dans l'esprit d'Hésiode; il étoit d'Ascra en Béotie, & Thèbes, capitale de la Béotie, avoit sept portes.

*Huitième tableau.* « On voit le long des murailles de la ville une course de chevaux. » Ce n'est ici qu'un exercice. On n'en peut pas conclurre que la Cavalerie fût alors en usage dans la guerre. Il a toujours été nécessaire de monter & de dresser les chevaux, pour leur faire connoître la main avant que de les accoutumer à tirer des chars.

*Neuvième tableau.* « Des moissonneurs; les uns coupent les blés, les autres lient les gerbes, ou les portent dans l'aire. »

*Dixième tableau.* « Une vigne; des vendangeurs qui cueillent les raisins au son de la flûte: les uns pressent la vendange dans la cuve, les autres se battent à coups de poing ou s'exercent à la lutte. »

*Onzième tableau.* « Une chasse au lièvre; des chasseurs suivent les deux chiens. » Il semble que ce soient deux levriers.

*Douzième tableau.* « Une course de chariots. On voit sur le devant le trépied d'or, qui doit être le prix du vainqueur. »

*Troisième cercle.* « Ce cercle, qui renferme les deux autres, représente la mer. On y voit des cygnes volans, d'autres nageans; des poissons qui fendent les eaux. » Tel est le bouclier d'Hercule.

### BOUCLIER D'ÉNÉE.

M. le comte de Caylus observe que la composition de Virgile, riche & brillante, quant à la partie poétique, n'est pas, pour ce qui regarde l'art, aussi exacte que celle des deux autres Poètes. Il s'est plus occupé de ce qui pouvoit flatter Auguste & les Romains, que d'une exécution complète pour l'ornement du bouclier: il a plus songé à son propre ouvrage qu'à celui de Vulcain; & le Dieu a servi le Poète. On voit en effet, dit M. le comte de Caylus, que plus l'esprit s'est civilisé, moins les Poètes se sont piqués d'exactitude dans les choses étrangères à leur art. Leurs devanciers étoient universels, historiens, législateurs, théologiens, instruits de tous les détails des arts. La poésie consacrée à la perfection des



mœurs, profitoit de la contrainte des vers pour fixer la mémoire & perpétuer la connoissance des objets qui paroissent utiles : les Poëtes postérieurs se sont contentés d'être Poëtes. Théocrite, dans sa première églogue, décrit, avec toutes les graces de la poésie, une coupe charmante, mais dont l'exécution est impossible : il faut pourtant convenir que Virgile étoit fort sçavant ; il étoit grand Philosophe, Astronome, Géographe, parfaitement instruit des antiquités ; mais il ne paroît pas aussi habile dans les arts que l'a été Homère.

La disposition du bouclier de Virgile oblige d'en commencer la description par le cercle extérieur, qui se partage en douze tableaux comme dans les deux boucliers précédens. Le sujet étant très-connu, il suffira de les indiquer chacun en deux ou trois mots : Virgile même en expliquera le détail.

*Premier tableau.* La louve qui allaite Remus & Romulus.

*Second tableau.* L'enlèvement des Sabines.

*Troisième tableau.* Le traité de Romulus & de Tatiüs.

*Quatrième tableau.* Le supplice de Metius.

*Cinquième tableau.* Porfenna, Coclès & Clélie.

*Sixième tableau.* L'oie du Capitole. Les Gaulois se disposent à attaquer la place.

*Septième tableau.* Danse des Saliens.

*Huitième tableau.* Danse de Prêtres de Jupiter, coëffés de leurs longs bonnets avec des houpes.

*Neuvième tableau.* Course de Luperques.

*Dixième tableau.* Bouclier descendant du ciel.

*Onzième tableau.* Procession des dames Romaines.

*Douzième tableau.* L'enfer ; Catilina enchaîné sur un roc ; Caton donnant des loix aux ames justes.

*Second cercle.* Une mer. Cette mer auroit été mieux placée ; si, à l'exemple des deux autres Poëtes, Virgile en eût composé le cercle de la plus grande circonférence. Cependant on pourroit dire que Virgile ne considérant que la bataille d'Actium, a représenté ici la Méditerranée ; au lieu que les deux autres ont peint l'Océan, dont le vaste contour embrasse toute la terre.

L'espace qui reste jusqu'au centre, & que l'on a vû si convenablement occupé dans les deux boucliers précédens, doit être rempli dans celui-ci, en suivant les idées de l'auteur, par trois compositions qui répondent très-bien au dessein du Poëte; mais qui font tort au reste de l'ouvrage. Virgile avoit en vû de flatter Auguste, en arrêtant les yeux de son lecteur sur la bataille d'Actium ou sur les suites de cette bataille, par préférence sur tous les autres objets. En cela il a réussi; mais ces idées de flatterie sont sujettes à gâter le plus bel ouvrage, & c'est encore ce qui est arrivé au bouclier de Virgile. 1.<sup>o</sup> De si grandes compositions resserrées dans un petit espace, exigent de très-petites figures: 2.<sup>o</sup> La grandeur de l'espace qu'elles occupent, contribue à les faire dominer beaucoup trop sur les autres sujets dont elles détruisent tout l'effet.

Le premier espace représente deux flottes ennemies: Auguste commande l'une; Cléopâtre se distingue dans la flotte opposée. Ces deux flottes sont caractérisées par le combat des Dieux au milieu des airs. Du côté des Romains, on voit Vénus, Neptune, Minerve, les Furies; de l'autre, des monstres de divinités Égyptiennes. Sur le devant, Apollon d'Actium tirant des flèches sur la flotte d'Égypte.

Le second espace représente une flotte en desordre; elle gagne l'embouchûre d'un fleuve, c'est le Nil; il est d'une taille gigantesque; il ouvre aux vaincus les pans de sa robe. Cette idée est une des plus belles de Virgile; c'est la plus originale & la plus digne d'Homère.

Le troisième espace représente Auguste dans Rome recevant les présens des nations vaincues; le lointain indique les autels fumans, & la joie générale.

Après cette description, M. le comte de Caylus ne balance pas de donner le prix à Homère. Sa composition est admirable; au milieu se présentent dans une magnifique simplicité les plus grands objets de la Nature. A l'entour se rangent, sans confusion, les circonstances les plus intéressantes de la vie humaine, entre-mêlées avec une admirable variété. En comparaison d'Homère, Hésiode & Virgile sont tantôt chargés,  
tantôt;

tantôt maigres, & leur distribution est de beaucoup inférieure.

M. le comte de Caylus finit par quelques observations qui regardent l'exécution de son ouvrage. Il a fait traiter ces boucliers dans le goût de bas-relief, parce qu'il a cru cette manière plus conforme à leur destination. Il avertit que si l'on voit dans les desseins des plans, des dégradations & des indications de perspective aérienne, il ne faut pas croire que ce soient des licences ni des habitudes modernes; il faut les regarder comme une exacte observation des textes, sans lesquels il n'eût pas été possible de rendre ces sujets. Il en appelle à tous ceux qui savent dessiner, ou plutôt qui *pensent* la peinture, & ne s'arrête pas aux objections de la critique: il ajoute même que si M. Boivin n'avoit pas été retenu par des préjugés, & s'il avoit eu un dessinateur plus facile, il auroit sans doute rendu la composition du bouclier d'Homère plus hardie & plus grande. Les deux boucliers d'Hésiode & de Virgile, qui n'avoient point encore été dessinés, ont été exécutés par Le Lorrain, jeune peintre de l'Académie du Roi, que la mort a trop tôt enlevé. Il a composé sur le cuivre & gravé à *la prime* tous ces sujets, d'après l'explication que M. le comte de Caylus lui avoit donnée par écrit. Cette facilité rare étoit presque nécessaire pour réunir la justesse & le feu dans des sujets pareils, renfermés dans un espace si médiocre.





*D E S C R I P T I O N*  
*D E*  
*DEUX TABLEAUX DE POLYGNOTE,*  
*DONNÉE PAR PAUSANIAS.*

Rentrée pu-  
 blique d'après  
 Pâques 1757.

**M.** LE COMTE DE CAYLUS, qui joint au goût des Lettres une étude profonde des arts, ne permet de parler de la Peinture qu'à ceux qui en ont étudié les principes. Pour traiter un sujet, il ne suffit pas de savoir écrire, il faut connoître à fond la matière : l'ignorance se trahit au milieu des graces du style.

Comme la peinture est faite pour tous les yeux, il semble qu'il ne faille que des yeux pour en décider souverainement. La poésie, dont le caractère est naturellement dominant, fière de ce droit d'aïnesse qu'elle s'attribue, peut-être à juste titre, sur tous les arts, prétend les juger sans les entendre : elle ne daigne plus s'en instruire, & ne retient que le droit d'en parler. Les premiers Poëtes avoient mérité leur réputation, autant par l'étendue de leurs connoissances, que par le brillant de leur imagination. Les modernes, satisfaits des dons de la Nature, ne prennent aucun soin de nourrir leurs talens par le savoir & par la réflexion; ils regardent la peinture comme une de leurs dépendances; ils s'élèvent fort au dessus des artistes, & s'arrogent sur l'art le même droit que sur ceux qui le pratiquent. De-là naissent ces comparaisons, ces allusions, ces descriptions exposées en termes magnifiques, mais contredites par les lumières & le bon sens des artistes.

Il semble que les Savans devroient être exempts de ce reproche. L'étude & la réflexion sont très-propres à corriger cette téméraire vanité. Cependant les Savans se contentent, pour l'ordinaire, de savoir une langue selon les règles de la grammaire; ils ne se doutent pas qu'au milieu de cette langue, s'il est permis de parler ainsi, la peinture a la sienne propre;



*11. Serment d'Ajax.*

*12. Les deux fils d'Atrée.*

*13. Neoptolème.*

*14. Un autel, un enfant.*

*15. Méduse, une vieille femme.*

*16. Des hommes tués.*

*17. Priam tué.*

*18. Simen et Anchialus.*

*19. Thoas et ses fils.*



Pl. I.



Designé d'après par le terrain

1. La Vaseuse de Menelas

2. Ithome et Rocher de

3. Le Pavillon de Menelas démantelé

4. Bryceus Helene

5. Helene fils de Priam

6. Ethra mere de Thesee

7. Troyennes captives

8. Quatre autres Troyennes

9. Epous

10. Le Cheval de bois

PREMIER TABLEAU  
L'EMBARQUEMENT DES GRECS  
après la prise de Troye.

Pausanias Phoc.

11. Serment d'Ajax

12. Les deux fils d'Atrée

13. Neoptolème

14. Un autel, un enfant

15. Meduse, une vieille femme

16. Des hommes tués

17. Priam tué

18. Sinon et Anchialus

19. Theano et ses fils





ERS

).

- 9. Proteïdas.
- 10 Orphée,
- 11. Marquas.
- 12. Palamede.
- 13. Meleagre.

- 14 Hector.
- 15 Paris et Penthasilée,
- 16 Femmes avec des Cruches.
- 17 Sisyphe.
- 18 Tantale.





Disposé et gravé par le Lorrain

1. L'achéron, la barque
2. Le Fils de nature l'Impie
3. Eurynome

4. Les Compagnons d'Ulysse

5. Ariadne et Phédre

6. Chloris et Thys

7. Elpenor et Ulysse

8. Les Filles de Pandore

## SECOND TABLEAU

LA DESCENTE D'ULYSSE AUX ENFERS

Pour consulter l'ame de Tyresias.

Pausanias Phoc.

9. Protésilas.

10. Orphée.

11. Mavryas.

12. Palamede.

13. Meleagre.

14. Hector.

15. Paris et Penthesilée.

16. Femmes avec des Cruches.

17. Sisyphus.

18. Tantale.



qu'elle s'est saisie des mots qui lui convenoient, qu'elle leur a donné des significations & des valeurs particulières, qui ne peuvent se trouver dans les dictionnaires, si ce n'est le plus souvent pour y présenter des contre-sens; d'où il s'ensuit que la connoissance d'un art met seule à portée d'entrevoir quelquefois & de démêler le sens de plusieurs termes, que les Littérateurs se hasardent mal à-propos à changer, & à déplacer dans un ancien texte. Plus l'auteur original se sera conformé au langage des artistes de son temps, plus cette intelligence de l'art sera nécessaire pour l'expliquer.

Cette critique ne tombe pas seulement sur les modernes, elle porte sur le plus grand nombre des auteurs anciens. Il s'en faut bien, dit M. le comte de Caylus, qu'ils ressemblient tous à Homère, qui paroît toujours parfaitement instruit des arts dont il indique les opérations. Les uns & les autres peuvent être comparés à ce Mégabyze dont parle Plutarque. Ce Satrape du roi de Perse étant un jour dans l'atelier d'Apelles, & s'exprimant sur la couleur en termes impropres, *ne voyez-vous pas*, lui dit Apelles, *ces petits garçons qui broient les couleurs : ils vous regardoient avec admiration tant que vous ne disiez mot ; ils étoient frappés de l'éclat de la pourpre & de l'or qui brillent sur vos habits ; mais à présent que vous parlez de choses que vous n'avez pas apprises, ils ne peuvent s'empêcher de rire.*

*De la différence  
du flatteur & de  
l'ami.*

Pausanias, dans son voyage de la Grèce, parle sans cesse des beaux ouvrages dont elle étoit remplie; mais Pausanias avoit plus de connoissance de l'antiquité que des arts. M. le comte de Caylus en donne pour preuve la description de deux tableaux de Polygnote, faite par cet auteur. Il y règne une confusion qui obscurcit la disposition des parties pittoresques. La place des groupes & des figures n'est marquée que par ces expressions vagues, *au dessus, au dessous, après*, &c. foibles indices, qui n'ont rien de précis. Une composition est un poëme; il faut la développer comme on développeroit le plan d'un poëme. On doit d'abord, dit M. le comte de Caylus, fixer l'attention sur le groupe principal, & décrire ensuite les accessoires, suivant l'ordre de leur plus grand intérêt; on ne

*Phocia.*



doit pas commencer la description du triomphe d'Alexandre; de le Brun, par les deux soldats qui portent un vase. Pausanias devoit donc, dans le second tableau, montrer d'abord le groupe où l'on voit Ulysse. C'est l'action principale, annoncée par le titre même que l'auteur met à la tête de sa description; *descente d'Ulysse aux enfers*. On auroit tort de mettre sur le compte de Polygnote le desordre de Pausanias; l'antiquité nous prouve que ces parties ont été connues de tous les temps.

Après tout, malgré ces défauts de Pausanias, il faut lui rendre justice, & convenir que l'histoire & les usages des temps reculés, dont il nous instruit, sont des objets plus considérables & plus intéressans que les détails & les convenances d'un art.

Pour l'intelligence de ces tableaux, il est à propos de se rappeler qu'ils doivent en quelque façon se ressentir de l'enfance de la peinture. Polygnote vivoit, selon Pline, avant la xc.<sup>e</sup> Olympiade. Et ce qui marque que la peinture étoit encore éloignée de ce point de perfection où elle monta du temps d'Alexandre, c'est l'écriture de tous les noms dont les deux tableaux paroissent avoir été surchargés: chaque personnage avoit son nom écrit auprès de lui. Peut-être Polygnote a-t-il lui-même, dans la suite, corrigé ce défaut; du moins n'est-il fait aucune mention de ce mauvais usage par rapport aux autres tableaux que Pline attribue à cet artiste. M. le comte de Caylus relève ici un trait de mauvaise foi, ou du moins d'ignorance, dans les modernes qui ont voulu se distinguer par la critique des anciens: sans avoir égard aux progrès de la peinture, ils ont supposé que cet usage d'écrire les noms des personnages avoit subsisté dans tous les temps; ils se sont moqués, avec raison, de ces inscriptions ridicules en elles-mêmes, & très-oppoées à la convenance & à l'effet de l'art; c'est-à-dire que pour avilir les anciens, ils n'ont regardé la peinture que dans son berceau, & telle qu'elle étoit lorsque balbutiant encore, elle ne présentoit point assez d'elle-même pour se flatter d'être entendue sans interprète. Ce défaut est donc, dans Polygnote, celui de son siècle, qu'il a même vraisemblablement le mérite d'avoir réformé.

Si l'on vouloit faire la censure de ces deux tableaux, M. le comte de Caylus y reprendroit plutôt une multiplicité d'actions, qui paroissent s'opposer à l'effet général d'une composition; plus celle-ci est simple & dégagée, plus elle est claire & lumineuse; cependant on verra que Polygnote ne s'est point écarté de son objet, & que malgré le nombre des sujets qu'il a traités, il a très-bien rempli les deux points d'histoire qu'il s'est proposés.

Ce Peintre célèbre mérite d'autant plus d'indulgence pour les parties qui lui manquoient encore, qu'il a lui-même beaucoup contribué à l'avancement de son art. *Is primus mulieres lucida veste pinxit*, dit Pline, *capita earum mitris versicoloribus operuit, plurimumque pictura primus contulit: si quidem instituit os adaperire, dentes ostendere, vultumque ab antiquo vigore variare.* Ces découvertes prouvent assez le génie de Polygnote; car il ne faut pas croire que ces mouvemens dans les têtes, ces parures, ces couleurs brillantes, dont on lui attribue la première invention, n'aient regardé que des têtes seules & des portraits. Le détail des tableaux de Delphes nous montre un artiste plus étendu, & d'un savoir supérieur même à l'idée qu'en peut donner Pausanias. On pourroit au plus soupçonner que ces tableaux ont manqué d'une certaine harmonie de couleur & de composition, qu'il y avoit peut-être trop de monotonie, & qu'il restoit quelque chose à désirer pour les parties de l'effet & les liaisons des groupes; mais en même temps on doit être persuadé que le dessin de chaque figure étoit élégant, noble & varié dans les détails.

Les autres ouvrages que Pline attribue à Polygnote confirment cette prévention. On voyoit de lui, sous le portique de Pompée, un tableau dans lequel on ne pouvoit distinguer si un guerrier, représenté avec son bouclier, montoit ou descendoit. La place que ce tableau occupoit dans Rome, dépose en faveur de l'estime qu'on faisoit & de l'ouvrage & du Peintre. Pline parle aussi des tableaux que nous allons expliquer; mais il ne les désigne qu'en un mot: *hic Delphis ædem pinxit.* Le même auteur cite aussi Polygnote pour les ouvrages qu'il avoit

L. xxxv;  
cap. 35, edit.  
Hard.

*Ibid.*

exécutés à Athènes, dans le portique nommé Pœcile (a); & il relève, avec raison, la générosité avec laquelle il en refusa le paiement. Cette noblesse élève un Peintre célèbre au rang des grands hommes. *Hic & Athenis porticum quæ Pœcile vocatur gratuito, cum partem ejus Micon mercede pingeret: unde major huic auctoritas. Si quidem Amphictyones, quod est publicum Græciæ concilium, hospitia ei gratuita decrevere.*

*Amic.* Voici d'autres tableaux que Pausanias donne encore à Polygnote: ils étoient tous à Athènes.

Dans le temple des Dioscures, qui est très-ancien, on voit Castor & Pollux debout, & leurs enfans à cheval. Leurs aventures sont peintes par Polygnote; entre autres l'enlèvement & les noces des filles de Leucippe.

Oreste & Pylade; le premier poignarde Égisthe; le second tue les enfans de Nauplius, qui étoient venus au secours d'Égisthe.

Diomède enlevant à Philoctète ses flèches, dans l'isle de Lemnos.

Ulysse emportant le *Palladium*.

Polyxène prête à être immolée sur le tombeau d'Achille.

Ulysse dans le moment qu'il est aperçu par Nausicaa & par ses femmes.

Un artiste employé dans la Grèce à des ouvrages si grands, & si distingués par les places qu'ils occupoient, ne pouvoit être un homme dont le talent fût médiocre; mais les deux descriptions que fait Pausanias, & qui restent à rapporter, suffiront pour établir, en faveur de cet ancien artiste, le préjugé le plus avantageux.

M. le comte de Caylus considère d'abord le lieu qui renfermoit ces deux peintures; elles occupoient la droite & la gauche, c'est-à-dire deux parties opposées du *Lefché* de Delphes. C'étoit un portique où les habitans venoient se promener & s'entretenir. Ce bâtiment devoit être dépendant du temple, puisque les Cnidiens avoient fait la dépense de ces peintures,

<p>(a) Synésius, qui vivoit au commencement du v.<sup>e</sup> siècle de l'ère Chrétienne, dit qu'un Proconsul Romain avoit enlevé depuis peu du</p>	<p>portique d'Athènes les tableaux de Polygnote: c'est une durée de plus de huit cents ans, comme celle des peintures de Cérès dont parle Pline.</p>
---	--



& qu'ils les avoient consacrées à Apollon. On sait quelle étoit la magnificence de ces monumens. Les Cnidiens avoient, sans doute, choisi le plus grand artiste de ce temps-là, & l'artiste avoit employé tout son savoir dans un si grand ouvrage. M. le comte de Caylus conçoit ce bâtiment sur un plan carré, dont la forme étoit alongée; l'intérieur renfermoit une cour, autour de laquelle régnoit un portique ou galerie ouverte, soutenue sur des colonnes isolées. On entroit par un des deux petits côtés; sur le mur du grand côté, à main droite, étoit peint l'embarquement des Grecs; sur le mur opposé étoit représentée la descente d'Ulysse aux enfers: outre les écriteaux, qui ont nécessairement détruit l'accord du pinceau, & diminué les agrémens de la composition, on ne peut disconvenir que le point de vue n'ait été un peu élevé; de plus, on a quelque fondement de soupçonner que la perspective étoit encore assez grossièrement pratiquée dans le temps que Polygnote a vécu.

Le VI.<sup>e</sup> volume des Mémoires de l'Académie contient une Dissertation de M. l'abbé Gedoyn, dont le titre annonce la description des deux tableaux de Polygnote, quoique le Mémoire ne donne que la description du premier; l'auteur s'est contenté de faire espérer le second, qui n'a point paru. Pour le premier tableau, M. l'abbé Gedoyn traduit le texte de Pausanias, & l'accompagne de notes historiques & grammaticales. M. le comte de Caylus donne les deux tableaux, & il les considère sous un autre point de vue; ses observations ne roulent que sur l'art du peintre. Les deux tableaux sont traités différemment. A l'égard du premier, M. le comte de Caylus fait usage de la traduction de M. l'abbé Gedoyn; mais il s'en écarte souvent, pour se rapprocher du sens du texte, & il en retranche tout ce qui n'intéresse pas la peinture. Dans le second tableau, il traduit le texte sans en retrancher la partie historique, dont il ne supprime que les digressions. A fin de mettre sous les yeux du lecteur ces deux compositions, il les a fait graver sur deux planches; & pour éviter la confusion que tant de noms écrits ont dû jeter dans les originaux, il a marqué chaque groupe par des chiffres arabes, qui renvoient aux indications

*Page 445:*

40 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE  
gravées au bas de la planche. Ces deux ouvrages ont été exé-  
cutés à l'eau forte par M. le Lorrain, dont il a été parlé dans  
l'extrait précédent.

## P R E M I E R T A B L E A U.

### *Embarquement des Grecs.*

« On voit sur le mur, à main droite, Troie déjà prise &  
l'embarquement des Grecs. »

1. « On prépare le vaisseau que doit monter Ménélas :  
» l'équipage est composé d'hommes faits & de jeunes enfans...  
» Phrontis, le maître pilote, est au milieu du vaisseau, ayant  
les rames à sa droite & à sa gauche. »

Polygnote prouve, par cette conduite, une grande intelli-  
gence de composition. Il se contente de faire voir le plus  
considérable vaisseau de cette flotte, & suppose les autres placés  
de façon à ne pouvoir être vûs. Les jeunes enfans sont, sans  
doute, ceux qui sont nés des captives pendant la guerre de  
Troie. Le pilote, dans ces premiers temps, étoit sans contredit  
le premier officier d'un vaisseau ; la place que lui donne Po-  
lygnote s'accorde avec cette idée.

2. « Au dessous de Phrontis, Ithamène apporte des habits ;  
» & Echoëax descend par la planche du vaisseau avec une urne  
de bronze. »

Il s'est ici glissé une faute dans la gravûre. Il falloit repré-  
senter sur la même planche du vaisseau Ithamène & Echoëax,  
l'un montant avec son équipage qu'il va embarquer, l'autre  
descendant avec son urne, peut-être pour aller chercher de  
l'eau, dont il falloit faire provision. Nous avons déjà observé  
que les termes d'*au dessus*, *au dessous*, dont se sert par-tout  
Pausanias dans cette description, y jettent de l'obscurité. Elle  
est éclaircie par le dessein mis sous les yeux.

3. « Polîtès, Strophius & Alphius détendent le pavillon de  
» Ménélas, qui n'est pas fort éloigné du vaisseau ; Amphialus  
» en détend un autre. Sous les pieds de celui-ci est un enfant  
» dont le nom n'est pas marqué. Phrontis est le seul qui ait  
de

de la barbe; c'est aussi le seul dont Polygnote ait pris le nom « dans l'Odyssée: il a, je crois, inventé les autres ».

Polygnote est attentif à tout ce qui peut indiquer un départ. Cette exactitude contribue non seulement à l'intelligence du sujet, mais aussi à la richesse de la composition.

4. « Briséis est debout; Diomède au dessus d'elle, & Iphis auprès de tous les deux. Ils paroissent admirer la beauté d'Hélène. « Cette belle personne est assise; près d'elle est Eurybate; c'est, « je crois, le héraut d'Ulysse, quoiqu'il n'ait point encore de « barbe. Hélène a deux de ses femmes avec elle, Panthalis & « Électre; la première est debout auprès de sa maîtresse; la se- « conde lui attache sa chaussure. »

Ces groupes sont beaux en eux-mêmes, & très-heureux pour la peinture. Un point qui mérite quelque observation dans ce passage, c'est la barbe qu'il semble accorder à tous les hérauts; ce qui indique un âge mûr, & convenable à l'importance des commissions dont ils étoient ordinairement chargés. M. le comte de Caylus relève ici l'adresse du peintre, à introduire dans sa composition l'admiration de la beauté d'Hélène. Polygnote rappelle par ce trait tous les desordres passés & présents, causés par cette funeste beauté. Il fait plus, le soin qu'elle prend de sa parure, dans ces cruels instans, conserve le caractère qu'Homère a donné à Hélène.

5. « Au dessus d'Hélène il y a un homme assis, il est vêtu de pourpre, & paroît extrêmement triste; on n'a pas besoin de « l'inscription pour connoître que c'est Hélénus, fils de Priam. « A côté de lui c'est Mégès, avec le bras en écharpe. Auprès de « Mégès c'est Lycomède, fils de Créon, blessé au poignet, à la « tête & à la cheville du pied. Euryale, fils de Mécistée a aussi « deux blessures, l'une à la tête & l'autre au poignet. Toutes ces « figures sont placées au dessus d'Hélène. »

On doit remarquer l'attention de Polygnote pour représenter les Grecs avec tout ce qui rappeloit les travaux d'un long siège; des blessés, des captives, &c. M. le comte de Caylus a fait représenter Lycomède assis à terre, à cause de



la blessure qu'il a au pied, quoique Pausanias ait omis cette circonstance.

6. « Sur le même plan qu'Hélène on voit Éthra, mère de  
» Thésée, qui a la tête rasée; & Démophon, fils de Thésée,  
» qui, autant que l'on en peut juger par son attitude, médite  
comment il pourra mettre Éthra en liberté. »

Voilà, dit M. le comte de Caylus, de ces indications qui ne peuvent être données que par un homme qui ne connoît point l'art. Quel est le mouvement que la peinture puisse saisir pour marquer une idée si délicate en elle-même, & si cachée que les témoins oculaires n'en pourroient avoir aucun doute? Pausanias a prêté au Peintre la pensée que l'histoire lui avoit inspirée à lui-même. Il nous apprend ici que les esclaves avoient la tête rasée chez les Grecs; ce qui est digne de remarque pour l'intelligence des anciens monumens.

7. « On voit aussi des femmes Troyennes qui sont captives  
» & gémissantes; on a peint Andromaque & son fils encore  
» attaché à son sein; on remarque Médécaste, une des filles  
» naturelles de Priam: ces deux Princesses ont un voile sur la  
» tête. Polyxène a les cheveux noués derrière la tête, à la manière  
» des jeunes filles. Nestor porte une espèce de chapeau, il a  
» une pique à la main, son cheval semble se rouler sur le sable;  
» à commencer à la figure du cheval, le tableau représente le  
» rivage; le terrain est semé de coquillages & de petits cailloux;  
le reste ne ressemble plus au bord de la mer. »

La coëffure de Polyxène fournit encore un point de costume. Le chapeau de Nestor peut se représenter par une toque à la Béarnoise; on peut voir un exemple de cette coëffure grecque dans un Camée rapporté dans le premier volume des Antiquités de M. le comte de Caylus (*planche 52, n.<sup>o</sup> 1*).

8. « Au dessus de ces femmes, qui sont entre Nestor &  
» Éthra, il y a quatre captives; Clymène, Créüse, Aristomaque  
» & Xénodice. Au dessus encore de celles-ci on en voit  
» quatre autres sur un lit; ce sont Déinome, Métioque, Pisis  
& Cléodice. »

Cet arrangement n'a rien de précis. On s'est contenté sur

la planche de représenter ces deux groupes de captives, l'un sur un plan plus proche, l'autre sur un plan plus éloigné.

Ces groupes ainsi répandus enrichissent le terrain que Polygnote a supposé entre la ville & la mer; ils présentent d'heureuses oppositions; ces captives, ces malades donnent l'idée d'un décampement. Ces détails, quelques médiocres qu'ils paroissent, sont quelquefois nécessaires pour les plus grandes actions que la peinture veut représenter; ils ne sont point à négliger; & l'on ne doit jamais oublier que cet art est muet, & qu'il est obligé de recourir à des signes pour se faire entendre.

Cette première partie de la description est employée à l'expression du départ des Grecs; celle qui reste à décrire concourt au même objet, en représentant le motif de ce départ, c'est-à-dire le saccagement de Troie. Il n'y a point ici de duplicité d'action; en même temps que les Grecs se préparoient au départ, ils achevoient de ruiner la ville de Troie. Il n'y avoit ni interruption dans la composition de Polygnote, ni séparation dans son tableau. Une ville, une campagne, une côte fournissent de grandes variétés à un artiste; le peintre en a su profiter.

Mais il est impossible à la peinture de faire voir à la fois les murailles, c'est-à-dire l'enceinte extérieure d'une ville, & les actions qui se passent dans son intérieur. Polygnote a sans doute mis en usage le seul moyen auquel la peinture pût avoir recours: il a coupé la ville par la moitié, ou plutôt il n'en a représenté que la coupe; par ce moyen toutes les actions suivantes sont claires & distinctes, les plans & le point de vûe demeurent les mêmes, & les proportions sont absolument semblables.

9. « Épéus est représenté nud: il renverse les murs de Troie. »

Les murs de Troie sont abattus; il n'en reste qu'un pan, qu'Épéus s'acharne à détruire; son action est exprimée en dehors & sur le premier plan; plus loin est l'ouverture par laquelle on a fait entrer le cheval de bois.

#### 44 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

10. « On voit le cheval de bois, dont la tête seule passe les autres figures. »

11. « Polypètès, fils de Pirithoüs, a la tête ceinte d'une bandelette: Acamas, fils de Thésée, est auprès de lui, la tête armée d'un casque qui a une aigrette. Ulysse est armé de sa cuirasse. Ajax, fils d'Oilée, portant son bouclier, est devant un autel; il fait un serment pour justifier la violence qu'il a faite à Cassandre: cette Princesse est assise à terre; elle tient la statue de Pallas, s'il est vrai qu'elle l'ait ôtée de dessus son piédestal, lorsqu'Ajax l'arracha de l'autel. »

12. « Les deux fils d'Atrée ont aussi leur casque. Ménélas a de plus un bouclier sur lequel on voit un dragon, en mémoire du prodige qui s'opéra durant le sacrifice en Aulide. Les Atrides exigent le serment d'Ajax. »

Cet événement se passe dans la place publique, ainsi que les suivans, & l'on peut disposer les Grecs nommés par l'auteur comme on le trouvera nécessaire. Il suffit de représenter ces guerriers se parlant auprès d'un autel, sur lequel Ajax étend la main: mais il est bon d'avertir ici d'une chose qui pourroit tromper le lecteur à l'inspection de la planche; on y voit deux espèces d'autels, mais celui vers lequel Cassandre est tournée n'est point un autel, c'est le piédestal de la statue de Pallas qu'elle tient entre les mains. Les guerriers qui bordent ce piédestal des deux côtés, appartiennent à la troupe rangée autour de l'autel sur lequel Ajax fait le serment.

13. « Vis-à-vis du cheval, auprès de Nestor, Néoptolème vient d'abattre sous ses coups Élassus, qui semble respirer encore; il perce de son épée Astynoüs, qui est tombé sur les genoux. »

M. le comte de Caylus relève ici deux fautes, l'une du graveur, qui a, par méprise, représenté deux fois Néoptolème; il l'a gravé séparément, tuant d'abord Élassus & ensuite Astynoüs; il falloit le représenter tuant Astynoüs, & mettre Élassus expirant sous ses pieds, c'est une faute que M. le Comte prie le lecteur de corriger. Une autre faute est celle du texte de Pausanias, apparemment altéré par les copistes; on voit ic



Nestor auprès de Néoptolème, ce héros est déjà sur le premier plan, à côté des captives. Il seroit injuste de mettre cette erreur sur le compte de Polygnote, & même de Pausanias. Il faut que ce nom soit corrompu, & que dans l'un ou l'autre endroit il s'agisse d'un autre guerrier que Nestor.

14. « Il y a un autel. Un enfant saisi de frayeur s'attache à cet autel, sur lequel on voit une cuirasse d'airain formée de deux pièces. Au-delà de l'autel Laodice est représentée debout. »

15. « Sur le même plan que Laodice on voit une cuvette de cuivre, sur un piédestal de marbre. Méduse assise à terre (elle est debout dans l'estampe, c'est une erreur) tient des deux mains le piédestal. Près d'elle on voit une vieille femme, ou peut-être un eunuque, qui a la tête rasée & qui tient sur ses genoux un enfant nud: cet enfant épouvanté porte ses mains devant ses yeux. »

Ces expressions simples & tirées de la Nature, qui conviennent au sujet & qui sont dépendantes de l'artiste, font l'éloge de Polygnote. L'indécision de Pausanias nous apprend que les eunuques portoient les mêmes habillemens que les femmes, & qu'ils avoient la tête rasée, apparemment comme esclaves.

16. « Le Peintre a présenté ensuite des corps morts. » Pausanias en exprime les noms & les diverses attitudes.

17. « Priam, arraché de l'autel de Jupiter Herceüs, est tué par Néoptolème aux portes de son palais. Sinon, le compagnon d'Ulysse, & Anchialus emportent le corps de Laomedon. »

Pausanias observe qu'il y a plusieurs de ces personnages & de ces histoires dont aucun poëte n'a parlé. L'exactitude du peintre à exprimer les moindres circonstances de nombre, de positions & d'armures, prouve combien les artistes de l'antiquité étoient scrupuleux dans l'observation des faits; aussi étoient-ils regardés comme historiens. L'exactitude est mal-à-propos soupçonnée de sécheresse. L'art, secondé du génie, peut allier sans peine le feu & la richesse des dispositions avec la précision de l'histoire. Autrefois les artistes étoient sinon savans, du moins instruits.

18. « On voit aussi le logis d'Anténor; une peau de Léopard  
 » pend à l'entrée, pour avertir les Grecs de respecter cette  
 maison. »

Cet usage de donner une sauvegarde, & la sauvegarde elle-même, sont à remarquer.

19. « Théano est représentée avec ses deux fils, Glaucus  
 » & Eurymaque; l'un est assis sur une cuirasse de deux pièces,  
 » l'autre sur une pierre. A côté de celui-ci est Anténor avec  
 » Crino sa fille, qui tient un enfant dans ses bras. Toutes ces  
 » figures ont l'air & l'attitude de l'affliction. Des domestiques  
 » chargent un coffre & d'autres ustensiles sur un âne : on voit  
 un enfant assis dessus. »

Ces détails caractérisent les sujets; & l'art du peintre consiste à les savoir placer.

## SECOND TABLEAU.

### *Descente d'Ulysse aux Enfers.*

M. le comte de Caylus passe à la description de l'autre tableau, qui décoroit en symétrie la partie opposée du Lescé de Delphes. « A main gauche, dit Pausanias, est un autre  
 » tableau, dont le sujet est la descente d'Ulysse aux enfers, pour  
 » consulter l'ame de Tiréias sur les moyens de retourner heureusement dans ses États. En voici la description. »

1. « On voit d'abord un fleuve: c'est l'Achéron: ses bords  
 » sont remplis de joncs. On y distingue des poissons, mais très-  
 » légers, comme des ombres de poissons. Sur ce fleuve est une  
 » barque & un homme qui rame; c'est Charon; il est représenté  
 » fort vieux. Il y a dans la barque des hommes & des femmes,  
 » la plupart inconnus & dont la famille est ignorée. Mais on  
 » y remarque Tellis, encore jeune, & Cléobée, encore fille.  
 » Tellis fut le bisaïeul du poète Archiloque. Cléobée tient sur  
 » ses genoux une corbeille pareille à celles qui sont en usage dans  
 » les mystères de Cérès; elle fut la première qui transporta de l'île  
 de Paros dans celle de Thasé les cérémonies de cette Déesse. »

La composition commence dans ce fleuve; ainsi, dit M. le

comte de Caylus, il faut le couper par le terrain, & n'en faire voir que la rive où la barque aborde. A l'égard des ombres, leur couleur doit autant participer du blanc qu'il sera possible avec le jour qu'on est dans l'habitude de répandre pour éclairer les objets dont les enfers sont remplis. Le trait de ces ombres doit être fort alongé ; c'est un des grands moyens pour faire sentir leur légèreté. Quant aux ombres de poisons dont parle Pausanias, M. le Comte soupçonne cet auteur d'avoir cru voir ici une petite finesse, à laquelle Polygnote n'aura seulement pas pensé ; elle seroit d'une utilité très-médiocre ; & en général un poison commun, tel que ceux-ci sont décrits, est fort peu prononcé de trait & de couleur, & la réalité tient beaucoup de l'ombre que produisent les corps en plein air.

2. « Sur le bord de ce fleuve la chose la plus remarquable, c'est qu'au dessous de la barque de Charon, un fils dénaturé est étranglé par son père. Près de-là est un impie qui a pillé les temples des Dieux : il est puni de son sacrilège par une femme habile dans la composition des breuvages, & sur-tout de ceux qui ont été inventés pour le supplice des hommes. »

Les Anciens n'ont jamais négligé la morale, ils l'ont reconnue comme essentielle à la peinture. Ici le crime est puni par d'autres crimes. Comme l'action du père est elle-même dénaturée, il en faut diminuer l'horreur, pour ne pas effacer l'idée de justice. Il étoit impossible de faire entendre que ces breuvages préparés étoient des poisons pour punir l'impie : ou Pausanias devine, ou l'écriture suppléoit encore ici à l'expression pittoresque ; ce qui seroit encore contraire à l'esprit de l'art, ainsi qu'il a déjà été observé.

3. « Au dessus de ces deux groupées on voit Eurynome ; il a le teint noir tirant sur le bleu ; il grince les dents ; il est assis sur une peau de vautour. Ceux qui expliquent ces tableaux à Delphes, disent qu'Eurynome est une divinité des enfers, qui mange la chair des morts & ne leur laisse que les os. Les Poètes ne parlent pas de cet Eurynome. »

Pour rendre ce texte, il faut représenter ce Dieu, inconnu d'ailleurs, environné de squelettes.



4. « On voit immédiatement après Augé l'Arcadienne &  
 » Iphimédée. Augé passa en Mytie, chez le roi Teuthias, & de  
 » toutes les femmes qui eurent commerce avec Hercule, ce fut  
 » celle qui mit au monde un fils plus ressemblant à son père.  
 » Iphimédée reçut de grands honneurs des Cariens de la ville  
 » de Mylaïtes. Plus haut deux compagnons d'Ulysse, Perimède  
 » & Euryloque, apportent des bœufs noirs pour le sacrifice. On  
 » voit après eux un homme assis, qui fait une corde avec du jonc;  
 » c'est Ocnus, comme l'inscription le marque : près de lui est  
 » une ânesse qui mange la corde. Ocnus étoit un homme labo-  
 » rieux ; mais sa femme dissipoit tous les fruits du travail du  
 » mari : c'est ce que Polygnote a, dit-on, représenté sous cet  
 » emblème. *Faire la corde d'Ocnus*, étoit un proverbe en Ionie  
 » pour désigner un travail inutile. Tityus est représenté, non pas  
 » dans les tourmens, mais le corps desséché à force de souff-  
 » rances ; ce n'est qu'une ombre à peine sensible. »

5. « Ensuite est Ariadne assise sur un rocher : elle regarde  
 » sa sœur Phèdre suspendue à une corde qu'elle tient des deux  
 » mains. Cette disposition présente avec moins d'horreur la fu-  
 » neste aventure de Phèdre. »

Cet exemple donné par les Anciens, nous apprend à éviter quelquefois dans nos tableaux des spectacles désagréables, & à les rappeler à l'esprit par des équivalens. Un tel ménagement, dit M. le comte de Caylus, me surprend de la part d'un artiste si ancien. L'enfance n'a pas ordinairement le sentiment si délicat, & ce détail autorise les finesses & les richesses de l'art, qu'on pourroit supposer que M. le comte de Caylus donne trop libéralement à Polygnote.

6. « Au dessous de Phèdre, Chloris est couchée sur les  
 » genoux de Thyia ; elles s'étoient mutuellement aimées pendant  
 » leur vie : Chloris étoit d'Orchomène en Béotie, elle épousa  
 » Nélée fils de Neptune : Thyia eut commerce avec Neptune  
 » même. Auprès de Thyia on voit debout Procris fille d'Erech-  
 » thée, & après elle Clymène, qui lui tourne le dos. L'histoire  
 » rend raison de cette attitude : on fait l'aventure de Procris.  
 » Après sa mort Céphale épousa Clymène fille de Minyas, &

il en eut Iphiclus. Sur un plan plus éloigné on voit Mégare « de Thèbes. Hercule privé des enfans qu'il avoit eus d'elle, « la répudia comme une épouse malheureuse. Au dessus des « femmes dont on vient de parler, est la fille de Salmonée, « assise sur une pierre, & près d'elle Ériphyle debout, qui passe « la main par dessous sa tunique, comme pour cacher ce collier « si célèbre. »

7. « Au dessus d'Ériphyle, Polygnote a représenté Elpénor & Ulysse qui a les genoux pliés. Il est penché en avant & « tient son épée étendue au dessus de la fosse. Le devin Tirésias « arrive à la fosse. Derrière lui on voit Anticlée, mère d'Ulysse, « assise sur une pierre. Elpénor est vêtu à la matelotte d'une « tunique courte, tissée de jonc ou de corde. Plus bas, au dessous « d'Ulysse, Thésée & Pirithoüs sont assis sur des sièges; Thésée « tient de ses deux mains l'épée de Pirithoüs & la sienne: Piri- « thoüs a les yeux sur ces deux épées; il semble affligé qu'elles « aient été inutiles pour exécuter leur hardie entreprise. »

Ce moment est beau par l'espèce & le nombre des regards; il présente un objet frappant en lui-même: les positions des figures sont variées avec art. Quoique l'action d'Ulysse soit l'objet principal de cette composition, Polygnote ne l'a distinguée par aucune affectation; & cette action concourt avec toutes les autres pour l'effet d'un riche & magnifique ensemble.

8. « On voit ensuite les deux filles de Pandarus, Camyro & Clytie: elles sont couronnées de fleurs, & jouent aux dez. » Pausanias raconte ici l'histoire de ces deux filles, telle qu'elle est rapportée dans l'Odyssée. Il continue: « Après elles on voit *Liv. XX, v. 66.* Antiloque; il a un pied sur une pierre, & il appuie son visage « & sa tête sur ses deux mains. Agamemnon est auprès, l'aisselle « gauche appuyée sur son sceptre; il tient une baguette à la « main. »

L'amusement des filles de Pandarus jette ici une variété très-agréable. L'attitude d'Antiloque, qui pose le pied sur une pierre, se rencontre souvent dans les monumens. Les Anciens s'en servoient pour varier la position des jambes & pour donner un appui plus solide à leurs statues. Cette baguette,

dans la main droite d'Agamemnon, est difficile à expliquer. Le Peintre auroit-il donné à ce Prince ce bâton de commandement, parce que le sceptre, qui en étoit l'indice naturel, perdoit ici son usage.

9. « Prot fils assis regarde Achille, & Patrocle est debout  
 » au dessus d'Achille : ils sont tous sans barbe, excepté Agamemnon. Plus haut c'est le jeune Phocus ; ses traits ont un  
 » air de noblesse ; il a une bague à l'un des doigts de la main  
 » gauche. Jaseüs, qui est auprès de lui, & qui à sa barbe paroît  
 » plus âgé, tire cette bague du doigt de Phocus : celui ci, fils  
 » d'Ajax, passa d'Égine dans le pays qu'on nomma depuis la  
 » Phocide ; s'en étant rendu maître, il contracta une étroite  
 » amitié avec Jaseüs qui, entr'autres présents, lui donna une  
 » bague. Phocus étant retourné à Égine, fut mis à mort par  
 » Pélée ; c'est cette bague que Jaseüs veut voir, & que Phocus  
 » lui laisse prendre, comme le gage de leur ancienne amitié.  
 » Au dessus de ces deux figures est Mera assise sur une pierre ;  
 » elle étoit fille de Proetus, fils de Therfandre, fils de Sisyphus ;  
 » elle mourut fille. Sur le même plan est Actéon fils d'Aristée ;  
 » sa mère est auprès de lui ; ils tiennent un faon de biche &  
 » sont assis sur une peau de cerf. Un chien de chasse est couché  
 » à leurs pieds. »

M. le comte de Caylus a déjà fait usage de la bague de Phocus pour prouver l'ancienneté de ces bagues. On voit que dès les temps les plus reculés, les pierres étoient gravées, & portoient au moins des signes ou des caractères.

10. « Au bas du tableau, vous voyez Orphée assis sur  
 » une éminence, & appuyé contre un arbre ; il tient sa lyre de  
 » la main gauche, & de la droite des branches de saule : les  
 » arbres près desquels il est assis, paroissent des peupliers noirs  
 » & des saules, qui sont, selon Homère, consacrés à Proserpine.  
 » Il est habillé à la grecque ; il ne porte ni l'habit ni le bonnet  
 » des Thraces. Promédon est appuyé de l'autre côté de l'arbre.  
 » Quelques-uns croient que c'est un personnage inventé par  
 » Polygnote : d'autres disent que c'étoit un Grec curieux de  
 » musique, & sur-tout amateur des chants d'Orphée. Schedius,



qui commandoit les Phocéens au siège de Troie, tient un « poignard & a une couronne d'herbes champêtres sur la tête. « Après lui c'est Pélidas assis sur un siège; il a la barbe & les « cheveux blancs, & regarde Orphée. Thamyris est assis auprès « de Pélidas: on voit qu'il a perdu la vue; son air est triste & « abattu; sa barbe & ses cheveux sont blancs de vieillesse: il a « jeté sa lyre à ses pieds; elle est fracassée, & les cordes en « sont rompues. »

Toutes ces représentations mêlées de Princes, de Princesses, de guerriers, de Poètes, enfin d'hommes célèbres par l'Histoire ou par la Religion, avoient dans l'antiquité un attrait qu'on ne sent plus, un intérêt qui ne subsiste plus.

11. « Au dessus de Thamyris est Marfyas assis sur une pierre. Près de lui est Olympe représenté comme un jeune « enfant qui apprend à jouer de la flûte. »

12. « Si vous reportez les yeux au haut du tableau, vous voyez sur le même plan qu'Actéon, Ajax de Salamine, en « suite Palamède & Thersite, qui jouent ensemble aux échecs « inventés par Palamède. Ajax fils d'Oïlée les regarde jouer. « On voit que celui-ci a fait naufrage à l'écume dont il est « couvert. Polygnote a ici rassemblé tous les ennemis d'Ulysse. « Ajax fils d'Oïlée étoit de ce nombre, parce qu'Ulysse avoit « conseillé aux Grecs de le lapider, à cause de la violence faite « à Cassandre. Palamède allant à la pêche fut noyé par Ulysse « & Diomède. »

Pausanias auroit dû remarquer que Polygnote, dans son tableau, avoit eu soin d'éloigner d'Ulysse ce groupe composé de ses ennemis. L'observation qu'il fait sur l'écume dont Ajax est couvert, tombe dans un petit détail, dont les grandes parties de l'art écartent le génie du Peintre; mais il faut se rappeler les idées de malheur que les Anciens attachoient au naufrage, à cause de la privation de sépulture. Les plus grands Artistes ont été & seront toujours soumis à des expressions médiocres par les usages civils & religieux: cette même raison justifie Virgile, qui fait gémir Énée à la vue d'une violente tempête.

## 52 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

13. « Un peu au dessus d'Ajax fils d'Oïlée, on voit Mé-  
 » léagre fils d'Oeneus, qui regarde ce héros. De ces personnages  
 Palamède est le seul qui n'ait point de barbe. »

14. « Au bas du tableau, après Thamyris, Hector est assis ;  
 » il tient son genou gauche avec ses deux mains, & il paroît  
 » accablé de tristesse. Après lui c'est Memnon assis sur une  
 » pierre. A côté de Memnon est Sarpédon, qui appuie sa tête  
 » contre ses mains. Memnon a une des siennes sur l'épaule de  
 » Sarpédon : ils ont tous une grande barbe. Le Peintre a repré-  
 » senté des oiseaux sur le manteau de Memnon ; ces oiseaux  
 » s'appellent Memnonides. Les habitans de l'Helléspont disent  
 » que ces oiseaux viennent tous les ans dans le même temps  
 » au tombeau de ce héros ; qu'ils balaient de leurs aîles tout le  
 » terrain d'alentour, où il ne croit ni arbre ni herbe, & qu'ils  
 » l'arrosent de l'eau qu'ils puisent avec leurs plumes dans le fleuve  
 » Eûpûs. Auprès de Memnon l'on voit un esclave Éthiopien,  
 parce que Memnon étoit roi d'Éthiopie. »

15. « Au dessus de Sarpédon & de Memnon on voit Pâris  
 » jeune & sans barbe : il bat des mains, comme font les gens  
 » de la campagne, & semble inviter Penthésilée à s'approcher  
 » de lui. Penthésilée le regarde ; mais on juge à son air qu'elle  
 » n'a que du mépris pour lui : c'est une jeune fille qui tient  
 » un arc Scythe, & dont les épaules sont couvertes d'une peau  
 de léopard. »

16. « Plus haut ce sont deux femmes qui portent de l'eau  
 » dans des cruches cassées, & dont l'eau se perd. L'une est  
 » jeune, & l'autre est vieille : elles n'ont point d'inscription  
 » chacune en particulier ; mais il y en a une pour les deux  
 » ensemble, qui dit que ces femmes sont du nombre de celles  
 » qui n'ont point été initiées. Plus haut encore on voit Callisto  
 » fille de Lycaon, la nymphe Nomia & Pero fille de Nélée.  
 » Une peau d'ours sert de tapis à Callisto, qui a les pieds sur  
 » les genoux de Nomia. Les Arcadiens disent que Nomia étoit  
 » une nymphe de leur pays ; & les Poëtes nous apprennent que  
 » les nymphes vivent un grand nombre d'années ; mais qu'elles  
 ne sont pas immortelles. »

Cette abondance de Polygnote peut fournir à la peinture moderne un nombre infini de très-beaux sujets. Leur exécution seroit d'autant plus agréable, que la plus grande partie n'a point été traitée.

17. « Après Callisto & les autres femmes qui l'environnent, paroît un rocher fort escarpé. Sisyphes fils d'Éole s'efforce de « faire rouler devant lui une grosse pierre. On voit au même « endroit un tonneau & un groupe de figures, composé d'un « vieillard, d'un enfant & de plusieurs femmes placées sur une « roche ; une de ces femmes est auprès du vieillard, & paroît « fort âgée ; les autres portent de l'eau : la vieille tient une « cruche cassée, & verse dans le tonneau le peu d'eau que cette « cruche peut encore contenir. Je conjecture, ajoute Pausanias, « que ce groupe représente ceux qui méprisent les mystères « d'Éleusis : car les anciens Grecs mettoient ces mystères autant « au dessus des autres pratiques de religion, que les Dieux sont « au dessus des héros. »

18. « Un peu plus bas on voit Tantale au milieu des tourmens décrits par Homère. Il y a de plus une roche qui paroît « prête à tomber & qui le tient dans un effroi continu. »

Homère ne donne d'autres tourmens à Tantale qu'une soif brûlante & une faim qui le dévore. Mais Pausanias remarque que Polygnote a suivi le récit d'Archiloque, qui a parlé du rocher. Dans Virgile ce rocher menace sans cesse les Lapithes, Ixion & Pirithoüs :

*Quid memorem Lapithas , Ixiona Pirithoümque ,  
Quos super atra fulex jamjam lapsura cadentique  
Imminet affinilis !*

Telle est la description que donne Pausanias de deux tableaux célèbres, & qui ont fait l'admiration de la Grèce ; mais il paroît bien, dit M. le comte de Caylus, que cet auteur rempli d'érudition manquoit des connoissances nécessaires pour rendre les ouvrages des grands maîtres. Quelle confusion, quelle sécheresse, quelle froideur dans sa description ! qu'il est différent de ces écrivains qui, par une justesse d'esprit naturelle,



jointe au commerce des Artistes, nous ont décrit des tableaux avec ce même feu d'imagination qui avoit embrasé le pinceau du Peintre ! M. le comte de Caylus oppose ici Lucien à Pausanias : entre les sujets de tableaux que cet agréable auteur nous a laissés, il choisit le plus connu & celui qui a été le plus souvent traité par les modernes ; c'est l'enlèvement d'Europe.

*Dial. de Netus  
& de Zéphyre,  
trad. d'Ablan-  
court.*

« Europe, dit Lucien, étant descendue avec ses compagnes pour s'ébattre sur le rivage, Jupiter vint bondir autour d'elle sous la figure d'un taureau. Il étoit si beau & si bien fait qu'il lui prit envie de monter dessus ; car il paroïsoit fort doux, & se laissoit toucher : mais il n'eut pas plutôt une si douce charge, qu'il s'élança dans la mer, & prit du côté de la Grèce. La jeune Europe honteuse, saisissant d'une main une des cornes pour se tenir plus ferme, & de l'autre tenant son voile qui flotloit au gré du vent, tournoit la tête du côté de ses compagnes éplorées, qui lui tendoient les bras. Aussi-tôt la mer devint calme ; les vents retinrent leur haleine. Mille petits Amours vinrent voltiger autour d'elle à fleur d'eau, sans mouiller que la pointe de leurs pieds. Les uns portoient dans leurs mains le flambeau nuptial ; les autres chantoient l'hyménée, suivis de la troupe des Dieux marins & des Néréides à demi-nues, assises sur des dauphins, & accompagnées de Tritons qui folâtroient autour d'elles. Neptune & Amphitrite précédoient la marche, représentant le père & la mère de la mariée. Vénus portée sur deux Tritons dans une conque marine, répandoit des fleurs sur cette belle. »

Après avoir lû cette description, un Peintre peut charger sa palette, & commencer la disposition d'un tableau complet pour le fond du sujet & pour la richesse des accessoires. C'est ici qu'on voit évidemment qu'un tableau est un poëme. On aperçoit sans peine le moment où commence l'action principale, c'est-à-dire l'enlèvement. Mais auparavant l'auteur, avec un art infini, a eu soin de dire ce qu'il faut pour instruire & pour échauffer l'Artiste. Il peint les momens qui ont précédé l'action d'une façon si claire & si vive, que non seulement il fait sentir la disposition des personnages, mais qu'on

pourroit prendre cet autre moment pour en faire un tableau. C'est aussi l'instant que Paul Veronèse, entre plusieurs autres Artistes, a préféré pour représenter l'enlèvement d'Europe. Au reste, en ne considérant ce récit que comme la matière d'un seul tableau, l'action commence lorsque le taureau est dans la mer. L'auteur, après avoir décrit la situation de la figure principale, soit pour le mouvement du corps, soit pour l'impression de l'esprit, n'a point oublié les compagnes éplorées sur le rivage : elles retracent à l'imagination les instans qui ont précédé ; ensuite il donne l'essor à son imagination, & peint les accessoires les plus brillans & les plus convenables au plus grand des Dieux, que l'amour a soumis & forcé à prendre une forme si extraordinaire.

---

## R É F L E X I O N S

*Sur les Historiens anciens en général, & sur Diodore de Sicile en particulier.*

SI les Modernes ont quelque avantage réel au dessus des Anciens, c'est assurément par rapport au grand spectacle que leur présente l'Histoire. A mesure que les siècles s'avancent, la scène des événemens humains s'étend & s'agrandit ; les personnages & les faits se multiplient. Nous voyons derrière nous une plus longue suite, une plus grande variété d'exemples, que n'en ont vu nos devanciers ; nous serons nous-mêmes en vûe à notre postérité ; nous serons partie de cette immense perspective, & nous décroîtrons toujours aux yeux des spectateurs, jusqu'à ce que nous nous perdions enfin dans le lointain des siècles.

C'est à la faveur des historiens que nous apercevons les événemens passés ; & comme pour distinguer nettement & avec vérité les objets éloignés, le choix des verres n'est pas indifférent, M. le comte de Caylus, dans une courte Dissertation lûe à l'Académie, a fait voir combien il est important 8 Juillet 1757.

56 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE  
à l'histoire de connoître le caractère de ceux qui nous l'ont  
transmise.

Il seroit à souhaiter, sans doute, que nous eussions entre les mains une chaîne suivie d'historiens, qui nous fit remonter depuis nos jours jusqu'aux temps les plus reculés; mais elle se trouve trop souvent interrompue: & lorsqu'on se promène, pour ainsi dire, dans cette longue étendue de siècles, on les voit tantôt s'éclairer, tantôt s'obscurcir, éprouver un sort pareil aux vicissitudes de notre vie & aux intempéries des saisons; on peut y remarquer les répétitions du jour & de la nuit, de la sérénité & des orages.

Les plus anciens historiens que le temps a respectés pour nous servir de modèles, ne sont pas exempts des préventions nationales. Ils n'ont pas toujours rendu justice aux Nations auxquelles la leur a succédé; la superstition publique les a quelquefois ou aveuglés ou intimidés; ils n'ont pas toujours vu ce qui étoit, ou n'ont pas osé montrer ce qu'ils voyoient. Les Grecs ont flatté la vanité de leurs compatriotes; & pour se ménager un accueil favorable, ils leur ont attribué les inventions des Égyptiens.

Ces défauts sont presque inséparables de l'humanité; d'ailleurs ces Grecs étoient des hommes sages, qui joignoient les lumières de l'esprit & du bon sens à l'étude exacte de la Nature. Semblables aux peintres qui *posent* l'objet qu'ils veulent représenter, s'ils vouloient écrire l'histoire d'une Nation étrangère, ils voyageoient pour en examiner les mœurs & les coutumes, recueillir les traditions du pays, vérifier les monumens, connoître la nature du climat, & juger du caractère des habitans. Afin de s'assurer des notions géographiques, ils mesuroient eux-mêmes les distances, ils étudioient & observoient les terrains, persuadés que la précision du coup-d'œil peut seule produire la netteté & la vérité de la description. Ce n'étoit pas la faute de ces hommes si exacts, si la Physique étoit moins avancée, & si les hommes d'alors avoient des préjugés contraires à quelques-unes des loix de la Nature. Le monde a profité, sans doute, dans les détails qui se développent par l'expérience; mais il n'a  
peut-être



peut-être profité que de ce côté-là. Plus on remonte & plus on trouve de simplicité & de vérité dans les idées.

De ces réflexions sur les anciens Historiens en général, M. le comte de Caylus descend à l'examen abrégé du caractère de Diodore de Sicile. La préface de cet auteur présente, dans une élégante brièveté, un tableau de la plus grande manière de traiter l'histoire. Ce qu'il y dit est complet en raison, en sagesse, en vraie philosophie. En faisant la peinture de l'histoire avec toute la pompe & la majesté qu'elle mérite, il donne la plus haute idée du bon goût, de ce goût du vrai établi du temps de Diodore, c'est-à-dire dans le siècle de Jules César & d'Auguste ; siècle heureux, où l'on a vu briller ce que Rome a eu de plus célèbre en tout genre de Littérature.

Mais ce chef-d'œuvre, ce magnifique frontispice est fort supérieur en beauté à l'édifice qu'il annonce. On peut dire que l'esprit de Diodore étoit alors comme exalté par la lecture des historiens Grecs qui l'ont précédé. C'est à l'impression qu'il en avoit reçue, & à l'heureuse chaleur dont il étoit pénétré pour le moment, qu'il doit, sans doute, les grandes & nobles idées dont il a fait usage. Dans son histoire même il prouve qu'il a toujours été plus facile de tracer des sujets que de les exécuter. C'est en vain que l'esprit s'élève, le caractère particulier ne perd rien de ses droits. Combien de fois, dans sa narration, s'écarte-t-il des grandes idées qu'il a exposées dans sa préface ? Dans l'explication des fables, il substitue ses propres pensées à celles des Nations dont il décrit la Mythologie. Il est vrai que ce qu'il dit paroît dicté par le bon sens ; mais au lieu de dire ce qu'il pensoit, il devoit rendre compte de ce que pensoient les Égyptiens & les autres peuples dont il parle. D'ailleurs on peut encore exiger d'un historien qu'il soit philosophe, & qu'il trace dans le cours de son ouvrage les degrés de progrès & de décadence de l'esprit humain. Il est vrai que cette marche n'a pas toujours été celle des auteurs Grecs ; mais Diodore s'est encore moins occupé de cet objet que tous les autres. On ne reconnoît nullement chez lui ces idées originales des Égyptiens, que les Grecs ont imitées, suivies,

copiées & déguilées avec tant d'art & de vanité. En un mot, quoique Diodore ait voyagé lui-même, & qu'il ait sacrifié un grand nombre d'années aux recherches qu'il croyoit nécessaires pour la perfection de son ouvrage, on s'aperçoit aisément qu'il est d'un génie très-inférieur aux grands historiens de la Grèce. La lecture de son histoire est cependant utile & même nécessaire; il embrassoit toute la suite des siècles depuis l'origine du monde jusqu'à son temps; & dans ce qui nous reste de ses écrits, combien de faits qui ne se trouvent point ailleurs?

## RÉFLEXIONS SOMMAIRES

### *Sur les connoissances Physiques des Anciens.*

L'IGNORANCE est vaine & orgueilleuse; comme elle n'est jamais absolue, elle met à haut prix le peu qu'elle sait, & ne le compare jamais avec l'immensité des choses qu'elle ne sait pas. Un artisan regarde en pitié l'homme de Lettres, qui se trompe sur le nom des outils que l'autre emploie.

Autre injustice. On méprise l'enfance; c'est, dit-on, l'âge de l'ignorance: cependant, que l'on prenne à soixante ans le plus savant personnage du siècle; qu'on l'interroge, & qu'il dise quelles sont les dix années de sa vie dans lesquelles il ait acquis autant d'idées nouvelles qu'il en a reçues depuis sa naissance jusqu'à l'âge de dix ans. Il verra que ce premier intervalle a été proprement l'âge des connoissances. La Nature s'est alors présentée à lui dans sa vaste étendue: pour occuper le reste de sa vie, elle ne lui a laissé, pour ainsi dire, à développer que les plis de sa robe.

L'antiquité fut par rapport à nous l'enfance du monde. Quelle fécondité dans ses découvertes! quelle multitude d'inventions dont nous ne sentons pas le prix, parce qu'elles nous sont devenues familières! quel espace il a fallu franchir de l'ignorance primitive aux premières opérations des arts! Nous ne faisons guère qu'ajouter; ces premiers génies ont été créateurs.

Il est cependant vrai que nous créons encore quelquefois ; tout n'est pas trouvé : & dans la suite inconnue des siècles futurs, notre âge s'éloignant toujours, sera peut-être confondu avec les premiers temps du monde ; aux yeux d'une postérité reculée, nous serons peut-être à notre tour appelés les premiers hommes.

Il y a plus ; nous découvrons quelquefois le nouveau ce qui fut déjà découvert, mais qui s'est perdu dans l'abîme des siècles. On a vu des hommes, dont une maladie a tellement dérangé tous les organes, qu'elle leur a fait oublier jusqu'à leur nom, & qu'ils ont été obligés de rapprendre tout ce qu'ils avoient auparavant appris. L'ignorance est une maladie épidémique qui se répand de temps en temps sur les diverses contrées du monde ; elle efface toutes les connoissances précédentes ; on perd non seulement ce qu'on a su, mais on oublie même qu'on l'aït jamais su.

C'est sur quoi M. le comte de Caylus a présenté quelques idées à l'Académie. Il n'a pas prétendu traiter à fond cette matière ; elle mériterait un ouvrage très-étendu. Pancirole a fait un traité *de rebus inventis & deperditis*. M. le comte de Caylus s'est contenté de tracer à ce sujet quelques observations qui se sont offertes à lui dans le cours de ses lectures ; il les a lûes à l'Académie au mois de décembre 1756. Les Astronomes, en conséquence de leurs calculs, attendoient alors au bout de deux ans environ, le retour de la comète de 1682 ; cet évènement devoit donner la solution d'un des plus fameux problèmes d'Astronomie : on devoit apprendre si les comètes, comme les autres corps célestes, ont leur révolution fixe & déterminée.

Sénèque, dans ses questions naturelles, dit (a) qu'Épigène & Apollonius avoient tous deux étudié chez les Chaldéens :

(a) Duo certè, qui apud Chaldæos studuisse se dicunt, Epigenes & Apollonius Myndius peritissimus inspicendorum naturalium inter se dissident. Sic enim ait cometæ in numero stel-

larum errantium poni à Chaldæis, tenerique cursus eorum. Epigenes contra ait, Chaldæos nihil de cometis habere comprehensi.



que, selon Apollonius, les Chaldéens mettoient les comètes au rang des étoiles errantes, & qu'ils connoissoient leurs cours; mais qu'Épigène prétendoit que ces Astronomes n'avoient sur les comètes aucun système certain. L'affertion d'Apollonius étoit contredite par Épigène; mais elle laissoit du moins un soupçon de la science des Chaldéens sur la nature des comètes: voici un passage plus décisif. Le même Sénèque, quelques pages après, dit (b) que, selon l'opinion de plusieurs Astronomes, les comètes ont un cours réglé, & qu'après une certaine révolution elles reparoissoient aux yeux des hommes. Que disons-nous de plus aujourd'hui, ajoute M. le comte de Caylus? Nous ne pouvons même donner une meilleure excuse de notre ignorance, que celle qui nous est présentée par Sénèque: *Nous n'avons pu jusqu'ici, dit-il, rien déterminer sur le cours des comètes, parce qu'elles se montrent rarement: c'est pour cette raison que nous doutons encore si ces corps célestes ont une révolution périodique. C'est une observation moderne & parvenue depuis peu de temps dans la Grèce (c).* Voilà en effet notre excuse. Mais si du temps de Sénèque cette connoissance avoit été depuis peu portée dans la Grèce, elle avoit donc auparavant subsisté ailleurs; & cette expression favorise l'opinion d'Apollonius en faveur des Chaldéens. Sénèque va plus loin; il prédit qu'il viendra un temps auquel le système des comètes sera devenu si familier, qu'on s'étonnera qu'il ait été si long-temps ignoré: *Veniet tempus, quo posterì nostrì tam aperià nos nescisse mirentur.* Ce temps n'est pas encore venu, dit M. le comte de Caylus à la fin de 1756; mais on touchoit à cette époque fameuse en Astronomie. La comète du commencement de 1759 a résolu le problème. Il est vrai que la démonstration n'est peut-être pas encore assez évidente & assez universellement reconnue, pour nous mettre en droit d'être étonnés qu'elle ait si long-temps échappé aux observations.

(b) *Quidam aiunt cometas habere corpus suum, & post certa lustra in conspectum mortaliū exire.*

*eorum cursus adhuc non potest, nec explorari an vice serent, & illis ad summationem certus ordo predicat: nova hæc celestium observatio est, & nuper in Græciam injecta.*

(c) *Deprehendi propter raritatem*

Aristote & Plutarque (*d*) attribuent aux Pythagoriciens d'avoir dit que les comètes sont des astres qui ne paroissent que par intervalle, & dont le retour est fixe & réglé. Ammien Marcellin (*e*) rapporte cette opinion entre celles des Anciens sur les comètes : mais les Chaldéens sont les seuls auxquels on fait l'honneur d'avoir connu la route de ces corps célestes, & d'en avoir calculé la révolution.

*Plut. de placit.  
Philos. l. 111,  
c. 2.*

*Amm. Marc.  
l. XXV, c. 10.*

Les secrets de l'optique ont-ils été inconnus aux Anciens? Sénèque parle des miroirs à facettes, de ceux qui éloignoient ou rapprochoient les objets, du bocal rempli d'eau, qui transmet & augmente la lumière. Il faut convenir qu'aucune invention des Anciens ne paroît comparable à celle de nos verres & de nos lunettes pour l'avantage de l'Astronomie. Cependant, sans ce secours, combien ont-ils fait dans la sphère céleste d'observations qui demandoient la vue la plus étendue, la plus nette, la plus exacte? Ne peut-on pas raisonnablement supposer, dit M. le comte de Caylus, qu'ils avoient des moyens pour fixer & augmenter leur vue, en un mot des équivalens aux instrumens que nous employons? Nous ne trouvons pas ces instrumens décrits par les auteurs : mais les auteurs ont-ils tout dit? sont-ils tous venus jusqu'à nous? le silence de ceux qui nous restent, prouve-t-il qu'il n'y avoit rien de plus dans ceux que nous avons perdus? Sénèque parle du verre enfumé ou chargé de couleur, pareil à celui que nous employons encore pour l'observation des astres. Il ne tient pas même à M. le comte de Caylus qu'on ne doute si les Anciens n'ont pas eu l'usage des lunettes; un passage de Strabon lui a fait naître ce soupçon. Ce Géographe voulant expliquer pourquoi le disque du Soleil paroît plus grand sur la mer lorsqu'il se lève ou qu'il se couche, en attribue la cause aux vapeurs qui s'élèvent des eaux; & il explique cet effet physique en ces termes : *ὅτι δὲ τότε ὡς δι' αὐλῶν κλωμένην πῦρ ὄψιν, πλατυτέρας δέχεται τὰς φαντασίας.*

*Nat. quæst.  
l. 1, c. 3, 6.*

*L. III, p. 138.*

(*d*) Τῶν ὑπὸ Πυθαγόρῃ πρὸς μὴ ἀστέρας γαστρί, ἢ τὸν κομμήτην τῶν ἡλίου ἀστέρων, ὅτι ποτε δὲ ἀεὶ παρὰ τοὺς ἡλίου περιδιδῶς ἀνατελὸν ὄντα.

(*cometas*) *stellas esse quasdam ceteris similes, quarum ortus et ususque quibus sint temporibus praestituti, humanis mentibus ignorari.*

(*e*) *Sedit quorundam opinioni,*

Ne peut-on pas rendre ainsi cet endroit; *les vapeurs font le même effet que les tubes, elles augmentent les apparences des objets.* Le mot *αὐλός* signifie très-bien & très-proprement un *tube*; on ne lui a donné jusqu'ici un autre sens dans ce passage que parce qu'on ne soupçonnoit pas les Anciens d'avoir connu l'usage de cet instrument. M. le comte de Caylus, après tout, ne donne cette opinion que comme une simple conjecture; mais il remarque que le P. Mabillon avoit vu, dans un manuscrit du commencement du XIII.<sup>e</sup> siècle, Ptolémée représenter observant les astres avec une lunette ou plutôt un tube. Ce manuscrit étoit de trois cents ans plus ancien que Galilée & Jacques Mâius, inventeur des lunettes à longue vûe; la figure du frontispice avoit pû être transmise de copie en copie depuis le temps de Ptolémée.

*Mém. Acad.  
tome I, p. 25.*

On dispute aux Anciens la connoissance de la circulation du sang: les passages d'Hippocrate & de Galien qu'on cite en leur faveur, n'ont pû convaincre la plupart des Naturalistes. M. le comte de Caylus n'entre pas dans cette question; mais il fournit à ceux qui soutiennent en ce point le parti des Anciens, un passage de Sénèque dont il ne se souvient pas qu'on ait encore fait usage dans cette contestation: le voici.

*Quæst. Nat.  
t. III, c. 15.*

*La Nature gouverne la terre sur le modèle de nos corps, dans lesquels il y a des veines & des artères; celles-là reçoivent le sang, & les autres l'esprit. Il y a de même dans la terre des routes par lesquelles courent les eaux, & d'autres par lesquelles court l'esprit. La fabrique intérieure de la terre a tant de rapport à celle du corps humain, que nos ancêtres ont appelés veines les canaux par où coulent les eaux (f). Il s'en faut bien que cette physique soit exacte; mais le terme de courir que Sénèque emploie, & qui par l'effet de la comparaison se rapporte au sang des veines, ainsi qu'à ce qu'il appelle esprit dans les artères,*

*(f) Placet naturâ regi terram, & quidem ad nostrorum corporum exemplar, in quibus & venæ sunt & arteriæ; ille sanguinis, hæ spiritûs receptacula. In terra quoque sunt alia itinera per quæ aqua, &*

*alia per quæ spiritus currit, adèoque illam ad similitudinem humanorum corporum natura formavit, ut majores quoque nostri aquarum appellerint venas.*



semble prouver qu'on connoissoit communément alors la circulation du sang.

La navigation de l'Espagne aux Indes n'étoit pas inconnue du temps de Sénèque; c'est une induction que l'on peut tirer de ce passage: *Quelle que soit la distance de la dernière côte d'Espagne aux Indes, il faudra peu de temps pour la parcourir, si le vaisseau a le vent favorable (g)*. Il est assez vrai-semblable que nous avons perdu les auteurs qui parloient de ces navigations plus pertinemment & avec plus de détail; il a fallu découvrir de nouveau le cap de Bonne-espérance. Sans parler des autres preuves qu'on trouve de ce voyage dans l'antiquité, cette seule réflexion de Sénèque, jetée en passant comme sur une chose alors très-connue, auroit dû, ce semble, réveiller plutôt l'attention des Européens; & qui sait si ce n'est pas ce mot qui a frappé quelques-uns de ces hardis navigateurs auxquels nous avons l'obligation de l'entreprise?

*Quæst. Nat.  
l. 1, præf.*

On s'est vanté, dans le dernier siècle, d'avoir découvert les sources du Nil. M. d'Anville, dans un Mémoire imprimé entre ceux de l'Académie, a prouvé que l'on s'est trompé, & que Ptolémée étoit mieux instruit sur ce point que n'ont été les modernes.

*Tome XXVI,  
p. 46.*

Plutarque, dans son traité d'Isis & d'Osiris, a les mêmes idées que nous avons sur l'arc-en-ciel.

M. le comte de Caylus termine son Mémoire par un exemple qui doit nous rendre réservés à condamner les Anciens. *Gylippe allant à Syracuse, dit Sénèque, vit une étoile s'arrêter sur sa lance; on a vu plusieurs fois, dans les camps des Romains, des traits & des javelots paroître en feu;..... ces feux ne tuent ni ne blessent (h)*. Avant les expériences d'électricité, devenues depuis quelques années si fort à la mode, que disoit-on de ces phénomènes? Les Anciens voyoient mal, disoient les

*Nat. quæst.  
l. 1, c. 1.*

(g) *Quantum est quod ab ultimis literibus tæ pæda usque ad Iones jacet? Pau. plurimum dierum si autum, si navem fœus ventus implevit.*

(h) *Gylippe Syracusis perenti v'sa est scintilla super ipsam lanceam constituta. In Romanorum castris, saepe sunt ardentia pila ignibus: non ferunt nec videntur.*

uns; ils ignoroient la Physique, s'écrioient les autres; tout les étonnoit. La découverte de l'électricité rend vrai-semblables ces faits, qu'on rejetoit comme ridicules. Les Anciens, sans doute, ne connoissoient sur ce point que le fait; ils en ignoroient le principe. Sommes-nous encore en cela beaucoup plus savans qu'eux? Il faut remarquer que Sénèque décrit ces feux arrêtés sur des corps pointus, & cette circonstance suffiroit seule pour renvoyer ces phénomènes à des causes d'électricité. On voit de pareilles observations dans plusieurs auteurs, &, selon le propre de l'ignorance, la superstition en a souvent abusé pour les attribuer à des causes surnaturelles. Mais les anciens Naturalistes ont ramené, comme nous, ces faits à des causes physiques: s'ils se sont souvent trompés dans l'explication, qui peut nous assurer que nous ne nous y trompions jamais? L'amour que l'on témoigne pour son siècle est une portion de l'amour propre; il est par conséquent aussi aveugle & aussi dangereux.

---

## R É F L E X I O N S

### *Sur la conduite des Magistrats Romains dans le gouvernement des Provinces.*

**I**L est dans les établissemens humains, comme dans les productions de la Nature, un point de maturité, après lequel ils dépérissent. Les plus belles loix, semblables aux plus belles fleurs, sont pour l'ordinaire de courte durée. On peut même dire que la destinée des empires est moins attachée aux loix qu'à cette partie des mœurs qui se gouverne par elle-même, & sur laquelle les loix n'étendent pas leur juridiction. La discipline des États se perfectionne avec lenteur; elle croit, elle s'élève par des degrés que l'esprit peut suivre, & peut-être prévoir: la décadence en est rapide, & cette rapidité s'augmente par le progrès, comme celle des corps graves dans leur chute, mais sans proportion. Qui pourroit calculer

calculer d'avance toutes les causes, tous les accidens &, pour ainsi dire, tous les chocs qui contribuent soit à accélérer, soit à ralentir la chute de la discipline? La plus audacieuse Géométrie n'a point encore entrepris & n'entreprendra jamais de dresser des tables exactes des évènements possibles & des bizarreries de la volonté humaine, qui échappent à tous les calculs. Ce seroit encore beaucoup, lorsque les mœurs sont tombées, de remonter avec certitude aux causes diverses, & de déterminer les progrès de leur décadence.

Le peuple Romain a servi de spectacle & d'exemple à l'Univers. C'est sur lui que les plus grands Politiques ont établi leurs principes & leurs systèmes : il est devenu la mesure commune des autres gouvernemens. Un point qui n'a pas encore été examiné, & qui mérite de l'être, a occupé M. de Burigny. Il a développé dans un Mémoire les excès auxquels se sont portés les magistrats Romains dans l'administration des provinces, lorsque l'orgueil des succès, le luxe & l'amour des richesses eurent étouffé la modération & la simplicité des premiers temps de la République. 7 Juin 1757.

Rien n'est si fameux que le desintéressement des Romains dans les cinq premiers siècles ; il n'est pas besoin d'en citer des exemples : la vertu étoit alors établie sur le fondement le plus assuré, sur l'ignorance des vices. Occupés à lutter contre des peuples aussi pauvres qu'eux-mêmes, leurs victoires ne les enrichissoient que de gloire & d'honneur ; mais leurs guerres avec les Carthaginois, nation opulente, leur firent connoître la richesse ; & la conquête de la Macédoine, de la Grèce & d'une partie des États d'Antiochus, transporta dans Rome d'immenses trésors. Cependant les vainqueurs résistèrent encore quelque temps aux attraites de l'opulence : la République étoit déjà riche, mais les particuliers se faisoient encore honneur de cette pauvreté qui en avoit fait des héros. Marcellus décora les temples de Rome des tableaux & des statues de Syracuse vaincue ; Mummius enleva les beaux ouvrages de Corinthe sans en détourner un seul, & même sans les connoître. Paul Émile avoit transporté à Rome l'or & l'argent des rois de



Macédoine ; & ces dépouilles remplirent si abondamment le trésor public, que jusqu'au consulat d'Hirtius & de Panfa, c'est-à-dire pendant cent vingt cinq ans, les Romains furent exempts de tribut ; cependant Paul Émile mourut si pauvre, qu'à peine trouva-t-on après sa mort de quoi payer la dot de sa femme. Scipion Émilien détruisit Carthage, & n'en devint pas plus riche ; *nihilò locupletior Carthaginè everſa*, dit Cicéron.

L'esprit de frugalité & de défintéressement faisoit encore partie des mœurs générales ; mais il se corrompit bien-tôt. Les exemples de dépravation, quoique d'abord assez rares, Avant J. C.  
149. firent penser au remède : L. Pilon proposa la fameuse loi contre les concussionns, sous le consulat de Censorinus & de Manilius ; elle défendoit à tous les Magistrats de recevoir en présent aucun argent, & sous ce nom d'argent étoit compris tout ce qui fait partie des richesses, vases précieux, habits, vivres, bâtimens, esclaves. Cette loi fut plusieurs fois renouvelée, toujours sous des peines plus rigoureuses, & elle fut toujours violée.

On crut s'apercevoir que les femmes des Gouverneurs des provinces aiguilloient l'avidité de leurs maris, & qu'elles surchargeoient les peuples ; on défendit aux maris de mener leurs femmes avec eux dans leurs départemens ; cette défense ne fut pas long-temps observée. Cecina proposa de la renouveler sous l'empire de Tibère ; mais le mal étoit invétéré, & la coutume prévalut.

On interdit aux Magistrats la liberté d'acquérir dans les provinces où ils commandoient, pour prévenir l'abus qu'ils pourroient faire de leur autorité, en achetant au prix qu'ils voudroient : on défendit de donner le gouvernement d'une province à celui qui y avoit pris naissance, de peur que son intérêt personnel ou celui de sa famille ne fut une occasion d'injustice. En un mot on voit les Romains des derniers siècles principalement occupés à mettre un frein à l'avidité des Magistrats ; mais quand la contagion a gagné le fond des mœurs, ces réglemens multipliés découvrent la grandeur du mal, sans le guérir.

Enfin le gouvernement même se corrompit : *Civitas immutata*, dit Salluste, *imperium ex justissimo atque optimo crudele intolerandumque factum*. Polybe l'avoit prévu autrefois ; & Caton le censeur voyant naître le luxe de la table, s'écria qu'il étoit bien difficile de sauver une ville dans laquelle un poisson se vendoit plus cher qu'un bœuf. Ce Sénat autrefois si respectable par son équité, ne consulta plus pour les guerres que le desir d'acquérir & la facilité des conquêtes. La force prit la place de la justice dans les affaires publiques ; & malgré les menaces des loix, les Magistrats envoyés dans les provinces ne se crurent pas obligés d'être plus équitables que l'État.

*Bel. Catil.  
n° 10.  
Lib. VI, c. 29.  
Plat. Cat. maj.*

Dans cette corruption universelle, le remède même se tourna en poison. La crainte des jugemens, qui devoit retenir les concussionnaires, ne fit que multiplier leurs rapines. Comme ils s'attendoient d'être accusés à leur retour, ils forçoient la province à payer d'avance l'impunité qu'il leur faudroit acheter bien cher ; & après avoir pillé pour eux-mêmes, ils pilloient pour leurs Avocats & pour leurs Juges ; c'est ce que Cicéron dit de Verrès. De plus, leurs successeurs, qui n'avoient pas dessein de mieux traiter les peuples, protégeoient les vexations passées ; ils employoient toute sorte de violence pour étouffer les plaintes les plus justes ; & par toutes ces ressources d'iniquité, les opprimés ne pouvoient obtenir aucune justice.

Après ces réflexions générales, M. de Burigny met sous les yeux les concussions les plus fameuses dont l'histoire Romaine ait conservé la mémoire. Dès le temps de la seconde guerre Punique, lorsque l'ancienne discipline se soutenoit encore, & long-temps avant la loi de Pison, Pleminius qui commandoit dans la ville de Locres sous l'autorité de Scipion, pillâ jusqu'aux temples, & traita les habitans avec la plus énorme cruauté. Les Locriens portèrent leurs plaintes au sénat Romain. Le Commandant fut arrêté & conduit dans les prisons de Rome avec trente-deux de ses complices. Scipion même fut taxé de négligence. Pleminius, avant que d'être jugé, se rendit coupable d'un crime encore plus grand ; il forma le complot de brûler Rome ; on découvrit la conjuration, & l'auteur fut

*Tit. Liv. lib.  
XXIX.*

étranglé dans la prison. L'histoire ne nous apprend pas comment furent traités ses complices.

*Tit. Liv. lib.  
XLII.*

*Aulu-gelle l. I,  
c. 15, liv. X,  
cap. 3.*

Trente-deux ans après, on voit un Consul abuser, pour la première fois de son autorité sur les alliés. L. Postumius, piqué contre les Prénestins pour une cause personnelle, étant obligé de passer par Préneste, envoya ordre aux habitans de députer des Magistrats au devant de lui, & de lui préparer un logement & des chevaux pour porter son bagage. Cet ordre étoit nouveau ; cependant les Prénestins n'osèrent se plaindre ; & leur silence autorisa les exactions injustes des Magistrats postérieurs. Aulu-gelle nous a conservé plusieurs traits de la tyrannie que les Magistrats exerçoient déjà dans les provinces avant le siècle de Sylla.

*Bell. Catil.  
liv. 12.*

*Val. Max.  
l. IX, c. 1.*

Les guerres civiles achevèrent d'altérer le caractère de l'ancienne République. Les Romains accoutumés à s'égorger les uns les autres, n'épargnèrent pas le sang des provinces. Tout devint vénal ; tous les sujets devinrent esclaves. Les Dieux ne furent plus respectés ; leurs temples furent pillés par les Préteurs & les Proconsuls. Sylla avoit donné l'exemple en pillant le temple de Delphes. On ne peut lire, sans être attendri, le récit que fait Plutarque de l'état auquel Lucullus trouva la province d'Asie. *Ignavissimi homines*, dit Salluste, *per summum scelus omnia ea sociis adimere, quæ fortissimi viri victores hostibus reliquerant*. Ce qui aggravoit le joug de la servitude, c'est que les peuples étoient obligés de révéler comme des Dieux ces tyrans impitoyables, qui les dépouilloient. On rendit en Espagne des honneurs sacrilèges à Metellus Pius qui, sous le titre de Gouverneur, venoit pour la ravager ; on lui dressa des autels ; on célébra des jeux superbes ; cette province belliqueuse, qui n'avoit encore aucune idée du luxe, s'efforça pour lors d'imaginer les raffinemens de la flatterie la plus recherchée : on donnoit à Metellus de magnifiques repas, pendant lesquels on faisoit descendre des couronnes d'or sur sa tête, comme sur celle d'un Dieu. C'étoient des misérables qui caressoient un lion prêt à les dévorer. Aussi prenoient-ils leur revanche dès que l'occasion paroissoit favorable : au moment



que Sertorius se montra, ils accoururent sous les étendards, & le servirent avec zèle.

L'éloquence de Cicéron a fait de Verrès l'exemple le plus célèbre des Magistrats concussionnaires. Mais dans le même temps qu'il tonne avec tant de force contre les horribles excès de ce detestable Préteur, il fait connoître que le désordre est général; il fait entendre les gémissemens de toutes les provinces défolées : *Populatae, vexatae, funditus everse provinciae : socii stipendiariiique populi Romani afflicti, miseri, non jam salutis spem sed exitii solatium quaerunt.* On ne peut lire sans horreur, dans les harangues de ce grand Orateur, le récit des excès auxquels Pison & Gabinius s'abandonnèrent, l'un dans la Grèce & la Macédoine, l'autre dans la Syrie.

Ce qui arriva à M. Æmilius Scaurus, montre qu'il n'y avoit plus de remède à la corruption. Son accusateur déclara qu'il produiroit cent vingt témoins, & qu'il consentoit que l'accusé fût justifié, s'il pouvoit faire voir qu'il y eût seulement, dans toute l'étendue de la province où il avoit commandé, cent cinquante personnes auxquelles il n'eût rien pris injustement. Scaurus ne put remplir cette condition, & toutefois il fut absous; mais ce qui étonne encore davantage, c'est que Cicéron fut son Avocat, & que Caton présida en qualité de Préteur à ce jugement. Caton étoit cependant presque l'unique ressource des alliés opprimés; sa maison étoit l'asyle des misérables qui alloient implorer sa protection pour obtenir justice; & Cicéron se signala dans le gouvernement de Cilicie par son équité, son désintéressement & sa douceur.

La seconde guerre civile ne fit qu'accroître l'orgueil & la cruauté des Magistrats Romains. César plus ambitieux, mais plus humain que les autres hommes puissans de ce temps-là, décrit avec horreur les concussions de Scipion, beau-père de Pompée. Mais les partisans de César ne lui ressembloient pas; on peut voir dans la lettre d'Alfinius Pollion à Cicéron, des traits sanglans de l'inhumanité du jeune Balbus: Marc-Antoine, qui joignoit à tous les vices d'un Soldat les qualités d'un Capitaine, étoit cruel & féroce; il ne tenoit compte des alliés;

*Val. Max. lib.  
VIII, c. 1, n.  
10, fragmenta  
Cic.*

*Cic. epist. 4;  
l. XV.  
Ad Att. l. V;  
ep. 16.*

*Bel. civ. l. III.*

*L. X, ep. 32.*

il prodiguoit leurs biens sans scrupule: il donna la maison d'un habitant de Magnésie à un de ses Cuisiniers, qui s'étoit surpâté dans l'apprêt d'un grand repas. Il n'y eut pas alors jusqu'au vertueux Brutus, qui ne se laissât entraîner au torrent de la corruption générale: il avoit promis à ses Soldats le pillage de Thessalonique & de Lacedémone; & c'est, selon Plutarque, le seul reproche que l'on puisse faire à ce personnage respectable, & sur lequel il soit impossible de le justifier. Car le meurtre de César étoit un crime que le fanatisme républicain avoit consacré comme une action héroïque.

*Desuet, aver-*  
*tissement aux Pro-*  
*sestans, n.º 56.*

Tous ces détails, ajoute M. de Burigny, démentent le sentiment d'un Prélat à jamais célèbre, qui s'écartant de son exactitude ordinaire, a dit, sans aucune modification, *je ne sais s'il y eut jamais, dans un grand Empire, un gouvernement plus sage & plus modéré qu'a été celui des Romains dans les provinces.*

*Suet. c. 43.*

La révolution qui se fit chez les Romains par la victoire de Pharsale, fut avantageuse aux provinces. César, pour adoucir l'odieux de son usurpation, soulagea les peuples accablés; il rechercha les Magistrats concussionnaires, & il les chassa du Sénat. Auguste suivit le même plan; il rendit le joug de l'Empire supportable aux provinces. Tibère poussa sur les Grands de Rome ce qu'il avoit de cruauté; les peuples ne furent pas malheureux sous son règne. Caligula fut un monstre, qui n'épargna aucun des sujets de l'Empire. Ses successeurs, jusqu'à Tite, ne songèrent point à réprimer l'injuste avidité des Gouverneurs: c'est le plus grand reproche que l'histoire fasse à Vespasien, Prince d'ailleurs très-différent des tyrans qui l'avoient précédé. Le sort des provinces suivit le caractère des maîtres de l'Empire, entre lesquels on n'en compte qu'un petit nombre qui aient été les pères de leurs sujets.

*De mont. perséc.*

Lorsque Constantin monta sur le trône, toutes les provinces étoient désolées par les exactions & les cruautés inouïes des tyrans qu'il venoit de terrasser: on en peut voir le détail dans Lactance. Le nouvel Empereur, pour remédier à ce désordre, publia, l'an de J. C. 325, ce fameux édit qui, selon M. de

Tillemont, méritoit d'être écrit sur les portes de tous les palais des Princes, & d'être toujours gravé dans leur mémoire; mais la conduite de Constantin ne répondit pas assez à ses bonnes intentions. Victor, Ammien Marcellin & Eusèbe même remarquent qu'il employa souvent des Officiers avarés, qui abusoient de sa patience; & que sous un bon Prince les provinces n'en furent guère plus heureuses, parce qu'il se contentoit de réprimander les concussionnaires sans les punir.

*Hist. des Emp.  
t. IV, art. 59.*

Dans ces commencemens du bas-Empire jusqu'à Théodose, on ne trouve guère que Julien & que Valens dont le gouvernement ait arrêté les soupirs des provinces. On connoît l'équité de Julien en cette partie. Valens, qui avoit senti, étant particulier, la pesanteur des impôts, prit soin d'en adoucir la rigueur. Dans l'espace de quarante ans ils étoient montés au double par des accroissémens perpétuels; Valens, loin de les augmenter, les diminua d'un quart; & ce soulagement fit d'autant plus d'honneur au Prince, qu'il étoit alors sur le point d'entreprendre une guerre considérable contre les Goths. L'Orient respira donc alors après une longue oppression; mais l'Occident ne se ressentit pas de cette faveur. Salvien expose d'une manière pathétique la misère des Occidentaux. On désertoit les terres de l'Empire; on se réfugioit chez les Barbares, auxquels les Romains se soumettoient volontiers, aimant mieux être libres dans une espèce de servitude, qu'esclaves sous une vaine apparence de liberté.

## OBSERVATIONS

*Sur l'époque de la défaite de Varus, & de l'association de Tibère à l'Empire.*

**M**ALGRÉ l'opinion qui semble avoir aujourd'hui prévalu sur l'époque de la fameuse défaite de Varus en Germanie, & qui l'attache à l'an 9 de l'ère vulgaire, M. Gibert croit que cette époque appartient à l'an 10, & les preuves



J u l e 11 Mai  
1756.

qu'il en a recueillies, lui ont paru sans réplique. C'est ce qui fait l'objet d'un Mémoire dont nous allons rendre compte.

Comme cette date ne pourroit s'accorder avec celle que le Père Pagi a donnée à l'empire proconsulaire de Tibère, M. Gibert a examiné cette dernière avec soin, & il espère d'être parvenu à en rétablir le terme, & à le fixer invariablement. L'influence que ces dates peuvent avoir sur l'époque de la naissance de J. C. mérite qu'on leur donne une attention particulière. Tacite, sous le consulat de Drusus & de Norbanus, qui est de l'an 15, rapporte que Germanicus, au retour de l'expédition qu'il avoit faite pendant cette campagne entre la Lippe & l'Ems, se trouvant dans le voisinage du lieu où Varus avoit été défait, voulut rendre les derniers devoirs aux malheureux restes des légions qui couvroient encore le champ de bataille, la sixième année après ce funeste événement. Le calcul de ces six ans peut remonter à l'an 10 ou à l'an 9.

Le même historien parlant d'une victoire remportée sur les Cattes sous le consulat d'Antistius & de Suilius, qui est de l'an 50, dit que des Soldats qui avoient été pris par les Germains au temps de Varus, furent délivrés en cette occasion, après quarante ans d'esclavage. Le calcul de ces quarante ans peut remonter à l'an 11 ou à l'an 10.

En rapprochant ces calculs, dont l'un a pour termes possibles l'an 10 & l'an 9, & l'autre l'an 11 & l'an 10, il en résulte évidemment que, puisqu'ils doivent donner le même terme, & qu'ils n'ont de terme commun que l'an 10, c'est cet an 10 qu'ils désignent, & auquel ils fixent l'époque dont il s'agit; & en effet, puisque les quarante ans du second calcul ne peuvent remonter jusqu'à l'an 9, il s'ensuit qu'on ne peut dater la défaite de Varus de l'an 9; & réciproquement de ce qu'on ne peut compter les six ans du premier calcul de l'an 11, il s'ensuit qu'on ne peut retarder cette défaite jusqu'à l'an 11. Au contraire, puisque l'un & l'autre calcul convient également à l'an 10, il s'ensuit que l'an 10 est le seul terme effectif de l'un & de l'autre.

Deux

Deux choses ont pû induire en erreur ceux qui ont placé la catastrophe de Varus l'an 9 de l'ère vulgaire. La première est que nos exemplaires de Dion n'indiquent aucuns nouveaux Consuls depuis Poppeus Sabinus & Sulpicius Camerinus jusqu'au récit de cette catastrophe, d'où l'on a conclu apparemment que c'étoit sous ces Consuls, qui appartiennent en effet à l'an 9, que Dion Cassius l'avoit placée.

Mais il falloit, ce semble, faire attention en même temps que le consulat de Cornelius Dolabella & de Junius Silanus étoit omis dans Dion, & qu'immédiatement après le récit de la défaite de Varus & des alarmes qu'elle causa dans Rome, il ajoûte que l'année suivante fut celle du consulat d'Emilius Lepidus & de Statilius Taurus, qui sont justement les Consuls de l'an 11; d'où il résulte qu'en se réglant même sur cet auteur, il étoit plus naturel de rapporter l'époque de cette défaite à l'an 10; d'autant plus que les faits que raconte Dion Cassius, sous les Consuls de l'an 9, se rapportent certainement à deux campagnes, & que c'est à la fin de la seconde de ces campagnes qu'il place le malheur de Varus. Il est facile de distinguer ces deux campagnes dans le récit de l'historien, & les derniers éditeurs les ont en effet distinguées dans la chronologie qu'ils ont eu soin de marquer à la marge du texte. Dans le récit de l'historien il est dit, qu'après l'hiver où Poppeus & Sabinus furent nommés Consuls, Tibère vint à Rome & y demeura auprès d'Auguste, pendant que Germanicus faisoit seul la guerre en Dalmatie. Voilà une première campagne. Il dit ensuite que les succès de Germanicus n'ayant point été décisifs, Auguste craignant que la guerre ne traînât en longueur, renvoya Tibère en Dalmatie, & que Tibère, après différens exploits, subjuga enfin les Dalmates. Voilà une seconde campagne; & ce qui le prouve de plus en plus, c'est que Velléius, qui étoit alors auprès de Tibère, nous assure que ce Prince étoit en Dalmatie dès le commencement de cette dernière, & lorsque l'armée sortit de ses quartiers d'hiver. Or au commencement de la précédente, ou de celle que fit Germanicus, sous le consulat de Poppeus & de Sabinus,

Tibère étoit à Rome dans le printemps, & y demeura longtemps; ces deux campagnes font donc différentes, & la dernière appartient à l'an 10 comme la première à l'an 9.

La seconde chose qui a donné occasion à l'erreur de ceux qui mettent la défaite de Varus sous l'an 9, est d'une part ce que dit Suétone, que Tibère fit pendant trois ans la guerre en Pannonie; & d'autre part le détail que fait Velléius des expéditions de ce Prince en Pannonie & en Dalmatie, où il ne distingue bien certainement que trois campagnes. Or la première campagne de la guerre dont il s'agit étant incontestablement de l'an 7, la troisième & dernière, dit-on, est de l'an 9, & la défaite de Varus devant concourir avec cette dernière, c'est sous l'an 9 qu'il faut la placer.

Tout ce raisonnement roule sur un mal-entendu. Il est bien vrai que Suétone dit que Tibère a fait pendant trois ans la guerre en Pannonie & en Dalmatie, & que Velléius ne parle que de trois campagnes de Tibère dans cette guerre; mais il ne s'ensuit pas de-là que cette guerre n'ait duré que trois ans; & en effet nous trouvons, comme on a vu plus haut, une quatrième année où Tibère étoit à Rome pendant la campagne, & où Germanicus commandoit en chef les troupes en Dalmatie.

Si l'on veut même examiner avec quelque attention le récit de Velléius, on y retrouvera cette quatrième année au moins indiquée, quoiqu'elle ait échappée au savant Dodwel, dans la discussion critique qu'il fait de ce récit. On y voit, en effet, que Tibère fit d'abord de suite deux campagnes en Pannonie, qu'il acheva l'entière réduction de cette province dans la seconde, en sorte qu'il ne restoit plus de guerre que dans la Dalmatie, & qu'ayant ramené son armée victorieuse en quartiers d'hiver, il en laissa le commandement à Lépidus. Il est hors de doute que ces deux campagnes sont celles de l'an 7, & de l'an 8.

Velléius ayant dit, quelques lignes après, que Tibère contribua aussi de ses soins & de ses armes à la guerre de Dalmatie, rapporte les événemens d'une campagne qui s'ouvrit au sortir



des quartiers d'hiver, par la jonction de Lepidus avec Tibère; cette campagne ne peut être certainement celle de l'an 9, où Tibère étoit à Rome à l'issue de l'hiver, & y demeura quelque temps depuis, au rapport de Dion Cassius.

D'ailleurs Velléius place ici deux traits remarquables, l'un que les ennemis ne furent plus alors combattus par les ordres seulement, mais encore par les armes de César en personne; l'autre que Germanicus avoit été envoyé avant Tibère en Dalmatie. Or de ces deux traits il résulte 1.<sup>o</sup> qu'une partie de la guerre de Dalmatie s'étoit faite sans que Tibère y fût présent; 2.<sup>o</sup> que Germanicus en avoit commencé les opérations avant Tibère. Or Tibère étoit en Dalmatie à l'ouverture de cette dernière campagne, *initio aestatis*, lorsque Lepidus tiroit les troupes des quartiers d'hiver, *educto hybernis exercitu..... tendens ad Tiberium imperatorem*. Il faut qu'il y ait eu une campagne antérieure, où Tibère ne commanda point & où Germanicus eut le commandement, & par conséquent que cette guerre ait duré une quatrième année, outre les trois dont Tibère a fait les campagnes.

Qu'on ne soit point étonné au reste que Suétone ne parle point de cette campagne de Germanicus, & que Velléius l'ait en quelque sorte dissimulée; Suétone n'a écrit que la vie de Tibère, & Velléius, vil adulateur de Séjan & de Tibère, a servi la jalousie de ses idoles.

Les quatre années de la guerre dont il s'agit résultent encore d'un raisonnement qui paroît à M. Gibert, ne pouvoir souffrir de juste contradiction; le voici. Il est hors de doute que Tibère fut adopté le 27 juin de l'an 4 de l'ère vulgaire, sous le consulat d'Ælius Catus & de C. Sentius; Velléius, après avoir rapporté cette adoption en sa place, ajoute que Tibère fut aussi-tôt envoyé en Germanie, & que lui Velléius servit sous lui neuf campagnes consécutives jusqu'à son triomphe, auquel il assista avec les marques de distinction qu'il avoit obtenues: il dit aussi que Tibère fit les trois premières de ces neuf campagnes en Germanie. Depuis la défaite de Varus, qui l'obligea d'y retourner une seconde fois, jusqu'à son triomphe il n'y eut

que deux ans, suivant le témoignage exprès de Suétone. Ces deux ans & les trois premières campagnes de Tibère font cinq ans des neuf que nous devons trouver entre son adoption & son triomphe. Il en reste donc nécessairement quatre à placer entre sa première expédition de Germanie, qui finit à une entreprise qu'il fit contre Maroboduus, & la seconde, qui commença à la défaite de Varus. Or la guerre de Pannonie interrompit l'entreprise contre Maroboduus, & la défaite de Varus fut sûe en Dalmatie le cinquième jour après que Tibère y eut terminé la guerre; donc la guerre de Pannonie & de Dalmatie dura tout le temps intermédiaire, & par conséquent quatre ans. S'il est donc incontestable que cette guerre a duré quatre ans, il l'est également que la quatrième & dernière année répond à l'an 10, puisque la première année est, de l'aveu unanime de tous les Chronologistes, de l'an 7; il l'est par conséquent aussi que la défaite de Varus, qui concourut avec la fin de cette guerre, est de la même année, & son époque demeure nécessairement fixée.

De l'époque de la défaite de Varus, M. Gibert passe à celle de la puissance Proconsulaire de Tibère, ou, pour mieux dire, de son association à l'Empire. Cette époque dépend en quelque sorte de la première, parce que ce fut dans le cours des deux ans qui suivirent immédiatement la défaite de Varus que l'association doit être placée. Ces deux ans, comme on sait & comme nous l'apprend expressément Suétone, renferment le temps qui s'écoula depuis la défaite de Varus jusqu'au triomphe dont Tibère fut honoré pour la Pannonie & la Dalmatie, & que les affaires l'obligèrent de suspendre tant que la présence fut nécessaire sur les bords du Rhin & dans les Gaules. C'est dans le cours de ces deux ans que l'association de Tibère doit être placée, car c'est ce que suppose formellement le récit de Velléius, lorsque parlant des évènements qui remplissent cet intervalle, il met d'abord les expéditions faites par terre & par mer contre les Germains, & l'épouvante qu'elles leur causèrent; ensuite l'ordre mis aux affaires des Gaules, & la sédition qui s'étoit allumée à Vienne apaisée; enfin le décret

qui associa Tibère à la puissance Proconsulaire d'Auguste; après quoi, dit-il, étant revenu à Rome il triompha (a). On ne peut, sans doute, récuser le témoignage de cet écrivain, qui étoit alors auprès de Tibère; cependant Suétone, qui parle aussi de cette association, pourroit paroître ne pas s'accorder avec lui; car il n'en parle qu'après le triomphe de Tibère, depuis lequel il semble dire que ce Prince dédia les temples de la Concorde & celui des jumeaux Castor & Pollux; ajoutant que bien-tôt après cette dédicace, les Consuls ayant promulgué une loi qui l'associoit à Auguste, il fit la cérémonie du lustre & partit pour l'Illyrie. Mais cette difficulté se peut résoudre, 1.<sup>o</sup> parce que l'autorité de Suétone, postérieur à ce qu'il raconte de près de cent ans, ne doit pas contre-balancer celle de Velléius, témoin oculaire de ce qu'il écrit; 2.<sup>o</sup> parce que Suétone ne suivant pas toujours exactement l'ordre des temps, il ne peut être mis en opposition avec d'autres écrivains que sur des dates sur lesquelles il s'est formellement expliqué. En effet, s'il parle de la dédicace de quelques temples par Tibère après avoir rapporté son triomphe, ce n'est pas pour dire que Tibère n'a dédié tous ces temples qu'après son triomphe; mais pour réunir ensemble, comme il a coutume de faire, des faits d'un même genre. Dion dit expressément que la dédicace de l'un de ces temples est de l'année qui suivit la défaite de Varus, & même il la rapporte au commencement de cette année, & avant le départ de Tibère & de Germanicus pour la Germanie: elle fut faite en effet au mois de janvier. L'autre dédicace doit être au contraire postérieure au triomphe de Tibère, puisqu'il y employa les dépouilles des ennemis dont il avoit triomphé.

Quant à ce qu'ajoute Suétone, que bien-tôt après Tibère ayant été associé à Auguste, fit la cérémonie du lustre & partit

(1) Qui concessis hostium viribus  
classibus pedumque expeditionibus,  
cū res Galliarum maxime nobis  
accensissque plebis Viennensium dis-  
soniæ crecitæne magis min  
penâ mollijet, & Senatus populiq-

que Remus postulante patre ejus,  
ut æquum ei jus in provinciis exer-  
citurusque esset, quā erat ipsi, de-  
creti cōpexus esset . . . . in urbem  
reversus . . . . egit triumphum. Vell.  
l. 11, c. 121.



pour l'Illyrie; il faut bien prendre garde, en premier lieu, que ce *bien-tôt après* ne se rapporte qu'à la dernière de ces dédicaces; & en second lieu, que le véritable sens de cette phrase doit être que *bien-tôt après cette dédicace Tibère ayant fait la cérémonie du lustre, en conséquence de la loi qui l'avoit associé à Auguste, partit pour l'Illyrie*; en sorte que la désignation du temps *bien-tôt après* ne tombe point sur l'association de Tibère, qui n'est-là mise qu'incidemment & afin d'expliquer pourquoi Tibère fit la cérémonie du lustre, mais sur la cérémonie même du lustre & sur le départ de Tibère: *Dedicavit & Concordiæ ædem, item Pollucis & Castoris suo fratribusque nomine ex manubiis. Ac non multo post, lege per Coss. lata ut provincias cum Augusto communiter administraret, simulque censum ageret, condito lustro, in Illyricum profectus est.*

M. Gibert conclut que ce passage de Suétone ne peut en aucune façon ébranler ou affoiblir l'époque que Velléius donne à l'association dont il s'agit, & suivant laquelle elle doit tomber dans l'intervalle qui s'écoula depuis la défaite de Varus jusqu'au triomphe de Tibère.

Et après tout l'autorité de Velléius à cet égard se trouve mise hors d'atteinte par l'inscription d'un autel votif, que Tibère étant encore à Vienne y consacra en l'honneur de Jupiter; car cette inscription, qui lui donne le titre de Censeur & de Proconsul, nous oblige de placer le décret de son association, en vertu duquel il prit ces titres, avant son dernier retour de la Germanie & des Gaules à Rome.

Mais pour fixer plus précisément l'époque de ce décret, M. Gibert pense qu'elle appartient à l'an 12, & voici ce qui lui paroît le prouver. Le quatrième & le cinquième Consulat de Tibère, l'un de l'an 21, l'autre de l'an 31, l'association de Drusus à la puissance Tribunitienne sous le premier, une pareille association de Séjan sous le second, & la distance respective de ces deux Consulats caractérisent évidemment des décennales, suivant les règles si sagement établies par le P. Pagi, dans sa Dissertation sur les Consulats des Empereurs: or ces décennales n'étant point celles de la puissance Tribunitienne de

Tibère, ni celle de son empire depuis la mort d'Auguste, qui tomboient & furent en effet célébrées dans les années 24 & 34 (*b*), ne peuvent être que celles de sa puissance Proconsulaire. Si donc les décennales de sa puissance Proconsulaire tombent dans les années 21 & 31, il faut nécessairement que l'an 12 soit l'époque de cette puissance.

Le P. Pagi, qui a senti que les deux Consulats de Tibère, de l'an 21 & de l'an 31, caractérisoient des décennales, mais qui datant de l'an 10 la puissance Proconsulaire de Tibère, ne pouvoit les y rapporter, est demeuré si embarrassé qu'il a pris le parti de dire que ces fameuses règles, qu'il a si bien éclaircies, n'étoient pas encore assez constantes dans ces commencemens des Empereurs. L'on voit aisément de quelle considération peut être une pareille solution; ainsi M. Gibert ne s'y arrête pas, & il finit son Mémoire par deux observations importantes: la première, qu'il résulte de la célébration des décennales de la puissance Proconsulaire de Tibère, qu'on a véritablement compté les années de Tibère de l'époque de cette puissance, aussi-bien que de l'époque de la mort d'Auguste; la seconde, qu'il étoit d'autant plus naturel que les provinces les comptassent ainsi, que depuis cette époque elles avoient été régies souverainement par ce Prince, & qu'elles avoient dû en dater plusieurs de leurs actes.

(*b*) M. Gibert ne parle point du jour, parce qu'il paroît assez constant que ce fut le 28 août, & qu'on n'élève à cet égard aucune difficulté.

---

## SUR LES LIVRES SACRÉS DES PEUPLES PROFANES.

**D**E tout temps les fausses Religions se sont efforcées de séduire les hommes, en empruntant les caractères qui distinguent la véritable; elles ont voulu s'appuyer de prophéties & de miracles, dont la vraie Théologie n'a pas eu de peine à dévoiler l'imposture; elles ont supposé une révélation divine & des livres sacrés qui devoient diriger les consciences.

Nov. 1756. C'est ce dernier article que M. de Burigny s'est proposé d'examiner dans un Mémoire. Il a recueilli ce que l'antiquité nous apprend des ouvrages qui formoient le code religieux des nations idolâtres ; il n'a pas même négligé les relations des meilleurs Voyageurs, qui donnent quelque lumière sur les livres sacrés des peuples orientaux.

Page 633 &  
757, éd. Potter.  
L. XIII, c. 23,  
édit. Hard.  
Entre les anciennes nations que la Littérature considère, les Égyptiens ont le droit de prééance, c'est sur eux que M. de Burigny arrête d'abord ses regards. Ils avoient un grand nombre de livres dont Mercure II passoit pour être l'auteur ; on les conservoit dans les temples avec le plus grand respect ; on les portoit solennellement dans cette fameuse procession dont parle Clément d'Alexandrie dans le sixième livre de ses Stromates : ils étoient au nombre de quarante-deux, & contenoient des hymnes en l'honneur des Dieux, des instructions pour les Rois & pour les Prêtres, des notions d'Astronomie & de Cosmographie, le rituel & le cérémonial : six de ces livres renfermoient des leçons pour les Médecins, sur la construction du corps, sur les maladies, les instrumens & les remèdes. Ces livres étoient en si grande vénération que le plus beau papier leur étoit uniquement destiné ; aussi l'appeloit-on *sacré : Hieratica*, dit Pline, *appellabatur antiquitus, religiosi tantum voluminibus dicata, quæ (a) ablutione Augusti nomen accepit.*

Fabric. bibl.  
Gr. l. 1, c. 7.  
Il y a long-temps que ces ouvrages ne subsistent plus : on en a supposé d'autres sous le nom de Mercure, dont Galien parle avec beaucoup de mépris. Le *Pæmander*, que nous avons encore, & qui porte le nom de Mercure, est un livre fabriqué par un Chrétien. Les Éthiopiens avoient aussi leurs livres

(a) Cette leçon est fort contestée ; le P. Hardouin cite en faveur d'*ablutione* plusieurs manuscrits de la Bibliothèque du Roi ; Le P. de Montfaucon (*sur le Papyrus, Mémoires Acad. t. VI, p. 596*) en cite de la même Bibliothèque où on lit *ab adulatione*. M. de Burigny a eu recours à la Bibliothèque du Vatican ;

il s'y est trouvé sept manuscrits qui ont *ablutione*, & quatre *adulatione* : les éditions de Venise en 1469, de Rome en 1470, de Trévise en 1479, portent la dernière leçon, qui semble la plus naturelle. C'est à l'amour des Lettres & à la politesse de M. le cardinal Passionei que M. de Burigny doit cet éclaircissement.

sacrés.



sacrés. Démocrite avoit fait un Traité sur les livres sacrés qu'on gardoit à Méroé. *Lact. lib. IX, ff. 42.*

Entre les ouvrages de Manethon, il y en avoit un intitulé, *Es. feb. præp. Evang. lib. II,* Livre sacré. On est peu instruit de ce qu'il contenoit. Fabricius conjecture que c'étoit un commentaire sur la théologie Égyptienne, & que c'est de cet ouvrage que veut parler Théodoret, *Ps. 44. Gr. I. III, c. 20.* lorsqu'il dit que Manethon avoit traité des dieux de l'Égypte. Joseph dit que Manethon s'étoit servi des livres sacrés des Égyptiens pour la composition de ses histoires. *In App. l. I, c. 14, edit. Oxon.*

C'étoient assurément de mauvais Mémoires pour un historien: aussi y avoit-il puisé ce qu'il avoit écrit sur les règnes des Dieux, des demi-dieux & des héros. Selon Pomponius Mela on y trouvoit l'histoire de treize mille ans. Platon, dans le Timée, introduit un prêtre Égyptien, qui assure que ces livres sacrés instruisent du détail de tout ce qui s'est passé dans l'espace de huit mille ans, & qu'on y trouve l'expédition fameuse des peuples sortis de l'île Atlantique pour faire irruption en Europe & en Asie. Au rapport de Valère-Maxime, Pythagore y avoit vû des observations astronomiques d'une infinité de siècles. Lucien se moque agréablement de la guerre des Géans & de la fuite des Dieux, décrites dans ces livres depuis plus de dix mille ans. *L. I, c. 9: L. VIII, c. 7.*

Des Égyptiens M. de Burigny passe aux Babyloniens. Ceux-ci avoient aussi des livres sacrés qui traitoient de la généalogie des Dieux. Iamblique, dans la vie de Pythagore, nous apprend qu'on y lisoit qu'Hellen, père de Xuthus & d'Æolus, étoit fils de Jupiter. Cicéron & Diodore rapportent que les Babyloniens se vantoient d'avoir dans leurs monumens sacrés l'histoire de plus de quatre cents mille ans. Démocrite avoit travaillé sur les livres sacrés de Babylone, ainsi que nous l'apprend Diogène-Laërce. *C. 34: De Div. l. I; n° 19. & l. III, n° 46. Dod. l. II. Lact. Divin. instit. lib. VII, c. 14. Syn. ell. p. 28. Lact. l. IX, c. 42.*

Zoroastre, le réformateur de la religion des Perses, composa des livres qui furent lus par les sectateurs avec le même respect que s'ils eussent été envoyés du Ciel. Porphyre, dans la vie de Plotin, parle des Chrétiens qui portoient avec eux les livres mystiques de Zoroastre, de Zottrien, de Nicothée, *N° 16.*

d'Allogène & de Mefus. Ces livres furent réfutés par Plotin, dans un ouvrage que Porphyre intitula *contre les Gnostiques*. Porphyre écrivit auffi fur le même fujet ; il entreprit de prouver que le livre attribué à Zoroafire étoit fupposé depuis peu par les Gnostiques, qui vouloient s'appuyer d'un nom respecté en orient. Les sectateurs de Zoroafire, nommés *Gaures* ou *Guèbres*, qui font encore en grand nombre dans la Perse & dans les Indes, prétendent pofféder le livre de leur Patriarche ; ils le nomment *Zendavefta* ou *Zend* ; ils le lifent avec respect, quoiqu'ils ne l'entendent plus : Tavernier rapporte que lorsqu'ils le lifent, ils fe bandent la bouche d'un mouchoir, comme s'ils craignoient que ces paroles facrées ne reçuffent quelque impureté par la communication de l'air. Chardin, qui dit avoir eu en fon pouvoir le grand livre des Guèbres pendant plus de trois mois, & qu'on vouloit le lui vendre quinze cents francs, prétend qu'il eft fait du temps d'Yefdegird III, dernier roi de la dynastie des Saffanides, fur lequel les Mahométans firent la conquête de la Perse au milieu du VII.<sup>e</sup> fiècle ; la raifon fur laquelle il fe fonde, c'eft que ce livre parle beaucoup du règne de ce dernier Roi. Pour une plus ample connoiffance des écrits de Zoroafire & du livre nommé *Zendavefta*, nous renvoyons, avec M. de Burigny, au favant Mémoire de M. l'abbé Foucher, qui fe trouve à la page 298 de ce volume.

Hoflanès, que quelques-uns croient avoir été le maître, & d'autres le difciple de Zoroafire, avoit fait un ouvrage sous le titre d'*Oclatenque*, cité par Eufèbe ; ce livre étoit respecté par les anciens Perfes.

*Prap. Evang.*  
*l. 11, p. 44.*

Les Sabiens, fur lesquels ont écrit plusieurs Savans entre les modernes, prétendent être auffi anciens que les adorateurs du Feu ou les Guèbres. On affûre qu'ils font les premiers qui aient adoré les simulacres. L'origine de leur nom eft contestée ; on peut confulter fur ce point Pocock, Scaliger, Spencer, Brucker & une differtation de M. Fourmont l'aîné, imprimée dans le douzième volume de nos Mémoires. Les restes de cette secte fubfiftent encore en orient. Ils ont plusieurs livres,

*P. 161.*

qu'ils révèrent comme inspirés. Il y en a un qu'ils appellent le livre de *Suth*, & dont ils font auteur ce Patriarche. Ils en avoient un autre, d'une grande autorité chez eux ; il portoit pour titre, *du culte des Nabathéens*. Maimonide parle d'un troisième, intitulé, *de agricultura Ægyptiorum*, qui traitoit de la descente des esprits familiers, des prestiges, des conjurations des démons, des diables, des satyres, habitans des déserts. Selon ce Rabbin, on y trouvoit une infinité de fables absurdes, inventées dans l'intention de réfuter les miracles de Moïse & des Prophètes. Ils avoient encore d'autres livres sur tout ce qui concernoit leur Religion. M. Fourmont avertit qu'on en conserve dans la bibliothèque du Roi trois manuscrits très-rare & presque uniques, écrits en ancien chaldéen.

*More Neuch. m. part. III, c. 29.*

De la Chaldée & de la Perse, M. de Burigny passe dans les Indes ; c'est-là qu'il trouve dans la bouche de la plus extravagante idolatrie, le langage de la plus haute spiritualité. On ne peut lire sans étonnement, dans l'ouvrage de M. de la Croze, les extraits des livres pieux des Indiens ; jamais la sagesse des Grecs n'a pris un essor si sublime ; jamais elle n'a débité une morale si pure. Comment une nature aveugle a-t-elle pû, dans ses égaremens, approcher de si près de la vérité ? « L'Être souverain, dit un de ces livres, est invisible, incompréhensible, immobile, sans figure, sans forme extérieure. « Personne ne l'a jamais vu ; le temps ne l'a point compris. « Son essence remplit toutes choses ; toutes choses tirent de lui « leur origine ; toute puissance, toute sagesse, toute science, « toute sainteté, toute vérité sont en lui ; il est infiniment bon, « juste, miséricordieux. C'est lui qui a tout créé & qui conserve « tout ; il prend plaisir à descendre jusqu'aux hommes pour les « conduire au bonheur éternel, qui consiste à l'aimer & à le « servir. »

*Christianisme des Indes, l. VI, p. 452.*

Les Gnanigueuls sont une secte Indienne, qui fait profession d'aspirer à la plus haute perfection : voici quelques-unes de leurs élévations à Dieu. « O Dieu, Être des êtres, avant que je vous connussè, j'étois dans une perpétuelle agitation ; mais depuis que je vous connois, & que je me suis «

*Nil. p. 456 & suiv.*



## 84 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

» recueilli en moi-même, je ne desirer plus que vous....ô Sou-  
 » verain de tous les êtres, Seigneur du Ciel & de la Terre,  
 » devant qui déplorerai-je ma misère, si vous m'abandonnez....  
 » appelez-moi, Seigneur, afin que j'aille vers vous....en quelque  
 » état que je sois, que j'aille ou que je vienne, ou que je me  
 » tienne en repos, je ne vous oublierai jamais: vous vous êtes  
 donné à moi, & je me suis donné à vous. »

La loi des Bramines s'exprime en ces termes: « On peut  
 » connoître Dieu par la loi qu'il a donnée & par les merveilles  
 » qu'il opère dans le monde. On le découvre aussi par la raison  
 » dont il a fait présent aux hommes: la création & la conser-  
 » vation des êtres sont des preuves de son existence. Ce qui lui  
 » est dû de la part des hommes, consiste dans l'amour & dans  
 » la foi; car voici ce que notre loi nous enseigne par rapport  
 » au service du Dieu souverain: l'homme le doit aimer, il le  
 » doit croire de cœur & confesser de bouche: il ne doit agir  
 » que par ces deux principes, sur lesquels étant fondé, il faut  
 » qu'il l'invoque & qu'il obéisse à ses commandemens, en se  
 conformant en tout & sans interruption à sa volonté. »

M. Riengentalg, missionnaire Danois sur la côte de Coromandel, frappé de la conformité de ce langage avec celui de la religion Chrétienne, soupçonna d'abord que ces ouvrages avoient été composés par des auteurs qui avoient eu quelques principes de Christianisme; mais son doute fut bien-tôt levé par les recherches qu'il fit, & par le témoignage des Gentils qui connoissent les auteurs de ces livres, & qui les respectent comme des hommes inspirés.

Outre ces livres les Indiens en ont qu'ils croient être descendus du Ciel. Le principal est celui qu'ils nomment *Vedam*. Nous en avons une connoissance exacte par le rapport d'Abraham Roger qui, dans un long séjour à Paliacate sur la côte de Coromandel, tira d'un célèbre Bramine toutes les instructions qu'il pouvoit desirer sur ce sujet. Le *Vedam* est le livre de la loi des payens des Indes; il comprend tout ce qu'ils doivent croire & toutes les cérémonies de leur Religion: il est écrit en langue *Samscortam* ou *Samsceret*; on appelle ainsi

*Vie & mœurs  
 des Bramines ,  
 p. 34.*

*La Croze ,  
 l. VI, p. 429.*

la langue sainte des Indiens. Ce livre est divisé en quatre parties; la première, nommée *Rogo-vedam*, traite de la première cause, de la première matière, des Anges, de l'ame, de la récompense des bons & de la punition des méchans, de la génération des créatures & de leur corruption, du péché, & des moyens d'en obtenir le pardon. La seconde partie, nommée *Iffoure-vedam*, est une instruction pour les Supérieurs & pour tous ceux qui commandent aux autres hommes. La troisième, qu'on appelle *Sama-vedam*, est toute morale; elle tend à inspirer la vertu & à donner de l'horreur du vice. La quatrième enfin porte le nom d'*Addera via-vedam*, elle traitoit des cérémonies; cette partie est perdue.

Le P. Bouchet ajoute une cinquième partie qui, dit-il, ne se trouve plus; peut-être la confond-il avec la quatrième. Selon ce même auteur, le Vedam n'est qu'une imitation du Pentateuque; il en donne pour preuve, qu'on lit au commencement de ce livre que, dans l'origine des choses, il n'y avoit que Dieu & l'eau, & que Dieu étoit porté sur les eaux.

*Lettre édifiante,*  
t. IX, p. 38.

On peut encore consulter Bernier sur les livres sacrés des Indiens. Entre beaucoup d'extravagances, il y rencontre des vérités qui se rapprochent des dogmes & des maximes de la religion Chrétienne. Suivant la doctrine de ces livres, les Indiens doivent être divisés en quatre Tribus ou *Castes*, comme ils le sont en effet; la première est celle des Brahmens ou gens de loi; la seconde, celle des Queterys ou gens de guerre; la troisième, celle des Banianes ou marchands; la quatrième, celle de Seydra; celle-ci renferme les Artisans & les Laboureurs: ces Tribus ne peuvent se mêler ni s'allier par des mariages.

*T. II, p. 101,*  
134, 137.

Les Siamois ont aussi des livres sacrés, écrits dans une langue inconnue au vulgaire. Les caractères de cette langue, dit M. de la Croze, ressemblent beaucoup à ceux de l'île de Ceylan, tels qu'on les voit dans une Grammaire imprimée à Amsterdam en 1708; mais la langue est absolument différente, & très-semblable à celle de Paliacate dans le royaume de Carnate. C'est *Semmonokodom* qui passe pour être l'auteur des livres sacrés des Siamois & de leur loi; elle est composée de plus

*Christianisme*  
*des Indes, page*  
511.

*La Loubère,*  
c. 24, p. 414.

*Hist. nat. &  
polit. de Siam,  
t. 3.*

de deux cents articles, parmi lesquels on en trouve qui approchent de la plus grande perfection; comme le mépris de soi-même & le pardon des ennemis.

*Mém. Acad.  
t. X, p. 382.*

*T. XV, p. 525.*

Les Chinois, dont la Religion est si équivoque, que quelques auteurs les ont mis au nombre des Athées, ont cependant leurs livres sacrés. M. Fréret en a parlé dans sa Dissertation sur l'antiquité & la certitude de la chronologie Chinoise, & encore plus au long dans ses éclaircissémens sur cette Dissertation; mais comme il paroît n'avoir pas connu, ou du moins qu'il n'a fait aucun usage de la nouvelle relation du P. Magaillans, M. de Burigny renvoie à ce dernier ouvrage, aussi agréable qu'instructif, qui peut servir de supplément aux recherches du savant Académicien. Le P. Magaillans mérite d'autant plus de croyance, qu'il avoit demeuré à la Chine trente-sept ans; il en avoit vécu près de vingt-neuf à la Cour, où il s'étoit fort appliqué à la connoissance de la langue Chinoise, & à l'examen des livres du pays; il avoit eu soin de faire connoissance avec tous ceux dont il pouvoit tirer des lumières.

*Val. Max. l. 1,  
c. 1.*

*Trad. d'Amvet.*

Il y avoit aussi des livres sacrés chez les Romains, mais ils étoient réservés à l'usage des Prêtres; Valère-Maxime en parle dans son premier chapitre: ils étoient confiés à la garde de deux Commissaires nommés *Duumvirs*, à qui il étoit défendu, sous peine de la vie, d'en laisser prendre communication. Tarquin le Superbe fit enfermer dans un sac & jeter dans la mer le duumvir M. Tullius, qui avoit transgressé cette défense. Les livres Sibyllins, *libri fatales*, étoient gardés sous la même réserve. Numa Pompilius, qui porta toute son attention à polir les Romains & à leur former un culte, composa des livres sacrés dont Plutarque parle ainsi dans la vie de ce Roi: *Valerius Antias, historien, écrit qu'il y avoit douze livres touchant ce qui appartenoit à l'office des Prêtres, & douze autres contenant la philosophie des Grecs; & que quatre cents ans depuis, en l'année que P. Cornelius & M. Bebius furent Consuls, il y eut un grand ravage d'eaux & de pluies, qui fendit la terre, & découvrit les coffres où ces livres étoient renfermés; lesquels un nommé Petilius qui, pour lors étoit Préteur, eut charge de lire; & les ayant lûs,*

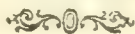


*fit son rapport au Sénat, qu'il ne lui sembloit point expédient que ce qui étoit écrit dedans ces livres, fût publié ni divulgué au simple peuple; & pour cette cause qu'ils furent apportés sur la place, où ils furent brûlés.* Plusieurs autres auteurs parlent de ce fait, & y ajoutent des circonstances différentes, qu'on peut voir dans une note de M. de Méziriac. Tite-Live<sup>a</sup>, & après lui Lactance<sup>b</sup>, donnent pour raison, qu'il y avoit dans ces livres des choses capables de détruire la Religion; c'est-à-dire, sans doute que l'on s'aperçut que les pratiques religieuses du temps présent n'étoient plus les mêmes que celles qui avoient été prescrites par Numa. Il n'est pas étonnant que des cérémonies uniquement fondées sur le caprice des hommes, eussent reçu une altération considérable dans l'espace de quatre cents ans.

Les Étrusques avoient aussi des livres mystérieux, dont il est fait mention dans Cicéron & dans d'autres auteurs; ils regardoient principalement les augures, & n'étoient confiés qu'aux Prêtres: ce furent ces ouvrages qui servirent de règle aux augures Romains.

M. de Burigny ne s'étend point sur l'Alcoran; c'est un sujet trop connu pour s'y arrêter: il se contente d'observer que les Musulmans ont pour ce livre un respect qui pourroit servir de modèle aux peuples dépositaires des livres vraiment sacrés. Gazali soutenoit que l'Alcoran étoit le plus grand des miracles; que tous les hommes & tous les Anges ensemble ne pourroient rien faire de semblable. Jannabe disoit que l'Alcoran équivaloit à soixante mille miracles: c'est à peu près le nombre des versets qu'il renferme. D'autres docteurs Mahométans ont prétendu que la résurrection d'un mort ne seroit pas une preuve plus forte de la vérité d'une Religion, que l'excellence de l'Alcoran; & qu'il étoit si parfait, qu'il devoit être regardé comme un ouvrage incréé.

Les livres sacrés des Grecs méritent seuls une Dissertation particulière: M. de Burigny a réservé cette matière, dont il faut recueillir les traits dispersés dans un grand nombre d'écrivains.

<sup>a</sup> L. XL, n.º 29.<sup>b</sup> *De falsâ rel. cap. 22.**Specimen, hist. Arabicæ, pag. 191, 192.*

## SUR LES OUVRAGES APOCRYPHES

*Supposés dans les premiers siècles de l'Eglise.*

LE même esprit d'imposture qui avoit aveuglé les Payens, entreprit d'altérer le Christianisme dans sa naissance. Il avoit mis entre les mains des Gentils des ouvrages pleins d'extravagance, qu'il faisoit respecter comme des livres divins : il supposa, dès le commencement de l'Eglise, de faux Évangiles, de faux actes, qu'il eut l'audace d'attribuer à Jésus Christ, aux Apôtres & à leurs premiers successeurs. Tant de voix contrefaites & trompeuses auroient étouffé celle de la vérité ; tant de nuages auroient éteint la lumière, si la vérité seule n'avoit pas une force & un éclat supérieur à tous les mensonges : l'autorité de l'Eglise, dont le jugement infaillible surpassé infiniment en certitude toutes les règles de la Critique, a fait disparaître ces écrits ; ils sont rentrés dans les ténèbres dont ils étoient la production ; il n'en reste plus que les noms, qui sont à peine connus, & qui ne peuvent plus servir que de matière aux recherches de l'érudition : c'est un objet que s'est encore proposé M. de Burigny dans un de ses Mémoires.

Lû le 1.<sup>er</sup>  
Mars 1757.

*S. Aug. de consensu evangelist. lib. 1, part. 2, c. 10.*

*Const. apost. l. vi, c. 16.*

*S. Leo, serm.*

*30.*

*S. Aug. epist. ad ppsc. Circuvion.*

Il commence par les ouvrages que l'impiété des payens & des hérétiques a osé faire passer sous le nom de Jésus-Christ même. Les Payens ont prétendu qu'il avoit écrit des livres de magie, adressés à S.<sup>t</sup> Pierre & à S.<sup>t</sup> Paul. Simon & Cléobe composèrent sous le nom de Jésus-Christ & de ses disciples, divers ouvrages qu'ils eurent soin de répandre. Les Manichéens s'efforçoient d'accréditer leurs erreurs par des écrits qu'ils supposoient à Jésus-Christ & aux Apôtres. S.<sup>t</sup> Augustin rapporte quelques paroles d'un hymne que les Priscillianistes donnoient à Jésus-Christ.

Mais ce n'est pas seulement l'impiété & la malice qui ont attribué au Sauveur du monde des ouvrages de ténèbres ; une piété mal entendue s'est osé permettre la fiction dans un sujet qui ne peut la supporter. La lettre de Jésus-Christ à Abgare roi

roi d'Édesse, est connue de tout le monde : Eusèbe la donne pour véritable ; & M. de Tillemont, ce Critique si éclairé, n'ose le démentir. Son autorité, toute respectable qu'elle est, n'empêche pas le plus grand nombre des Savans de rejeter cette pièce comme fautive & supposée ; le silence des Pères des trois premiers siècles, la décision du pape Gélase, la teneur même de la lettre & de la réponse d'Abgare sont autant de raisons qui en prouvent la supposition.

Nous avons plusieurs lettres écrites sous le nom de la S.<sup>te</sup> Vierge ; la plus célèbre est celle que la ville de Messine se vante d'en avoir reçue : quelques Messinois n'ont pas craint d'assurer que l'original écrit en hébreu, & la traduction grecque faite par S.<sup>t</sup> Paul, se trouvoient à Messine. Il ne faut pas un grand fond de critique pour apercevoir tous les caractères de fausseté dont cette lettre est remplie ; il suffit de dire qu'elle est datée de la quarante-deuxième année de J. C. comme si cette forme de date eût été dès-lors en usage. Cette pièce a cependant trouvé un zèle défenseur dans le Jésuite Melchior Inchofer, qui composa un volume *in-folio* pour en prouver l'authenticité ; mais les plus savans Siciliens ne se rendirent pas à ses raisons. Le docte abbé Pyrrhus Rochus fit voir que la prétendue tradition sur laquelle s'appuie Inchofer, est très-récente ; qu'on n'avoit jamais entendu parler de cette lettre, lorsque Lascaris la produisit le 13 septembre 1490 ; ce qui, joint à d'autres suppositions dont Lascaris est convaincu, donne un juste sujet de penser que cette lettre est son ouvrage. Pyrrhus Rochus rapporte que depuis Lascaris un évêque Grec se mit en tête de donner un nouveau crédit à cette pièce ; il fit espérer aux Messinois, qu'il en trouveroit l'original, & exigea de la ville de Messine un jeûne général pour obtenir du Ciel cette faveur. Le fourbe cependant fit traduire la lettre en hébreu ; & ayant caché cette traduction sous des briques, il célébra une Messe, & feignit d'être inspiré ; mais les Théatins, chez lesquels toute la scène se passoit, s'étant aperçus de l'artifice, le Prélat fut déconcerté, & prit la fuite.

Personne n'ose plus défendre la lettre de la S.<sup>te</sup> Vierge à

*Hist. Tome XXVII.*

. M

*Hist. Eccles.  
l. 1. c. 13.  
Tul. t. 1.  
p. 362.*

*P. Ro. hus.*

*Hist. générale  
de Sicile, t. 1.  
p. 334.*

*La Clémence  
reale, p. 20.*



*Till. vie de la  
S.<sup>te</sup> Vierge, t. 1,  
p. 70.*

S.<sup>t</sup> Ignace d'Antioche, ni la réponse de ce Saint; non plus qu'une autre lettre de la S.<sup>te</sup> Vierge aux Florentins.

*Euseb. hist.  
Eccl. lib. 1x,  
c. 5, 7.*

Les faussaires se sont aussi exercés à supposer des actes de la mort de J. C. Le tyran Maximin, cet implacable ennemi du Christianisme, en fit publier sous le nom de Pilate, qui étoient remplis de blasphèmes, & composés avec tant d'ignorance, que l'on y rapportoit la mort du Sauveur à la septième année de Tibère. Les actes dont les Quartodécimans se prétendoient dépositaires, quoique moins impies, n'étoient pas plus authentiques; & l'on ne peut guère compter sur ceux que cite S.<sup>t</sup> Justin, qui, avec plus de zèle que de critique, écrivoit dans un temps où l'on voyoit tous les jours paroître des pièces supposées.

*Apolog. p. 76.*

*Apol. x.<sup>o</sup> 5.*

Tertullien a prétendu que Pilate avoit envoyé à Tibère un procès-verbal de la vie & de la mort de J. C. & que cette pièce avoit fait sur ce Prince une telle impression, qu'il avoit écrit au Sénat pour demander qu'on décernât à J. C. les honneurs divins; mais que les Sénateurs, jaloux qu'on ne se fût pas d'abord adressé au Sénat, n'eurent pas la complaisance de satisfaire aux desirs de l'Empereur. Ce récit a donné occasion aux faussaires de composer des relations de la mort de J. C. sous le nom de Pilate; la première lecture en décèle l'imposture. Grégoire de Tours prétendoit avoir ces actes; mais, selon la remarque de M. de Tillemont, ce qu'il en cite touchant Joseph d'Arimathie, fait assez voir que cette pièce n'étoit pas plus véritable que les autres. On a encore, ajoute M. de Tillemont, une fausse histoire de notre Seigneur, envoyée à Tibère par Pilate, & trouvée à Jérusalem du temps de Théodose.

*Petrus Blef.  
p. 450.*

*Till. note 19  
sur S. Pierre.*

La lettre de Pilate à Tibère, que l'on trouve dans la récapitulation du faux Hégésippe, & dans un écrit faussement attribué à un Marcel, disciple de S.<sup>t</sup> Pierre, porte des marques évidentes de supposition; Sixte de Sienne la rapporte avec quelque différence de style. Florentinus en donne une autre, qu'Abraham Gronovius & M. Fabricius ont aussi publiée; l'examen le plus superficiel en découvre la fausseté: M. de Tillemont en fait la critique. M. de Burigny n'est pas de son

*Bibl. Græc. t.  
xiii, p. 477.*

*Till. ibid.*

avis sur le nom de Christ, de *Jesu Christo*, que M. de Tillemont ne pense pas que Pilate eût donné à Notre Seigneur: les Payens, dit M. de Burigny, ont connu le Sauveur sous ce nom dès les premiers temps de l'Eglise: c'est de lui que parle Suétone, quand il dit, *Judeos impulsore Chresto assidue tumultuantes expulit*: car plusieurs prononçoient *Chrestus*, au lieu de *Christus*; & c'est ce que Lactance leur reproche dans le quatrième livre des Institutions divines.

Quant au récit de Tertullien, quoiqu'il soit admis comme vrai par des auteurs respectables, on y peut opposer des difficultés qu'il n'est pas aisé de résoudre: 1.<sup>o</sup> le caractère impérial de Tibère & la servile complaisance du Sénat ne permettent pas de croire que l'Empereur n'eût pas été obéi: 2.<sup>o</sup> Tertullien suppose qu'il y avoit alors une persécution; ce qui ne peut se concilier avec l'histoire: 3.<sup>o</sup> Cette pièce, si favorable au Christianisme, n'a pas été connue des premiers apologistes Chrétiens; ils n'en ont fait aucun usage; elle n'a paru qu'après deux cents ans.

Pendant les premiers siècles du Christianisme, le monde Chrétien fut, pour ainsi parler, inondé de faux Évangiles; le desir d'autoriser des sentimens particuliers tint lieu d'inspiration. La courte préface de l'évangile de S.<sup>t</sup> Luc fait entendre qu'il n'étoit pas content de l'exactitude de quelques-uns de ces écrivains téméraires; & S.<sup>t</sup> Ambroise, Theophylacte, Bède, & presque tous les interprètes de S.<sup>t</sup> Luc embrassent cette opinion. Le nombre de ces Évangiles supposés étoit très-grand du temps de S.<sup>t</sup> Jérôme; Origène & plusieurs autres auteurs font mention d'un Évangile qu'on attribuoit aux douze Apôtres; le decret de Gélase réproûve les évangiles de S.<sup>t</sup> André, de S.<sup>t</sup> Barnabé, de S.<sup>t</sup> Barthélemi, de S.<sup>t</sup> Jude, de S.<sup>t</sup> Matthias, de S.<sup>t</sup> Pierre, de S.<sup>t</sup> Jacques le mineur: on en a encore un sous le nom de cet Apôtre, intitulé *Protévangile*; Eustathe en cite une longue histoire qui contient le détail de la naissance miraculeuse de la S.<sup>te</sup> Vierge, de son mariage avec S.<sup>t</sup> Joseph, & de la mort de Zacharie, tué par les ordres d'Hérode. Léon Allatius suppose que cet Eustathe est le fameux évêque

Cap. 7.

*Euf. hist. Eccl.*

*l. 11, c. 2.*

*Idem, Chron.*

*Ti. l. vie de S.*

*Pierre, art. 19.*

*Abbadie, &c.*

*Hier.*

*Proleg. incomm.*

*sup. Matthæum.*

*Orig. in Luc.*

*t. 1, p. 134.*

*In Hexaëmeron,*

*p. 69.*

d'Antioche, qui vivoit du temps du concile de Nicée; Cave, M. de Tillemont, Fabricius & les autres grands Critiques sont d'un autre avis. On découvrit en Espagne, sur la fin du XVI.<sup>e</sup> siècle, une histoire évangélique, dont l'auteur se donnoit pour Saint Jacques le majeur; cet Évangile fut condamné l'an 1682 par le pape Innocent XI.

Les sectes hérétiques des premiers temps ont eu chacune leur Évangile; les Caïnites en avoient un sous le nom de Judas; les Manichéens un autre sous celui de S.<sup>t</sup> Thomas: les Ébionites ont supposé des écrits à S.<sup>t</sup> Jean; on lui a attribué un livre de ses voyages; on a encore quelques ouvrages sous son nom sur la descente de la croix & sur la mort de la S.<sup>te</sup> Vierge; ils sont dans la bibliothèque du Roi. Les Gnostiques monroient un évangile de S.<sup>t</sup> Philippe: nous en avons un attribué à Nicodème; M. de Tillemont dit qu'il est rempli de fables, que quelques modernes, comme Pierre des Noels, ont prises pour des vérités: cette pièce a été trouvée sous Théodose; ce qui peut faire croire, dit M. de Tillemont, qu'elle a été fabriquée vers ce temps-là. L'évangile de l'Enfance subsiste encore; il est au nombre des livres condamnés par le pape Gélase; de même qu'un autre qui a pour titre, *Liber de nativitate Salvatoris & de Maria obfetrice*. M. Costelier a donné au public une partie d'un livre qui a pour titre, *de l'enfance & des miracles de Jésus-Christ*; l'auteur a voulu passer pour être l'apôtre S.<sup>t</sup> Thomas. Les Marcionites, les Basilidiens, les Encratites, les Simoniens, les Valentiniens, avoient aussi leur Évangile particulier; on conserve dans la bibliothèque d'Oxford l'évangile de Lucius Carinus, ce fameux faulsaire, qui avoit forgé une multitude étonnante d'actes sous le nom de divers Apôtres.

Mais entre les Évangiles qui ont été le plus respectés, après ceux que l'Église a reçus dans son Canon, il y en a deux fort célèbres dans l'antiquité. Le premier est l'Évangile selon les Égyptiens: quelques Critiques croient qu'il a paru avant l'évangile de S.<sup>t</sup> Luc, & que c'est un de ces écrits que l'Évangéliste avoit en vûe; il en est fait mention dans les ouvrages des

*Till. note 7 sur Euphrate.*

*Fabric. lib. Græc. t. VIII, p. 169.*

*Bivarus, sur la chron. de Dexter, p. 57.*

*Epiph. hæres. 38 & 26.*

*Theod. hæres. fab. l. 1.*

*Gélase. Origène.*

*Eus. hist. Eccl. l. III, c. 25.*

*Cyrille, Catéch. 4 & 5.*

*Costelier, sur les constitut. apostol. l. VI, c. 16.*

*Till. S. Jean, art. 12, & art. Nicodème, t. II, p. 25.*

*Præfatio Ambrosiana ad concil. Nicæn.*

*Iren. l. III, c. 11.*

*Timoth. de iis qui ad Eccles. accedunt.*

*Græke Spicileg.*



Pères des premiers siècles ; il faisoit règle de foi dans la secte des Sabelliens. L'autre est l'Évangile selon les Hébreux, appelé quelquefois l'évangile des Nazaréens & des Ébionites ; il est fréquemment cité dans l'antiquité ; il étoit écrit en une langue mêlée de syriaque & de chaldaique, qui est celle que les Juifs parloient alors : il avoit quelque rapport à celui de S.<sup>t</sup> Matthieu, ce qui a fait croire à S.<sup>t</sup> Épiphane que c'étoit le même ; mais il s'est trompé. S.<sup>t</sup> Jérôme, qui les avoit traduits tous deux, en cite des passages qui ne se trouvent point dans S.<sup>t</sup> Matthieu, & qui, selon M. de Tillemont, renferment des choses qui ne sont ni bonnes ni croyables.

*Epiph. hares.*  
62 & 39.

*Enf. hist. Eccl.*  
l. III, c. 25 &  
39.

*Hier. de script.*  
*Eccl. et incap.*  
22 *Matthæi, et*  
*advers. Pelag.*

Il parut aussi alors un grand nombre de faux ouvrages sous le titre d'*Apocalypses*, qu'on voulut faire passer sous les noms les plus respectables ; on en attribua à S.<sup>t</sup> Pierre, à S.<sup>t</sup> Paul, à S.<sup>t</sup> Jean, différentes de celle qui est entre les livres canoniques ; la fausse apocalypse de S.<sup>t</sup> Jean est dans la bibliothèque de l'Empereur. Le decret de Gélase fait mention d'Apocalypses attribuées à S.<sup>t</sup> Thomas & à S.<sup>t</sup> Étienne ; Cerinthe en avoit fait une ; on en trouva une en Espagne entre les livres qui furent découverts en 1595. S.<sup>t</sup> Jérôme parle avec mépris des révélations qui couroient sous le nom des Patriarches & des Prophètes ; S.<sup>t</sup> Épiphane ne fait pas plus de cas de celles qui portoient le nom d'Adam, d'Abraham, de Moïse : les Priscillianistes en avoient une qu'ils donnoient à Élie. On peut mettre dans le même rang le quatrième livre d'Esdras, le pasteur d'Hermas & le testament des douze Patriarches, ouvrage cité autrefois avec respect, & regardé maintenant comme la production d'un faussaire : on peut voir, dans Sozomène, ce qu'il dit de la prétendue apocalypse de S.<sup>t</sup> Paul.

*Till. note 4 sur*  
*S. Matthieu.*

*Enf. hist. Eccl.*  
l. III, c. 25, &  
l. VI, c. 14.

*Hier. advers.*  
*Vigilant.*

*Till. sur les*  
*Priscill.*

*L. VII, c. 19.*

Il y a peu d'Apôtres à qui l'on n'ait attribué de faux écrits ; on a donné à S.<sup>t</sup> Pierre des actes, un livre de la prédication, un autre du jugement, un autre de la doctrine de cet Apôtre, une lettre à S.<sup>t</sup> Jacques, que M. Costelier a fait imprimer : ces livres peuvent avoir été composés dans le second siècle, par le même imposteur dont nous avons encore une grande

*Cicm. Alex.*  
*strom. l. 1, 6.*  
*Orig. in Joan.*  
*Euseb. hist.*  
*Eccl. l. III, c.*  
*3, l. VI, c. 14.*  
*Hier. de script.*  
*Eccl.*

*Ruffin. in symb.  
Apost.*

*Till. S. Pierre,  
art. 39.*

*C. 4, v. 16.*

*Hier. de script.  
Ecclef.*

*Epiph. har.  
42.*

*Euseb. l. III,  
c. 3, 25.*

*Orig. in Ioan.*

*De Bapt. Hæ-  
retic. vult opera*

*S. Cyr.  
Till. S. Paul,  
art. 51.*

*Epiph. har.  
41.*

*Tillemont.*

*Eus. hist. Eccl.  
l. III, c. 25.*

*Conc. Labb.  
scilicet S.*

*Epiph. har.  
47.*

*Let. de Turibe,  
dans S. Léon.*

*L. II, 7.*

*Mainard.  
Costelier.  
Lemoine.*

*Le P. Alexand.*

histoire de S.<sup>t</sup> Pierre, attribuée à S.<sup>t</sup> Clément, sous le titre de *recognitions*. Ce qui est certain, c'est que tous ces écrits sont apocryphes; pas un auteur ecclésiastique n'en a cité aucun témoignage, à l'exception de S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie, qui emploie quelquefois les faux ouvrages.

Un mot équivoque, dans l'épître de S.<sup>t</sup> Paul aux Colossiens, a fait croire à quelques-uns que cet Apôtre avoit écrit à l'église de Laodicée; il n'en a pas fallu davantage pour supposer la lettre, que les Marcionites regardoient comme authentique. On lui a encore attribué une troisième lettre à ceux de Thessalonique, une troisième aux Corinthiens, une seconde aux Ephésiens, un livre de ses actes, une relation de ses voyages avec Sainte Thècle; ce dernier écrit fut composé par un prêtre d'Asie, qui en ayant été convaincu, fut déposé du sacerdoce par S.<sup>t</sup> Jean. S.<sup>t</sup> Jérôme & S.<sup>t</sup> Augustin ont connu de prétendues lettres de S.<sup>t</sup> Paul à Sénèque, avec les réponses de ce Philosophe: les disciples de Simon le magicien avoient composé un livre impie, intitulé la prédication de S.<sup>t</sup> Paul.

Les Encratites, les Manichéens, les Apostoliques & les Priscillianistes avoient des actes sous le nom de S.<sup>t</sup> André.

Les Ébionites ont supposé à S.<sup>t</sup> Jean un livre de ses voyages, cité dans le septième Concile, & un livre de la mort & de l'assomption de la S.<sup>te</sup> Vierge; les Manichéens & les Priscillianistes appuyoient leur doctrine sur des actes de cet Apôtre, remplis de faux miracles.

On a supposé des voyages & des actes à S.<sup>t</sup> Thomas; S.<sup>t</sup> Augustin les cite plusieurs fois, comme des livres révévés par les Manichéens & rejetés par les Catholiques.

Le décret du pape Gélase nous apprend qu'on avoit de faux actes sous le nom de S.<sup>t</sup> Philippe.

Il y avoit des traditions attribuées à S.<sup>t</sup> Mathias, que Clément d'Alexandrie cite dans ses Stromates.

L'épître de S.<sup>t</sup> Barnabé, plus autorisée que tous ces écrits, est rejetée par de très-savans Critiques: on y trouve des choses qui ne s'accordent pas avec l'histoire; on y cite de l'Écriture sainte des passages qui n'y sont point; ceux qui la reçoivent sont

obligés d'y excuser plusieurs fautes; mais, dit M. de Tillemont, ne vaut-il pas mieux ne se pas mettre dans l'obligation d'excuser des fautes dans un Apôtre? Les actes de S.<sup>t</sup> Barnabé, sous le nom de Jean Marc son cousin, sont pleins de fables impertinentes.

*Casimir.  
Oudin.  
Tillemont.*

On attribue aux Apôtres assemblés un symbole & un concile tenu à Antioche; on en a encore neuf canons: on peut voir, dans le P. Pagi, des preuves de leur supposition. Nous avons diverses liturgies sous le nom de divers Apôtres: entre les livres découverts en Espagne en 1595, il y en avoit un qui portoit pour titre, *de missa Apostolorum*. Tous ces écrits sont rejetés.

*In Bar. an.  
56.*

*Le P. Aler.*

Si l'imposture n'a pas respecté les Apôtres, elle s'est fait encore moins de scrupule d'abuser du nom de leurs disciples. Quoique la Sorbonne ait autrefois décidé, contre Érasme, qu'on ne pouvoit sans témérité révoquer en doute l'authenticité des écrits attribués à S.<sup>t</sup> Denys l'Arcopagite, ce seroit aujourd'hui une ignorance grossière de les adopter comme véritables. M. de Tillemont, qui n'est rien moins que téméraire, juge que ces ouvrages ont été composés plusieurs siècles après la mort de S.<sup>t</sup> Denys; les preuves en sont trop connues pour avoir besoin d'être rapportées ici: on n'a jamais parlé de ces écrits jusqu'à la conférence tenue vers l'an 532 à Constantinople, où ils furent cités par les hérétiques Sévériens, & rejetés par les Catholiques. Les Orientaux attribuent à S.<sup>t</sup> Denys une liturgie, qui n'a aucune autorité en Occident.

*Till. sur S.  
Denys, note 4.*

S.<sup>t</sup> Clement, pape & martyr & disciple des Apôtres, est celui des anciens auquel les faussaires ont prêté le plus grand nombre d'écrits; Eusèbe, S.<sup>t</sup> Jérôme & Photius rejettent absolument sa seconde lettre; les cinq autres, qui sont du nombre des décrétales, ont encore moins d'autorité. Quoique la première ait été traduite par Rufin, elle porte des caractères d'ignorance qu'on ne peut mettre sur le compte de ce saint Prelat: il semble, selon Rufin, que cette lettre servoît de préface au livre des recognitions. Ce livre contient les actions de S.<sup>t</sup> Pierre, ses entretiens avec Simon le Magicien, &



comment S.<sup>t</sup> Clément reconnut son père & ses frères, ce qui a fait donner à cet ouvrage le nom de *recognitions*; on l'appelle aussi l'itinéraire de S.<sup>t</sup> Pierre, & les actes de S.<sup>t</sup> Pierre & de S.<sup>t</sup> Clément. Origène, S.<sup>t</sup> Épiphane & Rufin ont pensé que ce livre étoit de S.<sup>t</sup> Clément, mais qu'il avoit été corrompu par les hérétiques; S.<sup>t</sup> Athanase & le pape Gélase l'ont regardé comme un fruit de l'imposture, & c'est aujourd'hui le sentiment de tous les Critiques. De tous les livres attribués à S.<sup>t</sup> Clément, le plus fameux est celui des Constitutions apostoliques; S.<sup>t</sup> Épiphane les adopte, mais il convient que plusieurs les tenoient pour suspectes; il en cite des passages qui ne s'y trouvent plus, ce qui donne lieu de croire qu'elles ont été corrompues par un second faussaire. Pour en détruire l'autorité il suffit, dit M. de Tillemont, qu'un ouvrage si important, puisqu'il contenoit toute la discipline canonique, ait été peu connu, ou même ne l'ait point été du tout avant S.<sup>t</sup> Épiphane. Ces Constitutions se terminent par les quatre-vingt-cinq canons, célèbres depuis long-temps sous le titre de canons des Apôtres, mais qui contiennent diverses choses qui n'étoient point encore reçues du temps des Apôtres ni de S.<sup>t</sup> Clément; on ne les trouve point citées avant le concile de Constantinople, en 394: les Latins les ont rejetés sous Gélase; quelque temps après Denys le petit mit les cinquante premiers à la tête de son recueil, mais ils ne furent reçus que peu à peu & quelques siècles après, & jamais l'on n'a reçu les trente-cinq autres. S.<sup>t</sup> Isidore de Séville prétend que tous ces canons sont l'ouvrage des hérétiques, qui les ont attribués aux Apôtres. On a fait aussi S.<sup>t</sup> Clément auteur d'une liturgie, & on lit, dans un discours attribué à S.<sup>t</sup> Procle, qu'elle lui avoit été dictée par les Apôtres.

*Till. S. Clém.  
art. 7.*

*Till. S. Ignace,  
note 8, & art.  
7 & 10.*

M. de Burigny n'entre point en discussion sur l'authenticité des épîtres de S.<sup>t</sup> Ignace; mais il remarque 1.<sup>o</sup> que l'on convient unanimement que les huit à Marie de Cassoboles, & celles qui sont adressées à l'église de Tarfe, au diacre Héron, à la S.<sup>te</sup> Vierge & à S.<sup>t</sup> Jean sont fausses: 2.<sup>o</sup> que celles même qui

qui sont reçues comme de S.<sup>t</sup> Ignace par le plus grand nombre des Critiques, avoient été tellement altérées il y a plusieurs siècles, que les plus habiles n'y pouvant plus discerner ce qui étoit véritablement de ce Saint, elles étoient sans autorité : 3.<sup>o</sup> que la prière de Héron à S.<sup>t</sup> Ignace, tirée par Baronius des manuscrits du Vatican, paroît aux meilleurs Critiques être de la même main que les fausses lectures. Victor de Capoue, qui écrivoit vers l'an 550, cite quelques passages de S.<sup>t</sup> Polycarpe dans lesquels on lit que S.<sup>t</sup> Jacques, frère de S.<sup>t</sup> Jean, est le dernier des Apôtres qui ait souffert le martyre; ce qui est certainement faux & indigne de S.<sup>t</sup> Polycarpe, dit M. de Tillemont.

*Noter + sur S.  
R. 276.*

On a encore un grand nombre d'autres faux ouvrages, sous le nom des disciples des Apôtres. L'histoire des combats apostoliques par Abdias, celle de la mort de S.<sup>t</sup> Jean par Euripe, celle des combats de S.<sup>t</sup> Pierre & de S.<sup>t</sup> Paul contre Simon le Magicien, & celle de la mort de Simon & des Apôtres par Marcel; le faux Hégésippe, le fragment d'un écrit de S.<sup>t</sup> Evode, produit par Nicéphore Calliste, les actes du martyre de S.<sup>t</sup> Pierre & de S.<sup>t</sup> Paul, par S.<sup>t</sup> Lin; l'histoire de S.<sup>t</sup> Jean l'Évangéliste, par Prochore; le récit de la mort de la Sainte Vierge, par S.<sup>t</sup> Meliton, sont des productions pleines de fables & tout-à-fait indignes des auteurs dont elles portent le nom. On peut voir, sur tous ces articles, les remarques solides de M. de Tillemont.

Ce fut dans le second siècle, sous l'empire de Marc Aurèle, que les livres des Sibylles, tels que nous les avons, parurent au jour; les plus habiles Critiques conviennent qu'ils furent supposés par des Chrétiens qui se croyoient permis d'employer la fiction pour défendre la vérité. Les Payens s'aperçurent de la supposition, & la reprochèrent aux premiers Apologites; ils leur donnèrent le nom de Sibyllistes. S.<sup>t</sup> Justin cite ces oracles dans son apologie; Clément d'Alexandrie, Lactance, Théophile, S.<sup>t</sup> Augustin, Sozomène s'appuient beaucoup sur leur témoignage; Constantin les allègue avec assurance dans son discours adressé à l'assemblée des Saints, & il y a grande

*Fabric. bibl. Gr.  
lib. XXXIII,  
c. 15, et l. 1,  
c. 51, 2.<sup>o</sup> 13.*

apparence que Lactance a eu part à la composition de ce discours; car on retrouve à peu près les mêmes choses dans le quinzième chapitre de son quatrième livre, *de vera sapientia & Religione*. Ces auteurs Chrétiens n'ignoroient pas que les Payens rejetoient ces oracles comme une invention moderne; mais ils prétendoient leur fermer la bouche par l'autorité de Cicéron & de Varron, qui, disoient-ils, les avoient eux-mêmes cités comme authentiques. Il falloit avoir bien peu lû Cicéron, & bien compter sur l'indulgence des auditeurs & des lecteurs, pour hasarder un fait tel que celui-là. Il est vrai que

C. 54, n.º 110. Cicéron, dans le second livre de la divination, parle d'un oracle de la Sibylle, que quelqu'un avoit produit pour faire sa cour

*Fabric biblioth.  
Græc. / 1, cap.  
30, n.º 6 &  
1677.*

à César; cet oracle décidoit que les Romains ne seroient très-florissans que lorsqu'ils auroient un Roi; on prétendoit dans le même temps que, selon les prédictions des Sibylles, les Parthes ne seroient jamais vaincus qu'il n'y eût un Roi à Rome. Mais outre que ces prétendus oracles ne pouvoient avoir aucun rapport à J. C, Cicéron ne doutoit pas qu'ils n'eussent été supposés par quelque fourbe trop attaché à César: *Callidè*, dit-il, *qui illa composuit perfecit, ut, quodcumque accidisset, prædictum videretur, hominum ac temporum definitione sublatâ*. Il faut rendre justice à la critique de quelques-uns des premiers apologistes de la religion Chrétienne; Origène, Tertulien, S.<sup>t</sup> Cyprien, Minutius Felix & Eusèbe n'ont fait aucun usage d'une preuve si mal fondée. Depuis que la lumière s'est répandue dans la république des Lettres, il n'y a plus chez les vrais Savans de contestation sur cette matière. M. de Burigny renvoie à Scaliger, à Casaubon & à Blondel. Il est vrai que depuis quelques années Benthemius & Nehvengius en Allemagne, & le chevalier Floccer en Angleterre, ont entrepris de remettre en crédit les ouvrages qui nous restent sous le nom des Sibylles; mais ils y ont moins réussi qu'à décréditer leur critique.

*Ibid.*

Il seroit infini de citer tous les faux ouvrages que les hérétiques des premiers siècles ont eu la hardiesse de fabriquer; ils se sont efforcés de consacrer leurs impiétés par le nom des Apôtres & de J. C. même; ils ont même fait remonter leurs



erreurs jusqu'à la naissance du monde. A entendre les Gnostiques, Adam, Seth, la femme de Noé avoient prêché leurs dogmes aussi obscènes que ridicules. Qui croiroit qu'il y a eu une secte qui reconnoissoit pour son patriarche le serpent qui séduisit Eve? il avoit, disoient ces hérétiques, enseigné aux hommes la science du bien & du mal: on appela ces extravagans les *Ophites*. Les Elcesaites produisoient un livre tombé du Ciel; les Gnostiques, les Basilidiens, les Nicolaïtes rejetant les vrais Prophètes, en avoient inventé de faux auxquels ils donnoient des noms bizarres; Cham, ce fils de malédiction, devint alors un Prophète révéral, on lui attribuoit un Évangile. Les Priscillianistes s'étant répandus en Espagne, ou n'entendoit plus parler dans ce pays que d'Armagil, de Barbilon, d'Abraxas, de Balsame, de Leutiboras, & d'autres chimères monstrueuses, dont les noms effrayans avoient été inventés à plaisir pour imposer aux ignorans.

Il y eut même des hérétiques assez hardis pour corrompre les ouvrages des auteurs vivans. Denys de Corinthe se plaignoit de ce qu'on altéroit ses lettres; & Origène raconte comment il confondit un hérétique, qui ayant falsifié ses écrits, lui nioit en face son imposture en présence d'un grand nombre de personnes.

Ce fut apparemment dans l'intervalle du temps qui s'écoula depuis Origène jusqu'à Eusèbe, que l'on a inséré dans l'histoire de Josèphe ce fameux passage où l'on rend un témoignage si avantageux à J. C. Origène n'en a point eu de connoissance, & il se trouve cité dans Eusèbe; quelques-uns ont cru qu'Eusèbe lui-même étoit l'auteur de cette addition, mais cette opinion, qui n'a point de fondement, a été solidement réfutée par M. de Valois. M. de Burigny renvoie, sur l'authenticité de ce passage, aux excellens Critiques qui ont épuisé cette matière; il observe seulement que ceux qui ne se rendroient pas à leurs raisons, feroient mal cependant de faire usage de cette autorité, parce qu'un argument douteux ne peut qu'affoiblir la meilleure cause. Le savant Blondel étoit encore persuadé que le passage de

*Euseb. hist.  
Eccles. lib. IV,  
c. 23.  
Till. Origène,  
art. 16.*

*Demonstrat.  
Evangel. l. III.*

*Vales. in 2  
cap. 1 lib. hist.  
Eccles. Euseb.*

*Sibyllas, l. 1,  
c. 7.*

Josèphe sur S.<sup>t</sup> Jean Baptiste ne pouvoit pas être de l'historien

*Petrus Blef.  
contra perfidium  
Judaeor. c. 24.*

Juif; le saint Précurseur y est trop loué, dit-il, & il est aisé de s'apercevoir que les paroles qui contiennent son éloge sont une pièce ajoutée au texte. On ne s'est pas contenté de faire parler Josèphe comme un Chrétien, on a cité, comme de Philon, que les Juifs étoient punis pour avoir méprisé & mis à mort Jésus-Christ.

Ce seroit se jeter dans un détail immense, que d'entreprendre la critique de tous les faux actes des Martyrs; il suffit de remarquer qu'il y en a beaucoup plus de faux que de véritables, & qu'on en fabriqua même dès le commencement de l'Eglise. Nous avons encore des actes du martyre de S.<sup>t</sup> André, dont le titre porte qu'ils ont été écrits par les Prêtres & les Diacres d'Achaïe, témoins oculaires de ce qu'ils rapportent; ils sont adressés à toutes les Eglises du monde. Si ce titre étoit véritable, ce seroit, après les écritures canoniques, la pièce la plus ancienne que nous eussions dans l'Eglise. Baronius les reçoit; mais M. de Tillemont y trouve de si grandes difficultés qu'il est à craindre que ce ne soit une pièce composée dans les siècles postérieurs, d'autant plus qu'ils ne sont point cités dans les six ou sept premiers siècles, où l'on eut assez souvent sujet d'en parler. Les vrais actes des Martyrs se reconnoissent à une noble simplicité; on n'y trouve point cet amas de faits prodigieux dont les imposteurs ont enflé leurs relations, & qui, contre leur intention, sert souvent à en déceler l'imposture. On peut voir, dans M. de Tillemont, la critique des actes de S.<sup>t</sup> Clément.

*S. Clément,  
note 12.*

Sur la fin du v.<sup>e</sup> siècle le pape Gélase, dans un concile de soixante-dix Evêques, crut devoir prévenir les fidèles contre ce déluge de faux écrits; il publia un fameux décret, dans lequel il distingua les livres canoniques d'avec les livres apocryphes, & condamna ces derniers. Mais les précautions de ce savant Pontife ne firent pas taire pour toujours l'imposture, qui est de tous les temps & de tous les pays. On vit, trois siècles après, un célèbre faussaire répandre dans l'Eglise de fausses décrétales, qui furent regardées comme des décisions des anciens Papes, jusqu'à ce que la critique les eût réduites

à leur véritable condition, c'est-à-dire à celle de *mensonges* d'*Isidore*.

Quelle obligation n'avons-nous pas à ces Docteurs éclairés, à ces judicieux critiques, qui ont travaillé à proscrire tant de faux écrits, & à dissiper les nuages dont le fanatisme, l'erreur & l'intérêt s'étoient efforcés de couvrir la vérité, qui peut bien souffrir quelque éclipse, mais qui ne s'éteint jamais! *veritatem laborare nimis saepe aiumt, extinguunt nunquam*, dit un payen vraiment philosophe.

*Tit. Liv. lib.  
XXII, c. 32.*

## R E M A R Q U E S

*Sur la détermination en latitude de plusieurs positions principales dans le Levant.*

**M.** D'ANVILLE reconnoît qu'il est redevable à M. le Monnier, de l'Académie royale des Sciences, & dont l'habileté en Astronomie est très-connue, de lui avoir communiqué la latitude de plusieurs places du Levant, sur des observations précises. L'étude particulière que M. d'Anville a faite de la Géographie orientale, lui a fourni quelques remarques sur les indications qu'il avoit reçues de M. le Monnier.

Lû le 3 Mai  
1757.

### A N T I O C H E.

La latitude d'Antioche est marquée de trente-fix degrés dix minutes; & M. d'Anville observe que, dans la carte de Syrie, qu'il a dressée en 1750 pour accompagner la Dissertation de M. Falconet sur les Assassins, la position d'Antioche ne diffère que d'une minute ou environ de cette détermination. Le moyen qui lui a servi à fixer ainsi cette position avec quelque justesse, c'est d'être parti du point d'Alexandrette, déterminé par M. de Chazelles à trente-fix degrés trente-cinq minutes, & duquel celui d'Antioche ne s'écarte ainsi que d'environ vingt-cinq minutes. Dans les tables de Nasir-uddin & d'Oloug-beg, Antakiah en Thogur, qui est Antioche, est marquée à trente-cinq degrés trente minutes; c'est la même latitude que celle

*Mém. Acad.  
tome XVII*



d'Antioche sur l'Oronte dans Ptolémée, duquel M. d'Anville a remarqué que les Orientaux empruntent quelquefois des positions, sur lesquelles on peut croire qu'ils manquoient d'indications qui leur fussent propres. Dans des extraits manuscrits d'Abulfeda, faits par l'abbé Renaudot, l'indication de la latitude d'Antioche, d'après les tables intitulées, *Etnal & Kidje*, est de trente-cinq degrés cinquante minutes ; mais il manque encore un tiers de degré à cette détermination.

### S É L E U C I E.

A Séleucie, près de l'embouchûre de l'Oronte, & dont le nom est aujourd'hui corrompu en celui de Suveidia, latitude observée, trente-six degrés trois minutes ; ce qui rabaisse de quelques minutes vers le sud la position de ce lieu, dans la carte dont M. d'Anville vient de parler.

### M O N T C A S I U S.

Cette latitude de Séleucie est suivie dans les indications données par M. le Monnier, de celle du mont Casius, à une minute seulement au dessus de Séleucie, c'est-à-dire à trente-six degrés quatre minutes ; mais si cette montagne est celle qui domine de plus près sur l'emplacement de Séleucie, ce seroit plutôt le mont *Pierius* que le *Casius*. Le cours de l'Oronte sépare ces deux montagnes ; il laisse la première du côté de sa rive droite, la seconde sur sa gauche, & du même côté qu'Antioche. Entre les hauteurs sur lesquelles s'élevoient les murs d'Antioche, la plus élevée, qui étoit appelée *Oro-Casias*, selon Procope, devoit être regardée, vû cette dénomination, comme une des pentes du mont Casius. On sait que cette montagne est célèbre dans l'antiquité par son élévation, & *Perse. lib. II.* néanmoins tellement exagérée, que Pline ne trouve point de difficulté à dire, que son sommet donne le spectacle de la lumière & des ténèbres en même temps : *Brevi circumactu corporis diem noctemque pariter ostendens.* Selon Pline, le Casius s'élève de quatre milles en hauteur verticale ; & toutefois le baromètre n'a fait trouver que huit cents quatre-vingt sept

*Lib. II, c. 22.*

toises de hauteur perpendiculaire à celle des montagnes de ce canton, qui se distingue des autres par son élévation. Cette montagne paroît former une chaîne, qui depuis Antioche se prolonge vers le sud; & dans les tables de Ptolémée, le point qu'il assigne au Casius est moins élevé qu'Antioche de trois quarts de degrés. Si néanmoins c'est au Casius précisément, & non au Pierius, que la latitude observée de trente-six degrés quatre minutes se rapporte, le lieu de cette montagne, ainsi désigné, n'est guère plus éloigné d'Antioche que le fameux fauxbourg de Daphné, qui servoit à distinguer Antioche des autres villes du même nom, par le surnom d'ἐπὶ Δάφνης, & qu'Ammien-Marcellin appelle *ambitiosum Antiochiæ suburbium*. Ce lieu de Daphné, dont on a parlé autrefois comme d'un endroit délicieux, & que l'on nomme aujourd'hui *Beith-el-ma*, maison des eaux ou des fontaines, étant éloigné d'Antioche de quarante stades, selon Strabon, en suivant le cours de l'Oronte, qui tend vers le sud pour arriver à son embouchure, on peut en conclure qu'il est plus sud qu'Antioche d'environ quatre minutes; donc par trente-six degrés six minutes, & à deux minutes seulement plus au nord que la latitude de trente-six degrés quatre minutes.

Lib. XI. E.

Lib. XVI.

## H A L E P.

La latitude de Halep, qui est indiquée de trente-six degrés douze minutes, souffre des difficultés par rapport à des indications antérieures, & à quelques moyens qui pouvoient concourir à déterminer cette position, ou faire juger à peu de chose près de celle qui lui convenoit. Dans la *Connoissance des Temps*, Halep est marqué comme ayant été observé à trente-cinq degrés quarante-cinq minutes vingt-trois secondes. Le docteur Golius, qui avoit fait un séjour à Halep, & qui joignoit à l'érudition les connoissances mathématiques, fait connoître que la hauteur de Halep, par observation, *explorata Halebi latitudo*, est de trente-cinq degrés quarante-six minutes: car, si on lit trente-six degrés au lieu de trente-cinq dans le

Page 271. commentaire de l'Astronomie d'Alfergani, il est évident que c'est une faute d'impression, puisqu'il ne sauroit être question d'un degré tout entier de plus ou de moins sur la hauteur qui convient à Halep, lorsqu'on la donne pour observée. Dans les tables de Nasir-uddin & d'Oloug-beg, la latitude de Halab, à trente-cinq degrés cinquante minutes, ne s'écarte que de quatre à cinq minutes de l'indication de la *Connoissance des Temps* & de Golius. Une table tirée d'al-Bacoufi, astronome de l'Orient, transcrite par M. Piqués, docteur de Sorbonne, & savant dans les Langues orientales, à la suite de l'Astronomie d'Alfergani, indique pareillement Halab à trente-cinq degrés cinquante minutes.

Si l'on suppose, comme la chose la plus vrai-semblable, que la latitude de Hamah doit être correcte dans la Géographie composée par Abulfeda, que l'on fait avoir régné en cette ville de Hamah au commencement du XIV.<sup>e</sup> siècle; & que cette latitude soit, comme Abulfeda l'indique, de trente-quatre degrés quarante-cinq minutes; la distance de Hamah à Halep ne sauroit s'estimer guère plus d'un degré, & ne paroît pas en valoir un & demi ou environ, comme il s'en suivroit si l'on portoit Halep à la hauteur de trente-six degrés douze minutes. Thevenot, voyageur exact, & plus attentif qu'un autre aux circonstances locales, ne fait compter qu'environ trente heures de caravane depuis Hamah jusqu'à Halep; & M. d'Anville avoue que la route en cet espace, paroît tendre assez directement du sud vers le nord. Mais l'étude des marches de caravane, dans les voyageurs, fait connoître que les caravanes, sans être les plus nombreuses & les plus lentes, mettent communément vingt-huit à trente heures dans l'espace d'un degré; & s'il étoit question de la grande caravane de la Mèque, dont on a l'itinéraire fort circonstancié, on auroit lieu d'estimer que sa marche demande environ trente-cinq heures pour remplir un degré: de-là il suit, qu'en partant de la latitude de Hamah, savoir, trente-quatre degrés quarante-cinq minutes, l'estime la plus convenable de l'intervalle entre Hamah & Halep,



Halep, s'arrête plutôt à la latitude de trente-cinq degrés & quarante-cinq à cinquante minutes, que de courir jusqu'à celle de trente-six degrés douze minutes.

M. d'Anville voit un autre motif de répugnance à élever Halep au dessus des indications qui ont fixé cette position jusqu'à présent. La route ordinaire d'Alexandrette à Halep passe par Antioche, & ce n'est pas la considération qu'attire aujourd'hui cette ville dans l'état de dévotion où elle se trouve réduite, qui peut engager de prendre cette route plutôt qu'une autre. Cependant la route d'Alexandrette à Antioche, tendant vers le sud presque plein, depuis trente-six degrés trente-cinq minutes jusqu'à trente-cinq degrés dix minutes; si on élève ensuite Halep jusqu'à trente-cinq degrés douze minutes, la position d'Antioche forme par les rayons tirés sur Alexandrette d'une part, & sur Halep de l'autre, le sommet d'un angle dont l'ouverture est d'environ quatre-vingt-dix degrés. Or, il est difficile de se persuader que, dans cette route, on veuille s'assujétir à un coude aussi considérable, lorsqu'il n'y a pas de raison apparente qui contraigne de faire un pareil détour. M. d'Anville ajoute à cela, qu'ayant étudié sur le récit de plusieurs voyageurs comparés entre eux, ce que peut valoir une autre route de Halep à Alexandrette par S.<sup>t</sup> Siméon Stylite, & un peu plus directe que par Antioche; elle ne peut s'estimer plus courte que d'environ un neuvième. Or, elle se trouveroit raccourcie de plus d'un quart, si la position de Halep remontoit assez vers la hauteur d'Alexandrette, pour atteindre à celle de trente-six degrés douze minutes, & être moins écartée de cette hauteur, que ne l'est la position d'Antioche, quoiqu'intermédiaire.

Voilà les difficultés que M. d'Anville remarque dans une trop grande élévation de Halep. Il se pourroit que quelque erreur de chiffre dans les élémens de la détermination, qui ne lui ont point été communiqués, fût la cause de l'embarras que l'on trouve dans l'indication dont il s'agit; & c'est en quelque façon malgré lui qu'il allègue des raisons qui mettent de l'incertitude sur ce sujet. Il y a un déplacement manifeste

de Halep dans la carte de Syrie, inférée par le docteur Richard Pocock, dans son voyage, où il recule cette ville vers le nord, à trente-six degrés & demi complètement.

### *D I A R - B E K I R.*

L'usage semble prévaloir de nommer ainsi la ville, dont le nom est proprement Amid ou Kara-Amid, la noire Amid. Il est d'autant plus important que cette position soit déterminée, qu'on la voit moins à portée des établissemens que l'objet du commerce a formés dans le Levant. Sa latitude, par observation, est trente-sept degrés cinquante-quatre minutes. Lorsque M. d'Anville a travaillé sur l'Asie, il lui a paru que le point de Diar-bekir, placé au dessous de trente-sept degrés dans les cartes d'un Géographe de réputation, étoit ainsi trop méridional d'environ un degré. Dans la première partie de sa carte d'Asie, dressée en 1751, Diar-bekir est par trente-sept degrés cinquante minutes; il ne falloit que quatre minutes de plus pour arriver au point de la détermination astronomique. Il n'étoit pas possible de méconnoître le défaut de la position de Diar-bekir au dessous de 37 degrés, en ayant égard à la latitude de Racca, déterminée aussi précisément qu'aucune autre par les observations des Orientaux. Albategni, ou pour mieux dire Al-battani, qui s'établit en ce lieu pour y dresser des tables astronomiques des fixes, vers l'an 300 de l'hégire, en détermina la latitude à trente-six degrés, à quoi Ibn-shatir ajouta depuis une minute, Ibn-ïounis trois, & ce lieu est rapporté dans plusieurs tables sous le nom d'Aracte, qui n'est pas correct. Au lieu de trente-six degrés pour la latitude de Racca, en rabaisant cette position à trente-cinq, elle a dû entraîner & faire tomber Diar-bekir au dessous de trente-sept, parce que l'évaluation de l'espace entre Racca & Diar-bekir ne sauroit s'estimer que moins de deux degrés, & non pas d'un degré de plus. Le déplacement de Diar-bekir a fait celui de Mausul, sur le même rivage du Tigre en descendant; & une autre suite de ce déplacement a été de mettre entre Diar-bekir & Arzen-erroum, ou Arz-roum, un degré de latitude de plus qu'il n'y

en 2, trois degrés au lieu de deux. Ce qui ne souffre aucun doute sur ce sujet, c'est la hauteur d'Arz-roum, observée par le P. Bèze, de trente-neuf degrés cinquante-six minutes & demie. Elle est d'ailleurs indiquée à trente-neuf degrés cinquante-sept minutes, dans un Mémoire manuscrit, dont M. d'Anville est redevable au P. Étienne Souciet, & qui lui a fait connoître les observations faites en d'autres lieux de l'Orient.

*B A G D A D.*

La latitude qui a été observée tout récemment, est indiquée de trente-trois degrés vingt minutes moins six secondes, qui répondent à environ quatre-vingt-quinze toises. Dans un Mémoire que M. d'Anville a lu à la Compagnie sur l'emplacement de Babylone, il a remarqué que les Astronomes du khalife Al-mamoun fixèrent la latitude de Bagdad à trente-trois degrés vingt minutes; & que Nasir-uddin, par ses observations sous Holakou, qui détruisit le kalifat en prenant Bagdad, y ajoutoit une minute. C'est connoître la hauteur d'une position aussi distinguée dans l'Orient, que de n'avoir à douter que sur une minute de plus ou de moins.

*ISPAHAN ou ISFAHAN.*

C'est par la position de cette ville que M. d'Anville termine son Mémoire. La hauteur fixée à l'At-meïdan, ou à l'Hippodrome précisément, est indiquée de trente-deux degrés quarante minutes; on trouve beaucoup de diversité dans les indications qu'on avoit précédemment. Les tables de Nasir-uddin & d'Ouloug-beg marquent trente-deux degrés vingt-cinq minutes, ce qui a été adopté dans la Connoissance des Temps, & par M. de l'Isle, dans sa carte de la Perse. Olearius a écrit trente-deux degrés vingt-six minutes, & le journal du P. de la Maze, dans le troisième volume des Lettres du Levant, marque trente-deux degrés vingt-sept minutes. Jusque-là ces indications paroissent se confondre; mais, nonobstant leur accord presque parfait, plusieurs considérations ont engagé M. d'Anville à tenir dans sa carte d'Asie Isfahan plus septentrional d'environ dix



minutes; & la hauteur de Kaschan, à quelque distance au nord d'Ispahan, y a plus contribué qu'autre chose; il auroit fallu pousser encore plus loin, mais il est naturel d'être réservé quand on s'écarte des positions données. Une table que Tavernier a publiée à la fin du premier volume de ses voyages, indiquoit positivement trente-deux degrés quarante minutes, & Chardin y est conforme dans la description particulière qu'il a faite d'Ispahan. Suivant les observations qui ont été communiquées en manuscrit à M. d'Anville par le P. Souciet, le P. Dlus conclut la latitude d'Ispahan de trente-deux degrés quarante-trois à quarante-quatre minutes; car l'étoile polaire parut à l'observateur, le 15 décembre 1692, élevée de trente-cinq degrés six minutes, sur quoi défalquant deux degrés vingt minutes & demie pour l'élévation de l'étoile au dessus du pôle, & environ deux minutes pour la réfraction, reste trente-deux degrés quarante-trois minutes & demie: d'autres observations du P. Souatre, en 1691, donnent une hauteur moyenne de trente-deux degrés trente-six minutes & demie. Le milieu entre le résultat de ces observations est justement trente-deux degrés quarante minutes, conformément à l'indication qui nous est donnée actuellement.

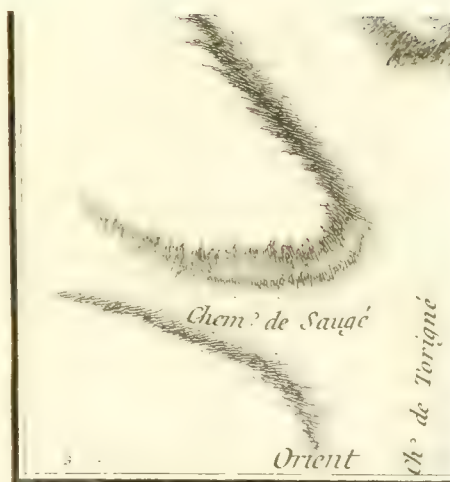
La sécheresse & le défaut d'agrément dans ces discussions doivent céder à ce qu'elles ont d'utilité; elles font le plus ferme appui de la Géographie. Les fondemens d'un édifice refusent tout ornement, ils n'ont besoin que d'une consistance solide.

## D É C O U V E R T E

*D'une Cité jusqu'à présent inconnue dans l'ancienne Gaule.*

**D**ÉCOUVRIR des contrées inconnues, c'est l'emploi des Voyageurs intelligens & des habiles Navigateurs: reconnoître les lieux dont l'antiquité fait mention, c'est une autre sorte de découverte, qui demande deux qualités, l'érudition &

1. connaissance du local actuel. Ces deux choses se prêtent un



POUR LE MÉMOIRE SUR LES ARVII  
*Histoire de L'Acad. R<sup>le</sup> des Inscr<sup>ts</sup> et Belles-Lettres, Tome XXVII p 209*





la connoissance du local actuel. Ces deux choses se prêtent un secours mutuel pour fixer la position des lieux anciens. L'érudition rassemble les circonstances dispersées dans les auteurs, elle les combine ensemble, elle conjecture ; la connoissance du local compare l'objet présent avec l'objet éloigné, elle se décide par la conformité, elle achève de juger avec certitude : l'érudition, comme du haut d'un tertre élevé, ne nous indique souvent que des *à peu près* ; la connoissance du local nous transporte sur le lieu même, elle nous montre le point juste où l'objet étoit placé.

Il reste encore à faire des recherches de ce genre dans le sein même de notre France. Nous connoissons l'état présent de notre pays, c'est pour nous un moyen de reconnoître plus facilement ce qu'il fut autrefois ; mais les mœurs des peuples & des villes, les divisions des provinces, ayant changé tant de fois, on n'y peut parvenir que par une étude très-étendue de l'antiquité. M. d'Anville, après avoir passé une partie de sa vie à parcourir les diverses contrées de la Terre, aime à se reposer dans sa patrie ; il y a retrouvé des villes, des peuples entiers dont le temps avoit fait perdre la trace : sa nouvelle Notice de l'ancienne Gaule en fournit plusieurs exemples. Trois ans avant la publication de ce grand ouvrage, il a fait part à l'Académie de la nouvelle découverte qu'il a faite d'une cité de l'ancienne Gaule ; nous allons rendre compte de son Mémoire.

Dans ce qui nous reste de l'antiquité concernant la Gaule, il est, dit-il, beaucoup de points particuliers sur lesquels notre curiosité n'est point satisfaite. S'il en est ainsi à l'égard des pays que nous avons sous les yeux, ceux que nous ne pouvons considérer que dans l'éloignement, se refusent encore davantage à nos recherches ; mais les conjectures qu'on peut se permettre sur des objets écartés, n'ont pas le même droit de nous contenter sur ce qui paroît plus à portée de notre connoissance.

On est sans doute prévenu que le terme de *Cité* ne s'entend pas ici d'une ville en particulier, selon l'usage qu'on en fait actuellement ; mais qu'il désigne le territoire d'un peuple séparé & indépendant d'autres peuples limitrophes ou contigus.

Quoique la connoissance du local des provinces de France ; dans un grand détail, fournisse des indices propres à découvrir les objets que présente la Gaule dans l'ancienne Géographie, il échappe encore bien des circonstances à notre curiosité sur le pays qui nous intéresse le plus.

La géographie de Pline, qui n'est en beaucoup d'endroits qu'une simple énumération de lieux (*a*), fournit plus de recherches à faire dans l'étendue de la Gaule, qu'aucun des autres monumens de l'antiquité. Parcourir la Gaule dans Pline, & distinguer ce qui paroît encore ignoré d'avec ce que l'on peut fixer & rapporter au local actuel, feroit une matière à traiter dans un Mémoire particulier.

Ptolémée, qui n'offre pas une si grande multitude d'objets, les présente dans un désordre auquel il seroit difficile de remédier, comme le remarque M. d'Anville, s'il s'agissoit de la Scythie ou de l'intérieur de l'Afrique, plutôt que de notre Gaule ; mais comme tous les lieux mentionnés dans la Gaule par Ptolémée, sont ou des cités ou des capitales, il paroît plus important d'en fixer la position. Entre les cités dont Ptolémée fait mention, il y en a deux dont l'emplacement ne paroît pas encore avoir été déterminé : la première, dans la Gaule Aquitanique, sous le nom de *Datii*, & dont la capitale est appelée *Tafla*. Cette cité est placée dans Ptolémée, comme limitrophe des *Gabali*, ou peuples du Gévaudan d'un côté, & de l'autre des *Auscii* ou de la cité d'Auch ; mais le grand intervalle qui sépare les *Gabali* des *Auscii*, dans lequel on connoît indubitablement les *Ruteni*, les *Cadurci*, les *Nitobriges* & les *Tectosages*, fait voir clairement que la position assignée aux *Datii* par Ptolémée, ou dans laquelle il les range, n'est point un indice qui soit propre à déterminer la situation de cette cité. C'est une erreur des plus grandes qu'on ait à relever dans la Gaule de Nicolas Sanson, selon M. d'Anville, que l'emplacement qu'il a donné à la cité des *Datii*, & à leur capitale *Tafla*, dans celui du territoire & de la ville

(a) *Locorum nuda nomina, & quantâ dubitur brevitate ponentur. Plin.* l. 111, linte.

d'Acqs, qui n'est appelée *Dax* d'une manière un peu semblable au nom de *Datii* que par corruption; & pour placer ainsi les *Datii*, Sanfon transporte à Bayonne, dont l'ancienne dénomination de *Lapurdum* est restée au pays de Labourd, ce qui convenoit précisément à Acqs, c'est-à-dire les *Aquæ Augustæ* des *Tarbelli*, que Ptolémée distingue des *Datii*, & de leur capitale *Tasla*. Il est plus convenable d'avouer que la cité des *Datii* nous est inconnue.

Dans la Lionnoise, qui du temps de Ptolémée n'étoit point encore partagée en plusieurs provinces, il met au nombre des cités celle des *Αῤῥῖοι*, ou, selon la version latine, *Arubii*, dans l'édition de Servet sous le nom de *Villanovani*; & Ptolémée fait cette cité contigue à celle des *Αὐλῆν Διανλίτην* ou *Diablintes*. M. l'abbé Lebeuf & M. l'abbé Belley ont connu l'emplacement des *Diablintes* dans le Maine. M. d'Anville, qui les y avoit trouvés pareillement, y a découvert en même temps celle des *Αῤῥῖοι* ou *Arubii*, dans les vestiges d'une ancienne ville, que l'on nomme *la Cité*, sur les bords d'une rivière dont le nom dans les anciens titres est *Arva*. Il étoit intruit de cette ancienne dénomination par le témoignage du Curé de la paroisse de Saugé, dans l'étendue de laquelle cit aujourd'hui comprise la cité d'*Arve*. La rivière qui conserve le même nom, ou celui d'*Erve*, qui est la même chose, prend sa source à environ trois lieues au dessus de S.<sup>te</sup> Susanne, à six de la Cité; & coulant du nord au midi, elle se rend à quatre lieues plus bas dans la Sarthe, près de Sablé. L'emplacement de la Cité est dans un coude, sur le rivage gauche de la rivière: une paroisse située un peu plus haut sur le rivage droit, se nomme *S.<sup>t</sup> Pierre d'Erve*; & dans l'intervalle & sur le même bord que la Cité, une maison seigneuriale est appelée *la Cour d'Erve*.

L'intérêt que M. d'Anville a pris à la connoissance de la cité d'*Arve*, lui a procuré quelques instructions particulières, & même un plan figuré des vestiges. Il le doit à M. Baïeux, Inspecteur des ponts & chaussées, & Chevalier de S.<sup>t</sup> Michel. Un terrain élevé est terminé de trois côtés par une pente



escarpée, & qui n'est accessible que du côté de l'orient d'été; marqué *A* sur le plan; dans l'endroit marqué *B*, les rochers ont environ dix toises de hauteur, & sont à pic: l'affiette de cette place étoit donc naturellement forte. Dans ce qu'elle renferme, des vestiges de fondations se distinguent, quoiqu'on y ait fait passer la charrue; & on les reconnoît plus sensiblement dans les endroits désignés sur le plan par la lettre *C*: la maçonnerie est de pierres de rocher, cimentées avec du mortier. Le curé de Saugé déterra en ce lieu, il y a environ vingt ans, quelques médailles d'argent, & une entr'autres de l'empereur Valérien, plusieurs vases de terre jaune & rouge, du mâchefer & du charbon.

Cet emplacement donné par le plan, ne s'étend qu'à environ cent cinquante toises de longueur sur cent de largeur; & on seroit étonné de le voir borné dans ces limites, si l'on ne savoit pas d'ailleurs que ce qui, dans plusieurs anciennes villes de la Gaule, subsiste distingué sous le nom de *Cité*, indépendamment du reste d'étendue qu'occupent ces villes, est pareillement très-resserré. On peut croire que la ville des *Arvi* avoit des habitations prolongées vers le côté le plus accessible, & au dehors de ce qui composoit la partie dominante ou principale de cette ville. En tirant vers l'endroit marqué sur le plan par un *D*, il y a dans le rocher deux cavernes, l'une ouverte du côté de la rivière, l'autre au côté contraire. La première, qui appartient plus précisément au terrain de la ville, est célèbre parmi le peuple, & il y vient des gens de fort loin, dans l'espérance d'obtenir de l'argent d'une Fée à laquelle on fait habiter cet antre, en lui offrant des poules noires ou d'autres animaux de la même couleur; ce qui peut être regardé comme un reste de superstition payenne. Quoique l'imagination donne à ce souterrain une vaste étendue, cependant on n'y avance pas plus de trois cents pas, en rampant même en quelques endroits. On y trouve des congélations qui forment différentes figures; & dans le fond, à environ dix pieds au dessous du sol, une source dont on n'a pû, dit-on, sonder la profondeur, mais qui a vrai-semblablement sa décharge dans la rivière.

Voilà

Voilà les notions que M. d'Anville a recueillies sur la cité d'Arve, à laquelle on peut sans témérité rapporter les *Arvii* ou *Arvi*, que Ptolémée place dans la Lionnoise, près des *Diablintes*. Il faut reconnoître que les limites actuelles du diocèse du Mans renferment trois anciennes cités de la Gaule, puisqu'avec les *Cenomani* on y trouve les *Diablintes* & les *Arvi*. Nous ne sommes pas en état de fixer précisément les bornes qui séparoient le territoire de chacune de ces cités. La situation des capitales, celle des *Diablintes* dans le lieu appelé actuellement *Jublins*, à deux lieues en deçà de Mayenne; celle des *Arvi*, à la cité d'Arve, indiquent en général que les premiers occupoient la partie du diocèse du Mans, qui s'étend entre le nord & le couchant, les autres celle d'entre le couchant & le midi. On pourroit assigner à ceux-ci, sans affecter trop de précision, ce qui compose les doyennés de Brulon, de Sablé & de Laval; & à ceux-là, les doyennés d'Évron & de Javron, de Passais, de Mayenne & d'Ernée.

Cette extension du diocèse du Mans à d'autres territoires que celui qui avoit été propre à la cité des *Cenomani*, doit être attribuée à ce que des Evêques d'une ville plus considérable, telle que le Mans, ont étendu leurs fonctions pastorales à des peuples qui n'avoient point été pourvus d'Evêques particuliers. On en a des preuves de fait à l'égard de la cité des *Diablintes*; & on pourroit l'inférer à l'égard de celle des *Arvi*, de ce que le patronnage de S.<sup>t</sup> Pierre d'Arve appartient à l'évêque du Mans, & celui de Saugé à l'abbaye de la Couture, qui est dans un fauxbourg du Mans. La cité des *Arvi* n'a pas l'avantage comme celle des *Diablintes*, d'être comprise dans les Notices du iv.<sup>e</sup> ou du v.<sup>e</sup> siècle; ce qui pourroit faire croire qu'elle étoit déjà subordonnée à celle des *Cenomani*. Mais, d'un autre côté, le nom d'*Arvi*, qui subsiste dans celui d'Arve, ville capitale du peuple, est une preuve que la cité conservoit son indépendance dans le iii.<sup>e</sup> siècle. C'est à peu près le temps où l'on s'aperçoit que les capitales quittant le nom qui leur étoit propre, étoient désignées par celui du peuple ou de la cité. Ptolémée ne nous laisse point ignorer le nom que portoit la ville des *Arvi*, &

ce nom est Οὐαγίετον, en latin *Vagoritum*. Les recherches qu'on a faites sur les lieux ne se font point étendues jusqu'à retrouver la trace de quelque ancienne voie qui eût sa direction vers cette capitale. On est cependant d'autant plus satisfait de la reconnoître bien distinctement, qu'Adrien de Valois, dans sa notice des Gaules, est tenté de confondre les *Arvii* avec une autre cité, celle des *Curiosolites*, qu'il faut chercher dans l'étendue de la Bretagne. Le silence de Ptolémée sur les *Curiosolites* sert de fondement à la conjecture d'Adrien de Valois: *nisi si Ptolemæus Curiosolites Arviorum nomine, & urbem Curiosolitum caput Vagoriti appellatione designavit*. Ce doute formé par un Savant du premier ordre, sur un point de Géographie de l'ancienne Gaule, ne feroit plus avoir lieu par la découverte du véritable emplacement de la cité des *Arvii*.

## SUITE DE LA DESCRIPTION DE LA PROVINCE NARBONNOISE,

*Selon le texte de Pline, éclairci par des remarques géographiques, historiques & critiques.*

*Hist. Académ.  
page 65.*

DANS le XXV.<sup>e</sup> volume de nos Mémoires nous avons donné l'extrait des deux premiers Mémoires de M. Ménard sur la description de la Narbonnoise; il a commencé, avec Pline, par la côte du Roussillon, & le second Mémoire se termine à la ville d'Agde; c'étoit le lieu qui séparoit les deux parties du golfe que Strabon nomme le *golfe Gaulois*, & qui porte aujourd'hui le nom de *golfe de Lion*. Dans les deux Mémoires dont nous allons donner l'extrait, M. Ménard suit le reste des côtes de la province Narbonnoise, d'abord depuis Agde jusqu'à l'embouchure du Rhône, ensuite depuis le Rhône jusqu'aux confins de l'Italie. Il procède ici comme dans les Mémoires précédens; il donne sur chaque article le texte de Pline avec l'interprétation, & il y ajoute ses remarques.

*Voy. Hist. Nat.  
t. III, c. 4, édit.  
Hard.*

*Oppida de cetero rara, præjacentibus stagnis.* « Du reste les



villes n'y sont pas en grand nombre, à cause des étangs qui « bordent la côte. »

Ces étangs, que Méla nomme *flagna Volcarum*, c'est-à-dire *Méla, l. II, c. 8.* des Volces Arécomiques, étoient, dans la partie occidentale, l'étang de Taur ou Tau, *flagnum Tauri*, & dans la partie orientale, l'étang de Lates, *flagnum Lateræ*.

Le premier conserve encore son ancien nom; il étoit bordé de deux montagnes, l'une connue dans tous les temps sous le nom de Sette, *mons Setius*; l'autre nommée autrefois *Fecyus*, & aujourd'hui la montagne de S.<sup>t</sup> Felix, ou le Pié-feguié. Festus Avienus parle de tous les deux :

*Setius inde mons tumet*

*Procerus arcem; & pinifer Fecyi jugum*

*Radice fusâ in usque Taurum pertinet.*

Il n'est pas besoin de supposer, avec M. de Marca, une forteresse sur le mont *Setius*; *arx* signifie très-bien le sommet d'une montagne, & aucun ancien auteur n'a parlé de cette forteresse. Les corrections de M. de Marca sur le second vers sont inutiles; il suffit de lire *piniferi* au lieu de *pinifer*. Le mont *Fecyus*, que M. de Marca ne connoît pas, & qu'il change pour cette raison en *Setius*, se reconnoît encore aujourd'hui dans le nom de Pié-feguié; de *podium*, qui dans le moyen âge a signifié une élévation, une coline, on a formé les mots de *pui* ou *pié*; *podium Fecyi* est donc le Pié-feguié. Cette montagne, qui porte aussi le nom de S.<sup>t</sup> Felix, prend son commencement au village de Balaruc, & s'étend au dessus de ceux de Vic & de Frontignan.

L'étang de la partie orientale, *flagnum Lateræ*, l'étang de *Lates*, prenoit son nom d'un château voisin, *castellum Lateræ*, dont parle Méla. On peut donner à l'étang de Taur une semblable étymologie, sans recourir, avec M. Astruc, à des origines Celtiques, Syriaques ou Chaldaïques.

L'étendue de ces étangs étoit alors plus considérable qu'aujourd'hui; il n'en faut attribuer la cause qu'à l'éloignement de la mer, qui s'en est notablement retirée, & aux attérissemens produits par la décharge du Rhône. Plin se contente de dire

On i. mariti-  
m., vers. 611  
et seq.

qu'il y avoit peu de villes en cette contrée, sans en nommer aucune; M. Ménard supplée à son silence par le détail que fournissent les autres auteurs; voici ce qu'en dit Festus Avienus:

*Hic sat angusti laris*

*Tenuisque censûs civitas Polygium est:*

*Tunc Mansa vicus, oppidumque Nauflalo.*

*Polygium* ne peut être que *Bourigues*, bourg situé sur l'étang de Taur; c'étoit une ville ancienne, pauvre & d'une petite étendue du temps de ce Géographe.

L. 11, c. 5.

Page 80.

*Mansa vicus* doit être *Mese*, sur l'étang de Taur: Méla nomme ce lieu *Mesua*; M. Astruc met une virgule après *Mansa*, & entend *vicus* du bourg de Vic, sur le même étang; mais il est plus naturel de croire que le mot *vicus* caractérise *Mansa*, comme *Polygium* est caractérisé par le mot *civitas*, & *Nauflalo* par celui d'*oppidum*. *Mansa* étoit bâti à la pointe d'une colline de même nom; *Mesua collis incinctus mari penè undique, ac nisi quòd angusto aggere continenti annexitur, insula*, dit Méla. Vossius, dans ses notes sur Méla, confond très-mal-à-propos ce lieu avec la montagne de Sette.

Pour ce qui est de *Nauflalo*, M. Astruc a très-heureusement conjecturé que ce mot est corrompu, & qu'il y faut substituer *Magalo*; on ne trouve en ce pays aucun lieu qui porte la moindre trace du nom de *Nauflalo*. Maguelonne devoit être une ville assez considérable au commencement du v.<sup>e</sup> siècle, temps auquel Avienus écrivoit, selon S.<sup>t</sup> Jérôme. On y voit un évêque dans le vi.<sup>e</sup> siècle; dans le vii.<sup>e</sup> Vamba, roi des Visigoths, assiégea & prit cette place. C'étoit un port de mer, dont la position ne pouvoit être que très-avantageuse aux Visigoths, maîtres de l'Espagne & de la Septimanie. Maguelonne étoit située près du *Grau*, c'est-à-dire près de l'ouverture qui formoit la communication des étangs des Volces avec la mer; elle étoit dans une île de ces étangs. Quelques modernes ont cru que cette ville avoit une origine fort ancienne, que c'est d'elle qu'on doit entendre ce qui est dit de la ville d'Alonis

Hieron super  
epist. ad Titum,  
cap. 1.

Soph. Α'λωνίς.

par Artémidore, dans Étienne de Byzance, Α'λωνίς νήσος &

πόλις Μασσαλίας, ὡς Ἀρτεμίδωρος, & qu'au nom d'Alonis on joignit dans la suite le mot celtique *mag*, qui signifioit *ville*, *habitation*; mais *Alonis*, que Méla nomme *Alone*, & Ptolémée *Alonæ*, est une ville de l'Espagne Tarragonoise, située à l'extrémité du royaume de Valence, à l'embouchure de la Segura; elle se nomme aujourd'hui *Guardiamar*. Le passage d'Artémidore ne conclut rien en faveur de Maguelonne; une partie de l'Espagne Tarragonoise peut fort bien être désignée par le mot Μασσαλία, parce que les Marseillois fondèrent plusieurs colonies dans cette province.

Dans la contrée des étangs des Volces, Méla place encore *castellum Lateræ*; l'identité du nom fait croire à M. Ménard que ce château étoit à peu près dans l'endroit où l'on voit aujourd'hui le village de Lates, à une lieue de Montpellier, à l'embouchure du Lez, sur le bord des étangs. Cette opinion paroît insoutenable à M. Astruc, 1.<sup>o</sup> parce que le bourg de Lates est trop nouveau pour avoir été connu de Méla: 2.<sup>o</sup> parce que Méla ne décrit que les lieux situés sur la route de Rome en Espagne; or cette route passoit à deux lieues de Lates: 3.<sup>o</sup> parce que Méla suit cette route d'orient en occident; or il parle du fleuve de Lez avant de parler du *castellum Lateræ*; il falloit donc que le château dont il parle fût à l'occident du Lez, au lieu que Lates est à l'orient de ce fleuve: ce village n'a donc aucun rapport au *castellum Lateræ*. M. Ménard répond que le village peut être nouveau dans l'état où nous le voyons aujourd'hui, & avoir une origine ancienne; il fera bâti sur les ruines de l'ancien château: aux deux autres raisons il répond qu'on suppose gratuitement que Méla s'est absolument assujéti à suivre la route de Rome en Espagne, sans s'en écarter d'un pas; il paroît qu'il n'a cherché qu'à donner une idée générale du pays où cette route passoit. En un mot, ces raisons paroissent trop foibles à M. Ménard, pour détruire celle qui se tire de la ressemblance sensible entre les deux noms. L'opinion que propose M. Astruc, ne paroît pas mieux appuyée que les raisons par lesquelles il refute l'autre sentiment; ce sont de part & d'autre des suppositions gratuites: il conjecture que ce *castellum*

Vales. notit. in  
voce Magalone.  
Astruc. p. 131.



*Lateræ* devoit être renfermé dans l'enceinte qu'occupe aujourd'hui Montpellier, & que c'étoit un bourg placé sur la colline appelée dans la suite le *Havre de S.<sup>t</sup> Denys*, & où l'on a depuis bâti la citadelle de Montpellier: il se fonde sur ce que ce lieu se rencontroit sur la route de l'Italie, & qu'il étoit élevé sur une colline; mais on ne retrouve en ce lieu aucune trace du nom *Lateræ*, aucun vestige d'antiquités qui puisse étayer cette conjecture.

*Ledum flumen*; le Lez prend sa source à trois lieues au dessus de Montpellier, & se décharge dans l'étang de Maguelonne; Méla en parle, mais Pline n'en dit rien, noi. plus que de la petite rivière de Colafon, qui coule à un quart de lieue de Montpellier au levant, & se jette dans les mêmes étangs. Avienus est le seul auteur ancien qui en fasse mention, sous le nom de *Classius amnis*; la contrainte du vers l'a probablement obligé d'abrégier ainsi le nom de *Colassius*, qui doit avoir été le véritable nom de cette rivière.

*Pén. Hist. Nat.*  
l. IX, c. 2.

On peut voir dans Pline la manière dont on faisoit la pêche des mulets dans les étangs de Lates; ce récit, tout fabuleux qu'il est, a trouvé croyance chez les écrivains postérieurs; de ce nombre sont Élien, Oppien, Cardan, Albert le grand, Rondelet & Isaac Vossius.

*Agatha quondam Massiliensium.* « On y trouve la ville d'Agde, qui étoit autrefois aux Marseillois. »

*Lib. IV.*

Agde est sans contredit une des plus anciennes villes des Gaules; elle est située près de l'embouchure de l'Éraut, dans la mer, sur la rive gauche ou orientale de cette rivière. Les Marseillois la bâtirent & en firent une de leurs colonies. Strabon confirme ce sentiment: Étienne de Byzance en fait une ville des Liguriens ou des Celtes; il auroit parlé plus juste s'il eût dit qu'elle étoit bâtie dans le pays de ces anciens peuples: ce qui doit surprendre, c'est que cet auteur ait en même temps rapporté le témoignage de Scymnus, qui avoit dit, dans sa description de l'Europe, qu'Agde étoit une ville des Phocéens, c'est-à-dire des peuples que les Marseillois reconnoissoient pour leurs fondateurs. Timosthène, qui vivoit sous Ptolémée

*Est.*

Philadelphie, avoit dit, dans son ouvrage intitulé *Σταδιασμός*, que cette ville portoit le nom d'Ἀγαθὴ τύχη, *bonne fortune*, ensuite le substantif se perdit, & l'adjectif resta seul.

Ptolémée distingue deux villes de ce nom; il parle de l'une au commencement de sa description de la Gaule Narbonnoise, *Lib. II, c. 10.* & la place sous le vingt-deuxième degré quinze minutes de longitude, & le quarante-deuxième degré cinquante minutes de latitude; à la fin du même chapitre il nomme une isle & une ville ΑΓΑΘΗ, sous le vingt-deuxième degré trente minutes de longitude, & le quarante-deuxième degré dix minutes de latitude. On voit, par la position, qu'il distingue nettement ces deux villes; il s'agit de découvrir où pouvoit être située la seconde, qui étoit de quinze minutes plus orientale & de quarante minutes plus méridionale que la première. Ptolémée la place dans une isle, à dix minutes sud de l'isle de Brescou, qu'il appelle *Blafcon*. M. de Valois donne ici le démenti à Ptolémée, & malgré la différence de latitude exprimée par ce Géographe, il confond ensemble ces deux isles, quoique le peu d'étendue de l'isle de Brescou ne permette pas de croire qu'il y ait jamais eu de ville. D'autres auteurs supposent que ce que dit Ptolémée de l'isle & de la ville d'*Agatha*, doit s'entendre de l'isle & de la ville de Maguelonne, mais cette opinion n'a aucun fondement: avouons plutôt notre ignorance, d'autant plus que Ptolémée est le seul auteur qui fasse mention de cette seconde *Agatha*.

*Notit. Gall. in  
verbo Agatha.*

*Sanfon, disquis.  
in Pharam.  
Asin. p. 65.*

Agde, qui étoit une ville des Volces, non pas Arécomiques mais Tectosages, devint un port de mer dont l'ancienneté ne cédoit, entre tous les ports du Languedoc, qu'à celui de Narbonne; cependant l'accès en étoit difficile, à cause des attérissemens formés par l'Éraut à son embouchure: les Ambassadeurs que le roi Chilpéric avoit envoyés à Tibère, empereur d'Orient, y firent naufrage en 580, à leur retour de Constantinople.

*Grég. Tur.  
l. VI, c. 2.*

*Et regio Volcarum Tectosagum.* « Et le pays des Volces Tectosages. »

C'est ici l'endroit où commençoit le pays des Volces, divisés

en Tectosages & Arécomiques, & qui faisoient partie de la Gaule Narbonnoise. Les Tectosages s'étendoient vers l'occident, jusqu'à Narbonne & à Toulouse; les Arécomiques à l'orient & au Nord, où ils confinoient au pays des *Helvii* & des *Vellauni*, peuples du Vivarais & du Vélai.

*Atque ubi Rhoda Rhodiorum fuit.* « Avec le lieu où étoit la ville de Rhode, que les Rhodiens avoient bâtie. »

Cette ville de *Rhode* étoit située à l'embouchure du Rhône; quelques auteurs prétendent que Pline parle ici de la ville de Rosès, appelée alors *Rhoda* ou *Rhode*, dans l'Espagne Tarra-gonoise, & que Strabon nomme *Rhodope*, & Ptolémée *Rhodipolis*; mais quel rapport cette ville auroit-elle avec la Gaule Narbonnoise & les embouchures du Rhône? La ville dont Pline fait ici mention est, selon les apparences, la même que  
*Lib. IV.* Strabon nomme *P'ón*, & qu'il joint à la ville d'Agde, *Α'γαθή*. Casaubon a fort bien conjecturé qu'il falloit séparer ces deux mots dans le texte de Strabon, *τὴν δὲ Π'όνιν καὶ Α'γαθήν*, & que ce Géographe nommoit deux villes différentes, celle de *Rhode*, qu'il appelle *P'ón*, & celle d'Agde, *Α'γαθή*. C'est encore la même ville qu'Étienne de Byzance nomme *Ρ'οδανουσία*, & qu'il place dans le district de Marseille, *πόλις ἐν Μασσαλίᾳ*; c'est-à-dire que c'étoit une dépendance de Marseille. Pline prétend qu'elle avoit été bâtie par les Rhodiens, ce qui n'est pas contradictoire.

*Unde dictus, multo Galliarum fertilissimus, Rhodanus amnis.*  
 « Et d'où le Rhône a pris son nom, le fleuve le plus fertile des Gaules. »

*Notit. Gall.  
 in verbo Rho-  
 danus.*

*Phaleg. l. III,  
 c. 6.*

*Pag. 46 v  
 448.*

Les modernes proposent d'autres étymologies; M. de Valois dérive le nom du Rhône de la langue grecque; il trouve dans le mot *Ρ'οδανός* celui de *rapide*: Bochart croit y trouver le mot arabe *rhaḥlīnī*, qui signifie *jaune*, parce que les Gaulois dont ce fleuve arrosoit le pays, avoient les cheveux blonds. M. Astruc fait venir ce nom du mot celtique *rhodég*, qui signifioit *couler avec rapidité*. M. Ménard s'en tient à l'étymologie de Pline, mieux instruit, sans doute, de ces origines; ce qu'il dit ici n'a rien que de vrai-semblable. Les Rhodiens arrivés, dans  
 le



le cours de leurs navigations, à l'embouchure d'un grand fleuve qu'ils ne connoissoient pas, y fonderent une ville de leur nom, & durent donner la même dénomination au fleuve.

*Ex Alpibus se rapiens, per Lemannum lacum, segnemque deferens Ararim, nec minùs se ipso torrentes Isarum & Druentium.* « Qui descend des Alpes, passe à travers le lac Lemman, reçoit la Saône, connue par la lenteur de ses eaux, l'Isère & la Durance, dont le cours n'est pas moins rapide que le sien. »

Les Alpes, dont Pline parle ici, sont le mont *Adula*, aujourd'hui le mont S.<sup>t</sup> Gothard, situé à la jonction des alpes Rhétiennes & Pennines. Pomponius Mela décrit très-bien en peu de mots la source du Rhône, son passage au travers du lac de Genève, & son cours jusqu'à la mer: *Rhodanus non longè ab Iabri Rhenique fontibus surgit. Deinde Lemano lacu acceptus tenet impetum, seque per medium integer agens, quantus venit egreditur. Inde contrà in occidentem ablatu, aliquandiu Gallias dirimit. Post cursu in meridiem abducto hæc intrat, accessuque aliorum amnium jam grandis & subinde grandior, inter Volcas & Cavaras emititur.* La lenteur de la Saône & la rapidité de l'Isère & de la Durance, sont célèbres dans les historiens & les poètes.

*Libyca appellantur duo ejus ora modica; ex his alterum Hispanicæ, alterum Metapinum; tertium idemque amplissimum Massaliaticum.* « Les deux plus petites de ses embouchûres sont appelées Libyques; l'une porte le nom d'Espagnole, l'autre de Metapine, la troisième embouchûre, qui est la plus grande, s'appelle Marseilloise. »

M. Ménard trouve une grande difficulté dans ce nom de *Libyques*, donné à deux bouches du Rhône: qu'avoit de commun la Libye avec ce canton de la Gaule Narbonnoise? Dirait-on, avec M. de Valois, que la situation de ces embouchures vis-à-vis de la Libye, leur en fit donner la dénomination? cela est sans apparence: d'ailleurs ce nom auroit dû être donné à la plus grande embouchûre plutôt encore qu'aux deux petites. Faudrait-il dire, avec M. Astruc, que la Libye étoit autrefois censée s'étendre jusque-là? il est vrai qu'Avienus termine la Libye au Rhône; mais plutôt que d'adopter une

idée si singulière, ne doit on pas dire qu'il y a faute dans le texte d'Avienus, & qu'au lieu de *Lilyam* il y faut lire *Ligyam*? M. Ménard est disposé à croire que la même faute s'est glissée dans le texte de Pline, & qu'au lieu d'*ora Libyca* il faut lire *ora Liguria*, c'est-à-dire *Liguria*. On sait que toute la côte, depuis le Rhone jusqu'à Empories, en Espagne, porta chez les Anciens le nom de *Ligurie*, *Λιγυριὰ*; Scylax le dit formellement; Vossius, sur Mela, propose cette correction, & M. Ménard l'adopte malgré le P. Hardouin, qui dit que tous les manuscrits portent *Libyca*. Quant à ce que dit M. Astruc, que les Liguriens ayant encore plus long-temps habité la rive orientale, la grande embouchure, qui est à l'orient, auroit mieux mérité le nom de *Ligycum*, M. Ménard répond qu'il fustit que les Liguriens aient habité quelque temps sur la rive occidentale, & que ces dénominations sont souvent fondées sur le caprice des habitans, qui ne suivent pas toujours une analogie raisonnée.

L'embouchure la plus occidentale avoit pris le nom d'*Espagne*, parce qu'elle étoit plus proche de l'Espagne; elle s'appelle aujourd'hui le *Grau d'orgon*. Le mot *grau* est dérivé de *gradus*, *entrée*. C'est-là que vient aboutir la petite branche ou braslière du Rhone qui passe à Fourques, & dont on a fait une dérivation du côté du couchant vers Peccais, pour servir au transport des sels; ce qui a formé une nouvelle embouchure, qu'on nomme le *Grau neuf*.

La seconde embouchure occidentale s'appeloit, selon Pline, *L. III, c. 11, Metapinum*; ce nom paroît défiguré; Pline parle ailleurs d'une île qu'il appelle *Metina*, située à la même embouchure du Rhône dont il est ici question; d'où l'on peut conjecturer qu'il faudroit lire ici *Metinum* ou *Metanium*, parce que dans quelques manuscrits on lit *Metania* au lieu de *Metina*. On trouve encore aujourd'hui sur la même embouchure quelques îles qui portent le nom de *Tines*; ces îles sont connues sous le nom de *Janatan* & de *S.<sup>te</sup> Anne*. La grande branche du Rhône qui passe à Arles y a son embouchure, & ces îles partagent cette embouchure en trois *graus*; le *grau du midi*

Page 2.

*L. III, c. 11,*  
*dit. Hard.*

*Astruc. p. 48.*

*Hard. ibid.*

ou le grand grau, le grau de S.<sup>te</sup> Anne, & le grau de Sauzete.

Enfin la troisième embouchure, nommée *Massaliatique*, étoit la plus proche de Marseille; c'est dans celle-la que se terminoit le fossé de Marius, dont M. Ménard parlera bien-tôt. Cette embouchure étoit profonde, & capable de porter les plus grands navires; aussi Pline la dit la plus grande de toutes, *adempte amplissimum*; mais les fréquens atterrissemens du Rhône l'ont depuis long-temps entièrement comblée.

Pline fixoit au nombre de trois les embouchures du Rhône; les Anciens n'ont pas été uniformes sur ce point; Polybe, Strabon & Ptolémée n'en comptent que deux; Timée, Diodore de Sicile & Avienus en comptoient cinq, & Apollonius de Rhodes jusqu'à sept.

*Strab. l. IV.  
Ptol. l. II. c. 10.  
Diod. Sic. l. V.  
Avien. l. 80.  
Apoll. Rhod.*

*Sunt aeniores & Heracleam oppidum in ostio Rhodani fuisse.*  
« Quelques-uns disent qu'à l'embouchure du Rhône étoit une ville nommée Héraclee. »

La manière dont Pline s'exprime, laisse entrevoir qu'il doutoit que cette ville eût jamais existé; en effet, nous ne la trouvons mentionnée dans aucun des Géographes qui l'ont précédé; Étienne de Byzance seulement en place une de ce nom dans la Celtique en général. Une inscription découverte sous le règne de Charles V, & rapportée par Bouche, en son histoire de Provence, dit qu'Ataulphe, roi des Visigoths, avoit choisi Héraclee pour sa résidence. Sur la foi de ce monument, Spon & du Cange placent Héraclee à S.<sup>t</sup> Gilles; d'autres la mettent à S.<sup>t</sup> Remy, où l'inscription a été trouvée; mais le fondement de ces deux opinions est également ruineux, d'habiles Critiques ont prouvé depuis peu que cette inscription est fautive & supposée.

*Lib. III, c. 5.  
Spon. M. 172  
Du Cange,  
d. 1. 1. p. 172.  
Spon. l. 1. p. 172.  
Du Cange, l. 1. p. 172.  
du Cange, l. 1. p. 172.  
du Cange, l. 1. p. 172.  
& p. 172.*

S'il falloit se déterminer sur la position de cette ville, en supposant qu'elle ait jamais existé, M. Ménard la placeroit au dessous de l'endroit où l'on a depuis bâti la ville de S.<sup>t</sup> Gilles. La raison qu'il en apporte c'est qu'elle étoit, selon Pline, près d'une embouchure du Rhône; or ce ne pouvoit être que près de l'embouchure Espagnole; celle qui portoit le nom de *Massalinum* étoit occupée par l'ancienne ville de *Rhoda*, & celle



qui s'appeloit *Massaliotique* l'étoit par *Anatilia*, à la gauche du Rhône.

*Ultrà, fossæ ex Rhodano, C. Marii opere & nomine insignes.*  
 « Au-delà on trouve les fossés qui viennent du Rhône, & qui sont célèbres par les travaux & par le nom de C. Marius. »

Les canaux dont parle ici Plinè furent faits par Marius l'an de Rome 652, lorsque ce Général vint disputer le passage du Rhône aux Cimbres, qui avoient quitté l'Espagne & passé les Pyrénées pour pénétrer en Italie par les Alpes. M. Ménard a déjà traité de cette expédition de Marius, dans un Mémoire sur l'arc d'Orange; il se borne ici à faire connoître le célèbre canal que ce Général fit creuser dans cette occasion.

*Mém. Acad.  
 volume XXVI,  
 p. 335.*

Plutarque, dans la vie de Marius, nous apprend que ce guerrier ayant campé ses troupes le long du Rhône, se trouva gêné pour les subsistances, parce que l'embouchure du fleuve par où il pouvoit en faire venir, étoit remplie de vase & de sable que les eaux de la mer y amassoient, de manière que les bancs rendoient l'entree de la rivière étroite & dangereuse pour les vaisseaux de charge: afin de remédier à cet inconvénient, ajoute Plutarque, Marius fit ouvrir une large & profonde tranchée, dans laquelle il détourna une grande partie de l'eau du Rhône, & la conduisit jusqu'à un endroit favorable de la côte, où l'eau s'écouloit dans la mer par une embouchure profonde, capable de porter les plus grands navires, & en même temps tranquille, unie, nullement exposée aux vents ni aux vagues de la mer: ce fossé retient encore aujourd'hui le nom de Marius. Tel est le récit de Plutarque.

*Lib. IV.*

Strabon dit que Marius donna la propriété de ce fossé aux Marseillois, en récompense des services qu'ils avoient rendus dans la guerre des Cimbres, & que la douane qu'ils faisoient payer aux bâtimens qui montoient ou qui descendoient, leur rapportoit un profit considérable: il ajoute que de son temps ce passage étoit devenu difficile, par la rapidité des eaux, par les attérissemens, & parce que la côte étant basse, on le distinguoit avec peine lorsque le temps étoit embrumé; de sorte que les Marseillois y avoient construit des tours pour servir

de signal. Il reste encore des vestiges de ces tours dans celles qui portent aujourd'hui le nom de Margier, de Maulager, & dans quelques autres.

Il est question de déterminer l'endroit précis où commençoit & où finissoit ce canal; pour y réussir, M. Ménard fixe d'abord la position du camp de Marius; les vestiges en subsistent encore près d'un village de Provence appelé *Castelnau*, entre l'étang de Martègues & la mer. Baudrand l'a mal-à-propos placé dans la Camargue, en latin *Camaria*, dont il dérive le nom de *castra Mariana*. M. Ménard réfute solidement cette opinion; la Camargue est une île presque triangulaire, formée de deux côtés par deux bras du Rhône, & de l'autre par la mer; elle est située à l'occident du grand bras du Rhône, & éloignée d'environ deux lieues du fossé de Marius. Ce Général, qui vouloit faire venir commodément de Marseille les subsistances de ses troupes, auroit-il choisi pour son camp un terrain si éloigné du canal qu'il faisoit creuser? de plus, ce canal étoit à l'orient du Rhône. L'étymologie du nom de *Camaria* est tout-à-fait frivole; 1.<sup>o</sup> ce nom n'est que du temps de la basse latinité, il ne se rencontre dans aucun ancien auteur; 2.<sup>o</sup> ce mot présente dans le françois les traces de la véritable origine. M. Ménard a fait voir, dans son histoire de Nîmes, que dans les noms des différens lieux des provinces méridionales de la Gaule, la terminaison *argues* dérive du mot *ager*. Ces lieux avoient originairement appartenu à des cliens ou à des affranchis de Romains distingués, qui s'étoient établis dans les colonies; ces cliens ou affranchis portoient le nom de leurs patrons, & le donnoient aux cantons dont ils devenoient propriétaires; c'est ainsi que Caissargues, au voisinage de Nîmes, avoit appartenu à un Cassius, d'où *Cassii ager*, & ensuite par corruption *Caissargues*; Camargue pourra donc venir de *Cami ager*: le nom de *Camus* n'est pas inconnu chez les Romains; on trouve, dans Gruter, un Fabius Camus: toute autre étymologie paroît à M. Ménard forcée & mal fondée.

*Hist. de Nîmes,*  
tom. I, note 15,  
p. 61 & suiv.

*Grut. inscript.*  
DCCCXXXII. 12

La position du canal de Marius n'est pas moins certaine que celle de son camp; Pomponius Mela, après avoir parlé

Lib. II, c. 5. de Marseille, dit qu'entre cette ville & le Rhône on trouve la ville appelée *Maritima*, bâtie sur l'étang des *Avatiques*, & le fossé de *Marius*, qui par un canal navigable porte dans la mer une partie des eaux de ce fleuve. Ce fossé est comblé depuis longtemps; il en reste seulement quelques vestiges près d'un village de Provence appelé *Fos*: on voit sensiblement que ce nom dérive de celui de *fossa*.

Page 49. M. Astruc, d'après les éditions d'Hermolaus Barbarus & de Daléchamp, lit ainsi cet endroit de Pline, *Ultra fossam ex Rhodano C. Marii opere & nomine insignem, stagnum Astromela*; d'où il conclut qu'on ne doit admettre que deux embouchûres du Rhône, outre le fossé de Marius, savoir l'embouchûre de la branche orientale, qui passe à Arles, & celle de la branche occidentale ou brassière, qui passe à Fourques. Cette opinion est réfutée par tout ce que M. Ménard a dit ci-devant sur les trois embouchûres du Rhône, que Pline compte, & qu'il distingue du fossé de Marius. L'itinéraire d'Antonin donne aussi cette distinction pour certaine, puisqu'il met une distance fixe du fossé de Marius au lieu qu'il appelle *ad gradum*, qui est le *grau* de Passon, ou l'embouchûre orientale du Rhône. C'est dans cette embouchûre que se terminoient les fossés de Marius; & peut-être étoit-ce encore une raison qui avoit fait donner à cette embouchûre le nom de Massaliotique, parce que, comme on l'a dit plus haut, la propriété de ce fossé avoit été donnée aux Marseillois.

*Stagnum Mastramela; oppidum Maritima Avaticorum.* « L'étang *Mastramela*; la ville des *Avatiques* nommée *Maritima* ».

Lib. IV. Les Géographes qui ont précédé Pline désignent l'étang de *Mastramela*, mais sans le nommer; Strabon dit qu'au dessus des embouchures du Rhône étoit un lac assez considérable, qui communiquoit avec la mer, & qui abondoit en huîtres & en bons poissons: il relève ensuite l'erreur de ceux qui mettoient au nombre des embouchûres du Rhône, le canal par lequel cet étang se rend dans la mer, ce qui est, dit-il, impossible, puisque le lac est séparé du fleuve par l'interposition d'une montagne. Cette montagne, dont parle Strabon, est celle qui



est placée entre le village de Fos & le lieu d'Illres ; & par conséquent l'étang que Pline appelle *Masframela*, ne peut être que celui de Martègues. Mela appelle cet étang l'étang des Avatiques, parce qu'il étoit proche de la ville capitale de ces peuples.

Il s'ensuit de-là que la ville des Avatiques est celle de Martègues ; Bouche rejette cette opinion, & veut que ce soit Marnagnane, sur le bord oriental de l'étang ; sa raison est que Martègues n'a pas plus de cinq cents ans d'antiquité ; mais Marnagnane porte-t-elle des marques d'une ancienneté plus reculée ? Ce n'est qu'une preuve négative, qui ne conclut rien ; il suffit que la position de Martègues convienne avec celle de *Maritima Avaticorum* ; or elle s'y rapporte beaucoup mieux que celle de Marnagnane : cette ville, selon Étienne de Byzance, s'appeloit aussi *Masframela*, comme l'étang sur lequel elle étoit bâtie. Aujourd'hui Martègues est formé de trois petites villes contigües, dont la première se nomme Jonquières, la seconde l'Isle, & la troisième Martègues.

*Superque campi lapidei, Herculis praeliorum memoria ; regio Avaticorum.* « Plus haut les champs pierreux, connus par les combats d'Hercule ; le pays des Anatiliens ».

Les champs pierreux, que Pline met au dessus de la ville des Avatiques, forment une partie du territoire d'Arles, qu'on appelle aujourd'hui *la Crau* ; c'est une plaine de sept lieues de circonférence, remplie de cailloux ; *Craig, crag, carreg*, mots celtiques encore en usage dans la basse Bretagne & dans le pays de Galles, signifioit *pierre, rocher* : Bochart, qui ne reconnoit de primitive origine pour toutes les langues que les langues orientales, observe que le mot *crac*, en hébreu, signifie *rocher*. Malgré cette immense quantité de cailloux, ce terrain est un des plus fertiles de la Provence ; il produit de très-bons grains, les meilleurs vins du pays & d'excellens paturages.

Ce grand nombre de cailloux a fait naître une fable que Pline n'a pas rejetée, *Herculis praeliorum memoria* ; elle est bien ancienne, puisqu'elle étoit déjà connue du poëte Eschyle, cinq cents ans avant J. C. Pomponius Mela nous la donne comme une tradition qu'il n'a garde de garantir : *Lapidens, ut vocant*

*Lib. III, c. 6.  
p. 172.*

*Camden, Britann. de primis incolis.*

*Davies, diction. Britann. Lat. Resireau, dict. bas - Breton & François.*

*Chabons, dict. bas - Breton & François.*

*Bochart, Canaan, l. I, c. 42.*

*campus ; in quo Hercules contra Albionem & Bergiona Neptuni liberos dimicantem cum tela desuissent , ab invocato Jove adjutum imbre lapidum ferunt ; credas pluisse ; adeò multi passim latè jacent.*

Les Anatiliens étoient certainement en Provence, à la gauche du Rhône, il n'y a de difficulté que sur leur position précise. Baudrand veut qu'ils aient occupé la Crau & la Camargue ; le P. Hardouin les place dans le territoire d'Arles, sans rien dire de plus précis ; il se fonde sur la fautive inscription trouvée à S.<sup>t</sup> Remi, dont il a été parlé plus haut. Tout ce qu'on peut conclure du récit de Plinè, c'est qu'ils étoient à l'orient de la Crau.

*Et intus Desuviatum Cavarumque.* « Et dans l'intérieur, celui des Désuviates & des Cavares. »

Les Désuviates occupoient une portion du pays situé à la gauche du Rhône, qui forme le territoire de Tarascon. M. Ménard remet au Mémoire suivant ce qu'il doit dire sur ces peuples.

A la suite des Désuviates, en remontant le Rhône, étoient placés les Cavares, qui s'étendoient jusque dans le Dauphiné ; leur ville principale étoit Avignon. Il semble que Strabon

*Lib. IV.*

*Notit. Gall.  
p. 164.*

indique encore une autre ville, près de laquelle il place deux rivières, du nombre de celles qui viennent des Alpes, outre la Durance & l'Isère ; mais cet endroit de Strabon est corrompu : on peut voir les notes de Casaubon sur cet article de Strabon, & celles de Joseph Scaliger sur Aufone. M. de Valois corrige ce passage de manière qu'il l'entend de Grenoble, nommée autrefois *Cularo* ; mais la correction ne s'accorde pas avec ce que dit Strabon ; & d'ailleurs Grenoble, ainsi que M. de Valois en convient lui-même, étoit du pays des Allobroges, & non pas de celui des Cavares. M. de la Bastie est tenté de lire dans Strabon, *πόλιν καθάραν Ἀραυσίωνα* ; il fonde sa conjecture sur la description de Strabon, qu'il croit pouvoir s'appliquer à Orange, parce que la rivière d'Eygues & une autre plus petite, qui prennent leur source dans les Alpes, viennent près de cette ville se jeter dans le Rhône. La correction est considérable, mais M. Ménard n'en trouve point

point de plus plausible dans un texte si corrompu ; dans toute l'étendue du pays qu'occupaient les Cavares, Orange est la seule ville qui ait dans son voisinage deux rivières venant des Alpes & se jetant dans le Rhône.

*Rursus à mari Tricoriûm, & intus, Tricollorum, Vocontiorum, & Segovellaunorum ; mox Allobrogum.* « Plus loin de la mer, le pays des Tricoriens ; & plus avant celui des Tricolliens, « des Vocontiens & des Ségovellauniens : ensuite celui des « Allobroges. »

M. Ménard explique ces mots, *rursus à mari*, par ceux-ci, *plus loin de la mer* ; & en conséquence il place les Tricoriens dans le territoire situé près du Drac, au nord de Die.

Les Tricolliens avoient pour capitale la ville d'Alarante, dont la table de Peutinger fait mention ; ces peuples s'étendoient dans le territoire de Sistréron.

Les Vocontiens habitoient la partie méridionale du Dauphiné ; ils avoient pour principales villes Vaison, Die, *Lucus Augusti* le Luc, *Tricastini*, dont la capitale porte aujourd'hui le nom de *Saint-Paul-trois châteaux*. Silius Italicus décrivant la route d'Annibal, met les *Tricastini* sur les terres des Vocontiens : *L. III, v. 466.*

*Jamque Tricastinis incedit finibus agmen ;*

*Jam faciles campos, jam rura Vocontia carpit.*

Les Ségovellauniens sont nommés par Ptolémée *Segalauni* : *L. II, c. 10.* ce Géographe leur donne pour capitale Valence ; Plin comprend cette ville entre celles des Cavares. M. Ménard, pour concilier les deux auteurs, conjecture que les Ségovellauniens pouvoient être une subdivision des Cavares ; il ajoute que peut-être faut-il mettre au nombre des lieux qui appartennoient aux Ségovellauniens, Saillans en Dauphiné ; l'analogie du nom peut du moins fortifier la conjecture.

Les Allobroges, que Ptolémée nomme *Allobryges*, occupoient une étendue considérable ; ils étoient placés entre l'Isère & le Rhône d'un côté ; le lac Lemane & une partie des Alpes de l'autre, de sorte qu'ils comprenoient une partie du Dauphiné & de la Savoie : Vienne étoit leur métropole.



*At in ora, Massilia græcorum Phocæensium, fœderata.* « Sur la côte on trouve Marseille, bâtie par les grecs Phocéens, alliée des Romains. »

Tous les anciens Historiens & Géographes s'accordent avec Pline sur les fondateurs de Marseille; mais il n'y a pas entre eux la même unanimité sur l'époque de la fondation: les uns la placent sous le règne de Tarquin l'ancien, environ six vingts ans avant la bataille de Salamine; c'est le sentiment de Timée, cité par Marcien d'Héraclée, de Tite-Live & de Justin; d'autres, avec Hérodote, retardent cette fondation de quarante ou cinquante ans, jusqu'au règne de Cyrus. M. Ménard n'entreprend point ici de discuter ce point de chronologie.

Le titre de *fœderata* se rapporte à l'alliance que cette ville avoit contractée avec Rome dès les premiers temps. Justin le dit expressément: *Cum Romanis propè ab initio conditæ urbis fœdus summâ fide custodierunt.* Ce qui n'est pas démenti, par ce qu'il ajoute peu après, que les Marseillois ayant assisté les Romains de leurs biens, lorsque ceux-ci furent obligés de se racheter des mains des Gaulois, ils en furent récompensés par des distinctions honorables, & que les Romains firent alors avec les Marseillois une alliance d'égal à égal, *fœdus æquo jure percussum*. Il faut entendre que cette seconde alliance fut plus honorable & plus avantageuse aux Marseillois que n'avoit été la première.

*Promontorium Zao; Citharista portus.* « Le promontoire Zao; le port Cithariste. »

Ptolémée appelle le promontoire même *Κισαρις*. Selon les distances marquées dans l'itinéraire d'Antonin, ce doit être cette pointe avancée près de la Ciutat, au levant de Marseille, & qu'on connoît aujourd'hui sous le nom de cap *Sisiat* ou de *Cerchiech* ou *Circié*.

*Regio Camatullicorum; dein Suelteri, suprâque Verrucini.* « Le pays des Camatulliques; ensuite les Suelteres, & plus haut les Verrucins. »

Les Camatulliques, comme le dit fort bien le P. Hardouin sont les peuples du territoire de Toulon, jusqu'au golfe de

Grimaut. On aperçoit des vestiges de leur nom dans celui de Ramatuelle, petit village qui n'est pas éloigné de ce golfe. Les Suelters, nommés *Selteri* dans la table de Peutinger, occupoient la partie méridionale du diocèse de Fréjus: la petite rivière d'Argence, *Argentens amnis*, arrosoit leur contrée; l'ancienne ville d'*Olbia* en faisoit partie, ainsi que celles de Brignole & de Dragnignan. Les Verrucins, plus au nord, étoient où se trouve aujourd'hui Vérignon, qui paroît avoir conservé quelque trace de l'ancienne dénomination.

*In ora autem Athenopolis Massiliensium; Forum Julii, Octavianorum colonia, quæ Pacensis appellatur & Classica; amnis in ea Argentens.* « Sur la côte, on trouve aussi ATHENOPOLIS, appartenant aux Marseillois; FORUM JULII, colonie de la « huitième légion qu'on appelle aussi *Pacensis* & *Classica*; la « rivière d'Argence. »

La position d'*Athenopolis* n'a pas encore été bien connue; quelques modernes la confondent avec *Olbia*, & croient la retrouver dans la ville d'Hières, mais c'étoient deux villes différentes. Mela les distingue nettement: la ville d'*Olbia*, L. II, c. 5, aujourd'hui les Oulves, étoit à la vérité sur la côte; mais elle avoit vis-à-vis les îles Stœchades, position qui ne répond pas à celle d'*Athenopolis*. Ces îles d'Hières, appelées anciennement *Stœchades*, sont nommées par Pline, *Prote*, *Mèse*, qui avoit aussi le nom de *Pomponiana*, & *Hypæa*. D'autres auteurs, & de ce nombre est M. de Mandajors, ne connoissent rien de certain sur *Athenopolis*. M. Ménard la place dans l'endroit où est aujourd'hui le bourg de la Napoule; ce qui l'y détermine, c'est d'un côté la position de ce lieu, qui se trouve près de l'ancienne *Olbia*, conformément à l'ordre que suit Pomponius Mela, & de l'autre, l'analogie entre le nom ancien & le nom moderne.

*Hist. critiq. de  
la Gaule Nar-  
bonn. p. 438.*

*Forum Julii*, Fréjus, doit sa fondation à Jule César; c'étoit un lieu d'assemblée ou un marché, comme le marque le nom de *Forum*; les Soldats de la huitième légion y furent établis en colonie. Pline, d'accord avec les médailles, lui donne encore les surnoms de *Pacensis* & de *Classica*; le premier

indique que cette colonie fut établie à la suite d'une paix; peut-être après celle d'Actium; & le second dérive d'une flotte qu'Auguste y tenoit pour la sûreté de la côte. Strabon appelle cette ville le *havre de César-Auguste*; le port ne subsiste plus aujourd'hui, parce que la mer s'en est depuis long-temps retirée.

La rivière d'Argence, *amnis Argenteus*, a pris ce nom de la clarté de ses eaux; elle se jette dans la mer près de Fréjus.

*Regio Oxubiorum Ligaunorumque: super quos Suetri. Quariates, Adunicates.* « Le pays des Oxubiens & des Ligaunes: au dessus desquels sont les Suêtres, les Quariates & les Adunicates. »

Pline rappelle ici les différens peuples qui occupoient les environs de la côte; il commence par les Oxubiens qui étoient le plus près de la mer; ils confinoient à la côte près de *Lib. IV.* Cannes: Strabon en parle, & les appelle Οἱ Ἰβήριαι Λίγυες. Les *Hard. in Plin.* Ligaunes paroissent avoir habité la contrée qui forme le territoire de Grasse.

Au dessus de ces peuples, Pline en place trois autres qui *Lib. III, c. 1.* sont fort obscurs. Les Suêtres sont mentionnés dans Ptolémée; il les place dans les Alpes maritimes, & leur donne pour capitale une ville qu'il appelle Σαλίνας; quelques-uns croient que ce peut être Saluces; d'autres Seillans, au diocèse de Sénez: la position répugne à ces deux opinions; M. Ménard croit *Lib. III, c. 2.* plutôt, après Bouche, que c'est la petite ville de Castellane sur le Verdon, rivière qui coule dans le territoire de Sénez, & qui se jette dans la Durance.

Les Quariates & les Adunicates sont mentionnés dans l'inscription de Suse. On peut conjecturer, par l'ordre du récit de Pline, que ces deux anciens peuples occupoient à peu près l'étendue du pays qui dépend des villes de Sénez & de Digne.

*At in ora, oppidum Latinum Antipolis; regio Deciatium, amnis Varus ex Alpium monte Cema profusus.* « On trouve encore sur la côte *Antipolis*, ville qui jouit du droit Latin; le pays des Déciates, & la rivière du Var, qui coule d'une montagne des Alpes, appelée *Cema*. »

*Antipolis* est maintenant connue sous le nom d'*Antibe*; elle



rapporte sa fondation aux Marseillois, c'est pourquoi Florus l'appelle *Massiliensium urbs* : soumise ensuite aux Romains, elle jouissoit du droit Latin. M. Ménard ne s'arrête pas ici à développer ce privilège, qui a déjà été expliqué par plusieurs auteurs. Cette ville étoit la capitale des Déciates ; Ptolémée la nomme *Ἀντίπολις Δεκατίων* ; & Méla, *oppidum Deciatium Antipolis*. Les Déciates faisoient partie de ce qui compose le diocèse de Grasse.

Strabon place la rivière du Var, qui sort du mont *Cema* ou *Cemenus*, à vingt stades de Nice, & à soixante d'*Antipolis* ; elle reçoit plusieurs autres petites rivières dont fait mention Paul Merula : *recipit*, dit-il, *quæ occidentalior ejus ripa & Gallica, fluvios qui vulgò Gallorum audiunt*, Caremp, Lavaire, Esterou : *quæ orientalior & Italiam spectans*, la Timée & la Vesubie, *quorum alter in itineraria tabula Vulpis nominatur, posterior Credo*. Il faut y joindre encore la rivière appelée Sellonus, qui coule près de *Gilleta*. Lib. IV.

Pline termine ici la description de la Gaule Narbonnoise par la côte de Provence, il n'y comprend pas quelques autres lieux qui appartennoient incontestablement à cette province ; M. Ménard supplée à son silence.

Il commence par la ville de Nice ; Pline la met au rang des villes d'Italie, mais, dit M. Ménard, il suit en cela l'opinion populaire. Il est constant que Nice étoit enfermée dans les limites de la Narbonnoise ; elle avoit été fondée par les Marseillois, qui n'eurent jamais de possessions en Italie : ils l'avoient bâtie, dit Strabon, pour opposer un rempart aux Saliens & aux Liguriens, qu'ils venoient de vaincre. Les Marseillois conservèrent long-temps leur juridiction sur la ville de Nice ; on voit, dans l'évêché de cette ville, une inscription de C. Memmius Macrinus, Quinquevir de Marseille, qualifié Préfet, *Jofredi, Nicæa civit. p. 6.* Lib. III, c. 7.

PRAEFECTO AGONOTHETAE EPISCOPO NICAENSIVM. Lib. IV.

L'ancienne ville de *Cemenclium* faisoit aussi partie de la Narbonnoise ; Pline la met encore mal-à-propos en Italie ; il en fait Lib. III, c. 6.

la capitale des *Vediantii*, anciens peuples des Liguriens chevelus, appelée par Dion Cassius *Αἰγυες Κομίται*, & par Pline, *Capillati*. Ptolémée appelle cette ville *Κεμενέλεον ὀυεσδιαντίων*; l'itinéraire d'Antonin la nomme *Cemeneleum*; la notice des Gaules la place dans la Viennoise quatrième & dans les Alpes maritimes, elle la nomme *civitas Cemenelensium*; Pline l'appelle *Cemclion*. Ces différens noms reviennent au même: elle fut ainsi nommée du mont Cema ou Cemenus, d'où sort le Var & dont elle étoit voisine. Elle se trouvoit à un mille & demi de Nice, non point sur le rivage de la mer, comme quelques-uns l'ont cru, mais dans l'intérieur des terres. Il y avoit un amphithéâtre, des thermes, &c. on y a trouvé, en divers temps, des statues, des urnes & d'autres antiquités. Elle fut entièrement détruite par les Sarazins vers 729; ce n'est plus aujourd'hui qu'un médiocre bourg nommé *Cimiez*.

*Josradi, p. 10.*

La petite rivière de Paulon ou Paillon, beaucoup moindre que celle du Var: elle prend sa source près d'un bourg nommé *Escarona*, & reçoit divers torrens dans son cours; elle se jette dans la mer près de Nice, dont elle baigne les murailles du côté de l'occident.

Dans la même contrée étoient divers ports de la Ligurie, qui ne sont guère connus sous leur ancienne dénomination. M. Ménard finit son Mémoire par des éclaircissimens sur cette côte; Ptolémée nomme *Herculis portus* & *Tropæa Augusti*; l'itinéraire d'Antonin place sur la côte maritime du territoire de Nice, *Olivula*, *Anao*, *Avisio*, comme autant de ports.

*Lib. III.*

*Lib. IV.*

*Herculis portus* ou *Herculis monæci portus*. Strabon l'appelle *portus Monæci*, & dit qu'il ne pouvoit contenir ni de grands vaisseaux, ni un grand nombre de navires quels qu'ils fussent; il le place à plus de deux cents stades d'Antipolis; il ajoute que là étoit un temple d'*Hercules monæcus*. Quelques-uns croient retrouver ce port dans Villefranche: deux raisons persuadent à M. Ménard qu'ils se trompent; 1.<sup>o</sup> le port de Villefranche est grand, & propre à renfermer beaucoup & de grands navires; 2.<sup>o</sup> il n'est éloigné d'Antibes que de quatre-vingt-dix stades environ. Ce lieu portoit le nom d'*Hercule*, parce que,

selon Ammien Marcellin, ce héros allant en Espagne combattre Géryon, passa par ces lieux & y construisit un port & une forteresse. L'épithète de *Monæus*, donnée ici à Hercule, marquoit, selon la pensée de Servius, ou que ce héros s'y étoit établi seul après avoir chassé les habitans du pays, ou qu'il y étoit adoré seul, sans mélange d'aucune autre divinité. C'est en cet endroit qu'on a depuis construit Monaco, qui a pris son nom de cette qualification d'Hercule.

Lib. xv.

*Tropæa Augusti*. Jofredi croit que c'est *Torbia* ou *Turpia*; l'itinéraire d'Antonin appelle ce lieu *Alpem summam*: il est situé à deux lieues de Nice. Quelques-uns croient voir encore à Torbia les restes de l'inscription d'Auguste rapportée par Pline; en effet on y voit, sur une pierre antique, des fragmens de deux lignes, où l'on aperçoit encore le mot *Triumpilini*, l'un des peuples mentionnés dans cette inscription. Mais de plus fortes raisons obligent de placer à Suse, *Segusio*, les trophées d'Auguste; plusieurs témoins oculaires assurent que l'inscription de Pline subsiste encore toute entière à Suse, quoique les caractères en soient fort altérés. On assure aussi que dans le jardin d'un particulier de Suse, il reste des fragmens considérables de l'arc triomphal érigé dans le même temps en l'honneur d'Auguste, & sur lesquels on discerne diverses sculptures d'une grande beauté, comme des représentations de sacrifices, &c. Ce fut donc à Suse, & non pas à Torbia, qu'on érigea des trophées à Auguste, après qu'il eût subjugué les habitans des Alpes, & qu'il les eût soumis à la domination Romaine, soit par lui-même, soit par la valeur de Drusus.

Lib. III.

Denche, l. III,  
c. 1.  
August. de la  
Chiesa, par. II,  
p. 368.  
Hofsten.  
Baudrand.

*Olivula portus*. Cet ancien port étoit beaucoup plus oriental que *portus Monaci*; selon l'itinéraire d'Antonin, il étoit à cinq mille pas de Nice. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui *mons Olivi*, où est une ancienne église de S.<sup>t</sup> Michel; on y voit des vestiges d'un ancien château.

*Anao portus*. La distance de ce port est marquée, dans l'itinéraire, à dix-sept mille pas de Nice; M. Ménard pense que c'est aujourd'hui le lieu qu'on appelle *Malo*.

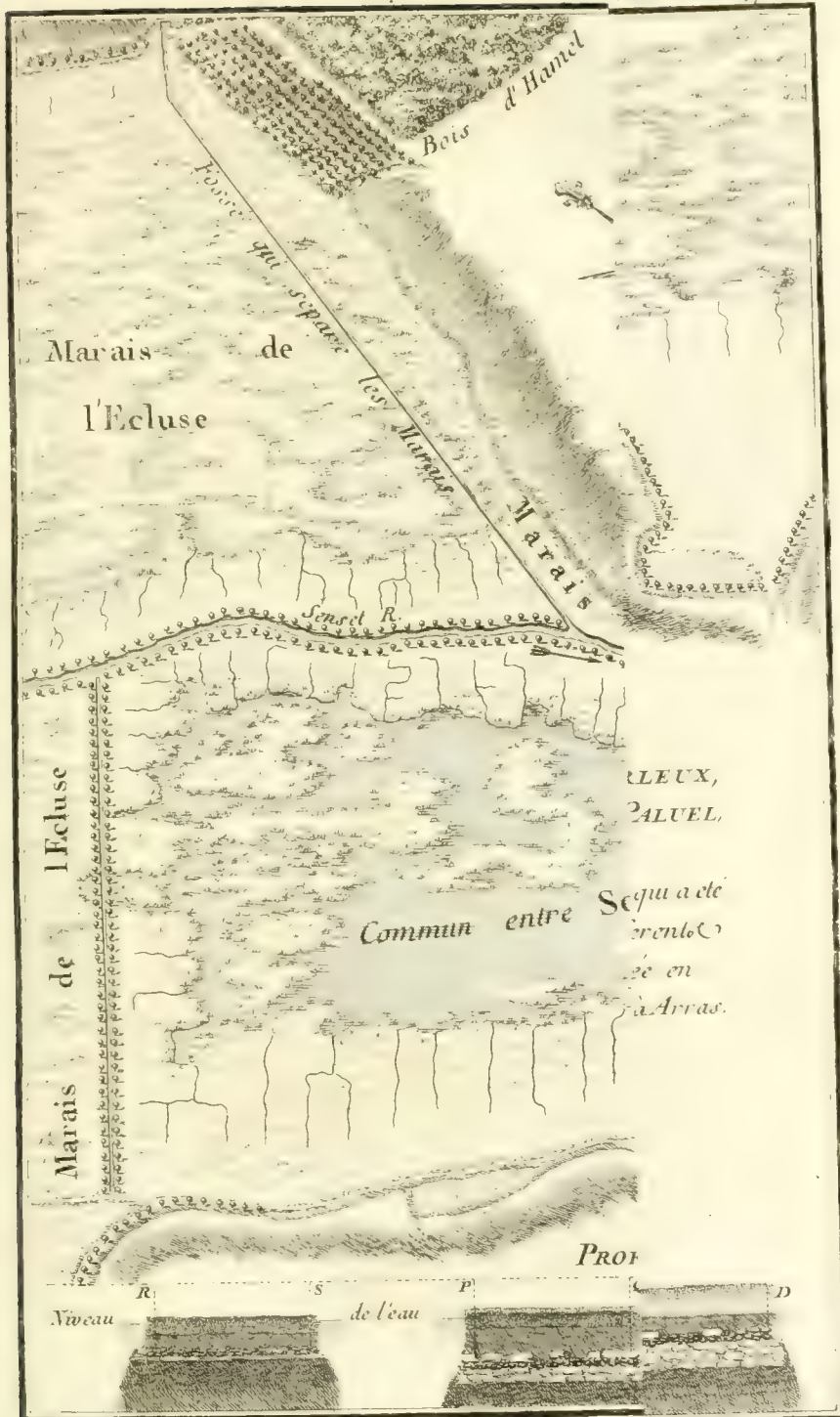


*Avifio portus* étoit à vingt-un mille pas de Nice; c'est, dit M. Méraud, l'endroit où l'on voit aujourd'hui un château situé sur une élévation, *Æsa*.

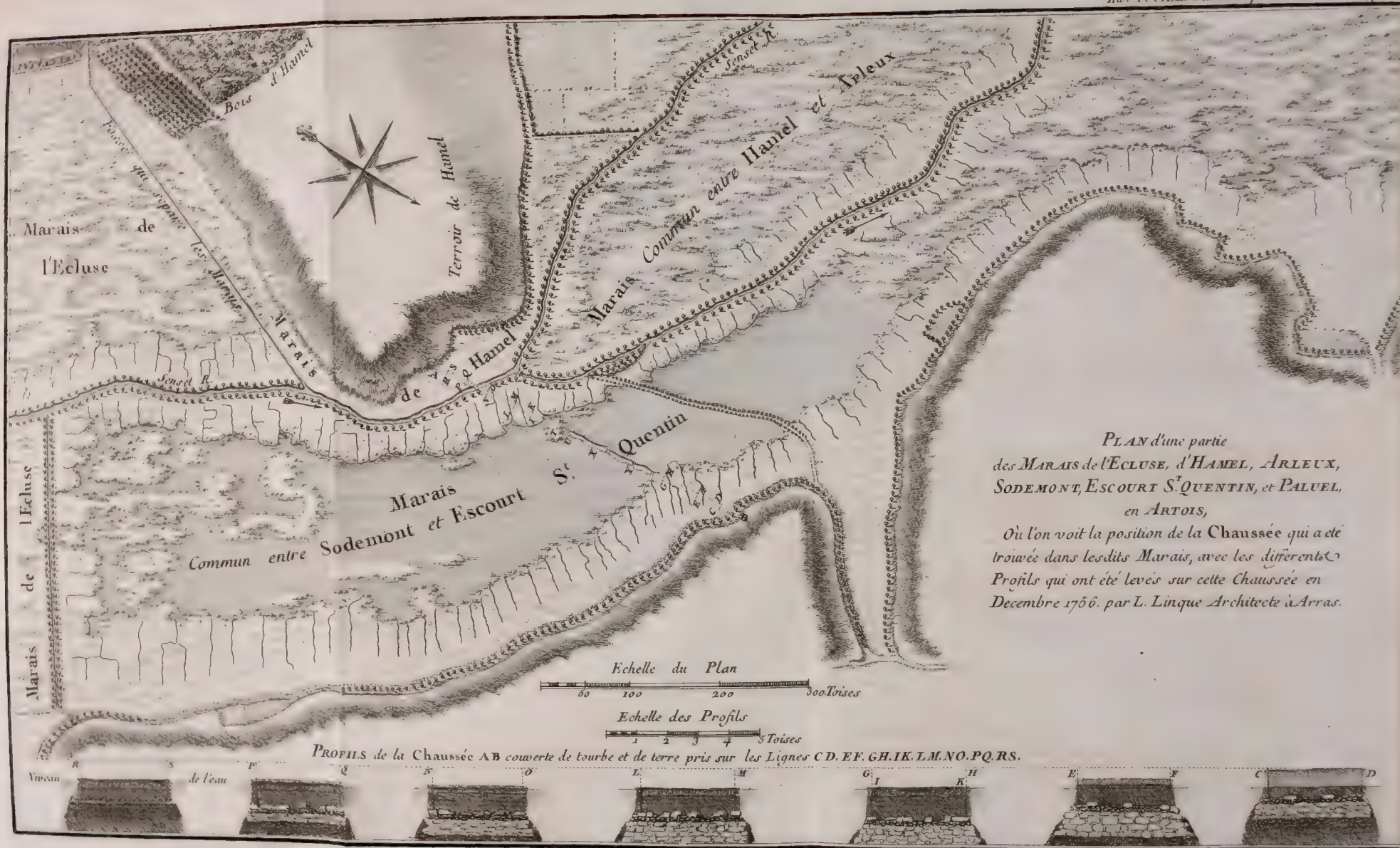
### *SUR UN CHEMIN DES ROMAINS.*

SI les chemins construits par les Romains ont un avantage réel pour l'Histoire & la Géographie ancienne, ceux qu'ils ont pratiqués dans les Gaules nous intéressent principalement; c'est ce qui a engagé M. le comte de Caylus à communiquer, en 1757, à l'Académie la description d'une chaussée Romaine, également remarquable par la singularité de la situation & par le mérite de la construction: les mesures ont été prises, & les observations ont été faites avec la plus grande exactitude par les soins de M. Linque, Architecte d'Arras.

Un marais assez étendu, situé en Artois auprès de Sodemont, d'Escourt-Saint-Quentin & de Hamel, & duquel on tire de la tourbe depuis un temps immémorial, est traversé par un chemin qui se trouve aujourd'hui plus de trois pieds sous l'eau, & dont la bâtisse mérite d'être détaillée, à cause de l'assemblage des matériaux. Cette chaussée, dont la direction a cinq degrés & demi, nord-ouest de la boussole, est placée dans la partie la plus étroite du marais, à une demi-lieue de Hamel, une lieue d'Arleux, autant d'Escourt-Saint-Quentin, & enfin à cinq quarts de lieue de Paluel; on ne retrouve aucune trace de ce chemin sur l'un ni l'autre bord du marais. Comme on pouvoit croire que les terres se sont élevées en proportion des eaux, dans l'espérance de retrouver l'abord ou l'issue de ce chemin, on a creusé au-delà des points *A* & *B*, & même à une plus grande profondeur qu'aux autres endroits dont on donne les profils; mais, soit que ces portions de chemin aient été travaillées avec moins de soin, & que par conséquent elles se soient détruites, ou que cette chaussée n'ait été









été construite que pour le seul objet de traverser le marais, dont le passage a toujours été difficile, car on ne passe point impunément sur les tourbières; on n'a découvert aucune indication de chemin, ni la trace d'aucun travail de main d'homme.

La longueur de cette chaussée est de trois cents soixante-six toises, & la largeur depuis dix-huit jusqu'à vingt-quatre pieds; mais il faut attribuer cette diminution dans la largeur, aux dégradations causées par les hommes qui tirent la tourbe, & qui fouillent à côté de l'ouvrage, & même en quelques endroits par-dessous, jusqu'à la profondeur de dix-huit pieds; ils font chaque jour crouler les bordures de cette chaussée.

Cette belle levée dont l'élévation se trouve développée plus en grand sur le devant du dessein, est composée d'un lit de craie blanche, de quatre pieds six pouces de hauteur aux profils *CD* & *LM*, de cinq pieds aux profils *EF*, *GH* & *IK*, de trois pieds six pouces au profil *NO*, & de douze pouces au profil *PQ*, enfin de six pouces au profil *RS*.

Sur ce lit on en a posé un second de cailloux, il est égal par-tout, il est d'environ huit pouces d'épaisseur; enfin sur ce second lit on a placé des grès brutes de grosseur différente, liaisonnés avec de la menue craie & du gravois: on a seulement remarqué par rapport à l'arrangement de ces grès, que les plus longs & les plus larges étoient posés sur les bords; huit hommes peuvent à peine remuer quelques-uns de ces blocs. Les extrémités, c'est-à-dire les parties de la chaussée les plus voisines de la terre, sont aussi les plus dégarnies de ces grès; il y a beaucoup d'apparence que la facilité de les emporter, a donné occasion à leur enlèvement, sur-tout quand ce monument aura commencé à ne plus servir aux voyageurs par l'augmentation des eaux. On remarque même que plusieurs de ces grès, qui sont demeurés en place, sont les plus brutes & les moins propres à être employés: d'ailleurs il a toujours été aisé d'enlever ces grosses masses en pratiquant avec promptitude des trous, qu'on a eu soin de vider avec des pelles creusées en forme de hollandoises, à mesure qu'ils se remplissoient d'eau; & c'est le moyen qu'on a mis en usage pour lever les

profils dont on donne les détails. Je dois ajouter que plusieurs de ces grès abandonnés dans les trous dont on vient de parler, sont demeurés plus ou moins de temps dans leur place, & qu'ils ont enfin croulé dans le fond des tourbières; on en a encore trouvé de très-considérables aux profils *NO* & *PQ*; mais il n'y en avoit aucun au profil *RS*, & très-peu à ceux qui sont marqués *CD* & *EF*; car ces profils, ainsi que tous les autres, ont été découverts en entier, malgré la difficulté de se mettre à l'abri des eaux.

Au reste ceux qui ont construit autrefois ce chemin, n'ont pas tiré de fort loin les quartiers de grès dont il étoit composé; le sommet des terres, dans les bois de Hamel, fournit cette matière avec abondance, & leur voisinage ne permet pas de douter qu'on n'y ait eu recours.

Une des plus grandes singularités de ce monument, c'est que l'on trouve depuis six jusqu'à dix-huit pieds de tourbe fine dessous cette chaussée, & qu'il y a dessus un autre lit dont la tourbe est de beaucoup moindre qualité; aussi les tourbiers en font peu de cas, & n'en ont tiré qu'autant qu'il a été nécessaire pour pratiquer les coupures ou les séparations que l'on remarque sur le plan; elles interrompent aujourd'hui ce bel ouvrage, & forment plusieurs espèces de petites îles dont il est bon d'avertir pour l'intelligence du dessein. Ces séparations n'ont cependant point été faites sans raison, elles servent au passage des barques chargées de tourbes pour communiquer d'un côté du marais à l'autre.

Il est bon de dire, pour prouver l'exactitude avec laquelle on a levé ces plans, & pour mettre en état de porter des jugemens certains sur la construction de cette chaussée, que dans tous les endroits où il n'a pas été possible de creuser pour lever les profils, on s'est contenté de forer la bâtisse, & c'est ce qu'on a fait aux points *T, V, X, Y*; par ce moyen on a été convaincu de la continuité de la maçonnerie dans les mêmes circonstances, c'est-à-dire toujours d'une hauteur égale, & à peu près de la même largeur qu'aux profils *GH* & *IK*. Je passerois volontiers sous silence le détail suivant, mais comme

il me paroît nécessaire par rapport à l'Histoire Naturelle, c'est-à-dire à la preuve de l'accroissement des terres, je ne puis me dispenser d'en faire mention.

On trouve sur ladite chaussée, au profil *CD*, un lit de tourbe de quinze pouces de hauteur, & environ trois pieds & demi d'argille ou de terre glaise.

Au profil *EF*, trois pieds de tourbe & un pied & demi d'argille.

Aux profils *GH* & *IK*, quatre pieds & demi de tourbe & un pied de gazon tourbeux.

Au profil *LM*, cinq pieds de tourbe & un pied de gazon tourbeux.

Au profil *NO*, quatre pieds six pouces de tourbe & un pied d'argille.

Au profil *PQ*, deux pieds environ de tourbe & deux pieds & demi d'argille.

Au profil *RS*, un pied & demi environ de tourbe & autant d'argille noirâtre.

La petite rivière de Senfet passe sur cette chaussée, entre les profils *NO* & *PQ*; on distingue non seulement son cours quand les eaux sont claires, mais on le reconnoît à leur élévation. Quand on a levé ces profils, il y avoit environ trois pieds d'eau au dessus du chemin, & environ quatre pieds & demi aux endroits sur lesquels cette rivière passoit. Elle a, sans doute, entraîné dans cet endroit, par son courant, le lit de cailloux; car on distingue aisément que les grès portent sur le lit de craie: d'ailleurs on s'aperçoit en tout temps de la retenue & de l'obstacle que la chaussée apporte au mouvement de ses eaux, par le bouillonnement plus ou moins grand qu'on y remarque. Que cet endroit soit en effet le lit de cette rivière, ou qu'elle ait autrefois pris son cours ou plus haut ou plus bas, il n'est pas vrai-semblable qu'on ait construit une chaussée de la nature de celle-ci sans y pratiquer un pont, ou sans y laisser quelque coupure, qu'on traversoit peut-être sur un pont volant. De quelque façon que ce soit, il a fallu laisser un passage à cette rivière; mais après avoir cherché & sondé de toile en toile



sur toute la longueur de ce monument, on n'a trouvé aucune ouverture, & l'on a conclu qu'il y avoit, selon toutes les apparences, un pont de maçonnerie qui s'est écroulé après avoir été engorgé, & dont les débris ne laissent aucune trace, du moins apparente, selon l'examen qu'on en peut faire aujourd'hui, c'est-à-dire sous l'eau.

Après avoir admiré une construction si belle & si solide, M. le comte de Caylus prévient une objection qui se présente d'abord à l'esprit; il semble impossible d'établir un ouvrage pareil à cette chaussée, sur un corps aussi peu solide que la tourbe, sans avoir recours aux pilotis, aux grillages, enfin aux précautions reçues en pareil cas. Mais l'exactitude de celui qui a levé ces plans, & le travail de ceux qui tirent la tourbe sur les côtés les plus proches de la chaussée, bannissent toutes les idées de ces précautions reconnues nécessaires en plusieurs circonstances pour la solidité. Pour faire cesser l'étonnement & présenter des moyens possibles, il est bon de savoir que dans la province de Champagne, & principalement dans la ville de Reims, on trouve tous les jours des exemples de fondations solides, simplement faites avec une craie ou crayon de même nature que celui dont il est question, & que cette construction, pratiquée en Champagne par les Romains mêmes, s'est conservée & est en usage encore aujourd'hui. D'ailleurs M. le comte de Caylus a consulté d'habiles constructeurs; la possibilité de cette bâtisse ne les a point révoltés, & ils l'ont assuré qu'il a dû suffire aux Romains d'ouvrir une médiocre profondeur de la surface de la tourbe sur laquelle ils vouloient élever leur chaussée, pour établir leur premier lit de crayon ou de craie. Cette opinion, confirmée par l'expérience de cet ancien chemin, est d'autant plus probable que cette craie ou ce crayon n'est qu'une première matière de pierre, molle encore, & qui sans être d'un poids excessif, se lie facilement, & produit en peu de temps une masse non interrompue; de plus, son prolongement dans la longueur de la chaussée, qui l'empêche d'appuyer sur un seul point, est capable de lui donner, par sa continuité, une force & une diminution de poids sur le plan.

M. le comte de Caylus passe aux examens physiques, qui serviront à développer la cause de quelques altérations de la surface de la terre ; on verra que ce chemin ne s'est point affaissé, comme on seroit tenté de le croire à l'égard d'un monument construit pour paroître à découvert, établi sur un fond peu solide, & qui après la révolution de plusieurs siècles se trouve absolument caché sous l'eau.

On ne peut douter que les terres placées sur les hauteurs, & principalement celles qui sont cultivées, ne s'abaissent par l'écoulement des pluies, & que par la même raison, les vallées ne s'élèvent successivement. Cette vérité, fondée sur l'expérience, est aussi le fondement & le principe de l'accroissement de la tourbe.

La découverte que l'on fait tous les jours dans ces marais, & principalement dans celui d'Escourt, prouve leur accroissement ; on trouve en effet, dans leur plus grande profondeur, des arbres entiers debout, d'autres renversés, des bois travaillés & des pilotis ; on ne parle pas ici des carcasses entières d'animaux, des meubles & des ustensiles dont on reconnoît l'usage, des vases, des moules à tourbes, des armes & des médailles que l'on retire tous les jours en enlevant cette même tourbe. Ces corps séparés pouvant être descendus par leur poids, ne décident rien sur l'état où se trouvoit la surface du marais, dans le temps qu'ils y ont été jetés ou qu'ils y sont tombés.

Ces faits, qui se retrouvent plus ou moins dans tous les lieux qui fournissent la tourbe, prouvent avec certitude l'accroissement de cette matière ; la situation du marais d'Escourt, qui se trouve peut-être mieux disposé pour l'observation, présente aussi des preuves plus constantes de cet accroissement : M. le comte de Caylus le décrit en peu de mots.

La rivière de Senfét, qui traverse la chaussée & arrose ce marais, reçoit les eaux de plusieurs ravines, quelquefois avec une si grande abondance, qu'elle déborde & s'étend plus ou moins sur la surface du marais ; elle y dépose les fanges & les vases dont cette communication a chargé les eaux. A ces rehaussemens, dont on distingue les matieres qui se trouvent

souvent mêlées avec la tourbe, on peut ajouter ceux des fanges & des vases, qui sont toujours chargées du principal engrès des terres, & conséquemment du nitre le plus pur : ce nitre, joint aux matières sulphureuses & bitumineuses qui abondent dans tous les marais, augmente & accélère la végétation des herbes qui y croissent ordinairement ; leur quantité redouble la hauteur à proportion de celle des eaux que produisent les fontaines supérieures. Ces eaux servent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de digue rampante, en même temps qu'elles concourent à rafraîchir ces plantes ; sans elles la chaleur trop abondante des végétaux auroit séché ces productions presque dès leur naissance.

Il est donc certain que ces fontaines supérieures entretiennent l'accroissement de la tourbe, parce que ces herbes menues, flétries & desséchées en automne, précipitées par le froid de l'hiver, contribuent elles-mêmes par leur pourriture à la croissance & à la végétation des nouvelles plantes. Il est constant que l'élévation supérieure de ces fontaines rendroit aujourd'hui ces accroissemens aussi sensibles qu'ils ont pu l'être dans les siècles précédens ; mais la disette du bois oblige les habitans du pays de recourir à ces herbes pourries, réduites en tourbes\*, & d'en retirer des parties d'un volume considérable. Le secours du feu pour les usages de la vie, est peut-être une des moindres utilités de cette production de la Nature ; le profit que l'on retire de sa cendre mérite plus de considération ; on la répand sur la surface des terres cultivées, & cette cendre leur restitue avec usure les sels féconds que les dégels précipités & les pluies d'orage enlèvent chaque année. Ce détail, qui prouve l'accroissement du marais, suffit aussi pour convaincre que la chaussée est encore sur son ancien plan, & qu'elle ne s'est point affaîlée : ce fait est encore confirmé par une expérience de M. Linque.

\* Ou en Morlenque, c'est le nom du pays.

Après avoir fait une tranchée & levé toute la tourbe ainsi que la terre, qui se trouvoient sur la chaussée au profil *CD*, pour connoître la hauteur des différens lits dont ce monument est composé, on a percé jusqu'à la tourbe sur laquelle l'ouvrage est établi ; mais à peine a-t-on eu le temps de mesurer les hauteurs,



que les eaux ont monté & se sont élevées dans la tranchée d'environ deux pieds au dessus des eaux du marais, ce qui fait voir qu'au pied des terres labourées & élevées, qui sont cottées *A*, il y a des fontaines dont le sommet de suspension des eaux est de beaucoup supérieur à la surface du marais. On voit une de ces fontaines sur le coteau du bois de Hamel, elle est marquée *Z*, & enfermée par une maçonnerie; elle se décharge dans le fossé qui sépare le marais de Hamel de celui de l'Écluse. Toutes les fontaines que produisent les hauteurs voisines de ces marais ont été vrai-semblablement comblées ou engorgées par les terres détrempées & descendues des terres supérieures avec les eaux de la pluie: par conséquent ces fontaines ne peuvent plus se répandre dans ce marais que par une filtration lente & difficile, & qui force peut-être leurs eaux à prendre d'autres cours.

Après ce détail & ces réflexions, qui tiennent à l'Histoire Naturelle, M. le comte de Caylus reprend le personnage d'Antiquaire; il remarque que la bâtisse & la construction de cette chaussée ne laissent aucun lieu de douter qu'elle ne soit un ouvrage des Romains. L'état des Gaules & la nature de son gouvernement ne permettent pas d'attribuer aux Gaulois des entreprises pareilles; on fait au contraire que les vainqueurs du monde étoient attentifs à la construction des chemins, & que par une suite de leur économie militaire, ils savoient que les communications & la facilité des chemins répondent pleinement aux calculs des marches, & par conséquent aux volontés du Général, pour être en état de s'opposer aux entreprises & aux révoltes des peuples conquis. La quantité de chemins capitaux & de branches qui en sortoient, que l'ancienne Gaule nous offre encore aujourd'hui, suffiroit pour faire sentir l'importance de la conquête & la difficulté de la conserver; mais nous sommes d'ailleurs instruits par l'histoire, de la valeur des Gaulois & de la peine que les Romains ont eu à conserver leur domination.

Voici ce que M. le comte de Caylus a trouvé par rapport à ce chemin.

*Itin. Anton.  
et du. Weffel.  
p. 377.*

Les anciens Itinéraires marquent le passage d'une voie Romaine de *Cameracum*, Cambrai, à *Nemetacum*, Arras. L'indication de cette voie se retrouve encore entre ces deux villes, sur le grand chemin d'aujourd'hui, au village nommé *Sauchi-l'Etrée*; on sait que le nom de *strata*, en françois *étrée*, étoit employé pour signifier un chemin construit par les Romains.

*Diction. de du  
Cange, au mot  
Strata.*

De cette voie de Cambrai à Arras il se détachoit sur la droite une autre voie qui n'est pas marquée dans les Itinéraires, elle passoit par *Sauchi-Cauchie*, & l'on ne peut ignorer qu'en Flandre & en Picardie les chaussées Romaines sont souvent appelées *cauchies*, du mot latin *calceia*, *calciata*. Cette voie prenant sa direction vers le nord, traversoit le marais commun de Sodemont & d'Escoart-S.<sup>t</sup>-Quentin dans une longueur de trois cents soixante-six toises, dont on a vu plus haut le plan & la description; elle traversoit ensuite le Sensét, rivière qui tombe dans l'Escaut à Bouchain; continuant la même direction vers le nord, cette voie passoit par le village de Hamel, ensuite au village appelé *Etrée*, situé à une lieue de Hamel, &c. Il seroit inutile, pour l'objet présent, de la suivre plus loin.

Que cette chaussée soit un monument Romain, c'est ce qui est prouvé par la forme, le détail, la solidité de sa construction, & par son alignement avec la voie qui passoit de *Sauchi-Cauchie* à *Etrée*; on ne peut douter que la chaussée étant comprise entre les deux points d'une voie Romaine, n'ait fait une portion de la même voie. M. le comte de Caylus examine ensuite le temps auquel cette chaussée a pu être construite.

*Hist. de l'A-  
cad. tome III,  
p. 250.*

Il est prouvé, par les colonnes milliaires trouvées près de Soissons, que plusieurs voies militaires de la Belgique ont été construites aux environs du III.<sup>e</sup> siècle de l'ère Chrétienne; ainsi la chaussée découverte dans ce marais peut avoir au moins quinze cents ans d'ancienneté. Cet espace de temps a suffi pour élever la surface du marais dans l'état où nous le voyons aujourd'hui.

On a envoyé à M. le comte de Caylus des médailles de grand bronze, de Nerva, de Trajan & d'Antonin, trouvées  
dans

dans ce marais, & très-bien conservées; ce qui ne peut servir à déterminer précisément le temps de la construction de cette chaussée. Ces médailles peuvent y être tombées long-temps depuis les Empereurs dont elles portent l'image; mais la réunion de ces monumens prouve combien ce chemin a été fréquenté, en même temps qu'elle peut être admise au moins comme préjugé, & se joindre aux preuves plus solides qui ont été rapportées.

*SUR L'ANCIENNE SITUATION  
DE LA VILLE DE BOURDEAUX,*

*Et sur l'origine de son nom.*

**L**E vulgaire ne porte pas ses connoissances au-delà de ce que ses yeux aperçoivent; il se persuade aisément que le monde a toujours été tel qu'il le voit; il ne remonte pas au dessus de la tradition de sa famille; & loin de soupçonner les changemens qu'entraîne le torrent des siècles, qui mine insensiblement dans son cours & détruit enfin les plus vastes empires, renverse ou déplace les plus grandes villes, chaque paysan confond les antiquités de sa chaumière avec celles de sa nation, ou même avec les origines du monde. La Littérature est sujette à un préjugé tout contraire; le théâtre des choses humaines, où elle aperçoit de si fréquens changemens de scène, lui paroît être dans une agitation continuelle; toujours en défiance du présent, elle y cherche sans cesse des différences avec le passé: de ce que les choses sont ainsi aujourd'hui, c'est pour elle au moins une demi-preuve qu'elles n'étoient pas ainsi autrefois; alors un mot obscur, un passage équivoque rencontré dans un auteur ancien, lui suffit pour déranger les opinions communes, & la nouveauté de l'idée en achève la démonstration.

C'est ce qui est arrivé au savant Adrien de Valois par rapport à la situation de Bourdeaux. Cette grande ville est bâtie sur



la rive gauche de la Garonne; de tous les auteurs qui ont détaillé l'histoire & les antiquités de Bourdeaux, de tous les écrivains qui en ont parlé en passant, pas un n'a rien avancé qui pût faire naître la pensée que cette ville ait jamais été sur la rive droite du fleuve: c'est cependant un sentiment dont M. de Valois a fait l'ouverture dans sa notice des Gaules; non pas qu'il se soit lui-même transporté à Bourdeaux pour en voir les preuves, ni qu'on lui ait communiqué sur ce point de nouvelles découvertes: il ne se fonde que sur deux endroits de nos anciens historiens, où il est fait mention du passage de la Garonne; il en conclut que du temps de ces écrivains, si on les entend comme il faut, c'est-à-dire comme il les a entendus, Bourdeaux devoit être sur la rive droite. Quoique M. de Valois n'ait que trop souvent hasardé des positions à sa fantaisie, & qu'il se soit trompé même sur des lieux qui sont à la porte de Paris, cependant sa réputation, en matière de géographie des Gaules, peut rendre ses erreurs contagieuses. En effet son autorité a entraîné Dom Denys de S.<sup>te</sup> Marthe;

*T. II, p. 786.* ce savant Bénédictin, dans son édition du *Gallia Christiana*, prétend, d'après M. de Valois, que Bourdeaux a passé d'une rive à l'autre. Afin d'éclaircir ce point historique, M. l'abbé Lebeuf fit le voyage de Bourdeaux en 1749; il trouva dans les attentions obligeantes de l'Intendant (M. de Tourny) tous les secours & toutes les lumières dont il avoit besoin pour reconnoître l'ancienne situation de cette ville; & il a rendu compte à l'Académie de ses recherches, dont nous allons donner le précis.

6 Août 1754.

Tous les anciens monumens Romains, qui restent encore à Bourdeaux, se trouvent du côté de la Garonne où la ville est actuellement située. Selon le témoignage d'Ausonius, elle formoit un quarré long; en suivant quatre rues de la ville, on retrouve dans diverses maisons des restes de cette ancienne clôture quarrée; on y reconnoît les anciens murs bâtis de la même manière que ceux du palais des Thermes à Paris. L'amphitéâtre est au bout du fauxbourg de S.<sup>t</sup> Surin; il est de la

même fabrique que les murs : on voit aussi du même côté la place des piliers de Tutèle, qui ne furent démolis que vers la fin du dernier siècle.

M. l'abbé Lebeuf remarqua que les anciens murs étoient en partie construits de débris de monumens du Paganisme, comme de fragmens de colonnes & de statues ; c'est ce qu'il avoit observé dans toutes les villes dont le siège épiscopal est ancien ; il en conclut que ces murs ont été bâtis vers l'an 300 ; ils subsistoient déjà du temps d'Aulonne, qui vivoit en 378.

Qu'auroit pu répondre M. de Valois à des preuves si positives & si formelles de la situation de Bourdeaux sur la rive gauche de la Garonne au IV.<sup>e</sup> siècle ? On ne découvre des antiquités, c'est-à-dire, des statues, des colonnes, des inscriptions sépulcrales, que de ce côté ; jamais on n'en a trouvé du côté opposé : pourquoi donc s'imaginer que la ville a changé de place, tandis qu'aucun auteur ne parle de ce déplacement ?

A des témoins qui parlent si clairement, M. de Valois n'oppose qu'une foible induction : il la tire de deux passages, l'un de Grégoire de Tours, l'autre du Continuateur de Frédégaire ; il en conclut que la ville fut située à la droite de la Garonne, au moins jusqu'au VIII.<sup>e</sup> siècle. Examinons ces deux passages d'après M. l'abbé Lebeuf.

Grégoire de Tours dit que le fameux aventurier Gondebaud ayant appris que l'armée du roi Gontran approchoit, passa la Garonne pour aller à Comminges : *Gundobaldus cum audisset sibi exercitum appropinquare, Garonnam cum Duobus transivit, Convenas petentes*. Or, dit M. de Valois, Gondebaud étoit alors à Bourdeaux : le même auteur dit plus haut, *erat tunc temporis Gundobaldus in urbe Burdegalensi*. M. de Valois rapprochant ces deux passages, raisonne ainsi : si Bourdeaux avoit été situé sur la rive gauche de la Garonne, où il est aujourd'hui, il n'eût pas été besoin que Gondebaud passât ce fleuve pour aller à Comminges, qui étoit situé du même côté : Bourdeaux étoit donc alors sur la rive droite.

*Hist. liv. vii.  
c. 31 & 34.*

Mais ce raisonnement suppose gratuitement que Gondebaud étant quelque temps auparavant à Bourdeaux, il y étoit encore

quand il apprit la marche de l'armée de Gontran. Pour détruire cette supposition, il ne faut que mettre sous les yeux tout ce qui se passa entre ces deux termes, selon le récit de Grégoire de Tours. Gondebaud étant à Bourdeaux, Bertran, évêque de cette ville, lui persuada d'imiter un certain roi d'Orient, qui s'étoit fait insérer dans le bras un petit ossement de S.<sup>t</sup> Serge, martyr, & qui n'avoit ensuite qu'à étendre le bras pour mettre en fuite les ennemis. Il n'est pas besoin de raconter de quelle manière Bertran & le patrice Mummol vinrent à bout d'avoir de ces reliques, qu'un Négociant de Syrie avoit apportées à Bourdeaux. Grégoire rapporte ensuite comment Gondebaud & Bertran destinèrent un Évêque nouveau pour la ville d'Acqs. Gondebaud envoie deux Ambassadeurs au roi Gontran; celui-ci les fait mettre à la question, & tire de leur bouche, par la force des tourmens, la déposition d'un grand nombre de faits. Gontran mande son neveu Childebart, qui étoit en Austrasie, & lorsqu'il est arrivé, on oblige les Ambassadeurs de déclarer en sa présence ce qu'ils avoient déjà auparavant déposé. Gontran fait alors à Childebart une donation entière de son Royaume, & exhorte toutes ses troupes à lui être fidèles: la cérémonie de l'élevation de Childebart à la royauté dure trois jours, après lesquels Gontran prend des mesures pour empêcher que Brunehaut ne pût donner aucun avis à Gondebaud, ni recevoir de lui aucunes nouvelles: ce n'est qu'après tout cela que Gondebaud apprend que l'armée de Gontran approche. On demande si c'est trop d'un ou même de deux mois pour donner place à tous ces événemens, & quelle raison M. de Valois a eue de conclure que Gondebaud étant à Bourdeaux au commencement de ces mouvemens, y étoit encore à la fin.

*Greg. c. 34.*

De plus, les intrigues que Gondebaud noua pendant cet intervalle avec Didier capitaine de Chilpéric, avec Sagittaire évêque de Gap, avec les anciens Ducs, tels que le patrice Mummol, Bladaste & Waddo, Maire du palais de la reine Riganthe, fille de Chilpéric, ne supposent-elles pas que cet aventurier n'étoit pas resté à Bourdeaux dans l'inaction, mais qu'il étoit allé s'assurer de l'appui de ces nouveaux confédérés?



Ainsi lorsqu'on lit, dans Grégoire de Tours, que quand Gondebaud apprit que l'armée de Gontran approchoit, il passa la Garonne avec l'évêque de Gap, avec Mummol, Bladaste & Waddo pour se retirer à Comminges, on n'est pas forcé d'en conclure que ce fut à Bourdeaux qu'il passa ce fleuve; puisque ce n'étoit pas de la Saintonge ni du bas Poitou qu'il avoit attiré à lui ces nouveaux alliés, mais des provinces plus avancées, à travers lesquelles l'armée de Gontran s'approchoit de la Garonne. Toulouze lui avoit fourni des secours, & c'étoit de là qu'il avoit tiré Waddo, principal Officier de la reine Rigunthe, qui faisoit sa demeure dans cette ville, & qui assista au sac de Comminges: ce fut en ce lieu que périt Gondebaud, dont l'entreprise a donné occasion à l'erreur de M. de Valois.

Le texte du Continuateur de Frédégaire, qui vivoit au VIII.<sup>e</sup> siècle, n'est pas plus concluant en faveur de l'opinion de M. de Valois; cet auteur dit que les Sarazins, conduits par Abdérame, passèrent la Garonne pour prendre Bourdeaux; d'où M. de Valois infère que ces barbares venant d'Espagne au travers de la Gascogne, ne furent obligés de passer le fleuve que parce que la ville étoit sur la droite de la Garonne.

Mais 1.<sup>o</sup> il faudroit prouver que les Sarazins n'étoient pas venus par mer d'Espagne en Guyenne, où étant entrés par la Garonne, ils prirent d'abord le château de Blaye, situé, comme il est encore aujourd'hui, sur la droite du fleuve; ensuite ayant traversé la Garonne, ils arrivèrent à Bourdeaux sur la rive gauche. Or on est en droit de dire qu'ils étoient venus par mer, tant que le contraire ne sera pas prouvé. Ce qui peut servir à confirmer cette opinion, c'est que s'ils étoient venus d'Espagne par terre, on ne conçoit pas pourquoi ils auroient attendu qu'ils fussent à Bourdeaux pour commencer leurs ravages: n'y avoit-il pas sur leur route plusieurs autres villes considérables, telles que Conserans, Tarbes, Comminges, Leytoure, Eause? ou si on leur fait prendre leur chemin plus près de la mer, n'auroient-ils pas rencontré Oléron, Acqs, Aire, Bazas, toutes villes qualifiées de *Cités*, dans la notice des Gaules, du

temps d'Honorius, & qui par conséquent existoient du temps de l'invasion des Sarazins?

2.<sup>o</sup> Quand on produiroit un historien qui assureroit qu'ils étoient venus d'Espagne par terre, à moins qu'il ne dit positivement qu'ils ne sont pas venus par la Catalogne, on pourroit toujours supposer que c'est par-là qu'ils arrivèrent en France; & par conséquent qu'ils traversèrent le pays de Foix & de Toulouse, & que continuant par la droite de la Garonne, ils la passèrent pour arriver à Bourdeaux. N'est-il pas plus aisé de conduire les Sarazins par cette route, qui n'est démentie par aucun auteur, que de faire passer la ville de Bourdeaux d'un bord à l'autre? Ce qui s'oppose encore évidemment à cette translation, c'est la difficulté qu'il y a toujours eue d'y construire un pont, vû la profondeur & la largeur du fleuve, qui forme un port où remontent les plus grands bâtimens.

Enfin si la ville de Bourdeaux étoit encore, au temps de Charles Martel, c'est-à-dire au VIII.<sup>e</sup> siècle, sur la rive droite de la Garonne, qu'on nous produisît l'époque d'un si grand changement, qu'on nous en indique seulement le siècle, & qu'on appuie le sentiment de M. de Valois par de meilleures preuves que celles qu'il apporte. C'est à quoi M. l'abbé Lebeuf croit qu'il est impossible de réussir.

Pour achever ce qui regarde Bourdeaux, M. l'abbé Lebeuf examine l'origine du nom de cette ville; il ne croit point que ce nom soit un composé de deux mots joints ensemble par l'article, comme *bord d'eau*, *bourg d'eau*, *burgo de gala*, *burg de gauls*. En général toutes ces étymologies, où l'on fait entrer l'article françois *de*, lui paroissent presque toujours fautes: voici son sentiment. Cette ville est située dans un pays entouré d'eau, la campagne devoit être fréquemment inondée, & produire par conséquent beaucoup de jonc; or on sait que le mot *burg*, en langue Punique, signifioit du jonc, & que plusieurs termes Poniques ont été reçus dans les Gaules, sur-tout dans les contrées voisines de l'Espagne: les deux syllabes *cala* ou *gala* ne feront qu'une terminaison de la langue Gauloise. Plusieurs villages en France portent le même nom de Bourdeaux,

soit à cause qu'il y croissoit du jonc en abondance, soit parce que les maisons y étoient couvertes de jonc: il y a des villages de ce nom en Gâtinois, au pays de Caux proche de la mer, en Dauphiné, & à cinq lieues de Paris au dessous de la montagne de Montjai, au nord de Pomponne & de Lagni. *Borde* signifioit autrefois une maisonnette: dans les statuts synodaux de Jean de Bracques, évêque de Troies, mort en 1375, on défend aux lepreux de sortir de leur *borde*. C'est à la même étymologie qu'il faut probablement rapporter le mot de *bourdelage*, qui signifie un certain droit de ferme ou de métairie; *bourdon*, pour désigner un bâton de Pèlerin; *Burdones*, on appeloit ainsi certains Hermites; *bohordicum*, les combats des bourgeois contre les paysans; & le mot de *bourdes*, qui s'est conservé pour dire *des contes*, *des fornitures*: en sorte que le mot *Burdegala* ou *Burdegala* signifiera la même chose que *Jonchère*, *Jonquière*, *Joncherie*, noms que portent encore plusieurs lieux de notre France. M. l'abbé Lebeuf, pour confirmer sa pensée, cite un titre de sept à huit cents ans de l'église d'Arles, imprimé parmi les preuves du nouveau *Gallia Christiana*; il commence ainsi: *Ego Bertrannus Comes, & Aicardus Arelatensis episcopus, & Willelmus Ugo redimimus Deo & beato Stephano & sancto Trophimo & canonicis ibidem in commune viventibus & Deo servantibus omnem decimam in piscatoriis de ponte quæ nunc sunt & in antea fuerunt videlicet in Burdigulis & in cannatis & in omni stagno de omnibus piscibus quocumque modo capti fuerint, &c.* Ce mot *Burdigulis* paroît indiquer que le territoire où Bourdeaux a été bâti, portoit le même nom dans le même sens. Deux autres titres de Marseille, rapportés en partie dans le Glossaire aux mots *borāigala* & *burdiculum*, prouvent que le nom de *bourdique*, qu'on donne en Provence à ces barques qui servent à conserver le poisson dans l'eau, vient de la même source, parce que ces barques, qui sont aujourd'hui de bois, & qu'on appelle ailleurs *boutiques* par corruption, étoient originairement de jonc ou d'osier. M. l'abbé Lebeuf a recherché l'origine du nom de Bourdeaux, parce que M. de Valois s'est contenté de refuter sur cet article Hidore

*D. Martene,*  
tome 11, *Thes.*  
p. 70.  
*Du Cange,*  
*Gloss.*



152 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE  
de Séville & Papire Masson, sans fournir lui-même aucune  
étymologie.

Il ajoute un mot sur l'orthographe du mot de Bourdeaux,  
que quelques-uns écrivent & prononcent Bordeaux ; il se  
déclare pour la diphthongue, 1.<sup>o</sup> parce que, dit-il, c'est ainsi  
qu'écrivent & prononcent les gens du pays ; 2.<sup>o</sup> parce que c'étoit  
la prononciation latine.

---

S U R U N E

*MAISON DE CAMPAGNE D'AUSONE.*

1754. **O**N découvrit il y a quelques années un grand nombre  
de tombeaux aux environs d'un lieu nommé Ruch ; c'est  
un bourg d'une trentaine de maisons à près de trois lieues de  
S.<sup>te</sup> Foy en Agénois, & à une lieue de la Dordogne du côté  
de Castillon : on trouva dans ces tombeaux des agrafes de  
diverses formes, des boucles d'oreilles, des anneaux, quelques  
glands d'or, des restes de fil d'or, quelques lames d'épées & de  
poignards consumés par la rouille, & divers ornemens pareils :  
plusieurs de ces pièces étoient enrichies de pierreries devenues  
presque méconnoissables. On déterra, dans le voisinage, un assez  
grand nombre de médailles, tant du haut que du bas Empire ; il  
y en avoit de Trajan, d'Hadrien, de Constantin, de Decentius,  
de Julien, & on présume qu'il s'y en trouvoit de plusieurs autres  
Empereurs ; car la plupart furent dissipées par les payfans : on  
y a trouvé une monnoie de Louis le Débonnaire. Tous les  
tombeaux sont tournés d'orient en occident, c'est-à-dire que  
les corps ont les pieds vers l'orient & la tête vers l'occident :  
le côté des pieds est plus étroit que celui de la tête ; la cou-  
verture est en forme de toit : ces trois caractères indiquent des  
sépulchres de Chrétiens. A quelque distance de ces tombeaux  
on découvrit un pavé de mosaïque, qui s'étend dans l'espace  
de plus de vingt toises.

En 1746. Ces découvertes ayant été communiquées à l'Académie, le  
pavé de mosaïque & la convenance de plusieurs noms de lieux  
dans

dans le voisinage, ont fait soupçonner à M. l'abbé Lebeuf que ce pourroit bien être en ce lieu-là qu'étoit la maison de campagne d'Aufone, & une partie des biens de ses ancêtres. On fait que ce Poète étoit de Bourdeaux, & qu'il a passé une grande partie de sa vie dans cette ville & aux environs. Voici les fondemens de cette conjecture, qui paroît assez heureuse.

Le nom de *Julius* étoit commun dans la famille d'Aufone, & celui de *Lucanus* dans celle de sa femme; or on trouve aux environs de Ruch, Juillac, Pujols, Doulaufon & deux endroits nommés Lugagnac: Juillac, en latin *Juliacum*, & Pujols, *Podium Julii*, dérivent du nom *Julius*. On voit, par les lettres d'Aufone & de S.<sup>t</sup> Paulin, que *Lucaniacum* étoit peu éloigné de la Dordogne; le nom & la position s'accordent parfaitement avec Lugagnac: à l'égard de Doulaufon, situé à une lieue de Ruch, le nom d'Aufone y est très-reconnoissable; Aufone ou ses ancêtres y auront fait construire quelque petit édifice terminé en dôme, *Tholus*; ce nom se donnoit à l'édifice tout entier, & de *Tholus Aufonii* on aura fait, par succession de temps Doulaufon. Le nom même de *Ruch* se rapportera fort bien à cette idée; ce n'est point forcer l'étymologie que de dériver *Ruch* de *rufculum*, employé par Aulu-gelle pour signifier une petite terre, & ce diminutif s'accordera avec celui d'*Herediolum*, qu'Aufone donne à une terre où il se rendoit par eau, & qui n'étoit, dit-il, ni trop près ni trop loin de Bourdeaux: en effet, il n'y a que six lieues de cette ville à Ruch. Ce pavé à la mosaïque peut donc être un reste de quelque maison de plaisance que la famille d'Aufone possédoit en ces quartiers-là.

*Idyll. 3.*

Ce qui peut encore confirmer cette conjecture, c'est la dénomination de *petit Bazas*, que quelques titres donnent à ce canton; Jule Aufone, père de notre Poète, Médecin de Valentinien I.<sup>er</sup> & préfet d'Illyrie, étoit né à Bazas, dont Ruch n'est éloigné que de sept ou huit lieues. Ne peut-on pas conjecturer qu'ayant bâti en ce lieu, il y aura transporté le nom de son pays natal? Ruch, Juillac, Lugagnac & Doulaufon sont renfermés dans les limites du diocèse de Bazas.

Dans la suite ces édifices ayant été ruinés, peut-être dans les guerres des Visigots, on aura fait de ce lieu un cimetière; la position des corps jointe à la forme des tombeaux convient à des sépultures de Chrétiens; les ornemens qu'on y a trouvés ne prouvent rien de contraire: les Chrétiens mêmes inhumèrent les morts revêtus de leurs habits, & les Chevaliers avec leurs épées. M. l'abbé Lebeuf dit qu'ayant fait fouiller il y a quelques années dans un ancien cimetière d'Auxerre, il y découvrit un Chevalier sur la poitrine duquel étoient encore les restes du fil d'archal de la cage de son oiseau de proie, & les os de cet oiseau.

## O B S E R V A T I O N S

*Sur une Médaille de l'Impératrice Magnia Urbica.*

ON voit, dans les Cabinets, un grand nombre de Médailles qui représentent la tête d'une Impératrice Romaine, avec la légende MAGNIA VRBICA AVGusta; aucun auteur ancien n'a parlé de cette Princeesse; les Antiquaires, à l'inspection des Médailles, ont jugé, par la fabrique, que *Magnia Urbica* a régné depuis Gordien Pie & après Gallien, mais ils se sont partagés sur le temps précis de son règne; les différentes opinions s'étendent depuis le règne de Claude le Gothique jusqu'à celui de Magnence, ce qui comprend un espace d'environ quatre-vingts ans.

Le baron de Spanheim, dans son grand ouvrage de *Præstantia & usu numismatum*, n'avoit osé décider entre les règnes de Claude, de Florian, de Probus, de Carus & de ses enfans; le comte Mezzabarbe<sup>a</sup> a placé *Magnia Urbica* après Maxence; Occo<sup>b</sup> l'a crue femme de l'empereur Maxence, en quoi il a été suivi par Angeloni<sup>c</sup>; Triflan<sup>d</sup> place, comme eux, cette Impératrice à côté de Maxence, mais il ne donne pas cet arrangement comme un fait certain; Patin<sup>e</sup> l'a fait aussi épouse de Maxence, mais il a cru qu'elle étoit fille de Galère Maximien. M. Genebrier, autre antiquaire François, publia,

<sup>a</sup> Mezzabarbe. *Imp. Rom. Num. pag.* 457.

<sup>b</sup> Occo, p. 343.

<sup>c</sup> Angeloni. *hist.*

<sup>d</sup> Triflan. *Comm.*

<sup>e</sup> Patin. *Imp. Rom. Num. p. 365.*



en 1704, une Dissertation particulière, dans laquelle ayant examiné la fabrique des médailles de *Magnia Urbica*, les lettres qui se lisent à l'exergue, & en particulier une médaille qui a pour type une femme assise regardant deux jeunes gens placés devant elle, il conclut que cette Princesse étoit l'épouse de l'empereur Carus & la mère de Carin & de Numerien. Cette opinion a été suivie par le P. Banduri & par M. l'abbé Venuti, qui a publié à Rome depuis quelques années les médaillons du cabinet d'Albani. Le P. Hardouin avoit cru qu'elle étoit femme de l'empereur Carin; mais quelques années après il revint à l'opinion de M. Gensbrier, avec cette différence qu'il a cru que *Magnia Urbica*, épouse de l'empereur Carus, a été la mère de Numerien & non de Carin, qui étoit fils de Carus, mais d'une autre femme.

*Nouv. Imp.  
R. t. I, pag.  
509.*

*Antiq. mon.  
Max. med. vol.  
II, p. 77.*

*Thes. numism.  
sec. Constant.  
p. 238.*

*Opus. Select.  
p. 275.*

Telle est la diversité des opinions des Antiquaires sur le temps où a vécu cette Impératrice Romaine, & sur l'Empereur qui lui donna le titre d'Auguste.

M. le baron de Stofch acquit, en 1755, une médaille de bronze du plus petit module, d'une belle conservation & d'une antiquité qu'il croit incontestable; elle représente d'un côté le buste de l'empereur Carin en habit de Général, tenant de la main droite les rênes d'un cheval dont on voit l'encolure & partie de la tête; l'épaule gauche du Prince est couverte d'un bouclier orné de bas-reliefs; il porte en tête un casque couronné de laurier; on lit autour la légende IMP. CARINVS AVG. au revers est la tête de *Magnia Urbica*, avec les ornemens qu'on voit ordinairement sur les autres médailles, & avec un collier à deux rangs de perles; la légende est MAGNIA VRBICA AVG. Cette médaille est plus épaisse que les médailles ordinaires du petit module; comme elle ne porte point la marque du *Senatus-consulte*, S. C., & qu'elle est d'un beau travail pour le temps où elle a été frappée, M. le baron de Stofch juge que c'est un petit médaillon dans le goût des autres médaillons de plus grand module, que les Empereurs faisoient frapper pour la magnificence, & quelquefois sur un flacon de deux bronzes de différentes couleurs.

Quoi qu'il en soit, M. le baron de Stosch a regardé cette petite médaille comme un monument précieux ; il l'a fait graver beaucoup plus grande que l'original, & en a orné le frontispice d'une lettre qu'il a adressée à MM. ses Collègues de l'Académie Étrusque de Cortone : *Lettera sopra una medaglia nuovamente scoperta di Carino Imperatore e Magnia Urbica Augusta sua consorte*. Comme cette médaille représente la tête de *Magnia Urbica* au revers de la tête de l'empereur Carin, M. le Baron a jugé que la Princesse étoit indubitablement l'épouse de Carin, & que ce monument décidait la question qui a été agitée entre les Antiquaires, *tal monumento .... pon fine a tante queste questioni*. Son opinion n'a pas été généralement approuvée ni en Italie ni en France, cependant comme quelques Critiques sont persuadés que cette lettre importante décide sans appel un point historique qui avoit partagé jusqu'ici les Savans, & que la médaille finit le procès, M. l'abbé Belley a cru devoir représenter à l'Académie le précis des différentes opinions des Antiquaires, & quelques observations sur les médailles de *Magnia Urbica*, pour prouver que cette Impératrice n'étoit point l'épouse de Carin : voici les raisons qu'il a développées, dans un Mémoire lu à l'Académie le 9 juillet 1756.

*Mém. de Trév.  
Novem. 1755.  
p. 2850.  
Page 2854.*

La médaille nouvellement découverte, qui présente d'un côté la tête de Carin, & de l'autre la tête de *Magnia Urbica*, a l'avantage de réduire la question au règne de l'empereur Carus ou à celui de ses enfans, & renverse les systèmes des Antiquaires qui ont placé cette Princesse dans la suite Impériale, au dessus ou au dessous de ces règnes ; mais M. l'abbé Belley pense que M. le baron de Stosch n'a pas dû conclure, d'après cette médaille, que *Magnia Urbica* étoit indubitablement la femme de Carin.

Il est vrai que sur les médailles la tête d'une Impératrice Romaine étoit souvent gravée au revers de la tête de l'Empereur son mari ; mais il est également certain que les médailles présentent souvent au revers de la tête d'un Empereur la tête d'une femme qui n'étoit pas son épouse ; & dans le fait particulier il est prouvé, par l'histoire comparée avec les médailles,

que *Magna Urbica* n'étoit point la femme de Carin, mais qu'elle étoit sa mère, & femme de l'empereur Carus.

1.<sup>o</sup> On voit sur les médailles les têtes de plusieurs Impératrices au revers des têtes des Empereurs leurs fils; celles de Livie & de Tibère, d'Agrippine & de Caius Caligula, d'Agrippine & de Néron, de Julia Donna & de ses enfans Caracalla & Géta, de Soumias & d'Elagabale son fils, de Macsà & d'Elagabale son petit-fils, de Mamea & de Sévère Alexandre son fils; on trouve au revers d'Antonin Pie la tête de Faustine sa fille; au revers de Caligula, les têtes de ses sœurs Drusille, Julie & Agrippine; au revers de Trajan, la tête de Marciana sa sœur. On ne peut donc pas décider que *Magna Urbica* fut la femme de Carin, par une médaille qui présente d'un côté la tête de cette femme, & de l'autre la tête de ce Prince.

2.<sup>o</sup> Différens traits de l'énorme corruption des mœurs de Carin, rapportés dans l'histoire, ne permettent pas de penser que *Magna Urbica* ait été sa femme; ce Prince, à qui l'empereur Carus son père avoit confié le gouvernement de l'Occident, se livra à toutes sortes d'excès & de débauches: *homo omnium contaminatissimus, adulter, frequens corruptor juventutis.... enormibus se vitis & ingenti scditate macularit*; il épousa successivement neuf femmes, qu'il repudia en peu de temps: *Uxores ducendo ac rejiciendo novem duxit, pulsas plerisque prægnantibus*. Ses crimes & ses dérèglemens irritèrent tellement l'empereur Carus son père, qu'il voulut lui ôter le gouvernement & le faire mourir. Après la mort de ce Prince, Carin n'étant plus retenu par le respect qu'il conservoit pour son père, s'abandonna à toutes sortes de vices, & commit encore de plus grands crimes, jusqu'à ce qu'il perdit l'Empire & la vie dans la guerre qu'il soutint contre Dioclétien.

Dans l'opinion que M. le baron de Stosch adopte, il est obligé de reconnoître que *Magna Urbica* étoit une de ces femmes que Carin repudia presque aussi-tôt après les avoir épousées; or les médailles de cette Impératrice la représentent comme la mère de deux Princes qui étoient parvenus ou touchoient à l'âge viril. On voit au Cabinet d'Albani, à Rome,

*Vopisc. in  
Carin. p. 253,  
édit. Paris. an.  
1620.*



*Antiq. monifm.  
Max. mol. ex  
mul. Albani, vol.  
11, tab. 98.*

un beau médaillon de deux cuivres, de la plus parfaite conservation, indubitablement antique; ce précieux monument présente d'un côté la tête de *Magnia Urbica*, avec la légende ordinaire; au revers l'Impératrice, sous la forme d'une Déesse, est assise, la tête voilée, tirant de la main droite le voile sur son visage, & tenant de la main gauche une haste; devant elle paroissent deux jeunes hommes d'âge différent, revêtus de la toge ou robe virile; sur le dos du siège est appuyée la *Félicité*, tenant d'une main un caducée, & de l'autre une corne d'abondance; on lit autour PUDICITIA AVG. Il est démontré, par ce type, que *Magnia Urbica* étoit la mère des deux jeunes hommes qui sont représentés devant elle; elle ne peut donc avoir été une de ces neuf femmes que Carin renvoyoit presque aussitôt après les avoir épousées; d'ailleurs Carin, qui a régné environ trois ans, étoit trop jeune pour avoir des enfans qui fussent parvenus à l'âge de porter la robe virile. L'empereur Carus, lorsqu'il fut élevé sur le trône Impérial, après la mort de Probas, avoit deux fils, Carin l'aîné, *Carinus major ætate*, & Numérien plus jeune, *Numerianum adolescentem*, qui n'étoit pas encore en âge de gouverner, *neque illa ætas esset Numeriani ut illi . . . credretur imperium.*

*V. p. 251.  
A. p. 250, A.*

*Ibid.*

La médaille publiée par M. le baron de Stofch, prouve évidemment que *Magnia Urbica* étoit *Auguste* sous le règne de Carus, ou du temps de ses enfans Carin & Numérien. On vient de montrer que cette Impératrice n'étoit point l'épouse de Carin; elle ne pouvoit l'être de Numérien, le plus jeune des deux frères, ce Prince avoit épousé la fille d'Aper, qui le fit tuer secrètement dans sa litière. Il résulte du témoignage combiné des médailles & des historiens, que *Magnia Urbica* étoit *Auguste* sous le règne de Carus, l'épouse de ce Prince, & la mère de Carin & de Numérien.

Le médaillon d'Albani fut probablement frappé peu après l'avènement de Carus à l'Empire; on y célèbre l'heureuse fécondité de l'Impératrice, mère de deux jeunes Princes qui étoient un gage de la félicité publique. On trouve, sous d'autres règnes, des exemples semblables; l'Impératrice *Julia Donna*

est représentée avec ses deux fils, Caracalla & Géta; les inscriptions sont FECVNDITAS, AETERNITAS IMPERI, FELICITAS SAECVLI. On fait que l'empereur Carus éleva ses deux fils à la dignité de César, & ensuite à celle d'Auguste, & que ce Prince périt près de Ctésiphon, dans la guerre qu'il faisoit aux Perses; la médaille du cabinet de M. le baron de Stosch ne paroît avoir été frappée qu'après la mort de cet Empereur. Carin, à l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, fit graver sur les monnoies, au revers de sa tête, celle de l'Impératrice *Magna Urbica* sa mère.

C'est la seule explication de la médaille nouvellement découverte, qui puisse se concilier avec l'histoire & avec les monumens; au reste cette question, qui a partagé les plus sçavans Antiquaires, n'est pas de pure curiosité; elle est intéressante pour la certitude & la précision de l'histoire.

Æ. 2.

R.

AV.

## M É M O I R E

*Sur un Monument très-ancien, sculpté dans une montagne de la Médie.*

DANS une contrée de la Médie, limitrophe de l'Assyrie, & qui fait aujourd'hui partie du Kurdistan, comprise en même temps dans ce qu'on appelle Irak-Ajami, ou Irak de Perse, est une montagne nommée en langue Persane *Bi-futoun koh*, ou montagne sans étais ou piliers. Ce qui l'a fait appeler ainsi, c'est qu'elle s'élève verticalement à une très-grande hauteur, & semble même menacer de sa chute une plaine, qui du pied de cette élévation s'étend vers le midi. La route qui conduit de Bagdad à Hamedan côtoyant la montagne qui se rencontre à la gauche de cette route, plusieurs voyageurs modernes ont parlé des sculptures antiques qui sont taillées sur des rochers de cette montagne. Mais, entre les descriptions qu'ils en donnent, il n'y en a point qui soit aussi exactement circonscrite que celle qui se trouve dans une relation manuscrite

Le 4 Mars  
1755.

du P. Emmanuel de S.<sup>t</sup> Albert, Carme déchaussé, & Vicaire apostolique à Bagdad. Cette relation que M. Bellet, docteur en Médecine, avoit reçue à Constantinople du P. Emmanuel, & qu'il avoit présentée à feu M.<sup>sr</sup> le duc d'Orléans, a été donnée par ce Prince à M. d'Anville en 1743. M. d'Anville en a tiré la description du monument, dont il a fait part à l'Académie. Il y a joint l'examen critique de l'âge de ce monument & des figures qui y sont représentées. Nous allons rendre compte de ces divers objets.

A deux heures de marche au-delà de Kirman-shah, ville où réside un Khan ou gouverneur Persan, en quittant la route au passage d'une rivière, pour se rendre sur la gauche à la source de cette rivière, qui sort d'un rocher extrêmement escarpé; après une heure & demie de chemin entrecoupé de ruisseaux, on rencontre des ruines, & à quelques cent pas de-là on arrive à une place plantée agréablement de peupliers fort élevés. Ce terrain n'est séparé du pied de la montagne que par un canal de douze à quinze pas de large, creusé dans le rocher, & dans lequel les eaux qui sortent du rocher avec abondance, se rassemblent, & paroissent comme arrêtées dans l'espace d'environ cent pas, quoiqu'elles se répandent insensiblement dans la plaine, & forment la rivière à quelques milles de-là. Quand on a traversé le canal sur un petit pont de planches, on trouve avec surprise une voûte pratiquée dans le rocher, d'environ trente pieds de profondeur, sur autant de hauteur, & à peu près la moitié en largeur. Le parement en paroît très-poli. Dans le fond, une large corniche porte trois figures en bas-relief très-saillant. La figure du milieu paroît celle d'un Roi, sa coëffure étant semblable à une couronne fermée, ou à la tiare Médique ou Persane. On prendroit la figure qui occupe la gauche pour une Reine dans sa parure, & la troisième figure pour un Officier de considération. Ces trois personnages sont debout, & de hauteur qui passe un peu le naturel. Au dessous de la corniche on a représenté un cavalier de taille gigantesque, armé de toutes pièces, & portant sur l'épaule une espèce de massue: deux jambes du cheval sont détachées



détachées du rocher, les deux autres & une partie de la masse y sont adhérentes. Le reste de ce qui est renfermé dans cette voûte est travaillé en bas-relief, représentant des éléphants, des chameaux & d'autres animaux, des captifs, des bergers avec leurs troupeaux, & plusieurs espèces de trophées. Le travail en a paru au P. Emmanuel aussi fini que s'il étoit en marbre; ce qui dénote, dans le rocher, une qualité très-dure & très-compacte.

Au dehors de la voûte, le rocher est taillé en escarpement, & poli jusqu'à la hauteur de plus de trente pieds: on y voit deux Renommées en bas-relief, & une espèce de couronne sur l'entrée. En s'avancant dix ou douze pas plus loin, par un sentier très-étroit entre le canal & le rocher, on trouve une seconde cavité, à peu près de même hauteur & largeur, mais moins profonde. Sur une corniche semblable à la première, sont trois figures dans une attitude & un habillement très-moestes; & que pour cette raison les Persans appellent les trois Calenders ou Dervis. Le dessous de la corniche est rempli d'une longue inscription, dont le caractère tient un peu du grec, mais en une langue que l'on juge être différente de celles qui sont actuellement d'usage en Asie. Sortant de-là, & à une distance à peu près la même que celle qui y a conduit, on trouve un vestige d'un troisième endroit pareil, avec une tête d'homme nue en bas-relief. Dans le milieu du canal on aperçoit une tête comme d'une Nymphe dans le bain, l'eau paroissant couvrir la figure jusqu'au dessus des épaules. Ce n'est point une figure mutilée, & dont cette partie soit par quelque hasard tombée dans l'eau: car, en y descendant, on voit que le corps de la figure tient au fond du rocher, dans la posture d'une personne assise & qui prend le bain; & c'est presque vis-à-vis de la tête sculptée sur le montant du rocher.

Telle est la description dont on est redevable au P. Emmanuel, & qui, comme M. d'Anville l'a annoncé, donne une idée plus complète de la chose que ce qu'on lit par-tout ailleurs. Les gens du pays content de longues & ridicules fables sur ces figures: ils prétendent en général qu'elles représentent le roi Khosrew, & Shirin sa bien-aimée. L'ouvrage est attribué à

Ferhad, auquel tous les grands travaux au ciseau, des excavations de montagne, appartiennent dans l'opinion des Orientaux, comme les prouesses & hauts faits d'arme à Rustem. On suppose d'ailleurs une grande passion dans Ferhad pour Shirin, qui nonobstant l'attachement qu'avoit pour elle un grand Roi, n'étoit point indifférente à cette passion, selon quelques historiens Persans. Ils veulent d'ailleurs que Shirin ait habité cette contrée, & de-là vient que les débris d'un ancien château, à quelques journées en deçà de Kirman-shah, portent le nom de Kasr-Shirin, palais ou château de Shirin. Dans la Géographie intitulée *Gehan-numa*, ou Miroir du Monde, écrite en Turc par Kiatib-shelebi, il est dit, que sur le côté du mont Bi-sutoun qui regarde le couchant, il y a une salle taillée dans le rocher, & nommée Shebdizi-Khofrew; Shebdiz est le nom Persan du cheval de Khofrew, & signifie que ce cheval étoit noir ou de poil très-obscur.

Mais, le monument qui fait le sujet de ce Mémoire est bien antérieur au temps des deux Chosroës, premier & second, rois de Perse de la seconde dynastie, ou des Sasanides, & dont les règnes sont des VI.<sup>e</sup> & VII.<sup>e</sup> siècles de l'ère Chrétienne. Entre plusieurs Khofrew, dont les histoires orientales font mention, celui qui figure davantage est le premier Chosroës, fils de Cabades, nommé dans ces histoires Nushirvan & surnommé *el Adel* ou le Juste: cependant c'est le second Chosroës, fils d'Hormisdas, ou Khofrew-ben-Hormoz, surnommé *Parviz*, dont Shirin a été aimée, si l'on en croit les Orientaux. Quelques auteurs disent qu'elle étoit fille de l'empereur Grec, près duquel Khofrew trouva un asyle contre la violence d'un usurpateur; & cet empereur est Maurice, qui en effet reçut Chosroës fugitif, & lui prêta du secours pour remonter sur le trône; ce qui engagea Chosroës à prendre les armes contre Phocas, le meurtrier de Maurice. Ce rapport entre Khofrew-Parviz & le second Chosroës, doit empêcher de confondre ce Khofrew avec Perozes, sur quelque ressemblance avec le surnom de Parviz. Car, le roi Persan, connu des historiens Grecs sous le nom de Perozes, est le père de

Cabades, & l'aïeul de Chosroës I<sup>er</sup>, aïeul de Chosroës II. D'ailleurs, on est instruit par Procope, que Perozes périt dans une guerre contre les Huns appelés Ephthalites, établis dans le pays de Kharas'm, au levant de la mer Caspienne; & on lit au contraire, dans les historiens Persans, que ce fut un parricide commis par Shirouieh, qui fit périr Khosrew-Parviz dans Modâin, ce qui s'accorde avec ce qui est rapporté par les historiens Grecs, que Chosroës II périt par le crime de son fils Siroës, dans Ctésiphon. Le nom qui se lit Siroës chez les Grecs, est bien le même que celui de Shirouieh chez les Persans; & ce que les Orientaux appellent Modâin désigne Ctésiphon, ainsi que Séleucie sur le Tigre.

Ce qui rend indubitable que notre monument est plus ancien que le temps des Chosroës, c'est qu'il en est parlé dans des auteurs qui ont précédé le règne de ces Princes. Isidore de Charax, de qui nous avons une description abrégée des provinces de l'empire des Parthes, & d'une route qui y conduit, a connu & le lieu où se trouve le monument, & le monument même. Chacun sait, que c'est en renversant le trône des Arsacides ou empereurs des Parthes, que les Perses ont dominé une seconde fois dans l'Orient : cette révolution est placée, par le P. Pétau, sous l'an 226 de l'ère Chrétienne, & Chosroës II est le vingt-deuxième des princes Persans dont la domination a succédé à celle des Parthes.

Pour prouver qu'Isidore parle du monument dont il est question, suivons cet auteur sur la route qu'il décrit, en la prenant à Séleucie, qui étoit située à quelque distance au dessous de Bagdad. De-là conduisant par l'Apolloniâtide & la Chalonnitide, Isidore fait entrer dans la Médie, qu'une chaîne de montagnes, nommée *Zagros* dans l'antiquité, & aujourd'hui *Tag-Aiaghi*, sépare de ces provinces. Ce qui fait l'entrée de la Médie est un canton qu'Isidore nomme *Káewa*, & que M. d'Anville retrouve sous le nom de *Kerin*, sur la route tendante de Bagdad à Hamedan, & à la descente de la montagne. En s'avancant ensuite dans le pays pour arriver à la capitale, ou Ecbatane, qui est Hamedan, on retrouve encore, sans s'écarter



de la même route, une ville nommée *Κόνκοβα* par Isidore, & dont le nom est *Kenghever*. La ville de Kirman-shah, dans le voisinage de laquelle on est informé que s'élève le mont Bi-sutoun, où existe le monument sculpté, se rencontre en position intermédiaire des lieux dont on vient de faire mention. Or, à la suite de Carina ou de Kerin, & avant Concohar ou Kenghever, Isidore place une ville sur une montagne où se voit, dit cet auteur, la statue ou l'image, & la colonne ou le pilier de Sémiramis; *Σεμιράμιδος ἀγαλμα καὶ στύλη*: c'est trouver dans Isidore une mention expresse de notre monument.

Ce qu'on doit regarder ici comme très-positif, c'est l'identité de lieu, dont les circonstances locales ne permettent pas de douter. Pour ce qui est de Sémiramis, les écrivains de l'antiquité attribuent de si grandes choses à cette Princesse, qu'il ne seroit pas étonnant qu'au défaut d'une pleine connoissance de ce qui regarde un monument, dont les auteurs & le sujet sont cachés dans l'obscurité d'un temps très-reculé, on eût mis sur le compte de Sémiramis ce qui peut appartenir à quelque autre grand personnage, dont la puissance ait égalé la dignité. Isidore de Charax n'est pas seul à placer ici Sémiramis; & un des avantages de cette discussion doit être de fixer le lieu qui convient à un récit que fait Diodore de Sicile.

*Biblioth. L. II.*

Cet historien, après un grand détail des ouvrages de Sémiramis pour l'embellissement de Babylone, dit que cette Princesse, à la tête d'une nombreuse armée, s'étant avancée dans la Médie, vint à une montagne nommée *Bagistan*, où elle campa & fit planter un jardin dont l'enceinte étoit de douze stades: de cette montagne, ajoute-t-il, qui domine sur une plaine, sortent des eaux en abondance, qui arrosoient tout le plan de ce jardin. Sur un des côtés de ce lieu délicieux, *ὠρεῖσσις*, ou *firdous*, comme disent les Orientaux, le mont Bagistan s'élève en rochers escarpés jusqu'à la hauteur de dix-sept stades. Sémiramis ayant fait tailler d'à-plomb le pied de la montagne, y fit ensuite sculpter son image, accompagnée de cent personnes à sa suite: elle voulut que sur le rocher

il fût inscrit en caractères Syriens, qu'ayant fait entasser les bagages que portoient les bêtes de charge de son équipage, elle avoit franchi, par ce moyen, toute la hauteur de la montagne depuis la plaine jusqu'au sommet.

Les circonstances essentielles de ce récit, celles qui dépendent de la disposition du lieu même, se reconnoissent ici avec la plus grande évidence: le nom de *Bag-istan*, dont la signification littérale pouvoit être inconnue à Diodore, dénote précisément, en Persan, un espace qui renferme un jardin. Le même lieu, que les Persans ont ainsi appelé par l'union de deux mots, *bag*, jardin, & *istan*, région ou canton, qui sont propres à la langue Persane, est actuellement appelé par les Turcs, dont la frontière n'est pas éloignée, *Taghi-bostan*, ce qui en langue Turque signifie montagne du jardin. Dans Étienne de Byzance, *Βαγίστα* est une ville de Médie, & *Βαγίσταρον* une montagne du même pays. Le nom de la ville du mont Bi-sutoun se lit *Βαπλίνα* dans Hiodore de Charax; mais la vraie leçon que donne Étienne de Byzance, veut qu'au lieu de *Baptana*, on lise *Bagistana*. Diodore parlant ailleurs de la route d'Alexandre de Suse à Ecbatane, fait mention du Bagistan comme de la plus délicieuse contrée, dont les agrémens peuvent faire la récréation des Dieux mêmes, & que le conquérant de l'Asie eut la curiosité de voir, en se détournant un peu du droit chemin; ce sont les termes de l'historien. Si dans son texte on lit ici *Βαγίσταρον* au lieu de *Βαγίσταν*, M. Weßeling a déjà remarqué le défaut de cette leçon.

Quant à la hauteur du mont Bagistan, rapportée par Diodore, & de dix-sept stades, ce stade devoit être d'environ cinquante-quatre toises, comme celui que M. d'Anville a fait connoître dans son Mémoire sur la situation & l'étendue de Babylone. Hamdallah, Mathématicien, mesura la hauteur perpendiculaire du mont Bi-sutoun, l'an de l'hégire 711, ou de l'ère Chrétienne 1311 ou 1312, par ordre d'Algiaptu, le pénultième des princes Mogols de la race de Genghiz-kan qui ont régné dans les provinces d'Iran; & cette hauteur est donnée de quatre mille pics. La mesure naturelle du *pic* est celle de la longueur

*Mém. Acad.  
vol. XXVIII,  
page 246.*

du bras, depuis l'olécrane ou la pointe du coude, jusqu'au bout de la main ou du doigt majeur: car *πῆχες* en grec, & *cubitus* en latin, font la même espèce de mesure: & selon les proportions d'un homme de la taille la plus commune, ni trop élevée, ni trop basse, cette mesure naturelle est d'environ dix-sept pouces. C'est ce que vaut la coudée Attique, & celle que les Juifs employoient dans l'usage ordinaire, indépendamment de leur coudée légale & sacrée. Si nous appliquons cette mesure à la hauteur du mont Bi-sutoun, elle se trouve de neuf cents quarante & quelques toises: les dix-sept stades, sur le pied de cinquante-quatre toises, en font neuf cents vingt.

Au reste, l'objet principal de la discussion présente consiste en deux points. Le premier est de faire voir, que le monument du mont Bi-sutoun devance le temps de Khofrew & de Shirin, contre l'opinion des Orientaux: le second, & le plus intéressant, est de retrouver un lieu dont il est parlé dans Hisdore de Charax, & dans un historien aussi recommandable que Diodore de Sicile, qui en traitant de Babylone, dit avoir écrit sur les mémoires des Macédoniens, compagnons d'Alexandre dans son expédition. C'est un objet distinct & particulier, que d'examiner, si ce que le monument représente convient également bien à Sémiramis, que ces auteurs désignent nommément. Si l'on prétend que la figure équestre & gigantesque, armée d'une masse, & renfermée sous la plus grande & la plus ornée des deux voûtes pratiquées dans le rocher, est la figure dominante, elle paroîtra plutôt convenir à quelque héros conquérant qu'à Sémiramis, quoique cette Princesse ait fait la guerre en personne, & que par ses conquêtes elle soit célèbre dans l'histoire. Quand pour se déterminer sur ce point, on ne voudroit pas remonter jusqu'au siècle de Ninus & de Sémiramis, il faudroit toujours se porter au-delà de Cyrus: le lieu où se rencontre le monument le rend plus convenable aux monarques Assyriens ou Mèdes qu'à un monarque des Perses. La figure de femme représentée dans le bain, auroit grand rapport à la vie voluptueuse que les historiens attribuent à Sémiramis, & aux délices qu'elle a voulu trouver en ce lieu-là.







L'inscription qui subsiste, & dont Diodore fait une expresse mention, la disant écrite en caractères Syriens, est un objet de grande curiosité pour les Savans, qui ont à cœur de percer les ténèbres de la haute antiquité : ces caractères pourroient avoir quelque rapport avec ceux dont l'alphabet a été tout récemment trouvé par M. l'abbé Barthélemy, & qui méritent vraisemblablement une dénomination plus générale que celle dans laquelle le nom de *Palmyréniens* les tient resserrés. Ces diverses circonstances concourent à rendre ce monument recommandable, & plus intéressant que les sculptures de Nakshirustem, près de Tchihil-minar ou de Persépolis.

## SUR DEUX CAMÉES,

*Dont l'un représente les têtes de Germanicus & d'Agrippine, & l'autre celle de Caius.*

LA science de l'antiquité acquerroit plus d'étendue & de certitude, s'il étoit possible d'avoir sous les yeux les monumens répandus dans les différens cabinets de l'Europe : combien sortiroit-il de lumière de tant de pièces de comparaison rapprochées l'une de l'autre ! elles se suppléeroient, elles se serviroient mutuellement d'interprètes ; leur diversité multiplieroit les connoissances, leur conformité les assureroit ; le jugement seroit moins hasardé, lorsque plusieurs témoins confrontés ensemble auroient déposé d'un fait, d'un usage, d'une ressemblance. C'est ce que souhaiteroit M. le comte de Caylus, & ce qu'il pratique lui-même, en communiquant au public les antiquités qu'il recueille avec tant de soin & d'intelligence.

Il a eu plusieurs fois occasion d'éprouver qu'un second monument sert souvent à confirmer ou à rectifier les conjectures qu'un premier monument avoit fait naître, & il en a présenté un exemple à l'Académie, dans un Mémoire dont nous allons donner l'extrait.

Dans le cabinet de S.<sup>r</sup> Germain-des-Prés est une agathe-onix gravée en relief, qui représente deux têtes, celle d'un homme

Le 11 Mai  
1756.

Voy. la planche



*T. III, pl. 7.  
n.º 2.* & celle d'une femme, posées en regard: ce monument est fort mal gravé dans le supplément de l'Antiquité expliquée; ouvrage estimable, mais dont l'étendue sert d'excuse au peu de fidélité des gravûres. M. Mariette dans sa Dactyliographie, nous apprend une anecdote sur cette pierre: dans les siècles d'ignorance on s'étoit imaginé que c'étoit la bague de mariage que S.<sup>t</sup> Joseph donna à la S.<sup>te</sup> Vierge, elle fut honorée sur ce pied-là pendant plus de six cents ans dans un monastère, jusqu'à ce que quelqu'un eût fait apercevoir entre les deux têtes certains caractères grecs qui ôtoient à cette pierre la dignité de Relique. La bague fut mise dans le cabinet de S.<sup>t</sup> Germain-des-Prés; les traits en sont un peu effacés par le temps, & par cette longue suite de baisers qu'une pieuse simplicité y a imprimés. Mais quoique cette belle gravûre ait perdu la plus grande partie de ces touches fines & légères qui donnent l'âme à un ouvrage & qui en font le principal attrait, on y retrouve cependant encore tant de précision dans les contours, tant de grandeur dans la distribution des masses, & un sentiment si exquis, qu'après l'avoir examiné avec les yeux les plus sévères, on est obligé d'avouer que ce rare Camée va de pair avec ce que les plus habiles graveurs de la Grèce ont fait de plus accompli.

Dom Bernard de Montfaucon a cru y voir les portraits de Germanicus & d'Agrippine, & il ne s'est pas trompé sur ce point; mais l'inscription

A Λ Φ Η Ο Ε

C Υ Ν

A Ρ Ε Θ Ω Ν Ι

qu'on lit entre les deux têtes, l'a jeté dans l'erreur: il s'est allé imaginer qu'il y avoit faute de la part du graveur, qui auroit dû mettre ΑΛΦΕΙΟΣ ΣΥΝ ΑΡΕΘΟΥΣΗ; que les Athéniens avoient offert cette bague à Germanicus, lorsqu'il passa par leur ville pour se rendre en Orient; & que voulant le flatter, ils l'avoient fait représenter, ainsi qu'Agrippine son épouse, sous l'image de deux divinités célèbres par leur union & leur tendre attachement, Alphée & Aréthuse.

Ce

Ce favant Bénédictin s'est ici abandonné à un attrait qui ne séduit que trop souvent les Antiquaires; pour ennoblir leurs recherches, ils sont tentés de donner de l'importance aux moindres objets, ils imaginent des occasions brillantes. Quel chétif présent qu'une agathe-onix pour un Prince tel que Germanicus, de la part d'une ville telle qu'Athènes, si jalouse & si délicate dans les détails de la flatterie! L'ornement des gravures sur les pierres, médiocre en lui-même, n'a jamais d'autre objet dans ces temps anciens, non plus que dans le siècle présent, que des témoignages domestiques de tendresse, de respect, de reconnoissance; c'est l'expression des sentimens qui entrent en commerce dans la vie privée.

M. Mariette, sans avoir vu la pierre gravée, mais éclairé par la raison, & guidé par le goût & par l'usage de l'art, avoit déjà réfuté solidement l'opinion de D. Bernard: « Il y a tout lieu de craindre, dit-il, que la conjecture de D. Bernard ne « soit mal fondée, d'autant plus que n'y ayant aucune faute de « grammaire dans cette inscription, qui fait un sens complet, « il ne paroît nulle nécessité de faire des corrections; il est plus « probable que les noms, tels qu'ils sont écrits, sont ceux de « deux graveurs, qui auront tous deux mis la main à cette gra- « vûre, ou en y travaillant conjointement, comme semble l'in- « diquer l'inscription qui est singulière, ou bien en achevant « ce que l'autre avoit laissé imparfait. En admettant, continue-t-il, « la supposition de D. Bernard, il faudroit, pour que la fiction « fût remplie, que les portraits fussent accompagnés des attributs « convenables aux caractères des deux divinités, & c'est ce qu'on « ne voit point: la Princesse rapportée sous la figure d'Aréthuse « devroit avoir des roseaux dans sa coëffure, ainsi que cette « Nymphé en a dans la sienne sur les médailles de Syracuse en « Sicile; c'est une règle de laquelle les Anciens ne se sont jamais « départis. » La gravûre exacte de ce beau Camée, que M. le comte de Caylus présente au public, justifie ces réflexions.

M. le comte de Caylus en sentoît déjà toute la justesse, lorsqu'un autre Camée, qui s'est rencontré sous ses yeux, a confirmé en même temps la conjecture de D. Bernard sur le

nom des personnes représentées, & celle de M. Mariette sur l'inscription. Dans le beau recueil de Camées de M. d'Azincour, est une tête gravée sur une agathe-onix de la plus belle conservation; la comparaison de cette tête avec les médailles, & le jugement des plus habiles Antiquaires, que M. le comte de Caylus a consultés, l'ont convaincu que c'est celle de Caius, fils de Germanicus & d'Agrippine. Cette tête est seule, & accompagnée de la même inscription

A Λ Φ Η Ο C

C Υ Ν

Α Ρ Ε Θ Ω Ν Ι

Ces deux noms ne doivent donc pas s'appliquer aux deux têtes de la pierre du cabinet de S.<sup>t</sup> Germain-des-Prés; ce ne sont donc que les noms des deux graveurs, & la critique de M. Mariette devient de la dernière évidence: la conjecture de D. Bernard, sur le nom des deux personnes, en est aussi mieux constatée. Il est naturel que les mêmes graveurs aient été employés à représenter le fils, après avoir gravé le portrait du père & de la mère. Il est à remarquer que sur l'une & l'autre pierre les noms des graveurs ne suivent pas la disposition ordinaire: sur presque toutes les autres pierres, ils sont gravés sur une ligne parallèle à la hauteur des têtes ou des autres objets qu'ils accompagnent; mais ce point ne fait pas une difficulté.

Il en pourroit naître une de l'association de deux graveurs pour un travail d'aussi peu d'étendue que celui d'un Camée, sur-tout de celui de Caius, qui ne représente qu'une seule tête. M. le comte de Caylus prévient cette objection; il rappelle ce qu'il a déjà observé dans le Mémoire sur les sculpteurs Grecs, au sujet de la facilité avec laquelle les artistes se réunissoient pour travailler des ouvrages de marbre. Il est vrai que cette réunion est plus facile à concevoir pour un groupe, dans lequel chacun des sculpteurs peut faire choix d'une figure qu'il travaille séparément; mais les graveurs en pierres étoient vraisemblablement dans la Grèce, à l'égard des sculpteurs, ce que nos miniaturistes sont par rapport aux peintres: en conséquence

*Mém. Acad.  
t. XXV, p. 326  
& 329.*



il est à présumer que le plus souvent occupés à copier ces grands artistes, ils les imitoient dans leurs pratiques.

Pline s'est exprimé précisément, de même que nos deux pierres gravées, pour marquer l'union de deux sculpteurs pour le travail; *Craterus cum Pythodoro, Polydeces cum Hermolao*, <sup>Tab. XXXVI. c. 4.</sup> *Pythodorus alius cum Artemone*. N'est ce pas la même chose que *Αλφιος συν Αρεθωνι*? Mais s'il paroît ridicule d'avancer que deux hommes aient été dans l'habitude de travailler dans le même genre sur des ouvrages dont le volume est si médiocre, ne pourroit-on pas dire, ajoute M. le comte de Caylus, que l'un des deux graveurs, plus heureux ou plus à la mode pour la ressemblance, aura modelé en cire ces têtes ou plutôt ces portraits, & que cette première opération finie, l'autre artiste, plus intelligent ou plus renommé pour le maniement du tour, aura exécuté & terminé l'ouvrage sur les agathes? Seroit-il impossible de rencontrer deux habiles artistes, qui malgré cette délicatesse d'amour-propre si naturelle aux arts, voulussent mettre en commun leur réputation & leur gloire?

## M É M O I R E

*Sur une Inscription découverte l'an 1754 à Périgueux.*

L · MARVLLIVS · L · MARVLLI · ARABI  
 FILIVS · QVIR · AETERNVS · II VIR  
 AQVAS · EARVM OQUE · DVCTVM  
 D S O D

*Lucius Marullius, fils de Lucius Marullus Arabus, de la tribu Quirina, surnommé Æternus, Duumvir, a donné à ses frais ces eaux & leur conduite.*

CETTE inscription a été découverte en 1754 dans la cité de Périgueux, qui est l'ancienne *Vesuna* ou *Vifona*, en creusant les fondations d'un nouveau bâtiment pour le grand

Séminaire. M. l'évêque de Périgueux la fit copier exactement avec toutes les dimensions, & l'envoya à M. l'abbé Lebeuf, dont nous allons donner les réflexions.

Les lettres sont du plus beau caractère Romain, & probablement du temps des Antonins. La première lettre a quarante lignes de hauteur, & toutes les autres trente-cinq lignes : la pierre, longue de cinq à six pieds, est rompue en deux ; mais il a été facile de rapprocher les deux fragmens pour prendre l'inscription. Cette pierre avoit été placée originairement à une fontaine publique ; on voit encore les deux tuyaux de conduite des eaux : le diamètre du tuyau supérieur est de trente-quatre à trente-cinq lignes ; celui de l'inférieur est de quatre pouces & huit lignes.

Les inscriptions du haut empire Romain sont rares dans la partie de la France qui répond à l'ancienne Aquitaine. Celle-ci nous apprend que Vésune, la capitale de la cité des *Petrocorii*, étoit *municipe* au second siècle de l'ère Chrétienne ; qu'un de ses Magistrats municipaux, citoyen Romain, fit une dépense considérable pour fournir à la ville une grande quantité d'eaux. Le grand tuyau de conduite donnoit environ vingt-trois pouces & demi d'eau, & le petit environ huit pouces & demi.

Le prénom *Lucius*, donné au Magistrat, fait connoître qu'il étoit citoyen Romain ; les Étrangers, qui acqueroient le droit de bourgeoisie Romaine, prenoient en même temps un prénom : Cicéron, en parlant de Demetrius Megas Sicilien, qui avoit été fait citoyen Romain par le crédit de Dolabella, dit : *Itaque nunc Publius Cornelius vocatur* ; & d'un certain Philoxène, il ajoute qu'il fut nommé *Caius Arrianus* : mais ce qui démontre la qualité de Lucius Marullius, c'est qu'il étoit de la tribu *Quirina*.

Le nom de Marullus étoit déjà connu ; on trouve dans le recueil de Gruter un Marullus Antiochus & un Marullus Antrocius, dans une inscription de Terragone.

L. Marullius étoit fils de Lucius Marullus Arabus. Je pense que ce Marullus, Arabe d'origine, avoit pris le surnom d'*Arabus*, au lieu d'*Arabs* ; comme le Marullus de l'inscription

*Ad Famil. lib.*  
*xiii, ep. 36.*

*Ibid. ep. 35.*

de Gruter avoit pris le surnom d'*Antiochus*, au lieu d'*Antiochenus*, étant probablement originaire d'une des villes d'Antioche de l'Orient. C'est une conjecture: je soupçonne que le Marullus de Périgueux n'étoit point Gaulois d'origine; mais que lui ou ses ancêtres s'étant établis à Périgueux, ils y acquirent le droit de bourgeoisie Romaine. On sait que les Orientaux, & les Syriens en particulier, venoient commercer à Bourdeaux & dans les autres villes des Gaules: peut-être aussi que Marullus étoit sorti d'une famille d'esclaves, qui avoit été affranchie; du moins l'on voit dans l'inscription de Terragone, que Marullus Antrocius étoit esclave d'un P. Ruffius. On connoît encore une inscription de Narbonne, dans laquelle se trouve le surnom ARABVS; & une autre de Nîmes, où il est fait mention de Faustus N. ARABVS, que M. de la Bastie a rendu par *Natione Arabus*. Il observe que Virgile a dit dans le même sens: *Hircanisve Arabisve parant*; sur quoi Servius dit: *Hic dativus venit ab eo quod est hic Arabus... item lectum est, Æthiops & Æthiopus.*

Gruter, page  
DCCLV.

Ibid, page  
DCCXXVII.

Æneid. l. VII:

L. Marullius étoit de la tribu *Quirina*; le mot abrégé *Quir.* désigne cette tribu Romaine, selon l'usage des inscriptions. La tribu Quirine tiroit son nom de la ville de Cures dans le pays des Sabins; elle fut établie en l'an 509 de Rome, 245 avant J. C. Cette tribu, avec la Véline, furent les deux dernières des Tribus que les Consuls instituèrent. Le peuple Romain assignoit une des trente-cinq Tribus aux municipes: nous voyons par les auteurs & par les inscriptions, que plusieurs villes des différentes provinces étoient attachées à la tribu Quirine.

Le nom AETERNVS, qu'on lit après le nom de la Tribu, est le surnom de Lucius Marullius; c'est la place qu'on donnoit aux surnoms dans l'arrangement des titres. Le surnom *Æternus* se retrouve dans les Gaules; c'est le nom d'un évêque d'Évreux; il a la même signification que les noms *Perpetuus*, *Perpetua*.

Le titre de II VIR montre que la ville de Périgueux, *Vesuna*, étoit municipale au second siècle de J. C; privilège qui étoit d'une grande distinction, avant que Caracalla eût étendu le



droit de bourgeoisie Romaine à toutes les personnes libres de l'empire. On sait que les *Duumvirs* étoient deux Magistrats annuels qui présidoient au Conseil ou Sénat, qui étoit composé des *Décursions* du municipale.

AQVAS EARVMQVE DVCTVM D. S. D. Lucius Marullius fit venir des eaux dans la ville, & fit la dépense de la conduite: ces eaux étoient tirées de la source de Toulon, située près d'une hauteur, à demi-lieue ou environ de l'ancienne cité, vers le couchant; la source est si abondante qu'elle fournit encore à présent assez d'eau pour faire tourner un moulin à demi-quart de lieue.

L'inscription de Périgueux mérite d'être placée parmi les monumens des antiquités de la Gaule. Cette ville nous avoit déjà donné une inscription de l'empereur Florian, que M. l'abbé Lebeuf a expliquée.

*Mém. Acad.*  
t. XXIII, page  
204.

## SUR DEUX ANTIQUITÉS

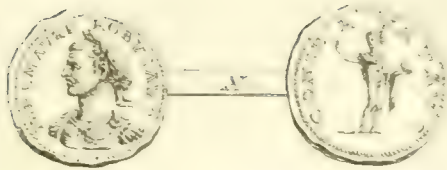
*Trouvées dans des pierres de nature différente.*

LES Membres de l'Académie doivent déposer dans son sein, non seulement tout ce que leurs recherches leur font découvrir, mais aussi tout ce que le hasard leur présente, qui peut avoir quelque rapport aux monumens antiques. C'est ce qui a engagé M. le comte de Caylus à communiquer à l'Académie les deux découvertes suivantes, aussi intéressantes pour l'Histoire Naturelle que pour l'objet ordinaire de nos recherches.

1.<sup>er</sup> Juillet  
1755.

M. l'abbé Fénélon nous a plusieurs fois parlé d'une médaille trouvée, il y a quelques années à Sens, dans la plus grande épaisseur d'une grosse pierre blanche. Cette pierre n'avoit rien d'extraordinaire pour le grain & la qualité; elle étoit parfaitement semblable à toutes les pierres de taille qu'on emploie ordinairement dans ce pays; on la débitoit même pour la placer dans un bâtiment; nulle fracture, aucun éclat n'avoit pu permettre à cette médaille de s'introduire dans un corps de cette

*Mon. de l'Acad. des Inscrip. et Bel. et XXIII p. 174.*







solidité : il en faut inférer que ce corps n'avoit aucune consistance quand ce monument a pris la place qu'il occupoit. Cette médaille est d'or, très-bien conservée, & ce qu'on appelle à fleur de coin ; elle représente la tête de l'empereur Probus, & le Soleil ou le Génie de l'empire au revers.

M. l'abbé Fénel nous avoit promis un détail circonstancié, & tel qu'il étoit nécessaire sur la nature de la pierre, la situation & la profondeur de la carrière, &c. il est mort sans nous avoir donné cette satisfaction ; mais il a eu l'attention de procurer la médaille en question au Cabinet du Roi : M. le comte de Caylus l'a fait dessiner dans sa grandeur réelle.

*Voy. la planche.*

Ce fait seroit peut-être demeuré long-temps enseveli dans une sorte d'oubli, sans un autre événement à peu près pareil, qui a rappelé à M. le comte de Caylus le souvenir du premier. Ces deux faits se prêtent un secours mutuel, & peuvent servir à fixer les idées sur la formation des pierres. Leur accroissement n'exige peut-être pas un temps si long qu'on auroit pu l'imaginer. Des événemens plus heureux encore, donneront sans doute de plus grands éclaircissmens. Quoi qu'il en soit, M. Aved, Peintre en portrait, a fait depuis quelque temps l'acquisition d'une maison de campagne, à Saintré, à quelques lieues de Paris, au dessus de Corbeil, sur la Seine. Pour rendre l'habitation plus agréable, il a fait démolir deux vieilles tours, telles qu'on les fabriquoit dans les derniers siècles pour mettre les maisons de campagne en état de défense dans ces temps malheureux, où les guerres civiles déchiroient la France. Ces tours étoient bâties de pierres de meulière, dont l'espèce dure & grommeleuse résiste à l'humidité. Comme M. Aved faisoit arranger cette démolition pour employer les matériaux à d'autres usages, un manoeuvre, en équarissant ces pierres pour les entoiser, en cassa une en sa présence ; il en vit tomber un petit morceau de bronze, dont la forme étoit moulée des deux côtés de la fracture ; il a fait présent de cette petite antiquité à M. le comte de Caylus : elle est gravée sur la planche au dessous de la médaille ; elle est dessinée de trois côtés, & de la grandeur de l'original. Ce petit monument est du genre de

ceux qui ont été envoyés de Bavai, & que l'on voit dans le second volume des Antiquités de M. le Comte. Il est difficile de déterminer positivement l'ancien usage de ce morceau; mais on peut dire en général qu'il servoit, ainsi que les autres, à des parures militaires, soit pour les hommes, soit pour les chevaux: ce qu'il y a de certain, & ce qui nous suffit, c'est qu'il est antique, Romain, de la même fonte & du même travail que ceux de Bavai: il n'est pas des mieux conservés; on ne peut distinguer l'ornement en relief dont il étoit décoré; il étoit sans doute usé par le frottement, quand il est tombé sur la terre, qui depuis s'est convertie en pierre.

Ces deux rencontres doivent engager particulièrement les Observateurs à considérer les pierres dans leurs éclats, & les avertir qu'elles recèlent quelquefois des antiquités.

La formation des pierres se trouve également confirmée par ces deux monumens: leur fabrique ne peut être de temps fort éloignés l'un de l'autre. Il est vrai que la médaille indique plus clairement le temps auquel la pierre n'étoit pas encore formée; elle n'a peut-être acquis son degré de dureté que long-temps depuis le règne de Probus; mais au moins elle n'avoit aucune solidité quand ce Prince est parvenu à l'empire, c'est-à-dire l'an 276 de Jésus-Christ.

## E X A M E N

*D'un passage de Grégoire de Tours, sur le temps  
où l'on a commencé d'enterrer les Morts dans  
les Cités.*

PLUS un ouvrage est célèbre, plus la critique, qu'on peut appeler la garde de la vérité, doit être attentive à l'épurer, & à relever des erreurs qu'une grande autorité rendroit d'autant plus contagieuses. C'est encore une règle de critique, que le témoignage d'un auteur, quelque considérable qu'il soit, ne détruit pas une opinion reçue, lorsqu'il peut recevoir une  
explication

explication qui la laisse subsister. M. l'abbé Lebeuf a suivi ces deux principes dans une Dissertation qu'il a lûe à l'Académie, & dont nous allons donner le précis. L'ouvrage qu'il critique est celui des Bollandistes; ceux-ci s'appuient sur l'autorité de Grégoire de Tours, pour combattre un sentiment bien fondé. 19 Février 1754.

On connoît la loi des douze tables, qui défend d'enterrer les morts dans les villes; elle fut en vigueur dans les Gaules jusqu'après l'établissement des François; le premier exemple contraire n'est que du vi.<sup>e</sup> siècle, encore n'étoit-ce qu'une exception particulière; ce ne fut qu'au x.<sup>e</sup> siècle que l'infraction de l'ancienne règle commença de devenir commune: telle est l'opinion généralement reçue. *Vita S. Vedasti, Atrib.*

Cependant les Bollandistes, dans la vie de S.<sup>t</sup> Lidoire, le second des évêques de Tours qui soient connus, ont avancé que ce Prélat, qui mourut vers l'an 370, fut inhumé dans l'église cathédrale qu'il avoit bâtie dans la cité de Tours, & que S.<sup>t</sup> Martin, son successeur, transporta dans la même église le corps de S.<sup>t</sup> Gatien, premier évêque de cette ville. *Acta SS. Sept. t. IV.*

Ces deux assertions paroissent fondées sur deux passages de Grégoire de Tours; les voici: *Hic (Litorius) ædificavit Ecclesiam primam infra urbem Turonicam cum jam multi Christiani essent: primaque ab eo ex domo cujusdam Senatoris basilica facta est..... obiit in pace, sepultusque est in superscripta basilica, quæ hodieque ejus nomine vocitatur.* Et dans l'article suivant, parlant de S.<sup>t</sup> Martin, il dit: *Hic transtulit corpus beati Gatiani, sepelivitque ipsum juxta sepulchrum S. Litorii in illa nominis sui præfata basilica.* *L. X, c. 37, n.º 2, édit. de D. Bouquet.*

Mais on n'a pas observé que dans le premier passage il s'agit de deux édifices différens, l'un appelé *ecclesia*, c'est la grande église, qui fut bâtie par S.<sup>t</sup> Lidoire dans la ville même; l'autre est la basilique, qui ne fut pas bâtie par le Saint; c'étoit auparavant la maison d'un Sénateur. L'abbé de Marolles a mal rendu ce passage; voici comme il faudroit le traduire: *ce saint évêque (S.<sup>t</sup> Lidoire) voyant déjà beaucoup de Chrétiens dans la cité de Tours, y fit bâtir une église, & ce fut la première qu'on y vit: ce fut lui pareillement qui fit, d'une maison de Sénateur, la première*

### 1-3 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

*Basilique.* Cette basilique étoit hors de l'enceinte de la cité, qui étoit fort resserrée, comme on en peut juger encore à présent: les Sénateurs préféroient d'être logés hors de la cité, afin d'être plus au large. Si le mot *basilica* ne désignoit pas ici un édifice différent de celui qui est auparavant désigné par le mot *ecclesia*, la répétition du mot *prima* seroit inutile: de plus on voit, par Grégoire de Tours même, que le terme *ecclesia*, sans aucune addition, signifioit l'église cathédrale; les autres se nommoient *basilica*. Dans l'endroit de la cité, rapportant les noms des lieux où devoient être célébrées les vigiles des grandes fêtes, qui étoient alors au nombre de seize, il dit qu'aux quatre fêtes les plus solennelles, savoir Noël, l'Épiphanie, Pâques & la Pentecôte, les vigiles se célébroient *in Ecclesia*: celles des autres fêtes étoient assignées à d'autres lieux qu'il appelle tous *basiliques*: *ad basilicam domni Martini*, *ad basilicam in baptisterio*, &c. au jour natal de S.<sup>t</sup> Lidoire, la vigile est célébrée *ad ipsius basilicam*. On ne peut douter que le mot *ecclesia* ne signifie ici l'église principale, & le mot *basilica* les autres églises.

Ainsi la basilique bâtie par S.<sup>t</sup> Lidoire ayant été hors de la cité, on y a pû enterrer ce saint Evêque sans enfreindre la loi des douze tables; S.<sup>t</sup> Martin a pû de même y transporter le corps de S.<sup>t</sup> Gattien. Si dans des canons du vi.<sup>e</sup> siècle on lit celui-ci, *Firmissimum hoc privilegium usque nunc amplius retinent Galliae civitates, ut nullo modo intra ambitum murorum cujuslibet defuncti corpus humetur*, à plus forte raison cette règle s'observoit-elle au iv.<sup>e</sup> siècle, dans une métropole telle que Tours. En effet S.<sup>t</sup> Martin, successeur de S.<sup>t</sup> Lidoire, fut inhumé dans le cimetière public, en un lieu découvert, où il n'y eut que depuis un oratoire.

*Conc. Bracar.  
an. 563.*

*Greg. Tur. l. x,  
c. 31, n.º 18.*

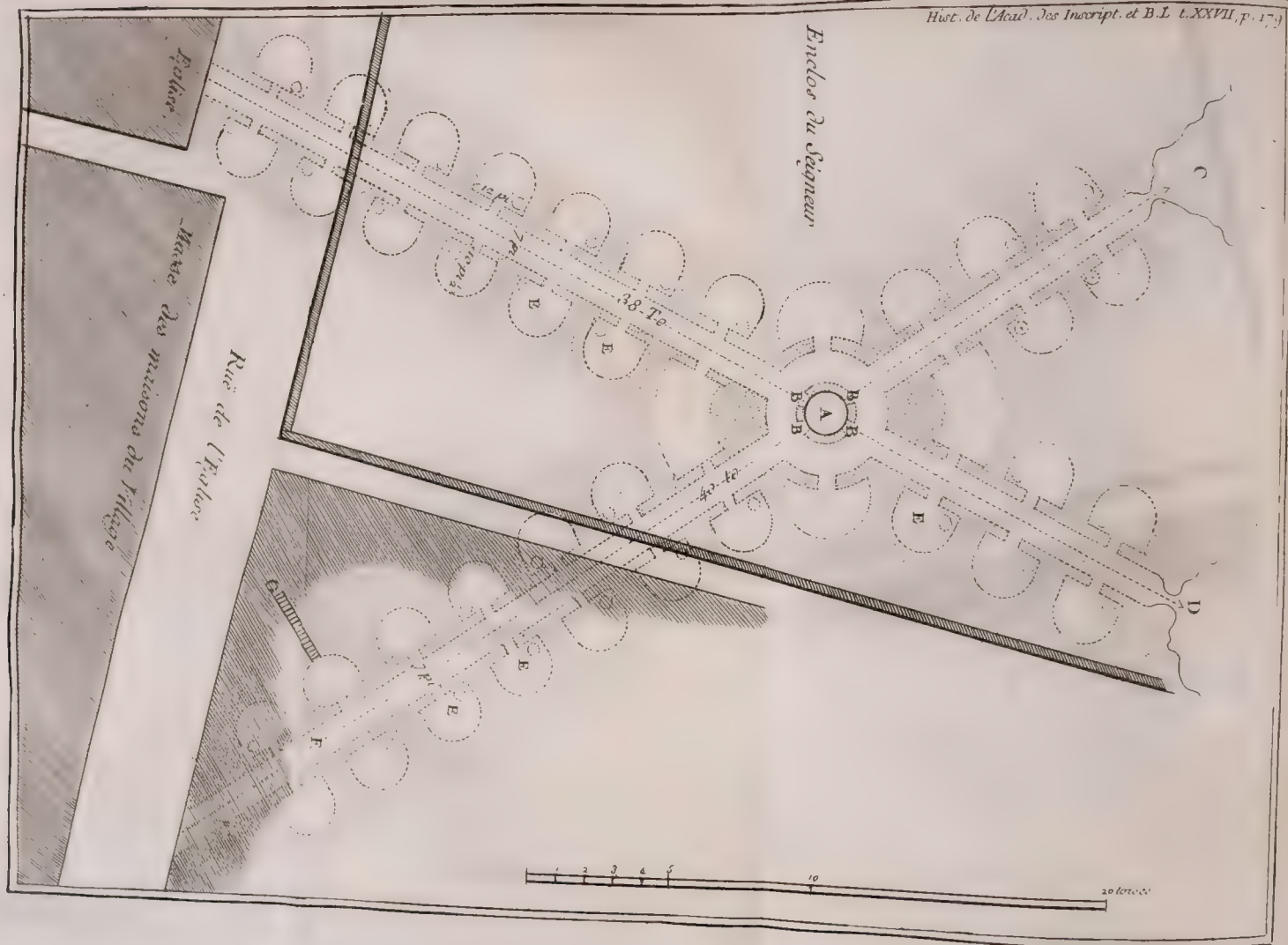
Ce qui prouve encore que l'église de S.<sup>t</sup> Lidoire n'étoit pas dans la cité, c'est que lors de l'incendie de Tours, en 561, cette cité ne contenoit que trois églises, savoir la grande église, celle de S.<sup>t</sup> Gervais, bâtie par Ommatius, douzième évêque, & celle de Notre-Dame, commencée par le même, & achevée par le quinzième évêque, nommé *Injuriosus*: Eufrene, dix-huitième évêque, en répara deux; il laissa à son successeur le soin de





*Plan des Souterrains de la Paroisse du Quesnel en Santerre.*

*Hist. de l'Acad. des Inscript. et B.L. t. XXVII, p. 173*



réparer la troisième. Ce successeur fut S.<sup>t</sup> Grégoire lui-même, qui assure qu'il fut dix-sept ans à la rebâtir: il l'appelle *ecclesiam urbis Turonica*, sans y ajouter d'autre titre; c'étoit donc la cathédrale: il dit qu'il y trouva des reliques des martyrs d'Agaune, qui en sont encore les anciens patrons; il parle encore de beaucoup d'autres reliques, sans dire un mot des corps de S.<sup>t</sup> Lidoire ni de S.<sup>t</sup> Gatien; ils n'avoient donc pas été inhumés dans la cathédrale.

M. l'abbé Lebeuf place cette ancienne basilique de S.<sup>t</sup> Lidoire, maintenant détruite, dans la rue qui porte le nom de ce Saint, où l'on en voit encore les vieux fondemens, & où l'usage s'est conservé d'aller en procession le jour de S.<sup>t</sup> Lidoire: ce quartier est bien loin des murs de l'ancienne cité de Tours.

## C O N J E C T U R E

*Sur l'usage des souterrains qui se trouvent en grand nombre en Picardie.*

ON trouve un grand nombre de souterrains dans le diocèse d'Amiens, des deux côtés de la rivière de Somme; leur forme est très-différente de celle des aqueducs. On ne peut dire non plus que ce soient des cryptes, telles que les catacombes de Rome, creusées pour des sépultures. On n'y a jamais trouvé ni inscriptions ni ossemens; & d'ailleurs la régularité de leur alignement & toutes les autres circonstances font connoître que ces lieux étoient destinés à l'habitation des hommes. Ce sont des allées de sept ou huit pieds de largeur, & d'autant de hauteur, bordées à droite & à gauche de chambres ou cabinets pratiqués dans le tuf ou dans la craie. La plupart de ces souterrains sont comblés par l'éboulement des terres; dans ceux qui sont les plus entiers, on voit encore vingt, vingt-cinq & jusqu'à quarante de ces cabinets: en certains lieux, ces cabinets sont carrés; dans d'autres, ils s'arrondissent en forme de demi-cercle; par-tout ils sont creusés avec art, &

ceux du même souterrain ont la même forme & les mêmes proportions. M. l'abbé Lebeuf en connoissoit dans plus de trente paroisses, depuis l'embouchûre de la Somme jusqu'auprès de Péronne, & il ne doutoit pas qu'il n'y en eût beaucoup d'autres que le hasard n'avoit pas encore donné occasion de trouver. M. Paillet, curé de Bayonvilliers en Santerre, homme instruit & intelligent, ayant en 1749 informé l'Académie, qu'on avoit découvert dans un village voisin nommé *le Quesnel*, un souterrain plus considérable que les autres, l'Académie s'adressa à M. Chauvelin, alors Intendant d'Amiens, pour s'en procurer une exacte connoissance. Ce Magistrat zélé pour le progrès des Lettres, qu'il a lui-même cultivées avec soin, envoya sur les lieux M. Barbie, Inspecteur des ponts & chaussées de la généralité de Picardie. Cet Ingénieur leva le plan du souterrain; & M. le comte de Caylus l'a fait graver tel qu'il est représenté sur la planche qui accompagne cet extrait : en voici l'explication donnée par l'Ingénieur.

Ces retraites étoient distribuées sous la forme d'une croix de S.<sup>t</sup> André : les deux rameaux ou allées se croisoient à l'endroit d'un puits, autour duquel on tournoit ; l'un de ces rameaux avoit quarante toises & l'autre trente-huit de longueur, sur sept pieds de largeur & sept pieds de hauteur : ils étoient creusés & voûtés à plein ceintre dans le tuf & dans le crayon, à trente pieds au dessous du raiz de chaussée du terrain naturel.

*Voy. la planche.* Le puits *A* qui partage ces rameaux, creusé pareillement dans le tuf, avoit neuf pieds de diamètre, & servoit à un double usage ; il donnoit de l'air à tout le souterrain par les quatre ouvertures marqués *B* ; & il fournissoit de l'eau à ceux qui étoient renfermés dans le souterrain : ce puits, à présent comblé, s'ouvroit sur la surface du terrain, & dans les temps de tranquillité il servoit aux usages de la paroisse.

Ce souterrain avoit trois entrées ou issues ; l'une au midi *C*, l'autre au couchant *D*, & la troisième dans l'église du lieu : les deux premières entrées se bouchaient par des terres que l'on jetoit au devant ; elles étoient d'autant moins remarquables qu'elles donnoient dans des trous à marnes auprès desquels on



voyoit toujours des terres nouvellement remuées. La troisième entrée s'ouvroit dans l'église, & étoit défendue par une grosse tour carrée flanquée de quatre tourelles fort élevées, qui servoient également à découvrir l'approche des ennemis & à les repousser: cette tour, qui formoit aussi le portail & le clocher de l'église, est tombée depuis plusieurs années, & il n'en reste plus de vestiges.

Les deux rameaux étoient garnis à droite & à gauche de quarante cellules ou retraites particulières; les quatre plus grandes autour du puits servoient, selon la tradition du pays, à renfermer les bestiaux, & les trente-six autres à retirer les habitans. Les entrées des quatre grandes cellules avoient trois ou quatre pieds d'ouverture, & celle des autres deux pieds & demi; chacune de ces dernières avoient douze pieds de longueur sur dix pieds & demi de profondeur; elles étoient creusées & voûtées dans le tuf en forme de demi-cul de four; elles avoient chacune une cave creusée dans un des coins, en forme d'un cône tronqué, dont le sommet marqué *E* pouvoit avoir deux pieds à deux pieds & demi de diamètre; la base étoit de six à sept pieds, sur autant de hauteur perpendiculaire: c'étoit dans ces caves qu'on renfermoit les grains battus ou les autres denrées.

De tous ces souterrains il n'en reste plus d'apparens qu'environ trente pieds de longueur à l'endroit marqué *F*, & c'est où les femmes & les filles du village se retirent dans les soirées d'hiver pour travailler ensemble: on y descend par un escalier qui part d'une maison voisine au point *G*; le reste est devenu impraticable par les divers éboulemens de terre. On a marqué sur le plan, l'emplacement de l'église & des maisons, afin de mieux indiquer la véritable position de ces retraites.

On est persuadé dans le pays, que ces souterrains ont servi à retirer les habitans & leurs effets pendant les ravages des guerres, & on les appelle communément les souterrains des guerres; mais les uns croient qu'ils ont été pratiqués au commencement du VII.<sup>e</sup> siècle, à l'occasion d'une prétendue invasion des Huns; les autres ne leur donnent pas plus d'ancienneté que le temps des guerres des Anglois ou des Calvinistes; il y en

a même qui prétendent que ces retraites n'ont été creusées que sous le règne de Louis XIV.

M. l'abbé Lebeuf, qui avoit visité ce pays, entreprit de  
En 1755. discuter cette question dans un Mémoire; il étoit persuadé que ces travaux n'étoient ni si modernes ni si anciens; il les rapportoit au temps des ravages des Normands: voici ses preuves.

1.<sup>o</sup> Ces souterrains étoient connus dès le x.<sup>e</sup> siècle, on les appelloit *caves*, & cette dénomination servoit à distinguer le village de S.<sup>t</sup> Marchel en Santerre d'un autre S.<sup>t</sup> Marchel du diocèse de Noyon, à trois ou quatre lieues de-là, près de Péronne. Le premier est appelé *S.<sup>t</sup> Marchel-cave* dans des titres du x.<sup>e</sup> siècle, selon M. l'abbé Châtelain, un des critiques les plus éclairés en ces matières: tout le terrain de ce village étoit traversé par de pareils souterrains.

2.<sup>o</sup> L'opinion selon laquelle ces retraites ont été creusées pour mettre les habitans à couvert des Huns dans le vii.<sup>e</sup> siècle, n'a d'autre fondement que de fausses étymologies: sur ce qu'un des lieux les plus considérables de ce territoire est Lihons, qui se trouve quelquefois écrit Lihuns, on a prétendu que les Huns avoient résidé en ce pays; & comme l'idée de ce peuple barbare se trouve presque inséparablement jointe à celle de dévastation, on a été de-là conduit à penser qu'ils y avoient fait d'horribles ravages: cette idée a fait naître une autre étymologie; le sang humain, dit-on, ruisseloit dans les campagnes; ce fut après le dessèchement de ces ruisseaux de sang, que le terrain prit le nom de *Sanguis tersus*, dans le vieux françois *Sang-ter*, d'où est venu par corruption le nom de Santerre, que le pays porte

aujourd'hui. Selon d'autres auteurs ce furent les Huns que le roi Dagobert tailla en pièces, & de-là ce lieu fut appelé *Leo in stagno Sanguinis*, c'est-à-dire *Lion en Santerre*. Toutes ces origines sont également chimériques, selon M. l'abbé Lebeuf. Le prieuré de Lihons est nommé, dans les titres primitifs, *Le-hunum*, ce qui détruit l'étymologie tirée des Huns: celle qui dérive le nom de Santerre de *Sanguis tersus*, n'est pas mieux appuyée; les premiers titres où le prieuré de Lihons en Santerre soit nommé *in Sanguine terfo* sont de l'an 1317; les

Guibert de  
Nogent.  
Notes de Don  
Luc d'Achery,  
n. 567.  
Mss. de Saint  
Victor, n. 116.

Lesloc. dissert.  
sur S. Firmin.

registres du Parlement en font mention, mais c'est seulement en l'année 1368: Jean d'Ypres, moine de S.<sup>t</sup> Bertin plus avant dans le même siècle, nomme aussi le pays *Sanguis tersus*, & en françois *Sang-ters*; mais Enguerrand de Montbrelet, qui étoit de Cambrai, écrit *Saintois*, & entre autres lieux il nomme, *Lihons en Saintois*: Guillaume le Breton, contemporain de Philippe Auguste, appelle le pays de Santerre *Sanctarienfe solum*; c'est une remarque de M. l'abbé de Longuerue, & avant lui de M. de Valois: mais ce qui a échappé à ces Savans, c'est que Philippe I.<sup>er</sup> dans un diplôme de l'an 1066, nomme ce pays *Santeris*; le reste de la charte est en latin, & l'on voit que les moines de S.<sup>t</sup> Médard de Soissons, en faveur desquels cette charte fut expédiée, ignoroient, aussi-bien que le secrétaire du Chancelier, que le nom de ce pays fût *Sanguis tersus*: il s'écrivoit sans *g*, & il paroît que l'histoire du massacre des Huns n'étoit pas encore inventée.

*Rég. de records.*

*L'allée de Longuerue, descript. de la France.*

*Valéf. notit. Diplom. pag. 585.*

3.<sup>o</sup> Après avoir combattu ces deux opinions, M. l'abbé Lebeuf établit la sienne: rien n'est plus naturel que de penser que ces souterrains ont été employés à mettre les habitans à couvert contre les courses des Normands; nos Chroniqueurs des ix.<sup>e</sup> & x.<sup>e</sup> siècles parlent souvent des descentes de ces barbares, qui remontoient la Somme jusque vers Péronne & S.<sup>t</sup> Quentin, sur de petites barques propres à porter huit ou dix hommes; on y lit que dès l'an 860 ils réladoient sur les bords de cette rivière: comme elle passe sur les terres du Ponthieu, de l'Amiennois & du Santerre, les payfans de ces cantons, plus exposés à ces irruptions, songèrent à se mettre à couvert avec leurs effets. Les excavations dont on avoit tiré des pierres pour bâtir furent d'abord jugées les plus propres à servir d'asyle; on y pratiqua des retraites; & le nombre des fugitifs augmentant toujours, on creusa de nouveau, on alligna ce terrain, on réédifia ou l'on construisit les églises des villages auprès de ces asyles, & l'on eut quelquefois l'attention d'en placer l'entrée dans les églises mêmes; on eut soin de les pratiquer à des distances où les eaux de la Somme ne pussent pénétrer par filtration, même dans les débordemens: aussi ne trouve-t-on

ces souterrains que dans un éloignement de trois ou quatre lieues des bords de la Somme.

C'est au grand nombre de ces souterrains, où les habitans du Santerre fauvoient leurs personnes & leurs effets, qu'on peut rapporter le nom de *Territorium sanctæ liberationis*, qu'une partie de cette contrée conservoit encore dans le XII.<sup>e</sup> siècle, d'autant plus que l'entrée de ces retraites s'ouvroit dans les églises paroissiales. M. l'abbé Lebeuf a vû cette expression employée dans un acte d'environ l'an 1180, qui est un échange entre l'abbaye de Breteuil du diocèse de Beauvais, & le prieuré de Lihons en Santerre: il y est marqué que les villages de Refinvillers & de S.<sup>t</sup> Aubin sont du territoire de la Sainte délivrance; or ces deux villages sont contigus aux territoires de Mézières, de Hangest & du Quesnel, où l'on retrouve trois anciens souterrains: ce qui peut faire raisonnablement conjecturer que c'étoit relativement à l'utilité de ces retraites que ce canton étoit appelé *Territorium sanctæ liberationis*.

*Chartular. monast. sancti Petri de Lehuono, in Biblioth. Regia, fol. 27, vel 341.*

## ÉCLAIRCISSEMENTS

### *Sur la chronologie des règnes de Louis le Gros & de Louis le Jeune.*

IL s'est élevé entre les Savans quelques contestations au sujet du temps où Louis VII, dit *Louis le Jeune*, a commencé de régner. Les diplomes de ce Prince, loin de servir à fixer cette incertitude, sont eux-mêmes d'une date fort incertaine, parce que c'étoit alors l'usage de les dater seulement de l'année du règne, sans y marquer ni l'année de l'ère Chrétienne, ni le mois & le jour de l'expédition. M. l'abbé Lebeuf, à l'aide de quelques chartes d'une vérité incontestable, mais peu connues jusqu'à présent, a dissipé ces nuages dans un Mémoire qu'il a lû à l'Académie: nous allons en tracer l'extrait.

Le 19 Février  
1754.

Pour éclaircir la chronologie du règne de Louis VII, il faut fixer la date de trois événemens, qui sont autant d'époques fondamentales :



fondamentales : le premier est le sacre de ce Prince ; le second est son association à la Couronne ; le troisième est la mort de Louis le Gros , qui le laissa seul possesseur du royaume.

La première époque ne peut être contestée ; il est constant que ce fut l'an 1131 , au mois d'octobre , que Louis VII fut sacré à Reims du vivant de son père , dans l'église de Saint Remi , par le pape Innocent II. Robert du mont Saint-Michel , Chroniqueur contemporain , nous donne le jour du mois & de la semaine où se fit cette cérémonie ; c'étoit le Dimanche 25 octobre , & d'ailleurs on fait certainement le temps auquel ce Pape étoit à Reims.

Pour ce qui est de la seconde époque , les sentimens ne sont pas unanimes ; Dom Mabillon la place en l'année 1135 : ce fut alors , dit-il , que Louis le Gros , étant dans la vingthuitième année de son règne , tomba dangereusement malade ; & craignant de mourir , il mit entre les mains de son fils l'administration du royaume ; mais cette association doit concourir avec l'année 1134 ou même 1133 , puisqu'au mois de juillet 1137 , ce jeune Prince étoit dans la quatrième année de son règne , comme il est prouvé par une charte authentique qui se trouvoit à la Chambre des Comptes avant l'incendie , & que M. de Laurière a fait imprimer sur l'original dans le premier volume des Ordonnances ; c'est une exemption des droits régaliens , accordée à l'archevêque de Bourdeaux & aux Evêques & Abbés de la même province , à l'occasion du mariage de Louis le Jeune avec Éléonore de Guyenne ; cette pièce a été donnée d'une manière très-imparfaite & très-fautive dans l'édition du *Gallia Christiana* , faite par le P. de Sainte-Marthe. M. l'abbé Lebeuf en a recouvré une copie en forme , faite & vérifiée en 1319 à la réquisition du chapitre de Bourdeaux. Cette copie est conforme à l'original publié par M. de Laurière : la voici.

*Annal. Bened.*  
*t. VI, p. 259.*

*T. II, col. 8126*

*In nomine sancte & individue Trinitatis. Amen. Ego Ludovicus junior magni Ludovici filius , Dei gratia , rex Francie & dux Aquitanorum. Tibi dilecte in Domino Gauffride Burdegalenfis archiepiscopo cum suffraganeis episcopis , Raymundo Agenensi,*  
*Hist. Tome XXVII.* . Aa

*Lamberto Engolismensi, Guillelmo Pictavenſi, Guillelmo Petragoricenſi, necnon cum abbatibus Burdegalenſis provinciæ veſtrisquę ſucceſſoribus in perpetuum. Regie majestatis eſt Eccleſiarum quieti pia ſollicitudine providere, & ex officio ſuſcepte à Domino poteſtatis earum libertatem tueri, & ab hoſtium ſeu malignantium incuſibus deſſenſare. Sic nimirum regalis apicem dignitatis nos à Domino a quo omnis poteſtas eſt conſecutos eſſe conſtabit, ſi juxta evangelicam conſtitutionem & apoſtolice doctrine traditionem in ſanctę Dei Eccleſię miniſterium accincti pro ejusdem contuenda libertate qua Chriſtus eam liberavit & pacis quiete operam demus. Ea propter petitionibus veſtris communicato prius Epiſcoporum, Abbatum & Procerum noſtrorum conſilio, duximus annuendum; & in ſede Burdegalenſi & in prenominaſis epiſcopalibus ſedibus, abbatiiſ ejusdem provincię que deſuncto illuſtri Aquitanorum duce & comite Pictavis Guillelmo per filiam ipſius Alienordim nobis ſorte matrimonii cedit, in Epiſcoporum & Abbatum ſuorum electionibus canonicam omnino conceamus libertatem abſque hominiſ juramenti ſeu fidei per manum date obligatione. Porro decedentis Archiepiſcopi & ſuffraganeorum ipſius Epiſcoporum ſive Abbatum decedentium res univerſas ſucceſſorum uſibus regia auctoritate ſervari volumus & concedendo precipimus illeſas. Hoc quoque adſicientes ut omnes Eccleſię infra denominatam provinciã conſtitute, predia, poſſeſſiones & univerſa ad ipſas jure pertinentia ſcundum privilegia & juſtitias & bonas conſuetudines ſuas habeant & poſſideant illibata. Quin imo Eccleſiis ipſis univerſis & earum miniſtris cum poſſeſſionibus ſuis canonicam in omnibus concedimus libertatem. Quod ut ſtabilitatis obtineat munimentum ſcripto commendari, & ſigilli noſtri auctoritate & nominis noſtri Karactere corroborari precipimus. Actum Burdegalę in palacio noſtro publice anno incarnati Verbi m.<sup>o</sup> c.<sup>o</sup> xxxvij.<sup>o</sup> regni noſtri iij.<sup>o</sup> in preſentia Gauffridi venerabilis Carnotenſis epiſcopi apoſtolice ſedis Legati, Alverici Bituricenſis archiepiſcopi, Hugonis Turonenſis archiepiſcopi, Gauffridi Burdegalenſis archiepiſcopi, Hel. Aurehanenſis epiſcopi, Raymundi Agen. epiſcopi, Lamberti Engoliſmenſis & Guillelmi Xantonen. epiſcoporum: Augerii (faute, pour Sugerii) abbatis ſancti Dionyſii, aſſtantibus in palacio noſtro quorum nomina*

*subtitulata sunt & signa. Signum Radulphi Viromandorum comitis & dapiferi nostri, SS. Guillelmi Buticularii. SS. S. Hugonis Camerarii. S. S. Hugonis Constabularii. Data per manum Algrini Cancellarii.*

A l'occasion de ce mariage de Louis VII avec Éléonore, les Évêques & les Abbés de la province de Bourdeaux avoient commencé par agir auprès du roi Louis le Gros, pour obtenir la liberté d'élection & l'exemption du droit de régale. M. l'abbé Lebeuf a rapporté en entier le diplôme que Louis le Gros accorda sur leur demande; il est conforme à celui de Louis le Jeune; & par la comparaison de ces deux pièces, on voit sensiblement que le diplôme du père a servi de modèle à celui du fils; ils ont tous deux les mêmes dates chronologiques, & il y a apparence qu'il ne s'écoula pas un mois entre l'expédition de l'un & de l'autre. Celui de Louis le Gros est daté de Paris; il fut porté à Bourdeaux vrai-semblablement par Algrin, qui y est qualifié *Asscretis*, c'est-à-dire Secrétaire du roi Louis le Gros, & qui exerça la fonction de Chancelier de Louis le Jeune. Le Chancelier nommé dans l'acte de Louis le Gros, est Étienne; & ceux qui ont prétendu qu'il n'y a sous le règne de ce Prince aucune charte d'un Chancelier de ce nom, n'avoient pas vu cette pièce.

Ces deux chartes sont décisives sur le nombre des années qu'il y avoit que Louis le Jeune étoit associé à la royauté, lorsque son père mourut. Étienne, Chancelier de Louis le Gros, fait dire à ce Prince: *Actum Parisiis in palacio nostro publice anno incarnati Verbi m.<sup>o</sup> c.<sup>o</sup> xxxvij.<sup>o</sup> regni nostri xxviij.<sup>o</sup> Ludovico filio nostro in Regem sublimato anno iij.<sup>o</sup>* Algrin, Chancelier de Louis le Jeune, finit ainsi: *Actum Burdegale in palacio nostro publice anno incarnati Verbi m.<sup>o</sup> c.<sup>o</sup> xxvij.<sup>o</sup> regni nostri iij.<sup>o</sup>* Il s'ensuit qu'au mois de juillet 1137, il y avoit plus de trois ans que Louis le Jeune étoit regardé comme roi avec son père, & qu'ainsi son élévation à la royauté ne peut avoir été faite en 1135; mais que si elle est d'un mois antérieur au mois de juillet, elle est de l'année 1134; & que si elle est d'un mois postérieur à celui de juillet, il faut la

faire remonter à l'année 1133 : on verra tout-à-l'heure pourquoi on doit supposer que le diplôme de Louis le Jeune est du mois de juillet. Ces deux dates prouvent encore, contre ce qui est dit dans les annales Bénédictines, que Louis le Gros n'étoit pas dans la vingt-huitième année de son règne quand il associa son fils à la Couronne.

Les deux chartes citées ne sont pas les seules qui prouvent que cette association dura plus de trois ans ; les annales Bénédictines rapportent en entier une charte de Louis le Jeune, tirée des archives de l'abbaye d'Hières au diocèse de Paris, dont la date est de l'an 1138, & de la sixième année du règne de ce Prince. Il avoit donc régné avec son père durant quatre ans, & ensuite seul une partie des années 1137 & 1138 ; il s'ensuit même de cette dernière charte que Louis le Jeune avoit été associé à la royauté dans un mois de l'année 1133 postérieur au mois de juillet. M. l'abbé Lebeuf remarque que cette dernière charte est la seule, qu'il connoisse, où les années de Louis le Jeune, régnant seul, soient datées de la première année de son association ; toutes les autres datent de l'année où il succéda à son père. Une des plus curieuses & qui n'a jamais été publiée, est celle de la fondation de l'abbaye de Chaalis près de Senlis, projetée par Louis VI & exécutée par Louis VII ; le chancelier Algrin y fait dire à Louis le Jeune, *Actum publice Parisiis anno incarnati Verbi m.<sup>o</sup> c.<sup>o</sup> xxxviij.<sup>o</sup> regni nostri primo*. Dans une autre charte concernant le prieuré de la Charité-sur-Loire, Algrin finit ainsi : *Actum publice apud Bituricas in palatio nostro, anno incarnationis Dominice m.<sup>o</sup> c.<sup>o</sup> xxxviij.<sup>o</sup> regni nostri secundo*. Ce Chancelier étant à Melun en 1139, fait dire au roi Louis VII, *anno regni nostri tertio* ; & de même dans une autre datée de Paris de la même année.

*Thes. anecd.*  
t. 1, col. 390.

*Ibid. col. 392.*

*Ex autogr.*  
*in tabul. sancti*  
*Maglorii.*

M. l'abbé Lebeuf termine cette discussion par deux observations ; l'une sur le titre de *Jeune* que se donne Louis VII au commencement du diplôme qui a été rapporté ; *ego Ludovicus Junior, magni Ludovici filius* : on voit par-là que ce n'est pas un surnom que la postérité lui ait donné pour le distinguer de son père. La seconde observation roule sur le chancelier



Étienne, nommé dans le diplôme de Louis le Gros : on voit qu'en 1137 il y avoit un chancelier de France de ce nom, & que cet Étienne doit être différent d'Étienne de Senlis, alors évêque de Paris; les deux Duchêne, D. Mabillon, M. Dufourny, le P. Ange, le P. Anselme & M. du Cange confondent ces deux Étiennes; la même erreur se trouve dans l'épithaphe d'Étienne évêque de Paris, qui se lit dans l'abbaye de S.<sup>t</sup> Victor de cette ville; mais cette épithaphe est récente. Dom Brice ne s'est pas laissé entraîner à ces autorités; il insinue que cet Étienne, chancelier de Louis le Gros, pourroit bien être Étienne de Garlande, qui fut Chancelier en l'an 1106. Mais M. l'abbé Lebeuf a peine à croire que cet Étienne de Garlande ait été en état d'exercer en 1137, c'est-à-dire trente-un an après; ce qu'il y a de certain, dit-il, c'est que l'Étienne qui a expédié le diplôme de Louis le Gros, ne peut pas être Étienne de Senlis, évêque de Paris, parce que dans cet acte ce même Évêque est mentionné comme un des témoins. Il y en a une preuve encore plus forte, c'est la fameuse charte passée l'an 1136 entre le roi Louis le Gros & ce même évêque de Paris, dit Étienne de Senlis; le Prince déclare que ce Prélat l'a associé à la jouissance du territoire de Champeaux; elle finit, comme celle de Bourdeaux, par ces mots, *Data per manum Stephani cancellarii* : or qui pourroit jamais s'aviser de croire qu'Étienne, évêque de Paris, traitant avec le Roi, ait paru comme Chancelier dans l'acte du traité, & qu'il en ait lui-même donné l'expédition?

Le troisième événement qui doit servir d'époque pour la chronologie du règne de Louis le Jeune, est la mort de Louis le Gros, après laquelle Louis le Jeune commença à régner seul. On convient que Louis le Gros mourut le premier d'août; mais l'anonyme qui a continué Sigebert de Gemblours, marque l'an 1135 & 1136; la chronique d'Albéric, quoique fort estimée pour les faits voisins du temps de l'auteur, place la mort de Louis le Gros en 1135. Il faut certainement la mettre en 1137, les diplômes cités ci-dessus en donnent une preuve indubitable, & en cela ils s'accordent avec Robert du mont S.<sup>t</sup> Michel, qui vivoit alors, avec la chronique de Vézelay &

*Gall. Christ.*  
t. VII, col. 64.

*Hist. Eccl.*  
*Paris*, t. II,  
p. 39.

*Bibl. ms. Labb.*  
t. I.

avec celle de Guillaume de Nangis, moine de S.<sup>t</sup> Denys, postérieur à la vérité de plus d'un siècle, mais qui avoit sous les yeux le Nécrologe de son monastère, où Louis VI avoit été inhumé. M. l'abbé Lebeuf date du mois de juillet les deux diplomes de Louis le Gros & de Louis le Jeune, parce qu'ils furent accordés à l'occasion du mariage d'Éléonore de Guyenne avec Louis le jeune: or l'époque de ce mariage a dû concourir avec celle de la mort de Louis le Gros ou la précéder immédiatement; la chronique de Morigni dit expressément que les divertissemens de la ville de Bourdeaux, à l'occasion du mariage qui venoit d'y être célébré, furent terminés par la triste nouvelle de la mort de Louis le Gros arrivée à Paris.

*Duch. t. IV,  
p. 382.*

## HISTOIRE

*Du Conseil & des Maîtres des Requêtes de l'Hôtel  
du Roi, depuis le commencement de la monarchie  
Françoise jusqu'à présent.*

C'E n'est ici que l'annonce d'un ouvrage considérable que M. le président de Noinville se prépare à donner au Public. Cet ouvrage sera divisé en deux parties; la première contiendra l'histoire du Conseil, déjà donnée par Guillard, Avocat au Conseil du Roi, & imprimée en 1718 en un volume *in-4<sup>o</sup>*. Celle que M. de Noinville a entreprise, est traitée sur un plan tout différent; il y remonte jusqu'à l'origine de ce Tribunal; il fait voir le rapport de ces offices avec ceux de la Cour des empereurs Romains; il détaille leurs privilèges, leurs prérogatives, & il rassemble les édits, déclarations, arrêts & réglemens qui les concernent.

La seconde partie donnera l'histoire des Maîtres des Requêtes en particulier. Ce sujet avoit déjà été traité dans un *in-folio* qui parut à Paris en 1670. Blanchard, qui en est l'auteur, commence au règne de S.<sup>t</sup> Louis, & finit à l'année 1575; mais comme ce livre est devenu très-rare; & qu'il y a beaucoup

de fautes & d'omissions, M. de Noinville a cru devoir en donner une nouvelle édition plus correcte, & augmentée de plus de moitié. On trouvera dans celle qu'il prépare, plus de cent Maîtres des Requêtes omis dans l'ouvrage de Blanchard, avec la suite des autres Maîtres des Requêtes depuis 1575 jusqu'en 1760; ce qui fait une augmentation de près de neuf cents Maîtres des Requêtes.

Dans le Mémoire que M. de Noinville a lû à l'Académie, il s'est contenté de tracer une légère idée du rapport de ces offices avec certaines fonctions établies dans le palais des empereurs de Rome & de Constantinople, & de montrer leur première institution en France.

Comme la monarchie Françoisse a été fondée sur les débris de l'empire Romain, les différens degrés de Magistrature, établis par nos Rois dans leurs États, ont été formés sur ceux qui étoient en usage sous le gouvernement des Empereurs. Les fonctions des Maîtres des Requêtes ont quelque rapport à celles de deux Bureaux, qu'on appeloit *Scrinium libellorum*, & *Scrinium dispositionum*. Le chef du premier Bureau avoit le titre de *Magister Libellorum*: il étoit chargé de rapporter aux Empereurs les requêtes des particuliers, qui n'avoient rien de litigieux; & après avoir reçu la réponse du Prince, il la dictoit aux Officiers qu'on nommoit *Libellenses*: ceux-ci étoient sous la disposition, & avoient ordre d'écrire la réponse au dessous des requêtes; c'étoit-là ce qu'on appeloit *Rescripta Principum*. Cet ordre continua jusqu'à la ruine de l'empire d'Orient. Codin, qui a survécu à la prise de Constantinople, dit que ces Officiers recevoient les requêtes de ceux qui étoient lésés, & qu'ils les présentoient à l'Empereur lorsqu'il alloit à cheval.

Le Magistrat qui présidoit au second Bureau portoit le nom de *Comes dispositionum*; il faisoit aux Empereurs le rapport des requêtes qui méritoient connoissance de cause; & il dictoit leur réponse aux officiers de son Bureau, qui étoient chargés d'expédier les lettres: ces Officiers étoient appelés *Referendarii*; & ces réponses se nommoient *Mandata Principum*. Les fonctions de ces Referendaires sont représentées par la formule de

Assemblée  
publique de la  
S.<sup>e</sup> Martin, en  
1753.

Proc. hist.  
Arcana.

Calliodore, en ces termes: *Per eum nobis ordines causarum exponuntur, per eum interpellantium vota cognoscimus, & ipsis responsa reddimus ut negotia compedita solvamus.* Ces Référendaires faisoient en partie l'office de nos Maîtres des Requêtes, comme on le voit dans les formules de Marculse, & dans quelques autres monumens de notre histoire, qui sont du même temps; c'est le sentiment du savant Jérôme Bignon: *Referendarii: hodie quidem Magistri Libellorum supplicum eorum officio funguntur.* Ils avoient pour Président, comme nous l'apprenons de Grégoire de Tours, le *Grand Référendaire*, que nous appelons *Chancelier*. Mais il faut observer que le grand Référendaire ne présidoit point à la Cour du Roi; cet honneur appartenoit au Maire du Palais, & en son absence au Comte du Palais, comme son Vicaire, ainsi qu'il se justifie par les formules XXVIII & XXIX du premier livre de Marculse, & par Grégoire de Tours; un grand nombre d'arrêts en font foi, lesquels ont été rendus sous la première & la seconde race de nos Rois, & qui se sont conservés dans les archives des Églises cathédrales & conventuelles.

Sous la seconde race, ces Référendaires furent supprimés; il n'en est fait aucune mention dans les actes judiciaires qui se trouvent de ce temps-là; mais il y est parlé de ceux qu'on appeloit *Scabini sacri Palatii*, qui étoient des personnes versées ès loix de ce royaume; & suivant leurs conseils, le Comte du Palais jugeoit des différends des parties; on les appeloit *Scabini sacri palatii*, pour faire différence entre eux & ceux qu'on nommoit *Scabini Comitum*: ceux-ci étoient comme leurs assesseurs, qui leur donnoient conseil quand ils rendoient la justice.

Quelques-uns prétendent établir par-là que les Maîtres des Requêtes étoient connus dès la seconde race, sous le nom de *Missi Domini*; mais il est constant que ceux qu'on appeloit de ce nom, n'étoient autres que des Commissaires extraordinaires que nos Rois envoyoient dans les provinces pour réformer les abus qui se commettoient tant dans l'ordre extérieur de l'Église, qu'en la Justice & en la Police; & ces Commissaires étoient un Évêque, un Abbé & un Comte, c'est-à-dire un

Juge

Not. in 25  
formulam, l. 1,  
Marculphi.

L. VII, c. 77.



Juge royal, qui se peut rapporter à nos Baillis ou Sénéchaux. Le département de ces Commissaires est appelé *Missaticum* en plusieurs endroits des capitulaires de Charlemagne, de Louis le Débonnaire & de Charles le Chauve, où leurs fonctions & autorités sont réglées. Du Tillet rapporte les noms des Commissaires que Louis le Débonnaire députa en chaque province ; & pour faire connoître les usages de ces temps-là, il décrit la livrée de ces Commissaires, c'est-à-dire ce que le Roi leur faisoit donner pour leur subsistance & celle de leurs équipages pendant leurs tournées ou chevauchées, comme on parloit alors. Mais on ne peut conclure de-là que les Maîtres des Requêtes aient été créés sous la seconde race de nos Rois, avec le titre de *missi Domini*, & cette opinion n'a aucun fondement. Si on lit exactement les auteurs de notre histoire & les capitulaires de nos Rois, il ne se trouvera pas qu'il soit fait mention des Maîtres des Requêtes, sous quelque nom & qualité que ce soit, avant le règne de Saint Louis, qui les institua sous le titre de *Juges de la porte*.

Ce saint Roi ayant appris, pendant son voyage en la Terre sainte, que les Rois orientaux faisoient rendre la justice à leurs sujets à la porte de leur palais, créa à son retour en France trois Officiers qu'il qualifia de *Juges de la porte*, parce qu'en effet leur fonction étoit d'écouter & de recevoir à la porte de son palais les plaintes & les requêtes de ses sujets, pour y répondre eux-mêmes ou lui en faire leur rapport, selon que l'objet en étoit plus ou moins important. On peut voir dans Joinville le détail de cette administration de justice.

P. 22, édit. de  
1617, in-4.

Ces Juges de la porte ayant été institués au nombre de trois, la multitude des affaires obligea le roi Philippe le Bel d'en créer deux autres, comme Budée dit l'avoir recueilli des registres de la Chancellerie; ceux-ci devoient assister le Chancelier, les trois premiers Maîtres des Requêtes demeurant toujours à la porte de l'hôtel du Roi pour faire leurs charges.

Budeus, ad  
titulum de officio  
præfetti Prætor.

L'ordonnance de Philippe le Long, n'étant encore que Régent, porte en termes exprès « que nul ne fera signer lettres de justice fors ly trois Clercs & ly trois *Lais suivans*, quand »

ils feront à Cour. » On convient que c'étoient les Maîtres des Requêtes qui étoient appelés *suivans* en ce temps-là, parce qu'ils étoient avec le Chancelier inséparablement attachés auprès du Roi qu'ils suivoient par-tout, comme ils font encore aujourd'hui.

*Du Tillet,  
en son recueil des  
Rois, p. 416.*

Lorsque Philippe le Bel rendit le Parlement sédentaire à Paris, en 1302, les Maîtres des Requêtes furent déclarés de ce corps; & comme ils étoient fix, par l'ordonnance faite au Viviers en Brie l'an 1289, il en resta deux à la suite du Roi; les quatre autres allèrent à leurs commissions, & avoient soin de se trouver aux Parlemens, qui se tenoient d'ordinaire aux quatre fêtes solennelles de l'année; de-là vient que les Maîtres des Requêtes ne peuvent encore y assister & avoir voix délibérative qu'au nombre de quatre; ils y ont rang & séance après les Présidens à Mortier, & avant les Conseillers, de même qu'au Grand-Conseil.

Sous les règnes suivans, les affaires du Conseil s'étant beaucoup multipliées, nos Rois ont fait diverses créations d'offices de Maîtres des Requêtes, & en ont considérablement augmenté les fonctions; c'est ce dont M. le Président de Noinville a donné un grand & curieux détail, qu'on lira avec plus de fruit & de plaisir dans l'ouvrage même qu'il promet au Public.



## SUR LA QUERELLE

*Qui s'éleva dans le XVI.<sup>e</sup> siècle, au sujet de l'estime  
qui étoit dûe à Cicéron.*

LA beauté d'Hélène a suscité une guerre plus meurtrière, mais non pas plus furieuse ni plus opiniâtre que celle dont l'Europe savante fut embrasée dans le XVI.<sup>e</sup> siècle au sujet du degré d'estime qui étoit dûe au mérite de Cicéron. Les traits satyriques & injurieux, qui sont, grâces au Ciel, les seuls en usage dans la république des Lettres, étoient alors fort à la mode; l'érudition étoit forte & vigoureuse, mais encore un peu sauvage, comme les fruits d'une terre nouvellement défrichée; & les héros de la Littérature, trop semblables à ceux de l'Illide, ne s'épargnoient pas les injures. Jules-César Scaliger d'un côté, & Érasme de l'autre, voilà les deux chefs des combattans: c'est Achille & Agamemnon. M. de Burigny a donné à l'Académie une relation fort agréable de cette fa-  
meuse querelle: il en fait connoître les causes & les effets.

30 Avril  
1756.

Ce fut à Rome qu'elle prit naissance; elle se fortifia dans le Vatican; elle intéressa le plus bel esprit qui ait jamais occupé le siège de S.<sup>t</sup> Pierre, le restaurateur, le protecteur des Lettres & des Arts, en un mot Léon X. Une très-bonne cause produisit un très-méchant effet. L'admiration pour Cicéron dégénéra en idolâtrie; quelques Savans, non contents de penser avec Quintilien, que le nom de Cicéron est moins aujourd'hui le nom d'un homme que celui de l'éloquence, soutinrent que c'étoit le seul auteur qui méritât d'être lu, & que toute expression qui ne se trouvoit pas dans Cicéron, devoit être proscrire par tous ceux qui prétendoient à la gloire d'écrire purement en latin: la Théologie même devint Cicéronienne; & pour mieux ressembler à ce modèle unique, elle prit le ton du Paguisme. Longueil & Bembo ne parlent que de Dieux & de Déeses; c'est sous ce dernier titre que la

L. X, c. 2.

S.<sup>te</sup> Vierge est désignée : & le chef de la religion Chrétienne, le pape Léon X, dont Bembo étoit Secrétaire, écrivant au roi François I.<sup>er</sup> le 9 mai 1517, pour l'engager à faire la guerre aux Turcs, l'y exhorte au nom des Dieux & des hommes, *për Deos atque homines*.

La passion pour le style de Cicéron étoit un fanatisme : Lazare Buonamico déclaroit qu'il aimeroit mieux parler comme Cicéron que d'être Pape ou Empereur ; & le cardinal Bembo, qu'il ne changeroit pas l'art de bien écrire en latin contre le Marquisat de Mantoue.

Érasme entreprit de guérir cette frénésie, qui devenoit épidémique ; il voyoit avec peine, qu'en ne voulant lire que Cicéron, on s'interdisoit la lecture de quantité d'ouvrages instructifs & bien écrits. Il ne tenoit pas à lui qu'on ne crût même que la Religion entroit pour beaucoup dans son chagrin :

*Epist. 21, l. XXVIII.* « Je soupçonne, disoit-il, que sous prétexte de nous faire Cicéroniens, on veut nous rendre Payens ; ces jeunes gens que » l'Italie nous renvoie, ne sont pas trop bien disposés pour la » Religion : *Jupiter très-bon & très-grand* sonne mieux à leurs » oreilles que *Jésus-Christ rédempteur du monde* ; ils aiment mieux » entendre dire *Pères conscripts* que les *saints Apôtres*. Je dirai à l'oreille ce que j'en pense ; il y a là-dessous un Paganisme caché. »

Selon toutes les apparences, une raison plus forte, parce qu'elle étoit personnelle, détermina Érasme à écrire contre les Cicéroniens. Il savoit qu'il n'en étoit pas estimé ; l'Italie s'attribuoit le privilège exclusif de bien écrire en latin ; on y défendoit la lecture des ouvrages d'Érasme & de Budée, comme n'étant propres qu'à altérer la pureté du style. On ne faisoit grace qu'au seul Longueil ; en considération de sa belle latinité, il fut fait citoyen de Rome : encore ne fut-ce pas sans difficulté ; il étoit coupable d'une sorte de forfaiture littéraire ; dans un discours public, il avoit osé comparer la France à l'Italie, & faire l'éloge d'Érasme & de Budée.

Érasme avoit voulu engager Budée à donner le premier assaut. Budée lui avoit répondu qu'à la première occasion qui se présenteroit dans quelque ouvrage, il ne manqueroit pas



d'attaquer les Cicéroniens : mais Érasme crut que ce sujet méritoit bien d'être traité dans un livre à part ; il étoit plus intéressé que personne dans cette querelle ; les Cicéroniens le regardoient comme un blasphémateur, parce qu'il avoit dit qu'à l'âge de vingt ans, une longue lecture de Cicéron l'ennuoyoit ; que S.<sup>t</sup> Jérôme écrivoit mieux que Cicéron, & que les ouvrages de cet Orateur n'étoient pas exempts de solécisme ; propositions téméraires en effet, & que les adversaires traitoient de scandaleuses. Le P. André Schott a pris la peine de justifier Cicéron de l'accusation de solécisme par une longue apologie.

*Epist. 8<sup>te</sup> 18,  
l. XXVIII.*

Ce n'étoit pas la première fois que le style de Cicéron avoit éprouvé des censures ; du temps même de cet Orateur, Brutus & Calvus l'avoient taxé de foiblesse ; mais Brutus étoit un Stoïcien rigide, qui n'étoit pas content des ménagemens de Cicéron, sur-tout à l'égard de César ; & Calvus ufoit de représailles ; Cicéron lui avoit reproché le même défaut. Un certain Cestius osa dire que Cicéron n'étoit qu'un ignorant : il en fut puni, & c'est apparemment le premier pour qui Cicéron ait été l'occasion d'un châtimement de cette espèce ; le fils de l'Orateur, qui commandoit en Asie, le fit battre de verges. Dans le siècle suivant, Largius Licinius & Asinius Gallus attaquèrent encore le style de Cicéron ; le premier fit un livre intitulé *Ciceromastix*. Aulugelle se moque de ces Critiques, qui cependant n'alloient pas, comme Érasme, jusqu'à reprocher des solécismes à cet illustre Orateur.

*De causis corruptæ eloquentiæ,  
n.<sup>o</sup> 18.*

*Senec. Suasor. 7.*

L'ouvrage d'Érasme avoit pour titre, *Ciceronianus, sive de optimo genere dicendi*. Il le dédia le 14 février 1528 à Jean Ulatenus, Principal du collège d'Aix-la-chapelle : c'étoit le même auquel il avoit déjà dédié son édition des Tusculanes de Cicéron ; & ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans la préface de cette édition, Érasme lui-même s'étoit laissé saisir en faveur de son auteur, d'un enthousiasme plus dangereux que celui qu'il se proposoit de combattre dans le Cicéronien. « Je ne lis point Cicéron, avoit-il dit, sans être frappé jusqu'au point de croire que quelque Divinité résidoit dans l'ame d'où ces productions sont sorties. Où est présentement cette ame ? »

„ c'est sur quoi aucun homme peut-être ne sauroit prononcer.  
 „ Je ne m'éloignerois pas beaucoup du sentiment de ceux qui se  
 persuadent qu'elle est heureuse dans le Ciel. » Il avoit encore  
 scandalisé les Théologiens dans ses Colloques, par des hyper-  
 boles trop favorables au Paganisme : voici comme il s'expri-  
 moit dans celui qui a pour titre, *Convivium religiosum*. « Je ne  
 „ puis lire les ouvrages de Cicéron sur la vieillesse, sur l'amitié,  
 „ les Offices, les Tusculanes, que je ne baise ces livres, que  
 „ je ne me sente pénétré du plus profond respect pour cet esprit  
 „ inspiré par la Divinité même. J'aimerois mieux voir périr Scot  
 „ tout entier avec les semblables, que d'être privé des livres  
 „ de Cicéron ou de ceux de Plutarque. Ce n'est pas que je  
 „ blâme en tout les Scholastiques ; mais je m'aperçois que les  
 „ ouvrages de ces anciens Philosophes me rendent meilleur,  
 „ au lieu que la lecture des Scholastiques refroidit mon amour  
 „ pour la vertu, & n'allume en moi que l'ardeur de la dispute.  
 „ Quand je vois de si belles maximes dans les Payens, j'ai bien  
 „ de la peine à m'empêcher de m'écrier, *Saint Socrate, priez*  
 „ *pour nous* ; & je suis fort tenté de croire que les saintes âmes  
 de Virgile & d'Horace jouissent de la félicité. »

Ce n'étoit sans doute qu'une plaisanterie ; mais ces jeux d'esprit étoient d'autant plus déplacés, qu'Érasme ne pouvoit douter que toutes ses actions & ses paroles ne fussent sévèrement examinées par une foule de Théologiens & de Moines, qui ne cherchoient que l'occasion de se venger de ses mépris : son indiscrétion étoit d'autant plus condamnable, qu'il s'accordoit de langage avec un des plus grands ennemis qu'eut alors l'église Romaine. Zuingle, dans sa confession de foi adressée à François I.<sup>er</sup>, expliquant l'article de la vie éternelle, plaçoit dans le Ciel Hercule, Thésée, Socrate & tout ce qu'il y avoit eu d'hommes célèbres par leur vertu parmi les Grecs & les Romains : aussi le P. Garasse, dans son ridicule ouvrage intitulé *Doctrine curieuse*, a-t-il traité Érasme de *tiercelet d'athéisme*.

Revenons au Cicéronien ; c'est un dialogue entre trois Interlocuteurs, Bulephore, Hypologe & Nolopon : le premier est

un homme sage & instruit; le second est un homme judicieux, disposé à n'écouter que la raison; Nosopon est un fanatique de Cicéron, qui réproûve tous les autres auteurs Latins; il aimeroit mieux, dit-il, être Cicéronien que d'être Consul, souverain Pontife, & même canonisé. Bulephore lui prouve que l'admiration pour Cicéron doit avoir ses bornes; qu'il est déraisonnable de soutenir que tous les termes de la bonne latinité soient dans Cicéron; que ce grand écrivain n'ayant pas traité tous les sujets possibles, il n'a pas eu occasion d'employer tous les mots de sa langue; que nous avons perdu plusieurs de ses ouvrages, dans lesquels il y avoit sans doute des termes qu'on ne retrouve point dans ceux qui nous restent, en sorte qu'on s'exposeroit à condamner Cicéron lui-même, si l'on rejetoit toute expression qui ne se trouve pas actuellement dans ses livres: il fait voir ensuite que le système des Cicéroniens dégrade la Théologie, en ce qu'il suppose qu'il est impossible qu'un Théologien écrive purement; que Cicéron même les auroit désapprouvés, puisque s'étant donné la liberté d'inventer des mots nouveaux, il n'auroit pu blâmer ceux qui dans la nécessité, prennent la même licence. Jusqu'à présent il n'y a rien de raisonnable à repliquer à Érasme, mais emporté par l'aversion qu'il avoit pour le fanatisme, il va jusqu'à soutenir que les ouvrages de Cicéron ne sont pas eux-mêmes exempts de fautes contre la pureté de la langue. Hypologue persuadé abjure le Cicéronianisme; Nosopon même est ébranlé, mais sa maladie est si invétérée que ce n'est encore qu'un commencement de guérison. Le dialogue finit par un jugement raisonné sur le style des principaux auteurs, tant morts que vivans, qui avoient écrit en latin.

Cet ouvrage, très-agréable & rempli de réflexions judicieuses, fut recherché avec empressement & n'eut cependant que peu de succès; il eut le sort qu'auront toujours les ouvrages où l'on ose décider du mérite des auteurs vivans; ceux dont on ne parloit pas se crurent méprisés, ceux qui y étoient loués trouvèrent qu'on ne leur avoit pas encore rendu assez de justice, & ceux qui s'y voyoient critiqués furent moins de gré à l'auteur de ses ménagemens, qu'ils n'eurent de chagrin de la hardiesse

qu'on avoit eue de ne pas les approuver entièrement. Érasme avoit cependant gardé une impartialité si rigoureuse, qu'il avoit loué de très-bonne foi Hutten & Stunica, ses plus grands ennemis.

On crut entrevoir dans son ouvrage un dessein formé de déprimer Cicéron; aussi-tôt s'éleva contre Érasme un violent orage; jamais Cicéron n'avoit tonné contre Catilina ou contre Antoine avec autant de véhémence, que les partisans de l'orateur se déchaînèrent contre le critique; c'étoit un Salmonée, un impie, qui avoit formé le projet insensé de faire oublier Cicéron, & de substituer ses propres ouvrages à ceux du père de l'éloquence. Jules Camille entreprit de le prouver dans un ouvrage exprès; Jules Scaliger & Dolet autorisèrent ce bruit ridicule, & Paul Jove l'a depuis adopté. Érasme eut beau réclamer contre cette injuste imputation; il écrivit, il protesta, il rappela en vain ce qu'il avoit écrit ailleurs en faveur de l'orateur Romain; rien ne put calmer la tempête; & Gilbert Cousin, son domestique & son ami, convient que le nombre de ses admirateurs diminua considérablement depuis la publication du Cicéronien. On fut très-mécontent en France de ce qu'il avoit paru mettre en parallèle Budée & le libraire Badius; c'étoit, disoit-on, comparer Achille à Therfite: les meilleurs amis d'Érasme l'abandonnèrent; Jean Lascaris, avec qui il s'étoit lié d'amitié à Venise lorsque ce Seigneur y étoit en qualité d'Ambassadeur de Louis XII, fit des épigrammes contre lui, quoiqu'il eût été cité avec honneur dans le Cicéronien; Jacques Tufan, qui peu de temps après fut Professeur en langue Grecque au collège Royal, fit ce distique, qui fut répété par-tout;

*Cognati, epist.*  
302 & 303.

*Epist. 87,*  
l. XX.

*Epist. 72, 83,*  
87, l. XX.

*Epist. 12,*  
l. XXVI.

*Dolet, de imit.*  
Cic. p. 191.

*Desine mirari, quare postponat Erasmus  
Budeum Badio: plus fayet ille pari.*

Tufan, fort attaché à Budée, auquel il étoit redevable de la connoissance de la langue Grecque, eut cependant du regret que, contre son intention, son épigramme fut devenue publique; il respectoit le mérite d'Érasme: Germain de Brie, leur ami commun, entreprit la réconciliation; elle ne fut pas difficile; Érasme



Érasme étoit vif, mais fans fiel; il écrivit lui-même à Tufan, & *Epist. 12, l. XXVI.* prévint les excufes de l'agrefleur en lui offrant fon amitié.

Budée avoit d'abord fait peu d'attention à ce qui avoit été dit de lui dans le Cicéronien, mais des amis officieux prirent foïn de l'aigrir, & cette affaire fit tant de bruit à Paris, que François I.<sup>er</sup> voulut en être informé; un ami de Cour inftruifit Sa Majefté qu'Érafme, pour offénfer Budée, l'avoit comparé avec Badius, & que le fujet du mécontentement de Budée étoit qu'en toute occafion Érafme, dans fes écrits, fe déchaînoit contre les François. C'étoit une calomnie atroce, parce qu'un pareil procédé auroit été, dans Érafme, l'effet de la plus noire ingratitude: François I.<sup>er</sup> n'avoit pas été pluftôt fur le trône qu'il avoit fait à Érafme les offres les plus brillantes pour l'attirer en France; il vouloit le mettre à la tête du collège Royal, & Budée avoit été choifi par Sa Majefté pour entrer avec Érafme dans cette négociation. *Epist. 27, l. XXII.*

En vain Érafme déclara que la comparaifon qu'il avoit faite de Budée & de Badius ne tomboit que fur le ftyle; que perfonne ne connoiffoit mieux que lui le mérite de Budée & ne l'aimoit davantage; cette explication ne parut pas fatisfai-fante: Germain de Brie, ami de l'un & de l'autre, confeilla à Érafme de corriger l'endroit de fon ouvrage qui caufoit tant de clameurs; ce qui fut fait dans une féconde édition; & de plus Érafme fit, dans une lettre publique, le plus grand éloge de Budée. Ce Badius, que les amis de Budée rabaiſſoient fi fort au deſſous de lui, étoit néanmoins un homme d'un rare mérite, célèbre par une profonde connoifſance des Lettres facrées & profanes, Poète, Rhéteur, Philoſophe, & très-eſtimable par tous les talens de l'eſprit: Budée lui étoit encore fupérieur, mais le plus grand intérêt de ceux qui faiſoient tant de bruit, étoit de mortifier Érafme.

Ce que nous avons vû jufqu'à préfent de cette querelle, ne doit être regardé que comme les premières eſcarmouches; nous allons voir entrer en lice, l'un après l'autre, deux Cham-pions renommés, qui vont combattre à outrance.

Jules Scaliger parut le premier; il écrivit, en 1531, un  
*Hiſt. Tome XXVII.* . C c

discours contre Érasme, si on peut appeler discours un torrent d'injures: si on l'en croit, Érasme est un ivrogne, un bourreau, un parricide, un monstre, un nouveau Porphyre; il est le véritable auteur du Luthéranisme; il a commencé par attaquer J. C. & Dieu le père, pour de-là passer à Cicéron, & tâcher de l'ancantir afin de se mettre à sa place, & d'introduire un nouveau genre d'éloquence.

Un écrit de cette espèce ne méritoit que du mépris; Érasme en fut offensé; il soupçonna Camille, Beda & Aleandre d'y avoir eu part. Beda étoit Syndic de la Faculté de Théologie; il avoit un zèle ardent, mais qui n'étoit réglé ni par la science, ni par la justice, ni par la charité; il ne demandoit que la mort du pécheur, & si le Ministère ne se prêtoit pas à ses emportemens, il cherchoit à émouvoir les peuples: *c'étoit*, disent M.<sup>rs</sup> du Bellai, *un très-dangereux marchand, & ne seroit grand besoin d'en avoir beaucoup de tels en bonne compagnie*. Il fut chassé de Paris à cause de quelques prédications séditieuses, dans lesquelles il vouloit insinuer que François I.<sup>er</sup> étoit hérétique: il fut rappelé, mais n'étant pas devenu plus sage, il fut condamné à faire amende honorable devant l'église de Notre-Dame, & à déclarer qu'il avoit parlé contre la vérité & contre le Roi; on le conduisit de-là au mont S.<sup>t</sup> Michel, où il finit ses jours.

*Du Boulai, hist.  
de l'Université,  
t. VI, p. 249.*

*Epist. 27,  
l. XXVII.  
Continuation  
de Fleuri, liv.  
CLVIII, n.<sup>o</sup> 42.*

Depuis quelques années ce furieux ne cessoit de persécuter Érasme; c'est à ses intrigues qu'est dûe la censure que la Sorbonne prononça contre ce Savant en 1527; elle est faite avec si peu de prudence qu'en plusieurs articles elle est abandonnée non seulement des plus célèbres Critiques, mais aussi des Docteurs de Sorbonne.

Cependant les soupçons d'Érasme sur Beda étoient sans fondement; du moins ce Docteur déclara qu'il n'approuvoit pas la satire de Scaliger: le Nonce Aleandre la désavoua aussi, il écrivit même à Érasme une lettre pleine de protestations d'amitié; Érasme ne l'en crut pas sur sa parole, mais ses amis lui conseillèrent de ne pas répondre à un libelle si odieux.

Scaliger trouva fort mauvais qu'on lui disputât l'honneur d'une si belle production; il revendiqua son ouvrage par une

lettre publique, & pour preuve de sa capacité en ce genre, il composa une seconde satire plus furieuse encore que la première. Érasme n'eut pas le déplaisir de la lire; elle n'étoit pas encore imprimée lorsqu'Omphalius, ami de Scaliger, lui ayant représenté que ses procédés avoient excité l'indignation de tous les honnêtes gens, le détermina à faire à Érasme une sorte de satisfaction. Scaliger écrivit donc à Érasme, le 14 mai 1536, une lettre dans laquelle il déclare que quoiqu'il ait pû dire, il a toujours admiré ce savant homme, & qu'il reconnoît qu'Érasme a rendu de très-grands services à la Littérature; il proteste qu'il respecte ses travaux & qu'il cesse d'être son ennemi.

Érasme ne vécut que trois mois après cette lettre; & lorsque Scaliger apprit sa mort, il témoigna publiquement, par une pièce de vers, l'estime qu'il faisoit de cet homme rare, & le regret qu'il avoit de ce qu'une mort si prompte avoit prévenu une parfaite réconciliation :

*Tunc etiam moreris! ah! quid me linqis, Erasme,*

*Antè meus quàm sit conciliatus amor!*

Le second discours de Scaliger ne fut imprimé qu'en 1537, contre son intention, un an après la mort d'Érasme, & lorsque Scaliger avoit le regret le plus amer d'avoir traité si indignement un homme d'un si grand mérite. Merula, Crenius & d'après eux, Tellerus débitent à ce sujet des anecdotes qui sont démenties par les ouvrages même de Scaliger.

Joséph Scaliger, qui n'approuvoit ni le Cicéronien d'Érasme, ni les emportemens de son père à ce sujet, avoit ordonné de brûler après sa mort les écrits de Jules Scaliger contre Érasme; ses intentions ne furent pas suivies. Les deux satyres étant devenues fort rares, M. de Mauillac, Conseiller au parlement de Toulouse, les fit imprimer dans cette ville en 1621, avec plusieurs lettres de Jules Scaliger sur le même sujet, & qui n'avoient point encore paru. Les procédés de Scaliger contre Érasme ont été blâmés universellement, & en particulier par M. de Thou, le plus judicieux de nos Historiens.

Dolet voulut aussi, après Scaliger, rompre une lance contre Érasme: avant que de parler de son ouvrage, M. de Burigny fait connoître cet homme singulier: il étoit né avec des dispositions heureuses, mais il avoit encore plus de présomption que de talent; c'est ce qui paroît par ces vers, qu'il adressa au roi François I.<sup>er</sup>:

*Vivre je veux pour l'honneur de la France,  
Que je prétends, si ma mort on n'avance,  
Tant célébrer, tant orner par écrits,  
Que l'étranger n'aura plus à mépris  
Le nom François, & bien moins notre langue,  
Laquelle on tient pauvre en toute harangue.*

Il sembloit avoir un pressentiment de sa destinée; elle ne pouvoit être plus funeste; il fut brûlé à Paris, le 3 août 1546, après avoir été convaincu d'irreligion: on croit mal-à-propos que ce fut à cause de son attachement au Luthéranisme; Dolet se moque, dans sa lettre à Guillaume Scæva, de la folie de ceux qui s'exposent à la mort par une ridicule opiniâtreté en faveur des sentimens de Luther; & Calvin l'accuse d'avoir méprisé l'Évangile. Dolet avoit la physionomie la plus sinistre; Jean Odon écrivoit à Gilbert Cousin qu'il avoit l'air d'un homme qu'on mène à la roue.

Un an avant la mort d'Érasme, Dolet fit imprimer un dialogue contre lui, sous le titre *de imitatione Ciceronis*; les interlocuteurs sont Thomas Morus & Simon de Villeneuve. Morus prend le parti d'Érasme, mais Simon de Villeneuve en parle avec le dernier mépris; Érasme n'est qu'un mauvais bouffon, un vieillard qui radote, un double escroc, un parasite, un ennemi de Cicéron, de tous les gens d'esprit, de la France même & des François. Cet ouvrage, très-méprisable par la fureur dont il est rempli, mérite cependant d'être lû, parce que l'auteur, qui possédoit parfaitement Cicéron, le justifie contre quelques critiques un peu trop légèrement avancées par Érasme: celui-ci en fût piqué, il soupçonna encore Aleandre



avec aussi peu de raison que la première fois. Scaliger, toujours délicat sur l'article de sa gloire, cria que Dolet l'avoit pillé.

Érasme déclara qu'il ne répondroit point à ce libelle : Floridus Sabinus se chargea du combat ; il vengea son ami avec la même vivacité qu'il le voyoit attaqué. Dolet répliqua par de nouvelles injures : il se fit peu d'honneur , & se repentit lui-même de ses excès ; il saisit une occasion de faire réparation à Érasme , & déclara qu'il le reconnoissoit pour l'honneur de l'Allemagne , & pour un Savant comparable à tout ce que la France & l'Italie avoient produit de plus illustre.

Une lettre d'Érasme nous apprend qu'un autre Savant avoit travaillé contre le Cicéronien , & que l'ouvrage avoit pour titre, *Guerre civile entre les Cicéroniens & les partisans d'Érasme* ; on n'a point de connoissance que cet écrit ait été publié.

Le Cicéronien eut peu d'approbateurs ; Vivès fut presque le seul qui en fit l'éloge , quoiqu'il fût fâché d'y avoir été oublié : cependant soit qu'on ait fait attention aux raisons d'Érasme , soit que , comme le dit Cicéron , le temps détruisé les opinions mal fondées , *opinionum commenta delet dies* , le sentiment d'Érasme prévalut ; l'admiration pour Cicéron se renferma dans ses justes bornes : un Savant qui méritoit le titre de vrai Cicéronien , & auquel son style donnoit dans ce parti une plus grande considération qu'à Érasme , acheva de confondre cette Secte enthousiaste ; Muret , dans le xv.<sup>e</sup> livre de ses *diverses leçons* , fit voir la folie des prétendus Cicéroniens , & depuis ce temps-là on n'en entendit plus parler.

*Epist. 71,  
l. XII.*

*De corruptis  
aribus, l. V.*

*De nat. Decor.  
l. II, n.º 2.*



S U R L' A N C I E N N E T É  
D E S B O M B E S E T D E S M O R T I E R S .

2. *Decad. l. x.* **S**ELON l'opinion commune, l'invention des Bombes est de l'année 1588. Strada, que presque tous les Auteurs ont suivi, rapporte que cet instrument meurtrier parut pour la première fois au siège de Wachtendonck, petite ville de Gueldres. M. de Foncemagne, dans une Notice qu'il a donnée du *Vergier d'honneur*, croit pouvoir conjecturer que les bombes étoient connues des Italiens dès l'an 1495. M. Tercier a entrepris d'appuyer cette conjecture par de nouvelles preuves, qui semblent ne plus permettre de douter que les bombes n'aient été employées en Europe vers la fin du xv.<sup>e</sup> siècle.

*Mém. Acad.  
tome XVI, 1,  
p. 589.*

Mémoire lu  
à l'Assemblée  
publique de  
Pâques 1757.

André de la Vigne, auteur de la première pièce du recueil intitulé *le Vergier d'honneur*, décrivant l'attaque du château neuf de Naples, en 1495, dit que les assiégés *chargèrent un mortier, puis mirent le feu dedans, & vint cheoir tout droit sur la nef de l'église des frères mineurs . . . . & rompit ladite nef.* Ce passage, selon M. Tercier, suffiroit seul pour constater que l'usage des bombes étoit connu dès-lors; un boulet de canon tiré à coup perdu ne produiroit pas un pareil effet.

M. Tercier ajoute d'autres preuves qui donnent à l'invention des mortiers une date encore beaucoup plus ancienne.

La poudre à canon, qu'un vieux poète François nomme si heureusement *l'encens de Mars*, étoit, selon le P. Gaubil dans son histoire de la dynastie des Mongoux, en usage à la Chine depuis seize cents ans, ce qui précède environ de douze siècles la découverte que Berthold Schwarts en fit par hasard l'an de J. C. 1232. Ogotay, fils & successeur de Gengiskan empereur des Mongoux, voulant détruire la dynastie des Kins, assiégea la ville de Lo-yang. « La garnison, dit l'historien » Chinois, avoit des *pao à feu*, qui jetoient des pièces de fer » en forme de ventouse: cette ventouse étoit remplie de poudre; » quand on y mettoit le feu, elle faisoit un bruit semblable à

celui du tonnerre, qui s'entendoit de cent li; l'endroit où « elle tomboit, étoit brûlé, & le feu s'étendoit à plus de deux « mille pieds; si ce feu atteignoit les cuirasses de fer, il les « perçoit de part en part ».

Le P. Gaubil dit sur ce passage de sa traduction, que les caractères Chinois *pao*, signifiant une machine à jeter des pierres, & étant joints au caractère *ho*, *feu*, il n'a cependant pas osé les traduire par le mot *canon*; de même qu'il n'a pas cru devoir donner le nom de *bombes* aux pièces de fer en forme de ventouses, quoique ces anciennes machines soient exprimées par les mêmes caractères que les écrivains Chinois emploient aujourd'hui, quand ils parlent de canons de fer ou de fonte, ou d'autres choses semblables; on y voit cependant & la nature & les effets de la bombe.

Par ces ventouses, l'auteur Chinois entend vrai-semblablement le trou dans lequel, après avoir chargé la bombe, on met la fusée. Outre la poudre dont elles étoient chargées pour les faire crever, il y avoit, selon les apparences, des matières combustibles, qui s'allumoient au moment qu'on y mettoit le feu.

Si l'on repasse d'Asie en Europe, on voit le nom de *mortier* employé dès le milieu du x<sup>v</sup>.<sup>e</sup> siècle. M. Tercier ne veut pas s'autoriser de ce que dit Pierre Messie dans ses *diverses leçons*, que les Mores assiégés par Alphonse de Castille, en 1353, tiroient certains mortiers de fer, qui faisoient un bruit semblable au tonnerre, il ne prétend employer que des autorités plus certaines.

Les mémoires d'Olivier de la Marche disent, qu'en 1453 *le duc de Bourgogne se partit de Courtray, & alla devant Gaure, & l'assiégea, & l'environna de toutes parts, & fit descendre bombards, mortiers & engins volans*. Si le mortier ne jetoit pas de bombes, il jetoit au moins des pierres ou des feux d'artifice, qui étoient en usage alors, & long-temps auparavant, puisque dès l'année 1385, selon l'historien de Louis III duc de Bourbon, au siège de Saint-Angel, on tira plusieurs fusées qui mirent le feu à l'abbaye couverte d'*Ayffil*, ce que l'on

nomme maintenant du *Bardeau*. Montrelet, Alain Chartier, les Vigiles de Charles VII, enfin tous les auteurs de ce temps, ne parlent d'aucun siège qu'ils n'y fassent mention de fusées & de lances à feu; aux mots de *canons* & de *bombardes*, ils joignent aussi toujours celui d'*engins volans*, dont on voit dans l'histoire de la Toison d'or, qu'on se servit en 1343, sous le règne de Philippe de Valois, pour jeter dans la ville de Nantes les têtes de trente Bretons qui avoient été décapités. Les engins volans n'étoient cependant pas des mortiers; c'étoit une espèce de baliste comprise sous le nom général d'*engin*, qui, selon

*Traité de la  
milice & armes  
François, l. II.*

Fauchet, signifioit tous les instrumens de jet & d'artillerie. Le maréchal de Fleuranges, dans l'endroit de ses Mémoires où il parle du siège de Padoue en 1509, dit que l'artillerie qui servit à ce siège, étoit la plus belle qu'il eût jamais vûe: *Et fut faite*, ajoute-t-il, *la batterie la plus extrême que je visse jamais faire, large pour entrer cent hommes de front à chacune des deux; & outre ce, avoient une manière de petteraux, que nous appelons mortiers, lesquels firent tant de mal à la ville qu'il n'est point à dire, car ils effondroient tout.* En supposant que ces petteraux, mot qui vient du latin *petrarium*, ne jetoient que des pierres, elles ne pouvoient pas être assez fortes pour tout enfoncer, ou si elles produisoient cet effet, c'étoit donc de gros boulets de pierre, que la poudre chassoit en l'air avec la même force qu'elle chassé les bombes; la matière seule n'étoit pas la même.

On lit dans le voyage d'Adisson en Italie, qu'il vit dans la bibliothèque de Milan un recueil de desseins de Léonard de Vinci, représentant des machines de diverses espèces, principalement de celles qui sont d'usage à la guerre. On y voit, dit Adisson, un mortier & une bombe, comme on s'en sert actuellement. Ces desseins sont sans doute antérieurs au voyage que Léonard fit en France, où il vint âgé de plus de soixante-dix ans, & mourut cinq ou six ans après; en supposant qu'il ait dessiné ce mortier à l'âge de cinquante ans, cette date concourra avec la fin du xv.<sup>e</sup> siècle.

*A Paris, chez  
Vautel, 1595.*

Dans un recueil d'auteurs qui ont traité de l'art Militaire,



on trouve à la suite de Végèce & d'Élien, un ouvrage en douze livres de Robert Valthurius, *de re Militari*, dédié à Sigismond-Pandolphe Malatesta, prince de Rimini. Cet ouvrage est antérieur à l'année 1467, dans laquelle ce Prince mourut; on y attribue à Malatesta l'invention du mortier: *P. 266.*

*Inventum est quoque machine hujusce tuum, Sigismunde Pandulpho, quæ pilæ æneæ tormentarii pulveris plenæ cum fungi aridi fomite urentis emittuntur.* On voit dans ces mots un boulet creux, plein de poudre, à laquelle on mettoit le feu avec une mèche d'amadou.

Voilà l'usage du mortier & de la bombe dès avant l'année 1467; les Turcs ne l'employèrent qu'avec trop de succès au siège de Rhodes en 1522. Ramadan, auteur Arabe, y assista en qualité de médecin de Soliman; il a fait la relation de cette conquête, dont M. Tercier a déjà donné l'extrait dans le *xxvi.<sup>e</sup>* volume de nos Mémoires: voici ce qu'il dit des bombes. *Page 728.*

« Ce qui accélère davantage la prise des places, c'est l'artillerie, & en particulier les bombes, qui par la rapidité de leur mouvement, montent jusqu'au ciel & descendent en terre avec la même vitesse, ruinent les temples & les maisons, & tuent les habitans, personne ne pouvant éviter la mort qu'elles font voler de toutes parts. Rien ne leur résiste; elles mettent le feu aux maisons & à tout ce qu'elles rencontrent; elles sont pleines de naphte qui les chauffe en l'air, d'où elles retombent comme le tonnerre qui réduit tout en cendres; elles ont deux mouvemens. Le trou où l'on met la mèche, est beaucoup plus étroit que celui d'où elles sont chassées: on met la bombe dans un mortier avec une cuillier fort longue, on la serre avec force, elle s'enflamme en sortant: lorsqu'on veut en jeter dans une place assiégée, on met d'abord le feu à la mèche, quand elle est allumée, ce feu se communique au mortier. La bombe a un mouvement si rapide, qu'elle brise les pierres & tout ce qu'elle peut atteindre. » Qui peut ici méconnoître des bombes de la nature de celles qui sont en usage de nos jours? Un passage de Sébastien Munster

*Cosmograph.  
Hist. 1550.*

parlant du siège de Rhodes: *Præterea machine quadam æreæ, quas mortarios vocant, globos qui ulnæ diametram habebant, mittentes, urbisque interiorem partem petentes, tecta ac pavimenta domorum usque ad terram cum maximo omnium terrore perforabant.*

Page 156.

Dans la description que le commandeur de Fontaine, qui avoit été à Rhodes pendant tout le siège, fait de l'artillerie des Turcs, on voit la trace que fait dans l'air la fusée enflammée d'une bombe, son effet en crevant, & le dommage qu'elle cause en tombant. En supposant même que ce Commandeur décrit ce qu'on appeloit des carcasses, dont on ne se sert plus, la manière de les tirer étant pareille à celle de tirer les bombes, on devroit toujours en conclurre que le mortier étoit alors en usage chez les Turcs, comme il l'étoit depuis long-temps en Europe.

Il est vrai qu'ordinairement les bombes sont faites de gros fer fondu & très-aigre, pour pouvoir s'éclater plus facilement lorsque la fusée met le feu à la poudre qu'elles contiennent. Or les boulets ou bombes que le commandeur de Fontaine dit que les Turcs jetoient dans la place, étoient de cuivre; il les appelle *globos cupreos*: mais c'est sans doute un défaut de justesse; on ne trouve en aucun endroit qu'on se soit jamais servi de cuivre pour forger des boulets. Ce métal a contre lui l'inconvénient du prix, qui est très-considérable en comparaison de celui du fer.

*Hist. Polon.  
brevis tractatio  
autore Lengnich.  
p. 63.*

Après la diette tenue en Pologne en 1552 par le roi Sigismond-Auguste, ce Prince alla voir Albert duc de Prusse, à Königsberg: il y courut risque de la vie; une bombe crevée en sortant du mortier emporta la tête à un Gentilhomme, qui étoit si près de lui, que ses habits furent couverts de la cervelle de cet Écuyer. L'auteur se sert des mots *mortarium* & *pila ignita*, qui ne peuvent signifier un canon ni un boulet. Les bombes étoient donc d'un usage fréquent en Pologne près de quarante ans avant l'époque marquée par Strada: & les autres preuves déjà rapportées font cette fatale invention antérieure d'un siècle à la date qu'on lui donne communément.

Il est étonnant qu'on ne s'en soit servi en France qu'en 1634, au premier siège de la Mothe, & que les bombes n'aient été d'un usage ordinaire dans les sièges, que depuis 1637. Ce fut Malthus, ingénieur Anglois, appelé en France par Louis XIII, qui mit en vogue le mortier & la bombe, selon que le rapporte Saint-Remy, dans ses mémoires sur l'artillerie. Ainsi M. l'abbé de Longuerue est fondé à dire que c'est à tort que quelques-uns en attribuent l'invention au fameux évêque de Munster, Bernard Galen. *Longneruena; t. I, p. 144.*

Il est hors de doute, dit M. Tercier, que les bombes ont été imaginées en Europe vers la fin du xv.<sup>e</sup> siècle. Quelques raisons, qui sont ignorées, ne permirent pas apparemment de s'en servir dans les différentes guerres qui embrasèrent l'Europe pendant tout le xvi.<sup>e</sup> siècle, jusqu'à ce qu'un ouvrier de Venloo les fit reparoître comme une invention nouvelle, peu de temps avant le siège de Wachtendonck. Peut-être cet ouvrier en avoit-il eu notion par la lecture de quelque manuscrit : ce ce ne seroit pas le seul exemple de cette espèce ; la Médecine, ajoute M. Tercier, en fournit abondamment dans le genre des remèdes nouveaux, dont la plus grande partie se retrouve dans des auteurs que l'on ne lit plus, & où par conséquent ceux qui les publient, se flattent qu'on n'ira pas les chercher.



*DEVISES, INSCRIPTIONS ET MÉDAILLES*  
*FAITES PAR L'ACADÉMIE.*

EN 1755, l'Académie n'a donné que les Devises qu'on a coutume de lui demander pour les jetons des Départemens royaux.

En 1756, outre ces Devises, elle a fourni plusieurs sujets de Médailles, pour M. le duc d'Aquitaine, M. le duc de Berry, & M. le comte de Provence.

En 1757, qui est l'année à laquelle se terminent ces deux nouveaux volumes de Mémoires, l'Académie n'a donné que des Devises pour les jetons.

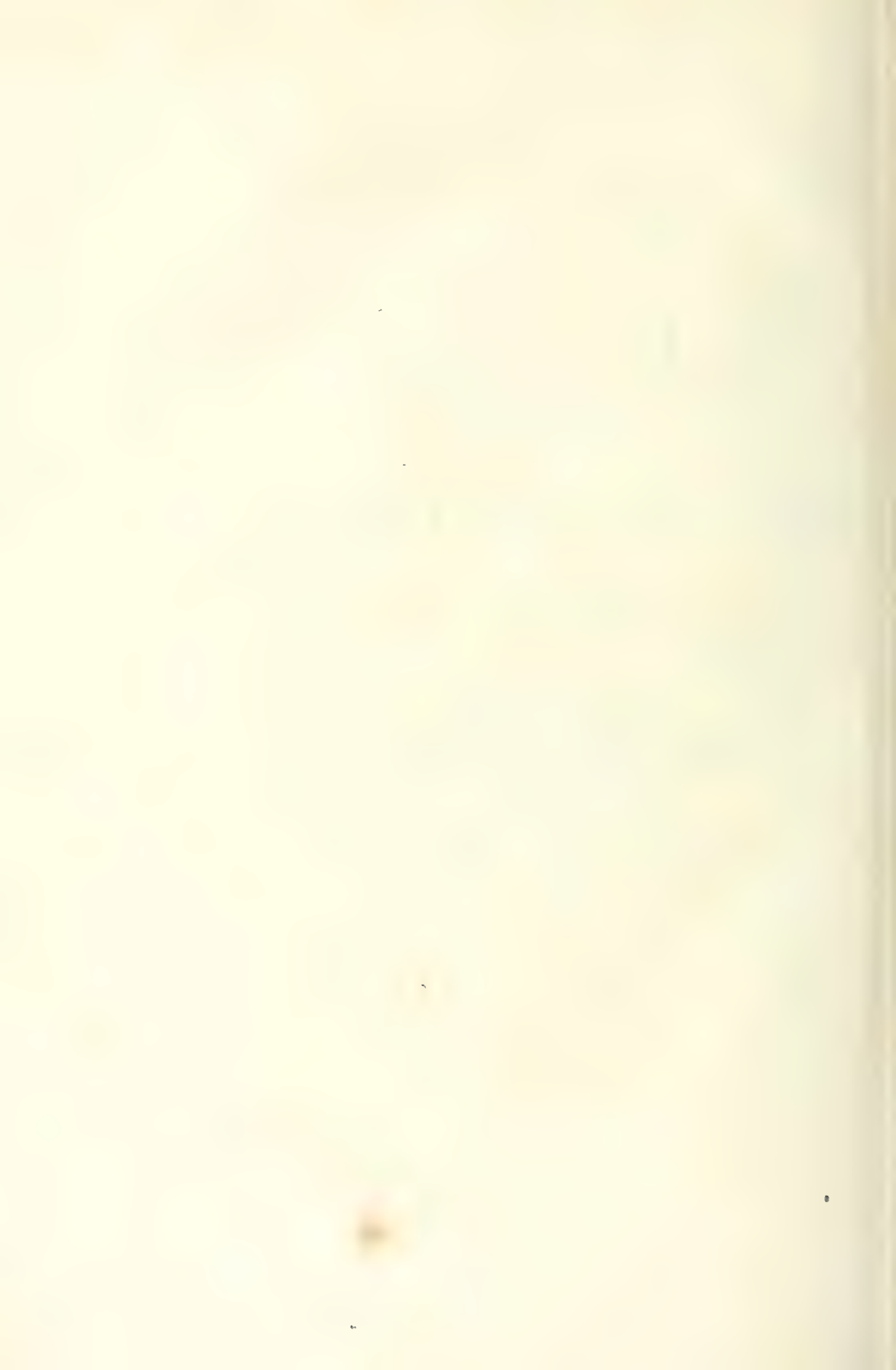




ÉLOGES  
DES  
ACADÉMICIENS  
MORTS

DEPUIS L'ANNÉE M. DCCLV,  
JUSQUES ET COMPRIS M. DCCLVII.

*Par M. LE BEAU.*





## É L O G E

## DE M. LE CARDINAL QUIRINI.

JÉRÔME-QUIRIN QUIRINI naquit à Venise le 30 mars 1680, de Paul Quirini & de Cécile Justiniani. Son père, son aïeul maternel Marc Justiniani, ses deux frères, Jean-François son aîné & Jean son cadet, ont tous été Procureurs de S.<sup>t</sup> Marc; sa maison est, entre les maisons nobles de Venise, une des plus distinguées par son ancienneté, par ses alliances, & par les hommes illustres qu'elle a produits dans la robe & dans l'épée. Elle est aujourd'hui divisée en treize branches: celle dont est sorti notre Cardinal porte le surnom de *Stampaha*, parce qu'elle a long-temps possédé en propre une île considérable de l'Archipel, nommée maintenant *Stampalie*, autrefois *Astypalée*, que Niccolo Quirini, seigneur très-riche au temps des Croisades, acquit à sa famille. Dans l'histoire de la S.<sup>te</sup> Chapelle de Paris, est rapporté un contrat d'acquisition de quelques Reliquaires que le roi Saint Louis acheta de ce Niccolo. Le pape Benoît XI, qui succéda à Boniface VIII en 1303, avoit été précepteur d'un enfant de cette maison; & Jérôme Quirini mourut patriarche de Venise en 1554.

Assemblée  
publique le la  
Saint-Martin  
1755.

A l'âge de sept ans, Quirini fut conduit à Bresse avec ses deux frères, pour y être élevé chez les Jésuites: ce fut-là qu'on vit éclore les premières semences de ces vertus & de ces talens, qui le devoient porter un jour sur le siège épiscopal de cette ville.

Le goût qu'il avoit pour les Lettres, étoit animé par un desir sincère de se consacrer à Dieu, & de se rendre par ses connoissances utile à l'Eglise: rempli de ces idées, auxquelles l'âge de seize ans prêtoit toute sa vivacité, il regarda le Cloître comme l'asyle le plus sûr pour la pureté des mœurs, & le

plus tranquille pour l'étude. La réputation de régularité & de savoir, dont l'Ordre de S.<sup>t</sup> Benoît étoit depuis long-temps en possession dans toute l'Europe, déterminâ son choix pour la Congrégation du mont Cassin. S'étant arraché des bras de sa famille, qui fondeoit en larmes, & qui fit les plus grands efforts pour le retenir, il alla se renfermer dans l'abbaye des Bénédictins de Florence, où il prit avec l'habit le nom d'*Ange-Marie*, & fit Profession le 1.<sup>er</sup> janvier 1698.

Alors il se partagea tout entier entre les devoirs de sa règle, qu'il respecta toujours, & ses études, qui furent sa passion: tout la favorisoit. L'Abbaye étoit alors gouvernée par Angelo Ninzio, homme savant & fort éloigné de croire que l'ignorance fût une des vertus monastiques: ce fut-là que le jeune Quirini, par un travail infatigable, soutenu d'une santé vigoureuse, acquit pendant quatorze ans toutes les connoissances qui lui rendirent dans le monastère, les distinctions qu'il avoit sacrifiées en quittant le monde. D. Alphonse de Mariconda, depuis évêque de Trivento, & archevêque d'Acheruntia, fut son maître de Théologie: Pierre Benedetti Maronite, né à Damas, très-habile en toute sorte de Littérature, lui enseigna le Grec & l'Hébreu, qui ne prirent que le temps qu'il déroboit à son sommeil. Quelque secours qu'il trouvât dans un cloître, qui étoit pour lors une vraie Académie, son ardeur d'apprendre ne s'y tint pas renfermée; elle épuisa tout ce qu'il y avoit de savoir dans Florence; & il joignit à son mérite personnel le mérite de tous ceux qui excelloient en chaque genre. Salvini, le sénateur Buonarotti, le comte Magalotti, l'abbé Guido Grandi, Bellini célèbre Médecin, le perfectionnèrent dans l'intelligence des poètes Grecs, de toute l'Antiquité, de la Philosophie; & comme si les productions du pays ne lui eussent pas suffi, Antonio Magliabecchi, qui étoit en relation avec tous les gens de Lettres de l'Europe, lui amenoit ceux qui venoient à Florence: ils entroient volontiers avec lui dans un commerce, où les échanges ne leur sembloient pas défavantageux. Ce fut par ce moyen qu'il connut M. Newton, alors député vers le Grand-duc Côme III. Quirini admira ce puissant génie;



génie; & par un attrait, qui en étoit une suite nécessaire, il aima les Mathématiques: il y fit bien-tôt assez de progrès pour attaquer, par une Dissertation imprimée, la démonstration que donne Euclide de la vingt-unième proposition de son septième livre. Je ne sais jusqu'où il porta l'étude de cette science; mais peut-être n'est-ce pas peu que de dire qu'il y alla assez loin pour censurer Euclide, & pour entendre Newton avec un égal succès.

En 1700, D. Montfaucon vint à Florence, & demeura deux mois dans l'Abbaye. C'étoit l'érudition même: il en auroit fait naître le goût au jeune Quirini; il n'eut besoin que de l'augmenter, & il le fixa pour toujours.

Le P. Quirini avoit atteint vingt-six ans: ses Supérieurs le crurent en état de communiquer aux autres le fruit de tant de veilles; ils le chargèrent de l'explication de l'Écriture sainte. Il en ouvrit les leçons en présence du nonce Apostolique Sanvitali, par un discours sur l'excellence des livres historiques de Moïse. M. Newton, dans une de ses lettres à M. Magliabecchi, fait un grand éloge de ce premier essai de l'éloquence de Quirini.

En 1709, ses études furent quelque temps traversées par une idée importune: il s'imagina qu'il avoit la pierre. Il en fut détrompé par une expérience qui lui fut sans doute plus sensible que l'opération la plus douloureuse: voici comme la chose arriva. Bellini son Médecin, & plus encore son ami, se crut trop chargé d'embonpoint, & se persuada que c'étoit l'effet d'une humeur peccante, dont il falloit se débarrasser par la diète la plus austère. Fidèle à son régime, il en soutint l'honneur jusqu'au bout, & mourut d'inanition. Le chagrin de cette perte suspendit d'abord dans le P. Quirini toute inquiétude sur lui-même; ensuite la réflexion qu'il fit sur les funestes effets de la prévention, lui apprit à s'affranchir de la sienne: il se trouva guéri par la mort de son Médecin.

Il n'étoit pas encore sorti de son cabinet, & tous les Savans de l'Europe lui étoient déjà familiers; il possédoit à fond leurs ouvrages: mais, semblable à ces négocians curieux, qui pour

mieux connoître les marchandises qui les enrichissent, se transportent à l'origine, vont reconnoître le terrain qui les produit, visiter les manufactures où on les fabrique, le P. Quirini voulut entretenir les Auteurs célèbres qui vivoient alors, & voir dans leur naissance les beaux ouvrages dont ils étoient occupés. C'étoit-là le principal objet de ses voyages, les Savans & les Bibliothèques; ce ne fut qu'en passant & par occasion qu'il vit les Princes & les palais. Dans ce dessein, il part le premier octobre 1710, traverse l'Allemagne, arrive à la Haye dans le temps des conférences de Gertruydenberg, & se trouve déjà bien payé de ses fatigues par la liaison qu'il forme avec l'abbé de Polignac & l'abbé Passionei, depuis Cardinaux, & distingués dès-lors par un goût exquis & une profonde érudition. Il eut en Hollande de fréquentes conversations avec Basnage, le Clerc, Kuster, Gronovius & Perizonius.

Au commencement de 1711 il passa en Angleterre, où il trouva les Sciences & la Littérature dans l'état le plus florissant. Hickes, Bentlei, Newton, qu'il avoit tous les trois connus à Florence; Gilbert & Thomas Burnet, Cave, Hudson, Potter, lui firent tout l'accueil que méritoit son savoir. Aussi n'étoit-ce pas un voyageur vain & frivole, qui connoissant seulement le titre des ouvrages, fait sa cour aux auteurs par des louanges qui, toutes vagues qu'elles sont, ne manquent guère de leur persuader qu'on les a lus. Pour lui, il le prouvoit bien mieux par des réflexions, par des questions, par des critiques même, qu'il savoit assaisonner de politesse, & dont ces hommes de Lettres du premier ordre avoient le courage de profiter. Il vit à Oxford tous les trésors de cette fameuse Université; & il y donna de lui-même une idée si avantageuse, qu'on étoit sur le point de l'inscrire sur le rôle des docteurs d'Oxford, quand il partit.

Revenu à Londres, il vit de ses propres yeux une de ces scènes instructives & importantes, qui attachent les regards de la postérité même: il fut secrètement témoin de ce qui se passa dans la séance du Parlement, où le duc de Marlborough fut dépouillé de son autorité; il admira la fermeté de ce grand homme qui, frappé de ce coup de foudre sans en être ébranlé, sembloit

être honoré par la disgrâce, se comportoit à l'égard de chacun des Seigneurs, avec une politesse libre & dégagée, & sortit de l'assemblée d'un air si noble & si tranquille, qu'on eût dit qu'il venoit d'y recevoir toutes les dignités qu'on lui faisoit perdre.

Le P. Quirini vouloit finir par la France ; il espéroit y trouver rassemblées en bien plus grand nombre les lumières qu'il voyoit répandues ailleurs, & il ne fut pas trompé : en passant par Bruxelles, il vit le fameux Papebroch ; il conçut à Cambray pour M. de Fénelon cette amitié tendre, que ce Prélat plein de douceur inspiroit à tous ceux qui l'approchoient.

Il arriva à Paris au mois de mai 1711 ; & pour choisir un séjour favorable tout à la fois à sa piété & à sa curiosité, il logea à S.<sup>t</sup> Germain-des-Prés. Ce que sent Énée dans Virgile (a), lorsque plein du dessein de bâtir une grande ville, il arrive à Carthage, & qu'il considère avec transport tant de bras en mouvement, tant de beaux édifices qui s'élèvent ; le P. Quirini le sentit en entrant dans cette illustre Abbaye : on y travailloit alors aux annales des Bénédictins, à une traduction françoise du nouveau Testament, à un apparat de la bibliothèque des Pères, à l'histoire de Paris, à la collection des Décrétales, au glossaire de Du Cange, à des éditions d'Origène, de S.<sup>t</sup> Basile, de S.<sup>t</sup> Cyrille, & le P. Bandury rassembloit toutes les pièces de son Empire Oriental. Tant d'ouvrages, les uns commencés, les autres prêts à finir, ne remplissoient pas encore la vaste avidité du P. Quirini : il s'instruisit des travaux des autres colonies littéraires ; & pour rendre compte de ses liaisons, il faudroit donner une liste exacte de ce qu'il y avoit alors de Savans à l'Oratoire, chez les Dominicains, chez les Jésuites, dans cette Académie, & dans toute la ville. Le cardinal d'Étrées, qui l'honoroit d'une amitié particulière, se plaisoit en sa faveur à les rassembler chez lui, & tenoit, pour ainsi dire, Cour plénière de science & d'érudition.

Après avoir observé en détail les belles connoissances partagées de tant de personnes, le P. Quirini se plaisoit à les voir

(a) *Artificumque manus inter se operumque labore*

*Miratur.* *Æneid.* l. 1, v. 455.

toutes réunies, sous le même coup d'œil, dans un seul homme; c'étoit M. Daguesseau, alors Procureur général au Parlement, cet esprit rare & universel, qu'il visitoit souvent, soit à Paris, soit à Fresne. Quirini considéroit avec étonnement l'étendue de ce génie qui, dans une vie si occupée, avoit embrassé tant de sciences diverses, & les avoit su si solidement établir & placer dans un si bel ordre, qu'elles n'étoient ni ébranlées ni confondues par le choc & l'activité d'une multitude d'affaires.

Il vit la Cour; il s'attendoit bien d'y trouver de la grandeur, il y trouva encore de la science & de la vertu: il fut deux fois présenté au Roi, & reçut de la bouche de Louis XIV des assurances précieuses de sa bienveillance Royale. M. le duc d'Orléans, qui savoit si bien apprécier dans les autres, les talens qu'il possédoit supérieurement lui-même, lui fit plusieurs fois l'honneur de l'entretenir, & lui a depuis écrit plusieurs lettres.

Pendant son séjour à Paris, il fit un voyage de six mois dans les provinces voisines, cherchant toujours les livres & les Savans; & quand il quitta cette grande ville, au mois de novembre 1713, pour retourner en Italie, il entretint à Auxerre M. l'abbé Lebeuf, à Dijon M. le président Bouhier, à Avignon M. le baron de la Bastie: il fit encore une course littéraire en Languedoc & en Provence, & ne sortit pas de Fréjus sans avoir contracté une amitié durable avec l'Évêque de cette ville, qu'une brillante destinée appela bien-tôt après à former un grand Roi, & à le servir ensuite dans les plus augustes fonctions du gouvernement.

De retour en son pays, où il rapportoit tant de richesses étrangères, il fut chargé, par un Chapitre général de son Ordre, d'écrire les annales des Bénédictins d'Italie; mais ce grand ouvrage, qui lui fit parcourir plusieurs provinces, & consulter les archives d'un grand nombre de monastères, rencontra des obstacles qui en arrêterent l'exécution: il n'en a paru que le projet; c'est une ample & curieuse Dissertation, sous le titre, *De monasticâ Italiæ historiâ conscribendâ.*

Enfin en 1714 il alla à Rome, le centre de la Religion, & celui de la science & de la fortune en Italie: il n'y cherchoit



que les deux premières, l'autre se présenta d'elle-même, & il la rebuta quelquefois. Prosper Lambertini brilloit dès-lors entre les Savans de Rome; c'en fut assez au P. Quirini pour s'attacher à lui, sans qu'il eût besoin de prévoir que celui qui tenoit alors un rang si distingué dans la Littérature sacrée, tiendroît un jour le premier rang dans l'Eglise sous le nom de Benoît XIV.

J'ai suivi le P. Quirini dans ses voyages, dont l'histoire complète seroit presque toute l'histoire littéraire de l'Europe pour ce temps-là: ici s'ouvre une scène plus auguste, de grandes dignités soutenues par les mêmes vertus qui les avoient méritées: je laisse aux annales de l'Eglise le détail de ces sublimes objets; je ne puis les envisager que de loin, ni les montrer ici que comme en passant.

Il étoit déjà consulteur de l'Index & des Rites, qualificateur du S.<sup>t</sup> Office, & abbé de cette même abbaye de Florence qui avoit vû fleurir les vertus & les études de sa jeunesse, quand Clément XI mourut; dès les premiers momens du pontificat d'Innocent XIII, le P. Quirini lui présenta son livre sur l'office quadragésimal des Grecs; cet ouvrage essuya des contradictions politiques, mais le Pape l'en récompensa par l'archevêché de Corfou: il fut sacré le 30 novembre 1723.

Sa réputation l'avoit précédé; il fut reçu à Corfou avec beaucoup de joie: il vainquit en arrivant deux difficultés insurmontables à un esprit moins prudent & moins mesuré; les Magistrats qui avoient disputé à ses prédécesseurs des droits d'immunité & de préférence, lui accordèrent plus qu'il ne voulut, parce qu'il sembloit ne rien prétendre; & les Grecs schismatiques, aigris depuis plusieurs siècles contre l'Eglise Romaine, charmés de sa douceur & de la parfaite connoissance qu'il avoit de leur langue maternelle, s'attachèrent à sa personne; Quirini leur fit aimer l'Archevêque; ils firent son éloge par des harangues publiques; toute rivalité cessa de la part du Protopapas; & ce qui fut une espèce de prodige, la vénération qu'ils avoient pour lui franchit toutes les barrières du schisme, & s'étendit jusque sur le souverain Pontife, qu'ils révérent par des acclamations solennelles.

Les études du Prélat servoient de délassément aux travaux du saint ministère ; il arrêta ses regards sur l'objet qu'il avoit sous les yeux , & composa l'ouvrage intitulé *primordia Corcyraë* ; il remonte aux temps de Troie , & conduit son histoire jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse. L'exactitude de sa critique y relève en passant une méprise de l'homme du monde dont il respectoit le plus les lumières ; Newton , dans sa Chronologie réformée , trompé par l'équivoque du mot grec , met une sphère entre les mains de Nauficaa ; il prétend que les Argonautes abordés à Corfou en firent présent à cette Princesse , & que Chiron & Orphée l'avoient inventée pour leur longue navigation : selon la remarque judicieuse de notre auteur , ce que ce grand Astronome prend pour une sphère , n'est que la balle dont jouoit Nauficaa avec ses compagnes , quand elle aperçut Ulysse.

Benoît XIII avoit succédé à Innocent ; l'archevêque de Corfou ayant fait un voyage à Rome , n'eut qu'à se montrer à ce saint Pape pour s'en faire tendrement aimer : il lui dédia son *Enchiridion Græcorum* , ouvrage utile à ses diocésains , qu'il ne perdoit pas de vûe. Mais dans une Cour aussi soupçonneuse & aussi pénétrante , sa faveur alarma bien-tôt ceux qui prétendoient au Cardinalat : on ne pouvoit lui nuire que par des louanges , la rivalité les mit en œuvre pour l'écarter : on voulut persuader au saint Père qu'il ne falloit pas priver si longtemps les fidèles de Corfou d'un si bon Pasteur ; on fit parler sur ce ton le sénat de Venise , & l'Archevêque lui-même sembloit être d'intelligence avec ses rivaux , & demandoit la permission de se rendre à son diocèse. Les intrigues de ceux qui vouloient l'éloigner firent un effet tout contraire ; elles ne réussirent qu'à avertir le Pape qu'il laissoit trop long-temps dans l'inaction les talens apostoliques de Quirini ; il le fixa pour toujours en Italie , en le nommant évêque de Bresse , consultant du saint-Office , & Cardinal au mois de novembre 1727. Honoré de ces nouvelles dignités , quand il voulut faire au Pape son remerciement , le saint Père l'interrompit pour lui dire , *Nous ne desirons point de compliment de votre part ; c'est à nous à vous*

*remercier de nous avoir mis, par votre mérite, dans la nécessité de vous faire Cardinal.*

Son premier soin fut de réparer à Rome avec magnificence l'église de S.<sup>t</sup> Marc, qui étoit son titre : bien-tôt, par les sommes d'argent qu'il prenoit sur une sage économie, & que ses exhortations tiroient encore de la piété des fidèles, on vit s'élever dans son diocèse & dans le territoire de son abbaye de Vangadiza des séminaires & des monastères dont il assuroit l'entretien. Dans les fréquens voyages qu'il faisoit de Bressé à Rome, il ne sortoit guère des églises qu'il trouvoit sur sa route, sans y laisser quelque décoration nouvelle ; tout s'embellissoit sur son passage ; & ayant dans la suite fait un voyage en Allemagne, il y porta son inclination libérale ; plusieurs églises y furent réparées, les Missions de Hanovre & des Alpes encouragées & dotées, les édifices de l'Université de Saltzbourg rétablis à ses dépens ; & toute l'Europe sait combien, dans ces derniers temps, il a contribué à la construction de l'église Catholique de Berlin, où il fit transporter de belles statues qu'il avoit fait travailler à Venise.

Mais l'ouvrage qui occupa le plus sa piété, fut l'église cathédrale de Bressé ; c'est maintenant une des plus magnifiques de l'Italie ; commencée depuis cent vingt-cinq ans, elle étoit restée imparfaite ; & déjà ancienne avant qu'elle fut achevée, les pierres dispersées confusément à l'entour offroient aux yeux tout le desordre d'une vaste ruine. Dès que le nouvel Evêque eut fait son entrée, en mars 1728, frappé de cette vûe, il ouvrit ses trésors pour ne les fermer jamais ni aux pauvres ni aux églises ; il parla à son peuple, qu'il instruisoit souvent de sa propre bouche avec une éloquence mâle & nerveuse : à sa voix toutes ces pierres se mirent en mouvement, l'édifice s'accrut, mais l'étendue qu'il devoit avoir demanda le travail de plusieurs années. En 1739 un caprice nouveau vint heurter son entreprise, & fut sur le point de la renverser ; la jeunesse de la ville se mit en tête de bâtir un grand théâtre, dessein qui ne pouvoit manquer de tarir la source des aumônes dont l'Evêque avoit besoin pour la maison de Dieu ; il s'arma du

même zèle dont S.<sup>t</sup> Ambroise s'étoit autrefois enflammé contre l'autel de la Victoire; ce fut le jour de Pâques, à la Messe, qu'il fit un parallèle foudroyant de la cathédrale & du théâtre; jamais son éloquence n'avoit été si forte ni si vive, elle fit tomber le projet du théâtre, & l'édifice de la cathédrale fut continué avec plus d'ardeur que jamais.

Benoît XIII mourut, & le Cardinal signala sa reconnaissance par une statue de marbre qu'il fit placer sur le tombeau de son bienfaiteur. Clément XII prit pour lui les mêmes sentimens, & le nomma Bibliothécaire du Vatican après la mort du cardinal Pamphile: en vain une jalousie politique en murmura; c'étoit, disoit-on, mettre la Bibliothèque en des mains suspectes que de la confier à un prélat Vénitien, qui pourroit y chercher & peut-être y découvrir des pièces peu favorables aux intérêts de la cour de Rome: d'un autre côté les Bressans prirent l'alarme, ils craignirent de perdre leur Pasteur. Le Pape bien assuré de la fidélité inviolable du Bibliothécaire, fit taire par son autorité une injuste défiance: l'évêque de Bressé calma la crainte de ses diocésains par une lettre Pastorale; il leur promettoit de ne les quitter jamais, & de ne rien diminuer de sa vigilance. Il tint parole; son activité infatigable suffisoit à tout; il passoit à Bressé neuf mois de l'année, occupé sans relâche à remplir tous les devoirs d'un Évêque plein de zèle; les trois autres mois il les partageoit en deux, & faisoit deux fois l'année un voyage de six semaines à Rome, pour veiller aux soins de la Bibliothèque, à laquelle il se donnoit alors tout entier. Il trouva même le temps de se prêter à des négociations importantes dont la République le chargea, & fit voir autant de droiture que de dextérité à manier des intérêts opposés, quand il fut question de détourner les eaux du Réno, & de diviser le Patriarchat d'Aquilée.

Non seulement il honoroit les places par son mérite, il les enrichissoit par sa générosité: les bienfaits qu'on lui adressoit ne s'arrêtoient pas à lui, & toute la bienveillance des Papes ne put jamais lui donner que des moyens de faire du bien aux autres. Dès son entrée dans la Bibliothèque, il l'augmenta  
par



par la donation de la sienne, fort choisie & si nombreuse qu'il fallut, pour la placer, construire au Vatican une nouvelle salle : il eut bien-tôt racheté un grand nombre de livres, qu'il donna de même à la ville de Bressé, pour en faire une Bibliothèque publique, à l'entretien de laquelle il assigna des fonds suffisans. On s'étonnera peut-être de toutes ces libéralités, bien moindres encore que les trésors qu'il versoit sans cesse dans le sein des indigens ; il avoit beaucoup de revenus & peu de besoins.

Voici un trait bien capable de montrer que la charité à l'égard des pauvres étoit sa passion dominante, & qu'elle maîtrisoit dans son cœur jusqu'à ces inclinations délicates & favorites, auxquelles souvent on sacrifie sans scrupule aux dépens même de la justice : il se moque dans ses Mémoires d'un Journaliste, qui rendant compte de ce qui se passoit dans le Conclave où Benoît XIV fut élu, rapporte que notre Cardinal fit voir à ses collègues sa belle collection de médailles estimée, dit le Journaliste, soixante mille écus ; sur quoi le Prélat fait une réflexion qui paroîtroit sans doute héroïque à tout homme qui ne seroit qu'Antiquaire ; il dit qu'il est vrai que cette collection n'est pas méprisable, mais que si elle valoit une aussi grande somme, il a autour de lui assez de pauvres qui seroient en droit de lui en demander le prix, & auxquels il seroit dû bien plutôt qu'à ces monumens des Rois anciens & des anciens Empereurs. Il fit encore donation de ce Cabinet à la bibliothèque du Vatican.

Benoît XIV auroit cru se priver lui-même d'une des louanges qu'avoient méritées ses prédécesseurs, s'il eût manqué d'honorer de quelque bienfait nouveau la vertu du cardinal Quirini ; il lui offrit l'évêché de Padoue, beaucoup plus riche & plus commode que celui de Bressé. Le Cardinal avoit promis à ses diocésains de ne les pas abandonner ; mais les Bressans ne se flattèrent pas ; ils savoient que les promesses n'engagent plus que foiblement, dès que l'intérêt les défavoue ; ils pleurèrent, ils crurent qu'il alloit leur échapper : l'Évêque seul, dont les mœurs étoient simples & antiques, ne se crut

pas dégagé de sa parole par l'avantage de l'échange ; il refusa l'évêché de Padoue.

L'estime des richesses ne trouvoit point de place dans un homme dont le cœur étoit tout rempli de ses devoirs , & l'esprit tout occupé de ses études. La liste de ses ouvrages seroit trop longue ; outre ceux dont j'ai déjà parlé , les principaux sont une vie de S.<sup>t</sup> Benoît ; l'histoire littéraire de la ville de Bressé ; l'édition des anciens Pères qui ont été Evêques de cette ville ; l'éloge du pape Paul III ; le recueil des lettres du fameux François Barbaro , avec des Dissertations ; la collection des lettres du cardinal Polus , & la défense de ce Prélat , décrié par les Protestans comme un esprit violent & séditieux ; l'apologie de Paul II , accusé par Platine d'avoir persécuté les Savans ; dix Décades de ses propres lettres , & les Mémoires de sa vie , qu'il composa dans une maladie : des Sermons , des instructions Pastorales , des Dissertations de critique & de controverse feroient encore un gros recueil : il a procuré , par sa libéralité & par ses lumières , la fameuse édition des œuvres de S.<sup>t</sup> Éphrem , avec le texte syriaque , la version grecque & la traduction latine de M. Allémani , en six volumes *in-folio*.

L'apologie de Paul II fut un fruit du Conclave auquel l'Eglise doit l'élection de ce grand Pape , qui la gouverne aujourd'hui avec tant de calme & de sagesse : le cardinal Valerio , évêque de Vérone , avoit composé un livre *de utilitate ex Conclavi capiendi* ; le cardinal Quirini en mit les leçons en pratique : il prit fort peu de part aux changemens de scène & aux mouvemens divers de ce grand théâtre ; il donna à cette composition une partie des nuits qui dans le Conclave , comme sur la mer , sont souvent plus agitées que les jours ; & c'est pour cette raison que M. le cardinal de Fleuri , dans une de ses lettres , appelle cet ouvrage *noctes Vaticanæ*.

En 1743 l'Académie donna au cardinal Quirini le titre d'Académicien-Honoraire-Etranger , à la place de D. Anselme Bandéri ; il la remercia par une lettre polie , & dont le tour ingénieux a tout l'effor de la joie ; il n'a cessé jusqu'à sa mort

d'entretenir commerce avec elle, tantôt en la consultant, tantôt en lui envoyant ses ouvrages, quelquefois par des lettres pleines d'Anecdotes littéraires, adressées à M. de Boze & à M. Fréret. Les autres Académies de l'Europe se sont empressées de s'honorer de son nom; il étoit de celles de la Rochelle, de Berlin, de Péterlbourg, de Vienne en Autriche, de Greifswald en Poméranie, & de l'Institut de Bologne.

Ce seroit manquer un des plus beaux traits de son caractère, que d'omettre les sages ménagemens dont il usoit avec les Hétérodoxes: il leur rendoit avec ardeur tous les services littéraires dont ils avoient besoin; il consultoit pour eux les manuscrits, il les aidoit de ses lumières, il leur faisoit présent de ses ouvrages. Jamais homme ne fut séparer avec plus d'équité les personnes d'avec les opinions, ni mieux adoucir la contradiction sans en affoiblir la force: il leur avoit communiqué à son égard son esprit de discernement. Les auteurs Protestans l'ont comblé d'honneurs; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans les louanges qu'ils lui donnent, ils vont jusqu'à lui tenir compte de son zèle pour cette Église qu'ils ne veulent pas écouter.

Ce Prélat si accompli mourut subitement d'apoplexie au milieu de ses fonctions épiscopales, le six janvier de cette année. On lui fit des funérailles magnifiques, & plus célèbres encore par les larmes & les regrets de tout son peuple: les inscriptions gravées en son honneur sur le marbre & sur l'airain remplissent toute l'Italie de ses éloges. Son testament s'accorde avec sa vie; il ne respire que la justice, la piété, la libéralité, la charité; c'est le dernier acte des vertus qu'il a toujours pratiquées.





## É L O G E

DE M. LE MARQUIS SCIPION MAFFEI.

Assemblée  
publique de la  
Saint-Martin  
1755.

**F**RANÇOIS-SCIPION MAFFEI étoit fils de Jean-François Maffei & de Silvia Pellegrini, dame d'honneur de l'Archiduchesse de Mantoue. Il naquit à Vérone le 1.<sup>er</sup> juin 1675 : il étoit le dernier de trois frères, dont l'aîné Antoine a été le seul qui se soit marié ; le second, appelé Alexandre, fut gouverneur de Namur & Général des troupes de Bavière. Ils eurent une sœur qui épousa le comte Rambaldi.

Les Maffei sont originaires de Bologne : obligés de quitter leur patrie par les divisions sanglantes des Guelfes & des Gibellins au XIII.<sup>e</sup> siècle, ils se retirèrent à Vérone & à Forlì. Je ne fais si les Maffei de Volterre en Toscane sortent de la même origine, ni, supposé qu'ils en sortent, laquelle des deux branches est tige de l'autre.

La famille des Maffei de Vérone s'est étendue jusqu'à Rome, où elle a subsisté avec éclat plus de deux cents ans. Timothée, Chanoine de S.<sup>t</sup> Jean de Latran, refusa l'archevêché de Milan, & accepta celui de Raguse. Le Marquis comptoit dans sa famille trois Cardinaux : les Maffei de Volterre n'en laissent qu'un à ceux de Vérone ; ils s'attribuent les deux autres : mais voici un titre de noblesse littéraire, non moins flatteur pour le goût du Marquis, ni moins recommandable pour le nôtre. Augustin Maffei, dans le xv.<sup>e</sup> siècle, se rendit fameux à Rome par la science de l'Antiquité ; il forma un cabinet d'Antiques d'une grande magnificence, & fort vanté par les écrivains de ce temps-là.

Le jeune Marquis ayant reçu dans sa patrie les premières instructions, fut envoyé au collège des Jésuites de Parme, où l'on ne reçoit que des Nobles : il y demeura cinq ans, occupé à se former l'esprit & le corps. Il y réussit également, & se



produisit de bonne heure dans le monde, avec les avantages que donnent une imagination brillante & une figure aimable.

Dans sa première jeunesse, la galanterie fit son étude, & les lettres son amusement : bien-tôt tout rentra dans l'ordre ; il se livra à l'étude, & ne fit plus que se prêter aux divertissemens de son âge. De cet enjouement de ses premières années, il lui resta toute sa vie une élégance de style & une fleur de politesse qui embellissoient son érudition. Rien ne bornoit sa curiosité ; il parcourut toute la sphère des connoissances humaines, depuis la Littérature la plus légère jusqu'à ces questions sublimes, que la Religion cache dans des nuages respectables ; & il marqua par divers ouvrages tous les degrés de cet immense intervalle ; Poète, Critique, Antiquaire, Historien, Physicien, Caïuste même & Théologien autant qu'on peut l'être, quand on est tant d'autres choses.

Le progrès naturel de ses études montre qu'elles se faisoient sans effort ; elles prirent le caractère de chaque âge. On en vit comme l'enfance dans ses premiers essais de poésie : la saillie n'y manquoit pas ; mais il avoua lui-même dans la suite qu'il s'étoit abandonné au goût frivole qui régnoit alors en Lombardie ; qu'il avoit copié des modèles renommés, mais défectueux, tel que le Maggi, fameux poète de Milan, & qu'à l'âge de vingt-quatre ans, il ne connoissoit encore le Dante que de nom. Dans un voyage qu'il fit à Rome en 1699, il profita des leçons de plusieurs hommes de Lettres dont le gout sûr & épuré corrigea le sien ; il apprit à mépriser ce qu'il avoit d'abord enfanté avec complaisance ; il réforma son style sur celui des meilleurs originaux, & bien-tôt sa poésie prit la véritable teinture de l'ancienne poésie Italienne. Son Poème sur la naissance du prince de Piémont annonça la maturité de son génie, & lui mérita une place dans l'Académie de *gli Arcadi*. Il se vengea même de l'illusion que le Maggi lui avoit faite, & voulut prévenir celle qu'il pourroit faire à d'autres, par une sévère critique qui n'a paru qu'après la mort de ce Poète. Son amour pour les Muses ne l'a jamais abandonné, comme il paroît par un grand nombre de vers Latins

& Italiens, composés dans tout le cours de sa vie. Il excelloit sur-tout dans les vers sans rime, que les Italiens appellent *Sciolti*; & comme il avoit en tout le goût un peu exclusif, & la décision prompte & hardie, prévenu en faveur de sa langue, il prétendoit que, de toutes les langues modernes, c'étoit la seule qui pût parler en vers, & il faisoit à notre poésie Francoise l'injustice de ne la regarder que comme de la prose rimée. '

Je crois devoir placer ici un ouvrage en prose, mais qui respire toute la gaieté de la jeunesse & de la poésie: c'est une thèse sur l'Amour, qui contient cent conclusions, & qu'il soutint publiquement en 1702 dans l'Académie de Vérone. Le Tasse en avoit autrefois composé une pareille; mais outre que les positions n'étoient qu'au nombre de cinquante, celles du Marquis, dit gravement l'éditeur, sont bien plus philosophiques; elles descendent du genre aux espèces, de la cause aux effets, & forment un traité scientifique de cette matière; définitions, divisions, axiomes, corollaires, tout y est déduit avec précision & dans les propres termes de l'École. L'assemblée fut nombreuse & brillante; les dames de Vérone y tenoient la place de Docteurs: l'ouverture fut une pièce de poésie; trois Académiciens argumentèrent en forme; le Bachelier fit, à l'ordinaire, admirer sa profonde capacité, & cette galanterie scholastique fut alors trouvée fort agréable.

L'idée d'une thèse si singulière étoit une pièce détachée d'un grand Poème qui ne l'étoit pas moins, & qui eût enchéri sur la hardiesse du Dante; c'étoit un voyage dans la Lune. L'auteur devoit ramener à son sujet tous les arts, toutes les vertus, tous les vices, & même toute l'histoire de la guerre pour la succession d'Espagne; il y auroit décrit un combat naval dans le détroit des Dardanelles; les manes d'Hector, d'Achille & de tant de héros ensevelis sur ces bords fameux, seroient sortis de leurs tombeaux, pour être témoins de ce spectacle; & rangés sur le rivage, épouvantés pour la première fois au bruit inconnu de l'artillerie, ils auroient rendu aux combattans tout l'effroi dont ils auroient été frappés eux-mêmes. Les personnages du Poème devoient être des habitans

de la Lune de diverses conditions, des esprits de diverses sortes, des âmes de trépassés, des vivans transportés de notre monde. L'exécution eût été encore plus nouvelle que le dessein; le Poëte auroit employé tous les styles, toutes les sortes de vers, selon la différente nature des sujets. Les chants devoient être au nombre de cent, comme dans l'ouvrage du Dante : on n'en a imprimé que le premier avec le projet de tout le Poëme ; mais on a trouvé dans les papiers du Marquis beaucoup d'essais de divers endroits, où il a souvent pris plaisir à donner carrière à son imagination, lassée apparemment d'ouvrages plus reposés & plus sérieux.

Le Marquis aimoit toutes les sortes de gloire ; il voulut goûter de celle des armes : il se rendit en 1703 en Allemagne auprès de son frère Alexandre, qui étoit Lieutenant général de l'électeur de Bavière. Il se trouva en 1704 à la bataille de Donavert, en qualité de Volontaire ; l'amour des Lettres le rappela bien-tôt en Italie.

La carrière des études, où il rencontra de puissans adversaires, l'engagea dans une autre espèce de guerre. Il eut d'abord à combattre une chimère redoutable, parce qu'elle étoit accréditée. Il trouva son frère aîné engagé dans une querelle avec un autre gentilhomme de Vérone ; la mode avoit fait du point d'honneur une science de chicane : les Duélistes avoient un Code & des Commentaires ; on écrivoit, on vétilloit sur des termes & sur des formalités ; on consultoit, on interpretoit, on débatoit les matières pour se couper la gorge dans les règles & par avis de Jurisconsultes ; & ces procès funestes, devenus presque aussi éternels que les autres, passoient souvent du père aux enfans. Le Marquis vint à bout de guérir cette frénésie : il fit un livre, où après de savantes recherches sur les usages des Anciens pour terminer les différends des particuliers, il fit voir que toute cette prétendue science d'honneur, & le duel en lui-même, sont opposés à la Religion, au bon sens, à l'intérêt de la vie civile. Ceux qui s'étoient érigés en arbitres de ces querelles, s'élevèrent contre un homme qui renversoit leurs tribunaux : ils écrivirent ; on ne les lut pas ;

Maffei & la raison furent seuls écoutés; & le duel, qui avoit marché la tête levée tant qu'il n'avoit été que criminel, n'osa presque plus se montrer dès qu'il fut devenu ridicule.

M. Maffei ne fut pas si heureux contre un autre préjugé fort innocent, & par cette raison il n'eut pas de peine à s'en consoler. Il composa une Dissertation latine, écrite avec élégance, pour prouver que l'ordre Constantinien, répandu en Italie, ne doit pas son origine à l'empereur Constantin. Cet écrit déplut au prince de Parme, qui avoit reçu cet Ordre: on en fit, je ne sais comment, au Marquis une affaire de Religion; le livre fut mis à l'*Index*. L'auteur ne s'obstina pas; il en fit remettre tous les exemplaires entre les mains du ministre de Parme à Paris, où le livre avoit été imprimé: ceux qui ont échappé à ce sacrifice, sont devenus rares & précieux.

Passionné pour la gloire de sa patrie, il voyoit à regret que les ouvrages d'esprit que produisoit l'Italie, demeuroient ignorés dans le reste de l'Europe, ou qu'on en rabaissoit le mérite dans les journaux étrangers; il engagea M. Apostolo Zeno & M. Vallisnieri à les faire connoître par un ouvrage périodique, & contribua par ses veilles au succès de cette entreprise. Quelques années après, ces deux Savans ayant interrompu ce travail, le Marquis prit leur place, & donna ses observations littéraires, qui composent six volumes. Ce fut un nouveau champ de bataille, où sans cesse les armes à la main, tantôt pour lui-même, tantôt pour l'honneur d'autrui, il attaqua, il défendit toujours avec science & avec courage, souvent avec succès.

Ce zèle ne l'aveugloit pas sur les défauts de sa Nation. Celui qui le choquoit le plus, étoit le dérèglement du Théâtre. Fort déchû de son ancien lustre, on n'y voyoit plus qu'un tissu de scènes bizarres & mal assorties: les Acteurs, sous le masque, ne ménageoient aucune sorte de bienséance; le goût sembloit entièrement corrompu, & la réforme impossible. Il osa l'entreprendre, & ne desespéra pas de réussir, parce qu'il remarquoit qu'au milieu de ce desordre, les pièces de Corneille & de Racine, quoique défigurées par les Acteurs d'Italie, ne laissoient



pas de plaire par la conduite & par la régularité: il essaya de ranimer ces semences de raison & de bon sens; il fit goûter à une troupe de Comédiens, à la tête desquels étoit Riccoboni, plus connu sous le nom de Lelio, les tragédies des meilleurs poètes Italiens du siècle passé, dont il fit un recueil; elles furent bien reçues. Il fit plus, il composa sa Mérope, ce sujet heureux, mis sur la scène par Euripide, admiré par Aristote & par Plutarque, perdu depuis ce temps-là avec tant d'autres pièces de son premier auteur, & jusqu'alors vainement ressuscité plusieurs fois sur les théâtres d'Italie, de France & d'Angleterre. Jamais Tragédie n'eut un succès si brillant ni si soutenu; elle fut jouée une infinité de fois sur tous les théâtres d'Italie, traduite en François, en Anglois, en Allemand; on en fit plus de trente éditions. M. de Voltaire ayant entrepris de la traduire, en fut rebuté par quelques défauts: il la critiqua, mais de la manière la plus noble & la plus difficile; il en fit une meilleure, *ô matre pulchrâ filia pulchrior*. M. Maffei eut sa revanche, & montra par une critique polie, qu'on pouvoit faire encore mieux que M. de Voltaire; c'étoit s'élever de deux degrés au dessus de lui-même. Le Marquis voulut aussi épurer la Comédie: il en fit une sous ce titre, *le Cerimonie*, où il tourne agréablement en ridicule les cérémonies & les complimens affectés, qui étoient en Italie d'un usage tout-à-fait incommode; elle fut fort applaudie. Une autre Comédie & un Opera qu'il fit encore, n'eurent pas un succès si marqué.

Réformateur du Théâtre, il entreprit dans la suite de le justifier, & de rassurer sur l'usage de ce spectacle les consciences les plus timorées. Aussi-tôt de véhémens Théologiens s'armèrent contre lui; on répéta de part & d'autre ce qui avoit été dit tant de fois sur cette matière, & ce que sans doute on ne cessera de répéter tant que les mêmes objets frapperont diversement les hommes.

Passons à des ouvrages d'un goût plus austère, & qui font, pour ainsi dire, l'âge viril de ses études. Il aimoit la langue Grecque; & pour la faire aimer de ses compatriotes, il entre tint long-temps dans sa maison un Grec de Sinope fort

habile, nommé *Panagioti*, dont l'emploi fut d'enseigner cette langue *gratis* à tous ceux qui furent curieux de l'apprendre. Il s'en trouva un grand nombre; & grace à cette générosité du Marquis, Vérone devint une nouvelle Athène. Il animoit cette étude par son exemple; il donna un traité sur la valeur des lettres Grecques; il traduisit en vers Italiens les trois premiers livres de l'Iliade: sa traduction de l'homélie de Léon le Sage, enrichie de remarques théologiques; sa dispute avec deux savans Protestans sur les fragmens attribués à S.<sup>t</sup> Irénée, & sur la lettre de S.<sup>t</sup> Jean-Chrysostôme à Césarius, montrent la connoissance qu'il avoit de l'Antiquité Grecque, même dans les matières Ecclésiastiques.

Une heureuse découverte l'attacha à l'étude des manuscrits: on savoit par tradition que la Bibliothèque de l'église cathédrale de Vérone en avoit contenu un grand nombre; mais on ignoroit ce qu'ils étoient devenus; ils avoient échappé aux recherches des P. P. Mabillon & Montfaucon, si habiles à sentir & à déterrer ces trésors littéraires: M. Maffei, sur un léger indice, les découvrit; ses études prirent dès-lors une nouvelle face; il tira de cette poussière savante plusieurs ouvrages anecdotes, dont les plus remarquables furent deux traités de Cassiodore, & le fragment intitulé *supplementum Acacianum*, imprimé dans la nouvelle édition des Conciles faite à Venise.

L'habitude qu'il forma avec les manuscrits, le familiarisa avec les anciens caractères: son histoire Diplomatique est une entreprise considérable, quoiqu'il ne l'annonce que comme une introduction à un traité plus complet, qu'il n'a pas eu le temps d'achever; il y répand une érudition fine & choisie; on y trouve beaucoup de détail sur le papier d'Égypte; il en donne quatre pièces fort curieuses, dont il envoya les originaux à la bibliothèque du Vatican pour y être conservés. Quoiqu'il rende justice au savoir immense du P. Mabillon, ce fameux inventeur de l'art de la Diplomatique, il s'écarte pourtant de son sentiment sur la distinction des cinq espèces d'anciens caractères latins, le Romain, le Gothique, le Lombard, le Saxon & le Franco-gallique; le Marquis les réduit tous au seul caractère

romain, dont il distingue trois sortes de lettres, la majuscule, la minuscule & la cursive. Cet ouvrage est accompagné de plusieurs autres pièces; l'une est l'inscription entière de l'arc de Suze, qui n'avoit pas encore été bien déchiffrée; une autre est une Dissertation sur les vers rimés qui, selon M. Maffei, ne nous viennent pas des barbares, mais des Romains mêmes: ceux-ci, dit-il, avoient deux sortes de vers, les uns mesurés par la quantité des syllabes & par le nombre des pieds; les autres libres & n'ayant de règle que l'oreille & une certaine cadence; cette dernière espèce étoit la poésie du peuple & des payfans; on l'appela Rhythmique: il en trouve des exemples dans les chansons militaires & populaires rapportées par les Anciens. L'ouvrage est terminé par une autre Dissertation sur les premiers habitans de l'Italie, qui furent à son avis les Pélasges & les Étrusques.

La ville de Bressé, ancienne capitale des Gaulois Cénomans, prétendoit que Vérone l'avoit autrefois reconnue pour Métropole; un vers de Catulle, qui étoit Véronois, faisoit en faveur de Bressé un titre bien ancien. Le Marquis, jaloux de l'indépendance de sa patrie, combattit cette opinion par un livre sur l'ancienne condition de Vérone: c'est une question où le cœur du citoyen s'intéresse tout entier; il y revient encore dans plusieurs autres ouvrages. Les Bressans ne demeurèrent pas sans réplique, & toutes les pièces de ce procès national sont rassemblées dans un gros volume: mais après toute cette dépense de citations & d'inductions érudites, aucun des deux partis n'a pû rien gagner sur les prétentions de l'autre.

Pour mieux établir l'honneur de Vérone, M. Maffei composa le grand ouvrage intitulé *Verona illustrata*; c'est son chef-d'œuvre; il est divisé en quatre parties: la première contient l'histoire de Vérone depuis sa fondation jusqu'à l'arrivée de Charlemagne en Italie: elle est semée de recherches intéressantes sur les anciens peuples d'Italie, sur le gouvernement Romain & sur celui des Lombards, sur la décadence de l'Empire, sur les anciens caractères, sur l'altération de la langue latine, dont le Marquis distingue deux espèces, la langue noble, qui étoit

celle des livres & des hommes polis, & la langue vulgaire, qui étoit celle des gens sans lettres, & dont il prétend que l'Italienne s'est formée. La seconde partie est employée à l'histoire littéraire de Vérone; on y trouve la notice exacte de plus de cent auteurs Véronois depuis Catulle jusqu'au XVIII.<sup>e</sup> siècle. Dans la troisième partie il a rassemblé le détail de tout ce que Vérone renferme de remarquable dans les Cabinets des particuliers, dans les églises, dans les édifices publics; les antiquités, les fortifications, l'école de peinture, les ouvrages des artistes, les bibliothèques, les manuscrits, tout y trouve place. La dernière partie traite des amphithéâtres en général, & en particulier de celui de Vérone, que les siècles ont respecté: il n'y a point de traité en ce genre aussi-bien suivi & aussi raisonné. Il dédia cet ouvrage à la République, qui l'en récompensa par le grade honorable de *Condottiere d'ucini d'arme*, qui ne se donne qu'aux personnes les plus distinguées.

Sa réputation étoit répandue dans toute l'Europe, quand il vint en France en 1732, pour y consulter les antiquités & les antiquaires; il resta à Paris plus de quatre années; il n'avoit pas besoin de tant de bonnes qualités ni de talens si brillans pour se faire rechercher dans une ville où la politesse de la nation admire ou excuse dans les étrangers, ce qu'elle estime ou pardonne à peine dans les compatriotes. On vit en lui un génie étendu, un esprit vif, fin, pénétrant, avide de découvertes & très propre à en faire, une humeur enjouée, un cœur naturellement bon, sincère, désintéressé, ouvert à l'amitié, plein de zèle pour la religion & fidèle à en remplir les devoirs; à peine voulut-on s'apercevoir qu'il se prévenoit aisément de ses propres idées, qu'il étoit délicat sur le point d'honneur littéraire, rétif à la contradiction, trop absolu dans la dispute, & qu'il sembloit vouloir faire régner ses opinions comme par droit de conquête.

Il étoit déjà de toutes les Académies célèbres d'Italie, lorsque M. le cardinal de Polignac le présenta ici en 1734; il fut reçu en qualité d'Académicien-Honoraire-Étranger-Surnuméraire.

Dans une de nos assemblées, en 1735, on délibéra sur



une inscription fameuse; c'étoit celle que les astronomes François envoyés au Pérou devoient faire graver sur la colonne qui devoit être dressée au point d'interfection de l'équateur & du méridien : M. Maffei nous donna sur ce sujet un sonnet Italien, qui a été traduit en Latin, en François, en Espagnol, & qui est digne de la grandeur de cette entreprise immortelle, quoiqu'on n'en ait point fait usage pour les raisons rapportées dans la relation de M. de la Condamine : la pensée, enrichie de la plus noble expression, c'est *qu'il est plus beau de découvrir, de mesurer la Terre & d'en embrasser l'étendue, que de la déjouer & d'en conquérir une petite partie, comme ont fait Cyrus & Alexandre.*

Pendant son séjour à Paris, il dédia au Roi son livre des antiquités de la Gaule; c'est un recueil de lettres sur les anciens monumens qu'il avoit observés dans son voyage : la dedicace est un poëme latin à la louange du Roi : malgré les fautes qu'on a relevées dans cet ouvrage, on y reconnoît une main savante & exercée aux recherches de l'Antiquité. Mais ce que le Marquis trouva en France de plus précieux & de plus rare que tous les monumens, ce fut un ami tout-à-fait digne de sa tendresse & de sa confiance, par les qualités de son esprit & de son cœur, qui s'attacha dès-lors à lui pour ne le quitter jamais, & qui après avoir été son compagnon inséparable tout le reste de sa vie, a été par son testament dépositaire de tous ses écrits. Cet homme estimable & connu lui-même par son érudition, est M. Seguiet de Nîmes, à qui je suis redevable des principaux faits qui font la matière de cet éloge.

De France M. Maffei passa en Angleterre; son mérite n'y fut pas moins honoré : arrivé à Oxford il y fut reçu docteur en Droit, & sa délicatesse se trouva cette fois assez patiente pour endurer un discours oratoire qu'on lui prononça en son honneur. Les Savans, & les Seigneurs qui veulent bien être Savans, lui donnèrent les plus grandes marques d'estime; & le feu Prince de Galles, à qui il dédia la traduction du premier livre de l'Iliade, lui fit présent d'une médaille d'or où étoit gravée la famille Royale. On lui fit le même accueil en Hollande; &

s'étant rendu à Vienne, il reçut de l'Empereur Charles VI des éloges plus flatteurs pour lui que les titres les plus honorables.

A son arrivée à Vérone, il y trouva son buste placé à l'entrée d'une des salles de l'Académie, avec cette inscription énergique dans sa brièveté, AU MARQUIS SCIPION MAFFEI VIVANT : il ne lui restoit, pour augmenter sa gloire, que de faire disparaître ce monument ; l'Académie, après quelque résistance, y consentit à regret.

Ce fut alors qu'il s'adonna plus que jamais à la recherche & à l'explication des Inscriptions, qu'il regardoit comme une source de connoissances encore plus féconde que les Médailles ; ce qu'il a prouvé dans une belle Dissertation adressée à la comtesse Canossa Tèring. Il y avoit plus de trente ans que le Marquis ramassoit de tous côtés des bas-reliefs & des inscriptions antiques pour en orner une galerie ; ce recueil s'augmentant tous les jours, il espéra le rendre digne de devenir un ornement de Vérone. La grande cour qui est au devant du portail de l'Académie Philharmonique, lui parut propre à recevoir ces précieux débris de l'antiquité. L'idée étoit vaste, la dépense excessive ; il ne se rebuta point ; il fit des voyages, il sacrifia tout pour exécuter ce magnifique projet ; médailles rares, pierres gravées, tableaux de prix, livres curieux, rien ne fut épargné pour faire des échanges. Quand il eut rassemblé un nombre prodigieux de ces marbres antiques, il les fit encastrier dans un mur de trente perches, sous un portique d'ordre Dorique : là toutes ces inscriptions, Puniques, Étrusques, Grecques, Latines, furent distribuées par ordre & par classes, & ce grand trophée de Littérature, cette muraille savante, qui parle tant de langues, & qui étale aux yeux les monumens de tant de peuples, compose elle-même un magnifique monument de l'amour du Marquis pour les Lettres & pour sa patrie. Afin de le mettre en vûe à toute l'Europe, il fit graver tous ces marbres, & les donna au public dans la superbe édition du *Museum Veronense*, imprimé en 1749.

Il avoit entrepris une critique générale, pour apprendre à distinguer le vrai du faux dans les Inscriptions ; cet ouvrage,

dont la première annonce excita l'empressement des Antiquaires, est demeuré imparfait; on promet de mettre au jour ce qui en reste: l'auteur en a lui-même donné un article, dans son livre intitulé *Græcorum sigla lapidaria*, où il explique les abréviations des inscriptions Grecques, qui ont souvent embarrassé les plus sçavans.

Je n'entreprends point de rendre compte de tous ses ouvrages, ni même de les nommer: ce catalogue sembleroit être celui d'une bibliothèque. Je ne dirai qu'un mot de ses essais de physique, car cette science ne lui a pas échappé. Il fit une Dissertation sur l'origine de la foudre; il y prétend que le feu dont elle est formée ne descend pas des nues, mais qu'il s'allume près de la terre & qu'il s'élève de bas en haut: cette opinion singulière, & faite pour plaire au Marquis, a trouvé des sectateurs. L'électricité a fait trop de bruit & trop d'éclat depuis quelques années, pour ne pas attirer l'attention d'un homme si curieux; il s'est mis, avec tant d'autres, en mouvement pour en découvrir la cause. Il a travaillé sur les coquillages pétrifiés, sur les empreintes de poissons qu'on trouve dans des pierres au mont Bolca du Véronois, sur les feux qui s'élèvent en certains temps de l'année dans le territoire de Bassan; & il a expliqué d'une manière ingénieuse la cause de la mort funeste de la comtesse Banda de Célène, qu'on trouva dans son lit réduite en cendres, à l'exception de quelques extrémités.

Cet esprit tout de feu, même dans la vieillesse, s'efforça encore de s'élever au dessus des connoissances humaines; il s'embarassa dans des discussions sur l'existence de la magie & sur l'usure, qui lui ont fait essuyer des contradictions amères & même des censures; il osa pénétrer dans des matières encore plus épineuses & plus contestées: ici je le perds de vûe; mon respect pour des mystères Théologiques, fort au dessus de ma portée, m'impose un silence qui lui auroit épargné des querelles interminables, s'il eût su se le prescrire à lui-même.

Parvenu à l'âge de près de quatre-vingts ans, il se vit menacé d'un asthme qui devint convulsif, & dont il n'avoit jamais senti aucune atteinte: il ne craignoit point la mort, il l'avoit même

désirée pour se rapprocher du Créateur, dont nous n'avons en ce monde, disoit-il souvent, que de foibles idées : le mal augmentant, il se mit au lit au mois de décembre de l'année dernière : une toux opiniâtre se joignit à l'asthme, & dégénéra en catarre suffocant. Pendant deux mois de maladie, il se prépara en vrai Chrétien au dernier passage, & ayant reçu les Sacremens de l'Eglise, il rendit tranquillement son ame le 11 février 1755. Les Véronois l'avoient chéri pendant sa vie avec une espèce d'idolatrie ; ses opinions faisoient loi à Vérone, & c'étoit un crime impardonnable de s'en écarter : pendant sa dernière maladie on fit des prières publiques, & le Conseil lui décerna après sa mort des obsèques solennelles : son oraison funèbre fut prononcée par le marquis Pindemonti, son cousin, dans la cathédrale de Vérone. L'Académie lui a fait frapper une médaille, & la Ville lui a dressé une statue dans la grande place, auprès de celle du fameux Fracastor, *afin d'exciter ses compatriotes à imiter ses vertus & à atteindre à son mérite* ; ce sont les termes de l'ordonnance du 13 mars 1755, par laquelle le Doge & le Sénat de Venise approuvent le décret des Véronois.

Ses biens étoient médiocres, & il songea bien plus à s'en faire honneur qu'à les augmenter ; il se refusoit les commodités de la vie pour les procurer aux autres ; il savoit l'art d'être magnifique à propos, & l'on se souviendra long-temps à Vérone de la réception brillante qu'il fit au Prince électoral de Bavière, qui logea dans sa maison, de la joute qui s'exécuta dans l'amphithéâtre, où il étoit un des combattans, de la fête galante qu'il donna pour les nêces de son neveu ; & de cent autres occasions, où sa libéralité & son bon goût éclatèrent aux yeux du public.

Il mourut Doyen de l'Académie de la Crusca, agrégé à presque toutes celles d'Italie, à celle de Berlin, à la Société Royale de Londres : sa maison étoit elle-même une Académie, où se rendoient, les jeudis de chaque semaine, les Savans & les Amateurs Véronois & Étrangers : on y lisoit toutes sortes d'ouvrages de Sciences & de Belles-Lettres ; & chaque Auteur trouvoit, dans les lumières du Marquis, de quoi augmenter les siennes.

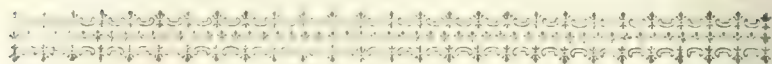


Le roi Victor Amédée, ce Prince qui se connoissoit si bien en mérite, l'avoit consulté sur la forme qu'il devoit donner à l'Université qu'il fondeoit à Turin; il l'employa encore à ranger par ordre les marbres de Turin, & pour récompense, il le fit Gentilhomme de sa chambre avec une pension de cent pistoles. Un fameux Sénateur de Venise, chargé de la réforme de l'Université de Padoue, voulut profiter de ses conseils : le Grand-Duc de Toscane lui fit demander plus d'une fois ses avis sur des affaires d'honneur. Le Pape régnant se crut obligé de condamner la doctrine du Marquis sur l'Usure, par une célèbre lettre circulaire adressée aux Archevêques & Evêques d'Italie; mais ce Pontife, plein de prudence & de douceur, a pros crit les propositions sans nommer l'auteur ni le livre, qui n'a pas même été mis à l'*Index*: l'amitié dont il avoit toujours honoré le Marquis n'en a point été altérée; & il a bien voulu depuis ce temps-là, lui rappeler plusieurs fois dans ses lettres, que leur liaison étoit sexagénaire.

Son érudition universelle, lumineuse, communicative, lui a procuré la correspondance de tous les Savans de l'Europe; & son caractère, adroit sans ruse & insinuant sans bassesse, l'a fait réussir dans le commerce des Grands. Il étoit d'un tempérament robuste qu'il conserva, malgré ses travaux assidus, par une vie frugale & par un exercice modéré: il donnoit la matinée à l'étude, l'après-dînée aux affaires & à des amis qu'il favoit choisir avec discernement, & s'attacher par la bonté de son cœur.

Tel fut le marquis Scipion Maffei, l'honneur de Vérone & de l'Italie, qui redevable aux Lettres de la culture d'un esprit fécond & heureux, leur a rendu par l'emploi de ses talens, l'éclat qu'il avoit reçu d'elles.





## É L O G E

D E

*M. L'ANCIEN ÉVÊQUE DE MIREPOIX.*

Assemblée  
publique  
de Poitiers  
1756.

**J**EAN-FRANÇOIS BOYER, troisième fils de Pierre Boyer & de Marguerite Hatte, naquit à Paris le 12 mars 1675; son père, originaire d'Auvergne, exerça avec succès la profession d'Avocat, & s'attira par un mérite reconnu, la confiance des personnes les plus distinguées. Tandis que le père, environné de cliens illustres, veilloit à l'honneur & à l'intérêt des autres familles, la mère entourée de la sienne, qui étoit fort nombreuse, s'occupoit de l'éducation de ses enfans, & formoit leur vertu naissante par ses leçons & par ses exemples.

Ils ont laissé cinq garçons & autant de filles; de quatre fils qui vivent encore, l'aîné a quatre-vingt-dix ans, le plus jeune n'en a que soixante-quinze: mais ce qui est sans doute plus rare, & ce qui montre bien quel air cette pieuse famille respira dès l'enfance, c'est qu'à l'exception de la dernière fille, tous se sont consacrés à Dieu de bonne heure dans différens monastères, tous ont rempli avec ferveur les devoirs de leur état, tous ont possédé les principales charges de leurs Maisons & même de leurs Ordres. Il reste deux filles vivantes: la seule qui n'ait pas pris le parti de la retraite, fut mariée à M. de Varennes Trésorier de France dans la généralité de Riom: elle mourut jeune, & a laissé un fils & une fille.

Il ne m'étoit pas réservé de faire connoître les louables qualités de M. l'ancien évêque de Mirepoix; le grand jour où elles ont été placées, les a mises en vue à toute la France: à tant de regards curieux, il n'est échappé que celles qui ont réussi à se dérober à la connoissance des hommes. Une autre raison encore me retient aujourd'hui & met des bornes à cet éloge; ennemi des louanges, la modestie les étouffoit dans la

bouche de ceux qui l'approchoient; & maintenant que je commence le récit abrégé de sa vie, il me semble que je l'aborde en quelque sorte; je n'ose le louer qu'avec la réserve que m'impose la simplicité de ses mœurs.

Lorsqu'il eut achevé ses études d'humanités au collège des Jésuites, où il reçut pendant deux ans les leçons de rhétorique du P. Jouvençy, il prit l'habit de Théatin, & s'éloigna du monde avant même qu'il lui fut permis d'y entrer; il craignit toujours de le connoître. Après seize mois de Noviciat, selon l'ordre établi dans la congrégation des Théatins, il prononça ses vœux, & jamais vœux ne furent plus sincères, ni plus fidèlement accomplis. Les trente-cinq ou trente-six ans qu'il passa dans la retraite, furent comme un second noviciat, pendant lequel la Providence le formoit pour l'épiscopat & pour des places importantes, qui demandent la plus parfaite maturité. Dans le cours de tant d'années, jamais il ne se relâcha de la pratique exacte de l'observance régulière; sans se distraire du soin de sa propre sanctification, il s'occupa de celle des autres; Professeur de Philosophie & de Théologie, Maître des Novices, au nombre desquels il eut la douce satisfaction de voir croître en vertu le plus jeune de ses frères, enfin Supérieur de sa maison pendant trois ans, il s'acquittoit de toutes ces fonctions comme s'il eût été fait uniquement pour chacune; il n'en sortoit qu'après avoir persuadé à tout autre qu'à lui-même, qu'il étoit né pour en remplir de plus élevées.

Son zèle ne se renferma pas dans les bornes de sa Congrégation; après avoir quitté le monde, il alla lui faire la guerre & combattre ses maximes dans la chaire évangélique: il n'avoit que vingt-quatre ans lorsque les Supérieurs ayant reconnu en lui un talent marqué pour la prédication, l'obligèrent à se consacrer au ministère de la parole; il s'y livra avec ardeur. Un travail assidu, qui devenoit fécond par l'étude de toutes les parties de la science ecclésiastique, le mit bien-tôt en état de remplir avec succès les premières chaires de Paris: on a trouvé parmi ses ouvrages un Avent & un Carême complet,

entre un grand nombre d'autres Sermons détachés. M. l'abbé d'Helyot, qui par une heureuse conformité de caractère a mérité la confiance de M. l'évêque de Mirepoix, a bien voulu nous communiquer quelques-uns de ces discours. Quoiqu'ils soient dépourvus de ce feu dont l'auteur savoit les embraser par un débit vif & animé, nous y avons senti cette onction évangélique, qui répand dans l'ame une chaleur salutaire: ce n'est point, à ce qu'il nous a paru, un orateur ingénieux qui se joue avec l'auditeur, qui au lieu de foudroyer avec véhémence les vices des hommes, se plaît à les dessiner avec élégance & avec précision; qui ne cherche qu'à attraper des nuances fines & des contours délicats, content de faire admirer la légèreté de son pinceau: ce sont de vrais sermons, c'est-à-dire des discours solides, sérieux, pleins de sentiment, qui donnent peu à l'imagination & dont tous les traits vont à l'ame; c'est une éloquence efficace sans être sublime; l'orateur se tient toujours dans le cœur de son auditeur, il ne s'élance jamais au dehors pour se montrer lui-même; il ne songe pas à charmer, mais à convertir; au lieu de lui applaudir, on le condamne; on l'oublie pour n'entendre que la voix de l'évangile, dont il porte une forte teinture, & dont il représente le naturel, le pathétique, l'insinuant, l'auguste & victorieuse simplicité. Il fut bien-tôt suivi d'une foule d'auditeurs: il eut l'honneur de prêcher devant le Roi un Avent & deux Carêmes, & Sa Majesté a toujours témoigné l'entendre avec satisfaction. Sa modestie n'a jamais permis qu'on imprimât ses Sermons, non plus qu'aucun autre de ses ouvrages, si on en excepte les discours qu'il a prononcés à l'Académie Française lorsqu'il y a été reçu, & lorsqu'en qualité de Directeur il a eu l'honneur d'y recevoir M. le cardinal de Soubise.

La réputation qu'il avoit acquise sans la rechercher, le fit connoître de M. le cardinal de Fleury; son Éminence le jugeant digne de l'épiscopat, le proposa au Roi pour remplir la place de M. de Maniban, qui passoit de l'évêché de Mirepoix à l'archevêché de Bordeaux, & le Roi le nomma le 8 janvier



de l'année 1730. Le P. Boyer n'eut de part à cette promotion que par les mouvemens qu'il se donna pour la rendre inutile; il agit vivement auprès de M. le Cardinal, avec cette sincérité qui lui étoit naturelle, pour éloigner de lui un fardeau dont il connoissoit tout le poids; il sollicita, il pressa & fut refusé; le Cardinal, quoique peu accoutumé à des importunités de cette espèce, s'obstina à vaincre ses répugnances. La vacance du S.<sup>t</sup> Siège, qui survint dans ces circonstances, arrêta pendant près d'un an l'expédition des Bulles: cette année fut remplie, comme les autres, par des fonctions de zèle; il prêcha le carême dans la paroisse de S.<sup>t</sup> Sulpice; & dès qu'il eut reçu ses Bulles, il crut devoir à son Église tous ses momens; il partit sans délai, & arriva à Mirepoix au commencement du carême 1731.

Je ne m'étendrai point sur sa conduite épiscopale; qu'on se représente un Evêque simple, frugal, charitable, laborieux, donnant très-peu de temps au sommeil, beaucoup à la prière, à la lecture, aux affaires de son Église; empressé de répandre dans le sein de son peuple les maximes de l'évangile, qu'il prêchoit lui-même de parole & d'exemple. Il ne s'occupoit que de son troupeau, dont il étoit chéri; renfermé dans les limites d'un diocèse peu étendu, il s'en étoit fait une retraite qui le rendoit étranger au reste du monde. Après deux ans d'épiscopat, ayant reçu une lettre de M. le cardinal de Rohan qui l'invitoit à venir prêcher un Carême devant le Roi, & qui lui témoignoit que Sa Majesté seroit encore bien aisé de l'entendre, il répondit d'une manière également propre à faire connoître son empressement à obéir aux ordres du Roi, & la violence qu'il seroit obligé de se faire pour s'arracher à son diocèse; il demanda comme une grace la liberté de n'en pas sortir. On loua ses saintes dispositions, & la prière qu'il faisoit d'être dispensé de prêcher à la Cour, parut une instruction aussi solide que ses prédications mêmes. Les amis qu'il avoit dans le Monde, le voyoient avec peine enlevé au fond d'une province éloignée; il y étoit comme le grain caché dans la terre, pour porter de grands fruits.

Le temps arriva de les produire aux yeux de toute la France;

Monsieur le Dauphin croissoit en âge, il falloit une main habile & attentive pour faire éclore ces précieuses sémences, que le sang de tant de Monarques avoit portées dans son ame royale: M. le cardinal de Fleury avoit jeté depuis long-temps les yeux sur M. l'évêque de Mirepoix: le Roi approuva son choix; il voulut bien confier à la sagesse du Prélat l'unique espérance du Royaume. Il ne m'appartient pas d'entrer dans le secret de cette auguste éducation: la vertu déjà mûre du jeune Prince, la modestie du Précepteur, la discrétion des hommes illustres qui secondoient sa vigilance en firent une espèce de sanctuaire: de cette aurore, il est vrai, s'échappoient de temps en temps des traits de lumière qui promettoient les plus beaux jours; mais rien n'étoit donné à la pompe & à l'ostentation, tout étoit vrai, solide, fait pour préparer un glorieux avenir. Nous en recueillons les avantages, nous jouissons des éminentes qualités que ces leçons ont cultivées: quel honneur pour M. l'évêque de Mirepoix, de partager avec une heureuse nature les louanges que méritent les vertus de Monsieur le Dauphin!

Les Lettres devoient toute leur reconnoissance à celui qui en inspiroit l'amour à un Prince né pour les protéger: l'Académie ayant perdu M. le cardinal de Polignac, le remplaça, en 1741, par la nomination de M. l'évêque de Mirepoix au nombre de ses Honoraires: il avoit été reçu à l'Académie Française dès 1736, & deux ans après à l'Académie des Sciences.

Dès qu'il s'étoit vû attaché à Monsieur le Dauphin en qualité de Précepteur, il avoit remis son évêché, qu'il n'étoit plus à portée de gouverner par lui-même, & le Roi l'avoit nommé, le 27 juin 1736, à l'abbaye de S.<sup>t</sup> Mansuit de Toul. Quand il eut fourni son illustre carrière, & qu'il eut servi pendant neuf ans le Roi, la France & l'Europe entière auprès de Monsieur le Dauphin, Sa Majesté contente de son attachement & de son zèle, le fit premier Aumônier de Madame la Dauphine, Infante d'Espagne; & cette sage & vertueuse Princesse, dont la mémoire vit encore dans nos cœurs après même que sa perte est si heureusement réparée, l'a constamment honoré de ses bontés & de son estime.

Quoique M. l'évêque de Mirepoix ne se crut pas né pour la Cour, il y étoit à son aise & dans une assiette tranquille; son ambition ne traversoit pas celle des autres; toujours ferme, parce qu'il ne heurtoit personne & qu'il n'entroit jamais en concurrence; ayant peu de chagrins comme peu de desirs; ne tenant qu'à ses devoirs, & détaché de tout le reste, l'agitation qui l'environnoit ne l'ébranloit pas: d'autres portent le trouble & l'inquiétude dans le Cloître même, il avoit porté le repos du cloître au milieu de la Cour: il laissoit aux autres les apparences, & n'avoit que des réalités; ami sincère, Chrétien sans art, bienfaisant sans ostentation: uniforme dans sa conduite, il ne perdit aucune vertu en acquérant des places: tout ce qu'il avoit été dans la retraite de ses premières années, il le fut encore après que la Providence le prenant par la main l'eût conduit, sans qu'il le desirât & presque sans qu'il le sût, aux emplois les plus éminens.

Dans le moment que le Roi apprit la mort de M. le cardinal de Fleury, Sa Majesté fit appeler M. l'évêque de Mirepoix, & en présence des Seigneurs de sa Cour, Elle lui déclara, avec toutes les graces qui font le principal prix des bienfaits des Rois, qu'elle le chargeoit du détail des affaires qui concernoient la nomination aux Bénéfices. Il sentit toute la difficulté de cette fonction importante; il se fût sans doute excusé de l'accepter, s'il n'eut cru y être appelé par la Providence, dont le Prince est en cette occasion le seul organe. Est-il en effet dans l'administration publique de commission plus redoutable, que celle qui place un sujet tantôt entre Dieu & le Monarque, tantôt entre le Monarque & les sujets? Consulter Dieu, écouter sa voix avec des oreilles pures, la distinguer de tant d'autres qui osent souvent la contrefaire, la rendre au Prince sans y mêler rien d'étranger, rien d'humain: étendre sa vue sur tous les Ecclesiastiques d'un grand Royaume, la porter au-delà de cette foule d'aspirans qui environnent, qui obsèdent, pour découvrir la vertu qui se cache & pour la montrer au Prince; pénétrer toutes les ruses d'une ambition d'autant plus vive qu'elle est plus contrainte, d'autant plus subtile qu'elle ne se nourrit en

apparence que de choses spirituelles, d'autant mieux déguisée que c'est le seul état de la vie où elle paroît criminelle; peser dans une juste balance les qualités des personnes avec les qualités des places; résister avec courage aux importunités, à la puissance, à la faveur, aux impressions si flatteuses de l'amitié & de la nature; concilier si habilement les intérêts de l'État & ceux de l'Eglise, qu'on sache procurer une récompense des services rendus à l'un sans les payer aux dépens de l'autre: dans ces instructions secrètes, dont on a besoin pour connoître les hommes, savoir démêler l'ami qui veut servir, l'homme vénal qui veut profiter, ou l'ennemi qui cherche à nuire, le délateur ténébreux qui cherche à plaire, d'avec la personne fidèle, éclairée, impartiale, qui n'envisage que la vérité: en un mot, placé au centre du Royaume, tenir en main & conduire avec sagesse tous les canaux qui distribuent jusqu'aux extrémités la nourriture céleste & l'esprit de la Religion; c'est une partie des devoirs du Ministre, chargé de mettre sous les yeux du Prince ceux qui méritent d'entrer dans l'administration des biens spirituels & temporels de l'Eglise.

Au milieu de cette multitude de prétentions, qui se traversent, qui se croisent, il est encore besoin d'un art, plus étudié du Courtisan qui craint de perdre des créatures, que du Ministre désintéressé qui n'appréhende que de faire un mauvais choix; c'est ce qu'on peut appeler l'*art des refus*, le seul peut-être, il faut l'avouer, que M. l'évêque de Mirepoix ne possédât pas. La bonté de son cœur eût voulu tout accorder, & le chagrin qu'il ressentoit le premier en refusant, ne savoit point se déguiser sous les dehors consolans de la bienveillance: c'est cette simplicité d'ame qu'il expliquoit un jour lui-même à des personnes de la Cour, qui l'accusoient familièrement de mettre de l'humeur dans ses refus: *il est vrai*, leur disoit-il, *que je puis bien quelquefois refuser avec humeur, mais du moins n'ai-je pas à me reprocher de le faire jamais par humeur.*

Nulle crainte, nulle espérance ne lui faisoit perdre de vûe qu'il étoit comptable à Dieu de la manière dont il distribuoit les biens qui lui sont consacrés: il eut une attention particulière



à multiplier les grâces, pour ne pas laisser sans récompense beaucoup de dignes Ministres, qui ne recevoient pas le juste salaire de leur travail. Des intentions si pures, si sages ne pouvoient manquer de plaire à un Monarque qui aime la Religion, & qui la regarde comme l'ame de ses États: aussi M. l'évêque de Mirepoix a-t-il eu la gloire de mériter jusqu'à la fin l'approbation de son Prince; Sa Majesté n'a jamais voulu mettre de bornes à sa confiance, comme le Ministre n'en a jamais mis à son zèle à remplir les vûes de Sa Majesté.

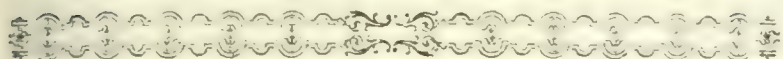
L'obligation où il étoit de résider à la Cour & d'y vivre avec décence, avoit fait juger au Roi que le revenu médiocre de l'abbaye de S.<sup>t</sup> Manfuit ne lui suffisoit pas; il ne tarda pas à le nommer à l'abbaye de Corbie. Si M. l'évêque de Mirepoix en eût voulu croire ses amis, il pouvoit regarder ces deux bénéfices comme nécessaires à soutenir la dignité de sa place: il en jugea autrement; l'intérêt ne seconda point les conseils de l'amitié, & ne prêta point de force à un prétexte si honnête; rien ne fut capable de l'écarter des règles de la plus sévère discipline.

A la source des trésors ecclésiastiques, il conserva ce détachement des richesses dont il avoit fait vœu dans ses premières années; il ne s'en crut pas même dispensé par le desir pieux, mais séduisant, de faire des établissemens d'éclat, espèce d'ambition dont il fut se défendre, ainsi que de toutes les autres: il se persuada que ses offrandes seroient plus pures & plus agréables, s'il ne rendoit à Dieu que ce qu'il auroit reçu de sa main & dans son ordre. Tel fut le fonds de ses aumônes; il étoit borné & elles furent abondantes; ce qu'il déroboit à son nécessaire lui tenoit lieu de superflu: parmi les pauvres qu'il aimoit à secourir secrètement, il choisissoit par préférence ceux qui honoroient le Seigneur par leur ferveur & la sainteté de leur vie: la maison de la Trappe & celle de Sept-fonds l'ont toujours trouvé prêt à écouter & à soulager leurs besoins. L'estime qu'il a conservée pour l'ordre des Théatins, auquel, comme il fait gloire de le dire dans son testament, il doit tout ce qu'il a été, l'a porté à faire pour leur maison de Paris tout ce qu'il

pouvoit & peut-être plus qu'il ne pouvoit; il prit sur ses revenus de quoi faire bâtir le portail de l'église: il aimoit la décoration de la maison de Dieu, & ne se permit de suivre son penchant, qu'en préférant à tous les lieux consacrés au culte divin, celui dans lequel il s'étoit consacré lui même. Également éloigné de tout excès, il ne se refusoit pas aux dépenses nécessaires, & n'en faisoit point d'inutiles: il est mort sans argent & sans dettes, & n'a laissé à ses frères que de foibles soulagemens d'une vieillesse qui chérit la pauvreté du Cloître. Toutes les autres dispositions n'ont pour objet que le bien des pauvres: son testament est une dernière preuve des sentimens de modestie qui ont caractérisé toute sa vie; il a voulu être enterré sans pompe & sans magnificence.

Un homme qui tenoit si peu au monde, a dû le quitter sans regret; aussi s'est-il vu sans effroi comme sans impatience, pendant sept ou huit mois, la victime d'un sacrifice douloureux, que sa résignation rendoit volontaire. Il mourut le 20.<sup>e</sup> d'août de l'année dernière, âgé de quatre-vingts ans & cinq mois, laissant à la famille Royale un tendre souvenir de ses services, à l'Église de zélés Ministres, à toute la France le modèle d'une vertu qui, à la louange du Prince qui nous gouverne, est parvenue aux premières places, malgré cette humilité qui recherche les dernières.





## ÉLOGE

DE M. BLANCHARD.

ÉLIE BLANCHARD naquit à Langres le 8 juillet 1672 ; son père, marchand en cette ville, le laissa orphelin à l'âge de quatre ans, sans autre fortune que l'étroite économie d'une mère tendre & sensée, qui prit sur ses propres besoins de quoi fournir à son éducation. Il fit ses études au collège des Jésuites de Langres, & il eut le mérite de partager les succès avec deux concurrens illustres : l'un étoit M. Mahudel, qu'il a vû encore son collègue dans cette Académie ; l'autre fut François Oudin, depuis Jésuite, & long-temps Professeur de Rhétorique à Dijon, connu par sa vertu, par ses talens en tout genre de Littérature, par un goût exquis pour la poésie, & par les disciples qu'il a formés, dont quelques-uns font encore aujourd'hui honneur aux Lettres & à notre Compagnie.

Assemblée  
publique  
de Pâques  
1756.

M. Blanchard ayant fini son cours de Philosophie dès l'âge de seize ans, passa à Dijon, où il ne porta que cette première teinture des Lettres qu'on prend au collège : c'étoit l'unique fonds qu'il mettoit en commerce ; il l'augmenta par son ardeur & par ses veilles. Le hasard le fit connoître d'un Prêtre de la ville qui savoit le Grec & l'écrivoit très-bien ; c'étoit lui que M. Lantin, Conseiller au Parlement de Dijon, employoit pour transcrire les ouvrages posthumes de Saumaïse : M. Quillot, c'étoit le nom de cet Ecclésiastique, aida M. Blanchard à faire connoissance avec les auteurs Grecs, & s'aida lui-même de la main du jeune homme pour une copie de l'Anthologie manuscrite, avec les notes de Saumaïse & de M. Lantin.

M. Joly de Blaisy, Président au Grand-Conseil, étoit de Dijon, & y alloit ordinairement passer une partie de l'année ; pendant ce séjour, il profitoit du zèle & des lumières de M. Blanchard pour l'instruction de ses deux fils : il en fut si satisfait qu'il le procura, quoiqu'il n'eût que vingt-quatre ans, à son ami M. de

Niert, premier Valet-de-chambre du Roi, pour élever le jeune M. de Niert son fils. La vertu de l'élève a fait la joie du père & l'honneur du gouverneur: il est mort dans la même charge que son père avoit possédée; sa veuve habite encore dans ce palais, & continue de donner à sa famille l'exemple d'une piété consommée. Ce fut dans le cours de cette éducation que M. Blanchard prit des degrés en droit, & se fit recevoir Avocat au Parlement.

Son mérite & ses talens pour conduire la jeunesse le rendoient cher aux familles; M. le maréchal de Villeroy, destiné lui-même à procurer le bonheur & la gloire de la France en formant le cœur de son Roi, méritoit sans doute de trouver, pour instruire ses enfans, ce que le Royaume avoit en ce genre de plus accompli: M. de Niert crut lui faire un présent digne de lui, en lui donnant M. Blanchard pour élever M. le marquis de Villeroy & M. le marquis d'Alincourt ses petits-fils: M. le Maréchal, après avoir pendant sa vie honoré M. Blanchard de son estime, lui laissa en mourant des marques essentielles de sa reconnoissance.

Mais comme les récompenses des talens flâtent bien plus que celles des services, la distinction la plus précieuse sans doute pour M. Blanchard, ce fut l'honneur d'être admis dans cette Académie; en 1711 M. Dacier le prit pour son Élève; il devint Associé en 1714, & en 1727 il succéda dans la place de Pensionnaire à M. Boivin le cadet.

Il fut associé en 1709 ou 1710 à une charge de Payeur des rentes, qu'il exerça sous son nom jusqu'en 1717 qu'elle fut supprimée. Il avoit des lors entièrement renoncé au commerce du monde, & s'étoit pratiqué une retraite au milieu de cette grande ville, dans laquelle, afin que rien n'y pût manquer, on peut se ménager, dans le centre même du fracas tumultueux dont elle est agitée, une solitude profonde & paisible: là pendant près de la moitié d'une si longue vie, il partagea son temps entre les exercices de la piété, les études, & les soins qu'il prenoit de sa famille & des pauvres. C'est trop peu que de dire qu'il secouroit ceux-ci de tout son pouvoir, il les honoroit, & leur laissa par son testament une somme proportionnée à ses

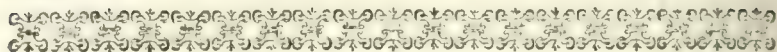


facultés, il demanda d'être enterré parmi eux. Quant à sa famille, il a pris un tendre soin de sa mère, à qui il devoit même ce qu'elle n'avoit pû lui donner; elle a vécu jusqu'à une extrême vieillesse: sans ambition pour les siens comme pour lui-même, il s'est contenté de donner à ses neveux une éducation assortie à leur condition & de les maintenir dans leur état; mais il leur a constamment procuré le plus grand des biens, la paix & la concorde; ç'a été encore la dernière attention de sa vie: il savoit combien de procès & de querelles naissent des partages de succession, & que la pluralité des héritiers en fait souvent des oiseaux de proie, qui se déchirent l'un l'autre en se disputant la dépouille du mort; pour obvier à ce désordre, en instituant cinq petits neveux ses légataires universels, & un d'entre eux, dont la probité lui étoit parfaitement connue, son exécuteur testamentaire, il oblige les autres de s'en rapporter entièrement à la bonne foi de celui-ci; & en cas de contestation de leur part, il déclare qu'il lui fait présent de la chose contestée: on peut s'assurer que jamais partage n'a été plus pacifique.

Aussi étoit-ce le caractère propre de M. Blanchard; sans aigreur, sans jalousie, sans empressement de paroître, silencieux par modestie dans les choses même qu'il savoit le mieux; c'est ainsi que nous l'avons vû dans nos assemblées, auxquelles il s'est fait un devoir d'être assidu jusqu'à l'avant-dernière année de sa vie. Nos Mémoires renferment plusieurs de ses Dissertations, qui font honneur à son érudition.

M. Blanchard a passé ses deux dernières années privé de la vue, & dans une foiblesse jointe à des infirmités douloureuses; il les a supportées avec patience & avec courage: il mourut le 17 février dernier, sur les huit heures du soir, avec toute sa connoissance; & ceux qui ont assisté à sa mort nous ont dit que rien ne ressembloit mieux à un sommeil doux & tranquille; la Nature, en cette occasion, semble avoir pris conseil de la vertu. Ainsi devoit passer à l'autre vie un homme qui s'en étoit rendu les avenues familières, par près de quarante ans de retraite: il étoit âgé de quatre-vingt-trois ans & sept mois.





## ÉLOGE

DE M. L'ABBÉ DE POMPONNE.

Assemblée  
publique de la  
Saint-Martin  
1756.

**H**ENRI-CHARLES ARNAULD DE POMPONNE, troisième fils de Simon Arnauld de Pomponne & de Charlotte Ladvocat, naquit le 10 juillet 1669 ; sa famille, originaire de Provence, établie ensuite en Auvergne, où elle paroît avec distinction dès le xv.<sup>e</sup> siècle, fut célèbre dans l'épée, dans la robe, dans l'église, dans le ministère & jusque dans la retraite, par de grands emplois, de grands talens, de grandes vertus & de grandes querelles. Son père, Ambassadeur en Suède & auprès des États-généraux, devant lesquels il soutint dignement la préséance de nos Rois sur les rois d'Espagne, ensuite Ministre & Secrétaire d'État pour les affaires étrangères, étoit fils de Robert sieur d'Andilli, qui du fond de sa retraite a brillé par tant de beaux ouvrages ; petit-fils du fameux Antoine Arnauld, qui conserva par choix le simple titre d'Avocat au Parlement, pour avoir la satisfaction délicate d'y joindre tout le mérite des dignités qu'il refusa ; neveu de Henri évêque d'Angers, & d'Antoine docteur de Sorbonne. Ce grand Ministre a rendu à l'État, dans sa personne & dans ses enfans, le lustre qu'il avoit reçu de ses pères : ses deux fils aînés, élevés par leur naissance & par leur courage aux premiers emplois du service, se sont signalés à Fleurus, à Staffarde, à Steinkerque, à Nervinde. Ses filles ne lui ont pas procuré moins d'honneur ; l'une par la piété éminente qu'elle a portée dans l'abbaye de Gif, où elle se fit Religieuse ; l'autre par son mariage avec M. le marquis de Torci, ce Ministre éclairé & vertueux, chéri de son maître, adoré de la France, respecté des Étrangers, dont les Mémoires, qui viennent de paroître dans ces dernières années, se ressentent de la droiture de son ministère : de ce mariage sont sortis M. le marquis de Croissi, M.<sup>me</sup> d'Ancezune & M.<sup>me</sup> du Plessis-Châtillon ; & pour multiplier les illustres

alliances dans une famille si riche en honneur & en mérite, la fille de l'aîné des Pomponnes est entrée dans l'ancienne & noble maison de Gamache.

Dès le moment que Henri-Charles de Pomponne vit le jour, il procura au desintéressement de son père une occasion de triomphe; il naquit à la Haye, où M. le marquis de Pomponne étoit Ambassadeur; les États offrirent au père de tenir son fils sur les fonts de baptême: selon l'usage établi en Hollande, cet honneur apportoit à l'enfant une pension viagère de deux mille écus: M. de Pomponne, pour éviter dans ses négociations l'embarras de la reconnaissance, remercia les États: sa vertu redoutoit un bienfait qu'elle seroit obligée d'oublier; résolu de ne rien rendre qu'à son maître, il ne vouloit rien devoir qu'à lui.

Ce père éclairé mit auprès de son fils les meilleurs maîtres d'humanités & de philosophie; & comme une vocation décidée appeloit ce fils au service de l'Eglise, il le confia, pour les études théologiques, à M. Ravechet, depuis Syndic de la Faculté de Théologie, avec lequel le jeune Abbé alla demeurer au college de Laon.

Après avoir pendant trois ans fréquenté les écoles de Sorbonne, il étoit par son rang & par sa capacité, en état de faire honneur à la Faculté; mais la porte ne s'ouvroit qu'à ceux qui vouloient bien souscrire à la condamnation de M. Arnauld son grand-oncle, il la regarda comme fermée pour lui: le Prince, qui respectoit les loix de la Nature & les égards de la bienfaisance, ne lui en fut pas mauvais gré; il trouva bon qu'il étudiât en Droit & qu'il y prît ses Licences.

Dès l'âge de quinze ans il avoit été pourvû de l'abbaye de S.<sup>t</sup> Maixent; neuf ans après Sa Majesté l'ayant nommé à celle de S.<sup>t</sup> Médard, il remit la première; il s'étoit prévenu de bonne heure contre la pluralité des bénéfices.

Il tenoit encore de son éducation un autre préjugé presque aussi rare, sur l'obligation de la résidence: fidèle à ce principe, lorsque dans la suite M. le duc d'Orléans, régent du Royaume, lui offrit l'évêché de Rhodès, il n'eut pas l'adresse de concilier

les devoirs de l'épiscopat avec le tendre attachement qui le lioit à des parens qu'il chériffoit & dont il étoit chéri; il s'avisa de balancer d'un côté les règles de l'Eglise & l'exemple de M. l'évêque d'Angers son grand-oncle, qui avoit renoncé à sa patrie pour s'en faire une de sa ville épiscopale, & de l'autre la douce société de sa famille; ce dernier attrait l'emporta, il refusa l'évêché.

En 1694 il fit, avec M. Ravechet, le voyage de Rome; il passa un an dans cette ville chez M. le cardinal Janson: le Docteur & l'élève s'y firent mutuellement honneur, l'un par le profond savoir dont il donna des preuves dans les conférences Théologiques qu'il fit en présence de plusieurs Cardinaux; l'autre par son application, par la régularité de ses mœurs & par la noblesse de ses procédés. Le cardinal Albani, depuis Pape sous le nom de Clément XI, les honora tous deux de son amitié.

Revenu dans sa patrie il fut fait, en 1698, Aumônier de Sa Majesté, attaché à M. le duc de Bourgogne. Il éprouva l'année suivante le chagrin le plus sensible qu'il ait ressenti dans le cours d'une longue vie; il perdit son père; la France perdit un Ministre plein de zèle, de lumières & d'intégrité: le Roi voulut bien soulager la douleur des Pomponnes en la partageant, & lorsque l'Abbé se présenta avec son frère aîné à Sa Majesté, ce grand Prince, dont tous les sentimens rencontroient les expressions les plus nobles & les plus justes, leur dit: *vous pleurez un père que vous retrouverez en moi; & moi je perds un ami que je ne retrouverai plus.* Ce peu de paroles réunissoit pour le père les plus grands éloges, & pouvoit faire naître dans les fils les plus hautes espérances: M. l'abbé de Pomponne ne s'en prévalut pas pour demander de nouvelles grâces; héritier de la modestie de son père, il laissa à la bonté du Roi & à son propre travail les soins de son avancement.

C'étoit pour lui deux ressources assurées: le marquis de Torci, après la mort du marquis de Pomponne dont il étoit gendre, étoit devenu Ministre & Secrétaire d'État pour les affaires étrangères; la bienveillance du Prince prévint la recommandation  
du



du Ministre, le Roi lui ordonna d'ouvrir ses bureaux à son beau-frère, & de le former aux négociations; il descendit même, en faveur de l'abbé de Pomponne, à des soins de détail; il daigna jeter les yeux sur son travail, & l'on fait que les regards du Prince ont sur les esprits une influence féconde, & que rien n'est plus puissant pour faire éclore & murir par une douce chaleur les semences des talens naturels: le Roi s'informoit de ses progrès, il l'examina, il l'interrogea lui-même, & satisfait des lumières qu'il avoit acquises en ce genre d'étude, il le nomma à l'ambassade de Venise.

L'abbé de Pomponne partit au commencement de 1705; la gloire de nos armes se maintenoit en Italie; M. le duc de Vendôme faisoit le siège de Verrue: l'Ambassadeur lui porta les ordres du Roi; il s'acquitta avec fidélité & intelligence de ceux dont il étoit chargé pour le prince de Vaudemont, gouverneur du Milanez, & pour M. le Grand-Prieur. L'année suivante la victoire remportée à Calcinato annonçoit la campagne la plus brillante, mais le rappel du duc de Vendôme, & la levée du siège de Turin, nous firent perdre le fruit des succès précédens. Dans ce désastre général, l'abbé de Pomponne signala son amour pour son pays; plein de courage, il lui eût volontiers donné sa vie; borné à la gloire de la générosité, il exposa tout son bien & même toutes les espérances: hors d'état de combattre l'ennemi, il combattit la fortune, le plus redoutable ennemi que la France eut alors. Ce qu'il y avoit de troupes Françoises au-delà des monts alloit périr faute de subsistances; il s'engagea jusqu'à la somme de quatre cents mille livres, & par ce noble sacrifice il sauva à son Prince douze mille hommes de pied & sept mille chevaux.

La fermeté faisoit son caractère; il soutint l'honneur de la France au milieu des malheurs comme au milieu des succès: la république de Venise faisoit profession d'une exacte neutralité; dans les prospérités de la France, l'Abbé avoit montré toute la modestie qui sied si bien à la victoire; dans les revers, l'Ambassadeur porta toute la fierté qui relève les disgrâces. Le prince Hercolani, revêtu du même caractère de la part

de l'Empereur, étoit vif & impétueux; il trouva dans l'ambassadeur de France une ame forte & vigoureuse, qui fut d'abord réprimer les mouvemens d'impatience qu'excitoient en lui les mauvais succès de son maître, & rabattre ensuite la hauteur que lui inspiroient les nouveaux avantages. La conduite toujours ferme & toujours respectueuse de l'Abbé de Pomponne lui conquist le cœur de nos ennemis, & l'empereur Joseph lui fit dire qu'il étoit charmé de ses procédés, & qu'il ne pouvoit lui refuser dans son estime le rang que son père avoit tenu dans celle de l'empereur Léopold & de tous les Princes de l'Europe: le Pape le remercia, par un bref, de ce qu'il avoit fait pour l'Eglise, dans le temps où le différend au sujet de Comacchio mettoit en péril tout l'État Ecclésiastique. Mais la récompense seule capable de le flatter, fut la satisfaction que lui témoigna son Prince, en qui les services du fils réveillèrent le souvenir de tous ceux qu'il avoit reçus du père.

Peu après son retour il fut honoré d'un brevet de Conseiller d'État ordinaire, & sa longue vie lui a laissé le temps de devenir Doyen du Conseil: il respectoit cette place importante; la haute idée qu'il en avoit portoit dans son ame le scrupule & l'inquiétude; les affaires des cliens devenoient les siennes, il s'en occupoit jour & nuit; il prenoit l'avis des plus célèbres Avocats; & persuadé que la justice perd jusqu'à son nom quand elle se traîne avec lenteur, il favorisoit & prévenoit même l'impatience des plaideurs par des Bureaux extraordinaires.

Il acheta en 1716, de M. le marquis de Torci, la charge de Commandeur-Chancelier-Garde des sceaux & Surintendant des finances des Ordres du Roi: cette charge & celle de Prevôt-maître des cérémonies, dont est revêtu M. Bignon son cousin, sont les deux seules de l'Ordre qui exigent les mêmes preuves de noblesse qu'il faut faire pour être reçu Chevalier. Je dirois qu'il honora cette dignité, si cette dignité approchant de si près de l'éclat qui environne le trône de nos Rois, & plongée, pour ainsi dire, dans la source de la lumière, n'étoit pas faite pour honorer tous ceux qui la possèdent. Il s'attacha à s'y rendre

utile; il fit rembourser, sous la Régence, dix-sept cents mille livres, pour lesquelles Louis XIV avoit aliéné la moitié des rentes de l'Ordre, dans le temps de la guerre pour la succession d'Espagne; sa prudente économie a ménagé sur les épargnes de quoi fournir à l'État de très-grandes sommes dans des besoins pressans, augmenter de beaucoup les revenus, & décorer avec magnificence le berceau & le dépôt de cet Ordre auguste; je parle du couvent des grands Augustins: il a fait réparer l'église & les ornemens donnés par Henri III; les salles où sont rassemblés les titres & les archives doivent à ses soins leurs embellissemens: mais ce qui fait sans doute les plus beaux titres de l'Ordre, ce sont plus de trois cents portraits de Chevaliers qu'il y a fait arranger; monument précieux, dans lequel la grandeur Françoisé réunit tant de héros comme sous l'aspect d'une même famille; illustre assemblée de valeur, de vertu & de gloire, capable d'éblouir les yeux & d'embraser les cœurs de notre jeune noblesse. Non content de veiller à l'honneur des Chevaliers pendant leur vie, il a voulu les servir plus utilement encore jusque dans le tombeau; dans cette vue, noble & chrétienne, il a fait établir un service, qui se célèbre le 2 de janvier dans la chapelle de Versailles, où le Roi assiste avec tous les Chevaliers, pour le repos de l'ame de ceux qui sont morts dans le cours de l'année précédente.

En succédant, en 1743, à M. l'abbé Bignon dans la place de Doyen du Conseil, il fut en même temps élu pour le remplacer dans cette Académie: quoiqu'il fût dès-lors dans un âge avancé, il n'avoit pas renoncé au commerce des Muses; il venoit avec plaisir se reposer ici dans le sein de la Littérature; son assiduité, son zèle pour l'Académie, & ses procédés civils & obligeans à l'égard des Académiciens ont prouvé, jusqu'à la fin de sa vie, le goût qu'il avoit pour les connoissances littéraires & pour ceux qui les cultivent.

Nous n'avons considéré jusqu'ici M. l'abbé de Pomponne que dans des postes honorables, où il est beau de se soutenir, mais où l'on trouve autour de soi des appuis qui supportent, qui élèvent même quelquefois. Il est temps de le voir dans ces

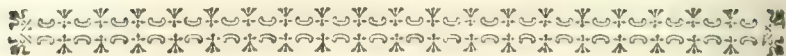
états humilians & pénibles, où l'ame reste abandonnée de toutes ses ressources, excepté de celles qui lui viennent du Ciel, lorsque le corps s'affaîsse sur elle de tout son poids, ou qu'il semble s'en détacher pour ouvrir tous les passages aux plus vifs aiguillons de la douleur. A ces deux sortes de maladies, M. l'abbé de Pomponne opposa l'espèce de vertu même qu'elles attaquoient l'une & l'autre; dans l'opération de la taille, qu'il souffrit en 1729, il s'arma d'une confiance à l'épreuve des douleurs les plus cruelles; en 1746 étant tombé en apoplexie à la fin d'un Bureau qu'il tenoit chez lui, lorsqu'à force de remèdes on l'eut fait revenir, quoique paralitique d'une partie de son corps, il étonna par sa vivacité & par sa résolution M.<sup>rs</sup> les Conseillers d'État qui n'avoient pas voulu l'abandonner: son ame parut libre & éveillée dans un corps dont les sens étoient assoupis & les mouvemens enchainés; il se réjouissoit de mourir, disoit-il, les armes à la main, & s'étant fait peu de jours après, & une seconde fois l'année suivante, transporter aux eaux de Bourbon & de Vichi, il suivit la lenteur fatigante des traitemens & des remèdes avec une patience qu'on n'avoit pas espérée de sa promptitude naturelle: il en fut récompensé par le retour de sa santé.

Sa dernière maladie acheva de montrer sa résignation à la volonté de Dieu & sa force chrétienne; dans une longue infirmité, où il se voyoit insensiblement éteindre, il n'a témoigné d'autre impatience que de se réunir à son Créateur, & de recevoir les secours spirituels qui épurent l'ame & qui l'élèvent vers son origine. Ses bonnes œuvres l'avoient précédé dans l'autre vie; entre les aumônes dont sa vertu aimoit à dérober jusqu'à la trace, nous savons qu'il faisoit beaucoup de rentes annuelles à d'anciens domestiques, à des gens qui n'avoient auprès de lui d'autre titre que leur indigence, & sur-tout à la pauvre Noblesse. Il tenoit un rôle de ses pensionnaires, & ne s'en réservoit pas même la survivance: une somme une fois assignée, devenoit consacrée à Dieu & aliénée pour lui, ou plutôt c'étoit un fonds qu'il regardoit comme placé au plus haut intérêt: aussi-tôt qu'une pension étoit éteinte, il cherchoit



à la remettre sur la tête d'un autre. Toutes les paroisses où il'avoit domicile se sont ressenties de ses bienfaits; il donnoit tous les ans une somme à celle de S.<sup>t</sup> Roch pour les pauvres honteux, une autre au Curé de Nogent-sur-Marne, une autre encore aux quatorze Curés de la chatellenie de Vic-sur-Aïne: il a fondé, dans ce bourg, des instructions pour les enfans & des soulagemens pour les malades. Zélé pour le service de Dieu, pénétré de sentimens & fidèle aux pratiques de religion, attaché, autant par inclination que par devoir, à la personne de son Prince, tendre pour sa famille, constant & sensible dans l'amitié, bienfaisant envers tous les hommes, il a terminé sa carrière le 26 juin de cette année, âgé de quatre-vingt-sept ans moins quatorze jours.





# É L O G E

## D E M. D E F O N T E N E L L E.

Assemblée  
publique  
de Paques  
1757.

**B**ERNARD DE FONTENELLE naquit le 11 février 1657, de François le Bovyer, écuyer sieur de Fontenelle, & de Marthe Corneille; lorsqu'il vint au monde on le crut près de mourir, on n'osa le porter à l'église; il ne fut baptisé que trois jours après sa naissance.

Tout devoit être surprenant dans M. de Fontenelle; on fut d'abord étonné de le voir vivre; cet enfant qui ne sembloit pas assez fort pour respirer une heure, a vû sa centième année: il dut cette longue vie à l'heureuse harmonie de son ame & de son corps, qui ont vécu ensemble dans une parfaite intelligence.

Son corps évita toutes les fatigues, M. de Fontenelle ne fut pas même tenté d'essayer ses forces; il s'abstint, dès sa première jeunesse, de tout divertissement pénible, de tous les jeux qui demandent quelque effort; il se fit une habitude d'épargner à ses sens tout ce qui peut les user ou les affoiblir. Sa vie fut unie, renfermée dans un cercle d'études & de plaisirs également tranquilles; c'étoit un vase d'une matière fine & d'un ouvrage délicat, que la Nature avoit placé au milieu de la France pour l'ornement de son siècle, & qui subsista long-temps sans aucun dommage, parce qu'il ne changeoit pas de place, ou qu'il n'étoit remué qu'avec précaution.

A des organes si bien conservés, nulle ame ne pouvoit être mieux assortie que la sienne; elle se maintint dans une assiette toujours paisible; les passions avoient perdu pour lui tout ce qu'elles ont de pénétrant & de nuisible. Il ne s'est jamais donné la peine de haïr ni de s'irriter; sourd aux critiques, il n'y répondoit pas; il ne parut sensible qu'à la louange, mais il n'en étoit pas enivré; il la goûtoit avec plaisir, de quelque main qu'elle lui fût présentée: affligé sans trouble, habituellement

gai sans connoître les éclats de la joie, jamais il n'a pleuré, jamais il n'a ri; en un mot jamais une ame n'a mieux ménagé sa demeure & n'a manié avec plus de circonspection les ressorts dont elle faisoit usage. J'ai cru devoir tracer cette légère ébauche de sa personne, avant que d'entrer dans l'histoire de sa vie.

Son père mourut en 1693, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, Sous-doyen des Avocats au Parlement de Rouen; c'étoit un homme estimable, que son fils a rendu célèbre.

Sa mère l'étoit déjà, par la qualité de sœur des deux Corneilles; elle joignoit beaucoup d'esprit à une piété exemplaire; elle forma son fils, dans lequel la douceur des mœurs & l'élégance du style retinrent toujours l'empreinte de l'éducation maternelle.

De quatre frères, Bernard fut le second; l'aîné, nommé Joseph, mourut fort jeune; des deux derniers l'un, appelé Pierre, ne vécut que trente-trois ans, il étoit Prêtre habitué à S.<sup>t</sup> Laurent de Rouen; l'autre, Joseph-Alexis, mourut Chanoine de la cathédrale de cette même ville, à l'âge de soixante-dix-huit ans, en réputation de science & de vertu.

M. de Fontenelle étudia chez les Jésuites de Rouen; son cours d'humanités fit naître les plus belles espérances; en 1670 il remporta le prix des Palinods, par une pièce de vers latins sur l'immaculée Conception; l'allégorie n'en est pas heureuse, mais l'auteur n'avoit que treize ans; & l'on sait que dans ces sujets périodiques, où l'on s'obstine à tirer sans cesse du même sol de nouvelles richesses, les idées nobles & naturelles sont d'abord saisies; la mine s'épuise, & laisse aux derniers venus plus de recherche & moins de succès.

La Philosophie encore au berceau, quoiqu'elle fût âgée de plus de deux mille ans, le rebuta d'abord; bien-tôt il sentit qu'il étoit né pour percer les ténèbres & pour prononcer ses oracles; il prit gout pour elle & s'y distingua: il avoit fini ses classes avant l'âge de quinze ans.

Son père le destinoit au Barreau, où il avoit lui-même passé sa vie: le jeune Fontenelle plaida une cause au Parlement de Rouen, mais cette profession lui parut trop sérieuse, trop

autière &, pour ainsi dire, trop monotone pour s'affortir avec ces graces légères qu'il sentoît éclore. Un voyage qu'il fit à Paris avec Thomas Corneille, son oncle & son parrein, lui présenta une scène plus vive, plus gaie & plus conforme à la diversité de ses talens. Les conquêtes de Louis XIV, couronnées par la paix de Nimègue, répandoient alors dans toute la France la joie & l'éclat des plus beaux jours; tout le Parnasse étoit en mouvement; il retentissoit des concerts des Muses: M. de Fontenelle essaya sa voix; elle fut reçue dans les chœurs des Poètes; il eut part à l'opéra de *Psyché* & à celui de *Bellerophon*. La conversation des Dames, à qui il fut plaire par le ton d'une galanterie fine & spirituelle, acheva de le brouiller avec Papinien & la Coutume: il ne retourna à Rouen que pour obtenir de son père la permission de suivre son attrait.

Revenu à Paris il demeura chez Thomas Corneille, qui travailloit alors au *Mercur* avec le sieur de Vizé; le neveu seconda la fécondité de l'oncle, il sema dans cet ouvrage beaucoup de petites Nouvelles galantes; en même temps il aidait M.<sup>re</sup> Bernard dans la composition de ses pièces, & il composa en son propre nom une Tragédie: un succès équivoque auroit peut-être enchaîné le jeune Auteur sur la scène, pour y traîner trittement une réputation languissante; M. de Fontenelle fut plus heureux, la pièce tomba tout-à-fait; il écouta sans chagrin & comprit sans peine la leçon que lui faisoit le public; leçon toujours claire & intelligible à tout autre qu'à l'auteur: il en profita, & il eut le courage de reconnoître que le neveu du grand Corneille n'étoit pas né pour la scène Tragique.

En effet jamais deux génies rares & singuliers n'eurent des talens plus opposés. Pierre Corneille, grand & sublime, s'élevoit trop haut pour apercevoir les petits objets; négligé avec magnificence, il étonnoit la critique même: M. de Fontenelle étoit tendre, fin, plein d'enjouement & d'élégance, mais étudié dans sa parure jusqu'à une espèce de coquetterie: le premier arrêtant des regards fixes & hardis sur les dieux & sur les héros au milieu de leur éclat & de leur gloire; habile



habile à les peindre par des traits aussi forts & aussi immortels qu'eux-mêmes; portant le trouble dans l'ame, dont il ne remuoit que les grands ressorts: l'autre se jouant autour du cœur humain, dont il ne touchoit que les cordes les plus délicates, ne songeant qu'à réveiller des sentimens agréables, copiant tous ses portraits d'après les graces, qu'il ne perdoit jamais de vûe: l'un semblable à un aigle, avoit besoin de beaucoup d'air pour soutenir son vol qui perçoit la nue, tout prêt à tomber, pour peu qu'il se rabattît vers la terre: l'autre, tel qu'une abeille, voltigeoit sur l'émail des prairies, autour des bocages, autour des ruisseaux, se nourrissant de l'extrait des fleurs les plus jeunes, dont il épuisoit le suc; ne s'exposant jamais dans la région des vents & des orages: Pierre Corneille sembloit né pour l'Olympe; M. de Fontenelle pour les riantes campagnes de l'Élysée.

Ce fut dans l'Élysée qu'il plaça la scène du premier ouvrage qui commença sa réputation. Il fit parler les Morts: on trouva leurs entretiens trop subtils & trop recherchés; on eût désiré dans la variété des caractères une teinture générale de cette simplicité & de ce naturel, qui réussit toujours aux habitans de l'autre monde.

On vit ensuite, d'année en année, paroître quatre ouvrages, qui fixèrent pour toujours le rang qu'il devoit tenir dans la sphère du bel esprit. Ses Lettres galantes ne furent pourtant jetées dans le public que comme un essai & un titre de pré-tention: il les donna sous un nom emprunté, & jamais il n'a avoué, jamais il n'a nié qu'elles fussent de lui.

Mais sa Pluralité des Mondes emporta tous les suffrages. La scène en est charmante; l'exécution présente autant de fleurs qu'il brille de feux dans la voûte céleste: ces fleurs seront immortelles, du moins leur fraîcheur subsistera-t-elle autant que notre langue.

Le goût de l'Érudition n'étoit pas ce qu'il y avoit en lui de plus dominant: cependant le traité de Vandale, sur les Oracles, lui plut par sa hardiesse & par sa nouveauté. Lucrèce avoit rendu en beaux vers la philosophie d'Épicure; M. de

Fontenelle fit passer dans le style des graces un livre hérissé de citations & de savantes Parenthèses. Le P. Baltus Jésuite, fondit tout à la fois sur l'auteur & sur le traducteur avec des armes pareilles à celles de Vandale, mais avec plus de force. M. de Fontenelle ne répondit pas : ses raisonnemens tombèrent, il ne resta que les agrémens ; & pour parler le langage de la Pluralité des Mondes, ne pourroit-on pas comparer ce traité placé entre les ouvrages de M. de Fontenelle, à une comète échappée d'un autre tourbillon, qui sans disparaître tout-à-fait, resta presque éclipcée par l'interposition d'un corps opaque.

Ses Pastorales eurent des partisans. Ceux qui ne connoissoient Théocrite que par ouï-dire, & Virgile que par une lecture légère, crurent de bonne foi que les bergers de Sicile & de Mantoue n'étoient pas des gens supportables ; ils furent gré à M. de Fontenelle d'avoir donné aux siens le ton de la bonne compagnie, & de leur avoir appris à soupirer avec finesse.

L'opéra de Thétis & Pélée, qu'il donna en 1689, fut reçu avec applaudissement. L'année suivante le succès médiocre d'Énée & de Lavinie consola ses envieux. Il n'en pouvoit manquer avec des talens aussi éclatans. Mais il avoit encore une autre sorte d'adversaires : des puissances redoutables dans l'empire des Lettres étoient armées contre lui ; la guerre étoit alors très-animée entre les partisans des Anciens & ceux des Modernes. Les plus capables de fortifier la cause des Modernes, héritiers eux-mêmes des talens & de la gloire des Anciens, & destinés à vivre avec eux dans les siècles à venir, s'étoient jetés dans le parti de l'Antiquité ; & les défenseurs du dix-septième siècle avoient un grand désavantage : la plupart ne connoissoient les Anciens qu'ils attaquoient que sur des rapports toujours altérés, souvent très-infidèles : on s'échauffoit, on dispuoit quelquefois sans s'entendre ; & , comme il arrive toujours dans les querelles opiniâtres, les deux partis se refusoient justice, & le zèle pour la cause s'embrasoit d'une espèce de fanatisme. M. de Fontenelle, jeune encore, se déclara contre les Anciens : il en fut puni ; quatre fois il demanda une place

à l'Académie Française, quatre fois Homère, Platon, Théocrite sollicitèrent contre lui, & furent vengés des traits de sa belle humeur. Enfin l'année 1691, on ne put tenir le neveu du grand Corneille plus long-temps éloigné d'une Académie que l'oncle avoit tant honorée. Il succéda à M. de Villayer, & soutint pendant près de soixante-six ans l'honneur de cette illustre Compagnie, par la décence de ses mœurs, par l'éclat de ses ouvrages, & par les discours toujours applaudis qu'il prononça en qualité de Directeur.

Ce fut une fête brillante que celle où M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-cinq ans, renouvela dans l'assemblée publique du 25 août 1741, la mémoire du jour auquel cinquante ans auparavant il avoit été reçu dans l'Académie. Tout Paris accourut pour l'entendre : on fut touché de cette éloquence, dont le temps avoit adouci le coloris, comme celui des tableaux, qui n'en deviennent que plus parfaits. On croyoit voir Nestor dans le Conseil des princes de la Grèce ; il avoit vu, comme ce héros, deux générations ; il présidoit à la troisième : il ne restoit plus que quatre Académiciens reçus avant qu'il fût Doyen. Chacun remporta les idées les plus agréables d'une si riante & si aimable vieillesse.

Huit ans après, dans sa quatre-vingt-treizième année, il prononça encore deux Discours. Il ressembloit à ces arbres rares & précieux, qui ne connoissent pas les hivers, & dont la fécondité inépuisable enrichit toutes les saisons.

Je ne parlerai point de tant d'autres ouvrages de prose & de vers, tantôt enjoués, tantôt sérieux & réfléchis, mais toujours délicats, dans lesquels l'auteur ne s'est guère écarté du naturel qu'il n'en ait, s'il est possible, dédommagé par quelque trait ingénieux.

Qu'on me permette de justifier ici M. de Fontenelle sur un reproche souvent répété par des censeurs sévères. Ils l'accusent d'avoir altéré parmi nous le goût de la vraie éloquence : ils mettent sur son compte les défauts de ses imitateurs. J'avoue qu'il y a dans plusieurs de ses écrits trop de jeux d'esprit, trop de recherche, &, si je l'ose dire, trop d'afféterie : mais ne

peut-on pas pardonner ces imperfections à la beauté de l'ordre, à la netteté, à l'élégance, à tant de traits heureux, à cette variété d'images pleines d'agrément & de justesse, qui naissoient de la grande diversité de ses connoissances. Si des Auteurs dépourvus de toutes ces ressources, n'ont emprunté de lui que des défauts, c'est à eux seuls qu'il faut s'en prendre. Ce ne sont que les tableaux de prix qui produisent de mauvaises copies. Les modèles de la plus haute éloquence, Démosthène & Bossuet, ont pu faire naître des imitations vicieuses. Toute la différence, c'est que les défauts de M. de Fontenelle sont plus séduisans : ceux de ces grands Orateurs sont cachés dans les ombres, & couverts par des beautés sublimes; les siens ont plus de faillie; ils sont eux-mêmes éclatans.

Tandis que l'Académie Françoisë, qui comme par droit d'aînesse, s'étoit saisie la première des talens de M. de Fontenelle, en recevoit un nouveau lustre; elle voyoit encore réfléchir sur elle une partie de la gloire qu'il acquéroit dans l'Académie des Sciences. Il y étoit entré en 1697, & l'on peut à juste titre lui appliquer ce qu'il a dit lui-même de M. de la Hire: on croyoit avoir choisi un Académicien; on fut étonné de trouver en lui une Académie toute entière. La Nature a coutume de partager ses faveurs; & ces métaux si recherchés, qu'elle enferme dans les entrailles de la terre, n'enrichissent pas les campagnes dont la surface est le plus embellie: c'est au pied des montagnes, dans des terrains stériles & sauvages, qu'elle se plaît à cacher ses trésors. Elle se prodigua à M. de Fontenelle: les sciences les plus épineuses & les plus austères vinrent se placer chez lui sans confusion, à côté d'une imagination fleurie. On le sentit, lorsque deux ans après, l'Académie des Sciences ayant pris une nouvelle face, il fut revêtu du titre de Secrétaire perpétuel. Ce choix contribua autant que le nouveau règlement à relever l'éclat de la Compagnie. Ce fut sur ce théâtre si élevé, si étendu, qu'il se montra vraiment admirable. Un génie universel l'avoit initié à tous les mystères de la Nature, à tous les secrets des Arts : nouveau Protée, tantôt Chymiste, tantôt Botaniste,



tantôt Anatomiste, Géomètre, Astronome, Mécanicien, & sous tant de formes diverses toujours lumineux, toujours élégant, il sut parler le langage de toutes les sciences, & leur prêter la parure du style, sans leur rien ôter de leur force & de leur profondeur. Elles avoient jusqu'alors paru sous une forme étrangère, elle ne s'étoient encore exprimées qu'en latin; le nouvel interprète leur apprit toutes les finesses de la langue Française; il les rendit plus sociables, plus gaies, plus familières: & l'on peut dire que dans l'Histoire de l'Académie, il est en quelque façon, parvenu au grand œuvre: donner du corps aux matières les plus abstraites, porter la lumière dans les plus obscures, rendre intéressant ce qu'il y a de plus sec, & vivant ce qui semble inanimé, c'est une opération de l'esprit pareille à celle qui réussiroit à changer en or tous les métaux.

Les trésors renfermés dans ce bel ouvrage, ont ajouté à la langue Française un nouveau prix chez les Nations étrangères; ç'a été un nouvel attrait pour s'en instruire: M. de Fontenelle ne doit rien à notre langue, quoiqu'elle l'ait si bien servi; il en a étendu le commerce, il lui a rendu autant de gloire qu'il en a reçu d'elle.

Il n'appartient qu'à ceux qui lui ressemblent, de le suivre dans des détails si profonds, si variés, si supérieurs à mes lumières, & d'apprécier encore ses ouvrages particuliers, tels que la Géométrie de l'infini, & la Théorie des tourbillons. Car au milieu de la révolution survenue dans le monde Philosophique, toujours fidèle à Descartes, il est demeuré ferme sur les ruines du système de ce grand Philosophe, & resté presque seul au centre des Tourbillons, enfoncés de toutes parts, il s'est laissé entraîner avec eux. La préface de ce dernier ouvrage est sortie de notre Académie: elle a occupé quelques momens d'un de nos plus savans Confrères, qui réunit les connoissances Physiques à l'étude la plus approfondie de l'Antiquité.

Je ne puis m'empêcher de dire un mot de ces Éloges, où l'auteur distribuant l'immortalité à tant d'hommes qui l'ont méritée, se l'assure à lui-même: peut-être aucun ouvrage n'a-t-il

fait autant de conquêtes à l'Académie des Sciences. On ne peut lire l'histoire de ces illustres morts sans être embrasé du desir de marcher sur leurs traces. M. de Fontenelle, en leur rendant les derniers hommages, réparoit avantageusement leur perte; en déplorant ces talens éteints, il en faisoit éclore de pareils; le portrait d'un seul Géomètre, d'un seul Physicien, peint d'une main si habile, reproduisoit plusieurs Physiciens, plusieurs Géomètres; & ces éloges funèbres portent en eux-mêmes un germe de vie & un principe de fécondité.

Quelle raison a rendu M. de Fontenelle si supérieur à lui-même, dans les ouvrages qu'il a produits pour l'Académie des Sciences? la voici, si je ne me trompe. Il ne péchoit ailleurs que par une certaine subtilité de pensées, & par le choix & l'abondance des ornemens; les sujets se plioient à son inclination: ici la dureté &, pour ainsi parler, l'inflexibilité des choses qu'il traitoit, a maîtrisé son génie; des sujets pleins de difficultés & de sécheresse ne lui ont permis que des pensées fermes & solides, & de sages ornemens dont on ne pouvoit abuser: & le contraste des qualités opposées entre la matière & le génie de l'ouvrier, qui se balançoient l'un l'autre, a produit dans l'ouvrage cette juste proportion de beautés qu'on y admire.

En 1701, lorsque notre Académie prit une forme plus régulière, le Roi le nomma au nombre des dix Associés; mais le peu de goût qu'il sentoît pour les recherches littéraires, & plus encore les occupations des deux autres Académies où il étoit déjà engagé, ne lui permettoient pas de venir cueillir les fruits qui croissent parmi nous. Accoutumé à remplir les places qu'il occupoit, il ne put lui-même souffrir son inutilité; quatre ans après son entrée il obtint la Vétéranee, & emporta avec lui notre estime. Une preuve bien sincère de la fienne à notre égard, & en même temps de la droiture de son esprit & de son cœur, c'est que malgré les sollicitations des Candidats les plus pressés, il ne voulut jamais user de son droit pour prendre part à nos élections: il n'étoit pas, disoit-il, assez au fait de nos occupations & ne les suivoit pas d'assez près pour

hasarder un suffrage, qui même en faveur d'un sujet d'ailleurs estimable, pourroit n'être pas conforme à l'esprit & aux besoins actuels de la Compagnie.

La société de M. de Fontenelle donnoit de lui une idée encore plus avantageuse que ses ouvrages; elle avoit toutes les douceurs que peut fournir une heureuse nature, jointe à l'usage du monde le plus poli: personne n'entendoit mieux la bonne plaisanterie; il contoit avec agrément & finissoit toujours par un trait. Né vertueux, il l'étoit sans contrainte & presque sans réflexion; il ne connoissoit point les vices; on l'accuse d'avoir aussi ignoré les vertus qui portent avec elles quelque grain d'amertume; peut-être n'ignoroit-il que cette amertume, dont il savoit les dépouiller. On lui demandoit un jour s'il avoit jamais rencontré personne avec qui il eût voulu changer d'esprit; il répondit qu'il en avoit trouvé plusieurs avec lesquels il auroit volontiers accepté l'échange, mais qu'il auroit cependant voulu conserver une partie du sien, pour la commodité du possesseur.

On s'empressoit de le connoître; il y entroit de la vanité: l'avoir entretenu, c'étoit avoir fait ses preuves de bel esprit: il avoit de quoi en prêter aux autres sans s'appauvrir, & sans qu'ils s'aperçussent que c'étoit le sien qui passoit chez eux. On se mettoit à la mode en se disant de ses amis; pour lui il s'en connoissoit fort peu, mais il se livroit à eux sans réserve. M. Brunel, procureur du Roi au bailliage de Rouen, avoit été lié avec lui dès sa première jeunesse; tous deux se ressembloient parfaitement; & M. de Fontenelle disoit en badinant que son ami ne lui étoit bon à rien, parce qu'ils se rencontroient toujours. Peu de temps après qu'il fut venu à Paris il avoit rassemblé mille écus, c'étoit alors toute sa fortune; son ami lui écrivit en deux mots, *envoyez-moi vos mille écus*: M. de Fontenelle répondit qu'il avoit destiné cette somme à un certain emploi: l'ami récrivit simplement, *j'en ai besoin*; & cette fois les mille écus servirent de réponse. Ce peu de paroles suffisoit entre eux; c'étoit se parler à soi-même: M. Brunel mourut trop tôt, & M. de Fontenelle en fut toujours inconsolable.

Il a décrit lui-même les momens agréables qu'il avoit passés dans sa jeunesse avec les trois compatriotes, l'abbé de S.<sup>t</sup> Pierre, M. Varignon & l'abbé de Vertot: on sent que plus de trente-cinq ans après il soupire encore après les plaisirs innocens de ces entretiens, où quatre amis, destinés à jouer des rôles différens, mais illustres, dans le monde littéraire, se communiquoient deux fois par semaine le fruit de leurs réflexions & de leurs études. Le P. Mallebranche vouloit bien se rendre quelquefois dans cette petite société choisie, & porter de l'aliment à ces jeunes esprits, qui alloient être bien-tôt capables de voler de leurs propres aîles.

Après la mort de Thomas Corneille, M. de Fontenelle alla loger chez M. des Haguais, avec lequel la conformité de mœurs & de mérite l'avoit uni d'une étroite amitié: c'étoit un Magistrat du premier ordre, Avocat général à la Cour des Aides, fameux par les discours qu'il a prononcés dans sa Compagnie, & qui sont des modèles de cette éloquence qui fait réunir les graces du style avec la dignité des tribunaux.

Ayant perdu M. des Haguais, il fut logé par M. le duc d'Orléans au Palais Royal: ce grand Prince, dès long-temps avant la Régence, l'honoroit de sa confiance; il le consultoit sur cette vaste étendue de connoissances qu'il avoit lui-même embrassée; & il le trouvoit toujours en état d'instruire ou d'être instruit en un mot, ce qui est presque la même chose dans les Sciences élevées à un certain degré. Le Prince lui assigna une pension de mille écus: M. le duc d'Orléans, fils de M. le Régent, ne lui en conserva que la moitié; & M. de Fontenelle, quoiqu'il fût alors devenu riche pour un homme d'esprit, n'en murmura pas; il approuva la pieuse économie du Prince, qui se souvenant qu'il étoit homme, prenoit sur les dépenses de la grandeur de quoi subvenir aux besoins de l'humanité.

Cette vertu même n'étoit pas étrangère à M. de Fontenelle; il est vrai qu'il falloit l'éclairer de bien près pour en découvrir les effets: il étoit trop intelligent pour ne pas laisser aux vertus tout ce qu'elles peuvent avoir de prix, & la main qui donnoit  
se



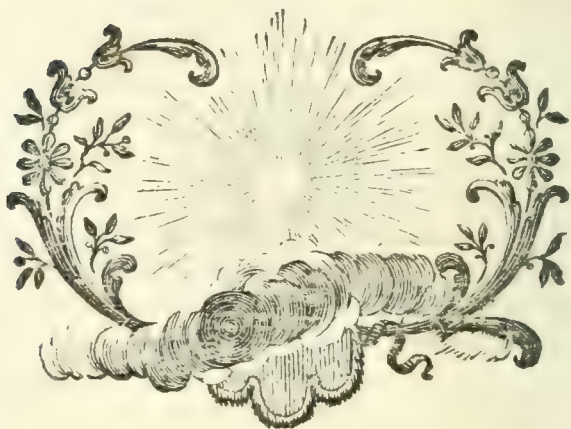
se cachoit avec plus de précaution que celle qui recevoit. Cependant ses amis les plus intimes rendent témoignage qu'il a secouru plusieurs personnes dont il ne connoissoit que l'indigence; & l'on a trouvé dans ses papiers après sa mort, des billets pour des sommes qu'il avoit prêtées à des gens dès-lors insolubles, & dont il n'a jamais ni poursuivi ni espéré le payement.

Sa vieillesse toujours gaie, toujours galante, ne fut marquée que par le nombre des années; elle devint même pour lui une nouvelle source de gaieté & de galanterie: il comptoit quatre-vingt-seize ans & les Dames les plus spirituelles s'en disputoient encore la conquête. Ce ne fut qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans qu'il commença à devenir sourd, & sa surdité s'accrut par degrés: ceux qui l'entretenoient y gagnoient souvent; il devinoit mieux qu'on ne lui disoit. Quatre ou cinq ans après sa vue s'affoiblit tout-à-coup, & resta dans l'état où elle s'est conservée jusqu'à la fin. Neuf jours avant sa mort, il reçut les Sacremens, qu'il avoit demandés de lui-même. Il s'éteignit sans maladie & sans effort le 9 janvier 1757, après avoir été pendant près d'un siècle entier un miracle de santé, d'esprit, d'égalité d'ame, & de connoissances.

Il avoit institué exécutrice de son testament M.<sup>me</sup> Jauffrin; il comptoit avec raison sur la probité de cette Dame, dont il avoit éprouvé la bienveillance dans un commerce plein d'esprit & d'agrément. Quatre autres Dames furent ses héritières; M.<sup>me</sup> de Forgeville, cette amie généreuse qui avoit contribué à soutenir la vieillesse par des soins tendres & assidus; M.<sup>me</sup> de Montigni, sœur de M. d'Aube, son cousin issu de germain, chez qui il avoit demeuré depuis sa sortie du Palais Royal, & qui étoit mort avant lui; & les deux Demoiselles de Marilly, petites-filles du marquis de Martinville de Marilly, qui fut tué au combat de Leuze, où il commandoit les Gardes-du-Corps, & arrières-petites-filles de Thomas Corneille. M.<sup>me</sup> de la Four-du-Pin étoient parens de M. de Fontenelle au même degré que les Demoiselles de Marilly; feu M.<sup>me</sup> la

274 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE  
comtesse de la Tour-du-Pin étoit fille unique de François,  
fils de Thomas, & le dernier des Corneilles.

M. de Fontenelle recevoit de la Caisse du Roi douze  
cents livres, que M. le maréchal de Villeroi lui avoit fait avoir  
à son insû : six mois avant sa mort il obtint, par le crédit  
de M. le comte d'Argenson, que la moitié de cette pension  
seroit appliquée à M. Boyyer de S.<sup>t</sup> Gervais, Mousquetaire,  
son parent éloigné, qui demeure actuellement à Mortagne,  
dans le Perche.





## ÉLOGE

D E

*M. LE MARQUIS D'ARGENSON.*

**R**ENÉ-LOUIS DE VOYER DE PAULMY, Chevalier, Assemblée publique de la Saint-Martin 1757.  
 Marquis d'Argenson, naquit à Paris le 18 octobre 1694. Il étoit fils aîné de Marc-René de Voyer de Paulmy, marquis d'Argenson, & de Marguerite Lefèvre de Caumartin. Il vint au monde sous les auspices les plus heureux, lorsque son père un de ces hommes rares, né pour illustrer la fin & le commencement des règnes de deux grands Rois, étoit prêt d'entrer dans cette glorieuse carrière, où son génie universel & inépuisable nous l'a montré sous tant de formes brillantes; Lieutenant général de Police de Paris, Ministre d'État, Garde des Sceaux de France, président du Conseil des finances: & comme s'il eût été fait pour ne jamais échapper à nos regards, non plus qu'à nos besoins & à nos desirs, il se montre encore se survivant à lui-même dans une postérité héritière de sa gloire, qu'elle ne cesse d'étendre par des accroissemens personnels de mérite & de talens.

Qu'il me soit permis de relever ici un privilège de cette illustre famille, plus précieux pour elle que tous les titres de son ancienne noblesse. Originaire de Touraine, souvent à la tête des Nobles de cette province, dans ces temps d'orage & de ténèbres, où tantôt la Religion catholique, tantôt l'autorité du Prince, souvent les deux ensemble éprouvèrent de violentes secousses, elle ne s'est jamais démentie. Tandis que tout s'ébranloit autour d'elle, jamais aucun de ses membres ne se laissa entraîner ni par le souffle de l'hérésie, ni par le torrent de la rébellion. Également fidèles à leur Dieu & à leur Roi, leur Enseigne fut toujours celle du bon parti.

M. le marquis d'Argenson fit ses études dans le collège des

Mm ij

Jésuites de Paris. Il s'y distingua par sa candeur & par ses succès. On voyoit germer en lui & croître de jour en jour ces qualités aimables & ces talens, dont sa modestie savoit dès-lors tempérer l'éclat. La première jeunesse, qui n'est pour l'ordinaire que la saison des fleurs, produisit en lui des fruits solides; & une sagesse retenue leur donnoit déjà cet air de maturité, qu'ils n'acquièrent chez les autres que par une longue culture. Il aimoit à réfléchir & à fixer ses réflexions en les mettant par écrit : c'est un goût qu'il a conservé toute sa vie. Par ce moyen il acquéroit toujours sans rien perdre ; son esprit se possédoit tout entier ; il voyoit d'un coup d'œil & sans intervalle la succession de ses pensées. Il s'accoutuma de bonne heure à se rendre compte de ses études. Non content de se nourrir des bons Auteurs par une application suivie, il se les approprioit par de sérieuses observations. J'en ai vû entre les mains de sa famille un recueil considérable ; on y suit avec plaisir la trace de ses lectures ; on l'y voit approfondir, développer, faire valoir, critiquer même, souvent à propos, les plus beaux ouvrages des meilleurs écrivains ; embrasser le tout-ensemble, ce qui est rare à cet âge ; & , ce qui l'est plus encore, recueillir avec soin les principes de la vraie science de l'homme avancé, ceux de la Morale & de la Politique : Commentaire préférable aux discussions d'Érudition & de Grammaire, qui ne rendent pas l'homme meilleur ; espèce de creuset littéraire, où le jeune Artiste s'étudioit à épurer, à raffiner l'or des Anciens & des Modernes, en le séparant du faux qui s'y mêle quelquefois. Il n'étoit pas moins attentif à régler son cœur qu'à perfectionner ses connoissances ; & tandis que le père établissoit & maintenoit dans cette grande ville le bon ordre & la décence, le fils exerçoit sur lui-même une exacte police, qui sembloit, non plus qu'à son père, ne lui coûter aucun effort, & dont le travail ne se laissoit deviner que par une régularité uniforme & tranquille, qui régnoit dans sa conduite.

Après avoir terminé le cours de ses études, il fut en 1716 revêtu d'une charge de Conseiller au Parlement, Maître des



Requêtes l'année suivante, & Conseiller d'État en 1720, sur la démission de son père, alors Garde des Sceaux, & président du Conseil des finances. La rapidité de ses progrès dans la carrière des honneurs n'étonnoit personne; l'éclat de son père réfléchissoit sur lui, & y prenoit un nouveau lustre. Lui seul eût désiré que les honneurs eussent attendu ses services, au lieu de les prévenir; il connoissoit assez le prix des choses pour préférer des récompenses à des faveurs; il s'efforça de mériter par des travaux les graces déjà reçues: noble combat, où sa générosité le disputoit à celle du Souverain; où par un renversement plus beau que l'ordre même, ce n'étoit plus le Prince qui récompensoit les services du sujet; c'étoit le sujet qui payoit les bienfaits du Prince. C'est dans cette vûe qu'étant déjà Conseiller d'État, il demanda d'être nommé à une Intendance, à laquelle il avoit été précédemment destiné. Le Roi se rendit à une sollicitation si desintéressée; il fut Intendant du Haynault. M. d'Argenson y porta d'un côté, cette intelligence, cet esprit d'ordre & d'exactitude qui le fit estimer de la Cour; de l'autre, cette équité, cette bonté, cette humanité, qui faisant regarder l'Intendant comme le frère de ceux qu'il gouverne, donne à l'autorité Royale le caractère de l'administration paternelle.

Ayant alors perdu son père, il lui succéda dans la qualité de Grand'croix - Chancelier & Garde des Sceaux de l'Ordre royal & militaire de S.<sup>t</sup> Louis. Cette dignité avoit été créée en 1719 pour M. le Garde des sceaux d'Argenson, & donnée gratuitement à ce Ministre, comme une nouvelle preuve de la satisfaction que le Roi ressentoit de ses services. M. le marquis d'Argenson se démit presque aussi-tôt de cette charge en faveur de M. le comte d'Argenson son frère, & il en conserva les honneurs.

Son Intendance lui offrit un spectacle qui fit en lui le même effet que la vûe des armes produisit à Scyros dans le cœur d'Achille. Cambrai fut choisi pour le lieu d'un congrès: le bruit des négociations & la vûe de ces Génies des peuples, qui balançoient presque sous ses yeux les destins de l'Europe,

éveillèrent en lui un goût & un talent que jusqu'alors il n'avoit pas lui-même aperçu. Il se sentit un puissant attrait pour cette science importante, qui règle les intérêts des Princes, & qui décide du bonheur des Nations. Comme il pensoit en grand, il embrassa ce vaste objet dans toute son étendue; la Géographie & l'Histoire ancienne & moderne dans le plus grand détail, toutes les sources du Droit Public, tant civil qu'ecclésiastique, les différens gouvernemens, toutes les branches de l'administration civile, tous les mystères de la Politique: rien ne lui échappa. Le repos des quatorze ou quinze ans qui s'écoulèrent après son Intendance, fut animé par cette étude entreprise avec ardeur & suivie avec courage.

L'amour du bien public, qui faisoit sa passion favorite, l'avoit porté vers cet objet: ce même motif, pur & dégagé de tout intérêt de gloire, le portoit à faire part de ses lumières; & plusieurs ouvrages que le public a reçus avec empressement, sont enrichis des connoissances qu'il a bien voulu communiquer aux Auteurs: mais la nature & l'importance des matières ont dérobé au public les fruits les plus précieux de ses veilles; un grand nombre de ses écrits, composés avec soin, & dont quelques-uns ont été remaniés jusqu'à six différentes fois, demeurent renfermés dans les dépôts de sa famille, à laquelle il appartient de toucher avec intelligence ces ressorts délicats, qui opèrent la félicité des peuples, & dont une curiosité indiscreète courroit risque d'abuser.

Tant de richesses recueillies dans le secret, méritoient bien d'être employées pour leur fin naturelle, c'est-à-dire pour l'honneur & l'intérêt de la patrie. C'est à la patrie que M. le marquis d'Argenson avoit consacré ses travaux; il la chérissoit avec tendresse & jusqu'à une espèce d'idolatrie: aussi voulut-elle profiter de ses lumières & de son zèle. Il fut nommé en 1737 Ambassadeur en Portugal. Dès qu'il fut revêtu de ce caractère, persuadé que l'honneur de l'ambassade réside sur-tout dans la personne de l'Ambassadeur, il s'occupa à rassembler les trésors de connoissances qu'il devoit porter avec lui. Il s'instruisit à fond de l'histoire, des forces, du commerce, des intérêts du Portugal.

Il entra dans les détails les plus circonstanciés & les plus secrets. On eût dit qu'il étoit né, qu'il avoit passé sa vie dans le Cabinet de Lisbonne, & qu'il partoît pour être le Ministre de ce royaume. Des raisons d'État, auxquelles il n'eut aucune part, le retinrent en France pendant deux ans, & rendirent enfin sa nomination inutile. Que dis je? il a su rendre sa nomination seule plus utile qu'une heureuse négociation : les immenses recherches dont il a laissé des Mémoires, pourroient servir de modèle g'énéral à tous les Ambassadeurs, & d'instruction particulière à ceux que la France enverra dans le Portugal.

La vertu même le jugea digne de gouverner une maison qu'elle avoit choisie pour la sienne : feu M. le duc d'Orkans le chargea de soutenir, en qualité de Chancelier, la grandeur de la Maison. Il succédoit à un frère dont les rares talens sembloient ne point admettre de successeurs. Il fut remplir par sa vigilance, par son zèle, par sa capacité, tous les devoirs de cette grande place, & par son humeur bienfaisante, les intentions d'un Prince, qui ne se croyoit élevé que pour apercevoir de plus loin les besoins des hommes, & pour donner plus d'étendue à ses bienfaits.

Enfin, ce qu'il n'avoit jamais désiré, il fut appelé au Ministère, où son frère signaloit déjà la force de son génie, la pénétration de son esprit, son inviolable attachement à son Prince, son zèle ardent à protéger les Sciences & les Lettres, autant par reconnoissance de ce qu'elles avoient fait pour lui, qu'en vue de l'honneur qui revenoit à la France de ce qu'il faisoit pour elles. M. le marquis d'Argenson fut fait en 1744 Conseiller au Conseil royal des finances, & à la fin de la même année Ministre & Secrétaire d'État au département des Affaires Étrangères. N'essayons pas de percer le voile respectable qui couvre ces hommes privilégiés, que le Monarque admet à ses Conseils, & qu'il fait entrer dans le secret de sa gloire. Mais si leurs opérations restent cachées dans le sanctuaire de l'État, leurs vertus ne peuvent être obscurcies. Tout le royaume applaudit à la voix de la Cour, qui louoit la probité & la droiture de M. le marquis d'Argenson ; & nous le vîmes s'ouvrir

du Ministère, remportant avec ses vertus les bienfaits de son maître, comblé de nouvelles faveurs, & faisant au milieu de cette sphère brillante un frère & un fils, honorés des graces & de la confiance du Prince.

Ce fut alors que rendu à lui-même, & n'étant plus environné que de ce doux éclat que répand le mérite personnel, il reparut tel qu'il avoit été dans les postes les plus éminens : vrai, parce qu'il étoit persuadé que le déguisement est une condamnation de soi-même, & un piège tendu aux autres ; simple, parce qu'en dernière analyse il avoit reconnu que, de tous les rôles qu'on peut faire dans le monde, celui d'homme est le plus beau. C'est sur ce principe qu'il ne fit, qu'il ne dit jamais rien pour paroître, pour se faire citer ou regarder. Il évita le singulier, l'extraordinaire avec autant d'attention qu'on en met communément à le rechercher : sa vie fut unie ; il aimoit à se recueillir plutôt qu'à se répandre : il donnoit à ses réflexions & à ses études la première moitié du jour : ce sont ces momens qui ont vû naître de sa plume tant d'ouvrages marqués au caractère de l'homme d'esprit, du profond Politique & du Citoyen. Il partageoit le reste de la journée avec des amis choisis & lettrés, qu'il ne distinguoit de lui-même que pour leur donner l'avantage. Exempt de tout esprit de domination, il souhaitoit toujours que la vérité lui permit de se rendre à leur raison, plutôt que de faire régner la sienne : prompt à les servir, leurs intérêts devenoient ses premiers intérêts : facile dans son commerce, la seule gêne qu'il y faisoit, c'est qu'il s'étoit être sur ses gardes pour ne pas franchir l'intervalle que sa bonté faisoit disparaître, ou pour ne pas abuser de son zèle, quand il s'agissoit d'obliger.

Dès 1733, l'Académie qui connoissoit le prix de ses talens, autant qu'elle respectoit sa naissance, le mit au rang de ses Honoraires. Ce titre lui fut toujours cher : il ne le laissa point éclipser par tant d'autres titres éclatans, dont il se vit successivement revêtu. Charmé de venir au milieu de nous satisfaire son goût pour la Littérature, il s'obstinoit quelquefois aux affaires des momens qu'il savoit bien leur rendre aux dépens de son repos ;



repos; & quand il se fut renfermé dans le cercle de ses amis & de ses études, il sembla n'avoir quitté la Cour que pour se livrer sans réserve à l'Académie. Assidu à nos assemblées, il s'en faisoit un devoir & un plaisir; deux choses qu'il a rarement séparées. Il soutenoit nos exercices par sa présence, par ses avis, quelquefois même par ses lectures; nos intérêts par son zèle, notre honneur par la considération qu'il méritoit. Le titre d'Académicien étoit sûr de trouver auprès de lui l'accueil le plus honorable, & son cœur ouvert à la plus sincère amitié.

Une cruelle maladie, qui avoit d'abord ménagé nos alarmes en cachant sa malignité, nous le ravit le 26 janvier de cette année, âgé de soixante-deux ans trois mois & huit jours. Il a conservé jusqu'au dernier soupir cette généreuse franchise, cette noble simplicité, cette aimable douceur qui formoient son caractère. On l'exhortoit à pardonner à quelques personnes, contre lesquelles on croyoit qu'il pouvoit conserver du ressentiment: *Je ne les ai jamais haïes*, répondit-il, *& d'ailleurs rien ne m'a jamais moins coûté que de pardonner.*

De son mariage avec Marie-Madeleine-Françoise Méliand, il a laissé à la France un fils qui, après avoir été collègue de son père dans cette Académie, le remplace aujourd'hui dans nos cœurs, & qui, chargé à son tour d'un ministère important & glorieux, a toujours présente à l'esprit cette maxime de son père, que le premier, & même le seul avantage des grandes places, est la satisfaction de contribuer au bien public. Il laisse encore une fille mariée à M. le comte de Maillebois, Maître de la Garde-robe du Roi, en survivance de M. le maréchal de Maillebois son père, Lieutenant général des armées, Chevalier des Ordres, & Inspecteur général d'Infanterie.





M É M O I R E S  
D E L I T T É R A T U R E ,  
*T I R É S D E S R E G I S T R E S*  
*D E L ' A C A D É M I E R O Y A L E*  
*D E S I N S C R I P T I O N S*  
*E T B E L L E S - L E T T R E S ,*  
D E P U I S L ' A N N É E M . D C C L V ,  
J U S Q U E S E T C O M P R I S M . D C C L V I I .

MÉMOIRES





# M É M O I R E S

## D E

# L I T T É R A T U R E ,

*Tirés des Registres de l'Académie Royale des Inscriptions  
& Belles - Lettres.*

~~~~~

## S E C O N D M É M O I R E

S U R

## LA MONARCHIE DE NINIVE,

*Contenant l'histoire de BEL-NIMROD, son fondateur.*

Par M. le Président DE BROSSES.

A YANT à traiter des trois principaux évènements de 2 Déc. 1755:  
l'histoire d'Assyrie, de la fondation, de la division,  
& de la ruine totale de ce fameux empire, l'ordre naturel  
auroit demandé que j'eusse commencé par le premier point,  
plutôt que par le second; si dans cette matière obscure & si

I.  
Nécessité de  
remonter aux  
anciennes épo-  
ques par des  
dates plus ré-  
centes,

Tome XXVII.

. A

éloignée de nous, je n'avois en vûe d'éclaircir les dates aussi-bien que les faits, & de démêler le plus ou le moins de foi qu'on doit avoir aux différens narrés des anciens écrivains, en les comparant ensemble à l'aide du flambeau de la chronologie. On fait assez qu'elle est le seul fil qui puisse nous guider dans le labyrinthe embarrassé de l'ancienne histoire d'Orient, difficile à savoir sans doute, mais d'autant plus importante, qu'elle contient la source des traditions originales dont toutes les autres découlent; & que c'est d'Égypte & de Syrie que sont médiatement ou immédiatement sorties les connoissances & les opinions répandues depuis dans l'Univers. Dès qu'il s'agit de calculs, on ne peut aller que du connu à l'inconnu, ou du mieux connu au moins connu. Cet ordre, quoiqu'inverse, est le vrai; il est par-là préférable à tout autre. Il a donc fallu commencer par poser une première base solide, formée d'une époque certaine, dont le chiffre pût servir comme de point d'appui au levier de toute la machine. J'ai choisi pour cet effet un événement de l'ancienne histoire orientale, fort remarquable par lui-même, qui ne dépendant d'aucune autre époque, ni des opinions diverses des historiens peu d'accord entre eux, ni de la variété des supputations arbitraires en usage chez les anciens peuples, mais pris dans la nature même, pût fournir une date dont il fût facile de s'assurer aujourd'hui aussi parfaitement qu'on pourroit l'être au moment même où la chose est arrivée. Telle est l'éclipse de soleil centrale, & par conséquent très-rare, arrivée en Lydie sous le règne de Cyaxare I, roi des Mèdes.

J'ai fait voir dans le premier Mémoire sur la division de l'empire d'Assyrie, qu'elle étoit arrivée la quarantième année du règne de ce Prince, période Julienne 4129, avant l'ère vulgaire 585; & qu'il n'y en a eu aucune autre applicable au temps de Cyaxare, qui ait pû produire l'effet de changer le jour en nuit. Regardant cette date invariable, & plus forte que toutes les hypothèses humaines, comme le principe assuré de toute la chronologie d'Orient; rétrogradant de ce point les calculs antérieurs sur la suite des nombres mentionnés dans l'histoire, j'en ai tiré cette conséquence, que lors de la

guerre qui produisit la division de l'empire d'Assyrie en trois États particuliers, des Assyriens, des Mèdes & des Babyloniens, le siège avoit été mis par Arbace devant la ville de Ninive, période Julienne 3906, avant l'ère vulgaire 808; la 1456.<sup>e</sup> année depuis la fondation de la monarchie Assyrienne, qui par-là remonte à l'an, période Julienne 2451, avant l'ère vulgaire 2263. J'ai tâché de soutenir ce calcul par plusieurs autres preuves chronologiques de différentes espèces, auxquelles, dans la suite de cet ouvrage, j'en ajouterai d'autres, qui toutes, ainsi que les précédentes, concourront au même point. C'est sur ce principe préétabli, qu'il ne faut pas perdre de vûe, que je vais continuer ou plutôt commencer de traiter un sujet, que je n'aurois pû parcourir sans m'égarer, si j'eusse voulu partir d'un terme inconnu, avant que d'y être arrivé en partant d'un point fixe & certain.

Les Orientaux, sur qui nous avons de plus anciennes traditions, ceux des campagnes qu'arrosent le Tigre & l'Euphrate, vécurent long-temps dispersés, même après avoir reçu quelques enseignemens de certains Étrangers venus par le golfe Persique, à qui leurs premières traditions fabuleuses donnent le nom d'*Oans*, &c. sans ville ni habitation considérable, séparés en petites sociétés particulières, soit par familles, soit par tribus un peu plus nombreuses, uniquement occupés des soins de la vie pastorale, exposés aux incursions des bêtes farouches, sans autre connoissance que celle des étoiles qu'un ciel pur leur montrait toujours à découvert, tels à peu près en un mot que sont aujourd'hui les Scythes modernes & les Arabes du désert, qui n'ont pas changé d'usages depuis quarante siècles. Ce fut un Arabe néanmoins, qui le premier changea la face de ces contrées, en rassemblant en un même lieu une partie des pâtres vagabonds, en leur enseignant les arts, en les réunissant dans les villes, en les assujétissant au gouvernement monarchique, comme Cécrops & Thésée le firent ensuite pour les sauvages Grecs de l'Attique: ou s'il ne fut pas le premier, & s'il ne fit qu'usurper le pouvoir souverain déjà établi dans ces climats par une dynastie de Rois antérieurs, comme plusieurs

II.  
Ancien état  
de l'Orient.

V. Berof. ap.  
Syncell. p. 23.



circonstances induisent à le penser, il est du moins le plus ancien auteur que nous connoissons de l'établissement du pouvoir monarchique dans le voisinage des deux fleuves.

## III.

Division  
géographique  
de l'Orient en  
trois parties.

Vingt-trois siècles avant l'ère vulgaire, le monde connu ne comprenoit qu'une médiocre partie de la terre divisée en trois portions : savoir celle de *Cham* ou du midi ; celle de *Sem* ou du Soleil levant ; & celle de *Jon*, *Jou* ou *Japeth*, comprenant une vaste étendue de terrain peu connu, & sur-tout les contrées maritimes du nord-ouest. Chacune de ces trois parties du monde se divisoit en plusieurs régions sous-divisées en contrées, dont le détail est rapporté au chapitre x de la Genèse. Dans celle de Cham, le pays de Chush, selon ce qui m'en paroît le plus probable, comprenoit non seulement l'Arabie proprement dite, mais encore les régions de l'autre côté du golfe de Perse, connues des Chaldéens sous ce nom de *Cuth*, des Grecs sous celui de *Cissia*, aujourd'hui le *Kusistan* ; même tous les bords du golfe en s'étendant vers la Caramanie, *le pays des hommes noirs*, & vers l'Inde ; en un mot tous les climats peu connus du midi, ce qui fait qu'on a si long-temps pris, non sans quelque fondement, le pays de Chush pour l'Éthiopie, jusqu'à ce que le savant Bochart, qui a tant répandu de lumière sur l'histoire ancienne, eût démontré que ce nom convenoit à l'Arabie d'une manière plus particulière.

## IV.

Bel-Nimrod  
chef des Arabes  
devient célèbre  
par ses chasses ;  
il rassemble une  
troupe & jette  
les fondemens  
de sa puissance.

Nimrod, l'un des fils de Chush, natif soit de l'Arabie propre, soit du Chusistan même, comme je serois plus porté à le croire, dans l'opinion où je suis que les plus anciennes migrations se sont étendues de l'intérieur du continent d'Asie plus voisin de l'équateur, vers les côtés de l'ouest & du nord ; ce chef, dis-je, Arabe ou Perse, s'avança d'orient en occident, passa le Tigre, & entra dans le pays de Sem, où il se fit un puissant parti par sa force & par son adresse à la chasse des animaux farouches, qui rendoient le pays mal sûr pour des gens habitués à passer leur vie dans les campagnes en plein air. C'est à cette occupation favorite qu'il a dû vraisemblablement son nom de *Bel-Nimrod*, c'est-à-dire, *le Seigneur qui tue les tigres*. La hardiesse nécessaire à ces chasses



dangereuses a fait la gloire principale des héros de l'antiquité, tels qu'Hercule, Thésée, Meleagre, &c. étant en effet ce qu'il pouvoit y avoir de plus utile au peuple qu'elle délivroit de la fureur des monstres nuisibles (a). « L'arabe Nimrod (b) commença donc à se rendre puissant sur la terre; il fut un si vaillant « Chasseur, qu'il a donné lieu au proverbe : grand Chasseur « devant le Seigneur comme Nimrod, *robustus Venator coram* « Gen. x, 8.

*Domino.*» On fait que, selon le génie de la langue Hébraïque, le nom de Dieu joint à l'adjectif, comme dans cette expression, *robustus coram Domino*, désigne le superlatif (c). Outre l'affection des peuples qu'il s'attiroit par ce pénible exercice, il avoit encore deux autres vûes; l'une de se faire un nom redoutable, l'autre d'exercer la troupe qui l'accompagnoit, de l'endurcir au travail, de l'accoutûmer à quelque espèce de discipline & d'obéissance; & en la formant à l'usage des armes, de faire servir à de plus sérieux desseins des hommes aguerris sous ce prétexte, & accoutûmés à ses ordres. En les réunissant ainsi, & les occupant par troupes à la chasse, il leur apprit à s'associer ensemble pour leur commune défense, & les habitua peu à peu à respecter le commandement d'un Chef. Ce fut de la sorte qu'il jeta les fondemens de son autorité, dont il étendit les bornes à mesure que le nombre de ceux qui le suivirent se multiplia. Les interprètes Hébreux disent en effet que quand la Bible marque que Nimrod étoit chasseur, elle veut nous faire connoître par quelle voie il parvint à la puissance à laquelle son ambition le porta bien-tôt. « Il assembla, dirent-ils,

*Shuckford, hist. du Vieil. t. II. Ap. Rab. Simon.*

(a) *Olim his artibus futuri duces imbuebantur, certare cum fugacibus feris cursu, cum audacibus robore, cum callidis astu: nec mediocre pacis decus habebatur submota campis irruptio ferarum, & obsidione quadam liberatus agrestium labor.* Plin. Paneg. Traj.

(b) La version de Léon de Judas porte, *cepit esse heros violentus in terra.*

(c) *Ars Dei (egregia.) cedri Dei, montes Dei (altissimi) venis-*

*tus Deo (formosissimus) peccatores coram Domino: nequam in conspectu Domini (nequissimi) urbs magna Deo (maxima) spiritus Dei ferebatur super aquas, un vent violent souffloit sur la surface des eaux. Vatable traduit ce passage sur Nimrod; fortissimus erat omnium hominum qui sub Cælo erant. S.' Augustin au contraire regardant ce Prince comme un tyran impie, rend ces termes, coram Domino, par ceux-ci, contra Dominum,*

» une troupe de jeunes gens robustes, hardis & déterminés, avec  
 » lesquels il s'exerçoit à la course, à tirer de l'arc, & à tous les  
 » autres exercices de la guerre, & des armes en usage alors parmi  
 » eux. Il en composa une armée nombreuse, attaqua ses voisins,  
 » & se rendit sans peine & sans résistance maître d'un pays  
 » peuplé de gens qui n'avoient aucune connoissance de la guerre,  
 ni refuge assuré en cas d'attaque.» C'est à quoi je pense que  
*Diodor. I, 2.* doit avoir rapport un passage de Diodore qui, à ce que  
 j'estime, a mis sur le compte du fils de Nimrod un fait qui  
 le concerne lui-même. « Ninus, roi d'Assyrie, assisté d'un roi  
 » des Arabes, attaqua les Babyloniens avec une puissante armée.  
 » La Babylone d'à présent n'étoit pas encore bâtie; mais il y  
 » avoit dans cette province d'autres villes assez considérables.  
 » Ninus soumit aisément ses voisins, qui n'étoient pas fort  
 entendus dans la guerre, & leur imposa un tribut.»

Ce n'est pas sans raison que la Bible insiste sur ce titre de  
 chasseur, puisque dès que l'on vouloit faire un établissement,  
 rassembler, policer les hommes, & jeter les fondemens de  
 la société humaine, la qualité de grand Chasseur étoit la pre-  
 mière nécessaire pour écarter ou détruire les bêtes farouches.  
*Augustin. Civ. Dei.* S.<sup>t</sup> Augustin va plus loin : il regarde le titre de *Chasseur*  
 donné dans l'Écriture à Nimrod, comme une allusion propre  
 à marquer qu'il fut un homme violent, voleur, usurpateur  
 du bien d'autrui, pillant les passans, les maisons & la contrée  
 entière; tel en un mot qu'ont toujours été, & que sont en-  
 core les Arabes ses compatriotes. D'autres commentateurs,  
 au lieu de s'en tenir à ce qu'en dit la Bible, ont ajouté de  
 leur chef au portrait de Nimrod, diverses circonstances dé-  
 nuées d'autorité suffisante, comme lorsque les uns l'accusent  
 d'impiété & de mépris des Dieux; & que les autres assurent  
 qu'il offroit au contraire à Dieu les prémices de ses chasses,  
*Aben Ezra, R. Kimchi.* élevant des autels où il brûloit en holocauste les bêtes qu'il  
*Hist. du Ciel.* avoit prises. « Je ne sais sur quoi, dit un écrivain moderne,  
*t. I, p. 231.* » est fondé le déchaînement des interprètes contre Nimrod.  
 » La Bible n'en parle point d'une manière défavorable. Les  
 » succès de ses chasses utiles à toute la contrée, lui attirèrent

la confiance des habitans du voisinage de Babel ; & étant « souvent à leur tête, il commença de former un petit État, « qu'on a confondu avec les commencemens de la puissance « Assyrienne. » Mais Nimrod ayant été après sa mort le premier des hommes (à ce que l'on prétend) qu'on ait adoré comme un Dieu, & même sous ce nom de *Baal*, odieux au peuple choisi & à la vraie Religion ; la naissance de l'idolâtrie qu'il occasionna parmi les hommes, a rendu sa mémoire aussi odieuse aux Hébreux que son nom ; ils ont fait de lui un tyran cruel & un géant ; ils ont marqué sa taille à dix coudées de hauteur, rendant ces paroles, *capit esse potens in terra & robustus venator*, par celles-ci, *capit esse gigas in terra & gigas venatione*, qui ne forment aucun sens (d).

C'est peut-être cette idée qu'on s'étoit formée de Nimrod, comme d'un Géant, qui se joignant assez naturellement à l'idée d'orgueil & d'insolence, a fait préférer la dérivation de son nom, tirée du mot oriental *marad*, c'est-à-dire *superbe, rebelle* (e), à plusieurs autres plus naturelles. Selon ce qui m'en paroît le plus vrai-semblable, son nom signifie le *Seigneur tigre*, ou le *Seigneur qui tue les tigres*, du mot Chaldéen *Nimra*, c'est-à-dire *tigris, pardus* ; ou de *namer radad*, c'est-à-dire *tigrem sternere* : de sorte qu'il semble que ce Prince ait reçu son nom de

V.  
Origine  
du nom de  
Nimrod.

Bochart. Phal.  
1, 2.

An univers.  
hist. 1, 2.

(d) *Non probo quod ad staturam corporis referentes reddunt. Fateor quidem Hebræum gibbor pro gigante posse sumi. Sed Moses videtur aliquid majus Nimrodo tribuisse, qui res gessit maximas, non tam corporis, quam animi viribus. Neque vero dixisset Moses, si esset de statura corporis, hic coepit esse gigas ; sed hic primus fuit gigas. Præterea nullus video quid sit gigas in terra. Omnino igitur reddendum potens in terra. Sic in sequente versu non debuit reddi gigas venator sed potens venator. Sic necessario vertendum patet ex nomine tsajid, quod cum venationem significet non venatorem, non potest aliter coherere cum voce gibbor, quam si reddatur potens. Nam potens venatione rectè dicitur, gigas venatione non item.* Bochart. Phaleg. 4, 12. *Potens venatione gibbor tsajid : male LXX, γίγας αὐτοκτόνος. Nam hic quidem gibbor valentem viribus significat : neque enim laborem venationis ferre, aut feras aggredi quisquam nisi prævalido corpore possit. Nec possunt aliter voces conjungi. Sic eadem constructione, Judic. VI, 12. Gibbor hhajil, potens viribus, i. e. fortis & alibi non raro. Cleric. in Genes.*

(e) *Nimrodo nomen impositum* Sæo τὸ *marad* quod rebellare apud Hebræos significat, & cujus Arabicum derivatum maridon, contumacem, superbum, intolentem sonat. Cleric. ibid.



l'exercice de chasse dans lequel il se signaloit, & qu'il se soit couvert le corps & la tête de la dépouille de l'animal féroce dont il purgeoit le pays. Cette conjecture très-bien fondée sur les usages assez communs de héros de l'antiquité, est encore appuyée sur un fait connu en Chaldée même, & antérieur à Nimrod. Oannès, si célèbre dans les premières traditions fabuleuses de cette contrée, où il apporta divers usages & connoissances, y est dépeint comme un homme monstrueux, ayant une tête & une queue de poisson, & au dessous de la tête de poisson, une seconde tête humaine. Ce récit, défiguré par la fable, se réduit aisément à la description toute simple d'un homme de mer ou navigateur vêtu de la peau de quelque cétacée, dont la tête couvroit la sienne. On peut encore trouver ailleurs beaucoup mieux que dans le mot *marad*, l'origine & la signification du nom de Nimrod ; soit qu'on le tire de la contrée d'Arabie, dont peut-être il sortoit : car on trouve un canton appelé *Nemrouz* dans la côte du golfe Persique, habitée par les Arabes, entre le Chusistan & l'île d'Ormuz, soit qu'on le dérive du mot Persé *nemurd*, c'est-à-dire *immortel*, en considération de la durée de son règne qui fut de plus de cent cinquante ans, à ce que disent les Arabes ; ou plutôt parce qu'il fut, après sa mort, adoré comme un Dieu, sous le nom de Baal. Ainsi *Baal nemurd*, c'est-à-dire *Deus immortalis* : cette origine est fort bonne. Cependant la première de ces quatre étymologies, quoique la moins naturelle, est la plus communément reçue, & peut, absolument parlant, convenir à celui qui avoit fait révolter les peuples de Chaldée contre leur Souverain légitime, s'ils en avoient un alors ; ou qui osa le premier usurper le pouvoir suprême sur ses égaux. Le vrai nom de Nimrod, en ce sens, paroît donc être Nin-marad, *filius superbus* (f). Il est encore plus connu par le nom de *Baal* ou de *Belus*, sous lequel il en est si souvent fait mention dans les historiens profanes ; ainsi je me servirai désormais indifféremment de l'un & de l'autre nom dans la suite de cette histoire.

*D'Herbelot, Bibl. Or. Nemrod.*

(f) *Vox filio huic Chus aptè convenit : nam contemptor Dei fuit & hominum tyrannus.* Menoch. in Genes.



Mais il faut auparavant faire voir que le Bélus des anciens historiens, est le même dont l'Écrivain sacré fait mention sous le nom de Nimrod. Les temps & les faits s'y rapportent également. 1.<sup>o</sup> L'un vivoit au temps de Phaleg: les calculs chronologiques du canon Assyrien, remontés jusqu'à l'autre, le placent au même temps. 2.<sup>o</sup> L'un commença à régner à Babylone; l'autre en est le premier Roi: tous deux sont les fondateurs de cette ville. 3.<sup>o</sup> Tous deux sont dits être fils de Chus. 4.<sup>o</sup> Nimrod, au rapport de Josèphe, bâtit la tour de Babel. Bélus, au rapport d'Anmian Marcellin, bâtit la forteresse de Babylone. 5.<sup>o</sup> La tour de Babel fut bâtie par un peuple de bergers Chaldéens adonnés, comme l'on sait, à l'Astronomie; l'Histoire en parle comme d'un observatoire: Pline donne Bélus pour l'inventeur de la science des astres en Chaldée. 6.<sup>o</sup> Les observations astronomiques gravées sur cette tour, commençoient au temps de Phaleg, contemporain de Nimrod, dans un siècle coïncident à celui de Bélus. 7.<sup>o</sup> La ville de Babel ou Babylone, fondée par le premier, porte le nom du second. 8.<sup>o</sup> Celui-là, sur la fin de sa vie, vint en Assyrie jeter les fondemens de la grande ville de Ninive, qu'on dit avoir reçu son nom de Ninus fils de Bélus.

Tant de dates & de faits correspondans ont sans doute servi de fondement à l'opinion de plusieurs célèbres écrivains qui ont adopté ce sentiment sans difficulté. *Quem Saturnum nominant ac Belum. Nebrothem fuisse dico*, dit Moysè de Chorène, ancien historien d'Arménie. Parmi les modernes, Torniel, Bochart, le P. Pétau, Huber, Prideaux, & divers autres sont de même avis.

Nimrod, s'il n'étoit lui-même natif de la Susiane, comme je l'ai conjecturé ci-dessus, fit ses premières courses dans le pays de Sem à l'orient du Tigre, où il plaça une colonie d'arabes Chuséens. Sa troupe, bien-tôt après, passa ce fleuve; événement remarquable, sur-tout en ce que c'est la plus ancienne transmigration de peuple dont il soit fait mention dans l'Histoire. C'est de ce temps qu'il faut probablement commencer à compter les cinquante-cinq années du règne de son chef. *Elle vint de l'orient camper dans les plaines*

VI.  
Nimrod est  
le même que  
Bélus.

L. 7, ch. 8.

VII.  
Invasion  
de Nimrod en  
Senaar. Explication de ce  
nom. Construction de Babel.  
Premier établissement du  
pouvoir Monarchique vers  
l'Euphrate.  
Genf. XI, 2.

de *Senaar*, faisant aussi partie du pays de Sem, étendues dans une longueur fort considérable entre les deux grands fleuves du Tigre & de l'Euphrate, depuis leur jonction jusqu'à la ville d'Édessa. Le vrai nom de cette plaine est *Sinjar*, ou, comme les Arabes l'appellent encore aujourd'hui, *Sangiar*, c'est-à-dire *le pays des fleuves* ; d'où la ville de *Singara*, près du Tigre, a reçu son nom (g). Elle prit aussi de ces nouveaux venus le nom de *Chushtée*, qui par la facilité de la prononciation, a dégénéré en celui de *Chaldée*. Ur des Cuthéens, dont sortit Abraham, est appelée par Moïse *Ur des Chaldéens* (h).

Plin. V, 24.  
Eoch. Phal.  
11, 4.

Gurtler. Orig.  
mund. 1, 7,  
22.

Cette plaine, sur les bords du *Frat*, (vulg. l'Euphrate) ainsi nommé de la fertilité que son cours donne à la contrée, leur parut si belle, si commode pour la nourriture de leurs troupeaux, qu'ils résolurent d'abandonner la vie errante qu'ils avoient menée jusqu'alors, & de s'établir en ce lieu, en y bâtissant des demeures fixes, pour lesquelles le terrain leur fournissoit en abondance des matériaux propres aux constructions. « Tout le » pays tenant d'un commun accord un même langage, ceux qui » étoient venus de l'Orient, trouvèrent une vallée dans la plaine » de *Senaar*, où ils s'arrêtèrent. Alors ils se dirent l'un à l'autre : » allons, moulons des briques que nous ferons cuire ; la brique » nous tiendra lieu de pierre, & le bitume de ciment : allons,

(g) On ne peut douter que ce mot *sinjar*, ne signifie *rivière*, puisqu'il est synonyme d'*aram Nahaljaim*, c'est-à-dire *la Syrie des deux fleuves* ; que les Grecs l'ont traduit par *Mésopotamie*, & les Latins par *Medamnas*, c'est-à-dire *entre les deux fleuves* : & sur-tout lorsque l'on trouve ce nom donné à tant de rivières par toute l'Asie, & même en Europe : le *Sangar* en Phrygie, le *Sagaris* en Sarmatie, le *Sagal* dans l'Inde, le *Sangalian* en Tartarie, le *Sangola* près de l'Hydalse, le *Singan* en Colchide ; sans parler d'une infinité d'autres, & des noms de *Sangaro*, *Sicoris*, *Sagre* & de *Segre*, si fréquens dans ceux des rivières d'Espagne & d'Italie.

*Sihor* est un ancien nom du Nil : il peut signifier la rivière, auquel cas il seroit synonyme de *Nahal* ou *Nil* ; mais, comme j'en ai fait la remarque ailleurs, il peut signifier aussi *Royal*, le fleuve royal.

(h) On a dit que la postérité de Chafed fils de Nachor, étant venu s'habituer dans l'Irakarabe, qui est la Babylonie, lui avoit fait donner le nom de *Chafdée*, ensuite *Chaldée* ; & que Moïse parlant d'Ur des Chaldéens, l'avoit appelée ainsi par anticipation de ce nom usité de son temps, quoiqu'au temps d'Abraham le nom de *Chaldéens* ne fût pas encore connu : mais la manière dont j'explique ce fait me paroît plus naturelle.

bâtissons pour nous une ville & une tour d'une extrême hauteur ; établissons ici notre nom, ou bâtissons une ville métropole, une ville qui portera notre nom de *Bel* ; ou faisons-nous un signe, un lieu de remarque, afin de n'être plus ainsi dispersés par les contrées. Mais Dieu étant descendu pour voir la ville & la tour qu'ils construisoient, dit : *voilà que tout ce peuple réuni tient le même langage, & s'il continue de concert comme il a commencé, il ne se désistera pas de son projet qu'il ne l'ait mis à fin (ou il ne pourra plus être retenu dans tout ce qu'il voudra entreprendre.)* Allez donc, descendons, brouillons leur unanimité. Ainsi Dieu les dispersa par toutes les régions, & ils cessèrent la construction de leur ville, à qui par cette raison on donna le nom de *Babel* ; Dieu ayant en ce lieu confondu leur langage & unanime, & les ayant de-là dispersés par tout le pays ».

Nous apprenons de ce passage important de la Genèse ; comment les hommes, errant dans le voisinage des deux fleuves, prirent d'un commun accord la pensée de se réunir ; en quel temps les premières villes furent bâties, & que le gouvernement monarchique fut premièrement établi dans ce canton de la terre. On voit que l'Écriture, tandis qu'elle passe avec rapidité sur les événemens de cet âge, s'est attachée à faire une mention particulière de celui-ci, comme étant l'un des plus remarquables qu'il y ait jamais eu, par l'arrivée d'une colonie qui donna une face toute nouvelle aux contrées voisines des deux fleuves, & par l'établissement d'un pouvoir dont l'éclat fut si durable & devint bien-tôt si grand. Ce n'est pas qu'il n'y eût dès-lors des chefs en ces contrées ; les petites sociétés particulières n'ont pû y subsister sans quelque forme de police, maintenue par l'autorité, que la Nature défère, soit à la puissance paternelle, soit à l'âge, ou que le libre choix transporte sur un des membres de la tribu. Les choses étoient probablement sur ce pied chez les nations des rives de l'Euphrate : car on voit par leurs traditions des temps purement fabuleux, antérieurs à celui-ci, telles que les rapporte Bérose, auxquelles je n'ai pas cru devoir ici donner place, qu'ils avoient déjà reçu de plusieurs *Oans* ou navigateurs

*V. Basnage, Antiquit. Jud. tom. 11, c. 2. Perizon. orig. Babylon.*

*Beros. apud Syncell.*



*Terniel. Annal.  
Jaco. p. 135.*

*Castor ap. Sync.*

*D'ic. sur l'Hist.  
p. 11.*

étrangers abordés sur leur terre, quelques instructions propres à donner un peu plus de culture à leurs mœurs. Chaque habitation avoit donc son chef particulier avant ce temps-ci, & toutes celles qui ne se soumirent pas au nouveau chef général, les conservèrent long-temps après. Mais l'Histoire laissée dans l'oubli l'établissement de ces petites dominations, restraints au territoire d'une seule bourgade, pour ne faire mention que de la naissance d'un pouvoir devenu très-célèbre, & si différent de l'autorité paternelle reconnue jusqu'alors. Il s'établit par la force, & se maintint par la soumission. Si son nom, plus fameux qu'aucun des noms antérieurs ou contemporains, les a tous éclipsés; ce n'est pas qu'il ne soit probable qu'avant Nimrod d'autres Chefs avoient, pour s'agrandir, employé la voie des armes. L'origine du pouvoir monarchique, c'est-à-dire l'ambition de dominer seul sur une grande étendue de pays, fut l'origine des guerres, du moins de celles qui furent assez générales pour qu'il en soit resté une mémoire durable: car il n'y a point de doute que de tout temps les hommes, injustes & orgueilleux comme ils le sont, n'aient eu avec leurs voisins des querelles sanglantes. Mais l'on sait ce que c'est que les guerres que font entre elles de petites nations dispersées. Il paroît que celles de Bel-Nimrod ne furent pas non plus de grande importance, & que ce ne fut qu'au temps de Ninus son fils, qu'elles ont mérité que l'Histoire en transmitt le récit à la postérité. « J'ai fait mention, dit » Castor, du nom de Bélus: mais ce n'est que par le règne de Ninus que je commencerai d'écrire l'histoire. »

« Tout commence, dit à ce sujet le sublime Bossuet. Il » n'y a point d'histoire ancienne où il ne paroisse, non seule- » ment dans ces premiers temps, mais long-temps après, des » vestiges manifestes de la nouveauté du monde. On voit les » loix s'établir, les mœurs se polir, & les empires se former. » Le genre humain sort peu à peu de l'ignorance, l'expérience » l'instruit, & les arts sont inventés ou perfectionnés. A mesure » que les hommes se multiplient, la terre se peuple de proche » en proche: on passe les montagnes & les précipices; on traverse



les fleuves, & enfin les mers, & on établit de nouvelles « habitations. La terre, qui n'étoit au commencement qu'une « forêt immense, prend une autre forme; les bois abattus font « place aux champs, aux pâturages, aux hameaux, aux bour- « gades, & enfin aux villes. On s'instruit à prendre certains « animaux, à apprivoiser les autres & les accoutumer au service. « On eut d'abord à combattre les bêtes farouches. Les premiers « héros se signalèrent dans ces guerres. Elles firent inventer les « armes, que les hommes tournèrent après contre leurs sembla- « bles: Nimrod, le premier guerrier & le premier conquérant, est « appelé dans l'Écriture un fort chasseur. Cet homme farouche « devint par son humeur violente le premier des conquérans; & « telle est l'origine des conquêtes. Il établit son royaume à Baby- « lone, au même lieu où la tour avoit été commencée, & déjà « élevée fort haut, mais non pas autant que le fouhaitoit la vanité « humaine. Environ dans le même temps Ninive fut bâtie, & « quelques anciens royaumes établis. On peut rapporter à ce « temps celui des observations astronomiques, tant de l'Égypte « que de la Chaldée. Aussi voit-on remonter jusqu'à ce temps, « & pas plus haut, les observations que les Chaldéens, c'est-à-dire, « sans contestation, les premiers observateurs des astres, don- « nèrent dans Babylone à Callisthène pour Aristote. »

Bochart, pour s'assujétir au langage des Poètes, après avoir fixé l'âge d'or au temps où tous les biens étoient en commun entre tous les hommes qui ne composoient qu'une seule famille, & placé l'âge d'argent à celui de la division des familles & des terres, commence l'âge d'airain au siècle de Nimrod, durant lequel il juge que les guerres prirent naissance.

Ces guerres furent non seulement étrangères, mais intestines entre les nouveaux habitans de Senaar (i), peu d'accord entre eux au sujet de l'édifice qu'ils bâtissoient pour leur confiance, ou impatiens d'une domination qui gênoit trop la licence habituelle de leur vie. Ce même passage de la Genèse, ci-dessus rapporté, nous apprend comment la discorde s'étant mise par la volonté du Ciel entre les auteurs de la nouvelle

VIII.  
Dissension  
née entre les  
constructeurs  
de Babel.

(i) Voy. R. Salomon Jarchi, Reland, le Clerc, Wotton, Ch. le Cene, &c.

construction, ils se séparèrent en plusieurs colonies, & allèrent chacun en d'autres lieux former de nouveaux établissemens, dont les premiers furent sans doute ceux dont la Bible fait aussi mention, en même temps qu'elle parle de la fondation de Babel.....Il est visible à la vérité dans l'Écriture, que la construction d'une ville étoit désagréable à Dieu, non en elle-même, à ce qu'il paroît, ni, comme le dit Aben-Ezra, parce qu'elle exposoit le genre humain rassemblé en un seul endroit à périr tout à la fois par quelque révolution de la nature; mais parce que Dieu vouloit que les hommes, sans se fixer tous en un même lieu, allassent en diverses colonies peupler les contrées circonvoisines; volonté très-marquée dans le texte de la Bible, & qu'un si vaste projet retardoit au moins, s'il ne la détruisoit pas. Aussi la ville de Babel resta-t-elle moins grande pour lors, qu'on n'avoit projeté de la faire, & qu'elle ne le devint dans la suite. A cela près, le dessein de bâtir une ville étoit une chose bonne en soi, plutôt même qu'indifférente, ainsi que le fait voir le silence du texte, qui ne condamne pas l'entreprise comme téméraire, & ne dit nulle part que Dieu eût fait quelque défense à cet égard, rapportant même la fondation des autres villes que Nimrod bâtit après Babel, en nous donnant à entendre que la ville de Babylone, qu'il venoit de bâtir, lui resta pour métropole.

*Basnage, Ant.  
Jud. 11, 2, 24.*

*An univers.  
hist. B. 1, c. 2,  
sect. 4.*

**IX.**  
Dessein des  
constructeurs  
de Babel.

Les interprètes ont encore imaginé sans fondement, 1.<sup>o</sup> que les hommes, en élevant une tour si haute, avoient, comme les prétendus géans de la Grèce, l'intention d'atteindre jusqu'au Ciel, prenant trop à la lettre cette expression hyperbolique, *cujus culmen pertingat ad Cælum*, qui ne désigne qu'une hauteur extrême (*k*); à moins qu'on ne veuille dire que la tour étant destinée à servir d'observatoire, on pourroit traduire l'expression *ad cælum* par celles-ci, *dont le sommet nous serve à observer les cieux*. D'autres disent que le motif de cette entreprise fut la crainte d'un second déluge, & que leur but étoit de faire un bâtiment d'une hauteur si prodigieuse, qu'ils pussent, en cas de besoin, s'y retirer en sûreté: c'est l'opinion de Basnage.

*Eutych. Ann.  
p. 59.*

(*k*) De même, *Deuter. 1, 2, 8, urbes munitæ ad cælum*.

« Dieu, dit-il, dans sa délibération, parle comme s'il avoit appréhendé que les hommes ne pussent être arrêtés dans leurs projets, si on les laissoit exécuter celui-ci : *voici, ils commencent à travailler, & maintenant on ne pourra les empêcher dans ce qu'ils tenteront.* Ces inquiétudes que Moïse prête à Dieu, en le faisant agir comme un Roi qui s'agite & qui prend des mesures pour arrêter dans ses commencemens le soulèvement ou l'entreprise de ses sujets rebelles, montrent qu'il y avoit de l'insolence dans la colonie, & quelque dessein secret de braver les châtimens. » Mais outre que, de tous les genres de matériaux, les briques étoient le moins propre à résister à l'inondation, ils auroient dans cette vûe plutôt fait choix d'une montagne élevée pour y fonder leur bâtiment, que d'une plaine basse, souvent inondée, entre deux grands fleuves sujets à se déborder, & si platte, qu'au temps du Calife Al-mamum, les Astronomes la choisirent pour mesurer la grandeur d'un degré de latitude : aussi Strabon la compare à la mer, non seulement à cause de sa vaste étendue, mais parce qu'il n'y a rien qui arrête la vûe. L'intention des constructeurs n'étoit autre que de se faire une habitation pour leur résidence, ou un nom célèbre par un monument si considérable (1), ou un signe que ce peuple de Pasteurs pût apercevoir de loin dans les vastes plaines de Chaldée ; ou enfin un embellissement à leur ville capitale, un lieu destiné

*Basnag. ibid.  
s. 31.*

*Gellius, in not.  
ad Alfrozan.  
p. 72.*

(1) *Faciamus illic nobis nomen, proinde est ac famam sibi parare ; si hæc verba diligenter expendantur, & tota historia animo versetur, hanc aut similem hic deprehendimus esse oportere sententiam : urbem condamus quæ humani generis metropolis sit & dicatur, circa quam una sit Respublica, cujus imperii sedes in perpetuum in ea sola urbe sit ; ne divulsam in varias terras genus humanum per totum orbem pro cujusque familie vagantis arbitrio spargatur. Facere nomen est ponere nomen suum alicubi, insignem facere locum habita-*

*tione suâ, ut ab habitante nomen ducat. Si loco vocis Schem, nomen, mutata litterula legeremus Em, metropolim, eadem exsurget sententia : condamus nobis urbem & turrim, & faciamus nobis metropolim, ne spargamur per totam terram. In animo ergo habebant condere matrem seu metropolim, cujus quocunque urbes postea in finitimis agris excitarentur, filie essent future ejus ditionis, aut vestigales : sic unâ conditâ metropoli unum futurum erat imperium ; quod initio fortè non malo animo fiebat. Cleric. ibid.*



au culte public, ou un endroit propre à observer les astres ; toutes ces vues pouvant même avoir eu lieu en même temps.

*Ælian. Var. Hist.*

Aussi les auteurs prophanes l'appellent un monument, une tour, un observatoire, un temple, un tombeau, parce qu'elle servoit à tous ces usages. La vûe de Nimrod leur Chef, étoit sans doute de les retirer de la vie errante à laquelle ils étoient habitués, pour les policer, les adonner à la pratique des arts, les contenir plus aisément dans l'obéissance, établir son propre pouvoir, & fonder avec eux le gouvernement monarchique en ces provinces. « Avant lui les chefs des familles comman-  
doient absolument dans leurs maisons, & l'on ne reconnois-  
soit point d'autre autorité que celles des maîtres sur leurs  
serviteurs, & des pères sur leurs enfans. » C'est pour avoir substitué à cette loi si simple, dictée par la Nature, une espèce de joug infiniment plus pesant, que la mémoire de Nimrod est devenue odieuse à la postérité.

*Hieronym. in Genes.*

X.

Si Nimrod fut l'auteur de ce projet. Récit de Josèphe.

Remarquons néanmoins que quoique Nimrod passe chez presque tous les Orientaux pour l'auteur du projet de bâtir la grande tour, l'Écriture ne le nomme point du tout en cet endroit. On a même dit, qu'après s'y être opposé de tout son pouvoir, n'ayant pu réussir à en détourner les autres, il s'étoit séparé d'eux ; & que c'étoit alors qu'il s'étoit retiré en Assyrie, où il avoit fondé Ninive, ayant reçu de Dieu, en récompense de sa fidélité, un terrain pour bâtir quatre villes. Josèphe s'explique là-dessus d'une manière bien différente : il n'étoit pas sans doute mieux instruit que les autres, bien qu'il rapporte quantité de circonstances qui ne sont pas dans les livres sacrés ; mais son témoignage nous apprend quelle étoit de son temps la tradition vulgaire en Orient.

*Targum Jonathan.*

*Joséph. Antiquit. 1, 4.*

« Ils donnèrent le nom de Senaar à la première terre où ils  
s'établirent. Dieu leur commanda d'envoyer des colonies en  
d'autres lieux, afin qu'en se multipliant & s'étendant davan-  
tage, ils pussent cultiver plus de terre, recueillir des fruits  
en plus grande abondance, & éviter les contestations qui  
auroient pu autrement se former entre eux. Mais ces hommes  
rudes & indociles ne lui obéirent point, & furent châtiés  
de



de leur péché par les maux qui leur arrivèrent. Dieu voyant « que leur nombre croissoit toujours, leur commanda une seconde « fois d'envoyer des colonies. Mais ces ingrats, qui avoient « oublié qu'ils lui étoient redevables de tous leurs biens, & « qui se les attribuoient à eux-mêmes, continuèrent à lui « désobéir, ajoutant à leur désobéissance cette impiété, de « s'imaginer que c'étoit un piège qu'il leur tendoit, afin qu'étant « divisés, il pût les perdre plus facilement. Nimrod, petit-fils « de Cham l'un des fils de Noé, fut celui qui les porta à « mépriser Dieu de la sorte. Cet homme, également vaillant « & audacieux, leur persuadoit qu'ils devroient à leur seule va- « leur, & non pas à Dieu, toute leur bonne fortune; & comme « il aspirait à la tyrannie, & les vouloit porter à le choisir « pour leur Chef, & à abandonner Dieu, il leur offrit de les « protéger contre lui, s'il menaçoit la terre d'un nouveau déluge, « & de bâtir pour ce sujet une tour si haute, que non seulement « les eaux ne pourroient s'élever au dessus, mais qu'il ven- « geroit même la mort de leurs pères. Ce peuple insensé se « laissa aller à cette folle persuasion, qu'il lui seroit honteux de « céder à Dieu, & travailla à cet ouvrage avec une chaleur « incroyable. La multitude & l'ardeur des ouvriers fit que la « tour s'éleva en peu de temps, beaucoup plus qu'on n'eût osé « l'espérer; mais sa grande largeur faisoit qu'elle en paroissoit « moins haute. Ils la bâtirent de brique, & la cimentèrent avec « du bitume, afin de la rendre plus forte. Dieu irrité de leur « manie, ne voulut pas néanmoins les exterminer, comme il « avoit fait leurs pères, dont l'exemple leur avoit été si inutile; « mais il mit la division entre eux, en faisant qu'au lieu qu'ils « ne parloient auparavant qu'une même langue, cette langue se « multipliât en un moment d'une telle sorte, qu'ils ne s'enten- « doient plus les uns les autres : & cette confusion a fait donner « au lieu où la tour fut bâtie, le nom de Babylone; car Babel, « en hébreu, signifie confusion. »

Rien n'est plus brouillé ni plus rempli de fables que l'histoire de ce temps, & sur-tout celle de ce Prince. Avant que d'aller

XI.  
Traditions  
fabuleuses des  
Orientaux sur  
Nimrod.

les contes absurdes que les Orientaux y ont joints dans la suite : rapportons leurs diverses traditions fabuleuses sur Nimrod. Sans perdre ni temps ni critique à les réfuter , il suffit pour cela d'en faire le récit. Peut-être même trouvera-t-on que c'est trop encore de ce simple récit peu digne d'avoir place dans l'Histoire. Mais comment pourroit-on s'empêcher de conter des fables , lorsqu'il est question d'un siècle qui tient au temps fabuleux ? Pourquoi les fables des Grecs , qui font une partie si considérable de l'histoire ancienne , auroient-elles à cet égard plus de privilège que celles des Arabes ? Si elles sont reçues , même dans l'histoire orientale pour les temps peu connus , à plus forte raison ne doit-on pas négliger les opinions populaires répandues chez la nation même sur ses propres antiquités. Elles ne sont rien moins que favorables à Nimrod , quoique , selon la remarque des auteurs Anglois que j'ai souvent cités « dans le récit abrégé que l'Écriture fait de ses » actions , il n'y ait rien qui sente le reproche , si ce n'est son » nom qu'on a voulu expliquer par celui de *rebelle* , & qui » dès-lors a donné occasion aux idées peu avantageuses qu'on » a eu de lui dans tous les siècles. Dans la prévention où » l'on étoit que la malédiction de Noé étoit tombée sur la postérité de Cham , les commentateurs orientaux & autres , » trouvant Nimrod flétri par son propre nom , ont expliqué à son désavantage tout ce que l'histoire avoit rapporté de lui. »

Il étoit , disent les uns , *ben Kenaan ben Cham* , enfant de Chanaan , enfant de Cham , & frère de Caous ( Chus ) surnommé par les Perses *fil dendan* ( dent d'éléphant ). Il apprit dans sa jeunesse l'Astronomie & le métier de la guerre , d'*Ioniko* fils de Noé ( c'est Jouan ou Japhet ). Il mérita justement le nom de *révolté* , pour avoir été l'auteur de la première révolte des hommes contre Dieu , par la construction qu'il entreprit de la tour de Babel. Il régna sur les Chaldéens , nation célèbre par son ancienne puissance & par son gouvernement monarchique , chez laquelle il y a eu plusieurs Nimrods Géans , dont la postérité a subsisté jusqu'au fameux roi Bochtanser ( c'est Nabuchodonosor le Grand ) &

*Ar. univers.* »

*Hist.* 1, 2, 2.

Voyez *Mir-  
Kond*, *Lib-tarik*,  
*etc.* ap. *Her-  
belot*, *Bibl. or.*  
v. 668.

dont le premier fut le fils de Chus, qui bâtit la tour. Ce Prince, selon les autres, est le même que Zhohac, le premier des Rois qui aient régné dans le monde après le déluge ; selon d'autres encore, il est le même que Key Caous (le roi Chus) second roi de la seconde dynastie des Perses, surnommé *Nemurd, immortel*, à cause de la longueur de son règne qui fut de plus de cent cinquante ans. On lui a imputé la folie de vouloir escalader le ciel, quoiqu'il n'y ait guère d'apparence que Key Caous, qui a passé pour un Prince pieux & sage parmi les Perses, ait eu une pensée si extravagante ; étant trop instruit pour ignorer qu'on ne pouvoit monter au ciel par une tour. Voici, ajoutent-ils, à quelle occasion Nimrod la fit construire. Abraham, si on vouloit les en croire, naquit au temps de ce Prince, qui pour lors vit en songe s'élever du côté de l'orient une étoile si brillante, que la lumière du Soleil & de la Lune en fut éteinte. Effrayé de ce songe, il consulta les Devins, dont il reçut pour réponse, que c'étoit un pronostic qu'il venoit de naître dans le pays quelque enfant qui le feroit périr & détruiroit son empire. Là-dessus le roi donna ordre de tuer tous les enfans qui venoient de naître ; & pour plus de précaution, il sépara toutes les femmes d'avec les hommes, occupant ceux-ci aux travaux & à la guerre : mais Abraham échappa au massacre par l'adresse de sa mère qui le cacha dans une caverne. Étant devenu grand, il prêcha au peuple l'unité de Dieu, s'élevant de toutes ses forces contre l'Idolâtrie nationale. Nimrod, après plusieurs avertissemens inutiles, le fit mettre en prison où il le retint dix ans, trois dans la ville de Chuth, & sept dans la province de Corduène. Si-tôt qu'il eut été mis en liberté, il prit l'occasion d'un jour de fête solennelle ( le 25 janvier ) que les Chushéens assemblés célébroient dans une plaine hors de la ville, pour entrer dans leur temple, où il brisa les idoles. Le Roi irrité au dernier point de son audace, le condamna à être jeté dans une fournaise ardente. Haran, célèbre Prophète, frère d'Abraham, présent à cette exécution, dit en lui-même, *je suivrai la religion de celui des deux dont la*

*Allusaraj ;  
Dynast. IV in  
Princip.*

*Vir. Alcoran.  
s. ar. XI & XXI,  
Th. Hyd. Rel.  
Pers. p. 69 &  
s. ju.*

*Voy. d'Otter,  
i. l. c. 11.*

*Abulfaraj.  
p. 12.*

*Edrissi Geo-  
graph. Nubienf.*

*Divinité se fera, par l'événement, montrée la plus puissante.* D'un autre côté, les Chushéens voyant qu'Abraham ne souffroit aucune atteinte du feu, crurent que son frère, par ses enchantemens, en empêchoit l'effet. Une flamme descendue du Ciel les détrompa bien-tôt, en consumant Haran & la fournaise même, de laquelle Abraham sortit sain & sauf, sans que le feu eut rien brûlé que les liens qui le tenoient enchaîné. Ceci arriva dans un village de Babul, appelé aujourd'hui *Kienssi*; ou, selon l'opinion que M. Otter, durant son dernier voyage, a trouvée la plus répandue en ce pays, dans un endroit voisin d'Ursa en Chaldée, où l'on a bâti une chapelle en l'honneur d'Abraham, qui est un lieu de grande dévotion pour les gens du pays. Nimrod, témoin de ce miracle, dit à ses courtisans : *Je veux aller au Ciel, pour y voir ce Dieu si puissant qu'Abraham nous prêche.* Ces gens lui ayant représenté que le Ciel étoit bien haut, & qu'il n'étoit pas facile d'y arriver, Nimrod ne se rendit point à leurs avis, & commanda en même temps que l'on bâtît une tour la plus élevée qu'il seroit possible. On y travailla trois ans entiers, pendant lesquels Nimrod nourrissoit les ouvriers de sa chaise; après quoi étant monté jusqu'au plus haut du bâtiment, il fut bien étonné, en regardant le ciel, de le voir encore aussi éloigné de lui que s'il ne s'en fût pas approché. Sa confusion fut encore plus grande en apprenant le lendemain que cette haute tour venoit d'être renversée. Loin cependant d'être rebuté par cet étrange accident, il voulut que l'on en rebâtît une autre plus forte & plus haute. Les Architectes y travaillèrent vingt-deux ans, ou suivant d'autres quarante ans, dont ils en mirent trois à fabriquer les briques de treize coudées de long, dix de large & cinq d'épaisseur: ils les cimentèrent avec du naphte noir tiré d'une fontaine près de la ville d'Hît (c'est la fontaine d'*Is* dans Hérodote, *l. I, c. 179.*) qui jette ce bitume tout bouillant avec grand bruit, raison pour laquelle la source a été nommée *Babel-jehinnom*, la porte de l'enfer. Mais cette seconde tour eut le sort de la première, ce qui fit prendre à cet insensé le dessein ridicule



de se faire porter jusqu'au Ciel dans un coffre tiré par quatre de ces oiseaux monstrueux, nommés *Kerkes*, dont les anciens auteurs de l'Orient font mention dans leurs romans. Ils décrivent exactement cette machine, de quelle manière ces oiseaux y étoient attachés; & disent enfin, que Nimrod s'étant aperçu de l'inutilité de son projet, après avoir erré & volé quelque temps par les airs, tomba si rudement en terre, que la montagne où ces oiseaux le jetèrent, en fut ébranlée. C'est à quoi fait allusion la maxime connue : *les machines & les stratagèmes des impies vont jusqu'à faire trembler les montagnes.* Nimrod, après avoir vu échouer une entreprise si téméraire, & ne pouvant faire la guerre à Dieu même en personne, comme il l'avoit projeté, au lieu de reconnoître la puissance de ce souverain Maître, & d'adorer son unité, persista toujours dans ce sentiment impie qu'il avoit de lui-même, & continua de maltraiter tous ceux qui adoroient une autre Divinité que lui dans ses États : raison pour laquelle Dieu lui ôta, par la division & la confusion des langues, la plus grande partie de ses sujets. Lors de cette division, les hommes devinrent sourds pendant un certain temps, durant lequel ils oublièrent leur première langue, & furent ensuite, quand ils recouvrèrent l'ouïe, obligés de se forger de nouveaux langages pour leur propre utilité. Dieu punit ceux qui demeurèrent attachés à leur Chef, par une nuée de mouches, qui les fit presque tous périr. Un de ces insectes étant entré dans les narines de Nimrod, pénétra jusqu'aux membranes de son cerveau, où grossissant de jour en jour, il lui causa de si grandes douleurs, qu'il étoit obligé de se faire battre la tête avec un maillet, pour pouvoir prendre quelque repos. Il souffrit ce supplice pendant l'espace de quatre ans, Dieu voulant punir, par la plus petite de ses créatures, celui qui se vantoit insolemment d'être le maître de tout, & qui avoit osé le premier méconnoître le pouvoir du Tout-puissant, pour s'attribuer à lui-même l'adoration qui n'est dûe qu'au vrai Dieu.

*Davies. Pref.  
ad Lexic. Camb.*

*Constant. Mass.  
nass. an. p. 10.*

Il étoit Mage, Sabéen de religion, ayant établi le premier

le culte & l'adoration du Feu. Ayant vû par hasard sortir du feu de la terre à une grande distance de lui, vers l'orient, il l'adora, & donna ordre à l'un des hommes de sa suite, nommé *Andeschau*, d'aller honorer ce feu en y jetant de l'encens. Ce fut même en l'honneur du feu, & du Soleil qui avoit desséché les eaux du déluge, qu'il fit élever sa tour en forme de pyramide. Il porta le premier une couronne, dont il prit le modèle d'après une figure qu'il vit dans le firmament. Charmé de cette espèce d'apparition, il donna ordre à un habile ouvrier de lui faire une couronne d'or de la même forme, qu'il mit sur sa tête; de-là est née la tradition que cette couronne lui étoit venue du Ciel. Peut-être qu'il fut par cette raison surnommé *Cronos*, c'est-à-dire le *Couronné* (*Keren*, *corona*, *splendor*); & que de-là est née l'opinion qu'il étoit le même que Saturne. Les Mythologistes savent que Saturne, prince Titan, n'a été pris par les Grecs pour le *temps*, qu'à cause de l'équivoque du mot *chronos* en leur langue. D'autres l'ont pris pour Bacchus. Bochart en fait un parallèle qui le détermine à suivre cette opinion. Il est certain que ce Prince étoit Bar-chus, *natif d'Arabie*: mais ce nom générique ne suffit pas; & les autres raisons perdront leur force, si l'on fait attention que l'invasion de Nimrod se fit d'Orient en Occident; au lieu que ce fut par une route contraire que Bacchus marcha d'Arabie à la conquête des Indes. Ainsi il est beaucoup plus probable que cette Divinité du paganisme étoit le grand Sésostris (*Seth-ochris*, *Seth le Victorieux*) roi d'Égypte & de Nyssé en Arabie.

Il gouverna pendant quatre siècles, disent les Arabes, la contrée de Senaar, qu'ils nomment aussi *al-fowd*, c'est-à-dire *le pays noir* ou *le pays de la vallée*; & après lui, il y laissa pour chef un homme de sa famille, nommé Nabat fils de Koud, de qui les Nabatéens tirent leur nom.

## XII.

Faux récits  
de la ruine de la  
tour de Babel.

Après avoir écarté ces traditions ridicules, dont le mélange avec l'histoire, sur laquelle un intervalle de tant de siècles n'a déjà que trop jeté de voiles, n'auroit fait que la défigurer encore plus, je viens à quelques témoignages

historiques un peu moins suspects ; mais qu'on jugera peut-être mériter d'être mis dans la même classe. Ils nous apprennent que l'édifice de la tour fut en partie renversé sur ses constructeurs par un orage venu du Ciel. L'oracle de la Sibylle, pièce fautive, mais très-ancienne, & citée par Josèphe, le rapporte ainsi. « Tous les hommes n'ayant alors qu'une même langue, ils bâtirent une tour si haute, qu'il sembloit qu'elle dût s'élever jusque dans le Ciel. Mais les Dieux excitèrent contre elle une si violente tempête qu'elle en fut renversée, & firent que ceux qui la bâtissoient, parlèrent en un moment de diverses langues, ce qui fut cause qu'on donna le nom de Babylone à la ville qui a été depuis bâtie en ce même lieu. »

*Oracul. Sibyll.  
ap. Josèph. ibid.*

On ajoute que Nimrod & les travailleurs furent écrasés sous ses ruines. « Il y en a qui prétendent, dit Abydène, que les premiers hommes nés du sein de la terre, se confiant en leur force & leur haute taille, affectèrent une puissance supérieure à celle même des Dieux, & firent l'entreprise de bâtir une tour d'une prodigieuse élévation, à l'endroit où est située la ville de Babylone. La tour étoit déjà voisine du Ciel, lorsque les vents suscités par les Dieux, renversèrent cet énorme & extravagant édifice sur la tête des constructeurs. On se servit des matériaux pour bâtir Babylone. Les hommes qui ne parloient alors qu'une langue, commencèrent à faire usage de plusieurs langages différens. Après ceci s'éleva la guerre entre Saturne & Titan. » On lit à peu près la même chose dans un fragment d'une prétendue chronique de Ninive, qu'on dit avoir été traduite en Grec au temps d'Alexandre, & de nouveau du Grec en Syriaque, au temps d'Artaxerxès le Grand, par un Syrien nommé Mar-Ibas (m). « Les premiers

*Abulfaraj.  
p. 12.  
Hist. Assy-  
riac. ap. Eu-  
seb. Præpar.  
Evang. 1 X,  
14.*

(m) Moïse l'Arménien rapporte, l. 1, c. 7 & suivans, qu'Artaxerxès le grand, roi des Parthes, ayant établi son frère Val-artaxerxès pour roi d'Arménie & gouverneur de la ville de Nisibe, où il faisoit sa résidence ; celui-ci curieux de connoître les antiquités de la Nation qui lui étoit soumise, envoya vers Artaxerxès son

frère un homme savant dans la langue Chaldéenne, nommé Mar-Ibas, natif de Catine ville de Syrie, (Vid. Asséman. Bibl. Oriental. t. II, p. 351,) chargé d'une lettre que l'auteur rapporte en original, par laquelle il le prioit de faire ouvrir à son envoyé la bibliothèque de Ninive : ce qui lui ayant été accordé, Mar-Ibas y trouva

*Mar-Ibas, chr.  
ap. Mos. Cho-  
ren. hist. Arme-  
niac.*



„ d'entre les Dieux ont rendu leur nom célèbre & redoutable :  
 „ ils sont les auteurs des plus grands biens répandus dans l'Uni-  
 „ vers : ils sont le principe du monde & de la propagation  
 „ du genre humain. On trouve une race séparée d'eux ; savoir,  
 „ celle des Géans , que leur taille énorme , la vigueur de leur  
 „ corps , & leur force prodigieuse , enflèrent de tant d'arrogance ,  
 „ qu'ils formèrent le projet impie d'élever une tour. Ils y tra-  
 „ vaillèrent avec ardeur , lorsqu'un vent terrible & surnaturel ,  
 „ excité par le courroux des Dieux , détruisit cette masse épou-  
 „ vanteable , & fit parler à ces hommes un langage tel qu'ils  
 „ ne pouvoient plus s'entendre ; ce qui jeta parmi eux le desordre  
 „ & la confusion. L'un d'eux étoit Haïc , de la race de Japet ,  
 „ Chef illustre & vaillant , vigoureux à tirer de l'arc , habile  
 „ à lancer le javelot. »

## XIII.

Bel-Nimrod  
 bâtit Babylone  
 & s'y établit. Il  
 fait creuser les  
 canaux de l'Euphrate.

Ce que ces anciens auteurs racontent de la mort funeste des travailleurs ne peut être vrai , du moins de Nimrod , selon le témoignage précis d'Alexandre Polyhistor , qui fait mention de l'événement en ces termes. « Les Géans habitoient alors la Babylonie. Les Dieux irrités de leur impiété , les détruisirent tous , à l'exception de Bélus qui , ayant échappé au désastre général , posséda Babylone , & choisit pour lieu de sa résidence la tour qu'il avoit bâtie , qu'on a nommé *Bel* du nom de son fondateur (n). » Tenons donc pour assez constant ,

un volume grec , au devant duquel on lisoit ces mots : *Ce volume a été traduit du Chaldéen en Grec par l'ordre d'Alexandre. Il contient l'histoire sincère de l'antiquité , qu'il commence à Zervan , Titan & Apetosthes , & fait en ordre le dénombrement de tous les hommes célèbres de la lignée de chacun de ces trois Princes durant une longue suite de temps.* Mar-Ibas en ayant tiré l'histoire de la nation Arménienne , la rapporta écrite en Grec & en Syriaque à Val-Arsace , qui garda soigneusement le manuscrit dans son palais , & fit graver sur une colonne de marbre les principaux

points de cette histoire. Moyse annonce qu'il en tirera la suite des souverains d'Arménie jusqu'au temps du Chaldéen Sardanapale. Le livre commençoit par le fragment qu'on lit ici. C'est aux Savans de juger quel cas l'on doit faire de tout ce récit de l'ancien chronologue Arménien , imprimé depuis peu en Angleterre.

(n) On y pourroit joindre le témoignage d'Artapan ( *Belum , cum mortem & iram Deorum effugisset , Babylone habitasse , & cum turrim ædificavisset , in ea vixisset* ) si cet auteur n'étoit visiblement supposé par les Juifs ou par les premiers Chrétiens ; ce qui



constant, que si la tour fut en partie renversée par les injures de l'air, ou par sa propre masse, ce qu'il est fort naturel de présumer dès qu'on vouloit lui donner une hauteur si démesurée, elle ne fut pas détruite de fond en comble, mais qu'elle resta imparfaite, demeurant néanmoins à une élévation suffisante pour l'usage astronomique auquel on l'employa bien-tôt, & pour servir de forteresse à la ville de Babylone, comme le disent Ammian Marcellin, *arcem Babylonis condidit antiquissimus rex Belus*; & S.<sup>t</sup> Jérôme, *arx tanquam illius urbis capitolium est turris quæ ædificata post diluvium*. Le paraphraste Arabe, cité par Heidegger, la nomme *Al-casar, Babylonis Acropolim*. Quelques autres auteurs ont même cru que, par la tour en question, on ne devoit entendre qu'une ville entière fortifiée de tours, non un bâtiment particulier; opinion insoutenable, &, comme nous le verrons bien-tôt, plus contraire encore au texte des historiens profanes qu'à celui de la Bible; quoiqu'une partie d'entre eux attribuent avec raison à Bélus la fondation de la ville de Babylone, à laquelle ses successeurs ajoutèrent dans la suite une infinité d'embellissements. Ce Prince, avant que de la faire bâtir, prépara le terrain par des travaux considérables. Il fit creuser un grand canal de jonction de l'Euphrate au Tigre, appelé *Nahar-malcha*, canal Royal, que Trajan & Sévère firent depuis réparer, & un autre canal appelé *Cutha*, qu'on trouvoit sur le chemin de Caph, ville de l'Irak. « Lorsqu'il arriva, dit Abydène, dans cette contrée marécageuse, qu'on appeloit une mer, & qu'on dit avoir été au commencement toute couverte d'eau, »

*Hieronym. in  
Isai. l. v.  
Heidegger. hist.  
Patriarch. l.  
21, 23.*

*Hyde, Rel.  
Persar. p. 71.*

*Abyden. ap.  
Euseb. l. IX,  
sub fin.*

ce qui rend suspects les longs fragmens d'Alexandre Polyhistor, cités par Eusèbe, où l'on trouve des extraits d'Artapan. Polyhistor est un historien réel, qui a fleuri au temps de Sylla. Mais, selon l'apparence, les mains dans lesquelles il a passé l'ont beaucoup altéré. Eusèbe paroît avoir été fort crédule, si ce n'est peu scrupuleux à cet égard: à moins qu'on ne veuille dire que Polyhistor, natif d'Alexandrie, étoit lui-même un

Juif Helléniste. Nous en jugerions plus aisément, si ses ouvrages étoient en entier parvenus jusqu'à nous. Il est tout au moins douteux qu'il soit l'auteur d'une histoire des Juifs citée par les Pères, & qu'Eusèbe a insérée en grande partie dans le neuvième livre de la Préparation évangélique. Au reste, son rapport ni celui d'Artapan ne sont pas fort nécessaires ici, où la suite de la narration sacrée fait assez présumer le fait qu'ils affirment.

» il la fit dessécher par diverses coupures; & avant que d'être  
 » enlevé de la vue des hommes, il entoura Babylone de mu-  
 » railles, que Nabuchodonosor fit depuis réparer, lorsqu'elles  
 » eurent été minées par l'inondation. Cet ouvrage a subsisté  
 jusqu'à l'arrivée des Macédoniens en Asie. » Ce témoignage

*Oref. II, 6.* est bien formel, « &, selon l'apparence, Ninus & Semiramis  
 n'ont fait qu'augmenter l'enceinte de la ville. » Au rapport

*Q. Curt. l. V.* de Quinte-Curce, « on y montrait le palais de Bélus; &, selon  
 » l'opinion la plus généralement répandue, on devoit à ce Prince  
 » la fondation de la ville, que quelques gens néanmoins attri-

*Doroth. ap. Jul. Firmic.* buoient à Semiramis. » Le passage de Dorothée, vieux poète  
 Phénicien, y est conforme, *urbs Babylon vetus à Tyrio qua*

*Enon. ap. Stephan. Byzant.* *condita Belo est.* Au fond, celui d'Érennius ( le même,  
 selon Saumaïse, que Philon de Biblos ) ne s'en écarte guère,

malgré l'étonnant anachronisme où il est tombé. « Babylone  
 » est l'ouvrage du sage Babylon, fils du très-sage Bélus; & non,  
 » comme l'écrivit Hérodote, celui de Semiramis, postérieure à  
 ce Prince de deux mille ans. » Les éditeurs d'Étienne le  
 Géographe n'ont pas oublié de relever, après Bochart, la  
 faute copiée par Eustathe, & contenue dans ces derniers mots,  
 qui mettent vingt siècles d'intervalle entre le temps de l'assy-  
 rien Nimrod, & celui de la femme de son fils. Abulfarage  
 attribue également la fondation de Babylone à Bel & à  
 Nimrod: car, selon lui, ce sont deux personnes différentes.  
 « Bel est Hermès le Babylonien, qui habita à Chaluad en  
 » Chaldée, & bâtit la ville de Babylone, dont Nimrod, fils  
 de Chus, avoit été le premier fondateur. »

## XIV.

Belus n'étoit  
 point Egyptien,  
 ni Tyrien, ni  
 Ethiopien.

*Beros. lib. I.*  
*Chactas. l. III.*

*Alaslam,*  
*Chactas, ad*  
*loc.*

Marsham, dont le système est de tout attribuer aux Égyptiens, après s'être prévalu de l'autorité de Diodore, pour soutenir que Bélus vint d'Égypte en Chaldée, & de celle de Bérose, pour prouver contre les Grecs, que Semiramis n'a pas fondé Babylone, nie à son tour qu'elle ait pû l'être par Nimrod, *parce que*, dit-il, *il quitta les marais de Senaar pour aller en Assyrie bâtir Ninive.* Je doute que cet argument parût décisif à personne, quand il ne seroit pas contrarié par le texte de l'Écriture, qui attribue au même homme la fondation

de l'une & de l'autre ville. D'ailleurs, de ce que Bérofé fait entendre que la fondation de Babylone est plus ancienne que Sémiramis, comment Marsham en peut-il induire qu'elle a été bâtie par Nabopalassar long-temps après cette Reine? Quant à la prétendue origine Égyptienne de Bélus, sur laquelle on a tant disputé; comme, de l'aveu de Diodore, que Pausanias ne fait que copier, ce sont les Égyptiens qui le prétendoient ainsi, & qu'ils étoient sur-tout jaloux, à cet égard, de faire prévaloir leur antiquité sur celle de leurs voisins, leur témoignage, combattu par tant d'autres, ne prouveroit même sans cela que fort peu de chose. Ainsi c'est une question dans laquelle je n'entrerai qu'en peu de mots (o).

(o) Raleigh appelle cette prétention, un rêve de la vanité Égyptienne. Voici le passage de Diodore, *l. 1, c. 26*. « Les Égyptiens se vantent d'avoir envoyé des colonies par toute la terre. Ils disent que Bélus, qu'on croit fils de Neptune & de Libye, en mena une à Babylone; qu'ayant fixé son séjour sur les bords de l'Euphrate, il institua des Prêtres sur le modèle de ceux d'Égypte, qu'il exempta de tous impôts & de toutes charges publiques, & que les Babyloniens les appellent *Chaldéens*. Ceux-ci s'adonnèrent à l'étude de l'Astronomie, à l'imitation des Prêtres astrologues & physiciens de l'Égypte. » Pausanias dit aussi, *in Messeniac*. « Bélus le Babylonien a reçu son nom d'un Bélus, fils de Libye, venu d'Égypte. » On suppose, mais sans aucune preuve, que ce fait étoit détaillé dans Ister, ancien Écrivain cité par Clément d'Alexandrie, *Strom. l. 1*, qui sous le règne de Ptolémée Evergète, écrivit un livre des colonies Égyptiennes. 1.<sup>o</sup> Cette opinion n'a d'autre fondement que dans l'orgueil de l'Égypte; qui, disputant d'antiquité avec les Chaldéens, vouloit faire croire que ceux-ci n'étoient qu'une de ses colonies. 2.<sup>o</sup> Les Égyptiens

ne nioient pas que dès-lors Babylone ne fût bâtie. Or est-il qu'elle a tire son nom de Bélus. On ne sauroit nier non plus que long-temps avant cette migration, les Chaldéens ne fussent versés dans l'astronomie; l'ère de Callisthène en est une bonne preuve. Aussi se contente-t-on de dire que l'étranger Égyptien ne fit que les perfectionner dans cet art; mais il est sensible au contraire que les gens du pays étoient en état d'être ses maîtres. Nous verrons bien-tôt qu'à Babylone l'année a toujours été fixe & Julienne de 365 jours  $\frac{1}{4}$ , au lieu qu'en Égypte elle a été long-temps mal réglée, le temps de la réforme étant même incertain. 3.<sup>o</sup> Les peuples de Babylone s'appeloient tous Chaldéens. Il est vrai que les Prêtres astronomes sont encore plus particulièrement connus sous ce nom; mais n'est-il pas étonnant qu'on veuille aller chercher en Égypte la raison pour laquelle les habitans de Chaldée se nommoient Chaldéens? 4.<sup>o</sup> Il n'est pas vrai que le Roi Bélus d'Égypte soit venu avec une colonie à Babylone: au contraire, son frère Agénor en mena une en Phénicie, & le laissa régner en Égypte, où il eut pour successeurs ses deux fils Ægyptus &



Selon d'autres, Nimrod étoit Éthiopien. Ceux qui le disent ainsi, ont été dans l'ancienne & commune erreur, que Chus, dont il sortoit, étoit l'Éthiopie, au lieu que c'est l'Arabie, comme l'explique le Targum de Jonathan, & comme Bochart, Hyde & autres l'ont pleinement démontré; ce qui a pû occasionner l'ancienne opinion, est que Chus est le pays du midi (ce qu'est en effet l'Arabie par rapport à la Palestine), & que les Éthiopiens font eux-mêmes Arabes. Ils se disent

Walton, in Prolegomen. 15, 16.

Danaus, *Apollodor. l. II.* On sent assez que l'arrivée des Chaldéens en Babylonie ne peut qu'être antérieure à celle de Danaus en Grèce. Aussi Shuckford, *l. VIII*, pour reculer un peu ce temps, est-il obligé de supposer que deux Égyptiens vinrent en Chaldée, l'un sous le règne de Salatis, qui par ses persécutions obligea plusieurs habitans de l'Égypte à s'en retirer; l'autre dans la suite, & qu'on nomma aussi Bélus parce qu'il s'appliquoit à l'astronomie comme son prédécesseur. *Voy. Bochart, Chan. I, 4, & Perizon, orig. Babyl. c. 5.* Au reste dans l'Orient, où les noms propres n'étoient que des titres & des épithètes générales, il y a eu tant de gens du nom de Bel, qu'il seroit fort possible qu'un Navigateur de ce nom ( fils de Neptune, *Neptun* en Égyptien, *le rivage de la mer*, ) fût venu par mer à Babylone. Il faut remarquer à ce sujet que les Orientaux appeloient tous leurs fondateurs du nom de Bel, c'est-à-dire *Dieu*, ( car Baalim dans l'Écriture signifie les Dieux des Gentils ) comme les Grecs nommoient Jupiter tous les Dieux des Nations, & une partie des Rois & des fondateurs: c'est ce qui a produit tant de Jupiter & tant de Bels en Égypte, en Phénicie, à Carthage, où ce nom, venu des Phéniciens, étoit commun, *Hannibal, Astrubal, &c.* En ceci les Orientaux ont encore été le modèle des Grecs; tout ce qui est arrivé à

chaque Bel, chaque Nation l'attribuoit au sien. Les Égyptiens font le Bel d'Égypte fondateur de Babylone: selon les Tyriens, c'est celui de Tyr, *antiqua Babylon Tyrii Beli urbs* ( Solin ); mais selon Diodore, *l. II*, ce que les Babyloniens appellent Bel, c'est Jupiter. Disons ceci en un mot, Bel signifie *Dieu*: ainsi, comme chaque Nation a son Dieu, chaque Nation a son Bel; mais d'un mot générique, on en a fait un nom personnel. On en a usé de même sur tous les noms des rois d'Assyrie, qui n'étoient que des titres d'honneur déjà donnés aux astres chez ces peuples Sabéens: titres presque tous synonymes, que l'usage & l'adulation entassoient en foule sur une même personne. De-là vient que les anciens Rois ont chacun tant de noms, & que les mots qui les composent se retrouvent dans ceux de tant de Rois. Ils ne sont différens qu'en apparence, & seroient synonymes pour ceux qui entendoient parfaitement les langues anciennes, comme parmi nous *Sire, Majesté, Monarque, &c.* Je tâcherai de les expliquer à mesure qu'ils se présenteront dans la suite de cette histoire. Par-là je rendrai raison du motif qui m'a quelquefois porté, dans mon premier Mémoire, *t. XXI*, à m'écarter de la manière ordinaire de les écrire, dans le dessein de ramener à leur véritable orthographe de signification, ces noms si défigurés par les Grecs ou par les Latins.



Chaldéens, c'est-à-dire du même pays que la colonie conduite en Chaldée par Nimrod; & l'on assure qu'il n'y a pas un mot de leur langue qui ne se trouve dans l'Arabe, le Chaldéen ou l'Hébreu.

Gesner, in *Mss. thridat.* p. 62.

Bélus donna à sa ville son propre nom, Βαβυλων Σπό Βήλς ὅς κτίσας αὐτὴν ἀπ' αὐτοῦ παρεστηγόρῳσε. *Bab-bel*, c'est-à-dire, *porte de Bel*; *bab*, en Arabe & en Égyptien, signifiant *porte (p)*. On peut l'interpréter aussi par *porte de Dieu*, à cause de son fameux temple; *porte du Ciel, du Soleil, du Roi*, le nom de *Bel* ou *Baal* s'appliquant également, comme titre d'honneur, à toutes ces choses. On pourroit le rendre encore plus simplement par *la porte*, ou par *porte forte (bab, porta; el, fortis.)* Bochart traduit *Babel* par *initium*, vel *caput* *Baalis*. Aben-esra, par *venit Baal*, ce qui s'expliqueroit par *arrivée de Bel, nouvelle demeure de Bel*, bien plus naturellement qu'il ne le fait par *la confusion arriva*. Si l'on pouvoit s'en rapporter à Philon le Juif, il auroit donné la meilleure explication du nom de Nimrod & de celui de Babylone. « *Nebrod*, dit-il, signifie *migration, transfugium, αὐτομόλῃσις*. Le nom de Babylone, où il régna, est le même pour le « terme & pour la chose: il signifie *transmigration, transpositio*, « *αὐτομολία* ». Certainement ces noms conviennent à merveille à un Chef de colonie & à son établissement; mais comme Philon continue d'expliquer ceci d'une manière allégorique & mystique, on ne peut guère plus se fier à la dérivation qu'à l'explication qu'il donne de ces mots.

XV.  
Du nom  
de Babel ou  
Babylone.  
*Etymol. magn.*

*Phaleg. IV, 13.*

*Philo, de Gi-  
gantib. sub. fin.*

On voit de même par le texte de l'Écriture, que ce Prince après avoir fondé Babel, bâtit encore trois villes aux environs de la Babylonie, Érec, Acchad & Chalné; & qu'il en alla

XVI.  
Bel-Nimrod  
bâtit Erec, Ac-  
chad & Chalné.  
Du nom & de  
la position de  
ces villes. De  
l'Irak.

(p) On a vû plus haut que la fontaine de Bitume-noir, près de l'Euphrate, s'appeloit Babel-Jehinon, *porte d'enfer*. Les Arabes appellent Babelabab *la porte des portes, la porte principale*, cette ville près de la mer Caspienne, qui ferme l'entrée des États de la Perse dans les gorges du mont Caucafé, & que les Persans

nomment *Der-bent*, & les Turcs *Demir-capi*, c'est-à-dire en l'une & l'autre langue, *porte de fer*. Le détroit de *Babel mandel* a été nommé *Babal-mandoub, porte des pleurs*, parce que l'on pleuroit & l'on regardoit comme perdus tous ceux des côtes de la mer Rouge qui s'aventuroient à le passer pour entrer dans la grande mer.

dans la suite fonder plusieurs autres en Assyrie. Selon les  
*Genes. x, 10.* Orientaux, Nimrod établit son propre père pour commander  
*Hyde, Rel. Pers. p. 70.* dans Érec. Il semble qu'il ait agi prudemment d'avoir multiplié les villes & les habitations sous divers Chefs de confiance, s'il vit que celle de Babel se peuploit trop pour pouvoir être bien réglée par ses soins. Il faisoit sentir par degrés les avantages d'un gouvernement réglé, jusqu'à ce que l'usage & l'expérience eussent entièrement confirmé le pouvoir des loix.

*Stuckford, ibid.* Il faut parler séparément de ces trois villes. Érec, dont  
*Voy. Bochart, Phaleg. l. IV, ch. 16 & suiv.* Ptolémée & Ammian Marcellin font mention, étoit bâtie sur le bord du Tigre réuni à l'Euphrate, entre Babylone & l'embouchure des deux fleuves, sur les confins de la Babylonie & de la Susiane, mais dans cette dernière province. Son territoire, au rapport de Tibulle, produisoit beaucoup de naphte que ce Poëte appelle l'eau combustible de la campagne d'Arec. La ville étoit bâtie en longueur le long du Tigre, comme l'indique son nom qui signifie *longue ville*.

*Tibull. Eleg. l. IV.* Hérodote la nomme *Ard-Eric*, c'est-à-dire *la grande Érec*. En effet, elle étoit si longue, que les bateaux étoient obligés d'y mouiller pendant trois jours de suite, en la traversant lorsqu'ils remontoient le fleuve, tant à cause de son extrême rapidité en cet endroit, que par rapport aux détours qu'il faisoit en serpentant. Neith-ochris, dit Hérodote, pour fertiliser une plus grande étendue de pays, rendit, à mains d'hommes, le canal de l'Euphrate si tortueux, qu'il traverse trois fois un grand bourg d'Assyrie, nommé *Arderic*. Ce bourg, ajoute-t-il, est en Cissie (Chusistan) à deux cens dix stades de Suze, & à quarante d'un puits fameux d'où l'on tire trois sortes de choses, du bitume, de l'huile de Pétrôle & du sel. Cette ville considérable étoit, selon la plus grande probabilité, plutôt au dessous qu'au dessus de la jonction des deux fleuves. Ainsi l'on voit combien les historiens Orientaux se trompent en la prenant pour Édessé, Orfa & Roha au nord de la Mésopotamie. Elle a donné à de vastes contrées, à droite & à gauche du fleuve, le nom d'*Irak*, qu'elles conservent aujourd'hui, & qui est plus étendu que jamais. *Irak* signifie

*Idem, l. 6.*

un lieu habité, une ville près de l'eau: car on n'en bâtissoit guère alors en ces climats sauvages, qu'au bord des rivières; ce qui se pratique encore de même dans les établissemens que nos colonies vont faire chez les nations sauvages. Les Arabes la divisent en deux: ils appellent *Irak-arabe*, c'est-à-dire les *villes de la Nation*, les *villes Arabes*, la contrée entre les deux fleuves; c'est la Babylonie où régna Nimrod; donnant le nom d'*Irak-aghem* ou *achem*, c'est-à-dire les *villes barbares*, autrement *étrangères*, à tout ce qui est à l'orient du Tigre, & qui comprend une partie considérable de l'empire des Persans.

La ville d'Acchad ou Archad, étoit bâtie, à ce que croit Bochart, sur le bord de la rivière d'Argad, qui, au rapport de Ctésias, arrose les murs de Sitace, ville située à l'orient du Tigre, entre Suze & Ctésiphon; ce qui lui fait croire que *Sitace* est la ville même dont Nimrod est le fondateur. Etienne le Géographe la place près du Tigre, c'est à dire, comme l'explique Xénophon, à quinze stades de ce fleuve. C'étoit une ville grande & fort peuplée: son territoire produisoit du laudanum & diverses matières inflammables, & beaucoup d'arbres de toute espèce, sur-tout des pistachiers, qui ont fait donner à son territoire le nom de *Pstacène*. Il faut observer que cette contrée, quoique placée à l'orient du Tigre, étoit dépendante de la Babylonie. On trouve dans la rivière d'Argad, qui lave les murs de la ville, des serpens longs de six pieds, qui ont la tête blanche & le corps noir, dont la morsure est fort dangereuse. Le nom de *Chalné*, (qu'on explique par *habitaculum perfectum*) quatrième ville fondée par Nimrod, se trouve visiblement dans celui de la Chalonite, partie de la Babylonie à l'orient du Tigre: ce qui réunit assez tous les sentimens à croire que la ville de Chalné est Ctésiphon, capitale de cette province, & depuis de tout l'empire des Parthes, séjour de leurs Rois pendant l'hiver. Quoiqu'on rapporte que cette ville avoit été fondée par Vardanès, & depuis embellie par Pacorus, qui lui ayant donné un nom Grec, en fit le plus beau lieu de son empire; il est

Ctésias, ap.  
Ælian. annal.  
xvi, 42.

Stephan. Byz.  
zant. hic.

Garter, orig.  
mond. 1, 7. 7.

Ann. Marcell.  
l. 23.



assez commun de voir nommer fondateurs des villes ceux qui n'ont fait que les réparer ou les augmenter. Ainsi il est très - possible que Vardanès n'ait fait que rétablir l'ancienne ville de Chalné. Le terrain de ce canton, dit Pline, est très-fertile : il produit abondamment des palmiers, des oliviers, & toute sorte d'arbres à fruit. Selon l'opinion d'Abulfarage, ces trois villes d'Érec, Acchad & Chalné, qu'il nomme *Chalya*, sont Roha (Édesse), Nisibe & Madayen (Madin). Le savant chevalier Raleigh s'est fort étendu sur la position de ces villes; on peut le voir. Il juge aussi, non sans vraisemblance, que la ville d'Ur des Cuthéens doit sa fondation à Nimrod. Les Orientaux lui attribuent encore celle de Tacharan (ar peut-être la *ville Royale*) où il faisoit, disent-ils, battre monnoie. Ce récit feroit remonter bien haut l'art de frapper la monnoie, s'il étoit possible de prendre quelque confiance en de tels témoignages.

Plin. VI, 27.

Abulf. Dynast.  
I, p. 12.

Walter Ra-  
leigh, hist. of  
the World, I,  
10, 2.

Ahmed-Ebn  
Jusuf & Sophi  
Addin, ap. Hy-  
de, ch. 2.

XVII.  
Tour de Bélus.  
Sa description  
par Hérodote,  
Diodore, Ar-  
rien & Strabon.  
V. Heidegger,  
loc. cit.

Hesicius, ap.  
Joseph. ibid.

On ne peut admettre la conjecture de ceux qui ont cru que l'édifice principal de Bel-Nimrod n'étoit pas une seule tour, mais une ville fortifiée de tours : le texte de l'Écriture y est entièrement contraire; elle n'est pas moins démentie par le témoignage uniforme des historiens profanes, qui en parlent toujours comme d'un bâtiment particulier. Ils nous ont laissé de curieuses descriptions de cette fameuse tour du temple de Bélus : car il est certain qu'elle ne servoit pas moins au culte religieux qu'aux connoissances astronomiques; Hestiee de Milet, historien de Phénicie, nous faisant entendre qu'on transporta dans cet endroit les choses destinées au culte des Dieux, dit, « Ceux d'entre les Prêtres qui purent échapper, » prirent avec eux les choses consacrées à Jupiter Ényalien, & vinrent en Senaar de Babylone. » (q) C'est ce qu'expliqueront encore mieux les descriptions détaillées de ce temple, le plus ancien du paganisme, & le plus singulier pour sa structure

(q) Ἐνναλὶς Διὸς, Martii Jovis.  
Homère appelle le Dieu Mars *Enyalios*. On trouve ici deux noms des Dieux de l'Orient, Jupiter & Mars,

ou plutôt *Bel & Ares* : & aussi les noms de deux planètes, divinités ordinaires de ces peuples Sabéens. Voy. Selden, de Diis Syr. 1, 2.



composée de huit tours bâties l'une sur l'autre, chacune d'un moindre diamètre que celle de l'étage inférieur : c'est pourquoi Strabon lui a donné le nom de *pyramide*. On croit qu'elle surpassoit de beaucoup en hauteur la plus grande des pyramides d'Égypte, quoiqu'elle ne l'égalât pas dans sa base : c'est ce qui donne à nos meilleurs écrivains un juste lieu de croire que c'est la même qui fut bâtie lors de la confusion des langues ; d'autant plus qu'elle l'étoit de brique & de bitume, comme la tour de Babel, & que sa masse étoit assez prodigieuse pour répondre à la description qu'en fait l'Écriture. Je ne puis mieux faire que d'insérer ici en original la relation d'Hérodote, qui avoit lui-même vu le bâtiment.

*Hérodote, I ;  
281.*

« Le temple de Jupiter Bélus subsiste encore de notre temps : ses portes sont de bronze : il est carré, de deux « stades (deux cens cinquante pas) de chaque face : le milieu « est une tour massive d'un stade de base, & de pareille élé- « vation (ou de pareille largeur ; *il y a dans le Grec, ὡς εἰς καὶ τὸ μέτρον καὶ τὸ εὖρος*) au dessus de laquelle est une autre « tour, & une autre sur celle-ci ; ainsi de même jusqu'à huit. « On y monte par des escaliers qui font le tour en dehors : « en montant, on trouve de temps en temps des repos & des « bancs de pierres pour s'asseoir (r) : la tour d'en haut forme « une chapelle ornée en dedans d'un lit richement garni & « d'une table d'or. On n'y voit cependant aucune statue ; & « personne ne couche dans ce lit qu'une des femmes du pays, « que le Dieu choisit entre toutes, à ce que disent les prêtres « Chaldéens du temple. Ils prétendent (mais j'ai peine à le « croire) que le Dieu vient lui-même au temple coucher avec « cette femme. Les Égyptiens de Thèbes en disent autant de « leur temple de Jupiter Thébain, dans lequel une femme «

(r) On peut conjecturer fort vraisemblablement, qu'on y montoit par une rampe oblique prise sur l'épaisseur du mur, laquelle tournoyant huit fois avant que d'arriver au sommet, formoit une apparence de huit tours posées l'une sur l'autre, & qui

allant toujours en décroissant, composoit comme autant d'étages. On y avoit pratiqué plusieurs grandes chambres, qui firent partie du temple, lorsque la tour fut consacrée à un usage idolâtre. *Prideaux, part. I, liv. II.*

» couche aussi : & dans l'un ni dans l'autre endroit, on ne  
 » pense que ce soit avec un mortel qu'elle ait commerce, non  
 » plus que la prêtresse de Patare en Lycie, qui passe la nuit  
 » dans le temple quand elle doit rendre des oracles ; car cet  
 » oracle-ci n'est pas perpétuel. Dans la tour de Bélus, il y a  
 » une autre chapelle inférieure où est une grande statue de  
 » Jupiter, toute d'or, ainsi que la table, son pied, & la chaise ;  
 » le tout valant huit cens talens d'or, au dire des Chaldéens.  
 » Au dehors de la chapelle, on voit un autel d'or, & un  
 » autre plus grand, sur lequel on immole les victimes qui  
 » ont toute leur croissance : car on n'en sacrifie que des jeunes  
 » sur l'autel d'or. C'est aussi sur le grand autel que l'on brûle  
 » l'encens : les Chaldéens disent qu'on en brûle tous les ans  
 » pour cent mille talens dans la célébration des rites sacrés. Il  
 » y avoit ci-devant dans ce temple une autre statue toute d'or,  
 » de douze coudées ( dix-huit pieds ) de haut. Je ne l'ai pas  
 » vue ; mais je rapporte ce que j'ai ouï dire aux gens du pays.  
 » Darius, fils d'Hystaspe, ayant vainement usé d'artifice pour  
 » l'avoir, n'osa néanmoins l'enlever de force : mais son fils  
 » Xerxès la prit ; & le sacrificateur, qui faisoit ses efforts pour  
 » empêcher qu'on ne l'ôtât de-là, fut tué sur la place. Voilà  
 » quels sont les principaux ornemens de ce fameux temple,  
 » sans parler d'une quantité d'autres offrandes particulières. »

Il est bien certain que toute cette magnificence & toutes  
 ces richesses n'y furent pas mises du temps de Bélus, mais  
 plutôt de siècle en siècle par ses successeurs après sa mort  
 & son apothéose ; entre autres par Semiramis, à qui Diodore  
*Diodor. II, 9 :* attribue la construction du temple. « Elle éleva, dit-il, au  
 » milieu de la ville le temple de Jupiter, nommé Bélus par  
 » les Babyloniens. Les historiens qui en ont parlé en ayant  
 » fait des descriptions différentes ; & ce temple même étant  
 » absolument ruiné, nous n'en pouvons rien dire de bien exact ;  
 » mais on convient qu'il étoit d'une hauteur excessive, & que  
 » les Chaldéens y ont fait leurs principales découvertes en As-  
 » tronomie, par l'avantage qu'il y avoit d'observer de-là le lever  
 » & le coucher des astres. Tout l'édifice, construit d'ailleurs

avec un soin extrême, étoit de brique & de bitume. Elle «  
 plaça sur le haut trois statues d'or massif, celle de Jupiter, «  
 celle de Junon & celle de Rhea. Jupiter étoit debout dans «  
 l'attitude d'un homme qui marche. Il avoit quarante pieds «  
 de haut, & étoit du poids de mille talens Babyloniens (dix- «  
 sept cens cinquante mille marcs d'argent.) Rhea, assise dans «  
 un chariot d'or, étoit du même poids: elle avoit à ses genoux «  
 deux lions, & à côté d'elle deux énormes serpens d'argent, «  
 qui pesoient trente talens. Junon, qui étoit debout & du «  
 poids de cent talens, avoit à la main droite un serpent qu'elle «  
 tenoit par la tête, & à la main gauche un sceptre chargé de «  
 pierreries. Il y avoit devant ces trois divinités une table d'or «  
 longue de quarante pieds, large de quinze, & du poids de «  
 cinq cens talens. Sur cette table étoient posées deux urnes «  
 chacune du poids de trente talens, & deux cassiolettes chacune «  
 de trois cens. Il y avoit aussi trois grandes coupes: celle qui «  
 étoit devant Jupiter pesoit douze cens talens, & les deux «  
 autres six cens ( toutes ces richesses reviennent à plus de «  
 dix millions cinq cens mille marcs d'argent, sans parler des «  
 ustensiles d'usage, & des présens particuliers qu'Hérodote & «  
 Diodore ne spécifient pas). Les rois de Perse ont pillé ces «  
 trésors; & à l'égard des palais & des autres édifices, le temps «  
 en a détruit une partie, & considérablement endommagé «  
 l'autre: car aujourd'hui il n'y a qu'un très-petit quartier de «  
 l'ancienne Babylone qui soit habité, & on laboure au dedans «  
 des murailles. »

Le portique de deux stades, dont parle Hérodote, étoit,  
 à ce qu'on croit, un ouvrage de Nabuchodonosor le Grand  
 qui augmenta beaucoup l'étendue du temple par les grands  
 édifices dont il environna la tour dans un quarré de deux *Beros. ap. Jos.  
 saph. X, 11.*  
 stades de chaque face. C'est à ce mur de clôture qu'étoient  
 les portes de bronze. Prideaux croit aussi que le colosse d'or *Prideaux, hist.  
 des Juifs, part.  
 II, l. II.*  
 de quarante pieds de haut mentionné dans le récit de Diodore,  
 avoit été placé dans le temple par Nabuchodonosor (f). Ce

(f) Il juge que c'est le même que | de Dura, à qui l'Écriture donne six  
 ce Prince avoit consacré dans la plaine | coudées de largeur & soixante de



*Arrian. exped.  
Alex. l. VII,  
c. 11, & l.  
311, c. 16.*

monument superbe, à ce que nous apprennent Arrien & Strabon, auroit été réparé, si la mort n'eût surpris Alexandre, lorsqu'il en avoit le projet, & si diverses raisons de politique n'en eussent depuis empêché l'exécution. Voici de quelle manière en parle le premier. « Le temple de Bélus occupoit le milieu de la ville de Babylone, superbe édifice, tant par sa grandeur que par la construction en grosses briques liées avec du bitume. Xerxès, à son retour de Grèce, le ruina, ainsi que tous les autres lieux sacrés des Babylo niens. Alexandre avoit, dit-on, eu la pensée de le faire rétablir en le réparant par le pied, & de le rendre plus magnifique que jamais. Dans cette vûe; à son retour à Babylone, il donna ordre d'écarter tous les vieux matériaux : mais comme, en son absence, l'ouvrage n'alloit pas assez vite à son gré, il avoit résolu d'y venir lui-même pour y faire travailler toute l'armée. Les rois d'Assyrie avoient autrefois fait don à ce temple de grandes terres qu'ils avoient consacrées à Bélus, & d'une prodigieuse quantité d'or pour les rites solennels de son culte. Depuis qu'on n'y en célébroit plus, les prêtres Chaldéens jouissoient à leur profit de tous ces revenus. Alexandre soupçonna que la crainte de les perdre, leur faisoit voir avec un chagrin secret le parti qu'il prenoit de rebâtir leur temple, & crut que c'étoit par cette raison que, sur un prétendu oracle de leur Dieu, ils avoient tâché de le détourner de rentrer dans Babylone. Les Prêtres étoient de longue main instruits du dessein d'Alexandre; car dès sa première entrée dans cette ville, après la bataille d'Arbèle, il avoit donné aux Babylo niens l'ordre de travailler aux réparations des

haut, y compris le piédestal sans doute; sans quoi il n'y auroit eu aucune proportion dans cette statue, la hauteur du corps humain n'étant pas dix fois sa largeur. Mais dans les proportions ordinaires, six coudées de largeur en donnent vingt-sept de hauteur, c'est-à-dire quarante pieds & demi: ce qui est conforme aux mesures de Diodore. Au reste, malgré ce

rapport assez frappant, je n'adopterois pas volontiers l'opinion de l'auteur Anglois; car il paroît que le colosse du temple étoit une statue de Bélus: au lieu que c'étoit sa propre statue que Nabuchodonosor avoit fait jeter en fonte; outre qu'il y a peu de proportion aussi à donner un piédestal de trente-trois coudées à une statue de vingt-sept.



temples détruits par Xerxès ; en particulier à celui de Bel , « principale Divinité du lieu. Il avoit aussi consulté les prêtres « Chaldéens sur les préparatifs nécessaires à l'entreprise , & offert « par leur conseil un sacrifice au Dieu Bélus. » « Le tombeau « de Bélus , qui est aujourd'hui détruit , dit Strabon , le fut , à « ce que l'on prétend , par Xerxès : c'étoit une pyramide « quarrée , bâtie en briques , d'un stade de face , & de pareille « hauteur. Alexandre avoit entrepris de le réparer : mais l'ou- « vrage demandoit de grands travaux & beaucoup de temps ; « car on comptoit que dix mille ouvriers employés à nettoyer « la place , à enlever les terres & les décombres , n'y mettroient « pas moins de deux mois ; si bien que le travail commencé « demeura imparfait , ce Prince étant venu à mourir peu de « temps après. Personne ne s'en est soucié depuis ; le reste de « ces belles ruines n'a pas moins été négligé. Les Perses avoient « renversé une partie de la ville : le temps & la négligence « des Macédoniens ont détruit ce qui étoit demeuré sur pied ; « sur-tout depuis que Seleucus Nicator eut fait bâtir Séleucie « sur le Tigre , à trois cens stades seulement de Babylone ; « ses successeurs ayant eu , ainsi que lui , fort à cœur les em- « bellissemens de la nouvelle ville , où ils avoient transféré « leur Cour : elle est plus grande à présent que ne l'est aujourd'hui « Babylone , dont la plus grande partie est tellement in- « habitée , qu'on en pourroit dire ce que le poète Comique « a dit de Mégapolis , *ce qui étoit la grande ville est à cette « heure le grand désert. . . . .* Si Alexandre eût vécu plus « long-temps , & qu'il eût fait de cette ville le siège de son « empire , comme on croit qu'il en avoit le dessein , il eût « porté la splendeur de Babylone aussi loin que jamais , & elle « eût encore été la reine de l'Orient. »

*Strabo, lib. «  
XVI, p. 738.*

*Idem, l. XV;*

Il me paroît vrai-semblable , qu'outre l'envie qu'avoit Xerxès de s'indemniser par le pillage du temple , des pertes qu'il venoit de faire en Grèce , la différence des religions eut beaucoup de part au motif qu'il eut de détruire de si beaux édifices ; & de faire , lorsque l'empire des Perses fut affermi , ce que Cyrus & ses deux autres prédécesseurs

XVIII.

*Causes de la  
ruine de cette  
tour.*

n'avoient osé tenter dans un royaume nouvellement conquis. Les Perses zélés Sabéistes, adorateurs des astres, ne voyoient qu'avec horreur qu'un temple des astres fût devenu un temple d'idoles. Alexandre, né dans la Grèce où régnoit la religion des idoles, n'avoit pas la même façon de penser : c'étoit au contraire un motif de plus pour le réparer, outre la gloire qui devoit lui revenir d'avoir rendu l'ancienne splendeur à ce lieu si célèbre. Au reste, cette observation peut servir à confirmer le rapport presque unanime de l'Histoire, que le culte des idoles prit naissance au temps de Bélus, le premier d'entre les hommes adoré comme un Dieu après sa mort. Jusqu'alors presque tout l'Orient étoit Guèbre, faisant profession du pur Sabéisme. Ici commence l'idolatrie des hommes déifiés : non que l'ancienne adoration du Soleil, de la Lumière & du Feu, n'ait long-temps subsisté depuis, même dans les États d'Assyrie, ainsi que dans les pays circonvoisins où l'une & l'autre religion eurent également lieu, & les pratiques furent mêlées au point qu'il n'est pas facile de discerner aujourd'hui tout ce qui n'appartient en particulier qu'à l'une des deux. Les Juifs confondant le culte de la milice céleste avec celui des hommes déifiés & des Idoles, ont également nommé *Sabiens* ceux qui professoient, soit le pur sabéisme, soit l'idolatrie proprement dite.

*Vid. Mémoires de Mor. Nébuch.*

## XIX.

État actuel des ruines de la tour.

*Athen Kirker, turr. Babel.*

*Hazius, de magnit. urbium, sect. 3.*

*Lipschmid, de volder. & mensur.*

Les auteurs modernes se sont beaucoup exercés à calculer les dimensions de cette tour dans son tout & dans ses parties. Je ne les suivrai point dans leurs supputations arbitraires : on peut voir Kirker & Mathias Hazius. Ce dernier s'imaginant que, selon le rapport d'Hérodote, le premier étage avoit seul un stade entier de hauteur, donne au total, dans l'une de ses hypothèses, treize cens cinquante-quatre pieds de haut, & dans l'autre huit cens cinquante-cinq ; ce qui fait encore près du double de la hauteur du clocher de Strasbourg. Mais il faut entendre dans Hérodote, qu'un stade faisoit la hauteur du total ; d'autant mieux que Strabon l'explique ainsi sans ambiguïté, auquel cas la tour avoit six cens vingt-cinq pieds de haut, s'ils ont voulu parler du stade Grec ; & quatre

cens quatorze seulement, ou six pieds de plus que le double de la hauteur des tours de Notre-Dame de Paris, s'ils ont voulu parler du stade ancien, qu'on croit avoir été de soixante-neuf toises (t). C'est donc assez légèrement que l'on affirme que sa hauteur surpassoit celle de la grande pyramide d'Égypte, à qui Strabon donne plus d'un stade d'élévation. Il est vrai que Diodore, avec plus de probabilité, lui en donne moins: car Thévenot en détermine la mesure à cinq cens vingt pieds, les Arabes à quatre cens soixante-quinze, & Gréaves à quatre cens quatre-vingt-un pieds de perpendiculaire. De plus cette hauteur paroît moins extraordinaire, comparée à celle de plusieurs de nos édifices d'Europe, telle, par exemple, que celle de l'admirable dôme de S.<sup>t</sup> Pierre de Rome; si l'on observe que le temple de Bélus avoit une facilité plus grande dans sa construction, en ce qu'il n'étoit bâti que de briques faciles à transporter à une grande hauteur, sans le secours de ces machines nécessaires pour guinder au dessus de nos édifices modernes les énormes pierres dont elles sont construites.

Reste à parler de la position de cette tour si célèbre, & de ses débris actuels, tels que les modernes les ont vûs ou ont cru les voir. Il y a deux opinions à ce sujet, dont la première, quoique la plus généralement adoptée, ne paroît pas néanmoins la plus probable: c'est celle des habitans du pays. La plupart des voyageurs, guidés par eux & par la tradition nationale, ont jugé qu'une ruine à neuf mille vers l'ouest de Bagdad, étoit les débris des premiers étages de la tour de Babel: on appelle ce monument *Karcuf Nemrou*. Ceux qui en font mention (u), le nomment aussi, d'après les gens du

*Tournem. not.  
sur Prideaux.*

*Thévenot, réc.  
de Voyag. l. 1.  
Kirkcr. Œdip.  
Ægyptiac.  
Gréaves, diff-  
fert. of Pyramid.  
p. 68.*

(t) C'est bien moins de cinq mille pieds, que lui donnent certains Auteurs. S.<sup>t</sup> Jérôme & Benjamin de Tudele ont été bien au-delà; & ceci seroit encore peu de chose au gré de Constantin Manasse, auteur Grec, qui l'élève jusqu'à la sphère de la Lune. Voilà un échantillon de ce

qu'il y a à rabattre dans les exagérations de l'antiquité.

(u) Voyez le grand recueil de l'Histoire universelle, en Anglois, d'où je tire cet article. On y a rassemblé & cite les témoignages de tous les voyageurs qui ont vû ces ruines.

pays, *la tour de Nimrod*, ou *les restes de la tour*. On l'aperçoit à une grande distance dans une vaste plaine entre l'Euphrate & le Tigre; rien de grand ni de haut aux environs; ce qui fait que, tout au rebours de ce qu'on remarque généralement par rapport à d'autres objets, elles paroissent plus grandes à une certaine distance que de près: on n'y aperçoit rien d'entier; & ces ruines ressemblent à une espèce de petite montagne dont elles ont beaucoup plus la forme que celle d'une tour; à cette différence près, que la figure en est plutôt carrée que ronde. Cette prétendue tour étoit bâtie de briques cuites au soleil, dont chacune a un pied en carré, & six pouces d'épaisseur. On trouve une couche composée de roseaux mis en pièces, mêlés avec de la paille de froment, & semés de l'épaisseur d'un pouce & demi: quelques-uns les nomment des nattes faites de roseaux & de feuilles de palmiers; d'autres disent que c'est seulement de la paille de l'épaisseur de trois pouces, qui paroît aussi jeune & aussi fraîche que si elle venoit seulement d'être mise. Sur cette couche sont sept rangs de briques; ensuite vient une autre couche de roseaux & six rangs de briques; ces briques sont mises dans une espèce de mortier bitumineux, composé de poix & de terre, de l'épaisseur à peu près d'un pouce; ce qui est la manière dont on bâtit à présent à Bagdad, y ayant dans le voisinage un grand lac de poix. Il y a cinquante de ces rangs de sept & de six briques, de façon que toute la hauteur peut monter à cent trente-huit pieds. Ce monceau a quelques trois cens pas de tour. On ne sauroit y entrer, le tout formant une masse solide, au pied de laquelle quelqu'un a vu seulement une caverne de lion; & vers le milieu il y a une ouverture qui passe tout à travers du bâtiment, & qui a un pied & demi en carré; sans compter une grande fenêtre, au haut de laquelle *la Boullaye-le-Gouz* voulut monter par le moyen d'un croc, mais les pierres en s'éboulant pensèrent l'écraser.

Les voyageurs ne s'accordent pas au sujet de cette tour. L'un dit que Moïse en a fait une description si exacte que la seule vue des ruines suffit pour nous convaincre de la vérité  
de



de ce qu'il en dit : mais un autre déclare que , suivant la description de Moyse , il n'y a point d'apparence que la tour , dont il s'agit , ait été celle de Babel ; & pour cet effet , après avoir rejeté l'opinion des habitans du pays , il regarde comme plus probable celle des Arabes , qui disent que le bâtiment en question a été construit par un de leurs Princes , afin d'y assembler ses sujets en temps de guerre ; & cette explication paroît être la véritable. Les collecteurs Anglois jugent de même de l'autre monument ruiné , où , selon la seconde opinion , se trouvent les débris de la tour , sur l'Euphrate , environ vingt lieues au sud-ouest de Bagdad , près de Felujia. « Ce village , dit Rauwolff , médecin Allemand , qui en 1574 « suivoit le cours de l'Euphrate , est situé à l'endroit où étoit « jadis Babylone ; mais à présent il n'y reste pas une seule maison « où un pâtre puisse se mettre à couvert. Le terrain est si « sec & si aride , qu'on ne sauroit le cultiver ; & si découvert , « que j'aurois été tenté de révoquer en doute que cette puissante « ville ( qui a été une des plus fameuses du monde , située dans « l'agréable & fertile plaine de Scinhar ) eût jamais été en cet « endroit , si je n'en avois pas été convaincu par la situation « & par plusieurs antiquités remarquables que le temps n'a pas « encore tout-à-fait détruites : premièrement , par l'ancien pont « dessus l'Euphrate , dont je vis encore quelques pièces & « quelques arches un peu au dessus de l'endroit où je mis pied « à terre , qui étoient bâties de briques , & d'une prodigieuse « solidité. C'est quelque chose d'étonnant , que les auteurs de « cet ouvrage aient pû bâtir un pont dans un endroit où la « rivière est si profonde , & a au moins une demi-lieue de « largeur. Près de-là étoit la tour de Babel , qu'on peut voir « encore , ayant une demi-lieue de diamètre ; mais si ruinée , « si basse & si pleine de bêtes vénimeuses , que personne n'oseroit « en approcher à la distance d'un demi-mille , horsmis pendant « deux mois de l'année , durant lesquels elles ne sortent pas de « leurs retraites. En allant à Bagdad , nous trouvâmes d'abord « le chemin raboteux & plein de vastes bâtimens , d'arches & « de petites tours , dont plusieurs étoient ruinées , & d'autres «

*Rauwolff's ;  
Travels in  
Eastern parts.*

*Viaggi, t. 1,  
Lett. 17.*

» belles, fortes, & bien dignes d'être soigneusement examinées.  
 » Le clocher de Daniel est entier, bâti de pierres noires, &  
 » habité jusqu'à présent. Il ne ressemble pas mal en hauteur &  
 » en construction à celui de l'église de la S.<sup>te</sup> Croix à Aug-  
 » sbourg; de-là on peut contempler toutes les ruines de l'an-  
 » cienne tour de Babel, la colline où étoit le château, les restes  
 » de plusieurs bâtimens magnifiques, & toute la situation de  
 » l'ancienne ville. » Pietro della Valle, qui étoit à Bagdad  
 en 1616, employa plus de cinq jours pour venir de cette  
 ville jusqu'aux ruines de Babel, qu'il alla voir, prenant sa  
 route le long du fleuve par Ruswania, village où, du  
 temps de Thevenot, on mettoit pied à terre pour se rendre  
 à Bagdad, au lieu de Felujia qui n'en est pas fort loin;  
 mais à son retour, coupant par la plaine, il arriva en deux  
 jours à Bagdad, au sud-ouest de laquelle sont les ruines dont  
 il s'agit. « Au milieu d'une plaine vaste & unie, dit cet ex-  
 » cellent Voyageur, environ à un quart de lieue de l'Euphrate,  
 » dont le cours est en cet endroit vers l'Occident, on voit  
 » un monceau d'édifices ruinés, qui forment une espèce de  
 » montagne de matériaux tellement mêlés ensemble, qu'on a  
 » peine à définir ce que c'est. La figure en est quarrée, &  
 » s'élève en forme de tour ou de pyramide, avec quatre fa-  
 » çades qui répondent aux quatre côtés du monde: mais la  
 » longueur en paroît plus grande du septentrion au midi, que  
 » de l'orient à l'occident, & le circuit, ainsi que je l'ai mesuré,  
 » est de onze cens trente-quatre de mes pas, qui font bien  
 » un bon quart de lieue. La situation & la forme sont à peu  
 » près les mêmes que celles de cette pyramide que Strabon  
 » appelle la tour de Bélus; & je ne doute pas que ce ne soit  
 » la tour de Nimrod en Babylone, comme le lieu s'appelle  
 » encore présentement. Du temps de cet auteur, il ne restoit  
 » rien des escaliers ni des autres ornemens dont Hérodote fait  
 » mention: on ne voit au dehors de l'enceinte de ce prodigieux  
 » monceau, aucunes ruines par lesquelles il paroît qu'une  
 » aussi grande ville que Babylone ait jamais été dans cet en-  
 » droit; tout ce qu'on découvre dans l'étendue de cinquante

ou soixante pas, ne consistant que dans quelques restes de « bâtiment ; & la contrée tout à l'entour étant si unie, qu'on « a de la peine à concevoir qu'une aussi grande ville que Ba- « bylone y ait été autrefois située, ou qu'il y ait eu dans cet « endroit quelques édifices remarquables. Mais pour moi je « suis étonné qu'il y en ait encore tant, puisqu'il y a du moins « quatre mille ans que cette ville a été bâtie, & que Diodore « de Sicile nous apprend que de son temps on n'en voyoit « presque plus rien. La hauteur de cette montagne de ruines « n'est pas égale par-tout, mais surpasse celle des palais les plus « élevés de Naples. C'est une masse informe, dans laquelle on « n'aperçoit pas la moindre régularité : mais dans quelques en- « droits cette masse s'élève en pointes, & est inaccessible ; « dans d'autres on peut y monter aisément, & la surface en « est assez égale. Il y a des vestiges de ravines qu'y font les « torrens : enfin ce n'est qu'une montagne de *confusion*. On ne « sauroit découvrir aucun sentier par lequel on ait monté sur « ce monceau, ni aucunes portes pour y entrer ; d'où l'on « peut aisément conclure que les montées allant en tournoyant « au dehors, & qu'étant les parties les moins solides, elles ont « été détruites les premières, tellement qu'il n'en reste pas la « moindre marque à présent. Au dedans on trouve quelques « grottes, mais si ruinées qu'on peut à peine discerner ce que « c'est. Il y a lieu de douter, à l'égard de quelques-unes d'elles, « si elles ont été bâties en même temps que le reste de l'ou- « vrage, ou faites ensuite par les paylans pour s'y retirer en « cas de besoin : ce dernier sentiment nous paroît le plus vrai- « semblable. Les Mahométans croient que Dieu a renfermé « dans ces cavernes, comme dans une prison, *Harut & Marut*, « deux Anges qu'ils supposent avoir été envoyés du Ciel pour « juger les hommes ; commission qu'ils n'avoient point exécutée « comme ils l'auroient dû, s'avisant de solliciter les femmes « qui venoient leur demander justice. Il paroît clairement par « ces ruines, que la tour de Nimrod a été bâtie de grandes « & d'épaisses briques, comme je l'ai soigneusement remarqué, « faisant pour cet effet faire des trous avec des pics en plusieurs



» endroits : ces briques ne paroissent pas avoir été durcies au  
 » feu, mais séchées au soleil, dont la chaleur dans ce pays est  
 » extrême. En arrangeant ces briques, on n'a employé ni chaux  
 » ni sable, mais seulement de la terre préparée d'une certaine  
 » manière, & pétrifiée ; & dans les endroits qui servent de  
 » fondemens, on trouve des roseaux brisés mêlés avec cette  
 » terre, qui tient lieu de mortier, afin de mieux affermir l'ou-  
 » vrage. Ensuite on aperçoit à certaine distance, en différens  
 » endroits, particulièrement où devoient être les plus forts  
 » soutiens, plusieurs autres briques de la même force, mais  
 » plus solides, durcies dans une briqueterie, & enchâssées dans  
 » de bon bitume ; le plus grand nombre néanmoins est de celles  
 » qui ont été séchées au soleil. On ne peut douter, à mon avis,  
 » que ces ruines ne soient celles de l'ancienne Babel & de la  
 » tour de Nimrod : car, outre la conformité de situation, les  
 » habitans du pays sont du même sentiment, & les Arabes  
 » leur donnent communément le nom de *Babil*, en suivant  
 » leur manière de prononcer, que les Grecs ont aussi suivie,  
 » ajoutant leur *o* double & leur terminaison ; ce qui a fait *Ba-*  
 » *byloon*. Je fis dessiner par mon Peintre une vûe des lieux &  
 » des quatre faces de la tour. » Un auteur Anglois a cru trouver  
 » dans cette masse informe, beaucoup de ressemblance avec  
 » la tour de Bélus, telle que la décrit Hérodote ; & même  
 » selon les différens plans sur lesquels elle fut élevée à diverses  
 » reprises, d'abord en pyramide quarrée par Nimrod, jusqu'à  
 » la hauteur de cent soixante-deux pieds ; puis continuée par  
 » Ninus en pyramide ronde. Je n'ai garde de grossir ce Mémoire  
 » du long système détaillé qu'il donne de toute cette architecture,  
 » tel qu'il l'imagine.

*Mac Gregory*  
*sepulchr. of an-*  
*tients.*

Cet antique monument s'est fort senti des injures du  
 temps, particulièrement aux côtés qui regardent le septentrion  
 & l'occident, d'où une grande quantité de briques a été ôtée  
 & transportée dans une espèce de canal ; les couches de bi-  
 tume avec lequel les roseaux, la paille, la brique sont comme  
 incorporés, sont toujours fermes & entières ; le temps, ni  
 l'air, ni aucun autre accident n'ayant pû les entamer. Les



habitans du pays y ont creusé des cavernes pour s'y retirer; & ceux qui mènent de Bagdad des passagers pour voir ces ruines, ôtent quelques pierres d'un endroit, & les placent dans un autre, afin de pouvoir y monter & en descendre plus facilement. La forme de cette antiquité est très-différente de ce qu'elle étoit autrefois, la première tour étant presque enterrée & couverte de ruines: en un mot le tout est si défiguré qu'on a mille peines à en démêler l'architecture; & c'est ce qui a fait que plusieurs voyageurs, faute de connoissance, en ont fait des descriptions très-embrouillées.

Le malheureux état où est la plaine de Senaar, aujourd'hui stérile & déserte, autrefois si fertile au moyen des grands canaux qu'on y avoit creusés, met un grand obstacle aux connoissances plus certaines & mieux détaillées que l'on pourroit prendre de ces vieilles ruines; joint à la crainte qu'on a des bêtes féroces, qu'on dit y avoir leurs repaires; & plus encore à la sottise des Orientaux, qui se figurent qu'il y a là des trésors gardés par les Génies, & qui croient que c'est ce que les Européens y vont chercher, après s'être munis de bons talismans d'un pouvoir supérieur à celui des Génies: ils sont même fort jaloux de ces recherches. L'obstacle des serpens & des bêtes farouches seroit facile à lever, pour celui qui pourroit fouiller dans ces décombres avec des troupes armées & du feu. Peut-être un jour à venir ce pays désolé appartiendra-t-il à quelque Prince éclairé & raisonnable, qui trouvera dans les ruines de Babel d'immenses curiosités.

Parmi tant d'usages auxquels cet énorme bâtiment fut consacré dans la suite, les premiers furent de servir de forteresse, & d'être employé à l'observation des astres. L'Astronomie, qui a toujours été de grand usage chez les pasteurs Orientaux, devoit encore plus utile quand ils se furent réunis dans une demeure fixe. Un tel établissement exige nécessairement la culture des terres, pour laquelle l'Astronomie étoit tout-à-fait nécessaire à son tour, dans un temps où l'année civile mal

XX.

Bélus fait de  
sa tour un obser-  
vatoire. Astro-  
nomies des Chal-  
déens. Noms  
des Phéniciens.

calculée , n'étoit encore que de trois cens soixante jours , ou peut-être même que de douze lunes. Les cinq jours & un quart , qu'elle avoit de moins qu'elle ne doit avoir , faisoient chaque année retarder les saisons , de sorte qu'au bout d'environ trente-quatre ans , le période d'hiver se trouvoit où avoit été celui d'été ; ce qui caufoit tant de defordres dans les communes affaires de la vie , & ne laissoit connoître au peuple les temps propres aux différentes cultures des terres , que d'une manière si vague , que Bélus sentit sans doute bientôt combien il étoit important d'avoir de plus particulières observations des astres , & d'établir des personnes dont la fonction principale seroit de guider le peuple sur le temps propre à chaque espèce de travail. Il fut le premier , dit Pline , qui acquit des connoissances sur ces matières , & les réduisit en art : *Belus inventor fuit fideralis scientie*. Une science si utile , quelque imparfaite qu'elle fût , en donnant aux hommes quelque lumière , même obscure , sur un point d'une telle importance , ne pouvoit qu'attirer l'admiration du public sur celui qui la possédoit ; que lui procurer des distinctions , & lui mériter la confiance de ses égaux. Les progrès que Bélus y put faire à la faveur de son observatoire , auront augmenté de plus en plus l'estime du peuple pour lui durant sa vie , & contribué à rendre son nom si respectable après sa mort : *Beli quem inventorem celestis discipline tradidit etiam ipsa religio*. La composition d'un calendrier n'étoit pas probablement alors une moindre affaire en Chaldée qu'à la Chine , où on l'a de tout temps regardée comme capitale. Dans tous les siècles , nous voyons les Orientaux occupés à l'étude des astres avec un respect même servile , qui , par la pente naturelle des hommes à la superstition , ne tarda pas à dégénérer en astrologie judiciaire , dont les chimères furent & sont encore aujourd'hui la règle scrupuleuse de toutes leurs démarches.

*Solin , c. 56.*

Ce fut donc Bélus , autant qu'on peut s'en rapporter aux anciennes traditions , qui le premier laissa quelques règles fixes

sur la science Astronomique, & en fit tracer sur sa tour des monumens inscrits sur la brique, qu'on y voyoit encore dix-neuf cens trois ans après (x), lorsque le philosophe Callisthène accompagnoit Alexandre à la première entrée dans Babylone :

*Observationes illæ cælestes, quas Aristotelis mandato Callisthenes Babylone misit, in Græciam pervenerant ; quas quidem annorum fuisse mille nongintorum trium auctor est Porphyrius, ad Alexandri Macedonis usque tempora servatas.... Observationes siderum*

*Similic. de Cælo, l. 1, c. 11, c. 12, p. 123.*

*Epigen. ap. Plin. l. 11, c. 6.*

(x) Les Chaldéens étoient beaucoup plus savans en astronomie que nous ne sommes portés à le croire. Non seulement ils connoissoient le vrai système Solaire, suivant lequel toutes les planètes font leurs révolutions autour du Soleil : mais il étoient parvenus à la connoissance d'un point de théorie très-fine & très-profonde, où nous ne sommes arrivés qu'en dernier lieu, après un nombre infini d'autres observations célestes, facilitées par l'aide des instrumens qu'ils n'avoient pas. Cette théorie des comètes, qui a fait tant d'honneur à M. Halley, leur étoit connue, & probablement mieux qu'à nous, chez qui elle ne fait que de naître. Les comètes n'étoient pour eux ni des signes prodigieux, destinés à pronostiquer aux mortels la chute prochaine des empires ou de ceux qui les gouvernoient, ni des météores sublunaires composés d'un amas d'exhalations inflammables, mais de vraies planètes du système Solaire, parcourans autour du Soleil une ellipse prodigieusement excentrique, sujetes par conséquent à des révolutions périodiques, & visibles seulement dans leur périhélie. Je parlerai plus au long dans la suite de ce point de leurs connoissances, qui probablement ne fut pas acquis dans le siècle dont il est ici question. J'ajouterai seulement, pour confirmer ce que je viens d'avancer

sur leur habileté dans cette science, que rien n'en fait mieux l'éloge que l'approbation donnée à leurs pratiques par ce même Halley, dont le nom est si célèbre parmi les Astronomes de nos jours. Il a fait revivre pour son propre usage, celui qu'avoient les Chaldéens, d'employer une période de deux cens vingt-trois mois lunaires d'environ vingt-neuf jours & demi chacun, la trouvant aussi facile que commode pour prédire les retours des éclipses de Lune & de Soleil à une fort petite erreur près. *Voy. Hist. de l'Académ. des Scienc. année 1742, p. 184.* Plus on fouille dans l'antiquité, plus on reconnoît que c'est trop légèrement que même dans les sciences progressives, nous nous vantons d'avoir fait tant d'acquisitions qui lui étoient inconnues. On parle toujours de la nouveauté des arts & des sciences : il seroit plus juste de parler de leur renouvellement. Le temps voile & dévoile la vérité : il ensevelit autant de choses qu'il en découvre. Nous ne connoissons de peuples instruits que les Romains & les Grecs : c'est d'eux que nous tenons tout. Malgré le progrès des siècles, les Romains l'étoient bien moins que les Grecs ; & ceux-ci, selon l'apparence, bien moins que les peuples du Nil & de l'Euphrate, qui peut-être à leur tour tenoient tout des Indiens.

*coelilibus laterculis inscriptæ.* Ussérius, peu favorable à l'ancien système chronologique, ne disconvient pas que les observations n'aient commencé d'être marquées sur la tour dès le temps de Nimrod. Mais cet ancien Roi n'est pas le premier qui ait eu quelques connoissances du mouvement des astres : elles n'avoient pû échapper à tout un peuple de bergers Chaldéens, habitués à vivre en plein air sous un ciel pur ; ils en avoient sans doute acquis quelque routine dans ces grandes plaines, où pendant la nuit on découvroit l'horizon ouvert de tout côté. Bélus ne fit que faciliter l'observation par un édifice plus commode. Eupolème, cité dans un fragment d'Alexandre Polyhistor, que rapporte Eusèbe, paroît reculer davantage la première origine de cette science, quoique ce qu'il dit là-dessus ne soit pas fort net. Il écrit qu'Abraham, durant son séjour en Égypte, enseigna aux prêtres Égyptiens les principes de l'Astrologie « dont Abraham lui-même, » continue-t-il, à ce qu'il semble, & les Babyloniens furent » les auteurs, & dont la première invention est dûe à Énoch, » non aux Égyptiens : car, au rapport des Babyloniens, le » premier qui exista fut Bélus, vulgairement nommé Chronos : » il eut deux fils, un autre Bélus & Chanaan. Celui-ci en- » gendra Chanaan, père des Phéniciens, qui eut pour fils » Choum, nommé par les Grecs *Asbolos*. Son frère Mestraïm » fut le père des Ethiopiens & des Égyptiens. Les Grecs » disent qu'Atlas a été l'inventeur de l'Astrologie ; mais Atlas » est le même qu'Énoch fils de Mathusalem, qui tenoit des » Anges de Dieu même, les connoissances qui sont par- » venues jusqu'à nous. » Ce passage d'Eupolème n'est pas bien pur : je soupçonne qu'Eusèbe en a altéré le texte ou celui de Polyhistor, en y mêlant quelque chose du sien, sur-tout sur la fin. Car il me paroît d'ailleurs très-vrai-semblable, que l'original attribue de grandes connoissances astronomiques au père des Phéniciens, peuple si fameux par ses navigations, & qu'il fasse descendre cette nation d'Énoch. C'est en effet ce que signifie son nom *Ben-anac*, que les modernes

*Eupolem. ap.  
Eusèb. præpar.  
ix. 17.*



modernes ont corrompu en celui de *Phénices* (y). Si l'on en croyoit là-dessus les Chaldéens eux-mêmes, leurs connoissances à cet égard seroient d'une merveilleuse ancienneté. Au rapport de Cicéron & de Diodore, ils ne se vantoient pas moins que d'avoir plus de quatre cens soixante-dix mille ans d'observations célestes. Mais Critodème & Bérose leur principal historien, qui fait remonter l'antiquité de cette nation à quatre cens trente-deux mille ans, ne datent leurs observations astronomiques que de quatre cens quatre-vingt-dix ans avant les plus anciens temps connus de la Grèce. Épigène, qui les pousse plus loin, ne les fait antérieures que de sept cens vingt ans à cette même date. Car je ne crois pas qu'il soit nécessaire de corriger le texte de ces auteurs, en lisant quatre cens quatre-vingt-dix mille, & sept cens vingt mille : j'en dirai les raisons ci-après.

Il paroît que Bérose, dans son histoire Chaldéenne, avoit judicieusement distingué les temps certains, dont on pouvoit s'assurer par de fideles monumens, des temps fabuleux qu'il

(y) Bochart a bien senti que *Phénicien* étoit une corruption de *Ben-anac* ; mais ce sçavant homme, qui nous a tant appris de choses satisfaisantes sur les origines des peuples & de leurs noms, n'a pas, ce me semble, rencontré juste sur celui-ci, qu'il explique *filii torquatorum* ; parce que les anciens Phéniciens portoient des *colliers*. Cette raison est petite & douteuse. *Anac* est un mot vraiment oriental : il en a tout le caractère. Il se trouve aussi dans la langue Grecque, qui nous en peut donner la signification : en grec *Ἀναξ*, c'est-à-dire *reges*. Homère s'en sert en ce sens dans le commencement de l'Iliade. Ce terme étoit répandu au loin, & a duré long-temps. Le premier des Rois du Bosphore Cimmérien se nommoit Arch-anax, ce qui ne signifie autre chose que *primus Rex*. Les Grecs se servoient de ce même mot pour

désigner les astres, en particulier Castor & Pollux. Chez eux les Anaces étoient les douze grands Dieux (Voy. *Pausan. in Eliac.*) tous ou presque tous divinités orientales & planètes. Ainsi il me paroît très-probable qu'*Anacim*, chez les anciens Orientaux, signifioit les Rois, les Dieux, les astres : choses à peu près synonymes chez ces peuples Sabeïtes. Je crois donc que *Ben-anac* veut dire la race des Dieux, les fils du Ciel ou des astres, la nation des Rois. Il n'est pas étonnant que les Phéniciens se soient donné à eux-mêmes ce nom par orgueil, ou qu'ils l'aient reçu, soit des Orientaux leurs voisins, admirateurs de leurs richesses, soit des peuples sauvages chez lesquels ils abordèrent, & fondèrent leur immense puissance. Ces peuples, qui n'avoient aucune connoissance des climats éloignés d'eux, ni de l'art des

Cicero. de Divinat. 1. 19. II. 46.

Diodor. l. II.

Beros. ap. Apollodor. Enchiridion. & Syncell.

Epigen. ap. Plin. loc. cit.

# XXI.

Temps fabuleux des Chaldéens. Première enfance de cette Nation. Dynasties antérieures à Bêlus, selon le Syncelle.

n'avoit pas laissé de rapporter, peut-être même avec quelque complaisance. Tel est l'amour naturel de tout historien pour les antiquités de sa nation, plus commun encore parmi les Orientaux & les Grecs, qui recevoient avec avidité ces sortes de fables, & n'avoient pas l'usage de mettre dans la discussion de l'histoire l'examen critique que nous y apportons. N'étant pas dans l'intention de mêler d'évidens mensonges avec le petit nombre de témoignages historiques qui nous restent sur les véritables faits de ce temps-là, je n'ai pas daigné commencer l'histoire de la monarchie Assyrienne par ces contes puérils, me bornant à la fixer au temps dont les auteurs sacrés & profanes s'accordent à nous montrer la certitude. Les Chaldéens avoient, ainsi que les Égyptiens, les Phéniciens, & autres peuples de Palestine, un certain nombre de générations, chacune d'une merveilleuse longueur, sur laquelle s'appuyoit leur antiquité. Elles s'accordent fort bien avec celles des peuples ci-dessus nommés pour le nombre; ce qui fait voir qu'il y avoit là-dessus dans toute cette partie du monde une opinion généralement répandue, une tradition à peu près commune, dans laquelle les premiers écrivains de chaque

grandes navigations, dûrent naturellement donner ce nom à leurs maîtres, à leurs conquérans; ainsi que les Américains en pareil cas ont appelé les Espagnols, les *filz du Ciel*, les *ensans des Dieux*. Je trouve en Khanaan, dans les redoutables *ensans d'Enac*, de la race des Géans, près de qui les autres hommes ne paroissent que comme des sauterelles (Num. XIII, 29.) les Phéniciens appelés par leur vrai nom. Le premier d'entre eux qui pénétra dans la Grèce fut *Inachus*: jusqu'à lui la Grèce est aussi peu connue dans les anciens monumens que les terres Australes. Les *Enacim*, selon les Hébreux, étoient les *Géans*. En effet c'étoient les *grands*, les *puissans du pays*. Mais cette fable des Géans n'est fondée que sur ce que l'on a en-

tendu dans la suite d'une grandeur de stature ce qui n'étoit qu'une grandeur de puissance; comme lorsque Pausanias donne dix coudées de longueur au corps d'Altiérius fils d'Anax, fils de la Terre, in *Attic*. Telle est la source de toutes les histoires merveilleuses, quand on les examine de fort près. Qui sait si dans les siècles à venir on ne croira pas que les *Grands* d'Espagne étoient des Géans! La grandeur à laquelle Nimrod éleva sa puissance lui a dû faire donner le surnom d'*Anac*. De-là sont nées deux fausses opinions; l'une qu'il étoit Géant, l'autre qu'il étoit né en Phénicie: car quelques auteurs l'appellent *Tyrius Belus*, à moins que ce nom n'ait été ainsi écrit, par erreur, pour *Syrius* ou *Assyrius*.

nation ont également puisé. Toutes ces traditions recueillies par Bérofe chez les Chaldéens, par Sanchoniaton en Phénicie, par Manéthon en Égypte, contenant les temps purement fabuleux de l'Orient, doivent former un article à part, comme très-peu digne d'entrer dans un narré historique, où la vérité commence à se montrer à travers les ténèbres de l'antiquité. On ne doit pas néanmoins passer tout-à-fait sous silence ces fables, où il y a une espèce de théogonie & cosmogonie, puisqu'on y trouve les premières opinions des hommes dans le temps de l'enfance du genre humain, & qu'on y entrevoit comment ces contrées, lorsqu'elles se dégagèrent de l'inondation, furent peuplées de gens venus de plus loin. Ce qui concerne les Chaldéens à cet égard, est contenu dans les fragmens de Bérofe, d'Abydène, d'Apollodore, d'Alexandre Polyhistor, & de Jule Africain, recueillis par le Syncelle.

A la suite de ce premier temps fabuleux des Chaldéens, on en trouve deux autres de courte durée, très-incertains aussi (raison pour laquelle je ne m'y suis point arrêté), mais dont il faut pourtant convenir que l'existence n'est pas dénuée de quelque raison ni de quelque autorité. Eusèbe & le Syncelle, qu'on doit d'abord présumer n'avoir écrit que d'après quelques auteurs antérieurs à eux, ne regardent pas Belus comme le plus ancien des Souverains qui aient régné en Senkar, ni par conséquent comme le même que Nimrod. Ils admettent avant lui deux dynasties, l'une de rois Chaldéens, l'autre de rois Arabes. La première de sept Rois, durant deux cens vingt-quatre ans, commence par *Eue-Chus*: c'est celui-ci qui, selon le Syncelle, est le même que Nimrod, & qui a fait bâtir Babel où il avoit sa résidence. Le Syncelle appelle quelquefois ce Roi *Euty chius*, donnant à son nom une tournure grecque, sorte d'altération à laquelle les écrivains de sa nation sont très-sujets en copiant les noms orientaux: comme il appelle aussi, par erreur, le second roi *Chosmajholos* pour *Chamos-bel*. Je soupçonnerois volontiers que ce nom d'*Eue-Chus* étoit déjà grécisé dans sa première partie par les auteurs que copie le Syncelle,

V. Syncell.  
p. 20, 26.

405-X85, le fils de Chus. Après Zinzir, dernier Roi de cette dynastie, suit, par droit de conquête ou autrement, une autre dynastie de six rois Arabes, commençant à Mardocentès, & finissant à Nabonnabe, durant deux cens quinze ans. On ne trouve les noms que de cinq de ces Rois, y ayant une lacune au nom du second, & à la durée de son règne, facile néanmoins à suppléer au moyen du total. La somme des deux dynasties est de quatre cens trente-neuf ans & demi, après lesquels commence le règne de Bélus & de ses successeurs, tels qu'ils sont mentionnés dans le canon de Jule Africain. Scaliger n'a pas fait difficulté d'admettre ces deux dynasties, dont il fixe le commencement vers la fin du xx.<sup>e</sup> siècle de la période Julienne, l'an avant l'ère vulgaire 2725, donnant à toute la durée de l'empire voisin des deux fleuves, jusqu'à Sardanapale, dix-neuf cens cinquante-deux ans : de sorte que, selon lui, l'établissement du pouvoir monarchique en Senaar fut de plus de quatre siècles & demi antérieur au temps que j'admets ici comme véritable. Il croit que Bélus, la vingt-septième année de son règne en Aslyrie, conquit sur le dernier roi de la dynastie Arabe le royaume de Babylone, qu'il joignit à ses propres États. Je dirai en peu de mots mon sentiment sur ces deux dynasties antérieures à Bélus. Il faut convenir d'abord que cette opinion, qui alonge la durée des monarchies voisines de l'Euphrate, est plus raisonnable que celle des Chronologistes modernes, qui voudroient la supprimer presque entièrement, malgré le témoignage uniforme de l'antiquité. Tout nous indique en Chaldée une grande ancienneté de temps, des mœurs qui se forment, un commencement de connoissances acquises ; n'y eût-il que l'édifice de cette fameuse tour, & les observations astronomiques dix-neuf siècles avant Alexandre ; deux points qui ne sont pas d'un peuple tout nouvellement sorti de la barbarie. Ce n'est donc pas sans quelque fondement qu'on pourroit présumer qu'avant ceci il y avoit déjà dans ces cantons quelque forme de police & de gouvernement réglé, sans lequel les talens d'un peuple,

*Scaliger. Can.  
Jugug. l. 11.  
p. 157.*



& son aptitude aux ouvrages utiles n'ont pas coutume de se développer; & que Belus, lors de son invasion en Senaar, y trouva une Puissance déjà toute établie, à laquelle il ne fit que succéder par droit de conquête. Mais j'observe d'un autre côté, 1.<sup>o</sup> qu'en matière historique, les faits, lorsqu'ils n'ont rien d'impossible, lorsqu'ils sont précis & fondés sur de suffisans témoignages, sont plus forts que les raisonnemens par lesquels on croit les détruire: 2.<sup>o</sup> qu'il n'est guère possible de nier que Belus est le même que Nimrod, l'identité étant trop bien prouvée par la construction de la tour: 3.<sup>o</sup> que les calculs de la Vulgate sont incompatibles avec toute autre opinion: 4.<sup>o</sup> qu'on ne sauroit supposer que Bel-Nimrod régnoit déjà en Assyrie avant que de venir à Babylone; le texte de la Bible disant formellement qu'il sortit de Babylone pour aller s'établir en Assyrie: 5.<sup>o</sup> Que rien ne favorise l'existence de ces rois Chaldéens en Senaar, naturels du pays selon le Syncelle, lorsqu'on voit que la première domination y fut établie par une colonie d'Arabes du pays de Chus, *q̄r-X̄z̄*, comme il le dit lui-même: 6.<sup>o</sup> que le Syncelle, contre sa coutume, ne cite personne en rapportant le canon de ces deux dynasties; ce qui ne laisse pas de donner quelque soupçon. Le Syncelle, selon l'usage de son temps, ne connoissoit de calcul que suivant les dates peu fidèles des Septante. Il voyoit évidemment, par l'autorité de l'Écriture, qu'il n'y avoit pas de Souverain en Senaar plus ancien que Nimrod, contemporain de Phaleg, & de la construction de la tour: il sentoît que les calculs du canon Assyrien, commençant par Belus, ne quadroient pas avec le temps de Nimrod, selon les Septante. Il a donc fallu rapprocher ces temps; ce qu'il a fait au moyen de ces deux dynasties, dont il me paroit presque évidemment avoir emprunté les noms de ceux d'une dynastie qui en effet a long-temps après régné à Babylone depuis Nabonassar jusqu'à la conquête de ce Royaume par Assaradon, roi d'Assyrie. Le simple parallèle des noms montrera si cette conjecture est sans réalité.

ROIS DE BABYLONE  
antérieurs à Bélus,  
suivant le Syncelle.

ROIS DE BABYLONE  
postérieurs à Sardanapale  
& à Nabonassar, selon le  
canon mathématique de  
Ptolémée, dont on croit  
que Béroë est l'auteur.

NOMS CHALDÉENS  
de ces Rois.

Porus.

Abius.

Oniballus.

Zinzirus.

Mardocentes.

Sifimardacus.

Nabius.

Parannus.

Nabonnabus.

Porus.

Nabius.

Iricballus.

Chinzirus.

Mardocempad.

Misfesimardacus.

Nadius.

Apronadius.

Nabonidus.

Pour (ز).

Nabo ou Abia.

Oan-baal ou Irak-baal.

Chan-far.

Mar-dack-khan-path.

Mis-fesach-mar-dack.

Nabo.

Pour-nabo.

Nabo-adon.

Nabonide étant le dernier des Rois sur lequel Cyrus fit

(ز) Pour, c'est-à-dire *Deus*. Nom de tout temps commun dans l'Inde, où l'on voit encore une ancienne & célèbre Idole dans le royaume d'Arakan nommée *Pora*. Outre ces Rois-ci, & le fameux *Porus* vaincu par Alexandre, on trouve dans l'histoire un Roi nommé *Poricaanus* (Pour-khan), & en Perse *Sapor* (Schah-Pour), sans parler des noms de diverses contrées, *Suppara*, *Sitpour*, *Visapour*, & peut-être même *O-phir*. Observons néanmoins que, selon le sentiment de Chardin, *Pour* en ancien Persique signifie *fils*, & non pas *Dieu*: il explique *Schah-pour* par *fils de Roi*.

*Nabo*, c'est-à-dire *Oraculum*, *Propheta*, *Divinus*. *Abia*, c'est-à-dire *Pater Domini*.

*Oan-Baal*, c'est-à-dire *Extra-neus Dominus*, ou *Anax-Baal*, c'est-à-dire *Rex Deus*, ou *Irak-Baal*, le Dieu de l'Irak.

*Khan-far*, c'est-à-dire *Princeps Rex*. Le titre de Khan a toujours été commun dans toute l'Asie.

*Mar-dack-khan-path*, c'est-à-dire

*Dominus parvus Princeps Pater*. *Mar herus*, *Magister*, *Dominus*: ce mot est commun dans cette signification en plusieurs langues. *Dach*, *parvus*, *juvenis*, comme dans *Evilmerodac*, dont le nom signifie *malus Dominus parvus*, le méchant petit Roi, *Path*, peut-être *Pater*, autrement *Phather*, mot commun en tant de langues, comme *Jah-phet*, c'est-à-dire *Jach-pater*.

*Mis-fesach-mar-dack*, c'est-à-dire *Rex astrum Dominus parvus*. *Mis*, peut-être *Rex*; du moins ce titre de *mis* ou de *mas* se trouve-t-il en tête de la plupart des noms Puniques des rois Numides; *Mas* - finisse, *Mis-ipsa*, *Mas-tanabal*, *Mis-ezetul* & beaucoup d'autres. *Sesach* est le nom d'un des astres adorés dans le nombre des divinités Babyloniennes: on peut croire que c'est *Mercur*, sur ces paroles d'Hétychius, Σεχες, ὁ ἑρμῆς ἀσὴρ βαβυλωνιοί.

*Pour-Nabo*, c'est-à-dire *Deus Divinus*, autrement *Filius Divinus*.

*Nabon-Adon*, c'est-à-dire *Divinus Dominus*. V. sur ceci Voss. & Seld.

la conquête de l'empire, le Syncelle en paroît avoir fait choix pour le placer le dernier des dynasties avant la conquête de Bélus. Il me semble donc, tout bien examiné, que ces deux dynasties doivent être rejetées, & qu'il faut s'en tenir à l'histoire vraie, ou du moins plus vrai-semblable, de la première fondation du pouvoir monarchique en ces contrées par Bel-Nimrod, dont je vais reprendre le récit.

Après tant de grandes entreprises, après avoir jeté dans la Babylonie les premiers fondemens du plus ancien empire que l'on connoît en Orient, « Nimrod en parut, & vint en Assÿrie où il batit Ninive & les rues de cette ville: il y batit aussi Chalach & Resen, grande ville entre Ninive & Chalach. » Je dis qu'il vint en Assÿrie, & *egressus est Assÿr*; & non, comme on l'explique d'ordinaire, qu'Assÿr sortit de Senaar, & vint batir Ninive. Bochart, le plus savant & le meilleur guide que l'on puisse choisir dans l'interprétation de l'histoire orientale, a prouvé invinciblement que c'étoit ainsi qu'on devoit expliquer ce passage. Pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur le texte de la Genèse, où ce dixième chapitre est employé à donner le dénombrement généalogique & géographique des races & des colonies de chacune des trois parties du monde. Toutes y sont exactement rapportées dans leur ordre. Il est ici question des provinces de la portion de *Cham*, à l'occasion de quoi l'auteur sacré fait mention de ce que celle-ci avoit usurpé sur la portion de *Sem*, savoir, la Babylonie & l'Assÿrie. Ailleurs il détaille les provinces de la portion de *Sem*, qu'il dit être la Perse, l'Assÿrie, l'Arphachad (l'Adiabène nommée de même par Ptolémée l'Araphachite) la Lydie & la Syrie. Il n'a pas sans doute interverti dans l'endroit en question un ordre si bien suivi par-tout ailleurs par divisions & sous-divisions, pour y intercaler hors d'œuvre quelques lignes sur la géographie de Sem, qu'il va bien-tôt détailler. De plus il dit que le commencement du règne de Nimrod fut à Babylone; ce qui suppose que ce Prince régna dans la suite ailleurs: c'est-à-dire, comme il ajoute peu après, à Ninive, dont il fit la capitale de tout son empire, selon

XXII.

Retraite de  
Bel Nimrod  
en Assÿrie.  
Explication  
de paroles de  
la Bible: elles  
doivent être  
prises dans un  
sens géogra-  
phique.

Genes. X, 11.

Thalég. IV, 12.

le rapport des historiens profanes, d'accord en ceci avec l'Écriture, lorsqu'ils racontent que Babylone & Ninive étoient toutes deux sous la domination de Bélus, premier fondateur de la monarchie Assyrienne. Ces divers témoignages conformes sont d'un grand poids. Mais si l'on pouvoit douter que cette explication ne fût la véritable, il ne faudroit que voir un autre texte de la Bible, où l'Assyrie est nommée la terre de Nimrod. « Ils ravageront la terre d'Assyrie par l'épée, la terre de Nimrod par le glaive: ils nous délivreront de l'oppression des Assyriens, &c. » Isaïe dit nettement que la colonie & les villes de Chaldée doivent leur fondation au roi d'Assyrie: *Ecce terra Chaldaeorum: iste populus aliquando non erat: Assur fundavit eam deserticolis; erexerunt arces ejus, suscitaverunt cales ejus.* Ainsi le même Prince qui, au rapport de la Genèse, bâtit les villes de Senair, fut aussi celui qui vint bâtir Ninive; & y placer la capitale de son empire. Certainement Isaïe, en nommant *Assur*, ne veut parler que d'un Assyrien ou du roi de Ninive, de la race de Cham; non d'Assur, qu'on dit être de la race de Sem; puisque tout le monde convient que ce n'est pas ce dernier qui a bâti les villes de Chaldée (a). De plus, le titre *deserticola* ou *siticola*, que le Prophète donne à la colonie, & qu'on explique par *ii qui prius in deserto sub tentoriis habitabant*, ne peut convenir qu'aux Arabes Scénites du désert de l'Arabie sèche, qui avoient pour Chef Nimrod, natif du pays de Chus; & non Assur, fils de Sem, qui n'étoit pas de race Arabe. Xénocrate a bien désigné Nimrod en l'appelant *l'assyrien de Chus*, Ἀσσυριος τῆς Σούδος: c'est de lui, dit-il, que l'Assyrie a reçu son nom; & quoiqu'il prenne ici Assur pour le nom personnel d'un homme, plutôt que d'une contrée, il le désigne assez par son pays natal, pour qu'on ne puisse le prendre pour un fils de Sem.

*Mich. vi, 6.*

*Is. l. XVIII, 13.*

*Vatabl. l. c.*

*Xénocrat. Chron. lib. I, apud Ezym. magn.*

XXIII.

Il y a peut-être encore par là, revêtu des lions.

On peut conjecturer que la retraite de Nimrod en Assyrie ne fut pas tout-à-fait volontaire. La Bible rapporte que le

(a) *Assur* (A-sar) signifiant à la lettre le Roi, comme A-syrie signifie le royaume, la meilleure manière de

traduire, Ἐσσεγισσὺς ἐστὶν Ἀσσυρία, ἔc. seroit peut-être Ἐσσεγισσὺς ἐστὶν ὁ βασιλεὺς τῆς Ἀσσυρίας, ἔc. il alla bâtir Ninive, ἔc.

commencement



commencement de son règne fut à Babel; ce qui peut indiquer que, dans la suite, il ne regna plus là, mais ailleurs. La tradition que nous avons vûe, porte qu'il étoit mal d'accord avec une partie des siens sur leurs projets, & que ce fut par ce motif qu'il quitta les plaines de Senaar, pour aller, en remontant le fleuve, chercher d'autres possessions. De telles dissensions sont fort ordinaires parmi les colonies d'un pays nouvellement découvert. Nous avons lû dans Abydène, que depuis que Babylone fut ceinte de murs, ce Prince ne parut plus dans le pays; & l'on peut remarquer qu'il y a des auteurs qui donnent au nom de Nimrod une signification passive, l'expliquant, non par *révolté*, mais par *celui contre qui on s'est révolté*. Philon l'a traduit aussi par *transfugium*. Il est donc fort probable qu'une partie de sa troupe soulevée contre lui, le força d'abandonner son premier établissement pour en aller plus loin chercher un autre; & qu'elle vécut dans l'indépendance de son premier Chef, jusqu'au temps de son fils Ninus, qui remit la Babylonie sous le joug. Diodore dit formellement que Ninus fit la conquête des villes de ce pays à l'aide d'un renfort qu'on lui envoya d'Arabie; ce qui seroit véritablement inexplicable dans le plan de cette histoire, tel que je le donne ici, si l'Assyrie & la Babylonie étoient toujours restées sous la domination d'un même Prince. Mais cette manière de mettre son récit d'accord avec le texte de la Bible est fort naturelle, à moins que l'on n'aimât mieux dire que Diodore s'est trompé en attribuant au fils une conquête faite par le père (b).

Gurtler, orig.  
Mund. 1. 7.  
30.

L. II.

Ce Prince, déjà âgé, ne fit sans doute que jeter les fondations de Ninive. Peut-être la Bible, en faisant ici mention des rues de cette ville (c) nous indique que Nimrod ne fit

XXIV.  
Il fonde Ninive, Chalach & Refen en Assyrie.

(b) Nimrod s'étant emparé des provinces d'Assur, ne les ravagea pas en tyran, mais les remplit de villes & se fit aimer de ses nouveaux sujets avec autant de passion que des anciens; en sorte que les historiens, qui n'ont point assez approfondi ce  
Tome XXVII.

point, ont cru qu'il s'étoit servi des Assyriens pour se soumettre les Babyloniens. Rollin, Hist. anc. t. I, p. 19.

(c) Il y a dans l'original *Reheboth*, que l'on traduit ordinairement par *plateas urbis*, les places de Ninive.  
. H

*Chal. Hist.*  
*Strab. l. XI.*

*E. A. Phil.*  
*IV, 12.*

*Id. Phil. c. 23.*  
*Xenoph. Anab.*  
*Eccl. lib. III,*  
*p. 308.*

qu'en tracer le plan. Elle dut à son fils Ninus sa grandeur & son opulence, ainsi que son nom : car il est plus naturel de le tirer de Ninus même que de Nimrod, à moins que ce Prince ne le lui ait donné en vue de son fils même, comme on pourroit l'induire de la signification de Nin-nave, *filii habitatio*. Ainsi je remets à parler de cette ville dans l'histoire de son règne, & de Babylone dans celui de Sémiramis, qui y fit tant d'embellissémens. Chalach, c'est-à-dire *vieille ville*, vers les sources du fleuve Lycus (la rivière des loups) fut la capitale de la Chalacène mentionnée par Strabon dans le voisinage de l'Adiabène (*Adiave*, le pays des loups). *Resen* est un nom commun à plusieurs villes de ces contrées; mais aucune n'est entre Ninive & la Chalacène, que celle que Xénophon appelle *Larisse*, nom purement Grec & non pas Assyrien. Peut-être que cet auteur a défiguré ce nom en y joignant l'article, quand les gens du lieu lui dirent que c'étoit la ville de *Resen* (Hébr. *Leresen*), Il la décrit ainsi d'une manière qui se rapporte fort bien à ce qu'en dit Moïse.

« Les Grecs arrivèrent au bord du fleuve nommé le Tigre » dans une grande ville nommée Larissè, autrefois possédée par » les Mèdes, aujourd'hui déserte. Son circuit étoit de deux pa- » rasanges (huit milles), ses murailles de vingt-cinq pieds de » large & de cent pieds de haut, bâties de briques cuites sur » une assiette de pierres de vingt pieds de hauteur. Le roi de » Perse eut beaucoup de peine à s'en rendre maître dans le » temps qu'il enleva l'empire aux Mèdes, & n'en vint à bout » qu'à la faveur d'un brouillard qui fit perdre courage aux ha- » bitans. Il y a près de-là une pyramide de pierre d'un plèthre » de base (cent pieds) & du double d'élévation. » L'écriture

Le Targum de Jonathan nomme ce lieu Platiath-Kartha (*plateas urbis*) & les deux villes suivantes *Pariath* & *Telassar*; en même temps qu'il explique que ce fut Nimrod, non Assur, qui les vint bâtir en Assyrie, après s'être séparé des constructeurs de la tour, lorsqu'il recon-

nut leurs criminelles intentions. Mais Bochart, *Phal. IV, 20*, croit que Rehoboth étoit une ville particulière, la même que Ptolémée appelle *Birtha* sur le Tigre, au dessus de l'embouchure du Lycus : c'étoit une ville très-forte au temps des rois de Perse.

donne à Resên le nom de *grande ville*, plutôt, à ce qu'il semble, pour la distinguer de quelqu'autre moindre ville du même nom, que pour marquer qu'elle surpassoit Ninive en étendue ; ce qui n'est guère probable. Cependant Ninive n'ayant reçu son accroissement que sous le règne suivant, peut-être Resên fut-elle d'abord plus considérable que Ninive : ce qu'on peut induire d'un passage d'Étienne le Géographe, si Telané, dont il parle, est la même ville que Resên. « Telané, dit-il, est une très-ancienne ville de Syrie, où le roi Ninus faisoit sa demeure, avant qu'il eût bâti Ninive. » *Resên* signifie *frenum*, nom qui, selon le sentiment d'un auteur moderne, lui avoit été donné, parce qu'elle tenoit en bride les peuples voisins.

*Suppl. Byzant. hist.*

*Leonaers, anal. II, 7.*

L'étendue des contrées possédées par Nimrod depuis les montagnes d'Arménie jusqu'au confluent des deux fleuves, s'il a possédé tout ce pays à la fois, paroît former un royaume assez considérable, comprenant partie de la Sufiane, la Babylonie, la Chaldée, la Sitacène, la Mésopotamie, l'Assyrie, & partie de l'Adiabène ; en langage de la Bible, *Chus, Senaar, Chasdim, Argad, Aram-nahalsaim* ou *Pandan-aram, Assir & Arphaxad*. Il le seroit même trop pour un premier établissement fait par une colonie dans un pays sauvage ; & l'on pourroit en douter, si l'on ne devoit en juger comme de ceux que nous faisons nous-mêmes dans les pays nouvellement découverts, ou comme de ces migrations des anciens barbares de l'Europe, Celtes, Germains, ou autres qui, se répandant tout-à-coup sur un pays voisin, y envahissoient plus de terrain qu'ils n'en occupoient en effet. Il y a lieu de croire que, comme dans la Louisiane, par exemple, nous avons, dans un espace de cinq cens lieues de long, plusieurs forts & habitations séparées par de grandes distances, dont les intervalles restent occupés par les naturels du pays, de même les places occupées en Senaar par la colonie des Arabes, & les villes qu'ils y avoient fondées, n'empêchoient pas que les premiers habitans du pays ne restassent encore en possession d'une grande partie du terrain, & mêlés aux conquérans,

XXV.

Étendue  
de l'empire de  
Nimrod.

auxquels ils s'incorporèrent peu à peu sous les règnes suivans. C'est ainsi que l'invasion de Jofué dans la Palestine n'empêcha pas les petites nations Chananéennes de s'y conserver en beaucoup d'endroits au milieu des Hébreux, jusqu'à ce que la puissance Assyrienne, consolidée de longue-main, eût enfin absorbé & les Hébreux mêmes, & ces petites nations à demi détruites, dont les Chefs, dans leur état le plus florissant, n'avoient pour l'ordinaire eu sous leur pouvoir qu'une seule ville ou quelques habitations. On pourroit fortifier cet exemple par beaucoup d'autres plus récents, n'y ayant pas de meilleure manière de juger comment se sont autrefois passés les événemens des siècles peu connus, que par la comparaison des faits de même espèce arrivés dans un temps moderne.

## XXVI.

Sida, femme  
de Bel. S'il est  
le même qu'O-  
rion, Sisenfius,

Cedren. com-  
pend. hist. p. 21.  
Siden, de Dios  
Syri. II. 4.

Pherecyd. ap.  
Apollodor.  
Voy. Fourmont,  
Mém. de l'Ac.  
s. XIV.

Bélus, dans sa nouvelle demeure, eut quelques guerres à soutenir contre les nations voisines du côté du septentrion. Nous verrons bien-tôt par le récit de quelques anciens écrivains, dont l'autorité ne me paroît pas au dessus de tout soupçon, qu'il y perdit la vie dans un combat. Cedrenus lui donne pour femme *Sida*, c'est-à-dire, comme l'explique Selden, *pulchra femina*. Il croit que c'est Baaltis ou Atlarte; ce qui est fort plausible, si l'on prend Bel pour le Soleil même; mais en le prenant pour un homme, sans avoir recours aux Divinités ni aux autres astres, il est fort simple que la femme du roi Bélus ait été nommée Siddah, *la belle femme*, si tant est que son nom soit parvenu jusqu'à Cedrenus, écrivain si peu digne de foi; & qu'il l'ait puisé dans quelque historien original. On peut ici trouver un indice que Bélus mis après sa mort au nombre des divinités du Sabéisme, est le même que la constellation d'Orion. *Sidé* étoit femme d'Orion: son nom n'est autre que celui de *Madame* (*Saiddah*, *Domina*; *Said*, *Dominus*, *Nobilis*, de la racine Chaldéenne *soud*, *dominatus* *fuit*.) Orion étoit Géant & grand Chasseur ainsi que Nimrod; raison pour laquelle, dit Cedrenus, on a joint un chien à la figure de cette constellation: & la chronique d'Alexandrie s'explique ainsi là-dessus. « De la race de Sem (on a voulu dire de Cham) étoit Chus l'Éthiopien, qui engendra Nimrod »



le Géant, grand Chasseur & fondateur de Babylone. Ce « dernier fut deifié après sa mort par les Perses, & mis au « nombre des constellations célestes sous le nom d'Orion. » Il y a du moins plus d'apparence à ceci qu'il n'y en a qu'Orion ait été Abraham, Isaac, Jacob & Laban, comme l'auteur moderne que j'ai cité en marge l'avance sur les plus étranges conjectures qu'il soit possible de se figurer. Le même Cédrenus parle ailleurs de Bélus, à qui il donne pour femme Junon sa sœur, fille comme lui de Jupiter Picus, qui après avoir régné trente ans en Assyrie, laissa ce royaume à son fils & à sa fille, pour aller fonder un autre empire en Italie. Il ne donne à Bélus que deux ans de règne : il ajoute qu'il fut ainsi nommé, *quod celestiter noveretur*, voulant, selon l'apparence, dériver ce nom oriental du Grec Βαζαω. En un mot, il brouille toute l'antiquité, les noms, les temps & les faits, comme n'ont que trop coutume de le faire la plupart de ces chétifs écrivains de l'empire Grec : on diroit qu'ils ont pris à tâche de débiter encore plus de fables que les anciens Grecs leurs prédécesseurs.

*Ibid. p. 16.*

De tous les fils de Bel-Nimrod, Ninus est le seul dont le nom nous soit parvenu. On ne le connoît même que sous le nom général de *fils* (Nin, *filus*.) Tant d'auteurs anciens s'accordent à dire que Ninus étoit fils de Bélus, que ce fait paroît hors de contestation. Cependant si les partisans d'Hérodote & du système moderne de Chronologie vouloient le mettre en doute, on pourroit leur citer ces paroles d'Hérodote, qui fait descendre de ces deux Princes-ci les anciens rois de Lydie. « Le premier des rois de la dynastie des Héraclides régnant à Sardes, fut Argon, fils de Ninus, fils de Bélus, fils d'Alcée, fils d'Hercule. » Ce n'est pas que je veuille insister sur cette prétendue généalogie, dont les partisans de celui qui la rapporte seroient, je crois, fort en peine de se démêler; non plus que sur l'autorité d'un historien qu'il est assez inutile de consulter sur les règnes de ces deux Princes, ainsi que sur l'ancienne histoire d'Assyrie, dont il n'a peut-être rien su, ou du moins dont il n'a presque rien dit. Il n'a

*Hérod. 1, 6.*

connu que les noms de Belus & de son fils, sans même savoir, à ce qu'il paroît, qu'ils aient régné en Assyrie. Or c'est un fait que personne ne nie; la dispute ne roule que sur le temps (d). On prétend que Nimrod ayant perdu un autre de ses fils, pour se consoler de sa mort, en fit faire une représentation, par où l'art statuaire ayant premièrement pris naissance, l'a donnée ensuite à l'idolâtrie proprement dite.

Il n'est point  
de la même  
nature.

XXVII.  
Ses dernières  
années, sa  
mort, sont im-  
portants. Si c'est  
la même que  
Cham, ou que  
Canaan.

Il n'est point  
de la même  
nature.

L'Écriture ni l'histoire Grecque ne nous disent rien de la mort de ce Prince. Les Juifs modernes, plus hardis, & toujours ignorans en chronologie, prétendent qu'il fut tué par Elâû, grand Chasseur comme lui, & qui vouloit lui enlever un habit merveilleux qui avoit appartenu à Adam, & que Nimrod avoit eu de Cham son aïeul. La propriété de ce vêtement étoit telle que celui qui le portoit se rendoit sans peine maître des bêtes sauvages. Les Orientaux, ainsi qu'Homère & Hérodote, ne font guère de contes sans les charger du petit détail de circonstances propres à faire croire

(d) Quoique Moïse l'Arménien tienne que Belus soit le même que Nimrod, qu'il dit être fils de Mitrain, & dont il fait la généalogie en ces termes : *Chus engendra Mitrain, Mitrain engendra Nebroth*, il ne pense point que Ninus ait été son fils, & met entre eux deux quatre générations complètes dans la ligne de Cham, ce qu'il confirme par les synchronismes de la ligne de Japhet, où l'on trouve cinq générations complètes entre Belus & Sémiramis, qui succéda à Ninus. Il se conforme en ceci au sentiment d'Abydène. « Ni-  
» nus, dit celui-ci, (*Abyd. Orig. l. I,*  
» *ap. Mof. Chor.*) fut fils d'Arbel,  
» qui l'étoit de Chaïal, qui l'étoit  
» d'Aneb (Anubis, Anab-assar) qui  
» l'étoit de Bab, qui l'étoit de Bel...  
» Après le Beau, tué par Sémira-  
» mis, étoit fils d'Aram, qui l'étoit  
» d'Hermès, qui l'étoit de Gélam,  
» qui l'étoit d'Amasias (Amasis ou  
» A-moses), qui l'étoit d'Aram, qui

l'étoit d'Armenac, à qui Bélus «  
ôta la vie dans une guerre. » Sur ce  
témoignage Moïse l'Arménien rai-  
sonne ainsi : « Mitrain se trouve à la  
troisième génération depuis Cham, «  
à la quatrième depuis Noé; ce «  
qu'on ne lit ni dans notre version «  
(de la Bible) ni dans aucune «  
chronique; si ce n'est dans celle «  
d'un savant Syrien, à laquelle je «  
crois devoir m'arrêter. Mitrain, «  
comme l'on voit, est l'Égypte. «  
Grand nombre de chroniques di-  
sent que Nebroth, qui est le même «  
que Bélus, étoit Ethiopien : ils l'ont «  
cru ainsi, parce qu'il venoit d'un «  
pays limitrophe de l'Égypte. Au «  
surplus si les années ne sont pas «  
marquées dans la ligne de Cham, «  
non plus que dans notre ligne de «  
Japhet, on peut remplacer les dates «  
par la comparaison des trois lignées. «  
Abraham dans celle de Sem, Ninus «  
dans celle de Cham, Aram dans «  
la nôtre, se trouvent à l'onzième «

que le narrateur est bien informé : ils savent le jour même de la mort de Nimrod, marquée en ces termes dans le calendrier Syrien, *8 de tamaz (juillet) mort de Nimrod : la malédiction soit sur lui.* Moysé l'Arménien, d'après son prétendu manuscrit Chaldéen du roi des Parthes, en fait un récit fort chargé de circonstances, dont voici l'abrégé. « Haïc, l'un des plus considérables de la nation des Géans, s'opposoit de toutes les forces à la domination qu'on y vouloit introduire. Il souleva une partie d'entre eux contre les entreprises de Belus, & fut le boute-feu d'une guerre, dont tout l'avantage demeura à ce dernier. Haïc, bien résolu de ne se pas soumettre, tira de Babylone son fils Armanac, & l'emmena vers le septentrion dans la terre d'Ararat, avec toute sa famille, au nombre d'environ trois cens personnes, auxquels se joignirent bien-tôt quantité d'autres mécontents. C'est lui que la nation Arménienne reconnoît pour son auteur. Les propositions d'une paix avantageuse que Belus lui envoya faire, ne furent pas capables de le ramener à l'obéissance. Mais »

*Haïc, relaté  
1, 2.*

*Moysé l'Arménien  
1, 2.*

» génération : Après, le douzième, qui mourut jeune en possesseur à Ninus, ce qui s'accorde avec le récit d'Abydène, auteur sur lequel on peut compter. Il me semble donc que ceux qui disent que Ninus est le même que Bel ou le fils de Bel sont dans l'erreur à cet égard. Les temps, ni les lignées ne s'y rapportent pas bien. Comme l'un & l'autre ont été des Princes très-fameux, on les aura confondus ou fait suivre, en joignant les temps anciens à d'autres plus recens. Ce qui revient assez à ce que dit Céphalion : *Nous avons commencé par marquer au devant de notre ouvrage la suite de chaque lignée particulière, tirée des tables Royales. Mais nous savons que les Rois ont ordonné de ne faire aucune mention des hommes de l'antiquité méchans ou sans vertu ; mais de rapporter seulement les descendants des chefs illustres qui*

*ont été à la tête des affaires, sans perdre inutilement le temps aux autres.* Pour moi je suis ce que je trouve dans les livres Grecs ; soit que les Grecs les aient traduits en leur langue, soit que quelque Chaldéen, comme Arius & plusieurs autres, les aient écrits de leur propre mouvement ou par l'ordre exprès d'un Prince. » (*Mosès* (Gen. 1, 4.) J'ai rapporté cette énonciation critique en entier, parce qu'elle est d'un auteur assez ancien & peu connu ; non que j'y fasse aucun fond : car il est démenti par le plus grand nombre des auteurs tant Chaldéens que Grecs, dont il veut s'appuyer, tels que Béroë & Céphalion. *Olim in Asia regnaverunt Assyrii. His Ninus Beli filius imperavit.* (Céphalion, ap. Syncell. p. 167.) Moysé l'Arménien, qui vivoit probablement dans le V.<sup>e</sup> siècle, est un écrivain assez simple & crédule.

» bien tôt il apprit que le Titan Bélus s'avançoit pour l'y forcer  
 » avec toute sa troupe. A cette nouvelle, voyant qu'il ne lui  
 » restoit de ressource que dans la mort de son ennemi, il en-  
 » voya ses fils combattre l'armée de Bélus dans le vallon. Pour  
 » lui se fiant en sa force à tirer de l'arc, il s'approcha avec  
 » quelques gens d'armes de la colline sur laquelle Bélus étoit  
 » posté, & d'une flèche perçant son armure, le jeta mort par  
 » terre. A ce coup hardi, l'armée prit la fuite pleine d'épou-  
 » vante. Haïc donna le nom d'*Haïchia*, ou vallée *Haïcaine*,  
 » au lieu où la bataille s'étoit donnée (Haïca est le nom ordi-  
 » naire de l'Arménie chez les nationaux). Il fit embaumer &  
 » renvoya le corps de Bélus, qui fut honorablement inhumé  
 » dans un lieu élevé en présence de ses femmes & de ses en-  
 » fans. » Ce fait est peut-être apocryphe, cependant il se trouve

*Raleigh, hist. of  
the World, I,  
10, 7.*

encore ailleurs. L'amiral Raleigh, un des habiles hommes  
 qu'aient eus l'Angleterre, parle dans son Histoire universelle,  
 de la guerre que Bélus fit à Sabath, roi d'Arménie, & de  
 ce canton de la Scythie, que Bérofé appelle *Scythia vaga*  
 (probablement la Sicasène, entre l'Araxe & le Cyrus),  
 guerre qui donna naissance à celle que Ninus, poursuivant  
 l'entreprise commencée par son père, eut contre Barzanès,  
 fils de Sabath, qu'il réduisit enfin à lui payer un tribut. A  
 la vérité je n'ai pû découvrir où Raleigh, qui ne cite per-  
 sonne, mais qui est ordinairement très-fidèle, & connu pour  
 un écrivain d'une prodigieuse lecture, a puisé ce fait, que  
 je ne trouve ni dans Justin, ni dans Diodore, qui parle  
 néanmoins de la guerre que se firent les deux fils, sans rien  
 dire de celle que les deux pères s'étoient faite, ni dans les  
 fragmens de Bérofé & d'Abydène. Ce dernier seulement  
 fait mention en passant d'une guerre où Armenac, fils d'Aram,  
 perdit la vie en combattant contre Bélus. On a vû que Bélus,  
 dans la chronique Arménienne, porte le nom de Titan.  
 Abydène, après avoir parlé de Nimrod, ajoute immédiate-  
 ment quelque chose sur une guerre que Titan fit à Cronos  
 ou Saturne : sur quoi Shuckford juge que le Titan d'Aby-  
 dène est Nimrod ; & que Cronos, à qui il fit la guerre,  
 est

*Abyd. ap. Mos.  
Chron. I, 7.*

*Shuckf. Hist.  
profan. IV, 7.*



est Mistrain ou l'Égypte, se fondant pour ce dernier point sur un passage d'Eupolème qu'il a mal rendu. Servius, d'un autre côté, rapporte que Bélus fut l'hôte & l'ami de Saturne son contemporain : *hunc Belum Saturni temporibus regnasse, ejusdemque Dei hospitem fuisse tradunt.* Mais Bel-Nimrod, à qui quelques auteurs donnent le surnom de Titan, a chez d'autres, & en particulier chez Eupolème & chez Eusèbe celui de Cronos même. Ici les noms sont si souvent brouillés, & les faits si obscurs, qu'en vain voudroit-on tenter de les éclaircir. A peine même de tels auteurs, qui n'ont écrit que tant de siècles après celui dont ils parlent, mériteroient-ils d'être cités, si l'on ne devoit présumer qu'ils ont puisé ce qu'ils racontent dans des sources plus voisines. Titan (c'est-à-dire *terra ignis*) & Bel sont deux noms du Soleil. Tous deux, ainsi que Cronos (couronné) sont des titres de Rois vers l'Euphrate, comme celui de Pharaon vers le Nil. On peut encore trouver quelque ressemblance entre Nimrod & les Titans qui firent la guerre au Ciel, ou les Géans qui voulurent l'escalader. Mais tous ces demi-parallèles ne sont naitre que des conjectures mal soutenues d'ailleurs, & selon l'apparence, ce n'est pas à Babylone qu'il faut chercher l'histoire des Princes Titans.

Eusèbe fixe la date de la mort de Bélus à la vingt-huitième année de Tharé, quarante-trois ans avant la naissance d'Abraham : *Thare anno vigesimo octavo Assyriorum Rex primus Belus mortuus est, quem Assyrii Deum nominaverunt ; & alii dicunt Saturnum, atque filio suo regnum tradiderunt : vocabatur autem Ninus.*

Ninus bâtit un tombeau à son père près la tour, ou plutôt dans la tour même. Élien rapporte qu'au temps qu'il fut détruit, par ordre de Xerxès, à ce que l'on croit, on y trouva un sépulcre ouvert, au dedans duquel étoit un cadavre embaumé dans des huiles aromatiques. Un auteur moderne décrit ainsi les restes vrais ou prétendus de ce monument. « Ninus fit un sépulcre pour son père Nimrod, au bas de la tour, taillé dans le roc, au pied de la petite colline, autour «

*Encl. Cas.  
Chap. I. 1. 2.*

*Strab. l. XVI.  
Ælian. var.  
hist. XIII. 3.*

*Mac. Gregory  
sepulchr. et an-  
tients.*

» de laquelle la tour est bâtie. Ce lieu de sépulture est une  
 » double grotte composée de deux autres grottes l'une dans  
 » l'autre, & dans chacune desquelles il y a six sépulcres, deux  
 » de chaque côté intérieur, les sépulcres ayant huit pieds de  
 » longueur, six de largeur, & autant de hauteur. Dans les sé-  
 » pulcres, à la main droite, est un siège de toute la longueur  
 » du sépulcre, large de trois pieds, & haut d'un & demi;  
 » on voit que les grottes ont été construites en faisant une  
 » ouverture dans la tour après qu'elle eût été bâtie, ce qui se  
 » remarque à l'ouverture, qui est irrégulière, & aux briques  
 qu'on a été forcé de mettre en pièces. »

XXVIII.

Il est mis  
 au nombre des  
 Dieux. Du  
 nom de Baal.

*Etymolog.  
 magn.*

Ce Prince, le premier qui soit parvenu à l'immortalité par la gloire des conquêtes, par la fondation d'un grand empire, & plus encore par le noble travail d'avoir habitué les hommes vagabonds aux formes d'un gouvernement réglé, si desirable pour leur propre bonheur, fut après sa mort adoré comme un Dieu sous le nom de *Bel* ou *Baal*, par son fils & par le consentement unanime de la nation qu'il avoit formée. C'est la fameuse divinité de l'Orient, sur-tout dans les pays habités par les colonies Arabes & par les nations Chanaanéennes. A Babylone & en Assyrie, on prononçoit ce mot *Bel*, & en Phénicie, *Baal*; ce qu'il est aisé de remarquer à l'inspection des noms propres usités en Phénicie ou chez les colonies Puniques, à Tyr, à Carthage, en Numidie, &c. *Jihobal*, *Annibal*, *Adherbal*, *Manastabal*, &c. composés, comme on le fait, de l'assemblage des noms des Dieux & des astres. Les Chaldéens l'écrivoient même souvent ainsi; & le mot se prononçoit avec beaucoup de variété par les gens du pays ou par les étrangers, selon les différentes dialectes, *bal*, *bel*, *pal*, *pil*, *pul*, *phal*, *phul*, à ce qu'il paroît par les noms propres de ce temps, *Baltazar*, *Beltarès*, *Nabopalassar*, *Sardanapale*, *Teglathphalassar*, *Pul*, *Phul*, *Pilezer*, &c. Mais si Bel-Nimrod a été, comme on l'assure, mis au nombre des Dieux, il est constant aussi que dès-lors, ou même avant lui, ce nom de Bel étoit consacré à la Divinité; & que la célébrité de ce titre dans le paganisme de l'orient

le rendit odieux au peuple Hébreu de la race de Sem, dont les auteurs, dès le temps d'Enos, avoient consacré à Dieu le nom solennel de Jaoh (celui qui existe) sous lequel il se plaçoit à être invoqué, rejetant en particulier, tandis qu'il en adoptoit encore d'autres, celui de Baal profané par le culte impie des peuples voisins. *Et locutus est Deus & dixit. Ego sum Jaoh; & apparui Abraham, Isaac & Jacob ut Deus omnipotens* (Baal Schaddai) *& nomen meum Jaoh non indicavi eis.... Ait Dominus, vocabit me Vir-meus (ilchi), & non vocabit me ultra Baali, & auferam nomina Baalim de ore ejus, & non recordabitur ultra nominis eorum.* Baal signifie en général *Dieu, Seigneur, Maître, Souverain*: sur-tout il signifie le Soleil, Divinité suprême de la religion Sabéenne, fort antérieure au culte des idoles & des hommes déifiés. Ce titre éminent fut d'abord donné à l'astre lumineux qui, selon la première opinion des Phéniciens, est le seul Dieu suprême du Ciel; puis à plusieurs des moindres astres, selon la dévotion que chaque particulier ou chaque contrée avoit à une étoile ou à une autre; quelquefois aussi chez les Chaldéens au ciel même en général. Dans la suite on le donna, par flatterie, aux Rois & aux statues des morts, à tout ce qui étoit revêtu d'une grande puissance, & méritoit des respects. Si ce titre se trouve seul, il désigne le Soleil, ou en général un Dieu quelconque, de quelque nation que ce soit; & l'un n'est pas l'autre: le Baal de Phénicie (à moins qu'il ne soit question du Soleil) étant aussi différent du Bel de Babylone, que Jupiter Ammon peut l'être de Jupiter Capitolin. Pour particulariser ce titre, on le joignoit à quelque autre nom, comme Baal-Bérith, le *Dieu de l'Alliance*; Bel-Schuth ou Sabaoth, le *Dieu des armées*; Bel-pe-or, le *Dieu de la lumière* (e). Le Baal de la mer à Sidon, est

*Exod. vi, 3 r.*

*Osee, ch. 1 r.*

*Sanctionnat. epi  
Phu. Bih.*

*Enstath.*

*Van Dal. de  
Oracul.*

*Selden, II, r.*

(e) *Elagabal*, dérivé d'*Hal-gabal*, c'est-à-dire *Deus rotundus*, est le Soleil. *Selden, de D. Syr. II, 1, p. 149.* C'étoit aussi une pierre ronde par le bas, finissant en cône pointu, sorte de *Bétyle* ou *Fetich*e adoré chez les peuples Orientaux adonnés à cette

espèce de culte. C'est une matière que je traiterai plus amplement, quand il sera question de la religion des *Fetiches*, fort répandue autrefois dans l'Orient, & encore aujourd'hui en Afrique.

*Hesych. Lexic.*

pour les Grecs *Jupiter Thalassius*. Comme Baal désigne le Dieu suprême, les Grecs confondant toutes les idées des Orientaux avec les leurs, rendent presque toujours ce nom par celui de *Zeus* ou de *Jupiter*, Divinité suprême dans leur religion. Cependant Baal, Dieu des nations de *Cham*, est fort différent de Jaoh-pater, Dieu des nations de *Sem*, très-connu aussi des nations de *Ion*, mais connu de nom seulement. La seule race choisie entre les nations de *Sem* avoit conservé les justes idées d'unité, de sainteté & de toute-puissance attachées au nom ineffable sous lequel le vrai Dieu vouloit être adoré d'elle; & que les autres nations perverties dans leur croyance ont fait passer aux peuples d'Europe, chargé de mille désignations fausses, & toutes idolâtres. A plus forte raison rien ne ressemble moins aux Baals orientaux que les Zeus ou Jupiters Grecs, que ce prétendu Prince qui avoit sa Cour & sa demeure sur le mont Olympe, que ce Roi effectif, né & inhumé dans l'isle de Crète, &c. Les Grecs néanmoins ne s'en sont pas tenus là: attachant parmi eux au mot *Zeus* l'idée de Divinité suprême, ils ont ainsi nommé tous les grands Dieux des autres nations; ils en ont usé à cet égard à peu près comme ils ont fait aussi pour plusieurs autres de leurs Dieux, dont ils avoient pris le nom des Orientaux, tels que Vénus, Cronos, Bacchus, Hercule, Thémis, Vulcain, Demeter, &c. dont en conservant le nom ils ont changé l'histoire qui, chez eux, n'a plus rien d'oriental. La moindre ressemblance dans le mot ou dans l'idée leur a suffi pour faire des synonymes de choses très-différentes, & pour passer bientôt après du synonyme à l'identité; par où ils ont brouillé à tel point les temps, les personnes & les faits, qu'ils ont rendu l'histoire ancienne, déjà si ténébreuse, presque entièrement méconnoissable: de sorte qu'il est difficile de dire, si dans l'étude des anciennes origines & des premiers siècles, les auteurs Grecs, de qui nous tenons presque tout ce qui en reste (les originaux étant perdus) nous servent plus, par ce qu'ils nous en apprennent réellement, qu'ils ne nous nuisent en le transmettant d'une telle manière. On ne peut



trop insister sur ces mauvaises traductions Grecques des noms orientaux ; source perpétuelle d'erreur, si, en lisant un auteur, on n'a grand soin de distinguer le simple fait qu'il raconte, d'avec les idées nationales qu'il a dans l'esprit en écrivant, d'avec les rapports imaginaires qu'il s'y figure, tirés soit de sa langue, soit de la théologie, soit des traditions fabuleuses & défigurées de son propre pays. Le nom de Baal se trouve à la vérité parmi les Dieux des Grecs ; mais ce n'est pas Jupiter, c'est Apollon ou le Soleil même. On le trouve assez communément parmi les peuples de l'Europe, chez qui les colonies Phéniciennes l'avoient sans doute porté. En Crète, *A-belios* ; en Laconie, *Bela* ; dans les Gaules, *A-bellio* ; en Bretagne *Belatuc-ader* ; à Rome, *Bellona*, *Vulcanus*, c'est-à-dire *Belcain* ou *Baal-kan* : car les Romains à l'imitation des Étrusques, de qui ils tiroient leurs rites religieux, prononçoient ce nom *Fal*, *Vol* ou *Vul*. Tous ces noms signifient également *Dieu*, *Déesse*, *Soleil* ; quelquefois aussi *Roi* ou *Royal*, comme dans le nom de *Cynbelinne*, ancien roi des Bretons ; dans celui de Ballen, c'est-à-dire *montagne royale*, en Phrygie, près du fleuve Sangar. Il y a d'autres montagnes ainsi nommées dans le même sens, en Espagne près de Cadix, colonie Tyrienne, dans la grande Grèce près de Thurium (*f*) : chez les Grecs & chez les Latins, *A-Pollon*, c'est Phœbus ; c'est le Soleil, ou le *Dieu* par excellence ; c'est exactement la même Divinité si célèbre chez les Gaulois sous ce nom de *Belen* : aussi les inscriptions antiques joignent-elles souvent les deux noms par un pléonasmé assez commun, *Apollini Beleno* : aussi César met-il Apollon au nombre des grandes divinités des Gaulois ; & Aufone donne le titre de *Phabitus* au prêtre Gaulois du dieu Belen. L'herbe jusquiame, appelée en latin *apollinaris*, a, selon la remarque de Dioscoride, en langue Celtique, un nom équivalent à *Belinuntia* : les Hongrois la nommoient *Belend*, les Espagnols *Veleno* (*g*).

Græc. inf.  
orig. 87, 1.

Cambden.  
Ptolema. de  
Flammarie.

Sallust. Fragm.  
Fuchsius. ap.  
Schol. A. J. J. J.

Vit. Græc.  
Inscript.  
Cels. x. l. vi.  
Gall. l. vi.  
Athen. de gre-  
fec. Banegal.

V. Brokers.  
orig. Celsus.

(f) De même *Baal-nun*, Baleine, c'est-à-dire *Rex piscium*.

(g) Cette herbe est venimeuse ;

les Celtes s'en servoient pour empoisonner leurs flèches ; de-là est venu aux Latins le mot *Venenum*.

Enfin si l'Apollon des Grecs est armé de flèches, c'est parce qu'en leur langue *βέλος* signifie *flèche*, & *βαλλειν* *darder*; le tout faisant allusion aux rayons que darde le soleil (*h*).

## XXIX.

Sous le nom de Dieu, il a pu désigner si souvent la divinité à l'idolâtrie.

Le premier monarque d'Assyrie fut donc mis au nombre des Dieux sous ce titre de *Bel*, approprié de son temps à désigner les puissances du ciel ou de la terre (*i*); & si l'on met à part la folie des apothéoses, pour ne faire attention qu'à cet usage si commun chez les anciens peuples, inspirés par le sentiment d'une reconnaissance aveugle & peu judicieuse pour la mémoire de ceux qui avoient bien mérité de leur nation, on trouvera que, parmi les héros de l'antiquité, peu d'entre eux se sont rendus aussi dignes que lui de cet honneur immodéré. Je ne m'éloignerois pas de croire qu'en le mettant au nombre des Dieux, on n'adora pas d'abord son idole ou sa représentation, mais que l'on suivit les principes du Sabéisme alors en vogue. Cette religion reconnut d'abord pour Dieu le soleil, puis les astres, la lumière, & le feu considéré comme un type du soleil. On vint dans la suite à se figurer que les souverains & les héros alloient, au sortir de cette vie, habiter les astres, y présidoient, les régissoient, les animoient, restant immédiatement unis aux intelligences qui les font mouvoir.

1. *Le soleil*,  
2. *la lumière*,  
3. *le feu*.

(*h*) Ce n'est pas sans raison, dit Servius, que tant de Rois d'Orient portent le nom de Belus: car dans la Religion de tous ces pays on adore le Soleil, qu'ils nomment en leur langue *Hel*, d'où les Grecs ont tiré le mot *ἥλιος*; en y ajoutant le digamme & à la fin une terminaison, ils ont fait *Βήλος*, & ont donné par honneur à leurs Souverains ce nom du Soleil. *Hal* de même en Punique signifie *Dieu*. Les Assyriens, dans leurs sacrifices, donnent également ce nom au Soleil & à la planète Saturne. Cette remarque de Servius n'est vraie qu'en partie. C'est une absurdité à lui de dire que les Orientaux ont joint le digamme Éolique à un mot

de leur langue. *Bel* & *el* sont deux mots orientaux très-distincts; le premier signifie *Dieu*, *Seigneur*: le second *fort*, *puissant*: mais il est tout ordinaire que l'un & l'autre se dise épithétiquement de Dieu, du Soleil, des astres & des Rois.

(*i*) Il faut que ce titre soit d'un usage bien ancien, puisqu'on a donné aux deux fils du premier des hommes les noms de *A-bel*, c'est-à-dire le *Seigneur*, & de *Cain* ou *Kan*, c'est-à-dire *Prince*, *puissant*. Ces noms se sont perpétués par un usage si constant, qu'il n'y a jusqu'à ce jour aucun siècle où l'on ne trouve en Asie plusieurs personnes qui les ont portés.

Dans cette façon de penser, les deux cultes furent confondus, celui de la planète & celui du héros qui l'habitoit, jusqu'au temps où le second prévalut tout-à-fait sur le premier, lorsqu'on oublia celui de la divinité physique & naturelle, pour ne s'occuper que de l'adoration de l'homme déifié en elle; ce qui est, ce me semble, la première & véritable origine du commun paganisme. L'astre auquel le fondateur de l'empire Assyrien fut uni par son apothéose, est probablement le Soleil même, du moins c'est lui qu'on trouve le plus souvent désigné par le titre de Baal: *Hoc regis (Beli) nomen ratione non caret: nam omnes in illis partibus solem colunt. A sole regi nomen impositum*, dit Servius: mais il ajoute ailleurs que Belus est la planète Saturne aussi-bien que le Soleil. *Belus primus est Assyriorum quos constat Saturnum, quem eundem & Solem dicunt, Jannemque coluisse. Apud Assyrios Bel dicitur, & Saturnus, & Sol. Saturni stellæ illius erraticæ nomen Nimrodo tribuunt*, dit aussi Cedrenus: & l'on a vu plus haut que le rapport d'Eusèbe s'accorde avec ceci. On trouve un autre Bélus, roi d'Assyrie, uni à la planète Mars (Arès): mais c'est un petit-fils de celui-ci. Cependant Suidas ne laisse pas d'ajouter que ce mot Baal, en langue Assyrienne, signifie la planète Mars qui préside à la guerre; emploi qu'on donne à ce Dieu chez tous les peuples, & qu'il partage avec *Bellone* chez les Latins. Enfin nous avons déjà vu, par le rapport de plusieurs auteurs cités ci-dessus, que ce Prince fut adoré, après sa mort, sous le nom d'Orion, par lequel je suis plus porté à entendre l'*Orus* ou l'*Hérès* des Égyptiens, c'est-à-dire le *soleil d'Orient*, que la constellation connue dans nos globes célestes sous ce nom d'Orion, remarquable néanmoins par deux étoiles de la première grandeur.

Ce sentiment qui me paroît ici le plus probable sur le genre d'apothéose de Belus, quoique plus conforme au dogme du Sabéisme, & confirmé par les témoignages qu'on vient de lire, n'est pas cependant le plus généralement suivi. L'opinion commune est que le culte qu'on lui rendit, donna naissance en Orient à l'idolâtrie proprement dite, par où

*Serv. in Jannem.*  
1, 676.

*Idem.* 733.

*Cedren. Comp.*  
*l. 1. c. 14.*  
*Chron. l. 1.*  
p. 2.

*Suid. Lexic.*  
Θε 25.

*Supr. f. 26.*

l'on entend le culte des représentations humaines figurées. Néanmoins cette opinion ne porte sur aucun fait positif. On sait à la vérité que Ninus consacra dans la grande tour un temple à son père. On prétend aussi, d'un autre côté, qu'aux environs de ce temps-là, Sarug, natif de la ville d'Ur en Mésopotamie, commença d'introduire parmi les hommes le culte des idoles, en faisant des figures humaines, non en bois, pierre ou métal, mais en peintures plates & images colorées représentant des hommes célèbres: que son petit-fils Tharé, père d'Abraham, fit ensuite de petites statues d'argile cuite, qu'il donnoit pour être adorées comme des Dieux. Mais personne ne dit que Ninus eût placé une idole dans le temple élevé à son père, ni qu'aucune des figures ci-dessus mentionnées représentât ce roi Bélus. Il y a même quelque apparence que c'est sur ce que l'Écriture dit simplement que les ancêtres d'Abraham, demeurant au-delà de l'Euphrate, avoient adoré des Dieux étrangers, que l'on a depuis, sans autorité suffisante, chargé leur histoire de ces circonstances, qui les font inventeurs de l'art statuaire, par lequel le culte des idoles s'est étendu dans le monde. Quoiqu'il ait été certainement reçu de bonne heure chez les peuples orientaux, il est probable cependant que ce ne fut que dans un siècle postérieur à celui de Bel & de Ninus. Il l'est aussi que Bel est le premier d'entre les Souverains dont on se soit avisé de faire un Dieu après sa mort, en joignant son culte à celui des Divinités dominantes dans la religion du pays; & qu'il est vrai de dire en ceci, que c'est à son occasion que l'idolatrie, si l'on entend par-là le culte d'un homme déifié, s'est premièrement introduite en Orient. « Bélus, dit S.<sup>t</sup> Cyrille, homme fier & arrogant, le plus ancien des rois d'Assyrie, fut le premier des Souverains à qui ses sujets rendirent les honneurs divins. C'est de son fils Ninus, qui lui succéda, que la monarchie Assyrienne a reçu son premier éclat. »

XXX.  
 Temps & durée de son règne.

Bel-Nimrod régna cinquante-cinq ans, dont on peut présumer que plus de la moitié fut employée à l'établissement de sa puissance en Senaar, à la fondation de Babylone, & à la

*Suidas, Σερχ.*

*Epiphani. Hæres. l. l. 5. 6.*

*Isa. XXIV, 2.*

*Cyrrill. in Jo. l. l. III.*

»

»

»



la construction de la grande tour d'observatoire; de sorte que ce fut environ après la trentième année de son règne que l'on commença d'y marquer la première des années astronomiques, sur laquelle les annales Chaldéennes continuèrent à se régler dans la suite, soit par cette ère, qu'on peut nommer *Callisthénienne*, du nom de celui qui nous l'a fait connoître; soit par l'ère subléquente de Nabonassar, suivie dans le canon Babylonien de Ptolémée. Le reste de la vie de Bel-Nimrod se passa dans l'exécution des diverses entreprises ci-dessus rapportées. Torniel ne voudroit dater les premières années de son règne qu'après la construction de Babel: mais un tel ouvrage ayant sans contredit exigé beaucoup de temps, ce seroit supposer à ce Prince une vie de trop longue durée; car il faut présumer qu'il étoit âgé au moins d'environ vingt-cinq ans, lorsqu'il fut reconnu pour chef de la colonie. Il paroît ainsi plus naturel de commencer à compter son règne du temps de l'invasion en Senaar, ou du moins de celui où il jeta les fondemens de sa première ville. Les anciens Chronographes varient beaucoup sur la durée de ce règne: les uns conviennent qu'elle est peu certaine, tel que Castor, en ces termes: *Primo quidem ordine reges Assyriorum, generis & imperii seriem à Belo ducentes, locavimus; quanquam de ejus imperii tempore certa & aperta notitia non constet. Nominis quidem agimus memoriam: à Nino quoque chronographiæ principium duximus, & in Ninum Sardanapali successorem desinimus.* Les autres la font plus courte que cinquante-cinq ans, & grand nombre la font plus longue: sans m'arrêter à l'examen critique de ces opinions diverses, je suis ici le rapport de Jule Africain. Les raisons qui me le font préférer, sortent des preuves qui vont être déduites, & de la co-incidence du temps où, selon lui, Bélus a vécu, avec celui de *Phaleg* ou de la dispersion des hommes, selon la Bible vulgate, & avec celui où Babel fut bâtie, selon le même texte. Il résulte aussi de tout le canon Assyrien dressé par Africain, que le règne de Bélus, fondateur de la Monarchie, s'écoula dans le cours du xxv.<sup>e</sup> siècle de la période Julienne, & du xxiii.<sup>e</sup> avant l'ère vulgaire.

*Jul. Afric. apud Syncell. p. 26.*

*Annal. sacr. ad an. M. 1931.*

*Castor, apud Syncell. p. 206.*

Je dis donc que la première année du règne de Bel-Nimrod est . . . . . Avant l'ère vulg. 2263.

qu'à partager en deux parties les cinquante-cinq années de son règne, à supposer qu'il en eût mis trente à bâtir Babel & sa tour; & qu'au bout de ce temps il fût allé faire de nouveaux établissemens en Assyrie, la trente-unième année de son règne, étant co-incidente avec la première des observations astronomiques gravées en brique sur la tour, cette trente-unième année est . . . 2233.

$$2263 - 30 = 2233.$$

Que l'année de sa mort, après cinquante-cinq ans de règne, est . . . . . 2208.

$$2263 - 55 = 2208.$$

### P R E U V E S.

XXXI. I. L'empire d'Assyrie fut divisé à la prise de Ninive par Arbace, après quatorze cens cinquante-neuf ans de durée, l'an 805

Preuves & calculs chronologiques.  
Voy le premier  
Mém. t. XXI.

$$805 + 1459 = 2264.$$

Donc la première de 1459 est . . . . . 2263.  
Cette première preuve s'appuie à la vérité sur le calcul total de Jule Africain: mais les autres preuves ci-après employées, montreront qu'il est juste en effet. Sa concordance avec elles, & avec les dates mentionnées dans le texte Hébreu de l'Écriture, fait assez voir que le récit de cet auteur est le plus véritable, & qu'il n'avoit écrit qu'après de bons originaux que nous n'avons plus sous les yeux.

II. L'intervalle depuis l'éclipse de soleil centrale, en 585, jusqu'au siège mis devant Ninive par Arbace, est de deux cens vingt-trois ans. L'intervalle depuis le commencement du siège, qui dura trois ans, jusqu'à la fondation de la

monarchie, est de quatorze cens cinquante-six ans.

$$585 + 223 + 1456 = 2264. \quad \text{Avant l'ère vulg.}$$

Donc *idem* . . . . . 2263.

III. Phaleg, c'est-à-dire *division, dispersion*, tire son nom de la division des langues, ou de la dispersion des peuples. De quelque manière que l'on veuille l'entendre, soit que *Phaleg* soit le nom d'un homme, ou qu'ainsi que les *Pélafges* de la Grèce, il soit celui de la nation qui vivoit dispersée; on demeure d'accord que ce temps concourt avec celui de la construction de la tour, par conséquent avec celui de Bel-Nimrod. Ce temps marqué dans l'Écriture à l'an 2247, tombe dans la première partie du règne de Bel. Que l'enfant d'Heber ait été nommé *Phaleg* vers l'âge de puberté, où pour l'ordinaire on imposoit les noms, c'est-à-dire vers quatorze ou quinze ans.

$$2247 - 14 = 2233.$$

IV. Lors de l'entrée d'Alexandre dans Babylone, en 331, il y avoit une suite de dix-neuf cens trois ans d'observations astronomiques inscrites sur la tour d'observatoire. Ce fait fut vérifié par Callisthène.

$$331 + 1903 = 2234.$$

Donc la première des observations est . . . 2233.

Ce qui co-incide avec la fin de la première partie du règne de Bel.

Que l'on voie, dit avec raison Huber, dans l'excellent *Huber, de gr. main écrit. At-lyr. Dissert. II. S. 6.* Traité qu'il a fait de l'antiquité des Assyriens, si d'une part il y a rien qui s'accorde mieux avec l'Écriture sainte que ce rapport de Callisthène, ni qui fasse aussi-bien voir combien les supputations de l'Hébreu sont préférables à celles des autres textes, pour ce qui regarde les temps & l'histoire de

la nation Juive : d'autre part , si tant d'habiles gens , qui méprisent si fort Ctésias , & pour qui Hérodote est le seul oracle qu'on puisse écouter , quand il s'agit de conférer l'histoire profane avec l'histoire sacrée , ne sont pas guidés plutôt par l'envie de faire prévaloir leur opinion , que par celle de trouver la vérité.

On peut tirer une conséquence importante de l'accord qui se trouve ici entre l'année Chaldéenne & l'année selon la période Julienne ; savoir , que les Chaldéens avoient , dès le temps de Bel , leur année réformée & réglée sur le pied de trois cens soixante-cinq jours. Ce n'est pas trop se livrer aux conjectures , que de juger que Bel fut l'auteur de cette découverte , & le premier qui régla sur ce pied l'année civile : aussi voyons-nous que les Chaldéens sont les seuls qui , depuis qu'ils sont connus , n'ont jamais varié sur leur année ; ce que l'on ne sauroit dire des Égyptiens , ni d'aucun autre peuple. Une réformation aussi utile que savante , a dû donner à ce Prince une très-grande réputation , s'il en est l'auteur.

V. Je ne me servirai point ici de la seule autorité de Ctésias sur l'antiquité des Assyriens : puisqu'on le regarde comme suspect , je consens même à la laisser à part pour ce moment. Voyons d'autres historiens. Presque tous sont d'accord que le commencement du règne de Ninus est antérieur de plus de dix siècles à la prise de Troie , arrivée selon l'opinion commune , à la fin du XII.<sup>e</sup> siècle.

12 — plus de 10 = à plus de 22.

Donc la fin du règne de Bélus dans le cours du vingt-troisième siècle. Diodore , dans un endroit où il semble qu'il ne parle pas tout-à-fait d'après Ctésias , dit que , lorsque la prise de Ninive fit passer l'empire Assyrien aux Mèdes commandés par Arbace , il avoit duré plus de quatorze cens ans depuis Ninus. Nous aurons donc pour la date du commencement du règne de Ninus & la fin de celui de Bélus ,

805 — plus de 1400 = à plus de 2205.

*Emil. Sur. ap.  
Vell. Fat. II, 6.*

Emilius Sura s'exprime ainsi : *Assyrii principes omnium*



*gentium rerum potiti sunt . . . inter tempus (devictorum Philippi & Antiochi) & initium Nini regis Assyriorum qui princeps rerum potitus est, interfunt anni 1993.* Le temps qu'il fixe donne environ deux siècles avant l'ère vulgaire, & l'intervalle est d'environ vingt siècles. Donc la fin du règne de Bélus environ vingt-deux siècles avant l'ère vulgaire.

L'anonyme Grec, dont Scaliger a publié une copie en latin barbare, met quatorze cens trente ans entre le temps de la division de l'empire d'Assyrie & sa fondation par Bélus. *Excerpt. Chron. Scaligeri. Eng. p. 74.*

$$805 + 1430 = 2235.$$

Donc le règne de Bélus dans le cours du xxiii.<sup>e</sup> siècle.

Je passe sous silence Céphalion, Velleius, Justin, Agathias, Eusèbe qui ne s'est pas attërvé à copier Ctésias, puisqu'il met moins de douze siècles & demi entre Ninus & Arbace, & que l'autre en met plus de treize & demi. Mais enfin il n'y en a aucun qui n'aille du double au triple d'Hérodote. Je ne m'arrête pas à ceux-ci, sur lesquels on peut voir Delvignoles, parce qu'ils ne s'accordent pas si bien que les autres avec les temps mentionnés dans la vulgate. Mais voyons les Chaldéens mêmes, qui sur cette matière méritent toute sorte de préférence. *Delvignol. Chron. t. IV, c. 7.*

VI. Béroë & Critodème, cités par Pline, font remonter les observations astronomiques de la tour à quatre cens quatre-vingt-dix ans avant le temps de Phoronée en Argolide. On compte, selon l'opinion commune, que la première de Phoronée est 1773.

$$490 + 1773 = 2263.$$

Je crois qu'il n'y a point de manière plus naturelle d'entendre le passage de Pline, sur lequel les Interprètes ont tant disputé, & qui n'est pas en effet sans quelque obscurité. Il parle en cet endroit de l'invention des lettres. « Je crois, dit-il, que les Assyriens ont toujours eu l'usage des lettres. » Les uns disent qu'elles ont été inventées en Égypte, & les autres en Syrie. De quelque manière que ce soit, ce n'est que des Phéniciens que les Grecs les ont eues : & ce sont « *Plin. VII, 55*

» les Grecs fugitifs qui les portèrent aux Latins . . . Anticlidès  
 » rapporte que l'invention en fut trouvée en Égypte par un  
 » certain Ménon antérieur de quinze ans à Phoronée, le plus  
 » ancien des rois de la Grèce ; & il s'efforce de le prouver par  
 » des monumens : mais au contraire (*à diverso*) Épigène, auteur  
 » de grand poids, nous apprend que les observations célestes,  
 » inscrites sur des briques à Babylone, remontoient à sept cens  
 » vingt ans. Bérose & Critodème, qui sont ceux qui en mettent  
 » le moins, disent quatre cens quatre-vingt-dix ans ( avant ce  
 » même Phoronée ) ; d'où je conclus que ( chez les Assyriens )  
 » l'usage des lettres est de toute ancienneté, *æternum litterarum*  
*usum.* » Il est probable que c'est-là ce que Pline nous veut  
 faire entendre, & qu'il a sous-entendu ces mots, *avant ce*  
*même Phoronée*, ainsi que ceux-ci, *chez les Assyriens* ; deux  
 choses qui lient admirablement bien la phrase, & quadrent  
 tout-à-fait à sa pensée, puisqu'il attribue aux Assyriens, plutôt  
 qu'aux Égyptiens, la priorité de l'invention. Que peut-il en  
 effet vouloir dire par-là, si ce n'est que les observations Baby-  
 loniennes étoient de plus de sept siècles, ou au moins de près  
 de cinq, antérieures à Phoronée ? Il ne veut certainement pas  
 dire que les inscriptions astronomiques de la tour étoient an-  
 térieures de sept cens vingt ans au temps d'Épigène, ou de  
 quatre cens quatre-vingt-dix ans au temps de Bérose, qui en  
 parlent tous deux : car il seroit en cela le plus grand contre-  
 sens possible, s'il n'entendoit que cette antériorité, dont parlent  
 les deux auteurs, se rapporte également au temps de Phoronée.  
 Pline se seroit-il avisé d'employer, pour preuve de ce qu'il  
 dit que les Assyriens ont eu avant tout autre peuple l'usage  
 des lettres, des temps postérieurs de sept ou huit siècles à  
 celui de Phoronée, à celui de Ménon l'Égyptien, & même  
 aux migrations des grecs Pélasges en Italie ; des temps en  
 un mot où l'art de l'écriture étoit si notoirement usité dans  
 la Grèce ? De plus, sa phrase contiendrait en ce sens une  
 autre contradiction manifeste. Bérose, selon lui, donne deux  
 siècles de moins que ne fait Épigène ; & cependant, comme  
 il est de trois siècles antérieur au temps d'Épigène, son calcul

remonteroit à un siècle de plus que celui d'Épigène, si chacun d'eux avoit voulu dater de son propre temps. Ceci, ce me semble, suffit pour faire voir combien Dodwell s'éloigne de la vrai-semblance, quand il donne ce passage de Pline pour montrer que les calculs de Bérofè ne remontoient pas au-delà de l'ère de Nabonassar. On a si bien senti que ce ne pouvoit être ici la pensée de Pline, qu'on a cru que le mot *mille* avoit été oublié, & qu'il falloit y lire *sept cens vingt mille & quatre cens quatre-vingt-dix mille*, au lieu de *sept cens vingt & de quatre cens quatre-vingt-dix*. Le sens très-naturel & beaucoup plus conséquent que je donne au texte, dispense d'y faire une telle correction, qui rend le raisonnement de Pline vicieux à force d'excès & de trop prouver. Auroit-il songé à mettre une antiquité de sept mille deux cens siècles en parallèle avec celle de Ménon & de Phoronée? Ce n'est pas que la correction ne soit d'ailleurs ingénieuse. Elle paroît née de la réflexion de l'auteur, *ex quo apparet æternum litterarum usum*; d'autant mieux que Bérofè commençoit son histoire par les temps fabuleux des Chaldéens, qu'il faisoit remonter à une prodigieuse antiquité. Cicéron se moque de cette vaine antiquité des Chaldéens qui, au temps d'Alexandre, se vantoient aux étrangers d'avoir une suite chronologique de quatre cens soixante-dix mille ans, fondée sur des monumens & sur des observations célestes: cependant son frère Q. Cicéron ne s'éloigne pas de la regarder comme réelle ou du moins comme probable. Mais elle est assez démentie par l'autorité de Callisthène, Philosophe savant & judicieux, qui a vérifié le fait, non à la légère, mais de dessein prémédité, pour en rendre compte à son oncle Aristote, qui l'en avoit chargé. De plus, comment imaginer qu'il eût pu se tromper sur une chose publique, gravée en brique dans la ville même de Babylone, où il étoit. Ce qu'il en dit, quadre avec le rapport de Pline, qui de son côté n'a vrai-semblablement voulu faire porter l'antériorité qu'il adjuge aux Orientaux, que sur leurs monumens non douteux. Ainsi, sans qu'il soit besoin de supposer que le trait *mille* ait été omis dans Pline au

*Dodwell. Dissert. Cyprianic.*

*V. Perizon. orig. Pab. c. 1  
§ 2. Schæffer.  
lauer. Pab. &  
Non. J. c. 15,  
27.*

*Cicero. Duinat.  
loc. cit.*

chiffre 490, je ne puis m'empêcher de dire que le rapport qui se trouve entre le récit de Callisthène, celui de Bérose cité par Pline, tel que je l'interprète ici, & la construction de la tour astronomique, forment à la fois une très-bonne preuve de l'explication que je donne au texte de Pline, & une démonstration certaine de la vérité du calcul que j'emploie ici pour le règne de Bélus, par la rencontre parfaite de deux choses aussi peu analogues entr'elles, que le sont la construction de la tour & l'établissement de Phoronée en Grèce.

Remarquons encore que c'est vainement qu'on croit infirmer le rapport de Callisthène, en disant que Ptolémée ne rapporte point d'observations astronomiques des Chaldéens, plus anciennes que l'ère de Nabonassar. Il s'est écoulé tant d'années entre Callisthène & Ptolémée, que les mêmes monumens, qui subsistoient au temps du premier, ne pouvoient manquer d'être en partie détruits au temps du second, surtout à Babylone, ville dès long-temps négligée, & devenue tout-à-fait déserte, depuis qu'après la mort d'Alexandre ses successeurs la laissèrent exprès tomber entièrement en ruine. Je me réserve de répondre dans la suite de cet ouvrage à l'autre objection faite à Callisthène, tirée de ce que Nabonassar avoit, dit-on, fait supprimer la mémoire de tous les faits antérieurs à son règne.

Je me bornerai à ces preuves chronologiques, que je pourrois multiplier davantage en comparant un plus grand nombre de dates & de synchronismes étrangers, si les discussions de ce genre n'étoient aussi fatigantes pour le lecteur que pour l'écrivain. Je me suis sur-tout attaché à la principale, tenant pour principe incontestable, que le temps de Nimrod, la jeunesse de Phaleg, l'origine de la puissance Babylonienne, la construction de la tour de Bélus, & la première des observations astronomiques étant des choses co-incidentes en un même temps, celui d'entre les anciens historiens d'Assyrie, dont les dates sont d'accord avec tous ces points, est celui qui mérite la préférence sur tous les autres; une telle réunion prouvant la vérité de son rapport. Je le trouve dans Jule  
Africain,



Africain, dont le canon chronologique, & la date qu'il y donne du règne de Bélus, s'accordent avec les calculs de la Vulgate, & avec le rapport de Callisthène, trois choses très-séparées l'une de l'autre, & dont la rencontre n'est, à coup sûr, rien moins qu'un effet du hasard. Elle indique que Jule Africain a tiré son canon de Bérose, plus exact & mieux instruit encore que Ctésias de l'histoire de son propre pays; de Bérose, dont le calcul cité par Pline concourt d'une manière si juste avec ceux de Callisthène & de la Vulgate. Elle montre qu'après l'avoir suivi pour le règne de Bélus, on ne peut mieux faire que de le suivre aussi pour ceux de ses successeurs, dont le catalogue n'est pas une fiction en l'air, une invention faite à plaisir par le seul Ctésias, comme les partisans du nouveau système chronologique le prétendent sur un mot assez peu concluant d'Hérodote, sur un seul chiffre peut-être fautif; ce qui est en vérité un moyen fort court qu'ils ont trouvé pour se tirer d'affaire. « Mais, dit le Père Pétav, s'il y a de l'obscurité dans les premiers temps des anti-  
« Pétav. Doctr.  
 temp. IX, 13:

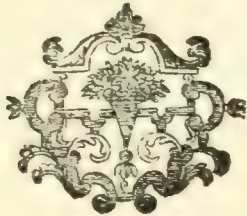
quités Assyriennes, si les auteurs s'accordent peu sur les dates, ils sont du moins d'accord, par tout ce qu'ils en disent, α que cette puissance est d'une haute antiquité. » On a néanmoins tout d'un coup pris en gré, dans ce siècle moderne, de raccourcir tous les anciens temps connus. On s'est mis à nier des faits que les anciens écrivains avoient bonnement regardés comme véritables pendant vingt siècles de suite plus voisins des temps dont il s'agit. L'envie d'établir un sentiment nouveau & de devenir chef de secte, a jeté des Savans de la première classe dans cette opinion, que le goût dominant du pyrrhonisme historique a presque par-tout mise à la mode. Elle paroît s'être fondée sur l'autorité du chevalier Marsham & d'Usserius, deux des plus habiles hommes du monde; quoiqu'un homme bien moins célèbre que ces deux-ci (Genebrard, archevêque d'Aix) en soit le véritable auteur. Le grand Newton lui-même l'a favorisée par de nouvelles hypothèses d'un autre genre, qui sont bien éloignées de prouver autant, qu'il peut l'avoir cru d'abord, faute

d'avoir suffisamment approfondi cette matière, dont il n'a jamais fait son étude principale (k). On s'est récrié sur la force de certaines objections, comme si tous les sentimens n'avoient pas ici leurs difficultés ; comme si le système qu'on veut mettre en vogue n'en avoit pas lui-même en plus grand nombre, & de plus insolubles que celui qu'on attaque : *optimus ille est qui minimis urgetur*. En pareil cas il est toujours aisé de détruire l'édifice d'autrui & difficile de garantir le sien de toute part d'un pareil sort. C'est à quoi cependant Desvignoles s'est appliqué avec tout le succès qu'on avoit lieu d'attendre d'un écrivain aussi instruit qu'exact & judicieux

(k) Les erreurs des grands hommes ont toujours quelque chose de séduisant par le degré de probabilité qu'ils savent donner à leurs paradoxes : souvent même elles ont quelque chose d'instructif pour ceux qui observent la marche singulière de leur esprit, qui démêlent la suite de leurs vûes, & des routes qu'ils ont tenues pour s'égarer. Le système chronologique de Newton, quoique peu conforme à la vérité historique, ne peut cependant avoir été produit que par un puissant génie tel que le sien, qui ne concevoit que de hautes & vastes idées, qui savoit saisir à la fois tout son objet avec des vûes générales & métaphysiques. Il a regardé l'Histoire en Physicien. Il a pris la pensée de soumettre à ses calculs le récit de tous les anciens écrivains : mais cet homme célèbre, absorbé dans ses études mathématiques, n'avoit pas pris une connoissance assez détaillée de l'Histoire ancienne, dont une idée plus profonde lui auroit fait voir des résultats trop souvent contraires à ceux qu'il veut tirer. Il est vrai que c'est contre son aveu que ce système a été publié. Il vit avec peine que l'on eût, sans son consentement, imprimé en langue Françoisé un ouvrage qu'il ne regardoit lui-même que comme un dé-

lassément de ses travaux ordinaires, & que comme une hypothèse non encore suffisamment éclaircie : incertain si, après lui avoir donné toute la forme dont elle étoit susceptible, il la rejetteroit ou la publieroit comme une invention digne de son auteur. Newton n'avoit point encore pénétré autant qu'il l'auroit dû, & qu'il comptoit le faire sans doute avant que de publier lui-même sa chronologie, dans l'Histoire des anciennes nations d'Orient : content jusqu'alors de s'être instruit des idées des Grecs, peuple glorieux, ignorant & menteur, qui ne fait autre chose que tout rapporter à lui-même ; il a rassemblé, il a comparé un certain nombre de faits particuliers rapportés par les Grecs, dont il tire des inductions très-fines & des synchronismes, qui lui servent à lier, avec la narration des Grecs, toutes ses idées sur les diverses monarchies orientales. En les arrangeant avec tout l'art imaginable, il en forme le plus ingénieux système chronologique, qu'on nous ait jamais présenté : il prétend démentir le récit de toute l'antiquité, & restreindre la durée des empires & nos connoissances historiques, plus même que ses compatriotes ne l'avoient fait avant lui.

critique. Il s'est plus attaché à miner les attaques des adversaires de l'ancienne chronologie, à montrer le peu de fondement de ce qu'ils lui oppoient, qu'à les poursuivre eux-mêmes dans leur poste mal assuré. Je n'ajouterai à ce qu'il dit sur la thèse en question, qu'une considération générale qui nous doit porter à croire que, dans les siècles reculés, loin qu'il faille abrégér les temps en rapprochant les évènements les uns des autres, il seroit conforme à la droite raison de les juger plus distans que nous ne le croyons. L'histoire ancienne fait, pour ainsi dire, à nos yeux l'effet d'une perspective où les intervalles disparoissent dans le lointain. Nous jugeons sainement de la distance entre les objets voisins de notre vûe : mais ceux qui se trouvent hors de sa portée, semblent se toucher, quoique réellement séparés par des intervalles d'autant plus grands, que l'objet se trouve plus éloigné du spectateur. Il en est des faits à peu près comme des choses ; & l'on admettra d'autant plus volontiers cette comparaison, qu'on aura plus souvent remarqué que les idées s'arrangent moralement dans notre cerveau, presque de la même manière que les choses nous paroissent physiquement disposées dans la Nature.



**R E M A R Q U E S**  
*S U R*  
**L'ANCIENNE ANNÉE DES JUIFS,**  
*ET SUR*  
**LA CÉLÉBRATION DE LEUR PÂQUE.**

Par M. GIBERT.

21 Juin  
1757.

**N**ous entendons communément par *année solaire*, l'intervalle de temps dans lequel le Soleil parcourt ou paroît parcourir le *Zodiaque*; & par *année lunaire*, un certain nombre de lunaisons, adapté à la durée de l'année solaire: d'où il suit (& il faut bien y prendre garde) que l'usage de l'année lunaire suppose la connoissance de l'année solaire.

L'année solaire est de trois cens soixante-cinq jours & un peu moins de six heures: nous n'avons pas besoin ici d'une plus grande précision. On fait l'année lunaire de douze lunaisons: elles ne comprennent à la vérité que trois cens cinquante-quatre jours & un peu moins de neuf heures; mais pour regagner les dix à onze jours qu'il y a de plus dans l'année solaire, on intercale de temps en temps une treizième lunaison dans l'année lunaire, au moyen de quoi on la ramène au même point à peu près que l'année solaire.

Moyse a connu & employé ces deux sortes d'années.

1.<sup>o</sup> Quant à l'année solaire, je pense que c'est celle qu'il emploie dans le calcul de l'année du déluge, & qu'il s'y fert de mois égaux de trente jours chacun, comme il résulte de ce qu'il compte cent cinquante jours pour les cinq mois écoulés depuis le 17 du second mois auquel commença le déluge, suivant le texte hébreu, jusqu'au 17 du septième mois auquel les eaux commencèrent à décroître, & l'Arche s'arrêta au dessus des montagnes d'Arménie, suivant le même texte. Les Septante datent le commencement du déluge de

*Genes. c. 7,*  
*v. 11 & 24,*  
*s. 8, v. 4.*



27 du second mois, & le décroissement des eaux du 27 du septième mois; ce qui ne fait toujours que cinq mois pour les cent cinquante jours. Les versions Syriaque, Arabe & Samaritaine, & la paraphrase d'Onkelos, suivent le texte Hébreu. Josèphe & les Pères Grecs suivent les Septante, & il importe peu en cette occasion qui on préfère, puisque le résultat en est le même. Il est vrai que la Vulgate, après avoir marqué la date du commencement du déluge, comme le texte Hébreu, c'est-à-dire au 17 du second mois, suit les Septante pour la date du décroissement des eaux, c'est-à-dire; la met au 27 du septième mois; en sorte que les cent cinquante jours, qui sont comptés de l'un à l'autre, devraient comprendre cinq mois & dix jours: mais je ne crois pas qu'on doive ni qu'on puisse raisonnablement s'arrêter à cette leçon mi-partie de la version de S.<sup>t</sup> Jérôme, tant parce qu'elle s'écarte également des deux textes originaux, que parce que les cent quarante jours qui en résultent pour les cinq mois, & qui donnent vingt-huit jours pour chaque mois, ne conviennent avec aucune division connue, ni de l'année solaire, ni de l'année lunaire.

Je fais ce qu'on peut opposer, & ce que disent les commentateurs de l'Écriture sainte à ce sujet; mais en vérité il faudroit avoir bien du temps à perdre pour s'amuser à discuter toutes les difficultés dont ils s'embarraient dans les choses les plus simples & les plus claires. Quelques-uns prétendent, par exemple, que les cent cinquante jours du déluge ne doivent pas se terminer au dix-septième jour du septième mois, parce que, suivant eux, ces cent cinquante jours sont seulement la durée de l'accroissement des eaux, & que le dix-septième jour du septième mois, est celui auquel l'Arche s'arrêta sur le sommet du mont Ararat ou des montagnes d'Arménie. Or, disent-ils, les eaux ayant surpassé ces montagnes de quinze coudées, ce ne peut être que plusieurs jours après que les eaux eurent commencé à décroître, que l'Arche s'y arrêta: mais ce raisonnement ne décele que l'ignorance, ou tout au moins le peu d'attention de ceux qui le font; car il est facile de

voir que l'Arche, par sa forme, sa grandeur & sa charge, ne devoit pas tirer moins de quinze coudées d'eau : d'où il suit 1.<sup>o</sup> que, pour se porter au dessus du mont Ararat, il falloit qu'il y eût quinze coudées d'eau au dessus de cette montagne ; 2.<sup>o</sup> qu'étant arrivée sur cette montagne, sur laquelle il n'y avoit, aux termes de l'Écriture, que ces quinze coudées d'eau, son fond pouvoit ou plutôt devoit toucher au sommet de la montagne, & que par conséquent les eaux ne croissant plus, elle dut s'y arrêter.

Et en effet, Moïse dit formellement lui-même que ce ne fut que près de deux mois & demi après, & le premier du dixième mois, que les sommets des montagnes parurent, *at verò aqua ibant & decresecbant usque ad decimum mensem, decimo enim mense primâ die mensis apparuerunt cacumina montium.* Le sommet du mont Ararat n'étoit donc pas découvert à sec, lorsque l'Arche s'y arrêta le 17 du septième mois. En un mot, si outre les cent cinquante jours que Moïse donne à l'accroissement, il s'est encore passé plusieurs jours jusqu'au 17 du septième mois, il s'ensuivra que les cinq mois, qui sont depuis le 17 du second mois jusqu'au 17 du septième, auroient chacun plus de trente jours, & par conséquent ne seroient pas des mois lunaires, & appartiendroient toujours à une année solaire. Mais en voilà assez sur cette difficulté, que je n'ai cru devoir relever qu'en faveur de ceux qui se laissent imposer par le ton ou l'étalage des Commentateurs. Je reviens au texte sacré, duquel il résulte tout naturellement que les eaux ont crû pendant cent cinquante jours, & que ces cent cinquante jours ayant commencé au 17 du second mois, & fini au 17 du septième, font cinq mois, qui sont par conséquent de trente jours chacun.

La division en mois égaux de trente jours, est la division de l'année solaire des Égyptiens. Les savantes recherches de M. de la Nauze sur l'histoire de leur calendrier, qu'on trouve dans les volumes XIV & XVI des Mémoires de l'Académie, me dispensent d'entrer à ce sujet dans un grand détail ; & je profite des lumières qu'il a répandues sur cette matière,

pour en donner ici une idée générale. Les Égyptiens prétendoient avoir les premiers connu la durée de la révolution du Soleil autour du Zodiaque, & réglé sur cette durée celle de leurs années solaires, qui étoient de deux sortes; savoir, 1.<sup>o</sup> une qui étoit exactement réglée sur la révolution du Soleil, & déterminée probablement par les observations des Astronomes; en sorte qu'on n'en comptoit le commencement ou la fin que du moment où le Soleil partoît d'un certain point du Zodiaque, ou y revenoit. Ils composoient cette année de douze mois de trente jours chacun, & de cinq jours & environ six heures de plus qu'ils ajoutoient à la fin de douze mois, jusqu'à ce que le Soleil eût atteint le point du zodiaque où ils faisoient commencer son cours. Cette année ne s'écartant jamais de la révolution solaire, étoit fixe, & gardoit immuablement l'ordre & les termes des saisons.

2.<sup>o</sup> Une année composée de trois cens soixante-cinq jours précisément, c'est-à-dire de douze mois & de cinq jours épagomènes; en sorte qu'étant plus courte tous les ans de près de six heures que l'année fixe, elle avoit tous les quatre ans presque un jour de moins que quatre années fixes, & retrogradoit ainsi, en quatorze cens soixante ans, par tous les jours de l'année fixe, ce qui la rendoit en quelque sorte vague & mobile.

Au rapport de Geminus, qui vivoit environ cent ans avant l'ère vulgaire, ils avoient imaginé cette seconde sorte d'années, afin que les fêtes fussent successivement célébrées dans toutes les saisons.

*Gem. elem.  
astron. in Uranolo  
Petav. p. 33.*

On ne peut pas douter que les Égyptiens ne connussent très-anciennement, & avant l'établissement de leur année vague, la nécessité d'ajouter quelques heures de plus aux trois cens soixante-cinq jours de l'année, pour la retenir dans les mêmes termes que la révolution du Soleil. Le motif même de l'établissement de leur année vague, que nous apprend Geminus, exige tout seul qu'ils connussent que cette année étoit plus courte d'un quart de jour que la révolution solaire, puisqu'autrement ils n'auroient pu prévoir que leurs fêtes

attachées à cette année, parcouroient successivement toutes les saisons en quatorze cens soixante ans.

Quelques Savans ont cru que l'année vague étoit seule usitée & connue dans le peuple, & que l'année fixe étoit un secret & un mystère des prêtres Égyptiens. Je pense, avec d'autres, que cette dernière étoit leur véritable année civile ou politique, & que l'usage de l'année vague étoit réservé pour les fêtes. Quoi qu'il en soit, car ce n'est pas de quoi il s'agit ici, Moïse qui étoit, comme on fait, instruit dans toute la science des Égyptiens, admit l'usage de l'année solaire fixe chez les Hébreux. Je ne vois aucun fondement à l'opinion de quelques modernes qui ont cru que l'intercalation des épagomènes n'étoit pas encore établie en Égypte au temps de Moïse, ni connue du législateur des Juifs. La correspondance des mêmes mois aux mêmes saisons de l'année, après les quarante ans que les Israélites passèrent dans le désert, prouve invinciblement, à ce que je crois, que cette intercalation, qui ramenoit continuellement le commencement de l'année au même point, ne pouvoit être ignorée chez les Juifs, puisqu'autrement les mois du printemps se seroient trouvés entièrement dérangés, & reportés dans l'automne au bout de quarante ans; au lieu qu'il est constant, par le commencement du livre de Josué, que le premier mois appartenoit au printemps, lorsque ce Général passa le Jourdain, comme au

*C. 3, v. 15, temps de la sortie d'Égypte.*  
*c. 4 v. 5.*

Pour l'usage de l'année lunaire, voici comme je le prouve:

Moïse rapporte que les Hébreux mangèrent la Pâque le 14 du premier mois; ils reçurent la Loi sur le mont Sinai cinquante-deux jours après, les deux termes compris. C'est sur quoi on ne peut former aucune difficulté raisonnable; ces cinquante-deux jours ajoutés aux treize du premier mois qui précédèrent la Pâque, font soixante-cinq jours qui s'écoulèrent depuis le premier jour du premier mois jusqu'à celui où la loi fut donnée. Ce dernier étoit le 6 du troisième mois;

*Exod. c. 19, v. 1, 2, 10 & 11,* car les Israélites étant arrivés, comme dit Moïse, le 3 du troisième mois au pied du mont Sinai, Dieu leur ordonna

le



le quatrième de se préparer ce jour-là même & le lendemain, c'est-à-dire le quatrième & le cinquième : il leur donna sa loi le sur-lendemain qui étoit par conséquent le sixième de ce mois. Or en retranchant ces six jours des soixante-cinq, il en restera cinquante-neuf pour les deux mois précédens, ce qui ne donne que deux mois lunaires de vingt-neuf jours & demi chacun : donc Moïse compte ici par lunaïsons, & emploie l'année lunaire.

Peut-être Moïse substitua-t-il cette année lunaire à l'année vague des Égyptiens ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il la consacra à la célébration des fêtes, comme l'année vague y étoit destinée en Égypte.

Il n'est pas douteux qu'il ne la fit commencer au printemps ; mais quelle règle suivoit-on pour en retenir le commencement à cette saison, & la faire quadrer au cours annuel du Soleil ? Il paroît constant qu'anciennement, & avant Hillel, qui introduisit chez les Juifs, vers le milieu du iv.<sup>e</sup> siècle de l'ère Chrétienne, la forme d'année & l'usage des cycles qu'ils suivent à présent, ils ne régloient leurs mois lunaires que sur l'apparition de la nouvelle Lune ; & lorsque l'obscurité ou les nuages leur en déroboient la vûe, ils avoient pour règle de compter pour premier jour de la lunaïson, le 31 depuis la précédente ; ou, suivant un passage du Thalmud, *De emend. temp. l. II, cap. 11,* cité par Scaliger, ils s'en tenoient à une éphéméride, c'est-à-dire apparemment aux tables & calculs de leurs Astronomes. Ainsi ils n'avoient point la méthode de faire leurs mois lunaires, tantôt de vingt-neuf, & tantôt de trente jours, en recueillant tous les deux mois les heures dont chaque lunaïson excède le nombre de jours dont elle est composée : ils n'avoient donc pas non plus de période ni de cycle qui déterminât leurs intercalations.

Cela supposé, je crois qu'ils n'avoient d'autre méthode, pour retenir leur année lunaire au printemps, que d'en compter toujours le premier mois de la première nouvelle Lune qui se rencontroit après l'équinoxe.

Tout ce que nous pouvons recueillir, soit des traditions

Judaïques, soit des disputes des premiers Chrétiens sur la célébration de la fête de Pâque, c'est que le quatorzième de la première nouvelle Lune, c'est-à-dire la pâque des Juifs avant la ruine de Jérusalem & leur dispersion, étoit toujours, & même devoit être suivant la loi (*νεομηνία*) postérieur à l'équinoxe du printemps: c'est ce qui nous est formellement attesté par Pierre, évêque d'Alexandrie, qui souffrit le martyre sous l'empire de Dioclétien, dans un fragment rapporté à la tête de la chronique paschale. Il semble que la même chose résulte d'un *Ant. l. III, c. 10.* passage de Josèphe, où il dit que la Pâque se célèbre le 14 du premier mois lunaire, après que le Soleil est dans le signe du Bélier: car l'entrée du Soleil dans le Bélier étant le terme de l'équinoxe du printemps; si la Pâque ne devoit se célébrer qu'après que le Soleil étoit dans le Bélier, elle ne devoit se célébrer qu'après l'équinoxe. Or cela ne pouvoit être observé que de deux manières, ou en suivant la méthode que je dis, ou en prenant pour première nouvelle Lune celle qui se trouvoit la plus voisine de l'équinoxe du printemps. Mais cette dernière méthode ne s'applique pas bien à toutes les anciennes pâques des Juifs que nous connoissons; en sorte que ceux qui la suivent sont obligés de dire qu'on y dérogeoit quelquefois, & qu'on retardoit la Pâque d'un mois entier. La première s'applique également à toutes, & par cette raison je la crois préférable.

Nous avons dans Josèphe la détermination de trois fêtes de Pâques, dans trois années Juliennes, que je crois bien constantes; & on ne peut pas soupçonner que Josèphe se soit trompé sur cette détermination, non seulement à cause des connoissances qu'il a dû avoir comme Juif & comme Prêtre, mais encore parce qu'il s'agit de trois Pâques célébrées de son temps & sous ses yeux.

Mais avant que d'aller plus loin, il est important & nécessaire de déterminer ici de quels mois se sert Josèphe dans les livres de la guerre des Juifs. Les noms sont ceux des mois

*Uss. de Ma-*  
*ced. c. 1, an.*  
*anno 1, ap. 1,* la Syrie étoit sujette aux Romains, on s'y servoit de ces noms  
*en ce sens.*

pour désigner des mois Juliens; & Scaliger, Calvisius, Usserius ont cru que Josèphe avoit suivi cet usage, & désigné les mois Juliens par les noms des mois Syromacédoniens. D'autres Savans, dont l'autorité n'est pas moindre, comme le P. Pétau & le cardinal Noris, ont embrassé une opinion contraire, & prétendent que Josèphe désigne par ces noms les mois lunaires des Juifs. Le sentiment des premiers est celui que j'ai suivi, parce qu'il m'a paru fondé sur des preuves auxquelles je ne vois point qu'on puisse résister. Je vais les développer, & répondre à ce qu'on y a opposé, pour ne laisser aucun scrupule sur ce que j'ai à dire au sujet de la détermination des Pâques que nous trouvons dans l'historien Juif.

Je commence par montrer que les mois employés par Josèphe sont des mois solaires.

On en trouve une première preuve dans les dix jours que Josèphe compte depuis & compris le 30 du mois *gorpiæus*, jusques & compris le 8 du mois *hyperberetæus*, dans le récit qu'il fait de la défaite de Cestius devant Jérusalem. En effet si, les deux termes compris, il y a eu dix jours du 30 *gorpiæus* au 8 *hyperberetæus*, il faut nécessairement que le mois *gorpiæus* ait eu trente-un jours, & par conséquent que ce fût un mois solaire.

*L. II, de la guerre des Juifs, c. 19.*

La plupart de ceux qui ne veulent pas reconnoître dans Josèphe des mois Juliens, ont fait tous leurs efforts pour retrancher quelque chose de ces dix jours: mais le cardinal Noris, de meilleure foi, convient qu'il est impossible de ne les y pas compter d'après la narration de Josèphe. Les Romains commencèrent, suivant cette narration, le siège de la ville le 30 de *gorpiæus*, & formèrent sans succès différentes attaques pendant cinq jours (*πέντε ἡμέρας*): le jour suivant, c'étoit bien le sixième, nouvelle tentative que Cestius juge plus à propos d'abandonner; il rentre dans son camp de Scopos, & y passe la nuit; il s'avance le lendemain 7 pour recommencer son attaque; mais il est repoussé, mis en fuite, & poursuivi jusqu'à Gabaon: il y demeure deux jours (*δύο ἡμέρας*), savoir, ce même jour-là & le suivant, c'est-à-dire, le 7 & le 8.

*De epoch. Syromaced.*

Le troisième jour depuis qu'il étoit à Gabaon (τῇ τε'τῃ δὲ); le neuvième par conséquent du si ge, il prend tout-à-fait le parti de la retraite, & se met en marche: mais il est coupé par les Juifs. Il ne fait que trois ou quatre milles, & ayant feint de camper & de vouloir s'arrêter, il profite de la nuit qui survient pour se sauver, laissant quatre cens hommes dans son camp pour couvrir sa retraite & amuser les Juifs. Le matin, c'étoit bien le dixième jour, les Juifs s'apercevant de son départ, attaquent & taillent en pièces les quatre cens hommes qu'il avoit laissés dans son camp, le poursuivent, l'atteignent: il est obligé de leur abandonner une partie de ses bagages & ses machines de guerre; & les Juifs reviennent à Jérusalem chargés de dépouilles. Cela se passa, ajoute Josèphe, le 8 du mois de *dius*.

Le cardinal Noris a certainement bien raison de reconnoître qu'on ne peut soustraire un seul de ces dix jours, tous clairement & bien précisément distingués & caractérisés dans l'historien Juif: mais entraîné par son préjugé, plutôt que de reconnoître en cet endroit un mois solaire dans Josèphe, il aime mieux dire que cet écrivain s'est trompé, ou que son texte est fautif, quant au jour indiqué du mois *dius*, & qu'il y faut lire le 9 au lieu du 8.

Il seroit sans doute facile, avec une pareille solution, de trouver à peu de frais dans Josèphe tel mois que l'on voudroit: mais, en bonne critique, il faut partir de son texte tel qu'il est, quand rien n'oblige d'y admettre des fautes, quand rien ne prouve & ne fait même soupçonner qu'il soit corrompu; & non pas le corriger arbitrairement, pour bâtir sur la correction qu'on y aura faite, le système qui accommode le plus. Le texte de Josèphe dans tous les manuscrits, dans toutes les éditions, dans l'ancienne version de Rufin porte uniformément le 8 du mois *dius*: la narration de l'historien compte clairement & distinctement dix jours depuis le 30 du mois *gorpiaeus* jusqu'au 8 du mois *dius*, les deux termes compris: donc le mois *gorpiaeus* qu'emploie Josèphe avoit trente-un jours; donc c'étoit un mois solaire.

*Lin. VI de la  
guerre des Juifs,  
c. 8.*

Les dix-huit jours que Josèphe compte ailleurs, depuis &



compris le 20 *lous* jusqu'au 7 *gorpiæus* exclusivement, exigent encore nécessairement que le mois *lous* en eût 31, & par conséquent fût un mois solaire.

Que le 20 *lous* soit compris dans les dix-huit jours en question, & que le 7 *gorpiæus* en soit exclus, c'est ce qui résulte de ce qu'il s'agit du temps que les Romains mirent à construire leurs machines pour le siège de Jérusalem. Or Josèphe dit d'un côté qu'ils commencèrent à y travailler le 20 *lous*, ce qui renferme nécessairement ce jour dans le nombre de ceux qu'ils y employèrent; & d'un autre côté, que les ayant achevées en dix-huit jours, ils en firent usage le 7 *gorpiæus*, ce qui distingue manifestement ce dernier du temps de la construction des machines.

Deux raisons ne permettent pas de chicaner sur la vérité de l'exclusion du 7 *gorpiæus*: la première est puisée dans le style même de Josèphe; car dans une expression absolument pareille, dont il se sert en un autre endroit, on est assuré qu'il exclut le dernier terme: c'est en parlant des plates-formes que les Romains élevèrent contre Jérusalem. « On les commença, dit-il, le 12 *artemisius*, & elles furent finies en dix-sept jours, le 29 du même mois » où il est évident que le 29 n'est pas compris dans les dix-sept jours, puisqu'il est le dix-huitième depuis & compris le 12. La seconde est qu'ici en particulier il est constant que le 7 *gorpiæus* ne fut point employé à la construction des machines, puisque ce fut le jour où l'on s'en servit & où l'on exécuta l'attaque générale, dans laquelle, après un combat opiniâtre & qui dura tout le jour, les Romains se rendirent enfin sur le soir maîtres de Jérusalem.

Voici encore une troisième preuve que les mois qu'emploie Josèphe sont solaires. Se trouvant assiégé dans Jotapat, il annonça aux habitans que la ville seroit prise le quarante-septième jour du siège; c'est un fait qu'il répète de la même manière deux ou trois fois, fixant toujours la prise de cette ville au quarante-septième jour du siège, ou, comme il s'exprime en un de ces endroits, après le quarante-septième jour du siège,

c'est-à-dire le quarante-septième jour étant commencé. Le siège fut entrepris le 17 *artemifius*, dura tout le mois *dafius*, & finit la nuit du premier *panemus*, à la dernière veille : pour trouver les quarante-sept jours de Josèphe, il faut absolument que ces mois soient solaires ; car il n'y auroit & n'y pourroit avoir que quarante-cinq jours, si c'étoient des mois lunaires ; encore, pour en trouver quarante-cinq, il faut supposer un des deux mois pleins, ou de trente jours ; autrement on ne trouveroit que quarante-quatre jours bien justes. C'est donc infailliblement dans des mois solaires que Josèphe donne les termes de la durée du siège de Jotapat.

Je n'ignore pas que des Critiques ont cru qu'on ne trouveroit pas les quarante-sept jours dont il s'agit, même dans des mois solaires ; s'ils y eussent fait un peu plus de réflexion, ils se seroient aperçus que le calcul de Josèphe est de l'exactitude la plus scrupuleuse, tel qu'il étoit nécessaire dans une prédiction : pour le comprendre, il faut se ressouvenir d'abord que les Juifs commençoient leur jour au coucher du Soleil ; au lieu que les Syromacédoniens, dont Josèphe emploie les mois, les commençoient au lever du Soleil : ainsi le jour que les Syromacédoniens comptoient le 17 d'*artemifius*, avoit commencé pour les Juifs la veille, c'est-à-dire le 16 au coucher du Soleil, pour finir le 17 à pareille heure ; quoique pour les Syromacédoniens le 17 n'eût commencé qu'au lever du Soleil, & qu'il dût comprendre & durer la nuit qui le suivoit. De même, le jour que les Syromacédoniens comptoient le premier de *panemus*, avoit commencé pour les Juifs la veille ou le 30 *dafius* au soir, pour finir le lendemain au coucher du Soleil : mais pour les Syromacédoniens, le premier de *panemus* ne commença que le matin, & il comprit la nuit qui le suivoit. Ceux qui douteroient que les Syromacédoniens ou Josèphe eussent compté les jours des mois Syromacédoniens d'un lever du Soleil à l'autre, peuvent aisément s'en convaincre par le détail que cet historien fait de tout ce qui se passa le 7 de *gorpivus*, lors de la prise de Jérusalem. Car il rapporte que les Romains ayant cessé le carnage sur le soir

de ce jour, le feu qui étoit dans la ville, s'accrut pendant toute la nuit, & que le 8 du mois au Soleil levant toute la ville fut embrasée; où il est évident qu'il joint la nuit au 7, & qu'il ne fait commencer le 8 qu'après la nuit passée : *Ubi supra.*  
*κλείοντες ἐπαύσαντο πρὸς ἑσπέραν. Ἐν δὲ τῇ νυκτὶ τὸ πῦρ ἐτεκράτει; φλεγόμενοις δ' ἐπανετίλειν Ἱεροσολύμοις ἡμέρᾳ ἑρπυαίᾳ μινὸς ὀγδοῆ.*

Depuis donc le 17 *artemisius* jusqu'au premier *panemus* il y a quarante-six jours accomplis; savoir, quinze qui restent d'*artemisius*, depuis & compris le dix-sept, en lui donnant trente-un jours; trente de *desius* & le premier de *panemus*: mais ces quarante-six jours étoient accomplis pour les Juifs le soir du premier *panemus*, & la nuit qui suit fut le commencement du quarante-septième jour; en sorte que Jotapat n'ayant été prise que cette nuit-là, à la dernière veille, ne fût véritablement prise, suivant les Juifs, qu'après le quarante-septième jour commencé, comme le dit Josephé; & cependant toujours, comme il l'assure encore, dans le premier de *panemus*, puisque cette nuit appartenoit au premier de ce mois, selon le style, si je puis parler ainsi, des Syromacédoniens.

Ainsi nul doute qu'on ne trouve bien dans la durée des mois solaires les quarante-sept jours du siège de Jotapat, depuis le 17 *artemisius* jusqu'à la nuit du premier *panemus*; & comme il n'y a aucun doute au contraire qu'il s'en faudroit plusieurs jours, & qu'il seroit impossible de les trouver avec des mois lunaires, on ne peut pas douter non plus que les mois Syromacédoniens employés par Josephé dans les livres de la guerre des Juifs, ne soient des mois solaires.

Aussi la manière dont il les emploie dans ces livres, est-elle bien différente de celle dont il les emploie dans les livres des Antiquités. Il ne s'en sert jamais dans ceux-ci que pour expliquer les noms des mois Hebreux auxquels il rapporte les évènements, ou bien il a soin d'avertir formellement qu'il les compte ou qu'il faut les compter suivant la Lune; ainsi quand il dit que les Juifs sortirent d'Égypte le 14 *xanthique*, il ajoute *κατὰ σελήνην*: lorsqu'il dit que la Pâque doit être

immolée le 14 *xanthique*, il ajoûte de même *κατὰ σελήνην*. Il repète encore la même formule en parlant de la fête des Expiations, de celle de la Scénopégie au mois *hyperberetaus*, & de la mort d'Aaron au mois *lous*.

Mais dans les livres de la guerre des Juifs, il s'en sert absolument, sans les rapporter à des mois ni des Juifs, ni d'aucune autre nation; il s'en sert, dis-je, comme de mois en usage dans le pays où il vivoit, & au nom desquels on ne pouvoit pas se méprendre. *La guerre*, dit-il, *commença l'an 12 de l'empereur Néron, au mois artemisius.... Cela se passa le 6 de gorpiaus.... Je me jetai dans Jotapat le 21 artemisius. Jérusalem fut prise la seconde année de Vespasien, le 8 gorpiaus, &c.*

Or de cette seule manière d'employer les mois Syromacédoniens dans les livres de la guerre des Juifs, il suit qu'il les y emploie dans l'acception & suivant l'usage qu'ils avoient dans les pays où & pour lesquels il écrivoit; puisqu'autrement ce seroit une véritable faute de n'avoir pas averti qu'il les employoit dans un autre sens qu'on ne les entendoit communément, & d'une autre manière que les peuples dont il les empruntoit; & l'on peut d'autant moins présumer ici cette faute, que dans les livres des Antiquités, où il a réellement appliqué les noms de ces mois à des mois lunaires, il prend toujours, comme on vient de le voir, toutes les précautions nécessaires pour qu'on ne puisse pas s'y tromper.

Cette observation mène naturellement à conclure non seulement que ces mois étoient solaires, mais encore Juliens, puisqu'on est sûr que ces derniers étoient alors communément en usage en Syrie, & cela se trouve confirmé par deux ou trois remarques qui me paroissent décisives.

La première est que le jour où périt Jérusalem, huitième du mois *gorpiaus*, étoit un samedi ou jour du sabbat, au rapport de Dion. Or l'an 70 de l'ère vulgaire, le 8 du mois de septembre, auquel répond le mois de *gorpiaus* dans l'année Syromacédonienne Julienne, fut précisément un samedi.

Le Cardinal Noris, pour se tirer ici d'embarras, prétend qu'on



qu'on ne doit tenir aucun compte du témoignage de Dion : c'est ainsi, dit-il, que cet écrivain rapporte la prise de Jérusalem par Pompée à un jour de sabbat, & assure que l'observation du repos prescrit aux Juifs en ce jour-là, les ayant empêchés de se défendre, avoit facilité à Pompée la prise de leur ville. Or, continue le Cardinal Noris, ce qui prouve qu'il se trompe à cet égard, c'est qu'il y avoit alors long-temps que les Juifs avoient perdu ce scrupule, comme il résulte des livres des Macchabées, de Josèphe, &c. On voit que ce savant Antiquaire a recours ici à peu près à la même solution que ci-devant ; & que lorsqu'un passage l'embarasse, il croit en être quitte pour le corriger à son gré ou le rejeter. Cette méthode est commode ; mais elle ne paroît pas digne d'un Critique aussi éclairé, ni capable de servir de fondement solide à quelque opinion que ce soit. D'ailleurs, quand Dion se seroit trompé sur ce qui a pu faciliter à Pompée la prise de Jérusalem, s'ensuivroit-il qu'il se fût trompé sur le jour auquel il dit si affirmativement que cette ville fut prise ?

On peut aller encore plus loin, & l'on a la preuve que Dion ne s'est point trompé à cet égard, & que le jour où Pompée prit Jérusalem, étoit véritablement un samedi : la voici. Josèphe dit qu'il la prit le même jour, où vingt-sept ans après Hérode & Sosius s'en emparèrent. Dans ma dissertation sur la chronologie des Macchabées, j'ai prouvé que ce fut le 28 du troisième mois depuis celui de *tisri*, c'est-à-dire du troisième mois d'automne, le jour du jeûne solennel, qu'elle fut prise par Hérode ; c'est donc aussi le 28 du troisième mois d'automne qu'elle le fut par Pompée : ce fut, au rapport de Josèphe, sous le consulat de Cicéron & d'Antoine ; ce qui nous est confirmé par le concours de la mort de Mithridate, que Pompée apprit comme il marchoit à Jérusalem, & qu'il n'en étoit plus qu'à cinq ou six lieues. Or la nouvelle qu'il en envoya au Sénat, fut reçue à Rome (a) sous le consulat de Cicéron, qui fit en conséquence, à ce qu'il assure lui-même,

*Cic. in orat. de provinc. Consul.*

(a) Avant le 23 septembre de l'an 63, lorsque Cicéron défendoit Muréna, on favoit à Rome la mort de Mithridate.

ordonner des supplications de douze jours en l'honneur de Pompée.

Le consulat de Cicéron commença le 20 octobre de l'an 64 avant l'ère vulgaire. Je sais que les Consuls n'entroient en charge qu'au premier janvier ; mais le désordre de l'année Romaine , avoit alors fait retrograder le premier janvier jusqu'au 20 octobre de l'année Julienne Proleptique. Une éclipse de Lune , qui arriva , comme on l'apprend de Cicéron , pendant les fêtes Latines , c'est-à-dire dans le premier mois de son Consulat , & qui est du 7 novembre à deux heures après minuit , ne peut laisser à cet égard le moindre doute.

C'est à l'automne où commença le consulat de Cicéron & d'Antonius , qu'il faut rapporter la prise de Jérusalem par Pompée : car si on la renvoyoit à l'automne où il finit , elle ne seroit point arrivée sous ce Consulat , mais sous le suivant , qui commença près d'un mois avant que le troisième mois d'automne des Juifs commençât. D'ailleurs les vingt-sept ans que Josèphe dit , qui s'écoulèrent d'une prise à l'autre , exigent nécessairement que la première soit arrivée en l'automne de l'an 64 avant l'ère vulgaire , la seconde étant arrivée à pareil jour dans l'automne de l'an 37. Le troisième mois d'automne des Juifs , l'an 64 , commença le 23 novembre Julien , & le 28 tomba au 20 décembre Julien , qui étoit précisément cette année-là un samedi. Par conséquent il est vrai , comme l'assure Dion , que Jérusalem fut prise par Pompée un jour de sabbat. Ce que cet historien ajoute , que l'observation de ce jour , à laquelle les Juifs ne voulurent pas manquer , fut cause que Pompée ne trouva aucun obstacle pour s'en emparer , n'est point vrai sans doute à la rigueur , parce que depuis la décision donnée à ce sujet au temps des Macchabées , les Juifs ne faisoient aucune difficulté de se défendre lorsqu'ils étoient attaqués ; mais ils se faisoient encore un scrupule d'attaquer & d'opposer leurs travaux à ceux de leurs ennemis ; c'est ce qui fit que Pompée ayant poussé les siens sans y être troublé , se rendit bien plus aisément maître de Jérusalem. Or en réduisant , comme on le peut , Dion à

ce sens, il est exact, & ne dit que ce que Josèphe raconte au même sujet. « Les Romains, dit ce dernier, ne vinrent à bout de perfectionner leurs travaux, que parce qu'il nous est « défendu de vaquer à aucune sorte d'ouvrage le jour du sabbat; « sans cela les assiéges les eussent bien empêchés. Notre loi nous « permet bien de repousser dans ces saints jours un ennemi qui « nous attaque les armes à la main; mais elle ne nous permet pas « de nous opposer à ses travaux par des travaux contraires. »

Il est donc évident, à tous égards, que Dion, en assignant la prise de Jérusalem par Pompée à un jour de sabbat, ne s'est point trompé; & si la vérité de ce qu'il a dit à ce sujet, doit influencer sur la foi qu'il mérite dans ce qu'il dit du jour où la même ville périt sous Titus, on ne peut se dispenser de l'en croire, & de reconnoître que le 8 *gorpius* fut cette année un jour de sabbat.

Une seconde remarque qui prouve que Josèphe emploie des mois Juliens, est qu'il date la fête des Azymes pour l'an 70 du 14 *xanthique*. Il est bien sûr que cette année le 14 avril étoit le 15 de la Lune, jour auquel étoit fixée la fête des azymes; ainsi on ne peut pas, ce semble, n'en pas conclure que le mois *xanthique*, dans Josèphe, est le mois d'avril Julien.

Le cardinal Noris croit cependant encore pouvoir se débarrasser de cette preuve. La fête des Azymes est, dit-il, la pâque des Juifs, qui se célébroit le 14 de la Lune; & le 14 *xanthique* ne signifie ici dans Josèphe, que le 14 de la lune de *nisan*, ou du premier mois des Juifs. Pour prouver que la fête des Azymes est la pâque des Juifs, il cite un passage de S.<sup>t</sup> Luc, où l'Évangéliste dit que la fête des Azymes est appelée Pâque. Il indique aussi un passage de Josèphe auquel il donne le même sens; mais cette solution ne roule que sur une équivoque. Par le nom de Pâque on entendoit également le jour où l'on immoloit l'agneau pascal, qui étoit le 14 de la lune & n'étoit point fête, & le premier jour des Azymes, qui étoit le 15 de la lune & étoit fête; mais cela n'étoit point réciproque, & par la fête des Azymes on n'entendoit point le jour de l'immolation de la Pâque ou le 14 de la

lune, comme par le jour de l'immolation de l'agneau on n'eût pas pû entendre la fête des Azymes. Par conséquent lorsque Josèphe dit que la fête des Azymes fut le 14 *xanthique*, ce 14 n'est point & ne peut-être le quatorze de la lune, mais le 14 du mois solaire Julien, que les Syromacédoniens appeloient *xanthique*; & cela paroît d'autant plus certain que le 14 du mois solaire Julien dont il s'agit, se rencontre en effet, comme il a été dit, cette année-là même précisément avec le quinzième de la lune, auquel étoit attachée la fête des Azymes.

La grande réputation du cardinal Noris m'oblige de réfuter ici ce qui n'eût pas mérité d'être relevé, si tout autre que lui l'eût allégué, & de m'arrêter plus long-temps que je n'aurois voulu, sur une foule d'objections ou d'argumens frivoles, dont il a fait usage.

De la narration de Josèphe dans l'expédition de Cestius, il résulte naturellement que la fête de la Scénopégie fut célébrée cette année, qui étoit l'an 66 de Jésus-Christ, le 22 *hyperberetaus*; puisqu'il fait concourir le huitième jour d'après cette fête avec le 30 de ce mois, & en voici la preuve. Il raconte que Cestius s'étant avancé à Gabaon, à deux lieues environ (cinquante stades) de Jérusalem, les Juifs laissèrent là aussi-tôt la fête de la Scénopégie, qu'ils célébroient, & que sans s'embarasser du repos qui leur étoit prescrit ce jour, le plus solennel des sept qui sont consacrés à cette fête, ils attaquèrent Cestius avec quelque succès; que Cestius s'arrêta ensuite trois jours sans agir; qu'Agrippa dans cet intervalle ayant fait faire aux Juifs des propositions qui mirent de la division entre eux, le général Romain en profita pour marcher à eux; qu'il les défit & les poursuivit jusqu'au lieu appelé Scopos, à un quart de lieue environ (sept stades) de Jérusalem. Il est bien évident, sans doute, que s'il ne demeura que trois jours dans le camp de Gabaon, le jour auquel il en sortit & où il attaqua & battit les Juifs, fut le quatrième depuis, & non compris le jour de la Scénopégie. Cestius s'arrêta encore ensuite trois jours à Scopos, sans rien entreprendre, dans



l'espérance que les Juifs se soumettroient d'eux-mêmes; mais enfin le quatrième il entra dans la ville extérieure, avec son armée en ordre de bataille, & ce quatrième jour étoit, ajoute l'historien, le 30 du mois *hyperberetaus*. Ces quatre jours donc joints aux quatre premiers en font huit, qui portent nécessairement la fête de la Scénopégie au 22 *hyperberetaus*. Donc le mois *hyperberetaus* n'étoit pas le mois lunaire où se célébroit cette fête, puisque c'étoit au 15 de la Lune qu'elle étoit attachée; de plus, le 22 de cet *hyperberetaus* a dû être le 15 d'une Lune; or c'est ce que l'on rencontre précisément cette année dans l'*hyperberetaus* de l'année Syro-macédonienne Julienne; c'est donc ce mois-là même qui est employé par Josèphe.

Mais le cardinal Noris retourne & bouleverse ici tellement les faits qu'il y trouve enfin un mois lunaire & le *tisri* des Juifs. Voici comme il arrange pour cela le récit de Josèphe. « La Scénopégie, dit-il, fut célébrée le 15 *tisri*, qui répondoit cette année-là au 22 septembre. Cestius arriva à Lidda le 18 « ou le 19 *tisri*, & y fut attaqué le 20 par les Juifs. C'étoit « le sixième jour de la fête & un jour de Sabbat. Cestius « s'arrêta trois jours, le 21, le 22 & le 23. Agrippa fit faire « quelques propositions aux Juifs, qui mirent la division entre « eux: Cestius en étant instruit les attaqua & les mit en fuite: « cela se passa en deux jours, le 24 & le 25. Le 26 Cestius « s'avança de Gabaon à Scopos, & y demeura trois jours, le « 27, le 28 & le 29; enfin le 30 il entra dans la ville. Ainsi « Josèphe, qui date son entrée dans la ville du 30 *hyperberetaus*, « ne désigne, continue le cardinal Noris, que le mois Juif « lunaire de *tisri*. »

Pour détruire toute cette hypothèse, il n'y a qu'à en retrancher ce que le cardinal Noris ajoute gratuitement au récit de l'historien Juif, & rétablir quelques circonstances qu'il en retranche.

1.<sup>o</sup> Il suppose que Cestius n'arriva à Lidda qu'après que les premiers jours de la Scénopégie étoient déjà passés, & il se fonde sur ce que Josèphe dit, que Cestius n'y trouva personne,

parce que tout le monde étoit allé à Jérusalem pour la célébration de la fête : mais rien en cela ne prouve que la fête fut déjà avancée, ni même commencée ; car si Cestius y arriva, par exemple, la veille de la fête, il n'y dut pas plus trouver de monde qu'il n'y en eût trouvé pendant la fête même, tout le monde devant déjà être parti pour se rendre à Jérusalem.

2.<sup>o</sup> Josèphe dit que lorsque Cestius se fut campé à Bethoron, les Juifs laissèrent la fête pour prendre les armes, & vinrent l'attaquer, sans s'embarrasser même du repos qui leur étoit prescrit ce jour, le plus solennel des sept qui étoient consacrés à la fête, ἡν γὰρ διὰ τὸ μάλιστα παρ' αὐτοῖς θρησκευόμενον σάββατον. Or le jour le plus solennel de la Scénopégie, & celui où le repos étoit inviolable, étoit sans aucun doute le premier ; en vain le cardinal Noris, pour parer à cette difficulté fait du jour de l'attaque un samedi, Josèphe ne le dit pas ; car pour le mot σάββατον dont il se sert en cette occasion, personne n'ignore qu'il désigne tout autre jour où le repos étoit prescrit aussi-bien que le samedi. Ainsi dans le Lévitique Moysè dit aux Juifs que la Scénopégie & le huitième jour d'après, leur fera un Sabbat ou repos, *die 1.<sup>o</sup> & die 8.<sup>o</sup> erit Sabbatum* ; & ici ce mot peut d'autant moins s'appliquer au samedi, que Josèphe ajoute que c'étoit un Sabbat plus solennel, ou même que c'étoit le Sabbat le plus solennel : or le Sabbat d'aucun samedi n'étoit plus solennel qu'un autre, au lieu que dans la Scénopégie le Sabbat du premier jour étoit le plus inviolable. *Dies primus vocabitur celeberrimus atque sanctissimus.*

*Levit. c. 23,  
v. 35.*

3.<sup>o</sup> Noris compte deux ou même trois jours de plus que n'en fournit le récit de Josèphe ; car ce savant Cardinal en compte six depuis l'affaire de Bethoron jusqu'à l'arrivée de Cestius à Scopos, au lieu que Josèphe n'y en met que quatre, savoir trois pendant lesquels le général Romain s'arrêta, & le quatrième où il marcha aux Juifs, les chassa & les poursuivit jusqu'à Scopos. En effet, il faut prendre garde 1.<sup>o</sup> que le lieu où il s'étoit arrêté n'étoit qu'à une lieue & demie environ (quarante-trois stades) de Scopos ; 2.<sup>o</sup> que puisqu'il ne s'arrêta que trois jours, il marcha & agit le quatrième, & qu'ainsi c'est

ce jour-là même qu'il arriva à Scopos. En effet, s'il n'y arriva que deux jours après, que devint-il pendant ce temps-là? Car il n'y a pas de milieu, ou il s'avança, & en ce cas il ne lui falloit pas une demi-journée pour s'y rendre; ou il ne fit aucun mouvement, & il s'arrêta en ce cas cinq jours & non pas trois.

Enfin le cardinal Noris n'a pas fait attention que de quelque manière qu'il veuille compter le mois lunaire *tisri*, ce mois eut vingt-neuf jours & non pas trente. Car s'il le compte sur les calendriers sur lesquels les Juifs règlent aujourd'hui leur année, *tisri* est un mois *cane*, qui n'a que vingt-neuf jours; s'il le détermine par les phases de la Lune, la nouvelle Lune dont il le compte fut le 8 septembre Julien, & la nouvelle Lune suivante fut le 7 octobre, ce qui ne laisse que vingt-neuf jours d'intervalle: par conséquent Josèphe n'a pu, par le 30 du mois *hyperberetaus*, désigner le 30 du *tisri* des Juifs.

Étant donc bien certain que le mois *hyperberetaus* ne peut absolument être le *tisri* des Juifs, & rien de ce que propose le cardinal Noris pour faire quadrer l'un avec l'autre ne pouvant être admis ni subsister, il demeure indubitable que cet *hyperberetaus* est celui de l'année Syro-macédonienne Julienne; donc le vingt-deux dans l'année dont il s'agit, fut justement le cinq d'une Lune, comme il le faut pour que la fête de la Scénopégie s'y rencontre. Il demeure donc aussi indubitable que les mois qu'emploie Josèphe sont les mois de l'année Syro-macédonienne Julienne. Je pourrois en donner encore d'autres preuves, mais il me semble que celles que je viens de rassembler, & la réfutation des raisons qu'on y oppose, ne peuvent laisser le moindre scrupule à cet égard.

Je reviens donc maintenant à la détermination des trois fêtes de Pâques que nous fournit l'Historien Juif. Ces trois Pâques sont 1.<sup>o</sup> celle de l'an 11 de Nêron, 65 de l'ère vulgaire, qui fut le 7 avril; 2.<sup>o</sup> celle de la douzième année du même Empereur, ou de l'an 66, qui fut le 26 du mois d'avril; enfin celle de l'an 70, qui tomba au 13 avril.

Il ne peut y avoir de difficulté sur cette dernière; car

Josèphe marquant expressement que la fête des Azymes fut le 14 avril, suppose nécessairement que la Pâque ou immolation de l'agneau, qui se faisoit la veille, étoit tombée au 13.

Quant à celle de l'an 66, il ne parle à la vérité ni de la fête de Pâque nommément, ni de la fête des Azymes; mais en rapportant la Scénopégie au 22 octobre, il oblige absolument de mettre la Pâque au 26 avril précédent, puisqu'il ne peut y avoir que cent soixante-dix-huit jours ou six lunaisons d'intervalle entre l'une & l'autre.

La Pâque que Josèphe marque au 7 avril est celle de l'année qui précéda la révolte des Juifs & le commencement de la guerre; car cet Historien ne désigne pas cette année autrement: *Πρὸ τῆς ἀποστάσεως καὶ τῷ πρὸς τὸν πόλεμον κινήματος*. Mais comme la guerre commença au printemps l'an 12 de Néron, qui est l'an 66, il faut bien que la Pâque de l'année qui précéda la révolte des Juifs soit celle de l'an 65.

Dans la première de ces années, où la Pâque fut le 7 avril, le *nisan* lunaire s'étoit compté du 25 mars, c'est-à-dire du jour même de l'équinoxe; dans la seconde, où la Pâque fut le 26 avril, il s'étoit compté du 13 avril; enfin dans la troisième, où la Pâque fut le 13 avril, il s'étoit compté du 31 mars. Or le 25 mars de l'an 65, le 13 avril de l'année suivante & le 31 mars de l'an 70 concoururent exactement chacun avec la première nouvelle Lune depuis l'équinoxe de l'année à laquelle ils appartiennent: ces trois *nisan* se trouvent donc exactement réglés sur la méthode dont j'ai dit qu'on se servoit.

Outre les trois années auxquelles appartiennent les fêtes de Pâques que Josèphe a attachées à un jour certain de l'année Julienne, il y en a une quatrième également bien déterminée où il fixe, par une circonstance particulière, le jour de la Pentecôte, & par conséquent celui de la Pâque, qui en dépendoit. Cette année est celle de la mort d'Antiochus Sidétès. La circonstance qui y caractérise le jour de la Pentecôte est qu'elle tomba le lendemain du jour du sabbat.

Le commencement du règne de Sidétès est, dans le premier  
livre



livre des Macchabées, de l'an des Grecs 174, qui se trouve en effet marqué sur plusieurs de ses Médailles. J'ai prouvé, dans mon Mémoire sur la chronologie des Macchabées, que l'ère des Grecs dans ce premier livre se comptoit du printemps de l'an 311 avant l'ère vulgaire. Ainsi le commencement du règne de Sidétès tombe en l'année 138 avant J. C.

Suivant Eusèbe il n'a régné que neuf ans, qui se termineroient à l'an 182 des Grecs, qui est le 130.<sup>e</sup> avant J. C. Mais on a des médailles de ce Prince, de l'an 183, 184 & même 185, comme m'a assuré M. l'abbé Belley, qui en a vu une avec cette époque dans le Cabinet de M. Pellerin, & qui en connoît une semblable du Cabinet de Wilde.

Je ne serois pas étonné qu'on trouvât avec son nom l'an 186, sur des médailles frappées dans les pays où l'on comptoit l'ère des Séleucides de l'automne de l'an 312.

D'ailleurs Dexippe ne comptant que quatre ans depuis sa dernière année jusqu'à la seconde de la CLXIV.<sup>e</sup> Olympiade, ne permet pas de placer sa mort avant la seconde année de la CLXIII.<sup>e</sup>; & cette seconde année de la CLXIII.<sup>e</sup> Olympiade, qui répond justement à l'an 185 des Grecs marqué sur les médailles de ce Prince est la douzième depuis l'an 174, où il commença de régner.

*Frühel in ann.  
Regum Syriae.*

*Apud Porphy.  
in Graecis Euse-  
bii à Scaligero  
editis, p. 61 in  
fine.*

On ne peut donc douter que Sidétès n'ait régné douze ans complets, depuis l'an 174 des Séleucides jusques & compris l'an 185; & sans doute ceux qui ne lui en ont donné que neuf, n'ont compté son règne que d'après la mort de Tryphon, qui avoit régné trois ans au rapport de Josèphe.

La douzième & dernière année répond à l'an 127 avant l'ère vulgaire, & fut celle où il fit son expedition contre les Parthes, car il périt dans l'hiver qui suivit son entreprise. En cette année le *nisan* pascal commença le soir du 6 avril, la fête de Pâques le soir du 19, la fête des Azymes le soir du 20, le lendemain des Azymes, qui étoit le premier des quarante-neuf jours qu'on comptoit jusqu'à la Pentecôte, le soir du 21; enfin la fête de la Pentecôte le soir du 9 juin, qui avoit été un samedi cette année-là, où la lettre dominicale

étoit *G*; & par conséquent le jour de la Pentecôte tomba précisément au lendemain d'un jour du sabbat, comme le remarque Josèphe, de l'année où Antiochus fit son expédition contre les Parthes.

J'ai appliqué cette méthode à l'année que les plus anciens monumens & la tradition des trois premiers siècles de l'Eglise avoient assignée à la mort de J. C. Cette année est celle du Consulat des deux Geminus. On sait qu'Eusèbe est le premier qui ait changé cette fameuse époque, & on sait de plus qu'il l'a changée non sur le fondement de quelque nouvelle autorité, mais sur un raisonnement qui n'étoit rien moins que concluant, & qui n'auroit pas dû par conséquent faire abandonner une opinion qui se soutenoit par sa seule antiquité.

Ce raisonnement d'Eusèbe est que le Consulat de Geminus est de la quinzième année de Tibère, & que J. C. suivant S.<sup>t</sup> Luc, a commencé à prêcher la quinzième année de Tibère; comme donc il est certain qu'il a prêché au moins deux à trois ans, il est évident, dit Eusèbe, qu'il n'est pas mort sous le Consulat de Geminus, mais deux ou trois ans après. Le défaut de ce raisonnement consiste en ce que la quinzième année de Tibère, avec laquelle concourt le Consulat de Geminus, peut n'être point celle que S.<sup>t</sup> Luc compte pour la quinzième année de ce Prince; parce que les années de son règne se comptoient diversément, suivant qu'on les datoit, ou de son association à l'Empire ou de la mort d'Auguste. Si donc S.<sup>t</sup> Luc les compte de son association à l'Empire, comme l'association de Tibère a précédé de trois ans la mort d'Auguste, il ne suivra point de la date de sa quinzième année donnée par cet Évangéliste, que J. C. n'ait commencé à prêcher que sous le Consulat de Geminus, parce que ce Consulat est bien de la quinzième année de Tibère, mais de la quinzième année comptée depuis la mort d'Auguste. Par conséquent l'ancienne tradition qui plaçoit la mort de J. C. sous les Geminus, n'aura rien de contraire à la date que S.<sup>t</sup> Luc donne à sa prédication. Je ne pense donc pas que l'objection d'Eusèbe doive prévaloir sur le témoignage exprès & unanime des Pères des trois

premiers siècles. Aussi depuis même qu'Eusèbe l'eut proposée, les plus sçavans des écrivains Ecclésiastiques continuèrent-ils de s'en tenir à la tradition; & c'est au Consulat de Geminus que la mort de J. C. est encore rapportée par S.<sup>t</sup> Jérôme, par S.<sup>t</sup> Augustin, par S.<sup>t</sup> Chrysostôme, par Sulpice Sévère, &c.

Je dois seulement avertir ici que quelques-uns, au rapport de Clément d'Alexandrie, datoient la mort de J. C. de la seizième année de Tibère, mais que c'étoit en comptant les années de ce Prince à la manière des Orientaux, & en particulier des Juifs, c'est-à-dire en remontant l'époque au commencement de l'année civile dans laquelle il étoit parvenu à l'Empire. Il y parvint le 19 août de l'an 14, & on compta, chez les Juifs, la première année du *tisri* précédent, c'est-à-dire du *tisri* de l'an 13; la seizième se compta par conséquent aussi du *tisri* ou de l'automne de l'an 28, & comprit le printemps de l'an 29 où J. C. fut crucifié. Plusieurs Savans modernes, & entre autres le P. Pagi, le P. Hardouin & Paul Baudri ont embrassé & soutenu ce sentiment; & M. de la Barre, dans un Mémoire qui se trouve au IX.<sup>e</sup> volume du recueil de l'Académie, me paroît l'avoir établi d'une manière qui souffre peu de difficultés; il s'est trompé seulement en ce qu'il a cru, sur la foi de Samuel Petit, que la Pâque des Juifs avoit été cette année-là le 25 mars, ce qui ne peut pas être, puisque le 25 mars n'y concourt point avec le 14 d'une Lune, & en est au contraire le 21 ou le 22.

En suivant ma méthode, je trouve que dans l'année du Consulat des Geminus, qui fut l'an 29 de l'ère vulgaire, & de la période Julienne 4742, la première Lune d'après l'équinoxe du printemps tomba au 2 avril sur les trois heures après midi en Judée; que le *nisan* des Juifs dut commencer le soir de ce même jour; qu'ainsi le 14 de cette lunaison, & par conséquent la Pâque des Juifs commença le soir du 15 avril, qui étoit justement cette année un vendredi; ce qui est bien conforme sans doute & à ce que nous lisons formellement dans l'Évangile, que les Juifs ne mangèrent l'agneau & ne célébrèrent leur Pâque que le soir du jour auquel il fut crucifié, & à ce

que la tradition la plus ancienne & la plus constante nous a appris que J. C. étoit mort un vendredi.

On dispute beaucoup pour savoir si J. C. qui avoit célébré la Pâque la veille, n'avoit point anticipé le jour prescrit par la loi. Je croirois volontiers, avec le P. Hardouin, qu'il y avoit sur la célébration de la Pâque, deux usages reçûs chez les Juifs : l'un des Galiléens, qui comptoient le premier de la Lune du jour dans le cours duquel la nouvelle Lune paroissoit; l'autre du reste des Juifs, qui ne le comptoient que du jour qui suivoit la syzygie. Les premiers ayant, dans l'année dont il s'agit, commencé leur premier jour de *nisan* le soir du premier avril, célébrèrent leur Pâque comme J. C. le soir du 14; au lieu que les autres, comme les Princes & les Prêtres, n'ayant commencé leur *nisan* que le 2 avril, ne la célébrèrent que le 15 au soir. On a vû chez les Chrétiens, & dans deux diocèses voisins, des différences encore plus grandes sur le jour de la célébration de cette même fête.

Au reste l'époque de la mort de J. C. sous le Consulat des Geminus n'a pas seulement l'avantage d'être appuyée sur la tradition des premiers siècles, & de donner pour la Pâque des Juifs le jour de la semaine auquel la croyance constante de l'Eglise l'a attachée; elle a encore celui de renfermer l'explication simple & facile de tous les autres caractères qui résultent de l'histoire Évangélique, & qui dans toute autre hypothèse ne forment que des doutes & des embarras.

Quelques Pères ont conjecturé, par des raisonnemens plus pieux que solides, les uns que J. C. n'avoit prêché qu'un an, d'autres qu'il en avoit prêché deux & près de trois mois; les modernes le font prêcher les uns trois ans, les autres quatre & même jusqu'à cinq ou davantage.

L'Évangile de S.<sup>t</sup> Jean distingue clairement & expressément trois Pâques dans le cours de la prédication de Jésus-Christ. La première est marquée au chap. II, la seconde au chap. VIII, la troisième au chap. XIII; c'est celle dans laquelle J. C. fut crucifié. Suivant qu'on en a eu besoin, on a étendu par des inductions, des probabilités & des conjectures ce nombre de



Pâques jusqu'à quatre & cinq & même à davantage. Il est bien sûr qu'il n'y a de preuves positives que des trois formellement désignées dans l'Évangile de S.<sup>t</sup> Jean.

On peut voir les preuves par lesquelles M. de la Barre, dans le Mémoire que j'ai déjà cité, a établi qu'on ne pouvoit, sans faire violence au récit des Évangélistes, y en trouver davantage.

Et après tout il est certain que si J. C. est mort l'an 29 de l'ère vulgaire, sous le Consulat des Geminus, le temps de sa prédication ne peut renfermer plus de trois Pâques indiquées par S.<sup>t</sup> Jean. Car Pilate n'étant venu en Judée au plus tôt qu'à la fin de l'an 26, J. C. qui n'a commencé à prêcher que depuis qu'il en avoit l'administration, n'a pû célébrer pendant sa prédication que les Pâques des années 27, 28, 29.

Je dis 1.<sup>o</sup> que Pilate n'est venu en Judée qu'à la fin de l'an 26; car, comme nous l'apprend Josèphe, il n'y demeura que dix ans, qui finirent l'année d'avant la mort de Tibère, puisque la mort de Tibère arriva comme Pilate étoit en chemin pour retourner à Rome. Tibère mourut le 16 mars de l'an 37. Les dix ans de Pilate ne peuvent donc remonter plus haut que la fin de l'an 26.

*Ann. l. XVIII,  
ch. 4.*

Je dis 2.<sup>o</sup> que J. C. n'a commencé à prêcher que depuis que Pilate eut l'administration de la Judée; c'est ce que marque positivement le premier verset du chap. III de l'Évangile de S.<sup>t</sup> Luc, où le commencement de la prédication de S.<sup>t</sup> Jean-Baptiste, qui précéda celle de J. C. de quelques mois, est rapporté au gouvernement de Pilate.

S.<sup>t</sup> Jean l'Évangéliste, lors de la première des trois Pâques dont il a parlé, fait dire aux Juifs, qu'il y avoit quarante-six ans qu'on bâtiſsoit le temple. *Quadraginta & sex annis ædificatum est templum hoc.* Il y en avoit, l'an 27, précisément tout autant depuis qu'Hérode avoit entrepris de reconstruire le temple: car Josèphe rapporte qu'il entreprit cette reconstruction la dix-huitième année de son règne compté depuis la mort d'Antigonus. La mort d'Antigonus est de la fin de l'an 37 avant l'ère vulgaire, sous le Consulat d'Agrippa & de Gallus, suivant le même historien. La dix-huitième année d'Hérode est donc

*Josèphe, antiq.  
l. XVII, c. 10  
& c. 11.*

*Jeseph. antiq.  
l. XX, c. 9.*

de l'an 19 avant la même ère (*b*), & l'an 27 de cette ère il y avoit quarante-six ans précisément qu'on travailloit à bâtir le temple. On fait qu'il ne fut entièrement achevé que longtemps après.

S.<sup>t</sup> Luc parlant de l'âge de J. C. lors de son baptême, dit qu'il venoit d'avoir trente ans (*c*). Jésus-Christ fut baptisé quelques mois avant la première des fêtes de Pâques, qui tombent dans le temps de sa prédication, c'est-à-dire au commencement de l'an 27; & les trente ans que lui donne S.<sup>t</sup> Luc remontent à la fin, c'est-à-dire au 25 décembre de l'an 5 avant l'ère vulgaire. De toutes les années auxquelles on a rapporté la naissance de J. C. cette année 5 avant l'ère vulgaire est celle qui a trouvé le plus de partisans depuis le P. Decker, Jésuite, qui la proposa le premier en 1600. C'est celle qu'ont adoptée Képler, Pétau, Pagi, Noris, Bouhier, M. de la Barre de cette Académie, &c. (*d*)

(*b*) Ce fut l'année qui précéda celle dans laquelle Auguste vint en Syrie. Or il est certain qu'Auguste vint en Syrie l'an 20 avant l'ère vulgaire. Ce fut donc l'an 19 qu'Hérode commença le temple.

(*c*) D'autres traduisent autrement ce passage de S.<sup>t</sup> Luc, & lui font dire que J. C. venoit d'entrer dans sa trentième année, ou qu'il avoit environ trente ans; tout cela revient à peu près au même pour l'induction que j'en tire ici.

(*d*) Les anciens ont rapporté la naissance de J. C. aux années 40, 41 & 42 d'Auguste, & quelquefois à l'an 28. Je ne pense point que ce soient des opinions particulières & différentes sur l'époque de la naissance de J. C. qui aient produit ces différentes dates; mais seulement différentes manières de compter les années d'Auguste.

Les dates de l'an 40 & 41 me paroissent être indubitablement prises l'une & l'autre de la mort de César, mais être comptées l'une à la manière

commune du jour même de cette mort, l'autre à la manière des Égyptiens, en partant du *thot* qui avoit précédé.

La 28.<sup>e</sup> année avoit probablement pour époque le troisième Consulat d'Auguste, lorsque l'expulsion d'Antoine, alors déclaré ennemi de la République, le laissa seul maître de l'Empire, à la fin de l'an 32 ou au commencement de l'an 31 avant l'ère vulgaire. Cette monarchie d'Auguste étant comptée du *thot* précédent, l'an 28 en commença au *thot* ou 29 août de l'an 5, avec la quarante-unième de son empire depuis la mort de César.

A l'égard de l'an 42, pour l'entendre il faut remarquer qu'il y a trois manières de compter les années qui ont rapport à un certain événement; l'une est de les compter du jour même de cet événement, & c'est la plus exacte; l'autre de les compter du commencement de l'année civile dans laquelle est arrivé l'événement, comme les Égyptiens, les Juifs & d'autres comptoient la durée des règnes; la

La fin de cette année terminoit la trente-deuxième du règne d'Hérode, si on le compte depuis la mort d'Antigonus, & la trente-quatrième si on le compte depuis qu'il eût été déclaré Roi par Antoine & par Auguste. Hérode mourut après avoir regné trente-quatre ans depuis la première de ces époques, & trente-sept depuis la seconde. On voit qu'il restera plus de temps qu'il ne faut pour l'histoire du massacre des Innocens, & pour toutes les autres circonstances que l'histoire de l'Évangile oblige de placer entre la naissance de J. C. & la mort d'Hérode.

Je ne puis m'empêcher de dire ici un mot de l'année de cette mort. L'opinion qui semble presque prévaloir aujourd'hui, la met en l'an 4.<sup>e</sup> avant l'ère vulgaire. Cependant j'ose dire que c'est de toutes la moins bien fondée. En effet, cette année ne convient ni à la durée du règne de ce Prince dans les deux manières de le compter, ni aux caractères que l'histoire donne à l'année de sa mort.

1.<sup>o</sup> Au mois d'avril de l'an 4 avant notre ère, il n'y avoit pas plus de trente-trois ans qu'Antigonus étoit mort, puisque ce Prince mourut l'an 37, & même à la rigueur il n'y avoit que trente-deux ans & trois ou quatre mois, puisqu'il ne mourut qu'à la fin de l'année. On n'a non plus que trente-six ans & trois ou quatre mois au plus depuis & compris tout l'an 40 auquel Hérode fut déclaré Roi. Or ni l'un ni l'autre de ces intervalles n'est suffisant, puisque Josèphe donne à ce

troisième enfin de les compter du commencement de l'année civile qui a immédiatement suivi l'événement, comme aujourd'hui nous comptons les années de J. C. que nous ne datons pas du jour même de la naissance, mais du mois de janvier ou du mois de mars suivant. Selon cette dernière manière de compter, la naissance de J. C. étant pour les Orientaux de l'an 41 d'Auguste, l'on a compté sa première année de l'an 42; notre propre exemple sur la même époque justifie assez cette manière de la compter: de-là même il est arrivé que

rapportant, comme il arrive souvent, la naissance de J. C. à l'année que l'on compte pour sa première, on l'a datée de l'an 42 d'Auguste.

Au moyen de cette solution, qui m'a paru naturelle, & à laquelle il est étonnant qu'on n'ait pas fait jusqu'à présent plus d'attention, on voit 1.<sup>o</sup> que tous les Anciens se retrouvent entièrement d'accord sur l'époque de la naissance de J. C. 2.<sup>o</sup> Qu'ils l'attachent tous également à l'année que nous comptons la cinquième avant notre ère.

Prince trente-quatre ans de règne depuis la mort d'Antigonus; & trente-sept depuis qu'il fut déclaré Roi. Aussi ne se sauve-t-on de cette difficulté qu'en disant que l'historien Juif a compté les années commencées pour des années complètes; mais cette solution ne suffit pas ici.

2.<sup>o</sup> Il y eut une éclipse de Lune la nuit quelques mois avant sa mort, qui précéda de peu de jours la fête de Pâques. Je dis quelques mois avant sa mort: car quoique cette éclipse soit arrivée pendant sa maladie, cependant tout ce qui se passa depuis jusqu'à sa mort, comme les poursuites qu'il fit faire à Rome (e) contre son fils & contre Acmé, affranchie de Livie, leurs succès & la nouvelle qu'il eut le temps d'en recevoir, son voyage aux eaux de Callirhoé, où il alla chercher inutilement le secours des bains, son retour à Jéricho, la convocation qu'il fit auprès de lui des principaux de toutes les villes & villages de son Royaume, qu'il fit ensuite arrêter & enfermer dans l'hippodrome, voulant que ses héritiers les fissent mourir au moment qu'il mourroit lui-même; tous ces faits, dis-je, & plusieurs autres demandent manifestement quelques mois: or on trouve bien l'an 4 avant l'ère vulgaire une éclipse de Lune la nuit du 13 mars; mais elle ne peut convenir à celle de la maladie d'Hérode, parce qu'elle ne précède la fête de Pâque que de vingt-cinq à vingt-six jours, & qu'elle n'en laisseroit pas quinze jusqu'à sa mort. De-là vient que ceux qui la prennent pour celle qu'indique Josèphe, sont obligés ou de supposer que la fête de Pâque fut remise cette année-là & retardée d'un mois, ce qui est une conjecture hasardée & sans fondement, ou de reculer la mort d'Hérode jusqu'au mois de novembre suivant, ce qui fait manifestement violence au récit de Josèphe.

L'an 3 avant notre ère pourroit quadrer jusqu'à un certain point à la durée du règne d'Hérode, c'est-à-dire en comptant les années commencées pour des années complètes; mais on ne trouveroit point l'éclipse de Lune que Josèphe y attache.

(e) On mettoit alors quelquefois plus de deux mois à faire le trajet de Judée à Rome. *Vid. de bell. Jud. l. 11, c. 10, in fin. p. 171, t. 11. Haverc.*



L'année 2.<sup>me</sup> s'ajuste parfaitement à la durée du règne d'Hérode, & remplit également bien la condition de l'éclipse. Elle s'ajuste parfaitement à la durée du règne d'Hérode, car en supposant que la mort d'Hérode arriva au mois de mars de cette année, il avoit régné trente-sept ans trois ou quatre mois depuis la fin de l'an 40 avant l'ère vulgaire, & trente-quatre & trois ou quatre mois depuis la fin de l'an 37.

Or c'est en effet à la fin de l'an 40 avant l'ère vulgaire qu'il fut déclaré Roi, & à la fin de l'an 37 qu'Antigonus fut tué.

Il fut déclaré Roi à la fin de l'an 40, puisque ce fut après la campagne & dans l'hiver d'une année, que Josèphe désigne comme la seconde depuis la bataille de Philippes. La bataille de Philippes étant incontestablement de l'automne de l'an 38, la campagne de la seconde année depuis est, sans aucun doute, celle de l'an 40, & l'hiver qui la suivit est celui qui termina cette année: ce qui est d'autant plus juste que l'an 40 est celui du Consulat de Calvinus & de Pollion, sous lequel Josèphe dit aussi qu'Hérode fut déclaré Roi. Il est vrai qu'ayant indiqué ce Consulat, il ajoute *en la CLXXXIV.<sup>e</sup> Olympiade*: or il n'y a que les six premiers mois de ce Consulat qui tombent dans la CLXXXIV.<sup>e</sup> Olympiade, & les six derniers, auxquels je rapporte l'époque dont il s'agit, appartiennent à l'Olympiade CLXXXV. Mais je crois que la mention de l'Olympiade en cet endroit n'est relative qu'au Consulat, & ne sert qu'à en fixer la date, qui se doit compter du commencement de l'année, & par conséquent de la CLXXXIV.<sup>e</sup> Olympiade. J'ai dit en second lieu qu'Antigonus fut tué à la fin de l'an 37, puisque, comme je l'ai montré dans ma Dissertation sur la chronologie de l'histoire des Macchabées, ce ne fut qu'au troisième mois de l'automne de cette année que Jérusalem fut prise, & qu'Antigonus tomba au pouvoir d'Hérode & des Romains.

Quant à l'éclipse de Lune, il y en avoit eu une à la fin du mois d'août, la nuit du 26 au 27 sur les trois heures du matin, sept mois avant la Pâque de l'an 2, & ces sept mois sont le temps qu'exigent naturellement les évènements qu'il faut placer dans l'intervalle de cette éclipse à la mort d'Hérode.

Scaliger, Calvifius & quelques autres avancent la mort d'Hérode jusqu'à l'an 1 avant l'ère vulgaire, & ils trouvent au 18 janvier de cette année une éclipse qui peut convenir à celle qui est indiquée par Josèphe : mais ils sont obligés de prolonger le règne d'Hérode d'un an entier, & c'est en quoi pèche leur opinion.

Il reste à résoudre deux difficultés. L'une est prise de ce que Josèphe ayant donné trente-sept ans au règne de Philippe un des fils d'Hérode, le fait mourir en la vingtième année de Tibère; car cette vingtième année commença au mois d'août de l'an 33 de l'ère vulgaire, qui n'est que l'an 35 depuis l'an 2 avant la même ère. Mais je réponds qu'il y a ici une faute dans le texte de Josèphe, & qu'il faut y lire l'an 22 de Tibère, au lieu de l'an 20. Il y a plusieurs preuves de cette faute; la première est que Vitellius, sous le gouvernement duquel Josèphe place la mort de Philippe, ne vint en Syrie que l'an 22 de Tibère. Tacite le dit formellement. On l'induit aussi de Josèphe lui-même, qui lui fait renvoyer Pilate à son arrivée en Syrie, & qui ajoute que Tibère mourut avant que Pilate fût arrivé à Rome. Or Tibère étant mort dans la vingt-troisième année de son règne, Pilate a dû être renvoyé à Rome au plus tôt dans la vingt-deuxième. Vitellius n'est donc arrivé que cette année-là en Syrie. De plus Vitellius ayant été Consul l'an 21 de Tibère, il s'ensuit encore qu'il ne put être Gouverneur de Syrie que l'an 22, & que par conséquent Philippe, qui mourut sous son administration, ne mourut que depuis cette année commencée.

*Tacit. histor.  
l. VIII, c. 32.*

Il y a une autre preuve de la correction à faire dans cet endroit de Josèphe, elle se tire de ce qu'il fait concourir la mort de Philippe avec le rétablissement d'Artaban sur le trône, après qu'il en eut été chassé par les Scythes. Car nous apprenons de Tacite que la défaite & son rétablissement appartiennent aux années 21 & 22 de Tibère. Josèphe ne rapportoit donc non plus la mort de Philippe qu'à la seconde de ces années. Le nombre deux au lieu du nombre sept qu'on trouve dans les manuscrits de l'ancienne version latine de Josèphe, où on lit

*Id. l. VI, c. 38.*

trente-deux pour trente-sept, montre encore la corruption de ce texte, & que ce nombre deux y manque en effet quelque part. En lisant que Philippe mourut l'an 22 de Tibère, on aura pour la date de sa mort la fin de l'an 35 ou le commencement de l'an 36, où aboutissent les trente-sept années de son règne comptées depuis & compris l'an 2 avant notre ère.

La seconde difficulté que j'ai à lever, est celle qui naît des médailles d'Hérode Antipas, qui comptent la quarante-trois ou la quarante-quatrième de ce Prince sous le règne de Caligula. Caligula étant mort au mois de janvier de l'an 41 de J. C. la quarante-troisième année d'Antipas n'eût pas, dit-on, été même commencée sous cet Empereur, bien loin que l'on y eût pu compter la quarante-quatrième.

À l'égard des médailles qui comptent l'an 43, l'explication n'en est pas bien difficile. Les années du règne d'Antipas y sont comptées à la manière des Juifs, de l'automne qui précède le commencement de son règne; ainsi Antipas étant monté sur le trône au printemps de l'an 2 avant l'ère vulgaire, les Juifs comptoient les années de son règne de l'automne de l'an 3, & ils commencèrent à compter sa quarante-troisième à l'automne, c'est-à-dire au mois de *tisri*, ou à notre mois d'octobre de l'an 40 de l'ère vulgaire. Caligula, qui l'exila vers le mois de novembre ou de décembre d'ensuite, vivoit encore; & par conséquent cette médaille se concilie parfaitement avec l'année que j'ai assignée à la mort d'Hérode.

Pour les médailles qui comptent l'an 44, on dit que M. Galland en avoit vû une, & M. Vaillant en a cité aussi une dans un Mémoire qu'il a fait sur l'époque de la naissance de J. C. mais, d'un côté, on ne trouve plus ces médailles dans aucun cabinet, & de l'autre, on ne peut faire aucun fond sur la manière dont M.<sup>rs</sup> Galland & Vaillant les ont lûes, parce qu'on sait qu'on a lû de même l'an 44 sur une médaille d'Antipas, du Cabinet du Roi, sur laquelle depuis, avec un peu plus d'attention, les plus habiles antiquaires ont reconnu qu'il n'y avoit que l'an 34: à quoi l'on doit ajouter qu'il est plus que vrai-semblable que cette médaille du Cabinet

*Mémoires de  
l'Acad. t. XXI,  
p. 291 des Mé-  
moires.*

du Roi est celle même dont M.<sup>rs</sup> Galland & Vaillant ont parlé.

Voilà ce que j'avois à remarquer sur l'époque de la mort d'Hérode. Je reviens aux caractères des années de l'histoire de l'Évangile. S.<sup>t</sup> Luc attache l'année de la prédication de S.<sup>t</sup> Jean à la quinzième année de Tibère. Comme la prédication de S.<sup>t</sup> Jean précéda d'environ six mois celle de J. C. il faut en rapporter la date vers le milieu de l'an 26 de l'ère vulgaire, & il est vrai que cette date ne tombe que dans la douzième année de Tibère depuis la mort d'Auguste ; mais elle tombe bien dans la quinzième depuis son association à l'empire : car, comme je l'ai établi dans un Mémoire précédent, cette association étant du 28 août de l'an 12 de l'ère vulgaire, la quinzième année en commença le 28 août de l'an 26.

S.<sup>t</sup> Luc rapporte que Zacharie, prêtre de la famille d'Abia, exerçant les fonctions de son ministère suivant le tour de sa famille, & offrant les parfums à Dieu, un Ange lui apparut, & lui annonça que sa femme enfanteroit un fils ; qu'étant retourné chez lui, lorsque les jours de son ministère furent accomplis, sa femme conçut, & se tint cachée cinq mois ; que le sixième mois l'ange Gabriel vint annoncer à une vierge appelée Marie, qu'elle concevrait & enfanteroit un fils qu'elle nommeroit Jésus.

Une ancienne tradition rapportée par S.<sup>t</sup> Chrysostôme & par d'autres Pères, portoit que Zacharie étoit entré en tour d'exercer les fonctions sacerdotales le 10 du mois *tisri*. Suivant cette même tradition, le sixième mois depuis que la femme de Zacharie eut conçu, se compta cette année du 25 mars, & l'Église a, par cette raison, placé la fête de l'Annonciation en ce jour, & neuf mois après, au 25 décembre, celle de la naissance de Jésus-Christ.

Quelques modernes ont critiqué cette tradition, & leur critique est fondée 1.<sup>o</sup> sur quelques circonstances dont on l'accompagne, qu'ils jugent insoutenables ; 2.<sup>o</sup> sur quelques variations entre ceux qui nous l'ont conservée.

*Vid. Scaliger,  
de emendat. temp.  
l. VI, p. 543,  
& sequ.*



Quant aux circonstances insoutenables qui l'accompagnent, on n'en indique qu'une, qui est le souverain Pontificat, que cette tradition attribue à Zacharie : mais cette circonstance, que Scaliger reconnoît avoir été une opinion commune des Pères des premiers siècles, peut bien n'être qu'une équivoque entre la dignité de chef d'une des vingt-quatre familles sacerdotales dont Zacharie remplit alors les fonctions, & la dignité de chef du Sacerdoce qui constituoit le souverain Pontife. Les premiers chrétiens Gentils, peu au fait des usages de la nation Juive, auront aisément confondu ces deux choses par une dénomination peu exacte, sans que cette inexactitude doive invalider & faire rejeter le fond même de la tradition.

Les variations ne consistent qu'en ce que les uns rapportent cet événement au mois de septembre, & les autres au mois d'octobre ; mais cette variation n'est qu'apparente : car les uns & les autres datent ce fait du même mois hébreu. Or ce mois, qui étoit le septième de l'année Juive, répondoit pour la plus grande partie au mois d'octobre. Les uns donc qui ont plus d'égard à la situation, qui est d'être le septième dans l'année civile, l'ont appelé *septembre* : les autres qui ont fait plus d'attention au mois avec lequel il concouroit pour la plus grande partie, l'ont appelé *octobre*.

Quoi qu'il en soit, cette tradition s'accorde parfaitement avec mon sentiment sur la détermination de la pâque des Juifs, & sur l'année de la naissance de J. C. que je fixe à l'an 5 avant l'ère vulgaire.

Le premier de la lune de *tisri* de l'an 6 avant J. C. commença le soir du 13 octobre ; le 10 de *tisri*, le soir du 22, & le 23 étoit justement un samedi, ce qui est déjà fort remarquable. Comme l'exercice des fonctions sacerdotales duroit sept jours, le ministère de Zacharie finit le soir du 28 ; si du 29 on compte cinq mois lunaires, le premier jour du 6 fera exactement & précisément le 25 mars.

Les familles des Grands-Prêtres qui venoient en tour faire les fonctions du ministère sacré étoient au nombre de vingt-quatre, celle d'Abia dont étoit Zacharie étoit la huitième.

*Janot. ad fragm.  
in fine l. 2. de  
Emend. tempor.  
p. 55 & seq.*

Scaliger fait recommencer le tour de ces familles au 25<sup>e</sup> *caſſien*, de l'an 148 de l'ère des Séleucides qu'emploie le Livre des Macchabées; & il en donne pour raison que l'ordre en avoit été interrompu pendant la profanation du temple par Antiochus, & que Judas Macchabée, qui étoit de la famille de Joiaſib, la première des vingt-quatre, fit recommencer l'ordre des tours par cette famille, lors de la purification & de la dédicace qu'il fit du temple en cette année. De-là, ſuivant ſon calcul, le tour de la famille Abia ayant dû revenir au 28 juillet de l'an 4 avant l'ère vulgaire, il y place la viſion de Zacharie, & quelques jours après, la conception d'Élizabeth; d'où il conclut que l'annonciation ſeroit tombée vers la fin du mois de décembre ſuivant, & la naiſſance de J. C. au mois de ſeptembre de l'an 3.

Comme Scaliger s'eſt trompé certainement ſur l'époque de l'ère des Séleucides, & qu'il eſt plus que probablement dans une erreur ſemblable ſur l'année de la naiſſance de J. C. ſon calcul pêche à tous égards. D'ailleurs l'époque qu'il donne au commencement des tours des familles Sacerdotales eſt abſolument arbitraire, ou pluſtôt n'eſt rien moins que fondée; car ce qu'il dit que ces tours recommencèrent à la dédicace du temple ſous Judas Macchabée, & que ce fameux Général, qui étoit de la première famille, dut attribuer cet honneur à ſa famille, eſt une conjecture d'autant plus haſardée, que d'une part il y a tout lieu de douter que la profanation du temple ait interrompu l'ordre des tours, & que de l'autre c'étoit un crime puniſſable de mort que de les intervertir. Je dis qu'il y a tout lieu de douter que la profanation du temple ait interrompu l'ordre des tours: car les Juifs qui demeurèrent fidèles à leur Religion, ne ceſſèrent point pour cela d'adorer à *Maſſphat*, comme l'obſerve l'auteur du premier livre des Macchabées, & de pratiquer la cérémonie de brûler l'encens, & d'offrir l'holocauſte même hors du temple, comme l'on voit qu'il avoit été pratiqué au retour de Babylone ſous Zorobabel. 2.<sup>o</sup> Tout ce ſystème de Scaliger ne s'accorde avec aucune des traditions reçues ſur le temps de la naiſſance de

J. C. & de S.<sup>t</sup> Jean-Baptiste; & quoique ces traditions ne soient point décisives, il semble du moins qu'elles méritent quelque attention, & que si on ne suit pas la plus communément reçue, on doit néanmoins en suivre quelqu'une.

Pour moi je crois qu'il faut compter les tours des familles Sacerdotales de l'année du retour de la captivité, que je place en la première année de Darius fils d'Hystaspe. Ce Prince commença de régner, suivant les marbres & suivant l'opinion que je crois avoir établie dans ma Dissertation sur l'époque de son règne, l'an 519 avant J. C. & je fais partir les Juifs de Babylone au printemps de l'an 518, dans le cours de la première année de ce Prince. Au mois de *tisri* d'après, comme il est dit dans le premier livre d'Esdras, ils célébrèrent la fête des Tabernacles, après avoir recommencé dès le premier de ce mois leurs sacrifices & l'offrande de l'holocauste. Le premier de *tisri* commença cette année le soir du 3 octobre, qui étoit un jeudi. Les semaines sacerdotales ne se comptant que du jour du Sabbat, très-probablement la semaine de la première famille qui entra en tour ne commença qu'au soir du vendredi 4 où commençoit le sabbat des Juifs. Esdras ajoute qu'ils continuèrent ensuite de l'offrir tous les jours, quoiqu'ils n'eussent pas encore de temple. C'est donc de-là que je compte les tours des familles sacerdotales, que je crois avoir continué depuis sans interruption. Je ne fais pas recommencer ces tours par la famille Joarib : car comme nous l'apprenons d'un ancien cantique que les Juifs chantent encore aujourd'hui, la famille Joarib étoit en fonction lors de la ruine du temple par Nabuchodonosor. Ainsi au retour de la captivité & lorsqu'on recommença les sacrifices, ou du moins au premier Sabbat qui suivit leur rétablissement, la seconde famille dut entrer en fonction.

Cela supposé, je trouve que depuis le samedi 5 octobre de l'an 518 jusqu'au samedi 23 octobre de l'an 6 avant l'ère vulgaire, il y a cinq cens douze années Juliennes & dix-huit jours, qui donnent cent quatre-vingt-sept mille vingt-six jours, vingt-six mille sept cens dix-huit semaines, onze cens treize

tours accomplis & six semaines par de-là; en sorte que la sixième famille du onze cens quatorzième tour ayant achevé sa semaine, la septième famille dut entrer en fonction le 10 *tisri* de l'an 6 avant J. C. Ces tours commençant par la famille Jeddei, la septième depuis la famille Jeddei est justement la famille Abia; *ce qu'il falloit trouver.*

Mais dans les idées que je viens de présenter sur les tours des familles Sacerdotales, il faut bien distinguer ce qui est certain d'avec ce qui est conjectural. Il est certain que le 10 de *tisri* de l'an 6 avant l'ère vulgaire répondit au 23 octobre & fut un jour de Sabbat, par conséquent le commencement d'un tour: que le sixième mois lunaire compté depuis le 29 octobre, auquel avoit fini ce tour, commença précisément le 25 mars suivant; qu'ainsi l'an 6 avant l'ère vulgaire convient parfaitement à la tradition qui fait commencer le ministère de Zacharie au 10 *tisri* & qui met l'Annonciation au 25 mars.

Mais pour l'époque que je donne au commencement des tours Sacerdotaux, ce n'est qu'une conjecture, heureuse à la vérité dans l'opinion que je suis sur la date du règne de Darius & sur le retour de la captivité, mais dans laquelle je puis m'être trompé sans que mon erreur à cet égard influât sur la certitude des autres points que j'ai discutés.





## REMARQUES

SUR

## LE CANON ASTRONOMIQUE

*Qui se trouve dans les manuscrits de Théon d' Alexandrie , & dans lequel la suite des rois de Babylone , de Perse & d'Égypte , & celles des empereurs Romains sont marquées par les années Égyptiennes de l'ère de Nabonassar.*

Par M. FRÉRET.

LE principal objet de ces remarques étant de faciliter ARTICLE I. l'usage, qu'on peut faire de ce Canon dans la chronologie (a), j'écarterai toutes les discussions qui seroient étrangères à cette vue. Il porte dans les manuscrits le titre de Πέγχελεγι Κανόνες, *Manuales Tabulæ*. Le fragment du commentaire de Théon sur ces *Tables manuelles*, & ce qui en est dit dans l'ouvrage du Syncelle nous montrent qu'elles étoient composées de plusieurs parties.

On y trouvoit d'abord un canon ou une suite des règnes de différens Rois, à commencer par Nabonassar. La durée de chaque règne étoit exprimée séparément; & dans une colonne séparée on ajoûtoit la somme des années depuis & compris la première de Nabonassar, jusques & compris la dernière de chacun de ces règnes: par-là on évitoit les erreurs

(a) Scaliger, Canon. Ifagogic. l. III, p. 290. Nunquam Ægyptii annos suos populares à tho'h Nabonassari numerarunt: sed soli astrologi Ægyptii eâ epochâ usi sunt propter Chaldaeos, qui longissimi temporis observationes suas ab initio Nabonassari repetebant. Quemadmodum

enim Ægyptii annos Philippi à tho'h suo deducunt, qui incurrit eo anno in decembrem Julianum, cum tamen antea diebus æstivis illius anni Alexander obiisset; sic primum annum Nabonassari à tho'h suo, non ab eâ die quâ imperare cepit, deducunt.

de copistes, ou du moins on donnoit par ce double nombre un moyen de les corriger. Le canon n'emploie jamais que des années entières, & les Rois, dont le règne a duré moins d'une année, n'y sont point nommés; tel est à Babylone *Laborsoarchod*, auquel Bérose donne neuf mois de règne dans le fragment conservé par Josèphe: tels sont en Perse le mage Smerdis, & les deux fils aînés d'Artaxerxe I<sup>er</sup>. J'examinerai dans un article séparé de ce Mémoire, quelle méthode ont suivie les auteurs du canon pour éviter de marquer les fractions.

Ces suites de règne descendoient plus ou moins bas, selon le temps auquel le canon avoit été fait, ou du moins continué. Celui qui se trouve dans le Syncelle, & qui avoit été publié d'abord par Scaliger, finit avec le règne d'Alexandre. Celui que le P. Pétau publia en 1651 à la fin de son *Rationarium Temporum*, & qu'il avoit tiré d'un manuscrit du commentaire de Théon sur le Canon manuel, finit avec l'année 907 de Nabonassar, & ne passe point le règne d'Antonin, sous lequel vivoit Ptolémée.

*Dissertationes  
Cyprianicæ.*

En 1620, Bainbridge, savant Anglois, avoit publié un autre canon trouvé de même à la suite d'un manuscrit de Théon, & qui descendoit jusqu'à Théodose. Enfin Dodwel donna en 1684, à la suite de ses dissertations sur S.<sup>t</sup> Cyprien, le texte même d'un long fragment du commentaire de Théon sur le Canon manuel, & il y joignit différentes suites de règnes ou de magistratures trouvées dans les manuscrits. Une de ces suites descend jusqu'à l'empereur Basile le Macédonien, & jusqu'à Léon le Philosophe. Les années de celui-ci ne sont point marquées, sans doute parce que le canon avoit été dressé sous son règne. La dernière année de Basile est la 1209.<sup>e</sup> d'Alexandre, 1633.<sup>e</sup> de Nabonassar; c'est l'an 887 de J. C. Une autre suite finit à l'an 1737 d'Alexandre, 2161 de Nabonassar; c'est la 1415.<sup>e</sup> de J. C.

Quelques-uns de ces canons marquent la suite des Consuls, & sont de véritables listes consulaires appliqués aux années de Nabonassar. Il y en a un qui commence à l'an

152 de l'ère d'Auguste, & qui finit à l'an 314, c'est-à-dire à l'an 285 de J. C. Il est suivi d'un autre qui commence avec l'époque de Dioclétien, & qui finit avec l'année 346 de cette ère, l'an 630 de J. C. 659 d'Auguste, & 953 d'Alexandre.

Ces divers canons avoient été sans doute dressés pour trouver les années de l'ère astronomique, auxquelles se devoient rapporter les magistratures & les années des règnes qui servoient à dater les observations astronomiques. Soit pour la facilité du calcul, soit pour d'autres raisons particulières, on avoit établi de temps en temps de nouvelles époques dont les années étoient Égyptiennes ou de trois cens soixante-cinq jours, & commençoient à l'heure de midi du premier jour de *thoth*.

L'époque de Nabonassar commençoit à midi du 26 février 747 avant J. C. pour le méridien de Babylone pour lequel cette époque avoit été établie. Les années Égyptiennes étant seulement de trois cens soixante-cinq jours, quatre de ces années étoient plus courtes d'un jour que quatre années Juliennes égales, à quelques minutes près, aux années solaires vraies. Ainsi le commencement de l'année Égyptienne remontoit d'un jour tous les quatre ans dans l'année Julienne, à cause du jour intercalaire ajouté à celle-ci toutes les quatrièmes années.

Il y a sur cet article une observation à faire. Les années Juliennes commencent à minuit, & les intercalaires furent réglées relativement à l'établissement de cette année par Jule César, l'an 45 avant l'ère Chrétienne, qui fut supposée une année intercalaire, & la dernière d'un cycle. En remontant de cette année 45 jusqu'à l'époque de Nabonassar, on trouvera que l'an 747, qui répond à la première de Nabonassar, auroit été le troisième d'un cycle de quatre ans, & que les années Égyptiennes, 749, 748, 747 & 746, auroient commencé le 26 février, si l'année Julienne eût été en usage alors. Les quatre années suivantes, 745, 744, 743 & 742 auroient commencé le 25 février, & les années suivantes

seroient remontées du 25 au 24, au 23, au 22, &c. Les années de Nabonassar, 224, 225, 226 & 227, auroient commencé le premier janvier 524, 523, 522 & 521 avant J. C; & comme cette année Julienne 521 auroit eu trois cens soixante-six jours, elle auroit aussi contenu le commencement des deux années Égyptiennes, 227 & 228 de Nabonassar: la première auroit commencé le premier janvier, & la seconde le 31 décembre. La même chose a dû arriver l'an 939 de J. C.

La seconde époque astronomique, ou celle de la mort d'Alexandre, commença l'an 425 de Nabonassar, à midi du 12 novembre de l'an 324 avant J. C. mais sous le méridien d'Alexandrie. Ptolémée & les manuscrits du canon astronomique la nomment l'ère des Rois postérieurs à la mort d'Alexandre, *μὴ τὴν Ἀλεξάνδρου Βασιλέως τελευτήν*. Censorin l'appelle *anni Philippi qui ab excessu Alexandri numerantur*.

La troisième époque commence avec la 719.<sup>e</sup> année de Nabonassar, 295.<sup>e</sup> de Philippe, le 31 août de la trentième année avant l'ère Chrétienne. On la nommoit l'ère d'*Auguste* ou *des Augustes*; mais c'étoit l'ère des Astronomes: car dans l'usage civil ce fut seulement cinq ans après, & quand le premier jour de l'année Égyptienne eut été porté au 29 août que l'année Julienne fut établie à Alexandrie. Le commencement en fut fixé au 29 d'août, on continua d'employer les mois Égyptiens, & on ajouta seulement un sixième jour aux épagomènes tous les quatre ans. Cette année fixe a toujours continué d'être en usage dans l'Égypte: c'est encore aujourd'hui celle dont les Coptes se servent. Cependant l'année vague demeura dans l'usage religieux, & elle a subsisté dans l'Égypte aussi long-temps que le paganisme. Les prêtres Égyptiens se faisant un scrupule d'admettre aucune intercalation, obligeoient ceux qu'ils initioient aux mystères, de s'engager par serment à ne souffrir jamais qu'on en introduisît l'usage dans les années religieuses.

La quatrième époque est celle de Dioclétien, qui commença le premier jour de *thoth* de l'an 1032 de Nabonassar,



608 de Philippe Aridée, & 314 d'Auguste, c'est-à-dire le 14 juin 284 de l'ère Chrétienne. Cette ère de Dioclétien subsiste encore dans l'Égypte parmi les chrétiens Coptes : mais ils la nomment l'ère des Martyrs, en mémoire de ceux qui moururent sous la persécution de cet Empereur ; & les années qu'ils emploient sont égales aux années Juliennes, quoique la forme en soit différente.

L'ère vague de Dioclétien continua long-temps d'être en usage parmi les Astronomes. Théon parle de la soixante-dix-septième année dans son Commentaire sur le Canon ; & nous avons dans Bouillaud quatre observations des planètes, Saturne, Mars & Vénus, datées des années 214, 219, 225 & 226, qui montrent qu'en l'an 502 de J. C. cette ère de Dioclétien étoit employée par les astronomes Grecs. Bouillaud suppose les quatre observations faites à Athènes. Le manuscrit de la bibliothèque du Roi, d'où Bouillaud avoit tiré ces observations, mériteroit sans doute d'être examiné avec soin : on y trouveroit probablement encore d'autres choses qui pourroient être d'usage.

*Astronom. Philolaus. lib. vi, cap. 8 & 9, ex num. c. Bibl. Reg. n.º CXIV.*

Après les listes de règnes & de magistratures, on donnoit dans la seconde partie des Canons manuels, des préceptes pour convertir les années civiles en années astronomiques, & celles-ci en années civiles. On donnoit aussi des règles pour le calcul astronomique des périodes de dix-huit & de vingt-cinq ans Égyptiens : c'est ce que nous voyons par le fragment de Théon.

Enfin il y avoit une troisième partie qui contenoit les tables des mouvemens célestes : l'époque radicale de ces tables étoit celle de Nabonassar, de Philippe, d'Auguste ou de Dioclétien, suivant l'objet de l'Astronome qui les avoit dressées, & suivant le temps plus ou moins ancien des observations qu'il se proposoit de calculer. Quoiqu'on ne cite aucun manuscrit où les tables soient relatives à une autre époque radicale qu'à celle de Nabonassar, le témoignage de Théon & celui du Syncelle ne nous permettent pas de douter qu'il ne se trouvât des canons dont l'époque radicale étoit celle des années de Philippe. Un semblable canon étant absolument

nécessaire pour l'usage journalier du calcul astronomique, il est assez probable qu'il y en avoit eu avant le temps de Ptolémée. Il n'en fait cependant aucune mention dans son *Almageste*, peut-être parce que c'étoit une chose trop commune, & qu'ils étoient entre les mains de tous les Astronomes.

## ART. II.

L'ère de Nabonassar n'étoit point une ère civile; c'étoit seulement une ère astronomique, & dont on ne voit pas que les historiens, ni même les Chronologistes se soient servis. On soupçonne avec assez de fondement que Plin avoit l'époque de Nabonassar en vûe, lorsqu'il parle d'une suite d'observations astronomiques de quatre cens quatre-vingts ans, rapportées par Bérose, & d'une autre suite de sept cens vingt ans alléguée par Épigène. Cette conjecture est très-probable; mais elle n'est cependant qu'une conjecture. Des écrivains qui nous restent, Ptolémée & Censorin sont les premiers qui aient nommé Nabonassar, & marqué clairement l'époque de son ère: l'un & l'autre ne parlent que de son usage astronomique; & ce n'est que dans les deux derniers siècles qu'on a commencé de l'appliquer à la chronologie.

*Censorinus,  
de die Nat.  
cap. 19.*

*Observat. sur  
les années em-  
ployées à Baby-  
lone. Mém. de  
l'Acad. t. XV,  
p. 205.*

J'ai montré dans un autre Mémoire que les années Égyptiennes de l'ère de Nabonassar n'ont jamais été employées à Babylone, ni dans l'usage civil, ni même dans l'usage astronomique. Ces années Babyloniennes étoient des années lunaires distribuées par cycles ou périodes de dix-huit ans, qui, dans l'usage civil, contenoient deux cens vingt-deux lunaisons; ce qui montre que les troisièmes années du cycle étoient intercalées, & de treize lunes.

*Hipparch.  
Ptolem. Almage.  
lib. Geminus He-  
goge Astronom.*

Dans l'usage astronomique, le cycle étoit de deux cens vingt-trois lunaisons, parce que ce nombre donne le retour des éclipses semblables au même point de l'écliptique, au même jour, & presque à la même heure. Les Astronomes Grecs, qui parlent de cette période, la nomment Εξελιγμός, Σπορατάσις, ou simplement περίοδος.

Les Babyloniens l'appeloient *Sare* ou *Schar*, Σάρες, qui signifie, de même que les dénominations Grecques, *révolution*, *restitution*, ou retour au même point.

Dès l'an 1691, M. Halley avoit montré dans les Transactions philosophiques le mérite & les propriétés de cette période de deux cens vingt-trois lunaifons. Ce qu'il dit sur le fâre Babylonien, à l'occasion d'un passage de Suidas, auroit dû éclairer les Chronologiftes, & leur faire apercevoir la convenance des traditions Chaldéennes avec celles de la Genèse sur la durée de l'histoire Antediluvienne, & la conformité des deux chronologies ; mais ils ont trouvé qu'il étoit plus commode de compiler les anciens chronologiftes Chrétiens, & même de renouveler de vieilles erreurs décriées depuis plusieurs fiècles, que de profiter d'une observation qui les auroit forcés d'abandonner le système qu'ils avoient embrassé, presque toujours avant que d'avoir étudié les matières dont ils traitoient. Les écrivains Anglois, qui ne pouvoient ignorer la remarque de M. Halley sur la vraie durée du fâre Babylonien, font dans le même cas que ceux des autres nations.

J'avois observé en second lieu dans le Mémoire déjà cité, que Bérofe, à qui la Grèce devoit la première connoissance du technique de l'Astronomie, & de la méthode de calculer les mouvemens célestes, que nous suivons encore aujourd'hui pour le fond, quoique corrigée, simplifiée & infiniment perfectionnée, avoit probablement accoutumé les astronomes Grecs à se servir de périodes Chaldéennes de dix-huit ans ; & que ce fut uniquement pour se conformer à un usage reçu que Ptolémée distribua ses tables par de semblables périodes de dix-huit ans : car les dix-huit années Égyptiennes qu'il emploie sont plus courtes de  $4^d\ 20'$ , c'est-à-dire de quatre jours dix heures environ, qu'un pareil nombre de révolutions solaires, suivant les hypothèses de Ptolémée lui-même, & contiennent  $168^d\ 50'$  environ, ou près de treize jours au-delà des révolutions de la Lune dans son orbite. Ce même nombre d'années contenoit plus de  $160^d$  ou plus de quatorze jours au-delà des lunaifons complètes. Nulle autre raison que celle de se conformer à un usage établi dans la pratique, ne pouvoit porter Ptolémée à se servir de périodes aussi

*Ibid. Mém. de  
l'Acad. t. XV.*

vicieuses, & qui d'ailleurs n'étoient ni Grecques ni Égyptiennes. Les périodes de vingt-cinq ans Égyptiens, qu'on joignit à celles de dix-huit, & dont il est parlé dans le fragment de Théon, de même que dans le Syncelle, donnent encore, suivant les propres tables de Ptolémée, 6<sup>d</sup> 5' de moins que vingt-cinq révolutions solaires: elles contiennent seulement un nombre à peu près complet de lunaisons.

Le canon astronomique assujéti aux années Égyptiennes ne pouvoit pas être l'ouvrage des astronomes Chaldéens, qui n'employoient point l'année Égyptienne, mais celui des astronomes Grecs d'Alexandrie, qui avoient converti les années lunaires de Babylone en années vagues du cycle caniculaire des Égyptiens, & qui avoient dressé ce canon pour leur usage, en rassemblant toutes les observations datées par les années du règne des rois de Babylone, de ceux de Perse, des successeurs d'Alexandre en Égypte, des archontes Athéniens, &c. soit que ces observations eussent été faites dans la Chaldée, dans l'Égypte ou dans la Grèce. L'exactitude avec laquelle ils avoient fait la réduction de ces différentes dates aux années Égyptiennes de l'ère de Nabonassar, est prouvée par la justesse du calcul astronomique moderne, dont les règles sont presque toutes fondées sur la comparaison des anciennes observations, avec celles qui ont été faites depuis Tycho-Brahé jusqu'à présent.

Les hommes se conduisant ordinairement de la même manière, lorsqu'ils se trouvent dans des circonstances semblables, & lorsque la méthode la plus simple & la plus naturelle se présente comme d'elle-même, on ne peut guère douter que les anciens Astronomes n'aient employé la même méthode que les Astronomes modernes pour s'assurer de la date des observations qu'ils vouloient comparer entre elles, & sur lesquelles ils vouloient fonder leurs hypothèses. Ils devoient nécessairement rapporter l'année du règne ou de la magistrature annuelle, dont les observations étoient datées, à une ère fixe & constante composée d'années uniformes, & convertir les années des règnes & des magistratures dans les années de



de leur ère. C'est-là ce qu'ont fait nos Astronomes modernes, & c'étoit le seul parti qu'ils pussent prendre. Ils ont rassemblé les diverses observations d'éclipses qu'ils trouvoient dans les écrivains Grecs & Romains, dans Hérodote, dans Thucydide, dans Xénophon, dans Tite-Live, dans Diodore de Sicile, dans Pline, dans Suétone, dans Plutarque & dans Dion Cassius. Les historiens des siècles postérieurs leur ont fourni d'autres éclipses, dont l'année, le mois, & quelquefois même le jour étoient marqués.

Les dates claires & précises ont donné des époques chronologiques certaines, qui ont servi à vérifier & à déterminer les dates qui pouvoient avoir quelque obscurité; & comme depuis environ deux siècles, on procède dans les sciences avec une méthode que les anciens n'ont point connue, ce travail n'a pas moins servi à fixer la Chronologie qu'à confirmer & à perfectionner l'Astronomie. Le catalogue d'éclipses inséré dans l'Almageste du P. Riccioli, suffit pour donner une idée de la méthode qu'ont suivie nos Astronomes. Je pourrois indiquer plusieurs autres ouvrages: mais celui du P. Riccioli m'a paru le plus propre pour faire sentir la méthode qu'ont suivie nécessairement les anciens Astronomes.

On avoit supposé jusqu'à présent que la partie du canon astronomique, où se trouve la suite des règnes de Chaldée, de Perse & d'Égypte, avoit été construite suivant cette méthode; & on l'avoit regardée comme devant être la règle infailible de l'ancienne Chronologie. Dans cette supposition, le détail où je viens d'entrer étoit assez inutile: mais il devient nécessaire depuis qu'on n'a pas craint d'avancer que les années des règnes & des magistratures, par lesquelles Hipparque, Ptolémée & les autres Astronomes anciens datent les observations qu'ils rapportent, n'étoient point marquées dans leurs mémoires originaux; que ces observations étoient simplement datées par les années de l'ère de Nabonassar, & que celles du règne y avoient été ajoutées au hasard, ou du moins par le calcul conjectural des Astronomes. Ce n'est-là qu'une simple supposition hasardée pour défendre un système

& pour se débarrasser de l'autorité du canon astronomique ; qui détruit ce même système ; & on pourroit se contenter de la nier , sans en donner de raison : car elle n'est appuyée sur rien. Cependant je crois qu'il importe de développer les conséquences qu'elle entraîne , & d'examiner si ces conséquences peuvent être admises sans combattre toutes les idées reçues , & sans se jeter dans les plus grands embarras.

Dans cette opinion , il faut supposer , en premier lieu , que l'usage de l'ère civile ou astronomique de Nabonassar étoit ancien , & qu'il étoit suivi du moins dans les registres d'Astronomie , où l'on écrivoit les observations. Cependant il est certain que cette ère de Nabonassar n'étoit employée à Babylone , ni dans l'Histoire , ni dans l'Astronomie. On n'en voit aucun vestige dans les fragmens de Bérose conservés par Josèphe , ni dans les extraits de Bérose & de Mégasthène , rapportés dans Eusebe & dans le Syncelle. A l'égard de l'Astronomie , les trois observations faites à Babylone depuis la mort d'Alexandre , & rapportées par Ptolémée , nous montrent que les astronomes Chaldéens employoient une période composée d'années & de mois lunaires , & que l'ère par laquelle ils comptoient ces années , étoit très-différente de celle de Nabonassar. L'époque de cette ère tombe dans l'année 312 avant J. C. & si elle n'étoit pas la même que l'ère marquée sur les médailles Grecques de Séleucie ou de Ctésiphonte sous les Séleucides & sous les Parthes , du moins elle en diffère fort peu.

Il faut supposer , en second lieu , que dans les anciens registres ou recueils d'Astronomie , les observations étoient datées par les seules années de l'ère de Nabonassar , & qu'il n'étoit fait aucune mention de l'année du règne des Princes sous qui elles avoient été faites. Or une semblable supposition ne seroit pas seulement avancée sans aucune preuve ; elle seroit encore démentie par l'ouvrage même de Ptolémée. Nous avons dans cet ouvrage soixante-deux observations qu'il avoit sans doute choisies entre un plus grand nombre , parce qu'il n'écrivoit pas une histoire astronomique , mais qu'il

rapportoit seulement les observations que certaines circonstances rendoient propres à établir des hypothèses générales : car toutes les observations n'y sont pas également propres. On ne trouve aucune de ces soixante-deux observations, qui soit datée seulement par l'année de Nabonassar. Toutes marquent l'année du Prince, celle de la magistrature sous laquelle elles ont été faites, & cette année précède celle de l'ère de Nabonassar. On voit même trente-deux de ces observations, c'est-à-dire plus de la moitié où Ptolémée n'ajoute point la date des années de Nabonassar : & des trente observations qui portent cette date de Nabonassar, il y en a plusieurs où elle n'est ajoutée que quelques lignes ou même quelques chapitres après ; seulement lorsqu'il est question de déterminer en années, en mois & en jours la distance de ces observations, à d'autres plus éloignées, pour en conclure la quantité annuelle du mouvement des astres & la durée de leurs révolutions, ou bien lorsqu'il s'agit de marquer en conséquence de cette durée, le lieu des astres au moment de l'époque radicale à midi du premier *thoth* de Nabonassar, c'est-à-dire du 26 février 747 avant J. C. sous le méridien de Babylone.

Dans les trois éclipses de la première & de la seconde année de Mardokempad, la date prise de l'ère de Nabonassar n'est rapportée qu'à deux chapitres de-là, & lorsqu'il est question d'appliquer ces éclipses à l'époque radicale. La même chose a lieu pour les deux éclipses de la vingtième & de la trente-unième année de Darius fils d'Hystaspe. C'est seulement lorsque Ptolémée en tire une conséquence astronomique, & lorsqu'il les compare avec d'autres éclipses qu'il fait mention de l'ère de Nabonassar.

Quelquefois il étoit absolument nécessaire d'ajouter cette seconde date pour faire connoître la première. Lorsque Ptolémée rapporte, par exemple, les quatre observations des années 13, 23, 28 & 45 de la période imaginée par l'astronome Denys ; période dont les années étoient solaires, & dont les mois répondoient au séjour du Soleil dans les

signes; sans la date de l'ère de Nabonassâr, on n'auroit pu savoir que cette période avoit commencé la première année du règne de Ptolémée Philadelphe, 40.<sup>e</sup> depuis la mort d'Alexandre, & 285.<sup>e</sup> avant Jésus-Christ.

Si Ptolémée n'avoit pas ajoûté la date de l'ère de Nabonassâr aux trois observations des astronomes Babyloniens, des années 67, 75 & 82 de leur période, auroit-on su que cette période, dont les années étoient composées de mois lunaires, avoit commencé la treizième année après la mort d'Alexandre, l'an 312 avant Jésus-Christ?

L'usage de ces dates particulières & différentes de celles de l'ère de Nabonassâr, étoit même si bien établi & paroïssoit si nécessaire, que quand Hipparque rapporta les trois éclipses observées à Babylone pendant les années 366 & 367 de Nabonassâr, les 23 décembre & 18 juin 383, & le 12 décembre 382 avant J. C. il substitua aux années d'Artaxerxe II celles de l'archontat de Phanocrate & de celui d'Évander, avec la date du jour dans le mois Athénien. Si les Astronomes s'étoient contentés d'employer seulement l'ère de Nabonassâr, Hipparque auroit-il ajoûté ces dates Grecques pour des observations Babyloniennes?

Si les registres ou mémoires originaux des Astronomes n'avoient employé, comme on le suppose, que les dates de l'ère de Nabonassâr, seroit-il possible que, parmi les soixante-deux observations rapportées dans Ptolémée, il ne s'en trouvât aucune désignée par cette seule date, & qu'il s'en trouvât au contraire trente-deux où l'ère de Nabonassâr n'est pas jointe à l'observation, & ne se trouve que dans le calcul astronomique, auquel cette observation donne lieu, souvent à plusieurs chapitres de-là?

ART. III. J'ai observé plus haut que le canon astronomique n'employoit que des années entières, en marquant la durée des règnes. Comme il n'arrive guère que les règnes commencent & finissent avec l'année Égyptienne, il importe de rechercher quel parti on avoit pris au sujet des fractions du commencement & de la fin des règnes. Attribuoit-on au Prince l'année



entière dans le cours de laquelle il étoit mort, ou bien celle dans laquelle il avoit commencé son règne? car il n'y avoit que ces deux moyens. Le canon suit-il à cet égard une méthode uniforme? & cette méthode est-elle la même dans les différentes parties qui le composent?

Ce n'est pas ici une question de pure curiosité; elle peut devenir importante pour l'usage chronologique qu'on voudroit faire du canon. Un exemple fera sentir cette utilité. Le canon marque l'année 218 de Nabonassar pour la dernière de Cyrus, & l'année 219 pour la première de Cambyse. L'année 219 commença le 3 janvier 529 avant J. C. Si le canon attribue au règne des Princes l'année pendant laquelle ils sont morts, le commencement de Cambyse sera antérieur au 3 janvier 529. Si au contraire on commence le règne des Princes avec l'année pendant laquelle ils sont montés sur le trône, la mort de Cyrus & le commencement de Cambyse seront postérieurs au 3 janvier 529. Il y a des cas où cette différence peut devenir importante.

J'avois cru d'abord, fondé sur l'exemple de ce qui s'observe à la Chine, que les différentes parties du canon suivoient une méthode uniforme, & que dans les trois parties il attribuoit au règne d'un Prince l'année pendant laquelle il étoit mort. Mais je m'étois trompé en supposant la méthode du canon uniforme: car dans la dernière partie, ou dans celle qui commence au règne d'Auguste sur l'Égypte, ses auteurs n'ont pas suivi la même méthode que dans les deux premières parties. Dodwel & M. Desvignoles, les seuls que je sache s'être proposés cette question, se sont trompés comme moi, lorsqu'ils ont supposé que les deux premières parties du canon employoient une méthode semblable à celle de la troisième partie, & qu'on y attribuoit aux règnes de Babylone, de Perse & d'Égypte, l'année entière dans laquelle les Rois avoient commencé. L'examen de cette question m'engagera dans des discussions chronologiques qui sont inévitables.

Je commence par la troisième partie ou par celle sur laquelle je m'étois trompé, & qui est au fond la moins

importante. Les historiens nationaux, les médailles, les inscriptions & les monumens contemporains nous fournissent, pour déterminer la durée du règne des Empereurs & l'époque précise de leur commencement, des moyens beaucoup plus assurés que ne peut être le canon astronomique; parce que, dans cette partie, il nous instruit seulement de l'usage du pays où les Astronomes observoient; usage particulier qui a besoin d'être expliqué par les monumens Romains, & qui ne peut jamais servir à les combattre. Cette troisième partie du canon est dans le cas des médailles Romaines frappées dans les provinces orientales de l'empire, & sur-tout dans l'Égypte, sur lesquelles on compte les années des Empereurs suivant une méthode différente de celle qui étoit suivie à Rome. Il y a long-temps que M. Oudinet, de cette Académie, l'avoit montré au sujet de quelques médailles Égyptiennes des Empereurs; & M. le Baron de la Bastie en a donné depuis des preuves qui sont sans réplique.

J'ai remarqué ci-dessus que la troisième partie du canon commence au règne d'Auguste sur l'Égypte, l'an 719 de Nabonassar, & 295 de la mort d'Alexandre. Cette année commença en Égypte le 31 août de l'an 30 avant l'ère Chrétienne, Auguste étant Consul pour la quatrième fois, *Dien.* & ayant M. Licinius Crassus pour Collègue. Une inscription trouvée dans les ruines d'Antium, & publiée par M. Bianchini, nous apprend que la prise d'Alexandrie par Auguste, précéda d'un mois entier le commencement de son ère astronomique en Égypte (*b*). Cette inscription, qui est un fragment de calendrier, porte au premier août, AUG. ALEXANDRIAM RECEPIT. Le fragment d'un autre calendrier publié par M. Muratori, & ceux des fastes triomphaux, nous apprennent que la défaite d'Antoine & de Cléopâtre auprès d'Actium, étoit du 4 septembre précédent, & antérieure de près de onze mois à la prise d'Alexandrie.

(*b*) Un autre calendrier connu sous le nom de *Colotianum*, qui se lit dans le Trésor des Inscriptions de Gruter, p. 133, porte au 27

mars, *hoc die Caesar Alexandriam recepit*; mais il s'agit là de la prise de cette ville par J. César.

Le premier août étoit le sixième du mois *mezori* ou du douzième de l'année Égyptienne, 718 de Nabonassar. Le reste de cette année fut attribué au règne de Cléopâtre, & celui d'Auguste ne commença qu'avec l'année Égyptienne suivante 719. Ce règne dura quarante-trois ans depuis la conquête d'Alexandrie. Auguste mourut le 19 d'août de la quatorzième année après J. C. qui se trouva le dernier de l'an 761 de Nabonassar, 337 d'Alexandre. Tibère, successeur d'Auguste, commença son règne le premier jour de l'année suivante 762 de Nabonassar, le vingtième d'août. Je suis ici, pour la chronologie des empereurs Romains, les tables de Riccioli, insérées dans sa chronologie réformée. On connoît son habileté, & le soin avec lequel il avoit examiné ces matières. Le hasard qui avoit fait concourir le commencement du règne de Tibère avec celui de l'année Égyptienne, 762 de Nabonassar, donna sans doute lieu à l'usage suivi sous les règnes postérieurs, d'attribuer aux Empereurs l'année entière dans laquelle leur règne avoit commencé.

Par cette nouvelle méthode, quoique Caligula n'eût succédé à Tibère que le 16 mars de l'an 37 de J. C. on fit remonter en Égypte son commencement au premier jour de l'année Égyptienne courante, 784 de Nabonassar, c'est-à-dire au quatorzième août de l'année 36 de J. C. & sept mois avant son commencement à Rome.

Claude commence dans le canon avec l'année Égyptienne, 788 de Nabonassar, le 13 août de l'an 40 de J. C. quoiqu'il n'ait été proclamé à Rome que le 24 janvier 41. Néron commence de même dans le canon le 10 août 54 de J. C. mais à Rome ce fut seulement le 13 octobre suivant qu'il succéda à Claude. Le canon ne fait aucune mention des règnes de Galba, d'Othon & de Vitellius, quoique les deux premiers aient été reconnus en Égypte, & qu'on y ait frappé des médailles en leur nom, avec des époques qui pourroient embarrasser, si la méthode des monétaires Égyptiens ne nous étoit pas connue. Néron mourut le 10 juin de l'an 68 de J. C. Cependant le canon astronomique lui

attribue l'année entière 815 de Nabonassar, qui finit le 6 août de cette année, 68 de J. C. plus de deux mois après la mort de Néron.

Ce même canon, sans faire aucune mention de Galba, d'Othon & de Vitellius, fait succéder Vespasien à Néron, & lui attribue l'année 816 de Nabonassar, toute entière, laquelle commença le 6 août de cette même année, 68 de J. C. Vespasien ne fut cependant proclamé Empereur (i) dans Alexandrie que vers la fin de cette année Égyptienne, 816 de Nabonassar, c'est-à-dire le premier juillet 69 de J. C. qui répondoit au 28 du onzième mois de l'année Égyptienne, 98 d'Augule.

Le canon rentroit dans l'observation de la méthode qu'il avoit abandonnée pour le règne de Néron. Cette même méthode est suivie dans les règnes de Tite, de Domitien & de Nerva. Le canon leur attribue l'année entière dans laquelle a commencé leur empire. La même chose a encore lieu dans celui de Trajan: il commence dans le canon au 30 juillet, 97 de l'ère Chrétienne, premier de la 845.<sup>e</sup> année Égyptienne de l'ère de Nabonassar, qui comprendra toujours son commencement, soit qu'on le place au temps de son adoption ou à celui de la mort de Nerva.

Nous avons dans Ptolémée une observation faite la première année de Trajan par l'astronome Menelaüs le 15 du sixième mois de l'année Égyptienne, 845 de Nabonassar, c'est-à-dire le 5 janvier de l'an 98. Trajan ne régnoit pas seul alors; car la mort de Nerva est du 27 janvier 98 seulement. Scaliger & le P. Pétau, faute d'avoir connu la méthode des astronomes Égyptiens, ont été embarrassés à faire quadrer cette date avec la chronologie Romaine, & ils ont supposé que les astronomes Menelaüs & Ptolémée s'étoient trompés. C'est le parti que prennent volontiers les Critiques pour se tirer d'un embarras qui ne vient souvent que de l'ignorance où ils sont de certaines circonstances. Ils ont supposé de semblables erreurs dans les dates de toutes

(i) Tacit. Hist. II. *Isque primus principatus dies in posterum celebratus.*  
les



les autres observations faites sous Trajan & sous Hadrien par *Ménelaüs*, par *Agrippa*, par l'ancien *Théon* & par *Ptolémée* lui-même, sans penser que de ces vingt-sept observations (car il y en a tout autant) il s'en trouve vingt-trois qui ne sont datées que par les seules années du règne des Empereurs, & où les années de Nabonassar ne sont ajoutées, quand elles le sont, que pour les comparer avec d'autres observations plus anciennes. On ne peut douter que ces quatre Astronomes, en datant leurs observations par les années des Empereurs, ne se soient conformés à l'usage suivi dans le pays où ils vivoient. Ils devoient suivre cet usage, s'ils vouloient être entendus de ceux pour qui ils avoient écrit.

Le canon astronomique marque le commencement d'Hadrien au 25 juillet de l'année 116 de J. C. au premier de l'an 894 de Nabonassar, c'est-à-dire un an & dix-sept jours avant son commencement à Rome, où Spartien (*d*) nous apprend qu'il n'étoit compté que du 11 août de l'année 117 de J. C. c'est-à-dire du dix-huitième jour de l'année Égyptienne, 895 de Nabonassar; & il y a aussi des observations astronomiques datées des années Égyptiennes, 9, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, &c. d'Hadrien, qui supposent toutes, de même que le canon, que son règne commença le 25 juillet de l'an 116 de J. C. avec l'année 894 de Nabonassar.

Le canon reprend, pour le commencement d'Antonin, la méthode qu'il s'est prescrite dans cette troisième partie. Il le marque au 20 juillet 137 de J. C. c'est-à-dire au premier jour de l'année Égyptienne, 167 d'Auguste. A Rome, l'empire d'Antonin ne se comptoit que du 10 juillet 138 de J. C. qui étoit le dixième jour avant la fin de l'année Égyptienne, 167 d'Auguste. Il n'y a par conséquent que l'époque d'Hadrien qui forme une difficulté réelle. Ceux qui voudront l'examiner, doivent se souvenir qu'il ne s'agit pas ici d'une méprise des rédacteurs du canon, mais de l'usage

(d) Spart. Hadrian. III. *iduum Augusti jussisse ut natalis adoptionis celebraretur quando excessus Trajani ei nuntiatu est.*

des Astronomes dans la manière de compter les années de l'Empereur sous la domination duquel ils vivoient; usage qui étoit suivi par ceux d'Égypte & de Bithynie.

Comme les observations de Ptolémée ne s'étendent pas au-delà du règne d'Antonin, je ne continuerai pas l'examen du canon astronomique pour les règnes suivans, j'ajouterai seulement un mot au sujet de celui de Dioclétien. Le commencement de son empire formoit, comme je l'ai dit plus haut, une ère dont l'usage subsistoit encore en Égypte, & dont l'époque étoit fixée par les Astronomes au 13 juin de l'an 284 de J. C. premier jour de l'an 314 de l'ère d'Auguste. La chronique Paschale ou Alexandrine nous apprend que Dioclétien fut proclamé à Chalcédoine le 17 septembre 284, septième jour du quatrième mois de l'année Égyptienne 314. Le canon, en lui attribuant cette année entière, a suivi la méthode employée dans cette troisième partie.

ART. IV. Cette méthode a-t-elle été celle des deux autres parties? Dodwel l'affirme, & Delvignoles entreprend d'en donner des preuves; mais je crois qu'en cela l'un & l'autre se trompent, & c'est ce qui me reste à examiner. Je traiterai la question en elle-même, sans m'arrêter à relever les méprises de détail, dans lesquelles ils sont tombés plus d'une fois. Outre qu'un semblable procédé a toujours quelque chose de choquant, il m'a souvent paru que ces sortes de discussions personnelles ne servoient jamais qu'à embarrasser la question principale, & qu'à distraire l'attention du lecteur. Les fautes des Critiques médiocres ne méritent pas d'être relevées, & celles des gens habiles doivent l'être avec ménagement. Leurs méprises n'empêchent pas que nous ne leur ayons encore de grandes obligations, & que nous ne puissions profiter de leur travail.

J'emploierai, pour traiter la question que je me propose d'examiner, la méthode que j'ai suivie dans l'article précédent; je comparerai le commencement des règnes marqués dans le canon astronomique, avec leur vrai commencement déterminé par les monumens historiques, & à leur défaut, par les écrivains exacts & contemporains qui nous ont donné

des dates fixes. Ils sont en très-petit nombre; cependant nous en trouverons pour les deux premières parties du canon.

Je commence par la seconde partie qui contient les règnes des successeurs d'Alexandre jusqu'à la conquête de l'Égypte par Auguste, & qui formoit une ère particulière dont l'époque est fixée au 12 novembre 324 avant J. C. premier jour de l'année 425 de Nabonassar. Ptolémée nomme les années de cette ère, ἐτη Βασιλέων τῇ μὲν τῇ Ἀλεξάνδρου βασιλείας πλεοντὴν : *les années des Rois qui ont commencé après la mort d'Alexandre*. C'est donc à la date de cette mort que nous devons nous fixer, parce que nous n'avons point de monumens historiques assez détaillés ni assez exacts pour nous assurer du véritable commencement des Ptolémées. La question se réduit à examiner si la mort d'Alexandre est antérieure ou postérieure au 12 novembre 324 avant J. C. J'écarte la discussion de toutes les difficultés dont les Critiques modernes ont embarrassé une question qui auroit été très-simple, s'ils avoient cherché seulement à l'éclaircir, & non pas à défendre des systèmes particuliers qu'ils avoient embrassés avant que d'avoir assez approfondi la matière. On est sûr que la mort d'Alexandre est de l'archontat d'Hégésias & de la première année de l'olympiade cxiv. Diodore <sup>a</sup> & Arrien <sup>b</sup> y sont formels, & Josèphe <sup>c</sup> assure que personne n'en doutoit. Eusèbe <sup>d</sup> ajoute que cet événement étoit du commencement de l'année olympique.

Plutarque observe que la mort d'Alexandre arriva dans une saison très-chaude, & qu'on vit avec surprise que le corps de ce Prince, négligé pendant plusieurs jours à cause de la division de ses Capitaines, se conserva sain & frais malgré l'excessive chaleur. Ces divers témoignages réunis montrent que cet événement est antérieur au 12 novembre, qui tomboit au commencement de l'hiver & dans le cinquième mois de l'année olympique; mais nous avons une date encore plus précise.

Plutarque rapporte dans la vie d'Alexandre un assez long fragment du journal de ce Prince, publié par Aristobule, &

<sup>a</sup> Diod. xvii; pag. 525.

<sup>b</sup> Arrian. vii; pag. 502.

<sup>c</sup> Joseph. contra Apion. i, n.º 22.

<sup>d</sup> Eusèb. de monstr. Evang. viii, p. 525.

qui contient, jour par jour, le détail de sa dernière maladie. Ce journal, qui porte de très-grands caractères de vérité, marque la mort d'Alexandre le soir du 28 *dasius*, mois des Macédoniens. Plutarque dit que quelques-uns mettoient cette mort au 29 : mais cette différence peut n'être que de quelques heures; parce que les jours des Grecs commençoient à six ou sept heures du soir, & vers le coucher du Soleil.

Les noms & l'ordre des douze mois Macédoniens sont connus. Le mois *dios* étoit le premier de cette année, & le mois *hyperberetæus* le dernier : le mois *dasius* étoit le huitième.

*Galen. Comment. in Epidem. l. Hippocr. Voyez Ussinus, de anno solari Macedonum.*

Galien nous a donné le lieu des quatre points cardinaux, c'est-à-dire ceux des équinoxes & des solstices dans l'année Macédonienne, suivie de son temps dans l'Asie mineure; mais il nous avertit en même temps que cette année, composée de mois solaires, avoit été réglée sur l'année Romaine, & que le lieu des points cardinaux n'étoit pas le même dans l'année composée de mois lunaires dont l'usage subsistoit encore dans la Grèce.

Nous trouvons dans Plutarque, dans Élien & dans Arrien, plusieurs dates des événemens de l'histoire d'Alexandre, où le mois Macédonien est rapporté au mois Athénien de l'année Archontique; mais ce mois Athénien est toujours celui qui, dans l'année de *Callippus*, répondoit en tout ou en partie au mois solaire de la nouvelle année Macédonienne expliquée par Galien. Ils ont suivi dans leur réduction à l'année Athénienne, le lieu que les mois Macédoniens occupoient de leur temps dans l'année solaire moderne; & dès-là leur évaluation devient du moins très-suspecte d'erreur.

Quelques-unes de ces dates fournissent même une preuve sensible de la méprise où ils sont tombés. Arrien dit, par exemple, que la bataille d'Arbelles se donna sous l'archontat d'Aristophane, au mois Athénien *pyanepsion*, & quelques jours après une très-grande éclipse de lune. Cette éclipse est celle du 20 septembre 331 avant J. C. Plutarque dit que la bataille se donna onze jours après l'éclipse; ainsi elle est



du 31 septembre : le soleil étoit, au moment de l'éclipse, à la fin du vingt-cinquième degré de *virgo*.

L'année Athénienne étoit alors réglée par le cycle de Méton, qui faisoit les lunaisons un peu trop longues ; mais depuis l'établissement de ce cycle antérieur de cent une années, l'erreur ne pouvoit aller qu'à un jour & quatorze heures & demie, dont le cycle retardoit sur le mouvement vrai. Ainsi le solstice avoit été marqué cette année au treizième du mois *scirophorion*, & l'éclipse tomboit, non pas dans le mois *pyanepsion*, comme le suppose Arrien, mais au mois *boedromion*, comme le dit Plutarque, qui ne s'est pas trompé sur cette date, parce qu'il s'étoit réglé sur le temps de la célébration des mystères, pendant laquelle cette éclipse avoit été observée à Athènes ; car elle fut vûe jusque dans la Sicile.

Lorsque Plutarque s'est réglé sur ses propres calculs, pour rapporter les mois Macédoniens aux mois Athéniens, il s'est toujours trompé. En voici un exemple qui nous fournira un moyen de déterminer le rapport de l'année Macédonienne & de l'année Athénienne au temps d'Alexandre & de son père Philippe. Plutarque ayant trouvé dans les écrivains Macédoniens, qu'Alexandre étoit né le 6 du mois *loüs*, & voyant que le solstice d'été étoit fixé de son temps à ce mois dans l'année Macédonienne solaire, en conclut qu'au temps de Philippe, ce mois *loüs* étoit le même que le mois *hecatombæon* des Athéniens. C'étoit déjà une erreur dans la supposition même de Plutarque ; car ce mois Athénien n'étoit pas celui qui comprenoit le solstice, mais celui qui suivoit la Lune solsticielle. Cette première méprise étoit légère en comparaison de la seconde dans laquelle Plutarque est tombé au sujet du mois *loüs*, qui ne répondoit pas au temps de la naissance d'Alexandre au mois *hecatombæon*, mais au mois *boedromion*, comme il est prouvé par une lettre de Philippe, postérieure de près de dix-huit ans à la naissance d'Alexandre. Cette lettre se trouve rapportée dans une harangue de Démothène.

La réduction des mois Macédoniens aux mois Athéniens; qui se trouve dans Plutarque, dans Élien & dans Arrien, est de même genre que celle que nos traducteurs Latins & François font des mois Grecs à ceux de l'année Julienne. Ces sortes de réductions demandent une extrême attention, & doivent être fondées sur un calcul astronomique dont ils étoient rarement capables: les jours des lunaisons changeant d'une année à l'autre dans l'année solaire, on ne peut établir de règle générale qui soit exacte.

A l'égard de l'année Macédonienne, nos plus habiles Chronologistes, Scaliger, Pétau, Samuel Petit, Ussérius, Riccioli, Dodwel, &c. ayant voulu concilier les diverses réductions des mois de cette année à ceux de l'année Athénienne, qui se trouvent dans Plutarque, dans Arrien & dans Élien, avec la lettre de Philippe, n'ont pu le faire qu'en supposant un changement fait par Alexandre à l'année Macédonienne. Il suffit de rapporter les preuves qu'ils en allèguent, pour montrer combien leur système est peu fondé: voici les deux faits sur lesquels ils l'appuient.

« Lorsque Alexandre se préparoit à passer le Granique en  
 » présence de l'armée des Perses qui en bordoit le rivage,  
 » quelqu'un lui représenta, dit Plutarque, qu'on étoit dans le  
 » mois *desius*, mois malheureux, & dans lequel les Macédoniens  
 » ne formoient aucune entreprise. *Eh bien*, répondit Alexandre,  
 » *nommons-le le second Artemisius*; & là-dessus il fit sonner la  
 » charge, traversa le fleuve, attaqua les troupes Persannes, les  
 » mit en fuite, & gagna une bataille qui le rendit maître de  
 » toute l'Asie mineure. » Ussérius a supposé que cette réponse  
 d'Alexandre étoit une ordonnance pour intercaler extraordinairement le mois *artemisius*, & que cette ordonnance avoit été exécutée. Mais Plutarque ne dit rien de semblable, & il est visible que le discours d'Alexandre est celui d'un jeune Prince impatienté par une représentation inspirée par la seule timidité. Alexandre étoit naturellement superstitieux; mais la bravoure & le courage l'emportoient chez lui sur tous les autres sentimens, & même sur les autres passions.

Le second fait est de même espèce que le premier. Plutarque rapporte qu'au siège de Tyr, le devin Aristandre, en qui Alexandre avoit une extrême confiance, ayant trouvé dans un sacrifice les présages extrêmement favorables, assura que la ville seroit prise avant la fin du mois. On étoit alors au dernier jour, & le siège ne paroïtoit pas près de finir. Les assistans ne purent s'empêcher de rire à cette promesse. Alexandre, qui s'intéressoit à l'honneur de son Devin, voulut aider à la prophétie : il ordonna, dit Plutarque, que ce jour seroit compté, non pour le dernier de la Lune, mais pour l'avant-dernier ; & sur le champ il fit donner un assaut général. La Fortune servit Aristandre, & la ville fut prise ce jour-là même, en sorte que l'ordre pour changer la dénomination de ce jour devint inutile. Presque tous nos Chronologistes supposent que l'ordonnance d'Alexandre fut exécutée ; mais quand elle l'auroit été, que s'ensuivroit-il ? que ce mois fut plus long d'un ou de deux jours que la lunaison, & que si on n'y avoit point remédié en les retranchant dans le mois suivant, la pleine Lune astronomique ne seroit pas arrivée au jour qui portoit ce nom dans le calendrier.

Quand bien même on accorderoit à Ussérius que les deux intercalations irrégulières ont été exécutées, & qu'on ne remédia point au dérangement qu'elles causoient, il en résulteroit seulement que le mois *dasius* ne répondit plus au premier mois de l'année Athénienne, comme du temps de la lettre de Philippe, mais au second mois, c'est-à-dire au mois *metageitnion* ; & dans cette supposition, la mort d'Alexandre aura encore précédé de cinquante-cinq jours ou de près de deux mois le commencement de l'année Égyptienne, & le canon astronomique aura toujours compté dans le règne de ce Prince l'année entière dans laquelle il est mort.

Je ne m'arrête point à relever ici les raisonnemens que fait M. Desvignoles sur cette époque : ce n'est que par une suite de conjectures & de suppositions enchaînées les unes aux autres qu'il essaie de la déterminer. M. Desvignoles, né avec beaucoup d'esprit, & qui ne manquoit ni d'érudition,

ni même d'une certaine apparence de méthode, s'abandonnoit aisément aux conjectures ; & lorsqu'il avoit pû rassembler quelques légères vrai-semblances pour étayer une supposition, il oublioit le nom qu'il lui avoit donné lui-même en la proposant : il partoit de-là comme d'un principe démontré ; il en adoptoit toutes les conséquences, & marchoit en avant sans que rien pût l'arrêter, comme il arrive ordinairement à toutes les imaginations qui s'enflamment aisément.

La première partie du canon, c'est-à-dire celle qui contient les règnes de Babylone & de Perse, fournit pour les derniers, deux dates que l'histoire de Thucydide nous met en état de vérifier avec une certaine précision. Ces dates sont celle de la dernière année d'Artaxerce I.<sup>er</sup> & celle de la treizième année de Darius II.

Le canon marque l'an 324 de Nabonassar, qui finit le 6 décembre 424 avant J. C. pour le dernier du règne d'Artaxerce I.<sup>er</sup>. La mort d'Artaxerce est-elle antérieure à ce jour sixième de décembre ? voilà ce qu'il faut examiner.

Le quatrième livre de Thucydide nous apprend qu'au commencement de l'hiver de la septième année de la guerre du Péloponnèse, les Athéniens surprirent dans la Thrace le persan Artaphernès chargé d'une lettre du roi Artaxerce pour les Lacédémoniens : Artaphernès fut conduit à Athènes. La lettre, qui étoit en langue Syrienne ou Assyrienne, fut traduite : le commerce des Grecs sur les côtes de Syrie, & celui des Phéniciens dans les isles de la mer Égée, fournissoient des interprètes qui entendoient le Grec & le Syrien.

La lettre fut lûe dans le Conseil. Artaxerce écrivoit aux Lacédémoniens, que plusieurs personnes étoient venues de leur part lui faire des propositions où l'on ne pouvoit rien comprendre, & qui étoient opposées les unes aux autres ; que s'ils avoient des demandes à faire, ils envoyassent des Députés avec des pouvoirs & des instructions précises.

Les Athéniens crurent devoir profiter de cette ouverture, prévenir les Lacédémoniens, & traiter eux-mêmes avec le roi de Perse. Ils nommèrent des Députés qui partirent avec  
Artaphernès,



Artaphernès, qui promettoit de les conduire à la Cour. Lorsqu'ils furent à Éphèse, ils apprirent qu'Artaxerxe venoit de mourir, & ils ne jugèrent pas à propos de continuer leur route. Nous verrons bien-tôt que la mort de ce Prince fut suivie d'une guerre civile entre ses fils. Cet événement termina, dit Thucydide, l'hiver de la septième année, & la huitième commença avec l'été suivant.

On fait que dans l'histoire de Thucydide les années ne sont partagées qu'en deux saisons, savoir, l'été & l'hiver. L'été comprenoit le printemps entier; l'automne étoit jointe avec l'hiver. Ainsi les années de Thucydide répondent non seulement à deux années Juliennes différentes, mais encore à deux années Archontiques ou Olympiques. Thucydide avoit imaginé cette méthode pour faire commencer son année historique avec la campagne. La partie qu'il désignoit sous le nom d'été, & qui comprenoit aussi le printemps, commençoit de très-bonne heure; la huitième année de la guerre dont nous venons de parler, en fournit une preuve qui est sans réplique. Thucydide marque une éclipse de Soleil partielle au commencement de cette huitième année. Cette éclipse est celle du 21 mars 424 avant J. C. qui précéda l'équinoxe vrai de cinq jours. Les ambassadeurs Athéniens arrivèrent à Éphèse vers la fin de l'hiver de la septième année, & avant le commencement de la huitième, c'est-à-dire dans les premiers jours de mars au plus tard. On étoit déjà instruit dans cette ville de la mort d'Artaxerxe, & par conséquent cette mort étoit arrivée vers la fin de janvier ou dans les premiers jours de février 424. Le canon comprend dans le règne de ce Prince tout le reste de cette année Égyptienne, qui étoit la 324.<sup>e</sup> de l'ère de Nabonassar, & qui finit le 6 décembre, c'est-à-dire onze mois environ après la mort d'Artaxerxe. Ce même canon ne fait commencer le règne de Darius II son fils qu'au 7 décembre 424, premier jour de l'année 325, de l'ère de Nabonassar.

Après la mort d'Artaxerxe, Xerxès II, son fils aîné, lui succéda; mais il ne régna que quarante-cinq jours. *Sogdianus*

ou *Secundianus*, frère de Xerxès, le fit poignarder, & lui succéda ; mais il ne régna que six mois & quinze jours. Darius, troisième fils d'Artaxerxe, se cantonna dans son gouvernement, & ayant formé un parti considérable, il fit tuer *Sogdianus*, sous prétexte de venger la mort de son frère Xerxès, & fut reconnu par toutes les provinces de l'empire Persan. On voit par ce détail pourquoi les députés Athéniens ne continuèrent pas leur voyage lorsqu'ils arrivèrent à Éphèse : la Cour de Perse n'étoit pas assez tranquille pour écouter leurs propositions.

La seconde date fournie par l'histoire de Thucydide, est celle de la treizième année de Darius fils d'Artaxerxe I.<sup>er</sup> ; elle est marquée formellement dans un traité conclu entre Darius & les Lacédémoniens. Thucydide est entré dans un assez grand détail sur les négociations qui précédèrent ce traité ; car il y eut trois différens traités, dont il rapporte les termes dans son ouvrage.

Dans le premier, conclu pendant l'hiver de la dix-neuvième année de la guerre, on ne voit point le nom du Roi ; il ne porte point de date : les Lacédémoniens traitent uniquement avec Tissapherne, satrape de la basse Asie, & il n'est parlé d'aucune ratification.

Le second est de l'hiver de l'année suivante 20.<sup>e</sup> de la guerre : on y trouve le nom de Darius ; mais il est encore sans date. Enfin il y eut un troisième traité conclu sur la fin de cette même année ; il est fait directement avec Darius, & il est daté de la treizième année de son règne.

Le commencement de la dix-neuvième année de la guerre est fixé au printemps de l'an 413 avant J. C. par la date de l'éclipse de Lune totale & avec demeure, arrivée le 27 août 413, que la superstition de Nicias rendit si funeste aux Athéniens en Sicile : ainsi la vingtième année commença au printemps de l'an 412, & finit au printemps de l'année suivante 411. Thucydide, quelques lignes après avoir rapporté les termes du troisième traité, ajoute que la vingt-unième année de la guerre commença avec le printemps. Le traité

est donc de la fin de l'hiver qui précéda le printemps de l'an 411.

Dans le canon astronomique, la treizième année de Darius commence au 4 décembre 412, & finit le 3 décembre 411; ce qui est conforme à la manière dont les années de ce règne se datoient à la Cour de Perse. Dans le système de M. Desvignoles, cela ne pourroit avoir lieu. Il suppose que l'année marquée dans le canon pour la première d'un règne, étoit celle dans le courant de laquelle le Prince étoit monté sur le trône, & que ce canon retranchoit du même règne l'année dans laquelle le Prince étoit mort. Dans cette supposition, la mort d'Artaxerxe auroit été postérieure au 7 décembre 424 avant J. C. jour auquel commence l'an 325 de Nabonassar, premier de Darius; cette mort seroit du courant de l'année 423. Supposons-la postérieure seulement d'un mois au commencement de l'année Égyptienne de Nabonassar 325, elle sera du mois de janvier 424 avant J. C. Les règnes de ses deux fils, Xerxès II & Secundianus, ont duré huit mois entiers selon Ctésias & selon Diodore de Sicile. Darius II, qui étoit le troisième des fils d'Artaxerxe, ne commença de régner qu'après la mort de Secundianus: on ne compte les années de son règne que de la fin du mois de septembre de l'an 423; & c'est de ce mois-là seulement qu'on peut commencer à les dater: de l'an 423 au mois de septembre, ôtant douze années entières, reste l'an 411 au même mois de septembre. De-là il suit que la treizième année n'auroit commencé en Perse que vers la fin de septembre 411. Nous voyons cependant que dans le traité conclu avec les Lacédémoniens au mois de février de cette même année 411, on datoit de la treizième année de son règne; ce qui prouve qu'elle avoit commencé non seulement avant le mois de septembre 411, mais peut-être dès la fin de l'an 412.

Cette même date de la treizième année de Darius, détruit encore l'induction chronologique que M. Desvignoles a voulu tirer du récit de Diodore de Sicile. Cet historien marque la

mort de Darius II sous l'archontat d'Alexias, dans la quatrième année de la XCIII.<sup>e</sup> Olympiade. Cette année Olympique ayant commencé vers le solstice d'été de l'année 405, finit vers le solstice de la suivante 404. Le canon astronomique marque pour la dernière année de ce Darius la 343.<sup>e</sup> de Nabonassar, qui commença le 3 décembre 406, & finit le 2 décembre 405. Jusqu'ici il n'y a nulle opposition, parce que l'année Olympique contient à peu près les six derniers mois de l'année 343 de Nabonassar. La difficulté roule sur ce qu'ajoute Diodore une page plus bas, que Darius mourut un peu après le traité qui mit fin à la guerre du Péloponnèse, & au temps de la prise d'Athènes par Lyfander. Ce traité étant du mois *munichion*, & de la fin d'avril 404, la mort de Darius tomberoit dans le courant de l'année 344 de Nabonassar, que le canon compte cependant pour la première du règne d'Artaxerxe II. Le raisonnement de M. Desvignoles suppose que Diodore s'est exprimé avec exactitude, & qu'il a bien calculé; mais la comparaison de ce calcul avec la date du traité de la treizième année de Darius, fera voir que Diodore s'est trompé en cette occasion.

Le canon astronomique & Eusèbe s'accordent avec Diodore à donner dix-neuf ans de durée au règne de Darius. Si la mort de ce Prince est postérieure, comme il le dit, au traité qui suivit la prise d'Athènes, *μυζόν ὕστερον*, de quelque temps, elle a dû arriver dans le mois de mai 404 au plus tôt, environ quatre cents trois ans & sept mois avant l'ère Chrétienne; ajoutant les dix-neuf ans de son règne, que je suppose complets, ils auront commencé quatre cents vingt-deux ans & sept mois avant l'ère Chrétienne, dans le printemps de l'an 423; ôtant douze ans de cette date, la treizième année aura commencé au sixième mois de l'année 411 au plus tôt, dans le mois de juin. La date du traité conclu avant le printemps de cette même année 411, nous montre que dès le commencement de cette année Julienne on comptoit en Perse l'année 13 du règne de Darius. J'ai supposé les dix-neuf ans complets, afin de prendre le cas le plus favorable à l'opinion de M. Desvignoles.



Dans cette supposition même, le calcul de Diodore est contraire à la date du traité conclu la treizième année de Darius; & il est visible que cet historien s'est trompé de plusieurs mois dans la date de la mort de Darius.

L'ouvrage de Diodore est une compilation très-peu exacte pour la chronologie, malgré la forme d'annales sous laquelle les faits sont rangés. Diodore a omis plusieurs Archontats & plusieurs Consulats: il en a transposé plusieurs autres; & on ne fait presque jamais si les années qu'il marque sont Archontiques ou Consulaires, c'est-à-dire, si elles commencent dans l'été ou dans l'hiver. Il entasse d'ailleurs dans une même année plusieurs faits qui appartiennent à des années différentes: il anticipe ou retarde le récit des événemens, suivant qu'il s'y trouve engagé par la suite de sa narration; & il est rare qu'il en avertisse son lecteur. Enfin nous trouvons, lorsque nous pouvons comparer avec les extraits les originaux qu'il abrégéoit, qu'il a défiguré & quelquefois même altéré leurs récits, & que ses extraits sont faits avec très-peu d'exactitude.

Ces fautes sont sans doute excusables dans un ouvrage d'une étendue aussi immense que celui de Diodore, mais elles n'en sont pas moins des fautes. Ceux qui aiment l'Antiquité sont heureux de ce qu'il nous est resté du moins une partie de son histoire: ils ne peuvent trop la consulter; mais ils ne doivent le faire qu'avec précaution, & qu'avec un examen qui les assure qu'il ne s'est point trompé.

La seconde preuve de M. Desvignoles porte sur un exemple qui n'a point d'application à la question qu'il traite, & dans lequel il s'est mépris sur l'objet des rédacteurs du canon astronomique. Le canon joint au fragment de Théon ne donne que quatre ans de règne au dernier Darius, & commence de marquer celui d'Alexandre à l'an 417 de Nabonassar, au 14 novembre 332 avant J. C. & plus de onze mois avant la bataille d'Arbelles. Ussérius a fait voir, il y a long-temps, que cette époque du canon de Théon étoit prise de la conquête de l'Égypte par Alexandre, & qu'elle étoit relative à la fondation d'Alexandrie où ce canon avoit été dressé.

Solin & Tite-Live marquent cette fondation à la première année de la *CXII.<sup>e</sup>* Olympiade, c'est-à-dire à l'an 332. Diodore la met à la deuxième année de cette Olympiade, & Eusèbe, de même que Cyrille d'Alexandrie, à la troisième. Ces trois dates peuvent être toutes vraies, selon qu'on les aura prises du temps auquel on commença la fondation d'Alexandrie qui étoit une ville absolument nouvelle, de celui où la construction fut achevée, ou de celui de sa dédicace. La date de l'an 332 est celle du séjour d'Alexandre en Égypte. Arrien met la prise de Tyr sous l'archontat d'Anicètès, dans l'été de la première année de la *CXII.<sup>e</sup>* Olympiade, ou de l'an 332 avant J. C. De Tyr Alexandre marcha à Gaza, dont le siège l'arrêta environ un mois, & de-là il se rendit en sept jours à Peluse, qui lui ouvrit ses portes, & qui se soumit, de même que tout le reste de l'Égypte, sans faire aucune résistance. Ainsi il est sûr qu'Alexandre se trouva maître de l'Égypte dans l'automne de l'an 332, & plusieurs mois avant le commencement de l'année Égyptienne 417 de Nabonassar.

L'ancien canon astronomique inséré dans l'ouvrage du Synelle, & dressé probablement par des astronomes Babyloniens, peut-être par Bérose lui-même, comme plusieurs Critiques l'ont conjecturé, ne donne que six ans au règne d'Alexandre, & rend à Darius les deux années que le canon de Théon lui avoit ôtées. Dans cet ancien canon, la première année d'Alexandre est seulement la 419.<sup>e</sup> de Nabonassar, qui commença le 14 novembre 330. La bataille d'Arbelles est du 31 septembre 331. Alexandre fut maître de Babylone dès la fin de cette année. Darius fut poignardé par deux de ses Satrapes dans l'été de l'année suivante 330, au commencement de l'année Archontique d'Aristophon, c'est-à-dire dans le courant de l'année 418 de Nabonassar. Le canon lui attribue cette année toute entière, & ne fait commencer le règne d'Alexandre qu'au 14 novembre suivant avec l'année 419 de Nabonassar.

A ces preuves de fait, qui montrent que le canon astronomique ne compte, pour les années du règne d'un Prince, que celles qui ont commencé lorsqu'il étoit déjà sur le trône,

j'ajouterais une observation qui me paroît décisive contre le système de M. Desvignoles. On suppose, dans cette opinion, que le canon retranche du règne d'un Prince l'année entière dans laquelle sa mort est arrivée, & qu'il attribue cette même année à son successeur. Si cela étoit, le canon auroit marqué les règnes qui auroient duré moins d'une année, parce qu'il auroit attribué au Prince l'année entière dans laquelle il seroit monté sur le trône. Dans cette méthode, il suffisoit qu'il eût régné pendant les derniers mois de cette année. On trouve cependant plusieurs règnes qui ne sont pas marqués dans le canon, & dont les historiens contemporains ou presque contemporains ont fait mention. Tel est dans la suite des rois de Babylone le règne de *Laborosoarchod*, auquel Bérose donne neuf mois de durée, & qu'il place entre *Evilmerodac* & *Neriglissor*. Tels sont dans la suite des rois de Perse le Mage Smerdis qui régna pendant sept mois entiers entre Cambyse & Darius, Xerxès II, fils aîné d'Artaxerxe I.<sup>er</sup> & son frère Sogdianus, dont les deux règnes consécutifs ont rempli huit mois entiers entre Artaxerxe I.<sup>er</sup> & Darius II.

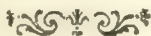
Dans l'opinion que je crois avoir établie, on conçoit facilement que les neuf mois de Laborosoarchod, les sept du Mage & les huit des deux fils aînés d'Artaxerxe étant compris dans la dernière année du Roi auquel ils succédoient, leurs noms n'ont pû être marqués dans le canon astronomique.

Ils auroient dû l'être, si l'opinion de M. Desvignoles étoit véritable, parce qu'on leur auroit attribué la portion de l'année qui appartenoit au règne de leur prédécesseur. Cette portion d'année jointe aux neuf mois de durée du règne de Laborosoarchod, par exemple, auroit formé une année entière pour laquelle il auroit été employé dans le canon. Pour rendre raison de l'omission de ces quatre règnes dans le système de M. Desvignoles, il faudra recourir à des suppositions arbitraires, & multiplier les conjectures. Dans le système que j'adopte, & que je crois prouvé, du moins pour les règnes d'Artaxerxe & de Darius II, cette omission sera une suite de la méthode générale des rédacteurs.

Cette méthode sera semblable à celle des chronologistes & des astronomes Chinois qui, dans les registres d'Histoire & d'Astronomie, inscrivent l'année du nom de l'Empereur qui étant sur le trône lorsqu'elle commence, offre le sacrifice de la nouvelle Lune du premier mois. Cette année conserve le nom de cet Empereur, lors même qu'il meurt avant qu'elle soit finie. Les trois abrégés des annales Chinoises, qui ont été publiés en Latin, fournissent un grand nombre d'exemples de cette méthode, & j'en ai parlé dans un autre Mémoire.

On demandera sans doute comment on se conduisoit pour les observations faites sous des Princes dont le nom n'est pas dans le canon astronomique. A cela je ne puis répondre autre chose sinon que je l'ignore, parce que nous n'avons aucun exemple de ce cas. On désignoit probablement l'observation par le nom du Prince auquel cette année étoit attribuée dans le canon. Il étoit indifférent pour l'usage astronomique à quel règne on rapportât cette année-là, pourvu que la date en fût certaine dans l'ère générale: c'est ainsi qu'on en use à la Chine. Dans l'Histoire, on distinguoit sous le titre de cette année, les portions qui appartennoient aux deux règnes différens. Nous le voyons dans le fragment de Bérose & dans l'extrait de Ctésias. On fait aussi la même chose à la Chine; tout ce qu'on diroit de plus ne seroit qu'une divination qui n'auroit aucun fondement.

Je crois avoir rempli l'objet que je m'étois proposé dans la dernière partie de ce Mémoire. Cet objet étoit de montrer que si je m'étois trompé en supposant que les rédacteurs du canon avoient suivi une méthode semblable dans les différentes parties qui le composent, Dodwel & M. Desvignoles ne se sont pas moins trompés, lorsqu'ils ont dit que dans le canon les premières années des rois de Babylone, de Perse & d'Égypte, étoient celles pendant lesquelles ils étoient montés sur le trône. Je crois que ces années étoient celles qui avoient commencé, lorsque ces mêmes Rois étoient sur le trône. Ce sera au Lecteur à décider si je ne me trompe point encore.



RÉFLEXIONS



## RÉFLEXIONS GÉNÉRALES

SUR

L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE ANCIENNE.

Par M. l'Abbé LE BATTEUX.

**D**IEU, l'Homme & la Nature, je veux dire le principe physique du mouvement & du repos, ont toujours été les trois grands objets de la Philosophie; les sens, les idées & les raisonnemens en ont toujours fourni la substance; la gloire & l'intérêt en ont toujours été les ressorts. Ce fonds, commun à tous les siècles, n'a pû varier que par les formes, selon les génies des peuples qui ont donné le ton aux auteurs, ou celui des auteurs qui l'ont donné aux peuples.

On a vû successivement la Philosophie, toute mystique chez les Chaldéens, toute symbolique chez les Égyptiens, toute fabuleuse chez les premiers poëtes Grecs: ensuite Xénophane la mit toute en métaphysique, Pythagore toute en rapports & en nombres, Socrate toute en morale, Démocrite & Épicure toute en mécanisme, Platon toute en drames & en ironie Socratique, Zénon le Stoïcien toute en paradoxes & en scholastique, Pyrrhon toute en incertitudes & en problèmes.

On voulut la réformer à Alexandrie, & faire un choix de ce qu'il y avoit de plus beau dans toutes les sectes: elle prit une forme bizarre, composée de fanatisme, de mysticité, de morale & de théologie extatique. Enfin elle acheva de se défigurer dans les siècles d'ignorance, où elle ne fut qu'un amas de finesse grossières & de laborieuses inutilités.

De nos jours on l'a réduite à l'observation & au calcul. La Logique regardée comme un instrument à peu près inutile, se traite en quelques lignes, qui sont autant de préceptes. La Théologie & la Morale sont l'affaire de la Religion. L'Ontologie

11 Mars

1755.

est, dit-on, le pays des rêveries : tout se borne à l'usage des yeux & du compas, aux faits de la Nature & aux vûes d'utilité relatives aux arts. C'étoit par-là qu'avoient commencé les premiers hommes.

Leur Philosophie se bornoit à une histoire sommaire de l'origine & des causes du monde, aux points fondamentaux de la Théologie, de la Politique, de la Morale, & à ce qu'il falloit d'Astronomie, de Géométrie & de Mécanique pour connoître & régler les temps, mesurer les terres, perfectionner les arts de service : c'étoit en cela que consistoit la sagesse des premiers Égyptiens, ainsi qualifiée par les auteurs sacrés.

Les Grecs ayant dérobé à l'Égypte quelques lambeaux de cette doctrine simple, & précieuse par sa simplicité, leur génie s'échauffa aussi-tôt, & prit le ton qu'ils donnèrent à l'Univers. Persuadés qu'ils pourroient déchiffrer par eux-mêmes le livre mystérieux de la Nature, ils bâtirent des systèmes en tout genre, de toutes espèces ; & osèrent donner les résultats de leurs méditations pour le développement des causes.

L'admiration & l'applaudissement des peuples prodigués à ces premières tentatives, animèrent de plus en plus les travaux : on n'épargna ni dépenses ni fatigues pour découvrir de nouvelles vérités. Les Rois devenus disciples de leurs sujets, agirent de concert avec eux : on alla, sous leur protection, chercher les traces de la vérité chez les peuples qu'on croyoit dépositaires des traditions primitives, dans les lieux qui avoient servi de berceau au genre humain.

L'émulation, quelquefois même, le dirai-je, la jalousie, poussa les recherches encore plus loin. On disputa les faits, les principes, les opinions : on attaqua avec chaleur : on se défendit de même ; les fonds communs de la Philosophie s'augmentoient par les démêlés des particuliers. Chaque École, comme un État séparé, avoit ses ennemis, qui la tenoient en haleine & en respect : ici on faisoit profession de donner des dogmes ; là on ne présentoit que des doutes : à Cyrène on n'agissoit que pour le plaisir, la vertu même étoit au service de la volupté ; dans le Portique on ne vantoit que l'âpre

vertu, toute satisfaction sensible étoit un crime : selon Platon & Pythagore, tout étoit plein de dieux, d'esprits, de démons : selon Épicure & Démocrite, tout s'opéroit sans conseil, & par les loix d'un mécanisme aveugle. Par-tout on faisoit les plus grands efforts pour soutenir ses propres idées, & pour ruiner celles des autres : & lorsque la vérité se trouva de l'un des deux côtés, elle eut l'avantage qu'elle remporte ordinairement de la discussion, je veux dire l'authenticité de ses droits, & l'hommage du plus grand nombre.

Il eût été plus beau sans doute & plus digne de la Philosophie, de voir tous les Philosophes concourir de bonne foi, & sans vue d'intérêt, à la recherche de la vérité : mais les Philosophes sont des hommes, les passions multiplioient leurs forces.

L'Europe, l'Asie, l'Afrique mettoient en société leurs travaux & leurs découvertes. La Méditerranée, qui les sépare, étoit le lien du commerce des esprits. Chaque Philosophe faisoit des tentatives de son côté, dans une position qui lui étoit propre, avec des vues qui lui étoient particulières ; & de tant de rayons réunis dans la Grèce, comme dans leur centre, il s'étoit formé au milieu des trois parties du monde un grand corps de lumière, dont l'éclat se réfléchissoit sur ceux mêmes qui avoient contribué à le former.

Croira-t-on que les efforts rassemblés de tant de grands génies, en tant de lieux, avec des circonstances si différentes, aient moins produit pendant six cens ans, que les nôtres depuis un siècle & demi, que nous avons commencé à désirer d'être philosophes ?

C'est Descartes, dit-on tous les jours, qui nous a appris à penser. Qu'on me permette de m'arrêter un moment devant cette opinion, seulement pour l'envisager, & non pour la réfuter.

Descartes nous a appris à penser. On ne pensoit donc point en Allemagne, où Copernic & Tycho-Brahé venoient de donner la dernière forme aux pensées les plus hardies sur le système du monde. On ne pensoit point en Italie, où le génie

de Galilée découvroit chaque jour aux Astronomes de nouvelles merveilles; en Angleterre, où Bacon donnoit le système encyclopédique des Sciences actuelles & possibles?

On n'avoit point pensé à Rome, à Athènes, en Égypte, à Babylone; & malgré nos respects, je pourrois dire nos adorations, pour les restes sublimes de leurs pensées, malgré leurs chefs-d'œuvres de poésie, de peinture, de politique, d'éloquence, d'architecture, malgré la grandeur d'une infinité d'entreprises civiles & militaires, dont l'exécution nous étonne à cause de la hardiesse & de l'étendue des pensées, il faudra dire qu'on ne pensoit point avant le XVII.<sup>e</sup> siècle, & que c'est lui qui a appris aux hommes à penser.

Qu'a donc fait le XVII.<sup>e</sup> siècle? La boussole étoit avant lui, aussi-bien que le microscope, le télescope, la poudre à canon, l'imprimerie, ces cinq inventions qu'on prétend avoir créé des idées nouvelles, quoiqu'elles n'aient fait que changer les formes des anciennes. Il seroit malheureux pour le talent de penser, d'être venu si tard, & précisément lorsque tout l'essentiel étoit fait pour la gloire & pour le bien du genre humain.

On nous a appris à douter. L'École Académique, la plus brillante de l'antiquité, en avoit fait son objet unique pendant huit cens ans.

On a fait le procès aux sens. Ils avoient été réduits à leurs droits légitimes dès le temps de Pythagore; dès-lors ils fondoient l'opinion seulement, & non la science philosophique.

On nous a donné une méthode qu'on n'avoit pas. Quelle est-elle? Ne savoit-on pas qu'il falloit éviter la précipitation & le préjugé, procéder du connu à l'inconnu, définir, raisonner, toucher.

Nos Historiens narrent-ils mieux que les anciens? Nos Orateurs sont-ils plus éloquens, nos Géomètres plus élégans? Quelqu'un a-t-il plus de méthode qu'Aristote, qu'Archimède, qu'Euclide? Si Platon & Cicéron en ont quelquefois moins qu'eux, est-ce parce qu'ils ne le pouvoient pas, ou parce qu'ils ne le devoient pas, dans des ouvrages où ils vouloient mettre autant d'agrémens que de philosophie?



Descartes nous a appris à penser. Gassendi, qui n'étoit pas moins philosophe que lui, quoiqu'aujourd'hui moins connu du grand nombre, s'est contenté de nous apprendre à lire. Mais pensons, puisque nous en avons le talent, car nous l'avons aussi-bien que les anciens, pourvû que nous daignons lire aussi quelquefois, ne fut-ce que pour nous donner plus de confiance en nos pensées.

Descartes, assez riche de sa propre gloire, ne veut point dérober aux anciens celle qu'ils ont acquise légitimement.

Descartes a terrassé, par sa hardiesse & par son génie, le pédantisme qui avoit immolé Ramus, & fait trembler Gassendi au milieu de ses succès contre la secte d'Aristote : il a réduit à sa juste valeur, c'est-à-dire à un parfait mépris, la race hérissée de ces Commentateurs antiphilosophes, qui ne connoissoient le prix ni de la raison, ni du temps : il a dissipé entièrement l'enchantement de ces mots barbares, vuides de sens, que l'esprit de subtilité & de dispute avoit mis à la place de la grossière ignorance des siècles précédens : il a purgé la terre de deux monstres sourds & aveugles, le préjugé & la prévention, qui fermoient aux hommes les avenues de la vérité depuis mille ans : en un mot, si j'osois m'exprimer ainsi, Descartes a fait une nouvelle édition de l'esprit humain ; mais le livre étoit fait avant lui.

Descartes transporté dans l'assemblée des Philosophes anciens ; Descartes au milieu des Pythagores, des Socrates, des Parménides, des Platons, des Zénon, des Démocrites ; Descartes dans l'Académie, dans le Lycée, dans le Portique, le dirai-je, dans les jardins d'Épicure, Descartes se seroit rendu justice à lui-même : il auroit été saisi de vénération pour ces Docteurs du genre humain : il auroit été étonné de leur pénétration & de leurs efforts ; & si dans quelque partie, il les eût vû chanceler sous le faix, & quelquefois même succomber, il auroit senti, en les jugeant, le tort des circonstances, ou les bornes de l'humanité. Admis comme eux dans le temple de la Nature, comme eux exclus du sanctuaire, sa propre expérience eût fait leur apologie.

Il y a, dans les productions philosophiques des anciens; des lueurs fausses, qui se sont évanouies: il y a des opinions hasardées, que l'expérience des siècles suivans a réfutées: il y a des erreurs, cela est évident.

Mais ces erreurs nous valent aujourd'hui des vérités; puisqu'elles sont reconnues; elles nous épargnent des pas inutiles, que les anciens ont faits pour nous; elles nous montrent de quel côté le succès nous attend. Quels progrès n'eussent-ils pas faits eux-mêmes, s'ils eussent su par l'expérience des siècles antérieurs, comme nous le savons aujourd'hui par la leur, qu'il y a des objets constamment refusés à l'intelligence humaine, qu'il ne faut point s'obstiner à vouloir pénétrer le dedans des Êtres; & que la devise de l'homme étant d'*user & de rendre grâces*, toutes ses recherches doivent se concentrer dans l'étude des moyens & des fins de son état?

Il y a des erreurs: mais ces erreurs nous apprennent que lorsqu'on s'avance sans guide & sans autre lumière que celle de la raison, dans certaines routes ténébreuses que la Nature s'est réservées pour elle seule, on risque à chaque instant de s'égarer, de se précipiter. Quels efforts n'ont point faits les anciens pour arracher à l'Auteur de l'Univers le secret de son ouvrage! que de courses! que de circuits! les traces de leurs pas sont encore marquées dans leurs écrits: on les voit aller, revenir, passer par tous les extrêmes & par tous les milieux, se croiser mille fois, & tomber enfin de lassitude à l'endroit même d'où ils étoient partis.

Il y a des erreurs, mais tout n'est pas erreur. A juger des anciens par ceux dont nous avons la clef, ces hommes avoient le coup d'œil & le tact au moins aussi bons que nous. Quand ils ont été à portée de saisir le vrai, rarement ils ont pris l'ombre pour le corps. Qu'on jette les yeux sur le champ des sciences & des arts, il est tout couvert de leurs monumens & de leurs trophées: & dans ce siècle même, que nous qualifions de siècle de lumière, plus nous avançons vers la Nature, plus nous nous rapprochons d'eux.

Il n'a tenu qu'à nous de remarquer que les systèmes de

Physique & de Métaphysique, aujourd'hui les plus accrédités, n'ont été bâtis que des débris des systèmes des anciens. On a vu sortir d'un seul trait de leur philosophie des traités entiers de la philosophie moderne.

L'expression de *la table rase* est de Démocrite, & par conséquent la génération de toutes nos idées par les sens.

Ils avoient dit qu'un corps ne peut agir sur ce qui n'est pas corps, ni ce qui n'est pas corps sur ce qui est corps; & par conséquent ils avoient fondé le dogme des causes occasionnelles.

Thalès, Pythagore & Platon avoient tiré des grands principes de la Théologie & de la Morale, la définition de l'ame, qu'ils ont dit être *un nombre, une substance, une nature qui se meut elle-même.*

Les atomes & le vuide, qui sont la base du système Newtonien, & même les tourbillons de Descartes, sont une des plus vieilles productions de la Philosophie.

Toutes les découvertes essentielles & fondamentales en Astronomie, en Géométrie, en Géographie, en Mécanique, sont dûes aux Chaldéens, aux Égyptiens, aux Eudoxes, aux Callistrates, aux Hipparques, aux Archimèdes, à Ératosthène, à Ptolémée. Ces grands hommes n'ont laissé aux siècles postérieurs que leurs traces à suivre, lorsque leurs entreprises demandoient le secours & la révélation des temps; ou que des embellissemens à ajouter, lorsque le génie seul & l'application ont pu mener l'homme jusqu'au terme.

Mais parce que, dans les anciens, nous voyons une autre manière de philosopher, qui offre les détails réduits en vûes générales, & que dans les modernes au contraire nous voyons les généralités développées par les détails, nous aimons à nous persuader que les modernes ont vu, qu'ils ont touché, & que les anciens n'ont eu que des doutes & des soupçons.

En conséquence, nous donnons nos productions comme des merveilles jusqu'alors inconnues au genre humain; & s'il arrive quelquefois que quelqu'un, plus versé dans l'histoire des penées humaines, nous accuse d'avoir fait un larcin à l'antiquité, nous nous retranchons aussitôt dans notre peu

d'érudition : nous faisons gloire d'avoir ignoré, pour jouir du mérite d'avoir inventé.

Mais il y a apparence que c'est une gloire mal entendue. L'exemple seul du célèbre Léibnitz prouve que l'érudition philosophique, loin de faire tort au génie, ne peut que lui donner des vûes plus sublimes & plus hardies ; il n'a point dissimulé ce qu'il devoit aux pensées de Pythagore, de Xénophane, de Zénon d'Élée, de Platon & des autres Philosophes qu'il avoit médités pour s'élever sur leurs ailes, peut-être au dessus d'eux.

Outre ces avantages de l'érudition philosophique considérée en elle-même, & comme une portion séparée des autres parties de la Littérature, elle a encore ses rapports avec les autres branches de l'Histoire : elle a une influence nécessaire sur l'histoire de l'humanité, dont les variations ont toujours été soumises aux opinions de l'esprit.

Nous lui devons une partie de nos progrès dans les langues anciennes qui ont quantité d'expressions empruntées de la Philosophie ; l'explication de quantité d'endroits dans les auteurs de goût, dont il n'est aucun qui n'ait été au moins initié dans quelqueune des écoles célèbres.

On peut ajouter (& cet avantage suffiroit seul pour en rendre l'étude recommandable) que la Philosophie ancienne est le plus riche arsenal de l'incrédulité moderne. Car que dit-on aujourd'hui que n'aient dit Démocrite, Protagore, Théodore, Épicure, Ammonius, Plotin, Porphyre, Celse, Julien, & tant d'autres ennemis, soit de la Divinité, soit du Christianisme ? C'est-là qu'on voit sans déguisement & dans leur état naturel, tous ces poisons enveloppés aujourd'hui avec tant d'art dans ces livres, où l'homme, plus inquiet que hardi, tâche de porter le coup sans paroître.

Enfin l'étude de la Philosophie ancienne nous donne les moyens d'apprécier les différens siècles par rapport à leur manière de penser & de connoître : elle nous donne la mesure de l'esprit humain, en nous le faisant voir toujours à peu près le même, malgré ses différences relatives aux lieux,

aux



aux temps, aux instrumens : elle nous guérit d'une sorte d'idiotisme qui peut avoir lieu dans les sciences même, & qui donne quelquefois aux gens de Lettres la présomption & le ridicule des ignorans.

Il nous reste encore assez de monumens de la Philosophie ancienne, pour en espérer tous ces avantages.

Les trois grandes Écoles, mères de toutes les autres, subsistent toutes entières dans les écrits de Platon, d'Aristote, de Xénophon, d'Épicure, de Lucrèce, de Cicéron, de Pline, de Plutarque, de Sénèque, pour ne point parler d'un grand nombre d'autres auteurs dans lesquels nous trouvons, ou de grands morceaux cités, ou des extraits assez bien faits, pour nous mettre en état de juger de la doctrine.

Il est vrai que dans l'étude de ces monumens, nous sommes souvent arrêtés par la signification précise des mots, & par les vûes personnelles des auteurs qui ont écrit.

Quelquefois nous nous présentons à la lecture des anciens Philosophes, avec des définitions de mots toutes contraires aux leurs. Nous croyons, par exemple, que *corps, néant, être, non être, matière, nature, esprit, infini*, & bien d'autres termes, signifient chez eux la même chose, que chez nous. Une de ces définitions altérée, suffit pour rendre énigmatique la doctrine de foi la plus claire & la plus intelligible.

D'autres fois nous sommes déconcertés par les vûes particulières qui ont jeté quelques-uns des auteurs hors de la route naturelle, & qui nous y jetteroient nous-mêmes, si nous nous abandonnions à leur conduite.

Il y en a qui, occupés de plaire autant que d'instruire ; couvrent de fleurs tout le champ de la Philosophie. C'est une allégorie qu'il faut percer ; c'est le labyrinthe d'un long dialogue qu'il faut suivre ; ce sont des interlocuteurs ingénieux dont il faut démêler les intérêts, & connoître au juste la position.

D'autres sentant les limites de l'esprit humain, & n'osant les avouer, de peur de faire tort à la Philosophie, comme si elle n'étoit pas la science des limites, aussi-bien que de

l'étendue, ont cru qu'il falloit user d'art, & faire briller dans les endroits obscurs quelques étincelles qui n'ont servi qu'à rendre les ténèbres plus noires pour ceux qui desirent voir & connoître.

Quelques-uns se sont appliqués à ruiner plutôt qu'à bâtir. Leurs écrits n'étoient presque que des systèmes raffinés de récrimination, que des ouvrages de secte ou de parti, où l'intérêt du cœur étoit servi par toutes les ressources imaginables de l'esprit.

Enfin dans plusieurs des Écoles, il y avoit des mystères dont la vûe intuitive étoit réservée aux adeptes seuls. On ne présente aux autres que des ombres vaines, mais figurées avec beaucoup d'art, pour arrêter les profanes, & tromper ceux qu'on croyoit avoir besoin d'être trompés.

Voilà les principales difficultés qui se rencontrent dans l'étude de la Philosophie ancienne ; mais quelque grandes qu'elles soient, il est des moyens pour les lever en partie, & pour démêler à travers tant d'objets étrangers les vraies productions du génie philosophique.

On le peut par la comparaison des textes rapprochés du même auteur, par la lecture réfléchie des différens écrivains du même temps, dans le même genre, par l'examen scrupuleux des objections & des réponses dans les avis contraires. On le peut, en discutant avec soin les définitions des choses & celles des mots ; on le peut sur-tout en consultant la matière même qui est l'objet de leurs recherches & de leurs discussions. Ce commentaire ne trompe jamais dans les ouvrages de goût, parce que la Nature étant le modèle & la règle des arts, présente toujours le fil quand il dispaeroit dans le texte de l'auteur. Elle peut de même servir d'interprète aux auteurs philosophiques. Dans les endroits où leur texte est clair, c'est le texte qui explique la Nature ; dans les endroits où le texte est obscur, c'est à la Nature à expliquer le texte.

Il s'agit donc d'étudier par soi-même, soit en observant la Nature, soit en étudiant les auteurs modernes qui l'ont observée, la matière sur laquelle se trouve la difficulté dans

le texte des anciens. Si l'objet de celui qui a écrit a été vraiment philosophique, bien-tôt on verra sortir de la Nature une lumière qui se réfléchira sur le texte de l'auteur : on apercevra du moins quelques lueurs, suffisantes pour guider nos pas, & souvent pour nous conduire à un système complet de connoissances approfondies, & réduites par de longues méditations.

Si au contraire, après beaucoup d'efforts & de recherches, les ténèbres sont toujours impénétrables ; si l'étude de la Nature ne répand aucun jour sur ceux qui ont voulu la commenter, il faudra bien abandonner les textes à leur obscurité, & attendre qu'ils puissent être éclaircis, ou peut-être rétablis, par quelque hasard heureux, réservé à d'autres hommes, qui s'occuperont du même objet dans d'autres conjonctures.

Cependant les recherches laborieuses qu'on aura faites ne seront point sans fruit, parce que l'effort de l'esprit n'est jamais sans récompense. Vainqueur ou non, il revient toujours chargé des dépouilles nouvelles, à peu près comme les Chymistes qui, cherchant l'or qu'ils n'ont pas trouvé, ont trouvé des résultats précieux qu'ils ne cherchoient pas.



## M É M O I R E S H I S T O R I Q U E S

S U R

## LE PRINCIPE ACTIF DE L'UNIVERS.

Par M. l'Abbé LE BATTEUX.

*Objet de ces Mémoires.*29 Juillet  
1755.

**J**E me suis proposé de rapprocher les pensées des plus célèbres Philosophes sur la question des causes premières, & d'examiner si, en suivant la Philosophie de siècle en siècle, il y a eu, dans les temps postérieurs, des idées vraiment nouvelles.

Les plus grands génies, dans tous les temps, ont porté leurs efforts sur cette importante question, qui est comme la clef de toutes les autres.

Par conséquent, il résulteroit de notre travail, s'il avoit la perfection qu'il peut recevoir, une mesure à peu près juste des forces de l'esprit humain, & une connoissance expérimentale des recherches auxquelles il doit se livrer.

Pour désigner avec netteté l'objet de cette grande question, dont nous voulons crayonner l'histoire, il faut observer que, dans l'Univers, tout nous parle de deux causes dont l'une agit sur l'autre. Les Grecs & les Latins disoient, dont l'une *agit* & l'autre *pâtit*.

On reconnoît aisément ces deux causes, qu'on peut dire parallèles, dans l'Univers. Les sens même nous les indiquent; & quand la lumière des sens nous quitte, le raisonnement remontant vers l'origine, nous les fait apercevoir jusque dans les premières opérations, où commence la Nature. La Philosophie arrive sans peine jusque-là.

Quand elle y est, elle demande en quoi consistent ces deux causes ou principes: quelle est leur substance; si elle est simple ou composée: quelle est leur essence; si elle est unie



ou séparée : quels sont leurs attributs ; s'ils sont finis ou infinis, & comment : s'ils sont dépendans ou indépendans les uns des autres, & jusqu'à quel point : enfin ce qu'ils ont mis, & ce qu'ils mettent respectivement dans la composition & dans l'organisation de l'Univers.

C'est-là le problème qu'ont entrepris de résoudre les Philosophes, quand ils ont traité à fond la question des principes. Des systèmes qu'ils ont faits, naissent des conséquences immédiates qui embrassent la nature de l'homme & toute sa conduite par rapport à lui-même & à la société.

Tant que les hommes conservèrent quelque souvenir de l'histoire primitive du monde, il n'y eut point de discussion sur cette matière. Le genre humain, encore étonné de son existence récente, se tenoit dans le respect, & auroit cru se rendre criminel, s'il se fut permis de sonder les causes, ou de feindre des hypothèses, pour arranger le monde par les seules forces de la Nature.

Mais lorsque les générations se furent multipliées, & que la vie des hommes raccourcie, ayant diminué l'autorité de la tradition, eut mis une assez forte barrière entre les enfans & les premiers aïeux, alors on osa interroger Dieu sur le secret de son ouvrage ; & faute de réponse qui satisfît la curiosité, on se mit en état de percer le voile, & d'emporter la vérité par des conjectures. Platon a donné à cette entreprise le nom de *gigantomachie*, expression que nous pouvons employer ici, quoique dans un sens un peu différent du sien.

On avoit, dit Aristote, trois grands objets à reconnoître, *Met. 1, 3* : la substance des êtres, τὸ ὄν, la cause du mouvement, ὁδὸν ἢ κίνησις, & les causes finales, ἀλλὰ τῶ καλῶς ἢ εὖ, objets qui ne pouvoient être traités également à cause de leur liaison intime, & qu'on verra quelquefois paroître tous trois dans ces Mémoires, quoiqu'il n'y ait que les deux derniers qui leur appartiennent spécialement.

Les Anciens avoient trois partis à prendre sur le principe actif.

Ils pouvoient dire que le monde étoit emporté par une

puissance assistante seulement, c'est-à-dire qui fût entièrement séparée de lui par son essence & par sa nature, & qui agit sur lui par un pouvoir absolu & indépendant; à peu près comme l'artiste, qui travaille sur la matière propre à son art, avec un empire, dont le principe, résidant en lui, est totalement indépendant de la matière sur laquelle il l'exerce.

Mais cette administration leur parut trop laborieuse, trop minucieuse, trop basse dans quelques-unes de ses fonctions, pour l'attribuer à un Être le plus grand, le plus élevé, le plus heureux de tous les Êtres, qu'ils s'imaginoient devoir jouir de sa lumière & de sa vérité dans un repos parfait & éternel.

Ils pouvoient dire, en second lieu, que chacune des parties du monde, étant confiée à un Être intelligent, subordonné à l'Être suprême, se mouvoit selon les loix qui lui étoient intimées par le principe étranger qui habitoit en elle: c'est ainsi que dans une armée, tous les soldats se meuvent par leur activité propre, sous l'impression générale du chef qui les commande.

Mais cette espèce de gouvernement leur parut exiger un trop grand nombre d'agens subalternes, puisqu'il falloit en attacher aux moindres organisations. Il falloit un monde d'esprits en relation actuelle & continuelle avec le monde matériel, & peut-être autant d'esprits que d'atomes. D'ailleurs la distinction & la séparation physique des deux natures d'un côté, & de l'autre leur union morale, ne leur paroissoient rien moins que claires ou aisées à éclaircir.

Enfin la troisième opinion étoit que l'Intelligence suprême fût unie à la matière, à peu près comme l'ame d'un animal est unie à son corps, de sorte que l'une fût la forme substantielle, & l'autre le soutien ou plutôt le vase de cette forme.

Quoique cette dernière explication entraînat des difficultés insurmontables, tant par rapport au physique que par rapport au moral, elle leur parut plus analogue au peu qu'ils connoissoient de la Nature. L'homme, que de tout temps on a appelé *le monde en petit*, leur sembloit une preuve plus que

probable du système général de l'Univers; & comme ils sentoient au dedans d'eux-mêmes un principe naturel de tous leurs mouvemens, ils adaptèrent au monde entier ce qu'ils connoissoient par le sentiment, en suivant les proportions du petit au grand pour l'étendue, la force, la sagesse, la durée. Ils ne conçurent dans l'ensemble de tous les êtres, qu'un animal qui étoit tout, qui comprenoit tout, qui étoit le principe, le père, la fin, le soutien, la forme de tout, distribuant dans chacun de ses membres plus ou moins de sa partie intelligente, en raison de l'activité qu'ils y observoient, ou de l'organisation de la matière à laquelle ces portions d'âmes étoient attachées.

S'il étoit permis, seulement pour donner un point de vûe à l'esprit, de faire entrevoir la conclusion avant que d'avoir présenté les preuves, nous dirions qu'il nous a semblé que tous les systèmes des théologies Payennes, ceux de toutes les écoles, tant anciennes que modernes, ont été bâtis sur les mêmes fondemens, avec quelques erreurs de plus ou de moins, ou quelques décorations extérieures, selon les intérêts, les lieux, les préjugés, les modes, & toutes les autres circonstances qui changent la forme des pensées humaines, sans en changer le fond. On verra que les Chaldéens, qui admettoient la lumière & les ténèbres pour principes; les Perses, qui admettoient Oromaze & Arimane; les Égyptiens, Osiris & Typhon; Orphée, l'éther & le cahos; Héliode, le cahos & l'amour; Pythagore, la Monade & la Dyade; Empedocle, l'amour & la haine; Héraclite, le feu ardent & le feu éteint; Anaxagore, l'esprit & l'infini; Platon, la matière & les idées; Aristote, la privation & la forme; Democrite, les atomes & le vuide; Descartes, l'étendue & le mouvement; Leibnitz, l'esprit increé & les monades créées; Malbranche, l'actif & le passif; Newton, l'attraction & la répulsion; d'autres enfin, qui après de si grands noms n'oseroient se plaindre de n'être pas cités; on les verra, tous renfermés dans le même cercle: il n'en est pas un qui ait pu ajouter par sa pensée, *cogitans*, une coudée à la taille de l'homme. Peut-être en est-il de

même dans les autres grandes questions, de ce qu'on appelle proprement Philosophie.

J'ai senti avant que de commencer, & encore plus en avançant dans la carrière, toute la difficulté de mon entreprise, combien elle demande de recherches, de méditation, de précision, & par conséquent combien elle est au dessus de mes forces à tous égards; mais le sort en étoit jeté. Je prie seulement la Compagnie de ne regarder ce que je lui présenterai que comme un plan développé avec quelque étendue, qui attendra ses conseils & ses lumières pour une plus ample exécution.

Pour procéder avec ordre dans une matière qui embrasse tant d'objets, nous avons réuni nos expositions & nos preuves sous trois époques différentes, qui comprennent les siècles où la Philosophie s'est rendue célèbre.

La première s'étend depuis les premiers Philosophes connus jusqu'à Thalès.

La seconde depuis Thalès jusqu'à Socrate exclusivement.

La troisième, depuis Socrate jusqu'à Chrysippe ou Posidonius, qu'on peut regarder comme le dernier des Philosophes anciens, parce que tous ceux qui sont venus après, jusqu'à Descartes, n'ont fait que copier, traduire ou commenter ceux qui les avoient précédés.

On pourroit ajouter une quatrième époque qui commenceroit à Descartes, & qui finiroit à Newton; mais comme les pensées de ces Philosophes sont entre les mains & sous les yeux de tout le monde, il sera aisé à quiconque le voudra, de joindre le dernier anneau de la chaîne que nous allons former, au premier anneau de la Philosophie moderne. Peut-être dans la suite me chargerai-je moi-même de cette continuation; mais ce ne pourra être que dans un ouvrage d'un genre tout différent de celui-ci, où il s'agit seulement de reconnoître les idées des Anciens sur cette matière.

La première époque contiendra quatre Mémoires, dont le premier aura pour objet, *Ce qu'on peut savoir de la pensée des Chaldéens & des Perses sur la cause motrice de l'Univers.*

La



Le second sera employé aux mêmes recherches sur les Égyptiens. Dans le troisième, on s'arrêtera *sur la doctrine d'Orphée & la Cosmogonie des temps fabuleux*. Dans le quatrième, on examinera *les pensées des Anciens sur la Nuit considérée comme principe*.

## PREMIER MÉMOIRE

*Sur le Principe actif de l'Univers.*

## PREMIÈRE ÉPOQUE.

IL ne seroit pas difficile d'étaler sous cette époque, la plus abondante & la plus profonde érudition; par la raison que, comme l'évidence s'explique en deux mots, l'incertitude ou l'erreur ne sauroient mettre fin à leurs discours. Il y a eu dans les siècles que cette époque renferme, beaucoup de pensées sur la nature du principe qui agit dans l'Univers : il y a eu dans ceux qui les ont suivis, beaucoup de réflexions & de recherches sur ces pensées. Ce fonds s'étant accru jusqu'à nos jours, il s'en est formé une masse énorme sous laquelle la vérité est accablée aussi-bien que l'esprit.

Un vaste champ est ouvert aux conjectures. Il y a de quoi former des systèmes de toutes espèces : il y a des autorités sans nombre pour les appuyer ; il y en a autant pour les combattre. Ceux qui seront curieux de s'engager dans ce genre de travail, trouveront dans le premier livre qu'ils prendront la peine d'ouvrir, non seulement les sources indiquées, mais même les textes des auteurs rassemblés, comme des armes toutes prêtes, ou des matériaux offerts à qui voudra s'en servir.

Nous avons un autre plan. Dans un genre aussi susceptible de méprises, nous avons cru devoir éviter, autant qu'il seroit possible, les longues discussions, dont les résultats, comme ceux des longs raisonnemens, s'affoiblissent par la multitude des apprêts.

On demande quelle a été la pensée des hommes les plus sages dans tous les siècles & dans toutes les nations, sur la cause qui meut l'Univers.

Pour répondre à cette question, qu'y a-t-il de mieux à faire que de choisir un petit nombre d'autorités & de titres respectables sur chaque siècle & sur chaque nation, dont on croira important ou utile de connoître les sentimens, & de les présenter tels qu'on les a, avec des observations courtes, qui soient un secours, & non une charge nouvelle pour l'esprit. En ce genre, comme en tout autre, on ne force pas la vérité: il faut qu'elle se montre.

Nous partirons d'un temps dont le souvenir obscur s'est à peine conservé jusqu'à nous. Les ténèbres diminuant à mesure que les monumens seront plus certains & d'un sens plus intelligible, nous arriverons, je ne dis pas au grand jour (car où est le grand jour dans cette partie de l'érudition philosophique, où le fond de la chose & la pensée de l'homme sont également difficiles à saisir) mais à une lumière suffisante pour guider nos pas en avant, & peut-être pour nous rassurer sur le court trajet que nous aurons fait pendant la nuit. N'y eût-il que la ressemblance des idées d'un peuple à celles de l'autre, les traits de fraternité parlent, & en disent souvent plus que tous les raisonnemens.

Nous ne dirons rien des Hébreux, sur lesquels tout Lecteur a des notions suffisantes par rapport au point qui fait l'objet de nos recherches. Un Dieu créateur, ordonnateur, moteur & conservateur: des Esprits créés bons, qui, par l'abus de leur liberté, sont devenus Esprits de ténèbres, ennemis de leur Dieu, séducteurs & oppresseurs de l'homme: l'Homme foible, & devenu esclave par son crime, attendant de Dieu sa délivrance & son rétablissement; voilà le point de départ pour toutes les Nations. Quoiqu'elles se soient toutes égarées dans leurs systèmes particuliers, on retrouve dans leurs erreurs mêmes des traces de cette doctrine primitive, qui étant partout défigurée plus ou moins, ne l'est qu'à proportion de l'éloignement des temps & des lieux d'où elle est partie; la

vérité est à la source, & l'erreur croît à mesure que l'homme vain veut y ajouter ses propres idées. Tert. Advers. Prax.

Ce premier Mémoire sera partagé en deux articles, dont le premier aura pour objet la doctrine des Chaldéens, le second celle des Perses.

## ARTICLE PREMIER.

### *Doctrine des Chaldéens.*

LES Chaldéens, selon Cicéron & selon la vérité, sont les plus anciens de tous les Philosophes : *Chaldaei Doctorum genus antiquissimum* (a). En descendant de l'arche dans les plaines de Sennaar, avec toutes les idées acquises, & tous les arts connus avant le déluge, le genre humain eut en peu de temps achevé son établissement sur les bords de l'Euphrate. Il ne fallut pas un siècle pour y faire sortir l'abondance du sein de l'Agriculture. D'un autre côté, la crainte d'un Dieu, dont les vengeances étoient aussi récentes que terribles, arrêtant les entreprises injustes, y conserva la paix pendant quelques générations : or l'abondance & la paix donnent la main à l'étude de la Nature.

Les Chaldéens étoient des familles savantes & sacerdotales, qui furent établies par les rois de Babylone dans une contrée voisine de cette capitale de l'empire Assyrien, sur la droite du fleuve, vers la mer Persique & l'Arabie déserte : *Separatim attributa est in Babyloniâ habitatio Philosophis indigenis qui Chaldaei vocantur* (b). C'étoit-là qu'ils faisoient une étude continuelle de la Philosophie proprement dite, c'est-à-dire, de la science des choses divines & humaines, & des rapports qui lient ces choses entre elles : *Scientia rerum divinarum humanarumque, causarumque quibus hæ res continentur*. Car il n'est point de philosophie à qui cette définition de Platon soit plus applicable qu'à celle des Chaldéens, dont l'occupation Strab. lib. XV, Cic. 1.<sup>o</sup> de Divin.

(a) Χαλδαῖοι γένος Μάγον πάντα | au nord de Babylone, dans laquelle  
γινώσκοντων. Hesych. | étoit Ur, patrie d'Abraham. *Bach.*

(b) Il y avoit une autre Chaldée | *Geog. Sac. lib. II, cap. VI.*

unique étoit de connoître la Divinité, & de la rendre propice aux hommes.

On convient assez unanimement qu'ils reconnoissoient un Être suprême, père & maître de tout <sup>a</sup> : S.<sup>t</sup> Justin <sup>b</sup>, Eusèbe <sup>c</sup>, Porphyre <sup>d</sup>, citent un oracle de Zoroastre, où les Chaldéens vont de pair avec les Hébreux pour la sainteté du culte qu'ils rendoient au Roi éternel : *Les Chaldéens seuls, avec les Hébreux, ont eu la sagesse en partage, rendant un culte pur au Dieu qui est le Roi éternel (c).*

<sup>a</sup> Diodor. Sic. lib. 11.

<sup>b</sup> Cohort. ad Gr. p. 15, ed. Par.

<sup>c</sup> Dem. Ev. l. 111.

<sup>d</sup> Vie de Pyth.

Ils se représentoient Dieu sous l'image d'un feu infiniment pur. Ils lui en donnèrent le nom, *Or* ou *Our* ; peut-être d'abord métaphoriquement, & par imitation des Hébreux, qui n'osoient prononcer *Jehova* : c'étoit le feu principe, *πατερικὸν πῦρ* ; le feu intelligent, *φῶς νοερόν* ; la lumière in-

Porphyr. Vie de Pyth.

créée, la splendeur éternelle, *φῶς, αὐγὰ, φέγος*. A ce principe ils en joignirent un autre, éternel comme lui, qu'ils désignoient par le nom de *Ténèbres*, principe auquel ils attachoient un aiguillon de haine contre la lumière, *μυσφανῆ*. Ce sont ces ténèbres dont les Grecs ont parlé depuis sous le nom de matière, & dont les qualités, discutées depuis le commencement du monde jusqu'à présent, font encore un problème que quelques Philosophes ne croient pas résolu. La lumière & les ténèbres, Dieu & la matière étoient donc les principes éternels de l'Univers selon les Chaldéens. Mais ils croyoient, selon le témoignage de Diodore de Sicile, « que l'ordre & l'arrangement de l'Univers étoit l'ouvrage de la Sagesse divine, & que tout ce qui se fait à présent dans les cieux, est l'effet, non d'un mouvement fortuit & spontané, mais d'un choix libre & de la volonté constante des Dieux. »

Syncl. Chron. p. 28.

L. 11. Diodore dit *des Dieux*, & non de Dieu ; car ils ne se contentoient pas de l'action de la Divinité suprême ; ils admettoient des Dieux d'un second ordre, qui étoient les ministres du grand Dieu *Υ'πιρέται*, les Interprètes *Ε'ρμινῆς*, les Conseillers *Βουλευται*, des Démonns bons & mauvais,

Jambl. de Myst. sec. 111, c. 31. Porphyr. de Abst. lib. 1. c. LV.

(c) Μοῦνοι Χαλδαῖοι σοφίαν λάχον, ἡδ' ἀρ' Ε'βραῖοι, Αὐτογένεθλον ἀνάκτα σεβάζομενοι Θεὸν ἀγνώως.



des héros, &c. Ils croyoient que les astres, & sur-tout les planètes, avoient la principale partie de l'activité des cieux sur les choses terrestres, pour les porter à leurs fins de perfection ou de destruction, selon les regards dont ils les avoient frappés au moment de leur naissance<sup>a</sup> : *Les Chaldéens*, dit Plutarque<sup>b</sup>, *prétendent que les Dieux sont les sept planètes, dont deux bons, deux mauvais, & trois mixtes.*

*Diod. Sic. l. II.*

<sup>a</sup> *Sext. Emp. adv. Math. l. V.*

<sup>b</sup> *Traité d'Is. & Os. n. 47, ed. Squir.*

Il n'est pas besoin, je crois, de rassembler un plus grand nombre de ces autorités, pour établir, comme des conjectures raisonnables, 1.<sup>o</sup> que les Chaldéens faisoient résider dans une Divinité suprême le premier principe d'activité universelle, & que c'étoit de-là qu'étoit originairement partie cette action ineffable qui avoit donné la forme & la beauté à l'Univers; 2.<sup>o</sup> que sous cette première cause, qui sembloit n'avoir retenu pour elle que la sur-intendance générale, il y avoit d'autres causes secondaires, chargées de la manutention des mondes particuliers, pour y dispenser, selon certaines loix, l'existence & la durée aux individus soumis au temps; 3.<sup>o</sup> que parmi ces Dieux il y avoit des esprits mal-faisans, tendant sans cesse à détruire les ouvrages des Dieux amis du bien.

Quelque idée qu'on se fasse des monumens qui nous restent de la doctrine des Chaldéens: quelque médiocre que soit l'autorité des historiens ou des philosophes Grecs, qui n'ont écrit que ce qu'ils avoient vû ou entendu raconter dans le temps de l'expédition d'Alexandre, ou un peu auparavant; quelque foible que soit celle des Oracles attribués à Zoroastre, qu'on dit avoir rassemblé le premier & rédigé en corps de doctrine les idées répandues dans cette partie de l'Orient; on ne peut guère refuser de croire que nous avons dans ce précis les points fondamentaux de la doctrine des anciens Chaldéens. Ils sont trop unanimement tracés dans les titres vrais ou supposés que nous en avons, & trop conformes aux idées des peuples voisins, pour avoir à craindre d'y être trompés. D'ailleurs Diodore de Sicile nous apprend que jusqu'au temps

*L. II.*

où il écrivoit son histoire, les enfans des Chaldéens recevant de leurs pères le dépôt de la science, se faisoient une religion de le transmettre à leur postérité sans aucune altération, & précisément tel qu'ils l'avoient reçu. Ils croyoient donc dans tous les temps par la force d'une tradition inaltérable, un Dieu éternel, une matière incréée, des Dieux ministres, des hommes foibles & ignorans, dont le sort présent & à venir étoit entre les mains des Démons & des Dieux, qu'il falloit apaiser ou intéresser par des sacrifices, ou par un culte qui leur fût agréable: voilà en deux mots la philosophie & la religion des Chaldéens.

Nous retrouverons une partie de ces idées chez les Perses qui furent les disciples des Chaldéens, & qui par cette raison doivent venir après leurs maîtres, si on veut comparer les différentes façons de voir & de présenter les mêmes objets.

## ARTICLE II.

### *Pensées des Perses sur le Principe actif.*

LE pays des Perses s'étendoit à l'orient de la Chaldée, le long du golfe Persique, & s'allongeoit vers le septentrion à des distances qui ont varié selon les temps, & que nous n'avons point besoin de déterminer pour notre objet.

Les Philosophes de cette Nation se nommoient *Mages*, nom qu'on donnoit aussi quelquefois aux Chaldéens, quoique moins proprement. Ce mot, selon Porphyre <sup>a</sup>, Apulée <sup>b</sup>, Hefychius & d'autres, signifioit *Savant, Prêtre, Théologien*, parce que les Mages étoient à la fois Philosophes, Théologiens & Sacrificateurs.

<sup>a</sup> *De Abst.*  
<sup>b</sup> *IV.*

<sup>b</sup> *Apol. I.*

Ils étoient si respectés chez les peuples, qu'on ne pouvoit être Roi sans avoir pris leurs leçons: *Rex Persarum nemo poterat esse qui non ante Magorum disciplinam, scientiamque percepisset*. Lorsque le Prince destiné à régner, avoit atteint l'âge de quatorze ans, on le remettoit entre les mains de quatre Maîtres distingués dans tout l'empire, du plus sage,

*Cic. de Div.*  
*lib. I.*

du plus juste, du plus sobre, du plus brave. Le premier lui enseignoit la magie de Zoroastre (*d*), c'est-à-dire le culte des Dieux & les principes de l'art de gouverner. Que lui en-  
Plat. Alcib. 1.

Selon Diogène Laërce, qui cite pour ses garans Aristote, Hermippus, Eudoxe & Théopompe, les Mages reconnoissoient deux principes, *l'un bon, l'autre mauvais; l'un qu'ils appelloient Jupiter ou Oromaze, & l'autre Pluton ou Arimane.* L. 1, seg. 8.  
 Il est inutile d'avertir que les noms de Jupiter & de Pluton, sont les mots que les Grecs ont substitués aux noms Perses.

Plutarque leur donne la même doctrine dans son Traité d'Isis & Osiris, où pour établir les idées qu'il attribue aux Égyptiens, il prouve par l'énumération, « que le plus grand nombre des Sages & des Philosophes a pensé qu'il y avoit « deux principes, ou, comme traduit Amiot, *deux Dieux de métier contraire*, dont quelques-uns appellent le premier « *Dieu bon*, & le second *Démon*. C'est ainsi que le Mage Zoroastre les nommoit. Il appeloit le premier *Oromaze*, & le « second *Arimane*, & il ajoutoit que de toutes les choses sensibles, la lumière étoit ce qui ressembloit le plus au premier; « & les ténèbres & l'ignorance ce qui ressembloit le plus au « second. Enfin il y avoit entr'eux Mithras, nom qui, chez « les Perses, signifioit *médiateur*: διὸ καὶ Μίθρην Πέρσαι τὸν « *μεσίτην ὀνομάζουσιν.* » n.º 46, ca Squir.

Comme tous les Savans sont d'accord sur la réalité de ces trois Dieux dans la théologie des Perses, il est inutile d'insister sur cet article; il s'agit de savoir quelles étoient leur nature & leurs fonctions dans l'Univers.

Plutarque semble nous mettre sur la voie en citant l'exemple

(*d*) *Zoroastre*, nom fameux dans l'histoire de l'Orient, où la plupart des nations ont eu chacune le leur; soit que ce nom eût été appellatif dès le commencement, ou qu'il le soit devenu, de nom propre qu'il étoit auparavant: c'est le même mot que *Zerdušt*, *Zardust*, ou, comme disent les Arabes, *Zaradust*. On

prétend que, selon l'étymologie, il signifie *adorateur du Feu, fils ou Contemplateur des Astres*, ἀστροβύτης, ἀστροθεάτης, selon Bochart. Son nom, sa patrie, sa vie, le siècle où il a vécu, ses écrits sont autant de problèmes qui ne sont point de notre objet.

des Perses pour la dualité des principes, & faisant paroître en dernier lieu Mithras, dont il ne parle plus dans le reste de son récit. Seroit-ce parce qu'il l'auroit confondu avec Oromaze, & qu'il n'auroit regardé celui-ci que comme la production ou le prolongement de Mithras? On en jugera après la discussion dans laquelle nous allons entrer.

Mithras, dit Hesychius, étoit le plus grand des Dieux chez les Perses (c). Le sens que Plutarque donne à ce nom s'accorde avec cette idée de supériorité. *Mihr*, selon quelques interprètes, signifie *amour*, *compassion*, ce qui désigne assez bien le caractère du médiateur qui concilie les parties qui se haïssent. Selon d'autres, *Mihr* signifie *grand*, *maître unique*. Ézéchiél Spanheim cite une inscription où Mithras est nommé Dieu invincible,

<sup>a</sup> *Ad Jul. Cæs.* *Deo soli invicto Mithræ*<sup>a</sup>. Il y en a une autre dans Gruter qui le fait tout-puissant, *Omnipotenti Deo Mithræ*<sup>b</sup>.

<sup>b</sup> *P. 37, n.º 6.*

Quand on dira que ces inscriptions sont en l'honneur du Soleil, il ne s'ensuivra point que Mithras n'ait pas pû être le Dieu suprême & unique, ce qui est notre point de vue dans ce moment; puisque rien n'empêche que le Soleil même ne soit devenu ce Dieu dans la suite des temps, d'autant plus que l'Écriture même nous dit que Dieu a placé son tabernacle dans le Soleil. Il étoit assez naturel que d'un trône si éclatant, d'où part une action si forte & si puissante, qui donne la vie & le mouvement à l'Univers, les peuples qui n'avoient nul préservatif contre les sens, en fissent la Divinité même, & lui adressassent des vœux, comme à celui qui voyoit tout, qui entendoit tout (f). Et qu'importe après tout en quel lieu les Perses aient placé leur Divinité suprême? dans les étoiles, dans l'éther ou dans le soleil? Nous ne voulons ici conclurre qu'une chose, qui est qu'il y avoit un premier Dieu unique chez les Perses.

<sup>a</sup> *Xenoph.* C'étoit par ce Dieu que juroit Cyrus<sup>a</sup>; c'étoit lui qu'invoquoit le même Cyrus, en le distinguant du Soleil, *Zēv* *ed. Vech.* *πατὴρ ὧν, ὃς ἥλιος*<sup>b</sup>: c'étoit lui qui étoit appelé le grand Dieu

<sup>b</sup> *De Instit.* *Cyr. l. VIII.*

(c) *Ὁ πατὴρ ἐν Πέρσῃς Θεός.*

(f) *Ἡ ἥλιος ὃς πάντ' ἐφορᾷς ὃς πάντ' ἐπαυξέεις.* II. III.



par excellence, ὁ μέγιστος Θεὸς dans le même Xénophon ; *De exped. Cyr. lib. 1.*  
c'étoit lui que Porphyre appelle, d'après Eubulus, l'auteur  
ὁ πατήρ τοῦ κόσμου, ὁ πάντων ποιητὴν καὶ πατέρα.

Voilà assurément les caractères bien marqués d'un Dieu  
suprême, d'un Dieu unique : & ces caractères ont été donnés  
au dieu Mithras. Mithras étoit donc le Dieu suprême des  
Perles, ὁ ἀρχαῖος καὶ Πέρσαις Θεός. *De antro Nymph.*

M. Mosheim, dans ses notes sur Cudvorth, n'est point *Cudv. p. 28.*  
de cet avis. Il pense au contraire que Mithras n'est qu'un  
roi, un héros divinisé par les peuples. Il le prouve principa-  
lement, parce qu'on le peignoit comme un chasseur vigou-  
reux, portant à sa ceinture un glaive, coëffé d'une tiare à la  
mode des Perles, & pressant sous lui un taureau abattu qu'il  
va percer. *Quel est celui, dit-il, qui ne voit pas là un homme*  
*dompteur de bêtes féroces !*

Il suffiroit, pour arrêter M. Mosheim, de lui opposer le  
témoignage formel d'Hérodote, qui dit des Perles, qu'ils ne *Lib. 1, c. 131.*  
pensoient point comme les Grecs, que les Dieux eussent été  
engendrés par des hommes. Mais pour faire une réponse gé-  
nérale à tous les raisonnemens qui seront dans le même genre,  
on avouera qu'il peut être vrai que Mithras, Oromaze, Ari-  
mane, Osiris, Isis, Typhon, Jupiter, Neptune, Pluton, &c.  
aient été des noms d'hommes, appliqués aux principes, soit  
physiques, soit métaphysiques ; mais aussi on dira qu'il est  
plus vrai-semblable encore que les noms de ces mêmes  
principes ont été donnés à des hommes, ou aux images qui  
les représentoient : *Belus*, dit Selden, *primò summum rerum* *De Diis Syr.*  
*gubernatorem Deum optimum maximum denotabat ; grassante* *Synt. 11, c. 1.*  
*vero hominum errore ad idola transferebatur.* La plupart des  
noms peuvent, sans presque forcer la métaphore, passer  
également du civil dans le théologique & le physique, &  
réciproquement du théologique ou du physique dans le civil.  
Une moitié de la Nature prête à l'autre ses dénominations,  
presque sans aucune réserve, selon qu'en ordonne l'imagination  
ou la fantaisie des peuples. C'est un fait dont les preuves se  
montrent par-tout, & dont on peut rendre deux raisons

principales: la première est que, dans toute la Nature, il y a un fond d'analogie & de ressemblance, qui se communique de proche en proche, & qui réunit les extrémités. Tout ce que nous voyons ou que nous connoissons, est actif & passif, cause & effet, sous divers regards; ce qui établit la communication facile de tous les attributs relatifs. La seconde raison est que l'homme se faisant lui-même mesure & modèle de toutes les idées qu'il se forme, n'imagine rien, sans lui attribuer au moins une partie de ses affections, de ses passions, de ses manières d'agir. Ainsi, lorsque les hommes ont eu à peindre un agent céleste, quel qu'il fût, ils n'ont jamais manqué de le revêtir d'une figure humaine, parce que sans cela ils n'auroient pû imaginer la capacité d'agir. Ce premier pas fait, on lui attachoit dans une proportion plus grande, les propriétés & les facultés de l'homme, nécessaires pour exécuter l'action dont on le supposoit chargé.

En suivant cette marche, qui a été générale dans toutes les Nations, les Perses devoient peindre leur Dieu suprême sous la figure d'un homme; & comme dans leur théologie, selon qu'on le verra bien-tôt, Oromaze ou le bon principe, qui étoit le même que Mithras, ne cessoit de livrer des combats à Arimane, mauvais principe, pouvoient-ils mieux choisir pour symbole de cette idée, que l'effort d'un homme vigoureux qui terrasse & qui perce un taureau?

Il y a plus, & c'est une observation que je ne crois pas déplacée ici: je ne pense pas que les peuples aient jamais pû donner le nom du Dieu suprême à un héros, ni celui d'un héros au Dieu suprême, sans en restreindre le sens dans le premier cas, ou sans l'étendre dans le second. Supposez, par exemple, que le nom de *Belus*, signifiant originairement le *Seigneur suprême*, ait été donné à un roi d'Assyrie après avoir été donné à Dieu, ce n'a pû être qu'en resserrant la notion qu'il renfermoit. De même si ce nom, après avoir été donné à un Roi, a été ensuite appliqué à Dieu, ce n'a pû être qu'en augmentant la notion d'autant de degrés qu'on sentoit de différence entre l'homme & le Dieu suprême; d'où je conclus

que quand on a donné à Dieu les noms d'*Ammon*, d'*Osiris*, de *Belus*, de *Jupiter*, &c. après les avoir donnés à des Rois, l'idée de l'homme a été presque absorbée dans l'idée qu'on avoit de Dieu. Ainsi, quand même la notion primitive du mot *Mithras* auroit été celle d'un homme, & l'emblème du combat contre un taureau la figure d'un dompteur de bêtes féroces; la seconde notion, qui est celle du Dieu suprême, & le second sens de l'emblème, qui est celui du combat de la lumière contre les ténèbres, auroit absorbé la première notion & le premier emblème; à moins qu'on ne croie les Mages assez ineptes pour avoir pensé que le Soleil n'étoit pas ce qu'il étoit, avant que l'ame du chasseur Mithras eût été plongée dans ses rayons.

Rien n'empêche donc de s'en tenir aux témoignages qui font de Mithras le Dieu suprême, le Dieu conciliateur, qui unit les parties du monde, qui les met en harmonie, qui les soumet à l'ordre d'où résulte la perfection & la beauté.

Quelle étoit la nature essentielle de ce Dieu suprême?

Si on en croit tous les historiens qui en ont parlé, c'étoit un feu animé, un feu intelligent, auteur de tout (g), dont l'action & la substance se répandoient dans tout l'Univers: un feu dont le Soleil étoit la source principale & le centre, dont tous les astres, & en général toutes sortes de flammes étoient des parcelles détachées, comme autant de ministres pour exécuter les ordres du Feu suprême.

M. Hyde & quelques autres Savans prétendent que ces feux, & le Soleil lui-même, n'étoient regardés par les Perses que comme des symboles & des images de la Divinité, & non comme des Dieux.

Pour accorder quelque chose à M. Hyde, on peut dire avec un auteur moderne, que les Perses éclairés pouvoient avoir des idées plus justes & plus relevées; mais que le peuple toujours asservi aux sens, arrêta ses hommages & son adoration à ces objets, que les sages ne regardoient que comme des symboles. Ils adressoient leurs sacrifices au Soleil, à la Lune,

*Philip. de la  
Tour, monum.  
vet. ant.*

(g) Εἶσι πάντα Πυρὸς ἐνὸς ἀρχαῖωτα. Orac. de Zor.



2 Reg. cap. aux planètes, à toute l'armée des cieux, comme parle l'Écriture. Ils avoient des lampes toujours ardentes dans leurs oratoires, & un brasier perpétuel, sur-tout dans ce grand Pyrée, *Regia Solis*, qui étoit la métropole de tous les temples de l'empire, où l'Archimage seul brûloit l'encens, & où il le brûle encore maintenant dans la Carmanie, qui a été le refuge des sectateurs de l'ancienne religion Persé, depuis que le Mahométisme a prévalu dans l'Orient.

Ils auroient été les seuls qui n'eussent pas pris le change dans une matière si délicate, tandis qu'ils étoient peut-être les seuls qui dussent le prendre. Il y a eu des nations qui ont adressé leurs vœux à des troncs d'arbres pourris, à des pierres brutes consacrées par un respect antique. Les Grecs & les Romains encensoient le marbre & le bronze sous une figure humaine. Les Égyptiens, ce peuple si sage & si sensé dans tout le reste, suivoient l'encensoir à la main un chat, un chien, un scarabée; & les Orientaux se feroient contentés pendant vingt siècles, d'accorder les simples honneurs d'image ou de représentant, à l'astre ou à l'élément le plus brillant, le plus actif, le plus durable, le plus pur, le plus bienfaisant, qu'ils avoient choisi dans l'origine pour être le signe & le symbole de la Divinité, à cause de la conformité éclatante de ses caractères avec elle? C'est bien assez qu'on accorde cette gloire à quelques Mages des premiers temps où ils étoient près de la révélation, ou peut-être encore à quelques-uns des temps plus modernes, à cause de leur commerce avec les Juifs ou avec les Chrétiens, devenu plus facile depuis l'expédition d'Alexandre. N'y eût-il que le penchant naturel de l'esprit humain pour les choses sensibles, c'en étoit trop pour engager tout ce qui n'étoit point Mage à regarder le feu & les astres comme des Dieux, & à leur adresser un culte absolu & direct. Il y a plus, quoique les Mages pussent s'élever par la contemplation (h) jusqu'au

(h) Ο Θεός ἐστιν ὁ πρῶτος ἀφθαρτος, αἰδώς, ἀγήνητος, αἰμής, ἀνομιότατος, ἡνίκος παῖτος καλοῦ, ἀδωροδόκτος, ἀγαθῶν ἀγαθώτατος, φεγγίμων φεγγί-

μώτατος. Ce sont les paroles de Zoroastre, selon Euseb. lib. 1, c. 10, præp. Ev.



feu essentiel supérieur au Soleil même, il y a apparence que leurs vœux n'alloient pas aussi loin que leurs idées. S'abîmant dans leur néant à la vûe de cet Être unique, infiniment grand, infiniment puissant, ils n'osoient s'adresser qu'à ses ministres visibles; sauf à ces Dieux subalternes de renvoyer l'encens plus haut, en y joignant celui dont ils étoient redevables eux-mêmes aussi-bien que les mortels. Ainsi il est très-vraisemblable que dans la pratique, les idées des Mages se confondoient dans celles du peuple, ayant mêmes sacrifices & mêmes objets (i).

Du Feu principe ou du Dieu suprême étoient nés, selon les Mages, deux Dieux, l'un bon, l'autre mauvais, soumis tous deux à la médiation du grand Dieu, quel qu'il fût, Mithras ou autre, lequel par conséquent avoit le droit & le pouvoir de les contraindre & de les réunir malgré leur inimitié.

Ces Dieux étoient nés tous deux par la même génération, l'un comme lumière, & l'autre comme ténèbres; l'un comme une émanation substantielle de la gloire du premier principe, l'autre par une nécessité de conséquence, à peu près comme l'ombre qui suit le corps. C'est Sharittani, cité par M. Hyde, qui emploie cette comparaison. Il y a encore aujourd'hui dans l'Orient, des Sages qui comparent Dieu à l'araignée, laquelle renferme en soi la matière de son fil, & l'art de la filer; mais il falloit un point fixe pour attacher ce fil, & c'est ce point qui a déconcerté leur imagination.

Ils concevoient bien que, d'un océan de lumière, il pouvoit jaillir des ruisseaux de feu qui se répandissent dans l'espace; mais avec ce feu il falloit au moins une autre nature combinée pour en tirer les variétés de l'Univers. Ils ont cru la trouver dans la coexistence nécessaire des contraires, principe qu'ils

(g) Les Guèbres d'aujourd'hui, dit M. Hyde, ont absolument les mêmes dogmes que les Perses anciens. Or les Guèbres interrogés, ont répondu qu'ils rendoient hommage au Soleil, comme à la créature de Dieu la plus parfaite après

l'homme; donc, &c. *Relig. vet. Pers. p. 108.* M. Mosheim, dans une lettre citée par M. Bruker, n'accorde pas la première proposition. Voyez *l'Hist. crit. de la Philosop. t. 1, p. 151.*

Voyez *Bruker t. 1, p. 178.*

imaginoient être au dessus de toutes exceptions. L'émanation de la lumière s'est faite, disoient-ils : la lumière émanée a dû s'affoiblir à mesure qu'elle s'éloignoit de son principe ; par conséquent elle a dû s'éteindre à une certaine distance. L'ombre a commencé où la lumière a commencé de s'affoiblir, & elle s'est changée en ténèbres noires & matérielles où la lumière s'est éteinte. Que la lumière émanée soit Oromaze, l'ombre qui s'accroît à mesure que la lumière se dégrade, sera Arimane. Si la lumière est active & bienfaisante, les ténèbres seront réactives & mal-faisantes. Par-tout où il y aura lumière émanée, excepté peut-être à la naissance des rayons, il y aura aussi ténèbres en doses tantôt supérieures, tantôt inférieures, tantôt égales, qu'on peut figurer par un quarré qui, coupé diagonalement, forme deux triangles dont les angles & les côtés pareils sont opposés à la sous-tendante commune. Les deux bases opposées sont Oromaze & Arimane qui s'affoiblissent respectivement, comme l'espace qui se rétrécit en s'approchant de l'angle opposé à la base. On sent de combien d'images & d'allégories ces idées sont susceptibles dans des têtes orientales, dont les cerveaux brûlans sont encore échauffés par la superstition. Voici de quelle manière Plutarque raconte leur fable mystique.

*Traité d'Isis  
& Os. p. 177.  
ed. Squir.*

« Les Perses disent qu'Oromaze né de la lumière la plus  
 „ pure, & Arimane des ténèbres, se font mutuellement la  
 „ guerre ; que le premier a engendré six Dieux, qui sont la  
 „ Bienveillance, la Vérité, le bon Ordre, la Sagesse, la Ri-  
 „ chesse & la Joie vertueuse ; que le second en a de même  
 „ engendré six, contraires à ceux-ci ; qu'ensuite Oromaze s'étant  
 „ fait lui-même trois fois plus grand qu'il ne l'étoit, s'étoit  
 „ élevé au dessus du Soleil, autant que le Soleil est au dessus  
 „ de la Terre ; & qu'il avoit orné le ciel d'étoiles, dont une  
 „ entr'autres, ce fut Sirius, avoit été établie comme la sentinelle  
 „ des cieux, ou la garde avancée des astres ; qu'il fit outre cela  
 „ vingt-quatre autres Dieux, qui furent mis dans un œuf ; que  
 „ ceux qui furent produits par Arimane, aussi au nombre de  
 „ vingt-quatre, percèrent l'œuf, & mêlèrent ainsi les maux

avec les biens ; mais qu'il viendra un temps marqué par les « destins, où Arimane, après avoir amené la peste & la famine, « fera lui-même détruit entièrement ; qu'alors la terre, sans au- « cune inégalité, fera le séjour des hommes, tous heureux, par- « lant tous la même langue, vivant uniformément & sous les « mêmes loix. Théopompe ajoute que, selon les Mages, l'un « de ces Dieux doit être trois mille ans vainqueur, & l'autre « vaincu ; qu'ils seront trois autres mille ans à combattre l'un « contre l'autre, & à détruire leurs ouvrages réciproquement ; « qu'enfin Pluton, A'dys (c'est-à-dire Arimane) périra, & que « les hommes heureux jouiront de leur bonheur dans des corps « transparens qui n'auront nul besoin de se nourrir : Enfin que « Dieu, après avoir achevé toutes ces choses, se reposera pen- « dant un certain temps, qui pourtant ne sera pas trop long, « mais tel à peu près que le sommeil d'un homme qui auroit « achevé un pénible travail. Telle est la mythologie des Mages. »

Il faudroit être hardi pour entreprendre de faire de ces idées bizarres un système suivi ; si par hasard on y réussissoit, ce seroit presque une preuve qu'il ne seroit pas juste, parce que ce récit confondant les causes, les effets, les temps, les lieux, le possible & l'impossible, selon nos idées, ne présente que le tableau monstrueux d'Horace. Tout ce qu'on peut faire, est d'essayer quelques conjectures sur quelque trait pris séparément.

Par exemple, il y a apparence que ces six Dieux engendrés par Oromaze, ne sont que six attributs de ce même Dieu ; que cette extension d'Oromaze, qui se fait trois fois plus grand qu'il n'étoit, est la formation du ciel & des astres produits par les vibrations de la lumière dans les espaces célestes : le nombre *trois*, dit Plutarque, ne signifiant que le plus haut degré de comparaison, comme quand on dit *trois fois heureux*, c'est-à-dire *très-heureux* ; par conséquent la triple extension d'Oromaze ne signifie autre chose que l'action de ce Dieu portée autant au-delà du Soleil, qu'elle est en deçà, par rapport à nous : ce qui, pour le dire en passant, place le Soleil au centre du monde lumineux.

*Traité d'Is & Os* p. 9, ed. Squir.

Voyez le quat. Além.



<sup>a</sup> *Symp. l. II,*  
*quasi. 3.*  
<sup>b</sup> *Sat. l. VII,*  
*c. 16.*

Que seront ces vingt-quatre Dieux renfermés dans un œuf? Les Anciens aimoient à figurer le monde par l'emblème de l'œuf qui est rond, qui semble avoir deux poles, & qui renferme en soi un germe que le temps fait éclore. C'est par cette raison, disent Plutarque<sup>a</sup> & Macrobe<sup>b</sup> qu'il a été consacré dans les fêtes de Bacchus, & employé comme symbole dans la plupart des mythologies poétiques. Cela posé, les vingt-quatre Dieux ne pourroient-ils pas être vingt-quatre constellations, dont douze au midi & douze au nord; division donnée de toute antiquité par les Chaldéens. Arimane perça l'œuf, c'est-à-dire qu'il s'introduisit dans le monde, & qu'il entra dans ces vingt-quatre constellations, ou qu'il les couvrit tour à tour sous l'hémisphère ténébreux, ou qu'il en corrompit les bénignes influences par le mélange de sa malignité. De-là les victoires du bon sur le mauvais, du mauvais sur le bon, par la succession du jour & de la nuit, de l'hiver & de l'été, selon l'avantage ou le désavantage respectif des lieux où se livroient les combats.

Mais un temps viendra où Arimane se croyant vainqueur par les ravages de ses dignes satellites, la peste & la famine, périra par sa propre méchanceté; alors le mal anéanti, les hommes seront comme des Dieux, & leurs corps comme des rayons de lumière. C'est Théopompe, écrivain du temps de Philippe, père d'Alexandre le Grand, qui nous apprend cette dernière anecdote.

Tout ce qu'il semble qu'on doit en conclure, c'est qu'Arimane doit périr un jour. Si cela est; il est évident qu'on a cru qu'il avoit eu un commencement, parce que, selon toute l'antiquité & selon la vérité, tout ce qui doit avoir une fin ne peut manquer d'avoir eu un commencement, & conséquemment encore, si tant est qu'on puisse aller de conséquence en conséquence en pareille matière que celle-ci, le contraire d'Oromaze n'existant plus, il doit lui-même rentrer dans le principe primitif d'où il étoit émané. Il n'étoit que l'écoulement de la lumière dans l'espace, & les ténèbres ou la matière n'étoient nées de la lumière que par une nécessité de conséquence;

les



les ténèbres ne subsistant plus, il falloit que son corrélatif ne subsistât plus lui-même. Alors finissoit apparemment ce que depuis on a appelé la grande année, c'est-à-dire la période qui ramenoit toutes choses au point d'où elles étoient parties. Le monde rentroit dans ses principes; c'étoit le sommeil de Dieu, mais sommeil qui, n'étant point éternel, étoit suivi d'un reveil plein d'ardeur & d'activité. De nouveaux feux devoient s'élançer de la source vive de lumière, Oromaze devoit renaître, & avec lui les ténèbres ou Arimane; le jour & la nuit devoient se livrer de nouveaux combats, les élémens se former encore par le retour des temps, & le monde renaître avec toutes ses parties. Ainsi Dieu, selon les Perses, principe unique, éternel, tout-puissant, immuable, source inépuisable de tous les mondes possibles, les fait sortir de son sein par la seule vibration de ses rayons, & les y rappelle quand il le veut, en retirant sa lumière des espaces qui l'environnent. Il faut convenir que si cette idée n'est pas entièrement vraie, elle est du moins dans le goût des Orientaux.

Plutarque & Théopompe ne sont pas les seuls qui aient donné cette interprétation de la théologie des anciens Perses : Hécatee, cité par Diogène Laërce, avoit dit que leurs Dieux avoient été engendrés; les Arabes modernes, sur-tout Abulfeda & Sharistani ont pensé de même. Celui-ci cité par M. Hyde, *P. 299.* déclare nettement que c'est Dieu qui, selon les Perses, a créé seul, sans l'aide ou l'entremise d'aucun autre que lui, la lumière & les ténèbres. Enfin Théodore de Mopsueste, dans la Bibliothèque de Photius, dit en termes formels que Zarva, ou le *Phot. cod. 81.* Dieu principe de toutes choses, a produit ou engendré Hormisdas & Satan.

Il suit de cette exposition, que la duplicité de principes, dont l'un bon & l'autre mauvais, n'étoit pas telle, au moins dans les commencemens, chez les Perses, qu'on l'a supposée depuis. Ces principes n'étoient que secondaires, ou plutôt l'un des deux n'étoit que la substance prolongée du premier principe, l'écoulement de sa bonté; & l'autre avoit en soi autant de négatif que de positif. Ils reconnoissoient l'unité

de Dieu & tous ses autres attributs essentiels ; mais la comparaison de la lumière les éblouit, & leur fit méconnoître un être qu'on ne peut bien connoître que par l'esprit.

C'est d'après les textes que M. Bruker principalement a rassemblés, & d'après les conséquences qu'il en a tirées lui-même, que nous attribuons aux Perses cette doctrine. On peut consulter aussi les savantes Dissertations de M. l'abbé Foucher, qui vient de traiter cette matière à fond dans ses *Mémoires sur la théologie des Perses & de Zoroastre*.

J'ai cru qu'il seroit inutile de s'arrêter sur les Indiens, dont nous n'avons aucune espèce de monumens antérieurs à l'expédition d'Alexandre. Ceux même que nous avons depuis cette époque, ne sont pas revêtus d'une authenticité suffisante pour statuer quelque chose de fixe sur les opinions anciennes de ces peuples. Il y a apparence que, sur le principe actif, leur doctrine étoit la même que celle des Perses. Lorsqu'Alexandre arriva chez eux, on y parloit d'un Dieu lumière, qui avoit formé le monde & qui le gouvernoit ; on y admettoit des Dieux d'un rang inférieur au Dieu suprême : on y débitoit même quelques principes de physique, mais qui sentent trop l'Hellénisme ou le Christianisme pour être d'une haute antiquité. Nous ne nous arrêterons pas non plus aux Arabes, par la même raison. L'Égypte nous offre une plus ample matière. Ses opinions jointes à ce que nous avons vu des Perses & des Chaldéens, suffiront pour nous mettre en état de juger des pensées de tout le reste de l'Orient.



## S E C O N D M É M O I R E

S U R

LE PRINCIPE ACTIF DE L'UNIVERS.

*Doctrine des Égyptiens.*

Par M. l'Abbé LE BATTEUX.

ON voit dans les traditions des Égyptiens & dans leurs 16 Janvier  
allégories mystiques, historiques, philosophiques, comme 1756.  
on voudra les appeler (car elles appartiennent également à  
ces trois genres) quatre personnages fameux, Osiris, Isis,  
Orus & Typhon, qui y figurent principalement. Il s'agit de  
voir quelles idées les philosophes de l'Égypte avoient atta-  
chées à ces noms.

Je dis les Philosophes, parce qu'encore une fois, nous  
ne parlons pas dans ces Mémoires, des opinions & des fables  
de toutes espèces répandues dans l'esprit d'un peuple supersti-  
tieux; il n'est question, par la nature même du sujet que  
nous traitons, que des pensées des hommes les plus sages &  
les plus sensés. On convient qu'il y avoit chez les Égyptiens,  
comme chez les Perses & chez les autres peuples, deux sortes  
de croyance, l'une pour le vulgaire, & l'autre pour les sages.  
Le vulgaire, dit Origène dans ses livres contre Celse, ne  
s'attachoit qu'au symbole ou signe sensible: les sages expli-  
quoient ces symboles par la raison. C'est donc de l'opinion  
des sages qu'il s'agit ici.

La Perse & l'Inde ont été peuplées par les enfans de Sem:  
l'Égypte l'a été par les enfans de Cham. L'Écriture sainte  
donne à l'Égypte le nom de ce Patriarche, *terra Cham*, nom  
qui, en adoucissant l'aspiration, s'est changé en celui de *Ham*,  
d'où est venu, selon quelques Savans, celui d'*Amon* ou  
*Hammon*, à qui on a consacré en Égypte des villes & des

temples, dont un entr'autres, célèbre par les oracles qui s'y rendoient, fut visité par Alexandre.

Quoique ce Patriarche eût été chargé des malédictions de son père Noé, il ne faut pas croire pour cela qu'il ait renoncé tout d'un coup, lui & sa famille, à l'idée & au culte du vrai Dieu; ce renoncement ne pouvoit être l'ouvrage d'un accès de colère ou de dépit. Ce ne fut qu'après plusieurs siècles, que les honneurs rendus à ses cendres s'étant changés en culte, il fut divinisé par ses enfans, qui confondirent, par une équivoque grossière, l'idée de leur père commun avec celle de leur créateur, conservée jusque-là sans mélange. Noé ayant vécu trois cens cinquante ans après le déluge, son exemple fut au moins pendant ce temps la règle vivante de ce qu'il falloit penser & croire touchant la Divinité. Du temps d'Abraham, Pharaon craignit la colère de Dieu, & reconnut sa main qui le frappoit. Abimélech, roi de Gérare, descendant de Misraïm aussi-bien que les Égyptiens, entendit la voix de Dieu, la reconnut & s'y soumit.

*Gen. XII, 10.*

*Gen. XX, 2, 3.*

Ce ne fut donc que long-temps après la dispersion des peuples, que les Égyptiens prenant de la main gauche, comme disoit Théodore de Cyrène, ce qui leur étoit présenté de la main droite, transportèrent à Dieu le nom de l'homme, & à l'homme la nature de Dieu; transposition funeste qui mit bien-tôt un désordre général dans toutes leurs idées sur la Divinité & sur la Religion. Pourrons-nous dans cette confusion, d'ailleurs couverte des ténèbres de tant de siècles superstitieux & ignorans, reconnoître les pensées que ces peuples ont eues sur les causes productives & conservatrices de l'Univers?

Nous avons sur cette matière un Traité particulier de Plutarque, sous le nom d'Isis & d'Osiris; ouvrage écrit avec une sorte de gravité religieuse, qui annonce non seulement les recherches & l'étude de l'auteur, mais encore son respect pour le sujet qu'il traite. Or, quand un homme tel que Plutarque, a traité une matière avec ces dispositions, quelque motif particulier qu'on lui suppose d'ailleurs, on peut être assuré que, s'il n'a pas dit tout ce qui étoit, il a dit du moins



tout ce qu'on savoit & qu'on pouvoit savoir de son temps : *Neque enim dubito*, dit Jablonski, *quin si rei summam spectes, optimus hicce auctor omnem adhibuerit fidem atque accuratorem ut nobis doctrinam Sacerdotum à majoribus acceptam, genuinam conservaret, ac pro virili sollicitè exponeret.*

*Lib. V, c. 2 ;*

*P. 52.*

Il raconte d'abord l'histoire mythologique des quatre Divinités qu'on a nommées il y a un moment. Il en donne ensuite plusieurs explications, & se fixe à un sens particulier qu'il tâche d'établir, dans la plus grande & la plus belle partie de son Traité. Nous l'avons pris pour servir de base à tout ce que nous allons dire ; d'autant plus que, dans toute l'antiquité, il n'est point de morceau si ample & si complet sur cette matière.

Nous ne prétendons pas pour cela que tout ce que Plutarque nous apprend de la physiologie Égyptienne, soit bien certainement vrai dans tous les points. Il peut se faire que les prêtres Égyptiens eux-mêmes, qu'il a consultés, n'entendissent plus rien aux monumens anciens de leur Religion. Il y a même apparence que les explications qu'ils en donnoient, avoient quelque chose d'arbitraire, & qu'elles étoient en partie concertées entre eux. Cependant il y a eu certains articles, tels par exemple que celui qui fait notre objet, sur lesquels on peut croire raisonnablement que les Égyptiens modernes ont su ce qu'on avoit pensé chez eux dans la première antiquité. Leur croyance, qui n'a jamais été incertaine ni équivoque sur la nature & l'immortalité de l'ame, est nécessairement liée avec l'idée d'une cause intelligente qui agit dans l'Univers : ils pensoient que nos ames venoient de Dieu, & qu'elles retournoient à Dieu : *Soleil, roi suprême de toutes choses ; & vous, Dieux, de qui les hommes tiennent la vie, daignez me recevoir & m'introduire dans le séjour des immortels* : c'étoit la prière que les Égyptiens mettoient dans la bouche des mourans. La métempsychoïe même, qui promenoit une

*Porph. de Abst.*

matière. Des peuples qui avoient de pareilles connoissances, généralement établies chez eux, pouvoient bien se faire une idée à peu près juste d'un principe qui donne la vie & le mouvement à l'Univers. Il y a plus, quand même les Prêtres des temps antérieurs aux siècles où la Philosophie s'est montrée en Égypte, n'auroient pas donné à leurs fables le sens qu'elles ont eu depuis, rien n'empêcheroit de croire que le sens que la Philosophie a suggéré, seroit le vrai sens, sur-tout si les symboles renfermoient ce sens d'une manière claire & précise, & presque exclusive de tout autre sens.

Or Plutarque semble n'avoir aucun doute sur ce point. S'il se plaint, ce n'est pas de l'obscurité des symboles relativement à cet objet, c'est de l'ignorance profonde où est le genre humain sur la nature de la chose même annoncée clairement par le symbole. « Ce n'est point, dit-il, la possession  
 » de l'or ni de l'argent qui rend la Divinité heureuse : ce n'est  
 » point la foudre ni le tonnerre qui la rendent puissante, c'est  
 » la science & la sagesse. Les Dieux jaloux, qui nous ont ac-  
 » cordé tous les autres biens, ont réservé celui-là pour eux.  
 » Ce n'est que la science qui fait leur bonheur ; & sans cela  
 » l'immortalité même ne seroit pas une vie , ce ne seroit  
 » qu'une durée. »

*D: If. & Of.  
 p. 3, ed. Squir.*

Plutarque entrant en matière, veut que son lecteur sache que « dans les cérémonies Égyptiennes, il n'y a ni superstition, ni fables vaines, ni choses sans raison . . . . que tout y  
 » est fondé sur des principes de morale & d'utilité, sur des  
*Ibid. p. 17.* » faits historiques ou sur des points de physique (a) ; parce  
 » que c'étoit le goût des Égyptiens de revêtir la vérité d'un  
 » corps allégorique. Ils plaçoient, dit-il, des sphinx à la porte  
 » des temples, pour marquer le secret mystérieux des cérémonies sacrées, & le voile épais qui couvre la marche de  
 » Dieu dans la Nature, laquelle est représentée elle-même par  
 » la figure d'Isis accompagnée de cette inscription : *Je suis tout*  
 » *ce qui a été, qui est & qui sera, & nul mortel n'a arraché*

(a) Le mot Physique signifie chez les Anciens, la science de la Nature & de ses causes.

le voile qui me couvre (b). » Dans les premiers temps, la Philosophie étoit sainte, comme la Religion & la Vérité; les profanes n'en approchoient pas; & même, chez les Grecs, Solon, Thalès, Platon, Eudoxe, Pythagore, Lyncurgue, c'est-à-dire les plus sages & les plus savans hommes de la Grèce, croyoient que c'étoit avilir la science & la prostituer, que de la rendre trop publique.

Après ce préliminaire, Plutarque commence le récit de la fable d'Ilis & Osiris. « Rhea ayant eu un commerce secret avec *Κεῖος* ou Saturne, le Soleil en fut instruit, & aussitôt il prononça contre elle cet anathème : *Puisses-tu n'enfanter en mois, ni an.* Mais Mercure épris d'amour pour la même Deesse, fongea, pour reconnoître ses faveurs, aux moyens de la soustraire à l'effet terrible de l'anathème. Il s'avisa de jouer aux dez avec la Lune, & heureusement il lui gagna la soixante & dixième partie de ses illuminations (c), dont il composa cinq jours qui ne furent compris en mois ni an, mais qui furent ajoutés à l'année. Ce sont ces jours que les Égyptiens appellent *épagomènes*, c'est-à-dire *jours ajoutés*, dans lesquels ils célèbrent la naissance des Dieux (d).

Osiris naquit le premier de ces jours. On entendit une voix qui annonçoit que le Maître de toutes choses arrivoit à la lumière. Un certain Pamyès, qui alloit puiser de l'eau à la fontaine du temple de Jupiter, entendit une autre voix qui lui commandoit de crier que le grand Roi bienfaiteur étoit

(b) Les Savans ont trouvé une tournure trop grecque à cette inscription pour la croire vraie dans tous ses points. Proclus l'a rapportée dans un goût plus simple & plus convenable aux Égyptiens, *Τὰ ἑντα, ἔξ, πέντε, ἑπτὰ, ὀκτώ, ἑννέα, καὶ δέκα ἡμέραι, καὶ πέντε ἡμέραι, καὶ πέντε ἡμέραι, καὶ πέντε ἡμέραι, καὶ πέντε ἡμέραι.* Τὸν ἐμὸν χρόνον οὐδεὶς ἀπεκαλύψαν. ἐν ἑξὶ καὶ τὸν ἐπέκον, ἡλῖος ἐρεῖται. lib. I in Tim.

(c) C'est la soixante & dixième partie de chaque jour, qui en un mois fait à peu près dix heures, & en douze mois cinq jours. Voyez

Scaliger, de Emend. temp. l. III.

(d) L'année Égyptienne étoit composée de douze mois, chacun de trente jours, dont la somme est 360; mais cette année étant plus courte que l'année solaire, de cinq jours, on y ajoutoit tous les ans ces cinq jours par intercalation. Ce sont ces cinq jours gagnés par Mercure, qui donnèrent lieu à Rhea de se soustraire aux imprécations du Soleil, parce qu'elle les choisit pour mettre au monde les cinq enfans ou Dieux qu'elle portoit dans son sein.

» né. Arouéris naquit le second jour ; on l'appelle aussi *Apollon*  
 » ou *Orus l'ainé*. Typhon parut le troisième jour ; il n'étoit  
 » point à terme, il s'élança par le flanc de sa mère, qu'il dé-  
 » chira en naissant. Isis naquit le quatrième jour ; & le cin-  
 » quième Nephthys, qu'on appelle aussi *Fin, Perfection, Vénus*  
 » & *Victoire*.

» Osiris & Arouéris furent engendrés par le Soleil, Isis par  
 » Hermès, Typhon & Nephthys par Saturne.

» Nephthys épousa Typhon. Isis & Osiris s'aimèrent avant  
 » que de naître ; & de leur amour provint Arouéris, que  
 » les Égyptiens appellent *Orus*, & les Grecs *Apollon*.

» Osiris parcourut l'Univers, & le remplit de ses bienfaits.  
 » Bien-tôt Typhon conjura contre lui, l'enferma dans un  
 » coffre, & le jeta dans une des bouches du Nil, d'où il  
 » fut porté à la mer. Isis fit la recherche de ce coffre précieux,  
 » & le trouva enfin dans le royaume de Byblos. Elle lamenta  
 » son époux ; mais bien-tôt Typhon se rendit maître de son  
 » corps, & le partagea en quatorze parties qu'Isis recueillit en-  
 » core, à une seule près qui fut dévorée par les poissons.

» Osiris apparut à son fils Orus, & lui donna des instruc-  
 » tions qui le mirent en état de gagner une victoire complète  
 » sur Typhon qui fut fait prisonnier à son tour, & ensuite mis  
 » en liberté par Isis. Orus en fut si irrité, qu'il ôta à sa mère  
 » les marques de royauté qu'elle avoit sur la tête. Mercure les  
 » remplaça par une coëffure qui avoit la forme d'une tête de  
 » vache. Typhon intenta un procès à Orus sur la légitimité de  
 » sa naissance ; mais il fut jugé légitime par les Dieux mêmes,  
 » & depuis ce temps il acheva de défaire entièrement Typhon  
 » dans deux autres combats. »

Tels sont les points principaux de la fable Égyptienne ;  
 selon Plutarque. « Ceux qui prendroient ces récits à la lettre,  
 » mériteroient, ajoute-t-il, usant des termes d'Eschyle, qu'on  
 » leur crachât au visage ; des Divinités heureuses, des Natures  
 » immortelles peuvent-elles être exposées à de pareils traite-  
 » mens ? Il faut donc chercher la vérité sous l'enveloppe des

*Ibid.* p. 57. fables. »



Je dois avertir le Lecteur qui pourra être surpris de voir des citations si longues que celles-ci, & quelques autres qui viendront dans la suite de ces Mémoires, qu'en avançant dans mon travail, j'ai changé une partie de mon plan, qui étoit d'abord de ne présenter que les résultats des textes relatifs à mon objet. J'ai cru que, pour ma propre décharge & pour la satisfaction du Lecteur curieux, je devois, lorsque je le pourrois, & que les morceaux en vaudroient la peine, présenter les textes mêmes traduits, & mettre ainsi le Lecteur en état d'asseoir son jugement sur cette matière, selon les idées qu'il aura prises dans les sources.

On vient de voir la fable Égyptienne, il s'agit maintenant d'en essayer l'explication. Avant que de donner la sienne, Plutarque en propose quelques autres qu'on ne peut voir ici qu'avec plaisir; d'autant plus qu'il n'y en a pas une où il n'y ait quelque chose de vrai.

« Quelques-uns, dit-il, ont cru que les personnages d'Isis, Osiris, Typhon, &c. ont été des Rois & des Princes, à qui leurs grandes vertus ont mérité les honneurs de l'apothéose. Cette explication est fort simple: il semble même qu'il y a de la décence à appliquer à des hommes, des choses qui ne sont pas applicables à des Dieux. »

Mais aussi je crains bien que ce ne soit ébranler des limites sacrées, & combattre la croyance de tant de siècles, de tant d'hommes & de nations, qui en ont pensé d'une manière toute différente. Je crains que ce ne soit ouvrir la porte à l'athéisme & à l'irreligion, & donner pleine faveur aux impostures d'Évhémère de Mésène \*, qui transformant les Dieux en grands Capitaines, en Princes, en Rois, a semé l'impiété dans tout l'Univers. Il avoit trouvé, disoit-il, à Panchon, cette doctrine écrite en lettres d'or, dans des archives que nul homme que lui, ni Grec, ni Barbare, n'a vûes, non plus que les peuples qu'il appelle Panchoniens & Tryphilliens. On chante en Asîryrie les grandes actions de Sémiramis, celles de Sésostris en Egypte: les Phrygiens, en mémoire des beaux faits d'un de leurs Rois, Manis, appellent *Maniques* toutes ces

I.<sup>re</sup>  
Explication,  
Page 55.

\* Voyez le  
tome VIII de  
ces Mémoires.  
p. 107 &  
suiv.

» les actions qui ont de la grandeur & de l'éclat : Cyrus a  
 » conduit les Perses, & Alexandre les Macédoniens jusqu'au  
 » bout du monde; & on ne les a regardés que comme de grands  
 » Rois. S'il y en a eu d'autres que la vanité, la jeunesse &  
 » l'ignorance aient emportés jusqu'au point de recevoir des  
 » temples & des honneurs divins; à leur gloire, qui n'a fait  
 » que passer, a succédé le blâme & l'ignominie:

» *En peu de jours leur folle renommée*

» *S'en est allée en vent & en fumée.* Amiot.

» On les a arrachés de leurs temples, comme des criminels  
 » réfugiés dans des lieux saints; à peine leur a-t-on laissé leurs  
 » tombeaux.... Apelle avoit peint Alexandre la foudre en  
 » main. Lyfippe blâma cette flatterie déplacée, & arma d'une  
 » simple lance ce même héros figuré en bronze, parce que,  
 » disoit-il, le temps détruit les faux honneurs, & la vérité seule  
 » lui résiste.»

Quelque plausibles que soient ces raisons employées par Plutarque, M. Mosheim, & après lui M. Bruker, persistent dans le système d'Évhémère, & s'obstinent à croire qu'en Égypte, où la science & le bon sens ont été de tout temps en honneur, on s'est trompé plus grossièrement que par-tout ailleurs; qu'originellement tous les dieux Égyptiens ou autres sans exception (e), furent des hommes, & que ce furent les Prêtres qui cachèrent soigneusement cette vérité, de peur que si elle eût été connue, on n'abandonnât les autels, & que le Sacerdoce ne tombât avec les sacrifices.

Pour tirer cette conséquence, il auroit fallu, ce semble, démontrer auparavant, que les prêtres d'Égypte n'eussent pas pû concilier leur intérêt particulier avec celui de la vérité. Cependant c'étoit la chose la plus facile. Il leur auroit suffi de dire qu'Osiris étoit vraiment un Dieu, Isis une Déesse, & qu'on

|                                                                                                                                         |                                                                                                            |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| (e) Il faudroit être insensé pour nier que la plupart des Dieux adorés par les Payens, n'étoient dans l'origine que des hommes. Le tort | d'Évhémère étoit de prétendre renfermer dans son système, toutes les espèces de Divinités, sans exception. |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

avoit donné leurs noms à de bons Rois & à de bonnes Reines, pour faire honneur à leur bonté. Falloit-il tant de machines pour établir dans l'esprit des peuples la nécessité d'un culte quelconque, qui auroit toujours suffi pour conserver les intérêts des Prêtres? Ces mêmes peuples ne voyoient-ils pas autour d'eux toutes les nations offrir des sacrifices & adorer des Dieux? Ces exemples joints au sentiment intérieur d'ignorance & de foiblesse, ne les préparoient-ils pas à recevoir des mains des Prêtres, des Dieux, quels qu'ils fussent, de bois, de pierre, hommes, bêtes, pourvu que leur hommage eût un objet? Les Prêtres avoient donc d'autres ressources que celles du mensonge formel, pour conserver leur état.

Nous l'avons dit : il y a assurément de l'historique dans la mythologie Égyptienne, il y a de même du moral & du physique : peut-être même que tout se tenant dans la Nature & dans les idées humaines par des côtés communs, comme on l'a dit dans le premier Mémoire, chaque trait est-il explicable de ces quatre manières. Typhon peut signifier en Théologie l'ennemi de Dieu, ou le principe de résistance qui semble le contrarier dans le monde. En Physique, il signifiera le Soleil brûlant qui dessèche les moissons ; en morale, les passions qui s'opposent à la vertu ; dans l'Histoire, quelque Roi du midi qui sera venu pour ravager l'Égypte. Bien loin donc d'avoir quelque raison pour exclure aucune de ces explications, il peut y en avoir pour les conserver toutes ; avec cette différence cependant que celles qui présentent des idées philosophiques ou théologiques, étant plus applicables au récit fabuleux, que toutes les autres, qui ne s'y prêtent que par une sorte de violence & dans quelques traits seulement, on doit croire que c'est pour elles que les symboles ont été inventés & choisis dans un genre analogue aux choses significées, également à la portée des Prêtres & du peuple.

Ce sont les hiéroglyphes qui ont fait naître les allégories. On peignit d'abord les pensées par des signes naturels ; le globe du monde par un cercle, la providence par un œil ouvert, &c. Les pensées s'étant multipliées & combinées les

*Voy. M. Var-  
burt. Dissertat.  
XIII.*

*Voyez Jablonsk.  
Proleg. XLII.*



unes avec les autres, il fallut aussi multiplier & combiner les signes. Il vint des révolutions dans les empires. Des siècles écoulés dans le trouble rendirent obscurs & équivoques les signes compliqués, je le crois. Les Prêtres intéressés songèrent à tirer parti de cette obscurité, je le crois encore : mais les signes simples qui contenoient la croyance commune du peuple, des femmes, des enfans, des vieillards ; il est, ce semble, difficile de supposer que le sens ne s'en soit pas conservé, même au milieu des desordres des guerres & des révolutions dans le gouvernement, dont les effets, après tout, n'ont pas été de nature à ruiner & effacer les idées primitives des peuples. Cambyse brûla les temples d'Égypte, & maltraita les Prêtres, mais il ne changea rien à la Religion ; d'ailleurs ce ne fut qu'un torrent passager, il mourut presque aussi-tôt après sa conquête. Darius, fils d'Hystaspe, fut le protecteur de ceux que Cambyse avoit persécutés ; il promit jusqu'à cent talens d'or à celui qui ameneroit un Apis à Memphis. Ochus les désola encore ; mais, après lui, Darius Codoman les traita avec plus de douceur, & Alexandre qui le suivit, n'eut pas moins de bonté pour eux. Il est évident que, dans ces variations d'État, on n'a pas été dans le cas de perdre les idées qu'on avoit sur l'existence des Dieux, sur leur providence ; qu'on n'a point oublié leurs noms, ni le sens des symboles, au moins de ceux qui étoient des figures parlantes, & qui s'expliquoient même à ceux qui n'étoient point prévenus de leurs significations.

*Diod. Sic. l. 1.*

A la bonne heure que ces narrés baroques, composés de lambeaux disparates & mal assortis, aient été arbitrairement cousus d'après les hiéroglyphes, & expliqués au hasard par des traditions obscures, mêlées elles-mêmes de contes puériles & absurdes : mais les idées simples dont nous parlons, que tout l'Univers a eues, que tout l'Univers a conservées, elles se seroient perdues pendant quelque temps chez les Égyptiens, qu'elles se seroient renouvelées par mille impressions venues de toutes parts, tant de l'exemple des autres peuples, que de la vue du ciel & du sentiment intime dont nous avons parlé



il y a un moment. Les Thébains n'adoroient-ils pas un Dieu éternel & immortel, dont l'essence pure ne pouvoit être attachée à des animaux sujets à la mort (f)! Il se nommoit *Kneph*, ou *Emeph*, ou *Phthas*, à la place duquel les Grecs ont mis *Vulcain*. On le peignoit sous la figure humaine, pour signifier son intelligence; androgyne, pour signifier son indépendance dans ses productions; ayant sur la tête un épervier, pour marquer son activité<sup>a</sup>. *Phthas* en Copte signifie, celui qui ordonne & qui fait toutes choses<sup>b</sup>. Ces idées s'étoient conservées jusqu'au temps de Cicéron<sup>c</sup>, de Plutarque, d'Eusèbe de Césarée; ce qui prouve qu'il restoit chez les Égyptiens, des traces de la croyance primitive. Or quelque légèrement qu'on les suppose empreintes sur les mœurs & la religion de ces peuples, on a pû en apercevoir assez pour en tirer ce qui fait l'objet de ce Mémoire, & donner au texte de Plutarque toute l'autorité que nous avons besoin qu'il ait.

Platon, Pythagore, Xénocrate & Chrysippe ont pensé, d'après les anciens Théologiens, que les récits touchant Osiris, Isis & Typhon ne regardoient ni les Dieux ni les hommes, mais les démons qui sont intermédiaires entre les hommes & les Dieux, & dont les uns, comme Isis & Osiris, sont bons; & les autres, comme Typhon, sont mauvais.

Il y a une explication encore plus simple; c'est de dire « que, comme chez les Grecs, Saturne est le temps, Junon l'air, Vulcain le feu; Osiris est le Nil qui a commerce avec Isis qui est la terre, & que Typhon est la mer, dans laquelle le Nil se jette & se perd. »

Il y en a une quatrième donnée par les Prêtres les plus savans, selon Plutarque, & qui n'est qu'une extension de la

<sup>a</sup> Euseb. *Præp. Ev.* l. III, c. 9.

<sup>b</sup> Jablonsk. *p.* 146.

<sup>c</sup> De *naturâ Deor.* l. II.

II.<sup>e</sup>  
Explication.  
*P. 60. Ed. Squir.*

III.<sup>e</sup>  
Explication.  
» *P. 78.*

IV.<sup>e</sup>  
Explication.  
*P. 81.*

(f) *Plut. Is. & Os. p. 54, ed. Squir.* L'éditeur écrit d'après Xylander, *Ἐφας*, au lieu de *Ἐσας*, mais il y a une leçon plus vraie, c'est *παφας*, funérailles; leçon justifiée par le raisonnement des habitants de la Thébaïde, qui se dispensent de contribuer aux frais de ces funé-

railles, en disant qu'ils ne connoissent aucun Dieu mortel, mais celui qu'ils nomment *Κνήφ*, lequel n'est sujet ni à naître ni à mourir: *ὡς θνητὸν Θεὸν οὐδὲνα νομίζοντας, ἀλλὰ ὃν καλεῖσιν αὐτοὶ Κνήφ, ἀγέννητον ὄντα & ἀσάνατον.*

troisième. Ils entendent par Osiris non seulement le fleuve du Nil, mais en général toute vertu ou principe d'humidité, parce qu'ils prétendent que l'eau est le principe matériel de toute génération; que c'est ce même principe qu'Homère a appelé *Océan*, & que Thalès a regardé ensuite comme le principe universel; & que Typhon est tout principe de sécheresse & de stérilité, contraire au principe de fécondité.

V.  
Explication.  
P. 111 & seq.

Enfin il y en a qui croient que tout ce récit fabuleux ne désigne que les éclipses. Plutarque conclut que toutes ces explications prises séparément, ne disent point ce que c'est que Typhon (ni par conséquent Osiris), mais que cependant réunies, elles le disent *bien & droitement*: car ce n'est, dit Amiot, ni la sécheresse seulement, ni le vent, ni la mer, ni les ténèbres, mais tout ce qui est naturellement nuisible, & qui a une partie propre à perdre & à gâter, tout cela s'appelle Typhon.

P. 113 & seq. Après ces préliminaires, Plutarque vient à sa propre explication. « Il ne faut pas s'imaginer, dit-il, que les principes de l'Univers soient des corps inanimés, comme l'ont pensé Démocrite & Épicure, ni qu'une matière sans qualité soit ordonnée & organisée par une seule Raison ou Providence, Δόξα, maîtresse suprême de toutes choses, comme l'ont dit les Stoïciens. Car il n'est pas possible qu'un seul Être, bon ou mauvais, soit la cause de tout, Dieu ne pouvant être la cause d'aucun mal. L'harmonie de ce monde est une combinaison de contraires, comme les cordes d'une lyre ou la corde d'un arc qui se tend & se détend: *Jamais*, a dit le Poète, le bien du mal n'est séparé,

» *L'un est toujours par l'autre tempéré,*

*Afin que tout, au monde, en aille mieux.* » Amiot.

Ce principe clairement posé par Plutarque, doit être soigneusement remarqué, parce qu'il a influé dans toutes les religions & dans toutes les opinions philosophiques de l'antiquité.

Il n'y a qu'une cause, ou il y en a plusieurs. S'il n'y en avoit qu'une, elle ne pourroit être, ni essentiellement mauvaise,

parce qu'il y a du bon dans l'Univers ; ni essentiellement bonne, parce qu'il y a du mauvais ; ni essentiellement indifférente au bon & au mauvais, parce qu'il y a réellement de l'un & de l'autre dans le monde : donc il y a au moins une seconde cause, différente de la cause essentiellement bonne. Or cette cause est, selon Plutarque, dans la matière même, à laquelle, selon lui, tient une sorte de qualité ou d'âme sensitive, sourde, aveugle, qui se porte en avant par un mouvement indéterminé, sans prévision & sans dessein.

« Cette opinion qui, dit-il, est de la plus haute antiquité, *παμπάλαιος*, a passé des Théologiens & des Législateurs, aux « Poètes & aux Philosophes. Celui qui en est l'auteur n'est point « connu (*g*) : mais l'opinion même est constatée dans les « discours & dans les traditions du genre humain. Elle est con- « sacrée dans les mystères religieux (*h*) & dans les sacrifices « chez les Grecs & chez les Barbares, tellement qu'on ne peut « dire, ni que l'Univers flotte au hasard, sans intelligence & « sans guide, ni qu'il y ait en lui une Raison unique qui tienne « les rênes & dirige le timon ; mais seulement qu'il y a plusieurs « principes contraires, desquels naît le mélange du bien avec « le mal. La Nature ne produisant rien ici-bas qui soit sans « mélange, il n'est pas possible de dire que c'est un seul dis- « pensateur qui puise les évènements, comme une liqueur dans « deux tonneaux pour les mêler, & nous en donner la mixtion « à boire. Il faut que ce soient deux causes contraires, deux « puissances opposées, dont l'une nous portant vers la droite « dans la route du bien, l'autre vers la gauche, gouvernent « notre vie & mènent le monde, au moins le sublunaire, « lequel par cette raison est irrégulier, variable & sujet à toutes « sortes de changemens (*i*). Car si rien ne peut se faire sans « cause, & que le bon ne puisse être cause du mauvais, il est «

(*g*) Il ne pouvoit l'être par les Payens. Cette énigme n'étoit explicable que pour ceux qui connoissoient la révélation.

(*h*) Voyez ci-après le troisième Mémoire sur le Principe actif.

(*i*) Il est évident par cette restriction, que Plutarque ne parle que d'un principe de contrariété attaché à la matière grossière, & par conséquent concentré dans le monde mortel, sujet à la corruption.

» nécessaire qu'il y ait une cause pour le mal, comme il y en a une pour le bien. »

Plutarque prouve ensuite par les détails, que tous les peuples, tous les Sages, tous les Philosophes ont admis cette duplicité de causes. « Les Perses avoient Oromaze & Arimane; » les Chaldéens, les astres bons & les mauvais; les Grecs, » dans les temps fabuleux, Jupiter & Pluton, Mars & Vénus, » d'où est née l'Harmonie. Héraclite a dit que la Discorde étoit » la mère & la maîtresse de toutes choses : Empédocle a nommé » le principe du bien *amour & amitié*, & souvent *harmonie à* » *la douce voix*; & le principe du mal, *combat sanglant &* » *noïse pestilente* : les Pythagoriciens appellent le bon principe » la *monade*, le *fini*, le *permanent*, &c. & le mauvais, la *dyade*, » l'*infini*, le *toijours changeant* : Anaxagore nomme l'un *esprit*, » *intelligence*, *Noûs*, & l'autre *infini* : Aristote, l'un *forme* & » l'autre *matière* : Platon, enveloppant sa pensée dans le Timée, » appelle la cause du bon le *même*, & celle du mauvais le » *différent*, l'*autre*; mais dans ses loix, il dit en termes exprès » *que le monde n'est point gouverné par une seule ame, mais par* » *plusieurs . . . .* » On va voir la conformité de la théologie fabuleuse des Égyptiens avec cette philosophie.

Ce raisonnement de Plutarque paroîtra de la plus grande force en son genre à quiconque le pèsera avec attention. Tous les peuples qui ont environné l'Égypte, qui ont été puiser chez les Égyptiens, ou chez qui les Égyptiens ont été puiser, les Hébreux, les Chaldéens, les Perses, les Grecs, les Barbares anciens & modernes, ont admis deux causes l'une à l'autre contraires; donc il est probable que les Égyptiens les ont admises aussi. S'il y a dans les fables Égyptiennes des vestiges sensibles de cette doctrine, la probabilité acquiert de nouveaux degrés. Si ces vestiges sont clairement & évidemment tracés, la probabilité se change en certitude; donc on peut, dans ce cas, expliquer la fable Égyptienne par les deux principes; on peut même conclure qu'on le doit. Il reste à savoir si les deux principes sont marqués d'une manière sensible dans la fable Égyptienne.

Le



Le monde a un corps & une ame, c'est-à-dire une partie sensible qui paroît gouvernée, & une autre partie insensible qui gouverne: ce principe établi, voici l'exposition de Plutarque. « La production & la formation du monde est le résultat de puissances contraires, inégales en forces, le bon « étant toujours plus fort que le mauvais (k); mais il est impossible que le mauvais, dont le corps & l'ame du monde « sont également imprégnés, & qui lutte sans cesse contre le bon, périclisse entièrement. Ainsi, dans l'ame du monde, la « Raison ou l'intelligence, qui est la cause de tout bien, c'est « Osiris; & dans le corps, tout ce qui est ordonné, stable, « sain, par rapport aux temps, aux combinaisons, aux retours « périodiques sur la terre, dans l'air, dans l'eau, dans le ciel, « dans les astres, est l'écoulement d'Osiris, c'est son image « exprimée. De même, tout ce qui est passionné, rebelle, déraisonnable, desordonné dans l'ame du monde, c'est Typhon: « & tout ce qui est maladif, tumultueux, mal assorti, déplacé « dans le corps du monde, qui produit les obscurcissements du « Soleil, les disparitions de la Lune, est l'écoulement de Typhon, & porte le caractère de la destruction. Aussi lui a-t-on « donné le nom de *Seth*, qui signifie *brutal, violent*, quelquefois « *renversement, élancement*. On lui donne aussi celui de *Bebon*, « qui signifie *enchaînement*, comme pour faire entendre que la « puissance de Typhon est un obstacle qui trouble l'ordre des « choses, qui sans cela iroient à leur plus grande perfection (l). »

Mais ce n'est point assez de ce coup d'œil général sur Typhon & sur Osiris; il est nécessaire de considérer avec quelque détail les traits de la fable Égyptienne, & de voir jusqu'à quel point ils peuvent s'accorder avec cette explication.

On ne s'avisera pas de chercher dans l'Histoire aucun trait auquel on puisse adapter la grossièreté de Rhea, portant dans

(k) Ce dogme ne peut se soutenir sans une infinité de contradictions: car si le mauvais est créé comme le bon, pourquoi seroit-il limité par le bon? pourquoi pourroit-il l'être? & s'il n'est pas créé, pourquoi en

faire un second principe parallèle au premier?

(l) *Hubabon* signifie encore aujourd'hui chez les Arabes, *dragon, serpent, esprit mal-faisant, le diable*. Boch. l. 1, c. 1.

son sein cinq enfans, dont deux mariés ensemble, sont pères d'une production nouvelle avant que de naître eux-mêmes. On voit évidemment que cette fable ne peut avoir de sens qu'en supposant que Rhea est l'état primitif des élémens, d'où sortirent les principes auteurs de l'Univers (m). Les Égyptiens ne connoissoient pas Rhea; mais ils avoient eu dans l'antiquité une Divinité qu'ils nommoient *Athor, Athyri*, laquelle avoit tous les attributs de Rhea (n), & étoit, comme elle, la mère de tous les Êtres & de tous les Dieux.

Les époux de Rhea ont des caractères qui s'accordent avec le sien. Saturne est le premier. Si Rhea est la masse élémentaire de tous les êtres, que peut être Saturne, sinon le temps fatal qui fait éclore toutes choses, & qui dégage les principes pour former des espèces? Le second époux de Rhea est le Soleil ou le feu, principe ou symbole du principe universel d'activité sans lequel la matière & le temps n'auroient rien produit. Les Égyptiens lui donnoient le nom de *Phthas* ou *Vulcain*; c'étoit à ce Dieu qu'ils élevoient des obélisques & des pyramides, dont la figure ressemblant à la flamme qui s'élève en pointe, étoit le symbole des rayons de ce Dieu:

*Suidas, Cic.  
lib. 111 de nat.  
Deor.*

*Plin. Hist. Nat.  
lib. 36, c. 8.*

*Radiatorum Solis argumentum in effigie est.*

Qu'auroient produit le Temps & le Feu, si Mercure; Dieu de l'ordre & de la sagesse, n'eût été le troisième époux de Rhea, s'il ne s'étoit joint à Saturne & au Soleil pour organiser la lyre du monde, & faire naître l'harmonie à la douce voix? Fable pour fable, il faut convenir que celle-ci commence aussi raisonnablement qu'aucune autre.

Le moment de la naissance des cinq Dieux arriva. Osiris naquit le premier; son nom est le *Roi puissant & bienfaisant*. Selon d'autres, c'est celui qui voit tout ou celui qui fait tout. Il est revêtu d'une robe toute lumineuse, sans ombre aucune, sans mélange de couleurs. Il a pour femme Isis, dont on

*Jablons. p. 146.*

(m) Les Égyptiens disent que Rhea enfanta cinq Dieux; mais c'est une énigme pour signifier la naissance de cinq mondes sortis de la même matière. *Plut. de Orac. def. vers. fin.*

(n) Voyez Jablonski, *Panth. Égypt. l. 1, c. 1, & l. 11, c. 1*. Voyez aussi le quatrième Mémoire sur le principe actif.

verra les caractères dans un moment; pour fils Orus, & pour ennemi Typhon, qui l'enferme dans un coffre. Dans l'Histoire, on pourra en faire, si on le veut, un bon Roi, tantôt vainqueur, tantôt vaincu; dans la Physique, ce sera l'eau, le Nil ou le principe humide; dans le labourage, ce sera le bled enlevé sous les sillons, & renaissant peu de jours après; dans la Religion vulgaire, ce sera peut-être le ciel ou le Soleil: mais dans la théologie des Savans, des Philosophes, puisqu'il y en avoit en Égypte, qui empêche que ce ne soit le principe actif de l'ordre & de tout bien, *κράτος ενεργούν*: « Principe, dit Plutarque, traduit par Amiot, qui n'a rien de matériel, « qui est bien loin de la terre, sans macule, sans tache ni souil- « lure aucune, principe pur & net de toute substance qui ne « peut admettre aucune mort ou aucune corruption, dont la « beauté rassasie l'ame des bons quand ils ont quitté la vie. » Son portrait s'achèvera en faisant celui des autres Divinités.

Isis est l'épouse d'Osiris. Sa robe n'étoit pas toute lumineuse comme celle de son époux, elle étoit au contraire variée de toutes les teintes qui sont dans la Nature. Osiris portoit la lumière; Isis rendoit les couleurs, *φύσις παναίολος, πάντων μίμητις*: elle avoit tous les noms des Déeses, qui ont rapport à la maternité.

L'amour des deux époux avoit commencé avant leur naissance; Arouéris ou Orus l'aîné en avoit été le fruit. A quel trait d'histoire pourra-t-on adapter ce conte allégorique? Il s'explique de lui-même, si on dit qu'Osiris est le principe de force & de bonté qui agit dans la Nature, & Isis le principe de sagesse: ces deux principes, amis l'un de l'autre, concourent à former le plan du monde, qui est Arouéris; c'est leur enfant renfermé avec eux dans le sein de Rhea, c'est-à-dire dans l'état primordial des choses. Trois êtres métaphysiques, qu'on peut figurer par le triangle rectangle, dont la propriété est que le carré de la sous-tendante soit égal au carré des deux autres côtés pris ensemble. Qu'Osiris soit la perpendiculaire, Isis la base, Arouéris la sous-tendante, Arouéris n'est autre chose que la somme des produits intellectuels des



pensées d'Osiris & d'Isis pour former le plan du monde. La même comparaison s'appliquera au monde sensible qui, dans la mythologie Égyptienne, est Orus: qu'Osiris soit la cause intelligente, & Isis la cause matérielle, il résulte de leur action combinée un troisième être qui est le monde.

Quoique ces explications paroissent toutes grecques, elles ne sont cependant point contraires aux idées Égyptiennes. Isis s'appeloit quelquefois *Muth* ou *Mouth*, mère; *Athyri*, lieu, maison, place prête à recevoir; *Methouer*, cause productrice. Passons à Typhon.

*De Is. & Os.*  
p. 139.

En naissant il déchira le flanc de sa mère; trait qui caractérise sa nature pétulante & sa force. On le peignit dans les allégories comme un monstre à cent têtes, pour dire qu'il agissoit en différens lieux; avec des mains sans nombre, pour montrer sa force & son activité; son corps étoit couvert d'écailles & de plumes, parce qu'il agit dans l'air & dans les eaux; ses bras s'allongeoient jusqu'au bout du monde; sa tête s'élevoit dans les nues, il vomissoit la flamme; il étoit loup, crocodile, hippopotame; en un mot il réunissoit en lui tout ce qu'il y avoit de mauvais principes: *Tout ce qui est nuisible & qui a une partie propre à perdre ou à gâter, tout cela s'appelle Typhon.*

*Plut. traduct.*  
*d'Am.*

Enfin Nephthys parut le cinquième jour. Ce mot signifie *fin, perfection, mort, victoire, beauté achevée*. Typhon épouse Nephthys, Osiris l'épouse aussi, mais secrètement: deux traits qui, joints à l'étymologie du mot, peuvent former l'idée emblématique du monde sublunaire, où tout naît, croît, périt, où les élémens sont victorieux & vaincus tour à tour. C'est-là que Typhon règne avec empire, & par lui la destruction & la mort. Osiris y a néanmoins quelque pouvoir, mais moindre que celui de Typhon, parce qu'il semble y avoir plus de mal que de bien: de-là les combats d'Osiris & de Typhon, & la victoire de celui-ci sur l'autre. Mais écoutons l'ingénieux commentaire de Plutarque. Si on le trouve un peu trop Platonique, il servira au moins de quelque préparatif pour entendre le système de Platon.



« Dans la Nature, Isis tient lieu de l'épouse; c'est elle qui reçoit l'action du principe générateur; c'est le récipient universel, la Déesse aux mille noms, parce qu'elle reçoit toutes les formes & tous les caractères spécifiques. La Raison supérieure, *Λόγος*, imprime en elle un amour inaltérable du souverain bien, elle le desire, le poursuit sans cesse.... elle s'offre à lui pour recevoir l'impression & l'écoulement de ses idées.... car la génération des êtres n'est autre chose que l'image de l'essence éternelle, empreinte sur la matière; & l'être formé n'est autre chose que l'expression de l'être toujours être. »

Pour faire sentir que ces idées, quoique très-Platoniques, peuvent aussi être Égyptiennes, il suffit de se rappeler ce que nous avons dit, que les Égyptiens avoient originairement deux Dieux, dont l'un *Athor*, avoit quelque chose de plus passif, & l'autre *Phthas*, quelque chose de plus actif \*. L'un étoit, selon toute apparence, la matière animée d'une sorte de mouvement spontané, & l'autre la raison & l'intelligence habitant dans un corps de matière subtile & lumineuse. Ces idées que la Métaphysique seule, ou une Religion épurée pouvoient conserver, se brouillèrent dans la suite par leur mélange avec des idées plus grossières, & ne restèrent que dans l'esprit de quelques Sages qui entrevirent toujours la vérité cachée sous un amas de mensonges. Revenons à Plutarque.

« Ce n'est donc pas sans raison que les fables Égyptiennes ont dit que l'ame d'Osiris étoit immortelle, & que son corps étoit déchiré & ses membres dispersés par Typhon; qu'Isis errante, alloit recueillant ces membres pour les remettre en leur place. L'Être par excellence, l'intelligent, le bon est incorruptible & immuable; mais les êtres sensibles & corporels, qui reçoivent les idées de ce premier être, & qui sont comme la cire empreinte d'une figure, ne sont point permanens, parce que le sujet qui les reçoit, est défordonné, chassé du ciel en ces bas lieux, où il combat contre Orus qu'Isis a engendré comme l'expression sensible du monde intelligible. »

\* Voy. ci-après  
le quatr. Méma  
sur le Principe  
actif.

Orus a triomphé de Typhon (c'est-à-dire de la matière rebelle) parce qu'après tout, le monde sensible, même le sublunaire, se conserve par une harmonie victorieuse de la révolte de Typhon : « mais le vainqueur n'a pas voulu détruire entièrement son ennemi ; il s'est contenté de lui ôter sa pétulance & son emportement ( en l'enchaînant sous une forme régulièrement terminée ). Il y avoit chez les Coptes une figure d'Orus arrêtant l'impétuosité de Typhon. Ils disoient que Mercure avoit pris les nerfs de Typhon pour en faire des cordes à sa lyre ; ce qui signifie la Raison, Λόγος, principe qui a arrangé l'Univers, & qui a fait de parties discordantes un tout harmonieux, sans anéantir la puissance destructive, mais en la retenant par certains nœuds qu'elle ne peut rompre.... C'est cette puissance destructive qui produit les tremblemens de terre, les mauvaises affections de l'air, les vents furieux, les foudres, les tourbillons.... Elle parcourt tout l'espace soumis à la Lune, rendant souvent noir & obscur, pour me servir du langage des Égyptiens, ce qui étoit clair & lumineux. C'est Typhon qui frappe Orus sur l'œil, qui quelquefois arrache & avale ce même œil pour le rendre ensuite ; ce qui signifie le décours de la Lune, ses disparitions, ses éclipses, que le Soleil guérit lorsqu'il rend à cette planète sa lumière de réflexion, qu'elle reprend en sortant de l'ombre de la terre.

Enfin, pour resserrer en peu de paroles tout ce que nous avons dit, la raison veut que nous ne prenions Isis & Osiris, ni pour l'eau, ni pour le Soleil, ni pour la terre, ni pour le Nil ; ni Typhon pour le feu, pour la chaleur brûlante, pour la mer, mais en général pour tout ce qui est sans ordre & sans mesure fixe, pour tout ce qui a excès ou défaut ; & tout ce qui sera régulier, bon, utile, sera l'ouvrage d'Isis, l'image, l'expression, la pensée proférée d'Osiris, Λόγος. »

Ainsi, dans le langage de la Philosophie moderne, Osiris seroit Dieu, Typhon la matière animée par elle-même, de laquelle seroient sortis les quatre élémens avec leurs qualités

*Laër. lib. 1. seg. 10.* contraires ; Arouéris seroit la pensée de Dieu songeant à

former le monde; Isis la Nature, ou, pour expliquer ce mot, la loi fondamentale de l'Univers, établie pour la formation, la perfection, la mesure & la durée des êtres, chacun dans leur espèce; Orus le monde sensible, comprenant le ciel & la terre; & Nephthys le monde sublunaire.

C'est à quoi se réduit en derniers termes, selon Plutarque, la Cosmologie mystique des Égyptiens.

Cette Cosmologie, toute spirituelle dans les commencemens, prit un corps, quand les idées furent attachées à des êtres visibles. Ce corps, en devenant plus grossier de siècles en siècles, défigura les idées, jusqu'à ce qu'enfin l'absurdité devint un remède contre elle-même. Essayons d'en marquer les progrès, & même d'en désigner à peu près les époques.

Le Ciel étant, selon toute l'antiquité, de nature divine & incorruptible, ce fut dans le Ciel que les Égyptiens placèrent la Divinité. Ils la conçurent dans les commencemens, comme un Être invisible, mais présent & agissant par tout l'Univers. Il y avoit encore des traces de cette idée, même parmi le peuple, du temps du patriarche Joseph.

Quand les Égyptiens eurent revêtu la Divinité d'un corps sensible, qui ne pouvoit être autre que celui de quelqu'un des astres, le Soleil & la Lune furent choisis pour les représenter, à cause de leur grandeur & de leur éclat. On les regarda peut-être d'abord comme des images, ou comme des ministres de la Divinité suprême, l'un pour échauffer & animer la Nature, l'autre pour indiquer par ses variations régulières, les travaux & les jours. Mais bien-tôt devenus les objets essentiels d'un culte absolu, on les adora comme deux époux pères & maîtres de l'Univers. De leurs différens rapports entr'eux, de leurs différentes positions dans le zodiaque, relativement aux autres astres & à la terre, on fit des notions séparées, qui furent désignées par des noms différens, lesquels devinrent autant de noms propres, & ensuite autant de Dieux. Le Soleil fut Osiris, Ammon, Orus, Sérapis, Harpocrate, Hercule, Mendès, Vulcain ou Phthas, &c.... La Lune fut Isis, Bubastis, Thermutis, Athyri, Byto ou Leto, &c.



Ces Dieux eurent chacun leur symbole, leur culte & leurs sacrifices. Les animaux choisis pour représenter leurs attributs dans leurs fêtes, eurent d'abord les honneurs de l'image, & bien-tôt après ceux de la Divinité même. Les chats, les chiens, les boucs, les taureaux, des insectes furent adorés comme des Dieux. Le fanatisme stupide ne pouvoit guère descendre plus bas.

Tandis que le peuple Égyptien étoit livré à ce culte grossier, les Prêtres, au moins ceux qui étoient instruits, avoient des idées d'autant plus relevées que celles du peuple étoient plus absurdes. Ils rioient en secret, comme les Haruspices de Rome, de l'imbécille ignorance dont ils étoient les ministres. Il vint un temps, qui commença environ deux siècles avant Alexandre, où la Philosophie faisant des progrès, resserra peu à peu le domaine de la superstition, & fit retourner l'esprit vers le point d'où il étoit parti, & probablement par la même route. On prit le parti d'ôter la Divinité aux animaux & aux insectes, & de les réduire à n'être plus que des symboles. Tous ces noms multipliés du Soleil & de la Lune ne furent plus que des noms. La Lune même perdit une bonne partie de sa divinité; le Soleil ne fut guère que le séjour ou le tabernacle du Dieu de l'Univers. C'étoit une révolution générale qui se préparoit; mais dont le germe étoit enveloppé dans les idées philosophiques des Savans, où il s'étoit conservé comme un dépôt secret pendant cette longue suite de siècles d'ignorance dont nous avons parlé. Ce dépôt fut confié aux Grecs qui, demi-civilisés par les colonies Égyptiennes, étoient venus pour achever de s'instruire, dans un pays dont on ne leur parloit qu'avec enthousiasme. Cette confiance fut toute au profit & à la gloire de la raison & de l'humanité. Les étrangers furent moins discrets que les Prêtres du pays; la vérité perça par cette heureuse infidélité; & quand elle fut connue, les Prêtres même furent obligés de l'avouer.

Cette exposition plus que vrai-semblable des progrès & de la décadence de la superstition chez les Égyptiens, fait sentir combien l'air de Platonisme qu'on reproche à l'explication de  
la



la fable donnée par Plutarque, est un préjugé peu légitime contre elle. Ce seroit une raison de plus pour l'admettre. Platon & ses maîtres avoient été puiser leur doctrine chez les Égyptiens, on en convient. Si cela est ; la doctrine de Platon, qu'on a, doit servir à expliquer celle des Égyptiens, qu'on n'a pas ; comme celle des Égyptiens, si on l'avoit, serviroit à expliquer celle de Platon, si on ne l'avoit pas. Dans le cas où nous sommes, on ne fait que reporter de Grèce en Égypte ce qui avoit été apporté d'Égypte en Grèce.

On insiste : si les Philosophes Grecs avoient effectivement puisé leur doctrine en Égypte, ils auroient tous enseigné les mêmes dogmes. Or ....

Cette conséquence pourroit être fautive, quand même ils auroient tous été en Égypte dans le même temps, dans les mêmes villes, sous les mêmes maîtres ; parce qu'on sait que les disciples font tous les jours des changemens dans les opinions de leurs maîtres. A plus forte raison ne sera-t-elle pas évidente, si les temps & les maîtres ont été différens. Mais que répondroit-on, si l'on disoit qu'effectivement tous les Philosophes Grecs, au moins ceux de l'école d'Ionie, ont eu les mêmes pensées que les prêtres Égyptiens ? On pourra en juger par la suite de ces Mémoires.

Mais les Égyptiens n'étoient-ils pas trop vains, trop méprisans pour les étrangers, trop intéressés à cacher le secret de leur doctrine ? Ne peut-on pas croire qu'ils n'ont communiqué aux Grecs que des fables & des contes faits à plaisir, pour amuser leur curiosité, & ne pas les renvoyer absolument les mains vuides ?

Quand les Égyptiens auroient eu cette conduite avec les Étrangers, il y a eu un temps où il y auroit eu une exception en faveur des Grecs ; lorsque la Grèce unie par les mêmes intérêts, envoyoit à l'Égypte des secours contre les Perses leurs ennemis communs : ils ne pouvoient manquer alors d'être bien reçus par les Égyptiens, & traités avec autant d'amitié que de distinction.

Mais quand même les Grecs n'auroient pas eu cet avantage,

il est difficile de concevoir que des hommes, tels que Pythagore, qui a fait un si long séjour en Égypte, qui même s'y est fait circoncire pour être admis aux mystères d'Isis; que Platon, qui avoit tant de graces & d'éloquence; qu'Héraclite, qui avoit tant de gravité & de vertu; que vingt autres dont l'Histoire a conservé les noms (a), qui voyageoient avec considération, & qui avoient de quoi payer d'un riche retour les connoissances dont on leur auroit fait part: il est difficile de concevoir que, pour prix de tant de dangers & de fatigues, dont le but unique étoit de s'instruire, ils n'auroient remporté que des mensonges vains & des contes frivoles. Que les prêtres Égyptiens leur en aient imposé sur quelques faits merveilleux de leur histoire, sur la haute antiquité de leur origine, dont peut-être ils étoient dupes eux-mêmes; qu'ils aient mis du mystère dans leur astrologie horoscopique, dans leur magie, dans leurs prestiges, pour en relever le mérite & se faire valoir eux-mêmes; cela se conçoit aisément: mais on conçoit aussi que des hommes, tels que les Grecs dont nous parlons, ne se seront nullement obstinés à vouloir pénétrer dans l'intérieur de ces petites chimères; qu'ils auront consenti à ces petites réserves de l'amour propre Égyptien; qu'ils auront même feint de les respecter, pour obtenir plus aisément des ouvertures sur des objets plus importants, tels que l'origine du monde & son premier état, les révolutions arrivées dans le globe terrestre, la nature & le nombre des Dieux, leur providence & leur influence dans les choses humaines, les loix & l'art de gouverner les peuples, &c. Et il est hors de doute que, sur ces articles, les Égyptiens auront répondu ce qu'ils savoient; parce qu'il étoit de leur intérêt de paroître instruits sur ces objets, & de répondre la vente a de si grands

(a) Les Prêtres (Égyptiens) lisent dans leurs Annales, qu'en a vu chez eux Ophée, Musée, Melampe & Dedale, & le poëte Homère, Lycurgue de Sparte, l'Athenien Solon & Platon le Philosophe, Pythagore de Samos & le mathématicien Eu-

doxe, Démocrite l'Abdérain, Œnopides de Chio; il n'est aucun d'eux, du passage ou du séjour auquel on ne montre quelque marque, comme leur portrait, ou quelque ouvrage, ou même quelque lieu qui porte leur nom. *Diocl. Sic. l. 1, f. 2.*

hommes, dont ils auroient perdu la confiance & l'estime, s'ils eussent été assez hardis pour les tromper. Des hommes si sages ne s'y fussent pas laissés prendre plus d'une fois. Ils n'eussent pas continué de regarder l'Égypte comme l'école des Sciences & l'oracle de la Sagesse. Enfin la Philosophie elle-même n'eût pas quitté Athènes, où elle avoit acquis tant de gloire, pour se transporter à Alexandrie, si elle eût cru n'avoir à s'y repaître que de contes bizarres & d'allégories absurdes.

De-là je conclus que si les Savans d'Égypte ne confioient pas aux Grecs tout le secret de certaines parties de leur culte superstitieux, de peur de le décréditer, ils n'avoient garde de leur cacher les autres, qui pouvoient leur faire honneur à eux-mêmes, & donner bonne opinion de celles qu'ils ne dévoient pas. Par une seconde conséquence, je conclus encore que Plutarque a pu connoître la vraie pensée des Égyptiens de son temps, sur les principes actifs de l'Univers. Nous avons prouvé ailleurs que les Prêtres de son temps pouvoient & devoient avoir eu la même que ceux des temps plus anciens ; parce que dans un pays où il y a des gens qui raisonnent & qui reçoivent la tradition de la science de père en fils, la vérité qui, en ce genre, est revêtue & non cachée par la fable, ne peut manquer d'être aperçue ; & de-là nous tirons une dernière conséquence, qui est que raisonnablement on peut s'en tenir à l'explication de Plutarque : fût-elle un peu trop Platonique dans les détails, elle rend du moins le fond & l'esprit de la fable Égyptienne.



## T R O I S I È M E M É M O I R E

S U R

## L E P R I N C I P E A C T I F D E L'U N I V E R S .

*Doctrine des Grecs dans les temps fabuleux.*

Par M. l'Abbé LE BATTEUX.

10 Mai  
1757.

P O U R connoître la pensée des Grecs sur les principes actifs de l'Univers, dans les temps fabuleux, nous n'avons que deux moyens, dont le premier est leur Mythologie, & le second leurs Mystères; deux sources, dont l'une est embarrassée de tant de récits superflus, & l'autre enfoncée dans un secret si profond, qu'on ne peut guère en tirer que le simple fait de la doctrine, qui est l'objet de nos recherches, sans aucune explication de la manière ni des détails.

La Grèce située sur les confins de l'Europe, également à portée de l'Asie, de la Syrie, de l'Égypte & des îles de la Méditerranée, reçut de toutes ces parties du monde, des colonies qui vinrent établir chez elle des États, des Religions & des Loix.

Inachus, parent de Jupiter, vint, près de deux mille ans avant J. C. régner à Argos, où il apporta l'histoire merveilleuse de toute sa famille. Cécrops, & après lui Érechthée, partis d'Égypte avec une suite nombreuse, apportèrent quelques siècles après<sup>a</sup> dans l'Attique, les usages, les pratiques & les dogmes religieux de leur pays. Danaüs, invité par l'exemple de Cécrops, passa d'abord dans l'île de Rhodes, & de-là dans la Grèce, à une partie de laquelle il donna son nom<sup>b</sup>. Quelque temps auparavant, Cadmus, parti de Phénicie, étoit venu fonder une ville de son nom en Béotie, & avoit amené avec lui les Arts, les Sciences & les Lettres, qui faisoient la puissance & la gloire de Tyr sa patrie.

<sup>a</sup> 1582 ans  
avant J. C. selon les marbres.

<sup>b</sup> En 1519  
avant J. C. selon les marbres.



Avant l'arrivée de ces étrangers, on peut se représenter les peuples de la Grèce comme une sorte de Sauvages ingénieux, ayant assez d'idées pour désirer d'en avoir davantage, & recevant toutes les connoissances offertes, avec cet étonnement & cette admiration qui adoptent tout sans examen, & qui produisent dans l'esprit des combinaisons étranges, dont aucunes parties ne s'accordent avec les autres. Je les comparerois volontiers à une terre féconde, mais sèche & aride, qui boit avidement la rosée qui tombe sur elle, & qui jette aussi-tôt un amas d'herbes bonnes & mauvaises, qui s'étouffent réciproquement par leur quantité. Les dieux d'Asie, d'Égypte & de Syrie, Jupiter, Junon, Osiris, Isis, Typhon, Attarté, Vénus, Adonis, vinrent avec toute leur suite d'aïeux & d'enfans mystiques, avec leurs animaux & leurs plantes symboliques, avec leurs décorations, leurs attributs, leurs cultes, leurs mystères, remplir des têtes presque vuides, ou qui ne contenoient que de vieilles chimères, lesquelles mêlées avec les nouvelles, ne firent qu'augmenter la confusion, & préparer dans des cerveaux pleins de feu, cette effervescence d'idées, qui enfante des monstres. Chaque bourgade, chaque hameau avoit ses conteurs, & chaque conteur avoit son imagination, qui, jouissant de tous ses droits, & piquée par le goût des auditeurs pour le merveilleux, accouplait les serpens avec les oiseaux, & les agneaux avec les tigres. Le vrai, le faux, le sacré, le profane, l'historique, le physique, le fait du jour & le rêve de la nuit, tout couloit dans le même récit; nul genre n'avoit ses bornes ni ses contours, nulle idée n'étoit circonscrite par la raison ni par le sens commun. S'il paroïssoit de temps en temps quelques Sages, c'étoient des lumières timides, dont l'éclat foible & incertain par lui-même, étoit resserré & obscurci par les brouillards épais qui couvroient la terre; & leur manière d'enseigner, toute mystérieuse, conspirant avec l'obscurité des temps, loin de diminuer l'enthousiasme qui aveugle, ne faisoit que l'augmenter.

On connoît encore les noms de Prométhée, de Linus, d'Orphée, de Musée, d'Eumolpe, de Thamyris, d'Amphion,

de Méléampe, qui échappés à la nuit de tant de siècles, sont parvenus jusqu'à nous.

Il nous reste même quelques vers de Linus, qui fut, dit-on, maître d'Orphée. Parmi ces vers, il y en a un qui, si on en juge par notre manière de raisonner d'aujourd'hui, nous annonce l'existence d'un principe avant la naissance du monde: *Il fut un temps où tous les êtres à la fois prirent naissance* (a). Rien ne pouvant naître de rien, ni passer d'un état à un autre, sans quelque cause, au moins déterminante, il semble nécessaire d'en conclure que Linus reconnoissoit une pareille cause, à qui le monde étoit redevable de son état actuel; mais il n'est rien moins que sûr d'attribuer nos raisonnemens à des hommes si éloignés de nous à tous égards.

Orphée nous donneroit plus de lumières, si les vers que nous avons sous son nom étoient véritablement de lui. On dit que cet homme fameux étoit Thrace d'origine, fils d'un Roi nommé *Æagrus*, & qu'il vivoit avant la guerre de Troie, à peu près dans le temps de Josué & des Juges. Après s'être instruit de tout ce qu'il pouvoit apprendre dans son pays, il passa en Égypte pour y acquérir de nouvelles connoissances. Il y fut reçu d'une manière distinguée. Les Prêtres lui firent part de tout ce qu'ils savoient dans les différens genres; ils l'admirent à l'autopsie de leurs mystères mêmes. Enrichi de tant d'idées nouvelles, il revint dans sa patrie, où il fut reçu comme un Dieu descendu du Ciel. Théologien, Philosophe, Législateur, Poète, Musicien, & peut-être un peu Magicien, de cette magie dont il est parlé dans l'Écriture sainte, *μαγῆσαι δεινός*, il ravit, il étonna tous les esprits, on ne parla de lui qu'avec les termes de l'enthousiasme poétique. Il avoit apprivoisé par les doux accens de sa lyre les lions & les tigres; les forêts avoient quitté les montagnes pour le suivre. Les fleuves suspendirent le cours rapide de leurs eaux; les vents retinrent leurs haleines pour mieux entendre sa voix, c'est-à-dire, en quittant le langage de la fiction, qu'il adoucit

*Horace, Od.  
L 1, Od. XII,*

(a) Ἦν ποτε τι χρόνος ἔπος, ἐν ᾧ ἅμα πάντ' ἐπρόκει. *Diogen. Laërt.*  
*L 1, seg. 4.*

les mœurs sauvages des hommes, qu'il les forma en société, qu'il leur donna une religion, un culte & des loix.

*Her. de Art.*

*poët.*

La profonde vénération qu'on a eue pour lui, a fait qu'on lui a attribué des Poèmes qui ont porté son nom dans tous les temps. Quoiqu'on avoue généralement que ces ouvrages ne sont point de lui, on convient cependant qu'ils sont très-anciens, & qu'ils contiennent au moins une partie des idées qu'on avoit dans les temps héroïques où il a vécu. D'où il suit, d'un côté, que ce que nous allons dire, doit être pris pour la doctrine des anciens temps de la Grèce, plutôt que pour celle d'Orphée; & de l'autre, qu'on ne doit y donner sa confiance qu'avec quelque réserve & jusqu'à un certain point. On peut consulter à ce sujet M. Bruker, qui traite cet article avec son érudition & sa sagacité ordinaire, dans son Histoire critique de la Philoſophie <sup>a</sup>, & qui renvoie lui-même à Fabricius <sup>b</sup>. Nous nous bornerons à mettre ici sous les yeux du Lecteur, deux de ces morceaux attribués à Orphée, qui contiennent le point de la question dont nous faisons l'histoire.

<sup>a</sup> *Tome I, part. II, l. I, c. I.*

<sup>b</sup> *Biblioth. Græc. vol. I, p. 130.*

Le premier conservé par Proclus, dans son Commentaire sur le Timée de Platon, & traduit en latin par Steuchus Eugubinus, nous apprend que, selon Orphée, « tout étoit dans Jupiter, l'étendue éthérée & son elevation lumineuse, « la mer, la terre, l'océan, l'abîme du Tartare, les fleuves, « tous les Dieux & toutes les Déesſes immortelles, tout ce « qui est né & tout ce qui doit naître; que tout étoit renfermé « dans le sein de ce Dieu: »

*Fuerunt intra Jovem, cum universo  
Æthereæ vastitas, & cæli præclara sublimitas,  
Immensique maris & telluris inclytæ latitudo,  
Oceanusque ingens depressaque tartara terra,  
Fluminaque & pontus sine fine, & cætera cuncta,  
Immortales omnes beati Diique Deæque*

*Quæ fuerant exorta & quæ ventura sequuntur ;  
Hæc in ventre Jovis rerum compage manebant.*

L'autre morceau, traduit par Apulée, n'est que le développement de celui-ci.

*Primus cunctorum est & Jupiter ultimus idem.  
Jupiter & caput & medium est, sunt ex Jove cuncta.  
Jupiter est terræ basis & stellantis Olympi.  
Jupiter & mas est, estque idem nympa perennis.  
Spiritus est cunctis : validusque est Jupiter ignis,  
Jupiter est Pelagi radix ; est Lumaque Solque.  
Cunctorum rex est Princepsque & originis auctor ;  
Namque sinu occultans dulces in luminis auras  
Cuncta tulit , sacro versans sub pectore curas.*

On voit clairement dans ces deux textes un seul principe éternel de tous les êtres, qui les renferme tous dans son sein, qui est leur source, leur principe, leur origine. On y entrevoit un acte, par lequel tous les êtres ont été produits au dehors, & semblent avoir acquis un nouveau genre d'existence ; on y voit une ame vivifiante, répandue par-tout, soutenant tout, liant tout.

Mais ce principe éternel est-il un élément unique & universel qui entre lui-même dans la composition, & qui fait partie des êtres qui sortent de lui ? N'est-il que l'état originaire des choses confondues dans le cahos ? Est-ce un principe spontané, appliqué par un destin aveugle, & une force naturelle & nécessaire, ou un principe libre qui choisit indépendamment de toute nécessité ? Son action est-elle immanente & réfléchie sur lui-même, ou terminée à des êtres autres que lui ? Contenoit-il les substances qu'il a produites ? Les contenoit-il réellement, de manière qu'elles soient sorties de lui par émanation, ou virtuellement, comme disent les Scholastiques, de forte



forte qu'il les ait mises au jour par l'acte tout-puissant qui donne l'existence à ce qui n'est point? C'est-là le nœud de la difficulté, sur lequel il n'y a point dans ces textes de quoi fixer nos incertitudes. On peut faire sur ces morceaux, & même sur chacune des expressions qu'ils contiennent, des commentaires sans fin, & en tirer à peu près ce qu'on voudra; parce que les idées vagues qu'ils renferment, & les couleurs poétiques dont ces idées sont revêtues, peuvent être prises dans des nuances équivoques qui se prêteront à différentes explications.

Nous observerons seulement, qu'il ne faut point se laisser tromper par une certaine ressemblance des termes de la philosophie d'Orphée avec le langage de Spinoza.

Les systèmes métaphysiques de ces anciens Grecs, ainsi que ceux des autres nations, n'étoient guère qu'un assemblage assez mal digéré de traditions historiques, d'images poétiques, peut-être de quelques observations physiques, ajustées au gré d'une sorte de théologie grossière, où il entroit plus d'ostentation & de fanatisme pour contenir les peuples, que de profondeur ou de connoissances raisonnées.

Celui de Spinoza est au contraire un fantôme subtil & régulier, où il n'entre que des idées d'une même espèce, je veux dire abstraites & métaphysiques, la plupart vagues, confuses, obscures & indéterminées; c'est un être de raison pur, un édifice idéal de l'art & de l'esprit, d'où cependant l'auteur prétend conclure à la réalité par la seule force de la connexion.

Il ne s'agissoit chez les Anciens, que de l'existence d'un premier principe & de son influence générale. Chez Spinoza, il ne s'agit que de la manière d'être de ce même principe, & de sa manière d'influer; & quoiqu'on ne puisse parler de l'un sans faire quelque mention de l'autre, c'est pourtant faire un sophisme que de conclure l'un & l'autre de l'un des deux.

Tout ce que les Anciens ont dit sur l'unité, ne les a pas empêché de reconnoître aussi la dualité sous un autre point de vue. Nous avons vu sortir chez les Perses & chez les

Chaldéens, tous les êtres d'une source unique, qui étoit un océan de lumière. D'autres les ont fait sortir de la nuit ou du chaos. Mais il n'en existoit pas moins parmi eux l'opinion générale, qu'il falloit que les principes fussent contraires, pour qu'il y eût action & résistance. Au reste, comme il n'y a point d'époque dans la Philosophie où on ne trouve des systèmes qui ont eu pour base que *tout est un*, nous pouvons renvoyer l'examen de ce point dans celle où il sera question de la monade de Pythagore, & de l'unité de Xénophane, de Méliſſus, de Parménide, d'Héraclite, qui, selon plusieurs Savans anciens & modernes, ont pris une partie de leur théologie dans celle d'Orphée.

Les Savans modernes qui ont entrepris de déterminer la manière dont Orphée avoit pû concevoir la production de tous les êtres sortis d'un seul, ont eu recours à l'idée d'émanation, qui a pû être, & qui semble avoir été suggérée aux Anciens par la vûe du Soleil, dont les rayons émanés éclairent, échauffent, animent toute la Nature. Il n'y a point de milieu entre cette idée & celle de la création. Ils n'ont point eu celle-ci, dit-on; donc ils ont eu l'autre. Cette conséquence n'est pas juste. Il est vrai qu'il n'y a pas de milieu entre ces deux idées; mais il y en a plusieurs entre avoir l'une de ces idées ou avoir l'autre: on peut n'avoir ni l'une ni l'autre d'une manière précise, & les avoir toutes deux d'une manière vague & indéterminée. La création est une idée incompréhensible à l'homme; l'émanation est une idée absurde qu'on ne peut concevoir, soit qu'on suppose la première source, matérielle, ou spirituelle, ou mixte: de-là je conclus volontiers qu'ils n'ont eu ni l'une ni l'autre. Les connoissances des Anciens sur l'origine du monde, n'étoient pas les résultats de ces méditations opiniâtres de nos Métaphysiciens modernes, qui croient être sublimes ou profonds au suprême degré, quand ils sont parvenus à ne plus s'entendre eux-mêmes: c'étoient des faits réduits en dogmes confus, ou une croyance vague d'un état primitif de confusion & de mélange desordonné dans les principes physiques, lesquels

s'étant dégagés les uns des autres par une force mêlée de quelque intelligence, avoient formé la combinaison actuelle des êtres. C'est l'idée qui se retrouve toujours au fond de tous les systèmes anciens, malgré les différens tours que lui ont donnés l'imagination des Poètes & celle des Philosophes.

Après Orphée, nous pouvons nous arrêter un moment sur Hésiode : je dis un moment, pour ne point fatiguer le Lecteur d'idées tant de fois rebattues.

Ce Poète, selon les marbres d'Arondel, vivoit dans le x.<sup>e</sup> siècle avant J. C. Sa théogonie qui, comme toutes celles des autres Poètes qui l'ont suivi ou précédé, n'est autre chose qu'une cosmogonie, est le plus ancien, le plus authentique & le plus complet de tous les ouvrages que nous ayons sur la mythologie des Grecs.

Après avoir recueilli & examiné les fables de toutes espèces répandues chez les peuples, & dans les théogonies qui avoient précédé la sienne, il fit un choix des matériaux qu'il vouloit employer. Mais dans ce choix il fut guidé par son goût poétique, peut-être plus que par la raison ou par la vraisemblance des idées. Il n'étoit pas homme à passer auprès d'une fleur sans la cueillir, ni à la rejeter lorsqu'elle se présentoit pour occuper la place d'une idée ou d'un tour philosophique. C'est une observation que nous avons faite plus d'une fois en cherchant sa pensée sur le principe actif. Nous ne le suivrons point dans le labyrinthe de son récit fabuleux. Notre objet est assez étendu par lui-même, sans le charger d'épisodes. Il commence : « Muses, qui dès le commencement V. 114  
habitez les demeures célestes, racontez-moi l'origine de tous les immortels, & dites quels sont ceux des Dieux qui ont été avant les autres Dieux. »

Voilà ce qu'on appelle en poétique, invocation & proposition du sujet. Le sujet est la naissance des Dieux, c'est-à-dire, la formation du monde & de ses parties, de la terre, des eaux, de l'air, du feu, de l'éther & des astres, lesquelles étant animées, selon la plupart des Philosophes anciens, ont pû être regardées par un Poète comme autant de Divinités.

V. 116. « Le premier de tous est le Chaos, & après lui c'est la  
 » Terre, dont la large poitrine est l'appui inébranlable des im-  
 » mortels qui sont placés au dessous de l'Olympe; ensuite le  
 » Tartare ténébreux dans les abîmes profonds qui sont sous la  
 » Terre, & enfin l'Amour, ce Dieu le plus beau de tous les  
 » Dieux, qui dissipe les soucis, & qui soumet à ses loix les cœurs  
 & les pensées des hommes & des immortels. »

Le Chaos est le premier des Dieux, selon Hésiode. Par ce mot on entend l'état primitif de tous les principes physiques confondus dans l'espace ténébreux avant la naissance de la lumière & du monde. Personne ne conteste cette définition.

Le débrouillement du Chaos commença par la formation de la Terre, composée des parties grossières qui se rendirent au milieu de l'espace: soit qu'elle fût sphérique, ou en forme de disque, & comme une large table, elle coupa par son plan le chaos en deux parties, l'une supérieure, l'autre inférieure. La partie supérieure fut destinée aux Dieux célestes, qui eurent pour appui cette vaste surface de la terre que nous habitons, l'éther s'appuyant sur le feu élémentaire, le feu sur l'air, l'air sur l'eau, & enfin l'eau sur la terre. La partie inférieure est ce qu'Hésiode appelle *le Tartare*, qui s'abaisse aussi profondément au dessous de la terre que le ciel s'élève au dessus. C'est donc sur le Tartare que la terre est posée, comme le couvercle de ce gouffre affreux & immense, dont l'idée fait trembler les Dieux mêmes. Enfin le quatrième des Dieux est l'Amour, ce Dieu qui est le maître & le souverain des autres Dieux. C'est le principe actif qui meut, qui place, qui règle tout dans le Ciel, dans le Tartare & sur la Terre; c'est lui, dit Orphée dans l'hymne à l'Amour, qui seul tient les rênes de l'empire du monde. Par-tout où il dirige son vol, il est accompagné d'une lumière pure qui dissipe les ténèbres du Chaos<sup>a</sup>: sa voix mugissante, *ταυρόων*, retentit dans toute la Nature<sup>b</sup>.

<sup>a</sup> Orphée,  
 hym. au premier  
 Né.

<sup>b</sup> Voy. le quat.  
 Mémoire.

Il n'eût tenu qu'à Hésiode de donner à cet Amour le nom du Jupiter universel d'Orphée; mais apparemment que le



mot *amour*, plus gracieux & plus poétique, lui parut plus convenable pour exprimer l'action naturelle des élémens qui s'assembloient, & qui s'unissent réciproquement par l'attrait de leur *homogénéité*. Cet Amour n'étoit pas un être intelligent, ayant une volonté, un choix, une liberté, c'étoit une tendance secrète, une puissance interne, un ressort universel qui pouffoit chaque espèce élémentaire dans le lieu qui lui convenoit. Jupiter ne devoit paroître que quand il seroit formé lui-même, & qu'on verroit en lui les attributs nécessaires pour en faire le Roi & le Dieu de l'Univers.

« Du Chaos sortirent l'Érèbe & la Nuit, & du commerce V. 123.  
de la Nuit avec l'Érèbe, sortirent l'Éther & le Jour. »

Il est aisé de voir que ces générations allégoriques ne sont autre chose qu'une progression du développement primitif, ou une manière de voir les différens instans de ce développement.

« La Terre engendra d'abord le Ciel orné d'étoiles, lequel V. 126.  
l'embrassa elle-même de toutes parts comme une voûte sphérique, & devint la demeure inébranlable des Dieux bien-  
heureux. Elle engendra ensuite les hautes montagnes, où les  
Nymphes se retirent dans des grottes profondes, &c. »

Il est encore évident que ces générations ne sont que des figures poétiques, pour désigner les suites des développemens de la Nature sortant du chaos.

On a été bercé avec l'histoire des enfans de la Terre, qui voulurent escalader le Ciel: voici de quelle manière Hésiode la raconte. « Il y avoit dix ans (b) que les Titans orgueilleux V. 635.  
& les Dieux bienfaiteurs se livroient des combats; ceux-ci «  
du haut de l'Olympe, ceux-là du haut du mont Othrys. La «  
victoire incertaine ne penchoit ni d'une part ni de l'autre; «  
mais quand on eut fait boire aux Dieux le nectar & l'am- «  
broisie (c), une nouvelle ardeur s'alluma dans leur ame; & «  
pour l'augmenter encore, le père des Dieux & des hommes «  
leur adressa ce discours: *Illustres enfans du Ciel & de la Terre*, «

(b) Un nombre fini pour un  
nombre indéfini.

(c) Le nectar des Poètes n'est, | selon Aristote, que l'éther dont la  
nature des Dieux est composée.

„ vous savez depuis quel temps nous combattons pour la victoire  
 „ & pour l'empire. Voici le moment de signaler la force invincible  
 „ de vos bras : souvenez-vous de la tendre amitié qui vous unit, &  
 „ des maux que vous avez endurés dans cette prison obscure, dont  
 „ je vous ai tirés par la sagesse de mes conseils. Il dit : Cottus lui  
 „ répondit : Dieu puissant ! vous nous rappelez un souvenir aussi  
 „ vrai que douloureux. Nous savons aussi que vous possédez la  
 „ sagesse & l'intelligence suprême, & que c'est vous qui avez tiré  
 „ les immortels de ces ténèbres profondes, où ils ont enduré tant  
 „ de maux. Vous nous voyez tous prêts de venger vos droits & de  
 „ punir vos ennemis. »

Il faut observer que, dans ce récit, Jupiter est un Dieu  
 & non un homme ; qu'il est le plus puissant, le plus prudent,  
 le libérateur des autres Dieux, qu'il a tirés de l'état de con-  
 trainte où ils étoient dans des prisons obscures. Il les abreuve  
 de nectar, il les anime de son esprit. « Aussi-tôt ils s'apprentent  
 „ à combattre. Les Titans de leur côté animent leurs phalanges.  
 „ L'action commence. On se porte de part & d'autre des coups  
 „ terribles : les mers en retentissent, la terre mugit, les cieux  
 „ ébranlés pouslent de longs gémissemens. L'Olympe tremble  
 „ sous le choc terrible des immortels ; le Tartare se trouble  
 „ lui-même dans ses abîmes : les cris s'élèvent jusqu'aux étoiles.  
 „ C'est alors que Jupiter déploie sa force invincible. S'avancant  
 „ du haut du Ciel, il est précédé de l'éclair, accompagné du  
 „ tonnerre : chacun de ses mouvemens fait partir la foudre,  
 „ toute la mêlée est couverte de feu. La Terre redouble ses  
 „ mugissemens, elle pétille dans des flammes que rien ne peut  
 „ éteindre : les flots même de l'Océan bouillonnent. Enfin les  
 „ enfans de la Terre sont livrés à des flammes dont l'éclat est si  
 „ ardent que les Dieux mêmes en sont éblouis. Jupiter triomphe,  
 „ & ses ennemis sont précipités dans le Tartare. »

On demande si ce récit peut être appliqué à aucun évène-  
 ment de l'histoire. Si cela n'est pas possible, il est évident  
 que le Poëte n'a eu en vûe que l'effort de la Nature sortant  
 du chaos, malgré la résistance terrible des principes de des-  
 ordre qui avoient retenu si long-temps la masse univertelle

dans la confusion. Le titre même de l'ouvrage qui a porté le nom de Théogonie dans tous les temps, suffiroit pour annoncer que c'est l'objet du Poète. Les fables d'Égypte & d'Orient, qui ont été transportées en Grèce, nous indiquent le même objet, aussi-bien que les combats de la Lumière contre les Ténèbres. Il en est de même de ceux d'Oromaze & de sept autres Dieux auxiliaires, contre Arimane & ses partisans; de ceux d'Osiris, d'Isis & d'Orus contre Typhon. Qui peut ne pas voir que la fable des Grecs n'est que l'imitation de ces fables anciennes, portant le caractère de sa nouveauté dans la multiplicité des circonstances ajoutées au récit original. Car tel est le progrès de l'imagination humaine travaillant sur un objet; elle va du simple au composé. Par cette raison le récit des Chaldéens est le plus simple de tous, parce qu'il est le premier; celui des Grecs est le plus composé, parce qu'il est le dernier: l'erreur s'accroît avec l'art.

« Après la victoire, Jupiter, par le conseil de la Terre *v. 885.* même, est choisi pour Roi suprême des immortels. Il épouse « Métis ou la Prudence, dont il a Minerve, Déesse de la sagesse « qu'il retient dans son propre cerveau, pour connoître par elle « le bien & le mal. Il épouse ensuite la Déesse de l'ordre, Thémis, « d'où naquirent les Saisons, la Police, la Justice & la Paix, & « même les Parques, qui filent les jours heureux ou malheureux « des mortels. » Une autre épouse lui donna les Graces au regard doux & aux joues vermeilles: Cérès lui donna Proserpine qui fut le symbole de l'agriculture; Mnémosyne, les neuf Muses qui président aux arts de goût & de plaisir.

Telles sont les suites heureuses de la victoire remportée par le plus sage & le plus puissant des Dieux sur les principes desordonnés du chaos. C'est le tableau du monde même ordonné & conservé comme il est, dans son état, par l'action & la sagesse d'une Divinité suprême. Le Poète usant des droits de son art, a peint les forces mouvantes de la Nature & les attributs de Dieu, sous autant de formes humaines, parce que, sans cette fiction, la peinture eût été impossible. Il falloit prêter des organes aux élémens pour les mettre en

état de parler, d'entendre & d'agir: mais plus poète que philosophe ou théologien, l'auteur a mieux aimé servir son art que la raison trop austère pour les poètes. C'est pour cela qu'il a engagé Jupiter même dans le chaos & dans la mêlée des éléments; qu'il l'a mis dans le cas de faire des efforts pour se tirer des désordres & de la corruption du monde sublunaire; qu'il lui a donné des attributs auxiliaires pour l'aider à s'établir dans l'Olympe. Mais quand une fois il y a été, le poète hors d'embarras aussi-bien que son héros, se livre à des idées plus raisonnables & plus justes. Le père des Dieux & des hommes, le Dieu suprême fait régner avec lui la sagesse, la bonté, la justice, dont les heureux effets se répandent sur tout son empire.

Ce Dieu, selon le Poète, est-il le maître de l'Univers ou l'esclave d'un destin aveugle, est-il l'ordonnateur libre ou le ressort machinal? Encore une fois cette distinction étoit trop subtile pour lui & pour son temps. Quelque idée qu'on lui attribue sur ce point, il sera toujours en contradiction avec lui-même: il imaginoit plus qu'il ne raisonnoit. Dans son siècle on étoit occupé de peindre la Nature, & non de la connoître.

Avant que de passer à d'autres matières, & de quitter pour toujours les philosophes Poètes, nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot du plus grand des Poètes & du plus sage des Philosophes. Il n'est point d'auteur ancien qui ait mieux représenté qu'Homère les idées de son temps; & parmi ces idées, il n'y en a point qu'il ait présenté plus souvent & plus fortement que celle de l'action des Dieux sur toute la Nature. Ses deux Poèmes, dans toute leur étendue, ne sont qu'un tableau continu de leur influence sur les choses humaines, soumises en tout aux decrets de Jupiter; decrets irrévocables, irrésistibles, dont rien ne peut retarder l'exécution. Il connoit, comme Hésiode, un principe primitif d'où les Dieux mêmes ont tiré leur origine: il le nomme *Océan*, & non *Chaos*, parce qu'il envisageoit l'état primordial des êtres comme un amas confus d'éléments détrempés dans le principe humide, qu'il considéroit comme une mer immense remplissant l'espace. C'étoit une façon de voir le chaos, particulière aux Égyptiens, de qui  
il



il l'avoit empruntée \*, aussi bien que Thalès & quelques autres: \* Voy. ci-après  
le quat. Mém.

Ωκεανόν τε Θεῶν γένεσιν καὶ μητέρα Τηθύν *Il. E. v. 302,*

Ωκεανὸς ὅσπερ γένεσις πάντεσσι τέτυκται. { Voy. Proc. l. v, in Tim.  
Plat. ibid. v. 256.

Jupiter, sorti comme les autres Dieux de cette commune origine, obtint du sort l'empire de l'Olympe & la souveraineté de l'Univers.

Ζεὺς δ' ἔλαχ' οὐρανὸν εὐρὺν ἐν αἰθέρι καὶ νεφέλῃσι. *Il. O. v. 191.*

C'est lui que le Poëte nomme par-tout le père des Dieux & des hommes, c'est-à-dire l'auteur & le maître du monde. Toute la Nature, qu'il tiendrait suspendue par une chaîne d'or, ne peseroit rien pour lui. Il la porteroit sans effort, & l'attacheroit, comme il lui plairoit, au sommet de l'Olympe: tel est son pouvoir suprême, Τόσον εἰμὶ Θεῶν χάριςτος ἀπάντων.

Par le concert d'Orphée, d'Héliode, d'Homère (pour ne point citer d'autres auteurs) il est aisé de juger des sentimens de l'antiquité fabuleuse, sur la nature du principe qui agit dans l'Univers. On peut même assurer que cette doctrine étoit générale & répandue également dans le peuple & parmi les Savans, quoiqu'avec quelques différences. Les Savans croyoient une Divinité, & n'en croyoient qu'une: le peuple qui la croyoit aussi, trembloit en même temps sous une multitude de Dieux subalternes, que la superstition, & peut être la politique, avoient consacrés pour le contenir dans l'obéissance & dans le devoir. Ce qui avoit produit deux cultes, l'un extérieur & public, où le vulgaire étoit admis; l'autre intérieur & secret, connu sous le nom de *mystères*, où on présentoit des idées plus saines & plus justes, & où n'étoient admis dans les commencemens que les personnes distinguées par leur naissance & par leur mérite personnel.

Nous avons dit, en commençant ce Mémoire, que les mystères étoient le second moyen de connoître la pensée des temps fabuleux sur le principe actif. On en fait peu de choses, par la raison que c'étoient des mystères. Cependant le peu qu'on en fait, nous suffit relativement à notre objet; d'autant plus que

venant à l'appui de ce que nous avons dit jusqu'ici, il est appuyé lui-même & déterminé par nos expositions précédentes.

Les mystères étoient, comme nous l'avons dit il y a un moment, un culte secret rendu à quelque Divinité. Il y avoit ceux d'Isis & d'Osiris en Égypte, ceux de Mithras en Asie, ceux de la mère des Dieux en Samothrace, ceux de Bacchus dans la Béotie, ceux de Vénus dans l'isle de Chypre, ceux de Jupiter en Crète, ceux de Castor & Pollux à Amphitè, ceux de Vulcain à Lemnos, enfin ceux de Cérès & de Proserpine à Athènes. Ceux-ci connus sous le nom de *mystères Éleusiniens*, à cause du lieu où étoit bâti le temple de Cérès & de Proserpine, devinrent les plus fameux de l'Univers. On négligea les autres peu à peu, & insensiblement le temple d'Éleusis devint le temple de toute la terre.

Ce fut en Égypte que les mystères prirent naissance; Hérodote & Diodore de Sicile le disent expressément, & toute l'Antiquité est unanime sur ce point. C'est de-là qu'ils sont partis pour se répandre par toute la terre, où ils ont conservé des traits de ressemblance qui décèlent une origine commune. C'étoit par-tout, à peu de chose près, le même objet, les mêmes dogmes, les mêmes leçons, le même cérémonial & les mêmes procédés. Nous n'entrerons pas dans les détails de tous ces articles, qu'on trouvera dans Meursius, qui a rassemblé tous les textes anciens sur cette matière; dans le Mémoire de M. de Bougainville, qui les a discutés; & dans les Dissertations de M. de Varburton, qui a répandu une nouvelle lumière sur un sujet si obscur, en appliquant heureusement ce qu'on en savoit déjà au sixième livre de l'Énéide, qui n'est autre chose qu'une description poétique de ces mystères.

Il nous suffit d'en marquer distinctement l'objet & les effets qui leur ont attiré la vénération & le respect, même des Philosophes, c'est-à-dire, de cette espèce d'hommes, qu'il est le plus difficile de contenter en ce genre: *Je ne parle point*, dit Cicéron (e), *des mystères sacrés & augustes de la Déesse*

(e) *Omitto Eleusinam sanctam illam & augustam,*

*Ubi initiantur gentes orarum ultimæ. De nat. Deor. 1, 42.*

d'Éleufis, où on vient se faire initier des extrémités de la terre.

Il s'exprime de même dans les loix, où il met cette heureuse invention au dessus de toutes celles dont le genre humain étoit redevable à la ville d'Athènes : *Cum multa eximia divinaque videntur Athenæ tuæ peperisse, atque in vitam hominum attulisse; tunc nihil melius illis mysteriis, quibus ex agresti immanique vitâ exculti ad humanitatem, & mitigati sumus: Initiaque ut appellantur ita re vera principia vitæ cognovimus.* Nous citons

*De legibus, l. III.*

ces deux passages tirés non d'une oraison, où le Philosophe même doit suivre les idées populaires, mais de deux ouvrages, dont l'un est fait pour les Philosophes, & l'autre pour les Politiques. Les mystères étoient, selon Aristide, ce que la Religion avoit de plus saint & de plus redoutable, *φειωδέστατον*. Dans aucun lieu du monde, dans aucune histoire, on ne voyoit rien d'aussi admirable & d'aussi frappant pour les oreilles & pour les yeux, que ce qui étoit représenté dans ces spectacles vraiment divins. Néron, qui ne respectoit rien, *Or. XIX.* n'osa se présenter pour y être admis. Enfin la tête de Diagoras fut mise à prix, moins parce qu'il avoit taillé à la cuisse d'un Hercule de bois, des petits copeaux pour faire cuire les légumes, que pour avoir révélé le secret religieux de ces mystères.

Cicéron observe dans le second passage que nous avons cité de lui, que c'étoit à juste titre qu'on nommoit les mystères *initia*, *commencemens*, parce qu'on y enseignoit les vrais principes de la vie, & qu'on y donnoit aux villes & aux particuliers des leçons d'humanité, de bonté, de mœurs, de soumission aux loix (*f*). Or comment pouvoit-on donner de pareilles leçons dans les mystères, si on n'y apprenoit pas à se connoître soi-même, à connoître son origine & sa glorieuse destination? C'est Cicéron lui-même qui nous le dit. Ces mystères nous enseignent à vivre dans une douce joie, & à mourir avec des espérances encore meilleures : *Neque solum cum lætitiâ vivendi rationem accepimus, sed etiam cum spe meliore*

|                                                                                                                          |                                                                                                  |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>(<i>f</i>) <i>A quibus (mysteriis) initia vitæ atque victus, legum, morum, mansuetudinis, humanitatis exempla</i></p> | <p><i>hominibus &amp; civitatibus data &amp; dispersita esse dicuntur. Act. V in Verrem.</i></p> |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------|

*De Legib. 11. moriendi.* Aussi tout ce qu'il y avoit d'hommes sages & distingués se faisoit-il un devoir d'être initié dans ces mystères. C'étoit le fils d'un Roi (Orphée) qui les avoit apportés d'Égypte en Europe. Musée, son disciple, les avoit établis à Athènes. Pythagore en avoit été un des plus zélés partisans. Tous les Législateurs, tous les Philosophes, tous les Rois alloient prendre là des leçons & des règles de conduite. On y voyoit une suite de tableaux allégoriques, qui prenant le candidat au berceau, le conduisoit par degré, à travers les misères de la vie jusqu'aux portes de la mort. Il franchissoit ce passage terrible en tremblant, en frissonnant (g), & aussitôt il arrivoit dans une région lumineuse & pure, où il marchoit dans des prairies fleuries, où il entendoit des sons harmonieux accompagnés de danses, où il écoutoit les récits merveilleux des choses saintes. Alors devenu homme parfait par cette initiation, devenu libre & maître de lui-même, il se promenoit couronné au milieu des mystères; il s'entretenoit avec de saints personnages, laissant quelquefois tomber un regard dédaigneux sur la terre, qui n'étoit plus pour lui qu'un amas de fange, un séjour d'ignorance & de ténèbres, où on craignoit encore la mort, parce qu'on y doutoit des espérances de l'avenir. C'est Thémistius qui nous donne ce détail curieux, pour prouver que la mort n'est autre chose que le passage à une meilleure vie; & il ajoute que les grands mystères de quelques Divinités, ne sont autre chose que l'image de la vie & de la mort. C'étoit dans cette mort figurée, pour me servir de l'expression singulière d'Iamblique, qu'on a corrigée mal-à-propos dans quelques éditions, *αὐτὴ τῆς τελευτῆς τῆς ἐν ἐλευσίνι γινομένης* (h), que Pythagore avoit appris une partie de ce qu'il savoit, & entr'autres choses l'unité de la Cause première & universelle, qu'il désignoit, en son langage symbolique, en disant que la substance éternelle du nombre étoit

(g) *Περὶ τῆς τέλους αὐτοῦ πᾶσι δυνάμει πάντα, φέρειν, ἢ ἔσθως, ἢ ἰσχύος, ἢ δαίμονος.* *Stob. serm. 119.*

(h) On a substitué *τελευτῆς* Les noms se ressemblent, dit Stobée, aussi-bien que les choses; *τελευτῆς* signifie mourir, & *τελευτῆς* être initié.



le principe intelligent de l'Univers, des cieux, de la terre & des êtres mixtes.

*De vitâ Pyth.*

*p. 135 & 139.*

C'est de cette même initiation que sont nées plusieurs fables ou allégories célèbres dans l'antiquité; la descente aux enfers d'Hercule, celles de Thésée, de Pirithoüs, d'Orphée, celles d'Ulysse & d'Énée, la vision d'Hérus dans le x.<sup>e</sup> livre de la République de Platon, dont Épicure se moquoit, parce qu'elle renversoit tout son système d'impiété; le songe de Scipion dans Cicéron, même les métamorphoses de l'âne d'or d'Apulée (i). L'Hierophante, qui étoit le principal ministre de ces spectacles sacrés, & qui représentoit lui-même le Dénurge, c'est-à-dire l'auteur & l'ordonnateur du monde, ouvroit la scène par un discours plein d'enthousiasme, dont Eusèbe & S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie nous ont conservé le fragment qui suit. « Que l'entrée de ces lieux soit fermée aux profanes; je vais annoncer à ceux qui sont initiés, des « vérités importantes. O toi, Musée, fils de la brillante Sélène, « prêtes à mes accens une oreille attentive, je vais te révéler « des secrets sublimes! Que les préjugés vains & les affections « de ton cœur ne te détournent point de la vie heureuse! fixes « tes regards sur ces vérités sacrées! ouvres ton ame à l'intel- « ligence, & marchant dans la voie sans détour, contemples « le Roi du monde! il est un, il est de lui-même; de lui seul « tous les êtres sont nés: il est en eux & au dessus d'eux: il « a les yeux sur tous les mortels, & aucun des mortels ne « le voit (k). »

Quel que soit l'auteur de cet hymne, on ne peut nier qu'il ne soit de la plus haute antiquité pour le sens & même pour les paroles. On sait qu'en fait de culte & de formules consacrées par un usage saint, on préfère l'antiquité à l'élé-gance. Pausanias en fait la remarque, lorsqu'il dit qu'on avoit préféré par cette raison, les cantiques anciens, tout grossiers qu'ils étoient, à ceux d'Homère, quoique ceux-ci fussent plus

*L. IX, c. 27,  
& 30.*

(i) Voyez les Dissertations de M. de Silhouette, tirées de Var-burton.

(k) Voyez Christ. Eschembach, p. 136 de son livre de *Pœsi Or-phica*.

beaux & d'un style plus relevé. Si cela est ainsi, il est très-probable que celui-ci contient les pensées & même les expressions de la haute antiquité, consacrées dans les mystères.

Virgile semble l'avoir eu en vûe dans son sixième livre, où après avoir conduit son héros dans les différens spectacles qui lui avoient représenté les raisons *à priori* de la religion, & de l'obéissance dûe aux loix, il lui fait adresser par Anchise, un discours fort semblable à celui qu'Orphée adresse à son fils Musée: « Un esprit intérieur, une intelligence universelle, » répandue dans tous les membres de ce vaste corps, nourrit & » soutient les cieux & la terre, & les plaines liquides, & le globe » brillant de la Lune, & tous les astres lumineux. C'est de cet » esprit que les hommes, les animaux, les oiseaux, tirent ce » feu céleste qui les anime, aussi-bien que ces monstres qui nagent dans les flots. »

*Principio cælum ac terras, camposque liquentes,  
Lucentemque globum Lunæ, Titaniaque astra  
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus  
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.  
Indè hominum pecudumque genus, vitæque volantum  
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.  
Igneus est ollis vigor & cælestis origo  
Seminibus, &c.*

Quand ces vers ne présenteroient que la doctrine de Pythagore, telle qu'on la présuinoit du temps d'Auguste, ce seroit toujours une autorité en faveur du système de l'unité de principe actif. Mais quand on fait que Pythagore lui-même l'avoit tirée des Orgies sacrées dans lesquelles il avoit été instruit par un certain Aglaophème dont parle Proclus (1); qu'Orphée, instituteur de ces Orgies, les avoit tirées des Égyptiens, où elles étoient célébrées dès la première antiquité; que l'objet de ces Orgies étoit de faire voir la fausseté du

(1) Πυθαγόρου παρ' Ἀγλαοφίμου τὰ πρὸ Θεῶν ὄργια διδασχέντος.

polythéisme populaire, & d'y substituer l'unité d'un principe actif & intelligent; enfin que ces orgies ou mystères étoient connus chez toutes les nations polies, en Europe, en Asie, en Afrique, on a droit, ce semble, d'en conclure que la doctrine d'un seul être, l'auteur, le noeud & le soutien de l'Univers, étoit connue par-tout, au moins de ceux dont l'esprit avoit quelque élévation & quelque curiosité de se connoître lui-même. Toute la Nature annonce si hautement cette même doctrine, qu'un seul homme attentif à sa voix, auroit suffi, pour avertir le genre humain, & pour le réveiller, quand il eût été enseveli dans le sommeil le plus profond. Mais les hommes étoient bien éloignés d'aucune espèce de léthargie sur cette matière. Ils n'en étoient pas même au point de cette sensibilité sourde & vague, qui n'a besoin que d'une légère étincelle pour s'allumer. Toute la terre ne parloit, ne s'occupoit que de Dieux & de Religions : toutes les têtes travailloient sur cet objet. Et il ne se seroit pas trouvé un seul de ces Sages tant vantés, de ces Législateurs, de ces héros si célèbres, si sublimes dans leurs pensées, qui eût réduit à leur juste valeur les contes burlesques des aventures de Jupiter & des autres Divinités? Evhémère n'avoit-il pas ouvert la voie, en disant que tous ces Dieux, dont on montrait les tombeaux, n'étoient pas des Dieux, mais de simples mortels dont la mémoire avoit été consacrée? Falloit-il dans un tel cas, un grand appareil de preuves & de démonstrations, pour porter un homme sensé à des idées plus raisonnables sur la nature de la Divinité? « Quel portrait des premiers hommes n'est-on point obligé de faire, dit un auteur aussi sensé que savant, pour pouvoir soutenir que la Religion leur a été cachée, & que ce n'est que des Législateurs que les peuples la tiennent? On a été forcé de représenter les hommes comme peu différens des brutes, & ne faisant presque aucun usage de leurs facultés raisonnables. »

Je conclus de-là que, quand même l'objet des mystères seroit équivoque & incertain par l'Histoire, ce qui n'est point, il cesseroit de l'être par la considération de la nature de la chose, & par la nécessité où a été mille fois l'esprit humain

« *M. de St.  
hennet, Dis-  
sert. XIII,*

de se tirer de ces absurdités grossières qui ridiculisoient le paganisme aux yeux mêmes des Payens.

C'étoit de la connoissance de ces mystères que partoient tant de traits de toutes espèces, lancés par les Poètes & par les Philosophes, contre les Divinités vulgaires. Les vérités enseignées dans ces mystères perçoient de toutes parts. Raisonnemens, maximes, railleries, tout étoit employé avec art pour miner ces opinions monstrueuses qu'on n'osoit attaquer de front, mais dont le respect diminuoit peu à peu par la censure adroite qu'en faisoient les honnêtes gens. On étoit parvenu à faire rire le peuple au théâtre de ce qu'il adoroit au temple. Sophocle osoit dire « que, dans la vérité, il n'y avoit » qu'un Dieu, qu'il n'y en avoit qu'un, *εἰς πάντας ἀληθείαν*, » *εἰς ὅτι* Θεὸς, lequel avoit fait le ciel & la terre; mais que » le genre humain se croyoit religieux lorsqu'il offroit des vic- » times & qu'il consacroit des fêtes à des simulacres de bois, » de pierre, de bronze, d'ivoire, faits de sa main. Levez les » yeux au ciel, disoit Euripide, & contemplez cet éther im- » mense, qui contient la terre dans son sein humide: c'est-là le véritable Dieu. » Pour parler si hardiment, il falloit que ces Poètes fussent au moins assurés de ne pas déplaire à un certain nombre de gens choisis, faits pour donner le ton à la populace. Et si les gens choisis pensoient de la sorte, & que d'ailleurs cette façon de penser fût conforme au peu que nous savons de ce qui étoit enseigné dans les mystères; quel inconvénient y a-t-il d'en conclurre que les mystères étoient, au moins dans l'origine, le nœud ou le point de ralliement d'une société secrète de gens sensés, qui s'étoient affranchis des fots préjugés du vulgaire? Si la plupart de ces mystères ont dégénéré en abus, lorsqu'ils furent ouverts à toutes sortes d'âges & de personnes; ce n'est point aux mystères, qui étoient saints dans leur origine, qu'il faut s'en prendre, mais à la corruption des hommes qui ne manquent guère, avec le temps, de tourner les meilleures choses à des fins toutes contraires à leur destination.





## QUATRIÈME MÉMOIRE

S U R

## LE PRINCIPE ACTIF DE L'UNIVERS.

*La Nuit & l'Amour considérés comme Principes (a).*

Par M. l'Abbé LE BATTEUX.

EN travaillant aux Mémoires que j'ai lûs à la Compagnie ; touchant les idées des Grecs sur le Principe actif, j'ai voulu plus d'une fois retourner sur mes pas, pour examiner quelle part la Nuit & l'Amour pouvoient avoir eue, selon leur fable, dans la production de l'Univers. J'en ai été détourné long-temps par un certain pressentiment d'inutilité, que j'ai pris ensuite pour une de ces illusions secrètes que l'esprit se fait quelquefois à lui-même, quand il craint un effort trop pénible. Aujourd'hui que j'ai considéré ce sujet avec attention, & que j'ai vû ce que je pouvois en tirer, je crois que j'aurois bien fait de persister dans ma première pensée.

Nous n'avons pour titres des temps où on doit prendre cette question, que des restes de mysticités énigmatiques, que des fictions tronquées & disparates dans toutes leurs parties, que des allusions puériles, susceptibles de toutes sortes d'applications. Comme ces idées rapprochées les unes des autres, ressembtent aux délires d'un malade ; lorsqu'on veut en faire usage, ou les suivre dans leurs progressions bizarres, il faut presque quitter les routes du sens commun, & se permettre des écarts qui ne peuvent guère trouver grace que devant des Lecteurs très-indulgents.

Pour se justifier, on pourroit dire qu'il n'y a point d'idées absurdes qu'on ne puisse prêter à juste titre aux Philosophes

(a) Ce Mémoire, lû en 1759, a été placé ici pour suivre l'ordre de la matière.

de l'antiquité; que ces Philosophes ayant passé par tous les extrêmes & par tous les milieux, on ne peut point faire aujourd'hui de romans sur leurs pensées, qui n'aient été autrefois des histoires, & qu'ainsi il doit être permis d'oser.

M. Jablonski,  
*Panth. Egypti-  
acum.*

Je suis bien éloigné de prendre ici cette assertion pour un titre. Malgré cette espèce de licence qu'on accorde quelquefois à ceux qui sont obligés de faire des recherches sur des temps si reculés, je declare que j'aurois renoncé à parler de la Nuit considérée comme principe, si je n'avois trouvé quelque point d'appui dans l'ouvrage d'un Savant du Nord, où la Cosmogonie des Égyptiens, approfondie autant qu'elle pouvoit l'être, d'après les monumens qui nous en restent, répand quelques foibles lueurs sur ce point particulier de la Cosmogonie des Grecs.

Je vais donc commencer, avec toute la défiance que doit inspirer la nature d'un pareil sujet. Mais auparavant je dois encore avertir que les temps dont je vais parler, sont ceux de ce premier enthousiasme, que les Grecs éprouvèrent au sortir de la barbarie, lorsque leurs idées commencèrent à se débrouiller par le commerce des Orientaux; & que si par hasard ce Mémoire se ressent en quelques endroits de cet enthousiasme, on ne doit l'imputer qu'au fond de la matière, qui toute poétique par elle-même, n'a presque pas d'autre style propre que celui de la fiction & des images.

Les expressions des Anciens, qui font descendre la Nuit du haut du ciel avec des aîles noires, ou un voile parsemé d'étoiles, qu'elle étend sur la terre comme un manteau, n'étoient pas, dans l'origine, des expressions aussi figurées qu'elles l'ont paru depuis.

Chez nous, la Nuit n'est que l'ombre que la terre se fait à elle-même dans l'hémisphère qui n'est point éclairé par le Soleil. Chez eux, il semble que la Nuit étoit cette substance de couleur bleue, qui tapissoit le fond du ciel, qui embrassait le monde entier, & qui descend jusque sur la terre, quand elle n'est point repoussée par la présence du Soleil. Voici sur quoi je fonde cette idée.

Avant la formation du monde, il y avoit, selon la mythologie Grecque, le Chaos, l'Érèbe, le Tartare & la Nuit (b).

Le Chaos, quelle que soit l'origine de ce mot, n'a jamais signifié qu'un amas immense de matériaux sans ordre.

Érèbe, chez tous les Orientaux, signifioit des ténèbres profondes.

Le vaste Tartare n'est que l'espace infini & ténébreux où nageoit le chaos.

Ainsi, desordre, ténèbres, espace, ou Chaos, Érèbe, Tartare, sont trois idées, comme trois élémens, dont s'est formée la notion de la Nuit primitive, remplissant l'espace, & contenant en elle-même les principes du monde.

Cette notion a été reçue unanimement par les Théologiens, par les Poètes & par les Philosophes : elle a été adoptée par l'Histoire, & constatée même par les Livres saints.

Avant la naissance du monde, dit l'Écriture, les ténèbres couvroient la face de l'abîme, *tenebrae erant super faciem abyssi*. Gen. 1. Quand Moïse raconte l'ouvrage des six jours, il ne manque jamais de nommer les ténèbres avant la lumière, *factum est vespere & mane dies unus*. Les Payens instruits par cette tradition du genre humain, nommoient la Nuit la *Déesse antique*, ἡ παλαιὰ, ἀρχαία Νύξ; & ils convenoient tous qu'elle étoit l'aînée du jour (c). Ce fut par cette raison, dit Plutarque, que les Égyptiens honorèrent le musaragne, comme un animal consacré à la Nuit, parce qu'ils le croyoient sans yeux. On demanda à Thalès lequel étoit le plus ancien du jour ou de la nuit ; il répondit que la nuit avoit été avant le premier jour (d). Alexandre le Grand, dans le cours de ses conquêtes, fit la même question à un Gymnosophe des Indes, qui lui répondit brusquement que c'étoit le jour. Le Prince paroissant étonné de cette réponse, le Sage ajoûta qu'elle devoit

(b) Χάος ἦν ὁ Νύξ, ἐρεβόσπε μέλαν ὡφθόν ἢ τάρταρος ἄρως. Aristop. Com. des oiseaux.

προν. Plut. sympos. IV, pag. 670, Elien, de An. l. XI, c. 10.

(c) Τὸ σκότος ὦν ἔ φῶς πρεσβύ-

(d) Μία ἡμέρα ὡφθόν. Diog. Laër. l. I, seg. 36.

être pareille à la demande (e). L'étonnement du Prince prouve évidemment que l'opinion générale étoit pour la nuit. C'étoit par la même raison que les Gaulois & les Germains, selon Césâr & Tacite, comptoient par nuits (f). Enfin Aristote parle de cette opinion, comme d'une chose convenue par tous ceux qui ont traité la Cosmogonie en Théologie. *Met. l. XII*, λογίεντες, ὡς λέγουσι Θεολόγοι οἱ ἐκ νυκτὸς γινώσκοντες.

Il fut un temps, disoient-ils, où il n'y avoit ni ciel, ni terre, ni mer, tout étoit nuit. Les principes engourdis dans cet abîme commun de tous les êtres, n'y avoient qu'un mouvement sourd, brut & aveugle; peut-être même n'y en avoient-ils point. Il vint un moment marqué par les destins, où une première étincelle, *πρωτόγονος φάειδων* (g), brilla au centre de l'espace; & ce fut de ce point lumineux que sortit, comme d'un germe, l'ordre & la disposition de l'Univers.

Ces idées, quelque hardies qu'elles fussent, étant encore trop simples pour les Docteurs, qui avoient leurs raisons pour y mettre du mystère; & pour le peuple, qui, parce qu'il est peuple, n'aime que les vérités de difficile accès (h), il fallut les rehausser par un appareil allégorique.

On donna à la Nuit un corps, une ame, des facultés. Ce fut une Déesse qui eut ses temples & ses oracles<sup>a</sup>, à qui on adressa des vœux, *πόντια, πόντια Νύξ*<sup>b</sup>. Ensuite composant un récit, on dit que, dans la première origine, elle avoit déposé un œuf dans le vaste sein de l'Érèbe; que de cet œuf, après une certaine révolution de temps, étoit né l'Amour aux aîles dorées, lequel avoit pris son essor plus rapide que le vent. Il est vrai que c'est l'exposé railleur d'un Comique.

<sup>a</sup> *Paus. Attic.*  
p. 97, & *Phoc.*  
p. 897.

<sup>b</sup> *Eurip.*

*Aristoph. Com.*  
*des Ois.*

(e) *Τῶν ἁπλῶν ἐρατίστων ἀναγκὴ  
ἐκ πρὸς ἀποκρίσεως ἀπορροῆς ἐστίν.* *Plut.*  
*Vie d'Alexandre.*

(f) Les Anglois disent encore aujourd'hui *sevenight* pour *severnigh*, sept nuits, pour dire une semaine; *fort-night* *fourteen-night*, quatorze

nuit ou deux semaines.... Il y a des provinces en France où le petit peuple dit encore *anuit*, *hac nocte*, au lieu de dire *aujourd'hui*.

(g) *Πρωτόγονος φάειδων περιμήκεος  
νέερος υἱός.* *Poet. Orph.*

(h) *Omnia enim stolidi magis admirantur amantque*

*Inversis quæ sub verbis latentia cernunt.* *Lucr. lib. 1.*



Mais, outre que ce n'est pas le seul titre que nous ayions de cette doctrine, la raillerie du Poète auroit été sans sel, si elle n'eût pas contenu fidèlement ce qu'on savoit, & ce qui étoit enseigné alors par les Prêtres & par les Théologiens : Levez les yeux, disoient-ils au peuple, & contemplez cette voûte immense sous laquelle se promènent les astres. Croyez-vous que ce soit un pur désert où règnent le vuide & le néant ? C'est au contraire le berceau primordial de toute la Nature ; c'est la forme uniforme, *facies uniformis*, comme le dira bien-tôt Apulée, d'où sont sortis tous les Dieux : c'est le Dieu des Dieux qui a produit le monde, qui le contient par une pression égale en tous sens, qui le nourrit par ses bénignes influences ; enfin c'est la Nuit, mère de tout, qui s'est retirée à la circonférence de l'Univers, pour faire place au monde lumineux, qu'elle tient toujours entre ses bras humides, comme son enfant unique, sur lequel, à la fin de chaque jour, elle abaisse son ombre pour assurer son repos dans le silence de la Nature

.....ruit *Occano Nox*

*Involvens umbrâ magnâ terramque polumque.*

Cette application, qui peut paroître hardie, se fait ici avec d'autant plus de justesse, que l'Océan, dans la première signification du mot, que Virgile n'ignoroit pas, n'étoit autre chose que le principe humide dont Orphée, Homère, Thalès ont fait le père de tous les êtres. Ce principe étoit répandu principalement dans l'espace céleste, qui étoit comme une mer supérieure, où les Égyptiens disoient, selon Plutarque traduit par Amiot, *que le Soleil & la Lune étoient voiturés, non dedans des chariots ou charrettes, ains dedans des bateaux, esquels ils navigeoient à l'entour du monde.* Euripide & d'autres Poètes ont eu la même pensée, lorsqu'ils ont dit que cet éther immense, cet azur céleste que nous voyons, embrassoit tous les êtres dans son sein humide, *καὶ γὰρ πέλαξ ἔχονθ' ὑγραῖς ἐν ἀγγαλαῖς.*

*Traité d'Is.  
& Os.*

Quand la fable de la Nuit eut été ainsi revêtue, il fallut orner de même la naissance du fils de la Nuit.

Ce fut d'un œuf que sortit cet enfant, « premier né de l'Unî-  
 » vers, *ωροτόγονον*, de nature mixte, oiseau & Dieu, *διφύη*,  
 » s'élevant dans l'éther (*i*), c'est-à-dire dans l'espace obscur,  
 » avec des aîles lumineuses, ayant en sa main les clefs du ciel,  
 » de la terre, des eaux, pour ouvrir la porte de la vie à tous  
 » les êtres, qu'il appelle d'une voix mugissante, *ταυροβοής*,  
 » enfin tenant lui seul le gouvernail de l'Univers. Bien-tôt on  
 » le vit se jouer parmi les Dieux & les hommes dont il avoit  
 été le père... » Tous ces traits merveilleux & d'autres encore  
 se trouvent dans deux hymnes d'Orphée, dont l'un adressé  
 au premier né *Phanès*, a tous les traits qu'on donne ailleurs à  
 l'Amour principe; l'autre adressé à l'Amour, a aussi les traits  
 qu'on donne ailleurs au premier né.

Il n'y a pas jusqu'à l'œuf, à qui l'on n'ait voulu donner  
 aussi son merveilleux. Il étoit *ὑπινεμίον*, mot que les Traduc-  
 teurs n'ont rendu que par celui de *ventosum*. Il signifie que  
 la Nuit avoit produit cet œuf d'elle-même, sans le secours  
 d'aucun autre agent (*k*); idée conforme à l'opinion de la haute  
 antiquité, qui faisoit les grands Dieux, les Dieux auteurs,  
*androgynes*, *ἀρσενοθήλεις*, *μικροπάτορες*, c'est-à-dire actifs par  
 eux-mêmes, tirant leurs productions de leur propre fonds :

*Jupiter & mas est & fœmina nescia mortis (l).*

Les traces de cette généalogie du monde se trouvent sen-  
 siblement marquées dans l'histoire des peuples, d'où sont  
 venus les Grecs. On voit dans le fragment de Sanchoniaton,  
 rapporté par Eusèbe, une substance ténébreuse, *ἀέρα ζοφώδη*,  
*χάος θολερόν*, *ἐρεβώδες*, un amas informe, dont les parties  
 sont sans contour ni configuration certaine, *ἀπειρα, μὴ*  
*ἔχοντα πέρας*. Dans cette masse ténébreuse, agit sourdement  
 une sorte d'ame ou d'esprit aveugle, qui se nomme *πόθος*,

(i) *Ferar biformis per liquidum æthera.* Hor. l. II, Od. ult.

(k) *Ὡὸν διχὰ ἔ' ὀχυρῆναι γεννημένον.* Hesych. *Ὁὸν πνι κοιμηθεῖται θεὰ τέως*  
*Νύξ ἐρεβέννη.* Hes. Theog.

(l) *Orph. Hym. Voyez Seld. de Diis Syriis, Syntag. II, c. 2.*

*desir, amour (m)*. De l'action de cet esprit qui travaille sur les élémens dans le sein des ténèbres, naît *Mot* ou *Mod*, qui est la cause productrice de tous les êtres, & qui sort de la nuit comme un feu éclatant, καὶ ἐξέλαμψε Μῶτ, ἥλιός τε καὶ σελήνη. *Mot* est-il la lumière même, en est-il le principe radical? Je n'entre point dans cette discussion, dont il me semble que la décision ne peut être tirée du texte cité; mais je vois clairement, dans cette Cosmogonie, les ténèbres, ensuite le desir, & enfin la lumière, c'est-à-dire, dans le langage de la cosmogonie fabuleuse des Grecs, la Nuit, l'Amour & les aîles dorées ou lumineuses de celui-ci, qui le portent par tout l'Univers. « La terre & la mer, ajoute l'auteur Phénicien, s'échauffent par l'air enflammé; l'éclair brille, le tonnerre éclate. A ce bruit terrible les animaux engourdis s'éveillent comme d'un profond sommeil, & commencent à se remuer sur la terre & dans les flots. » C'est ainsi qu'il indique la formation de tous les êtres par l'action du feu.

Si on dit que l'ouvrage attribué à Sanchoniaton n'est pas authentique, & qu'il porte les caractères manifestes d'un livre supposé; on répondra d'abord qu'il y a plusieurs Savans qui n'en ont pas jugé ainsi, même après avoir examiné ces prétendus caractères de supposition. On dira en second lieu que quand même cela seroit ainsi; il en résulteroit toujours que, dans le temps où cet ouvrage fut fabriqué, on croyoit que, pour lui donner un air de haute antiquité, il falloit qu'on y vît, pour principes du monde, les ténèbres & l'amour, & que l'amour formât dans le sein des ténèbres ou de la nuit, les premiers linéamens de l'organisation universelle.

Chez les Égyptiens, le mot *athyr, athur, athor* (car c'est le même mot avec des terminaisons différentes) avoit quatre significations relatives à notre objet; il signifioit *nuit, Vénus, vache* & un des mois de l'année.

*Athyr, nuit ou ténèbres*, c'étoit la signification propre &

(m) Aristophane le nomme ἔρως ποσειδῶς. Cet adjectif peut être actif aussi-bien que passif, comme quand les Latins ont dit, *penetrabile frigus; Oceano dissociabili*.

littérale du mot en Copte. Nous la lui donnons d'après

*Panth. Ægypt.*  
l. 1, c. 1, §. 7.

M. Jablonski, qui la regarde comme indubitable.

*Athyr, Vénus*, est le nom de la Nuit personnifiée. Ce nom a été donné à cette Déesse dans le grand Étymologique au mot *Athor* (n). Il y avoit en Égypte le Nome Athribites, & dans ce Nome une ville qui s'appeloit *Atharbechis*, dont *Strabon* a rendu le nom par celui de ville de Vénus, à cause du temple qui y étoit consacré à cette Déesse, ἐν δὲ αὐτῇ

*Herodot. l. II,*  
c. 41.

Ἀφροδίτης ἱερὸν ἄγρον ἱδρυται. Enfin, pour achever de prouver que l'idée de la Nuit ne répugne point à celle qu'on avoit de la Déesse dont nous parlons, *Hesychius* nous apprend qu'il y avoit en Égypte un temple de Vénus ténébreuse: Καὶ Ἀφροδίτης Σινοπίας ἱερὸν κατ' Αἴγυπτον.

Le même nom d'Athyr fut donné à la vache mystique, qui étoit le symbole vivant de la Déesse, selon la pratique usitée chez les Égyptiens: Ἀθὺρ ἢ βοῦς παρ' Αἰγυπτίοις (o). Cet animal au large ventre, offrant dans son lait une nourriture abondante & toujours prête, présentant sur la tête l'image de la Néoménie, ne figuroit pas mal la Divinité mère & nourrice de tous les êtres, laquelle se renouveloit tous les mois dans le ciel sous la figure d'un croissant.

Enfin Athyr est le nom d'un mois Égyptien, Ἀθὺρ μῆν. Ce mois, dans l'année fixe Égyptienne, répondoit à notre mois de novembre, où le Soleil s'abaissant vers le Capricorne, diminue le jour, & augmente d'autant le domaine de la nuit (p). Aussi étoit-ce le mois consacré au triomphe de cette Déesse. On promenoit un bœuf, symbole du Soleil, couvert d'un drap noir, symbole de la Nuit; & depuis le 7 jusqu'au 10, on pleuroit cette fête, qui avoit le même fond que celle d'Adonis, célébrée en Phénicie & en Assyrie.

Il résulte de ces dénominations, que les ténèbres divinisées & caractérisées par l'emblème d'une vache, étoient honorées

(n) Καὶ τὴν Ἀφροδίτην Αἰγυπτίοι καλοῦσιν αὐτῶ.

(o) *Hesych.* Ἐπ' *Strab.* Οἱ δὲ Μωμεμφίται τὴν Ἀφροδίτην τιμῶσι, ἢ πρέφεται πηλεια βοῦς ἱερῆ.

(p) Μικνωμένης τῆς νυκτὸς ἡ τοῦ φωτὸς μαραινεται ὁ κρατίζεται δύναμις. *Plutar.* de *Is.* Ἐπ' *Os.* pag. 98 Ἐπ' *seq.*



en Égypte comme un des principes universels. On les chantoit dans les cantiques sacrés; on en répétoit trois fois le nom par acclamation religieuse, comme nous l'apprend Damascius, dans son livre des *Principes*, cité dans les *Anecdotes de Volf (q)*. Telles sont les idées des Égyptiens touchant la divinité de la Nuit.

A ce principe ils en joignoient un second qu'ils nommoient *Cneph* ou *Emeph*, & dont ils faisoient l'artiste de l'Univers. Ils le peignoient, dit Eusèbe, sous la forme humaine, & faisoient sortir de sa bouche un œuf, & de cet œuf un Dieu qu'ils nommoient *Phthas*, auquel les Grecs ont substitué le Dieu du feu: *Secundus Vulcanus*, dit Cicéron, *in Nilo natus, Phthas ut Ægyptii appellant* <sup>a</sup>. Ce Dieu étoit aussi le Génie gardien, le Dieu tutélaire, *quem custodem esse Ægyptii volunt* <sup>b</sup>. Iamblique en développe la notion, en le représentant comme une cause intelligente, qui travaille avec art, & qui prend des mesures justes; & il ajoute que c'est à ce titre qu'il avoit mérité le nom de *Phthas* chez les Égyptiens, & celui de *Vulcain* chez les Grecs. C'étoit à ce même Dieu que s'adressoit la fameuse inscription du temple de Saïs, qui se terminoit par ces mots: *Le fruit que j'ai produit est devenu le Soleil (r)*. On le connoissoit aussi en Égypte sous le nom de *Neith*, à la place duquel les Grecs ont jugé à propos de mettre celui de *Minerve*, faisant d'un Dieu une Déesse, à cause de quelques attributs analogues à la maternité, & parce que, comme nous l'avons observé il y a un moment, dans la première antiquité on donnoit aux grands Dieux l'un & l'autre sexe. Mais cette Minerve, Déesse des arts & de l'industrie, n'est autre chose que cet esprit artiste, ce Vulcain organisant, qui se mêle dans toute la masse, pour y produire les formes convenables, & qui dit de lui-même, dans la même inscription, *qu'il est tout ce qui est, ce qui a été,*

*De Præp. Ev:*  
*l. III, c. 2.*

<sup>a</sup> *Lib. II, de*  
*Nat. Deor.*

<sup>b</sup> *Ibid.*

*De Myst. Æ-*  
*gypt. lib. VIII,*  
*c. 8.*

(q) Εὐεργέτης ὃν Ἀἰγυπτίοις δὴ ποί- | *Tom. III, 260. Voyez aussi Cudiv.*  
λόγοις, ὡς εἰμ, κατ' αὐτοῦς, ἢ μὲν | *p. 549.*  
μία πῶν ὅλων ἀρχὴ Σκόπος ἀγνώστον | *(r) Ὅν ἐζὼ καρπὸν ἔτεκεν ἥλιος*  
ὑμενουμένη, καὶ ταυτὸ πρὶς ἀναφανέμενον. | *ἐγένετο.*

*Et ce qui sera (f).* C'est de cette même idée de feu artiste, rendue en petit, que les Grecs ont formé dans les temps postérieurs, la fable des filets invisibles, où Vulcain emprisonne Mars & Vénus, de qui naît l'Harmonie, c'est-à-dire, les principes contraires, de l'union desquels a résulté le monde. De la même idée est venue celle des forges du même Vulcain, qui travaille les foudres de Jupiter & les armes des autres Dieux; pour faire entendre que c'est au Dieu du feu qu'appartient la force, & que c'est par lui que les plus grands principes sont en état d'exercer leur puissance; en un mot, que ce Dieu feu ou lumière est avec la nuit, la cause des causes, ou le principe radical des moyens & des fins qui remuent & qui constituent la Nature. Ainsi Vulcain ou le Feu, ou l'Amour, ou comme époux, ou comme fils, s'est joint à la Nuit primordiale ou à Vénus, pour produire tout ce qui a un caractère d'ordre, d'art & de dessein dans l'Univers.

Ces idées étoient les mêmes chez les Chaldéens, chez les Perses, chez tous les anciens peuples de l'Orient, comme on peut s'en assurer au premier coup d'œil qu'on jettera sur leur histoire, & comme nous l'avons montré dans le premier & le second de ces Mémoires sur le Principe actif.

Arrêtons-nous devant ces idées, pour considérer ce qu'elles devoient produire dans l'esprit & dans l'imagination de ceux qui en étoient prévenus.

Dès que le partage de l'étendue universelle s'étoit fait dans l'origine des choses, entre la nuit primitive & la lumière, & que celle-ci étoit née de l'autre par une sorte de génération & d'accroissement gradué, il fut nécessaire de concevoir au centre de la nuit, un commencement de lumière, comme une espèce de foyer primordial. Ce foyer augmentant le volume de la substance par l'attraction successive de tout ce qui lui étoit homogène dans la masse informe, dut s'accroître au point de repousser les ténèbres en tout sens, à des distances proportionnées à sa force, & de former dans le centre même

(f) Τα ὄντα ἢ τὰ ἐσόμενα, ἢ τὰ γεγονότα ἐγώ εἰμι. Voyez Jablonski, l. 1, c. 3, §. 10 *Et* 11.

de la nuit, un empire lumineux dont les limites sphériques fussent tracées dans cette surface concave & azurée qu'on appelle le ciel. Cette conséquence nécessaire paroît une rêverie.

C'est pourtant de cette rêverie que vint aux Égyptiens & par eux à Pythagore, à Philolaüs & à d'autres, la pensée de placer le Soleil au centre du monde. Car ce ne fut point par les observations astronomiques, ni par l'étude des phénomènes, mais par des traits d'imagination qu'ils parvinrent à cette vérité, qui n'en fut pas une pour eux (t). C'étoit parce qu'il convenoit à l'astre, roi du monde, d'être au milieu de son empire (u), & d'y être en repos, tandis que ses sujets seroient en mouvement. C'étoit parce que l'œil du monde, la garde de Jupiter, Διὸς φυλακὴ, devoit être placée à des distances égales des limites. C'étoit parce que l'autel où brûloit l'encens de l'Univers, devoit être placé au milieu du temple. Enfin l'idée de l'unité de Dieu, qui, malgré le polythéisme populaire, s'est toujours conservée dans les têtes sensées, alloit d'elle-même avec l'idée de centre. Ces brillantes comparaisons étoient la preuve suffisante d'un système qui contredisoit formellement les sens, c'est-à-dire l'autorité contre laquelle ce n'est pas trop d'employer les plus rigoureuses démonstrations.

Ce fut de ce même songe que naquirent chez les Perses, les combats d'Oromaze, Dieu de la lumière, contre Ari-mane, Dieu des ténèbres. La fable dit qu'Oromaze se fit trois fois plus grand qu'il n'étoit auparavant, désignant sans doute par ce triple accroissement, l'effort de l'essence lumineuse, rassemblée au centre, & se dilatant par degrés aux dépens de la nuit, jusqu'à la sphère des étoiles, & au-delà. La même fable ajoute qu'ayant fait vingt-quatre autres Dieux, Oromaze les mit dans cet œuf mystique, l'emblème du monde, dont il est parlé dans toutes les mythologies; emblème qui eût été évidemment mal choisi, s'il n'étoit né de la tradition, qui plaçoit la lumière,

(t) Οὐ πρὸς τὰ φαινόμενα πρὸς λόγους ἢ τὰς αἰτίας ζητοῦντες, ἀλλὰ πρὸς πᾶς δόξαν ἢ λόγους αὐτῶν τὰ φαινόμενα προσέλκοντες, ἢ πειρώμενοι συγκοσμεῖν. *Arist. de Caelo, l. IV, cap. 3.*

(u) Τὴν μέγαν χώραν ἢ κυρωτέ-  
την τῆς Κρείττονι. *Plut. Numa.*

ou le soleil, au centre du monde, comme le jaune est au centre de l'œuf, & qui répandoit autour du Soleil l'éther transparent, comme cette liqueur crySTALLINE qui est répandue autour de la pomme de l'œuf, & qui la tient en équilibre.

Enfin ce fut par une suite de la même idée que Numa éleva dans Rome un temple de figure ronde au Feu sacré, sous la protection duquel il mettoit cette ville; afin que ce Dieu fût placé dans le centre de l'empire naissant, de la même manière qu'il l'étoit dans le centre du monde. Mais n'appayons pas trop sur des conséquences qui, quoique justes, ne peuvent guère paroître telles à ceux qui sont, comme nous le sommes, prévenus d'autres idées.

*Plut. Vie de  
Numa.*

Ce feu primordial, qui s'alluma au sein de la Nuit, fut nommé *Vulcain* par les Grecs, & quelquefois *Amour* ou *Desir*. On demandera pourquoi cette dernière dénomination lui fut donnée, & quelle ressemblance il peut y avoir entre l'amour & le principe qui organise l'Univers.

On pourroit se dispenser de répondre à cette question, parce que c'est un fait qui n'en seroit pas moins vrai, quand on n'en sauroit pas la raison. Mais n'y en eût-il aucune solide, la moindre analogie dans les mots ou dans les idées, auroit suffi à des Grecs pour user d'un terme emprunté.

L'idée du Feu principe est venue d'Orient en Grèce. En Orient, *Our* ou *Or* signifie le feu ou la lumière, qui est le symbole de Dieu. Chez les Égyptiens, *Hor* ou *Horus* signifioit ordinairement le Soleil. Les Grecs désignant l'amour par le mot *Eros*, il ne leur en falloit pas davantage pour mêler la notion du mot oriental avec celle du mot de leur langue (x). On fait que c'est ce mélange des notions, fait le plus souvent au gré du caprice & du hasard, qui a produit la plupart des fables Grecques. Que devoit-il arriver, quand les notions se prêtoient d'elles-mêmes au mélange par un certain fond d'analogie? Or le feu principe & l'amour étoient

(x) Je ne prétends point ici donner l'étymologie du mot *ἔρως*, quoiqu'il soit analogue par le sens & par le son avec *horos*, & que les Grecs, dans des temps plus modernes, aient fait *herodes* du mot *orodes*.



dans le cas. Cette voix touchante, qui appelle dans toute la Nature, & à qui une autre voix répond, étoit assez aisée à entendre pour conduire du Moral au Physique, des esprits vifs, exercés en ce genre de transitions. L'amour est un feu, c'est une des plus vieilles métaphores du style figuré: on l'armoît d'un flambeau. D'un autre côté, le feu est le grand ressort de l'Univers: c'est la plus ancienne de toutes les idées philosophiques. Dans les temps d'une philosophie plus éclairée, Empédocle a dit que l'Amour & la Haine étoient les principes du monde, parce que l'Amour unit les élémens qui se conviennent, & que la Haine sépare ceux qui ne se conviennent pas. Aristote a même observé que la haine n'étoit qu'une autre manière d'envisager l'amour, qui sépare souvent, tandis que la haine unit (*γ*); ce qui réduit les deux principes à un seul sous deux faces, parce que la haine du mauvais n'est que le revers de l'amour du bon (*ζ*).

Ce premier pas fait dans la Cosmogonie, l'idée se développa bien-tôt. Les développemens la justifiaient de plus en plus, le mot *Amour*, appliqué au principe général d'activité, cessa d'être une expression métaphorique, & devint un nom propre. Il fut dans le monde physique une cause plus active & plus

(*γ*) Ποταρχοῦ δὲ ἡ μὲν φιλία ἀσ-  
κρίνει, τὸ δὲ νεῖκος συγκρίνει. *Met.* I,  
c. 11. 4.

(*ζ*) On pourroit, par cette voie, concilier Hésiode avec lui-même & avec les Orphiques: il dit dans ses *Œuvres & ses Jours*, que la Nuit mit au monde la Discorde; & dans la Théogonie, il dit que l'Amour fut un des premiers Dieux auteurs du monde, & que la Nuit produisit, avec le concours de l'Érèbe, l'Éther & le Jour. Cette espèce de contradiction s'explique, quand on fait que le jour, le feu, l'amour, sont une même chose, qu'on peut l'envisager sous l'idée de *Discorde*, quand on l'oppose à la Nuit: car c'est cette Discorde, principe du monde, qui

marche sur la Terre, & dont la tête est dans les cieux. « Heraclitus, dit  
» Plutarque traduit par Amiot, tout  
» ouvertement appelle la Guerre,  
» père, roi, maître & seigneur de  
» tout le monde, & dit qu'Homère,  
» quand il prioit,

» *Puisse périr au ciel & en la terre*

» *Et entre Dieux & entre hommes la guerre.*

» Ne se donnoit pas de garde qu'il  
» maudissoit la génération & pro-  
» duction de toutes choses qui sont  
» venues en êtres par combat & con-  
» trariété de passions. » *Trait. d'Of.*  
» I.

On voit, par cet exemple, que l'analogie, quand on s'y livre trop, mène l'esprit d'une extrémité à l'autre.

puissante qu'il ne l'étoit dans le monde moral. Il fut le Dieu organisant, animant tout ce qui se meut, donnant la forme & la vie à tout ce qui respire. Son enfance perpétuelle fut le symbole de la jeunesse du monde, qu'il entretient par sa chaleur active, toujours ancienne & toujours nouvelle. Il avoit été chanté avec ces attributs par les plus anciens Poètes ; il l'a été encore par les plus modernes :

*Quòd mundus stabili fide  
Concordes variat vices ;  
Quòd pignantia semina  
Fædus perpetuum tenent ,  
Quod Phæbus roscum diem  
Curru provelit aureo . . . .  
Hanc rerum seriem ligat  
Terras & pelagus regens ,  
Et cælo imperitans , Amor...  
Hic si fræna remisertit ,  
Quidquid nunc amat invicem  
Bellum continuò geret...  
O felix hominum genus ,  
Si vestros animos amor  
Quo cælum regitur , regat.*

*Boët. de Consol.  
l. II, Met. 8.*

Quand l'Amour, fils de la Vénus de Chypre, fut devenu l'enfant de la Nuit, pour être, à ce titre, le père de l'Univers, il fallut qu'à son tour la Nuit prît le nom de Vénus, pour être mère de l'Amour. Nous avons vû chez les Égyptiens Athyr se changer en Vénus. L'auteur des Hymnes sous le nom d'Orphée, nous apprend que les Grecs avoient imité les Égyptiens : *Mère des Dieux & des hommes*, dit-il dans l'Hymne à la Nuit, *Nuit sacrée, qui portes aussi le nom de Cypris, c'est toi que je vais chanter, Déesse, dont la substance azurée brille de mille feux étincelans, &c.*

Cependant, pour éviter la confusion dans le langage & dans les idées, on donna à l'Amour, auteur du monde, le nom d'*Amour céleste*, & à la Nuit sa mère, celui de *Vénus Uranie*, afin de la distinguer de celle qu'on adoroit dans l'isle de Chypre. On ne s'en tint pas là.

Comme, en parlant de l'idée que nous avons donnée de la Nuit primitive, mère féconde de tous les êtres, son activité s'étendoit sur tout, *Quæ Dea ad res omnes veniret*, disoient les Latins, *Vencrem nostri nominarunt*; on lui donna les noms de toutes les autres Déeses, dont effectivement elle remplissoit les fonctions: «Reine du Ciel, s'écrie Apulée, ou, si vous l'aimez mieux, puissante Cérès, qui nous avez montré l'usage « d'une nourriture qui a humanisé nos mœurs.... ou, céleste « Vénus qui, dans la naissance du monde, avez inspiré aux « élémens ce souffle de fécondité qui a produit les espèces, & « qui les conserve.... ou encore, redoutable Proserpine, dont « les feux humides gradués par les diverses oppositions du « Soleil, nourrissent les germes de la Nature: *Udis ignibus nutrien* « *lata semina, & solis ambagibus dispensans incerta lumina.*» *Métam. XI.*

Mais la Déesse n'est pas encore satisfaite de toutes ces qualités. Elle en prend elle-même de plus sublimes dans la réponse favorable qu'elle fait à celui qui l'invoque: «Touchée de tes larmes, la Nature, qui est la mère commune de tous les êtres, la maîtresse de tous les élémens, la production initiale des siècles, la plus grande des Divinités, la Reine des Manes, enfin la forme uniforme des Déeses & des Dieux ... a daigné entendre ta voix: *En assum tibi.*» « *Seculorum* « *progenies ini-* « *tialis.*

C'est cette même essence qui fut adorée dans la suite à Pessinunte sous le titre de Mère universelle, *Magna mater*, embrassant dans son vaste giron cent neveux, tous habitans des cieux. Elle fut la même que Junon ou l'air, épouse du Dieu de l'Olympe, à laquelle on a donné le nom de Lucine, parce qu'elle prétendoit à la formation & à la naissance de tout ce qui respire. Enfin elle fut la même que la Lune, parce que celle-ci, brillant dans le ciel en l'absence du Soleil, parut exercer les droits de cette Nuit primordiale qui régnoit

dans l'espace. On se plut à imaginer qu'elle se promenoit dans son empire ténébreux sur un char d'argent, avec un cortège d'étoiles, ἄσπερες ἐνὶ ἑλίοιο καὶ τ' ἀντιγὰ Νυκτὸς ὁπαδοί.  
*Theocr.*

L'Amour céleste n'eut pas moins de noms chez les Nations que sa mère Vénus Uranie. Il fut, chez les Perses, Oromaze & Mithras ; chez les Phrygiens, Thammuz & Adonis ; chez les Égyptiens, Osiris, Orcus, Hercule, Harpocrate, selon les positions du Soleil dans le zodiaque, & selon ses rapports avec l'année civile & les travaux de la campagne.

Il eut de même chez les Grecs des noms relatifs à ces idées ; mais le sens de ces noms s'étant obscurci peu à peu dans un pays où les idées n'avoient plus les mêmes applications ni les mêmes monumens, il s'effaça entièrement par les additions étrangères dont les idées furent surchargées. Orcus qui désignoit le Soleil sous l'hémisphère, fut Pluton, monarque des Ombres. Les douze travaux d'Hercule, qui étoient les douze signes parcourus, furent douze combats ou efforts, empruntés de l'histoire d'un héros. Le Soleil, plus lent à reparoître dans les jours d'hiver, fut Vulcain boiteux. En été, on lui fit forger des tonnerres & des foudres. Toutes les autres idées Égyptiennes, transplantées dans le sol de la Grèce, eurent le même sort.

Ces égaremens de l'imagination ont quelque chose qui nous paroît singulier ; cependant ils étoient naturels dans une matière telle que celle-ci. L'esprit humain ayant perdu de vûe la notion d'un Dieu purement intelligible, qui paroïssoit trop haute à atteindre, & trop pénible à conserver, chercha, dans son inquiétude, à se reposer sur des images. Il se représenta d'abord des ténèbres immenses, ensuite de la lumière au milieu de ces ténèbres ; puis chargeant ces deux notions d'idées accesssoires, leur donnant des contours conformes à ses goûts & à son penchant pour les choses sensibles, il en fit deux Divinités primitives, qu'il ne put manquer de confondre aussi-tôt avec le Soleil & la Lune, qui présidoient l'un au jour & l'autre à la nuit. Ces deux astres ayant pris autant de noms & de caractères qu'on leur supposoit de vertus, & autant



autant de visages & de formes qu'ils avoient de noms; la chose alla si loin, que l'essence même de ces premiers Dieux se perdit presque entièrement dans les sous-divisions & les dégradations qui en furent faites à l'infini, & qui ayant amené la lassitude & le dégoût, conduisirent enfin l'esprit à de nouvelles pensées.

Il vint un instant où le genre humain s'aperçut qu'il y avoit des élémens dans la Nature, c'est-à-dire, des corps de différentes espèces, qui pouvoient servir de principes matériels; & dans ces élémens, des qualités actives, qui pouvoient être causes des mouvemens & des positions des Êtres dans l'Univers. Aussi-tôt il se fit une révolution dans les idées. On fut étonné que l'enthousiasme, malgré la réclamation des sens, eût pû amener des hommes raisonnables au point de mettre le Feu au centre. On retourna le plan. La Nuit & la Lumière, toujours employées comme principes, eurent dans la sphère du monde des places toutes différentes de celles qu'on leur avoit données d'abord. On obligea Vulcain de quitter son trône central, & d'aller se répandre, comme une mer enflammée, *coronam igneam*, autour de la circonférence. La Nuit, de son côté, descendit de la circonférence, & vint se placer dans le monde sublunaire, qui fut nommé par cette raison la région de la mort & des ténèbres. Elle devint en quelque sorte l'œuf de la Lumière, comme la Lumière avoit été l'œuf de la Nuit. Retour singulier!

Les premiers hommes avoient formé les sphères célestes par un effort centrifuge (si pourtant il est permis d'user d'un terme si nouveau dans une matière si ancienne) qui écartoit la nuit profonde pour faire place à la lumière naissante.

Ceux qui vinrent après, partirent d'une force centripète. Comme ils avoient remarqué que, dans une eau trouble, le limon se dépose au fond du vase plus ou moins bas, en raison de la pesanteur des parties qui se précipitent: ils imaginèrent que de même dans le chaos, les matières grossières s'abaissant, avoient formé des couches sphériques plus ou moins voisines du centre, selon leurs degrés de pesanteur & de grossièreté.

*Diod. Sic. l. 1,  
c. 10, p. 18.*

& que la matière subtile ayant pris une route opposée, avoit rempli tout le monde supérieur.

Ainsi l'esprit humain, toujours dupe de l'imagination, lors même qu'il croyoit en triompher, s'éleva du centre de la terre au dessus des eaux; de-là dans l'air, & de l'air dans la région du feu, passant toujours d'une sphère plus matérielle & plus lourde, à une sphère plus subtile & plus légère, jusqu'à ce qu'enfin il s'élança dans une région toute divine & toute incorruptible; parce qu'elle étoit remplie d'une substance inaltérable, qui a été la matière des corps célestes, & même des esprits qui les animent. Cette substance fut nommée *Éther*.

Que le Feu céleste, l'essence lumineuse & immortelle, en un mot l'Éther, ait été mis à la circonférence du monde, où étoit auparavant la Nuit, cela n'est pas étonnant pour quiconque sait que le goût des Philosophes est de placer les systèmes nouveaux dans les extrémités opposées aux systèmes anciens. Mais ce qui pourroit le paroître, seroit que la Lumière même eût pris le nom de la Nuit. C'est cependant une conjecture qu'il seroit aisé de revêtir de quelque vrai-semblance, si on vouloit l'entreprendre.

Car pourquoi le nom d'Éther ne seroit-il pas venu de celui d'Athyr, dont nous avons parlé au commencement de ce Mémoire? C'est un mot très-ancien. Seroit-ce le seul nom Grec qui auroit été tiré de la langue des Égyptiens. On sait que, dans les étymologies orientales, il ne faut considérer que les consonnes, qui seules sont fixes dans les mots. Or Éther & Athyr ont les mêmes consonnes. Cette origine fera-t-elle moins naturelle que celle d'*αἰὲρ*, toujours courir, ou *ἀστὴρ*, briller, deux verbes qui, quoi qu'en aient dit les deux plus fameux des philosophes Grecs, ne peuvent produire *Æther*, ni par l'analogie de la langue, qui demanderoit qu'on dit *Æthon*, ni par l'analogie de la chose, l'éther ne paroissant ni courir dans le ciel, ni briller. *Αἰθερία*, qui certainement a la même origine qu'*éther*, signifie quelquefois l'air de la nuit. Hippocrate emploie *αἰθεράω*, pour dire exposer quelque chose au serain de la nuit. Il y a dans Cedrenus un

passage tiré d'une Cosmogonie ancienne, attribuée à Orphée, où la Lumière est mise en opposition avec l'Éther (a).

Enfin l'Éther a, dans les systèmes des philosophes Grecs, tous les caractères de l'Athyr ou de la Vénus Uranie des Égyptiens.

Athyr, chez les Égyptiens, étoit, comme l'éther chez les Grecs, ce fond couleur de nuit, qui forme ce qu'on appelle la voûte du ciel, sous laquelle les astres font leur révolution.

L'Éther étoit aussi, comme Athyr, une Divinité céleste, qui tenoit entre ses bras, ou qui renfermoit en son sein le monde entier: σπίγι'ων παρὶ κύκλον ἅπαντα<sup>a</sup>.

*Vides sublime fufum, immoderatum Æthera,*

*Qui tenero terram circumiectu amplectitur:*

*Hunc summum habeto divûm<sup>b</sup>.*

<sup>a</sup> Emped. cité  
par S.<sup>t</sup> Clément  
d'Alex. p. 415.

<sup>b</sup> Cicer. de Nat.  
Deor. l. II. 25.

Athyr étoit la Nuit universelle, d'où étoient sortis les hommes & les Dieux, & dans le sein de laquelle retournoient tous les êtres animés, quand ils cessoient d'avoir une existence propre. On dit encore *rentrer dans la nuit éternelle*. L'Éther étoit de même le père tout-puissant, *pater omnipotens Æther*. C'étoit lui qui étoit le commencement & la fin de toutes choses; c'étoit en lui que les âmes rentroient par la résurrection qui se faisoit après la mort (b).

Du sein d'Athyr étoit sorti le Premier-né, l'Amour aux aîles dorées, qui avoit échauffé & vivifié tout l'Univers. De la substance de l'Éther, avoit été formé le Dieu de la lumière, dont les rayons dorés, répandus dans l'espace, avoient animé & fécondé tous les élémens, & produit tous les germes.

Enfin dans le fragment d'un dialogue entre Jupiter & la Nuit, que nous a conservé Proclus, les lieux de l'espace se trouvent tellement distribués, que la Nuit n'a d'autre demeure

(a) Ἐφεσπε δὲ ὅπ' τὸ φῶς ῥῆξαν τ' αἰθέρα, ἐφώπεσεν τὴν κτίσιν.

(b) . . . . . Ο' Νοῦς

τῶν καθ'αυτὸν ζῆ μὲν οὐ, γινώμην δὲ ἔχει

Ἀθάνατον, εἰς ἀθάνατον αἰθερ' ἐμπεσόν. Eurip. Hel. v. 1020.

que celle qui est attribuée à l'Éther: « Nourrice suprême des » Dieux, dit Jupiter, Nuit immortelle, faites-moi part de vos » pensées sur la manière de conformer les Dieux, & de faire » en sorte que tous ne soient qu'un, & que cependant chacun d'eux soit un Dieu séparé. » La Nuit répond: « Jetez l'éther » à la circonférence du globe universel, & placez dans le milieu » le ciel, & dans le ciel, la terre, la mer, & tous les astres qui couronnent le ciel. » Si le ciel est au milieu de l'éther, & que dans le ciel soient renfermés tous les astres qui produisent la lumière, il est évident qu'il ne restoit à la Nuit d'autre demeure ou d'autre empire, que dans les lieux mêmes qu'occuperait l'Éther.

Je pourrais ajouter encore d'autres preuves: mais c'en est assez, & peut-être trop sur cette partie la plus ingrate du sujet que j'ai entrepris d'éclaircir. Je l'ai parcouru à la hâte, & comme en fuyant, parce qu'il n'étoit guère possible de s'arrêter sur une terre si mouvante, & qu'il seroit ridicule de vouloir bâtir sur des idées, qui avoient à peine quelque consistance dans l'esprit de ceux qui les ont créées.





S U I T E D U  
T R A I T É H I S T O R I Q U E  
D E  
L A R E L I G I O N D E S P E R S E S ,

Par M. l'Abbé FOUCHER.

S E C O N D E É P O Q U E.

*Depuis le règne de Darius fils d'Hystaspe, jusqu'à  
la conquête de la Perse par les Sarazins.*

P R E M I E R M É M O I R E

*Sur la personne de Zoroastre.*

J'AI supposé jusqu'ici que le Zoroastre à qui la Religion des Perses doit son établissement ou sa perfection, n'a paru que sous le règne de Darius fils d'Hystaspe. Je croyois cette hypothèse de M. Hyde assez spécieuse pour l'adopter par provision; & je l'adopterois encore, si je pouvois m'en dissimuler les défauts essentiels. Sans la rejeter absolument, tâchons de la rectifier.

21 Janvier  
1755.

J'entreprends peut-être un ouvrage au dessus de mes forces. De tous les points de l'Histoire ancienne, il n'en est aucun qui soit plus obscur & plus embarrassé. Puis-je me flatter de débrouiller ce chaos? de concilier des autorités qui paroissent se contredire? de proposer un système qui n'ait pas les inconvéniens de ceux que l'on connoît déjà? Essayons néanmoins: quand je ne ferois qu'ouvrir une nouvelle route vers le vrai, je ne croirois pas avoir tout-à-fait perdu ma peine.

Il est étrange que le plus célèbre personnage de l'Orient nous soit si peu connu. Les Anciens en parlent beaucoup, & toujours avec une espèce d'enthousiasme. Mais en quel

temps a vécu cet homme singulier ? sous quel Roi ? quelles sont les actions de sa vie ? A ces questions, les écrivains de l'Antiquité ne répondent rien de satisfaisant.

<sup>a</sup> *Endoxe, Hermodore, Platon, Aristote, & μαιζωδῶ, Hermippos & autres.*

<sup>b</sup> *V. Diogen. Laërt. in Proam. & Plin. l. XXX, c. 1.*

<sup>c</sup> *Justin. l. 1.*

<sup>d</sup> *V. Diogen. Laërt. in Proam.*

<sup>e</sup> *Arnob. l. 1.*

La plupart d'entre eux <sup>a</sup> placent Zoroastre cinq ou six mille ans avant la naissance de Platon, ou même avant la guerre de Troie <sup>b</sup>. D'autres, pour se rapprocher du vraisemblable, changent les milliers en centaines. Quelques-uns <sup>c</sup> en font un Roi de Bactriane, contemporain de Ninus. Xanthus <sup>d</sup> de Lydie le fait vivre six cens ans avant l'expédition de Xerxès. Arnobe <sup>e</sup> le dit ami de Cyrus. D'autres le placent encore plus bas. A laquelle de ces opinions donnera-t-on la préférence ? Plus on multiplie les citations, & plus on fournit de raisons de douter.

*V. Hyd. Rel. vet. Pers. Pocock. specim. Histor. Arab. d'Herbelot, Bibl. Orient.*

Les Savans qui, dans la fin du dernier siècle, s'appliquèrent avec tant de succès à la littérature Orientale, crurent trouver dans les auteurs Arabes & Persans, la véritable histoire de Zoroastre. En effet, sa mémoire a toujours été vivante dans les contrées qui furent le théâtre de ses actions. Une secte connue se fait encore gloire de l'honorer comme son Prophète. Les Persans mêmes qui se sont livrés au Musulmanisme, croient devoir le respecter ; & leurs écrivains en vers & en prose célèbrent à l'envi ses aventures.

M. Hyde, puisant dans une source qui paroît si pure, décide, en insultant à l'ignorance des Grecs, que jamais il n'exista d'autre Zoroastre que le *Zerdusht* reconnu par les Persans ; que l'histoire détaillée que nous lisons dans leurs livres, est la seule digne de foi ; & que ce Zerdusht n'a paru dans le monde que sous le règne de Darius fils d'Hystaspes.

Cependant cette histoire même nous jette dans de nouvelles perplexités. Elle ne présente à la première vûe qu'un tissu de fables incroyables. Ce qu'elle nous raconte des rois *Gushtasp* & *Lohorasp*, ne paroît avoir aucun rapport avec ce que la bonne Antiquité nous apprend des Monarques de la haute Asie. On se trouve, pour ainsi dire, transporté dans des régions inconnues. Enfin, après avoir payé le tribut d'applaudissement qu'on doit à tout ce qui porte l'apparence

d'une découverte, on est tenté, par réflexion, de reléguer cette histoire dans la classe des romans, dont les Arabes ont été de tout temps d'inépuissables fabricateurs.

Rebuté par des obstacles qui me paroissent insurmontables, je desespérois presque de trouver rien de certain touchant le personnage qui m'occupe, lorsque réfléchissant sur un passage de Pline l'ancien, je me flattai d'y voir le dénouement de la question, & d'y découvrir le germe d'un système lumineux, propre à concilier l'histoire Persanne & l'histoire Grecque, & même à rendre raison des méprises où l'on est tombé par rapport à Zoroastre.

Ce judicieux écrivain traitant de la Magie, commence par *L. XXX, c. 1.* reconnoître avec Aristote & Hermippus, que Zoroastre est l'inventeur de cette science, & qu'on l'a puisée dans ses écrits. Mais comme ces auteurs plaçoient Zoroastre cinq ou six mille ans avant la guerre de Troie, Pline se récrie modestement sur cette antiquité fabuleuse: *Mirum hoc imprimis, dit-il, durasse memoriam artemque tam longo ævo, commentariis non intercedentibus; præterea nec claris nec continuis successionebus custoditam.*

Ce raisonnement péremptoire conduit Pline à chercher à ces livres un auteur plus certain. Il remarque que les Grecs dûrent la première connoissance de la Magie aux entretiens qu'ils eurent avec Hostanès, lequel, en qualité d'Archimage, accompagna Xerxès dans son expédition: *Xerxem regem Persarum, bello quod is Græciæ intulit, comitatus; & qu'ils reçurent les leçons de cet étranger avec une avidité qui tenoit de la fureur: Hic maximè Hostanes ad rabiem, non aviditatem modò scientiæ ejus, Græcorum populos egit.*

Pline ajoute que les auteurs les plus exacts placent immédiatement avant cet Hostanès, un autre Zoroastre différent de l'ancien: *Diligentiores ante hunc ponunt Zoroastrem alium Proconesum; & que c'est à ce second Zoroastre qu'il faut attribuer les livres de Magie qu'Hostanès enseignoit aux Grecs.*

Je n'examine point ici quelle étoit cette Magie dont la Grèce faisoit tant d'estime. Je me borne à développer ce que Pline pensoit de la personne de Zoroastre.

Ce savant homme nous apprend 1.<sup>o</sup> que la plupart des Anciens étoient fort superficiels sur ce qui concerne le Docteur de la Perse; qu'ils n'en parloient que sur des bruits populaires; que par une suite de leur inattention, ils ne s'occupoient que du premier Zoroastre; ou plutôt, que trompés par l'identité de nom & de ministère, ils confondoient les deux Zoroastres, & donnoient à l'ancien les caractères qui ne convenoient qu'au moderne. On peut donc, sous la garantie d'un auteur aussi grave, ne pas déférer aveuglément à ce que des écrivains, fort anciens & fort respectables d'ailleurs, nous disent de Zoroastre, & prendre la liberté de relever leurs erreurs & leurs méprises.

Pline nous apprend, en second lieu, que les auteurs les plus exacts, sans nier l'existence d'un ancien Zoroastre, en plaçoient un autre avant l'Archimage Hostanès, & par conséquent sous le règne de Darius fils d'Hystaspe. Nous n'avons plus ces auteurs exacts; mais nous ne pouvons douter que Pline ne les eût sous les yeux, & nous savons qu'il étoit capable d'en juger.

Il résulte de ces deux observations, qu'en suivant la pensée de Pline, il faut distinguer deux Zoroastres, savoir, l'ancien ou le grand Zoroastre, célèbre dans l'Univers, celui que les Perses révéroient comme leur Prophète, dont ils racontoient les prodiges, les extases, les révélations; & le second Zoroastre moins connu que l'ancien, puisque la plupart des Grecs ne l'avoient pas aperçu dans l'histoire de Perse. Ce second Zoroastre étoit donc, selon Pline, un Philosophe plus recommandable par sa science que par l'éclat de ses actions: c'étoit un Archimage ordinaire, qu'on ne distingua des autres Archimages que par la perfection qu'il sut donner à la Religion de son pays, & qui sans doute dut à son zèle pour l'ancien Zoroastre, d'être décoré de son nom, & de partager avec lui l'honneur de donner des loix religieuses à sa patrie.

Telle est l'hypothèse de Pline, que je crois devoir embrasser après un mur examen; & c'est à l'établir que je consacre ce Mémoire. Mais mon dessein n'est pas aussi borné qu'il le paroît d'abord. Les Savans admettent volontiers plusieurs Zoroastres, ainsi que plusieurs Hercules & plusieurs Bacchus.

C'est



C'est une solution commode pour se tirer d'embarras. Mais il s'agiroit de découvrir dans l'Histoire ces divers Zoroastres, d'en fixer l'époque, d'indiquer les Rois sous lesquels ils ont vécu, de développer les caractères propres à chacun de ces personnages, d'en montrer enfin les rapports & les différences. C'est la tâche que j'ose m'imposer: on jugera du succès. Je rechercherai d'abord quel étoit le premier Zoroastre que Pline laisse dans les ténèbres d'une antiquité indéfinie. Je prouverai dans la seconde partie de ce Mémoire, que cet auteur ne s'est point trompé en plaçant un second Zoroastre sous le règne de Darius père de Xerxès; & je tâcherai de faire connoître cet Archimage, dont la vie, comme plus moderne, doit être aussi plus intéressante.

Au reste, on ne doit pas être surpris que plusieurs hommes célèbres aient porté le nom de Zoroastre. J'avertis, en passant, que les Grecs prononçoient ainsi le nom oriental *Zerdusht*, *Zeratusht* ou *Zaratushtira*. Quoique les Savans ne s'accordent pas sur l'étymologie de ce mot, ils conviennent cependant que c'étoit moins un nom propre qu'un nom appellatif & de dignité (a). Or, selon l'interprétation la plus autorisée, *Zerdusht* signifie *ami du feu*; & c'est le sens que lui donnent les Ghèbres des Indes, au rapport de Henri Lord. On appeloit donc *amis du feu* par excellence, ces hommes extraordinaires, que l'on croyoit inspirés par le feu; & l'habitude que l'on avoit prise de les désigner toujours par ce nom d'honneur, avoit fait perdre la mémoire de celui qu'ils portoient auparavant (b).

(a) Plusieurs Savans ignorant le vrai nom du Docteur de la Perse, en ont cherché le sens dans le mot *Ζωροάστρης*. C'étoit prendre une peine fort inutile. *Ζωροάστρης* n'est pas un mot grec, mais un mot grécisé.

(b) Un Mage traduit, il y a quelques siècles, en Persan moderne, un livre écrit dans l'ancienne langue des Perses, intitulé, *Zeratusht-Nameh*, c'est-à-dire, histoire de *Zerdusht*, & mérita par cette traduction

d'être nommé *Zeratusht-Behram*.

Un peu plus de vénération pour ce Mage, en auroit fait un nouveau *Zerdusht*, que, peut-être au bout de quelque temps, on n'auroit plus distingué des anciens. M. Hyde avoit en sa possession un exemplaire du *Zeratusht-Nameh*, en Persan. Il en a traduit le sommaire des chapitres. Il seroit à souhaiter qu'il nous l'eût donné en entier. *V. Rel. vet. Pers. c. XXIV.*

Stanley, *Philos. Orient.*

Brucker, *Hist. Philos. t. 1.*

Bayle, *art. Zoroastre, &c.*

*Hist. des Baniens, & Traité de la Relig. des Persans.*

La nature de la religion des Perfes sembleroit même exiger un grand nombre de *Zerdusht*. Placée entre l'idolatrie & la véritable Religion, elle tenoit un milieu glissant pour le peuple. Comment les Perfes auroient-ils pû se roidir contre l'exemple des autres Nations, & persévérer pendant une longue suite de siècles dans une Théologie abstraite & sérieuse, s'ils n'eussent été soutenus de temps en temps par l'autorité de quelques hommes singuliers, de quelques *amis du Feu*, qui, moitié par adresse, moitié par enthousiasme, en imposeroient à la multitude, & se faisoient écouter comme des envoyés du Ciel?

Mais laissons dans leur obscurité les trop anciens *Zerdusht*, dont on ne peut que soupçonner l'existence. Je m'arrête aux deux derniers, les seuls que l'histoire nous fasse connoître distinctement.

## P R E M I È R E P A R T I E.

### *L'ancien Zoroastre.*

**J**E conviens, avec M. Hyde, qu'un Zoroastre ou *Zerdusht* parut sous le règne de Darius fils d'Hystaspe: je le prouverai dans la suite. Mais ce Zoroastre est-il le seul? est-il même le plus célèbre Zoroastre? M. Hyde le prétend; & c'est cette hypothèse exclusive que je vais réfuter. Le docte Anglois avoue, sans détour, qu'il a tous les Anciens contre lui. Mais il croit leur ôter toute autorité, en leur opposant les traditions orientales, qu'il entend à sa manière, & que, selon moi, il entend fort mal.

*Hist. des Juifs,  
2.<sup>e</sup> Part. l. IV.*

M. Prideaux, en adoptant le système de son compatriote, n'avoit garde d'adopter son mépris pour les Anciens. Cet ingénieux Historien rassemble avec art ce que plusieurs d'entre eux ont dit du Zoroastre moderne; & supposant qu'ils étoient en contradiction avec les écrivains qui font remonter plus haut le siècle du docteur de la Perse, il se croit en droit, dans ce conflit d'opinions, de choisir celle qui lui plaît davantage, & se décide par l'autorité des Orientaux.

Mais l'illusion est manifeste. Les Anciens, qui reconnoissoient

un Zoroastre sous le règne de Darius, assùrent en même temps qu'un autre plus célèbre l'avoit précédé. En attendant que je le prouve, Pline nous servira de garant pour tous. S'il admet un Zoroastre immédiatement avant le règne de Xerxès, c'est un autre Zoroastre, *alium Zoroastrem*. Ce n'est pas le grand, le célèbre Zoroastre; c'est un Zoroastre moins fameux, qui n'étoit connu que des auteurs les plus exacts, *diligentiores*. Ceux-ci se réunissent donc aux autres pour constater l'existence du grand Zoroastre antérieurement au siècle de Darius.

Je fais que la plupart des Anciens outroient l'antiquité du premier Zoroastre. Aussi je ne les propose point pour guides dans la fixation du temps où ce personnage a vécu. Les Grecs ne se piquoient pas d'exactitude chronologique par rapport aux siècles reculés. Mais cette antiquité, toute ridicule qu'elle est, montre à quel point ils étoient éloignés de regarder le grand Zoroastre comme contemporain de Darius.

S'il avoit paru sous ce Prince, les Grecs auroient-ils pû l'ignorer, eux à qui la vie de ce Monarque étoit si connue? Le rôle que le grand Zoroastre joua dans l'Orient, fut si frappant; la révolution qu'il y causa fut si mémorable, qu'il est impossible que les Anciens n'eussent aperçû cet évènement dans le long règne du père de Xerxès, & qu'ils l'eussent transporté dans des siècles fabuleux. Comment Hérodote, par exemple, auroit-il manqué d'orner son histoire d'un fait si remarquable, lui qui se plaît à décrire jusqu'aux particularités de la vie de Darius fils d'Hystaspe?

Voici quelque chose de plus précis encore. Xanthus de Lydie, cité par Diogène Laërce, dit que Zoroastre parut six cents ans avant l'expédition de Xerxès dans la Grèce. Or cet ancien auteur vivoit, ainsi que Suidas l'assure, lorsque les Athéniens brûlèrent la ville de Sardes. Il auroit donc été contemporain du grand Zoroastre, si celui-ci eût paru sous le règne de Darius, & par conséquent n'en auroit pas parlé comme d'un ancien personnage, dont la mémoire étoit en vénération dans la Perse. Je n'insiste pas sur l'époque des six cents ans,

*Diog. Laërt.  
in Proëmio.*

*Suidas, au mot  
Ζαντος.*



sur laquelle il n'est pas impossible que Xanthus se soit trompé. Mais il est absurde qu'il donnât cette antiquité au grand Zoroastre, lorsque celui-ci avoit à peine cessé de vivre.

Ici M. Prideaux ne peut cacher son embarras. Il répond d'abord que les livres qui portoient le nom de Xanthus de Lydie, du temps de Diogène Laërce, n'étoient pas de lui; qu'ils avoient été composés sous son nom, au rapport d'Athénée, par un nommé Denys Scythobrachion, un peu avant Jules César, & que les véritables ouvrages de Xanthus de Lydie étoient perdus.

Quand cela seroit, Denys n'auroit pas inventé l'époque de six cents ans, si différente de celles que la plupart des Anciens adoptoient. Il l'auroit donc prise dans quelque ouvrage autorisé, & vrai-semblablement dans les fragmens des écrits mêmes de Xanthus qu'il auroit entrepris de rétablir.

*Prideaux, ubi  
suprà.*

Aussi M. Prideaux, sans insister sur cette remarque, donne une seconde réponse. « Pline, dit-il, nous fournit une solution sans réplique, en nous apprenant qu'il y a eu deux Zoroastres qui ont pû vivre à six cents ans l'un de l'autre, & dont le dernier peut fort bien être son *alius Zoroastres*, qui, selon lui, vivoit un peu avant Hostanès, & qui est celui dont il s'agit ici . . . peut-être y en a-t-il eu un autre de même nom, dont Xanthus le Lydien a parlé. Si l'on veut, après cela, que le premier ait été le fondateur de la secte des Mages, & que le second n'en ait été que le réformateur, je ne disputerai avec personne sur cette conjecture; car il se pourroit fort bien qu'elle fût conforme à la vérité. »

M. Prideaux, comme l'on voit, sentoît la force du témoignage de Xanthus: il voyoit que Pline fournissoit l'unique solution raisonnable. Il ne devoit donc pas dire, en commençant sa dissertation « que les Orientaux, mieux instruits » sans contredit que les Grecs, conviennent unanimement qu'il n'y a eu qu'un Zerdusht ou Zoroastre, qui florissoit pendant que Darius fils d'Hystaspes occupoit le trône de la Perse. »

Ceci, dans le fond, n'est qu'une contradiction apparente. M. Prideaux auroit admis autant d'anciens Zoroastres que



l'on auroit voulu, pourvû qu'on lui permît de conserver au règne de Darius, le grand Zoroastre, le Zerdusht de l'histoire Persanne. Mais il s'abuse : Xanthus nommant Zoroastre, sans addition, vouloit certainement parler du Zoroastre par excellence, de celui que les Perses regardoient comme leur Législateur & leur Prophète. S'il l'avoit eu, pour ainsi dire, sous les yeux, étoit-il naturel qu'il n'en eût pas parlé comme d'un contemporain ; ou que, passant sous silence celui dont il avoit tant de choses à dire, il eût recherché l'époque d'un autre Zoroastre obscur, dont à peine on se souvenoit ? Xanthus étoit donc persuadé que le grand Zoroastre vivoit long-temps avant l'expédition de Xerxès, & par conséquent son témoignage renverse absolument le système de M. Prideaux, quelque tournure qu'on y puisse donner.

Voyons maintenant si nous pourrions trouver quelques lumières sur la vie & les actions de cet homme célèbre. Le peu que les Grecs en disent, ne vaut pas seulement la peine d'être ramassé. Les Orientaux nous dédommageront, & peut-être trop abondamment, du silence des premiers. Sans être absolument d'accord entre eux sur plusieurs circonstances, ils se rencontrent cependant assez bien dans les principaux événemens.

Ils nous disent que Zerdusht né à Kiff en Médie (c), parut avec éclat sous le règne de Kischtafb ou Gushtasp, & que ce fut à Balch, capitale de la Bactriane, qu'il vint présenter à ce Prince le *Zendavesta*, c'est-à-dire, le recueil des livres qu'il prétendoit avoir reçûs du Ciel ; que Gushtasp le rebuta d'abord, le mit ensuite aux mains avec les Prêtres du pays, lui fit souffrir une longue & rude prison, & ne se rendit qu'à la vûe des prodiges opérés pour le convaincre.

(c) Les livres des Ghèbres nous ont conservé la généalogie de Zerdusht. Son père se nommoit *Purshchusp*, & sa mère *Dogdu*, native de Rey en Médie. Ses grands-pères paternels, en remontant, étoient *Pitterasp*, *Hitcherasp*, *Tchechsu-*

*nesch*, enfin *Espintaman*. Ce dernier étoit apparemment illustre dans la Médie ; car, pour abrégé, on disoit souvent *Zerdusht fils d'Espintaman*. Voyez le livre *Sadder*, traduit par M. Hyde, & le sommaire du *Zeratusht-Nameh*. Hyd. c. xxiv.

On ajoûte qu'alors l'incrédulité du Prince fit place au zèle le plus ardent ; que non content d'abjurer les erreurs du Sabaisme idolatrique, & d'embrasser, avec tous ses sujets, le culte du Feu, il écrivit à Argiasp, roi de Touran, pour l'inviter à renoncer aux idoles, & lui déclarer qu'il ne lui payeroit plus les subfides ordinaires, jusqu'à ce qu'il fit profession de la religion de Zerdusht.

Les mêmes auteurs nous apprennent que le monarque Scythe, irrité de cette étrange proposition, entra dans la Bactriane à la tête d'une nombreuse armée, battit celle de Gushtasp, saccagea Balch, & détruisit le magnifique temple ou Pyrée, où Zerdusht faisoit sa résidence, avec quatre-vingts Mages qui furent, comme lui, passés au fil de l'épée, & dont le sang éteignit le feu sacré qu'ils entretenoient avec le soin le plus religieux.

Lohorasps, père & prédécesseur de Gushtasp, ne fut pas épargné par les Scythes. Ce vieillard, après avoir abdiqué la Couronne, vivoit dans la retraite & la méditation auprès du Patriarche de la nouvelle secte, pour laquelle il avoit une dévotion singulière.

Gushtasp fut obligé de chercher son salut dans les montagnes : il y rassembla des troupes ; & tombant à son tour sur les Scythes, il en fit un grand carnage, & contraignit le reste à regagner leur pays. Rétabli sur son trône, il fit rebâtir le Pyrée de Zerdusht plus magnifique qu'autrefois ; & ce Pyrée, connu dans l'Orient sous le nom de *Azur-Gushtasp*, c'est-à-dire, *feu de Gushtasp*, fut regardé comme l'église patriarchale des sectateurs de Zoroastre, jusqu'à ce que les Sarazins le détruisirent.

On peut lire le détail de ces faits dans la relation de Henri Lord, dans la bibliothèque orientale de M. d'Herbelot, dans le livre de M. Hyde, & dans l'histoire des Juifs de M. Prideaux. Je fais grace à mes Lecteurs des merveilles qui précédèrent & qui suivirent la naissance de Zerdusht, de ses entretiens avec les Anges, de son enlèvement au Ciel, de son colloque avec Dieu, & des prodiges puériles qu'il fit en

preuve de sa mission. M. Prideaux voulant donner un grand air de vrai-séance à cette vie de Zerdusht, a glissé légèrement sur ces fables insipides (d).

N'en concluons pas néanmoins que toute cette histoire ne soit qu'un roman. Je suis persuadé qu'elle est véritable dans le gros des faits, sauf les ornemens dont on a voulu l'embellir.

Je ne dirai pas, avec M. Hyde, que les Orientaux, mieux instruits de ce qui s'est passé dans leur pays, doivent être crus préférablement aux Grecs qui n'étoient que des étrangers. Cette maxime générale est outrée, & jetteroit dans des méprises étranges. En effet, les auteurs Arabes & Persans, exacts, autant que les historiens des autres Nations, sur les évènements de leur siècle ou des siècles peu reculés, nous ont fidèlement transmis l'histoire du Musulmanisme, les actions des Caliphes & des Sultans, & les révolutions de leurs différentes Dynasties. Mais ces mêmes auteurs sont d'une ignorance profonde sur les temps qui précèdent l'Hégire. Où ces écrivains auroient-ils puisé la connoissance de l'Antiquité? Les Sarazins, animés d'un zèle fanatique contre tout monument littéraire, avoient livré aux flammes les bibliothèques des peuples conquis, & sans doute n'épargnèrent pas plus

(d) On trouve le détail de ces prétendus miracles dans le *Zeratusht-Nameh*, dans les auteurs Persans cités par M. Hyde, c. XXIV, & surtout dans le *Shah-Nameh* de Pherdoussi. Ce Poète raconte que Zerdusht se lava les mains dans de l'airain bouillant, & s'en fit verser deux livres sur le corps, sans en recevoir aucune atteinte. Il est vrai qu'il avoit eu la précaution de se frotter auparavant de quelque drogue; & Pherdoussi le remarque avec simplicité, sans prétendre diminuer la merveille de l'épreuve. Mais le grand & le plus fameux miracle de Zerdusht, fut la guérison d'un cheval noir, extrêmement cher au roi Gushtasp. Pendant que Zerdusht étoit en prison, cet animal fut frappé miracu-

leusement d'une maladie fort étrange, ses jambes s'étant retirées de telle sorte qu'elles paroissent rentrées dans son ventre. Les médecins de la Cour, les Prêtres, les Devins épuisèrent inutilement toute leur science : le Roi étoit au désespoir. Enfin la nouvelle en étant venue jusqu'à Zerdusht, il déclara qu'il guériroit le cheval. Amené devant le Roi, il renouvela sa promesse; mais il annonça que le cheval ne guériroit point, à moins que le Roi, la Reine, leurs enfans & toute la Cour ne le reconnussent pour un Prophète envoyé du Ciel. A chaque profession de foi, Zerdusht touchoit le ventre du cheval, & aussi-tôt une jambe en sortoit, & se rétablissoit dans son état naturel.

les livres de la Perse que ceux de l'Égypte. Ainsi, lorsqu'au bout de quelques siècles, les Arabes & les Persans voulurent, contre les principes de l'Alcoran, ressusciter parmi eux le goût des sciences, ils se virent réduits à recueillir des traditions informes, altérées par des fables, auxquelles ils en ajoutèrent de nouvelles, pour donner du corps au peu de faits qui leur étoient connus. Amateurs d'un faux merveilleux, ils ne croyoient pas qu'un fait ancien pût intéresser, s'ils ne le relevoient par des circonstances gigantesques. C'est ainsi

*V. Hyd. Rel.  
ret. Pers. c. 2.  
d'Herbelot,  
Bibl. Orient. au  
mot Abraham.*

que, par une vénération mal entendue pour Abraham, ils ont défiguré la vie de ce Patriarche, quoiqu'elle soit si belle & si touchante dans la simplicité de nos livres saints. Ayant à peine quelque idée de l'ancienne Chronologie, ils séparent les temps qui se touchent, & rapprochent les plus éloignés. Ce n'est pour eux qu'un jeu de franchir d'un saut l'intervalle de cinq ou six cens ans.

Les historiens Persans, pour lesquels on voudroit nous inspirer tant d'estime, sont presque étrangers dans l'ancienne histoire de leur propre pays. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'abrégé de Mircond, publié par Texeira, ou les extraits inférés dans la Bibliothèque orientale. Sans quelques noms & quelques faits connus, on ne s'imagineroit pas que ces auteurs aient voulu faire l'histoire de la Perse. « La vérité,

*Mémoir. de  
l'Ac. t. XVI.*

dit M. Fréret, est encore moins défigurée dans nos vieux romans que dans ceux des Orientaux, qui l'emportent, pour l'absurdité historique, sur la nombreuse suite de l'histoire d'Amadis & de ses descendans. Cependant, ajoute M. Fréret, il ne se trouve encore aujourd'hui que trop de gens persuadés que des écrivains Persans, quoique modernes, doivent être mieux instruits de l'ancienne histoire de leur pays, que ne l'ont été Hérodote, Ctésias, Dinon & les autres écrivains Grecs qui nous en ont parlé. Je me souviens, ajoute-t-il encore, d'avoir été d'abord dans ce préjugé, & d'avoir perdu beaucoup de temps à chercher les moyens de concilier les traditions orientales avec la véritable histoire. Il arrive souvent que ceux qui se sont mis en état de lire les écrivains

Arabes



Arabes & Persans, s'exagèrent le mérite de ces auteurs, pour « justifier le temps qu'ils ont employé à ces études, & donnent « à des ouvrages qu'ils font seuls en état de lire dans la langue « originale, une autorité qu'ils font bien éloignés de mériter (e). »

Ce n'est donc point sur le mérite des Orientaux modernes qu'il faut établir la vérité de l'histoire de Zerdusht. Elle ne feroit digne d'aucune attention, si l'on ne pouvoit pas lui trouver de meilleurs garans. Mais je ne vois pas ce qu'on opposeroit à la tradition conservée dans la Perse de temps immémorial. Je conçois que les Mages, pour concilier du respect

(e) Un tableau abrégé de l'histoire de Perse, selon les Orientaux, justifiera parfaitement le jugement que M. Fréret en porte. Ces écrivains voyant que la vaste étendue de pays compris depuis l'Inde jusqu'à l'Euphrate, étoit connue de leur temps sous le nom de royaume de Perse, s'imaginèrent que cet empire avoit toujours eu la même dénomination, & qu'il avoit été toujours réuni sous un seul & même Monarque, qu'ils n'appellent jamais autrement que le roi de Perse. Ils ne font aucune mention des deux royaumes d'Assyrie, ni de celui des Mèdes ; & s'ils disent un mot de celui de Babylone, c'est pour faire entendre que les Rois de cette ville n'étoient que des Satrapes ou Gouverneurs soumis à des Princes dont la résidence étoit plus enfoncée dans l'Orient. Ces idées prises d'après la supériorité des Caliphes sur les Sultans, ne préviennent pas en faveur de nos historiens.

Quoi qu'il en soit, ils distinguent quatre Dynasties de ces Rois jusqu'à la conquête des Sarazins ; savoir, celle des *Pischdadiens*, celle des *Caïaniens*, celle des *Askanides*, & celle des *Sassanides*.

Ils commencent la première à *Caïomaras*, que les uns confondent avec Adam, & d'autres avec Noé.

Tome XXVII.

C'est proprement la Dynastie des fables. C'est-là qu'on trouve des régnes de sept, huit & neuf cens ans. Les combats de ces premiers Rois contre les *Gines*, ou esprits malins, & leurs intrigues avec les *Dives* ou Fées, ne sont pas moins ridicules que les combats de Jupiter, de Vénus, de Mars & des autres Dieux des Grecs.

La Dynastie des *Caïaniens* répond assez pour le goût aux temps héroïques de la Grèce, ou plutôt au temps de nos vieux Paladins. On y place les exploits de Rostam, si fameux dans les traditions orientales, & ses combats contre *Asfendiar*, fils aîné du roi *Gushtasp*. Nos anciens Preux, en comparaison de ces deux Champions, n'étoient que des enfans. Cependant Rostam étant né sous les derniers rois *Pischdadiens*, devoit avoir cinq ou six cens ans sous *Gushtasp*.

Ces auteurs stériles sur le nombre des anciens Monarques, & contraints de prolonger leur vie outre-mesure, ne tarissent point sur leurs guerres avec les Turcs, c'est-à-dire, avec les Scythes orientaux ( car c'est toujours sous des noms modernes que ces écrivains désignent les anciens peuples, jusqu'à nommer *Romains* les Grecs du temps d'Alexandre ). Ils connoissent même les anecdotes

. LI

à leur instituteur, ont été très-capables d'embellir ses actions, & de lui supposer des miracles. Mais s'étant toujours occupés de Zerdusht, ils n'ont pû perdre de vûe les principaux traits qui constatent son existence. Je parle de ces traits indifférens, qui ne peuvent ni servir ni nuire à sa réputation, parce qu'ils ne doivent point leur naissance à l'esprit de parti. Les Persians, fort ignorans d'ailleurs sur leur ancienne histoire, en ont néanmoins conservé des notions confuses. Seroit-il possible qu'ils eussent entièrement oublié le trait le plus intéressant pour eux? Ils se souviennent à peine de Cyrus: ils méconnoissent

les plus secrètes de la vie de ces Princes, le nom de leurs femmes & de leurs concubines, leurs enfans, & jusqu'à leurs bons mots.

On commence à découvrir quelque leur historique sous le regne de *Lohorasp*, quatrième Roi de la Dynastie des Cajiens. On dit que ce Prince, irrité contre les Juifs, envoya contre eux *Raham*, autrement *Nebukadnessar*, satrape de Babylone, qui prit & détruisit Jérusalem. En lisant l'Écriture sainte, on aura peine à se persuader que Nabuchodonosor ne fût qu'un simple Satrape.

Lohorasp eut beaucoup à souffrir des incartades de son fils *Kischtasp* ou *Gushtasp*. Ce jeune Prince mécontent, se réfugia en Macédoine; & revenu dans la Perse, il donna tant de chagrins à son père, que ce vieillard fut obligé de lui céder le trône. Le vieux Roi devint dans la suite Zoroastrien si dévot, qu'il se renferma dans le Pyrée de Balch, pour y vivre sous la direction du Patriarche de la secte. Nous avons rapporté plus haut la catastrophe qui termina ses jours.

Gushtasp, aussi mauvais père qu'il avoit été mauvais fils, jaloux de la gloire d'Asfendiar son fils aîné, obligea ce héros d'affronter mille dangers, dans lesquels il périt à la fin; & le père privé de tous ses enfans,

laissa la Couronne à son petit-fils Bahaman, autrement nommé *Ardshir-diras-dest*, c'est-à-dire, Artaxerxès Longuemain.

On est étonné d'une pareille chute, & l'on se demande où l'on pourra placer les règnes de Cyrus & de ses trois premiers successeurs. Il faut prendre patience: nos historiens nous apprennent que ce fut *Ardshir-diras-dest* qui chargea *Kirefch* ou Cyrus d'aller dépouiller de la satrapie de Babylone, *Bakhtalnassar* fils de *Nebukadnessar*, dont on étoit mécontent. *Kirefch* s'acquitta glorieusement de sa commission, & permit aux Juifs de retourner dans leur pays. Ce Général les favorisoit, parce qu'il étoit lui-même fils d'une Juive de la tribu de Benjamin (d'Esther sans doute). Voilà tout ce que les Orientaux, si féconds sur un *Asfendiar*, sur un *Rostam*, savent du Prince le plus célèbre & le plus accompli de la haute antiquité. Le fondateur de l'empire des Perses n'est à leurs yeux qu'un mince Satrape, sans conséquence pour la suite de l'Histoire.

*Ardshir-diras-dest* ayant deshérité son fils *Sassan*, laissa le sceptre à sa fille *Homai*, qu'il n'avoit que trop aimée. Cette Reine fit exposer le fruit de son crime; mais l'enfant sauvé par un Artisan, fut nommé *Darab*, c'est-à-dire, Seigneur de l'eau (c'est

la plupart de ses successeurs : on en fait la raison. Les anciens monumens de la Nation sont perdus : mais leurs livres sacrés n'ont pas été anéantis ; leur liturgie, leurs loix religieuses ont subtilité, & toutes ces choses concouroient à perpétuer la mémoire de leur Zerdusht. Ils ont rassemblé toutes leurs traditions sur ce point dans le *Zeratusht-namch*, dont l'original fut composé, selon M. Hyde, dans l'ancienne langue de Perse, & par conséquent avant que les Sarizins eussent répandu l'ignorance dans l'Orient. Ce sera, si l'on veut, un roman. Mais il y a des romans historiques, où des faits certains servent de fondement à la fiction.

une des interprétations que l'on donne à ce nom). La bonne mine & la bravoure du jeune Prince, firent soupçonner son origine ; & le fait avant été vérifié, *Humai* lui céda le sceptre.

On rapporte quelque chose de semblable d'Artaxerxès-Mnémon, que l'on soupçonna d'être amoureux d'Atossa sa fille. Ainsi nos Persans font un même Roi de Bahaman petit-fils de Gushtasp, d'Artaxerxès Longuemain, & d'Artaxerxès-Mnémon.

Quoi qu'il en soit, *Darab* tourna ses armes vers l'Occident, vainquit Filicous roi de Macédoine, & l'obligea de lui payer un tribut. Il épousa même sa fille, qu'il répudia, quoique grosse, ne pouvant supporter son haleine. L'enfant qu'elle mit au monde fut adopté par Filicous, & nommé *Iskander* (c'est Alexandre le Grand).

*Darab* ne voulut point reconnoître ce fils, & laissa pour son successeur un fils d'un second lit, nommé *Dara*. (C'est le Darius Codoman).

Cependant les Grands du royaume mécontents de ce Prince, appelèrent *Iskander* qui, comme l'aîné, avoit plus de droit à la Couronne que *Dara*. Celui-ci fut vaincu, & puis poignardé par deux de ses Officiers ; & l'on reconnut unanimement *Is-*

*kander*. Les seigneurs Perses l'ayant prié de ne point donner aux Grecs le gouvernement de leurs provinces, ce Prince le confia aux principaux du pays, que les Orientaux désignent par le titre de *Rois des Nations*.

Dans la suite, un d'entre eux nommé *Aschek* ou Arsace, se fit reconnoître pour Roi, & fut la tige de la Dynastie dite des *Askanides*.

Les écrivains modernes de la Perse n'ont guère conservé que quelques noms de ces rois Parthes. Sans doute que, sachant peu de chose de leurs actions, ils n'ont pas trouvé leurs règnes assez éloignés, pour oser les amplifier par des fables.

Enfin *Ardshir-babecan*, connu dans l'histoire Romaine sous le nom d'Artaxare ou d'Artaxerxès, chassa les rois Askanides, & remit le sceptre dans la succession légitime. Car nos auteurs prétendent qu'*Ardshir-babecan* étoit issu de ce Sassan, fils d'*Ardshir-diras-dest*, dont nous avons déjà parlé. Et c'est par cette raison que la quatrième Dynastie, dont *Ardshir-babecan* fut l'auteur, est appelée des *Sassanides*. A cette époque les traditions orientales commencent à devenir plus exactes & plus suivies, & l'on se reconnoît mieux dans l'histoire de Perse.

On ne doit pas être surpris que les Grecs, fort curieux de connoître les Princes avec lesquels ils ont eu quelque chose à démêler, n'aient pas été également à portée de s'instruire de ce qui concernoit le fondateur du Magisme. Les Mages au contraire, presque uniquement occupés de l'intérêt de leur religion, n'ont guère retenu de leur ancienne histoire, que ce que le souvenir de Zerdusht ne leur permettoit pas d'oublier. Ainsi la même raison qui nous oblige de préférer les Grecs aux Persans par rapport à la connoissance de l'Antiquité, nous oblige de préférer les Persans aux Grecs sur ce qui concerne Zoroastre.

En vain l'on objecteroit qu'on ne trouve dans les Anciens aucune trace des rois *Lohorasp* & *Gushtasp*. Je fais qu'on ne trouve point ces noms dans les catalogues que les Grecs nous ont laissés. Mais ne fait-on pas que les Monarques de l'Asie avoient plusieurs noms; que les Grecs les ont extrêmement défigurés, & que ces mêmes noms se sont infiniment mieux conservés dans les langues orientales? On en pourroit citer beaucoup d'exemples.

Pour traiter ces Rois d'Étres imaginaires, il faudroit prouver que leur existence contredit ce que nous avons de plus vraisemblable sur l'Histoire ancienne. Mais est-il contre la vraisemblance que des princes Orientaux aient résidé dans la Bactriane, pour être plus à portée de s'opposer aux irruptions des Scythes? Est-il contre la vraisemblance que, sous l'un de ces Rois, il ait paru un homme extraordinaire, se disant suscité du Ciel pour détruire le culte des idoles, & rétablir la religion du Feu; & que le Monarque, persuadé par les raisonnemens du Philosophe, ou séduit par les prestiges de l'imposteur, ait embrassé la réforme avec zèle, & l'ait fait recevoir dans ses États? On peut sans doute se tromper en fixant l'époque d'un tel Prince, ou bien en l'identifiant avec un Prince connu. Mais l'erreur qui se trouveroit dans la fixation particulière, n'empêcheroit point la certitude du fait lui-même dans l'indétermination.

Je n'entreprendrai point d'examiner en détail quels sont



les traits de la vie de Zerdusht, que l'on ne peut raisonnablement contester. Je me borne à quelques faits principaux, qui sont le fondement de cette histoire.

On ne peut douter, par exemple, que Zerdusht n'ait établi sa religion dans la Bactriane. Le Pyrée de Balch étoit le plus respecté de tous les temples du Feu. Or est-il naturel que ce Pyrée ait joui d'une primauté qui, par toutes sortes de raisons, convenoit mieux à ceux de Suze & de Persépolis? La vénération que l'on avoit pour le lieu que le Législateur avoit honoré de sa présence, pouvoit seule faire passer par-dessus cette considération. La ville de Balch fut donc le théâtre de la vie publique de Zerdusht : elle étoit donc alors la capitale de l'empire, parce que la Cour y faisoit sa résidence.

Nous avons déjà dit que ce Pyrée étoit désigné dans les livres Persans par le nom d'*Azur-Gushtasp*. Ainsi la tradition immémoriale de la Perse attestoient l'existence du roi Gushtasp, & son zèle pour la religion de Zerdusht.

Dès-lors on ne doit plus être surpris que plusieurs Anciens aient transformé Zoroastre en roi de la Bactriane. Les fables ont ordinairement quelque fondement dans l'histoire. Zerdusht soutenu de la faveur du Roi & du respect des peuples, & tout puissant dans la province, pouvoit aisément en être regardé comme Roi par les étrangers. Il fut d'ailleurs le sujet & la victime d'une guerre sanglante. L'ennemi étoit un Prince redoutable, dont le nom barbare *Argiasp* étoit peu connu. On lui substitua Ninus, roi fameux dans l'Asie, & l'on dit que Zoroastre périt dans le combat, quoiqu'il eut employé pour vaincre tous les secrets de la Magie.

Ne passons pas légèrement sur cette aventure si funeste à Zerdusht. C'est le trait le plus important de sa vie, & le second de ceux dont j'ai dit que la certitude ne pouvoit être ébranlée. Les Persans avouent sans détour que les Turcs, c'est-à-dire les Scythes, ayant surpris la ville de Balch, passèrent au fil de l'épée le Prophète & tous ses Prêtres, détruisirent le Pyrée, éteignirent le feu sacré.

Il faut que le fait soit bien constant, puisqu'il nous est

*V. d'Herbelot, au mot Kitch-tash, Zerdasht, &c. & Hyde, c. XXIII.*

*Justin, l. I, & autres.*

transmis par les zélés sectateurs de Zerdusht. Il étoit naturel qu'ils cherchassent au contraire à le supprimer, à le pallier au moins ; mais sûrement ils ne l'ont point controuvé. Les hommes ne sont que trop enclins à juger de l'approbation ou de la colère du Ciel, par les bons ou les mauvais succès ; à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'une doctrine qui contredit & condamne celle de tous les autres peuples, d'un culte auquel les Prêtres du pays même s'étoient fortement opposés. Quoi, ce Prophète chéri de Dieu n'aura pas eu le crédit de détourner ce fléau ! la religion aura été profanée presque aussitôt qu'établie, & lui-même n'aura pas été miraculeusement épargné ! quel scandale ! & l'on voudroit que les Persans eussent inventé de gaieté de cœur un événement qui devoit deshonorer leur religion aux yeux de la plupart des hommes ! Le fait est donc indubitable, puisqu'il est avoué ; & puisqu'il est indubitable, il établit invinciblement l'existence du Zerdusht des Orientaux, celle du roi Gushtasp, & la vérité des principaux traits de leur vie.

Jusqu'ici je suis d'accord avec M. Hyde & M. Prideaux. J'ai cru même devoir venir à leur secours pour établir plus solidement qu'ils n'ont fait la certitude d'une histoire qu'ils avoient intérêt de vanter. Je conviens encore avec eux que le Zerdusht des Persans étoit le Zoroastre par excellence. Il ne s'agit plus que de savoir en quel siècle nous placerons ce personnage ; & c'est l'histoire Persanne qui va décider la question : je ne puis donner une meilleure preuve de mon impartialité.

Tout roule ici, comme l'on voit, sur le roi Gushtasp ; & ce nom rappelle naturellement le souvenir de Darius fils d'Hystaspes. Darius étoit un nom de dignité qu'on donnoit communément aux monarques de la haute Asie ; & peut être qu'avant son exaltation Darius s'appeloit Hystaspes, comme son père. Or *Hystaspes* & *Gushtasp* sont certainement le même nom, auquel les Grecs donnoient une prononciation plus douce que les Orientaux. Donc, conclut M. Hyde, le roi Gushtasp n'est autre que Darius fils d'Hystaspes.

Mais cette preuve est-elle bien concluante? Hyftafpe pouvoit être un nom fort commun dans la haute Afie. Comment prouveroit-on qu'un Prince, plus ancien que Darius, ne l'a pas porté? comment prouver même que Darius s'appeloit Hyftafpe avant son élection? On fait au contraire qu'il étoit affez rare parmi les Orientaux que le fils portât le nom de fon père.

Quoi qu'il en foit, la refsemblance des noms ne peut former qu'une préfomption affez légère pour décider de l'identité des perfonnes. C'est par la conformité des caractères & des actions qu'il en faut juger. Or, en fuivant cette règle, il eft évident que le Gushtafp des Perfans ne peut être le Darius des Grecs.

Car 1.<sup>o</sup> Darius n'étoit fils que d'un fimple particulier, & fimple particulier lui-même avant fon élection. Gushtafp au contraire, fils de Lohorafp fouverain de toute la haute Afie, étoit né, pour ainfi dire, fur le trône.

2.<sup>o</sup> Darius n'a jamais fixé fon féjour dans la Bactriane. Il fut occupé pendant fon règne à foumettre les Babylo niens révoltés: il entreprit à fa honte de conquérir la Grèce: il fit encore une folle expédition contre les Scythes d'Europe. Mais il ne paroît pas qu'il ait eu rien à démêler avec les Scythes d'Orient: il eft certain au moins qu'ils ne le réduifirent pas aux mêmes détrefles que le roi Gushtafp éprouva de leur part. Donc Gushtafp & Darius font deux hommes différens.

Ces raifons ont paru fi frappantes à M. Prideaux, qu'il a cru devoir faire un petit changement dans l'hypothefe de M. Hyde. Selon notre hiftorien, le roi Gushtafp n'eft pas Darius, mais Hyftafpe, père de celui-ci. « Darius, dit-il, étant monté fur le trône, fit fon père gouverneur de la Bactriane, & celui-ci régnoit fur cette grande province avec une » autorité prefque fouveraine. »

*Hift. des Juifs,  
part. II, l. IV.*

Mais fi M. Prideaux évite par-là quelques inconvéniens du fyftème de M. Hyde, il fe jette dans de plus grands embarras.

1.<sup>o</sup> Hyftafpe, fimple particulier malgré la fortune de fon fils, n'étoit pas né Prince; il n'avoit pas, comme Gushtafp, un puiffant Monarque pour père. Donc Hyftafpe, père de Darius, n'eft pas le roi Gushtafp.

2.<sup>o</sup> M. Prideaux a l'adrefle, dans fon fyftème, de faire difparoître le roi Lohorafp, qui néanmoins joue un rôle important dans l'hiftoire de Zerdusht. Le docte Anglois place la mort de celui-ci dans la trente-cinquième année du règne de Darius. Ce Prince devoit alors être avancé en âge; car il n'étoit pas un enfant lorsqu'il fut élevé fur le trône; par conféquent Hyftafpe fon père, s'il vivoit encore, devoit être d'une vieilleffe énorme. M. Prideaux trouve, par fon calcul, qu'il avoit au moins quatre-vingt-treize ans. Quel âge devoit donc avoir le roi Lohorafp, qui fut mafacrée par les Scythes? Pour parer à cette difficulté, M. Prideaux met Lohorafp à l'écart, ou plutôt le confond avec Hyftafpe, & fuppofe que celui-ci périt dans le Pyrée avec Zerdusht & les Mages.

*V. les textes  
des auteurs Per-  
sans dans le livre  
de M. Hyde,  
ch. XXIII &  
XXIV.*

Mais par-là il donne le démenti le plus formel à l'hiftoire Perfanne. Gushtafp ne périt point dans cette guerre; il chaffa les Scythes, rétablit le Pyrée, & vengea la mort de fon père & de fon prophète.

3.<sup>o</sup> Si Gushtafp n'étoit que gouverneur de la Bactriane, la réforme que Zerdusht avoit établie dans cette province, eût été fans conféquence pour le refte de la Monarchie. Pour prévenir cette objection, M. Prideaux affûre que « Zerdusht » fe rendit à Suze à la Cour de Darius, & qu'il y propofa fes » fentimens avec tant d'adrefle & d'une manière fi infinuante, » qu'ayant bien-tôt gagné Darius lui-même, il en fit un pro- » félyte de fa réforme. Les Courtifans, ajoute-t-il, la Noblefle, » & tout ce qu'il y avoit de perfonnes de diftinction dans le » royaume, embrasèrent le Magifme à l'exemple du Prince. » Cette révolution arriva la trentième année de Darius. Ce ne » fut pas fans oppofition de la part des chefs des Sabéens; mais Zoroafte l'emporta fur eux par fon habileté. »

Qui ne croiroit que ces traits font bien fpecifiés dans l'hiftoire de Zerdusht? Cependant ce récit eft de l'invention

de



de M. Prideaux. L'histoire Persanne ne dit pas un mot du prétendu voyage de Zerdusht à Suze, ni de ses intrigues dans deux Cours différentes. La scène est toute entière à Balch. C'est-là que Zerdusht dispute contre les Prêtres idolâtres : c'est-là que Gushtasp le fait mettre en prison, & qu'ensuite convaincu par ses prodiges, il embrasse sa réforme. Dès que Gushtasp est persuadé, tout est fait, & le Magisme est reçu dans l'empire sans contradiction.

V. dans l'Ou-  
vrage de M.  
Hyde. c. XXIV,  
le texte de Thier-  
dousi & des  
autres auteurs  
Arabes & Per-  
sans.

Je ne finirois point, si je voulois relever toutes les atteintes que M. Prideaux est obligé de donner à l'histoire Persanne de Zerdusht, après l'avoir proposée comme la seule authentique. Je reprends mon raisonnement. Si Zerdusht a vécu sous le règne de Darius fils d'Hystaspe, il faut que le roi Gushtasp soit ou Darius lui-même, ou bien Hystaspe père de Darius. Or ni l'un ni l'autre parti ne peut se concilier avec les relations des Orientaux. Donc le roi Gushtasp étoit un Prince différent de Darius & d'Hystaspe, & antérieur à tous les deux.

Cette conclusion est confirmée par deux traits de l'histoire orientale. Elle nous dit 1.<sup>o</sup> que Lohorasp, père de Gushtasp, envoya *Raham*, autrement *Nebukadnessar*, faire la guerre aux Juifs : 2.<sup>o</sup> que ce fut *Bahaman*, petit-fils de Gushtasp, qui chargea *Kiresch* ou Cyrus d'aller déposséder Bakhtalnassar de la satrapie de Babylone. Donc, selon cette histoire, Lohorasp & Gushtasp antérieurs à Cyrus, le sont à plus forte raison à Darius fils d'Hystaspe. Puisqu'on appelle de l'autorité des anciens Grecs à celle des auteurs Orientaux, on n'est plus en droit de récuser ceux-ci. Les uns & les autres se réunissent à placer le grand Zoroastre avant Darius, & même avant Cyrus, fondateur de la monarchie des Perses.

Je pourrois m'en tenir à cette conclusion générale. Mais un Lecteur intelligent aura sans doute aperçu dans les deux traits de l'histoire Persanne que je viens de citer, un moyen assez simple de découvrir quel est le roi Gushtasp. En effet, Xénophon nous apprend que Cyrus fit son expédition contre Balthasar, roi de Babylone, par les ordres & sous les auspices de Cyaxare II son oncle, dernier roi des Mèdes, qui pour

lors étoient la Nation dominante. Cyrus, petit prince de Perte, n'étoit guère qu'une espèce de Satrape du roi de Médie, & ne devint souverain de la grande Monarchie, que lorsqu'il eut recueilli la succession de son oncle. Cyaxare II, le même que Bahaman, étoit donc petit-fils du roi Gushtasp. Or Cyaxare II étoit petit-fils de Cyaxare I.<sup>er</sup> Donc le roi Gushtasp est Cyaxare I.<sup>er</sup> roi des Mèdes.

La différence des noms n'est pas un obstacle. Les rois de l'Orient en avoit plusieurs, comme je l'ai déjà dit, & l'on sait que celui de *Cyaxare* étoit un titre d'honneur & de dignité. Cyaxare I.<sup>er</sup> pouvoit donc se nommer Gushtasp, comme Cyaxare II se nommoit Bahaman. Les Orientaux donnent même souvent à celui-ci le nom d'*Ardshir*, qui est la même chose que Cyaxare, en retranchant le *Cy* qui signifie *Seigneur* (f).

Si Gushtasp est Cyaxare I.<sup>er</sup>, Phraorte son père sera le Lohorasp des Persans. Selon les Grecs, Phraorte étoit fils de Déjocès, & selon Mircond, Lohorasp descendoit de *Dzohac*, dernier roi de la dynastie des Pischdadiens. Or *Dzohac* & *Dejocès* paroissent être les mêmes noms.

Suivons cette indication, & voyons si la conformité des faits & des actions confirmera ces premières apparences d'identité. L'irruption des Scythes dans la haute Asie, est l'évènement le plus considérable du règne de Gushtasp. Nous en avons déjà rapporté les circonstances. Ainsi, pour connoître quel est le roi Gushtasp, nous n'avons qu'à chercher dans l'histoire ancienne quel est le Prince sous lequel les Scythes Orientaux entrèrent en Asie, s'en rendirent les maîtres, & s'y maintinrent pendant plusieurs années, & nous trouverons que c'est Cyaxare I.<sup>er</sup> roi des Mèdes. Rien de plus célèbre que cette grande expédition des Barbares, arrivée vers l'an

(f) Il est vrai que, par un étrange anachronisme, les Persans appellent ce Prince *Ardshir-diras-desh*, *Artaxerxes* Longue-main, & qu'ils le confondent encore avec *Artaxerxès-Mnemon*, auquel ils attribuent les évènements arrivés sous un ancien *Ardshir* roi des Mèdes. Mais les

Persans modernes, comme je l'ai prouvé plus haut, ont presque oublié Cyrus & ses successeurs; & s'ils ont conservé des idées plus nettes de l'histoire de Médie, ils en ont obligation à l'histoire de Zerdusht, avec laquelle celle des Mèdes est liée indissolublement.

630 avant J. C. Cyaxare, vaincu par les Scythes, fut obligé de leur abandonner le plat-pays & de se retirer dans les montagnes. Il en sortit au bout de quelques années, surprit les Scythes, les tailla en pièces, & délivra le royaume de ces hôtes incommodes. Les circonstances sont tellement les mêmes de part & d'autre, que je m'étonne qu'on ne s'en soit pas aperçu plus tôt. C'est donc le même événement que les Grecs & les Persans nous racontent; par conséquent le Gushtasp de ceux-ci est le Cyaxare des premiers.

Ne cherchons donc plus le grand Zoroastre dans la Perse proprement dite. Ce réformateur étoit Mède de Nation, ainsi que la plupart des anciens & des modernes l'assurent. La religion de la Médie étoit celle du feu. Mais les rois obligés depuis long-temps de résider dans la Bactriane pour s'opposer aux mouvemens des Scythes, avoient insensiblement pris goût à la religion de cette province demi-barbare, où l'idolatrie dominoit. Les Mèdes murmuroient sans doute du mépris que leurs Princes faisoient de l'ancien culte; & Zerdusht brûlant de zèle, se persuada ou voulut persuader que le Ciel l'avoit chargé de remédier à ce désordre. Après avoir médité sur son projet, il se rendit à la Cour de Cyaxare I.<sup>er</sup> & vint à bout de gagner ce Prince. Il périt, comme nous l'avons rapporté ci-dessus. Voilà l'essentiel de la vie du grand Zoroastre, & son époque invariablement fixée (g).

(g) Je ne me serois pas attendu à voir cette époque confirmée par les annales de la Chine. C'est une découverte dont M. de Guignes nous a fait part dans un Mémoire sur le Dieu *Fo* ou Boudasp la grande Divinité des Indes, & le fondateur de la secte des Samanéens. Quoique ce Mémoire soit imprimé dans le vingt-sixième volume du Recueil de l'Académie, le Lecteur ne sera pas fâché de trouver ici l'extrait de ce qui concerne Zoroastre.

Le Dieu *Fo*, dit M. de Guignes, n'est pas différent du Dieu Vischnou si connu dans les Indes. On prétend

que ce Dieu a fait un grand nombre d'apparitions dans le monde, en divers temps, en diverses contrées & sous diverses formes. Aussi les Indiens donnent le nom de *Fo* ou de *Vischnou*, non seulement aux anciens Philosophes de leur nation, mais encore aux chefs des Religions étrangères, qui sont venus à leur connoissance. Ils croient, par exemple, que le Dieu Vischnou a paru dans les derniers temps sous le nom de *Krischnou*.

Il ne seroit donc pas étonnant que Zerdusht ait été pris par les Indiens pour le Dieu *Fo*. Zerdusht pouvoit ne leur être pas inconnu, puisque la

On pourroit m'opposer le témoignage de Xanthus de Lydie, dont j'ai déjà fait sentir la force victorieuse contre le système de M. Hyde & de M. Prideaux. Cet ancien auteur, comme on l'a vu ci-dessus, assure que Zoroastre vivoit six cens ans avant l'expédition de Xerxès contre la Grèce. Or depuis la mort de Zerdusht, arrivée vers l'an 630 avant J. C. jusqu'à l'expédition de Xerxès, que l'on place quatre cens quatre-vingts ans avant J. C. il n'y a que cent cinquante ans. Et quand même on voudroit remonter jusqu'à la naissance de Zerdusht, & lui donner cinquante ou soixante ans de vie, cela ne feroit encore qu'un intervalle de deux cens ans, qui n'approche pas du calcul de Xanthus.

Je réponds que les Anciens ne se piquoient point du tout d'une exactitude scrupuleuse par rapport aux événemens un peu reculés. On le voit par l'antiquité ridicule que l'on donnoit

Bactriane, théâtre de ses actions, étoit dans leur voisinage, & qu'il est certain d'ailleurs que les rois Mèdes avoient étendu leur domination jusque dans le nord des Indes. Pherdouffi, célèbre auteur Persan, rapporte dans son Poëme intitulé *Shah-nameh*, c'est-à-dire, histoire des Rois, que Gushtasp fit construire un Pyrée dans le *Caschmir*, & planter devant la porte du temple un cyprès, sur lequel on mit une inscription, portant que Gushtasp avoit embrassé la religion de Zerdusht. Pherdouffi ajoute que ce Roi fit publier une ordonnance pour obliger les princes Indiens ses tributaires, à venir rendre leurs respects au temple du Cyprès.

Il étoit donc naturel que les Indiens, qui venoient au Pyrée, prissent Zerdusht pour une apparition de leur Dieu *Fo*. Il paroît même, au rapport d'Abraham Roger, qu'ils ont conservé quelques restes de Magisme dans la vénération qu'ils ont pour un feu nommé *Homan*, qu'ils réputent sacré, & pour un arbre nommé *Casta*, dont ils n'oseroient cueillir

une feuille, & auquel ils consacrent des temples.

Les Chinois qui s'occupent aussi beaucoup du Dieu *Fo*, ont marqué dans leurs Annales les époques de plusieurs de ces naissances ou apparitions; par conséquent, s'il s'en rencontre une qui répondit au règne de Cyaxare I.<sup>er</sup> il seroit à croire que ce Dieu *Fo* ne seroit pas différent de notre Zerdusht honoré dans le *Caschmir*. Or les Annales des Dynasties impériales de *Goëi* & *Souï* en placent une dans la neuvième année du règne de *Tchoamvam*, quinzième empereur des *Tcheou*, la trente-cinquième année du cycle, laquelle répond, selon M. de Guignes, à l'an 683 avant J. C. En supposant donc que Zerdusht soit né l'an 683 avant J. C. il avoit quarante-neuf ans la première année du règne de Cyaxare I.<sup>er</sup> qui monta sur le trône vers l'an 634 avant J. C. & cet âge de quarante-neuf à cinquante ans étoit très-convenable pour le rôle que Zerdusht avoit entrepris de jouer dans le monde.



au fameux Zoroastre. Quoique Xanthus ait approché du but plus près que les autres, rien ne nous oblige d'adopter la date de six cens ans, puisqu'il n'en pouvoit être instruit que par des rapports souvent fautifs, & qu'il n'étoit pas à portée de la vérifier sur les Annales de la Nation. Son témoignage n'en est pas moins péremptoire contre nos doctes Anglois. Car il est clair que cet auteur ne pouvoit croire le grand Zoroastre plus ancien que lui de six cens ans, si Zoroastre eût été son contemporain. Mais si Zoroastre avoit cent cinquante ou deux cens ans d'antiquité, Xanthus pouvoit penser qu'il en avoit six cens (*h*).

## SECONDE PARTIE.

### *Le second Zoroastre.*

LE Zoroastre qui va maintenant nous occuper, ne parut pas avec le même éclat que son prédécesseur. C'est un Philosophe tranquille, qui réforme, sans prendre le titre de réformateur; qui n'établit pas une nouvelle religion, mais qui, sans émouvoir les esprits, rétablit dans son lustre l'ancienne religion prête à périr. Il ne s'annonce point comme Prophète, point comme un homme à miracles; mais sous l'ombre & le nom du prophète de la Nation, il impose des loix à l'empire le plus étendu: il fait tout, & ne paroît rien faire. Sa gloire

(*h*) M. de Guignes trouve encore dans les annales Chinoises une naissance du Dieu *Fo*, la vingt-sixième année du règne de *Tchao-van*, de la Dynastie des *Tcheou*, la cinquante-unième année du cycle Chinois, laquelle répond à l'an 1027 avant J. C. cinq cens cinquante ans environ avant l'expédition de Xerxès.

Si ce Dieu *Fo* étoit un autre Zoroastre antérieur à celui du roi Gush-rasp, les six cens ans de Xanthus de Lydie approcheroient beaucoup du vrai, une différence de cinquante années étant fort peu de chose par rapport à ces anciens temps.

Mais, à dire le vrai, Xanthus ne parlant que d'un seul Zoroastre, n'a dû ni pu s'occuper que de celui qui, plus célèbre & plus respecté chez les Perses, avoit, pour ainsi dire, fait oublier ses prédécesseurs, si tant est qu'il en ait eu. Si Xanthus a confondu le grand Zoroastre avec un autre plus ancien, son exactitude historique & chronologique seroit toujours un peu en défaut. Cet écrivain n'étoit pas contemporain du grand Zoroastre: cela suffit, il nous importe peu qu'il l'ait fait un peu trop ancien.

obscurcie rehaussé celle de son maître: celle de son maître vient à son tour augmenter la sienne; & par ce rapport intime du maître & du disciple, on a peine à les distinguer l'un de l'autre; & de deux Zoroastres on en fait un seul, qui tout à la fois paroît ancien & moderne.

Tel est en raccourci le portrait du Zoroastre dont je vais prouver l'existence. Pour nous y préparer, considérons la suite de la réforme du premier. L'enchaînement des faits & des circonstances suffiroit presque pour nous manifester le second.

On sait en général que la mort funeste de Zerdusht ne ralentit pas le zèle de Cyaxare I.<sup>er</sup> Ce Prince, après avoir chassé les Scythes, rétablit le Pyrée de Balch, & soutint le Magisme. Je ne doute point que ses successeurs n'aient continué de respecter la mémoire de Zerdusht; mais j'imagine que les Mèdes s'occupoient assez peu des dogmes abstraits de sa religion. J'en juge ainsi par la peine qu'eut Cyrus à vaincre Araspe du système de la double ame humaine. Xénophon qui rapporte le fait, a soin de remarquer qu'Araspe étoit Mède de Nation.

*V. le second  
Mémoire sur la  
promote épopée  
de la Relig. des  
Perses, dans le  
Recueil de l'As-  
iad. t. XXV.*

La conduite de Darius-Medus ou Cyaxare II, pendant le séjour qu'il fit à Babylone, prouve encore mieux ce déclin. Ce Prince, d'un esprit simple & facile, fit un decret à la sollicitation des Grands de sa Cour, pour ordonner que personne pendant l'espace de trente jours, ne demandât aucune grace à quelque Dieu ou à quelque homme que ce fût, excepté à lui seul. On sait par quel motif un pareil decret fut extorqué. Mais des Zoroastriens zélés ne l'auroient jamais proposé, & un Prince tel que Gushtasp n'y auroit jamais consenti.

*Dan. c. VII.*

Si la Médie se relâcha un peu de sa première vivacité, il n'en fut pas ainsi des provinces d'Élam & de Perse. La religion de Zerdusht n'étoit pas nouvelle dans l'Orient; mais elle s'étoit altérée dans les contrées septentrionales par le commerce avec les Scythes & les autres peuples idolâtres: au lieu que les provinces maritimes, plus concentrées en elles-mêmes, s'étoient mieux préservées de la contagion générale.

Mandane, fille d'Astyage & mère de Cyrus, raconta sans

doute dans la Perse les merveilles toutes récentes du réformateur des Mèdes ; & ce récit ne pouvoit que donner de l'admiration à des gens qui voyoient avec plaisir leurs anciennes idées religieuses rétablies dans un royaume dont ils dépendoient.

Cyrus élevé dans ces principes, s'y confirma à la Cour d'Attyage son grand-père, auprès duquel il passa plusieurs années de sa jeunesse. Curieux d'orner son esprit de connoissances utiles, il apprit des disciples de Zerdusht, tout ce qu'ils savoient des actions & des discours de leur maître. Le texte d'Isaïe, que j'ai rapporté dans les Mémoires précédens, montre combien ce Prince étoit instruit de la doctrine des Mages ; & l'aventure d'Aralpe, quel étoit son zèle pour y ramener ceux qui ne pensoient pas comme lui.

*Isaïe, c. XIV.*

*Les deux premiers chapitres de l'Écriture des Perses, c. XXI.*

Ce Prince fut éclairé d'une lumière bien supérieure, lorsqu'après la prise de Babylone, Dieu lui ouvrit les yeux pour lui faire apercevoir la main toute-puissante qui l'avoit dirigé dans le cours de ses conquêtes. L'édit qu'il publia la première année de son règne pour la délivrance du peuple Juif, fait assez connoître les sentimens qu'excitèrent dans son ame les instructions de Daniel : *Le Seigneur, le Dieu du Ciel*, dit-il, *m'a donné tous les royaumes de la terre, & m'a commandé de lui bâtir une maison dans la ville de Jérusalem qui est en Judée.* C'est dans Isaïe qu'il avoit lu l'ordre de Dieu dont il parle : c'est dans cette prophétie qu'il avoit appris à connoître celui qu'il ne connoissoit pas. Il ne s'élevoit point auparavant au-delà du soleil & des étoiles ; maintenant il reconnoît pour le seul Seigneur, celui qui commande en maître à la milice céleste. Ce peu de mots, *le Seigneur le Dieu du Ciel*, comparés avec le quarante cinquième chapitre d'Isaïe, contiennent la profession de foi la plus complète. C'est une abjuration formelle des erreurs dont Cyrus avoit fait profession jusqu'alors.

*1. Esdr. 1, 2.*

La délivrance des Juifs montre clairement son profond respect pour leur Religion. Rétablir ce peuple dans son ancienne demeure, étoit peut-être la faute la plus capitale dans l'ordre de la politique humaine. Étoit-il prudent de rendre

puissante une Nation qui, de tout temps, avoit été jalouse de son indépendance, & qui, placée sur les confins de l'empire, pouvoit, en s'unissant avec les États voisins, donner autant d'embarras aux rois de Perse, qu'elle en avoit donné autrefois aux rois de Ninive & de Babylone ? Les ennemis des Juifs alléguèrent ces motifs en toute occasion ; mais ce fut en vain. L'ordre du Ciel étoit trop précis pour l'é luder ; & Cyrus avoit l'ame trop grande pour être effrayé par des inconvéniens humains. Ni lui ni ses successeurs n'eurent sujet de s'en repentir ; jamais peuple ne fut plus reconnoissant que le furent les Juifs envers de tels bienfaiteurs, ni plus fidèle à des Rois qu'ils regardoient comme les instrumens de la bonté de Dieu à leur égard.

Cependant, au rapport de presque tous les historiens, Cyrus persévéra tout le reste de sa vie dans le culte de ses pères. Il craignoit sans doute, en l'abandonnant, d'aliéner de lui le cœur de ses sujets. Il crut apparemment avoir trouvé le secret de concilier sur ce point ses intérêts avec sa conscience. Quoi qu'il en soit, il ne fit rien pour établir la véritable Religion dans ses États ; & ses enfans qui avoient succé avec le lait *Hérod. l. iiii.* celle de Zerdusht, ne s'en départirent jamais. Cambyse manifesta d'une manière conforme à l'impétuosité de son caractère, le zèle qu'il avoit pour cette religion, lorsqu'étant en Égypte, il fit marcher un corps d'armée pour détruire le temple de Jupiter-Ammon ; & plus encore, lorsqu'indigné de la stupidité des Égyptiens, qui faisoient d'un vil animal l'objet de leurs adorations, il perca de son épée le bœuf Apis, pour montrer que ce n'étoit pas un Dieu.

On sait que la religion de Zerdusht inspiroit une horreur extrême pour l'idolâtrie ; & ce qui prouve que Cambyse *Idem, ibid.* agissoit par ce motif, c'est qu'il donna toute sa confiance aux Mages. Au lieu de laisser l'administration des affaires, pendant son expédition d'Égypte, à quelqu'un des principaux Seigneurs, il la remit à Pasitithe, Archimage & Mède. Les Mèdes étoient donc en possession du Sacerdoce, même sous le règne de Cyrus ; preuve certaine que l'ancien Zerdusht, dont l'Archimage tenoit la



la place, étoit de cette nation, & qu'il avoit établi sa réforme dans le royaume de Médie.

On fit que Pâlithe instruit de la mort de Smerdis, que Cambyse avoit fait tuer secrètement, & sachant que les fureurs du Roi le rendoient odieux à la nation, mit sur le trône son propre frère, de même nom & de même figure que le vrai Smerdis, & le fit proclamer sous le nom du Prince dont on ignoroit la triste fin. Cambyse mourut lorsqu'il revenoit pour chasser l'usurpateur, & la fraude eut pendant quelques mois tout le succès imaginable. *Herodot. l. III.*

Tout l'ordre des Mages entra vrai-séemblablement dans le complot. Étant presque tous Mèdes, il leur paroïssoit honteux que le sceptre de l'Orient fut entre les mains d'un peuple qui, peu d'années auparavant, étoit leur tributaire. Ils croyoient peut-être encore que rien ne seroit plus avantageux à la religion de Zerdusht, que de réunir sur la même tête l'autorité royale & sacerdotale.

Mais cet évènement qui sembloit la devoir faire triompher à jamais, pensa lui donner le coup mortel. Sept des principaux Seigneurs découvrirent la fourberie, en punirent les auteurs, & les Perses étendirent leur vengeance sur l'ordre des Prêtres, dont on fit un massacre effroyable. En mémoire de cet évènement, on établit une fête nommée *Magophonie*, pour célébrer la victoire des Perses qui, prêts à retomber sous le joug des Mèdes, s'en étoient affranchis pour toujours. Cette fête se faisoit encore tous les ans du temps d'Hérodote. La Médie, qui depuis long-temps étoit en possession de l'empire de l'Asie, qui, sous Cyrus même, affectoit encore le premier rang parmi les Nations confédérées, ne fut plus désormais qu'une simple province de la Perse, & ne fit même dans la suite aucun effort pour se relever. Assujétie aux Parthes sous Arsace & ses successeurs, elle passa de nouveau sous la puissance des Perses, lorsqu'Artaxare les rétablit dans la souveraineté. *Idem, ibid.* Vers l'an de J. C. 226.

Malgré cette catastrophe, on rendit hommage à la religion du pays, lorsqu'il fut question de faire un nouveau Roi. On en défera le choix au Soleil; & comme le cheval étoit

spécialement consacré à ce Dieu tutélaire de la Perse, les prétendans à la royauté s'avancèrent de grand matin vers l'Orient, après être convenus entre eux que le cheval qui henniroit le premier à la vûe du soleil levant, donneroit la Couronne à son maître. Le cheval de Darius hennit le premier, soit naturellement, soit, comme le dit Hérodote, par la ruse de l'Écuyer.

Mais quelque déférence que l'on eût encore à l'extérieur pour la religion de Zerdusht, il n'étoit pas possible que ce qui s'étoit passé, ne refroidît la Nation dominante. Il est difficile de conserver du respect pour une Religion, lorsqu'on en méprise les Ministres: encore plus, quand la haine se joignant au mépris, on se porte aux plus cruelles extrémités.

D'ailleurs les conquêtes de Cyrus & les expéditions de Cambyse avoient tiré les Perses hors de leur pays, & les avoient mêlés avec une multitude de Nations étrangères, amies, ennemies, indifférentes. Dans cette vie tumultueuse, ils ne pouvoient manquer de perdre insensiblement de vûe les loix & les dogmes de Zerdusht, & de se familiariser avec les idées & les coutumes religieuses des autres peuples.

Le séjour seul de Babylone auroit suffi pour les corrompre. Cette ville, aussi voluptueuse que superbe, étoit bien capable de captiver ses vainqueurs. Tout ce qui étoit peuple devoit être séduit par la magnificence des temples, par la multitude & l'agrément des fêtes; & les gens d'esprit y trouvoient des Philosophes qui, partagés en diverses sectes, formoient des systèmes, & raisonnoient librement sur tout.

Tant de circonstances rassemblées au commencement du règne de Darius, annonçoient la chute du Magisme. Cependant nous le voyons avec surprise dans tout son éclat sous le règne de ce Prince. Sous celui de Xerxès son fils, le zèle pour la religion de Zerdusht fut porté jusqu'à la superstition; & toutes les Nations qui composoient le royaume de Perse proprement dit, surmontant leur jalousie & leur antipathie mutuelle, se réunirent plus intimement que jamais dans un même culte (i).

(i) On continuoît cependant de | insulter à la religion de Zerdusht, célébrer la Magophonie, non pour | qui fut plus respectée que jamais;

Il y eut donc sur ce point une révolution très-réelle dans le cours du règne de Darius ; & si les Anciens ne s'en sont pas aperçus, c'est qu'il n'y eut aucun changement à l'extérieur, & que la révolution se passa sans un éclat capable de frapper les étrangers.

Darius, Prince plus sage & plus politique que guerrier, sentit la nécessité de rétablir le bon ordre dans la Monarchie ébranlée. Cyrus occupé de conquêtes, n'avoit pas eu le temps de consolider le puissant empire qu'il avoit créé. Les membres dont cet empire étoit composé, étoient plus unis par l'amour & la vénération qu'ils avoient pour ce héros, que par les liens d'une juste harmonie. Cambyse auroit tout perdu, s'il eût vécu plus long-temps. Ce fut Darius fils d'Hystaspe, qui, par des loix aussi bonnes que les conjonctures le permirent, donna au royaume de Perse une consistance durable.

Ce Prince n'eut garde d'oublier ce qui concernoit le culte public. Rempli de vénération pour la mémoire de Cyrus, il le prit pour modèle. Respectant comme lui la religion des Juifs, il confirma l'édit que ce Prince leur avoit accordé ; & zélé comme lui pour les loix de Zerdusht, il entreprit de les faire revivre, & de leur donner une nouvelle vigueur. Il en étoit encore temps : la religion de Zerdusht étoit toujours celle des Grands & du peuple. Elle tendoit au dépérissement ; mais enfin elle subsistoit. Il ne s'agissoit donc que de substituer

1. Esdras, c. VI.

mais pour rappeler l'événement mémorable qui avoit soustrait les Perses à la domination des Mèdes, tant pour le temporel que pour le spirituel. Le nom de *Mages* fut conservé aux Prêtres, ce qui prouve que ce n'étoit point un sobriquet inventé en dérision du faux Smerdis, auquel autrefois on avoit coupé les oreilles, & que cet indice fit reconnoître. Ceux qui suivent cette interprétation, se fondent sur ce que *Migi-ghush*, mots Persans, signifient *curtus auribus*. D'autres font venir *Mage* d'un autre mot Persan qui signifie *aigre-*

*doux*, par allusion aux deux principes coéternels. Ces interprétations, fondées sur une critique ou sur des ridicules, ne peuvent servir à l'explication d'un nom qu'on continua de donner à des Prêtres que l'on respectoit, & que ceux-ci se firent toujours honneur de porter. M. Hyde est, ce me semble, dans le vrai, en prétendant que *Mog* ou *Mag* est un ancien mot des langues orientales, qui signifie un *Prêtre*, & qu'on n'en doit pas chercher la racine, parce qu'il est radical. *Relig. vet. Pers.* c. XXXI.

aux Mages proscrits, d'autres Mages qui fussent affectionnés à la personne & au gouvernement du nouveau Roi, & qui, par leur science & leurs talens, pussent se concilier l'estime & la vénération des peuples.

*Porphyr. l. IV.  
de Abst.*

Darius fit plus, il établit que les Rois & tous leurs enfans seroient censés appartenir à l'ordre Sacerdotal; & pour montrer de plus en plus que cette réhabilitation du Magisme étoit son ouvrage, il ordonna qu'on inscrivît sur son tombeau, que lui-même avoit instruit les ministres de la Religion: *ἀπὸ Μαγικῶν γένοιτο διδασκαλίας.*

Mais en vain Darius auroit formé ce projet, s'il n'eût trouvé quelque génie supérieur capable de le diriger dans cette opération délicate, & de donner sous ses ordres à l'ancienne religion, une forme plus parfaite. Il falloit donner à Pasitithe un successeur qui, par son mérite, effaçât & fît oublier ce Prêtre ambitieux. Il trouva donc cet homme singulier; & le nouvel Archimage gagna tellement la confiance de ses inférieurs & du peuple, qu'on lui décerna, d'un commun accord, le titre glorieux de *nouveau Zerdusht.*

*Abulph. v.  
Dynastie.*

Ce n'est point au reste un personnage que la seule nécessité m'oblige d'introduire sur la scène. Les anciens connoissoient son existence, & leurs témoignages justifient mes conjectures.

*Dill. Orient.  
au mot Zer-  
dusht.*

Je commence par les Orientaux. Le célèbre Grégoire de Mélite, plus connu sous le nom d'Abulpharage, dit positivement que Zerdusht né dans l'Aderbijian, c'est-à-dire en Médie, parut en Perse sous le règne de *Cambasous*. Il ajoute même que telle étoit l'opinion des chrétiens d'Orient. Et ce n'est pas à tort, puisqu'Eutychius, auteur de la Chronique d'Alexandrie, dit que Zoroastre étoit contemporain du Mage *Samardius*. C'est apparemment du faux Smerdis dont il veut parler; & cette date est encore confirmée par plusieurs auteurs Persans, au rapport de M. d'Herbelot.

Abulpharage, il est vrai, confond ici les deux Zoroastres, dont le premier étoit véritablement Mède de nation: mais enfin il nous assure qu'un Zoroastre célèbre parut en Perse sous le règne de Cambyse, & cela suffit. On se porte naturellement



à reculer dans l'antiquité la plus ténébreuse les personnages fameux, dont la vie n'est pas distinctement connue. Par conséquent on doit s'en rapporter, par préférence, à ceux qui leur donnent une existence plus moderne.

L'opinion générale des chrétiens d'Orient est ici d'un grand poids. Le Christianisme s'établit en cette contrée dans un temps où les sciences étoient florissantes, & lorsque la mémoire de Zerdusht étoit encore fraîche. L'opinion générale, dont Abulpharage s'appuie, ne pouvoit être fondée que sur une tradition conservée dans les églises Chrétiennes.

Au reste, si le second Zoroastre brilla sous le règne de Cambyse, & du vivant du mage Smerdis, il est naturel qu'il ait fait un personnage plus distingué sous le règne de Darius fils d'Hystaspe.

On doit joindre à ces auteurs les écrivains Arabes & Persans, qui, comme nous l'allons voir bien-tôt, font de Zoroastre un disciple d'Ézéchiël, de Daniel ou d'Esdras. Car quelque ignorans qu'ils fussent dans l'ancienne Chronologie, ils ne l'étoient pas assez pour ignorer que ce Zoroastre devoit avoir survécu à Cyrus.

2.<sup>o</sup> Tous les Anciens veulent que Pythagore ait été disciple de Zoroastre. Tels sont entr'autres Apulée, Iamblique, Porphyre, Diogène - Laërce & S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie. Ils disent que Pythagore alla en Égypte avec des lettres de recommandation de Polycrate, tyran de Samos, adressées au roi Amasis. Ils ajoutent que le Philosophe confondu parmi les Égyptiens que l'armée de Cambyse fit prisonniers, fut envoyé avec eux à Babylone, & qu'il trouva dans cette ville un homme célèbre par ses connoissances sublimes, nommé *Zabratos*, ou *Zaratos*, ou *Nazaratos*, auquel il s'attacha. Porphyre dit qu'il fut purifié par *Zabratus* des souillures de sa vie précédente, prévenu contre les vices dont un homme vertueux doit être affranchi; & qu'il apprit de lui ce qui concerne la Nature, & quels sont les principes de l'Univers.

On ne peut douter que ce *Zabratus* ne soit un vrai Zoroastre. Apulée le dit en propres termes: *Aunt Pythagoram*, Apul. *ibid.*

Apul. Flor. II.

Iambl. Vie de Pythag.

Porph. Vie de Pythag.

Diog. Laërt. Vie de Pythag.

Clém. Alex. Strom. I.

Porph. *ibid.*

*cum inter captivos Cambyſis advehcretur, doctores habuiſſe Perſarum Magos, ac præcipuè Zoroaſtrem omnis divini arcani antiſitem.*

*V. le livre de  
Sad-der, traduit  
par M. Hyde,  
et le ſommaire du  
Zeratusht - na-  
meh, c. XXXIV.*

D'ailleurs *Zaratus* rend encore mieux que *Zoroaſtre*, le vrai nom du docteur de la Perſe. Car *Zaratus* eſt viſiblement le même nom que *Zerdusht*, ou pluſtôt *Zaratusht*, ſelon la prononciation ordinaire des Ghèbres.

Ce n'eſt pas que le nom de *Zoroaſtre* fût inconnu aux auteurs de la vie de Pythagore. Ils l'emploient en d'autres endroits de leurs ouvrages pour désigner l'ancien fondateur du Magiſme, & par-là confirment le ſyſtème d'un double *Zoroaſtre*. Ils ne ſavoient peut-être pas que ces deux perſonnages avoient le même nom dans l'Orient. Ils tenoient celui de *Zoroaſtre* de la prononciation ordinaire des Grecs, & celui de *Zaratus* de leurs connoiſſances particulières touchant le maître de Pythagore.

Au reſte, quoique *Zaratus* demeurât à Babyłone, lorſque Pythagore ſe mit ſous ſa conduite, il n'en eſt pas moins conſtant qu'il enſeignoit dès-lors la doctrine des Mages de Perſe. Apulée le dit poſitivement : *Perſarum Magos ac præcipuè Zoroaſtrem*. D'ailleurs les paroles de Porphyre le font aſſez entendre. La morale de *Zaratus*, les purifications des péchés ſont tout-à-fait conformes aux idées des Mages. Et que peut-on concevoir par les *principes de l'Univers* dont parle Porphyre, ſi ce n'eſt cette *Monade* & cette *Duité* ſi fameuſes dans le Magiſme; & que Pythagore avoit tellement adoptées, qu'il a paſſé dans l'eſprit de pluſieurs, tant anciens que modernes, pour un Manichéen décidé avant le ſiècle de Manès?

*Brucker, Hiſt.  
Philoph. t. I,  
part. II, lib. II,  
c. 10, ſect. 1.*

*Lettres de  
Moïſe, à la fin  
de l'Hiſtoire des  
Juifs de Prid.*

Je ſais que le voyage de ce Philoſophe à Babyłone ſouffre des difficultés. D'habiles gens le révoquent en doute, & prétendent convaincre de faux le récit & les dates d'Iamblique, celui des hiftoriens de Pythagore qui eſt entré dans un plus grand détail ſur ce ſujet. On ne ſ'accorde pas non plus ſur l'époque de la naiſſance du Philoſophe. Les Auteurs qui le font contemporain de Polycrate de Samos, d'Amafiſ & de Cambyſe ſont modernes par rapport à des temps ſi reculés. Le P. Hardouin le croit plus ancien d'un ſiècle & demi. D'autres

placent sa naissance vers l'an 640 avant J. C. Or Cambyse ne détrôna Psamménite, successeur d'Amasis, que l'an 526, plus d'un siècle après 640. Dès-lors que penser des prétendues leçons de Zaratus à Babylone? que croire de Zaratus lui-même, dont l'existence n'est appuyée que sur une preuve si foible?

*Voy. sur cette question les Mémoires respectifs de M. de la Nauze & de M. Fréret, dans le Recueil de l'Ac. t. XIV.*

Je n'ai garde de m'engager dans ces discussions de critique. Je me contenterai d'opposer quelques réflexions aux conséquences que l'on voudroit tirer de cette contrariété d'opinions touchant le philosophe Grec. Comme tous les Anciens nous assurent que Pythagore a parcouru l'Orient pour conférer avec les Mages, & même avec les Gymnosophistes, il seroit déraisonnable de s'inscrire en faux contre ces faits, sous prétexte d'embarras chronologiques, lorsqu'on n'y oppose point des témoignages formels. La philosophie de Pythagore a pris d'ailleurs une teinture si sensible de celle de la Perse & des Indes, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre. Par conséquent si l'on admet, avec la plupart des Anciens & des Modernes, le synchronisme de Pythagore, de Polycrate, d'Amasis & de Cambyse, rien n'empêche que notre Philosophe n'ait pu conférer avec le mage Zaratus. Qu'on arrange donc comme on voudra ses voyages dans l'Orient; que ce soit dans telle ou telle olympiade; qu'il y soit allé de son plein gré ou comme captif; qu'il ait demeuré plus ou moins à Babylone ou à Suze, peu importe, dès qu'il a vu Zaratus. Or il est incontestable qu'il l'a vu, s'ils ont été contemporains.

La difficulté seroit insurmontable, si les voyages de Pythagore avoient précédé le règne de Cambyse; mais, en ce cas, je demanderois si la fausseté du synchronisme de Pythagore & de Cambyse détruiroit le synchronisme de Cambyse & de Zaratus: je ne le crois pas. Je dirai même que si nos historiens se sont trompés sur le siècle de Pythagore, la source de leur erreur est dans la certitude même de l'époque de Zaratus. Ils auront pu croire que leur Philosophe n'a pu trouver parmi les Mages un autre maître digne de lui, & l'auront reculé d'un siècle pour le rendre contemporain du plus savant & du plus illustre des Mages. C'est une conjecture

que je propose à ceux qui, contre l'opinion commune des Anciens & des Modernes, font Pythagore antérieur à Cyrus. Cependant, comme leur opinion n'est rien moins que prouvée, il m'est fort permis de supposer que Pythagore a pris les leçons de Zaratus du vivant de Cambyse.

On fera peut-être surpris qu'on ne parle ici que du règne de ce Prince, & que les Auteurs que nous citons, ne fassent aucune mention du rôle plus honorable & plus brillant que Zaratus a dû faire sous le règne de Darius fils d'Hystaspe. Mais il faut considérer que nos Auteurs font la vie de Pythagore, & non celle de Zaratus; & que par conséquent ils n'ont du parler de celui-ci, qu'autant que son histoire étoit liée à celle du philosophe Grec. Or Pythagore a voyagé dans l'Orient sous le règne de Cambyse, & non sous celui de Darius.

*Euseb. Prep.  
Evang. l. I.*

*Diog. Laërt.  
in Proömio.*

*Suid aux mots  
μαγος, απορο-  
μια & Ζωροά-  
σπης.*

*Plin. l. XXX,  
c. I.*

Il faut bien que Zaratus ait été Archimage sous ce dernier Prince, puisqu'il eut pour successeur en cette dignité Hostanès, qui suivit Xerxès dans son expédition contre la Grèce. C'est ce que nous apprenons d'Eusèbe de Césarée très-instruit dans les traditions orientales, de Diogène-Laërce, de Suidas, & sur-tout de Pline, qui dit que le second Zoroastre, *alius Zoroastres*, vivoit un peu avant Hostanès, *paulò antè hunc*; & que c'étoit ainsi qu'en parloient les Auteurs les plus exacts, *diligentiores*. Par conséquent Hostanès étant Archimage au commencement du règne de Xerxès, on doit supposer que Zaratus, ou le second Zoroastre, aura possédé cette dignité pendant une partie du long règne de Darius fils d'Hystaspe.

On pourroit encore incider au sujet d'Hostanès, que quelques écrivains font vivre en des temps fort éloignés de Xerxès. Quelques-uns même le disent maître, & non disciple de Zoroastre.

Je réponds que plus d'un Mage a porté le nom d'Hostanès, & qu'il me suffit d'en trouver un sous Xerxès. Mais d'ailleurs, avec un garant tel que Pline, je me mets au dessus de tous ces petits scrupules. Ce judicieux écrivain, parlant d'après un grand nombre d'ouvrages qui sont perdus à jamais pour nous, son témoignage vaut une Bibliothèque.



Il n'est donc pas douteux qu'il n'y ait eu sous Darius un Zoroastre. Mais qu'on le remarque bien, il fut ignoré de la plupart des Anciens, & ce ne fut pas sans peine que les Auteurs les plus exacts le découvrirent; preuve certaine que ce Zoroastre n'étoit pas celui dont les Orientaux vantoient les merveilles, & qui parut avec tant d'éclat à la Cour des Rois. Les autres historiens moins attentifs, trompés par l'identité de nom & de ministère, ne firent qu'une seule personne de deux hommes fort différens, & lui attribuèrent des choses inalliables & même contradictoires. Le système d'un double Zoroastre explique tout; & certainement il faudroit être de mauvaise humeur pour rejeter une clef qui nous est présentée par l'Antiquité même.

Tâchons maintenant de pénétrer plus avant dans le caractère de cet homme singulier dont nous venons de prouver l'existence. Deux traits que je tire, l'un des Grecs, & l'autre des Persans, nous mettront en état de nous en former une idée assez juste.

1.<sup>o</sup> Tous les Anciens s'accordent à regarder Zoroastre comme un prodige de savoir. Platon, Aristote, Plutarque, Porphyre, Apulée le représentent comme un grand maître dans les connoissances divines & humaines. On le dit Théologien, Physicien, Médecin, Géomètre, Astronomie; & sous ces titres, il a toujours été respecté dans l'Orient, même par les Mahométans qui, malgré l'aversion qu'ils ont pour ses sectateurs, lui donnent le surnom de *Hakim*, c'est-à-dire, de Sage. Ulug-Beigh, ce prince Tartare si renommé pour ses connoissances astronomiques, met Zerdusht au dessus de tous les Anciens par rapport à cette science.

Le premier Zerdusht étoit sûrement un homme d'esprit: il en faut pour former un projet tel que le sien, & pour l'exécuter. Mais les sciences & les beaux arts n'étoient pas sur un pied assez brillant dans la Médie & dans la Bactriane au temps de Cyaxare I.<sup>er</sup> pour qu'on y vît éclore un Savant universel, digne des hommages de toute la postérité. Babylone seule étoit capable de former de tels hommes. Cette

*Plat. dans l'Alcibiad. I.*

*Arist. Μαγιστὸν, dans le Proöm. de Diog. Laërce.*

*Plut. dans le Traité d'Osiris & d'Isis.*

*Rel. vet. Pers. c. XXIV.*

*Bibl. Orient. aux mots Zerdascht & Ulug-Beigh.*

ville, qui pour lors étoit dans l'Orient ce qu'Athènes fut depuis dans la Grèce, réunissoit dans son sein les Savans & les Sciences. Or l'ancien Zerdusht n'a certainement jamais été instruit dans cette école. Donc ce caractère de science ne peut convenir qu'au second Zerdusht, à ce mage *Zaratus*, que Pythagore vit à Babylone, & dont il ne dédaigna pas de se rendre le disciple.

2.<sup>o</sup> Les Orientaux ne s'accordent ni sur la nation ni sur la généalogie de leur Zerdusht. D'un côté, une tradition qui paroît fort ancienne, & fondée d'ailleurs sur les livres religieux des Ghèbres, nous apprend que Zerdusht avoit pour père *Purshchasp*, & pour mère *Dogdu*, native de Rey, ville de Médie. On nomme même encore ses ancêtres paternels jusqu'à *Efpintaman*; & tous ces noms, comme on l'a déjà dit, conviennent fort à une famille de Médie.

*Rel. vet. Pers.*  
c. XXIV.

*Pocock, Specim. Hist. Arab.*  
p. 147. &c.

*Bibl. Orient.*  
in mot Zerdusht.

D'un autre côté, la plupart des auteurs Arabes & Persans assurent que Zerdusht étoit Juif; & qu'avant que d'entrer dans l'ordre des Mages, il avoit été domestique & disciple d'un prophète d'Israël, que les uns disent être Élie; d'autres, Jérémie; d'autres, Ézéchiël; d'autres, Daniel; & d'autres, Esdras. On ajoute que le Prophète ayant découvert l'hypocrisie de Zerdusht, le chassa d'auprès de lui, & le frappa de lèpre. Cette confusion d'Élie & d'Élisée, de Giézi & de Zerdusht, est digne de la demi-science des Arabes.

N'importe, je ne m'arrête qu'à la qualité de Juif, que les Persans ne regardent point du tout comme une injure; & je demande si le même homme pouvoit être Mède & Juif de nation. Je suis bien éloigné de rejeter la généalogie autorisée par les livres des Ghèbres. Mais il n'est nullement probable que tant d'écrivains s'en fussent écartés, s'ils n'eussent été fondés sur une tradition constante; car il ne vient pas naturellement à l'esprit que le chef de la Religion d'un pays soit d'une nation étrangère. On avoit donc de bonnes raisons pour croire une chose si peu vrai-semblable. On ne pouvoit se persuader que l'auteur d'un ouvrage, où l'on trouve tant de traces des saintes Écritures, ne fût pas un Hébreu.

Tel est en effet le *Zendavesta*, ouvrage attribué à Zerdusht

Les Savans qui l'ont vû, nous assurent qu'on y trouve une conformité marquée avec l'histoire & les loix de Moÿse, avec les Pseaumes & d'autres endroits de l'Écriture sainte. J'en parlerai plus au long dans le Mémoire suivant, & je prouverai que ce recueil n'est point un livre supposé. Mais on peut conclurre, en attendant, que ces traits décèlent un Juif instruit. Un étranger auroit-il pû se procurer les livres de l'Ancien Testament? On fait avec quel soin les docteurs Juifs les soustrayaient à la vûe des infidèles. Et quand quelqu'un de ceux-ci auroit pû en acquérir un exemplaire, est-il probable qu'il les eût assez bien entendus, pour en faire autant d'usage qu'en a fait l'auteur du *Zendavesta*!

*Rel. ier. Pers.  
cap. XXXIX.  
XXX, & alibi  
passim.  
Fœcher, et suprà.  
V. Bibl. L. par.  
l. IV.*

Zerdusht est donc en même temps Juif & Mède; & comme ces deux qualités sont inalliables dans la même personne, il faut distinguer deux Zerdusht, dont l'un étoit Mède, & l'autre Juif. Le premier est l'ancien Zerdusht, celui du roi Gush-tasp, le prétendu Prophète; & le second est le nouveau Zerdusht, celui de Darius fils d'Hystaspes, & l'auteur des livres sacrés des Persans. Cette contrariété des Orientaux, prouve qu'en parlant si diversément d'un seul Zerdusht, ils ont pourtant dans l'esprit l'idée de deux personnes différentes qu'ils ne savent pas distinguer.

Je suis fâché de me trouver ici en contradiction avec Pline, qui dit que le second Zoroastre étoit de Proconèse, *Zoroastrem alium Proconesum*. Il nous apprend au moins par-là que notre Zerdusht, Persé par adoption, étoit étranger par sa naissance. Mais cet étranger étoit-il Grec, Thrace ou Hébreu? Entre les autorités qui se combattent, je n'hésite point à donner la préférence aux Orientaux, non pas précisément parce qu'ils sont Orientaux, mais parce que leur sentiment est fondé sur le génie de Zerdusht, sur le caractère de sa Philosophie, & sur la connoissance qu'il avoit des livres saints.

A l'aide de ces deux traits, je vais hasarder une vie abrégée du dernier Zoroastre, conformément au plan que les circonstances du règne de Darius fils d'Hystaspes m'avoient déjà fait imaginer.

Zerdusht, dont le nom Juif est absolument inconnu, s'attacha dans sa jeunesse à Daniel, ou à quelqu'autre des illustres Hébreux que les rois de Babylone avoient élevés à des emplois importants. Il profita du séjour de cette ville pour acquérir les connoissances capables de lui procurer de la considération. Les écoles de Babylone avoient été pernicieuses à plusieurs Juifs qui, dégoûtés de l'auguste simplicité de leur Religion, s'étoient familiarisés avec des sectes établies dans cette capitale. Les uns en public, & d'autres en secret, avoient embrassé des religions étrangères. Ceux qui se sentoient plus d'élévation dans l'esprit, se perdirent dans la recherche des principes de l'Univers, dans les abîmes de la création, & de l'origine du mal, & se trouvèrent disposés, lors de la prise de Babylone, à descendre au culte de la nation victorieuse.

*Ezech. c. VIII.* Ce scandale avoit été prévu par le prophète Ézéchiel, lorsque Dieu lui fit voir, dans la vision que j'ai rapportée dans mon premier Mémoire, vingt-cinq Hébreux qui tournoient le dos au sanctuaire du temple, & qui, prosternés en terre, adoroient le Soleil levant. Notre Zerdusht fut un de ces déserteurs: mais habile, comme il l'étoit, il sut placer son apostasie dans des conjonctures favorables à sa fortune.

Il trouva moyen de s'insinuer à la Cour, où son mérite lui procura l'estime du Monarque conquérant (*k*). Sa qualité de Juif étoit un nouveau relief aux yeux de Cyrus; & peut-être contribua-t-il plus que personne à persuader à ce Prince que le Dieu qui l'avoit rendu victorieux n'exigeoit point qu'il abandonnât le culte de sa nation, à laquelle il se rendroit odieux par la profession d'une religion étrangère. Il lui fit entendre que les Sages, en s'assujétissant aux pratiques reçues, favoient s'élever au dessus du vulgaire; qu'en admettant les combats d'*Oromaze* & d'*Arimane*, sans lesquels on ne pouvoit

(*k*) Ce n'est pas une simple conjecture, puisqu'Arnobé, dans un passage assez obscur d'ailleurs, parle d'un Zoroastre ami de Cyrus: *Age nunc veniat qui super igneam Zonam, Magus ab interiore orbe Zorcastres,*

*Hermippo ut assentiamur auctori. Bactrianus & ille conveniat, cujus Ctesius res gestas historiarum exponit in primo; Armentius Hosthanis repes & familiaris Pamphylus Cyri. Arnob. l. 1. advers. Gent.*



expliquer la constitution présente du monde, & le mélange du bien & du mal, il falloit reconnoître un Dieu suprême, auteur de toutes choses, supérieur à l'Univers qu'il a formé, & qui, comme le dit le prophète Isaïe, commande en maître à la milice du Ciel; que le Soleil, les astres & le feu, productions les plus pures de l'Éternel, étoient dignes d'être le symbole de sa présence; qu'il avoit choisi cet emblème pour se manifester à plusieurs des anciens Patriarches, & même à Moïse, lorsqu'il lui donna ses loix; que ce grand Législateur avoit établi dans le tabernacle un feu sacré qu'on n'employoit que pour les sacrifices, & que les Prêtres étoient obligés d'entretenir sous les peines les plus rigoureuses; que chaque nation avoit son *Shekinah* particulier, & que ces *Shekinahs* ne méritoient aucun blâme, lorsque nos adorations se terminoient au vrai Dieu; que l'essentiel étoit d'abhorrer les idoles; & que sur ce point la religion des Perses s'accordoit parfaitement avec celle des Hébreux; qu'ainsi les deux Religions n'en faisoient qu'une, à les bien prendre, chacun des deux peuples devoit demeurer dans la sienne.

C'est ainsi que Zerdusht déguisant avec art les vices essentiels de la religion des Perses, flattoit le Prince & gagnoit son amitié. Pour le rassurer plus efficacement, & pour s'attacher plus intimement à sa personne, il se fit naturaliser Persé, & incorporer dans l'ordre des Mages.

Le zèle que Cambyse montra contre les Dieux des idolâtres, pourroit faire conjecturer que notre Zerdusht eut quelque part à son éducation. Mais s'il fut quelque temps en faveur auprès du jeune Prince, cette faveur ne fut pas de longue durée. Pâsitithe & Smerdis, Mèdes & chefs des Mages, s'emparèrent de son esprit, & le gouvernèrent absolument. Ces nouveaux favoris, qui formoient déjà de vastes projets pour eux & pour leur nation, n'avoient garde d'admettre dans le ministère un homme d'un esprit pénétrant, & qui s'annonçoit comme un réformateur du Magisme. La vengeance se joignit à l'ambition. Cyrus avoit fait couper les oreilles au mage Smerdis, pour le punir de quelque faute que l'histoire

ne dit point, & Zerdusht avoit peut-être trompé dans ce outrage. Quoi qu'il en soit, les deux frères prévinrent le jeune Monarque contre le peuple Juif en général, & contre Zerdusht en particulier. Ils firent agir les Samaritains; & sans respect pour la mémoire de Cyrus, dont ils cherchoient à décrier le gouvernement, ils engagèrent Cambyse à faire interrompre les ouvrages commencés à Jérusalem par l'ordre de son père. Mais lorsque Smerdis, l'un des deux frères, se fut emparé du trône, ils ne gardèrent plus de ménagement. Sur une nouvelle requête présentée par les Samaritains, l'usurpateur défendit aux Juifs, par un édit solennel, de rebâtir la ville & le temple, avec ordre aux peuples voisins de les en empêcher, même à main armée, s'il en étoit besoin (1).

1. Esdr. c. III.

Zerdusht n'étoit pas de ces gens qui, déserteurs de leur Religion, en deviennent par cette raison même, les plus ardens persécuteurs. Dans le fond de son cœur, il conservoit encore pour elle du respect & de la vénération. Prit-il hautement la défense de sa nation contre les Mages? cela peut être. Mais enfin il céda à l'orage, & vint s'établir à Babylone, où son école devint très-florissante. Il est fort singulier que le règne de Cambyse ait été le temps de sa plus grande réputation; & que la chronique d'Alexandrie, d'un côté, & plusieurs auteurs Arabes & Persans, de l'autre, affectent de le faire contemporain du mage *Samardius*. Ils étoient apparemment rivaux déclarés, & partageoient l'attachement des Mages & l'estime du public. On pourra juger par ce que nous dirons dans la suite, que leur antipathie pouvoit être fondée autant sur des discussions de doctrine que sur des intrigues de Cour (m).

La mort de l'usurpateur, le massacre des Mages, & l'élévation d'un seigneur Perse sur le trône de Cyrus, furent l'époque

(1) Dans le quatrième chapitre d'Esdras, Cambyse est nommé *Astius*; & Smerdis, *Artaxerxès*.

(m) Zerdusht, en entrant dans l'ordre des Mages, prétendoit en corriger la grossièreté, en reconnois-

sant un Dieu suprême au dessus d'Oromaze même. Son but étoit de concilier la religion des Mages avec celle de Moïse, ainsi que nous l'expliquerons dans un des Mémoires suivans. Ce projet ne pouvoit que déplaire à Palsithe & à Smerdis.

du triomphe de Zerdusht. Rappelé bien-tôt avec honneur auprès du nouveau Roi, il put contribuer à la publication de l'édit, par lequel Darius renouvelle & confirme les privilèges accordés à la nation des Juifs. Ne s'étant point dépouillé de l'affection naturelle que les hommes ont pour leur patrie, il étoit d'ailleurs flatté de voir abolir jusqu'aux moindres vestiges de la tyrannie de ses antagonistes.

Élevé au grade d'Archimage, il comprit qu'il se rendroit ridicule, s'il jouoit le rôle de Prophète, & s'il affectoit des extases & des révélations. Les prestiges puériles du premier Zerdusht, consacrés par la croyance nationale, étoient respectés; les renouveler aux yeux d'un peuple aussi clairvoyant que les Perses l'étoient alors, c'eût été s'exposer à une honte certaine, & se déclarer imposteur.

D'ailleurs, soit que la chose fût concertée entre Darius & l'Archimage, soit que ce Prince eût en effet la vanité de passer pour le chef & le docteur des nouveaux Prêtres qu'il fallut choisir, il étoit de la politique de Zerdusht de ne pas trop se montrer, & de paroître n'agir que sous les ordres du Monarque.

Il se restreignit donc à fortifier la Religion déjà reçue, à l'embellir, à l'enrichir de nouvelles instructions & de nouvelles loix; & pour mieux assurer sa manœuvre, il se mit absolument à l'écart, & ne produisit rien sous son nom. Il ramassa soigneusement tout ce qui pouvoit rester des mémoires de l'ancien Zerdusht, & tout ce que l'on en savoit par tradition: il les mit en ordre, & sans doute ajouta beaucoup du sien.

Non content de s'autoriser d'un nom respecté, il composa quelques livres sous le nom d'Abraham, qu'il appeloit *Ibrahim-Zerdusht*, voulant faire croire que ce Patriarche, si révééré dans l'Orient, avoit été l'un des plus grands zélateurs de la religion du Feu. De-là vient que quelques Persans sont encore persuadés qu'Abraham & Zerdusht sont le même homme.

L'ancien Zerdusht s'étoit vanté d'avoir reçu ses loix de la main de Dieu même, qui lui parloit du milieu des flammes. Vouloit-il se produire comme un autre Moysé? Il pouvoit

*Hyds, Pocock  
& d'Herbelot.*

avoir quelque notion de ce grand homme par le moyen des Israélites captifs en Médie. Peut-être aussi que ses idées sur la divinité du Feu le conduisirent naturellement à cette fiction. Quoi qu'il en soit, le nouveau Zerdusht saisit habilement cette fable reçue. Mais ne voulant pas s'écarter des règles de la vrai-semblance, il n'eut garde d'avancer que cette merveille se fût opérée en présence de tout un grand peuple : il ne dit point que le prophète de Médie eût frappé de plaies ceux qui résistèrent à ses instructions, ni qu'il eût sauvé ses disciples au travers des mers, des fleuves & des déserts. L'ancien Zerdusht étoit trop connu dans la nation, pour que des mensonges si grossiers pussent y faire fortune. Mais on ne court aucun risque en insistant sur des révélations secrètes & sur des faveurs du Ciel, qu'aucun témoin n'a jamais pû contredire.

Pour rendre ses loix plus vénérables, le nouveau Zerdusht s'appropriâ plusieurs de celles de Moysé. Il copia plusieurs endroits des Livres saints, en emprunta de belles prières, & puisâ dans cette source les principes d'une saine morale que les Anciens & les Modernes ont beaucoup vantée.

Mais il faut avouer qu'il en deshonora la pureté d'une manière étrange, en autorisant les incestes les plus monstrueux. Il permettoit aux Prêtres d'épouser leur propre sœur, leur propre fille, & même leur propre mère ; & cet excès fut poussé si loin dans la tribu des Mages, que ceux qui provenoient du mariage d'un fils avec sa mère, paroissoient plus dignes que les autres des dignités éminentes de la Prêtrise. On dit que Zerdusht avoit fait ce règlement pour plaire aux rois de Perse, adonnés de tout temps à ces indignes alliances ; car les Princes étant censés de l'ordre Sacerdotal, participoient à ses privilèges. Mais il eut peut-être des raisons personnelles, & par conséquent plus pressantes, de vouloir transformer cette infamie en vertu. L'article de la chasteté est un écueil contre lequel les enthousiastes, les hypocrites & les faux spirituels ont échoué dans tous les temps (n).

(n) Alexandre le Grand, quoiqu'idolâtre, eut horreur de ces loix impudiques, & les abolit dans la Perse. *Plut. de fort. Alexand.*



Quoi qu'il en soit, le nouveau Code fut reçu avec applaudissement par le Prince, par les Grands & par tous les ordres de l'État. Les Perses redoublèrent de zèle contre le culte des idoles : & Xerxès instruit, ou par Zerdusht ou par Hostanès, en donna des preuves dans son expédition contre la Grèce, & plus encore à son retour, par la destruction des temples & des idoles de Babylone. La vénération que l'on eut pour le Juif apostat fit oublier son premier nom, & même le nom Persé qu'il avoit pris en entrant dans l'ordre des Mages. On ne l'appeloit plus que *Zerdusht*, ou le *nouveau Zerdusht*.

Si dans la suite des siècles les Persans ne l'ont plus distingué de son prédécesseur, on ne doit pas en être surpris. Outre l'identité de nom, de dignité, de ministère, l'affectation du second Zerdusht à ne jamais parler en son propre & privé nom, à tout mettre sur le compte de l'ancien, & à lui laisser l'honneur du *Zendavesta*, devoit naturellement en faire oublier le véritable auteur, à des gens sur-tout qui, privés des monumens de leur ancienne histoire, ont à peine retenu quelque idée de Cyrus, & ne comptent que les deux derniers Darius pour rois de Persé, après Bahaman ou Cyaxare II, roi des Mèdes. La lecture du livre sacré ne rappelant donc aux sectateurs du Magisme que la mémoire de l'ancien Zerdusht, insensiblement on ne connut plus que lui, & l'on confondit le Philosophe avec le Prophète.



## S E C O N D M É M O I R E .

*Les Écrits de Zoroastre.*

Par M. l'Abbé FOUCHER.

25 Avril  
1755.

**L**ES écrits de Zoroastre ne sont pas moins célèbres que sa personne. Dans le Mémoire précédent j'ai supposé la vérité de ces écrits sur la foi des Anciens & des Modernes, des Grecs & des Orientaux. Mais les difficultés formées par quelques Critiques m'obligent de revenir sur mes pas, & de considérer nos Zoroastres comme auteurs, après avoir débrouillé ce qui concerne leur ministère & leurs aventures.

*Demonstr. E-  
vang. Prop. IV,  
c. V.*

Quelques Savans prétendent avec M. Huet, que jamais il n'y eut d'écrits de Zoroastre, & que tous les ouvrages que l'on a décorés de son nom, sont le fruit de l'imposture (a).

(a) Pour couper court à toute réplique, M. Huet avance un paradoxe bien plus étrange encore; c'est que Zoroastre n'a jamais existé. Ce docte Prélat avait entrepris, comme l'on fait, d'enlever à toutes les Nations les héros qu'elles se glorifient d'avoir produits, & de concentrer dans le peuple Hébreu tous les grands hommes de la haute antiquité. L'histoire des temps héroïques n'étoit à ses yeux que l'histoire sainte défigurée par des fables. Appliquant son principe à la Perse, Zoroastre n'est autre que Moïse, à qui Dieu parle dans le buisson ardent & sur le mont Sina au milieu des flammes & des éclairs, pour lui prescrire, entr'autres choses, l'entretien d'un feu perpétuel dans le Tabernacle. Les Perses, dont la Divinité spéciale étoit le Feu, prenant Moïse pour le prophète de leur Religion, eurent la vanité de l'adopter, & d'en faire un Persé instituteur de leur culte.

Tel est le système de M. Huet qui, dans sa généralité exclusive, a fait peu de profélytes. Tous les Savans, à l'envi, se sont fait honneur de venger les Nations, du larcin qu'on leur impute mal-à-propos. Je n'entrerai pas dans cette querelle; mais je dis que si quelque personnage de l'antiquité méritoit d'être excepté de la proscription générale, c'étoit Zoroastre.

On pourroit peut-être supposer, sans choquer toute vrai-semblance, que les anciens habitans de la Grèce, grossiers & sans lettres, entendant raconter aux navigateurs Phéniciens les exploits de Moïse, de Josué, de Gédéon, de Samson, auroient transmis à leur postérité ces histoires altérées; & que les Grecs, dans la suite, auroient transporté dans leur pays ce qui s'étoit passé dans des régions étrangères.

Mais les anciens peuples d'Assyrie, de Médie & de Perse n'étoient ni

D'autres soutiennent avec M. Brucker que les ouvrages de Zoroastre, s'ils ont jamais existé, ont été ancantis par les Sarazins, & que le *Zendavesta* que les Ghèbres conservent, est une production moderne que les Mages ont substituée à l'ancien *Zendavesta*.

Si nous avions quelqu'un des livres attribués à Zoroastre, si le *Zendavesta* des Persans nous étoit plus connu, nous pourrions juger par les caractères internes de ces écrits, s'ils

des barbares ni des ignorans, auxquels il fût aisé d'en faire accroire. Civilisés autant que les Nations que nous regardons comme les plus instruites, ils conservoient leurs annales avec soin, & n'étoient pas assez simples pour croire que Moysé eût jamais habité dans leur contrée. Les relations qu'ils eurent avec les Israélites, soit dans la Palestine, soit dans leur propre pays, où ils transportèrent, à différentes fois, la plus grande partie de ce peuple, ne leur permettoient d'ignorer ni l'existence de Moysé, ni les merveilles de sa vie; & c'est précisément parce qu'ils le connoissoient bien, qu'ils ne pouvoient se méprendre sur sa nation, & sur les lieux qu'il avoit habités.

Il est vrai que les Perses ont saisi quelques traits de cet homme admirable pour en décorer leur Zerdusht: il se peut aussi que Zerdusht lui-même ait été le singe de Moysé; mais en s'attribuant des communications secrètes avec la Divinité, il n'osa jamais, dans la crainte d'en être démenti par la notoriété publique, s'approprier les prodiges que Moysé avoit opérés à la vue des Égyptiens & des Israélites. Cependant les Perses n'auroient pas manqué d'attribuer ces prodiges à leur Zerdusht, si par ignorance ils l'avoient confondu avec le législateur des Hébreux. Cette ressemblance imparfaite de Zerdusht avec Moysé n'est donc propre qu'à prouver la distinction de ces deux personnages.

C'est en vain que M. Huet exagère les incertitudes & les contradictions des Anciens au sujet de Zoroastre, & d'un autre côté les fables débitées par les Persans & par les Arabes. Nous avons vu dans le Mémoire précédent, qu'on pouvoit dissiper ces obscurités par la distinction d'un double Zoroastre, dont l'ancien même ne remonte qu'à Cyaxare I.<sup>er</sup> roi des Mèdes. Mais quand il seroit impossible de concilier ces auteurs, & de former une hypothèse plausible, il s'ensuivroit seulement que les Persans auroient substitué des fables à la véritable histoire de leur législateur; & que les Grecs, qui n'estimoient guère que leurs Sages, n'auroient eu qu'une connoissance superficielle d'un Philosophe étranger. Mais en conclurre qu'il n'a jamais existé, c'est une témérité sans exemple. Il est manifeste, par le témoignage des Anciens, que depuis plus de deux mille ans, toutes les nations qui composent l'empire de la Perse, regardent Zoroastre comme leur Prophète spécial, & comme l'instituteur ou le réformateur de leur Religion. Si des nations nombreuses, civilisées, savantes & très-attachées à leurs usages, ont pu se tromper sur un fait si simple, il n'y aura plus rien de certain dans les faits, il faudra se livrer au Pyrrhonisme historique le plus outré. Cette conséquence, qui n'auroit pas effrayé M. Huet, sera décisive pour ceux qui ne sont pas Pyrrhoniens.

sont dignes du nom qu'ils portent. Il est rare qu'un ouvrage supposé soutienne un examen sérieux : l'imposture se décele ordinairement elle-même. Privés de ce secours, nous n'avons que des preuves externes, fondées sur le témoignage des écrivains de différens siècles ; & c'est ce qui rend la discussion plus épineuse : car il s'en faut bien que ces témoignages, qui devroient être la preuve naturelle des faits, soient irréprochables à tous égards. On fait, par exemple, que les Orientaux amateurs d'un faux merveilleux, sans goût, sans connoissance de la bonne Antiquité, ne sont que trop capables de recevoir comme authentique l'ouvrage le plus grossièrement supposé. Qui pourroit encore s'en rapporter aux Anciens, plus que suspects en fait de critique ? Vers la naissance du Christianisme, une multitude d'imposteurs, pour autoriser leurs erreurs ou leurs rêveries, fabriquèrent des livres sous les noms respectés de Seth, d'Énoch, de Mercure, d'Orphée, des Sibylles, &c. il en courut sous le nom de Zoroastre & d'Hyfaste, & tous ces écrits trouvèrent plus ou moins de créance, selon qu'ils étoient composés avec plus ou moins d'art. Quelques-uns néanmoins se doutèrent de la supercherie ; mais on ne mettoit Zoroastre, Mercure, les Sibylles, au rang des écrivains, que sur la foi des ouvrages apocryphes, dont le monde étoit inondé. Voilà, dira-t-on, à quoi se réduit le témoignage des anciens : l'existence des livres de Zoroastre n'est appuyée que sur ces fondemens ruineux.

Ainsi raisonnent M. Huet, M. Brucker & leurs partisans. Leurs objections sont plausibles ; mais je crois qu'elles ont moins de solidité que d'apparence. Ne nous laissons point prévenir, & tâchons en avançant pied à pied, de découvrir la vérité au travers du nuage qui nous la cache.

Nous avons deux questions à discuter, qu'il ne faut pas confondre.

*Première Question.* Zoroastre, ou plutôt quelqu'un des Zoroastres, a-t-il laissé des écrits ?

*Seconde Question.* Le fait supposé, ces écrits subsistent-ils encore dans la Perse, en tout ou en partie ?



## PREMIÈRE QUESTION.

*Zoroastre, ou quelqu'un des Zoroastres, a-t-il laissé des Écrits ?*

JE ne m'étonnerois pas qu'on mît Zoroastre au rang des auteurs apocryphes, s'il avoit vécu long-temps avant la guerre de Troie, & qu'il eût été contemporain de Ninus ; car, comme Pline le remarque très-bien, par quel prodige ses ouvrages seroient-ils venus jusqu'à nous, au travers de tant de révolutions, sans qu'on voie une succession non interrompue de disciples intéressés à les conserver. *Mirum hoc imprimis durasse memoriam artemque tam longo ævo, commentariis non intercidentibus, præterea nec claris nec continuis successibus custoditam.* *Plin. l. XXX, c. 1, n.º 2.*

Mais si l'on reconnoît, avec ce judicieux Écrivain, un dernier Zoroastre, contemporain du père de Xerxès, alors le prodige cesse. Je ne dirai rien de l'ancien Zoroastre qui vivoit sous le règne de Cyaxare premier ; s'il a laissé quelques mémoires, il n'est pas douteux qu'on ne les ait conservés avec soin. Mais je n'insiste avec Pline que sur le dernier Zoroastre, & je dis que non seulement il est vrai-semblable qu'il a laissé quelque chose par écrit, mais qu'il seroit contre toute vrai-semblance qu'il ne l'eût pas fait. C'étoit alors que les Lettres étoient le plus en honneur dans l'Orient. Ce Zaratus, qui tenoit une école publique à Babylone, se fera-t-il contenté d'instruire ses disciples de vive voix, sans avoir imaginé de perpétuer sa doctrine d'une manière plus durable ? Mais pouvoit-il s'en dispenser, lorsqu'appelé par Darius fils d'Hystaspe à la dignité d'Archimage, il fut obligé de donner de la consistance à la religion nationale qui tendoit visiblement à son déclin ? Il falloit établir les dogmes, régler les cérémonies du culte, composer une liturgie, instruire les peuples, dresser les statuts de l'ordre sacerdotal. Le dernier Zoroastre avoit trop d'esprit pour croire que ses institutions se perpétueroient, s'il ne les consignoit dans un code qui fît loi pour toutes les Provinces,

& dans la succession des siècles. Sans cette précaution; rien n'eût été stable, & les intentions du Législateur ne pouvoient manquer d'être arbitrairement interprétées selon le génie des peuples & le caprice des Mages. Cependant au rapport de tous les anciens, les idées religieuses de la Perse étoient fixes & constantes; leurs loix, leurs usages, leurs cérémonies, étoient invariables; la doctrine de Zoroastre sur la Divinité & sur les principes de l'Univers, étoit connue & enseignée par ses disciples: donc les Perses avoient entre leurs mains le code de leur Législateur.

A cette présomption déjà si raisonnable, se joignent les témoignages réunis de tous les auteurs de l'Antiquité. Si l'on peut hésiter à les croire, lorsqu'ils nous attestent des faits incroyables, peut-on les récuser lorsqu'ils ne disent que des choses très-vrai-semblables en elles-mêmes, & dont ils étoient à portée d'avoir connoissance? Écartons ici les fables, & tâchons de démêler dans les anciennes traditions, ce qu'on en peut tirer de certain.

Pline nous apprend qu'Hoftanès, successeur du second Zoroastre, porta dans la Grèce la connoissance de la Magie, c'est-à-dire, du système de son maître; car on fait bien que les Mages n'étoient pas Magiciens. L'avidité avec laquelle les Grecs reçurent les leçons de cet étranger, alla jusqu'à la fureur. *Hic maximè Hoftanès ad rabiem, non aviditatem modò scientiæ ejus, Græcorum populos egit.* Tous les Grecs n'étoient pas ennemis irréconciliables de Xerxès. Hoftanès leur parla de Zoroastre, leur expliqua ses principes, & laissa dans ce pays une haute idée de cette Philosophie. Les éloges qu'en font Platon, Aristote, & d'autres Anciens cités par Diogène-Laërce, en sont les garans.

*Plin. l. xxx,  
c. 1, n.º 2.*

*Plat. dans  
l'Alcibiade.*

*Arist. Μαγικόν, apud Diog.  
Laert. in Proam.*

La doctrine des Mages fut en estime chez les Grecs, tant que ceux-ci s'appliquèrent à la Métaphysique sublime. Mais la Philosophie étant devenue subtile & pointilleuse dans les écoles de l'Académie, toute morale dans celle de Zénon, toute matérialiste dans celle d'Épicure, il paroît qu'on perdit un peu de vue Zoroastre & ses dogmes abstraits.

Mais quelque temps avant l'ère vulgaire, & dans les deux premiers siècles de l'Église, le goût pour la haute métaphysique devint plus que jamais à la mode. Les nouveaux Platoniciens & les partisans de la Philosophie éclectique, ne voulant s'attacher à aucun Philosophe en particulier, cherchoient à les accorder ensemble pour former un seul & unique système de ce qu'ils trouvoient à leur gré dans toutes les sectes; & loin de rejeter la Philosophie des peuples qu'ils appeloient Barbares, ils la regardoient comme plus profonde que celle des Grecs mêmes.

Plotin, un de leurs coryphées, suivit cette méthode. Après avoir épuisé la Philosophie connue, dit Porphyre, il voulut s'instruire par lui-même de celle des Magés. Il avoit même dessein de pénétrer jusqu'aux Indes pour conférer avec les Gymnosophistes. Mais l'armée de Gordien, où il étoit, ayant été battue en Mésopotamie, il fut obligé de se retirer à Antioche. *1<sup>re</sup> de Plotin.*

L'estime pour Zoroastre n'avoit jamais été poussée plus loin qu'elle le fut alors. Chacun se piquoit de connoître sa doctrine; & chacun, comme de raison, ramenoit cette doctrine à ses propres idées. Les Chrétiens le christianisoient presque: les Philosophes le faisoient platoniser; & les hérétiques s'efforcèrent encore plus que les autres de se prévaloir de son autorité. Les sectateurs du Gnostique Prodicus vantoient sur-tout des livres qui contenoient, disoient-ils, les révélations de Zoroastre & les mystères de sa Religion. Il est vrai que Plotin & Porphyre prouverent que ces livres avoient été fabriqués à plaisir par les Gnostiques: mais eux-mêmes prétendoient avoir des écrits plus authentiques de Zoroastre; & l'on ne peut douter qu'il nen courut alors dont les Savans faisoient beaucoup de cas.

Eusèbe de Césarée, dans sa Préparation Évangélique, cite *Lib. I, c. 10.* un très-beau passage de ce Philosophe sur la nature de Dieu, tiré mot à mot, dit-il, du recueil sacré des usages religieux de la Perse: Ζωροάστρης ὁ Μαγός ἐκ τῆ ἱερᾶ συναγωγῆ τῶν Περσικῶν φησι καὶ λέγειν. Quel don ce recueil sacré? étoit-ce

un livre Grec sous le nom de Zoroastre? Je ne le crois pas: un ouvrage orné d'un titre si séduisant, auroit été fort en vogue dans un temps où c'étoit la mode de se dire Zoroastrien. Cependant, de tous les Anciens, Eusèbe seul en fait mention. Il y a plus d'apparence que ce texte avoit été fourni à cet Évêque par quelque chrétien de Perse, comme extrait fidèlement des livres de Zoroastre.

Le plus répandu de tous les écrits qu'on lui attribuoit, portoit le titre d'*oracles de Zoroastre*, d'*oracles Chaldaïques*, d'*oracles sacrés*. L'ouvrage entier ne subsiste plus; mais on a recueilli plusieurs de ces sentences dans les écrits de Proclus, de Simplicius, de Damascius, de Synesius, d'Olympiodore, &c. & l'on y a joint les scholies de Pléthon & de Piellus. Les Savans y reconnoissent les principes de Pythagore & de Platon, avec des allusions frappantes à la Théologie des Mages, & l'on ne doute point que ce livre n'ait été composé par quelque Philosophe d'Alexandrie, pour concilier la Philosophie des Grecs avec celle des Barbares.

On ne fait point au juste quand cet ouvrage parut; mais il semble postérieur à celui qu'Hermippus de Smyrne publia sous le règne d'un des Ptolémées. Voici ce qu'en dit Pline: *Hermippus de totâ câ arte (magicâ) diligentissimè scripsit, & viciis centum millia versuum a Zoroastre condita, indicibus quoque voluminum ejus positis, explanavit*. Il ne reste rien de cet ouvrage: Diogène-Laërce nous apprend seulement que l'auteur parloit fort au long dans son premier livre de la Théologie des Mages; & sans doute que dans les suivans il traitoit de l'Astronomie, de la Physique & de la Politique, comme le docte Fabricius le conjecture. Ces paroles de Pline: *de totâ arte magicâ scripsit*, ne doivent donc pas s'entendre de ce que nous appelions en François, l'*Art magique*, mais de toute la science des Mages comprise dans les livres de Zoroastre.

M. Hyde met Hermippus au rang des imposteurs: car il est certain, dit-il, que jamais Zoroastre n'écrivit en vers. Mais cette raison ne paroît pas concluante. S'agit-il ici de vers proprement dits, ou de simples lignes appelees également

V. Stant Hist.  
Philos Orient.  
Et Fabric.  
Bibl. Græc. t. 1.

Fabric. Bibl.  
Græc. t. 1.

Rel. ver. Pers.  
t. XXVI.



εἶναι par les Grecs ? Peut-être que Pline lui-même s'y est trompé.

Je trouve une difficulté plus considérable dans ce nombre prodigieux de lignes dont les livres originaux de Zoroastre étoient composés. Un ouvrage de deux millions de lignes est énorme, quelque petites que soient les lignes. Hermippus se flattoit-il de faire croire qu'il avoit eu le temps de méditer & d'expliquer ce recueil monstrueux. Je soupçonnerois volontiers une faute de copiste dans ce nombre de *vicies centum millia*. On sait que ces fautes ne sont pas rares dans les anciens manuscrits. M. Huet lisoit *bis centum millia* ; ce qui réduiroit au dixième le nombre incroyable de deux millions. Au reste, si l'on en croit les Arabes & les Persans, les livres de Zoroastre étoient considérables. Ils formoient, disent-ils, douze volumes, dont chacun contenoit cent peaux de velin, & ne pouvoit être porté que par plusieurs bœufs. On explique ce phénomène, en supposant que ces livres étoient écrits en caractères très-majuscules, qui réduits en petits caractères dans les copies ne formoient que des livres ordinaires.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, on ne peut trop regretter l'ouvrage d'Hermippus, dont il paroît que les Anciens faisoient beaucoup de cas. Nous y trouverions sans doute de grandes lumières sur la théologie de Zoroastre, puisqu'au jugement de Pline, il étoit composé avec beaucoup de soin, *diligentissimè scripsit*. D'ailleurs, l'autorité de cet auteur ne seroit pas à mépriser ; car de son temps ce n'étoit pas la mode, comme ce le fut quelque temps après, de supposer des livres sous le nom des Anciens dont la mémoire étoit respectée.

J'ajoute encore qu'Hermippus n'avoit pas prétendu donner une traduction exacte des livres de Zoroastre, mais seulement exposer ses idées & développer son système ; c'est la force du mot *explanavit*. Il y avoit joint un sommaire & les titres de tous les volumes, *indicibus quoque voluminum ejus positis*. En un mot, c'étoit un abrégé bien fait au jugement de Pline.

On peut donc supposer, avec fondement, qu'Hermippus avoit fait un voyage en Perse, ce qui n'étoit pas rare en ces

*Demonstr. Evang. prop. IV, c. V.*

*D'Herbelot, Bild. Orient. aux mots Zendah, Zend & Kischtaib.*

temps-là; qu'il y avoit conféré avec les plus doctes des Mages; qu'il avoit tiré d'eux ce qui pouvoit lui faire connoître les ouvrages de Zoroastre, & qu'à son retour, il compoſa ſon livre ſur les mémoires qu'il avoit rasſemblés.

Je ſuis néanmoins ſurpris qu'un homme auſſi curieux de ce qui concernoit Zoroaſtre, ait pû le placer ſix mille ans *Plin. ut ſuprà.* avant la guerre de Troie. S'il avoit eu la critique de Pline, il auroit compris que les écrits d'un auteur d'une telle antiquité, n'auroient pû parvenir juſqu'à ſon temps: il auroit cherché quelque Zoroaſtre plus moderne, & l'auroit trouvé dans le prédéceſſeur immédiat d'Hoſtanès. Mais cette mépriſe ne lui étoit pas particulière: il avoit porté avec lui cette prévention ſur l'antiquité fabuleuſe de Zoroaſtre; & ce que les Mages lui dirent à ce ſujet, n'étoit pas propre à le faire revenir de ſon erreur. Car quoique le dernier Zerduſht fût le principal, & peut-être le ſeul auteur des livres Zoroaſtriens, il y parloit néanmoins ſous le nom du prétendu prophète de Médie, & même ſous celui d'*Ibrahim-Zerduſht*; de ſorte que les Mages, en liſant ces livres, les regardoient pluſtôt comme l'ouvrage de ceux qu'on y faiſoit parler, que de celui qui s'en diſoit le rédacteur. Ils auront cru d'ailleurs concilier de la vénération à leur ſecte en dépeignant Zoroaſtre aux étrangers, comme un des plus anciens Sages de leur nation.

J'inſiſte ſur Hermippus, parce que ſon livre eſt garant de ce qu'on croyoit alors touchant les livres de Zoroaſtre. Cet auteur auroit-il oſé préſenter au public ſavant un abrégé de ces livres, s'il n'eût paſſé pour conſtant que Zoroaſtre avoit laiſſé des écrits? Il n'eſt pas douteux que les auteurs plus anciens qu'Hermippus nous apprendroient la même choſe, ſi leurs ouvrages ſubſiſtoient encore. Diogène-Laërce, dans ſa Préface, cite Ariſtote, Dinon, Hermodore, Eudoxe, Théopompe, Eudème le Rhodien, Hécatee & Cléarque de Soles, comme ayant traité à fond de Zoroaſtre & de ſa doctrine. Je regrette ſur-tout le *Μαγιστὸν* d'Ariſtote. Quand ce livre ſeroit d'Antiſthène, diſciple de Socrate, ou d'un autre Philoſophe nommé *Rhodon*, auxquels quelques perſonnes

l'attribuoient, selon Suidas, il n'en feroit guère moins précieux. Mais Diogène-Laërce, Plîne & Suidas lui-même ne doutoient pas qu'il ne fût d'Aristote.

Ce fut par la lecture de ces auteurs, que les philosophes de l'école d'Alexandrie, les nouveaux Platoniciens, & toute la secte éclectique, conçurent une si grande opinion de Zoroastre & de sa doctrine. C'est peut-être même de ces ouvrages qu'on tira ces oracles si célèbres & si célébrés dans les commentaires des disciples de Plotin. Plusieurs d'entre eux y joignirent leurs propres lumières, en allant puiser à la source dans le pays qu'habitoient les Mages, ou bien en conférant avec les philosophes de l'Orient voisins des frontières de la Perse. Il est certain que plusieurs Savans entreprirent ces voyages pour s'instruire à fond de la doctrine des Mages. Apollonius de Tyane & Plotin leur en avoient montré l'exemple. Quelques-uns même, entre autres le docte Bardesane, pénétrèrent jusqu'aux Indes pour conférer avec les Brachmanes. Ces expéditions littéraires n'étoient rien moins qu'effrayantes depuis que la Perse étoit devenue limitrophe de l'empire Romain.

Tâchons maintenant de porter un jugement impartial de cette multitude de livres qui parurent sous le nom de Zoroastre, soit avant la naissance de Jésus-Christ, soit pendant les premiers siècles de l'Église.

1.<sup>o</sup> on ne peut douter que plusieurs de ces livres n'eussent été composés à plaisir par des imposteurs. Telle étoit l'Apocalypse de Zoroastre, dont nous avons déjà parlé. Tel étoit encore un livre d'Hystaspe, cité par quelques Pères de l'Église comme avantageux à la religion Chrétienne, & qui par-là paroîtroit être de la même fabrique que les oracles des Sibylles. La connoissance que l'auteur de ce livre avoit de l'histoire de Zoroastre, lui donna l'idée d'introduire sur la scène un Hystaspe à révélations. Vouloit-il désigner le roi Gushtasp ou Darius fils d'Hystaspe, qui se qualifioit *docteur des Mages*? Peu importe: ces deux Princes étoient célèbres dans l'histoire des Zoroastres.

2.<sup>o</sup> Je ne crois pas qu'on doive juger d'une manière si

de l'avantageuse du livre d'Hermippus & d'autres, produits sous le nom de Zoroastre, par des Philosophes qui croyoient rendre exactement ses idées, après s'en être instruits avec soin. Mais quoique ces livres ne fussent pas absolument apocryphes, on ne pouvoit néanmoins les regarder comme une traduction de livres originaux; car les Mages se seroient fait un grand scrupule de les communiquer à des étrangers. Hermippus & ses semblables n'ont donc pû recueillir des livres de Zoroastre, que ce qu'ils en ont appris en conférant avec les Mages; & la fidélité de leur rapport dépend en partie de la sincérité & de la science des Prêtres consultés; en partie des recherches & de la sagacité de ceux qui consultoient. Si nous avons encore ces prétendus livres de Zoroastre, nous y trouverions sans doute, avec un fond de doctrine orientale, des différences marquées; parce que chacun de ces auteurs ne rendant les idées de Zoroastre que selon qu'il les avoit conçûes sur le rapport d'autrui, ne pouvoit manquer de les ajuster à ses propres idées, & de les ramener à la Philosophie particulière dont il faisoit profession. Il n'est donc pas étonnant que S.<sup>t</sup> Chrysostome rejette, comme supposés, tous les livres qui couroient de son temps sous le nom de Zoroastre; puisque ceux mêmes qui méritoient quelque créance, ne rendoient point fidèlement les expressions du docteur de la Perse; & que ce qui pouvoit s'y trouver de conforme à sa doctrine, étoit défiguré par ce que les auteurs avoit ajoûté du leur.

*Discours sur  
S.<sup>t</sup> Babylas.*

Il résulte de tout ceci trois conséquences importantes, auxquelles je prie qu'on fasse attention.

Je conclus, en premier lieu, qu'au moins dans le siècle qui précéda la naissance de J. C. & dans les trois suivans, il passoit pour indubitable que Zoroastre avoit laissé des livres, & que ces livres étoient entre les mains des Mages. On pouvoit bien rejeter, comme apocryphe, tel ou tel de ces livres; mais on ne doutoit point qu'il n'y en eût en Perse d'originaux. Sur cela point de dispute entre les Chrétiens & les Payens, entre les Orthodoxes & les Hérétiques.



Je conclus, en second lieu, qu'on avoit alors dans la Perse des livres sacrés que l'on croyoit être de Zoroastre. Seroit-il possible en effet que tout l'empire Romain eût été persuadé, pendant l'espace de plusieurs siècles, de l'existence de ces livres, si dans le pays même ils eussent été inconnus? La Perse n'étoit point une contrée inaccessible aux gens de Lettres, sur-tout depuis que les Romains avoient étendu jusqu'à l'Euphrate les bornes de l'Empire. La guerre & les conquêtes mêloient souvent ensemble les deux peuples; & le commerce étoit ouvert dans les intervalles de paix. Les Philosophes de la haute Syrie prirent dans ce voisinage un goût décidé pour la doctrine de ceux qu'ils appeloient Barbares. Qui pouvoit leur avoir parlé des livres vrais ou faux de Zoroastre, sinon les Perses eux-mêmes? Et si ces livres n'existoient pas, qui pouvoit mieux que les Syriens en attester la fausseté?

Le témoignage des chrétiens d'Orient est encore ici d'un grand poids. L'Évangile avoit fait beaucoup de progrès en Perse: un peuple nombreux & des Mages même s'étoient convertis à la foi; & l'on sait que cette Église entretenoit une grande correspondance avec celles de Mésopotamie & de Syrie. Or ces chrétiens d'Orient nous attestent, autant que les philosophes Payens, l'existence des livres sacrés attribués dans la Perse à Zoroastre. Pouvoient-ils s'y méprendre? & si le fait eût été faux, n'auroient-ils pas été bien-tôt détrompés par le témoignage des chrétiens Perses qu'ils étoient à portée de consulter.

J'ajoute que les Orthodoxes étoient singulièrement intéressés à remonter à cette source. Les Hérétiques séduisoient les simples par de prétendus livres de Zoroastre qu'ils avoient eux-mêmes composés. Au lieu de disputer sans fin sur l'autorité de ces mauvaises compilations, il étoit aisé de les anéantir, en vérifiant que les Perses eux-mêmes ne croyoient point avoir d'ouvrages de leur Législateur. Si les Orthodoxes n'ont jamais employé ce moyen tranchant, c'est qu'il étoit notoire que les Mages croyoient posséder ces livres célèbres; & dès-lors l'imposture des Hérétiques étoit plus difficile à découvrir.

Pour convaincre de faux ces productions, il auroit fallu les confronter aux originaux ; & peu de gens étoient en état d'entreprendre un travail si pénible. De-là vint la facilité avec laquelle on recevoit ces ouvrages supposés. Un Écrivain publioit des écrits remplis d'une doctrine mystérieuse, ou déguisée sous un habit oriental ; sur la foi de l'auteur, on les prenoit pour des livres de Zoroastre. C'étoit donc la certitude même de l'existence des originaux qui donnoit de la vogue aux copies plus ou moins infidèles.

Qui sait même si la certitude de ces originaux ne fut pas la source de la crédulité générale qui fit adopter les oracles des Sibylles, les livres de Mercure Trismégiste, & tant d'autres, dont cependant aucune nation n'étoit dépositaire. Il ne faut quelquefois qu'un fait extraordinaire, que l'on croit bien constaté, pour autoriser une multitude de fables. On faisoit sans doute ce raisonnement assez spécieux pour frapper des esprits superficiels : si l'on a pû, disoit-on, conserver les livres de Zoroastre depuis plusieurs milliers d'années (car on croyoit que Zoroastre avoit cette antiquité) pourquoi n'auroit-on pas conservé des oracles prononcés par des Prêtresses enthousiastes ? Pourquoi les ouvrages d'hommes célèbres moins anciens peut-être que Zoroastre, ne seroient-ils pas venus jusqu'à nous ? Et sur cette possibilité, on admettoit comme vrais ou vrai-semblables, des livres qui n'auroient pû soutenir un examen sérieux.

Les Mages possédoient donc certains livres sacrés qu'ils attribuoient à Zoroastre. Le témoignage d'Eusèbe, bien pesé, doit achever d'en convaincre. Qui pourroit résister à l'assurance avec laquelle il allègue les paroles mêmes de Zoroastre ? *C'est Zoroastre lui-même qui parle, & qui dit en propres termes : Ζωροάστρης ὁ Μάγος φησὶ καὶ λέγειν.* Et où le dit-il ? *C'est dans le recueil de ses livres sacrés, où les dogmes & les usages religieux de la Perse sont contenus : ἐν τῇ ἱερᾷ συναγωγῇ τῶν Περσικῶν.* Je le répète : ce titre ne ressemble point du tout à celui d'un livre Grec ; c'est l'original même que cite Eusèbe. Le texte qu'il transcrit avoit sans doute été fourni par quelque

chrétien de Perse, peut-être même par quelque Mage converti. Qu'on regarde au reste ce passage comme un extrait fidèle des livres sacrés de la Perse, ou comme une fraude pieuse des Chrétiens de ce pays, il en résulte toujours qu'au temps d'Eusèbe, les Perses croyoient avoir chez eux les véritables écrits de Zoroastre.

M. Huet lui-même en étoit persuadé, tant le témoignage d'Eusèbe lui paroïssoit précis. Mais il prétendoit que ces livres étoient l'ouvrage d'un Juif imposteur, qui voulut peindre un prétendu Zoroastre sous les traits de Moïse, & donner du relief à la religion des Mages, en y mêlant des idées de la religion Judaïque, & des textes entiers de l'Écriture sainte.

Il est donc avoué que si les écrits de Zoroastre étoient supposés, c'est dans la Perse, & non dans la Grèce que la première supposition doit avoir eu lieu. Or je soutiens que cette supposition est dénuée de toute vrai-semblance, & que par conséquent les livres sacrés qui passôient dans la Perse pour être l'ouvrage de Zoroastre, étoient véritablement de lui. C'est la troisième conséquence que j'ai voulu tirer, & qu'il est essentiel de bien établir.

Je ne suis pas si opposé qu'on le croiroit à l'hypothèse du savant évêque d'Avranches: en y changeant quelque chose, nous serions bien-tôt d'accord. Je conviendrois avec lui que les livres en question ne sont pas de l'ancien Zoroastre, & qu'ils ont été composés sous son nom par un Juif apostat, qui porta, comme son prédécesseur, le nom de Zoroastre ou de Zerdusht. Voilà donc un imposteur qui suppose des livres; mais il s'agit de savoir en quel temps il faut le placer. Je prétends, conformément aux témoignages des Anciens, qu'il a vécu sous le règne de Darius fils d'Hystaspe; & M. Huet, sans en alléguer aucune preuve, le fait postérieur à la naissance de J. C. Voyons dans quelles circonstances le projet de l'imposteur aura pû réussir.

Je conçois parfaitement que le Zerdusht de Darius fils d'Hystaspe, ne trouva pas des obstacles invincibles lorsqu'il entreprit sa réforme. Il n'étoit presque plus question des anciens

Mages. Massacrés de toutes parts par la nation dominante à laquelle ils avoient voulu ravir le sceptre, ceux qu'on épargna, vivoient inconnus & méprisés. On établit un nouvel ordre de Prêtres dévoués aveuglément à leur chef, & promus au Sacerdoce par son choix ou par sa protection. Ces nouveaux Mages étoient donc intéressés à faire valoir les livres du nouveau Zerdusht, comme le code authentique de la religion du Feu.

2.<sup>o</sup> Darius qui s'étoit déclaré chef des Mages, regardoit comme une affaire très-sérieuse d'établir dans la nouvelle Monarchie l'uniformité du culte; & d'ailleurs la nation étoit intéressée à maintenir les nouveaux arrangemens, par haine contre les Mèdes qu'on avoit résolu de tenir dans l'humiliation. Le dernier Zerdusht n'éprouva donc aucune contradiction considérable.

3.<sup>o</sup> Pour s'autoriser davantage, il ne manqua pas sans doute de recueillir ce que la tradition rapportoit de l'ancien Zerdusht, & les loix qu'il avoit établies; & s'il restoit encore quelque mémoire ou quelque ouvrage de celui-ci, comme cela n'est pas impossible, le rédacteur eut soin de l'incorporer dans son recueil. Par ce moyen, personne ne s'effaroucha. En lisant ce nouvel ouvrage, on croyoit lire l'ancien bien éclairci & bien commenté.

4.<sup>o</sup> Enfin, le nouveau Zerdusht n'en imposa pas tant qu'on pourroit le croire. Il ne donna point son ouvrage comme subsistant depuis plusieurs siècles; l'imposture eût été trop grossière: on savoit bien qu'il en étoit l'auteur. Ce qu'il faisoit faire & dire à l'ancien Zerdusht, étoit vrai pour le fond, à quelques embellissemens près dont la secte ne pouvoit lui savoir mauvais gré. Et s'il introduisit quelques loix nouvelles, quelques changemens dans les idées & dans les pratiques religieuses, son autorité les fit recevoir sans murmure.

Il n'est donc pas étonnant qu'il ait réussi dans son projet. Mais ce même projet transporté dans les siècles suivans, où le Magisme avoit toute sa consistance, & regnoit avec éclat dans toute la monarchie, devenoit trop absurde pour faire des prosélytes.



Si le pays avoit passé sous une domination étrangère; si le vainqueur avoit renversé les temples, chassé les Prêtres, livré aux flammes les monumens de l'ancien culte, pour y substituer de nouvelles loix & de nouveaux usages; & que quelque vieux Mage, après l'expulsion des tyrans, eût produit de faux livres sous le nom de Zoroastre, en assurant qu'il les avoit mis à couvert des recherches des persécuteurs, ce Mage auroit pû trouver des dupes, & le succès de son projet n'auroit rien de fort surprenant.

Mais depuis Darius fils d'Hystaspe, rien de semblable n'étoit arrivé dans la Perse. Alexandre n'avoit eu ni le temps ni la volonté d'y détruire le culte national. Les rois de Syrie, ses successeurs, n'y conservant qu'une ombre de pouvoir, dont ils furent même bien-tôt dépouillés par les Arsacides, n'étoient point en état de forcer les peuples à recevoir les loix & les usages des Grecs. Les Parthes professoient la même religion que les Mèdes & les Perses. Par conséquent, cette religion ayant toujours été florissante jusque-là, il n'étoit pas possible de faire adopter à la nation, comme anciens & comme de Zoroastre, des livres dont personne n'auroit jamais eu connoissance.

En effet il ne suffisoit pas à l'imposteur de composer ces livres: l'important étoit de les faire reconnoître pour divins; & d'engager les Mages à regarder comme l'ouvrage de leur Prophète & la règle de leur culte, les écrits qu'on leur offroit. Or par quel prestige un étranger, un Mage même, si l'on veut, leur aura-t-il fait croire qu'ils avoient toujours eu entre les mains, & qu'ils avoient reçu de leurs ancêtres, des livres qu'ils voyoient pour la première fois? La fourberie étoit trop palpable pour en imposer.

Encore si ces prétendus livres n'eussent roulé que sur des objets scientifiques, les Mages auroient pû croire que des gens plus curieux avoient conservé ces ouvrages dont ils ignoroient l'existence. Mais les livres attribués à Zoroastre étoient des livres d'usage, essentiels au culte public, aussi-bien qu'au ministère des Prêtres, des livres qu'Eusèbe intituloit: *legè*

συναγωγή τῶν Περσικῶν. Les Mages, depuis Darius fils d'Hystaspe, ne passoient pas pour stupides, & jouissoient même de quelque réputation dans le monde sçavant. Ils ne pouvoient donc être la dupe d'un artifice si grossier.

Pour en assurer le succès, il faudroit supposer de la collusion entre les Mages & l'auteur. Mais cette collusion, très-possible, s'il ne se fût agi que de gagner un petit nombre de Mages, devenoit impraticable avec des milliers de Prêtres répandus dans une vaste contrée qui s'étendoit de l'Euphrate à l'Inde, de la mer Caspienne à l'Océan.

Voyons néanmoins si l'histoire de Perse ne nous fourniroit pas quelque trait qui pût établir la possibilité d'un pareil complot. Je veux bien venir ici moi-même au secours de M. Huet. Le changement survenu dans la monarchie vers l'an 226 de l'ère Chrétienne, lorsque le Perse Artaxare enleva le sceptre aux Parthes, pourroit être favorable à son hypothèse. Au commencement de cette nouvelle Dynastie, il s'éleva des troubles dans la Religion : on assembla les Mages. Ne seroit-ce pas là l'époque des livres de Zoroastre? Voici ce que les Orientaux nous racontent de cet évènement.

*Rel. vet. Pers.  
c. XXI.*

Ardshir-babecan (c'est le nom perse d'Artaxare) étant monté sur le trône, trouva que le zèle pour la doctrine de Zerdusht étoit fort refroidi. Plusieurs, sur-tout parmi les Grands de la Cour, se moquoient assez ouvertement de ce que Zerdusht enseignoit sur la résurrection des corps, le paradis & l'enfer. Le Roi lui-même quoiqu'attaché à la religion de ses pères, étoit touché des objections des mécréans; & pour se délivrer de ces doutes incommodes, il convoqua tous les Mages de son royaume, qui se rendirent au lieu désigné au nombre de quarante, d'autres disent de quatre-vingt mille. On ne leur demanda point ce qu'ils pensoient sur la question agitée: leur foi n'étoit pas douteuse. Il s'agissoit encore moins de savoir ce que Zerdusht enseignoit: on en convenoit; mais l'on ne déféroit pas à son autorité. Le Roi leur proposa donc uniquement de prouver que la religion de Zerdusht, sur-tout par rapport aux points controversés, étoit une religion

descendue du Ciel. C'est ce qu'Erdaviraph, l'un de ces Mages assure positivement dans un Poëme intitulé, *Erdaviraph-nameh*, dont M. Hyde a traduit un long passage (b) : *Eis dixit rex regum prudentissimus : cam religionem quam Deus dictavit Zeratushto, demonstrent cam mihi, ut dubium è mundo procul arceam, & Dei religionem amplectar. Cupio ut mihi demonstrationem afferant, & veritatem toti orbi demonstrent.*

N'étant pas possible que quarante mille Mages entraissent en lice avec leurs adversaires, ils choisirent sept d'entre eux auxquels ils confièrent la défense de leur cause. Mais il ne paroît pas que ces Prêtres fussent bien au fait de la matière importante qu'ils avoient à traiter ; puisqu'au lieu de la discuter contradictoirement avec les incrédules, ils eurent recours aux miracles ; moyen sans doute plus décisif & plus tranchant, si Dieu communiquoit un don si précieux aux Ministres d'une fausse Religion.

Erdaviraph leur chef, regardé dans la secte comme un saint, se chargea du prodige. Après s'être baigné, il but trois verres d'un vin soporatif, se fit coucher sur une table entre deux draps, & s'endormit aussi-tôt, gardé à vûe par les six autres Mages & par le roi lui-même. Son sommeil, qui passa pour une extase, dura sept jours & sept nuits. Enfin son ame étant revenue dans son corps, il s'éveilla, & raconta les merveilles qu'il avoit vûes dans l'autre monde, & ce qu'il avoit appris de la bouche de Dieu même. Le Roi & quelques autres, dont les doutes étoient apparemment assez légers, se rendirent au récit de ce miracle puérile, & reconnurent comme divine la religion de Zerdusht.

Mais la plupart des mécréans n'ayant pas été d'une aussi bonne composition, & les disputes s'étant renouvelées dans la suite, Shahbour ou Sapor I.<sup>er</sup> fils d'Artaxare assembla de nouveau les Mages, & leur proposa de confirmer leur doctrine

(b) M. Hyde ne connoissoit que la traduction de ce livre en Perlian moderne, faite par un prêtre Ghèbre nommé *Zeratusht - Behram*. Il ne

dit point si l'ouvrage existe encore en ancien Perle ; il seroit très possible que la version eût fait perdre l'original.

par un miracle plus convaincant. Alors Aduradab-Mahrasphand leur chef s'offrit à subir l'épreuve suivante, en preuve de la doctrine d'Erdaviraph sur le Paradis & l'Enfer. On le dépouilla à nud, & l'on versa sur lui dix-huit livres d'airain bouillant, sans qu'il en souffrît la moindre atteinte. Le métal enflammé ne brûla pas même un poil de son corps. L'incrédulité ne put tenir, à ce que l'on prétend, contre un si grand prodige, dans lequel sans doute on ne soupçonnoit aucun artifice (c).

Telles furent les disputes qui s'émurent dans la Perse au commencement de la nouvelle Dynastie, dite des *Sassanides*. Pour entrer dans l'esprit de M. Huet, ne pourroit-on pas imaginer que, dans le trouble causé par l'animosité des deux partis, & par ces fréquentes & nombreuses assemblées des Mages, quelque habile imposteur, Erdaviraph, par exemple, ou Mahrasphand, aura fabriqué de prétendus livres de Zerdusht, dans la vûe d'accréditer la Religion nationale, & d'en fixer les dogmes & les pratiques; & que ces livres publiés dans le troisième siècle de l'ère Chrétienne, auront été connus d'Eusèbe de Césarée, qui vivoit vers le commencement du quatrième?

La réponse saute aux yeux. Dans cette dispute, il ne s'agissoit pas des sentimens de Zerdusht dont on convenoit; mais de savoir si l'on devoit les recevoir comme des dogmes divins. A quel propos auroit-on supposé de faux livres à Zoroastre; livres qui ne pouvoient servir à décider la question? mais si la doctrine de Zoroastre étoit constante, ce ne pouvoit être que par ses livres: donc ces livres existoient auparavant.

En second lieu, pour que l'imposture réussît, il falloit au moins le consentement des quarante mille Mages assemblés;

(c) L'ancien Zerdusht avoit autorité sa million par un miracle semblable: mais Pherdoussi, son historien, dit bonnement qu'il s'étoit auparavant frotté le corps avec une certaine diogüe; & Mahrasphand ne pouvoit manquer d'imiter un si beau

modèle. Les épreuves du feu, si célèbres en Occident dans le x.<sup>e</sup> siècle, n'étoient pas, comme on le voit, une invention moderne. Mais auroit-on cru que l'histoire de l'ancien Zoroastre fournit un préservatif contre le faux merveilleux de ces prestiges?



& que parmi cette multitude le secret fût inviolablement gardé. Je laiffé à penfer fi la fuppoſition d'un pareil ſecret eſt vrai-ſemblable.

En troiſième lieu, que n'auroient pas dit les adverſaires des Mages à la vûe de faux écrits de Zoroaſtre, inconnus juſqu'alors, & par l'autorité deſquels on auroit voulu les combattre? Le feu des diſputes n'eſt pas un temps favorable pour faire paſſer de faux titres ſans contradiction. Les deux partis ont alors des yeux trop clairvoyans.

Enfin, pour prévenir toute chicane, rappelons-nous que l'exiſtence des livres de Zoroaſtre étoit notoire long-temps avant le règne d'Artaxare; qu'elle eſt attéſtée par les auteurs de l'antiquité; & que l'ouvrage d'Hermippus, qui prétendit faire connoître ce que ces livres contenoient, montre ſuffiſamment qu'on les avoit dans la Perſe avant l'ère Chrétienne.

Ainſi tout concourt à nous perſuader que Zoroaſtre a laiffé des écrits qui ſubſiſtoient encore dans le quatrième ſiècle, & qui ſans doute ne périrent pas avant l'invaſion des Sarazins. Subſiſtent-ils encore aujourd'hui? c'eſt ce qui nous reſte à diſcuter.

## SECONDE QUESTION.

*Les Écrits de Zoroaſtre ſubſiſtent-ils encore dans la Perſe en tout ou en partie?*

LES Ghèbres ont, de temps immémorial, un certain nombre de livres ſacrés écrits dans une langue étrangère, inconnue à la plupart des Perſans, & dont les caractères ne ſont plus en ulage. Le recueil a pour titre *Zendaveſta*, ou, comme on prononce dans le pays, *Zundaveſtoun*.

Les Savans varient ſur le nombre de ces livres. M. d'Herbelot n'en compte que trois, le *Zend*, le *Pazend* & l'*Ouſta* Bill. Orient. au mot Zend. ou l'*Abefla*; mais *Ouſta* ou *Abefla* n'eſt qu'un titre général relatif au feu. M. Hyde, tres-inſtruit ſur cette matière, compte C. xxvi. juſqu'à vingt livres dont il donne les titres particuliers; mais ces titres n'offrant pas des notions fort claires de ce que les

livres contiennent, il est inutile de les rapporter. Il suffira de dire que le *Zend* est le livre liturgical; que le *Pazend* en est le commentaire, & que les autres traitent de la Théologie, de la Physique, de la Médecine, de l'Astronomie, des loix imposées à l'ordre Sacerdotal, de la vie & des actions de Zerdusht.

*Zendavesta*, titre général, est composé de deux anciens mots perses, *Zend* & *Vesta*. *Vesta* est le feu; & l'on prétend que *Zend* signifioit l'instrument avec lequel on l'allume; ce qui se faisoit chez les Perses, non en frappant une pierre avec le fer, mais en frottant deux morceaux de roseau l'un contre l'autre. Ce titre de *Zendavesta* fut donné au recueil, dit M. Prideaux, pour faire entendre qu'il devoit allumer dans le cœur des hommes le feu de l'amour divin. Mais n'est-ce point là une mysticité trop raffinée? J'aimerois mieux dire que le but de ces livres étant d'apprendre la manière d'honorer le feu, de le conserver, & de le reproduire, lorsque par malheur il s'éteignoit, on leur donna, par cette raison, le nom de l'instrument avec lequel on fait du feu.

*Au mot Zend.* M. d'Herbelot indique une autre signification plus simple & mieux fondée, en observant que, dans l'ancien langage, *Zend* signifioit *vivant* ou *vie*. Ainsi *Zendavesta* seroit, *feu vivant*, ou *vie du feu*; titre noble pour un livre où l'on enseigne le culte de cet élément (*d*).

Quant à la langue dans laquelle cet ouvrage est écrit;  
*Au mot Uta.* M. d'Herbelot pense qu'elle tient plus de la Chaldaïque que de la Pehélavique. M. Hyde prétend au contraire qu'elle est purement Pehélavique; & comme il en avoit fait une étude profonde, il paroît mériter plus de créance que M. d'Herbelot, qui s'est attaché principalement à l'Arabe & au Persan.

La langue *Pehelavi* étoit l'ancienne langue de Perse, &

(*d*) Il est certain que tel étoit le sens du mot *Zend*, puisque Manès, qui fut dans la suite le frere de Zoroastre, donna cette épithete au plus fameux de ses ouvrages, l'*Evangile vivant* ou l'*Evangile de la vie*. Les

mots Grecs *Záo*, *Zên* & *Zéw*, venoient de cet ancien mot oriental, aussi-bien que *Zeus*, qui signifie l'Être suprême, vie par essence & source de la vie.

même de la Perse proprement dite, & par conséquent celle que parloient Cyrus & les Rois les successeurs. C'est par cette raison que le dernier Zoroastre écrivit dans cette langue : l'ancien auroit écrit dans celle des Mèdes.

La prérogative de la langue *Pehelavi* put recevoir quelque atteinte sous la Dynastie des Parthes. Elle ne cessa pas néanmoins d'être la langue ordinaire & de style, jusqu'au règne de Behram-Ghur ou Vararane V, du temps de l'empereur Théodose le Jeune. Vararane trouvant la langue Médique plus douce & plus élégante que la *Pehelavi*, ordonna qu'on se servît de la première, & qu'on l'employât dans les actes, ordonnances & decrets.

Alors la langue *Pehelavi* tomba dans le mépris ; & le dialecte à la mode fut appelé *Deri*, c'est-à-dire, la langue de la Cour ; car *Der* en Persan, signifie *porte* ; & l'on sait qu'en Orient, la *Porte* par excellence est ce que nous appelons la *Cour*.

La langue *Deri* est connue des Persans sous le nom de *Persique*, non par opposition à la *Pehelavi*, qui étoit proprement la Persique ; mais par opposition à la langue Persanne moderne, qui n'est qu'un Turc mêlé de mots Arabes & Perso-mèdes.

Les Persans ont adopté les caractères Arabes ; & les anciens caractères qui, selon les apparences, étoient les mêmes ou à peu près les mêmes pour les langues *Pehelavi* & *Deri*, sont appelés *Zundiques*, parce qu'ils ne se trouvent plus que dans le *Zendavesta*. Ces caractères sont beaux & distincts. M. Hyde a fait imprimer dans son ouvrage un assez grand nombre de mots de l'ancien Persé, avec leur valeur en lettres italiques, & peut-être qu'on en pourroit former un alphabet.

M. Hyde avoit acquis un exemplaire du *Zendavesta*, qu'il avoit dessein de faire imprimer avec une traduction littérale, un Dictionnaire & une Grammaire ; mais n'étant pas en état de fournir aux frais immenses de cette entreprise, il attendit en vain que les amateurs de la Littérature en fissent la dépense ; & sa mort nous a privés peut-être pour toujours d'un ouvrage si curieux. Aucun Savant n'a pu se résoudre à reprendre

ce travail, quoiqu'il y ait une récompense considérable proposée, à ce qu'on assure, à celui qui viendrait à bout de traduire le *Zendavesta* (e).

*Rel. vet. Pers.  
cap. XXIX &  
XXX.*

*Pocock, Spec.  
Hisor. Arab.  
p. 147, &c.*

*V. aussi Pri-  
deaux, Hist. des  
Juifs, part. I.  
l. IV.*

C'est dans ce recueil que l'on trouve ces traces de Judaïsme dont j'ai déjà parlé. En voici les principaux traits que M.<sup>rs</sup> Hyde & Pocock, qui avoient connoissance de l'original, nous ont conservés.

Les loix prescrites aux Mages pour l'entretien, l'usage & la production du feu sacré lorsqu'il s'éteint, sont précisément les mêmes que celles que Moÿse impose aux Ministres du Tabernacle.

L'auteur du *Zendavesta* parle d'Adam & d'Ève comme des pères du genre humain, & raconte l'histoire de la création à peu près comme Moÿse, excepté qu'au lieu des six jours, il met six temps qui, réunis, font trois cens soixante-cinq jours, c'est-à-dire un an.

Il parle d'Abraham, de Joseph, de Moÿse, de Salomon, &c. comme l'Écriture sainte en parle. Il appelle même son livre, *le livre d'Abraham*; & sa Religion, *la religion d'Abraham*, pour montrer son respect pour ce Patriarche.

(e) Si quelqu'un avoit le courage de se charger de cette entreprise, il pourroit trouver de grandes lumières dans les papiers de M. Hyde, que sans doute l'on a conservés, & dans les livres Orientaux & les dictionnaires qu'il avoit en sa possession. Il faisoit un cas singulier du *Pharhangh-Gjilhanghiri*. Mais son exemplaire étoit défectueux: l'*Appendix* y manquoit; & c'est dans cet *Appendix* que les mots Zundiques sont expliqués. M. Hyde desiroit qu'on fît acheter dans les Indes, à quelque prix que ce fût, ou cet *Appendix*, ou le Dictionnaire complet. Ne seroit-ce point cet ouvrage que M. d'Herbelot indique, lorsque parlant des livres du *Zendavesta*, il dit qu'ils sont écrits en vieux Persien, & qu'on n'a vu jusqu'à pré-

sent en Europe qu'un Dictionnaire qui en explique les mots en Persien moderne, lequel doit être dans la Bibliothèque du Roi. (Bibl. Orient. au mot *Pazend*.)

Ce qui contribueroit plus efficacement que tout autre moyen à nous procurer une parfaite connoissance & de la langue & du livre, ce seroit qu'un Savant bien instruit de tout ce qu'on peut apprendre en Europe sur cette matière, fît le voyage des Indes pour y chercher les livres dont on pourroit encore avoir besoin, & pour y conférer avec quelques Prêtres des Ghèbres, & tâcher de tirer d'eux l'intelligence du *Zendavesta*. Ces gens sont simples & pauvres, & M. Hyde prétend qu'on pourroit, à l'appas de quelques présents, les faire un peu passer par-dessus leurs scrupules.

Parmi



Parmi les prières contenues dans le *Zend*, c'est-à-dire, dans la Liturgie, on trouve plusieurs Pseaumes de David.

Enfin l'on voit une conformité frappante entre les loix du *Zendavesta* & celles de Moïse, touchant la distinction des animaux purs & impurs, le payement des dixmes aux Prêtres, la manière de se préserver de toute sorte de souillures, la conservation du Sacerdoce dans la même Tribu, & l'ordination d'un Archimage ou souverain Pontife.

J'ai cru devoir entrer dans ce détail, pour donner quelque idée de ces livres que l'on connoît si peu. J'ajoute encore que les Ghèbres les regardent comme des livres inspirés, & qu'ils ont pour eux le même respect, que les Chrétiens pour l'Evangile, & les Mahométans pour l'Alcoran. Ces livres sont tellement la règle de leurs mœurs, qu'ils n'expriment la bonté & la malice morale des actions humaines que par ces deux mots, *Zend-aver* & *na-Zend-aver*, c'est-à-dire, ce que le *Zend* permet, & ce que le *Zend* ne permet pas.

Au reste les Ghèbres sont si persuadés que leurs livres sont l'ouvrage de leur Zerdusht, qu'ils nous trouveroient fort singuliers, nous autres Européens, si nous allions les troubler dans une possession que les Arabes & les Persans Musulmans ne leur contestent point.

Si l'on vouloit s'en rapporter à M. Huet, la question seroit bien-tôt décidée. Il convient que le *Zendavesta* existoit avant le siècle d'Eusèbe de Césarée, & que c'est le même recueil que l'historien Ecclésiastique désigne par ce titre, *ἱερὰ συναγωγή τῶν Περσικῶν*. Le *Zendavesta* seroit donc la véritable production de Zoroastre, puisque j'ai prouvé que les livres sacrés de la Perse, qui subsistoient au temps d'Eusèbe, n'étoient pas des livres supposés.

Mais d'autres Savans, & spécialement M. Brucker, dans son histoire de la Philosophie, prétendent que les anciens livres de Zoroastre sont perdus, & que le *Zendavesta* ne fut composé qu'après la conquête de la Perse par les Sarazins. C'est une nouvelle hypothèse qu'il faut examiner.

Pour entrer dans l'idée de M. Brucker, il faut adopter

ces deux points; 1.<sup>o</sup> que les véritables livres de Zoroastre furent anéantis par les Musulmans, sans qu'il ait été possible d'en sauver un seul exemplaire; 2.<sup>o</sup> qu'à ces anciens livres, un imposteur, quelque temps après, en substitua d'autres de sa composition, auxquels il donna le titre de *Zendavesta*, soit que ce titre fût de son invention, soit que la mémoire de l'ancien titre se fût conservée. Si je prouve que ces deux points sont insoutenables, il en résultera que le *Zendavesta* contient encore les véritables écrits de Zoroastre.

Réfutation  
de la première  
assertion.

La fureur fanatique, qui portoit les Sarazins à faire main-basse sur tous les monumens de la Littérature, donne quelque air de vrai-séance à la première assertion. S'ils livrèrent aux flammes les bibliothèques d'Égypte, on peut croire qu'ils n'épargnèrent pas celles de Perse. Pleins d'horreur pour la religion du Feu, ils brûlèrent sans doute, en renversant les Pyrées, tous les livres sacrés qui tombèrent entre leurs mains.

Mais vinrent-ils à bout de les anéantir tous? en feroient-ils même venus à bout, s'ils en avoient conçu le dessein? Que l'on fasse attention à l'étendue de la Perse, au nombre des Prêtres, & par conséquent à la multitude d'exemplaires des livres sacrés répandus de toutes parts, & l'on sera convaincu que l'entreprise ne pouvoit réussir.

Si tous les Mages s'étoient soumis à l'Alcoran, ils auroient prouvé leur changement par le sacrifice de leurs livres. Mais la plupart, suivis d'un grand peuple, persistèrent courageusement dans l'ancien culte, & souffrirent, sans se plaindre, les mauvais traitemens & la perte de leurs biens. Plusieurs d'entre eux se sauvèrent dans les montagnes; d'autres familles s'embarquèrent pour se réfugier dans la partie méridionale de l'Inde, où leurs descendans subsistent encore; mais la plupart se retirèrent dans le Kerman, province orientale de la Perse, où le gouvernement les laisse jouir en paix de l'exercice public de leur Religion. C'est en effet dans ce canton que l'Archimage réside avec les principaux Prêtres, dans le Pyrée, qui depuis la destruction du temple de Balk est devenu le siège patriarchal de la secte. Est-il naturel que ces Persans si zélés,

en transportant ce qu'ils purent sauver du debris de leur fortune, eussent oublié ce qu'ils devoient regarder, & ce qu'ils regardoient en effet comme le plus précieux de leurs biens?

Mais cette persécution fut-elle même aussi violente que j'ai bien voulu le supposer? Les Musulmans sont tolérans par principe. Ils détruisirent les bibliothèques & les archives qui leur appartenoient par droit de conquête; mais ni dans l'Égypte ni ailleurs, ils n'enlevèrent point les livres dont les particuliers étoient en possession. Ils insultèrent sans doute au culte du Feu, qu'ils croyoient idolatrique: ils firent des avanies à ceux qui ne voulurent pas l'abandonner: ils abattirent les temples dans les lieux où les habitans avoient embrassé la Religion des vainqueurs. Mais on ne voit pas qu'ils y procédassent ordinairement à force ouverte, puisque plusieurs Pyrées ont subsisté long-temps depuis la conquête, en Bactriane & en Médie. Le célèbre Shah-Abas les fit enfin démolir, & transporta les Ghèbres à Hispahan, dans un fauxbourg de la ville, qui, de leur nom, fut appelé *Ghebrabad*, c'est-à-dire, demeure des Ghèbres. Ce n'est que depuis peu de temps que ce peuple s'est rendu Musulman (*f*).

D'ailleurs on ne lit point qu'aucun Persan ait jamais été traduit en Justice, & mis à mort pour sa croyance. Jamais on n'a exigé qu'un Ghèbre livrât ses livres sacrés sous peine de la vie. Les Empereurs payens ont employé sans fruit cette

(*f*) M. d'Herbelot rapporte, d'après Condemir, un trait d'histoire, qui prouve bien que les Mahométans usoient de ménagemens en persécutant la religion du Feu.

Auprès d'Hérat, ville considérable dans le Khorassan, étoit un temple des Mages d'une magnifique structure, pour la conservation duquel les Ghèbres payoient un gros tribut. Auprès de ce temple étoit une mosquée très-chétive & mal bâtie. Un jour que l'Iman faisoit le service dans cette mosquée, il dit en prêchant, & dans un transport

de zèle, qu'il ne falloit pas s'étonner si la religion des Croyans s'affoiblissoit tous les jours dans la ville d'Hérat, puisque le temple des idolâtres en étoit si proche, & qu'aucun Musulman n'étoit assez zélé pour le détruire. Les auditeurs animés par ce discours, mirent le feu au Pyrée, qui fut réduit en cendres, aussi-bien que la mosquée voisine. Aussi-tôt les Ghèbres portèrent leurs plaintes au roi Abdallah, de la Dynastie des Tahérites; & ce Prince ordonna qu'on informât du fait. On entendit quatre mille habitans, qui tous dé-



espèce de persécution contre le Christianisme. Et comme le faux zèle imite quelquefois le véritable, on auroit vû des Ghèbres s'exposer à tout, pour sauver dans les montagnes & dans les déserts les écrits de leur Prophète, si cette manie étoit entrée dans la tête des princes Musulmans.

Mais si ces écrits subsistent encore, le *Zendavesta*, seul livre sacré qui reste aux Ghèbres, le seul qui, de temps immémorial, porte le nom de Zerdusht, n'est donc pas la production d'un imposteur moderne. C'est ce que j'avois à prouver contre M. Brucker ; & par-là sa seconde assertion se trouve réfutée d'avance. Examinons-la néanmoins comme si elle n'avoit encore reçu aucune atteinte.

Réfutation  
de la seconde  
assertion de  
M. Brucker.

Le *Zendavesta* se présente avec un air de légitimité, qui ne permet pas, ce semble, d'y soupçonner de la supposition. Si nous ne l'avions qu'en Persan moderne, & sous la forme d'une version, on pourroit se défier de la bonne foi du prétendu traducteur. Mais il est écrit dans la plus ancienne langue Persique, & les caractères de l'écriture sont les plus anciens caractères usités dans la Nation. Aucun Persan ne le peut lire : les Ghèbres mêmes ne l'entendent pas ; & la plupart des Mages ne récitent guère que par routine l'essentiel de leur Liturgie.

La Critique exige-t-elle des preuves plus certaines d'authenticité ? Nos vieux livres François ont été rajeunis de temps en temps, à mesure que le langage s'épuroit. Si les Mages

posèrent qu'on n'avoit jamais vû de Pyrée dans l'endroit en question, & que la mosquée étoit le seul bâtiment qui eût été consumé par le feu. Sur cette étrange procédure, les Ghèbres furent déboutés de leur demande, & la mosquée fut rebâtie plus grande & plus belle qu'auparavant. (*Bibl. Orient. au mot Hérâh ou Hérat.*)

Il résulte de ce trait d'histoire, 1.<sup>o</sup> que les princes Musulmans laissoient assez volontiers aux Ghèbres les Pyrées du commun ; 2.<sup>o</sup> que ceux-ci, au moyen d'un tribut, en

conservèrent, même pendant un temps, quelques-uns des plus considérables ; 3.<sup>o</sup> que les Mahométans, bien loin de les détruire par voie de fait, employoient la ruse, & se croyoient astreints à suivre en apparence les formes de la Justice. Or s'ils avoient tant de condescendance pour les temples du Feu, qu'ils abhorroient, quelle indulgence ne devoient-ils pas avoir pour des livres qu'ils ne connoissoient guère, & pour lesquels ils avoient un souverain mépris !



se sont fait un scrupule de toucher le moins du monde au *Zendavesta*, cette attention religieuse ne nous prouve-t-elle pas qu'ils l'ont conservé tel qu'il étoit lorsque la langue *Pe-helavi* dominoit dans la Perse?

Il faudroit des raisons péremptoires pour détruire une présomption si bien fondée. Cependant M. Brucker ne nous oppose que des *peut-être* destitués de toute vrai-semblance. Il suppose que, dans un temps où les Chrétiens, les Juifs & les Mahométans attaquoient à l'envi la religion du feu, quelques prêtres Ghèbres, dans la vûe de la soutenir sur le penchant de sa ruine, imaginèrent de composer un assez gros recueil sous le nom respecté de Zoroastre, ou plutôt de Zerdusht; & que pour donner à cet ouvrage un grand air d'antiquité, & même ôter à leurs adversaires tout moyen de découvrir l'imposture, ils l'écrivirent dans une vieille langue tout-à-fait oubliée, avec des caractères qu'on ne pouvoit plus lire; pendant que, pour donner une idée légère de ce livre, ils en firent un abrégé en langue Persanne vulgaire, sous le titre de *Sad-der*.

J'ose dire que cette hypothèse est un tissu d'absurdités. Les Mages persécutés par les Mahométans, obligés pour la plupart de se réfugier dans des lieux obscurs, avoient-ils assez de loisir & de sang froid pour entreprendre d'en imposer, non seulement aux étrangers, mais encore à leurs propres sectateurs? Ce n'est pas un livret qu'ils hasardent, mais des volumes considérables. Ces Prêtres, malgré la perte de leurs anciens livres, étoient encore assez habiles pour écrire dans une vieille langue que presque personne n'entendoit & ne pouvoit lire. Malgré leur pauvreté, ils trouvèrent le moyen de faire transcrire un assez grand nombre d'exemplaires de leur ouvrage, pour en fournir leurs Pyrées depuis les Indes jusqu'au fond de l'Aderbijian ou Médie; & leur artifice, quelque grossier qu'il nous paroisse, eut un tel succès, que tout l'Orient fut persuadé que ces nouveaux livres étoient de Zoroastre.

Il faut que M. Brucker dévore toutes ces conséquences que certainement il n'avoit pas prévûes. Mais voici le plus

curieux. Les Mages, dit-il, vouloient défendre leur religion contre les accusations des Chrétiens, des Juifs & des Mahométans; & pour cet effet ils fabriquent un gros livre qu'ils savent fort bien que ni les Chrétiens, ni les Juifs, ni les Mahométans, ni même leurs propres disciples ne pourront jamais ni lire ni entendre. M. Brucker a raison de nous avertir qu'il y a beaucoup de finesse dans la manœuvre de ces Prêtres. On ne s'en seroit pas douté.

Mais, dit-il, on remédia à cet inconvénient par la publication du *Sad-der* en langue vulgaire; remède admirable sans doute. Le *Zendavesta* est incontestablement antérieur à la renaissance des Lettres parmi les Arabes & les Persans, puisque leurs premiers auteurs en parlent comme d'un ouvrage fort ancien. M. Brucker ne le défavoue pas. Il doit donc placer la composition du *Zendavesta* dans le VIII.<sup>e</sup> ou IX.<sup>e</sup> siècle de l'ère Chrétienne. Or le *Sad-der*, ouvrage d'un prêtre Ghèbre, n'a paru que vers l'an 1500, selon le témoignage de M. Hyde, de Pocock, d'Herbelot, de l'abbé Renaudot. Par conséquent le *Sad-der* plus moderne que le *Zendavesta* de six ou sept cens ans, n'est nullement propre à remplir les vûes que M. Brucker prête à ses Mages imposteurs.

Je rends justice à M. Brucker; il ne propose ses conjectures qu'en hésitant, & pour résoudre une difficulté qui devoit lui paroître très-sérieuse: la voici. Il est certain, dit-il, que l'auteur du *Zendavesta* connoissoit très-bien les livres de l'Ancien Testament, & qu'il avoit dessein de relever la religion des Mages, en y mêlant des traits de la religion des Hébreux. On a cru, par cette raison, que Zoroastre ou Zerdusht étoit un Juif apostat; & l'on s'est confirmé dans cette pensée par le témoignage de plusieurs écrivains Arabes & Persans qui veulent même deviner de quel Prophète il avoit été disciple.

Mais d'un autre côté il est certain que le fameux Zerdusht n'étoit pas Juif de nation. Les livres Ecclésiastiques des Ghèbres nous ont conservé sa généalogie. On nomme son père *Purchasp*, sa mère *Dogdu*, & tous ses ancêtres paternels jusqu'à *Espir-taman* son quatrième aïeul. Tous ces noms sont Perses ou

Mèdes, & nullement Hébreux. Cette descendance est si notoire parmi les Ghèbres qu'ils ne nomment guère Zerdusht sans ajouter qu'il étoit fils d'*Espintaman*.

Donc, conclut M. Brucker, l'imposture est démasquée. Nous voyons un auteur à qui l'Ancien Testament n'étoit pas inconnu, & qui, sans être Juif aura voulu faire honneur à Zerdusht de plusieurs traits de la loi de Moïse & des autres livres de l'Écriture sainte, que celui-ci ne pouvoit connoître. Pour rendre la religion du Feu moins méprisable, le faussaire l'aura fait remonter au patriarche Abraham également respecté par les Chrétiens, les Juifs & les Mahométans.

Tel est le raisonnement de M. Brucker, auquel ceux qui ne reconnoissent qu'un seul Zoroastre auroient de la peine à répondre pertinemment. Mais si l'on admet deux Zoroastres, l'un plus ancien, l'autre vivant sous le règne de Darius fils d'Hystaspe; l'un regardé comme Prophète, & l'autre comme son historien & comme le rédacteur de ses loix, la difficulté s'évanouit; & l'on voit que toutes les contradictions qu'on nous oppose, ne sont fondées que sur le nom de Zerdusht donné à deux hommes très-différens, que dans la suite on a confondus par ignorance ou par inattention (g).

Je vais plus loin, & je dis que la difficulté se tourne singulièrement en preuve du système que j'ai proposé.

Il est avoué que l'auteur du *Zendavesta* avoit connoissance des livres de l'Ancien Testament, & qu'il en a profité pour donner à sa Religion un air plus majestueux, peut-être même pour la rendre plus supportable aux Juifs. Il ne s'agit plus que de le placer dans un temps convenable au dessein que

(g) Je m'étonne que M. Brucker n'ait pas imaginé cette solution; il l'a cependant entrevue: *Neque tamen, dit-il, negamus fieri potuisse, ut (sub Dario Hystaspis fide) imp-ster quædam ab Israëlitis circa ea tempora inter Babylonios capti vitate pressis, & ex ea superstitiis didicerit, vel aliquam doctrinas Ma-*

*gorum emendandi occasionem nactus fuerit, licet, quid potissimum expiscatus sit, dici non possit. (Hisor. Philos. t. 1, c. 3, p. 147).* Il n'y avoit qu'à supposer que cet imposteur étoit un Juif apostat, qu'il devint Archimage, qu'il fut décoré du nom de Zerdusht; & tout étoit aplani.



nous lui supposons. M. Brucker le croit postérieur à la conquête de la Perse par les Sarazins. Mais il n'y pense pas ; cet imposteur n'auroit pas manqué de piller l'Alcoran, comme il a pillé la Bible. C'étoit bien-là l'essentiel pour soutenir sa secte chancelante, & gagner l'affection des Musulmans ses maîtres.

M. Huet n'est pas mieux fondé à le faire écrire quelque temps avant Eusèbe de Césarée, lorsque le Christianisme avoit déjà dans la Perse un grand nombre de Profélytes zélés. Quelle apparence que notre imposteur se fût borné aux livres de l'Ancien Testament, & qu'il n'eût pas profité des Évangiles & des Lettres des Apôtres? Manès qui publia ses erreurs dans le cours du III.<sup>e</sup> siècle, employa cet artifice qui vient naturellement dans l'esprit d'un imposteur. L'auteur du *Zendavesta* est donc antérieur à Manès, & même à l'époque du Christianisme connu dans la Perse.

Puisque cet auteur a cru devoir enrichir son livre des pensées & des paroles de l'Ancien Testament, il est manifeste qu'il écrivoit dans un temps où la religion Judaïque étoit honorée & respectée dans la Perse ; dans un temps où le nom d'Abraham, devenu célèbre dans l'Orient, faisoit desirer de participer à sa croyance. Or ce temps le trouverons-nous sous le gouvernement des rois Parthes ou sous celui des Grecs, ou même sous les derniers rois de Perse, successeurs d'Artaxerxès Longuemain? Mais on sait que les Juifs ne jouissoient pas alors d'une assez grande considération dans le monde, pour qu'on ambitionnât de paroître penser comme eux. Remontons donc plus haut, & transportons-nous dans le siècle où Cyrus, vainqueur de l'Orient, venoit de reconnoître solennellement le Dieu d'Israël pour l'auteur de ses conquêtes & pour le maître souverain du Ciel & de la Terre ; où Darius fils d'Hystaspe, à peine monté sur le trône, ne voit rien de plus important que de publier de nouveau l'édit de Cyrus, de confirmer les privilèges accordés par ce Prince à la nation Juive, & de rendre hommage au Dieu d'Abraham & de Moïse. C'étoit alors qu'on se faisoit honneur d'estimer les Hébreux, & qu'un chef



chef des Mages flattoit agréablement les Perses, en leur persuadant que leur croyance n'étoit pas au fond différente de celle d'un peuple qu'ils respectoient.

Nous avons donc l'époque du *Zendavesta*; & la plus forte objection que l'on puisse faire contre son authenticité, ne sert qu'à nous en découvrir de plus en plus le véritable auteur.

Mais en donnant cet ouvrage au dernier Zerdusht, je crois devoir mettre deux restrictions importantes à mon assertion, afin de ne rien avancer témérairement.

1.<sup>o</sup> Je ne prétends point du tout que le *Zendavesta* des Ghèbres contienne tous les livres que le dernier Zerdusht a composés. Les Mages, depuis la décadence de l'empire des Perses, n'ont pas soutenu la réputation de doctrine qu'ils avoient dans les siècles précédens. Bornés à la pratique de leur culte, ils devinrent pour la plupart ignorans & superstitieux, & se renfermèrent presque uniquement dans la lettre de leur loi, & dans les usages introduits pour en rendre l'accomplissement plus exact. De tels Prêtres ne lisoient guère certains écrits de Zerdusht, trop sublimes pour eux, & se contentoient de transcrire les livres nécessaires pour le service de leurs Pyrées. Si l'impression n'avoit pas rendu la Bible d'un vil prix; & s'il falloit, comme autrefois, se la procurer à grands frais ou la copier soi-même, combien de nos Prêtres en seroient dépourvus, & se borneroient aux livres Ecclésiastiques les plus indispensables!

Il est donc très-possible que les écrits les plus curieux du second Zoroastre aient été négligés; que les copies n'en ayant pas été multipliées, les exemplaires soient péris de vétusté; & qu'entîn les Mages obligés, dans le temps de la persécution, de sauver le plus essentiel, aient oublié des livres rares qu'ils n'avoient pas sous la main, & que depuis long temps ils ne lisoient plus.

2.<sup>o</sup> Je ne prétends pas non plus que tout ce que le *Zendavesta* renferme, soit la production du second Zoroastre. Qui nous assurera que les Prêtres se soient abstenus d'y faire des additions qu'ils auront cru pouvoir être utiles? L'Histoire

fait mention de plusieurs Archimages, tels qu'Hoftanès, Er-daviraph, Maraspband, qui se sont rendus recommandables, & que la secte a regardés comme des Saints inspirés du Ciel. Il est naturel que ces Mages aient écrit sur la Religion, aient institué de nouveaux usages, fait des réglemens que les circonstances sembloient exiger; & que ces morceaux apocryphes, écrits lorsque la langue *Pehelavi* étoit encore la langue vulgaire, paroissant dignes de Zerdusht, on les ait mis à la suite de ses livres. Dans la suite on aura perdu la mémoire de cette distinction d'ouvrages; & le recueil entier aura passé pour être de Zerdusht, parce qu'il en étoit le premier & le principal auteur.

Je ne donne tout ceci que pour des *peut-être*, mais *peut-être* très-fondés. M. Hyde va plus loin, & prétend avoir découvert quelques-unes de ces additions. Il croit, par exemple, que l'office du mariage, qui se lit à la fin du *Zend*, est d'un temps postérieur à Zerdusht, parce que Zerdusht y est souvent nommé. Le Prêtre, par exemple, dit aux deux époux: *Sicut Zaratushtra celebris nominis estote: sicut Zaratushtra longævi estote: sicut rex Gushtasp fortes estote.*

Cette preuve étoit concluante pour M. Hyde qui ne reconnoissoit qu'un seul Zerdusht. En effet, il seroit trop indécent qu'un homme osât se proposer lui-même pour modèle, & trop servilement flatteur, de préconiser ainsi dans la Liturgie la vertu d'un Prince encore vivant. Mais ce langage est tout-à-fait convenable dans la bouche du dernier Zerdusht parlant de son prédécesseur, & du plus grand protecteur de la religion du Feu. La preuve de M. Hyde étant donc caduque, je m'en tiens au possible, &, si l'on veut, au vraisemblable, sur les additions faites au recueil des livres sacrés des Perses.

Mais c'en est encore trop pour modérer l'empressement que nous aurions de connoître le *Zendavesta*. Si nous pouvions le lire dans l'original ou dans une traduction fidèle, y trouverions-nous ces livres si vantés par les Grecs? ces livres qui donnoient de l'admiration aux philosophes Platoniciens?

Y verrions-nous cette Magie religieuse que l'on apprenoit avec tant de soin aux enfans des Rois (*h*)? Aurions-nous la satisfaction d'y converser avec le maître de Pythagore sur les premiers principes de toutes choses, & sur l'origine du bien & du mal?

S'il en faut juger par le *Sad-der*, poëme Persan, dont M. Hyde a donné la traduction, comme étant un abrégé du *Zendavesta*, nos espérances seroient bien trompées (*i*). L'abbé Renaudot parle ainsi de cet abrégé prétendu : *Author sordidissimus Poëmais centum portarum, quem & Mahummedanum fuisse constat, & ante ducentos admodum annos scripsisse, &c. (k)*. Le docte Abbé se trompoit assurément : un Poëme où l'on donne la religion de Zerdusht pour inspirée du Ciel, & la plus excellente des religions du monde, n'a point été composé par un Musulman. Mais l'abbé Renaudot frissonnoit au souvenir du *Sad-der*, le plus maussade livre qui jamais ait paru. L'épithète *sordidissimus* caractérise également bien & l'ouvrage & l'auteur.

Collect. Litur.  
t. II, p. 272.

En effet, cet abrégé est écrit sans goût, sans ordre, sans apparence de raisonnement. On y trouve, il est vrai, d'assez belles idées de Dieu, quelques maximes d'une morale pure,

(*h*) Platon parlant du Mage chargé d'instruire les enfans des rois de Perse, dit qu'il leur apprend la magie de Zoroastre fils d'Oromaze, qui n'est autre chose que le culte des Dieux. Οὐ μὲν Μαγίαν διδάσκει τὴν Ζωροάστρου ἢ Οὐρανίου. ἐστὶ δὲ τὴν Θεῶν Σεβασίαν. Platon appelle Zoroastre fils d'Oromaze, apparemment parce que les Perses le regardoient comme un Prophète envoyé par Oromaze.

(*i*) Ce Poëme est intitulé *Sad-der*, c'est-à-dire les cent portes, parce que l'auteur divise son ouvrage en cent articles ou chapitres contenant des préceptes moraux & des pratiques de religion, qui sont comme des portes par lesquelles on doit entrer dans le séjour des Bienheureux. M.

de Voltaire, par une méprise assez singulière, transforme en homme le titre de cet ouvrage. Zoroastre, dit-il, dans les écrits conservés par *Sad-der*, feint que Dieu, &c. L'auteur du *Sad-der* n'est connu que sous le nom de fils de *Melic-shah*. D'ailleurs ce Mage n'a pas conservé les écrits de Zoroastre, mais a prétendu en faire un abrégé. Je parierois bien que M. de Voltaire n'a jamais lu ni le *Sad-der*, ni le livre de M. Hyde. (*Hist. univers. t. I, p. 135*).

(*k*) M. Assemani, dans la collection des Actes des Martyrs de Perse, copie le jugement de M. l'abbé Renaudot, & même ses propres expressions, sans le citer. (*Notes sur les Actes de S. Siméon, p. 40*).

mais deshonorées par le mélange de pratiques superstitieuses ; plates , dégoûtantes , dont l'auteur met la nécessité au niveau des préceptes les plus indispensables de la loi naturelle. Si le *Zendavesta* ne renferme rien de plus considérable dans son étendue , je plains ceux qui passeront les mers pour nous faire un si mince présent.

Ne nous livrons pas cependant à cette espèce de desespoir. J'ai de bonnes raisons de penser qu'il ne faut pas juger du *Zendavesta* par le *Sad-der*.

Il n'est pas rare de voir un mauvais extrait d'un bon livre. Un esprit borné négligera ce qui passe sa portée. S'il trouve quelque endroit foible , quelque misère , c'est précisément ce qu'il saisira. Il gâtera même ce qu'il prendra de bon par la manière dont il le rendra. Ce qui , dans l'original , est noble , sublime , piquant , deviendra grossier , rampant , insipide dans la copie. On dit que les Ghèbres sont de bonnes gens ; mais on convient aussi qu'on ne peut être plus ignorant & plus superstitieux qu'ils le sont. C'est la suite de l'abaissement & de la misère où les Mahométans les ont réduits. Un prêtre Ghèbre , quoique mieux instruit que le peuple , doit être un étrange homme de Lettres.

Mais le *Sad-der* est-il même un abrégé du *Zendavesta* ! Je ne le crois pas. C'est un ouvrage tout moral , & nullement dogmatique. On n'y trouve rien de ce qui concerne la Liturgie ; rien de la Hiérarchie , ni des statuts de l'ordre Sacerdotal. Cependant on ne peut douter que ces trois objets ne soient traités au long dans le *Zendavesta*. Donc le *Sad-der* n'en est pas un abrégé , mais tout au plus un extrait à l'usage des Laïcs. L'auteur fait assez sentir à quoi il se borne , par les deux vers suivans de sa Préface : *omnis rei faciendæ & quoque non faciendæ explicatio est in hoc centi-portali , o charissime*.

Au reste ce n'est pas sans artifice que l'auteur met à l'écart la partie dogmatique. Il affecte presque toujours de parler de Dieu & du Diable , selon les idées des Chrétiens , des Juifs & des Mahométans ; & si l'on n'y regarde de près , on aura peine à découvrir la doctrine secrète de la secte sur l'adoration



du Feu & la coéternité des deux principes. Depuis que le pays est soumis à des princes Mahométans, les Ghèbres sont extrêmement circonspects en matière de Religion, afin de ne pas augmenter la haine qu'on leur porte.

Le *Sad-der* n'est donc qu'un extrait de morale, & une collection de menues pratiques à l'usage des Ghèbres; & je doute fort que cet extrait même soit fidèle. Rappelons-nous que le *Zendavesta* contient vrai-séemblablement d'autres écrits que ceux du second Zoroastre. Ces écrits postérieurs renchérrissent sans doute sur l'ancienne superstition qui va toujours en croissant; & ce sera principalement dans cette source que l'auteur du *Sad-der* aura puisé. Qui fait encore s'il n'a pas copié d'autres livres qui, sans avoir été mis au rang des livres sacrés, étoient néanmoins regardés comme remplis de l'esprit du *Zendavesta*? Qui fait s'il n'y a pas ajouté ses propres imaginations, & les traditions qui se conservent dans toutes les sectes? Il se pourroit donc faire que le *Sad-der* tînt fort peu de l'antique & véritable *Zendavesta*, & qu'il ne lui ressemblât guère davantage, que quelques-uns de nos livres de dévotion ressemblent à la Bible.

Mais, dira-t-on, seroit-il possible que M. Hyde, qui connoissoit le *Zendavesta*, se fût donné la peine de traduire le *Sad-der*, si la copie répondoit si peu à l'original?

A cette difficulté, je n'ai qu'une réponse: c'est que M. Hyde me paroît l'homme du monde le plus inexplicable. Que l'on me passe la dureté de cette expression. Je m'en fers, parce que je n'en trouve pas de plus propre. Je n'en rends pas moins justice à la profonde érudition du professeur Anglois. Je sousscrirai même aux éloges que ses amis & ses disciples ont faits de sa candeur & de ses autres bonnes qualités. Mais, comme auteur, il avoit des défauts qui décèlent un mauvais goût, &, si je l'ose dire, une espèce de barbarie qu'il avoit apparemment contractée dans la lecture assidue des livres Orientaux.

Il possédoit, dit-on, l'ancien Perse aussi parfaitement que le Persan moderne; il avoit un exemplaire du *Zendavesta*: il

se disoit en état de le traduire; & par conséquent il devoit connoître tout ce que ce recueil contient. Pourquoi n'en donnoit-il donc pas une notice détaillée? Il nous dit quelque chose de la langue dans laquelle l'ouvrage est écrit: il donne les titres des vingt tomes dont il est composé, titres néanmoins qu'il n'explique pas trop: il cite quelques petites phrases détachées; il traduit quelques mots, & nous laisse dans la plus parfaite ignorance de ce que renferme un livre qu'il préconise avec emphase. M. Hyde ne devoit-il pas sentir que le Lecteur impatient avoit mille questions à lui faire. Ce *Zendavesta*, que vous avez lû, répond-il à l'idée que les Anciens s'en étoient formée? y trouve-t-on de la philosophie, du raisonnement, de l'éloquence? y voit-on le passage qu'Eusèbe en a cité? quels sont les Pseaumes & les autres endroits de l'Ancien Testament dont Zerdusht a fait son profit? Sur toutes ces questions, pas un mot d'éclaircissement.

*Rel. vet. Pers.  
Præf. & c. 3 1.*

Les écrivains Orientaux rapportent plusieurs prophéties de Zoroastre. Abulpharage entr'autres lui fait prédire que le Christ naîtroit d'une Vierge, & lui met à la bouche un discours pathétique, par lequel il exhorte les Mages ses enfans & ses successeurs, à s'exposer aux périls d'un long voyage, pour aller rendre leurs hommages au divin enfant, aussi-tôt que l'étoile leur annonçeroit sa naissance.

Sharistani, auteur Mahométan, cite une autre prédiction du Messie, qu'il dit être dans le *Zendavesta*; & Tavernier, dans ses Voyages, rapporte une prophétie du même livre, dont le détail est fort indécent, & qu'il dit tenir d'un Mage du Kerman.

*Præf.* Sur cela M. Hyde se livre à l'enthousiasme. Il ne doute point que Zoroastre n'ait été vraiment un Prophète, & prouve, par l'exemple de Balaam, que Dieu a quelquefois donné le don de prophétie à de très-malhonnêtes gens.

Il faudroit certainement des preuves tout autrement convaincantes pour décorer Zoroastre d'une qualité si relevée. On peut croire néanmoins qu'étant habile dans les écritures de l'Ancien

Testament, il n'ignoroit pas les prédictions du Messie, & qu'il en aura peut-être inféré quelques-unes dans son ouvrage.

Mais ce n'est pas ce dont il s'agit. L'essentiel étoit de s'assurer du fait. Ces prétendues prophéties sont-elles dans le *Zendavesta*? Si M. Hyde les y a lûes, pourquoi ne le dit-il pas? pourquoi citer pour garans Abulpharage, Shariftani, Tavernier? Si elles n'y sont pas, Shariftani & le Mage du Kerman sont des menteurs, sur le témoignage desquels on ne doit pas faire de Zoroastre un second Balaam.

Voici quelque chose de plus fort. Le principal but de M. Hyde étoit de justifier Zoroastre & ses disciples, des deux erreurs capitales qu'on leur impute. Le bon sens dicte à tout homme capable de lire & d'entendre le *Zendavesta*, que c'est dans ce recueil qu'il faut chercher si Zoroastre a divinisé le Soleil, les astres & le feu, & s'il a enseigné l'éternité du mauvais Principe; & supposé qu'on se soit convaincu de l'orthodoxie de Zoroastre par la lecture de ses livres, le bon sens dicte encore qu'il en faut extraire des textes formels pour prouver l'innocence du réformateur. Un enfant auroit dit à M. Hyde, que c'étoit ainsi qu'il falloit s'y prendre.

Un enfant l'auroit dit; & M. Hyde, pour défendre Zoroastre, ne s'avise pas de rapporter un seul passage du *Zendavesta*. C'est uniquement dans le *Sad-der*, & dans les écrits Arabes des XIII, XIV & XV.<sup>e</sup> siècles qu'il veut trouver les vrais sentimens de cet ancien Philosophe. Que penser de cette conduite? avoit-il lû le *Zendavesta*? l'entendoit-il? Il le faut croire, puisqu'il le dit; & n'attribuer sa réserve mystérieuse qu'au seul motif de faire desirer davantage le livre original qu'il annonçoit. Il s'imaginait sans doute qu'une connoissance imparfaite de cet ouvrage suffiroit à la paresse de la plupart des Lecteurs, & qu'ils en auroient moins d'empressement à le posséder en entier. Mais il se trompoit: pour piquer la curiosité des amateurs, il devoit en traduire des morceaux choisis, afin qu'on se formât du total l'idée la plus avantageuse. Le choix qu'il a fait du *Sad-der*, est une marque

de son peu de discernement. Je ne m'étonne plus que les gens riches n'aient pas ouvert leurs bourses. Après avoir bâillé sur un abrégé dégoûtant, on n'est pas tenté de faire de la dépense pour bâiller plus long-temps sur un livre qu'on a sujet de croire plus ennuyeux encore.

L'autorité de M. Hyde est donc nulle sur le mérite du *Zendavesta*. Attendons, avec patience, que quelque Savant plus instruit ou de meilleur goût nous mette en état d'en juger.





## TROISIÈME MÉMOIRE.

*Système du second Zoroastre sur la nature de Dieu,  
& sur la formation de l'Univers.*

Par M. l'Abbé FOUCHER.

POUR parvenir à connoître la doctrine de Zoroastre, il étoit nécessaire de distinguer les deux personnages que l'identité de nom a fait confondre mal-à-propos. Il a fallu développer le caractère de l'un & de l'autre, leur politique, leurs aventures, & déterminer la part que chacun d'eux peut avoir eue dans les écrits qui portent leur nom.

16 Mars

1756.

Nous avons vû dans l'ancien Zoroastre ou Zerdusht, un enthousiaste qui se fit passer pour Prophète sous le règne de Cyaxare I.<sup>er</sup> roi des Mèdes, & qui rétablit dans la Bactriane l'ancienne religion du Feu, que le culte des idoles avoit presque anéantie.

Nous avons découvert dans le second, un Juif apostat, Philosophe subtil, Courtisan délié, qui, profitant des circonstances, s'insinua dans l'esprit de Cyrus, gagna la confiance de Darius fils d'Hystaspe, & par le secours de ce dernier Prince, fit refleurir le Magisme, que le massacre des Mages, partisans du faux Smerdis, sembloit avoir décrédité pour toujours.

Il seroit difficile de dire au juste ce que pensoit le prétendu prophète de Médie : aucun monument certain ne peut nous en éclaircir. On a mis sur son compte tout ce que son successeur a débité ; parce que celui-ci, par une feinte modestie, ne parloit qu'au nom de son prédécesseur, auquel sans doute il prêtoit souvent ses propres idées. C'est donc le système de ce réformateur qui doit fixer nos recherches, puisque ses enseignemens & ses écrits fixèrent la religion des Perses.

Si nous avions l'intelligence de ces écrits, dont plusieurs

Tome XXVII.

. V u

subsistent encore dans une langue inconnue, nous pourrions y découvrir la manière de penser de leur auteur. Au défaut d'un tel secours, aidons-nous du peu que nous rapportent de ce recueil, ceux qui doivent en avoir eu quelque connoissance. Rassemblons encore ce que les Anciens nous ont transmis sur la doctrine de Zoroastre. Ce qu'ils nous en disent n'est pas toujours fort suivi; ce sont des traits échappés qu'ils avoient, pour ainsi dire, dérobés aux Mages, sans en comprendre le sens. Mais si nous venons à bout, en nous mettant dans le vrai point de vûe, de saisir le corps du système, nous verrons les membres détachés reprendre d'eux-mêmes leur place naturelle.

Pour cela remontons jusqu'à Zoroastre, & plaçons-nous dans les circonstances où il se trouvoit. Imaginons-nous qu'instruits, comme lui, de la grandeur & de la puissance du Dieu suprême, nous voulons conserver ce dogme sublime révééré par les Princes de la nation régnante; & que pour le faire recevoir sans contradiction, nous avons le malheureux projet de le concilier avec les autres dogmes de la Religion du pays. Voyons comment nous nous y serions pris, & par quels raisonnemens nous serions parvenus à nous faire illusion d'abord à nous-mêmes, pour séduire plus aisément les autres. Les idées sont de tous les temps : dans tous les temps on a discuté les grandes questions de Métaphysique que nous agitions aujourd'hui; dans tous les temps on a senti les raisons & les difficultés, & l'on a pris différens partis. Il est vrai qu'on ne s'est pas toujours exprimé avec la même précision que nous le ferions maintenant. Les Anciens aimoient à s'envelopper dans un langage figuré, énigmatique, mystérieux. Il semble que chaque peuple eût des idées toutes différentes, & chaque secte ses opinions à part. Mais un œil philosophe perce au travers de ces fausses apparences; & dissipant par sa lumière tous ces nuages diversement colorés, voit les mêmes vérités reconnues par les uns, les mêmes erreurs adoptées par les autres, & les chemins par où les esprits de tous les siècles ont été conduits à ces deux termes.

Le but du second Zoroastre étoit, comme nous l'avons vu dans un des Mémoires précédens, de concilier la religion des Hébreux avec celle des Perses; de réunir ce que chacune d'elles avoit de dogmes essentiels; de relever le Magisme, afin qu'il fût moins odieux à la Nation sainte; & de proportionner la religion Judaïque à la foiblesse des Mèdes & des Perses, en la dépouillant du caractère exclusif qui la rendoit insupportable aux autres peuples.

*V. ci-dessus le  
premier Mémoire  
sur la seconde  
époque, part. II.*

Ce but de Zoroastre nous servira de clef pour entrer dans le secret de son système. Les Anciens ne l'ont jamais compris parfaitement, parce qu'ils n'avoient ni ne pouvoient avoir le mot de l'énigme. Ce qu'ils nous en rapportent, paroît un amas d'obscurités, & même de contradictions. A la vûe de certaines idées de Zoroastre, on diroit qu'il a vû la vérité sans nuages: sous une autre face sa doctrine paroît absurde. De-là tant de diverses interprétations de ses principes, tant de jugemens opposés, favorables ou défavorables au législateur des Perses. S'est-il entendu lui-même? a-t-il voulu qu'on l'entendît? C'est à cette question que j'entreprends de répondre. Je vais montrer que le système de Zoroastre, pourvu qu'on ne le regarde pas avec les yeux de ses commentateurs, étoit aussi-bien conçu que tout autre système philosophique des Anciens.

Pour remplir mon plan, je prouverai d'abord que Zoroastre reconnoissoit un Dieu souverain, supérieur à tous les agens de la Nature, formateur & conservateur de l'Univers.

Je prouverai dans un second article, qu'il a cru la divinité du Soleil, des Astres & des Éléments, & qu'il a prescrit à ses sectateurs de leur rendre des honneurs divins.

Enfin je rechercherai, dans un troisième article, comment il a cru pouvoir concilier ces assertions qui paroissent incompatibles, & qui le sont en effet.

Je n'examinerai point aujourd'hui ce qu'il a pensé sur l'origine du mal; cette partie de son système est trop importante, pour n'être touchée qu'en passant. Je la traiterai dans la suite. Les principes que je vais établir dans ce Mémoire prépareront à cette discussion.

## A R T I C L E   P R E M I E R.

*Idées de Zoroastre sur la nature & la grandeur du Dieu suprême.*

Voy. le premier  
Mémoire sur la  
première époque  
de la Relig. des  
Perses, t. XXV.

Même, c. XLV.

Nous avons vû, dans les Mémoires précédens, que les Perses, ainsi que les autres peuples, avoient oublié le Dieu suprême, à la place duquel ils avoient substitué des Divinités visibles. S'ils ne tombèrent pas dans l'idolatrie proprement dite, ils étoient néanmoins véritablement *Sabaïtes*, puisqu'ils hornoient leur culte au Soleil, aux astres, à la lumière & aux élémens. Cyrus, l'homme le plus éclairé de sa nation, en suivoit les erreurs, & méconnoissoit le Dieu qui le conduisoit par la main dans le cours de ses conquêtes. Ce ne fut qu'après la prise de Babylone qu'il ouvrit les yeux, & qu'il reconnut l'Éternel pour le seul Dieu de l'Univers, pour le Créateur de la lumière même, & pour le Maître souverain *de la milice du Ciel*. Ce Prince lui rendit hommage en délivrant le peuple qui seul faisoit profession de n'adorer que le *Dieu des armées*.

A son exemple, les Perses, ses sujets naturels, conçurent une haute idée de la théologie des Hébreux, & comprirent que le Dieu suprême n'étant point étranger à l'Univers, devoit être le principal objet de leurs adorations.

Ce fut donc un médiocre mérite au second Zoroastre de conserver la croyance du Dieu de ses pères. Par une apostasie totale, il auroit pû déplaire à Cyrus, & se seroit mis hors d'état de le séduire. Il se fit donc honneur de se déclarer ouvertement pour une vérité qui n'étoit pas contredite, & d'en faire la base du Magisme, lorsque Darius fils d'Hystaspe l'en établit chef & réformateur.

1<sup>re</sup> Preuve.

Il est inconcevable que M. Hyde n'ait pas aperçû ce changement dans la religion des Perses. Si, comme le prétend le docte Anglois, ils n'avoient jamais adoré que le vrai Dieu sous les emblèmes de la lumière & des astres, qu'est-ce que Zoroastre put trouver à réformer dans le culte public, dont il ne changea certainement point l'extérieur? En vain M. Hyde



on ne le mérite de ce personnage, jusqu'à lui attribuer le don de prophétie : son ministère se réduit à rien, si les Perses n'ont pas besoin d'être guéris de quelque erreur capitale.

M. Prideaux a parfaitement senti la force de ce raisonnement, & ne fixe en conséquence l'orthodoxie prétendue de la nation, qu'à la réforme de Zoroastre. « Les Perses, dit-il, croyoient que la lumière & les ténèbres, le bien & le mal « étoient les Êtres souverains, & ne reconnoissoient pas le Dieu « suprême qui leur est supérieur. Mais Zoroastre réforma ce « dogme absurde de la religion des Mages. » *Hist. des Juifs. part. I, l. IV.*

« Il disoit, ajoute M. Prideaux, qu'il y a un Être souverain, indépendant, existant par lui-même de toute éternité; & que « sous cet Être souverain il y a deux Anges, l'un de lumière, « qui est l'auteur du bien, & l'autre de ténèbres, qui est l'auteur « du mal, &c. »

Ces deux Anges prétendus sont-ils de simples créatures, comme l'auteur Anglois le fait dire à Zoroastre, ou deux Principes incréés, quoique subordonnés au Dieu souverain? C'est une question que nous examinerons dans la suite. A cela près, M. Prideaux a fort bien saisi l'esprit du docteur de la Perse, qui fit connoître à ses sectateurs ce Dieu souverain qui depuis long-temps n'étoit plus connu que des Hébreux.

M. Prideaux se fonde sur le témoignage de Shariftani & d'Abulpheda. Je remets à un autre temps la discussion des textes de ces auteurs. On peut leur joindre d'autres écrivains Arabes. *Ben-phacreddin-angjou* s'exprime ainsi, par exemple, dans son Dictionnaire intitulé *Pharhangh-gihanghiri* : *Les Perses anciennement étoient de la religion des Sabaites, adorant les astres, jusqu'au temps de Gushtasp fils de Lohorasp, c'est-à-dire jusqu'au temps de Zerdusht protégé par ces Princes.*

*Ben-shouhnah*, autre auteur Arabe, dit que les Mages reconnoissoient deux principes, savoir, *Yesdan* & *Ahremen*, & qu'ils persévérèrent dans cette doctrine, jusqu'à ce que *Zerdusht* parut en s'annonçant comme un Prophète; mais qu'alors changeant de sentimens, ils reconnurent un Dieu unique & sans égal, Créateur de la lumière & des ténèbres.

*Rel. vet. Pers.*  
*2. 9 & 22.*

M. Hyde, qui rapporte ces passages, n'a sûrement pas fait attention à ce qu'ils renferment ; car regardant les Orientaux comme seuls dignes d'être consultés sur l'histoire & la doctrine de Zoroastre, il auroit reconnu que cet Archimage avoit introduit dans la religion des Perses une vérité fondamentale, dont la nation avoit perdu la connoissance.

Je fais qu'en général il ne faut pas faire grand fond sur le témoignage de ces Arabes, auteurs superficiels, sans critique, sans goût pour la bonne antiquité, & d'ailleurs postérieurs à Zoroastre de près de deux mille ans : mais ils ne disoient sur ce point que ce que la notoriété publique leur apprenoit. La doctrine de Zoroastre étoit constante dans la secte des Ghèbres, plus nombreuse en ce temps-là, & mieux instruite qu'aujourd'hui de ce que contiennent ses livres religieux. C'est uniquement sur cette notoriété que je m'appuie ; & les écrivains que j'ai cités, en sont des témoins non suspects.

Il est surprenant en effet que, malgré leur zèle contre les Ignicoles, les Mahométans Orientaux ne parlent de Zerdusht qu'avec respect, jusqu'à l'honorer du titre de *Hakim*, c'est-à-dire, de *Sage* & de *Philosophe*, le regardant comme suscité de Dieu pour retirer les hommes du Sabaisme grossier, & leur enseigner un culte moins dépravé que celui qu'on avoit suivi jusqu'alors.

2.<sup>e</sup> Preuve.

Le peu que nous connoissons du *Zendavesta*, prouve que ces auteurs ne se trompoient pas dans l'idée qu'ils s'étoient formée de la doctrine de Zoroastre. Au rapport de M.<sup>rs</sup> Hyde & Pocock, on trouve dans ce recueil mille traits manifestement tirés des livres de l'Ancien Testament. On y voit l'histoire de la création & des anciens Patriarches, racontée à peu près comme dans la Genèse : on y copie souvent les loix de Moïse : des Pseaumes de David sont insérés dans la Liturgie. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit à ce sujet dans les Mémoires précédens. J'en ai conclu que le dernier Zoroastre étoit un Juif apostat ; & j'en conclus maintenant que, dans son ouvrage, il parle souvent de Dieu selon les idées des Hébreux, quoiqu'il le désigne apparemment par les noms sacrés dans la langue des Perses & des Mèdes.

J'ai remarqué de plus, que l'auteur du *Sad-der*, abrégé du *Zendavesta*, selon M. Hyde, parle toujours de Dieu conformément aux idées des Juifs, des Chrétiens & des Mahométans. On y lit, par exemple: *Scias primum Dominum tuum esse unum, sanctum, cui non est compar; est etiam Dominus potentiae & gloriae*. On pourroit citer plusieurs autres textes semblables. Il est vrai que cet auteur peut être légitimement soupçonné d'avoir flâté sur cet article important la doctrine de sa secte, dans le dessein de la rendre moins odieuse. Mais il seroit difficile qu'il eut osé prendre le contre-pied du *Zendavesta* que les Mages ont entre les mains. Le *Sad-der*, au lieu d'être applaudi par les Ghèbres, auroit été pros crit comme hérétique. Il paroît donc indubitable que Zoroastre a dignement parlé du Dieu souverain, & par conséquent qu'il a rapproché la religion des Mages de la véritable Religion, autant que sa politique a pû le lui permettre.

*Par. X.<sup>e</sup> ed.  
caleni. Rel. rer.  
Par. p. 442.*

Si nous avons les ouvrages des Philosophes qui se sont attachés à connoître & à s'approprier la doctrine de Zoroastre, nous y trouverions sans doute de grandes lumières sur le point dont il s'agit ici. Il ne nous en reste que les maximes connues sous le nom d'*Oracles Chaldaïques*. Ces maximes, il est vrai, contiennent plutôt la doctrine de l'école d'Alexandrie que celle des Mages. Mais il est clair qu'on y fait une allusion continuelle aux principes de Zoroastre, & par conséquent il n'est pas impossible de les y reconnoître.

3.<sup>e</sup> Preuve.

Or dans les oracles on suppose toujours un Dieu suprême antérieur à l'Univers: tout y respire cette vérité. On y remonte perpétuellement à cette *Monade* parfaite, principe de la *Duité*, laquelle, avant que d'être produite, étoit contenue dans son sein. Cette *Monade* est la source de toutes les sources, la matrice d'où tous les êtres sont sortis.

*Voy. Stanin,  
Hist. de la théo-  
l. p. 1176  
& suiv.  
Chap. 1.*

On y distingue deux intelligences, l'une suprême & principe de toutes choses, & la seconde intelligence engendrée de la première, & si connue des Anciens sous le nom de *Demiurge*. On dit de la première, qu'elle contient en elle-même un feu intellectuel qu'elle communique à la seconde intelligence; qu'ainsi

C. 11.

*tous les êtres sont venus d'un feu primitif, & que la lumière a*  
*C. vii. été engendrée par le père. On ajoûte que le grand Ouvrier qui*  
*a fabriqué l'Univers, est une masse de feu, & qu'il a formé tous*  
*les Êtres de feu, d'eau, de terre & d'air.*

La *Monade* ou la première Intelligence considérée comme principe, est toujours appelée le *Père* par excellence. Or c'est au *Père* que les oracles attribuent la construction de l'Univers.  
*C. viii. C'est lui qui l'a terminé par le Ciel auquel il a donné une figure*  
*ronde, & dans lequel il a placé cette multitude prodigieuse d'étoiles*  
*fixes, dont la course est toujours constante. Dans l'intérieur de*  
*ce vaste globe il a formé sept étoiles errantes, qui parcourent par*  
*des révolutions différentes les signes du Zodiaque. Les principales*  
*sont le Soleil & la Lune. Au centre de tout il a mis la terre, l'eau*  
*dans ses concavités, & l'air au dessus de la terre & des mers.*

Si l'on veut se donner la peine de lire dans Stanley la collection des *oracles Chaldaïques*, on y verra à chaque ligne le Dieu souverain proposé comme le premier principe de toutes choses. Il faut donc dire que les *Oracles* n'ont rien de commun avec la doctrine de Zoroastre, ce qui seroit absurde; ou reconnoître que Zoroastre a bien clairement enseigné cette vérité fondamentale.

4.<sup>e</sup> Preuve. Les auteurs Ecclésiastiques ont rendu la même justice au docteur de la Perse. Je me borne au témoignage de deux des plus anciens & des plus à portée de connoître la théologie des Mages; je parle d'Eusèbe de Césarée & de Théodore de Mopsueste. Celui-ci avoit même fait un ouvrage en trois livres pour l'expliquer & la réfuter. Par malheur il ne nous reste de cet ouvrage que le léger extrait que Photius en a fait dans sa *Bibliothèque*; mais cet extrait est précieux. « Théodore, dit  
*Phot. p. 199,*  
*ed. de Rouen,*  
*1693.* » Photius, explique dans son premier livre le dogme infame  
 » des Perses, inventé par *Zaradès*, touchant *Zarouam*, que  
 » cet impie établissoit principe de toutes choses, & qu'il appelle  
 » *Fortune*: comment ensuite *Zarouam*, se préparant à engendrer  
 » *Hormisdas*, avoit engendré *Hormisdas* & *Satan*; & enfin ce  
 » qui résulta du mélange qui se fit du sang de l'un & de l'autre. »  
 Il y a quelque obscurité dans le texte Grec: je l'ai traduit de  
 mon



μόνιμους ; le voici : Εὐ μὲν παρ' αὐτοῦ λόγῳ ἐκτίθεται τὸ μαγικὸν τῆ Περσῶν δόγμα ὃ Ζαρδύσης εἰσηγήσατο, ἥτοι αὐτὸ Ζαρουάμ, ὃν ἀρχὴν πάντων εἰσάγει, ὃν καὶ τύχην καλεῖ καὶ ὅτι ἀνένδων ἵνα τέκη τὸ Ὀρμίσδαν, ἔτεκεν ἐκεῖνον καὶ τὸ Σατανᾶν, καὶ αὐτὸς τῆς αὐτῶν αἰμομιξίας (a).

Théodore de Mopsueste n'a pas voulu flatter le système des Mages : on le voit bien. On peut donc compter sur l'avou qu'il fait ici. Il convient que Zoroastre, qu'il appelle *Zaradès*, conformément à son nom persé *Zardusht*, reconnoissoit un Dieu suprême. Les Perses, dans les temps antérieurs, regardoient comme des êtres souverains le Principe du bien & le Principe du mal, *Oromaze* & *Arimane*. Mais, selon Théodore de Mopsueste, Zaradès leur apprend que ces deux Principes dépendoient eux-mêmes d'un Principe supérieur, père & modérateur de toutes choses, ἀρχὴν πάντων ; & ce fut-là le dogme qu'il introduisit dans la religion des Mages, δόγμα εἰσηγήσατο. On ne peut rien imaginer de plus précis pour confirmer ce que j'ai dit jusqu'à présent du système de Zoroastre.

Zaradès donnoit à Dieu le nom de *Fortune*, τύχην καλεῖ. Il entendoit sans doute, non la Fortune aveugle, Divinité inférieure, mais quelque chose d'analogue au destin, que les Payens mettoient au dessus de tous les Dieux, & même de Jupiter. M. l'abbé Fénel, dans une Dissertation imprimée au dix-neuvième volume de nos Mémoires, croit, d'après Tolloius, qu'il faudroit lire αὐγὴν ; lumière, splendeur, au lieu de τύχην. La correction est heureuse & tout-à-fait dans l'esprit des Mages qui regardoient la lumière comme l'essence même de la Divinité.

M. l'abbé Fénel propose encore de changer ἀνένδων ; libans, qui ne présente aucun sens raisonnable, & que par

(a) Théodore de Mopsueste, selon Photius, employoit tout son premier livre à exposer & à réfuter le système impie de Zaradès ; & dans les deux autres, il oppoisoit à ces folies la doctrine de la foi, en

commençant à la création du monde jusqu'à la loi de grace. Photius ajoute que, dans le troisième livre, on trouvoit les erreurs de Nestorius & d'Origène.

cette raison je n'ai pas traduit, en *σπείρον*, *seminans*. Il appuie sa conjecture sur certaines peintures allégoriques des Perses, que M. Hyde a cru devoir insérer dans son livre, & dont il est inutile de donner ici la description. Théodore de Mopsueste fait sans doute allusion à cette idée, lorsqu'il traite de dogme obscène, *μαρὸν δόγμα*, la paternité de *Zarouam*; & cela prouve qu'il a écrit *σπείρον* & non *σπένδων*. Mais la censure étoit elle bien fondée? Il est notoire que les Perses ne donnoient point de figure humaine à la Divinité; ils avoient même horreur d'une telle profanation. Par conséquent *Zaraldès* ne pouvoit entendre le *σπείρον* que dans un sens métaphorique, & nullement dans un sens grossier. Il est vrai que la métaphore est un peu forte lorsqu'on l'exprime par des peintures; mais elle est très-belle lorsqu'on la laisse dans une certaine généralité. *Pater, Genitor, Sator* sont des expressions que la véritable Religion adopte, pour exprimer la production des créatures qui ne tiennent leur être que de Dieu.

Ce changement de *σπένδων* en *σπείρον* conduit M. l'abbé Fénel à l'explication du mot *Zarouam*. Il le dérive, d'après Tollius & Gaulmin, du verbe Hébreu *זָרַח*, *zarah, seminavit*. De sorte que *Zarouam* pourroit se rendre par *Sator rerum*; ce qui forme un très-beau sens, comme je viens de le dire. Je crois néanmoins que M. l'abbé Fénel se trompe: car, comme M. de Guignes le remarque en rendant compte du Mémoire de cet Académicien, il n'est point du tout naturel de chercher dans une racine Hébraïque l'étymologie d'un mot perse, pendant que nous trouvons ce même mot dans le Persan moderne avec une signification toute différente. Plusieurs écrivains Orientaux font mention d'*Hazarouam*, comme d'une Divinité à laquelle les anciens Perses attribuoient la puissance universelle & le gouvernement de toutes choses. Il est manifeste que le *Zarouam* de Théodore de Mopsueste est l'*Hazarouam* des Perses légèrement altéré.

Or *Hazarouam*, en Persan, signifie, non pas *sator*, mais un espace de plusieurs milliers d'années, c'est-à-dire l'éternité. L'*Hazarouam* de *Zaraldès* est donc l'*Éternel*: c'est l'ancien

*Journ. des Savans*, 2.<sup>e</sup> vol. de  
Juin 1754.

*des jours* de Daniel, dont Zerdusht introduisit la croyance & le culte dans la religion des Mages. Les autres Dieux avoient été produits dans le temps; mais le Dieu souverain, le principe de toutes choses est *Hazarouam*, c'est-à-dire l'Être nécessaire, subsistant par lui-même de toute éternité.

C'est de-là que les Valentiniens & d'autres anciens hérétiques tirèrent l'idée de leurs *Eons*; car *αὐὸν* est *Hazarouam* traduit en Grec. Ils se vantoient d'avoir puisé leur doctrine dans les écrits de Zoroastre & l'on voit que ce n'étoit pas sans fondement.

Théodore de Mopsueste voulant réfuter le Magisme, affectoit de présenter d'une manière ridicule les idées que Zoroastre s'étoit formé du Dieu souverain. Eusèbe ne pensoit pas ainsi, puisqu'il cite avec éloge les paroles de cet ancien Législateur, copié mot à mot, dit-il, dans le recueil sacré des usages religieux de la Perse: Ζωροάστρης ὁ ὁ Μάγος ἐν τῇ ἱερᾷ συναγωγῇ τῷ Περσικῶν φησι καὶ λέγειν. Voici le texte:

5.<sup>e</sup> Preuve.

Eus. Præpar.  
Evang. lib. 1,  
c. 10.

*Dieu a une tête d'épervier: il est le premier de tous les Êtres; incorruptible, éternel, sans principe, indivisible, sans modèle. Souverain modérateur de tout ordre & de toute beauté: on ne peut le corrompre par des présents: meilleur que tous les bons, plus prudent que tous les prudens: c'est le père de la justice & de l'équité: il ne puise sa science que dans lui-même: il est sage, parfait, auteur de la Nature, & seul inventeur de la Physique sacrée.* Οὗτος ὁ Θεός ἐστι κεφαλὴν ἔχων ἱερακίος. Οὗτός ἐστιν ὁ παῖς, ἀφθαρτός, αἰδίδιος, ἀγέννητος, ἀμερὴς, ἀνομοιότατος, ἡνίοχος παντός καλῶς, ἀδωροδόκιμος, ἀγαθῶν ἀγαθώτατος, φρονίμων φρονιμώτατος; ἐστὶ ὁ πατήρ δινομίας καὶ δικαιοσύνης, αὐτοδιδάκτος, φυσικός, καὶ τελείος, καὶ σοφός, καὶ ἱεὺς φυσικῶς μόνος ἀρετῆς. Eusèbe ajoute qu'Ostanès s'exprime de la même manière dans un ouvrage intitulé *Ostatenque*: Τὰ δὲ αὐτὰ καὶ Οὐστάνης φησὶ περὶ αὐτοῦ (Θεοῦ) ἐν τῇ ἐπιγραφομένῃ ὀκτατεύχῳ. Il est naturel en effet que le successeur immédiat du second Zoroastre ait parlé comme son maître.

J'ai déjà dit, dans le Mémoire précédent, que ce passage ne paroïssoit pas avoir été copié sur des livres apocryphes.

Si l'*ἱερά συναγωγή τῶν Περσικῶν* étoit un livre Grec, il seroit fort singulier que ce titre séduisant ne l'eût pas mis plus à la mode, & que de tous les Anciens, Eusèbe fût le seul qui l'eût cité. Ce docte écrivain savoit, aussi-bien que les autres Pères de l'Eglise, que les prétendus écrits de Zoroastre, si communs de son temps, ne méritoient aucune créance. Mais, à l'air d'assurance qu'il prend, il est visible qu'il croyoit citer les livres sacrés de la Perse : *Ζωροάστρης ὁ μᾶγος φησὶ κατὰ λέξιν*. J'ai conclu de ces raisons, qu'Eusèbe étant à portée d'avoir des relations avec la Perse, quelque Chrétien de ce pays-là, peut-être même quelque Mage converti, qui savoit les deux langues, aura fourni le passage traduit en Grec.

On n'y trouve rien d'ailleurs qui puisse en faire soupçonner la fidélité. Le portrait qu'on y trace de Dieu est majestueux, mais simple en même temps. Ce n'est point un Platonicien qui se guinde pour contempler le premier Être, inaccessible au reste des mortels. On sent ici un homme familiarisé dès l'enfance avec l'idée du vrai Dieu.

Si quelqu'un avoit voulu faire parler Zoroastre en Chrétien, auroit-il mis parmi les attributs de l'Être suprême, celui d'inventeur de la Physique sacrée? *ἱερῶ φυσικῶ μόνος ὀρεπτής*; car cette Physique sacrée n'est autre chose que l'Astrologie judiciaire, certains secrets de la Nature, le mélange mystérieux des élémens. C'est par cette science prétendue que Zoroastre se rendit célèbre dans toutes les Nations. Le texte que nous avons rapporté est donc tout-à-fait digne de lui. Si ce n'est pas Zoroastre qui parle, il faut convenir que celui qui le fait parler, a bien pris son caractère.

Mais que dirons-nous de l'espèce de préface par où l'extrait commence? *ὁ δὲ Θεός ἐστι κεφαλὴν ἔχων ἱερακος*. Voilà certes un étrange début. Celui qui croyoit Dieu simple, incorruptible, sans principe, sans modèle, pouvoit-il se persuader sérieusement que Dieu eût une tête, & qui plus est, une tête d'épervier? Non sans doute; & c'est ce qui me persuade encore que ce passage est véritablement extrait du *Zendavesta*. Un imposteur voulant prêter de belles idées à Zoroastre, ne se



seroit pas avisé d'un assemblage si bizarre. Mais si l'extrait est fidèle, il n'y a plus de mystère, ou du moins il ne sera pas difficile de le dévoiler.

On fait que les hommes ont eu, dans tous les temps, beaucoup de goût pour les emblèmes. La plus ancienne écriture étoit représentative des objets; & l'on exprimoit par des figures analogues à leurs propriétés, ceux qui n'étoient pas dans la sphère des choses sensibles.

L'invention de l'écriture alphabétique, infiniment plus commode que l'ancienne, fit oublier celle-ci à la plupart des peuples. Mais le goût des peintures symboliques subsista, principalement pour exprimer les attributs de Dieu & les mystères de la Religion. On n'étoit point choqué de voir la Divinité représentée par un corps d'homme ou d'animal surmonté d'une ou de plusieurs têtes, parce que l'on savoit que l'amas de ces parties si disparates étoit allégorique, & que l'on connoissoit le sens de l'allégorie.

Ces emblèmes placés sur les monumens publics, d'abord à bonne intention, furent une des principales sources de l'idolatrie, & c'est par cette raison que Moïse les proscrivit. Mais Zoroastre devenu Mage, ne se crut point obligé de déférer à cette loi. Les écrivains Arabes nous apprennent qu'il orna ses ouvrages de peintures relatives aux sujets qu'il traitoit, ce qui ne contribuoit pas peu à grossir prodigieusement son recueil. Manès, qui dans la suite voulut se mettre au dessus de lui, sachant que la nation aimoit les livres proprement enluminés, ne manqua pas de donner ce relief aux siens. Il avoit ce talent dans un degré supérieur, & ses tableaux passoient pour des chef-d'œuvres. Il est certain que les Perses conservèrent long temps l'usage des peintures hiéroglyphiques, puisqu'au rapport de Libanius, ils représentoient l'empereur Julien leur ennemi, sous la figure de la foudre, ou d'un lion vomissant des flammes.

Il est donc très-vrai-semblable que Zoroastre avoit mis avant l'article qui traitoit de Dieu, une figure symbolique à tête d'épervier. Mais toutes les copies du *Zendavesta* n'étoient

pas ornées de peintures. Il auroit été trop difficile & trop coûteux de les multiplier. On se contentoit ordinairement d'indiquer le tableau qui se trouvoit dans l'original ; & l'on écrivoit , par exemple , *ici Dieu est représenté par une figure à tête d'épervier* : voilà le sens de ces mots , ὁ δὲ Θεὸς ἐστὶν μεφαλὴν ἔχων ἰέρακος. C'étoit une note à la tête du chapitre , & le Copiste crut devoir la transcrire.

On voit aisément pourquoi Zoroastre avoit choisi la tête d'épervier. De tout temps cet oiseau étoit regardé comme sacré ; & les Grecs , par une suite de cette prévention générale , lui donnèrent le nom d'ἰέραξ. Un œil perçant distingue cet oiseau. Élevé au plus haut des airs , il découvre la proie qui se cache , & fond sur elle avec impétuosité : image expressive de la Divinité , qui du haut des Cieux pénètre les abîmes les plus profonds , & même les replis les plus secrets du cœur & des pensées , sans que rien puisse se dérober à ses regards & se soustraire à sa puissance. Ainsi cette tête d'épervier , qui d'abord paroît si choquante , ne peut que rehausser l'idée que Zoroastre vouloit donner de Dieu.

On me dira peut-être que d'autres Philosophes ont connu l'Être suprême , qu'ils s'en sont occupés aussi-bien que Zoroastre , & qu'ainsi la doctrine de ce Législateur n'a rien de fort merveilleux.

Je pourrois demander à qui les philosophes de la Grèce durent la connoissance distincte du premier Principe de toutes choses. Zoroastre les a tous précédés : c'est lui qui forma Pythagore : sa doctrine répandue dans l'Asie par Ostanès & ses autres disciples , fut reçue des Grecs avec avidité ; & les plus Savans d'entre eux ne trouvant pas dans leur pays des lumières suffisantes , allèrent les chercher dans l'Égypte & dans l'Orient. C'est donc principalement à Zoroastre qu'ils furent redevables des idées saines qu'ils avoient sur la nature de la Divinité. Il faut dire , à leur honneur , qu'ils ne furent pas ingrats. Pleins de mépris en général pour ce qu'ils appelloient les Barbares , ils eurent toujours pour Zoroastre une estime qui alloit jusqu'à l'admiration.

Mais, comme je l'ai déjà dit, cette doctrine portée dans la Grèce, y fut toujours une plante étrangère. Les Philosophes, même les plus sensés, ne croyoient pas que l'on dût entretenir le peuple du principe invifible de toutes chofes, fous prétexte que cette connoiffance étoit trop au deffus de fa portée. C'étoit un fecret qu'ils fe réfervoyent à eux feuls.

D'ailleurs cette connoiffance, qui flattoit leur vanité, n'influoit en rien dans leur Religion. Le Dieu fouverain étoit pour eux un objet de curiosité, d'admiration, de refpect même, mais nullement de piété. Qui d'entre eux penfa jamais à lui adrefler des prières? Ils auroient cru le dégrader en l'occupant des chofes d'ici bas. En conféquence ils fe conformoyent au culte public, qui fe rapportoit uniquement aux Dieux fubalternes; parce que, difoient-ils, l'Être fuprême s'eft déchargé fur ces Dieux du gouvernement de l'Univers.

Zoroafire avoit des idées bien différentes. Il penfoit 1.<sup>o</sup> que la connoiffance du Dieu fuprême devoit être populaire, & fondement du culte religieux auffi-bien pour les fimples que pour les Savans.

2.<sup>o</sup> Il ne croyoit pas que le foin de l'Univers fût indigne de l'Être fouverain. Il lui fuppofoit, il eft vrai, des aides & des coopérateurs, mais fousmis à fes ordres, dirigés par fes inftructions, & foutenus par fa puiiffance, lorsque la leur propre ne fuffifoit pas pour furmonter les obftacles qui s'oppofoient à l'exécution de fes deffeins.

3.<sup>o</sup> Zoroafire enfeignoit que le Dieu fuprême étoit fenfible à nos befoins, accessible à nos prières, bon envers tous, & plein de miféricorde pour ceux qui fe repentoient de leurs fautes, & qui travailloient à s'en purifier.

Ne foyons donc plus furpris que les premiers Chrétiens, & même les Pères de l'Églife, aient mis Zoroafire fort au deffus des autres Philosophes. Il étoit réellement & plus éclairé & plus religieux; car il n'y a de religion qu'autant que l'on fe croit fous les yeux & fous la main de Dieu, & à portée d'avoir quelque commerce avec lui, malgré la diftance infinie qui nous en fépare.

*Doctrine de Zoroastre sur les Divinités inférieures.*

POUR concilier la religion des Perses avec celle des Hébreux, il falloit établir avec ceux-ci la croyance d'un Être suprême, & conserver en même temps le culte des Divinités particulières que les Perses avoient adorées jusqu'alors, & que les Hébreux rejetoient.

Je dis que les Perses avoient adoré jusqu'alors ces Divinités particulières. Je l'ai prouvé fort au long contre M. Hyde, dans un Mémoire sur la première époque de la Religion de ce peuple; & je viens de le confirmer encore par le témoignage des auteurs Orientaux. Je dois donc supposer, comme une chose indubitable, que les Perses, les Mèdes & les peuples voisins étoient au commencement du règne de Darius fils d'Hystaspe, je ne dis pas idolâtres, mais adorateurs du Soleil, des Étoiles & du Feu.

Il est vrai que, depuis les conquêtes de Cyrus, ils avoient une connoissance plus distincte d'un Dieu supérieur aux astres & aux élémens. Mais Zoroastre, en établissant ce dogme pour fondement du nouveau Magisme, alla-t-il jusqu'à dépouiller de la Divinité les Dieux reconnus par la Nation? proscrivit-il leur culte? les réduisit-il au rang de viles créatures? défendit-il qu'on les adorât, qu'on leur offrit des sacrifices? C'est l'hypothèse que M. Prideaux adopte dans son Histoire des Juifs.

Mais j'ose dire que cette hypothèse est encore plus insoutenable que celle de M. Hyde. Je m'étonne même qu'un auteur aussi religieux que l'étoit M. Prideaux, n'en ait pas senti les conséquences. La conversion d'un peuple immense sur un article si capital, peut-elle être l'ouvrage d'un imposteur & d'un apostat? car M. Prideaux reconnoît ces deux caractères dans son Zerdusht. Cet événement, qui tiendrait du prodige, aurait-il été l'effet des prestiges puériles du premier Zoroastre, ou des instructions philosophiques du second? Je n'insiste pas  
sur



sur ce raisonnement qui tient un peu du Théologique, & je me renferme dans les preuves de fait.

Si le second Zoroastre avoit entrepris de changer totalement l'ancienne religion des Perses, il n'en seroit pas venu à bout sans éprouver de grandes difficultés. Il n'est pas aisé de déraciner du cœur des hommes l'attachement qu'ils ont à des Divinités sensibles, & d'anciennir une Religion nationale autorisée par les préjugés, par l'éducation & par les loix. La première proposition que Zoroastre en eût osé faire, auroit soulevé les peuples. Combien n'auroit-il pas fallu de temps, même avec le secours & l'autorité du Prince, pour ramener les esprits & vaincre les répugnances? On en peut juger par l'histoire du premier Zerdusht, qui souffrit beaucoup de contradictions dans la Bactriane, quoiqu'il se bornât à rétablir le culte du feu à la place du culte des idoles. Or rien de pareil n'arriva sous le règne de Darius fils d'Hystaspes: tout concourut aux vûes du second Zoroastre: preuve certaine que personne ne fut obligé de renoncer aux Dieux reconnus dans la Nation.

Mais supposons, contre toute apparence, que le second Zoroastre ait trouvé dans la nation des Perses toute la flexibilité qu'il pouvoit desirer; que pénétrés de la plus profonde vénération, ils aient été disposés à prendre les impressions qu'il lui plairoit. Jugeons de ses dessein par sa conduite.

S'il eût voulu défabuser les Perses sur la divinité des grands agens de la Nature, il auroit affecté de les rabaisser, d'en parler même avec une espèce de mépris: il auroit prouvé qu'ils ne sont par eux-mêmes qu'une matière vile, insensible & sans vie; que la splendeur qui les accompagne, leur est étrangère; que les effets admirables qu'ils paroissent produire, ne sont véritablement opérés que par la puissance du Créateur; que le soleil, les astres & le feu sont aveugles & sourds comme les statues des idolâtres; & que par conséquent il est indigne de l'homme raisonnable de s'abaisser au dessous de ces êtres, qui n'ont été créés que pour son usage & ses besoins.

C'est ainsi sans doute que Zoroastre auroit parlé, s'il avoit entrepris d'extirper entièrement le Sabaisme. En conséquence

il auroit aboli l'ancien culte, comme portant par lui-même à l'adoration des créatures. Mais est-ce ainsi qu'il s'est conduit? a-t-il consigné dans ses écrits la doctrine qu'on lui prête si libéralement? les Perses ont-ils cessé dès-lors de regarder le feu avec un respect religieux? ne les vit-on plus se prosterner devant le Soleil? Il n'est pas besoin de répondre à ces questions; les faits parlent, & ne sont pas contestés. Le Magisme, depuis le second Zoroastre, passa plus que jamais pour la religion du Soleil & du Feu. La superstition, loin de diminuer, prit de nouveaux accroissemens. Les Pyrées magnifiques qu'on éleva de toutes parts, les cérémonies religieuses devenues plus augustes, les collèges des Mages asservis à des règles plus austères, ne purent qu'augmenter dans le peuple la vénération du Feu. Ce fut alors qu'il fut prescrit aux Prêtres mêmes, quoique préparés par des purifications, de couvrir leur bouche d'un bandeau lorsqu'ils offroient le sacrifice, de peur que leur haleine ne souillât la pureté du feu sacré. Ce fut alors que le respect pour cet élément s'étendit jusqu'au feu commun, que l'on eut même quelque répugnance à l'employer à des usages profanes, & que l'art des forgerons, qui sembloient vouloir le maîtriser, fut regardé comme un art maudit & détestable.

Que n'aurois-je point à dire du culte du Soleil, & sur-tout de ces antres consacrés à Mithra, & destinés aux cérémonies de l'initiation! mais nous discuterons tous ces points plus en détail dans le Mémoire suivant. Il me suffit d'observer que toutes ces pratiques superstitieuses étoient, au rapport des Anciens & des Modernes, ordonnées par les loix de Zoroastre. Donc ce réformateur, au lieu de dessiller les yeux de la Nation, ne fit que la confirmer dans ses anciennes erreurs.

En un mot, l'on verra dans les Mémoires suivans, que les Perses, depuis le règne de Darius fils d'Hyrtaspe jusqu'à la destruction de leur empire par les Sarazins, adorèrent constamment les Astres & le Feu comme des Divinités proprement dites. Or si jamais on a dû juger de la religion du maître par celle des disciples, c'est dans l'occasion présente.

Jamais peuple n'adhéra plus aveuglément au chef de sa Religion. Les Perses regardèrent toujours les écrits comme la règle inviolable de leur croyance & de leurs mœurs. Par conséquent, soit persuasion, soit politique, le second Zoroastre prêcha la pluralité des Dieux, & se contenta d'établir au dessus d'eux un Dieu des Dieux leur père & leur souverain.

Il fit encore au Magisme une addition importante, qui fut reçue sans opposition, parce qu'elle ne choquoit pas les préjugés : ce fut le dogme des Anges. Le Soleil & les Astres ayant un mouvement réglé, & le feu étant répandu dans la matière pour la vivifier, ces êtres ne pouvoient guère veiller qu'à la conservation de l'Univers considéré comme un tout. Ces Dieux suffisoient aux anciens Perses, qui ne pensoient pas au Dieu souverain, ou du moins qui ne le croyoient pas occupé des choses d'ici-bas ; mais ayant été convaincus que ce Dieu souverain, que les Juifs adoroient, avoit suscité Cyrus pour détruire l'empire de Babylone, & tirer ses adorateurs de l'oppression, ils comprirent que ce grand Dieu ne dédaignoit pas d'étendre sa providence jusque sur les mortels. D'où Zoroastre conclut que l'Être suprême devoit avoir des Ministres qui ne fussent point attachés à des lieux fixes, & qui pussent se transporter avec une incroyable vitesse pour exécuter ses ordres & veiller à la conservation des hommes.

Zoroastre n'avoit pas inventé cette doctrine : c'étoit la foi de l'église Judaique consignée dans les livres saints. Mais de cette multitude infinie d'Anges, l'Écriture n'en nomme que quatre. Zoroastre en désigna un bien plus grand nombre par des noms significatifs dont M. Hyde donne la liste & l'interprétation.

*Rel. vet. Pers.  
c. 19 & 20.*

Ces sublimes Intelligences, enfans du Très-haut, assistans de son trône, ne pouvoient manquer d'être transformées en Divinités inférieures par ceux qui donnoient ce titre aux astres & au feu. Aussi leur rendoit-on, dans la Perse, des honneurs excessifs. On les regarda comme les degrés nécessaires par lesquels les hommages des mortels devoient monter jusqu'au Dieu souverain.

Cette doctrine se répandit de bonne heure dans l'Asie, dans l'Égypte & dans la Grèce. Les nouveaux Platoniciens l'adoptèrent, & même plusieurs Juifs en furent infectés, soit qu'elle leur fut venue directement d'Orient, soit qu'ils l'eussent puisée dans les écrits qui sortirent de l'école d'Alexandrie. C'est ce qui paroît clairement par cette exhortation que  
*C. II, v. 18.* S.<sup>t</sup> Paul adresse aux Colossiens: *Que nul ne vous ravisse le prix de votre conscience, en affectant de paroître humble par un culte superstitieux des Anges, se mêlant de parler de choses qu'il ne fait point.*

Il est certain, par la suite de cette Épître, que ces prétendus Philosophes étoient Juifs, & peut-être de ces Chrétiens Judaïsans qui, dès le temps des Apôtres, faisoient un composé bizarre du Christianisme, des superstitions Judaïques & de la subtilité de la Philosophie. Ils affectoient de paroître humbles, *ὡς ταπεινοφροσύνη*: ce qui caractérise la philosophie Orientale, dont l'esprit étoit de faire considérer le Dieu souverain, comme tellement élevé au dessus des hommes, qu'on ne pouvoit atteindre jusqu'à lui que par le moyen des Dieux inférieurs. Aussi S.<sup>t</sup> Paul, pour prémunir les Colossiens contre cette fausse humilité, leur apprend que nous n'avons point d'autre médiateur auprès de Dieu que Jésus-Christ, *dans lequel la plénitude de la Divinité habite substantiellement; qui est le chef de toute Principauté & de toute Puissance; par qui tout a été créé dans le ciel & sur la terre, les choses visibles & les invisibles, les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances, &c.*

Magie  
de Zoroastre.

Cette doctrine de Zoroastre nous conduit à examiner ce que c'étoit que la *Magie*, si célèbre dans l'antiquité, & dont on a parlé si diversement.

*Magie* signifie la science des Mages. Mais on entend par cette science, celle qui apprenoit aux hommes à s'élever au commerce le plus intime avec la Divinité, & qui leur enseignoit une manière sûre de se rendre les Dieux favorables, & d'en obtenir ce qu'ils desiroient.

Toutes les Religions du monde avoient ce but; & pour y parvenir, on employoit les moyens les plus efficaces que



l'on pouvoit imaginer. Ainsi la Magie étoit, en ce sens, de tous les temps & de tous les lieux.

Mais les Prêtres des autres Nations passoient pour ignorans & pour grossiers dans un art si nécessaire, en comparaison des Prêtres de l'Orient, qui, réunissant la Théologie la plus sublime aux pratiques les plus raffinées, furent regardés comme les maîtres du genre humain. Et comme ces Prêtres étoient connus sous le nom de *Mages*, on donna le nom de *Magie* à la science dont ils faisoient profession.

Pline nous apprend qu'Ostanes, successeur du second *L. XXX, c. 1.* Zoroastre, en donna les premières leçons aux Grecs, & que ceux-ci les reçurent avec une avidité qui tenoit de la fureur. Zoroastre dès-lors passa dans leur esprit pour le plus grand Philosophe qui eût paru sur la terre, pour un homme initié dans tous les secrets des Dieux, selon l'expression d'Apulce, *omnis divini arcani antistes*. On assuroit que toutes les *Florid. II.* connoissances que l'on pouvoit avoir sur ce point, étoient renfermées dans ses livres. C'est ce qui porta les Philosophes de la secte Éclectique, & les nouveaux Platoniciens grands partisans de cette science, à n'épargner ni voyages ni travaux pour s'instruire à fond de sa doctrine & la faire connoître à tout l'Univers.

La Magie de Zoroastre, vantée par Platon, par Aristote & par d'autres grands Philosophes de l'antiquité, fut donc long-temps en honneur. Mais enfin les abus énormes qui se glissèrent sous le voile d'un nom respecté, la rendirent odieuse dans le sein même du Paganisme. Des imposteurs couroient le monde; & par des pratiques & des cérémonies détestables, prétendoient forcer les Dieux à découvrir les secrets de l'avenir, ou bien à favoriser les hommes dans l'exécution de leurs projets les plus criminels. Ces horreurs se multiplièrent à un tel point, que les noms de *Mage* & de *Magie* devinrent une injure, & qu'on les a toujours pris depuis dans un sens odieux. Or la plupart de ces imposteurs venoient d'Orient, & principalement de Chaldée; & les gens superficiels, qui ne savent pas distinguer ce qui porte le même nom, confondirent

tous les Mages, & les regardèrent tous, & Zoroastre lui-même, comme les inventeurs ou les fauteurs d'un art diabolique. Trogue-Pompée pensoit ainsi du docteur de la Perse, dont il fait un roi de Bactriane vaincu par Ninus, malgré les enchantemens qu'il employa pour remporter la victoire.

Les Philosophes, qui détestoient ces abus avec tous les honnêtes gens, ne purent cependant souffrir qu'on enveloppât toute Magie dans la même condamnation. Ils prétendirent que la véritable étoit un art innocent, qui ne pouvoit que contribuer infiniment au bonheur de l'humanité. Ils en distinguèrent donc de deux sortes, savoir, la *Théurgie* & la *Goëtie*.

Voy. un Mém.  
de M. Bonami,  
dans le septième  
vol. des Mém. de  
l'Acad. p. 24.

La *magie Théurgique* consistoit à s'adresser aux Dieux bien-faisans par des prières, des sacrifices & des cérémonies, 1.<sup>o</sup> pour en obtenir des grâces & des avantages; 2.<sup>o</sup> pour s'élever par l'union que l'on contractoit avec eux, jusqu'à la source suprême de tous les êtres.

Dans la *magie Goëtique*, au contraire, on ne s'adressoit qu'aux Génies mal-faisans, dont on ne pouvoit obtenir la protection que par des cruautés & des crimes, & qu'on ne réclamoit que pour de mauvaises vûes. On l'appeloit *Goëtie*, parce qu'on supposoit que les mauvais Génies résidoient ordinairement dans les entrailles de la terre.

Cette dernière Magie venoit d'Orient comme la première; car il s'y trouvoit des peuples qui adoroient Satan & les Esprits soumis à son empire: quelques-uns même n'adornoient que ces Divinités mal-faisantes. C'est ce que M. Volf a prouvé très-bien dans son ouvrage intitulé *Manicheismus antè Manichæos*. Or les Prêtres de ces Nations étoient appelés *Mages*, nom commun aux Prêtres de la haute Asie. Et cela suffisoit aux gens peu instruits, pour accuser de Goëtie tous les Mages, sans en excepter ceux de Perse.

Mais on se trompoit assurément par rapport à ces derniers; car la Goëtie consistant essentiellement dans l'invocation des mauvais Génies, ne pouvoit être attribuée avec justice à ceux qui regardoient cette invocation comme le plus grand des crimes. Les Perses, par principe de religion, détestoient

Arimane & ses suppôts, & mettoient toute leur piété à s'unir avec Oromaze pour leur faire une guerre implacable.

Les Savans & les Philosophes n'eurent donc pas de peine à justifier les Mages de Perse, & sur-tout Zoroastre leur maître & leur chef. Rien ne leur est plus honorable que le témoignage de Platon. Parlant de la manière dont les enfans des Rois étoient élevés en Perse, il dit qu'à l'âge de quatorze ans on les mettoit entre les mains de quatre hommes choisis entre ceux qui excelloient en sagesse, en justice, en tempérance & en courage : que le premier (qui sans doute étoit un Mage) leur enseignoit la Magie de Zoroastre fils d'Oromaze, laquelle consiste dans le service des Dieux, &c. Ο ὁ Μαγίαν διδάσκει τῷ Ζωροάστρῃ τῷ Ὀρομαζῷ ἔστι δὲ τὸ τοῦ Θεῶν διακονεῖν (b).

Dans le 1.<sup>er</sup>  
Alcibiade.

Aristote en parloit aussi avantageusement dans son Μαγίαν, ainsi que les autres Philosophes & Historiens de l'antiquité; & c'est ce qui fit naître, dans la secte Éclectique, l'ardeur de connoître à fond la doctrine d'un si grand maître. Ces Philosophes, ainsi que les nouveaux Platoniciens, faisoient sur-tout trophée du témoignage de Platon. *Persarum lingua Magus est*, dit Apulée, *qui nostrā Sacerdos. Quod tamen crimen Sacerdotem esse, & ritē nosse atque callere leges ceremoniarum, fas sacrorum, jus religionum! Si quidem Magia est quod Plato interpretatur Θεῶν διακονεῖν, cum commemorat quibusnam disciplinis puerum regium adolescentem Persæ imbuunt.*

Apul. Apol. 1.

Auchitise Magiam, dit encore le même auteur, *artem esse* *lib.*  
*Diis immortalibus acceptam, colendi eos & venerandi pergrnam,*  
*piam scilicet & divini-scientem, jam inde à Zoroastre & Oromazo*  
*authoribus suis nobilem, calitum antistitem, quippe inter prima*  
*regalia docetur; nec ulli temerè inter Persas concessum est, Magiam*  
*esse, haud magis quàm regnare.*

Les Mages, dit Porphyre, sont ceux qui excellent dans la connoissance de la Divinité, & qui président à son culte. Cet ordre

liv. IV, de  
l'Abrégé.

(b) Platon dit que Zoroastre étoit fils d'Oromaze, ou par méprise, ou pour se conformer à la façon des

Grecs, qui faisoient leurs anciens héros fils des Dieux dont ils avoient établi ou confirmé le culte.

de Prêtres est tellement relevé & vénérable chez les Perses, que Darius fils d'Hystaspe fit graver sur son tombeau, qu'il avoit été le docteur des Mages.

Enfin l'innocence des Mages de Perse étoit si notoire, qu'Hefychius & Suidas, auteurs beaucoup plus modernes, la décident sans hésiter. Le premier, après avoir dit que *Mage* se prend ordinairement pour *imposteur, empoisonneur*, ajoute que, dans la vérité, un *Mage* étoit un homme dévoué au culte de la Divinité, un Théologien, un Prêtre; & que ce nom n'avoit pas d'autre signification parmi les Perses. *Μάγον εἶναι τὸ θεοσεβῆ καὶ θεολόγον, καὶ ἱερέα· οἱ Πέρσαι ὕτως λέγουσιν.*

Suid. au mot *Μάγος.* Les Mages chez les Perses, dit Suidas, sont les Philosophes & les personnes spécialement attachées au culte de la Divinité. Zoroastre fut leur chef, & après lui Ostanès & Astampsyque. *Μάγοι ὡς καὶ Πέρσαις οἱ φιλόσοφοι καὶ φιλόθεοι· ὧν ἡρχε Ζωροάστρης· καὶ μετὰ τὸν καὶ Ἀσταμψύχην Ὀσάνην καὶ Ἀγάμψυχον.*

Il est donc constant qu'on ne peut imputer à Zoroastre la pratique de la magie Goëtique. Mais on pourroit demander, s'il a même enseigné la Théurgique, telle qu'Apulée, Plotin, Porphyre, Iamblique & l'empereur Julien la concevoient.

Pour décider la question, il est à propos de se faire des idées nettes sur la nature de cette dernière Magie.

Elle consiste essentiellement dans le culte des Dieux inférieurs considérés comme tels. Elle est fondée sur ce principe, que les âmes humaines, esprits du dernier ordre, enfoncées dans la matière, & souillées par les impressions qu'elles en reçoivent, ne sont pas capables de s'élever immédiatement jusqu'au Dieu souverain, & d'entrer en commerce avec lui; qu'il faut par conséquent qu'elles aient d'abord recours à des Divinités subalternes plus proportionnées à leur foiblesse.

La Théurgie suppose donc nécessairement le Polythéisme: car si l'on ne reconnoît pour Dieu que le Dieu suprême, il est indispensable d'avoir un commerce direct avec lui; & dès-lors les Esprits plus purs & plus puissans, auxquels on s'adresseroit, ne pourroient être regardés que comme des intercesseurs,



intercesseurs, puisqu'ils ne sont eux-mêmes que des créatures tirées du néant comme nous, & non des degrés divins pour parvenir à la source de la Divinité.

Remarquons que, dans la Théurgie Payenne, on peut distinguer deux ordres, celui du peuple & celui des Sages.

La Théurgie du peuple n'étoit autre chose que le culte des Dieux inférieurs bienfaisans, dans la vûe d'en obtenir des graces légitimes, ou pour soi ou pour les autres. Le peuple n'étoit pas censé capable de connoître le premier principe de toutes choses, & par conséquent devoit se borner à la considération de Divinités plus accessibles. Aussi les ames vulgaires restoient long-temps imprégnées des souillures matérielles, dont elles ne pouvoient être purifiées que par de longues transmutations dans d'autres corps, ou par des épreuves qu'il falloit subir dans les enfers, & qui sont si bien exprimées par ces vers de Virgile:

*Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum*

*Supplicia expendunt: aliæ panduntur inanes*

*Suspensæ ad ventos: aliis sub gurgite vasto*

*Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.*

*Quisque suos patimur manes.*

*Æneid. l. vii.*

Les Sages abrégéient ces purifications, en travaillant dès cette vie à dégager leur ame de la matière, en combattant leurs passions, en nourrissant leur esprit des vérités les plus sublimes, & leur cœur de l'amour de la vertu. Mais ils se conformoient scrupuleusement au culte public, non seulement pour demander avec le peuple aux Dieux inférieurs les bienfaits dont ils étoient les distributeurs; mais plus encore, pour s'unir intimement avec eux, & devenir capables de contempler avec ces Génies divins le Principe invisible de tous les êtres.

On pouvoit parvenir à ce but par la Philosophie; mais on ne doutoit point que l'initiation aux mystères n'y contribuât plus efficacement. Les candidats passoient par diverses épreuves,

dans lesquelles il falloit montrer une constance singulière. Avant que d'arriver au terme, ils s'occupoient des emblèmes qui caractérisoient les Divinités subalternes. Enfin l'Hiérophante leur découvroit la vérité sans nuages, c'est-à-dire qu'il les élevoit au dessus de ces Dieux populaires, & leur faisoit envisager la lumière intelligible, dégagée de tous les voiles qui la déroboient aux yeux du peuple. Arrivés à l'autopsie, les initiés étoient censés parfaits, & d'une nature supérieure à celle des autres mortels.

Telle est l'essence de la Théurgie, tels en étoient les fondemens dans tous les pays où l'on se piquoit d'exceller dans cet art, & telles étoient aussi les notions dont les Grecs se croyoient redevables à Zoroastre. Je crois bien qu'ils avoient aidé à la lettre pour concilier leurs idées avec celles des Mages; car leur système sur les Dieux inférieurs n'étoit pas celui de Zoroastre. Je crois bien encore que, dans la pratique, ils avoient des procédés différens de ceux de la Perse; mais ces différences accidentelles n'empêchoient pas que le système ne fût le même dans le fond.

En effet, les Grecs ne connurent Zoroastre que par son système: ce système dont Ofsanès leur fit part, les enchantait, & leur donna la plus haute estime pour celui qu'ils en regardoient comme l'auteur. C'est donc à la Théurgie que Zoroastre dut toute sa réputation: par conséquent cette Théurgie étoit un fait notoire que personne ne pouvoit révoquer en doute.

D'ailleurs seroit-il possible que, dans le cours de tant de siècles, des gens aussi curieux que les Grecs ne fussent pas venus à bout de connoître les véritables sentimens d'un Législateur qu'ils admiroient. Je veux qu'ils n'aient jamais été en état de lire ses livres originaux: je veux même qu'Hermippus, qui prétendit en donner la substance, ne fût qu'un imposteur, quoique Pline assure qu'il avoit traité de l'art magique de Zoroastre avec toute l'exactitude possible, *de totâ etâ a te diligentissimè scripsit*. Mais enfin les Grecs conversoient fréquemment avec les Mages; & lorsqu'ils voyoient la Théurgie enseignée & pratiquée dans la Perse, pouvoient-ils douter que

ce ne fût en conséquence des préceptes & des institutions de Zoroastre.

Ce raisonnement paroîtra plus péremptoire encore, si l'on fait attention que cet aveu des Grecs étoit humiliant pour eux. On connoît leur vanité & leur mépris pour les étrangers. On sait qu'ils auroient voulu se faire passer pour les inventeurs de toutes les Sciences. Cependant ils reconnoissent que la Théurgie n'étoit pas née en Grèce; qu'ils en avoient reçu les premières leçons d'un prêtre Barbare, & qu'ils en devoient la perfection à l'étude qu'ils avoient faite des sentimens de Zoroastre & des Mages. Il falloit que cela fût bien incontestable, pour qu'ils en convinssent sans détour.

Ce que nous connoissons du *Zendavesta*, ne peut que nous confirmer dans cette conclusion. Il suffit de jeter les yeux sur le catalogue des livres que ce recueil contient, selon M. Hyde, pour être convaincu qu'il y étoit question de Théurgie: car plusieurs de ces livres traitent de Physique, de Médecine, & sur-tout d'Astrologie. Les Arabes prétendent que Zoroastre excelloit dans cette dernière science; & l'on sait combien elle a de connexion avec la magie Théurgique. On doit aussi juger que sa Physique étoit mystérieuse, du moins autant que celle de Pythagore, puisque, dans le passage rapporté par Eusèbe, il l'appelle sacrée, & qu'il en attribue l'invention à Dieu même, *ἱερὸν φυσικὸν μόνος ὁπετής*. *Rel. vet. Pers.  
c. XXVI.*

Mais ce qui constate absolument la Théurgie de Zoroastre, ce sont les mystères de Mithra, dont il fut l'inventeur ou le restaurateur, & qui ne le cédoient point à ceux d'Égypte & de Grèce: car, comme nous l'avons montré plus haut, l'initiation est la pierre de touche de la Théurgie, & même de la Théurgie la plus raffinée, puisque c'est celle des Sages.

La Théurgie de Zoroastre est donc indubitable, & par conséquent son Polythéisme; car ces deux points vont toujours de pair. Nouvelle preuve que Zoroastre conserva dans la Perse le culte des Dieux inférieurs, qui n'étoient ni les Héros, ni les Nymphes, ni les Divinités de l'air, de l'eau & du ciel, imaginées par les Grecs; mais les Anges, le

Feu, les Planètes, le Soleil & le Firmament, par le moyen desquels on montoit comme par autant de degrés jusqu'au dessus de l'Univers, où réside la Lumière invisible & intellectuelle, source de la lumière sensible & du feu. Platon décide la question sans réplique, en disant que la magie de Zoroastre étoit le service des *Dieux* : ἐστὶ δὲ τὸ τοῦ ΘΕΩΝ θεραπεία.

Pour terminer ce qui concerne la doctrine de Zoroastre, il faut ajouter qu'il faisoit profession ouverte de reconnoître la distinction du corps & de l'ame; l'immortalité de celle-ci; la résurrection des corps; un jugement dernier, enfin un état de récompense pour les justes après la mort, & de punition pour les méchans. Ces dogmes précieux de la Religion primitive étoient reconnus par les Juifs, & s'étoient conservés, avec plus ou moins d'altération chez tous les peuples, & sur-tout en Orient. Zoroastre leur donna chez les Perses une nouvelle vigueur; & les inculqua tellement dans les esprits, que jamais le gros de la Nation n'a varié sur ces fondemens essentiels de la Morale.

### A R T I C L E I I I.

#### *Système philosophique de Zoroastre.*

CE seroit peu de savoir les dogmes que Zoroastre établit comme Législateur: il est encore plus intéressant de pénétrer dans son esprit, pour y voir la liaison de ses idées, & pour juger s'il étoit aussi grand Philosophe que les Anciens se le sont persuadés.

*Porphyr. Vie  
de Pythag.*

Un passage de Porphyre va nous guider dans cet examen. Cet écrivain dit que Pythagore, pendant son séjour à Babylone, fut purifié par Zabratas des souillures de sa vie précédente, prémunie contre les vices dont un homme vertueux doit être affranchi; & qu'il apprit de lui ce qui concerne la Nature, & quels sont les principes de l'Univers. Παρ' οὗ καὶ ἐκαθάρθη τὰ ἑωστέρας βίης λύματα, καὶ ἐδιδάχθη ἀφ' ἧ ἀγνέειν προσήκει τὰς πωδάλους τὸν τε περὶ φύσεως λόγον ἤκουσε, καὶ τίνες αἱ τῶν ὅλων ἀρχαί.

On voit ici un sommaire de la philosophie Orientale;



qui rouloit également sur la spéculation & sur la pratique. Les purifications employées par Zabratius indiquent trop clairement son système Théurgique, pour qu'on puisse s'y méprendre. J'en ai parlé, & je ne m'arrête qu'à ces dernières paroles, *τινες αἱ*  
 ἡ ὅλων ἀρχαί.

La première chose qui doit venir à l'esprit d'un Philosophe, & même de tout homme qui pense, est de se demander à soi-même : qui suis-je ? quel est ce vaste Univers où j'habite ? de qui tous les êtres qu'il renferme tiennent-ils leur existence ? C'est de la décision de ce grand problème que dépend toute la Philosophie.

Un Hébreu répondoit sans hésiter : le Dieu que j'adore, & que mes pères ont adoré, a produit l'Univers & tout ce qu'il contient. Au commencement il créa le ciel & la terre, c'est-à-dire, les matériaux dont ils devoient être composés, & il employa six jours à leur donner le bel ordre que nous admirons. Le sixième jour il forma le premier homme, duquel tous les peuples qui couvrent la face de la terre tirent leur origine. Depuis le moment de la création, Dieu ne cesse pas de gouverner le monde par sa providence. Il est présent à tout : tout est soumis à ses ordres ; il dispose de la Nature en maître souverain, & veille particulièrement sur les hommes qu'il a faits à son image & à sa ressemblance.

Une réponse si simple & si lumineuse ne satisfaisoit pas l'inquiète curiosité de Zoroastre & de ses semblables. Ils convenoient que le Dieu suprême étoit antérieur à l'Univers ; que ses mains intelligentes l'avoient fabriqué ; que, présent à tout, il gouverne tout par lui-même ou par ses Ministres. Mais, disoient-ils, où ce grand Architecte a-t-il pris les matériaux de son ouvrage ? sont-ils sortis de lui ? existoient-ils sans lui ? les a-t-il tirés du néant ? Il a sans doute débrouillé le chaos, séparé les élémens mal-à-propos réunis, réuni ceux qui mal-à-propos étoient séparés : il a mis l'ordre où régnoit un souverain désordre. Mais quelle est l'origine du chaos ? de qui cet immense arsenal des êtres matériels tient-il son existence ?

Il le tient de la puissance de Dieu, répondoient les Hébreux

fidèles ; Moÿse nous l'apprend par ces paroles : *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre.*

Mais, repliquoit Zoroastre & ses adhérens, la puissance de Dieu opère-t-elle sur ce qui n'est pas ? le néant peut-il devenir quelque chose de réel ? peut-il concourir à la formation de l'être ? est-ce dans les trésors du néant que Dieu va fouiller pour en tirer ce qui n'y est pas ? On nous oppose le texte de la Genèse ; mais ce texte est-il assez précis, pour n'être pas susceptible d'interprétation ? & ne vaut-il pas mieux l'expliquer, que de donner aux paroles de Moÿse un sens qui nous paroît absurde ? Tels étoient les raisonnemens de ces Juifs téméraires : ils en concluient que tout ce qu'il y a de substantiel dans le monde, est nécessaire, éternel, subsistant par lui-même : & tel fut le premier pas de Zoroastre dans la carrière de la Philosophie.

Je ne doute pas assurément que le dogme de la création proprement dite ne soit contenu dans les livres de l'Ancien Testament, & confirmé par la tradition constante de l'église Judaïque. Mais cette croyance étoit-elle alors aussi clairement développée dans les esprits qu'elle l'est parmi nous ? On nous a dit, dès notre plus bas âge, que Dieu, par sa toute-puissance, a produit les corps & les esprits ; & cette importante vérité inculquée dans les premières instructions, porte tellement l'empreinte de l'évidence, que les esprits attentifs ne sont pas tentés de revenir sur leurs pas, lorsqu'ils sont en état de penser par eux-mêmes. On comprend sans effort que tout ce que l'Univers renferme, n'est ni Dieu ni portion de la substance divine, parce que cette substance est simple, indivisible, exempte de vice & de corruption ; & d'un autre côté, que des êtres imparfaits & finis ne pouvant exister par eux-mêmes, ils doivent avoir reçu de Dieu l'existence aussi-bien que la forme de leur existence. D'où nous concluons sans répugnance, que Dieu les a tirés du néant, quoique le passage du néant à l'être soit incompréhensible.

Mais les anciens Hébreux privés du secours de ces instructions précises, étoient plus que nous en danger d'être séduits par des raisonnemens humains. Heureux ceux qui, sans entrer

dans ces questions subtiles, se renfermoient dans la simplicité de leur foi, & croyoient, sans autre examen, que Dieu est Créateur de toutes choses.

On a remarqué que les Juifs, pendant leur séjour à Babylone, se défirent du penchant funeste qui les portoit auparavant au culte des idoles. Mais plusieurs y prirent un goût décidé pour la philosophie des Gentils; & ce fut la source d'une multitude de sectes qui se perpétuèrent, & qui, sans quitter la Synagogue, corrompirent par des opinions erronées la pureté de la religion Hébraïque. Dans la suite, quelques sectaires Juifs embrasèrent le Christianisme, & furent auteurs des premières hérésies dont l'Eglise fut affligée. Or la plupart de ces hérésies supposoient que l'Univers n'étoit pas sorti du néant. Il y a, chez les Juifs, une secte fort ancienne, connue par une métaphysique outrée, & par l'interprétation allégorique qu'elle donne à l'Écriture sainte: on la nomme la *Cabbale*. Or on sait que les Cabbalistes ont pour principe fondamental, que la création proprement dite est impossible. Nous parlerons bien-tôt de leur système.

Mais si des Juifs zélés hésitoient eux-mêmes sur cet article essentiel; si plusieurs d'entre eux ont embrassé sans détour l'erreur de la non-crétation, en prétendant que la création n'est pas enseignée dans l'Écriture sainte, serons-nous surpris des écarts de Zoroastre, lorsqu'il voulut approfondir les principes constitutifs de l'Univers? On est tenté de rire, lorsqu'on voit M. Hyde & M. Prideaux assurer gravement que ce déserteur du Judaïsme apprit aux Perses, que le monde étoit sorti du néant par l'efficace de la parole de Dieu; & non seulement le monde en gros, mais spécialement les Esprits, les astres, la lumière, le feu, tous êtres devant lesquels les peuples de l'Orient se prosternoient avec un humble respect, & dont lui-même perpétua le culte, comme nous l'avons prouvé. Si Zoroastre eût conservé ce dogme important, quel charme auroit-il trouvé dans le Magisme? par quels raisonnemens spécieux la philosophie Orientale auroit-elle pû le séduire? mais par quel prodige cet homme si peu scrupuleux auroit-il

fappé par le fondement la religion des Perses, qu'il vouloit concilier avec celle des Hébreux? comment se seroit-il roidi contre le préjugé de tous ou de presque tous les Philosophes qui n'avoient aucune idée de la création proprement dite, ou qui semblent ne l'avoir connue que pour la combattre (c)?

On produit, il est vrai, quelques passages des Anciens, assez favorables à ce dogme; & je ne serois pas éloigné de croire que plusieurs ont entrevû cette vérité, qui doit frapper un esprit attentif, lorsqu'il la considère du côté lumineux. Mais ces textes qu'on allègue, ne sont pas aussi précis qu'on le desireroit, & l'on ne peut guère en rien conclure, puisque les mêmes auteurs supposent l'éternité des substances, lorsqu'ils reviennent à leurs idées systématiques. Je n'entreprendrai pas de discuter cette grande question, qui m'écarteroit trop de mon sujet. Je renvoie à la savante Dissertation de M. Mosheim, insérée dans le second volume de sa traduction de Cudworth, & à ce que M. de Beausobre en dit encore plus au long dans son histoire du Manichéisme. Il résulte des recherches de ces deux Savans, que la proposition fameuse, *ex nihilo nihil fit*, a été reçue comme un axiome par tous les Philosophes de l'antiquité. Cicéron nous l'assure au nom de tous : *Erit aliquid*, dit-il, *quod ex nihilo oriatur, aut in nihilum subito occidat? quis hoc Physicus dixit unquam?*

Je fais que la proposition est susceptible d'un bon sens; car il est évident que le néant n'est point un sujet sur lequel on puisse opérer pour le transformer en être, ou qui puisse contribuer à l'existence de quoi que ce soit. Il est également certain qu'une substance qui n'existe point, n'existera jamais d'elle-même, à moins que quelque cause réelle ne lui donne

*Hist. du Manich. t. II, l. V, ch. 2 & suiv.*

(c) La plupart des Anciens ont combattu le dogme de la création proprement dite. Ce n'étoit donc pas une doctrine absolument inconnue dans l'antiquité; car on ne s'avise pas de réfuter sérieusement une opinion qui ne seroit soutenue par qui que ce soit, & à laquelle personne n'auroit jamais pensé. Cette réflexion

suffiroit pour prouver que les Juifs instruits faisoient profession de croire cette vérité, & l'avoient répandue dans l'Asie. Je ne serois pas même surpris que quelques philosophes Payens, frappés de sa lumière, l'eussent adoptée: mais il est incontestable que la plupart la rejetèrent comme une absurdité.

l'existence.



l'existence. Mais Dieu peut-il faire passer à l'existence actuelle une substance qui n'est que possible? Si l'Univers n'existoit pas, même dans ce qu'il a de substantiel, Dieu pourroit-il le produire par un acte tout-puissant de sa volonté? Les Philosophes se décidèrent pour la négative, & poussèrent jusque-là l'axiome prétendu, *ex nihilo nihil fit*.

L'ancienne Philosophie considérée sous ce point de vûe, n'offre qu'un aspect assez triste. Que penser en effet d'une science dont le fondement est une erreur capitale? Toute la Philosophie tient à cette première question : *Quels sont les principes constitutifs de l'Univers?* τίνες αἱ τῶν ὅλων ἀρχαί; plus la question est importante, & plus la méprise doit être terrible.

Si tout est incréé, dirons-nous avec les anciens & les nouveaux Matérialistes, qu'il n'y a dans le monde qu'une seule substance, dont les portions ne diffèrent entre elles que par des apparences ou des modalités? ferons-nous le monde éternel avec Aristote? soutiendrons-nous avec Straton, qu'une aveugle nécessité préside à tout? ou bien avec Épicure, que les atomes sont les seuls êtres éternels, & que l'Univers, resultat de leur rencontre, ne doit sa forme qu'au hasard?

Si nous admettons, avec d'autres Philosophes, deux sortes de substances, la matière & l'esprit, dirons-nous avec quelques Pythagoriciens, que le monde est un grand animal composé de corps & d'ame, tous deux également essentiels au tout, mais dont la plus noble partie mérite le nom de Dieu exclusivement à l'autre? & si, plus religieux encore, nous ne voulons pas renfermer la Divinité dans les bornes de l'Univers, dans quel arsenal dirons-nous qu'étoient entassés les matériaux nécessaires à sa construction? où Dieu a-t-il pris la matière? d'où a-t-il tiré l'esprit qui l'anime? Chaque question ouvre un nouvel abyme; & quelque parti qu'on prenne, on se trouvera toujours dans un labyrinthe où l'on ne verra point d'issue, tant qu'on ne se défera point de l'axiome reçu, *ex nihilo nihil fit*.

Tel étoit l'état de la Philosophie, lorsque les Chrétiens

V. la Differtat.  
de M. Mosheim,  
& l'hist. du Manichéisme de M.  
de Beausobre.

annoncèrent hautement le dogme de la création proprement dite, dogme dont, à l'exception des Juifs, peu de gens s'étoient doutés. On ouvrit insensiblement les yeux à cette lumière; & l'on fut surpris de ne l'avoir pas plus tôt aperçue. Plotin, Porphyre, Iamblique, Hiérocles, Proclus & d'autres reconnurent cette vérité; & pour ôter aux Chrétiens la gloire de l'avoir enseignée, ils prétendirent la montrer dans les livres de Platon.

C'est ainsi que le Christianisme, en décidant la première & la plus importante question de la Philosophie, apprit aux Philosophes mêmes à philosopher. S'il ne leur dévoila pas les secrets de la Nature, du moins en levant l'obstacle invincible qui leur en fermoit l'entrée, il les mit sur la voie de les rechercher. La religion naturelle si peu connue jusqu'alors, fut manifestée au grand jour; & les hommes les plus simples, après quelques jours d'instruction, devinrent plus éclairés sur les questions importantes au genre humain, que ne l'avoient été les plus grands génies de l'Antiquité.

Après cette digression, qui m'a paru nécessaire, je reviens à Zoroastre. Il étoit bien éloigné de confondre le monde avec Dieu, ou même d'y renfermer la Divinité. Nous avons vu qu'il reconnoissoit un Être suprême, auteur & conservateur de toutes choses. Il disoit même, au rapport des Savans qui ont lu le *Zendavesta*, que l'Univers avoit été produit en six temps, dont le total fait une année; & c'est ainsi qu'il expliquoit les six jours de la Genèse. On trouve la même explication dans le *Sad-der*. Cependant, selon Zoroastre, l'Univers n'étoit pas tiré du néant. Où pensoit-il donc que Dieu avoit pris les matériaux nécessaires pour construire ce bel édifice? C'est le sens de la question proposée, *πίνες αἱ ἡ ὅλων ἀρχαί.*

Pour résoudre ce problème, les Philosophes, qu'on peut appeler religieux, par opposition à ceux de l'école de Straton ou d'Épicure, se partagèrent entre deux hypothèses.

Les uns n'admirèrent qu'un seul Principe, savoir, le Dieu souverain. Les autres en reconnurent deux, un actif & un passif, Dieu & la matière.

Dans la première hypothèse, Dieu seul, avant l'existence du monde, étoit toutes choses ; car Dieu est l'abyme & la plénitude de l'être : il est tout, il possède tout. Mais lorsque les temps marqués dans les decrets éternels furent arrivés, Dieu sortit, pour ainsi dire, hors de lui-même ; & du lieu sublime qu'il habitoit, des rayons, des splendeurs s'échappèrent de sa substance, & se répandirent dans les régions inférieures de l'espace.

Mais ces projections ou *proboles* (d) s'affoiblissoient, & perdoient de leur activité à mesure qu'elles s'éloignoient de leur origine. Imaginons-nous des émissions d'un métal bouillant, qui conserve son feu dans la proximité de la fournaise ; mais qui, plus écarté, se coagule & se flétrit.

Ces émanations ou *proboles* furent les matériaux du monde. Celles qui, par leur activité, conservèrent plus d'analogie avec la substance divine, occupent les régions les plus élevées, séjour des sublimes Intelligences, sur lesquelles le Dieu souverain se repose en partie du soin de l'Univers. Les dernières de toutes, sont les âmes des hommes & des animaux.

La matière, quoique sortie de Dieu, est comme la lie & l'écume des émanations : aussi fut-elle précipitée, par son propre poids, dans les régions les plus basses. Masse lourde, sans action, sans mouvement propre, tenant plus du néant que de l'être, elle doit ses défauts & ses imperfections, non à la source dont elle est sortie, mais à l'éloignement où elle se trouve de son origine céleste. Un jour viendra que, dissoute par le feu, elle reprendra son ancienne légèreté, & se réunira dans le principe commun de tous les êtres. C'est ainsi que, par des *proboles* graduées, on expliquoit la formation de l'Univers, sans avoir recours à la création.

Ce système fut adopté par les Juifs Cabbalistes, par des sectes de Gnostiques, par l'école d'Alexandrie, & par quelques Platoniciens. J'ai tâché de l'exposer d'une manière intelligible ; car les sectateurs de cette absurde hypothèse enveloppent leurs idées d'un langage obscur & mystérieux, plutôt pour s'étourdir

(d) C'est un terme consacré parmi les sectateurs de cette hypothèse, de *προβολή*, jeter, ou pousser en avant.

eux-mêmes que pour donner du relief à des opinions si folles (e).

L'autre hypothèse, qui suppose deux Principes, fut embrassée par Pythagore, Anaxagore, Platon, Aristote, & par tous les anciens Philosophes de la Grèce. Ils distinguoient deux sortes de substances d'une nature absolument différente, savoir, la *matière*, ὕλη, & l'*esprit*, νοῦς.

La matière sert de fondement, & comme de charpente à l'édifice du monde, qui sans elle n'auroit point de solidité. Mais cette substance est lourde, sans action, sans vie, & se porte par instinct à des mouvemens desordonnés.

L'esprit, au contraire, est une substance lumineuse, ignée, aérienne, intelligente, toujours en action. Cette substance est répandue dans tout l'Univers pour le régir, l'animer, le vivifier, & l'empêcher de retomber dans le chaos primitif.

Or de ces deux substances si diverses, l'une est sortie de Dieu par émanation; c'est l'esprit partagé en plusieurs individus plus ou moins considérables; & c'est de lui que proviennent l'ordre & la beauté du tout.

(e) Plusieurs écrivains accusent de Spinofisme les Juifs Cabbalistes, & ceux des Anciens qui ont pensé comme eux. Il est certain que les deux systèmes ont quelque chose de commun, puisque dans l'un & dans l'autre l'Univers entier est substance divine. Mais on doit dire, à la décharge des Cabbalistes, 1.<sup>o</sup> qu'ils distinguoient Dieu de l'Univers; Dieu comme principe, & l'Univers comme émanation. Au lieu que, dans le Spinofisme, l'Univers & Dieu sont la même chose. 2.<sup>o</sup> Selon les Cabbalistes l'Univers est comme un néant en comparaison de Dieu, d'où il sort; ce qui donne à Dieu une prééminence infinie au dessus du monde, pris même dans sa totalité. Au lieu que, dans le Spinofisme, la prééminence de Dieu n'est autre chose que celle du monde entier sur

chacune de ses parties. 3.<sup>o</sup> Selon les Cabbalistes l'Univers, en sortant de Dieu, est une substance dégénérée plus ou moins par gradations, & par conséquent les parties qui le composent, & la matière à plus forte raison, sont très-éloignées de la pureté de Dieu. Dans le Spinofisme, au contraire, toutes les substances sont homogènes, matérielles par conséquent, & ne sont distinguées que par des qualités accidentelles aux parties, quoiqu'essentielles au tout. 4.<sup>o</sup> Selon Spinosa, le monde est éternel, essentiel comme Dieu, puisqu'il est Dieu, & par conséquent n'a d'autre principe que la nécessité de son être. Au lieu que, selon les Cabbalistes, l'Univers a commencé, & Dieu pouvoit ne le pas faire sortir de lui. Dieu en est donc l'auteur, le fabricant, le modérateur.



La matière, au contraire, est le principe du mal: non qu'elle soit mauvaise en elle-même; mais parce qu'étant imparfaite, elle ne se prête qu'avec peine aux vûes de Dieu. Comment donc une substance si abjecte pourroit-elle sortir de la substance divine? La matière est éternelle, il est vrai: elle ne tient point son être de Dieu; mais la puissance de Dieu l'assujétit à ses desseins, & la fait plier sous ses ordres. C'est ainsi que ces Philosophes, pour n'avoir pas recours à la création, expliquoient la formation du monde, en supposant deux Principes coéternels.

Les deux hypothèses s'accordent, comme l'on voit, sur l'origine de ce qu'il y a de spirituel & d'actif dans l'Univers. On convient dans l'une & dans l'autre, que la lumière, le feu, les esprits sont des émanations substantielles de la Divinité. Mais elles diffèrent entr'elles sur l'origine de la matière, que les sectateurs de la première hypothèse font sortir du sein de Dieu, & à laquelle les sectateurs de la seconde donnoient une existence éternelle. Les premiers choqués, avec raison, qu'on osât dire que le souverain Être ne fut pas le principe de toutes choses, alloient jusqu'à diviniser la matière; & les autres indignés, avec non moins de raison, qu'on avilît jusqu'à ce point la substance divine, aimoient mieux dire que la matière existe par elle-même indépendamment de Dieu. Sans le dogme de la création, l'un ou l'autre de ces écueils est inévitable.

Il s'agit maintenant d'examiner laquelle de ces deux hypothèses fut celle de Zoroastre. M. Brucker lui attribue la première, c'est-à-dire, celle des Juifs Cabbalistes. Je crois qu'il *Hist. Philos.*  
t. I, l. II, c. 3.  
embrassa la seconde, & voici mes raisons.

En comparant les deux hypothèses, on s'aperçoit aisément que la seconde a l'avantage d'être plus naturelle & plus ancienne. Un reste de sentimens religieux a toujours porté les hommes à distinguer Dieu, de l'Univers qu'il a formé; & dans l'embarras où l'on étoit de trouver les matériaux du monde, on aima mieux supposer leur préexistence, que de confondre l'ouvrage avec l'ouvrier.

On fit ensuite réflexion que tout étoit animé dans l'Univers, & que tout s'y conduisoit avec intelligence. On distingua

donc le Principe actif d'avec la matière brute; & comme on attribuoit à Dieu tout ce qui se fait de bien, on pensa que ce Principe actif étoit, sinon Dieu même, du moins un détachement de sa substance.

Il y avoit néanmoins beaucoup d'inconvéniens à donner à la matière une existence à part & sans origine: on le sentit dans la suite. Peut-il rien exister, disoit-on, indépendamment de Dieu, l'Être des êtres, la source de tout être? Des gens fortement frappés de cette raison, regardèrent la matière comme la lie de la substance de Dieu; opinion monstrueuse, s'il en fût jamais, & que ses partisans s'efforcèrent de pallier sous des expressions mytiques & presque inintelligibles. Peu s'en fallut même qu'ils ne réduisissent la matière à de simples apparences, tant ils avoient honte d'en faire une portion de la Divinité.

On voit par-là que cette hypothèse est le fruit d'une subtilité outrée, & le dernier retranchement des ennemis de la création. La Philosophie, plus simple dans ses commencemens, admettoit deux Principes. Telle fut l'opinion des anciens Philosophes de la Grèce, & par conséquent celle de Zoroastre plus ancien qu'eux.

Qui pourroit même en douter après le témoignage formel de Diodore de Sicile? Cet historien assure que les Chaldéens croyoient la substance du monde éternelle, quoiqu'ils en attribuaissent l'ordonnance à l'intelligence & à la sagesse de Dieu:

*Diod. de Sic.  
l. II.*

*Χαλδαῖοι μὲ τῷ κόσμῳ φύσιν αἰδίδον φασιν εἶναι, καὶ μήτε ἐξ ἀρχῆς γένεσιν ἐχρημέναι . . . τὴν δὲ τῶν ὅλων τάξιν τε καὶ ἀρχαίωσιν δέια παρθένοι γεγενέσθαι.* Or si telle étoit l'hypothèse régnante dans les écoles de Babylone & de la Chaldée, par quelle raison Zoroastre s'en seroit-il écarté, lui qui rendit ces écoles si florissantes? N'est-il pas même plus que vrai-semblable que, sous le nom des Chaldéens, Diodore de Sicile indique les sectateurs de Zoroastre?

Mais, dira-t-on, les Juifs Cabbalistes puisèrent aussi leurs sentimens dans les écoles de Babylone. N'est-il pas naturel que Zoroastre, étant de la même nation, ait été séduit par les mêmes raisonnemens?

Je réponds qu'on suppose gratuitement que les Juifs qui commencèrent à se corrompre à Babylone, adoptèrent dès-lors tout le système Cabbalistique. Pourquoi ne diroit-on pas qu'ils ne firent d'abord qu'hésiter sur le dogme de la création proprement dite, & que leur système dut l'étendue que nous lui connoissons au commerce qu'ils eurent dans la suite avec les Philosophes de l'école d'Alexandrie?

Mais quand même ce système auroit reçu toute sa consistance dès le temps de la captivité de Babylone, on a tout lieu de croire que Zoroastre ne l'adopta pas, parce que son but étoit différent de celui des Juifs Cabbalistes. Jamais on ne fit de systèmes que pour se débarrasser d'une difficulté incommode & pressante. Par conséquent, pour découvrir le vrai système d'un homme qui fait raisonner, la seule règle sûre est de trouver la difficulté qui le peine, le problème qu'il veut résoudre.

Pourquoi les anciens philosophes Grecs ont-ils cru que la matière subsistoit par elle-même? C'est que sachant que la substance divine est inaltérable, & qu'il n'en peut naître que du bien, ils se croyoient obligés de chercher l'origine du mal dans une substance étrangère à la Divinité. Ils crurent la trouver dans la matière, & par conséquent ils n'étoient pas tentés de faire émaner de Dieu une substance si défectueuse.

Les Cabbalistes, au contraire, étoient peu touchés de cette difficulté. Ne voulant point quitter la religion de Moïse pour embrasser celle des Mages, la grande question de l'origine du mal les occupoit assez peu. Ils ne pensoient, au contraire, qu'à conserver l'unité de Principe, conformément à la doctrine des livres saints. Mais rejetant, avec les autres Philosophes, la création proprement dite, ils ne pouvoient se dispenser de regarder le monde & tout ce qu'il contient comme une émanation de la substance divine.

Ainsi, pour juger du système de Zoroastre, il faut connoître la question qui fut l'objet de ses recherches. Or la chose est toute décidée: on sait qu'à l'exemple des Mages, l'origine du mal fixa son attention. Vivement touché de

l'excellence & de la bonté de Dieu, toute hypothèse lui paroîtloit préférable à celles qui pouvoient avilir la substance divine. Car quoiqu'il ne crût pas la matière mauvaise en elle-même, comme nous le verrons dans la suite, il favoit néanmoins qu'elle étoit sans intelligence, sans vie, indifférente au bien & au mal; défauts qui ne peuvent convenir à des portions détachées de la Divinité.

En un mot, l'hypothèse des Juifs Cabbalistes est, sinon Spinofiste, du moins tendante au Spinofisme; & celle de Pythagore & de Platon est soupçonnée de Manichéisme. Or ces deux hypothèses sont inalliables. Un Spinofiste croit que tout est bien dans l'Univers, & par conséquent n'a pas besoin de disculper la bonté & la sainteté de Dieu. Un Manichéen est obligé de prendre une route opposée, parce qu'il voit le mal & le desordre parsemés dans le monde. Or je demande duquel des deux systèmes Zoroastre peut être légitimement soupçonné. Qui jamais s'est avilé de l'accuser de Spinofisme, lui qu'on a toujours regardé comme le précurseur de Manès? Il n'a donc pas adopté l'hypothèse d'un seul Principe de toutes choses.

C'est en vain qu'on nous opposeroit l'autorité des oracles Chaldaïques. Je conviens que tout y respire les *proboles* Cabbalistiques. On y lit, par exemple, ainsi que je l'ai rapporté ci-dessus, que *Dieu est la source de toutes les sources, & la matrice de tous les êtres.*

Mais M. Brucker nous avertit lui-même que ces Oracles contiennent moins la doctrine de Zoroastre que celle de l'école d'Alexandrie, c'est-à-dire une philosophie Platonico-pythagoricienne, habillée à l'Orientale: ce que je n'admettrois néanmoins encore qu'avec des exceptions; car les partisans de cette école débitoient, sous le nom de Pythagore & de Platon, des opinions auxquelles ceux-ci n'avoient jamais pensé. Ils croyoient, par exemple, que le dernier avoit reconnu l'unité de Principe, quoiqu'il fût hors de doute qu'il a cru la matière coéternelle à Dieu. Or s'ils se sont trompés sur le sens de Platon, dont ils avoient les ouvrages entre les mains, combien



combien plus aisément se feront-ils mépris sur le sens de Zoroastre, dont ils ne pouvoient juger que sur des extraits composés par Hermippus & par d'autres Philosophes de leur siècle?

L'autorité de Pythagore, qu'on nous oppose encore, seroit d'un plus grand poids; puisqu'avant été disciple de Zoroastre, il est naturel qu'il ait pensé comme son maître. Mais est-il vrai que ce Philosophe ait cru la matière engendrée de Dieu? Si quelques Pythagoriciens lui ont attribué cette opinion, Chalcidius l'en justifie, & montre qu'on prenoit fort mal la pensée de ce grand homme. Chalcidius avoit raison; car Pythagore, ainsi que Zoroastre, étoit fort occupé de l'origine du mal, qu'il cherchoit hors de Dieu. Il n'admettoit pas la création: donc il croyoit la matière coéternelle à Dieu. *Chalc. in Tim. n.º 273.*

D'ailleurs, si Pythagore eut tenu pour l'unité de Principe, est-il croyable qu'il n'eût pas été suivi d'une foule de partisans dans la Grèce, & que cette doctrine ne lui eût été attribuée que par quelques Pythagoriciens modernes?

Mais, dira-t-on, qu'est ce donc que cette *Monade* & cette *Dyade*, si célèbres dans le système de ce Philosophe? La *Monade* est certainement le Père ou le Dieu souverain; & par la *Dyade*, on ne peut entendre que l'union de l'âme du monde avec le monde matériel. Or, selon Pythagore, la *Dyade* est engendrée par la *Monade*, & par conséquent la matière qui en fait partie.

Je réponds, avec M. de Beaufobre, qu'il est fort douteux que la matière soit comprise dans la *dyade* de Pythagore. Plusieurs Anciens n'y voient que l'âme du monde, Divinité secondaire, que les oracles Chaldaïques nomment toujours la *seconde Intelligence*, à qui le Père a remis le gouvernement du monde, & de qui sortent immédiatement toutes les âmes particulières. Ces *Oracles* même semblent favoriser cette interprétation: car après avoir dit que la *Monade a engendré la Dyade*, ils ajoutent que la *Dyade est dans le sein de la Monade, où elle brille d'une lumière intellectuelle*; ce qui s'applique fort aisément à l'âme du monde, & fort difficilement à la matière. *H. d. p. II. nich. I. II. l. V. ch. I.*  
*Orac. Chald. ch. I.*

Mais quand même la matière feroit partie de la *dyade* de Pythagore, ce Philosophe pouvoit dire, en un sens, que la *Monade* l'a engendrée, non d'une génération proprement dite, mais en la tirant du chaos, en la distribuant dans un ordre admirable, en la pénétrant d'un feu divin qui l'anime & la vivifie. Platon s'est servi souvent des mêmes expressions à l'égard de la matière, quoiqu'il fût bien éloigné de la croire une émanation divine.

M. Brucker insiste encore sur ce que les sectateurs de Zoroastre rendoient un culte, non seulement au feu, mais encore aux trois autres élémens, & par conséquent à la matière. Or ils ne pouvoient honorer la matière qu'en la croyant une portion de la substance de Dieu.

L'objection seroit concluante, s'il étoit vrai que les Perses honorassent les élémens dans ce qu'ils ont de matériel; & c'est ce qu'on ne pourra jamais prouver. Ils honoroient l'air plus que l'eau, l'eau plus que la terre; encore même ce culte ne consistoit-il qu'à contribuer de tout leur pouvoir à conserver ces élémens ou à les rétablir dans une pureté convenable. Mais ils se prosternoient devant le feu, lui parloient comme à un être vivant, lui demandoient son secours comme à un Dieu. D'où venoit cette différence? C'est qu'ils n'honoroient, dans les élémens, que le feu divin qui les animoit. Or ils croyoient qu'il y en avoit plus dans l'air que dans l'eau, plus dans l'eau que dans la terre; mais infiniment plus dans le feu que dans les trois autres élémens. Voilà le vrai fondement de la différence du culte: le principe actif de la Nature en étoit le seul objet.

Je puis donc supposer à présent que Zoroastre n'a point admis l'hypothèse de l'unité de Principe, & qu'il a cru la matière coéternelle à Dieu. Ainsi Porphyre s'est expliqué très-exactement, en disant que Zabratas apprit à Pythagore *quels étoient les principes de l'Univers*, *τίνας αἱ ἅ ὁλων ἀρχαί*. Il ne dit pas *ἀρχή*, mais *ἀρχαί*, parce qu'en effet Zoroastre en reconnoissoit plusieurs.

Cela posé, le système de notre Philosophe se développe sans peine. Je vais tâcher de l'exposer clairement.

I. Dans le temps marqué pour la formation de l'Univers, Dieu tira la matière du chaos où elle étoit plongée dans des ténèbres éternelles, & l'arrangea comme il lui plut, sans que cette substance purement passive pût lui faire aucune résistance.

II. Pour donner la vie & le mouvement à la matière, Dieu détacha de son propre être une portion de lumière & de feu, qui pénétra dans les pores les plus intimes de la substance brute, mais plus ou moins, selon les divers climats du monde : car les Anciens, très-ignorans en Physique, s'imaginoient que la terre est le lieu le plus bas de l'Univers, & que la matière s'y précipite par sa pesanteur. Par conséquent la lumière avoit plus de peine à s'insinuer dans les corps trop compacts qui s'y trouvent ; au lieu qu'elle se rendoit aisément maîtresse de la matière raréfiée de l'air, & plus encore de celle qui nage dans ce grand espace que nous nommons le ciel, où roulent le soleil & les autres globes lumineux. Cette matière raréfiée entroit nécessairement dans la composition des astres mêmes, pour leur donner de la consistance, & les rendre capables d'agir sur nos sens. C'est ce que les oracles Chaldaïques expriment ainsi : *Le divin ouvrier qui a fabriqué le monde, est une masse de feu ; & il en a composé toutes les parties, de feu, d'eau, de terre & d'air.* *Orac. Chald. c. VII.*

III. Dieu étant un océan de lumière, immense, inépuisable, ne reçut aucun affoiblissement par la séparation d'une petite partie de sa substance. Mais cette portion qui, de toute éternité, ne formoit qu'un individu avec son principe, eut une subsistance en propre après la séparation ; & , pour nous exprimer en termes plus intelligibles, devint une personne distincte du Dieu souverain, eut des pensées & des volontés à part, quoique toujours dirigées par les pensées & les volontés de l'Être suprême.

IV. Cette portion détachée est, dans sa totalité, le plus grand des Dieux après le Dieu souverain. C'est le Principe immédiat du bien, de la vie, du mouvement, du bon ordre & de toutes les productions utiles. C'est Oromaze, première production d'*Hazarouam* ou de l'Éternel. C'est cette *seconde Intelligence*,

*Orcl. Chald.*  
*ib. 11.*

si vantée dans les oracles Chaldaïques, à laquelle le *Père a* livré le gouvernement de l'Univers après l'avoir construit. C'est le Démonurge, célèbre dans les livres des Gnostiques & des nouveaux Platoniciens. Enfin c'est l'ame du monde adoptée par l'école de Pythagore, & que Virgile a décrite dans ces beaux vers :

*Æn. l. vi.*

*Principio cælum ac terras, camposque liquentes;  
Lucentemque globum Lunæ, Titaniaque astra  
Spiritus intus alit; totamque infusa per artus  
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.*

*Plut. Traité  
d'Is. & Os.*

V. Cette ame universelle, à l'exemple du Dieu suprême, souffrit à son tour des émanations; & les nouvelles portions séparées de leur tout, eurent aussi leur existence à part, & des pensées propres & personnelles. Ces ames particulières sont plus ou moins considérables, à raison de ce qu'elles tiennent de la grande ame, & du canton de l'Univers qu'elles ont à régir immédiatement. Oromaze habite spécialement les plus hautes régions du ciel, environné des étoiles fixes qui lui font un brillant cortège. Il gouverne de-là le monde inférieur par les esprits détachés de sa substance, & sur-tout par le Soleil, auquel il a donné pour adjoints les six autres planètes. Plutarque fait allusion sans doute à cette demeure d'Oromaze, lorsqu'il fait dire à Zoroastre, que *ce Dieu se partagea en trois; & qu'après s'être éloigné du Soleil, autant que le Soleil lui-même est éloigné de la terre, il orna le firmament d'une infinité d'étoiles; & qu'entr'autres il y plaça la brillante constellation de Sirius, pour être comme le gardien & la sentinelle du ciel.*

*Pont. XCIII.*

VI. Les Planètes ne sont pas la seule émanation d'Oromaze: la terre, l'air & l'eau sont pénétrés d'un feu invisible, sans lequel tout seroit mort dans la Nature; car sans le feu de Mars, est-il dit dans le *Sad-der*, rien n'auroit vie dans le monde: *Si non fuisset ignis Martis, non esset aliquis inter creaturas vivens.* Nous apprenons par ces paroles & par d'autres endroits du même livre, que le feu terrestre étoit regardé par les Mages



comme une émanation spéciale de la planète de Mars, apparemment à cause de la couleur rougeâtre qui la distingue : aussi les Perses ont toujours eu un respect singulier pour cette planète.

VII. Outre ces émanations générales, les ames des hommes, des animaux & des plantes, sont un feu divin sorti de la grande ame, pour donner la vie à des corps organisés. C'est la doctrine que Pythagore avoit apprise de Zoroastre, & que Virgile a célébrée dans les vers qui suivent ceux que nous venons de citer :

*Indè hominum, pecudumque genus, vitæque volantum,*  
*Et quæ marmoreo fert monstra sub aquore pontus.*  
*Ignæus est ollis vigor, & cælestis origo*  
*Seminibus.*

*Ænëid. l. vi.*

Nos ames ont donc, selon Zoroastre, une origine céleste. Il nous est prescrit en conséquence de nous élever sans cesse vers le Principe auquel nous devons un jour nous réunir. Ce précepte est souvent répété dans les oracles Chaldaïques : *Hâtez-vous de vous acheminer vers la splendeur & les rayons du Père,* *Orac. Chald., ch. X.* *duquel vous avez reçu une ame pénétrée d'une lumière divine ; car il a placé l'Intelligence dans cette ame, & les a enfermées l'une & l'autre dans votre corps.* Je ne fais si Zoroastre distinguoit, comme les Platoniciens, l'ame & l'intelligence, *animam & mentem* ; mais il est sûr que, comme eux, il regardoit l'intelligence humaine, *vous*, comme une portion de l'ame universelle. Et c'est ainsi que, par le mélange de deux Principes d'une nature fort différente, il expliquoit la construction de l'Univers, non tel qu'il est à présent, mais de l'Univers considéré dans son beau, c'est-à-dire, dans son état primitif ; car nous verrons dans la suite, que pour expliquer l'origine du mal & du désordre, Zoroastre introduisoit un second Principe actif diamétralement contraire au Principe de tout bien.

Voyons maintenant les conséquences qu'il tiroit de cette étrange Physique par rapport au culte religieux.

Tout ce qui est Dieu, disoit-il, tout ce qui fait partie de la substance de Dieu, mérite notre hommage. Mais il est un Dieu souverain, non engendré, Θεὸς ὁ ἀγέννητος, source & principe de toute Divinité; & des Dieux engendrés, Θεοὶ *Ja Pléiade.* οἱ γέννητοι, selon l'expression de Diogène-Laërce. Ces derniers nous servent de degrés pour monter jusqu'au trône du Dieu souverain; & lorsque nous les honorons, c'est le Dieu suprême que nous honorons en eux.

Le Dieu suprême étant invisible, il faut lui rendre un culte analogue à sa nature, c'est-à-dire un culte spirituel, qui consiste dans l'admiration, le respect, l'obéissance, & dans le desir de se réunir à lui par le détachement des choses de la terre.

Les autres Dieux sont visibles & perceptibles à nos sens, pour nous aider plus efficacement dans nos besoins. On leur doit, disoit-on, un culte conforme à leur nature, c'est-à-dire, un culte extérieur & sensible, des prosternemens, des sacrifices, &c. Il est étonnant combien cette mauvaise analogie déranger la imagination des hommes. De tout temps on avoit honoré Dieu par un culte public; insensiblement on se persuada qu'un Être tout spirituel ne pouvoit se plaire aux témoignages sensibles de notre respect. On inventa des Dieux palpables, auxquels on transféra l'honneur qui n'est dû qu'au Créateur de toutes choses; & celui-ci, dont on ne s'occupoit plus que par la pointe de l'esprit, fut enfin tout-à-fait oublié. Zoroastre crut faire beaucoup que d'en rappeler le souvenir, en réservant néanmoins aux Dieux visibles l'appareil du culte extérieur.

Entre ces Dieux, Oromaze tenoit le premier rang, comme père de tous les Dieux subalternes: c'étoit le firmament, le ciel empyrée, orné des étoiles fixes.

Le Soleil tenoit le second rang, comme source de la lumière sensible, de la chaleur, de la fécondité & de la vie animale.

Enfin au troisième rang étoient la Lune & les autres planètes, sur-tout celle de Mars, que l'on regardoit comme Principe du feu terrestre, l'un des plus grands biens que Dieu ait accordés au genre humain.

Le feu est la seule portion de substance divine qui soit visible

sur la terre, & par cette raison les Perses lui rendoient un culte particulier. C'étoit pour eux une sauve-garde contre tous les maux; une lampe allumée pendant la nuit les rassuroit contre les dangers. Les loix de Zoroastre prescrivoient les soins les plus minutieux, pour éloigner toute impureté, même des feux domestiques: on les trouvera dans le *Sad-der*. On y lit, par exemple: *Oportet benè curare ignem; & tunc ignis septem climatum terræ* (c'est-à-dire, selon M. Hyde, *ignis totius orbis*) *erit tibi amicus, & certissimè contentus. Et quando petendam habes aliquam petitionem aut desiderium, necessitas tua censebitur licita absque ulla negatione.* Et ailleurs: *Quando in domo tuâ ignis placatus est, Mars quoque placatus & complacens erit: quando, inquam, placatus est ignis Martis, Deus etiam de te placatus erit.* En effet, selon Zoroastre, toutes les parties de la substance divine, quoique séparées, conservent entr'elles une liaison intime, en sorte que l'honneur que l'une reçoit, rejaillit sur les autres, & nous rend toute la Divinité favorable. Si les Perses avoient plus de respect pour le feu sacré que pour les feux ordinaires, c'étoit moins à cause de sa pureté, que parce que ce foible extrait étoit destiné à représenter toute la Nature ignée. Port. XL.

Tel étoit le système philosophique de Zoroastre: tel étoit l'usage qu'il en faisoit par rapport à la Religion. Ce double objet mérite encore d'être approfondi. Les quatre observations suivantes nous feront pénétrer de plus en plus dans l'esprit du Philosophe que nous voulons connoître. Port. XLII.

#### PREMIÈRE OBSERVATION.

##### *Sur la nature de Dieu.*

ON s'est toujours servi des termes de *lumière* & de *feu* pour exprimer la pureté de l'essence divine: ils sont consacrés dans nos livres saints; & Dieu les avoit autorisés en se servant quelquefois de ces symboles pour se manifester aux hommes.

Tant que l'ancienne Religion a subsisté sur la terre, ces expressions n'avoient rien de dangereux. On savoit qu'elles

étoient métaphoriques, & le sens de la métaphore étoit trop simple pour être ignoré. Mais on vint insensiblement à les prendre à la lettre, lorsque les idées religieuses s'obscurcirent. On fit ce mauvais raisonnement : Dieu est lumière & feu ; donc la lumière & le feu sont Dieu ; donc les astres pleins de lumière & de feu sont des Dieux. Cet argument entraîna presque toute la terre ; & l'on adora par-tout le Principe physique du mouvement, à la place du seul Principe efficace de toutes choses.

Zoroastre ne donna qu'à demi dans ce sophisme grossier. Quoiqu'il reconnût pour Dieux les Êtres ignés, il avoit des idées trop nobles de l'essence divine, pour la croire absolument de même nature que la flamme qui s'élève d'un bûcher. Car si le Dieu souverain étoit un feu, tel que celui de nos foyers, comment ne le verrions-nous pas, puisque la plus petite étincelle frappe nos yeux ? Zoroastre trouvoit dans son système de quoi lever cette contradiction apparente.

La substance divine, disoit-il, est un feu, mais un feu intellectuel, qui n'est aperçu que des esprits, comme on le répète souvent dans les oracles Chaldaïques. Si les astres n'étoient autre chose que ce feu divin, ils ne pourroient agir sur nos sens. Mais ce sont des Êtres mixtes, composés d'esprit & de matière ; & c'est le matériel qui les rend visibles. Or le Dieu souverain est un feu pur & sans aucun mélange de matière ; il est donc impossible que nos yeux l'aperçoivent jamais.

Il ne suffit pas que le feu divin soit quelque part, pour que nous le voyions. Il est par-tout, dans l'air, dans l'eau, dans la terre même : mais il y est moins rassemblé : la matière qu'il y pénètre est trop compacte : il n'en agite que les masses, ou ne produit dans les parties intérieures que des fermentations lentes.

Mais la matière du Soleil & des astres étant plus raréfiée, le feu divin qui la remplit avec plus d'abondance, y déploie toute sa force ; & par le mouvement rapide qu'il lui communique, se rend visible aux hommes composés d'esprit & de corps.

Si



Si le feu divin se rendoit maître de toute la matière, l'Univers ne seroit qu'un Soleil. Mais soit que le Dieu souverain l'ait ainsi réglé, soit pour d'autres raisons qu'il n'est pas temps d'expliquer ici, le feu divin ne subtilisé dans ces bas lieux que des parcelles de matière.

Il suit de-là que certains feux seroient plus respectables, & , pour ainsi dire, plus Dieux que d'autres. C'est une conséquence que Zoroastre & les Perses admettoient volontiers. Ils mettoient le Soleil bien au dessus de la Lune & des autres planètes. Ils honoroient une flamme vive & brillante, plus qu'un feu concentré dans un morceau de bois ou de fer; leur feu sacré produit par un bois pur & nourri d'huiles précieuses, plus que les feux domestiques où, malgré le soin le plus attentif, il se glisse toujours des matières impures.

Le précepte suivant, qu'on lit dans le *Sad-der*, est fondé Port. LXXVI. sur cette distinction de Dieux: *Ignem ne accendas in Sole... nam Sol potior erit igne; & quando Sol splendet in ignem, potentia hujus minuitur.* C'étoit faire une espèce d'insulte à ce petit Dieu, que de le compromettre avec un Dieu puissant, dont la splendeur éclipsait la sienne.

S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie a bien saisi ce point du système de Zoroastre, lorsqu'il dit que les élémens étoient pour les Mages, ce que les statues & les animaux sont pour les idolâtres. Voici ses paroles: *L'historien Dinon nous apprend que les Mages sacrifient en plein air, parce qu'ils pensent que le feu & l'eau sont les véritables simulacres des Dieux... Car quoiqu'ils n'adorent pas, avec les Grecs, le bois & la pierre, ni les cigognes & les ichneumons avec les Egyptiens, ils croient néanmoins, avec les Philosophes, que le feu & l'eau sont les simulacres des Dieux, τῷ Θεῷ ἀγαλματῶ.*

S.<sup>t</sup> Clément  
d'Alex. dans le  
Protrept.

S.<sup>t</sup> Clément auroit parlé plus juste, en mettant les astres au lieu de l'eau. Car quoique les Perses honorassent cet élément à cause de sa liquidité, le culte qu'ils lui rendoient, n'approchoit pas de celui qu'ils croyoient devoir aux astres. A cela près, la pensée de ce savant auteur est très exacte: car les Mages ne s'imaginoient pas que les astres & le feu fussent la substance

divine toute pure ; ce qu'ils avoient de visible étoit matériel ; & par conséquent, sous ce rapport, ils étoient moins des Dieux que des simulacres des Dieux. Les idolâtres même n'adoroient pas le matériel des statues, mais uniquement le Génie divin auquel ils les avoient consacrées, en supposant qu'il y résidoit.

*Porph. Vie de  
Pythag.*

Cette remarque nous fait entendre un passage de Porphyre, qui paroît à d'habiles Critiques plus obscur que les oracles de Delphes. Pythagore, dit cet auteur, enseignoit à ses disciples, qu'on ne pouvoit approcher de Dieu & se rendre semblable à lui que par la contemplation de la vérité. Car, ajoute Porphyre, *il avoit appris des Mages qu'Oromaze étoit, quant au corps, semblable à la lumière, et quant à l'ame, semblable à la vérité.* Εοικέναι τὸ ἡ σῶμα φωτὶ, τὴν δὲ ψυχὴν τῇ ἀληθείᾳ.

*Dans ses Notes  
sur Cudworth,  
t. 1, p. 332.*

Les Perses, dit sur cela M. Mosheim, n'ont jamais cru que Dieu fût composé de corps & d'ame ; d'où il conclut que les paroles de Porphyre ne sont qu'une emphase pompeuse & vaine de sens, que cet auteur n'entendoit peut-être pas lui-même.

Mais ce savant homme n'a pas fait attention que les Perses reconnoissoient des Dieux en partie corporels, ainsi que je viens de l'expliquer. Avec cette clef on découvre dans le passage de Porphyre, un sens non seulement raisonnable, mais encore profond. C'est comme si Zoroastre eût dit à Pythagore, « Le vulgaire ne s'élève pas au-dessus des Dieux visibles: il ne voit en eux que la lumière corporelle qui frappe les sens, & par laquelle Dieu veut bien manifester sa présence aux foibles mortels. Cette lumière est comme le corps de Dieu; corps aussi pur, aussi majestueux que la matière puisse en fournir. Mais la Divinité n'est point cette splendeur grossière dont Oromaze se revêt quelquefois. Son ame, c'est - à - dire, son essence est une lumière qui n'est aperçue que des esprits: c'est la vérité même, seule pâture des êtres intelligens. Vous donc, qui par la Philosophie, voulez vous rendre semblable à Dieu, & vous rapprocher, par la voie la plus courte, du Principe dont vous êtes émané, ne vous arrêtez pas à la lumière dont vos yeux sont éblouis. Percez ce voile brillant pour contempler le feu intellectuel, qui n'est autre chose que la vérité; & votre

ame dégagée de tout ce qui tient du corps, reprendra ses « aîles, pour aller d'un vol rapide se concentrer dans le sein de « la Divinité. »

## SECONDE OBSERVATION.

### *Sur la spiritualité des Êtres immatériels.*

L'IDÉE sublime que Zoroastre vient de nous donner de Dieu, porteroit à penser qu'il le croyoit d'une spiritualité proprement dite; & ce soupçon seroit confirmé par le passage rapporté par Eusèbe, où Zoroastre reconnoît que Dieu est indivisible & sans parties, ἀμερής. Seroit-il étonnant que les grands génies de l'Antiquité eussent entrevû une vérité si manifeste? Mais un enchaînement de système les obligeoit de s'en distraire, & d'admettre en Dieu une véritable composition.

Comment Zoroastre pouvoit-il éviter cette conséquence, lui qui croyoit le monde en partie composé d'un écoulement de la substance divine? Un écoulement s'est-il séparé de sa source sans division? Si l'ame universelle étoit sans parties distinctes, pourroit-elle être répandue dans l'Univers? les portions de cette ame seroient-elles différentes les unes des autres? Pourroient-elles être plus ou moins considérables, avoir des pensées à part, si le total, d'où elles sont détachées, étoit exempt de toute composition physique?

Nous concevons que Dieu, sans être sujet au mouvement local, peut mouvoir, par l'efficace de sa volonté, la matière qu'il a créée. Mais l'esprit qui pénètre la matière pour la mouvoir, n'ayant pas le même droit sur elle, dans l'hypothèse de Zoroastre, ne pourroit l'agiter que parce qu'il seroit lui-même en mouvement. Zoroastre concevoit donc ce qu'il appeloit l'ame de l'Univers, à peu près comme on conçoit la matière subtile dans le système de Descartes.

Il ne s'ensuit pas que Zoroastre, & ceux qui tenoient comme lui pour l'hypothèse du double Principe, regardassent l'esprit comme une matière subtilisée. Ils croyoient au contraire que ces deux substances n'avoient rien de commun.

L'esprit, disoient-ils, est incorruptible, inaltérable, essentiellement action, essentiellement vie, essentiellement intelligence. Qu'on le divise, il en résultera plusieurs esprits au lieu d'un; mais ce seront toujours des esprits. La matière, au contraire, est essentiellement passive. Jamais il n'en résultera ni esprit ni pensée, à quelque subtilité qu'on la pousse. Elle n'a que des mouvemens empruntés, une vie empruntée, & retombe d'elle-même dans la léthargie naturelle, dès que l'esprit cesse de la mettre en action : susceptible de toutes les formes & de toutes les qualités, elle les acquiert & les perd avec la même indifférence.

Les Philosophes qui tenoient pour l'unité de Principe, n'étoient pas si scrupuleux sur la distinction de l'esprit & de la matière. Ils convenoient, il est vrai, que la matière restant matière, ne peut parvenir aux fonctions de l'esprit; mais regardant ces deux substances comme émanées de la même source, ils croyoient que la matière pouvoit devenir esprit, en se rapprochant du Principe commun; & que l'esprit pouvoit devenir matière, en s'en éloignant.

### TROISIÈME OBSERVATION,

#### *Sur l'Ame du monde.*

NOUS sentons en nous un être pensant, qui fait mouvoir notre corps à son gré, & qui, par les organes de celui-ci, reçoit une infinité de sentimens. De-là nous nous figurons que ces deux substances se pénètrent d'une manière très-intime; & si nous sommes assez éclairés pour les distinguer l'une de l'autre, nous croyons au moins que l'esprit est le Principe immédiat de la vie du corps, & la force motrice qui lui communique tous ses mouvemens.

Nous sommes environnés non seulement d'hommes semblables à nous, mais encore d'animaux dont la vie ne paroît pas différente de la nôtre; &, par la même raison, nous les supposons animés d'un esprit qui les vivifie.

Nous voyons une vie analogue dans les plantes, quoique



nous n'y découvrons aucune trace de sentimens. Nous sommes donc portés à leur donner une espèce d'ame que nous appelons *végétative*, & nous prodiguons cette ame à la terre même, parce que nous la regardons comme féconde, & comme la mère commune des plantes & des animaux.

Mais tout contribue à la génération des êtres vivans, l'air, l'eau, les astres, & sur-tout le Soleil. Tout est principe de vie dans la Nature, & tout s'y meut avec un ordre qui ne se dément point. De-là le préjugé qui fait transporter à tout l'Univers cette idée confuse de vie que nous sentons en nous sans la connoître bien distinctement : de-là l'ame générale du monde, dont les ames particulières ne sont que des parcelles.

Ce préjugé est celui de tout le genre humain ; & ce n'est pas sans peine que nous nous en détachons à l'aide de la Philosophie : tant il est difficile de se persuader que les effets naturels s'opèrent par la communication mécanique du mouvement dans une matière insensible & dénuée d'intelligence. Le système des formes substantielles & des natures plastiques a régné jusqu'à nos jours.

Il est vrai que le Christianisme a corrigé ce qu'il y avoit de plus dangereux dans ce système. On a dit que les natures plastiques étoient tirées du néant comme tous les êtres de l'Univers ; & pour les rendre inférieures à l'ame raisonnable, on les a privées d'intelligence, & bornées à des pensées confuses, à des desirs, à des instincts obscurs. Mais on sent que ces restrictions sont le fruit de la gêne : car il n'est point naturel d'attribuer à des causes aveugles, des effets qui supposent des vûes combinées & l'intelligence la plus fine.

Rien ne gênoit les anciens Philosophes dans leur façon de penser. On donna donc sans scrupule à l'ame universelle, aussi-bien qu'aux ames particulières, toute l'intelligence dont elles avoient besoin pour remplir les fonctions qu'on leur attribuoit.

Mais ces ames ne pouvoient être que des portions de la Divinité : car s'il n'y a point de création, comme on en étoit persuadé, il faut que ces ames soient émanées substantiellement

de Dieu, ou qu'elles lui soient coéternelles. Leur coéternité conduiroit à l'Athéisme: car si les ames ont une existence éternelle & nécessaire, quel besoin auroit-on d'un Dieu suprême pour expliquer la formation & la conservation de l'Univers? On en conclut que l'ame universelle étoit une émanation de Dieu, & l'on peupla le monde d'une foule de Divinités de tout rang, que les Nations multiplièrent ou resserrèrent selon leur caprice. On mit des Gnômes dans la terre, des Nymphes dans les eaux, des Silphes dans l'air, des Salamandres dans le feu. Zoroastre moins prodigue, expliquoit tout par le feu divin répandu dans les corps.

On a remarqué plus d'une fois que les Théogonies des Anciens sont de vraies Cosmogonies: on en voit la raison. Si Dieu n'eût pas formé le monde, il n'y auroit point eu de Dieux subalternes; mais il en fallut pour animer la matière. Ainsi la génération des Dieux étoit liée indissolublement avec la construction de l'Univers. Zoroastre n'avoit garde de se refuser à des préjugés qui s'accordoient si bien avec sa Philosophie.

Mais cette Philosophie avoit des fondemens & plus anciens & plus respectables encore. Les premiers hommes convaincus que Dieu gouverne le monde par lui-même & dans le plus petit détail, le croyoient présent par-tout, nous éclairant par le Soleil & par les astres, nous échauffant par le feu, animant toute la Nature pour nous combler de ses dons. On attribuoit à l'action immédiate du Tout-puissant les évènements naturels aussi-bien que les miracles; & ce langage consacré dans l'Écriture sainte, exprime les sentimens que la Religion primitive inspiroit au genre humain.

Ce n'est pas qu'on ignorât alors le concours des causes secondes. Il ne faut pas être Physicien, pour savoir, par exemple, que la fertilité de la terre dépend de la pluie qui l'arrose, & du Soleil qui l'échauffe par ses rayons. Mais les Anciens dédaignant de s'arrêter à ces causes subalternes, n'envifageoient que la première cause, qui met en œuvre tous les agens de la Nature.

Auroit-on pû croire qu'un sentiment si religieux deviendrait

une source d'égarement ? On voyoit l'action des causes secondes ; & la cause première, qu'on ne voit point , fut oubliée. Cependant les expressions consacrées restèrent en usage : on dit toujours que Dieu étoit par-tout, que Dieu faisoit tout ; donc , conclut-on , le Soleil est un Dieu ; donc le Feu est un Dieu ; donc les Esprits répandus dans l'Univers sont des Dieux. Zoroastre survint , & rappela le souvenir de l'Être suprême ; mais pour en concilier la providence avec les préjugés reçus , il prétendit que le Dieu souverain gouverne le monde par l'esprit divin qu'il a détaché de lui-même ; en sorte que sa substance est vraiment par-tout & fait tout , quoiqu'il soit élevé au dessus des cieux.

## QUATRIÈME OBSERVATION.

*Sur l'Âme humaine.*

SI Zoroastre croyoit émanés de Dieu les esprits ignés répandus dans l'Univers , à plus forte raison devoit-il étendre ce privilège à l'ame des hommes. Ce n'étoit que par présomption qu'il attribuoit la pensée à ces prétendus esprits , au lieu qu'il ne pouvoit douter que son ame & celle de ses semblables ne fut douée d'intelligence & de raison. Il regarda donc l'ame humaine comme une portion distinguée de la substance divine.

Sa doctrine fut adoptée par Pythagore , par Platon & par leurs disciples ; & c'est sur un fondement si ruineux qu'ils établissoient deux grandes vérités , l'immatérialité & l'immortalité de l'ame. On admire quelquefois outre mesure les lumières de ces Philosophes : on est charmé de pouvoir opposer leur témoignage aux égaremens des Matérialistes. Mais au fond méritent-ils de si grands éloges ? S'il est insensé de confondre le principe de la pensée avec le mouvement d'une vile matière , est-il plus sage de confondre la créature avec le Créateur ? Cependant , si l'on n'admet pas le dogme de la création proprement dite , il est impossible de ne pas tomber dans l'un de ces deux excès. Car si l'ame n'est pas tirée du néant , il

faut nécessairement qu'elle soit extraite ou de la substance de la matière ou de la substance de Dieu.

Les Philosophes fendoient une morale assez sublime sur la noblesse excessive qu'ils donnoient à notre ame ; & c'est par-là qu'ils font illusion à ceux qui les lisent sans défiance. Nous savons que l'ame a été faite à l'image & à la ressemblance de Dieu, que c'est Dieu même que nous devons prendre pour modèle, & qu'il nous est ordonné d'être parfaits comme notre Père céleste est parfait. Mais la connoissance que les livres saints & la droite raison nous donnent de notre néant primitif, nous fait assez sentir qu'il ne faut pas prendre ces expressions dans une rigueur métaphysique ; & c'est précisément dans cette rigueur métaphysique que les Philosophes ont avancé que l'ame étoit engendrée de Dieu, tirée de la substance de Dieu ; que de toute éternité elle a subsisté en Dieu, & qu'un jour, réunie à son principe, elle y subsistera pendant toute l'éternité.

Ce système avoit de terribles inconvéniens auxquels la subtilité de l'ancienne Philosophie n'a jamais pû trouver de remède. Je me contente d'indiquer les deux principaux.

Si la substance de l'ame est divine, l'ame est une Divinité qui mérite nos adorations. La conséquence fut admise par la plupart des peuples, mais avec des restrictions que l'on crut nécessaires ; car on sentit qu'il seroit trop absurde d'adorer des hommes tout-à-fait semblables à nous. On commença d'abord par rendre des honneurs divins aux ames des fondateurs des empires, que l'on supposoit être des Génies d'un ordre supérieur aux autres hommes. Insensiblement on se relâcha sur les conditions nécessaires à l'apothéose, & l'on mit au nombre des Dieux des gens d'un mérite assez commun. Mais on tint ferme assez long-temps à refuser les honneurs divins à ceux que la mort n'avoit pas encore séparés du commerce des humains. Cet excès d'idolatrie étoit réservé au siècle d'Auguste. Cependant la flatterie avoit tenté quelquefois d'introduire l'adoration des Princes vivans. « Quelle cruauté, disoient les adulateurs d'Alexandre, d'envier quelques grains d'encens

*Quint. Curt.  
l. VIII, c. 5. »*

à ce



à ce héros, qui ne peut manquer un jour d'être mis au rang « des Dieux ! Ses exploits ne sont pas inférieurs à ceux d'Hercule » & de Bacchus ; & ces conquérans n'auroient pû devenir Dieux « après leur mort, s'ils ne l'eussent pas été dans le cours de leur « vie. L'injustice de leurs contemporains les priva pendant « quelque temps des hommages dont ils avoient toujours été « dignes. » La réponse de Callisthène fait honneur à ses sentimens ; mais il esquiva la difficulté sans la résoudre.

Il faut dire, à la louange des Perses, qu'ils ne se laissèrent jamais entamer sur cet article ; & Zoroastre les confirma puissamment dans l'horreur qu'ils avoient déjà pour l'adoration des morts. Cependant on pouvoit pousser vivement ce Législateur. « Quoi, lui pouvoit-on dire, vous vous prosternez devant une étincelle de feu qui disparoît en un instant, & « vous refusez le culte divin à ces grandes intelligences, dont « la lumière subsistera toujours ! Vous ne doutez pas que l'ame « de Zerdusht votre prédécesseur, que l'ame du roi Gushtasp, « que l'ame de Cyrus, fondateur de la Monarchie, ne jouissent « de la félicité dans le sein d'Oromaze ; & vous vous contenterez « de respecter leur mémoire ! » Zoroastre a-t-il prévu l'objection ? ou bien s'est-il roidi contre elle ? c'est sur quoi l'on ne peut rien assurer. Il fut inconséquent, & son inconséquence fait son éloge. Dieu qui, par une providence singulière, arrête les projets des scélérats, met aussi des limites au débordement des erreurs. La religion & la société seroient bien-tôt renversées, si ceux qui raisonnent sur de mauvais principes, raisoïnoient toujours juste.

Un autre inconvénient du système de nos Philosophes sur l'origine de l'ame, étoit trop palpable pour n'être pas aperçû. Comment cette flamme céleste, qui par sa nature doit dominer sur la matière, peut-elle être maîtrisée, comme elle l'est, par un corps grossier ? comment peut-elle être le jouet des passions qui la tyrannisent ? comment elle-même peut-elle s'y livrer & s'en rendre esclave ? comment peut-elle transgresser les loix du Tout, dont elle est une portion ? L'origine du desordre seroit donc dans la substance de Dieu même : cette substance

essentiellement pure, inaltérable, principe de tout bien, auroit donc pû se corrompre, & devenir le principe de tout mal?

Voilà le grand problème dont la Philosophie a cherché la solution pendant tant de siècles. Les Perses, depuis un temps immémorial, en étoient fort occupés. Nous avons déjà exposé le système monstrueux qu'ils imaginèrent pour expliquer ce phénomène; & nous examinerons dans la suite de ces Mémoires, jusqu'à quel point Zoroastre l'adopta, & ce qu'il ajouta pour le corriger. Mais il faut voir auparavant comment ses disciples conservèrent le culte qu'il avoit établi, & quels furent leurs sentimens sur la nature de Dieu.

*Voy. le second  
Mém. sur la pre-  
mière époque de  
la Religion des  
Perses, t. XXV.*



VIE DU PHILOSOPHE ATHÉNION,  
SURNOMMÉ ARISTION.

Par M. DE BURIGNY.

L'HISTOIRE Littéraire, & sur-tout celle des Philosophes, 23 Décembre  
étant un des principaux objets de nos recherches, j'ai 1757.  
cru devoir faire connoître un des Philosophes les plus singuliers qu'ait eu l'Antiquité, dont le nom se trouve à peine dans les historiens modernes de la Philosophie, & dont les aventures presque romanesques ont échappé non seulement à Stanley, mais aussi au savant & laborieux M. Brucker.

Cet homme, dont la fortune fut si variée, s'appeloit dans sa jeunesse *Athénion*. C'est ainsi que le nomme le célèbre Posidonius, dont Cicéron fait un si grand éloge, & à qui il donne le titre glorieux de son ami & de son maître.

Posidonius avoit écrit fort au long les aventures d'Athénion. Athénée nous a conservé un extrait de cet ouvrage; mais il ne comprend pas la dernière partie de la vie du Philosophe devenu Tyran. Divers autres Anciens ont suppléé à ce silence, & nous sommes en état de faire une vie suivie d'Athénion.

Il voulut se faire passer pour le fils d'un citoyen d'Athènes; nommé *Athénion*; mais on n'en convenoit pas. Voici ce que dit Athénée, d'après Posidonius, au sujet de sa naissance. Il y avoit dans l'école du péripatéticien Erymnée, un certain Athénion, qui acheta une esclave Égyptienne: elle accoucha quelque temps après d'un fils qui fut nommé *Athénion*, ainsi que son maître. Ce fut un problème de savoir qui étoit son véritable père. Il fut élevé sans grande attention. Son maître étant parvenu à une grande vieillesse, le jeune Athénion lui servoit de guide par-tout où il alloit. Le vieillard le prit dans la plus grande amitié. Soit qu'il se fût imaginé qu'il étoit son

*Cicér. de Fin.  
lib. 1, n.º 2,  
Tusc. 2, n.º 25.  
De nat. Deor.  
l. 1. n.º 3. De  
Fato, n.º 3.*

*Athénée, Deip-  
nos. l. V, pag.  
211.*

*V. Casaubon.*

fil, soit qu'il voulût le récompenser de ses attentions, il l'institua en mourant son héritier.

Le jeune Athénion eut assez de crédit pour acquérir le droit de Citoyen à Athènes. Ce fut apparemment dans cette occasion qu'il changea son nom en celui d'Aristion, sous lequel il est connu dans Plutarque, dans Strabon, dans Appien & dans Pausanias. Car comme l'a remarqué Casaubon, d'après un passage de Théophraste, c'étoit la coutume à Athènes que les étrangers, qui en devenoient citoyens, changeassent de nom.

Aristion forma d'abord le projet d'acquérir une grande réputation dans la Littérature: il cultiva avec grand soin l'éloquence; il donna ensuite des leçons qui lui attirèrent beaucoup de disciples. On a remarqué qu'il n'en vouloit que de fort jeunes. Il se maria avec une très-jolie femme; & quelque temps après son mariage, il sortit d'Athènes pour aller tenir école dans plusieurs villes de Grèce. On fait qu'il s'établit pendant quelque temps à Mésène dans la Laconie, & à Larissè dans la Thessalie. C'étoit la philosophie Péripatéticienne qu'il professoit, suivant Posidonius & Athénée, préférables à Appien qui en fait un philosophe Épicurien, peut-être à cause de la conformité de sa conduite avec celle des derniers Épicuriens, si décriés par la corruption de leurs mœurs.

Aristion ayant amassé beaucoup d'argent par ses leçons; revint à Athènes. C'étoit précisément le temps où le grand Mithridate étoit l'admiration & la terreur de l'Asie. Ce Prince avoit enlevé ce pays aux Romains, à qui il avoit juré une haine implacable, & qu'il projettoit de poursuivre jusqu'en Italie. Il avoit formé le dessein de venir en Grèce, & d'attirer les Grecs à son parti, en les flattant de leur rendre la liberté, dont les Romains les avoient dépouillés.

La nécessité de ménager l'amitié d'un si puissant Prince, fit prendre aux Athéniens la résolution de lui envoyer un Ambassadeur. Le choix tomba sur Aristion qui passoit pour le plus éloquent des Athéniens. Il fut très-bien reçu à la Cour du roi de Pont. Les caresses de ce Prince séduisirent un homme très-sensible à la vanité. Il écrivit aux Athéniens que personne



n'avoit plus de crédit que lui sur l'esprit de Mithridate. S'étant livré sans ménagement aux projets de ce Roi ambitieux, il sollicita les Athéniens de profiter des circonstances pour se soustraire à la tyrannie des Romains. Il représenta que l'occasion étoit favorable pour se délivrer des tributs que la République exigeoit d'eux ; qu'ils étoient à portée de recouvrer la démocratie qui faisoit l'objet de leurs desirs ; & qu'ils pouvoient s'attendre à être comblés de présens de la part d'un Prince riche & généreux, qui se propoisoit d'en faire & aux particuliers & au public.

Les Athéniens toujours occupés des exploits de leurs ancêtres, & qui desiroient avec impatience la liberté, furent séduits par ces apparences flatteuses & par les promesses de Mithridate. Ils prirent donc la résolution de secouer le joug des Romains, dont ils s'imaginèrent que la puissance alloit être bien-tôt détruite par les conquêtes du roi de Pont.

Aristion informé de ces dispositions, revint à Athènes pour consommer son ouvrage. Les Athéniens ayant été avertis qu'il approchoit de la ville, envoyèrent au devant de lui, & lui firent porter pour présent un siège, dont les pieds étoient d'argent. La plus grande partie du peuple, autant par curiosité que pour lui faire honneur, alla à sa rencontre : on couroit voir, par étonnement, un homme né dans la misère, reçu par faveur citoyen d'Athènes, entrant comme en triomphe dans sa patrie, porté sur un siège à pieds d'argent, revêtu de pourpre, lui qui, avant cette révolution dans sa fortune, n'avoit jamais eu qu'un mauvais habit, dit Athénée, & n'avoit peut-être jamais vû de pourpre.

Cette magnificence du philosophe Ambassadeur surprenoit d'autant plus les Athéniens, que les magistrats Romains même affectoient la plus grande simplicité lorsqu'ils venoient à Athènes. Depuis que Rome eut perdu sa liberté, on vit Antoine entrer dans cette capitale de la Grèce, n'ayant avec lui que deux amis & deux esclaves ; & lorsque Germanicus y

*V. C. 57.*

Le peuple Athénien regarda avec admiration celui qui

passoit pour être le favori du plus grand Roi du monde. On faisoit la cour à ce Philosophe avec d'autant plus d'ardeur, qu'il n'y avoit point d'Athénien qui ne s'imaginât parvenir à une fortune brillante, si Aristion le recommandoit à Mithridate.

Cependant on le traitoit dans la ville comme une Divinité : on lui donnoit la qualité de favori du nouveau Bacchus ; c'est ainsi que les Athéniens nommoient Mithridate. Dans les repas publics, on lui adressoit des prières, & on lui faisoit des libations. Il fut logé, par ordre des Magistrats, dans une des plus belles maisons d'Athènes, ornée de tapisseries, de peintures, de statues & de vases d'argent. Il parut ensuite en public avec un manteau éclatant, ayant à son doigt un anneau où étoit gravée la figure de Mithridate. Il avoit toujours une grande suite. Quand il marchoit, la foule étoit si grande, qu'à peine pouvoit-il avancer. Le moyen de gagner l'amitié du peuple, étoit de l'accompagner pour lui faire honneur ; & Athénée remarque qu'il n'y avoit personne qui ne cherchât à toucher sa robe, sans doute pour lui rendre hommage. Sa maison étoit remplie d'une infinité de gens qui bernoient leurs desirs à s'attirer un de ses regards.

Quand il vit les esprits préparés & les choses bien disposées pour l'exécution de ses projets, il monta sur la tribune qui avoit été construite pour les Magistrats Romains, lorsqu'ils devoient haranguer le peuple, & il parla ainsi :

« Athéniens, la situation présente des affaires & l'avantage  
 „ de la patrie m'obligent de vous faire part de ce que je fais.  
 „ Mais d'un autre côté je suis retenu par la grandeur des évènements qui peuvent survenir, & par la crise singulière où sont les affaires. » A ces mots, le peuple répondit d'une voix confuse & générale, qu'il pouvoit parler avec confiance. Alors il représenta « que ce qui venoit d'arriver, surpassoit tout ce  
 „ qu'on auroit pû imaginer. Le roi Mithridate, dit-il, est maître  
 „ de la Bithynie, de la haute Cappadoce & de tout le continent  
 „ de l'Asie, jusqu'à la Pamphylie & la Cilicie : les rois d'Arménie & de Perse sont à ses ordres : toutes les Nations près  
 „ des Palus-Méotides & du Pont, dans l'espace de trente mille

stades, lui obéissent. Quintus Oppius, Général des Romains « en Pamphylie, lui a été livré, & le suit enchaîné. Aquilius, « qui a été Consul, & à qui ses exploits en Sicile ont procuré « l'honneur d'un triomphe, est présentement entre ses mains ; « il l'a fait lier avec un Bastarne de la hauteur de cinq coudées, « & ils sont traînés par le même cheval. Les Romains qui étoient « en grand nombre en Asie, ont été égorgés aux pieds des « autels, où ils étoient allés chercher un asyle. Les Grecs, qui « avoient été faits citoyens Romains, n'ont eu d'autre ressource « pour sauver leur vie, que de quitter la toge pour reprendre « promptement l'habillement de leurs compatriotes. Il n'y a « point de ville qui ne rende à ce grand Roi, des honneurs au « dessus de ceux que la flatterie a inventés pour les autres Princes : « on l'invoque comme une Divinité ; les oracles de toute part « lui annoncent l'empire de l'Univers. Ses armées remplissent « la Thrace & la Macédoine : toutes les provinces de l'Europe « s'empressent à se déclarer pour lui ; non seulement les peuples « d'Italie lui ont envoyé des Ambassadeurs, mais il en a reçu « aussi des Carthaginois dispersés, qui offrent de se joindre à « lui pour marcher à la destruction de Rome. »

Après ce début Aristion s'arrêta, pour laisser aux Athéniens le temps de réfléchir sur les choses surprenantes qu'ils venoient d'entendre. Ensuite fronçant le sourcil, il continua en ces termes : « Quel meilleur conseil pourrois-je vous donner, si ce n'est celui de vous tirer de cet état d'anarchie, à laquelle le Sénat vous a condamné, jusqu'à ce qu'il vous donne une autre forme de gouvernement. Ne souffrez pas plus long-temps que vos temples soient fermés, que vos gymnases, vos théâtres, les tribunaux où se rendoient la Justice, soient une solitude. »

Le peuple échauffé par une longue & pathétique harangue, s'imagina que ce qu'il avoit de mieux à faire, étoit de choisir Aristion pour son chef ; & il fut nommé sur le champ, d'une voix unanime, Général des armées d'Athènes.

Ce qu'il avoit représenté de l'enthousiasme de l'Asie pour Mithridate, & du fâcheux état des affaires des Romains, n'étoit pas trop exagéré. Cicéron confirme ce fanatisme des

*Orat. pro Flac.*  
n.º 25.

*Appien. de bel.*  
*Mithr. p. 184.*

*Liv. epit. 78.*

*Hist. de Sicile,*  
t. 1, p. 323.

Asiatiques pour le roi de Pont: *Asiatici*, dit-il, *Mithridatem, Deum illum patrem, illum conservatorem Asiæ, illum Evium, Nyssum, Bacchum, Liberum nominabant.* Les Laodicéens, pour mériter les faveurs de ce Prince, lui avoient livré le Proconsul Oppius; & quelque temps après, ayant pris Manius Aquilius, il le fit mourir dans Pergame, en lui faisant avaler du plomb fondu. C'étoit ce même Aquilius qui avoit été Consul, & chargé par le Sénat de mettre fin aux troubles de Sicile, causés par Athénion, esclave né en Cilicie: il l'avoit tué, & avoit reçu, pour prix de ses exploits, l'honneur de l'ovation.

*Prideaux, Hist.*  
*des Juifs, part.*  
*II, t. IV, l. VI,*  
p. 156.

Les plus célèbres villes de l'Asie, suivant l'exemple de Laodicée, avoient ouvert leurs portes au roi Mithridate. Magnésie, Mitylène, Éphèse l'avoient reçu comme en triomphe; & les Éphésiens, pour lui donner des preuves non équivoques de leur dévouement à ses intérêts, & de leur haine contre Rome, avoient renversé les statues des Romains qui étoient dans leur ville, ce qui, dans la suite, leur attira une sévère punition. Mithridate profitant de cette horreur que les villes d'Asie témoignaient hautement contre les Romains, envoya des ordres secrets à tous les Gouverneurs des provinces, & aux Magistrats des villes de toute l'Asie mineure, d'en faire un massacre général en un même jour qu'il leur marqua. Cet ordre barbare fut exécuté, & il y eut quatre-vingt mille Romains égorgés; quelques-uns même en font monter le nombre à près d'une fois autant. C'est à cette cruelle journée qu'Aristion faisoit allusion dans sa harangue. Il ne fut pas plutôt dépositaire de l'autorité souveraine, que pour prévenir les Athéniens en sa faveur il s'associa quelques Magistrats; c'étoient des hommes dépourvus de tout mérite, qu'il n'avoit choisis que parce qu'il étoit persuadé qu'ils approuveroient toutes ses entreprises. Il devint bien-tôt un tyran très-impérieux & très-cruel. Il fit mourir, sans forme de procès, ceux des Athéniens qui étoient connus pour être attachés à la patrie. Plusieurs de ceux qui craignoient ses violences, voulurent s'échapper d'Athènes: il mit des Gardes aux portes de la ville pour les empêcher d'en sortir; quelques-uns s'étant fait descendre



descendre la nuit du haut des murailles, il envoya à leur poursuite une troupe de Cavalerie qui tua une partie de ces fugitifs, & ramena l'autre en prison. Personne n'entroit dans Athènes ni n'en sortoit sans sa permission. Il s'empara du bien des riches, sous prétexte qu'ils cabaloient, & qu'ils avoient dessein de faire revenir les exilés. Il amassa, par ces voies violentes, tant d'argent, qu'Athénée assure qu'il y en avoit de quoi remplir plusieurs puits.

Ce mauvais gouvernement produisit bien-tôt dans Athènes la disette des choses nécessaires à la vie. Aristion informé des richesses qui étoient dans le temple de l'île de Délos, résolut de s'en emparer. Appien nous apprend qu'Archelaüs, Général *Pag. 1 99.* des troupes que Mithridate avoit en Grèce, l'aïda dans ce sacrilège, & qu'il envoya le trésor de Délos à Aristion par deux mille Soldats. Ces troupes furent retenues à Athènes pour maintenir la tyrannie contre les mécontents, qui devoient être en très-grand nombre.

On rapporte que, pour prévenir les conjurations, qui sont presque une suite nécessaire des révolutions tyranniques, Aristion fit une loi qui ordonnoit à tout le monde de rester chez soi après le soleil couché: il étoit défendu d'aller dans la ville même avec une lanterne. Cette ordonnance a eu lieu plusieurs fois en Europe, & elle peut être en quelque sorte comparée *V. Rapin, t. II: p. 26.* à celle que Guillaume I.<sup>er</sup> fit en Angleterre, après avoir conquis ce royaume: il défendit d'avoir de la clarté dans les maisons après huit heures du soir, sous peine d'une grosse amende pour chaque contravention.

Aristion voulant conserver le poste de Délos, y envoya un détachement commandé par Apellicon. Mais ce Philosophe, plus homme de Lettres que militaire, se conduisit fort mal dans cette commission: il fut battu par Orbis, Général Romain; ce qu'il avoit de troupes fut ou tué ou pris, & ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés qu'il put se retirer à Athènes.

C'étoit la philosophie Péripatéticienne qui l'avoit lié avec Aristion. Apellicon étoit un des hommes les plus curieux de son siècle: il avoit une nombreuse Bibliothèque qu'il avoit

enrichie aux dépens des archives publiques qu'il enlevait furtivement. Il fut pris sur le fait, & auroit été puni de mort, s'il ne se fût évadé promptement. Il eut assez de crédit pour obtenir la permission de revenir, & s'étant attaché à Aristion, il gagna bien-tôt sa confiance, & fut employé dans des expéditions militaires, dont les Philosophes s'acquittent mal.

Un service important qu'il a rendu à la république des Lettres, lui a procuré beaucoup de célébrité. C'est à lui que nous avons l'obligation de posséder présentement les ouvrages d'Aristote. Ce grand Philosophe, en mourant, les avoit laissés à Thécophraste : celui-ci les donna à Nélée de Scepsis, à la mort duquel ils tombèrent entre les mains de ses héritiers, qui craignant que les rois de Pergame, dont ils étoient sujets, ne les leur enlevassent pour enrichir leur fameuse Bibliothèque, les renfermèrent dans un coffre qu'ils cachèrent dans une voûte souterraine, où ces livres demeurèrent près de cent trente ans. Apellicon plus curieux, dit Strabon, d'avoir une grande quantité de livres, que de les lire, les acheta. Ils se trouvèrent fort endommagés par l'humidité du lieu où ils avoient été si long-temps, & par le desordre que les vers y avoient fait. Apellicon fit de son mieux pour suppléer au vuide que le laps des temps avoit causé. Sylla s'étant emparé d'Athènes, prit pour lui la bibliothèque d'Apellicon, dont il augmenta celle qu'il avoit à Rome. Dans la suite des temps, Tyrannion obtint du Bibliothécaire de Sylla, permission de tirer une copie des livres d'Aristote. Ce Tyrannion avoit été pris dans Amisè sa patrie par Lucullus, lorsque ce Général s'empara de cette ville. Son savoir éminent engagea les Romains à lui rendre la liberté. Il vint à Rome : Cicéron lui confia le soin de sa Bibliothèque, & il donnoit des leçons chez ce grand Orateur. Son premier nom étoit Thécophraste ; on le changea en celui de Tyrannion, parce qu'il traitoit ses disciples avec sévérité. Il fut un des maîtres du fameux Géographe Strabon. Il donna à Andronic de Rhodes une copie des ouvrages d'Aristote, & celui-ci les rendit publics.

Cependant Sylla, qui avoit été chargé de faire la guerre

*Strab. l. XIII,  
p. 609.*

*Gassend. t. III,  
p. 122, cœr.  
IV, advers. Aris-  
totelens.*

*Stanley, Hist.  
Phil. p. 436.*

*Brucker, Hist.  
Phil. t. 1, pag.  
798.*

*Ortius vindi-  
lium, p. 81.*

*Phil. part. II,  
l. VI, p. 163.*

*Cicéron, Epist.  
ad Attic. l. IV;  
Epist. IV, &  
VIII ad Quint.  
fratrem, l. II,  
Epist. IV.*

*Strab. l. XII,  
p. 548.*

*Plut. Vie de  
Sylla, p. 458.*

à Mithridate, se transporta en Grèce, dont toutes les villes, à la réserve d'Athènes, lui ouvrirent leurs portes. Aristion, qui y étoit renfermé, résolut de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Sylla s'empressoit d'autant plus à la réduire, que ses intérêts particuliers le rappeloient à Rome, où ses ennemis n'étoient occupés qu'à le perdre.

L'audace d'Aristion ne faisoit qu'augmenter, malgré le danger éminent où il se trouvoit réduit; de dessus les murailles d'Athènes, il insultoit Sylla. Cependant la malheureuse ville étoit dans la plus cruelle extrémité. Le médimne \* de bled s'y vendoit jusqu'à mille dragmes. Le peuple se vit contraint de manger l'herbe : il y en eut qui vécurent de cuirs & même de corps morts. Plusieurs tâchèrent de s'échapper de la ville. Sylla, pour les en empêcher, fit faire une ligne de circonvallation. Pendant cette affreuse misère, Aristion qui avoit eu la précaution d'amasser des vivres pour lui, passoit son temps en grands repas & en danses : il disoit, avec la plus grande confiance, que tous les efforts des Romains ne méritoient que son mépris. *Plut. p. 439.*

La misère vint cependant à un tel excès, que ses confidens même, réunis aux Prêtres, le supplièrent d'avoir pitié de leur patrie, & de tâcher d'obtenir de Sylla une capitulation favorable. Aristion reçut d'abord très-mal ceux qui osèrent lui faire cette proposition; mais la famine croissant toujours, il ne put se dispenser de députer à Sylla trois de ses confidens pour lui demander la paix. Ceux-ci, au lieu de faire des propositions conformes à la situation où se trouvoient les Athéniens, s'étendirent en éloges de leurs ancêtres; ils parlèrent de Thésée, d'Eumolpe, de la valeur que les anciens Athéniens avoient fait paroître dans les guerres qu'ils avoient soutenues contre les Perses. Sylla très-ennuyé de ces discours déplacés, leur répondit sèchement que les Romains ne l'avoient *App. p. 199.*

\* Le médimne Attique contenoit un peu plus de cinq boisseaux de Paris; & mille dragmes Attiques vaudroient de notre monnoie environ sept cens cinquante livres.

pas envoyé pour apprendre les antiquités d'Athènes, mais pour punir la rébellion des Athéniens.

Pendant cette conférence, quelqu'un prêta l'oreille à la conversation de quelques Athéniens, qui blâmoient fort Aristion de ne pas faire garder avec attention le côté de l'Heptachalcon, parce que c'étoit l'endroit par où la ville pouvoit être plus facilement escaladée. On fit part de cette réflexion à Sylla, qui crut ne devoir pas négliger cet avis. Il alla, pendant la nuit, reconnoître lui-même ce poste; & ayant fait abattre la muraille qui étoit entre la porte du Pirée & la porte sacrée, il fit entrer son armée dans la ville avant le jour, au bruit d'une infinité de trompettes, de clairons & de cris menaçans des Soldats qui se préparoient à mettre tout à feu & à sang, suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu. Ils égorgèrent d'abord, sans aucune compassion, tout ce qu'ils rencontrèrent: les femmes & les enfans ne furent point épargnés. Les Athéniens étoient si exténués, faute de nourriture, qu'ils n'avoient pas la force de fuir. Ils attendoient la mort avec patience; plusieurs inconsolables de voir la destruction de leur patrie, se tuèrent eux-mêmes. On n'a jamais pû savoir jusqu'où alla le nombre des morts; on a sù seulement qu'il étoit très-grand. Sylla défendit qu'on brûlât la ville; il se contenta de la donner au pillage. On assure qu'on trouva dans plusieurs maisons des morceaux de chair humaine, qui avoient été préparés pour servir de nourriture.

La colère de Sylla étant un peu calmée, il déclara qu'il conserveroit la liberté aux Athéniens qui avoient eu le bonheur d'échapper à la fureur du Soldat; il leur ôta seulement le droit de suffrages & d'assemblée, qui devoit être rendu à leurs enfans. Ce célèbre événement s'est passé quatre-vingt-sept ans avant l'ère Chrétienne; & c'est peut-être à cette époque que nous avons l'obligation d'avoir les ouvrages philosophiques de Cicéron. Car il nous apprend que la crainte qu'inspiroit la guerre de Mithridate, détermina Philon, le plus illustre de tous les philosophes Académiciens, à venir à Rome, où Cicéron



s'étant intimement lié avec lui, se livra entièrement à l'étude de la Philosophie : *Eodemque tempore cum princeps Academicæ Philo cum Atheniensium optimatibus Mithridatico bello domo profugisset, Romamque venisset, totum ei me tradidi, admirabili quodam ad Philosophiam studio concitatus.*

Tandis que le soldat Romain, abusant de sa victoire, massacroit les malheureux Athéniens, Aristion se retira dans la citadelle, dont Curion eut ordre de faire le siège. Le défaut de vivres, & sur-tout la disette d'eau, obligèrent bien-tôt les assiégés de se rendre. On remarqua, comme un prodige dans ce temps-là, que lorsque Curion emmenoit Aristion, le ciel, de serein qu'il étoit, fondit en eau, & qu'il en tomba une si grande quantité, qu'il y en auroit eu abondamment de quoi fournir aux besoins de la citadelle.

Les Anciens ne s'accordent pas sur la mort d'Aristion. Si l'on croit Plutarque, Sylla le fit promptement mourir, ainsi que les principaux complices de sa tyrannie. Strabon favorise ce récit. Pausanias prétend qu'Aristion s'étant réfugié dans le temple de Minerve, Sylla l'en fit retirer pour le punir de mort. Appien raconte cette mort tout différemment : il dit que Sylla se contenta de retenir prisonnier Aristion ; & que quelque temps après, traitant avec Archelaüs Général de Mithridate, il s'engagea à lui rendre les amis du roi de Pont, qui étoient prisonniers chez les Romains ; mais que, par une convention secrète, il fit empoisonner Aristion, parce qu'il étoit ennemi déclaré d'Archelaüs que Sylla avoit pris en singulière amitié.

Quoi qu'il en soit de la fin d'Aristion, ce prétendu Philosophe est un des grands exemples du caprice de la Fortune & de l'inconstance des choses humaines. Sorti de la condition la plus abjecte, il parvint à l'état le plus brillant ; & après avoir abusé de l'autorité qui lui avoit été confiée, il finit ses jours par une mort ignominieuse.



## VIE DU CONSUL PHILIPPE.

Par M. le Président DE BROSSES.

21 Avril  
1757.

**L**UCIUS MARCIUS PHILIPPUS étoit de la branche Plébéienne de la maison *Marcia*, descendue de Quintus Marcius Tremulus, Consul en 447. Cette maison avoit une autre branche Patricienne, qui tirant son origine du roi Ancus Marcius, avoit pris le surnom de *Rex*. Le chef de cette branche vint du pays des Sabins s'établir à Rome avec Numa. Celui-ci le fit Sénateur, & lui donna la dignité de souverain Pontife, & sa fille Pompilia en mariage pour son fils, qui en eut le roi Ancus. Mais tous ceux du nom de Marcius prétendoient être de cette même maison : aussi lorsque Philippe, durant sa Magistrature, fit frapper des Médailles, que nous avons encore, il ne manqua pas de faire mettre d'un côté la tête du roi Ancus, ornée d'un diadème, avec le nom de ce roi ANCVS, & son propre nom PHILIPPUS; & de l'autre la statue équestre du Roi, au dessus de l'aqueduc de l'eau Marcia. Philippe naquit au commencement du VII.<sup>e</sup> siècle de Rome, vers l'an 600 ou 610, autant qu'on peut le conjecturer par les années de sa Questure & de son Consulat, & par ce qui est dit de lui, qu'au temps des troubles civils excités par Lépide en 675, il étoit un des plus anciens du Sénat, *ætate & consilio cæteros anteibat*<sup>a</sup>. Il eut pour père Q. Philippus<sup>b</sup>, pour mère Claudia, fille d'Appius Claudius; & pour aïeul, si ce n'est même pour bifaïeul, un autre Q. Philippus, deux fois Consul, en 567 & en 584 : car il n'y a nulle apparence que celui-ci fût son père, comme l'ont cru Streinius & Glandorp, n'étant pas vrai-semblable qu'il y eût eu quatre-vingt-quinze ans d'intervalle entre le Consulat du père & celui du fils. Le surnom grec de *Philippe (a)*, qui distinguoit sa branche, désigne le goût qu'avoit eu la famille pour exercer & dresser de

(a) Ce mot grec signifie à la lettre, *celui qui aime les chevaux*.

<sup>a</sup> Frag. Sallu.  
& Serv. Æneid.  
IX, 246.

<sup>b</sup> Goltz. Num.  
Conf. & Cicer.  
pr. Quint.

beaux chevaux. On sait que, parmi les Romains, les surnoms distinctifs des personnes d'une même maison, leur venoient, pour l'ordinaire, soit de quelque qualité corporelle, soit de quelque inclination ou talent particulier: de même qu'en France, lorsque l'usage des noms de famille commença à s'y introduire, ce ne furent, pour l'ordinaire, que des espèces de sobriquets tirés de la figure extérieure ou de la profession des personnes, qui depuis ont passé comme noms propres à leur postérité.

Philippe entra, selon l'usage, dans les emplois publics par celui de Questeur, en 644. Il eut avec Domitius Ahenobarbus le département de Rome, qui étoit le plus honorable. Durant cette Magistrature, ils firent tous deux réparer & orner le temple de Vesta près du Tibre, comme on peut en juger par les médailles de ce temps, frappées par leur ordre: car c'étoit une des principales fonctions de la Questure, que de faire fabriquer les monnoies. Vaillant croit néanmoins, & peut-être avec plus de raison, que c'est dans l'édilité que Philippe eut Domitius pour collègue; & que chargés, comme ils étoient tous deux, de l'entretien des édifices publics, ce fut alors qu'ils firent faire dans le temple de Vesta les réparations indiquées par les médailles du temps. On voit sur un des côtés de celles-ci le nom & la tête de Vesta couverte d'un voile; de l'autre une coupe servant aux libations, posée sur une table à quatre pieds; & sur le rebord de la table, on lit le nom des deux Magistrats. Ce temple de Vesta, aujourd'hui la *Madonna del Sole*, sur le bord du Tibre, est un des plus jolis bâtimens antiques qui restent sur pied, composé seulement d'un rang circulaire de colonnes Corinthiennes, cannelées, couvertes d'un dôme, tellement que n'ayant point de clôture, le jour y avoit une libre entrée de tous côtés; ce qui est assez conforme à l'ancien culte de cette Divinité, qui n'est autre que le Soleil,

*Nec tu aliud Vestam quam vivam intellige flammam,*

Ovid. *Fest.*  
l. VI.

comme le montre son ancien nom oriental de *Festa* ou d'*Aphesta*, qui signifie le père du Feu. C'est ce que prouve aussi, non seulement le feu perpétuel & sacré qu'on y entretenoit comme

symbole, mais encore, ce me semble, le nom de *Notre-Dame du Soleil*, que conserve aujourd'hui cette petite église.

De la place de Questeur, Philippe passa, en 649, à celle de Tribun du peuple, où l'esprit de son Corps lui fit prendre des sentimens qu'il ne tenoit ni de sa naissance ni de son éducation. Il affecta de se rendre populaire dans ses discours, ainsi que dans ses actions, déclamant contre les injustices de la Noblesse qui avoit trop agrandi ses terres, sans égard aux besoins des gens du peuple, & sur la nécessité de remettre plus d'égalité entre les fortunes des Citoyens ; & il en vint jusqu'à dire publiquement, *qu'il n'y avoit pas deux mille citoyens Romains qui eussent conservé le bien de leurs pères* : « Parole, dit

*Cicér. Off.*  
*II. 21.*

» Cicéron, aussi peu judicieuse qu'imprudente ; car elle tend à  
» introduire l'égalité de biens parmi les hommes, & rien peut-  
» être ne seroit plus pernicieux dans un État que cette égalité.  
» D'ailleurs à quelle fin a-t-on institué les gouvernemens, si ce  
» n'est pour que chacun reste paisible maître de ce qu'il possède ?  
» Une des principales attentions que doivent avoir les personnes  
» préposées aux affaires d'un État, est d'empêcher que l'on ne  
» prenne trop sur les particuliers pour enrichir le public. »

Philippe publia une loi agraire, peu différente de celle des Gracques, qui avoit causé tant de troubles dans Rome ; & il alloit assembler le peuple à dessein de la faire passer, lorsque tous les Grands se réunirent pour le conjurer de se désister d'un tel projet : ce qu'ils vinrent enfin à bout d'obtenir d'un homme à qui une pareille façon de penser étoit moins naturelle qu'inspirée pour le moment par la place qu'il occupoit. Cicéron, en même temps qu'il le blâme fort d'avoir eu l'idée de proposer cette loi, le loue beaucoup aussi de la modération avec laquelle il s'en départit.

Son Édilité fut moins populaire : il ne donna au peuple aucun de ces divertissemens où les Édiles avoient coutume de sacrifier une bonne partie de leur bien, pour se mettre à portée d'en acquérir un jour davantage dans les grandes Magistratures, en captivant la bienveillance d'une Nation toujours assamée de spectacles. Le peuple s'en souvint dans  
l'occasion,



l'occasion, & lui refusa pendant quelques années les grandes places, après lui avoir d'abord refusé celle de Tribun militaire ou Commandant d'une légion. Mais la mauvaise humeur du peuple à son égard ne fut pas de longue durée : il fallut se rendre à son mérite & à ses talens. Lui-même, lorsqu'il se vit dans la suite au nombre des personnages de Rome les plus accrédités, se glorifioit d'être parvenu au premier rang, sans avoir employé certaines voies usitées pour gagner les suffrages de la multitude. En effet, remarque Cicéron, un homme d'un si grand poids, si considérable par sa noblesse & par son éloquence, ne pouvoit rester sans emploi. Le talent de parler en public décidoit à Rome de la fortune de ceux qui cherchoient à s'élever; & c'étoit sur-tout celui de Philippe, quoiqu'il cédât en cette partie à deux de ses contemporains, Marc-Antoine & Crassus. Tant que ceux-ci vécurent, on ne regarda Philippe que comme le troisième Orateur de Rome. « Encore, ajoute Cicéron, aurois-je assez de peine à le compter pour le troisième. La distance étoit si grande, qu'il faudra laisser au moins quelques places vuides entre eux, si l'on veut juger de ses talens par comparaison avec ceux des deux autres. Mais en mettant à part ce parallèle, on le trouvera véritablement assez grand Orateur. Il avoit le tour libre & hardi, beaucoup de sel & d'énergie; il composoit & débitoit facilement; il avoit de la grace autant que Crassus, étoit très-versé dans la Littérature Grecque, savoit heureusement trouver des choses fortes, & les développer d'une manière nette & frappante. Je me suis souvent étonné de le voir se lever tout d'un coup pour parler sans avoir prévu un mot de ce qu'il alloit dire : aussi avoit-il coutume de nous dire qu'il faut se battre quand on se sent la main chaude. Jamais il n'étoit si bon que quand on le contredisoit; son feu redoubloit, il devenoit caustique & plaisant, comme il lui arriva un jour étant Consul, au sujet d'une affaire proposée par Sextus César son collègue, qui lui paroissoit en ceci fort suspect de quelque intérêt personnel. Philippe déclamoit là-dessus avec chaleur. César l'interrompit »

Cic. pro Planc.

21.

Cic. Off. II.

17.

» d'un ton de mépris, en disant, *qu'avez-vous donc à tant aboyer ?*

*Cic. in Brut.  
47, & de Ora-  
tor. l. 11.*

*C'est, dit Philippe, que je sens un voleur.* »

*Cic. pr. Ra-  
bir. 7.*

Il agissoit aussi hardiment qu'il parloit. Lors de la sédition de Saturninus, il ne fut pas des derniers à grossir la petite troupe intrépide, qui se joignit au vieux Scaurus pour sauver Rome des entreprises de ce détestable Tribun; c'étoit en 653.

*Cic. in Brut.  
45, & pr. Alu-  
rcu. 17.*

Au sortir de la Préture qu'il exerça en 655, il se mit au nombre des prétendans au Consulat pour l'année 660, & fut refusé. On lui préféra M. Herennius, Orateur médiocre, dont tout le talent consistoit à parler sa langue avec beaucoup d'exactitude & de pureté. On fut étonné de voir Herennius l'emporter sur un homme si distingué par son nom, ses alliances, son esprit, son crédit & son éloquence, & de plus

*Fest. Consular.*

membre du collège des Augures. Mais l'assemblée des Comices n'avoit pas perdu le souvenir du peu de soin qu'il avoit pris de plaire au peuple durant son édilité. Cependant Philippe ne se dégoûta pas, & ayant persisté dans sa demande les années suivantes, il fut nommé Consul en 662 avec Sextus César. Ce Consulat fut fort orageux, tant à cause de la révolte des villes d'Italie, qui éclata pour lors, que par rapport aux querelles particulières qui s'élevèrent dans le Sénat, jaloux de regagner sur l'ordre Équestre son ancien droit de rendre les jugemens, que les Gracques lui avoient enlevé pour l'attribuer aux Chevaliers. Philippe prit part à ces querelles avec la dernière vivacité. Il étoit contraire à la prétention du Sénat, soutenue & même suscitée par le célèbre

*Ascon. Ped. in  
Cornelianâ.*

Tribun du peuple Livius Drusus; de sorte qu'on vit ici, pour la première fois, les deux Magistrats jouant des rôles opposés à leur place: le Consul pour le peuple, le Tribun pour le Sénat. Cette affaire, l'une des plus grandes qu'ait eu Philippe, ne peut être entendue sans entrer dans quelque détail.

Marcus Livius Drusus, jeune homme de haute naissance éloquent, courageux, ardent & vaste en ses idées, venoit d'entrer en charge plein de bonnes intentions, avec le projet peut-être plus honnête que sensé, d'accorder tout le monde

de se rendre médiateur entre tous les Ordres, de contenter chacun, de faire du bien au citoyen & à l'étranger, & d'être aimé de tous. Il se proposa de n'être populaire qu'avec équité, & de plaire dans cette place au Sénat, pour lequel il étoit porté d'inclination naturelle, & qu'il croyoit trouver plus raisonnable que le peuple. Depuis long-temps les alliés de Rome, las de n'être que les sujets d'une ville qu'ils avoient rendue maîtresse du monde, desiroient ardemment d'en devenir les citoyens, & faisoient de grands mouvemens pour obtenir un droit acquis par tant de services, sans pouvoir toucher ceux qui s'opposoient à ce mélange par mille bonnes raisons, & plus encore par orgueil. Depuis long temps le Sénat étoit aigri de voir les jugemens, dont il étoit jadis en possession, entre les mains des Chevaliers, qui prévariquoient ouvertement, à cause de l'extrême difficulté qu'il y avoit à leur faire rendre compte de leur conduite. Mais la corruption n'étoit qu'un prétexte au changement : on étoit plus irrité du droit que de la manière de l'exercer. Dans cette circonstance, Drusus se livrant à son impétuosité naturelle, ainsi qu'à l'envie qu'il avoit de plaire à tout le monde & de se faire un nom aussi chéri que fameux, imagina tout à la fois de distribuer des terres au peuple & du bled aux plus pauvres, de soulager la multitude, en l'envoyant dans des Colonies, de rendre la judicature au Sénat, de promettre aux villes alliées le droit de bourgeoisie Romaine. Il se figura que l'une des propositions feroit passer l'autre ; que tout le monde gagnant à ceci, chacun souffriroit sans peine que les autres gagnassent aussi, & céderoit volontiers quelque chose pour avoir davantage ; qu'ayant de son côté le Sénat, en faveur duquel il agissoit dans l'affaire de la judicature qu'il avoit principalement en vûe, il pouvoit, en donnant des paroles, s'appuyer de son nom & de son autorité ; que les nouveaux citoyens qu'il alloit attirer à Rome ; en reconnoissance du bienfait qu'il leur auroit procuré, voteroient dans les assemblées selon ses vûes, qui étoient de les attacher au Sénat ; & enfin que la partie ne pouvoit être mieux liée que par un arrangement qui mettoit de son côté Rome presque

*Appian. bell.  
civ. l. I. p. 371.*

*Cic. pr. Cluent.  
16.*

*Appian. lib. 4.  
Flor. III, 17.*

*Vell. Patere.  
II, 13.*



*Flor. ibid.* entière & toutes les villes d'Italie. En effet, ce système prit d'abord assez bien, sur-tout venant de la part d'un jeune homme d'une figure prévenante, d'un esprit aimable, riche, éloquent, fils d'un père dont la mémoire étoit chère aux deux factions, pour avoir su allier ce qu'il devoit au Sénat avec son intime amitié pour les Gracques. Le Tribun servoit ici le premier ordre de l'État : nul autre ne paroissoit si propre à en être l'appui : il vouloit lui rendre son ancien lustre : une partie de ses loix étoit favorable au peuple, l'autre aux alliés : il déclaroit qu'il les proposoit de concert avec le Sénat & sous sa garantie : d'ailleurs on le connoissoit pour un homme de parole, ferme dans ses idées, incapable de manquer à ses engagements. Il n'y eut que les Chevaliers, que les loix Liviennes attaquoient directement, qui s'y opposèrent avec force, ainsi que le Consul Philippe, qui prit parti pour eux, déclarant qu'il n'étoit pas d'avis qu'on troublât personne dans la possession de ses droits actuels, & que tous ces grands changemens n'étoient nullement de son goût. Les Tribuns du peuple se partagèrent aussi.

*a Jul. Obsq. de prodig.* P. Tarquinius tenoit pour Drusus son collègue <sup>a</sup>, & Papirius Carbon pour le Consul <sup>b</sup>. Cæpion se mit aussi de ce côté-ci, par pique contre Drusus, avec lequel il s'étoit brouillé pour le plus léger sujet du monde, après avoir vécu ensemble dans une si grande familiarité, qu'ils avoient, à ce qu'on prétendoit, leurs propres femmes en commun <sup>c</sup>. Leur dispute vint au sujet d'une bague qu'ils enchérissoient à l'envi dans une vente <sup>d</sup>.

*b Cic. Orator. 63.* Cette misérable querelle les poussa de part & d'autre aux derniers excès, dont le contre-coup porta sur la République; comme il arrive presque toujours dans les États populaires, où les brouilleries personnelles entre les gens qui les gouvernent, ne manquent guère de dégénérer en contrariétés sur l'administration publique. Cæpion étoit un homme violent & déterminé, aussi emporté que son adversaire, mais plus rusé & plus malicieux. Parce que le Tribun montrait un vif attachement aux intérêts du Sénat, l'autre épousa ceux de l'ordre Équestre, avec peu de succès d'abord; car la nouveauté du plan du Tribun, qu'on ne regardoit encore que du beau

*Diod. Fragm. l. XXXVI.*

*c Dio Cass. Fragm. p. 369.*

*d Plin. XXXIII, n. 6.*

*Dio Cass. ibid.*



côté, charmoit tous les citoyens. De plus, il étoit appuyé par Scaurus, prince du Sénat, l'homme le plus accrédité qu'il y eût dans l'État. Ce dernier, irrité de l'oppression où le Sénat étoit tenu par les Chevaliers maîtres des jugemens & des finances de l'État, & sur-tout de la manière indigne avec laquelle ils venoient de traiter Metellus le Numidique & Rutilius, deux personnages du premier mérite, s'étoit déclaré tout haut sur l'affaire de la Judicature, dont il vouloit absolument venir à bout, & pressoit le Tribun de pousser vivement son entreprise à cet égard. Le Consul Philippe fit tête au Tribun, pendant que d'un autre côté Capion entreprenoit Scaurus sur d'autres affaires<sup>a</sup>. J'ai raconté la suite de leur querelle à ce sujet dans la vie de celui-ci<sup>b</sup>, à qui tout l'avantage demeura. Enfin les contestations furent poussées si loin entre ces quatre personnes, que Drusus menaça Capion de le faire jeter du haut en bas de la roche Tarpéienne. Dans une autre occasion, Philippe, homme trop vir, s'étant avisé d'interrompre Drusus pendant qu'il haranguoit le peuple sur la tribune, celui-ci, non moins emporté que l'autre, le fit traîner en prison, non pas même par ses Officiers, mais par ses Cliens qui, se jetant sur lui avec fureur, lui tordirent presque le col, & lui firent jeter le sang par la bouche & par les narines; & quand on vint raconter au Tribun avec quelle violence le Consul venoit d'être traité, le Tribun ne fit que joindre la plaisanterie à l'outrage: *Bon*, dit-il en raillant Philippe de son goût connu pour la bonne chère, *ce n'est pas du sang, c'est de la sauce aux grives (muriam ex turtis.)*

Drusus publia donc ses loix en commençant par les plus favorables au peuple. C'étoit le peuple qu'il vouloit gagner d'abord pour l'avoir de son côté dans l'affaire de la Judicature qu'il avoit le plus à cœur. La résistance du parti contraire ne fit que peu d'effet contre le concours innombrable de ceux qui se rendirent à l'assemblée, sur-tout de la part des cités Latines qui avoient un crédit infini dans les comices des Tribus, par leurs liaisons intimes avec tant de citoyens de toute condition. A vrai dire, personne n'avoit plus d'intérêt

*Flor. Vill.  
App. &c.*

*Aff. Tot. in  
Scauriani.*

<sup>a</sup> *Flor. Vill.*

<sup>b</sup> *Mon. de P. Ac.  
t. XXIII.*

*Annal. Vill. de  
Vie. Vill.*

*Val. Max. IX,  
5. 2.*

*Annal. Vill. Vill.*

*Flor. Vill.*

qu'elles au succès des projets du Tribun, qui les flattoit d'obtenir bien-tôt à leur tour la chose du monde qu'elles avoient le plus de raison d'ambitionner. Les loix passèrent avec acclamation. Le Tribun revint triomphant ; mais ce fut presque ici le terme de ses victoires. Quand la chose fut faite, on se mit à y réfléchir ; & l'on vit que la libéralité de Drusus avoit été si excessive, qu'il avoit eu raison de dire qu'il ne laissoit plus

*Flor. ibid.* rien à donner que l'air & la boue des chemins, *calum & cænum*. Lui-même se trouva fort embarrassé dans l'exécution, ne sachant comment il pourroit effectuer tant de promesses

*Flor. ibid.* différentes, ni trouver l'argent nécessaire pour fournir à de telles dépenses. Voulant néanmoins, à quelque prix que ce fût, soutenir ce qu'il avoit commencé, il eut d'abord recours à la ressource pernicieuse d'altérer les monnoies d'argent, en

*Plin. XXXIII, v.º 13.* y faisant entrer un huitième d'alliage, sans parler du reproche qu'on lui fit d'avoir tiré de grosses sommes des souverains de

*Aurel. Vict. ibid.* l'Afrique par des voies très-indignes.

L'affaire de la Judicature étoit encore plus épineuse. Quoi-qu'il eût dressé sa loi d'une manière assez modérée, qui, sans enlever en entier le droit à l'ordre Équestre, y faisoit rentrer

*Tit. Liv. épi-tom. 71.* le Sénat, en formant des compagnies mi-partie de Sénateurs & de Chevaliers, ceux-ci n'y résistoient pas avec moins de

*Cic. de Orat. l. 7.* force, ayant de leur côté l'appui du Consul Philippe. Drusus, dont l'intention étoit en effet de réunir tout le monde, crut

les regagner en changeant quelque chose à son plan. Il y avoit grand nombre de places vacantes dans le Sénat ; il proposa d'y faire entrer trois cens Chevaliers ; & comme on ne cessoit de crier, avec raison, contre la corruption des Juges, il ajouta que les prévaricateurs seroient à l'avenir recherchés, & sévèrement punis. Mais en voulant montrer quelque condescendance pour les deux partis, il mécontenta l'un & l'autre. Les deux articles ajoutés déplurent ; le premier au Sénat, qui voyoit avec peine qu'on proposoit d'agréger tout à la fois à son corps un si grand nombre de gens suspects, avec qui les autres s'accorderoient probablement fort mal ; le second aux Chevaliers qui le regardèrent comme injurieux & dangereux,

ou du moins incommode : car dès-lors il étoit si commun à Rome de se laisser corrompre par argent, que ce desordre n'y passoit presque plus que pour une chose d'usage reçu. Pufion, Titinius & Mécénas, chefs de l'ordre Équestre, annonçoient qu'ils ne vouloient ni du bienfait ni de la peine, qu'ils étoient contens de conserver leur droit tel qu'il étoit; qu'en voulant qu'ils le partageassent, on ne cherchoit qu'un prétexte à les en exclure bien-tôt tout-à-fait; que l'honneur qu'auroient quelques-uns d'eux d'entrer au Sénat, seroit trop acheté par la division que le desir d'avoir la préférence mettroit dans leur corps, & par la jalousie de ceux qui n'auroient pas été choisis. Et enfin, sur l'article pénal de la loi, ils déclarèrent qu'ils ne prétendoient pas y être sujets; qu'on en abuseroit sans cesse pour les inquiéter; & que puisqu'ils avoient renoncé aux grands emplois, ils devoient au moins jouir de la tranquillité de l'état médiocre dont ils avoient fait choix, & s'y trouver à l'abri des grands dangers d'un gouvernement républicain.

*Cic. pr. Cluent.*  
§ 6.

*Appian. ibid.*  
p. 372. *Aurel.*  
*Victor. ibid.*

*Cic. pr. Cluent.*  
*ibid.*

On s'échauffa beaucoup de part & d'autre. Le Sénat ne s'éloignoit pas de se rendre à l'arrangement proposé; mais Philippe étoit inflexible; & dans la vivacité de son caractère, il laissoit voir sans réserve à quel point il étoit mécontent de cette conduite. Il s'échappa jusqu'à dire, en haranguant un jour à ce sujet sur la tribune, qu'il lui faudroit un autre Conseil, & qu'il ne pouvoit plus tenir à gouverner la République à la tête d'un tel Sénat. Un propos si condamnable lui fit une affaire fort grave avec son Corps. Drusus convoqua le Sénat le lendemain 13 septembre, & se plaignit amèrement, demandant qu'il fût délibéré sur l'injure publiquement faite au Sénat par son propre Chef, & de laquelle il fit le rapport. Là-dessus l'orateur Crassus prit la parole. « J'ai souvent oui, dit Cicéron, les connoisseurs convenir, en parlant de l'éloquence de Crassus, que le plus beau de ses discours paroïssoit toujours être celui qu'on entendoit; mais ils demeurèrent tous d'accord que, pour cette fois, ce grand homme s'étoit surpassé lui-même. Il déplorait le triste sort d'un Sénat abandonné, qui, au lieu de trouver dans son Consul un père tendre ou un tuteur fidèle, n'y trouvoit »

*Cic. de Orator.*  
III, 1.



» qu'un cruel ravisseur qui le dépouilloit de son ancien patri-  
 » moine, en lui enlevant son honneur & sa dignité. *Faut-il*  
 » *s'étonner*, ajouta-t-il, *que celui qui perd la République par ses*  
 » *conseils pernicious, veuille éloigner d'elle le conseil du Sénat !*  
 » Crassus s'adressoit à un homme véhément & disert, qui  
 » n'avoit pas coutume de rester sur la défensive lorsqu'il se sentoît  
 » attaqué. Philippe prit feu sur ce qu'on lui manquoit ainsi de  
 » respect ; sur le champ il condamna Crassus à une amende, &  
 » voulut faire s'équestrer ses biens comme un gage de la sûreté  
 » du paiement. *Quoi*, répliqua Crassus, *pendant que vous atta-*  
 » *quez l'honneur & la réputation de tout notre Ordre, que vous en*  
 » *usiez comme vous feriez d'un gage abandonné dont vous pourriez*  
 » *disposer à discrétion, & qu'il vous seroit permis de livrer au premier*  
 » *venu ; pendant que vous le déchirez ainsi en présence du peuple*  
 » *Romain, vous figurez-vous de m'intimider par ces gages frivoles*  
 » *que vous exigez de moi ! Non, non ; ce n'est pas mon bien q'il*  
 » *faut saisir, si vous voulez me réduire au silence ; c'est la langue*  
 » *qu'il faut m'arracher ; & même après cette violence, la liberté qui*  
 » *régnera sur mon visage vous reprocherait encore la tyrannie que*  
 » *vous exercez sur nous.* Le Consul plus aigri par ces paroles,  
 Val. Max. » donna ordre à ses Licteurs de le saisir au corps ; mais il leur  
 VI, 22. » résista fortement, disant qu'il ne reconnoissoit pas pour Consul  
 » un homme qui le méconnoissoit pour Sénateur. Durant tout le  
 » cours de cette vive contestation, il s'échauffa tellement qu'il se  
 » mit tout en eau. Peu après il fut pris de frisson, & se plaignit  
 » d'un point de côté. Cependant il ne voulut pas se retirer qu'on  
 » n'eût fait un arrêté (b), *auctoritas*, qui lavant la Compagnie  
 » de l'insulte à elle faite par son Chef, lui rendit publiquement,  
 » en termes graves & honorables, la justice qui lui étoit dûe  
 » sur ses bonnes intentions. Après que son avis eut prévalu, il  
 » en dicta lui-même le contenu sur le registre, où l'on le lit en  
 » ces termes : *Le peuple Romain a toujours été convaincu, & a*  
 » *toujours dû l'être, que le Sénat est un Conseil dont le zèle, la*  
 » *droiture, & la capacité sont telles que Rome le peut désirer pour*

(b) L'arrêté, *auctoritas*, n'étoit qu'un simple retenu sur les registres, qui différoit du *Senatus-consulte* & du décret en forme.



*le maintien de la République.* Ce furent les dernières paroles « de ce cygne mourant, dont la voix a depuis été vainement « attendue & regrettée dans ce même palais. Il en sortit avec « la fièvre, & se mit au lit en rentrant chez lui, où il mourut « d'une pleurésie le septième jour. » Cependant le Tribun pouſſoit toujours l'affaire de la Judicature, & vint à bout de faire autoriser ſa loi par les ſuffrages des Tribus, du moins autant qu'on en peut juger par les Mémoires du temps; car il eſt difficile de ſ'en aſſurer au juſte, la choſe étant reſtée ſans exécution, comme nous le verrons bien-tôt.

Juſque-là Drufus avoit réuſſi dans ſes entrepriſes; mais, au fond, le plus difficile lui reſtoit à faire: les peuples d'Italie l'avoient bien ſervi, il ſ'agifſoit de leur tenir parole ſur le droit de bourgeoisie Romaine dont il les avoit leurrés. On ne pouvoit douter que la propoſition d'adopter un ſi grand nombre de nouveaux citoyens, ne fût deſagréable à la pluſ-part des citoyens anciens, même à ceux du plus petit étage, qui n'étoient pas les moins jaloux de conſerver leur droit ſans le communiquer. De plus, le crédit du Tribun commençoit à baiſſer, pendant que celui de Philippe, ſon antagoniſte, prévaloit de jour en jour. On n'étoit plus dans cet enthouſiaſme que la nouveauté du projet de Drufus avoit d'abord inſpiré. *Cic. de Orator. l. 7.* Une partie des intéreſſés en ayant tiré ce qu'ils demandoient, ne prenoit guère de part à la réuſſite du reſte. Bien-tôt même on ne regarda plus que du mauvais côté un ſyſtème qu'au premier aſpect on avoit trouvé ſi beau. On ne vit, dans la libéralité faite au peuple que l'épuiſement du tréſor public; dans les colonies, que l'incommodité du déplacement; dans la nouvelle diſtribution des terres, qu'une ſource de querelles & d'injuſtices; dans cette énorme multiplication de citoyens, *Aurel. Viſt. libid.* que la foule des inconvéniens qu'elle alloit entraîner; & dans le Tribun lui-même, qu'un ambitieux aſſamé de gloire & de réputation, qui ne faiſoit ſa cour à tant de gens que par des vûes d'intérêts perſonnels. Il ſ'aperçut qu'en voulant contenter tout le monde, il avoit fait beaucoup d'ingrats; que ceux qu'il avoit ſervis, ne lui ſavoient qu'un gré médiocre de ce

qu'il avoit fait pour eux, & lui vouloient réellement du mal de ce qu'il faisoit pour les autres. Salluste s'élève avec véhémence contre cette ingratitude du Sénat, dans ses Lettres politiques, où ce grand Corps est très-peu ménagé par un homme qui le connoissoit à merveille. « Livius Drusus, » dans tout le cours de son Tribunat, n'eut, dit-il, en vûe » que de favoriser la Noblesse. Il se fit une maxime de ne rien » proposer sans sa participation. Cependant ces Nobles artificieux » & déçians, dès qu'ils virent un particulier en état de faire le » bien général, payèrent de fourberies la confiance de Drusus. » Jugeant de lui comme d'eux-mêmes, ils ne purent le croire » de bonne foi ; & dans la crainte que tant de crédit ne lui » servît à s'élever au dessus de tous, ils employèrent tout le leur » pour empêcher l'effet de ses bonnes intentions pour eux. »

*Sallust. de Rep.  
ordin.*

Cependant il travailloit de bonne foi à remplir ses engagemens envers les peuples alliés. Ceux-ci, de leur côté, mettoient tout en œuvre pour arriver à leurs fins. Ce n'étoit, dans toutes les villes d'Italie, que mouvemens, assemblées & ligues, présage certain du soulèvement général qui éclata dans la suite. Ils avoient mis à la tête de l'affaire Pompe dius Silo, de la cité des Marses, homme aussi habile en intrigues que dans l'art militaire, & le même qui, peu après, commanda l'armée des alliés contre Cæpion pendant la guerre Sociale. Pompe dius rassembla dans Rome dix mille personnes des villes d'Italie, avec des armes cachées sous leurs habits, dans la résolution de faire passer la loi par force. Un Sénateur, nommé Domitius, informé du complot, leur représenta qu'ils alloient achever de tout aigrir par un parti si violent ; qu'il falloit d'abord épuiser les moyens légitimes ; que si le Consul étoit contre eux, le Sénat étoit bien disposé ; mais qu'il jugeroit son honneur engagé à ne rien accorder à des gens qui vouloient se faire justice l'épée à la main. Ils se laissèrent persuader, & se séparèrent. Mais voyant que leur déférence pour un sage conseil n'avoit servi qu'à faire manquer leur coup, ils complotèrent de nouveau de se défaire de Philippe leur principal adverfaire, qu'ils auroient tué sur le mont Albane, pendant

*Tit. Liv. Epi-  
tom. 71.*

*Diod. Fragm.  
l. XXXVII.*

les fêtes Latines, si le Tribun ne l'en eût lui-même généreusement averti. Toute l'indignation qu'on avoit de ces manœuvres, ne laissoit pas de retomber sur le Tribun, dont l'esprit vaste & remuant les avoit occasionnées : les plus modérés l'accusoient d'avoir, avec plus de présomption que de jugement, allumé un feu qu'il n'étoit pas capable d'éteindre au moment qu'il se tournoit en incendie. Il s'éloignoit du Sénat à mesure que le Sénat, en faveur duquel il avoit tout entrepris, s'éloignoit de lui, & il se rapprochoit du peuple, convaincu enfin, par une funeste expérience, qu'un Tribun ne peut prendre d'autre parti que celui d'être populaire. Il ne marchoit plus qu'au milieu d'une troupe de gens de sa faction : il tenoit sans cesse des conférences avec eux dans l'intérieur de sa maison. Un jour il tomba tout d'un coup sans connoissance au milieu d'une rue. Cet accident n'étoit peut-être qu'une suite de la fatigue qu'il se donnoit, & de la terrible agitation de son esprit. Mais ses ennemis publièrent que c'étoit l'effet d'une drogue qu'il avoit prise pour faire croire au peuple que Philippe & Cæpion l'avoient fait empoisonner. D'autres dirent que c'étoit une attaque d'épilepsie ; qu'il y avoit été sujet en son enfance ; qu'alors on l'avoit mené dans l'isle d'Anticyre, où l'Ellébore l'avoit guéri ; mais que ce mal avoit coutume de revenir lorsqu'on avançoit en âge. Quoi qu'il en soit, dès qu'on sut son accident, tous les temples furent ouverts dans les villes d'Italie, où l'on fit des vœux publics pour le rétablissement de sa santé.

Un autre jour, comme il haranguoit le peuple sur la tribune, on vint l'avertir de se rendre au Sénat convoqué dans un quartier assez éloigné de-là. *Pourquoi si loin*, répondit-il, *que le Sénat vienne ici près à la curie Hostilienne* ! Le Sénat ne voulant pas l'irriter davantage pour une bagatelle, eut la complaisance d'y venir ; mais ce mot fut trouvé fort insolent de la part d'un homme fait pour obéir à l'ordre, & non pour le donner. La foule des étrangers grossissoit sans cesse autour de lui : il affectoit de ne se plus communiquer qu'à eux. Philippe imagina de faire une contre-batterie en attirant aussi à Rome beaucoup de gens de l'Ombrie & de la Toscane,

*Aurel. Vict. ibid.*

*Flor. ibid.*

*Cic. pr. Dom.  
Aurel. Vict. 16.  
Plin. XXVIII;  
n.º 41.*

*Flin. XXV,  
n.º 20. A. Gell.  
XVII, 15.*

*Aurel. Vict. ibid.*

*Val. Max. IX,  
5, 2.*

*Appian. ibid.*

mécontents des loix Liviennes, parce que c'étoit dans ces provinces que l'on comptoit prendre des terres pour la nouvelle distribution. Ces troupes tumultueuses marchaient dans la ville avec leurs aigles & leurs étendards déployés, tellement que l'on croyoit être dans un champ de bataille entre deux camps ennemis. Enfin lorsque l'affaire étoit au moment critique de sa décision, un jour que Drusus revenoit d'en parler au peuple pour la dernière fois, & qu'il rentroit sur le soir dans sa maison située dans le quartier du mont Palatin, près de la fontaine appelée *Meta sudans* (c), comme il traversoit un portique au devant de son appartement, entouré d'un nombreux cortège, il tomba tout d'un coup sur le pavé de ce vestibule, en criant qu'on l'avoit frappé. On le trouva mortellement blessé à l'aîne d'un coup de tranchet de Cordonnier, que l'assassin avoit laissé dans la plaie, en s'échappant au travers de la foule. Il expira quelques heures après, ayant à la bouche ces paroles remarquables qui caractérisoient bien le fond de son ame & de ses intentions: *Ah, mes amis, quand la République retrouvera-t-elle un Citoyen pareil à moi!* Ainsi mourut, à la fleur de son âge, cet homme dont on a dit tant de bien & tant de mal, & qui n'offensa un si grand nombre de gens, que pour avoir voulu les satisfaire tous. Il eut plus de zèle que de bonheur & que de justesse d'esprit, plus de talent pour enfanter un beau système que d'adresse à le conduire. Il fit deux fautes capitales; l'une de croire que tout le monde étoit raisonnable, & que chacun voudroit bien qu'on fît pour un autre autant qu'on avoit fait pour lui-même; la seconde, de ne pas sentir que ses loix ne pouvoient réussir en les proposant successivement, & qu'il étoit impraticable de les faire passer toutes à la fois dans une première assemblée. Son dessein, louable il est vrai, mais peut-être supérieur aux

*Vell. Pat. 11.  
14.*

(c) Crassus acheta cette maison des héritiers du Tribun, & la revendit ensuite à Cicéron qui y faisoit sa demeure ordinaire. *Cic. Epist. famil. v, 6.* Après lui elle appartient à Censorin, puis à Statilius Sifenna.

*Vell. Pat. loc. cit.* C'est aujourd'hui un terrain cultivé, avec quelques restes de mazes plus récentes, sur la colline du mont Palatin qui fait face au Colisée.



plus grands talens de l'humanité, étoit certainement fort au dessus de son crédit & de son habileté. Il se mit dans un de ces cas difficiles, mais malheureusement trop communs, où l'on ne peut plus ni suivre les affaires ni les laisser: il périt enfin, victime d'une ambition inquiète qui, avant que de lui attirer une mort violente, l'avoit tourmenté pendant toute sa vie. Dès son bas âge, il avoit eu du goût pour l'intrigue & pour les occupations sérieuses, se mêlant dès-lors de solliciter des affaires publiques auprès de ses parens; de sorte qu'il disoit quelquefois: *Je suis le seul homme qui, même enfant, n'ai eu de ma vie un jour de congé.* A ce propos Sénèque s'écrie: *Que pouvoit-on attendre d'une ambition si précoce, sinon ce qui en est arrivé, de grands maux pour la République & pour lui-même!* C'est la pensée de Carbon, l'un des Collègues du Tribun, mais du parti contraire, qui haranguant en public peu de jours après sa mort, fit tout à coup cette apostrophe cruelle à sa mémoire: *O Marcus Drusus . . . . ce n'est pas toi, c'est ton père que j'appelle. Il avoit coutume de dire que la chose publique est sacrée, & que quiconque lui feroit violence, verroit tôt ou tard tout le monde réuni pour l'en punir. La téméraire conduite du fils n'a que trop fait voir combien la sage maxime du père est véritable.*

*Senec. de brev. vit. 6.*

*Cic. Offic. 1. 30.*

*Senec. ilid.*

*Papir. Carb. apud Cic. Orat. 63.*

*Aurel. Vict. ibid.*

*Cic. de Nat. Deor. III, 33.*

*Senec. ibid.*

Les soupçons de l'assassinat tombèrent sur Cæpion & sur Philippe. Selon l'apparence c'étoit une injustice, sur-tout à l'égard de ce dernier. Outre qu'il ne paroît pas avoir été capable d'un crime si énorme, & encore à l'égard d'un homme qui venoit d'avoir la générosité de lui sauver la vie, Cicéron en accuse sans détour Q. Varius, Tribun du peuple, l'un des plus méchans hommes de ce temps, & trop connu par d'autres lâchetés de pareil genre: c'est le même dont j'ai parlé dans la vie de Scæurus. Les ennemis de Drusus prétendirent qu'il s'étoit tué lui-même de chagrin de voir son projet manqué. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on ne fit aucunes poursuites au sujet de ce meurtre: *On douta*, continue Sénèque, *si la mort de cet homme factieux dès l'enfance, & si à charge à la République, avoit été volontaire ou forcée; mais personne ne douta*

qu'elle ne fût arrivée trop tard. La grandeur d'ame de *Cornelia* sa mère, ajoute-t-il ailleurs, éclata dans la manière dont elle soutint non seulement le coup affreux de la mort de son fils, mais encore la douleur de la voir rester sans vengeance <sup>a</sup>. Elle étoit si près de son fils lorsqu'on le tua, que le sang lui rejaillit au village <sup>b</sup>. Dès qu'il fut mort, le Consul Philippe fit casser toutes les loix Liviennes <sup>c</sup>, sous prétexte qu'ayant été portées contre les auspices, elles étoient dès-là nulles de plein droit <sup>d</sup>. Le Sénat, qui s'étoit retourné de son côté, fit là-dessus un decret formel <sup>e</sup>. Ainsi, dit Cicéron, ce qui avoit coûté tant de fatigues, de temps & de mouvemens, fut en un moment détruit d'un seul mot, & rayé d'un trait de plume <sup>f</sup>. Toutes choses retombèrent aussi-tôt dans le même état: ni la distribution des terres, ni l'envoi des colonies n'eurent lieu. Les Chevaliers restèrent seuls en possession des Jugemens. Les villes d'Italie voyant toute espérance perdue par la mort de leur protecteur, exécutèrent leur confédération secrète, & ne tardèrent pas à faire éclater la guerre Sociale.

<sup>a</sup> *Senec. Consol.*  
*ad Mart. c. 16.*

<sup>b</sup> *Auctor ad*  
*Her. m.*

<sup>c</sup> *Cic. de Leg.*  
*l. II.*

<sup>d</sup> *Cic. pr. Cornel. & Asc. Péd.*  
*ibid.*

<sup>e</sup> *Cic. pr. domo.*  
*l. 6.*

<sup>f</sup> *Cic. de Leg.*  
*ibid.*

*Cic. de provin.*  
*Consular.*

*Eutrop.*

*Pigh. Annal.*  
*ad an. 662.*

Cette grande affaire occupa tout le consulat de Philippe, & lui fit, ainsi qu'il est facile d'en juger, grand nombre d'ennemis. Cependant Cicéron lui rend la justice de dire qu'il se reconcilia bien-tôt avec tous, sans autre vûe que son amour pour le bien de l'État, à qui ces querelles personnelles étoient si nuisibles. Il ne paroît pas qu'il y ait eu de gouvernemens de province ni de commandemens d'armée donnés aux Consuls cette année-ci: les grands mouvemens qui se faisoient à Rome les y retinrent tous deux. D'ailleurs il n'y avoit alors aucune guerre étrangère de quelque importance. Pighi conjecture néanmoins que les gouvernemens Consulaires qu'on tira au sort, furent l'Italie & la Gaule Cisalpine. Nous savons que cette même année Philippe fit accorder un droit de franchise considérable aux habitans de Termesse-la-grande en Pisidie, dont on dressa pour lors un rôle. La teneur de ce Traité est rapportée dans un autre postérieur & relatif au même objet, qui subsiste en original gravé sur une lame de bronze trouvée à Rome dans le quartier de

Capranica. C'est une des plus longues & des plus considérables inscriptions qui nous restent. On en trouve une autre datée du même Consulat, contenant la dédicace d'un portique orné de statues, faite en l'honneur du Dieu Silvain.

*Græv. t. II, p. 500.*

*Id. t. I, p. 75.*

Cette année du consulat de Philippe fut remarquable par la quantité de météores & de phénomènes qui parurent. Il y eut une aurore boréale fort considérable: on la décrit telle à peu près que nous la connoissons, comme un globe obscur du côté du nord, dont il sort des jets de flammes. On la vit en particulier dans le pays des Brutiens & dans l'isle d'Ischia, voisine de Naples, comme une grande flamme qui sortoit de terre, & s'élevoit jusqu'au ciel. Un météore d'une autre espèce fut aperçu vers Spolette: un globe de couleur d'or, probablement formé de matières grasses qui avoient pris feu, tomba du ciel jusque près de terre, où s'étant élargi, il fut porté vers l'Orient, & couvrit aux yeux des spectateurs tout le disque du Soleil. Dans la campagne & dans les étâbles, les troupeaux prirent tout à coup l'épouvante avec d'horribles mugissemens, & s'effarouchèrent au point d'attaquer leurs propres gardiens. Les chiens même quittèrent la société des hommes, & se mirent à courir les bois hurlant comme des loups. Cette alarme fut suivie de plusieurs tremblemens de terre; une partie de la ville de Reggio en fut renversée. Près de Tâte & des rives du Pescara, on vit, pendant sept jours de suite, tomber des pierres & des morceaux de rocaille calcinés, lancés sans doute par l'éruption subite de quelque volcan voisin, mais inconnu. Dans le Modénois, deux collines voisines s'entre-choquèrent avec un bruit affreux, écrasant tout ce qui se trouvoit entre deux, hommes, bestiaux & maisons; puis se séparèrent, laissant l'intervalle rempli de feux & de fumée. Cet événement terrible eut pour témoins une quantité de gens de toute espèce, qui passôient alors sur la voie Emilia<sup>a</sup>. On débita aussi qu'une femme du peuple étoit accouchée d'un serpent<sup>b</sup>. Les historiens rapportent encore beaucoup d'autres prodiges, dont on tenoit alors tous les ans un registre exact, beaucoup plus par superstition que

*Jul. Obseq. de Prodig.*

*Cresc. v. 17.*

<sup>a</sup> *Flin. II, cap. 83.*

<sup>b</sup> *Id. I III.*

*Etrusc. Volant. ap. Pan.*



par curiosité pour les causes physiques. Tous ces phénomènes furent ensuite regardés comme autant de pronostics de la guerre Sociale des villes d'Italie.

En 666, Philippe fut élevé à la dignité de Censeur avec M. Perperna. C'étoit le dernier terme des honneurs pour un citoyen Romain. Il se piqua dans cette charge d'une sévère intégrité, n'ayant pas fait grace à la mauvaise conduite de son propre oncle Appius Pulcher, frère de sa mère, qu'il ne nomma point quand il fit l'appel du Sénat. C'est ainsi qu'en usoient les Censeurs, lorsque jugeant qu'un Sénateur s'étoit rendu indigne de son rang, ils croyoient devoir l'exclure de ce Corps auguste. Il nomma Valerius Flaccus à la place de Prince du Sénat, vacante par la mort de Scaurus. Il fit le soixante-septième dénombrement des Citoyens Romains <sup>a</sup>, dont le nombre se trouva monter à quatre cens soixante-trois mille <sup>b</sup>. Les affranchis qui avoient acquis le titre de Citoyens, furent distribués dans les trente-cinq Tribus. On forma huit autres Tribus nouvelles des nouveaux citoyens tirés des villes alliées : car Rome venoit enfin d'accorder ce droit à quelques-unes des villes d'Italie qui n'avoient pas pris parti contre elle dans la guerre Sociale, & l'accorda peu à peu à celles qui se retirèrent de la ligue. Il fit faire la délivrance des ouvrages publics aux Fermiers des revenus de l'État ; & il en avoit tiré sans doute un bon parti, puisqu'on se plaignit beaucoup ensuite d'une ordonnance du Préteur Verrès, qui cassoit ce traité, & faisoit défenses aux Fermiers d'entrer dans ces sortes de marchés. Les médailles représentant l'aqueduc de l'eau *Marcia*, ont fait juger à Pighi, que Philippe, durant sa Censure, fit aussi réparer cet aqueduc endommagé dans le temps de la guerre Sociale. Il seroit naturel en effet que Philippe se fût sur-tout intéressé à l'entretien d'un ouvrage public qui portoit le nom de sa maison : mais s'il a fait ces réparations, c'est plutôt dans le temps de son Édilité, qui lui donnoit l'intendance des bâtimens publics. D'ailleurs n'est-il pas plus probable de rapporter ces médailles à l'année de sa Questure, où il étoit chargé de faire frapper

*Cic. pr. dom.*  
32.

*Tit. Liv. Epi-*  
*tom. 84.*

<sup>a</sup> *Euseb. Capitol.*

<sup>b</sup> *Euseb. Chron.*  
*nic. ap. Pighi.*

*Tit. Liv. Epi-*  
*tom. 84.*

*Appian.*

*Cic. Verrin. III.*

*Annal. 667.*



la monnoie : & je crois le motif du type qu'elles portent, suffisamment indiqué par ce que j'en ai dit ci-dessus, sans qu'il soit besoin de recourir à la supposition que fait Pighi. Les Questeurs ne manquoient jamais de choisir pour types des monnoies, quelque sujet honorable, soit à leur propre famille, soit aux personnes à qui ils étoient attachés.

Philippe, après avoir passé par tous les degrés des honneurs & des magistratures annuelles, parvint, à ce qu'il semble, à la place fixée de Prince du Sénat, en laquelle il eut Valerius Flaccus pour prédécesseur, & Lutatius Catulus pour successeur. Quoique le fait ne soit pas absolument certain, il n'y a guère lieu d'en douter, en le voyant tout le reste de sa vie considéré comme étant à la tête du Corps, où son crédit & son éloquence lui donnoient le plus grand pouvoir. Pompée commençoit dès-lors à pousser sa fortune avec rapidité par la faveur du peuple & l'appui de Philippe, qui s'étoit pris d'une inclination toute particulière pour ce jeune homme. Il se chargea de plaider pour sa défense au tribunal du Préteur Labéon, où Pompée étoit accusé de péculat. Il prouva que Pompée, loin d'avoir eu part au pillage que Strabon son père étoit accusé d'avoir fait à la prise de la ville d'*Asculum*, n'avoit rien voulu prendre pour lui que des livres & un équipage de chasse: enfin il prévint si bien en sa faveur l'esprit de son Juge, qu'après l'affaire décidée, le Préteur lui donna en mariage sa fille Antistie. Mais comme, pendant le cours de l'affaire, il s'étoit répandu quelque bruit de ce mariage, le peuple, lorsqu'il entendit prononcer le jugement favorable à Pompée, se mit à rire en criant, *à la nôce, à la nôce*. Dans le temps de la guerre de Sertorius en Espagne, lorsqu'il fallut envoyer une seconde armée au secours de Metellus, Philippe en fit donner le commandement à Pompée, quoiqu'il parût peu naturel de confier à un homme de vingt-trois ans une commission de cette importance, où il s'agissoit du salut de l'État, & qu'il ne fût pas moins hors d'usage de mettre à la tête des armées un simple Chevalier Romain, tandis que les Consuls en place, Brutus & Mamercus, gens

*Sallust. Fragm.*

*Cic. in Brut.*

*Plut. in Pomp.*

*Tit. Liv. Epi.  
tom. 101.*

à la vérité peu capables, n'avoient point encore de commandement. A cette occasion, quelques-uns des Sénateurs ayant demandé, s'il seroit convenable d'envoyer un particulier au lieu d'un Consul? *Non pas*, répondit Philippe, *au lieu d'un Consul, mais au lieu de deux*. Ainsi Pompée, même de l'avis de Catulus, qui s'opposa d'abord à cette innovation, & dont Philippe obtint enfin le consentement, partit pour l'Espagne avec le titre de Proconsul, quoiqu'il n'eût encore exercé aucune magistrature. On railloit quelquefois Philippe sur ce grand attachement; à quoi il répondoit qu'il n'étoit pas surprenant que Philippe eût de l'amitié pour Alexandre; car Pompée, outre le surnom de *Grand* qu'il portoit déjà comme ce conquérant fameux, lui ressembloit d'ailleurs de visage, à ce qu'on prétend; & ses amis avoient l'habitude de l'appeler entre eux *Alexandre*, ce qui le flattoit extrêmement.

*Cic. pr. Leg. Manil. 21 & pr. Cluent.*

*Val. Max. VIII. 15, 8.*

*Plut. ibid.*

*Cic. ad Att. VIII. 3.*

*\* Serv. ad Æneid. IX, 246.*

*† Fragm. Sall.*

*Freinshem. Suppl. Liv.*

*Cic. Offic. l. III.*

Dans les temps affreux des troubles de Cinna, Philippe alors Consulaire depuis quelques années, lui avoit courageusement résisté, sans s'effrayer des cruautés de ce tyran, qui remplit Rome du plus horrible massacre qu'on y eut jamais vu. Il se tint toujours étroitement lié au parti du Sénat & à Sylla qui en devint le chef à son retour en Italie. Après la mort du Dictateur, lors des magnifiques obsèques qu'on lui fit dans la place publique, Philippe fut choisi <sup>a</sup> comme le plus ancien & le plus éloquent des Consulaires <sup>b</sup> pour prononcer l'éloge funèbre sur la tribune aux harangues, & remplacer dans cette fonction Faustus, fils de Sylla, trop jeune encore pour s'acquitter de ce pieux devoir. Cependant Philippe, quoiqu'attaché au Dictateur, n'approuvoit pas toutes les loix qu'il avoit faites, & celle entre autres, par laquelle certaines villes avoient été affranchies de tout tribut à l'avenir, au moyen d'une somme d'argent une fois payée. Quoique Sylla eût fait rendre au Sénat sur cette loi un decret confirmatif, Philippe la fit révoquer par un autre, où l'on décida même, à la pluralité des voix, que l'argent donné par ces villes pour l'affranchissement, ne leur seroit pas rendu; injustice marquée, mais qui ne surprendra pas beaucoup ceux qui sont au fait

de la manière dont le gouvernement Romain en uſoit envers les nations ſoumifes. En général, Philippe ne paroît pas avoir été fort délicat, lorsqu'il ſ'agiſſoit de l'extenſion du pouvoir & de la domination Romaine : il fut un de ceux qui crièrent le plus haut & le plus ſouvent au ſujet de ce prétendu teſtament que le roi Alexandre II, de la race des Ptolémées, avoit, diſoit-on, fait à Tyr, où il mourut dépouillé de ſes États par ſes propres ſujets. Ce teſtament inſtituoit le peuple Romain héritier des royaumes d'Égypte & de Chypre. Philippe engagea même le Sénat à faire un arrêté, par lequel il étoit dit que le peuple Romain ſe porteroit pour héritier, ſoutenant que le teſtament étoit bon, & que Ptolémée Aulèteſ, fils naturel de Lathyre, qu'on avoit donné pour ſucceſſeur au feu Roi, n'étoit qu'un bâtard imbécille, tout-à-fait indigne de poſſéder de ſi beaux États. On lui objeétoit que l'acte étoit viſiblement nul ; qu'il ne falloit pas que Rome eût l'air de vouloir ſ'emparer ainſi de tous les royaumes ; qu'il étoit d'ailleurs à craindre qu'une partie des citoyens, ſ'ils voyoient Rome en poſſeſſion d'un ſi bel héritage, ne fuſſent tentés d'abandonner leur patrie pour aller habiter ces riches & fertiles climats. Le réſultat de ceci fut qu'on laiſſa l'Égypte aux Ptolémées, & qu'on envoya Caton ſ'emparer de l'ifle de Chypre, & des tréſors immenſes du feu Roi.

*Cic. de Leg.  
Agrar. II, 16.*

*Plutarch. in  
Caton.*

Ce fut immédiatement après la mort de Sylla (en 675) que ſe paſſa une autre affaire, l'une des plus conſidérables dont Philippe ſe ſoit mêlé. Le Conſul Lépide fit éclore alors le projet qu'il avoit formé dès le vivant du Dictateur, de ſe rendre après lui maître de la République. En tout autre temps l'entreprife auroit été fort au deſſus des forces & des talens d'un tel homme qui, ſans mérite & ſans capacité, n'avoit pour lui que ſon nom, & la prodigalité avec laquelle il uſoit d'un bien acquis par ſes rapines, & par l'aſſiduité qu'il avoit toujours eue à faire ſa cour au parti du plus fort. Mais alors les guerres civiles continuelles avoient tellement affoibli le dedans de l'État, & fait à tel point contracter aux citoyens la malheureuſe habitude de ſe partager en factions,

*Plut. in Syll.  
866.*

*Aſc. Ped. in  
Divinat. & de  
Jurispr. & Præ.  
Siciliânâ.*



que les moindres mouvemens devenoient dangereux pour un corps déjà si fort ébranlé. La terreur de la puissance de Sylla avoit étouffé pour un moment le germe des discordes : dès qu'il fut mort, les esprits libres de contrainte tendoient à reprendre leur ancien pli ; & les espérances de Lépidé n'étoient pas mal fondées sur le grand nombre d'esprits turbulens & de personnes mécontentes. Il proposa donc de casser les loix Cornéliennes, de rappeler les pros crits, de les remettre en possession de leur bien, de rétablir le tribunat du peuple dans ses anciens droits, & plusieurs autres choses, parmi lesquelles quelques-unes pouvoient être justes, mais toutes tendoient également à renverser la forme actuelle du gouvernement, & à le replonger dans de nouveaux desordres. Philippe s'éleva contre ces propositions avec sa chaleur ordinaire, & fut d'avis qu'il falloit sévèrement punir l'auteur de cette fermentation renaissante, si l'on ne vouloit donner au mal le temps de s'accroître. Le Sénat crut parer le coup en éloignant Lépidé du centre des mouvemens populaires, & l'obligeant à partir pour son gouvernement de la Gaule Transpadane. Mais avant son départ il forma une cabale avec les restes du parti de Marius, dans laquelle il fit entrer quantité de jeunes Nobles noyés de dettes & perdus de débauches. De ce nombre étoient le jeune Cinna fils du tyran, & Cethegus, homme déjà connu par ses violences, toujours prêt à s'offrir au premier factieux qui voudroit troubler la tranquillité publique, & qui finit enfin sa vie par la main d'un bourreau, avec quelques autres des principaux complices de Catilina<sup>a</sup>. Lépidé, au lieu de se rendre dans sa province, s'arrêta dans les villes d'Etrurie<sup>b</sup>, qu'il fit déclarer en sa faveur, en les flattant de leur rendre le droit de bourgeoisie Romaine, dont Sylla les avoit privées. Il leva un gros corps de troupes<sup>c</sup>, au mépris du serment solennel qu'il avoit publiquement fait avant son départ de ne point armer durant son Consulat<sup>d</sup> ; & sans égard à la députation que le Sénat lui envoyoit dans le dessein de tourner l'affaire en négociation & de retarder sa marche, il s'avança droit à Rome pour y entrer, ainsi qu'avoient

*App. Bell. cir.*  
*p. 419.*

*Plut. in Pomp.*  
*1045.*

*Sallust. Fragm.*

<sup>a</sup> *App. Bell.*  
*l. 1 ; & Sallust.*  
*Catilin. Cic. pr.*  
*Syll. 25.*

<sup>b</sup> *Flor. 111, 21.*

<sup>c</sup> *Jul. Exsuper.*  
*bell. cir. c. VI.*

<sup>d</sup> *Appian. ibid.*  
*p. 418.*



fait Marius & Cinna, demandant, à l'exemple du premier, que la dignité de Consul lui fût continuée l'année suivante. *Plut. in Pomp. 1045.* Catulus, son collègue, se hâta de rassembler quelques forces, le mit en déroute aux portes de la ville, près de *Ponte-mole*, & le contraignit de rebrousser chemin vers l'Étrurie, où il suivit ses traces. Tel étoit l'état des choses, lorsque le Sénat fut convoqué par Appius pour prendre là-dessus une résolution décisive. Appius venoit d'être mis à la tête de l'État durant l'interrègne; car l'année du Consulat étoit expirée; c'étoit au commencement de février 676 (d); & l'absence des deux Consuls, qui devoient présider aux Comices, étoit causée qu'on ne leur avoit point encore donné de successeurs.

Dans l'assemblée du Sénat, les premiers avis ne furent pas tels qu'on pouvoit s'y attendre, après l'avantage qu'on venoit d'obtenir. On y parla d'abord de tourner de nouveau l'affaire en négociations; de proposer qu'on désarmeroit de part & d'autre; de donner une amnistie, & même d'accorder plutôt, s'il le falloit, quelque chose à Lépide, que de courir plus long-temps le risque d'une guerre civile. Entre tant de Sénateurs, les uns tenoient au parti contraire par des intérêts particuliers; d'autres étoient bien aises, à tout événement, de se ménager entre les deux factions: le grand nombre étoit à peine remis de sa terreur, & ne songeoit pas sans épouvante qu'on venoit de voir l'armée de Lépide aux pieds des murs de Rome, dont le sort n'avoit dépendu que de l'événement incertain d'une bataille, qui pourroit bien à l'avenir avoir un succès tout différent, si l'occasion venoit à se représenter. En

(d) Je tire cette date de la nomination de l'*Interrex*, qui ne se faisoit en cas de vacance du Consulat, que le 29 janvier, à ce que nous apprenons d'Asconius. Cette place ne se donnoit point par les suffrages du peuple: les seuls Patriciens avoient droit d'y nommer, en Corps, l'un d'entre eux, après avoir consulté les Auspices. C'est la seule dignité où les Plébéiens n'aient jamais eu part.

*Vid. App. Claud. ap. T. Liv.* Les interrègnes étoient fort rares à Rome, & le pouvoir de l'*Interrex* de très-peu de durée: l'exercice n'en duroit que cinq jours, après quoi on en nommoit un autre; & le premier qui étoit nommé, ne pouvoit rien faire, de peur sans doute qu'on ne s'empressât trop pour avoir cette dignité unique, qui tenoit un peu de la Dictature.

*Plut. in Cic.  
Sallust. in Catil.*

un mot, chacun cherchoit à colorer, par de bonnes ou de mauvaises raisons, son sentiment ou sa foiblesse ; jusque-là même qu'un des Consulaires s'avisa, pour appuyer son avis, de citer un oracle des Sibylles, portant que *C. C. C. règneroient dans Rome* ; ce qu'il expliquoit de trois personnes de la maison Cornelia, dont Cinna & Sylla avoient été les deux premiers : d'où il concluoit qu'on n'avoit rien à craindre de la maison Æmilia de Lépidé, à qui les Destinées n'avoient rien promis. Philippe prit un ton bien différent. Le discours qu'il fit à cette occasion, est le seul des siens qui nous soit parvenu. Salluste l'avoit inséré dans son histoire du temps, que nous n'avons plus ; mais ce discours s'est conservé avec quelques autres dans un recueil de diverses harangues directes, tirées des anciens auteurs. Je sais que ces sortes de harangues sont pour l'ordinaire composées à plaisir par les historiens ; mais je pense avoir de bonnes raisons de croire que celles qu'on lit dans Salluste ne sont pas telles, du moins pour la plupart ; & l'on en a des preuves sensibles par rapport aux discours de César & de Caton, qu'il nous a transmis, lesquels sont originaux ; il y en a de même aussi pour une harangue du Tribun Memmius, pour une autre de Licinius Macer, pour deux lettres fort curieuses, l'une de Pompée, l'autre de Mithridate. Ces trois dernières pièces sont jointes au discours de Philippe dans le recueil, & tirées du même ouvrage : ainsi je n'hésite guère à regarder celui-ci du même œil. D'ailleurs les célèbres orateurs de Rome étoient, comme ceux d'aujourd'hui, dans l'usage de publier leurs compositions. Pourquoi donc l'historien auroit-il perdu le temps à fabriquer une pièce fautive, quand il avoit la véritable sous les yeux ? On verra que ce discours ne répond pas mal au jugement que les contemporains de Philippe ont porté de son genre d'éloquence.

« Il seroit à souhaiter pour nous, Messieurs, que si la République n'est tranquille, elle fût du moins secourue avec  
 » assez d'activité dans son pressant danger, pour espérer de voir  
 » les mauvais desseins retomber sur leurs auteurs : mais au contraire tout n'est que trouble ; ceux mêmes qui sont préposés

pour maintenir l'ordre, ne produisent que le désordre : & ce « qui est encore plus déplorable, les honnêtes gens, les gens « sages se voient contraints d'exécuter ce qu'ont imaginé des « méchans ou des insensés. Vous détestez la guerre, cependant « il faut la faire, parce qu'elle plaît à Lépide ; à moins qu'il n'y « ait encore parmi vous quelqu'un qui veuille soutenir que nous « sommes en paix, tandis que nous ressentons tous les maux de « la guerre civile. »

Dieux immortels, qui prenez soin de cette République, « pendant que les hommes l'abandonnent ! Lépide, le plus vil « des mauvais citoyens, de qui l'on ne sauroit dire s'il est plus « lâche ou plus méchant, a une armée pour opprimer notre « liberté ; & à force d'être méprisé, trouve le secret de devenir « redoutable, pendant que vous vous exhalez en murmures « inutiles, ou que vous vous retranchez sur de prétendus oracles. « Cela s'appelle vouloir la paix, sans la maintenir ; & ne pas « comprendre que, par la foiblesse de vos decrets, vous ne « faites que vous avilir & dissiper ses craintes. Lépide a raison : « ses rapines lui ont valu le Consulat, & ses mouvemens « séditieux, le commandement d'une armée avec un gouver- « nement de province. Quelles récompenses lui réservez-vous « donc pour de bonnes actions, puisqu'il reçoit de vous de « tels bienfaits pour des crimes ? Mais dites-moi, je vous prie, « ceux qui jusqu'à présent ont été d'avis de lui envoyer des « Députés, de lui faire des soumissions pour avoir la paix, ou « d'autres démarches pareilles, comment s'en trouvent-ils ? Ne « les a-t-il pas méprisés d'une manière indigne, & traités en « hommes qui vouloient basement recouvrer la paix, après l'avoir « lâchement laissé perdre. Dès que j'ai vû cabaler en Étrurie, « faire revenir les proscrits, épuiser en profusions les trésors de « l'État, j'ai toujours pensé qu'il n'y avoit pas à différer, & j'ai « été du petit nombre de ceux qui ont suivi l'avis de Catulus. « Quant à ceux qui ne cessent de nous rappeler les grands « services de la maison *Æmilia*, & de nous dire que la Ré- « publique devoit sa principale grandeur aux maximes de clé- « mence qu'elle avoit suivies, je veux croire qu'ils n'ont pas «

» prévu jusqu'où Lépide en vouloit venir. On ne peut nier  
» néanmoins que dès le temps où cet homme forma le dessein  
» d'armer pour opprimer la liberté, mille gens à force de vouloir  
» se ménager des ressources ou mandier de la faveur, n'aient  
» porté la corruption dans nos Conseils. Cependant qu'étoit-ce  
» alors que Lépide ? un voleur suivi de quelques bandits, de  
» quelques scélérats toujours prêts à vendre leur sang & leur  
» vie pour avoir du pain. Aujourd'hui c'est un Proconsul revêtu  
» d'un commandement non pas usurpé, mais reçu de vous-  
» mêmes, avec des Lieutenans généraux, dont il est en droit  
» de se faire obéir. Il voit son parti grossi d'une foule étonnante  
» de citoyens de tous états, gens sans principes, perdus de dé-  
» bauches, noyés de dettes, abîmés dans le crime, qui ne  
» trouvent leur paix que dans la révolte, & ne ressentent leur  
» dérangement domestique que pendant la paix publique ; gens  
» qui sèment tumulte sur tumulte & guerre sur guerre ; autrefois  
» satellites de Saturninus, puis de Sulpicius, ensuite de Marius  
» & de Damasippe, aujourd'hui de Lépide. Les restes mal ter-  
» rassés de nos dernières guerres se relèvent ; l'Étrurie reprend  
» feu, l'Espagne est en mouvement. Mithridate, l'épée suspendue  
» sur nos provinces tributaires, desquelles seules nous tirons du  
» secours, épie l'instant où il faudra frapper. En un mot, rien  
» ne manque ici à la ruine de l'État qu'une meilleure tête que  
» celle de Lépide. Ainsi, Messieurs, je vous en supplie, je vous  
» en conjure, faites une sérieuse attention à tout ceci. L'esprit  
» de révolte est une espèce de fureur épidémique, qui à force  
» d'impunité gagne ceux qui n'en sont point atteints. Croyez-  
» moi, quand les récompenses sont pour les méchans, il ne reste  
» guère de gens de bien. Attendez-vous que cet homme, re-  
» venant une seconde fois les armes à la main, porte dans Rome  
» le fer & la flamme ? & il n'y a pas si loin de notre situation  
» présente à un pareil malheur, qu'il y avoit loin de la pleine  
» paix, dont nous jouissions précédemment, à la guerre civile  
» où nous voilà plongés. Lépide est cependant parvenu à la  
» susciter contre tous les droits divins & humains ; non, comme  
» il le prétexte, pour venger ses injures ou celles de ses partisans,  
» mais



mais pour renverser les loix & la liberté. Je le vois dévoré « d'ambition, agité de frayeur, bourrelé de remords, irrésolu, « sans conseil, former un projet, puis un autre; craindre la « guerre, haïr encore plus la paix qui mettroit un terme à la « licence & à son luxe, & cependant profiter toujours de votre « inaction. Pour moi, en vérité, je ne sais si je dois taxer « votre conduite d'épouvante, de lâcheté & d'imbécillité. Vous « voyez la foudre suspendue sur vos têtes: chacun craint d'en « être atteint, & nul ne se détourne pour l'éviter. Mais confi- « dérez, je vous prie, où nous en sommes venus. Autrefois le « mal public se tramoit en secret, & le remède se préparoit « publiquement; aussi les gens de bien trouvoient alors le moyen « de prévenir les méchans. Aujourd'hui la tranquillité de l'Etat « se trouble ouvertement, & l'on se cache pour la défendre. Ce « sont les criminels qui menacent, & leurs Juges qui tremblent. « Encore un coup, Messieurs, quel sujet avez-vous d'hésiter, « à moins qu'il ne vous reste ni cœur ni courage? seriez-vous « touchés des ordonnances de Lépidé? lui qui veut, dit-il, que « chacun recouvre son bien, tandis qu'il persiste à retenir celui « d'autrui; qui veut abroger des loix fondées sur le droit de la « guerre, tandis qu'il prétend nous forcer les armes à la main « à recevoir les fiennes; qui veut rendre aux villes de son parti « le droit de bourgeoisie, sans vouloir convenir qu'il leur ait « jamais été ôté; qui, pour le maintien de la paix, veut rétablir « la puissance du Tribunat, source de toutes les discordes. »

Dis-moi, ô le plus méchant & le plus impudent de tous « les hommes! es-tu si touché de la pauvreté ou de la misère « des citoyens, toi qui, dépourvu de patrimoine, ne possèdes « rien que tu n'aies acquis par l'injustice ou par la violence? Tu « demandes un second Consulat; t'es-tu démis du premier entre « les mains de la République? Tu veux maintenir la tranquillité; « est-ce en prenant les armes lorsque tout est calme? Traître « envers le Senat, ennemi de tous les gens de bien, méprisé « même dans ton parti, dis-nous plutôt, sans détour, que tu « n'as d'égard ni pour les hommes ni pour les Dieux que tu as « également indignés par ta perfidie & par ton parjure. Va, »

» puisque tel est ton caractère, reste avec tes satellites, persiste  
» dans ton projet; hâtes-en l'exécution, je t'y exhorte; un plus  
» long retardement ne feroit bon qu'à prolonger nos inquiétudes,  
» & qu'à porter dans nos cœurs le trouble qui t'agite. Poursuis  
» ta carrière au plus tôt, pour y trouver plus promptement le  
» prix qui t'attend; car ni les loix, ni les Dieux, ni les hommes  
» ne te veulent pour citoyen.

» Pour vous, Messieurs, je le répète, laissez-vous toujours,  
» par vos délais, la République dénuée de secours? ne vous laissez-  
» vous point de n'opposer aux armes que de vaines paroles?  
» On a fait contre vous des levées de Soldats; on a extorqué  
» les deniers du public & des particuliers, ôté & mis des gar-  
» nisons: les loix ne parlent plus que par la voix des passions.  
» Tandis que vous préparez des decrets, Lépide fait exécuter  
» les siens: il agit à sa volonté pendant que vous délibérez de  
» lui envoyer faire des propositions. Eh, ne sentez-vous pas  
» que plus vous témoignerez de desir d'avoir la paix, plus on  
» vous fera vivement la guerre, voyant que c'est moins la clé-  
» mence que la frayeur qui vous fait agir!

» Quant à ceux d'entre nous qui, sous prétexte que le plus  
» grand des inconvéniens est d'exposer les citoyens au tumulte  
» & au massacre, semblent vouloir vous tenir désarmés, quand  
» Lépide est en armes, j'aimerois autant qu'ils disent sans détour  
» qu'il nous faut subir le sort des vaincus, tandis que nous avons  
» la victoire en main. Ce n'est pas là vous conseiller la paix,  
» c'est conseiller la guerre à Lépide. Que si ce sentiment vous  
» plaît, si l'engourdissement vous accable au point de vous faire  
» perdre de vue les forfaits de Cinna, dont le retour dans Rome  
» fut la perte de tous les Ordres & l'opprobre de l'État, livrez  
» donc vos femmes, vos enfans & vos personnes même à Lépide;  
» à quoi bon former des decrets? que vous servoit le secours  
» que vous a donné Catulus? c'est en vain qu'avec les autres  
» gens de cœur il veille aux besoins de l'État. Faites à votre gré:  
» vous pouvez compter sur Cethegus & sur ses compagnons; ils  
» seront toujours prêts à reprendre les armes contre leurs dieux  
» domestiques, à commencer au sein même de leur patrie le

pillage & l'incendie. Mais si la liberté, qui ne peut se recouvrer « que par les armes, vous plaît davantage, soutenez, par une « résolution digne du nom de Rome, le courage que vous « montrent ici les vrais Romains. Vous avez, pour former votre « nouvelle armée, de vieux Soldats des colonies, tout le corps « de la Noblesse, des Capitaines expérimentés; les secours sont « tout prêts: gardons-nous de les laisser dissiper par nonchalance; « la fortune se déclare pour ceux qui savent se conduire. »

Ainsi mon avis est que, puisque Lépide à la tête d'une « armée ramassée sans ordre, & composée de gens mal inten- « tionnés, ose s'avancer vers Rome pour y attaquer les droits du « Sénat, vous devez confier votre autorité à l'Entre-roi Appius, « au Proconsul Catulus, & aux Commandans de l'armée, les « charger de la défense de la ville, & leur donner ordre *de « veiller à ce que la chose publique ne souffre aucun dommage.* »

Une opinion si vigoureuse ranima tous les esprits, & fut accueillie d'un applaudissement général. On convint que Philippe savoit parler en vrai Romain. Chacun se reprochant ses incertitudes & sa foiblesse, les Sénateurs se levèrent en foule, & vinrent se ranger de son côté. On dressa le decret conformément à son avis, & dans les mêmes termes de la formule solennelle où il l'avoit conçu, qui ne s'employoit que dans les occasions fort pressantes. Catulus, revêtu par-là d'un pouvoir absolu, chassa bien-tôt après Lépide de l'Italie. Celui-ci s'enfuit en Sardaigne, où il mourut de chagrin de la déroute de sa fortune; & l'État dut à la fermeté de Philippe le prompt retour de la tranquillité publique.

*Plut. in Pomp.  
& Afr. Ped. in  
Scurian.*

Quoique ce soit ici le dernier des évènements de grande importance où l'histoire fasse mention de Philippe, il vécut encore plusieurs années. Nous en avons la preuve dans l'appui qu'il donnoit à Pompée au sujet du commandement de l'armée d'Espagne dont j'ai déjà parlé. Il est certain qu'il ne vivoit plus au temps où, dans la vie de Catulus, nous verrons celui-ci agir à la tête du premier ordre de la République en qualité de Prince du Sénat, titre qui, après la mort de Philippe, lui fut déferé par les Censeurs.

Philippe, à moins qu'il ne fût question d'affaires fort sérieuses, avoit l'esprit tout-à-fait tourné à la plaisanterie. On a déjà vû quelques-uns de ses bons mots; ses contemporains nous en ont transmis quelques autres, qui peut-être ne nous paroîtroient pas tels aujourd'hui, qu'on a le goût plus délicat là-dessus que ne l'avoient les Romains. Il plaidoit un jour au tribunal d'Aurifex: il demanda la permission de produire un témoin & de le faire parler. *On vous le permet*, lui dit le Juge, *pourvu que ce soit en bref. Vous allez voir*, repliqua Philippe, *qu'il n'y aura rien ici que de très-bref*. En même temps il fit entrer son témoin qui étoit de très-petite taille; mais toute l'assemblée se mit à rire en regardant le Juge qui étoit encore plus petit. Un homme, dont l'haleine étoit mauvaise, le sollicitant sur une affaire, s'avançoit pour lui parler de fort près:

*Cic. de Orator.*  
11.

*Non, non*, lui dit Philippe en détournant la tête, *c'est assez, je sens où vous en voulez venir*. Une autre fois étant à souper chez un homme de sa connoissance, il demanda d'un *lupus* qui étoit sur la table; c'est un poisson que nous nommons en notre langue *bar* ou *lubin*: il croyoit que c'étoit un *lupus* de mer; mais ayant trouvé, quand il y goûta, que ce n'étoit qu'un *lupus* de rivière, mets assez commun: *Que je meure*, dit-il en le rejetant, *si je n'ai cru que c'étoit du poisson*. Il se piquoit d'être fort recherché sur la bonne chère en marée, goût extrêmement à la mode de son temps; & il faisoit grande dépense en réservoirs propres à conserver du poisson de mer, ainsi qu'Hortensius, Murena, Sergius & plusieurs autres riches citoyens de Rome<sup>a</sup>, qu'on appeloit, en plaisantant, *Messieurs*

*Colonell. R.*  
*Regl. VIII, 16.*

<sup>a</sup> *Plin. IX, 50.*

<sup>b</sup> *Alaric. Sa-*  
*muel.*

*les Viviers*<sup>b</sup>.

Il laissa deux enfans de sa femme Gellie, sœur du Consul Gellius; Philippe & Marcia. Marcia fut mariée à Caton d'Utique, & tellement estimée des amis de son mari pour sa bonne conduite, qu'Hortensius le pria instamment de la lui céder, & de permettre qu'il put avoir quelques enfans d'une femme si sage & si honnête. Le traité de divorce & le second mariage furent faits du consentement de Philippe, père de Marcia. Mais je supprime ici ce trait de sa vie, raconté par



Plutarque dans celle de Caton, pour ne pas choquer la bienfaisance par un récit contraire à l'exactitude de nos mœurs, où le lien du mariage est indissoluble.

Philippe, frère de Marcia, eut pour femme Accia, fille d'Accius Balbus & de Julie, sœur de Jules César, veuve en premières nœces d'Octave, dont elle avoit un jeune enfant qui fut depuis l'empereur Auguste. Ce Prince, dans le temps de sa puissance, conserva toujours de grands égards pour son beau-père, par qui il avoit été élevé avec beaucoup d'amitié. Nous n'apprenons pas que ce Philippe ait laissé d'autres enfans qu'une fille, dont Ovide dit que la beauté, l'esprit & la sagesse égaloit la naissance. Elle fut mariée à Fabius Maximus, & vécut dans une étroite intimité avec l'impératrice Livie. *Ovid. Fest. l. VI.*



## D I S S E R T A T I O N

S U R

*L'EMPEREUR ROMAIN DANS LE SÉNAT.*

Par M. l'Abbé DE LA BLÉTERIE.

16 Mai  
1755.

**A**PRÈS avoir examiné les titres de l'autorité que l'Empereur exerçoit dans Rome, je veux dire la puissance Tribunitienne étendue & rehaussée par de nouvelles concessions, & les pouvoirs ordinaires & extraordinaires du Consulat attachés à la personne de l'Empereur, lors même qu'il n'étoit point Consul annuel, j'ai dessein de le suivre pas à pas dans l'exercice de ces deux puissances combinées. Aujourd'hui je me borne à le considérer siégeant au Sénat. En même temps je fixerai les droits & prérogatives dont le prince Romain jouissoit relativement à ce Corps, qui depuis Auguste, & sur-tout depuis Tibère, étoit devenu représentatif de la Nation. Je me flatte que ce Mémoire & les suivans acheveront de détromper ceux qui croiroient encore que le gouvernement impérial étoit une monarchie. On y verra de plus en plus que c'étoit une aristocratie, dont le chef revêtu des Magistratures de l'ancienne République & du Généralat des armées, n'étoit après tout que le premier des Magistrats, assez puissant par la réunion de ses emplois pour opprimer & les particuliers & la nation elle-même, lorsqu'il osoit courir les risques d'être tyran ; mais alors justiciable de la nation, quand elle pouvoit faire valoir ses droits. Cette définition répand une vive lumière sur l'histoire des Empereurs. Si on les regarde comme de véritables Monarques, on n'y trouve qu'un amas de contradictions grossières, qu'un chaos de faits & d'événemens inexplicables, propres à rebuter tout Lecteur qui pense, qui veut approfondir, & n'est pas d'humeur à voyager stupidement dans l'Histoire, comme font les voituriers dans les grands chemins. Supposé que toute la puissance publique résidât dans

la personne des Empereurs, il faudra les regarder tous comme des imbécilles, qui ne connoissoient pas l'étendue légitime de leurs pouvoirs, qui prostituoient sans cesse leur dignité, qui dégradoient leur prérogative en prenant toujours devant le Sénat le ton d'inférieur & même de suppliant, & qui confessoient de la manière la plus formelle qu'ils étoient seulement les premiers citoyens, soumis à toutes les loix dont la Nation représentée par le Sénat ne les avoit pas expressement dispensés : & dans le nombre de ces imbécilles, il faudra compter les Trajans, les Hadriens, les Tite-Antonins, les Marc-Aurèles, les Probus. Ce n'est pas tout. Comme les Romains les plus vertueux & les plus estimés, qui vivoient sous les Empereurs, étoient tous républicains, on ne peut se dispenser de prendre les Thraséas, les Helvidius & leurs panégyristes, pour des factieux & des brouillons ; & même quelques-uns de leurs pareils, pour des rebelles & des scélérats : ou bien, par une méprise infiniment plus dangereuse, on se persuadera follement que, sous une monarchie, il seroit permis de les imiter ; & l'histoire Romaine sera une école de fanatisme. Au contraire l'obscurité se dissipe, les faits s'arrangent d'eux-mêmes, tout danger s'évanouit ; on marche, pour ainsi dire, de plein pied dans cette partie de l'Histoire, si l'on ne perd jamais de vue ce principe, que les Empereurs n'étoient que les chefs d'une République, mais chefs trop puissans & toujours assez forts pour s'élever au dessus des loix. Alors on n'est plus étonné de voir la République si souvent opprimée, & la nation ou même les simples particuliers faire tant d'efforts pour briser un joug également injuste & odieux. Alors le Sénat est en règle, quand il fait le procès à Néron & à d'autres monstres semblables, soit de leur vivant, soit après leur mort. Lorsque les bons & même les mauvais Princes parlent respectueusement au Sénat, & reconnoissent la supériorité de la nation, c'est un hommage qu'ils rendent tous à la vérité, avec cette différence que l'hommage des Trajans & des Antonins est sincère & part de la plénitude du cœur, au lieu que celui des Tibères & des Domitiens est politique & forcé. Les

Helvidius avoient droit d'être Républicains, puisqu'ils vivoient dans une République. Ils méritent leur réputation, & ne peuvent être accusés que d'avoir eu l'imprudence de ne pas distinguer assez la nouvelle République de l'ancienne. Leur exemple ne tire plus à conséquence, & ne sauroit être contagieux, parce que les principes républicains ne sont point applicables aux monarchies. Le devoir du citoyen varie, selon la nature du gouvernement. Telle action qui pouvoit être à Rome digne de louange ou d'excuse, seroit sous un gouvernement monarchique un attentat très-criminel. C'est ainsi que l'hypothèse de l'aristocratie impériale fait face à tout, explique les phénomènes, lève les contradictions, applanit les difficultés, pare aux inconvénients. Quand une hypothèse réunit ces avantages, le nom d'hypothèse est trop modeste, elle mérite un autre nom. Celle que je soutiens a d'ailleurs pour base les titres constitutifs du gouvernement impérial & l'histoire de son établissement. Si tous ces caractères ensemble ne sont pas une preuve de vérité, j'avoue que, dans les études historiques, on n'a point de pierre de touche pour discerner le vrai de l'arbitraire & du faux. Mais il est temps d'entrer en matière, & de voir le prince Romain dans le Conseil de la nation.

L'Empereur étoit assis au Sénat entre les deux Consuls, suivant la teneur de l'acte national, par lequel Auguste avoit  
*Dion, l. III, ad annum 73 s, edit. Hanov. p. 527.* reçu la puissance Consulaire pour toute sa vie. On ne voit point que la chaire curule du Prince fût différente de celle des deux autres Magistrats. A la vérité le Sénat, pour flatter & rassurer en même temps l'orgueilleux & timide Caius, ordonna qu'il siégeroit sur un tribunal si élevé que personne  
*Idem, LIX, p. 660.* n'y pût atteindre. Mais les privilèges accordés à Caius ne passèrent point à ses successeurs, comme l'on peut s'en convaincre en lisant le decret où le Sénat donne à Vespasien l'investiture de l'empire. Le throne disparut avec Caius, & je ne trouve point qu'il ait été rétabli même pour les autres tyrans (a).

(a) Il ne faut point être la dupe de quelques Grecs qui nomment le siège de l'Empereur *βασιλεὺς θρόνος*. Les Grecs, autant qu'il a dépendu d'eux, ont toujours voulu faire passer les Empereurs pour des Rois.



Il résulte de deux passages combinés de Suétone (b) & de Dion (c), que Claude, lorsqu'il vouloit rapporter quelque affaire considérable, commençoit par s'asseoir en bas au milieu des deux Consuls, tantôt sur le banc des Tribuns, tantôt dans sa chaire curule. Après quoi, sans doute pour prononcer avec plus de solennité, il montoit à sa place accoutumée, & les deux Consuls avec lui. Les chaires curules des Consuls n'étoient pas, ce semble, assez voisines de celle de l'Empereur, pour qu'ils pussent lui parler sans être entendus d'une partie de l'assemblée. On peut le conclure de ce texte de Dion: *Claude, lorsqu'il voyoit les Consuls descendre de leur siège pour lui parler, se levoit & alloit au devant d'eux*. Si l'Empereur étoit Consul annuel, son siège étoit à la place qu'occupoit ordinairement celui du premier Consul. *Voulez-vous (d), dit Pline le jeune, exhortant Trajan à recevoir le Consulat, voulez-vous rendre à ce Tribunal son ancienne majesté? daignez y monter enfin*. Dans le Sénat, Auguste & Tibère n'eurent jamais de Gardes. Tacite dit du second qu'il se faisoit accompagner de Soldats, soit qu'il parût dans la place, soit qu'il allât au Sénat (e); mais ces paroles doivent s'entendre exclusivement. Suétone dit (f) qu'il alloit toujours seul au Sénat; & nous apprenons de Tacite que ce Prince, dans la vingtième année de son règne, ayant ou plutôt feignant d'avoir dessein de venir à Rome, d'où il s'étoit banni depuis environ huit ans, demanda par lettres au Sénat la permission de faire entrer avec lui dans l'assemblée Macron, Préfet du Prétoire, avec un petit nombre d'Officiers pour le défendre des ennemis qu'il s'étoit faits, disoit-il, en servant la République. Le Sénat accorda plus que

Mem. hist.  
p. 668.

(b) *De majore negotio acturus, in curiâ mediis inter Consulum sedibus tribunitio subsellio sedebat.* Sueton. Claud. c. 23.

(c) *Τὴν μὲν γὰρ ἐξήγησιν ἐν μέσῳ τῶν ὑπάτων ὅτι διδοὺς ἀρχὴς ἢ καὶ ὅτι βασιλεὺς καθήμενος ἐποιεῖτο, μετὰ δὲ τῶν αὐτῶν περὶ πᾶσι συνήθη ἔδραν μετήρχετο ὁ ἐκείνους οἱ δὲ πολλοὶ ἐπίδυντο.* Dio. LX, p. 675.

Tome XXVII.

(d) *Vis illud augustissimum Consul aliquando Tribunal majestati suæ reddere? ascende.* Plin. Paneg.

(e) *Miles in forum, miles in curiam comitabatur.* Tacit. Annal. 1, 7.

(f) *Nunquam curiam nisi solus intravit.* Sueton. Tib. c. 30.

. K k k

Tibère ne demandoit, & lui permit indéfiniment d'amener  
*Annal. VI, 15.* autant de militaires qu'il jugeroit à propos. Comme Tibère,  
 qui ne rentra jamais dans Rome, n'usa point de cette con-  
 cession, elle devint caduque; & le Sénat, de son propre  
 mouvement, la renouvela pour Caius, la troisième ou la  
*Dion, LIX, p. 660.* quatrième année de son règne. Mais parce que les préroga-  
 tives de Caius s'éteignirent avec lui, Claude demanda le droit  
 de se faire garder dans le Sénat par le Préfet du Prétoire, &  
 par quelques Tribuns des troupes Prétoiriennes (g). Claude  
 fut un des Empereurs dont le Sénat conféroit les préroga-  
 tives à chaque nouveau Prince qu'il élevoit ou qu'il confir-  
 moit. Aussi voyons-nous, depuis Claude, les Empereurs  
 paroître au Sénat avec un ou deux Préfets du Prétoire. Au  
 reste, si je parle ici de ce privilège, ce n'est pas que je le  
 croie relatif à la puissance Consulaire des Empereurs, non  
 plus qu'à leur pouvoir Tribunitien. C'étoit une extension de  
 la prérogative qu'Auguste avoit reçue, de conserver, lors  
 même qu'il résideroit dans Rome, le pouvoir de Général,  
 & conséquemment une garde Prétoirienne, telle que l'avoient  
 toujours eu hors de Rome les anciens Généraux. Mais j'ai  
 cru qu'il valoit mieux réunir sous un seul point de vue tous  
 les droits dont jouissoit l'Empereur dans le Sénat, sauf à dis-  
 tinguer auquel de ses emplois chacun doit être rapporté.

Les assemblées du Sénat étoient ordinaires ou extraordi-  
 naires. Auguste, en qualité de Préfet des mœurs, & spéciale-  
 ment autorisé pour cinq ans à réformer toutes les parties de  
 l'État, avoit fixé le nombre des séances ordinaires (h) à deux  
 par mois; & ce nombre fut toujours à peu près le même,  
 comme on peut le voir dans ce qui nous reste d'un calendrier  
 Romain (i), publié, dit-on, sous l'empereur Constance, vers

(g) *Ut sibi in curiam Præfectum  
 Prætorii tribunosque Militum se-  
 cum inducere liceret, precario exegit.*  
 Sueton. Claud. c. 12.

Suet. Aug. c. 35. On appelloit *Se-  
 natus legitimus* les assemblées ordi-  
 naires, & *Senatus indiclus* les assem-  
 blées extraordinaires.

(h) *Dion, LV, p. 549. Sanxit....  
 ne plussquam bis in mense legitimus  
 Senatus ageretur; kalendis & idibus.*

(i) Voy. la Note de Boxhornius  
 sur cet endroit de Suetone. *Edit.*  
*Græv. 1691, p. 175.*

l'an de J. C. 340. Les assemblées extraordinaires étoient celles qu'indiquoit au besoin tantôt le Consul qui avoit les faisceaux, tantôt un Préteur en l'absence des Consuls, quelquefois un Tribun. Il faut nécessairement supposer qu'à cet égard le droit du Tribun étoit restreint, & que le Tribun ne pouvoit convoquer le Sénat qu'en certains cas, puisqu'Auguste ayant reçu, l'an de Rome 731, la puissance Tribunitienne pour toujours, & même le privilège de proposer une affaire dans chaque assemblée du Sénat, reçut l'année suivante, & par une concession spéciale, le privilège d'assembler cette Compagnie aussi souvent qu'il jugeroit convenable. C'étoit une portion de l'autorité Consulaire, dont il n'eut la plénitude qu'en 735. Ainsi les Empereurs, sans être Consuls annuels, avoient droit d'assembler extraordinairement le Sénat; 1.<sup>o</sup> comme revêtus de la puissance Tribunitienne; 2.<sup>o</sup> en vertu de la concession faite à Auguste en 732; 3.<sup>o</sup> comme jouissant du Consulat perpétuel.

*Dion, LIII,  
p. 518.*

*Idem, LIV,  
p. 522.*

*Idem, ibid.  
p. 527.*

La plupart des Princes, quand ils se trouvoient à Rome, assistoient régulièrement au Sénat. Les bons Empereurs, tous Républicains sans en excepter un seul, ne se crurent jamais plus grands, que lorsqu'ils étoient à la tête du Conseil public d'une nation libre, qu'ils eussent rendu plus libre encore, si elle avoit été capable de porter le poids de son ancienne indépendance. Les autres se trouvoient sans doute dans un état violent au milieu d'une assemblée où tout leur rappeloit que la République subsistoit encore; & que bien loin d'être des Rois, malgré toutes leurs Magistratures & leurs prérogatives, ils ne devoient se regarder que comme les premiers entre leurs égaux; dans une assemblée, dis-je, où, s'ils n'étoient insensés comme Caius, ils n'osoient parler en maîtres; où le langage, le style, le cérémonial réclamoient & protestoient sans cesse contre l'oppression; où la servitude étoit revêtue des formes de la liberté. Ils ne laissoient pas de se rendre fréquemment à cette assemblée, sur-tout ceux qui gardoient quelques mesures, & qui comprenoient que leur tyrannie ne dureroit qu'autant qu'ils l'exerceroient par le ministère du Sénat,

& qu'ils sembleroient le respecter. Je dis respecter, & le terme est à sa place, puisque tous ou presque tous les Empereurs parurent se reconnoître inférieurs au Sénat, du moins à certains égards. Vous les voyez demander continuellement au Sénat, des dispenses & des graces, tantôt pour eux-mêmes, tantôt pour d'autres. Qu'ils parlent ou qu'ils écrivent à cette Compagnie, ce sont toujours des requêtes qu'ils lui présentent; ils ne lui commandent jamais. *Je vous prie, je vous conjure, je vous supplie, Pères conscripts (k)*: ce sont leurs expressions ordinaires; quelques-uns même (l) appellent les Pères conscripts leurs Seigneurs & leurs Patrons. D'autres, à la tête de leurs lettres adressées au Sénat, placent son nom avant le leur, suivant l'usage respectueux qui commença de s'introduire chez les Romains vers le commencement du III.<sup>e</sup> siècle: *Senatui*

<sup>a</sup> *Treb. Pollio, populoque Romano Claudius Princeps*<sup>a</sup>. C'est ainsi qu'écrivoit Claude II. Probus <sup>b</sup> traite les Sénateurs de Princes du monde:

<sup>c</sup>. 7.

<sup>b</sup> *Vopisc. Probus Imp. c. 12.*

il leur dit, *Votre Clémence, votre Majesté*. Sa lettre mérite d'être rapportée toute entière. Pour l'entendre, il faut savoir que le Sénat ayant élevé Tacite à l'empire, l'an de J. C. 276, ce Prince fut tué dans l'Asie au bout de six ou sept mois, & que Florian son frère se porta pour Empereur, sans être élu ni par le Sénat ni par les Soldats. L'armée de Syrie ne voulut point le reconnoître. Elle nomma Probus Empereur, marcha contre Florian, & le réduisit à se donner la mort.

Ce fut alors que Probus écrivit au Sénat en ces termes: « Rien  
» n'étoit plus sage ni plus régulier, Pères conscripts, que le choix  
» fait par *Votre Clémence*, lorsqu'elle donna l'année dernière un  
» Prince à l'Univers, & sur-tout un Prince choisi parmi vous,  
» qui êtes les Princes du monde, qui le fûtes toujours, & le  
» serez à jamais dans la personne de vos successeurs. Plût aux

(k) *Quæso, precor, oro atque obsecro, &c.*

(l) *Ipse (Tiberius) appellandis venerandisque singulis excesserat omnem humanitatis modum . . . Dixi & nunc & sæpè aliàs P. C. bonum & salutare Principem quem vos*

*tantâ & tam liberâ potestate intruxistis, Senatui servire debere & universis civibus scire, & plerumque etiam singulis; neque id dixisse me pœnitet: & bonos, & æquos, & faventes vos habui Dominos, & adhuc habeo. Suet. Tib. c. 28.*



Dieux que Florien eût attendu vos ordres, & ne se fut pas « mis en possession de l'empire comme on fait d'un héritage : « *Votre Majesté* peut-être auroit jeté les yeux sur lui. Mais les « Soldats indignés de son usurpation, m'ont donné le nom « d'Auguste, & même les plus sages d'entre eux ont puni « l'usurpateur. Je supplie Votre Clemence d'ordonner de moi « ce qu'elle croira que je mérite (*m*). » Joignons à cette lettre le commencement de celle que le même Prince écrivit l'année suivante, après avoir reconquis les Gaules, & porté ses armes victorieuses jusqu'aux bords de l'Elbe. « Je remercie les Dieux immortels, Pères conscripts, d'avoir justifié le jugement que « vous avez porté de moi. La Germanie est soumise dans toute « son étendue. Neuf Rois de différentes nations, humbles & « supplians, se sont tenus prosternés à mes pieds ou plutôt aux « vôtres. C'est pour vous désormais que tous les Barbares cul- « tivent la terre: c'est pour vous qu'ils portent les armes contre «

(*m*) Oratio Probi prima ad  
Senatum.

*Rectè atque ordine, P. C. proximè superiore anno factum est, ut Vestra Clementia orbi terrarum Principem daret, & quidem de vobis, qui estis mundi Principes, & semper fuistis, & in vestris posteris eritis. Atque utinam id Flavianus expectare voluisset, nec velut hereditarium sibi vindicasset imperium. Vel idum vel alium quempiam Majestas Vestra fecisset. Nunc quoniam ille imperium arripuit, nobis à Militibus delatum est nomen Augustum: vindicatum quin etiam in illum à prudentioribus Militibus, quod fuerat usurpatum. Quæro ut de meis meritis faciatis quicquid iusserit Vestra Clementia. Vopis. Probus Imper. c. 11.*

On ne rapporte cette lettre qu'à cause du terme de *Votre Majesté*, dont l'Empereur se sert en écrivant au Sénat. On fait d'ailleurs que les Princes, lorsqu'ils avoient été choisis

par l'armée, prioient le Sénat d'autoriser leur élection. *Cum ad Senatum scriberet (Hadrianus), veniam petiit, quod de imperio judicium Senatui non dedisset, salutatus præproperè à Militibus Imperator, quod esse Respublica sine Imperatore non posset.* Spart. Had. Ἐχράδε δὲ πρὸς τὴν βουλὴν Ἀδριανὸς ἀξίαν βεβαιωθῆναι αὐτῷ τὴν ἡγεμονίαν καὶ παρ' ἐκείνης. Dion, LXIX, 788.

Gordien I.<sup>er</sup> écrivoit au Sénat : *Invitum me, P. C. juvenes quibus Africa tuenda commissa est ad imperium vocarunt. Sed intuitu vestri necessitatem libens sustineo. Vestrum est æstimare quid velitis. Nam ego usque ad Senatûs judicium incertus & varius fluctuabo.* Capitol. Gord. tres.

On voit par le *senatus-consulte* rendu pour Vespasien, que le Sénat, en conférant les prérogatives impériales, ratifioit ce que le nouveau Prince avoit fait antérieurement au decret du Sénat.

» quelques peuples de l'intérieur du pays. Ordonnez, selon  
 » votre coutume, de solennelles actions de grâces; car nous  
 » avons tué quatre cens mille ennemis. On nous a fait offre  
 » de seize mille Soldats tout armés, pour incorporer dans nos  
 » troupes. Soixante-dix villes célèbres sont affranchies d'une  
 » dure captivité: la Gaule est entièrement délivrée des Barbares.  
 » Toutes les cités des Gaules m'ont présenté des couronnes d'or,  
 » dont je fais hommage à Votre Clémence, Pères conscripts.  
 » Vos mains les consacreront à Jupiter & aux autres Dieux  
 » immortels (n). » Ainsi parloit, au sein de la victoire, un  
 des plus dignes successeurs d'Auguste, trois cens trois ans  
 depuis l'année où le fondateur de la nouvelle République avoit  
 commencé de porter légitimement ce titre d'Empereur, qu'on  
 prétend avoir été synonyme de celui de Monarque ou de Roi.

L'historien Vopisque, dans la vie de l'empereur Carin, faisant l'éloge de Dioclétien & de ses collègues, dit qu'ils *respectoient* le Sénat (o). Il me seroit aisé de recueillir sur cette matière une multitude de faits & de passages qui formeroient une tradition suivie depuis Auguste jusqu'à Dioclétien, & dont il seroit possible de continuer le fil jusqu'à la chute de l'empire. Mais il ne s'agit encore ici qu'indirectement des droits du Sénat & de la Nation. Mon objet présent est de constater & de fixer ceux dont jouissoit le Prince dans l'assemblée du Sénat.

Où l'Empereur étoit Consul annuel, ou bien il étoit Consul

(n) *Ago Diis immortalibus gratias, P. C. quia vestra in me judicia comprobant. Subacta est omnis quâ latè tenditur Germania. Novem Reges gentium diversarum ad meos pedes, IMÔ AD VESTROS, supplices, stratique jacerunt. Omnes jam Barbari vobis arant, vobis jam serunt, & contra interiores gentes militant. Supplicationes igitur vestro more decernite. Nam & quadringenta millia hostium caesa sunt, & sedecim armorum millia nobis oblata, & septuaginta urbes nobilif-*

*simæ captivitate hostium vindicatae, & omnes penitus Galliae liberatae. Coronas, quas mihi obtulerunt omnes Galliae civitates, aureas VESTRAE P. C. CLEMENTIAE DEDICAVI. Et has Jovi optimo maximo cæterisque Diis Deabusque immortalibus vestris manibus consecrate, &c. Vopisc. Prob. Imp. c. 16.*

(o) *Senatûs Romani reverentes. Vopisc. Carin. Imp. c. 18. C'est ainsi qu'il faut lire, suivant la correction de Saumaise & de Gruter.*

désigné pour l'année suivante, ou enfin il n'étoit ni l'un ni l'autre. Chaque membre de cette division mérite des remarques particulières.

Lorsque l'Empereur étoit Consul annuel, il convoquoit le Sénat, il présidoit, il proposoit les affaires, il recueilloit les voix, il congédioit l'assemblée, en un mot il faisoit toutes les fonctions annexées à la place de Consul. Mais on ne doit pas douter que son collègue dans le Consulat ne les remplît alternativement avec lui. La nation Romaine tenoit si fortement à ses usages, & les Empereurs avoient un si grand intérêt de ménager sa délicatesse, que nous devons supposer comme un principe à peu près certain, que sous leur gouvernement on observoit les anciennes formes par-tout où nous ne voyons aucune preuve d'innovation. Auguste avoit été si peu jaloux de s'attribuer exclusivement les fonctions Consulaires, qu'il avoit prié les Romains de lui nommer deux collègues, lorsqu'on le nommeroit Consul (*p*); & les Romains avoient répondu que c'étoit déjà trop abaisser Auguste que de lui donner un collègue. Ce refus si flatteur, mais qui laissoit après tout entrevoir que la Nation attachée à l'image de l'ancienne République, ne vouloit point de troisième Consul en titre, prouve aussi que le collègue d'Auguste dans le Consulat, n'étoit ni son Lieutenant ni son substitut, mais un collègue effectif, qui partageoit avec lui les faisceaux & toutes les prérogatives de Consul. Les Empereurs, pendant long-temps, n'eurent point d'habits Consulaires qui leur appartenissent en propre (*q*). Quand le Prince exerçoit le Consulat, il portoit ceux-là même qui servoient aux autres Consuls, & que l'on gardoit au Capitole. Quelques-uns des prédécesseurs d'Alexandre, fils de Mammée, s'écartèrent de l'antique simplicité:

(*p*) *Exegit etiam ut, quoties Consulatus sibi daretur, binos pro singulis collegas haberet: nec contempsit, reclamantibus cunctis satis maiestatem ejus imminui, quod honorem eum non solus, sed cum altero gereret.*  
Suet. August. c. 37.

(*q*) [Gordianus,] *palmatam tunicam & togam pictam primus privatorum propriam habuit, cum antè Imperatores etiam de Capitolio acciperent vel de palatio.* Lamprid. Gordian. tres. c. 4.

mais Alexandre, ennemi du faste & des nouvelles distinctions, revint à l'usage primitif. Il ne porta jamais, dit Lampride son historien, ni la prétexte, ni la robe brodée de pourpre, à moins qu'il ne fût Consul; & c'étoit toujours celle qu'il prenoit au temple de Jupiter, une des mêmes dont se revêtoient aussi les autres citoyens, lorsqu'ils étoient Consuls ou Préteurs (r). L'observation que je fais ici n'est point une minutie. Ces habits Consulaires, communs entre l'Empereur & l'autre Consul; ces mêmes tuniques, ces mêmes robes appartenant à l'État, & qu'ils prenoient tous deux dans le temple de Jupiter, font sentir qu'ils tenoient tous deux également du Ciel & de la Nation les pouvoirs dont ces vêtemens étoient le symbole. Ceci m'autorise de plus en plus à juger que le collègue de l'Empereur dans le Consulat, exerçoit aussi le Consulat tour à tour avec l'Empereur.

Lorsque le Prince étoit Consul désigné, il en faisoit la fonction. Les Consuls désignés opinoient tous deux les premiers, suivant l'ordre de leur nomination (f). Un fait que rapporte Spartien (t), donne lieu de croire que l'Empereur se conformoit à cet usage, & que comme il étoit toujours désigné premier Consul, il disoit le premier son avis sur l'affaire proposée. Hadrien avoit un beau-frère nommé *Servianus*, homme vénérable par son âge, & plus encore par ses talens & par sa vertu. *Servianus* avoit été deux fois Consul aussi-bien que l'Empereur; & ce Prince eût souhaité que son beau-frère exerçât un troisième Consulat avec lui. C'étoit un honneur d'être collègue du Prince. Mais Hadrien pénétré de maximes républicaines, ne jugeoit pas que cette distinction pût dédommager *Servianus* de ce qu'il perdrait d'un autre

(r) *Prætextam & togam pictam nunquam nisi Consul accepit, & eam quidem quam de Jovis templo sumunt alii quoque accipiebant aut Prætores aut Consules.* Id. Alex. c. 40.

(f) *Vide Zamoskium, de Senat. Roman. & Senecæ Ludum inmortem Claudii.*

(t) *Serviano sororis viro, cui tantum detulit ut ei venienti de cubiculo semper occurreret, tertium Consulatam nec secum tamen, cum ille bis ante Hadrianum fuisset, ne esset secundæ sententiæ, non petenti ac sine preccatione concessit.* Spartian. Had. Cæsar. c. 8.



côté. En effet l'Empereur devant être nécessairement le premier Consul, ce respectable vieillard n'eût été que le second, quoique plus ancien Consulaire. Hadrien voulut donc que Servianus fût Consul avec un autre, de peur, dit Spartien, qu'il n'opinât le second : *ne esset secundæ sententiæ*. Ces mots ne peuvent être relatifs au temps où Servianus auroit été dans l'exercice actuel du Consulat avec Hadrien. Je fais, & je le dirai dans la suite plus au long, que, sous le gouvernement impérial, les Consuls opinoient quelquefois dans le Sénat, ce qu'ils n'avoient jamais fait sous l'ancien gouvernement Républicain ; mais c'étoit seulement lorsque l'Empereur mettoit une affaire en délibération, *referente Cæsare*, comme dit Tacite. Or supposé qu'Hadrien étant Consul eût mis une affaire en délibération, comme, chez les Romains, celui qui proposoit, n'opinoit jamais, Servianus, l'autre Consul, auroit dans ce cas opiné le premier. Donc la délicatesse d'Hadrien pour son beau-frère regardoit le temps qui se seroit écoulé depuis leur désignation au Consulat, jusqu'à ce qu'ils fussent entrés en exercice. Dans cet intervalle, Servianus désigné second Consul, n'eût opiné que le second. Donc Hadrien eût opiné le premier : donc l'Empereur, quand il étoit désigné Consul, disoit son avis dans le Sénat, après que le Consul en charge, ou celui qui tenoit la place du Consul, avoit proposé le sujet de la délibération. Faute d'avoir connu ce dénouement, qui me semble assez naturel, le docte Saumaïse s'est étrangement embarrassé dans le passage de Spartien, & n'a pû sortir d'embarras que par un de ces coups de desespoir, dont nos philologues, & Saumaïse plus qu'aucun d'eux, me paroissent trop prodigues. Il décide impérieusement que ces mots, *ne esset secundæ sententiæ*, sont la glose marginale de quelque demi-savant, que l'on a glissée dans le texte. C'est ainsi qu'il tranche la difficulté. Cependant, comme l'on voit, ce n'étoit pas le nœud gordien. Mais revenons à l'Empereur.

Lorsqu'il n'étoit pas Consul, quoiqu'il vînt au Sénat, il n'y présidoit pas ordinairement. Voilà, je le sens, un paradoxe capable de révolter les préjugés. Mais il faudra que les préjugés

Tacit. Ann.  
III, 17.

Vid. Saumaïsi  
notas ad Spart.

les plus opiniâtres cèdent à la force de la vérité, si je prouve cette assertion. Je cite mon garant : c'est Pline le jeune. Il connoissoit apparemment la discipline du Sénat. Dans une lettre (u) qui contient le détail du jugement rendu contre Marius Priscus, la troisième année de Trajan : *Le Prince*, dit-il, *présidoit ; car il étoit Consul*. Et dans le Panégyrique, parlant du Consulat que le même Prince avoit refusé longtemps, l'Orateur l'apostrophe ainsi, comme pour le déterminer à recevoir cette éminente dignité : « C'est peu que » vous veniez au Sénat, si vous ne le convoquez ; que vous » assistiez à l'assemblée, si vous n'y présidez ; que vous nous » entendiez donner nos voix, si vous ne les recueillez vous-même (x). » Ainsi les Empereurs ne présidoient ordinairement au Sénat que quand ils étoient Consuls ; & lorsqu'ils y alloient sans y présider, ne nous figurons pas qu'ils y assistassent comme auroient pu faire des Souverains, pour surveiller au bon ordre, pour voir comment on usoit de l'autorité qu'ils avoient confiée, pour prendre conseil, & décider ensuite comme ils le jugeoient à propos. Soit que les Princes fussent absens, soit qu'ils fussent présens, le Sénat ne rendoit point ses decrets en leur nom. Il n'étoit point le Sénat de l'Empereur, mais le Sénat du peuple Romain. Les Magistrats & le Sénat ne tenoient point leurs pouvoirs du Prince ; ils les tenoient de la Nation comme lui.

C'étoit en qualité de Sénateur que le Prince assistoit à l'assemblée. Un jour Tibère, dans le Sénat, n'étant pas de l'avis de Quintus Haterius, *je vous prie de me pardonner*, lui dit ce Prince, *si comme Sénateur je combats votre sentiment avec trop de liberté* (y). Un misérable flatteur, nommé Vatinus, pour faire sa cour à Néron qui détestoit le Sénat, lui répétoit sans cesse : *César, vous m'êtes odieux, parce que vous*

(u) *Princeps præsidebat ; erat enim Consul*. Plin. Epist. II, 11.

(x) *Parum est ut in curiam venias, nisi & convocas ; ut intersis Senatui, nisi & praesides ; ut cen-*

*sentes audias, nisi & perrogas*. Id. Paneg.

(y) *Dissentiens in curiâ à Quinto Haterio ; ignoscas, inquit, rogo, si quid adversus te liberiùs ut Senator dixerò*. Sueton. Tiber. c. 29.

êtes Sénateur (7). Vitellius, contredit vivement dans le Sénat par Helvidius Priscus, en fut très-piqué; mais il se radoucit tout d'un coup en disant: *On ne doit pas s'étonner que deux Sénateurs ne soient pas de même avis. Moi-même autrefois, je me suis souvent élevé contre les sentimens de Thrasea (a).* On disoit pour louer Trajan: *Ce n'est pas un Maître; c'est le Général de nos armées; c'est le plus juste des Sénateurs (b).*

L'empereur Alexandre, après avoir refusé le surnom d'*Antonin*, que le Sénat s'opiniâtroit à lui donner, rejeta de même celui de *Grand*: » Pères conscripts, dit alors ce jeune Prince, il eût été plus naturel que j'acceptasse le nom d'*Antonin*; j'y « pouvois avoir quelque droit, ou comme parent de ceux qui le « portèrent, ou comme leur successeur. Pour le surnom de *Grand*, « qu'ai-je fait pour le mériter? Alexandre de Macédoine & Pompée « ne le reçurent qu'après de grandes victoires & des triomphes « éclatans. Cessez donc de me presser, respectables Pères. Re- « gardez-moi plutôt comme un d'entre vous: vous êtes assez « grands vous-mêmes, pour que je m'en tienne honoré. (c) »

L'empereur Julien, dans une loi par laquelle il défend d'arrêter même pour crime un Sénateur avant qu'il soit convaincu, dit *que les Empereurs eux-mêmes se regardent comme membres du Sénat (d).* Valentinien I.<sup>er</sup> en donnant aux Députés

(7) Μισῶ σε, Καίσαρ, ὅτι συγκαλη-  
πὸς εἶ. Xiphilin. in Nerone.

(a) Ventitabat in Senatum etiam cum parvis de rebus Patres consulerentur: ac fortè Priscus Helvidius contra studium ejus censuerat. Commotus Vitellius, non tamen ultra quàm Tribunos plebis in auxilium spectare potestatis advocavit. Mox magnificentibus amicis, qui altiore ejus iracundiam verebantur, nihil novi accidisse respondit, quòd duo Senatores in Republicâ dissentirent: solitum se etiam Thraseam contradicere. Tacit. Hist. II, 91.

(b) Non est hic Dominus, sed Imperator,  
Sed justissimus omnium Senator.

Martial, l. x, 72.

(c) Facilius fuit, P. C. ut Antoninorum nomen acciperem. Aliquidenim vel affinitati deferrem, vel consortio nominis imperialis. Magni verò nomen cur accipitur! Quid enim jam magnum feci! quum id Alexander post magna gesta, Pompeius verò post magnos triumphos acceperit. Quiescite igitur, venerandi Patres, & vos ipsi magnifici unum me de vobis esse censete potius quàm Magni nomen ingerite, Lamprid. Alexand. c. 11.

(d) Imp. Julianus A. Sallustio

P. P.

Jus Senatorum & auctoritatem

LII ij



que le Sénat lui envoya, la faculté de voyager aux dépens de l'État: *Si j'accorde, dit-il, ce privilège à d'autres personnes, ne dois-je pas l'accorder à ceux que je souhaite de voir souvent, parce que ce sont mes dignes collègues (e)!*

Theodose le jeune nomme le Sénat, *cætum amplissimum cujus consortio gratulamur.*

XII Cod.  
Theod. tit. I,  
de Decurioni-  
bus, l. 180.

Les jurisconsultes Grecs disent que la fille d'un Sénateur ne peut épouser un affranchi, parce que ce mariage, en dishonorant le Sénat, dishonore le Prince même; *car, disent-ils, le Prince est membre du Sénat (f).*

L'empereur, comme membre du Sénat, payoit l'imposition appelée *glebalis collatio*, ou *glebæ Senatoriæ præstatio (g).*

A ces autorités, j'ajoute un passage de Synesius (h), auteur célèbre du v.<sup>e</sup> siècle. Il fut député par la ville de Cyrène vers l'empereur Arcadius, & prononça devant ce Prince un discours si hardi, pour un temps où les Empereurs croyoient être de véritables Rois, que l'auteur a raison de dire qu'avant lui jamais Grec n'a parlé de la sorte à un Empereur. « En quel temps  
» croyez-vous que l'empire des Romains ait été plus florissant?  
» Est-ce depuis que les Empereurs étalent l'or & la pourpre,  
» & que vous êtes couverts de la tête aux pieds de ces pierreries  
» & de ces perles qu'on va chercher dans des régions barbares,  
» au creux des montagnes, au sein des mers, & dont le poids  
» vous écrase. Ce vêtement de pierre ne vous suffit pas: il faut (i)  
» que vous soyez encore enveloppés d'une robe de femme, assortie

*ejus ordinis, in quo nos quoque esse numeramus, necesse est ab omni injuriâ defendere.* IX Cod. Theod. tit. II, l. I, de exhibendis reis.

(e) *Hujus arbitrii his facultas deferenda est quos collegii merito videre frequenlius cupimus.* VIII Cod. Theod. tit. V, de Curia Publico, lib. 30.

(f) *Ἡ βασιλεία γὰρ τῇ συγκατὰ συναελμύεται.* Vid. Gothofredum ad IX Cod. Theod. tit. II, l. I.

(g) Vid. Gothofred. ad VI Cod.

Theod. tit. de Senatoribus, paratitlo legis I, & ad legem XI ejusdem tituli.

(h) Synes. πρὸ βασιλείας Edit. Petav. p. 16.

(i) Οὐ γὰρ εἰσὶν εἰς τὴν ὁμοίαν τὸ βουλευτήριον, ἥτις αἱ τιμωμένοι ἀρχὴν ἀρχιε, οὐτε ἀρχαιοσάουτων, οὐτε ἐπ' αὐτῶν συνεδουσιτων, ἢν μὴ ἐπὶ πύλον πύλον ἐκκορύλλισαθαι. καὶ διὰ τὴν ἀπὸ βλεπῶν τῶν ἀνθρώπων, οἷς θεοὶ οὐκ ἔστιν, αἷς μέντοι τῶν βουλευτῶν ἀσχεμονες, μὴ τῶν βουλευτῶν ἀσχεμονες. κ. τ. λ. ibid.



au reste de l'ajustement, lorsque vous vous rendez à l'assemblée « des Sénateurs vos collègues, soit pour y prendre la dignité « Consulaire, soit pour l'élection des Magistrats, ou pour quel- « qu'autre sujet. Alors vous attirez les yeux du petit nombre « d'hommes privilégiés qui peuvent vous voir. Ils vous regardent « comme les plus heureux des Sénateurs, tandis que vous êtes « seulement les Sénateurs les plus chargés. Mais vous vous ap- « plaudissez de ce fardeau, semblables à des prisonniers qui croi- « roient être libres, parce que leurs fers seroient d'or, & vous « vous laissez éblouir par l'éclat d'une brillante captivité. »

Que sert d'entasser ici des passages? Malgré la révolution arrivée dans le gouvernement sous Dioclétien & sous Constantin, les Empereurs firent toujours gloire de publier qu'ils étoient membres du Sénat. On peut s'en convaincre en parcourant le code Théodosien; & pour finir par un des derniers & des meilleurs Princes qui aient gouverné l'empire d'Occident, rapportons quelques-uns des termes qu'emploie Majorien dans la lettre qu'il écrit au Sénat de Rome, pour le remercier d'avoir confirmé son élection: « Pères conscripts, connoissez un Empereur élu par votre bon plaisir & par les « suffrages de l'armée.... Favorisez un Prince qui est votre « ouvrage, & partagez avec lui le fardeau du gouvernement.... « Avec le secours du Ciel, s'il protège la République, & joignant à l'autorité d'un Prince la déférence d'un collègue, je « m'efforcerai de ne pas me rendre indigne du jugement que « vous avez porté de moi (k). » Je ne crains pas que l'on m'accuse d'avoir rendu trop favorable au sentiment que je soutiens la traduction de ce texte. Au contraire, on pourroit me reprocher d'avoir traduit bien foiblement le mot d'*obsequium* par celui de déférence. Peut-être même que ces termes,

(k) *Imperatorem me factum, P. C. vestrae electionis arbitrio & fortissimi exercitus ordinatione agnoscite.... Favete nunc Principi quem fecistis. Curandarum rerum curam partemque obsecro, ut imperium, quod nunc, vobis adnuncibus,*

*datum est, studiis communibus augeatur.... Enitar tamen, rebus communibus, si Superna concesserint, auctoritate Principis & obsequio Collegæ, ut vestrum in me vobis non possit displicere judicium. Novell. Theod. A. lib. IV, tit. 3.*

*auctoritas Principis*, sur-tout mis en opposition avec ceux d'*obsequium collegæ*, signifient uniquement le droit qu'avoit le Prince de proposer au Sénat ce qu'il jugeoit convenable. Tout bon Latiniste doit m'entendre à demi-mot.

J'ai dit que la plupart des Empereurs alloient au Sénat quand ils le pouvoient. Hadrien, par exemple, ne manquoit aucune des séances, lorsqu'il étoit à Rome ou bien dans les environs (1). Ce que Capitolin rapporte de M. Aurèle nous met en état de juger avec quelle assiduité les bons Princes s'acquittoient de ce devoir, lors même qu'ils ne présidoient pas, avec quel scrupule ils s'astreignoient aux formalités. Toutes les fois que M. Aurèle étoit à Rome, il alloit au Sénat, quoi qu'il n'eût rien à proposer; & quand il vouloit proposer quelque chose, fût-il en Campanie, il s'y rendoit exactement. Les comices, c'est-à-dire les séances où le Sénat éliroit les Magistrats, duroient souvent jusqu'à la nuit. Le Prince ne sortoit point que le Consul n'eût prononcé la formule, *Pères conscripti, nous ne vous retenons plus* (m) : nouvelle preuve, pour le dire en passant, que les Empereurs ne présidoient pas toujours. On fait qu'une fonction de celui qui présidoit à l'assemblée, étoit de la congédier.

Saumaïse (n) & Muret (o) ont cru que l'Empereur ne donnoit point sa voix dans le Sénat. Saumaïse se fonde sur ce raisonnement. A Rome, celui qui recueilloit les voix ne donnoit jamais la sienne : or l'Empereur recueilloit toujours les voix, parce qu'il présidoit toujours; donc il n'opinoit jamais. Ce syllogisme n'est rien moins que concluant. Celui qui demandoit les voix ne donnoit pas la sienne, *qui sententiam rogat, non dicit*. Le principe est certain; mais j'ai fait

(1) *Senatui legitimo cum in urbe vel juxta urbem esset, semper interfuit. Spart. Had. c. 8.*

(m) *Semper autem, cum potuit, interfuit Senatui, etiamsi nihil esset referendum, cum Romæ fuit: si verò aliquid referre voluit, etiam de Campaniâ ipse venit. Comitibus, etiam usque ad noctem frequenter interfuit;*

*neque unquam recessit de curiâ, nisi Consul dixisset: Nihil vos moramur, Patres conscripti. Capitol. M. Antonin. c. 10.*

(n) *Vide notam Salmasii ad Spartian. Hadrian. c. 8.*

(o) *Vide notam Mureti ad Tacit. Ann. 111, 17, edit. Variorum.*

voir d'avance la fausseté de l'application, en prouvant que l'Empereur ne présidoit pas toujours, & par conséquent qu'il ne recueilloit pas toujours les voix. *Il faut*, dit Muret, *être le supérieur de quelqu'un pour lui demander son avis ; or le Prince étoit supérieur à tous les Magistrats.* Mais quand la première proposition seroit vraie généralement parlant, elle pourroit souffrir des exceptions ; par exemple, si le supérieur exigeoit ou permettoit qu'on lui demandât son avis, s'il vouloit jouer le personnage d'inférieur, & masquer sa supériorité. La seconde proposition est équivoque. Je conviens que le Prince étoit supérieur à chaque Magistrat en particulier. Je veux même qu'il fût supérieur à tout le corps de la Magistrature, c'est-à-dire à tous ceux qui exerçoient quelque dignité, aux Consuls, aux Préteurs, &c. même pris collectivement ; mais il ne l'étoit pas à la Nation, il ne l'étoit pas au Sénat qui la représentoit alors. Le Consul qui demandoit les voix, ne les demandoit pas en son propre nom, mais au nom du Sénat, ou plutôt du peuple Romain. C'étoit moins le Consul qui parloit, que la République elle-même qui, par l'organe de ce Magistrat, sommoit ses Conseillers en vertu du serment qu'ils lui avoient prêté, de dire ce qu'ils croiroient de plus utile à son service. Ainsi, quoique le Consul fût réellement fort au dessous du Prince, néanmoins dans la fonction de recueillir les suffrages, il étoit représentativement au dessus de l'Empereur même, & pouvoit par conséquent l'interroger.

Après l'honneur de la présidence, il n'y avoit point de plus grande distinction que celle de dire le premier son avis ; & je ne saurois comprendre pourquoi l'Empereur, qui vouloit bien ne pas présider, eût cru s'avilir en souffrant que le Consul lui demandât le sien. Que dis-je ? des textes formels de Tacite & de Dion, ne permettent pas de douter que le Consul n'interrogeât l'Empereur. L'an de Rome 775, de J. C. 22, les Édiles voyant que le luxe augmentoit tous les jours, & qu'en particulier la dépense de la table étoit portée à des excès monstrueux, prièrent le Sénat d'y mettre ordre, & de venir à l'appui des loix somptuaires, méprisées ouvertement, ou



scandaleusement éludées. Le Sénat renvoya l'affaire à l'Empereur. Tibère, toutes réflexions faites, jugea qu'il étoit plus sage de ne point entreprendre la guérison d'un mal auquel on ne voyoit point de remède : il écrivit au Sénat à ce sujet. La lettre qui se trouve dans Tacite est un chef-d'œuvre, & me paroît être de la façon de l'historien. Mais Tacite savoit le costume : il est juge compétent sur le point que nous examinons. Voici le commencement de cette lettre : « S'il s'agit  
 » soit de toute autre affaire, Pères conscripts, peut-être ferois-je  
 » mieux de me rendre à votre assemblée, & d'exposer, quand  
 » on me demanderoit mon avis, ce qui me paroît plus avan-  
 » tageux à la République. Mais dans l'affaire qui doit être l'objet  
 » de votre délibération, il est plus à propos que je m'épargne  
 » la douleur de voir au milieu de vous quelques coupables, que  
 » leur contenance, leurs alarmes & vos yeux ne m'indiqueroient  
 » que trop, & dont mes regards, en les surprenant pour ainsi  
 » dire dans l'infraction des loix, ne feroient qu'augmenter la  
 » confusion (p). » Sur l'an de Rome 778, de J. C. 26, Dion rapporte que Tibère auroit bien voulu faire condamner à mort par le Sénat un homme dont le crime étoit d'avoir vendu avec sa maison une statue d'Auguste. L'affaire mise en délibération, Tibère interrogé le premier par le Consul, n'osa dire que cet homme lui parût criminel, il opina favorablement, & l'accusé fut absous. Ces deux autorités prouvent invinciblement que le Consul interrogeoit *quelquefois* l'Empereur, & lui demandoit son avis. Je dis *quelquefois*, parce que je suis persuadé qu'il ne le lui demandoit pas toujours. Mais en quel cas le demandoit-il, ou ne le demandoit-il pas ? C'est un des recoins obscurs de la matière que je traite, dans lesquels jusqu'à présent il ne m'a pas été possible de pénétrer. L'impression générale qu'a fait sur moi la lecture des auteurs, se réduit à ceci. L'Empereur opinoit quelquefois, sans que le Consul

Dion, LVII,  
p. 619.

(p) *Cæteris forsitan in rebus, P. C. magis expedit me coram interrogari, & dicere quid à Republicâ sentiam. In hac relatione subtrahi oculos meos melius fuit, ne denotan-*

*tibus vobis ora ac metum singulorum qui pudendi luxûs arguerentur, ipse etiam viderem eos ac velut deprehenderem.* Tacit. Annal. III, 53.

l'interrogeât



l'interrogeât. Il prenoit la parole quand il le jugeoit à propos. Il ne disoit pas toujours son avis : il ne le disoit pas toujours le premier, de peur de paroître gêner la liberté des suffrages. Communément, & pour la même raison, il évitoit d'appuyer son avis avec trop de force, & d'employer certaines formules énergiques dont se servoient quelquefois les opinans pour exprimer leur intime persuasion. Si je ne me trompe, un seul passage de Tacite bien médité fournit la preuve de toutes ces assertions.

Granius Marcellus, Gouverneur de Bithynie, fut à son retour accusé d'avoir mal parlé de Tibère, d'avoir placé sa propre statue plus haut que celle des Césars, enfin d'avoir coupé la tête d'une statue d'Auguste pour y substituer la tête de l'Empereur vivant. Tibère qui, sur les autres chefs d'accusation, avoit gardé le silence, entendant proposer celui-ci, ne se posséda plus, & s'emporta jusqu'à crier, que dans une affaire si grave, il donneroit aussi son avis ouvertement : & après avoir juré de parler selon sa conscience; moyen sûr, ajoute l'historien, pour forcer tout le monde d'opiner comme lui, « César, lui dit alors Cneus Pison, en quel rang opinerez-vous? Si vous opinez le premier, votre sentiment sera « la règle du mien; mais si vous opinez le dernier, j'aurai peut- « être le malheur de me trouver d'un avis différent du vôtre, « sans le vouloir. » Ce raisonnement frappa Tibère. Confus de s'être indiscrètement échappé, il rentra tout d'un coup en lui-même, & souffrit que Granius fût absous. Tacit. Annal. I, 74.

Lorsqu'on entend Tibère s'écrier qu'il veut aussi dire son avis, on seroit tenté de conclure que l'Empereur n'opinoit jamais. Cependant, comme j'ai rapporté des preuves du contraire, dont il seroit facile de grossir le nombre, j'en conclus seulement que l'Empereur n'opinoit pas toujours, & qu'il s'en absteenoit sur-tout dans les affaires qui le touchoient personnellement. C'étoit le cas où Tibère se trouvoit dans l'affaire de Granius, qu'on accusoit entr'autres choses d'avoir mal parlé de Tibère. Ce Prince déclare qu'il dira son avis ouvertement, *se quoque in hac causâ laturum sententiam palàm.* Gardons-nous

Plin. Epist.  
lib. 10.

d'en inférer que jamais ou l'Empereur, ou qui que ce fût; donnât son avis en secret. L'usage d'opiner par scrutin ne s'introduisit dans le Sénat que sous Trajan: encore n'eut-il lieu que pour les élections. Disons donc que, par une sage politique, les Empereurs, lorsqu'ils donnoient leur avis, affectoient pour l'ordinaire ce ton impartial & modéré, qui sied si bien à ceux dont l'autorité, s'ils ne la tempèrent, doit naturellement entraîner toutes les voix. Du moins, en apparence, ils laissoient une pleine liberté de n'être pas de leur sentiment. Ici la passion emporte Tibère; & dans un accès de ce zèle intéressé, qu'il eut toujours pour la mémoire du divin Auguste, il proteste que non content d'opiner, il opinera de la manière la plus authentique, la plus solennelle, & sous la religion du serment, *laturum sententiam palam ac juratum*. Cette façon de donner plus de poids à son avis en prenant les Dieux à témoin qu'il s'agissoit du salut de la patrie, que l'intérêt de l'État demandoit qu'on prît tel parti, n'étoit pas inconnue du temps de l'ancienne République, & n'avoit eu pour lors aucun inconvénient. Mais dans la bouche du chef de la nouvelle République, chef si puissant & si redoutable, de telles protestations étoient tyranniques & nécessitantes. S'il parloit le premier, elles emportoient tous les suffrages: s'il parloit le dernier, elles forçoient tout le monde de revenir à son sentiment. Aussi les Empereurs ne les prodiguoient-ils pas. Dans la suite de l'administration de Tibère, je n'en trouve qu'un autre exemple. C'est au sujet de P. Suilius convaincu devant le Sénat d'avoir reçu de l'argent pour une affaire dont il étoit juge. La pluralité des voix alloit seulement à le bannir de l'Italie; mais Tibère opina que le coupable fût enfermé dans une île, & soutint son opinion avec tant de chaleur, qu'il jura que l'intérêt de la République le demandoit ainsi: *Amovendum in insulam censuit, tantâ contentione animi, ut & jurando obstringeret à Republicâ*. On revint au sentiment de l'Empereur, & Suilius fut traité avec une rigueur qui parut alors trop grande, mais qui fut justifiée depuis par l'abus que ce méchant homme fit de la faveur de Claude. C'est-là, dis-je, le second & le dernier

Tacit. Annal.  
lib. 31.

exemple que je trouve sous Tibère d'un pareil serment ; & je n'en ai point remarqué dans la suite de l'histoire des Empereurs. La question embarrassante que Pison fait à Tibère, montre assez qu'il étoit nouveau que le Prince opinât sous la religion du serment. Enfin elle prouve encore que l'Empereur opinoit tantôt le premier, tantôt le dernier : *Quo loco*, inquit, *censebis, Cæsar ! Si primus ; habebo quod sequar : si post omnes ; vereor ne imprudens dissentiam.*

Dans le Mémoire précédent, j'ai prouvé qu'aux termes de la concession faite à Auguste du pouvoir Tribunitien, en matière criminelle, la voix de l'Empereur suffisoit seule pour sauver un accusé ; mais je ne trouve pas qu'en toute autre affaire elle fût prépondérante, même dans le cas de partage. Le Sénat décida quelquefois contre l'avis de Tibère, qui ne s'en plaignit nullement. Un Préteur désigné obtint la permission de s'absenter de Rome, quoique Tibère, en opinant, se fût déclaré contre ces sortes de permissions. Les habitans d'une petite ville d'Italie souhaïtoient d'appliquer à la réparation des chemins une somme qui leur avoit été léguée pour la construction d'un nouveau théâtre. Ils s'adressèrent au Sénat : Tibère appuya leur requête ; & cependant il fut décidé, contre son avis, que l'on exécuteroit la volonté du testateur. Un jour, lorsqu'on alloit aux voix, le même Prince quitta sa place pour passer du côté

Sueton. Tib.  
c. 31.

du petit nombre, & personne ne le suivit. Je n'ai garde de donner ces faits arrivés au commencement de l'administration de Tibère, comme une règle pour juger de ce qui se passoit au Sénat, depuis que ce même Prince eut cessé de copier Auguste, qu'il contrefit d'assez mauvaise grace pendant environ neuf ans. Je n'ignore pas que, sous les Empereurs despotiques, communément le moindre signe de la volonté du Prince produisoit, dans les délibérations du Sénat, cette prompte unanimité qui caractérise l'esclavage le plus affreux. Mais enfin le Sénat délibéroit ; & ses decrets passèrent toujours pour des jugemens nationaux.

La liberté, dont il se trouvoit en possession au commencement de Tibère, étoit la même qu'il avoit conservée sous



Auguste, & nous donne l'idée de celle que lui laissèrent tous les Princes qui suivirent à la lettre le plan que ce fondateur avoit substitué à l'ancien gouvernement. Ceux-ci, scrupuleusement renfermés dans les bornes de leur pouvoir légitime, pleins d'amour & de respect pour les loix, aussi patriotes, dans un sens, que l'avoient été les Brutus & les Cassius, persuadés & disant tout haut qu'ils n'étoient que les Intendans & les Agens du Peuple Romain (q), se seroient crus indignes de vivre, s'ils eussent abusé de sa confiance. Ils exigeoient que l'on ne formât pour leur conservation que des vœux conditionnels (r), & soumettoient leur tête à la justice des Dieux & des hommes (s), en cas qu'ils eussent le malheur d'oublier qu'ils étoient pour la République, & que la République n'étoit point pour eux. Sous des Princes de ce caractère, quelle devoit être la liberté du Sénat ! Il semble que les Empereurs Romains étoient tous destinés à montrer, en grand, jusqu'où l'homme peut pousser les vertus & les vices. Si Rome fut de temps en temps livrée aux plus abominables des Tyrans, elle peut se vanter d'avoir été plus souvent encore gouvernée par des Princes aussi jaloux de sa liberté que de leur prérogative,

(q) *Hadrianus & in concione & in Senatu sæpè dixit, ita se Rempublicam gæsturum ut sciret populi rem esse, non propriam.* Spart. Hadr. c. 8.

Marc-Aurèle ayant besoin d'argent pour la guerre, pria le Sénat de lui permettre d'en prendre dans l'*Ærarium*, ou trésor de la République. « Pères conscripts, leur dit-il alors, » & cet argent & tout le reste appartient au Sénat & au Peuple Romain. Il est si vrai que les Empereurs n'ont rien en propre, que la maison même où nous demeurons est à vous. » *Dion, LXXI, p. 814.*

*Alexander Severus aurum & argentum raro eniquam nisi militi divisit, nefas esse dicens, ut dispensator publicis in delectationes suas & suorum converteret id quod provinciales dedissent.* Lamprid. Alex. c. 32.

(r) Trajan, lorsque la Nation faisoit pour lui des vœux solennels, vouloit qu'on ajoutât : *Si bene Rempublicam & ex utilitate omnium rexerit.* Plin. Paneg.

Le même Prince, en donnant l'épée à celui qu'il faisoit Préfet du Prétoire, lui dit : « Servez-vous-en » pour moi en cas que je gouverne » bien, & contre moi si je gouverne mal. » *Λαβὲ τὸ πρὸς ξίφος, ἵνα αἰ μὲν καλῶς ἄρχῃ, ἵπαι ἐμὸς, αἰ δὲ κακῶς, κατ' ἐμὲ αὐτῷ γένηται.* Xiphil. Trajan.

(s) *M. Antoninus enumeravit omnes principes qui occisi essent, habuisse causas quibus mererentur occidi, nec quemquam facile bonum vel vicium à tyranno vel occisum, dicens meruisse Neronem, debuisse Caligulam, &c.* Vulcat. Gallican. Avid. Cass. c. 8.



& qui méritoient à la rigueur le nom de Pères de la Patrie, même au jugement des Républicains les plus zélés.

Comme nous n'avons l'histoire détaillée d'aucun des bons Empereurs, si ce n'est d'Auguste, & que nous en sommes réduits à ne connoître leur administration que par des abrégés assez courts, nous croyons, pour ainsi dire, qu'elle n'a pas duré plus de temps que nous ne mettons à parcourir ces abrégés, superficiellement écrits, & lus encore plus superficiellement. D'ailleurs comme le mal frappe toujours plus que le bien, les excès monstrueux de quelques Tyrans excitent en nous une idée vague & confuse de caprice & d'irrégularité, que nous attachons machinalement à toute la suite du gouvernement Impérial. Nous jugeons, du premier coup d'œil, que les Romains étoient asservis comme les Parthes, & qu'ils portoient toujours des fers, tantôt plus, tantôt moins pesans; ou bien nous croyons avoir fait un grand effort de réflexion, quand nous en sommes venus à penser, que si les Empereurs n'étoient pas aussi absolus que les Princes d'Orient, c'étoient néanmoins de véritables Monarques, auxquels il manquoit seulement le diadème & le nom de Rois; & que la plupart de ces Monarques Romains abusèrent de leur autorité.

Penser ainsi, c'est se tromper à plusieurs égards. Depuis l'an de Rome 727, époque du gouvernement légitime d'Auguste, jusqu'à la première année de Dioclétien, qui fut élu l'an de Rome 1037, 284 de J. C. il s'écoula trois cens dix ans. Si nous mettons ensemble les règnes de tous les mauvais Empereurs, si nous y joignons même les règnes mêlés de bien & de mal, tels que ceux de Claude (t), de Sévère &

(t) Le règne de Claude fournit des témoignages éclatans de la supériorité de la Nation & du Sénat. Je n'en citerai que deux; mais ils sont sans réplique. 1.<sup>o</sup> Dion, sur l'an de Rome 797, de J. C. 44, au sujet de la conquête de la Grande-Bretagne, commencée sous Claude, dit que le Sénat ordonna que les traités que feroient avec les étrangers Claude ou

ses Lieutenans, auroient la même force que s'ils avoient été faits par le Sénat & par le peuple Romain. *Τὰς συμβάσεις ἀπασας ὅσαι αὐτῷ ὁ Κλαύδιος ἢ ἢ οἱ ἀιποράτηγοι αὐτοῦ πρὸς πᾶσι ποιεῖσινται, κρείας, ὡς ἢ πρὸς τῇ βουλῇ ἢ τὸν δῆμον, εἶ.* Dion. LX. Touchant le mariage de Claude avec Agrippine sa nièce, Tacite s'exprime ainsi: *Percontatusque Casarem*

M m m iij

d'Aurélien, la somme totale des années, où les Romains furent esclaves de fait, se réduit à six vingts ans tout au plus. Encore dans ces six vingts ans, malgré la disette où nous sommes de monumens historiques, combien ne trouve-t-on pas de preuves d'une liberté subsistante de droit (*u*), quoique de fait opprimée? Au contraire, si nous rapprochons les règnes des Princes qui gouvernèrent selon les loix, ces règnes, y compris les commencemens de Tibère & de Néron, montent au moins à cent quatre-vingt-dix années. Nerva, Trajan, Hadrien, Antonin & Marc-Aurèle forment seuls une chaîne de près d'un siècle, que l'on peut appeler à juste titre le siècle d'or des Romains. A peine y remarqua-t-on quelques traits de despotisme, échappés au seul Hadrien, contre ses propres principes, & dans les accès d'une maladie qui lui avoit altéré l'esprit.

Alors Rome au comble de la grandeur, tranquille au dedans, & maîtresse des Nations, sous une Aristocratie dont l'Empereur, c'est-à-dire le Généralissime des armées, étoit le modérateur & le chef, jouissoit, non pas à la vérité de cette ancienne indépendance démocratique, toujours sujette à des mouvemens convulsifs, toujours voisine ou de l'anarchie ou de l'esclavage; mais d'une liberté paisible, qui consistoit à n'obéir qu'à la raison & aux loix. L'administration de ces Princes, & de ceux dont ils furent les imitateurs ou les modèles, étoit, à proprement parler, le règne du Sénat. Ils se conduisoient par ses avis, lui rendoient compte de leurs démarches, & soumettoient tout à ses décisions. Jamais, sans un decret du Sénat, ils ne touchoient au trésor public. Quelques-uns, lorsqu'ils avoient remporté des victoires, attendoient, pour accepter le surnom d'*Imperator*, que le Sénat eût décidé qu'ils le méritoient.

(*Vitellius*) *jussis populi an auctoritati Senatus cederet, ille unum se civium & consensui imparum respondit. Et ensuite, Claudius . . . Senatum ingressus decretum postulat, quo iusta inter patruos fratrumque filias nuptiæ statuerentur.* Tacit. Annal. XII, 5 & 7.

(*u*) On en trouve même sous Caius, qui demanda une dispense au Sénat. *V. Dion, LIX, p. 648.* Et d'ailleurs à chaque mutation le nouveau Prince ne recevoit jamais du Sénat qu'une puissance subordonnée à toutes les loix, desquelles on ne le dispensoit pas.

Ils témoignent à ce corps, représentatif d'un peuple libre, la déférence la plus profonde, & ne parloient qu'avec exécration des Tyrans qui ne l'avoient pas assez révéré (x). Les témoignages de respect qu'ils donnoient aux Magistrats, au Sénat, & même à chacun de ses membres (y), nous paroissent peu sincères, tant nous les jugeons excessifs. Mais nous ne les trouvons excessifs, que parce que nous avons la tête remplie des préjugés de notre enfance, qui nous font croire que ces Princes étoient & croyoient être de véritables Monarques. Dans les assemblées, chaque Sénateur étoit maître d'opiner aussi longuement, aussi librement qu'il vouloit, de faire des questions à l'Empereur, de changer de sentiment, de s'écarter, selon l'ancien usage, de l'affaire mise en délibération, & de proposer tout ce qu'il croyoit utile à la République. L'avis du Prince ne prévaloit que lorsqu'il étoit le meilleur. Quand tout le monde avoit opiné, l'on comptoit les voix, & la pluralité décidoit. Comment les Empereurs dont je parle, auroient-ils voulu décider contre l'avis du grand nombre, eux qui le suivoient toujours, même dans leur Conseil privé? *Il est plus juste*, disoit Marc-Aurèle, en parlant des Sénateurs qui composoient le conseil du Prince, *il est plus juste de soumettre mes lumières à celles de tant de respectables amis, que d'exiger d'eux qu'ils se rangent à ma façon de penser* (z).

Plin. Paneg.

Loin que le sentiment des Empereurs fût une règle pour

(x) *Execratus est denique principes qui minus Senatoribus detulissent.* Spart. Hadr. c. 8.

(y) *Senatui tantum detulit, quantum cum privatus esset, deferri sibi ab alio principe optavit.* Jul. Capit. Anton. Pius, c. 6.

*Cum sibi & filiis honores peteret, omnia quasi privatus fecit.* Id. Ibid. c. 11.

On lit, dans Dion, qu'Hadrien servoit quelquefois d'assesseur aux Consuls, lorsqu'ils rendoient la justice, & que quand on célébroit les

jeux du cirque, il reconduisoit ces Magistrats jusque chez eux.

Le même Prince se levoit pour recevoir les Sénateurs, lorsqu'ils venoient manger chez lui. Spart. Hadr.

*Pertinax fuit in curia honorificentissimus, ita ut Senatum faventem adoraret.* Capitol. Pertin.

(z) *Æquius est, ut ego tot & talium amicorum consilium sequar, quam ut tot & tales amici meam unius voluntatem sequantur.* Capitol. M. Antonin.

le Sénat, ils obtenoient quelquefois avec peine ce qu'ils lui demandoient, & même ils ne l'obtenoient pas toujours. Hadrien, sur la fin de sa vie, s'étoit attiré la haine du Sénat par quelques actions de cruauté qui démentirent la douceur de son règne. Le Sénat, arbitre de la réputation des Empereurs, au lieu de lui décerner les honneurs divins, vouloit caffer toutes les ordonnances de ce Prince; ce qui eût été à peu près le mettre au nombre des tyrans. Antonin, son fils adoptif & son successeur, témoignoît inutilement pour la mémoire d'Hadrien tout le zèle que peuvent inspirer la piété filiale & la plus vive reconnoissance. Il ne fléchit le Sénat qu'en représentant que deshonorer Hadrien, c'étoit flétrir Antonin lui-même. *Si vous annulez, dit-il, tout ce qu'a fait Hadrien, vous devez donc annuler aussi mon adoption, & me dégrader de l'empire.* Ce discours de l'Empereur, ses prières & ses larmes touchèrent le Sénat, qui consentit enfin à l'apothéose. Environ cent cinquante ans depuis, l'empereur Tacite ayant demandé pour Florien son frère une place de Consul subrogé, ne put l'obtenir, parce que le Sénat avoit fait la clôture des comices Consulaires; raison qui n'étoit pas sans repliche. En effet, qu'en auroit-il coûté de tenir les comices extraordinairement? L'usage de ce temps-là permettoit de multiplier les Consulats autant qu'on le jugeoit à propos. Le refus d'une grace si légère eût mis en fureur un tyran, & blessé jusqu'au fond de l'ame un Monarque qui se feroit avili jusqu'à la demander. Il combla Tacite de joie. Enchanté de voir les Pères conscripts user librement de leurs droits, l'Empereur dit avec transport: « Que le Sénat connoît bien le Prince qu'il a choisi. » *Sic Senatus quem Principem fecerit (a).*

Telle étoit l'indépendance du Sénat sous les Princes qui connoissoient & aimoient les règles. Peut-être même que ceux

*Niphilin. Anton. Pros.  
Aurelius Victor, &c.  
Spartian. Hadrian. c. 27.*

(a) *Fratri suo Florianus consulatum petit & non impetravit, idcirco quod jam Senatus omnia mundina suffragium Consulatum elegerat. Dicitur autem in idcirco letatus Senatus libertate, quod ei negatus est consu-*

*latus quem fratri petierat. Fertur denique dixisse: sic Senatus quem principem fecerit. Vopisc. Tacit. Imperat. Ce bon Prince venoit de dire au Sénat. Cuncta ex vestra facere sententia & potestate decrevi. Ibid. qui*



qui les connoissoient, sans les aimer, étoient bien aises d'être quelquefois contredits sur des choses auxquelles ils prenoient peu d'intérêt. La *prompte servitude* du Sénat *fatiguoit Tibère*. Ce Prince avoit un esprit de Romain avec un cœur de tyran. Il haïssoit & méprisoit la bassesse, quoiqu'il ne pût souffrir la liberté. Par un reste de délicatesse bien fondée, il se sentoît humilié de n'avoir à faire qu'à des esclaves : *O homines ad servitutem paratos*. C'est, dit-on, ce qu'il répétoit tous les jours au sortir de la séance, & le Sénat ne le pouvoit ignorer. Or comme la flatterie est un Protée qui fait prendre toutes les formes imaginables, seroit-il absurde de penser qu'elle servoit quelquefois Tibère selon son goût, & que dans certaines affaires, sur lesquelles on savoit que le Prince étoit très-indifférent, le Sénat, par une nouvelle espèce de bassesse, lui donnoit le plaisir de la contradiction, rarement néanmoins & avec des ménagemens infinis ?

Cette réflexion me paroît capable d'infirmer une des raisons qu'ont employé quelques Savans pour combattre un fait allégué par Tertullien, & qui n'est point étranger au sujet que nous traitons. Tertullien, dans son Apologétique, rapporte que Tibère, après avoir reçu de Palestine une relation des événemens miraculeux, qui prouvoient la divinité de J. C. en écrivit au Sénat, & proposa de mettre J. C. au nombre des Dieux. Cet auteur ajoûte que le Sénat rejeta la proposition, parce que Tibère n'avoit pas voulu qu'on lui rendît à lui-même les honneurs divins (b). C'est ainsi que je traduis, conformément à la correction de quelques Critiques. Je n'examine point aujourd'hui ce qu'il faut juger de cette histoire : mais en passant j'observe que l'on fait trop valoir, contre le récit de Tertullien, la bassesse du Sénat & son entier asservissement aux volontés de Tibère. Eût-il concevable, dit-on, que dans les dernières années de ce Prince, au milieu des

(b) *Tiberius ergo cujus tempore nomen Christianum in seculum intravit, annuntiata sibi ex Syria Palestina quæ illuc virtutem istius divinitatis revelarant, detulit ad Senatum cum*

*prærogativâ suffragii sui. Senatus, quia non ipse (il semble qu'il faut lire non in se) probaverat, respondit : Caesar in sententiâ mansit. Tertull. Apologet.*

horreurs de la tyrannie, ce même Sénat, alors instrument & victime de ses cruautés contre les amis de Séjan, ait refusé ce que demandoit l'Empereur. Non, je l'avoue, la chose n'est pas vrai-semblable, en cas que l'Empereur s'intéressât véritablement au succès de sa demande, & qu'on eût lieu de la regarder comme un ordre. Mais si l'Empereur, par un raffinement de politique, pour rendre un peu moins sensible la pesanteur de son joug, pour faire diversion, pour repaître le Sénat d'une image de liberté, demandoit foiblement une chose qu'il ne se soucioit point d'obtenir; falloit-il donc tant de hardiesse pour se prêter à ce jeu? En s'y prêtant, le Sénat se maintenoit dans l'exercice & dans la possession de ses droits, & faisoit la cour à l'Empereur par un refus assaisonné de flatterie. On fait que les Gouverneurs (c) des provinces Impériales envoioient à l'Empereur des journaux très-exacts de ce qui arrivoit de remarquable dans leur gouvernement. La Judée étoit de la dépendance de l'Empereur, & gouvernée comme les petites provinces du département imperial, par un Procureur de César, chargé de l'administration de la Justice & des finances. Ainsi, quoique les lettres que nous avons aujourd'hui sous le nom de Pilate à Tibère, soient des pièces faussées & modernes, nous ne pouvons douter que Pilate n'ait informé Tibère de l'éclat que faisoient dans la Judée les miracles & la résurrection de J. C. Cela posé, que Tibère ait voulu communiquer au Sénat une relation si curieuse; que frappé jusqu'à certain point de ces mêmes prodiges qui depuis ont converti l'Univers; & que ne sachant point que la religion de J. C. est exclusive, c'est-à-dire incompatible avec toute autre Religion, il ait témoigné que J. C. lui paroissoit un homme divin, & qu'il ne verroit aucun inconvénient à l'associer aux demi-dieux & aux héros dont le culte étoit reçu par les Romains, je ne trouve en cela rien d'incroyable. Est-il plus surprenant que le Sénat opposé par principe à l'établissement

(c) Nous trouvons dans Philon, | journal de ce qui se passoit en Égypte.  
( *Legatione ad Caum.* ) que l'on | Philon appelle ce journal, *ἱστορικῆς ἐφημερίδας*.  
envoyoit régulièrement à Caius le

des cultes nouveaux, méprisant avec la fierté Romaine ce qui se passoit chez les Barbares, & convaincu que l'Empereur ne pouvoit prendre à cette affaire un intérêt sérieux, doit-on s'étonner, dis-je, que le Sénat, au lieu de regarder comme un ordre un propos vague, tout au plus une simple velléité de Tibère, ait répondu qu'il n'étoit pas convenable d'accorder à un étranger les honneurs divins, puisque l'Empereur avoit eu la modestie de les refuser? J'essaierai peut-être quelque jour de satisfaire aux autres difficultés que l'on forme contre le récit de Tertullien. En attendant, je ne dois pas négliger l'avantage que me donne cet ancien auteur dans la matière qui m'occupe aujourd'hui. Certainement un écrivain du haut empire, un homme très-versé dans les loix & dans les usages des Romains, n'auroit pû croire, n'auroit osé dire qu'une proposition de Tibère fut rejetée par le Sénat, si la chose eût été sans exemple, ou plutôt s'il n'eût été notoire que l'on n'avoit pas toujours pour le sentiment de l'Empereur une déférence aveugle, telle qu'on l'imagine ordinairement.

Ainsi le Sénat avoit le droit de ne pas être du sentiment de l'Empereur; mais de son côté l'Empereur avoit celui d'empêcher la décision du Sénat. J'ai prouvé, dans le dernier Mémoire, que le Prince agissoit alors en vertu de la puissance Tribunitienne. J'ajoute ici que Tacite ne manque presque jamais de caractériser l'opposition de l'Empereur par les mots latins *vetare*, *intercedere*, qui sont visiblement relatifs au pouvoir du Tribunat. Je n'en rapporterai qu'un exemple où l'on trouve ces deux mots. Lucius Ennius, Chevalier Romain, avoit fait fondre une statue d'argent de Tibère pour la convertir en vaisselle. On le dénonça comme criminel de lèze-majesté. Ces sortes d'accusations, fort communes dans l'histoire des premiers Empereurs, nous paroïtroient un peu moins étranges, si nous faisons réflexion qu'une infinité de Romains détestoient le nouveau gouvernement. Tibère, Caligula, Néron & Domitien se rendoient assez justice pour croire qu'ils n'étoient pas propres à le faire aimer. Plus ils sentoient qu'on les haïssoit, plus ils étoient ombrageux & délicats. Ainsi des

actions en elles-mêmes très-innocentes pouvoient les alarmer, & passer dans leur esprit pour des signaux d'une défection générale. Tibère, qui n'avoit pas encore jeté le masque en ce temps-là, défendit de faire droit sur l'accusation intentée contre Ennius : *recipi Caesar inter reos vetuit*. Alors Atéius Capito, fluteur d'autant plus dangereux que c'étoit un très-savant Jurisconsulte, prenant l'air & le ton républicain, se récria contre l'opposition de l'Empereur. « On ne doit point, dit-il, » ôter au Sénat le droit de juger. Le crime dont il s'agit est » trop énorme pour demeurer impuni. César est le maître de » sacrifier son propre ressentiment ; mais qu'il n'empêche pas la République de se vanger des outrages qu'elle reçoit (*d*). » L'Empereur, qui savoit à quoi s'en tenir sur la sincérité de ce langage, persista dans son opposition tribunitienne : *perstititque intercedere*.

Il seroit assez naturel d'examiner maintenant, si la prérogative Impériale s'étendoit jusqu'à réformer les decrets que le Sénat avoit rendus en l'absence de l'Empereur. Mais je réserve pour un autre Mémoire cette importante discussion, parce qu'aujourd'hui je me propose uniquement de considérer l'Empereur dans l'assemblée du Sénat. Nous l'avons vu présider en qualité de Consul annuel, dire le premier son avis comme Consul désigné, assister à la séance sans être ni l'un ni l'autre. Nous allons le voir présider *extraordinairement* sans être Consul annuel, en vertu d'une concession particulière, qui faisoit une des branches les plus considérables du pouvoir Impérial.

(*d*) *Tacit. Annal. III, 70.* Remarquez que chez les Romains l'esprit de servitude affectoit de se parer des livrées de la liberté. Au contraire, dans les Etats monarchiques, si l'on résiste quelquefois à la volonté du Prince, on ne trouve point d'expressions assez fortes pour lui protester que toute autorité vient de lui, &c. Cette différence caractérise celle des deux gouvernemens. Les Romains, même sous la tyrannie la plus affreuse, se vantoient toujours d'être libres.

Martial, *liv. V, epig. 12*, dit, en parlant de Domitien :

*Sub quo libertas principe tanta fuit !*

Ce genre de flatterie n'auroit pas été souffert, si l'État avoit été monarchique.

Tibère, au sujet des libelles qui couroient contre lui, disoit que la liberté de penser & de parler étoit essentielle à une ville libre : *In civitate liberâ linguam mentisque liberâ esse debere*. Suet. Tib. c. 28.



Un des articles du décret par lequel le Sénat confère à Vespasien la dignité Impériale, porte « qu'il lui sera permis de convoquer le Sénat, d'y proposer, d'y suspendre la délibération, d'y faire des Sénatus-consultes, comme il avoit été « permis au divin Auguste, à Tibère & à Claude (e). » Cette prérogative est connue dans l'histoire sous le nom de *Jus relationis*, c'est-à-dire le droit de rapporter ou de proposer dans le Sénat. Sous l'ancien gouvernement républicain (f), les seuls Consuls, à proprement parler, avoient le droit de convoquer le Sénat, & de mettre les affaires en délibération. Les Préteurs n'en jouissoient que dans l'absence des Consuls, & ne pouvoient même proposer que des affaires nouvelles & pressantes (g). Les Tribuns l'exerçoient quelquefois, mais avec des limitations qu'il est peut-être impossible de fixer précisément, & dont l'examen seroit ici déplacé. Autant que je puis deviner dans une matière très-obscur, il me semble que les Tribuns ne pouvoient convoquer le Sénat ni le faire délibérer, que sur des affaires d'une certaine espèce; qu'ils étoient obligés, du moins pour la forme, de demander au Consul son agrément; & que le Consul présidoit toujours, lors même que le Tribun faisoit le rapport. Si l'on trouve

(e) *Utique ei Senatam habere, relationem facere, remittere Senatus-consulta per relationem, discessionemque facere liceat, ita uti licuit divo Augusto, Tiberio Julio Casari, Tiberio Claudio Casari Augusto. Apud Gruterum & passim.*

(f) Sur toute cette discipline du Sénat, voyez Paul Manuce & Zamoskius, de *Senatu Romano*.

(g) Dion, sur l'an 747, nous apprend que les Préteurs mortifiés de n'avoir point le droit de proposer, quoique les Tribuns, qui étoient au dessous d'eux, fussent en possession de ce droit, se plaignirent, & obtinrent d'Auguste (alors Préfet des mœurs) qu'ils pourroient aussi pro-

poser; mais dans la suite du temps les Préteurs perdirent ce droit. L'occasion de leurs plaintes, étoit sans doute la nouvelle forme du gouvernement. Comme il se trouvoit toujours à Rome au moins un des deux Consuls, les Préteurs, qui dans l'origine n'avoient eu droit de proposer qu'en l'absence des Consuls, ne proposoient plus sous Auguste. Ils obtinrent donc de proposer quelquefois, même en présence des Consuls, aussi bien que les Tribuns.

Le traducteur se trompe en rendant les mots grecs, *παρὰ τὴν βουλὴν εἰσφέρειν*, par *sententiam in Senatu dicere*. Ils signifient, *proposer dans le Sénat*. Dion, LV, p. 550.

dans les auteurs que tel membre du Sénat proposa telle affaire, & qu'à son rapport le Sénat rendit tel decret, fit telle ordonnance, c'est une expression abrégée qui n'exclut jamais & suppose toujours la part que le Consul avoit nécessairement à cette proposition. Lorsque la compagnie étoit assemblée, le Consul proposoit ce qu'il vouloit, & demandoit, à tous ceux qui avoient droit d'opiner, ce qu'ils pensoient sur la matière proposée. Chaque opinant, après avoir parlé de cette affaire, ou même sans en avoir rien dit, étoit le maître de demander qu'on délibérât sur quelque autre affaire, qu'il croyoit ou faisoit semblant de croire plus pressée & plus intéressante. C'étoit ce qu'on appeloit *excedere relationem*. Mais cette nouvelle proposition tomboit d'elle-même, à moins que le Consul, abandonnant le premier objet, ne consentît à faire délibérer sur le second. Il pouvoit différer son consentement, & même le refuser, excepté dans quelques occasions, où le plus grand nombre lui faisoit une espèce de violence, en criant, *Consul refer; Consul consule*. « Mettez en délibération, demandez les avis. » Alors le Consul proposoit. Ainsi, dans un sens, il est vrai de dire que ce Magistrat étoit l'unique proposant. Quand on avoit fini d'opiner, & que les différentes opinions avoient été réduites à deux, le Consul, s'il le jugeoit à propos, résuinoit les raisons alléguées de part & d'autre, les balançoit, sans néanmoins prendre de conclusions. Ensuite il disoit le mot solennel *discedite*, changez de place; & tous ceux qui étoient d'un même avis passaient d'un même côté; *fiebat discessio*. Alors on comptoit, & suivant la pluralité le Consul prononçoit la décision, qui se nommoit Sénatus-consulte ou decret du Sénat, s'il n'étoit point intervenu d'opposition Tribunitienne, & simplement *Senatûs auctoritas*, c'est-à-dire avis, sentiment, conseil, vœu du Sénat, si quelque Tribun s'étoit opposé. Ce privilège de consulter le Sénat, d'être le modérateur de ses assemblées, l'auteur & comme l'arbitre de ses délibérations, l'ame de ses conseils & l'organe de ses jugemens, passoit, avec raison, pour la plus noble & la plus éminente des fonctions du Consul; & c'étoit de-là qu'il tiroit son nom.

Auguste ayant reçu pour une troisième fois le consulat, l'an de Rome 723, le posséda neuf années consécutives, en vertu d'autant de nouvelles élections (*h*). Ainsi pendant le cours de ces neuf années, sans avoir besoin de concession spéciale, il jouit du droit d'assembler & de faire délibérer le Sénat. Mais lorsqu'en 731, par une politique déliée, dont je crois avoir à peu près développé le système, Auguste se démit du Consulat qu'il exerçoit pour la onzième fois; il se dépouilla nécessairement de cette prérogative Consulaire, de ce *jus relationis* dont nous parlons. Il est vrai que les Romains incontinent après l'abdication que fit Auguste du Consulat, lui donnèrent, ou, si l'on veut, lui confirmèrent la puissance Tribunitienne pour toujours. Auguste avec ce pouvoir, même sans être Consul, ne se seroit pas trouvé réduit dans le Sénat au niveau des autres Sénateurs, qui pouvoient uniquement, & cela quand c'étoit leur tour de parler dans le Sénat, hasarder quelque nouveau sujet de délibération, dont la fortune dépendoit de la bonne volonté du Consul. Un simple Tribun avoit, du moins en certain cas, la faculté de convoquer le Sénat & de le consulter. Si le Tribun, comme je le crois, étoit astreint à demander l'agrément du Consul, je crois aussi qu'il pouvoit absolument s'en passer en cas de refus. Et quel Romain auroit osé dire à Auguste que la proposition de telle ou telle affaire n'étoit pas de la compétence de son pouvoir Tribunitien? Quel Consul ne se seroit pas empressé de prévenir les desirs d'un Citoyen qui joignoit aux pouvoirs perpétuels du Tribunat, augmentés par de nouvelles concessions, le Généralat des armées, le gouvernement des provinces les plus importantes, le lustre d'onze Consulats exercés avec gloire, l'éclat encore plus grand de ceux qu'il refusoit d'exercer, & par dessus tout cela cette autorité sans bornes que donne le dévouement d'une Nation qu'on a prise par le cœur & subjuguée par l'estime? Quand Auguste n'auroit eu dans le Sénat aucun droit de faire délibérer, n'eût-il été que Prince

(*h*) Voyez la Dissertation précédente, sur la puissance Consulaire des Empereurs.

du Sénat, c'est-à-dire le premier des Sénateurs, n'eût-il été que Consulaire, ou même le dernier des opinans, la moindre ouverture, la plus foible insinuation de sa part auroit fait changer le sujet de la délibération, ou, pour mieux dire, les Consuls n'eussent jamais rien proposé sans avoir eu l'attention de se concerter avec lui. Auguste, après avoir cessé d'être Consul, auroit encore été trop puissant dans le Sénat. Il paroissoit le sentir lui-même, & vouloit consacrer les cinq dernières années de son Décennat à régler ce qui concernoit les armées & les provinces de son département, pour abdiquer, disoit-il, ses autres emplois comme il avoit fait le Consulat. Mais plus il sembloit résolu d'anéantir sa puissance, plus le Sénat conspiroit à l'augmenter. L'amour, l'admiration, la crédulité, la mode, la flatterie, les intérêts particuliers, une aveugle jalousie contre le peuple, de fausses vues de politique déterminèrent le Sénat à forcer Auguste de recevoir du moins une portion des prérogatives Consulaires, comme un foible dédommagement du Consulat qu'il venoit de quitter. Le Sénat craignoit qu'Auguste n'étant plus Consul, ne s'attachât trop étroitement au peuple, dont il étoit protecteur perpétuel.

Le Sénat arrêta donc qu'Auguste, sans être Consul, auroit pour toujours le privilège de proposer dans chaque séance une affaire telle qu'il jugeroit à propos (i). Cette prérogative s'étendant à toutes sortes d'affaires, & n'ayant pas besoin dans son exercice de l'attache du Consul, étoit plus noble, plus indépendante & plus digne d'Auguste que celle qui résultoit du pouvoir Tribunitien. Cependant, comme elle ne s'étendoit pas au-delà d'une affaire unique dans chaque assemblée, elle étoit au dessous de la prérogative du Consul, qui fut toujours illimitée en ce point. Mais ce qu'Auguste perdoit en apparence par cette restriction, il le regagnoit avec usure par la perpétuité. Ajoutons que quand le Consul en exercice proposoit, son collègue pouvoit s'opposer à la délibération, & l'on ne voit point que personne eut droit d'empêcher qu'on

(i) Η χειρὶς . . . χειμαίζειν αὐτῷ καὶ ἐπεὶ ὅτι (lege ὅτι) αὐτὸ ἐβλήθη καὶ ἐπὶ τὴν συνέλευσιν, καὶ ἐπὶ τὴν ἐκταύτην, ἔδωκε. Dion, LIII, p. 518.



ne délibérât sur une proposition faite par l'Empereur. Ce fut l'an de Rome 731 qu'Auguste reçut le *jus relationis* ; & Dion semble nous autoriser à croire qu'il le reçut par le decret du 27 juin , où le Sénat lui donna la puissance Tribunitienne , c'est-à-dire , comme je l'ai expliqué dans le Mémoire précédent , ordonna que le Plébiscite de 725 seroit exécuté selon sa forme & teneur. *Le Sénat*, dit l'historien, *ordonna qu'Auguste seroit Tribun du peuple pendant toute sa vie , & que dans chaque assemblée du Sénat , il pourroit proposer telle affaire qu'il voudroit*. Ces deux choses étoient , ce semble , contenues dans le même Sénatus-consulte. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'elles furent ordonnées l'une & l'autre la même année 731. Il n'est pas difficile de comprendre la politique du Sénat. Cette compagnie , qui tendoit dès-lors à devenir représentative de la Nation , vouloit non seulement qu'Auguste parût tenir d'elle le pouvoir Tribunitien , mais encore qu'il proposât dans ses assemblées plutôt en vertu d'un privilège qu'elle lui donnoit , que par le droit de la puissance Tribunitienne , puissance émanée du peuple , & par conséquent ennemie de la majesté du Sénat.

Il faut observer que cette dernière concession , qui donnoit à Auguste le privilège de proposer une affaire dans chaque assemblée du Sénat , ne lui donnoit pas le droit de le convoquer. Depuis l'abdication du Consulat , son unique titre pour l'assembler , étoit le pouvoir Tribunitien. Or le pouvoir Tribunitien ne lui donnoit sans doute le droit de convocation qu'avec quelques restrictions , ainsi que je l'ai remarqué. Les Pères conscripts voulant aussi qu'Auguste tînt de leur main le droit de les convoquer , ne tardèrent pas à le lui conférer absolument & sans restriction. Ce fut dès l'année suivante , c'est-à-dire en 732. Auguste , cette année-là même , avoit refusé la Dictature , en protestant qu'il recevroit plutôt la mort que cette Magistrature despotique. Il avoit pareillement refusé la Censure perpétuelle ; mais il avoit suppléé dignement à l'incapacité des deux Censeurs , en exerçant leurs fonctions ( à la prière du peuple Romain , comme je l'ai dit ailleurs ) , &

*Dion , ubi suprâ.*

*Dion , LIV.*

Dion, LIV,  
p. 522.

faisant des loix très-utiles & généralement approuvées. Sa conduite populaire & pleine de modération, continuoit de lui gagner les cœurs. On le voyoit paroître devant les Tribunaux, & solliciter pour ses amis, comme un simple particulier. Dion rapporte sur cette année un trait de la patience d'Auguste, qui lui fit beaucoup d'honneur. Marcus Primus, Gouverneur de Macédoine, accusé d'avoir injustement attaqué la nation des Odryses, varioit dans sa défense, & disoit tantôt qu'il avoit agi par ordre d'Auguste, tantôt qu'il avoit suivi le conseil de Marcellus, neveu de l'Empereur. Auguste survient sans être attendu. Le Préteur l'interroge pour savoir s'il a donné cet ordre. Auguste dit qu'il ne l'a point donné. Alors Murena, l'un des Avocats de Primus s'emporta contre Auguste. *Que venez-vous faire ici*, lui dit-il. *Qui vous a mandé ? La République (k)*, répondit froidement Auguste, sans ajouter un seul mot. *Tout cela*, poursuit Dion, *lui mérita les louanges des gens sensés, de sorte qu'il reçut le pouvoir de convoquer le Sénat toutes les fois qu'il voudroit*. Un autre Historien n'auroit pas manqué de nous apprendre pourquoi l'année précédente le Sénat, en donnant à Auguste le droit de proposer une affaire dans chaque séance, n'y joignit pas celui de la convocation, plutôt qu'un grand nombre d'autres prérogatives qu'il lui conféra par le même decret, ou du moins dans la même année. Avec Dion, il faudroit toujours conjecturer ; & quand on conjecture toujours, on se trompe quelquefois. Tout ce que je puis dire en général (& ceci n'est point une conjecture) c'est qu'Auguste ne vouloit pas tout recevoir en même temps, persuadé que les plus solides édifices sont ceux auxquels on travaille avec une sage lenteur ; & de son côté le Sénat n'étoit pas fâché d'économiser ses bienfaits.

Quoi qu'il en soit, voilà donc Auguste désormais en droit, non seulement de proposer une affaire autant de fois que se tiendra le Sénat, mais encore de l'assembler aussi souvent qu'il

(k) Τί δὴ ὀρθῶτα ποιεῖς ; ἢ, τίς σε ἐμάλεσε ; πῶς τοι μὲν ἀπεκρίνατο, ὅτι πῶς δὲ δημοσίῳ · ὅτι ἔν τούτοις ὑπὸ μὲν τῷ  
 δυσφορήντων ἐπηνείτο, αἷσε δὲ τὴν Βουλὴν ἀθροίζειν ὅσῳκις ἂν ἐθέλῃσιν λαβεῖν, Dion, ibid.

le jugera convenable. Sur la fin de 732 il quitte l'Italie pour aller régler les provinces orientales, & feint pendant plus de deux ans d'avoir perdu de vûe la ville de Rome, qu'il est bien aisé d'abandonner à ses propres dissensions pour engager adroitement les Romains à le forcer de recevoir pour toujours la puissance Consulaire, sans le titre de Consul. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ailleurs de cette manœuvre, qui suffiroit pour immortaliser un politique. Lorsqu'Auguste fut de retour en 735, on lui offrit pour toute sa vie les pouvoirs ordinaires & extraordinaires du Consulat, avec le privilège d'être assis dans le Sénat au milieu des deux Consuls (1). Comme ces Magistrats eurent toujours le droit indéfini de proposer dans le Sénat autant d'affaires qu'ils voudroient, il semble d'abord, qu'en recevant la puissance Consulaire, Auguste reçut pareillement le droit indéfini de proposer. Mais Auguste, pour des raisons très-dignes de lui, que j'ai longuement détaillées dans un autre endroit, voulut masquer autant qu'il pouvoit ce Consulat impérial. Il ne l'accepta qu'avec des restrictions, & fit si bien que sa puissance Consulaire, quoique fort supérieure à celle des Consuls annuels, sembloit être moindre à divers égards. Il n'accepta pas tout ce que lui attribuoit la concession de 735; 1.° il ne voulut prendre aucun titre qui désignât ce Consulat perpétuel; 2.° il refusa le droit de faire les cérémonies publiques: elles demeurèrent toujours attachées au Consulat annuel; 3.° on a sujet de croire qu'il rejeta les licteurs & les faisceaux qui lui furent expressément offerts. Mais il accepta 1.° la prééance dans le Sénat; 2.° un tribunal & le droit de rendre la Justice, & vrai-semblablement une inspection générale sur les finances; 3.° la prérogative de pourvoir aux besoins urgens de la République toutes les fois qu'il la croiroit en danger, & de faire des coups d'autorité, sans attendre l'ordre spécial & l'injonction du Sénat.

Quant au droit de proposer les affaires, tel qu'en jouirent toujours les Consuls en titre, Auguste ne l'accepta pas. Il s'en

*Dion, LIV,  
p. 524.*

(1) *Dion, LIV, p. 527.* Voyez la Dissertation sur la puissance Consulaire des Empereurs.



tint au Sénatus-consulte de 731, qui l'autorisoit seulement à proposer une affaire dans chaque séance; & si désormais il en proposa plusieurs dans une même assemblée, ce ne put être que quand il étoit Consul annuel. C'est un fait certain que ni lui ni ses successeurs, hors le cas du Consulat annuel, n'eurent jamais le pouvoir illimité de mettre les affaires en délibération dans le Sénat : en voici la preuve. Ce qui est illimité, n'est pas susceptible d'une nouvelle étendue. Or le *jus relationis*, le droit de proposer, que le Sénat, à chaque mutation, conféroit au nouveau Prince, fut donné souvent avec des extensions qui en reculoient les bornes, mais toujours en les fixant; donc ce droit n'étoit point illimité. Par le fragment du Sénatus-consulte, qui donne l'empire à Vespasien, il paroît que ce Prince ne reçut encore le *jus relationis* que comme Auguste l'avoit reçu, c'est-à-dire, le droit de proposer une seule affaire. Mais dans l'espace des quatre-vingts ans ou environ, qui s'écoulèrent depuis l'élection de Vespasien, jusqu'au jour où Tite-Antonin fit donner à M. Aurèle la puissance du Tribunat, il s'étoit introduit à l'égard du *jus relationis*, une innovation dont, faute de monument, il est impossible de marquer ni la date ni l'origine. Peut-être que la flatterie imagina d'elle-même de donner à quelqu'un des Princes, qui vécurent dans cet intervalle, un pouvoir de proposer plus étendu que celui du divin Auguste. Peut-être aussi que quelque Empereur avide de proposer, pria le Sénat d'étendre sa prérogative. J'en soupçonnerois volontiers Hadrien.

Mais, sans m'égarer dans des conjectures trop incertaines, je me borne à rapporter le petit nombre de faits concernant cette innovation, qui se sont sauvés du naufrage de l'histoire de ces temps-là. Lorsque M. Aurèle, adopté par Tite-Antonin, reçut du vivant de son prédécesseur la puissance Tribunitienne, avec le pouvoir proconsulaire, il reçut aussi la faculté de proposer cinq affaires dans chaque assemblée du Sénat, *jus quintæ relationis* (m) : ce qui ne permet pas de douter que l'Empereur

(m) *Tribunitiâ potestate donatus est atque imperio extra urbem Proconsulari, addito jure quintæ relationis.* Capitolin. M. Ant. c. 6.



n'eût au moins reçu la permission d'en proposer le même nombre. Pertinax, lors de son avènement à l'empire, reçut le privilège d'en proposer quatre, *jus quartæ relationis*<sup>a</sup>; Alexandre, d'en proposer cinq, *jus quintæ relationis*<sup>b</sup>; Probus, d'en proposer trois seulement, *jus tertiæ relationis*<sup>c</sup>. Cette variété doit convaincre tout esprit raisonnable, que le Sénat étoit maître d'étendre ou de restreindre arbitrairement la concession dont il s'agit. Je ne trouve point qu'aucun Empereur ait eu le droit de proposer plus de cinq affaires : mais le silence du peu d'auteurs qui nous restent, ne paroît pas décisif. Cependant il est à croire que la flatterie rougit à la fin de prodiguer des extensions qui, par leur multitude, seroient devenues totalement illusoires. Le droit de proposer cinq affaires différentes suffisoit, & au-delà, pour absorber la séance la plus longue. Quatre ou cinq valaient autant que mille pour rendre le Prince seul proposant, s'il le souhaitoit. Mais, d'un autre côté, le droit d'en proposer mille, que certainement les Empereurs n'eurent point, n'auroit jamais pû être qu'un droit limité. Il s'ensuit que les Empereurs ne jouissoient pas de la prérogative indéfinie de faire délibérer le Sénat ; prérogative néanmoins dont les Consuls en titre furent toujours censés jouir, même sous le gouvernement Impérial. J'ignore ce que répondroient à cette preuve ceux qui métamorphosent en Monarque le Prince Romain. Étrange espèce de Monarque, astreint à ne proposer dans le conseil public qu'un certain nombre d'affaires déterminé par la Nation, tandis que d'autres Magistrats, subordonnés par une infinité d'endroits à ce prétendu Monarque, ont le privilège absolu de proposer autant de fois qu'ils voudront ! Contestera-t-on les faits ? Se retranchera-t-on à chicaner sur les conséquences ? J'ose assurer qu'aucun de ces deux postes ne seroit tenable.

Lorsque l'Empereur mettoit une affaire en délibération, il devenoit Président de l'assemblée, s'il ne l'étoit déjà par le Consulat annuel, & demandoit les avis comme auroit fait un simple Consul, mais avec une différence qu'il est essentiel de remarquer. Sous le gouvernement ancien (& même sous le nouveau quand ce n'étoit point l'Empereur qui propoisoit),

<sup>a</sup> Capitol. Pertinax, c. 6.

<sup>b</sup> Lamprid.

Alexand. c. 1.

<sup>c</sup> Vopisc. Prob. c. 12.

les Magistrats actuellement en charge ne disoient pas leurs avis. Au contraire, les Consuls & les autres Magistrats opinoient lorsque l'Empereur faisoit délibérer. Ces deux usages, & les raisons sur lesquels ils pouvoient être fondés, méritent quelque discussion. Quiconque a lû l'ancienne histoire Romaine, doit se souvenir que le Consul qui présidoit, après avoir exposé le sujet de la délibération, n'interrogeoit ni son collègue, ni les Préteurs, ni pas un des autres Magistrats curules; mais qu'il s'adressoit d'abord aux Consuls désignés, s'ils étoient élus, ensuite au Prince du Sénat, aux Consulaires, selon leur rang, aux Préteurs & autres Magistrats désignés, enfin à tous les membres de la Compagnie, qui n'exerçoient point de Magistrature. Le Consul proposant discutoit, comme je l'ai déjà dit, les différentes opinions. Il faisoit, sans doute, valoir avec plus ou moins d'adresse le parti qu'il jugeoit le meilleur; mais il ne pouvoit qu'insinuer son avis, & ne le donnoit jamais, ni les autres Magistrats non plus que lui.

Cette règle est tout-à-fait singulière. Aucun auteur que je connoisse n'a pris soin de nous indiquer de près ni de loin, pourquoi la Magistrature actuelle suspendoit le droit d'opiner. Je suis réduit aux conjectures. Celle-ci, que je hasarde, me paroît approcher du vrai. On appréhendoit, & cette crainte n'étoit pas sans fondement, que les Magistrats, s'ils opinoient, n'eussent trop de pouvoir dans le Sénat, trop d'influence dans les décisions. Tout homme en place a nécessairement des flatteurs; il peut faire du bien ou du mal. Dans les délibérations ceux qui opinent les premiers, s'ils ont du crédit, entraînent souvent le grand nombre. Or les dignités donnent plus de crédit que le mérite, & sont plus importantes que la raison. On me dira peut-être que l'impression des dignités devoit être moins sensible dans le Sénat Romain, parce que les Magistratures étoient annuelles, & que chaque Sénateur les avoit exercées ou pouvoit y parvenir. Mais il étoit digne de la profonde sagesse des Romains d'outrer les précautions, pour assurer, dans le conseil public, la liberté des suffrages. Après tout, cet auguste Sénat, cette assemblée de Rois, étoit

un corps trop nombreux, pour ne pas contenir dans son sein des esprits bornés, à qui les chaires curules, le bâton Consulaire, les faisceaux & les licteurs eussent tenu lieu de preuves & de démonstrations. Comme toutes les Magistratures inférieures au Consulat en étoient des démembrements, les Consuls avoient conservé des rapports intimes avec ceux qui les exerçoient, & même beaucoup d'ascendant & d'autorité sur eux. Les affaires importantes, que le Consul en exercice devoit porter au Sénat, se débattaient préalablement dans une assemblée particulière, formée des deux Consuls & des autres Magistrats. Supposé donc que les membres de ce conseil eussent eu le droit d'opiner ensuite dans l'assemblée générale, chacun d'eux y venant bien préparé, bien décidé pour tel sentiment, l'union du corps de la Magistrature auroit emporté d'emblée le reste des suffrages; ou s'il eût été de différens avis, si les Consuls, par exemple, n'avoient pû s'accorder entre eux, ce partage eût causé dans le Sénat des altercations & des disputes interminables. Ce fut, si je ne me trompe, pour obvier à de tels inconvéniens, que l'ancienne République jugea toujours que les Magistratures étoient incompatibles avec le droit d'opiner.

Cette discipline souffrit de l'altération sous le gouvernement impérial. Nous en trouvons la preuve dans le troisième livre des Annales de Tacite, où l'auteur détaille ce qui se passa dans l'instruction du procès criminel de Pison & de Plancine sa femme, accusés d'avoir fait périr Germanicus. Tibère, sans violer les loix, auroit pû connoître de cette affaire dans son Conseil privé, parce que les Consuls (n), &, ce semble, le Sénat même, le prièrent de s'en charger; mais il aima mieux qu'elle fût jugée par le Sénat. Dans les diverses séances qu'occupa cette cause fameuse, l'Empereur usa du droit de proposer, attaché à la prérogative impériale. Il n'étoit pas Consul, & ce fut lui cependant qui mit l'affaire en délibération, & qui présida toujours. Enfin dans la dernière séance, où l'on

(n) *Fulcinus Trio Pisonem apud Consules postulavit . . . petentemque* | *ret. . . (Tiberius) integram causam ad Senatum remittit.* Tacit. Ann. 111, 10.



fit semblant de donner quelque satisfaction aux mânes de Germanicus, Tibère demanda les avis, & s'adressa d'abord au Consul M. Aurélius Cotta: *car, ajoûte l'historien, les Magistrats même opinoient, lorsque l'Empereur propoisoit (o)*. Tacite rapporte aussi l'avis de l'autre Consul Valérius Messalinus. Cet endroit est précieux: il nous apprend ce que peut-être on ne trouve point ailleurs; 1.<sup>o</sup> que sous Tibère, & sans doute dès le temps d'Auguste, les Magistrats disoient leur avis, lorsque le Prince faisoit le rapport; 2.<sup>o</sup> qu'en tout autre cas ils ne le disoient point, & que l'on observoit l'usage ancien, soit dans l'absence de l'Empereur, soit en sa présence, quand ce n'étoit pas lui qui faisoit délibérer. Mais pourquoi & comment la nouveauté dont il s'agit fut-elle introduite dans la discipline du Sénat? Essayons de répondre juste à cette double question.

Les mêmes vûes qui déterminèrent les deux fondateurs du gouvernement impérial, Auguste & son successeur, à faire passer au Sénat les droits du peuple Romain, les devoient porter à rendre les Magistrats plus puissans dans l'intérieur du Sénat, sauf à diminuer habilement leur puissance à d'autres égards. Il est plus aisé de dominer sur une compagnie que sur l'assemblée générale d'une Nation, sur un petit nombre d'hommes que sur une Compagnie nombreuse. Auguste n'avoit pas de peine à tenir dans sa dépendance les Consuls, à qui leur place donnoit des relations indispensables avec l'Empereur, qui, sans lui, ne feroient pas arrivés à cette place éminente, qui pouvoient espérer, de son bon plaisir, les Lieutenances des provinces impériales & des armées, & de sa recommandation toujours efficace, tout ce qui pouvoit dépendre du Sénat. Il faut dire à proportion la même chose des Préteurs & des autres Magistrats. Communément ils étoient tous dévoués au chef suprême de la République, ou par la reconnoissance qu'un bienfait récent inspire quelquefois même aux cœurs les plus ingrats,

(o) *Primus sententiam rogatus Aurelius Cotta Consul (nam referente Cæsare Magistratus eo etiam munere fungebantur) nomen Pisonis radendum fastis censuit, &c. Tacit. Ann. III, 17.*



ou par l'espérance des grades ultérieurs, dont celui qu'ils avoient déjà, les approchoit d'autant plus qu'ils sauroient mériter la bienveillance du Prince. Auguste comprit que, si les Magistrats avoient le droit d'opiner, il seroit décider à son gré dans le Sénat toutes les affaires qu'il y proposeroit, quelque air d'impartialité qu'il affectât en les proposant ; & qu'alors il exerceroit dans le Sénat une domination invisible, cachée sous le pouvoir apparent des Magistrats, dont les suffrages, toujours conformes à la volonté du Prince, détermineroient infailliblement la pluralité des voix. Le Sénat lui-même, en donnant à Auguste la permission de proposer une affaire dans chaque séance, fournissoit une occasion très-favorable pour déroger à l'usage primitif. Cette concession préjudicoit non seulement au privilège du Consul en exercice, qui régulièrement devoit toujours proposer ; mais encore au droit du Consul qui n'étoit pas en exercice, parce que celui-ci devoit proposer dans l'absence de son collègue, & pouvoit même s'opposer à la proposition de son collègue présent. Il étoit juste d'indemniser les Consuls d'une perte si réelle. Auguste, en faveur de qui le Sénat dépouilloit les Magistrats ordinaires, avoit un prétexte très-honnête de demander pour eux une espèce d'équivalent, & peut-être que le premier usage qu'il fit de son nouveau privilège, fut de requérir que l'on donnât aux Consuls le droit d'opiner toutes les fois qu'il proposeroit. Tibère, dans l'endroit de Tacite que je viens d'indiquer, interroge les deux Consuls, & commence par le second : c'étoit Aurélius Cotta. Le premier Consul, Valérius Messalinus, n'opine qu'après son collègue. L'unique raison qu'on puisse rendre de cette préférence, est que le second Consul étoit alors en exercice, & qu'il auroit proposé l'affaire, si l'Empereur ne l'eût pas proposée lui-même. Ce qui semble prouver que le droit de dire leurs avis, étoit pour les Consuls une compensation du droit qu'ils auroient eu l'un de proposer, l'autre d'empêcher qu'on ne délibérât.

Je rapporte au temps d'Auguste ce nouvel arrangement. S'il s'étoit fait sous Tibère, Tacite ne se seroit pas contenté

d'en parler incidemment, & dans une courte parenthèse. Il est vrai que Dion n'en parle point : mais Dion ne dit pas tout ; & quoique le temps ait plus épargné que le reste de son histoire la partie qui concerne Auguste, on ne laisse pas d'y trouver beaucoup de lacunes & d'omissions. Le passage de Tacite marque, en général, que les Magistrats disoient leurs avis, lorsque l'Empereur proposoit. Ce terme paroît comprendre les Préteurs & les Édiles curules. Il est rare qu'il se fasse une innovation, sans qu'elle soit bien-tôt suivie de quelque autre changement. La distance qui se trouvoit entre les Consuls & les Préteurs n'étoit pas infinie, non plus que celle qui séparoit les Édiles curules des Préteurs. Rien de si naturel que d'étendre, de proche en proche, à tous les hauts Magistrats, une grace dont les premiers jouissoient déjà. Cette extension favorisoit les desseins d'Auguste : elle flattoit l'ambition de ceux qui prétendoient aux dignités : enfin, considérée sous un certain point de vûe, elle pouvoit paroître avantageuse à la puissance du Sénat. On pouvoit s'imaginer que les Magistrats ayant plus d'autorité dans la compagnie, seroient plus en état, s'il le falloit, de traverser les projets de l'Empereur. Les changemens introduits par Auguste ( que l'on y prenne garde ) sont tous marqués à ce double coin : avantage apparent pour les autres, utilité réelle pour lui. Chacun y croyoit gagner, & tout le monde y perdoit, excepté l'Empereur.

Au reste ce qui achève de me persuader que le droit de dire leur avis, lorsque l'Empereur proposoit en vertu de sa prérogative impériale, fut accordé aux Consuls à titre de dédommagement, c'est que le second Consul n'opinoit point, si l'Empereur proposoit en qualité de Consul annuel. Dans une séance où Trajan Consul présidoit, séance détaillée par *Plin. ep. III,* Pline le jeune, nous ne voyons point opiner Fronton, collègue de Trajan. Pline, parmi les premiers opinans, ne nomme que les Consuls désignés.



SUIITE DE LA DISSERTATION  
INTITULÉE  
L'EMPEREUR DANS LE SÉNAT.

*Réponse à quelques objections.*

Par M. l'Abbé DE LA BLÉTERIE.

DANS ce grand nombre de Mémoires que j'ai eu l'honneur de lire à l'Académie sur le gouvernement impérial, je crois en avoir assez dit pour détruire les préjugés de notre enfance, qui nous présentoient le prince Romain comme un Despote, ou du moins comme un Monarque. J'ai montré que la prérogative impériale n'étoit que le produit & le résultat des pouvoirs attachés aux diverses magistratures Républicaines, que l'on avoit accumulées sur la tête de l'Empereur ; qu'il partageoit la puissance législative avec le Sénat, & la puissance exécutive avec les Magistrats ordinaires, qui tenoient leur autorité, non du Prince, mais du peuple Romain représenté par le Sénat ; en un mot, que l'on doit définir le gouvernement de Rome sous les Empereurs, une Aristocratie, dont le chef, soumis de droit à toutes les loix, excepté celles dont il avoit eu dispense, étoit néanmoins, par la réunion de plusieurs emplois, & sur-tout par le Généralat des armées, assez puissant pour opprimer de fait & les particuliers & la Nation elle-même, lorsqu'il osoit courir les risques d'être tyran. J'ai fait voir que, si les Empereurs furent des Monarques, l'histoire Romaine est l'histoire d'un peuple barbare, un amas de contradictions, & même une école de révolte & de fanatisme.

La dernière Dissertation, où j'ai détaillé les droits & les prérogatives dont l'Empereur jouissoit dans l'assemblée du Sénat, a mis le sceau, pour ainsi dire, à tout ce que j'avois établi jusqu'alors. Cette Compagnie n'étoit point le Sénat du Prince,

mais le Sénat de la Nation. L'Empereur, quand il assistoit à l'assemblée, quoiqu'il y eût toujours la première place, n'y présidoit pas toujours, & ne faisoit souvent qu'y remplir les fonctions de simple Sénateur. Il présidoit seulement lorsqu'il exerçoit le Consulat annuel, ou lorsqu'usant des privilèges de cet autre Consulat permanent, dont j'ai prouvé qu'Auguste & ses successeurs furent revêtus, il proposoit extraordinairement : encore n'avoit-il droit de proposer qu'un certain nombre d'affaires, tantôt plus, tantôt moins grand, mais toujours fixé par le decret du Sénat, qui mettoit chaque Prince en possession de la dignité impériale.

On a vu que les Princes, loin de commander au Sénat, le prioient, le supplioient, souvent même pour des bagatelles. De vive voix ou par écrit, ils lui parloient d'une manière infiniment respectueuse, jusqu'à se servir quelquefois du terme de *votre Majesté*. Ce n'étoient pas seulement les Titus, les Trajans, les Hadriens, les Antonins, les Marc-Aurèles, les Pertinax, les Alexandres, les Gordiens, les Tacites, les Probus, qui témoignent au Sénat cette extrême déférence. Sans parler des Empereurs dont l'administration fut mêlée de bien & de mal, la plupart des Tyrans les plus décidés, ceux qui tenoient le Sénat dans une horrible servitude, qui le rendoient l'instrument & le ministre de leurs cruautés, qui le forçoient d'être le bourreau de ses propres membres, qui, sous prétexte de prévenir des conspirations, & par un abus intolérable du droit qu'avoit l'Empereur de pourvoir aux besoins urgens de la République, faisoient mourir des Sénateurs sans aucune forme de jugement; ceux-là même ne parloient au corps entier qu'avec respect. Ils l'écrasoient; & l'on eût dit qu'ils étoient à ses pieds; tant la doctrine nationale, touchant la supériorité du Sénat, étoit profondément enracinée dans le cœur des Empereurs patriotes, & dans l'esprit des Tyrans.

Je me crois enfin dispensé de produire de nouvelles preuves. Celles que j'ai employées suffisoient pour convaincre tout lecteur qui cherche la vérité. Ainsi je les supposerai désormais comme des principes certains. On ne pourra, je crois, me contester



le privilège d'en user de la sorte , lorsque j'aurai satisfait aux seules objections que l'on puisse raisonnablement opposer à ces principes. Celles que j'entreprends d'examiner aujourd'hui sont spécieuses. L'une est fondée sur le droit qu'on attribue aux Empereurs, de réformer & de casser les jugemens du Sénat; l'autre sur une lettre de l'empereur Macrin, dans laquelle priant les Pères conscripts de décerner les honneurs divins à Caracalla, son prédécesseur, il dit, en termes formels, *qu'il les prie, quoiqu'il ait droit de leur commander.*

Voici comment un défenseur du despotisme impérial pourroit faire valoir la première objection. C'est une maxime incontestable qu'un jugement ne peut être réformé que par l'autorité d'où il émane, ou par une autorité supérieure: or les décisions du Sénat Romain pouvoient être, & furent quelquefois réformées, abolies, anéanties par des jugemens de l'Empereur: donc l'autorité de l'Empereur étoit supérieure à l'autorité du Sénat; & par conséquent plus vous prouverez que sous les Empereurs le Sénat représentoit la Nation, plus vous établirez que l'Empereur étoit du moins un Monarque. Nous lisons, à la vérité, dans le Digeste, que l'on ne peut appeler du Sénat à l'Empereur; mais nous y trouvons aussi que c'étoit une jurisprudence introduite par une loi d'Hadrien. *Sciendum est appellari à Senatu non posse Principem; idque oratione divi Hadriani effectum.* On pouvoit donc, avant cette loi, se pourvoir au tribunal de l'Empereur contre les décisions du Sénat. Plus de cent quarante ans s'écoulèrent depuis la première année d'Auguste, jusqu'à la première d'Hadrien. Une possession d'un siècle & demi, aussi ancienne que le gouvernement Impérial, ne permet pas de douter que les decrets du Sénat ne fussent originairement sujets à la révision du Prince. Si, par le bon plaisir d'Hadrien, ils devinrent irréfornables, ce fut une concession, un privilège accordé par le Prince, qui voulut bien se lier les mains, & renoncer à l'exercice de son droit.

*Réponse.* La défense d'Hadrien prouve que l'on avoit quelquefois appelé du Sénat à l'Empereur, & que l'Empereur avoit

*Digest. lib.  
XLIX, tit. 2.  
A quibus ap-  
pellare non  
licet.*

statué sur ces appels; mais elle ne prouve point que ces appels, & les jugemens rendus en conséquence, eussent été légitimes. C'étoient des abus & des usurpations. En effet, j'ai montré que l'Empereur n'avoit dans Rome, & vis-à-vis du Sénat, d'autre autorité légitime, que celle qui résultoit de la puissance Consulaire & du pouvoir Tribunitien. Or, ni la puissance ordinaire du Consulat, ni cette puissance extraordinaire, qui donnoit, pour les cas de nécessité pressante, le droit d'agir provisionnellement sans prendre l'avis du Sénat, n'avoient, en aucun temps, autorisé les Consuls à réformer les decrets, pas même dans l'ancienne République, où le Sénat étoit simplement le conseil du peuple Romain. A plus forte raison, sous le nouveau gouvernement, la prérogative Consulaire ne devoit pas s'étendre jusque-là, puisque le Sénat étoit devenu représentatif de la Nation.

Quant au pouvoir Tribunitien, il donnoit à l'Empereur, 1.<sup>o</sup> le droit qu'avoient essentiellement tous les Tribuns, de prendre fait & cause pour les opprimés, & d'empêcher, par voie d'opposition, tout jugement, même les jugemens nationaux: 2.<sup>o</sup> il donnoit au Prince deux autres prérogatives, que les Tribuns ordinaires n'eurent jamais; l'une de juger en dernier ressort toutes les affaires qui seroient portées à son tribunal immédiatement ou par appel; l'autre de faire grace aux coupables, à quelque tribunal qu'ils eussent été condamnés. Mais dans le Mémoire, où je tâche d'approfondir ce qui concerne cette branche de la dignité impériale, j'établis que le mot latin, *appellatio*, signifie non seulement ce que nous entendons par le mot *appel*, mais encore un recours quelconque à la protection d'un Magistrat, soit avant, soit après la décision. Je montre que les seuls appels, que l'on pût interjeter du Sénat à l'Empereur, étoient ceux qui précédoient le jugement. Je prouve qu'en permettant à l'Empereur de juger, lorsqu'on s'adresseroit à lui, la Nation n'avoit aucunement entendu se dessaisir du droit de juger, quand on s'adresseroit à elle-même, ni soumettre ses decrets à la révision de l'Empereur.

Il est vrai que l'on avoit accordé au Prince le droit de faire

grace aux criminels, quand même ils auroient été condamnés au tribunal de la Nation. Mais faire grace, n'est pas absoudre; c'est plutôt reconnoître, qu'infirmer le jugement qui condamne: & d'ailleurs il faut observer que le Prince demandoit au Sénat la grace du criminel. On en trouve une infinité de preuves dans Tacite: & Sénèque, condamné sous Claude, reconnoît qu'il fut redevable de la vie, non seulement au pouvoir, mais encore aux prières de l'Empereur: *Deprecatus est pro me Senatum, & vitam mihi non tantum dedit, sed etiam petiit.* Ainsi, toutes les fois que les Empereurs annullèrent un jugement national, excepté peut-être en matière criminelle, ils franchirent les bornes de leur pouvoir légitime, ils agirent en tyrans.

*Senec. Consol.  
lat. ad Polyb.  
c. XXXII.*

Je conjecture qu'ils hasardèrent ces attentats à la faveur d'une équivoque. Tout est bon pour la multitude, qui tient peu aux choses, & beaucoup aux mots. Tant que subsista l'ancienne République, l'opposition persévérante d'un seul Tribun pouvoit rendre nuls les decrets du Sénat. Cette Compagnie n'étoit point alors dépositaire des droits du peuple Romain. Le pouvoir suprême résidoit dans les Comices, dans l'assemblée générale de la Nation, qui exerçoit ce pouvoir, tantôt par elle-même, tantôt par les Commissaires qu'elle nommoit. Sous Auguste, la Nation s'assembla toujours, du moins pour élire les Magistrats. Tant qu'elle conserva quelques débris de son empire, le Sénat n'étoit encore censé que le Conseil de la République. Supposé donc qu'Auguste, en vertu de sa puissance Tribunitienne, eut annulé quelque sénatus-consulte, le Sénat n'auroit pas eu droit de s'en plaindre. Mais on peut assurer hardiment qu'Auguste ne fit jamais de son pouvoir Tribunitien un usage si mal adroit & si directement contraire au système de la politique. Son plan étoit de régner par le Sénat. Il avoit donc intérêt d'accoutumer les Romains à recevoir les jugemens du Sénat comme des loix, & devoit lui-même en donner l'exemple.

Après que la nouvelle République, ouvrage d'Auguste, eut reçu de Tibère la dernière main, c'est-à-dire, lorsque par la

translation des Comices le Sénat, de concert avec Tibère, eut dépouillé le peuple des restes de l'exercice de sa souveraineté, les decrets du Sénat eurent par eux-mêmes force de loi. Régulièrement ils ne pouvoient plus être infirmés par l'opposition Tribunitienne, puisque, dans aucun temps, elle n'avoit pu casser un decret national. Cependant le langage n'avoit pas changé; on continuoit de les nommer *Senatus-consultes*. Lors donc qu'un Empereur annulloit une décision du Sénat, l'Empereur pouvoit dire, & les dupes, qui sont toujours le grand nombre, pouvoient croire qu'il ne faisoit en cela que ce que les Tribuns avoient fait dans tous les temps.

J'ai soupçonné Tibère d'avoir été l'inventeur de ce sophisme. En effet, toujours fécond en subtilités, il excelloit à déguiser, sous les formes anciennes, la jurisprudence qu'il créoit au besoin (a); & nous lisons dans Suétone, que Tibère cassa quelques ordonnances du Sénat: *Quasdam Senatûs constitutiones rescidit*. Cependant, toutes réflexions faites, je dois peut-être réparation à Tibère; & je doute que Suétone ait voulu parler d'une cassation proprement dite. Voici sur quoi mes doutes sont fondés. Après avoir fait l'éloge des commencemens de Tibère, après avoir employé six chapitres à prouver, par un détail curieux, que le nouvel Empereur se conduisoit avec tant de modération, qu'on ne voyoit en lui qu'un citoyen, & presque un simple particulier (b), Suétone ajoute ce qui suit: « Peu à peu le Prince se développa, & se fit sentir par  
 „ une conduite qui fut long-temps mêlée de bien & de mal;  
 „ mais où l'amour du bien public & la douceur sembloient do-  
 „ miner. Et d'abord il n'interposoit son autorité que pour em-  
 „ pêcher qu'on ne s'écartât des règles. Il cassa donc quelques  
 „ ordonnances du Sénat. Souvent, lorsque les Magistrats ren-  
 „ doient la Justice, il s'offroit pour être leur conseil, siégeoit  
 „ avec eux ou vis-à-vis d'eux, à l'extrémité du tribunal. Si  
 „ le bruit couroit que la faveur alloit faire échapper quelque

|                                               |  |                                           |
|-----------------------------------------------|--|-------------------------------------------|
| (a) <i>Callidus &amp; novi juris repertor</i> |  | <i>ac paulo minus quàm privatum egit.</i> |
| <i>Tiberius. Tacit. Annal. II, 30.</i>        |  |                                           |
| (b) <i>Civilem admodum inter initia</i>       |  |                                           |

Suet. Tiber. c. 26.



coupable, il arrivoit à l'audience sans être attendu, & rappeloit « aux Juges les loix, leur serment, l'énormité du crime qu'ils « avoient à juger (c), &c. »

Certainement, quand il seroit indubitable que l'Empereur avoit droit de casser les ordonnances du Sénat, Tibère mal affermi, qui craignoit que Germanicus, maître d'une armée formidable, adoré du peuple Romain, ne voulût jouir de l'empire, au lieu de l'attendre; Tibère, dis-je, étoit trop bon politique pour se signaler par de tels essais. Un Monarque médiocrement habile se garderoit bien de les risquer en pareilles circonstances. Quel moyen de concilier cet éclat subit avec la gradation marquée par Suétone, *paulatim Principem exeruit*; & ces coups d'autorité, ces actes de toute-puissance, avec cette modestie, avec cet anéantissement que le nouveau Prince avoit joué durant quelques mois? Un passage si brusque & si ridicule d'un extrême à l'autre, n'est point d'une tête solide comme Tibère, & ne conviendrait qu'à Caligula.

Peut-être que les ordonnances dont parle Suétone, n'étoient pas encore revêtues des formes requises. Par exemple, tout sénatus-consulte, avant que d'avoir été déposé dans l'*Ærarium*, n'étoit, pour ainsi dire, regardé que comme un projet. Si Tibère ne fit que s'opposer à des ordonnances qui n'avoient pas encore reçu tous les caractères de l'autorité nationale, ce Prince ne sortit point de la sphère du Tribunat impérial, ni même de celle du Tribunat ordinaire. Pesons les paroles de l'historien. Elles portent que Tibère, au commencement, n'intervenoit que pour empêcher ce qu'on vouloit faire contre les règles: *Ac primò quidem eatenus interveniebat ne quid perperam fieret; itaque & constitutiones quasdam Senatûs rescidit, &c.* Il se contentoit de prévenir les abus, & ne réformoit rien encore: *eatenus interveniebat ne quid perperam fieret.* Peut-être aussi que Suétone a voulu dire seulement que l'Empereur

*Zamoskias, de  
Senatu Romano.*

(c) *Paulatim Principem exeruit præstititque; etsi varium diu, commodiorem tamen sapius & ad utilitates publicas promiorem. Ac primò* | *eatenus interveniebat ne quid perperam fieret. Itaque & constitutiones quasdam Senatûs rescidit, &c. Suet. Tiber. c. 33.*

engagea les Pères conscripts à réformer eux-mêmes quelques-unes de leurs ordonnances. C'est une interprétation à laquelle le texte & la méthode de Suétone ne répugnent nullement. Comme le dessein de cet auteur est d'accumuler les faits, & non de les circonstancier, de rappeler à ses lecteurs ce qu'ils savent déjà, plutôt que de leur apprendre exactement ce qu'ils ignorent, il se sert volontiers d'expressions abrégées, qui ne doivent pas toujours être prises à la rigueur. Je pourrais en citer plusieurs exemples. Je rapporte le premier qui se présente à ma plume. En parlant de Vitellius, oncle de celui qui fut Empereur, Suétone dit que ce Vitellius accusa Pison d'avoir fait mourir Germanicus, & le condamna, *accusavit condemnavitque* (d). L'accusateur ne peut être juge; & l'on sait que Pison fut condamné par le Sénat à la poursuite de Vitellius: c'est là ce que Suétone veut faire entendre. Appliquons au mot *rescidit* un commentaire semblable. L'histoire n'éclaircit point ce qui concerne les prétendues cassations indiquées par Suétone. C'étoient apparemment des objets bien minces, puisqu'ils ont échappé à Tacite & à Dion. Ce que je puis assurer, c'est que dans tout le reste de la longue administration de Tibère, on ne trouve point, ni qu'il ait cassé de sénatus-consulte, ni qu'il ait souffert qu'on appelât à lui d'aucun jugement rendu par le Sénat.

Pour Caius, son successeur, « il jugeoit (e) tantôt en particulier, tantôt avec tout le Sénat. De son côté le Sénat connoissoit de quelques affaires sans l'Empereur: mais, en ce cas, le Sénat ne jugeoit point au souverain, & l'on appeloit fréquemment de ses décisions. » Que les défenseurs de la monarchie impériale se prévalent, s'ils l'osent, de l'autorité d'un homme, en faveur duquel on ne peut dire autre chose, sinon que Césaria sa femme, en lui donnant un philtre, lui avoit renversé l'esprit. Sous le règne de ce monstre, né, comme

(d) *Publius (Vitellius) Germanici comes Cn. Pisonem inimicum et interfecerem ejus accusavit, condemnavitque.* Suet. Vitell. c. 2.

(e) *ἰδίᾳ ἢ ἐν ἰδίᾳ καὶ μετὰ*

πάσης τῆς χειρώσεως καὶ πᾶς καὶ ἐκείνῃ καὶ ἑαυτὴν ἐκρίνεν· ὃ μὲν τι καὶ αὐτοτελὲς ἦν, ἀλλ' ἐφέσιμοι δὶχαι ἀπ' αὐτῆς ἐρίχθεντο συχνά. Dion. lxx, edit. Hanov. p. 654.

dit Sénèque, pour assujétir une nation libre au despotisme des Orientaux, *natus in hoc ut liberæ civitatis mores Persæd servitute mutaret*, plus de règle ni de loi que les caprices du tyran ; par-tout un désordre affreux, un bouleversement pareil à celui qu'éprouveroit l'Univers, dit un Poète, si Junon, par quelque breuvage, avoit rendu fou le maître des Dieux :

*Ardebant cuncta, & ruptâ compage ruebant,  
Non aliter quàm si fecisset Juno maritum  
Insanum.*

*Juvénal. Sat.  
VI, 615.*

Chercher dans la conduite d'un forcené quelles étoient les prérogatives légitimes du prince Romain, ce seroit, que l'on me passe la comparaison à cause de la justesse, ce seroit vouloir juger de l'homme par les habitans des Petites-maisons.

Claude fut l'esclave de ses affranchis & de ses femmes; mais ni ses femmes ni ses affranchis ne lui commandèrent jamais d'annuller les decrets du Sénat. Loin d'agir en Monarque avec cette Compagnie, Claude en réclamoit sans cesse l'autorité. « Il ne rappela, dit Suétone, aucun exilé qu'en vertu d'un sénatus-consulte. Il obtint pour lui-même la permission de se faire accompagner dans le Sénat par le Préfet du Prétoire & par les Tribuns de sa garde; & pour ses procureurs, le droit de juger en dernier ressort. Il demanda aux Consuls le privilège d'établir des marchés dans les terres (f); » c'est-à-dire, qu'il pria les Consuls d'en faire la proposition; car on sait d'ailleurs que c'étoit au Sénat à donner ce privilège. Il me seroit aisé de recueillir d'autres faits de même nature; mais tout est compris dans l'aveu formel de Claude, que nous avons déjà rapporté. « Je suis, disoit-il, un citoyen, & tenu d'obéir aux volontés de la Nation » : *Unum civium & consensui imparcm, respondit.*

*Plin. epist. V, 4.*

*Tacit. Ann.  
XII, 3.*

(f) *Neminem exsulum nisi ex Senatus auctoritate restituit. Ut sibi in curiam Præfectum Prætorii, Tribunosque militum secum inducere liceret; utque rata essent quæ procura-*

*tores sui in judicando statuisent, precario exegit. Jus nundinarum in privata prædia à Consulibus petiit.*  
Suet. Claud. c. 12.

Néron, à son avènement, déclara « qu'il ne confondroit » jamais la République avec la personne & la maison du Prince ; » que le Sénat ne seroit point troublé dans la possession de ses » droits ni dans l'exercice de ses fonctions ; que l'Italie & les » provinces dont la Nation s'étoit réservé le gouvernement , » porteroient leurs affaires aux Tribunaux des Consuls ; que l'on » s'adresseroit à eux pour avoir audience du Sénat ; en un mot , » que l'Empereur se borneroit à prendre soin des armées dont » on avoit bien voulu le charger , & des provinces de son département (g). » C'étoit promettre qu'il suivroit en tout le plan d'Auguste. Après avoir tenu parole pendant trois années, Néron devint le plus exécrable des tyrans. Cependant, quoique nous ayons son histoire dans un assez grand détail, on ne l'accuse point d'avoir rien entrepris sur la juridiction du Sénat.

Tacit. Hist. I,  
84.

Ses successeurs, Galba, Othon & Vitellius, reconnurent tous la souveraineté de ce premier corps de la République. Galba ne crut avoir droit à l'empire, que quand il eut reçu l'arrêt du Sénat qui le nommoit Empereur, & condamnoit au dernier supplice le tyran fugitif. Othon, dans Tacite, haranguant les Prétoriens, qualifie le Sénat chef de l'empire, *caput imperii*. « Que Vitellius, dit Othon, se soit emparé de » quelques provinces, qu'il ait une armée, le Sénat est pour » nous ; par conséquent nous sommes la République , & nos ennemis sont les ennemis de l'État (h). » Vitellius, à son tour, lorsque le Sénat eut légitimé sa puissance, se fit honneur de rendre hommage aux principes nationaux. On voit même qu'il étoit bien éloigné de sortir des justes bornes de la prérogative impériale : il demeurait en deçà. Contrarié dans une assemblée du Sénat par Helvidius Priscus, & croyant que ce Sénateur lui manquoit de respect, Vitellius, au lieu de se faire justice à lui-même, & d'user de son pouvoir Tribunitien, se

(g) *Discretam domum & Republicanam : teneret antiqua munia Senatus : Consulim tribunalibus Italia & publicæ provinciæ assisterent : illi patrum aditum præberent ; se mandatis exercitibus consul-*

*zum. Tacit. Ann. XIII, 4.*

(h) *Nationes aliquas occupavit Vitellius, imaginem quamdam exercitus habet. Senatus nobiscum est. Sic fit, ut hinc Respublica, inde hostes Reipublicæ constiterint.*



contenta d'appeler à son secours les Tribuns du peuple, & bien-tôt après il se radoucit encore, en disant qu'il n'étoit pas nouveau dans la République, que deux Sénateurs fussent d'avis différens. *Moi-même*, ajouta-t-il, j'ai plus d'une fois contredit *Thrasea*, beau-père d'*Helvidius* (i).

Vespasien avoit l'ame encore plus Romaine que les Empereurs dont je viens de parler. Cependant un passage de Suétone pourroit induire en erreur, & faire croire que Vespasien, & par conséquent les bons Princes cassoient quelquefois les decrets du Sénat. « Aussi-tôt qu'il fut permis d'honorer la mémoire de Galba, le Sénat, dit Suétone, lui décerna une statue qui devoit être placée sur une colonne rostrate dans l'endroit du *Forum*, où ce Prince avoit été massacré ; mais Vespasien abolit le decret, s'imaginant que Galba avoit envoyé, d'Espagne en Judée, des assassins pour se défaire de lui (k). » Examinons ce fait suivant les règles de la Critique, & nous verrons que les auteurs d'histoires abrégées tendent des pièges, sans le vouloir, aux lecteurs superficiels.

Tous les historiens, & Suétone en particulier, nous représentent Vespasien comme un Prince magnanime, incapable de vengeance, & même de ressentiment ; d'ailleurs agissant toujours de concert avec le Sénat, plein d'égards & de ménagemens pour le Corps, traitant les membres comme ses égaux, & vivant avec tout le monde dans une telle familiarité, que, s'il ne se fût occupé plus que tout autre des affaires de la République, personne ne se seroit aperçu qu'il en étoit le suprême Magistrat.

*Suet. Vespas.*

Conçoit-on qu'un homme de ce caractère, pour se venger

(i) *Ventitabat in Senatum etiam cum parvis de rebus patres consulerentur : ac fortè Priscus Helvidius, Prætor designatus, contra studium ejus censuerat. Commotus primò Vitellius, non tamen ultra quàm Tribunos plebis in auxilium spectæ potestatis advocavit. Mox mitigantibus amicis qui altiore iracundiam ejus verebantur, nihil novi accidisse ref-*

*pondit, quòd duo Senatores in Republicâ dissentirent ; solitum se etiam Thraseæ contradicere. Tacit. Hist. 11, 91. Dio. LXV, nov. edit. p. 1064.*

(k) *Sed decretum Vespasianus abolevit, percussores sibi ex Hispaniâ in Judæam misisse suspicatus. Suet. Galba, c. 22.*

baïement d'un ennemi qui ne vivoit plus, ait fait un coup d'autorité qui devoit être regardé, chez les Romains, comme un acte de tyrannie ?

Si cette cassation est véritable, on doit la placer au commencement du règne de Vespasien. Or nous savons qu'il différa très-long-temps d'accepter la puissance Tribunitienne (1), quoique le Sénat n'eût pas manqué de la lui conférer d'abord avec les autres Magistratures impériales, & qu'on s'obstinât à la lui donner sur les médailles & les inscriptions. Quel étoit le motif de ce long délai, qui paroïssoit desobligeant pour le peuple, dont on eût dit que Vespasien dédaignoit d'être le protecteur ? Il prétendoit annoncer qu'il ne s'opposeroit jamais aux volontés du Sénat, & montrer son extrême répugnance pour un titre qui, donnant droit de traverser & de suspendre les jugemens de la Nation, paroïssoit un instrument dangereux entre les mains du Généralissime des armées. Si ce fut là, comme on ne sauroit en douter, le motif de ses refus, ce seroit le comble de l'extravagance de supposer qu'en même temps il osât casser un arrêt du Sénat, & qu'il fît plus que ne lui auroit permis de faire cette même puissance Tribunitienne, qu'il refusoit comme exorbitante. Vespasien étoit trop conséquent pour se contredire d'une manière si pitoyable ; trop vrai pour être capable d'une telle duplicité. Mais que deviendra le passage de Suétone ? Employerons-nous la solution dont nous venons de nous servir en parlant de Tibère ? & dirons-nous que ces mots, *decretum Vespasianus abolevit*, signifient que Vespasien pria le Sénat de révoquer le decret ? Cette explication, dont le texte est susceptible, épargneroit à Vespasien un trait de despotisme ; mais elle ne lui sauveroit pas l'infamie d'avoir exercé sa vengeance sur la mémoire de Galba, & s'accorderoit mal avec les faits que nous lisons dans Tacite.

Antonius Primus, chef d'une des légions que Vespasien avoit envoyées en Italie, faisoit relever par-tout les statues de Galba. *Il croyoit, dit Tacite, donner du relief à l'entreprise de*

(1) *Ac ne Tribunitiam quidem potestatem nisi serò recepit.* Suet. Vespas. c. 12.

*Vespasien, en paroissant approuver le gouvernement de Galba, & ressusciter son parti (m).* Après la mort de Vitellius, lorsque Vespasien eut été reconnu dans Rome, Domitien son fils, qui venoit d'être déclaré César par le Sénat, proposa de rétablir les honneurs de Galba; & le Sénateur Curtius Montanus ajouta qu'il convenoit aussi d'honorer la mémoire du fils adoptif de Galba, l'infortuné *Lucius Pison (n)*. Le Sénat rendit un decret en conséquence, & le decret fut exécuté quant à ce qui concernoit Galba; mais le reste demeura sans exécution: *Patres utrumque jussere; de Pisone irritum fuit.* Je trouve bien dans Tacite, que le peuple, quand il fut la mort d'Othon, après avoir promené solennellement les images de Galba, parées de fleurs & de lauriers, entassa dans l'endroit du *Forum*, que ce Prince avoit arrosé de son sang, des couronnes & des guirlandes, comme pour lui ériger un mausolée. Mais le Sénat ne prit aucune part à cette fête populaire, & ne fit de decret que pour consacrer l'empire à Vitellius. La prudence pouvoit-elle permettre de décerner alors un monument à Galba, contre lequel Vitellius s'étoit révolté aussi-bien qu'Othon, & même avant lui? Par conséquent ce que rapporte Suétone touchant la colonne & la statue décernées à Galba par un senatus-consulte, souffre de la difficulté. S'il falloit nécessairement opter entre Tacite & Suétone, je m'en tiendrois à Tacite. Mais on peut les concilier parfaitement, & cela sans imputer à Vespasien d'avoir cassé un decret national.

*Tacit. Hist.*  
*III, 8.*

Galba très-estimable particulier, fut un Prince médiocre; mais dans une administration de quelques mois, on n'avoit fait qu'entrevoir son peu de capacité. Le bonheur d'avoir succédé à Néron, des intentions droites, quelques traits de vertu, une mort injuste & tragique avoient couvert ses fautes & ses défauts. Les vices de ses successeurs avoient achevé de le rendre

(m) *Galbæ imagines discordiâ temporum subversas in omnibus municipiis recoli jussit Antoninus; decorum pro causâ ratus, si placere Gallæ principatus & partes reviviscere crederentur.* Tacit. Hist. III, 8.

(n) *Referente Casare de restituendis Galbæ honoribus censuit Curtius Montanus, ut Pisonis quoque memoria celebraretur.* Idem, Hist. IV, 40.

cher aux Romains. Le parti de Vespasien témoigna d'abord beaucoup de zèle pour la mémoire de ce Prince malheureux. A la requête du jeune Domitien, le Sénat rendit un decret pour réparer les outrages faits à Galba. Le *senatus-consulte* ordonnoit, 1.<sup>o</sup> que l'on releveroit les statues de ce Prince; 2.<sup>o</sup> qu'on lui érigeroit un nouveau monument dans le *Forum*, savoir, une colonne & une statue. Tacite ne fait mention que du premier chef, & Suétone parle seulement du second. Le premier chef fut exécuté; il pouvoit l'être à l'heure même: le second demandoit du temps; Vespasien n'en pressa point l'exécution. Reconnu de tout l'empire, quel intérêt sérieux devoit-il prendre à la gloire d'un homme qu'il soupçonnoit de l'avoir voulu faire assassiner? Suétone ne dit nullement que Vespasien cassa le decret par un coup d'autorité. Le mot *abolevit*, qui par lui-même ne désigne point une abrogation formelle, peut très-bien signifier, dans le style de Suétone, que le decret n'eut pas lieu, parce que l'Empereur n'y tint pas la main. Le Sénat, instruit des soupçons de l'Empereur, laissa tomber le projet de la statue & de la colonne. Cette partie du decret demeura comme non avenue; elle fut abolie par la non-exécution: & Suétone, toujours avare de paroles & de circonstances, semble attribuer à un ordre positif de Vespasien ce qui fut l'effet de ses préventions contre Galba.

La suite de l'histoire Impériale n'offre aucun exemple de *senatus-consulte* cassé par les Empereurs. Ce seroit faire injure à Titus que d'en chercher de son temps. Il semble qu'on en devroit trouver sous le règne de Domitien. En effet, un Empereur qui se donnoit les noms de *Seigneur* & de *Dieu*, qui tenoit le Sénat assiégé par ses Soldats, se seroit-il fait scrupule d'en réformer quelques decrets? Néanmoins on ne lui reproche rien de semblable: nous voyons même qu'il reconnoissoit la souveraineté du Sénat. Un jour faisant faire le procès à de prétendus criminels de lèze-majesté, Domitien dit qu'il *verroit en cette occasion si le Senat l'aimoit véritablement*. Ce mot opéra la condamnation la plus prompte & la plus terrible. Le tyran, lui-même effrayé de la rigueur de l'arrêt, fit usage de son pouvoir



pouvoir Tribunitien. « Souffrez, dit-il, Pères conscripts, que j'obtienne de vous une grace qui coûtera beaucoup à votre zèle « pour moi : permettez aux condamnés de choisir le genre de « mort. Par-là vous vous épargnerez un cruel spectacle ; & le « public saura que j'étois à votre assemblée (o).

On peut assurer que, sous les règnes les plus tyranniques ; il étoit rare que les decrets du Sénat fussent réformés. Le Sénat étudioit sans cesse la volonté des tyrans, & n'avoit garde de se compromettre avec eux. Si Domitien, voulant faire condamner des citoyens à qui l'on ne pouvoit reprocher que leurs vertus & l'estime du public, sembloit se défier de l'obéissance du Sénat, s'il l'investissoit de cohortes Prétoriennes ; c'est que Domitien, naturellement timide, outroit les précautions. Le tableau qu'a tracé Pline le jeune des assemblées du Sénat sous ce règne malheureux, pour contraster avec celles qui se tenoient sous Trajan, prouve qu'il étoit moralement impossible que les decrets du Sénat ne fussent pas au gré de Domitien. « Qui de nous, dit-il, oseroit autrefois ouvrir la bouche, excepté celui « qui avoit le malheur d'être le premier opinant ? Avec quel « tremblement de leur corps, avec quel douleur dans l'ame, « tous les autres, immobiles & saisis d'effroi, se voyoient-ils « réduits à donner, sans changer de place, une approbation « muette à celui qui avoit opiné ? Un seul disoit son avis pour « tous les autres, disoit ce que tous les autres condamnoient, « & ce que lui-même il condamnoit encore plus qu'eux : tant « il est vrai que rien ne plaît moins à tout le monde, que ce « qui se passe comme si tout le monde l'approuvoit (p). »

A la frayeur mortelle qui s'étoit emparée de tous les esprits,

(o) *Permittite P. C. à vobis impetrari quod scio me difficulter impetraturum, ut damnatis liberum mortis arbitrium indulgeatis : nam & parceretis oculis vestris, & intelligant omnes me Senatu interfuisse.* Suct. Domit. II.

(p) *At quis antea loqui vel hiscere auferet præter miseros illos qui primi interrogarentur ? Cæteri quidem de-*

*fixi & attoniti ipsam illam mutam ac sedentariam assentiendi necessitatem quo cum dolore animi, quo cum totius corporis horrore perpetiebantur ! Unus solisque censebat quod sequerentur omnes, & omnes improbant, imprimis ipse qui censuerat. Adeo nulla magis omnibus displicent, quàm quæ sic sunt tamquam omnibus placeant.* Plin. Paneg.

se joignoient encore des vûes de politique. Il paroît que, dans les temps d'oppression, le Sénat avoit pour principe de ne pas s'enfoncer de plus en plus dans la servitude par un usage indiscret des droits de la liberté. C'étoit la leçon que Cotta, si l'on en croit Lucain, avoit autrefois donnée au Tribun du peuple Quintus Metellus, qui vouloit empêcher César de s'emparer du trésor public :

*Toujours la liberté, sous le pouvoir suprême,  
Achève de périr par la liberté même.  
Il faut, pour en sauver les dehors précieux,  
Vouloir tout ce qu'ordonne un maître impérieux (q).*

Sous le gouvernement de Nerva & de Trajan, le Sénat ne fut plus réduit à la déplorable ressource de masquer un esclavage réel par une complaisance sans bornes. Ces Princes, intimement persuadés qu'ils n'étoient que les chefs d'une République, savoient que le tribunat Impérial ne leur donnoit point le droit de réformer les decrets du Sénat. « Le père de la patrie, dit Pline le jeune dans le panégyrique de Trajan, arrête & réprime le zèle des particuliers qui veulent lui rendre des actions de grâces. Il s'opposeroit pareillement à celles que la Nation lui décerne, s'il se permettoit de défendre ce qu'ordonne le Sénat (r). » Ce texte n'a pas besoin d'un long commentaire. A la vérité Pline dit seulement que *l'Empereur ne se permet pas de défendre ce que commande le Sénat*. Mais cette expression est l'équivalent oratoire & flatteur de celle-ci : *L'Empereur croit qu'il ne lui est pas permis d'empêcher l'exécution des ordonnances du Sénat*. En effet, un Prince ennemi des louanges, tel que Pline représente Trajan, devoit, pour

(q) *Libertas ... populi quem regna coercent  
Libertate perit ; cujus servaveris umbram,  
Si quidquid jubeare velis.* Lucan. Pharsal.

(r) *Parens noster privatas gratiarum actiones colibet ac comprimit, intercessurus etiam publicis, si permitteret sibi vetare quod Senatus jubere.* Plin. Panegy.

s'épargner un encens qui bleffoit sa modestie, se permettre tout ce que la prérogative impériale lui permettoit. Or Trajan ne se permet point d'empêcher l'exécution du senatus-consulte qui lui décernoit un panégyrique ; donc, au jugement de Pline, Trajan croyoit que sa prérogative ne l'autorisoit point à s'opposer aux decrets que le Sénat avoit rendus. Si dans la phrase suivante l'Orateur fait un mérite à Trajan de sa déférence aux volontés du Sénat ; c'est que les Empereurs étoient si puissans, qu'on devoit leur savoir gré lorsqu'ils vouloient bien se contenir dans les bornes légitimes de leur prérogative. Trajan méritoit d'autant plus de louanges dans l'espèce singulière dont il s'agissoit, que l'acte de despotisme pouvoit aisément passer à la faveur du trait de modestie qui l'eût racheté.

Observons aussi qu'en parlant des défenses que Trajan faisoit aux particuliers, Pline se sert des mots de *réprimer, d'étouffer, cohibet ac comprimit* : mais en parlant de celles que l'Empereur ne se permet pas de faire au Sénat, cet auteur emploie les termes, *intercedere, vetare*, qui se rapportent à la puissance Tribunitienne, & prouvent que l'Empereur n'avoit le privilège de s'opposer aux decrets du Sénat que selon la mesure & dans la sphère du pouvoir Tribunitien. Remarquons en même temps que Pline caractérise les ordonnances du Sénat par le terme *jubere*, celui-là même qu'on employoit sous l'ancienne République pour caractériser les decrets émanés de l'assemblée générale du peuple Romain, lorsqu'il exerçoit par lui-même les droits de la souveraineté.

Par la revue que je viens de faire de tous les prédécesseurs d'Hadrien, il paroît que Caligula est le seul qu'on puisse convaincre d'avoir entrepris sur la juridiction du Sénat. Cependant je ne garantirai pas que ce desordre, qui ne tendoit à rien moins qu'à sapper les fondemens de la nouvelle République, n'ait jamais reparu depuis le règne de Caligula. Malgré l'attention du Sénat à ne rien décider qui pût donner le moindre prétexte de s'élever contre ses décisions, sans doute il arriva quelquefois, dans les temps où le caprice du maître, la vénalité des affranchis, les intrigues de la Cour rendoient tout arbitraire,



que des particuliers furent assez peu Romains pour sacrifier à leurs propres intérêts les droits sacrés de la République. De telles entreprises, quoique rares, & si rares que l'histoire n'en fait point mention, ne laissèrent pas de répandre des nuages que la cessation de l'abus ne dissipoit pas entièrement.

Ce fut pour les écarter à jamais que, sous Hadrien, à la réquisition d'Hadrien lui-même, le Sénat déclara qu'il n'étoit pas permis de se pourvoir contre les sénatus-consultes au tribunal de l'Empereur. Hadrien ne nous est connu que par des abrégés qui ne nous donnent aucune lumière sur cette loi : sans le Digeste nous ignorerions qu'elle ait existé. Mais nous savons qu'Hadrien s'appliqua toute sa vie, soit à corriger, soit à prévenir les abus. Il avoit reçu de la Nature tous les talens, & s'étoit donné par réflexion toutes les vertus civiles qui font les grands Princes. Génie supérieur, aussi vaste que son empire, & capable des moindres détails, il connoissoit, dit Spartien (*f*), chaque partie de l'État plus à fond qu'aucun père de famille ne connoît ses affaires domestiques. Il établit partout l'ordre & la règle avec un zèle dont le principe pouvoit être l'inquiétude & la vanité; mais qui certainement avoit pour objet le bien public. On conçoit que le Sénat, cette assemblée représentative du peuple Romain, ne dut pas échapper aux soins du réformateur universel. Hadrien étoit plus au fait que personne des droits de la Nation, & se piquoit de les aimer : il savoit trop bien l'histoire Romaine pour ignorer les entreprises de Caligula. Quand même aucun de ses successeurs ne les eût renouvelées, elles suffisoient pour enflammer le zèle d'Hadrien, & pour l'engager à mettre hors d'atteinte la juridiction du Sénat. Cependant ne nous imaginons point qu'Hadrien ait prétendu le gratifier d'une nouvelle concession. Les Empereurs les plus Républicains ne songèrent nullement à se dessaisir de leur pouvoir légitime. Ils supposèrent tous que le plan formé par Auguste étoit le chef-d'œuvre de la politique, & le seul tempérament qui pût rendre heureuse la nation Romaine

(*f*) *Omnes publicas rationes ita complexus est, ut domum privatam quivis paterfamilias non satis novit.* Spartian. V. Hadrian.



essentiellement libre, mais devenue incapable d'exercer par elle-même toute sa liberté. Partant de ce principe, s'ils s'abstenoient religieusement d'envahir la portion d'autorité qu'elle s'étoit réservée, ils se maintenoient avec le même scrupule en possession de celle qu'on avoit déposée entre leurs mains. S'ils paroissent n'accepter leur puissance qu'à regret, s'ils la rendoient aimable en l'exerçant avec une modération infinie, s'ils aimoient mieux, à l'exemple d'Auguste, persuader que commander, on ne trouvera nulle part qu'aucun d'eux ait renoncé formellement au moindre des privilèges dont Auguste avoit été revêtu.

Ainsi, quand il ne seroit pas prouvé d'ailleurs que la Nation ne s'étoit jamais dépouillée du droit de juger en dernier ressort les affaires qui seroient portées à son tribunal, & que, par une suite nécessaire, les décisions du Corps qui la représentoit, avoient toujours dû être irréfornables, le *senatus-consulte* rendu sous Hadrien ne laisseroit pas lieu d'en douter. Comme les droits de cette auguste Compagnie avoient souffert quelque atteinte, il lui proposa de les constater par un decret authentique & solennel, qui prévint le misérable sophisme qu'on voudroit fonder à l'avenir sur l'ambiguïté du mot *senatus-consulte*. Les jugemens du Sénat furent donc reconnus pour des jugemens nationaux, contre lesquels par conséquent, lorsqu'ils étoient revêtus de toutes les formes, personne n'avoit droit d'implorer le secours Tribunitien.

Nous n'avons point le discours que prononça l'Empereur dans cette importante occasion; mais on ne peut douter que la harangue d'Hadrien ne fût assortie à la conduite qu'il tenoit envers le Sénat. Or 1.<sup>o</sup> lorsqu'il eût été proclamé Empereur par les légions qu'il commandoit en Orient, il écrivit au Sénat pour s'excuser de n'avoir pas attendu le jugement des Pères conscripts, & d'avoir cédé à l'empressement des Soldats, qui n'avoient point voulu laisser la République sans chef. Il supplia le Sénat de vouloir bien confirmer son election, & d'accorder à Trajan les honneurs divins. Dans une autre lettre, il se soumettoit à la vengeance des Dieux, s'il faisoit mourir un

*Dio, LXXIX.  
nova edit. pag.  
1150.*

*Ibid.*

*Ibid.*

Spartian. Ha-  
drian. vitâ.

Sénateur. 2.<sup>o</sup> Hadrien ne décida jamais aucune affaire importante sans la participation du Sénat. Il ne manquoit aucune assemblée, lorsqu'il étoit à Rome ou aux environs. Il conservoit à la dignité de Sénateur tout son éclat, en ne la donnant qu'avec une extrême réserve. *Un Empereur, disoit-il, ne pouvoit rien donner de plus grand.* Il parloit avec exécution des Empereurs qui n'avoient pas eu assez de respect pour le Sénat (t). Lorsqu'il recevoit des Ambassadeurs, Hadrien les introduisoit au Sénat, & le Sénat chargeoit Hadrien de leur répondre (u). Enfin il avoit coutume de dire, tantôt en haranguant le peuple, tantôt en parlant au Sénat, qu'il *administreroit la République en homme convaincu que l'État appartenoit au peuple Romain, & non pas à l'Empereur* (x). Ces paroles auroient eu certainement leur vérité dans la bouche d'un Monarque chef d'un peuple libre. Cependant & les faits que nous venons de rapporter, & ceux que nous supprimons, ne permettent pas de douter qu'Hadrien ne tint ce langage dans le sens le plus républicain. On peut donc croire, sans témérité, que dans le discours qui servit de préambule à la loi dont nous parlons, il s'expliqua d'une manière très-favorable à la souveraineté de la Nation & de ses représentans.

Ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que le compilateur du droit Romain, plume vendue aux idées despotiques d'un monarque Oriental, qui n'avoit presque de Romain que le nom, Tribonien, dis-je, ne rapporte nulle part les propres termes du discours d'Hadrien, ni de la loi qui fut faite en conséquence. Il ne parle de ce discours que d'après Ulpien, dont même il allègue un texte susceptible de deux sens, & peut-être tronqué. « Il faut savoir, dit Ulpien cité dans le Digeste, que l'on ne peut appeler du Sénat au Prince; & c'est l'effet d'un discours du divin Hadrien. » Ces paroles

(t) *Execratus est denique Principes qui minus Senatoribus detulissent.* Spartian. Hadr. vitâ.

(u) Περσέβυτος . . . ἐς τὸ βουλευτήριον εἰσάγων Ἀδριανὸς καὶ παρ' αὐτοῦ τὰς ἀποκρίσεις ποιῶσα δὲ ὁμιλήσας συνέ-

χευεῖ τε αὐτὰς καὶ ἀνέγνω σφίσι. Dio, LXIX, novæ edit. p. 1154.

(x) *Et in concione & in Senatu saepe dixit ita se Rempublicam gesturum, ut sciret populi rem esse, non propriam.* Spartian. ubi supra.

ambigues peuvent également signifier ou qu'Hadrien établit une jurisprudence nouvelle sur le point dont il est question, ou qu'Hadrien réprima les abus qui s'étoient introduits au préjudice de l'ancienne. Certainement le rédacteur du Digeste veut insinuer le premier sens, & faire entendre que les jugemens du Sénat ne sont irréformables qu'en vertu d'une concession d'Hadrien. Cependant Tribonien ne produit, en aucun endroit, le texte même de cet Empereur : donc nous avons tout sujet de présumer, qu'Hadrien reconnoissoit dans son discours que le droit du Sénat étoit fondé sur la nature même du gouvernement Romain.

Au reste on doit toujours se souvenir que le *senatus-consulte*, fait à la réquisition d'Hadrien, n'interdisoit que les appels postérieurs au jugement, & ce que nous appelons requêtes en cassation. Ainsi, quoique le Sénat fût saisi d'une affaire, tant qu'elle n'étoit pas jugée, les parties avoient droit de réclamer l'Empereur ; & celui-ci pouvoit, aux termes de l'extension faite à la puissance Tribunitienne dans la personne d'Auguste, retenir l'affaire sur laquelle on le réclamoit, & la juger définitivement : privilèges que n'eurent jamais les simples Tribuns. L'Empereur pouvoit aussi, dans quelque affaire que ce fût, intervenir d'office, & comme Tribun perpétuel, empêcher éternellement la décision. Mais en ce cas, c'est-à-dire lorsque le Prince intervenoit de son propre mouvement, on ne voit point qu'il fût en droit de juger. Il avoit la faculté de suspendre tant qu'il vouloit le jugement national, & non pas celle d'évoquer à son tribunal, sans en être requis, l'affaire pendante au tribunal de la Nation. Il ne devoit l'attirer au sien qu'à la réquisition au moins d'une des parties, ou quand le Sénat le prioit d'en connoître : ce qui sans doute ne manquoit jamais d'arriver, toutes les fois que le Prince le souhaitoit. Dion, en spécifiant les droits de la puissance Tribunitienne, telle qu'elle fut accordée au divin Auguste, ne marque point le droit d'évocation. Il ne l'attribue nulle part aux Empereurs, pas même dans la prétendue harangue de Mécénas. Ce silence d'un auteur qu'on fait n'avoir point écrit au rabais de la prérogative Impériale,



me paroît décisif : & quand on pourroit opposer à ce silence quelques faits qui me sont inconnus jusqu'à présent, je les regarderois comme autant d'abus de la puissance Tribunitienne, à moins qu'on ne les justifîât, en produisant quelque nouvelle concession que j'ignore pareillement.

Je me flatte d'avoir satisfait à l'objection fondée sur le droit que l'on attribue aux Empereurs, de casser les decrets du Sénat. Passons maintenant à une autre difficulté.

Ceux qui soutiennent que les Empereurs étoient des Monarques proprement dits, & qu'ils avoient le droit de parler en maîtres au corps représentatif de la Nation, peuvent m'opposer le témoignage d'un Empereur, que l'on placeroit entre les bons Princes, & dont on plaindroit les malheurs, s'il ne s'étoit élevé par un crime à la puissance souveraine. M. Opélius

*Dio. lib.  
LXXVIII.  
Floridian. l. v.  
Spartian. v.  
Caracall.  
Capitol. v.  
Macrin.*

Macrinus, homme de fortune, simple Chevalier Romain, Préfet du Prétoire sous Antonin Caracalla, se voyant en danger de perdre la vie par la cruauté de ce Prince, le fit assassiner sur la route d'Édesse à Carrhes, l'an de J. C. 217. Caracalla, fidèle à la maxime que Sévère lui avoit inculquée, de ménager les Soldats, & de compter pour rien tout le reste, s'étoit fait aimer du moins des troupes Prétoriennes. On nommoit ainsi l'élite des Légionnaires, attachée à la garde de l'Empereur. Cette portion la plus noble & la plus remuante de la milice Romaine pouvoit beaucoup, même dans les révolutions qui n'étoient pas son ouvrage. Lorsqu'un Empereur, sans laisser de collègue ou de successeur désigné, mouroit à l'armée, les Prétoriens, qui se trouvoient avec lui, étoient comme en possession de disposer de l'empire. Ceux dont Caracalla s'étoit fait accompagner dans son expédition contre les Parthes, n'avoient point eu de part à sa mort : au contraire ils l'auroient vengée, s'ils en eussent connu l'auteur. Mais la trame étoit finement ourdie. Le Centurion, qui prêta son bras, fut tué sur la place. Personne ne soupçonna Macrin. On ignoroit & le danger qu'il avoit couru & ses projets ambitieux. Pouvoit-il songer à l'empire ? La bassesse de son origine sembloit l'en écarter pour jamais. Cependant la Préfecture du Prétoire l'en approchoit.



approchoit. Les Prétoriens étoient faits à lui obéir. Il ne manquoit point de capacité; il avoit ou feignoit quelques vertus. Pendant les trois jours qui suivirent la mort de Caracalla, les émissaires de Macrin agirent si puissamment sur les esprits, que toute l'armée, à laquelle les Prétoriens donnèrent le ton, reconnut Macrin pour Empereur. Il accepta l'empire comme malgré lui; & sa résistance parut sincère, parce qu'elle étoit fondée.

Cette élection, irrégulière en elle-même, puisque le droit d'élire les Empereurs & les Césars appartenoit à la Nation, avoit besoin d'être légitimée par un acte national, c'est-à-dire par un décret du Sénat, qui depuis Tibère exerçoit les droits du peuple Romain. Ce décret du corps représentatif de la Nation, qui conféroit au nouveau Prince toutes les Magistratures, tous les privilèges dont étoit formée la prérogative impériale, se nommoit *Lex imperii* sous le haut empire, & *Lex regia* du temps de Justinien. Le Sénat, puissance désarmée, ne refusoit jamais au plus fort cet acte confirmatif: mais la manière respectueuse & soumise avec laquelle on demandoit cette loi, étoit un hommage que la tyrannie de fait, si j'ose m'exprimer ainsi, rendoit solennellement à la liberté de droit.

Macrin se hâta de mander son élection au Sénat, le priant de ratifier ce que venoit de faire l'armée. Le Sénat reçut cette lettre avec joie, moins par estime pour Macrin que par haine pour Caracalla. Macrin fut d'abord mis au nombre des Patriciens: préalable nécessaire, comme j'ai dit ailleurs, lorsque le nouvel Empereur étoit de famille plébéienne. On lui donna les titres d'Auguste & de père de la Patrie, le souverain Pontificat, le pouvoir Tribunitien & l'autorité de Proconsul. Les titres de César & de *Prince de la jeunesse*, c'est-à-dire de chef de l'ordre équestre, furent conférés à Diadumène son fils.

Voici ce que nous trouvons touchant la lettre de Macrin au Sénat, dans la vie de cet Empereur par Julius Capitolinus, l'un des six auteurs de l'histoire Auguste. « Macrin, dit-il, écrivit au Sénat pour lui notifier la mort de Caracalla, qu'il «

» traitoit de Dieu. Il tâchoit de se disculper de l'assassinat, &  
» protestoit avec serment qu'il n'en avoit point eu connoissance,  
» ajoutant ainsi le parjure à son premier crime, comme font les  
» scélérats achevés. Il est à propos, continue cet auteur étran-  
» gement passionné contre Macrin, de donner un échantillon  
» de son discours, pour faire connoître l'impudence de ce misé-  
» rable, & l'horrible profanation par laquelle il débuta.

» *Extraits du discours des Empereurs Macrin & Diadumène.*

» Nous voudrions, Pères conscripts, qu'un retour glorieux  
» & triomphant, à la suite de notre cher Antonin, nous procurât  
» le bonheur de revoir votre clémence. La prospérité de la  
» République seroit entière, & nous vivrions tous heureux,  
» sous le Prince que nous avoit donné le Ciel pour remplacer  
» les Antonins. Mais puisqu'un soulèvement de soldats nous a  
» privé de cet avantage, nous vous annonçons d'abord ce que  
» l'armée a fait en notre faveur. Ensuite (& c'est ce qui doit  
» passer avant tout le reste) nous décernons les honneurs divins  
» au Prince à qui nous avons prêté serment. L'armée a cru ne  
» pouvoir choisir un sujet plus digne de venger le meurtre de  
» Bassien, qu'en jetant les yeux sur son Préfet du Prétoire, sur  
» celui que l'Empereur même eût chargé de punir les coupables,  
» si la conjuration avoit été découverte à temps. *Et plus bas.* Ils  
» m'ont déferé l'Empire, dont j'ai provisionnellement accepté  
» la régence. Je continuerai de le gouverner, Pères conscripts, si  
» vous êtes de même avis que les Soldats; à qui j'ai donné la  
» paie, & tous les ordres nécessaires, comme font les Empereurs.  
» *Et plus bas.* Les Soldats ont donné l'Empire & le nom  
» d'Antonin à mon fils Diadumène, qui est connu de vous.  
» Ils ont voulu l'honorer d'un nom affecté à la puissance royale,  
» avant que de la lui conférer. Nous vous prions, Pères conscripts,  
» de ratifier par une approbation, qui sera d'un heureux présage,  
» cette démarche, dont l'objet est de perpétuer le nom d'An-  
» tonin, que vous chérissiez si tendrement. *Et plus bas.* Les  
» Soldats ont décerné les honneurs divins à l'Empereur que vous  
» venez de perdre. Nous les lui avons décernés nous-mêmes; &

vous les lui décernerez, Pères conscriptes. Nous avons droit « de vous le commander à titre d'Empereur, & cependant nous « vous en prions. Notre intention est aussi qu'on élève à ce Prince « deux statues équestres & deux statues pedestres en habit de « guerre, deux autres assises en habit de ville, & pareillement « deux statues triomphales au divin Sévère. Vous ordonnerez, « Pères conscriptes, que toutes ces choses soient exécutées. Nous « nous faisons de la première un point de religion, & n'avons « rien plus à cœur que de l'obtenir (y). » Tels sont les fragmens de la lettre rapportés par Capitolin.

A la lecture de cette lettre, je crois entendre les partisans du despotisme impérial, s'écrier qu'elle décide en leur faveur, & d'montre que la supériorité du Sénat n'est qu'une chimère. « En effet, diront-ils, un Empereur de deux jours, à peine

(y) *Ad Senatum deinde litteras misit de morte Antonini divum illum appellans, excusansque se & jurans quod de castro illius nescierit. Ita sceleris suo, more hominum perditorum, junxit perjurium, à quo incipere decuit hominem improbum, cum ad Senatum scriberet. Interest scire cuiusmodi oratio fuerit, quâ se excusavit, ut & impudentia hominis noscatur, & sacrilegium à quo initium sumpsit improbus Imperator.*

#### Capita ex oratione Macrini & Diadumeni Imperatorum.

*Vellemus, P. C. incolumi Antonino nostro & revocato cum triumpho vestram clementiam videre. Tunc demum enim florere Republicâ, & omnes felices essemus, & sub eo Principe viveremus, quem nobis Antoninorum loco Dii dederant. Verum, quia id evenire per tumultum militare non potuit, nunciamus primum quid de nobis exercitus fecerit: deinde honores divinos (quod primum faciendum est) decernimus ei viro in cujus verba juravimus, cum exercitus ultorem cædis*

*Bassiani neminem digniorem Præfesto ejus putavit, cui & ipse utique vindicandam factionem mandasset, si vivus deprehendere potuisset. Et infra. Detulerunt ad me Imperium, cujus ego, P. C. interim tutelam recepi. Tenebo regimen, si & volis placuerit quod militibus placuit: quibus & stipendium dedi, & omnia Imperatorio more jussi. Item infra. Diadumenum filium meum, vobis notum, & imperio miles donavit & nomine, Antoninum videlicet appellans ut cohonestaretur prius nomine, sic etiam regni honore. Quod vos, P. C. bono faustoque cimine approbetis petimus, ne vobis desit Antoninorum nomen, quod maxime dargitis. Item infra. Antonino divinos honores & miles decrevit & nos decrevimus. Et vos, P. C. ut decernatis, cum possimus Imperatorio jure præcipere, tamen rogamus, dicantes & duas statuas equestres, pedestres duas habitu militari, sedentes civili habitu duas. Item divo Severo duas triumphales. Quæ omnia, P. C. vos impleri jubebitis, nobis religiosè pro prioribus ambientibus.*

Capitol. Macrin. n. 6.

» nommé par quelques légions, n'étant pas encore reconnu dans  
 » la capitale, un homme de la plus basse naissance, un Africain  
 » très-délié, d'un caractère timide, ayant tout l'intérêt du monde  
 » de ménager le Sénat, Jurisconsulte de profession, sachant les  
 » loix (2) & les aimant, ( toutes ces circonstances sont remar-  
 » quables ) commence par déclarer aux Pères conscripts, qu'il a  
 » droit de leur commander à titre d'Empereur; & que, s'il les  
 » prie, c'est qu'il aime mieux ne pas user de son droit: *cum*  
 » *possimus imperatorio jure præcipere, tamen rogamus*. C'étoit donc,  
 » chez les Romains une maxime incontestable, que la plénitude  
 » de la puissance publique résidoit toute entière dans la personne  
 » de l'Empereur, & qu'il avoit non seulement le pouvoir, mais  
 » encore le droit de commander au Sénat. » Ici la distinction  
 » de droit & de pouvoir, distinction souvent bien fondée, ne  
 » sauroit avoir lieu. Elle est excluse par la lettre de Macrin, qui  
 » joint expressément l'un & l'autre: *cum possimus imperatorio jure*  
 » *præcipere*. Rien de plus énergique ni de plus précis. A la vérité  
 » cette déclaration si formelle est précédée de quelques phrases  
 » qui, prises à la rigueur, supposeroient du moins qu'une élec-  
 » tion faite par l'armée, a besoin d'un sénatus-consulte appro-  
 » batif. « Les Soldats m'ont déferé l'empire dont j'ai provision-  
 » nellement accepté la régence. Je continuerai de le gouverner,  
 » Pères conscripts, si vous êtes de même avis que les Soldats. »  
 » Mais bientôt ces expressions, soumises en apparence, sont  
 » corrigées, fixées à leur juste valeur, &, pour mieux dire,  
 » anéanties par des prières impérieuses, que Macrin déclare lui-  
 » même tenir la place d'ordres absolus, qu'il donneroit légi-  
 » timement, s'il le jugeoit à propos. Ainsi le discours de Macrin  
 » est un monument unique, qui nous donne l'intelligence du  
 » langage que les Empereurs tenoient au Sénat. C'est, pour  
 » ainsi dire, un mot écrit à toutes lettres, qui sert à déchiffrer  
 » diverses abréviations. En parlant au corps représentatif de la  
 » nation Romaine, les Empereurs aimoient mieux prier que  
 » commander; convaincus que c'est dureté, hauteur, mal-adresse

(2) *Fact in jure non inculcatus.*  
 Capitol.

Τὰτε νόμιμα ὅχι ὅτις ἀνὴρ ἰδίῳς ἠπάσατο  
 ἀς πῶς μεταχειρίζτο. Διο.



de prodiguer l'autorité absolue où la prière suffit, suivant la maxime d'un ancien Poëte comique :

*On obéit bien mieux aux prières qu'aux ordres (a).*

Le peuple Romain, autrefois libre, & qui se souvenoit toujours de l'avoir été, demandoit plus de ménagement que toute autre nation. C'étoit un Monarque détrôné, plus ombrageux, plus délicat en fait de cérémonial, qu'un Roi paisiblement assis sur le trône. Esclave orgueilleux, il exigeoit que l'on encensât encore les débris de sa grandeur passée. Ainsi les vains complimens que lui faisoient ses maîtres, par habitude, par compassion, par intérêt, ne doivent point nous éblouir. Il faut toujours y sous-entendre ce que Macrin énonce discrètement : *cum possimus imperatorio jure præcipere*. Concluons de tout ceci, diront les auteurs de l'objection, que les expressions républicaines, les formules déprécatives que les Empereurs adressoient à l'assemblée nationale, les supplices respectueuses qu'ils lui présentoient continuellement, n'étoient que de style ; qu'elles n'établissent point la supériorité du Sénat, & que le discours de Macrin la ruine de fond en comble.

*Réponse.* Les auteurs de l'histoire Auguste, excepté peut-être Vopisque, sont, au jugement de tous les connoisseurs, des écrivains fort au dessous du médiocre. Sans goût, sans critique, chargés de leurs propres fautes & de celles des copistes qui ne les ont pas entendus, ou des abrégiateurs qui les ont indignement mutilés ; prolixes & diffus sur des faits de peu d'importance, sur des riens, jusqu'à impatienter le lecteur le plus phlegmatique, ils nous apprennent comment s'appeloit la nourrice d'un Empereur, ce qu'on servoit à sa table, à quelle heure il se levoit, quels spectacles il donnoit, tandis qu'ils omettent ou qu'ils indiquent rapidement les particularités les plus intéressantes de sa vie ou de son règne. Tels qu'ils sont, la disette de meilleurs historiens, & le naufrage de l'antiquité nous les ont rendus nécessaires. Leur principal mérite est d'avoir sauvé divers monumens originaux ; mais ils

(a) *Reganti melius quam imperanti pareas.*

*Hist. des Em-  
pereurs, t. III.  
note 2.<sup>e</sup> sur Ma-  
crin, page 613  
& suiv.*

nous présentent quelquefois, pour originales, des pièces suspectes ou manifestement supposées. La lettre attribuée à Macrin porte des caractères de fausseté si visibles, qu'il est étonnant que personne ne les eût aperçus avant M. de Tillemont. Ce savant auteur, si digne des hommages de tout amateur de la vérité, ne balance point à s'insérer en faux, & sa décision est ici d'autant plus considérable, qu'il devoit être moins blessé que je ne le suis du langage insolite que le faussaire prête à Macrin.

En effet, M. de Tillemont n'avoit point approfondi les principes constitutifs de la nouvelle République Romaine. Il a dépouillé tous les monumens anciens pour en former, à la lumière d'une critique épurée, un tissu de faits qui pût servir de canevas à ceux qui voudroient écrire après lui. Son histoire des Empereurs est un prodige de travail & d'exactitude; mais, je le répète, M. de Tillemont n'avoit point examiné la nature du gouvernement Romain. Il suppose qu'Auguste avoit fondé une véritable monarchie; ce qui, pour le dire en passant, met quelquefois ce savant homme dans l'embarras, & le rend qualificateur trop rigoureux de certaines actions condamnables sous un gouvernement monarchique, mais louables ou excusables sous une aristocratie, dont le chef étoit sujet aux loix. Malgré les préjugés, il rejette la prétendue lettre de Macrin. Ainsi l'on ne m'accusera pas de la rejeter par esprit de système. Je me contenterois de renvoyer mes lecteurs à la note de M. de Tillemont au sujet de cette pièce, si je n'étois en état d'appuyer ses raisons par d'autres preuves indépendantes, comme les siennes, de l'idée qu'on peut avoir du gouvernement impérial. Je me propose de montrer, 1.<sup>o</sup> que la lettre dont il s'agit, est l'ouvrage d'un imposteur; 2.<sup>o</sup> d'examiner en quel temps & à quel dessein elle a été fabriquée; 3.<sup>o</sup> de faire voir que cette imposture même tourne au profit de la vérité, c'est-à-dire établit de plus en plus que le prince Romain n'avoit pas droit de commander au Sénat.

Pour nous convaincre que la lettre citée par Capitolin ne mérite aucune croyance, confrontons d'abord avec les auteurs contemporains, ce que Capitolin dit en général de cette lettre;

ensuite nous examinerons la lettre en détail. Macrin s'y purgeoit avec serment de la mort de son prédécesseur, qu'il plaçoit au nombre des Dieux: *Litteras misit de morte Antonini divum illum appellans & jurans quòd de morte illius nescierit.* Dion Cassius étoit à Rome lorsqu'on y reçut la première lettre du nouveau Prince (b). Nous n'avons pas l'endroit de l'histoire de Dion, où cet auteur avoit rapporté, soit les paroles, soit la substance de la lettre de Macrin. Mais dans ce qui suit immédiatement cette lacune, Dion nous apprend qu'en écrivant au Sénat, « Macrin parla de son prédécesseur avec modération, sans injures & sans éloges. Il le nommoit simplement l'Em- « pereur (c). Il n'osoit le déclarer ni dieu ni ennemi. C'est, à « mon avis, continue Dion, que Macrin étoit retenu d'un côté « par les actions de Caracalla & par la haine publique; de l'autre, « par la crainte des Soldats. Certaines gens soupçonnoient qu'il « aimoit mieux laisser au Sénat & au peuple le soin de con- « damner la mémoire de ce méchant Prince, que de le condamner « lui-même, sur-tout étant à l'armée: car il disoit que les pro- « cédés injustes de l'Empereur avoient été la principale cause « de la guerre où l'on se trouvoit engagé contre les Parthes, & « que ce Prince avoit surchargé le trésor public en augmentant « les pensions que l'on payoit aux Barbares, & qui, par cette « augmentation, montoient aussi haut que la paie des troupes. » Il est donc certain par le témoignage de Dion, que Caracalla n'étoit point traité de Dieu dans la lettre de Macrin.

Ce même auteur ne dit pas un mot qui soit relatif aux prétendus sermens que Macrin faisoit pour se laver du meurtre de Caracalla. Je conviens que l'on ne peut rien inférer de ce silence, attendu que le texte de Dion n'est pas entier. Mais deux réflexions me persuadent que, dans la véritable lettre au Sénat, Macrin n'entreprendoit point de prouver son innocence. 1.<sup>o</sup> Il résulte des récits de Dion & d'Hérodiën, autre

(b) Voyez la vie de Dion, par le savant M. Reimarüs, à la fin du second tome de la nouvelle édition, p. 1537.

(c) Ταῦ μὲν Ταρραῖος ἐνδέχεται μὴ εἶναι πῶτε οὐτ' ἀπυροῦ οὐτ' ἐμπυροῦ ἐπιμαρτυροῦν, ἀλλ' ἡ κατὰ τὴν ἀποκρίσιν αὐτῶν ἀποκρίσιν οὐτε γὰρ πῶτα οὐτε πόλεμοι δὲ πολεμῶν ἐπολεμῶν. κ. τ. λ.

historien du temps, que Macrin n'avoit eu que trois complices, dont l'un qui se nommoit *Julius Martialis*, personnellement irrité contre l'Empereur, porta le coup, & fut aussitôt percé d'une flèche par un Soldat de la garde; que Macrin, pour prévenir tout soupçon, joua la plus vive douleur, & cacha si bien ses prétentions à l'empire, qu'il ne fut connu pour auteur du crime qu'assez long-temps après en avoir recueilli le fruit. Peut-on concevoir que, dans les premiers momens de son élévation, un homme que l'empereur Julien appelle un *meurtrier prudent* (d), se hâte de faire passer du fond de l'Orient jusqu'à Rome, des soupçons à peine éclos sur les lieux, & qu'il s'inculpe, pour ainsi dire, lui-même par un manifeste & par des sermens qu'on ne lui demande pas. 2.<sup>o</sup> La lettre qu'Hérodien lui fait adresser au Sénat & au peuple, ne contient rien qui puisse avoir trait à une justification si déplacée. Je sais que cette pièce est plutôt une preuve de l'éloquence d'Hérodien, qu'un sûr garant du contenu de la véritable lettre. Je sais que l'auteur, plus agréable qu'exact, use toujours & abuse souvent du privilège qu'avoient les historiens de l'antiquité, de faire parler, comme ils jugeoient à propos, les personnages qu'ils introduisoient sur la scène. Mais, après tout, Hérodien observe communément le costume & la vrai-semblance. Il a bien senti, qu'embarquer Macrin dans une matière aussi délicate, aussi odieuse qu'une apologie sur le meurtre de son prédécesseur, eût été le comble de l'indécence, & même de l'absurdité.

Ces observations générales suffiroient pour rendre plus que suspecte la lettre rapportée par Capitolin. Le détail où nous allons entrer, achevera d'en prouver la supposition.

Cette lettre étoit écrite au nom des empereurs Macrin & Diadumène: *Capita ex oratione Macrini & Diadumeni Imperatorum*. Diadumène n'étoit point Empereur, lorsque son père

(d) Σοφὸς μακρόνους. C'est ainsi qu'on lit dans quelques manuscrits des *Césars de Julien*. Les éditions au lieu de σοφός, portent φυλάς. Pour moi je suis persuadé, & j'ai remar-

qué ailleurs, qu'il faut joindre les deux leçons, & lire σοφός & φυλάς μακρόνους. L'un & l'autre conviennent également à Macrin.



écrivit la première fois au Sénat. Il ne fut proclamé que l'année suivante, après la révolte d'Hélagabale. Par conséquent, lorsque Macrin annonça son élection au Sénat, Diadumène étoit tout au plus César. Je dis tout au plus, parce qu'en examinant de fort près le texte de Dion, qui est pitoyablement tronqué, on pourroit, ce semble, en conclurre que Macrin, dans sa première lettre, ne demanda rien pour son fils; que le Sénat, de son propre mouvement, nomma Diadumène *César*, & que Macrin, de son côté, sans en avoir reçu la nouvelle, lui fit conférer ce titre par l'armée; ce qui déplut au Sénat. Quoi qu'il en soit, Diadumène, avec le nom de *César*, prit encore celui d'*Antonin*, comme on voit par les médailles. En conséquence de cette espèce d'adoption ou d'insertion dans une famille étrangère, il alongea son ancien nom, suivant un usage assez général, & fut désormais appelé *Diadumenianus* dans tous les monumens publics. Cependant je n'insisterai pas sur ce que l'on joint ici le nom de Diadumène avec le titre d'Empereur: *Capita ex oratione Macrini & Diadumeni Imperatorum*. En effet, quelques historiens l'appellent toujours Diadumène, & peut-être dans Capitolin n'est-ce qu'une faute de Copiste. Je pardonnerois même à cet écrivain de lui donner d'avance le titre d'Empereur, qu'il ne porta que long-temps après. Ces sortes d'anticipations ne sont pas rares. Mais il est visible qu'à la tête de la lettre, dont Capitolin transcrit des morceaux, le fils prenoit la qualité d'Empereur comme le père, puisqu'on fait dire à Macrin: *Les Soldats ont donné l'empire & le nom d'Antonin à mon fils Diadumène*. Étrange anachronisme! fausseté palpable! Le fils de Macrin, je le répète, fut proclamé Empereur plus d'un an depuis que le père eut écrit la première fois au Sénat.

*Vellemus, P. C. & incolumi Antonino nostro & revello cum triumpho, vestram clementiam videre. Tunc demum enim florente Republicâ & omnes felices essemus, & sub eo Principe viveremus quem nobis Antoninorum loco Dii dederant.* M. de Tillemont est choqué de l'expression, *Antonino nostro*, notre cher Antonin, qui lui paroît trop familière & peu respectueuse pour

*Tome XXVII. . T t t*

la mémoire d'un Empereur : mais il faut considérer que celui qu'on fait parler de la sorte est Empereur lui-même. Pour moi je suis beaucoup plus choqué de ce qu'on dit dans cette lettre du bonheur de la République sous la domination de Caracalla. Ce Prince également avide d'or & de sang, fils & frère dénaturé, admirateur de Tibère & de Sylla, dont il outroit basèment les vices, sans avoir l'ombre de leurs vertus, fourbe & étourdi, téméraire & lâche, persécuteur des Lettres & de tout genre de mérite, aussi méchant & presque aussi fou que Caligula, s'étoit rendu l'objet de l'exécration publique. Rome tressaillit de joie à la nouvelle de sa mort. Tous les citoyens, les Grands en particulier, crurent voir disparaître le glaive fatal qui les menaçoit. Le Sénat, devenu peuple en ce moment, prodigua toutes les injures que la haine retenue longtemps par la crainte peut vomir contre un tyran qui n'est plus. Cependant, vù l'affection que les troupes Prétoriennes conservoient pour ce Prince qui les avoit engraisées de la substance des autres citoyens, je conçois que la politique ne permettoit pas à Macrin de parler comme le public : mais elle lui défendoit pareillement d'insulter ce même public, en tenant au Sénat & au peuple Romain le langage de l'armée. Vanter le bonheur dont avoit joui l'empire sous le despotisme le plus avare & le plus sanguinaire qui fut jamais ! quelle idée Macrin eût-il donné de son administration future ? Étoit-ce le moyen de faire oublier la bassesse de son origine, & de mériter qu'on lui pardonnât son élévation ?

*Verùm quia id evenire per tumultum militare non potuit, nunciamus primum quid de nobis exercitus fecerit. Deinde honores divinos (quod primum faciendum est) decernimus ei viro in cujus verba juravimus, cum exercitus ultorem cædis Bassiani neminem digniorem præfecto ejus putavit, cui & ipse utique vindicandam factionem mandassèt, si vivus deprehendere potuisset.* Ici l'impôture se décecle de toutes parts. 1.<sup>o</sup> Il est faux qu'un soulèvement, qu'une émeute de Soldats ait fait périr Caracalla. Personne n'ignore que ce Prince, ayant passé l'hiver à Édesse, & prêt de marcher contre Artabane, dernier roi des Parthes, voulut

faire un voyage de superstition ou de curiosité au fameux temple de la Lune, que l'on adoroit à Carrhes sous le nom & sous la figure d'un Dieu. Dans cette promenade, Caracalla ne fut accompagné que d'un simple détachement de sa garde à cheval. Un besoin l'obligea de mettre pied à terre & de s'écarter. Julius-Martialis, à qui l'Empereur refusoit le grade de Centurion, saisit ce moment pour faire son coup. L'Empereur tomba mort sur la place, & le meurtrier fut tué lui-même un instant après. Il est donc faux qu'un soulèvement militaire ait contribué le moins du monde à la mort de Caracalla. Et que l'on ne dise pas que Macrin aura voulu donner le change. Une accusation si grave & si contraire à la vérité eût soulevé contre le calomniateur les Prétoriens idolâtres de Caracalla.

2.<sup>o</sup> Macrin n'avoit aucun empressement de diviniser son prédécesseur. Lorsqu'il donna le nom d'Antonin à Diaduménien son fils, les Soldats, parmi leurs acclamations, demandèrent qu'on fit l'apothéose de Caracalla. Il semble que Macrin éluda pour lors cette demande, & qu'il évita d'y répondre ; mais enfin les Soldats l'en prièrent avec tant d'instance, qu'il n'osa refuser de traiter de Dieu celui qu'il avoit lui-même fait assassiner, & d'écrire au Sénat pour lui faire décerner ce titre. Si Macrin avoit eu pour l'apothéose de Caracalla le zèle qu'il témoigne dans la lettre que nous examinons, le Sénat, malgré sa haine pour Caracalla, n'eût pas différé de le mettre au nombre des Dieux. Du moins le Sénat ne l'auroit-il pas comparé aux tyrans les plus détestables. Il n'eût pas demandé que l'on abolît les jeux institués à son honneur, & que l'on fondît ses statues. Il n'eût pas crié que Martialis étoit un héros digne du nom qu'il portoit. En un mot, nous voyons, par le récit de Dion, que si la mémoire de Caracalla ne fut pas flétrie, si le Sénat ne le déclara point ennemi public, ce ne fut nullement qu'on craignit de déplaire à son successeur ; mais on trembla devant les cohortes Prétoriennes qui étoient à Rome. Elles auroient mis en pièces quiconque eût osé faire une telle proposition.

*V. M. de Tillmont, t. III, p. 650.*

3.<sup>o</sup> Le nom de Bassien, que nous lisons dans la lettre, est encore une preuve de faux. Caracalla reçut en naissant le nom de Bassien, qu'il tiroit de son aïeul maternel. Mais Sévère, ayant dessein de l'associer à la puissance suprême, le lui fit quitter pour prendre celui d'Antonin, nom si cher & si précieux à la Nation, que Commode, en le portant, n'en avoit point diminué le prix. On ne nomma plus le fils aîné de Sévère que M. Aurelius Antoninus. Le nommer Bassien, c'eût été manquer de respect, dégrader le Prince, & rappeler qu'il étoit petit-fils de Bassien, prêtre du Soleil à Emèse en Phénicie. Quant au nom de Caracalla, qui lui est devenu personnel, & dont on se sert pour le distinguer des autres Antonins, ce ne fut de son vivant qu'un sobriquet relatif au goût de cet Empereur pour un certain habillement Gaulois que l'on appeloit *caracalle*. Entre les injures dont les Romains le chargeoient après sa mort, ils l'appeloient *Bassien*, *Caracalla*, *Tarantas*. Ce dernier nom étoit celui d'un gladiateur petit, mal fait, méchant & cruel comme lui. Que l'on juge après cela si Macrin, dans l'acte le plus solennel, dans une pièce adressée à toute la Nation, peut désigner par le nom de Bassien un prédécesseur dont il doit épargner la mémoire, & pour qui même, si nous en croyons la lettre, il demande les honneurs divins.

Poursuivons. *Detulerunt ad me imperium, cujus ego, P. C. tutelam interim recepi: tenebo regimen, si & vobis placuerit quod militibus placuit: quibus & stipendium dedi & omnia Imperatoris more jussi*. Certainement, si nous avions la véritable lettre de Macrin, nous y trouverions au moins l'équivalent de ce que lui fait dire ici le faussaire. Tous les Empereurs élus par les Soldats devoient à la Nation cette reconnoissance authentique de ses droits. Ils n'acceptoient que provisionnellement, & sous le bon plaisir du Sénat, le seul titre d'Empereur, c'est-à-dire de Généralissime. Je dis le seul titre de Généralissime: car les autres dignités ou titres, qui achevoient de former la prérogative du prince Romain, ou qui servoient à le décorer, le souverain Pontificat, la puissance Tribunitienne, le Proconsulat,



les titres d'Heureux, de Pieux, d'Auguste, de Père de la Patrie, n'étoient point conférés par l'armée, & jamais le nouveau Généralissime n'osoit les prendre, qu'il n'eût reçu le sénatus-consulte qui les lui donnoit. Le successeur de Macrin, l'infame Hélagabale, le premier ou, pour mieux dire, l'unique Empereur qui ait violé cette règle, annonça, par une telle innovation, le mépris le plus scandaleux des anciennes maximes, ou la plus profonde ignorance du droit public. L'auteur de la lettre supposée, fait ici parler Macrin d'une manière convenable, non seulement pour donner à la lettre un air de vérité; mais encore pour le faire tomber dans une contradiction ridicule que nous remarquerons bien-tôt.

*Diadumenum filium meum, vobis notum, & imperio miles donavit & nomine, Antoninum videlicet appellans, ut cohonestaretur prius nomine, sic etiam regni honore, &c.* Lorsqu'on entend un Romain dire sérieusement au Sénat, *mon fils, que vous connoissez*, qui ne s'imagineroit que ce fils marche à pas de géant dans la carrière des honneurs, qu'il se distingue, soit à l'armée, soit au barreau, du moins que le public en a conçu quelques espérances? Mais ce Diadumène n'a pas seulement la robe virile. Que dis-je? c'est un enfant de dix ans.

Le mot de royauté, *regnum*, pour signifier la puissance impériale, sur-tout dans la bouche d'un Empereur qui vivoit au commencement du III.<sup>e</sup> siècle, est une expression déplacée, inouïe, anti-romaine. Ce mot seul imprime à la lettre de Macrin un caractère de supposition que rien ne sauroit effacer. Je suis étonné que M. de Tillemont ne s'en soit pas aperçu. Le nom de *Rex* banni de Rome avec les Tarquins, n'y rentra point avec les Césars. Accoutumée à le prendre mal-à-propos pour synonyme de *Tyran*, & plus jalouse du droit que de l'exercice de sa liberté, la Nation supportoit, avec une patience incroyable, des Princes despotes de fait; mais elle n'eût pas souffert un roi patriote, parce qu'elle l'eût regardé comme despote de droit. Dans la vie de Caligula (*e*), Suétone ayant

(e) *Hactenus quasi de Principe; | Compluribus cognominibus assumptis*  
*reliqua ut de monstro narranda sunt. | (nam & Pius & castrorum filius,*

rapporté de cet Empereur diverses choses bonnes, indifférentes, tolérables, ajoute ce qui suit : « J'ai fait jusqu'ici l'histoire d'un Prince ; je ferai désormais celle d'un monstre. Après s'être » décoré de plusieurs surnoms ( car il se nommoit le pieux, le » nourrisson du camp, le père des armées, César le très-bon, » & le très-grand ) un jour qu'il entendit à sa table disputer » sur leur noblesse des Rois venus à Rome lui faire la cour, il » s'écria, citant Homère : *Il ne faut qu'un seul Chef, il ne faut » qu'un seul Roi.* Peu s'en fallut, dit Suétone, qu'il ne substituât » aux marques distinctives du prince Romain, l'extérieur de la royauté. » Voilà le trait que place à la tête des extravagances monstrueuses de Caligula un historien très au fait des mœurs & des idées nationales.

A la vérité nous trouvons au commencement des Annales de Tacite, que Tibère fut élevé dans le sein d'une maison régnante, *eductum in domo regnatrice* : mais que l'on y prenne garde ; ceux à qui Tacite prête cette expression, veulent désigner par un terme odieux la puissance dont Auguste avoit été revêtu. Le même historien s'est deux fois servi du mot de *regnum* en parlant du gouvernement Romain ; mais il ne l'applique point au gouvernement Romain en général. Il l'emploie pour caractériser la tyrannie qu'exerçoient, au nom de l'imbécille Claude, ses affranchis & ses femmes (f). C'est à peu près dans le même esprit que Pline l'ancien se sert du nom de *Reine* en parlant de Messaline (g), & dit que Caton

*Et optimus maximus Cæsar vocabatur ) cum audiret fortè Reges, qui officii causâ in urbem advenerant, concertantes apud se super cœnam de nobilitate generis, exclamavit : Εἰς κοίταρος ἔγω, εἰς βασιλεὺς. Nec multum absuit quin statim Diadema sumeret, speciemque Principatus in regni formam verteret.* Suet. Caligul. 22.

(f) Tacite, en racontant la mort de Claude empoisonné par Agrippine, dit : *Deligitur artifex talium, vocabulo Locusta, nuper veneficii*

*damnata, Et diu inter instrumenta REGNI habitu.* Ann. XII, 66. — Au sujet de la disgrâce de Pallas, affranchi de Claude : *Nero . . . demover Pallantem curâ rerum, quâs à Claudio impositus velut arbitrum REGNI agebat.* Ann. XIII, 14.

(g) Pline, l. XXIX, 8. dans un endroit où il déchire cruellement les Médecins & la Médecine, après avoir fait mention du jugement qu'en avoient autrefois porté le Sénat & Caton le Censeur, dit qu'il veut justifier ce jugement ; & cela sans

le Censeur ne prévoyoit point que Rome fut un jour soumise à des Reines. Le premier auteur Latin qui, pour flatter un Empereur, lui donne le nom de *Roi*, est le poëte Stace (*h*),

relever les crimes dont la Médecine étoit accusée. « Cependant, conti-  
» nue Pline, on pourroit s'attendre  
» que je ne négligerois pas ce moyen.  
» En effet, est-il une profession qui  
» fournisse plus d'empoisonneurs,  
» plus de gens habiles à suggérer des  
» testimens, plus de corrompueurs,  
» même dans les maisons des Princes ?  
» Témoin le commerce d'Eudemes  
» avec la jeune Livie, femme de  
» Drusus César, & celui de (Vestius)  
» Valens avec la REINE dont nous  
» avons parlé ( c'est-à-dire avec  
» Messaline, femme de l'Empereur  
» Claude. ) N'imputons pas ces for-  
» faits à la Médecine, mais à ceux  
» qui l'exercent. Caton, selon moi,  
» ne croyoit pas Rome plus menacée  
» d'éprouver un jour ces horreurs,  
» que d'avoir un jour des REINES. »  
*Non desoriam Catonem tam ambi-*  
*tiosum artis criminibus à me obiectum,*  
*aut Senatui qui ita censebat ; idque*  
*non criminibus artis arreptis, sicut*  
*aliquis expectaverit. Quid enim ve-*  
*nienorum fertilius aut unde plures tes-*  
*tamentorum insulsiæ ? Jam verò &*  
*adulteria etiam in Principum do-*  
*mitibus, ut Eudami in Liviam Drusi*  
*Cæsaris ; item ( Vestium ) Valens in*  
*quâ dictum est REGINA ( Mes-*  
*salina. ) Non sunt ista artis, sed ho-*  
*minum. Non magis hæc urbi timuit*  
*Cato quam REGINAS. —* Il n'est  
pas étonnant que Pline, Romain  
très-caustique, & dont le style a tou-  
jours une pointe de déclamation,  
applique le nom de *Reines* à des  
femmes impérieuses, qui foulant aux  
pieds les règles & les loix, se livrant  
aux caprices de leur sexe l'audace  
des tyrans les plus effrontés. Nean-  
moins il me parait assez vrai-sem-  
blable que les Romains ne tantent

pas à traiter de *Reines* les femmes  
des Empereurs. De tout temps on  
avoit donné à son protecteur, à sa  
patronne le nom de *Rex* & de *Re-*  
*gina*. Cet usage est si connu, que je  
ne m'arrêterai pas à le prouver. Sous  
le nouveau gouvernement, chacun  
voulut être le protégé du Prince &  
de la femme du Prince. Mais à cause  
de l'équivoque, on ne pouvoit sans  
inconvenient donner le titre de *Rex*  
à l'Empereur, même dans le sens de  
protecteur & de patron. Il n'eût été  
le recevoir tout au plus que de ses  
affranchis & de ses cliens. Mais le  
nom de *Regina*, donné à la femme  
de l'Empereur, étoit une politesse  
qui paroïssoit tirer d'autant moins à  
conséquence, que son sexe l'excluoit  
régulièrement de toute administra-  
tion. Cependant cette politesse ne  
devoit pas être au goût des Répu-  
blicains ; & dans leur bouche, le  
nom de *Reine*, donné sur-tout à  
Messaline & à ses semblables, ne  
pouvoit être qu'une injure.

(*h*) Stat. Sylvium, IV, v. 46  
— 7. Barthius, dans ses notes sur  
Claudian & sur Rutilius Numatianus,  
juge qu'avant Stace, Valerius Flac-  
cus, qui vivoit sous Vespasien, avoit  
donné le nom de *Rois* aux Empe-  
reurs. Argonauticon, l. VI, v. 402.

*Romæ velati sceleris formæ cum legiones*  
*Tessæque REGISque moræ, quorum*  
*agmina pilis,*  
*Quorum æquis utrumque micant.*

Mais Heinsius, sur cet endroit, &  
Gronovius (*Diatrib. in Statium*,  
c. 2.) pensent qu'il s'agit des Rois  
auxiliaires qui servoient dans les ar-  
mées Romaines. Burman soutient

dans une pièce adressée à Domitien sur son dix-septième Consulat :

..... *Longamque tibi, REX magne, juventam  
Annuit, atque suos promisit Jupiter annos.*

Adulation réfléchie, puisque le mot *Dux* auroit également fait le vers. Il est à croire qu'elle ne réussit pas. Stace n'eut point d'imitateurs. La plume servile de Martial, qui prodiguoit à Domitien vivant les noms de *Seigneur* & de *Dieu*, ne lui donne celui de *Roi* qu'après sa mort, & quand elle veut le traiter comme un tyran (*i*). Je ne hasarderois rien, si j'assurois que depuis Stace, du moins jusqu'au iv.<sup>e</sup> siècle, on ne trouvera pas un auteur Latin qui traite l'Empereur de *Roi*, ni la puissance impériale de *royauté*, si ce n'est dans un sens défavorable (*k*). Les Grecs n'eurent pas la même délicatesse : ils

qu'ici le mot *Reges* est pris en mauvaise part, & que le Poète veut insinuer que les Romains, dans leurs guerres civiles, combattoient pour le choix des tyrans : mais ce sentiment paroît moins vrai-semblable que celui de Gronovius & de Heinsius, parce que le poème de Valerius Flaccus est dédié à Vespasien, qui non seulement étoit Empereur, mais encore ne l'étoit devenu que par une guerre civile.

\* *Lamprid.*  
*V. Alexand.*

(*i*) Nerva ou Trajan ayant enrichi le Capitole, des dépouilles de Domitien, Martial fit à ce sujet l'épigramme suivante (l. XII, 15) :

*Quidquid Parrhasiâ nitebat aulâ  
Donatum est oculis Deisque nostris.  
Miratur Sythicas virentis auri  
Flammas Jupiter, & stupef superbas  
Regis delicias gravesque luxus.  
Hæc sunt pocula quæ decent tonantem,  
Hæc sunt quæ Phrygium decent mi-  
nistrium.  
Omnes cum Jove nunc sumus beati.*

*At nuper (pudet, ah! pudet fateri)  
Omnes cum Jove pauperes eramus.*

(*k*) Je mets cette restriction pour écarter toute chicanne. Par exemple, on pourroit m'objecter quelques prétendus vers Phaleuques sur l'empereur Alexandre, Prince d'une figure aussi aimable que son caractère \*. Il mangeoit volontiers du lièvre, & s'en faisoit servir tous les jours. Un mauvais plaisant fit une espèce d'épigramme, dont tout le sel consiste dans une pointe triviale fondée sur la ressemblance des deux mots latins *lepus* & *lepos*.

*Pulchrum quod vides esse nostrum Regem,  
Quem Syrum sua detulit propago,  
Venatus facit & lepus comesus,  
Ex quo continuum capit leporem.*

Dans cette ridicule épigramme, le nom de *Roi* est un trait satyrique, comme l'origine Sytienne que l'on y reproche à l'Empereur.

On m'objecteroit, avec plus de fondement, ce que rapporte Trebellius Pollio



ils donnèrent de très-bonne heure au prince Romain le titre de βασιλεύς, & quelquefois de παύσασιλεύς. Personne n'ignore que cette Nation poulssoit la flatterie à l'excès. D'ailleurs les Grecs d'Asie & d'Égypte étoient façonnés au gouvernement monarchique; & ceux d'Europe, pour se consoler d'être sous le joug de Rome, aimoient à croire qu'elle étoit esclave comme eux. Cependant il faut observer que Dion, quoiqu'il ait peut-être usé du mot βασιλῆς (1), pour signifier la femme de l'Empereur, de celui de βασιλικόν, pour dire le fisc ou trésor impérial, & d'autres dérivés semblables, n'emploie cependant en aucun endroit, lorsqu'il parle en son propre nom, les termes βασιλεύς, βασιλεύειν, au sujet de l'Empereur. C'est que Dion, quoique Grec au fond de l'ame, & prévenu de faux principes sur la nature du gouvernement Romain, n'ose, même en écrivant dans sa propre langue, contredire ouvertement le langage de la nation Romaine, dont il est membre, & dans laquelle il tient le rang de Sénateur & de Consulaire. Lors

Pollio au sujet de Regilianus, un de ces usurpateurs qui prirent la pourpre du temps de Gallien. Regilianus commandoit les troupes de Mésie. Le rapport de son nom avec le mot de Rex détermina, dit-on, les Soldats à le proclamer Empereur \*. *Militari joco regna premeruit. Nam cum Milites quidam cum eo cenarent, astitit Valerianus Tribunus qui diceret: Regiliani nomen unde credimus dictum? Alius continuo, credimus quòd à rege. Tum is qui aderat Scholasticus cœpit quasi grammaticaliter declinare, & dicere, Rex, Regis, Regi, Regilianus. Milites, ut est hominum genus pronunt ad ea que cogitant, dixerunt: Ergo potest Rex esse. Item alius: Ergo potest nos regere. Item alius: Deus tibi nomen Regis inposuit. Quid multa? His dictis, cum aliâ die manè processisset, à principis Imperator est salutarus.*

Cette historiette prouve au plus

Tome XXVII.

que, sous Gallien, c'est-à-dire, après le milieu du III.<sup>e</sup> siècle, les flatteurs, les soldats, le peuple, les provinciaux se servoient quelquefois dans la conversation, du mot Rex, en parlant de l'Empereur. Les idées Romaines s'affoiblissoient de jour en jour, depuis que Caracalla eut déclaré citoyens Romains tous les sujets de l'empire. Ce que je soutiens, c'est que depuis Stace jusqu'aux auteurs de l'histoire Auguste, qui écrivoient à la fin du III.<sup>e</sup> siècle & au commencement du IV.<sup>e</sup> on ne voit pas qu'aucun écrivain ait appliqué les mots rex ou regnum à l'Empereur ou à l'empire, si ce n'est dans une signification desobligeante.

(1) Dion, l. LXI, édit. Hanov. p. 694, dit, en parlant de Sénèque: Τὰς βασιλίδας & πρὸς ἐξελθούσας ἐθάπτει. Mais, dans la nouvelle édition de Hambourg, on lit: Τὴν βασίλειαν & τὸς Κλαυδῆς ἐξελθούσας ἐθάπτει.

\* Trebellius Pollio. l. I. Virginia Tyrann. l. X.

. V u u

même que Dioclétien & ses successeurs eurent pris le diadème ; ils s'abstinrent toujours du titre de *Rex*. On ne le voit sur aucune de leurs monnoies ni dans aucune inscription faite à leur honneur. Jamais on ne s'en servit en leur adressant la parole , quoiqu'en parlant d'eux les écrivains du iv.<sup>e</sup> & du v.<sup>e</sup> siècle , & sur-tout les auteurs Ecclésiastiques , s'en servissent quelquefois.

Quant au titre de βασιλεύς , même après la fondation de Constantinople , & plusieurs siècles depuis , ils souffroient seulement qu'on le leur donnât , & ne le prenoient point. Je me contenterai de citer à ce sujet un Grec digne de l'ancienne Grèce , le célèbre Synesius , auteur du v.<sup>e</sup> siècle , qui se vante de parler à l'Empereur comme n'avoit jamais fait aucun Grec. Dans un excellent discours à l'empereur Arcade , voici comment il s'exprime : « le nom de *Roi*, τῷ βασιλέως , est d'un usage » moderne chez les Romains. Il s'éclipsa lorsque les Tarquins » furent chassés par la Nation. De-là vient , qu'encore que nous » vous honorions de ce titre , & qu'on vous le donne de vive » voix & par écrit , néanmoins , soit en connoissance de cause , » soit pour suivre la coutume , vous vous abstenez tous de » le prendre ; vous paroissez l'éviter comme trop superbe & » trop fastueux. En écrivant aux villes , aux particuliers , à vos » Officiers , aux Princes barbares , vous n'affectâtes jamais de » vous relever par le titre de *Roi*. Vous ne vous donnez que » pour Empereurs , Ἀυτοκράτορας. Or ce titre signifie un Gé- » néral d'armée qui a reçu de pleins pouvoirs : c'est le même » titre que portèrent Iphicrate & Périclès , lorsqu'ils comman- » doient les armées navales des Athéniens , &c. (m). »

Finissons cette digression , qui n'est déjà que trop longue ; & concluons qu'une lettre latine , où l'Empereur Macrin ,

(m) Τὸν ὄνομα αὐτὸ σοι δείξω τῷ βασιλείᾳ ὅψιν , ἐκλιπὲς Ῥωμαίοις γενόμενον ἀφ' οὗ Ταρκυνίων οὗ δῆμος ἐξήλασεν. Ἀπὸ τούτου γὰρ ἡμεῖς μὴ ὑμᾶς ἀξιόμενοι ἢ καλεῖσθαι βασιλεῖς ὅτι χράμεν οὕτως . ὑμεῖς δ' εἴτε εἰδότες , εἴτε μὴ , συνήθεια ὃ συγκοινωνεῖς τ' ὄγκον τῆς βασιλείας ἀναδουμένους εὐκτατε. Οὐκ οὖν οὔτε πρὸς πολλὴν ὅτε πρὸς ἰδιώτην

οὔτε πρὸς ὑπαρχόν χράμεντες , οὔτε πρὸς ἄρχοντα βδρόσμεν , ἐκκαλωπίσαδ' ὅτι πρὸ βασιλείας ὀνομασι . ἀλλ' αὐτοκράτορες εἶναι ποιεῖσθε . ὁ δὲ αὐτοκράτωρ , ὄνομα στρατηγίας ὅτι πάντα ποιεῖν ὑποστάσις . καὶ Ἰφικράτης ὁ Περικλῆος ἐπὶ πλεον Ἀθηναίων αὐτοκράτορες στρατηγῶν . κ. τ. λ. Synesius , de Regno , edit. Petav. p. 15.

qui vivoit au commencement du III.<sup>e</sup> siècle, écrit au Sénat que les Soldats ont conféré à son fils la puissance royale, est l'ouvrage d'un imposteur.

Le faux Macrin continue : *Antonino divinos honores & Miles decrevit, & nos decrevimus, & vos, P. C. ut decernatis, cum possimus imperatorio jure præcipere, tamen rogamus.* Il disoit tout-à-l'heure aux Pères conscripts, qu'il ne se regarderoit que comme Régent, jusqu'à ce que son élection eût été confirmée par leurs suffrages, & maintenant il leur déclare qu'il a droit de leur commander à titre d'Empereur. Quelque système que l'on embrasse sur le gouvernement Romain, je délie les plus habiles conciliateurs d'accorder Macrin avec lui-même. M. de Tillemont, qui regardoit les Empereurs comme de vrais Monarques, a senti cette contradiction, & la compte parmi les preuves de fausseté. En vain prétendrait-on que ces paroles, *J'ai provisionnellement accepté l'empire : je continuerai de le gouverner, en cas que vous le jugiez à propos*, ne sont qu'une vaine formule, un compliment qui ne prouve rien. Seroit-il de la gravité Romaine, je ne dirai pas de faire de tels complimens, mais de les démentir en termes exprès à l'instant même qu'on les prononce. L'homme le plus inconséquent & le plus léger, lorsqu'il fait des complimens, pousse-t-il l'extravagance jusqu'à déclarer sans nécessité, contre son propre intérêt, que ce sont de purs complimens, jusqu'à dire les vérités les plus opposées à ce que ces complimens paroissent signifier ? D'ailleurs, quel motif peut engager Macrin à notifier aux Pères conscripts, que ses volontés sont des loix, à prendre le ton de maître, à le prendre d'une manière d'autant plus révoltante qu'il dit qu'il ne le prend pas, *tamen rogamus* ! Est-ce que le Sénat ignore jusqu'où s'étend la prérogative Impériale ? Faut-il que Macrin l'en instruisse ? Est-ce qu'on a refusé de lui obéir ? Point du tout. C'est la première fois qu'il commande. Le Monarque le plus absolu de droit, lorsqu'il monte sur le trône, ne débute jamais par faire gronder le tonnerre. Il ne s'annonce jamais par une basse ostentation de ses pouvoirs les plus légitimes, principalement si on ne lui dispute rien, s'il est modéré,

circonspect, tel que l'histoire nous représente Macrin ; s'il est, comme lui, très-éloigné de la capitale, s'il n'est pas sûr qu'elle le reconnoisse, s'il a pour sujets une Nation très-disposée à porter ses fers, pourvû qu'il fasse semblant de ne les pas apercevoir, à ramper servilement, pourvû qu'on lui proteste toujours qu'elle est libre. Les partisans du pouvoir monarchique des Empereurs, conviennent qu'il falloit repaître le peuple & le Sénat d'un vaine image de liberté. Quelle barbarie ! quel travers de lui dérober un fantôme qui l'amuse ! Les ménagemens étoient sur-tout indispensables au commencement de chaque règne. C'est en parlant des Romains qu'on a dit,

*Toujours la tyrannie eut d'heureuses prémices.*

Leurs tyrans même se donnoient d'abord pour républicains. Achéons de parcourir cette pitoyable lettre. L'auteur, jusqu'à la fin, s'y soutiendra dans le faux.

(Antonino) *dicantes & duas statuas equestres, pedestres duas habitu militari, sedentes civili habitu duas. Item divo Severo duas triumphales. Quæ omnia P. C. impleri jubebitis nobis religiosè pro prioribus ambientibus.* Le Sénat, après avoir reçu la première lettre de Macrin, demanda, comme je l'ai dit ci-dessus, qu'on abolit les jeux qui se célébroient en l'honneur de Caracalla, & que l'on fondît ses statues d'or & d'argent. Comment accorder avec l'ordre du prétendu Macrin ce fait attesté par Dion ? Loin de multiplier les statues de Caracalla, Macrin les auroit toutes détruites, s'il n'eût appréhendé les soldats. Il en fit même enlever secrètement quelques-unes. C'est du même historien que nous l'apprenons (n).

Je me flatte d'avoir démontré que la lettre extraite par Capitolin, n'est qu'un amas d'anachronismes, d'indécences, d'incongruités & de mensonges, en un mot une pièce faite à plaisir, & très-indigne de Macrin. Mais en quel temps & dans quel esprit a-t-elle été fabriquée ? C'est ce que nous allons examiner en peu de mots.

On ne peut douter, ce me semble, que l'auteur de la lettre

(n) Dio. Je suis le texte tel qu'il est dans la nouvelle édition.



ne se soit proposé de rendre Macrin odieux & méprisable. Or personne, depuis Héliagabale, n'eut intérêt de décrier Macrin, & nous savons qu'Héliagabale en avoit formé le projet. Sa haine contre Macrin & contre Diaduménien étoit implacable. Comme il se vantoit d'être fils de Caracalla, il regardoit Macrin comme le meurtrier de son père, & Diaduménien comme l'usurpateur de son nom. Même après leur mort, il les déchiroit d'une manière sanglante, avec la bassesse d'une ame efféminée que la victoire ne fait qu'irriter. Il s'offensoit du bien que l'on disoit d'eux, & poussoit l'acharnement jusqu'à contraindre quelques auteurs d'insérer dans la vie de Macrin des choses abominables (o). La malignité n'a pas besoin d'être encouragée, sur-tout contre les malheureux. Quel débordement de satyres, de libelles, d'anecdotes scandaleuses ne dut pas causer le desir de faire sa cour, joint au plaisir de dire du mal? La médisance & la calomnie déchaînées, aiguillonnées par le Souverain, se produisirent à l'envi sous toutes les formes imaginables. Or la forme qui leur réussit le mieux, principalement contre les morts, c'est d'attribuer de faux écrits à ceux qu'elles veulent diffamer. On forgea donc plusieurs lettres sous le nom de Macrin & de son fils. L'auteur de la vie de Diadumène, qui pourroit être Capitolin (p), quoiqu'on l'attribue à Lampride, rapporte, comme écrites par ce jeune Prince, deux lettres qu'un homme judicieux eût rejetées comme insoutenables, & que l'auteur reçoit sans aucune difficulté. Si nous

(o) Lamprid. vit. Heliogabal. *Infectatus est famam Macrini crudeliter, sed multo magis Diadumeni, quod Antoninus dictus est, pseudo-Antoninum eum appellans; simul quod cum luxuriosissimus extitisset, vir fortissimus, optimus, gravissimus, severissimus diceretur. Coegit denique scriptores nonnullos nefanda imò potius non ferenda ejus dicta de luxuriâ disputare in vitâ ejus.* Ce texte est fautive, & Saumaïse, aussi-bien que Casaubon, a tâché de le corriger. Mais il

me suffit qu'on y aperçoive la haine d'Héliagabale contre Macrin. Au reste les deux Critiques n'ont pas vû qu'il y a une faute dans les mots *simul quod*, parce que la suite de la phrase, qui paroît se rapporter au fils, ne peut convenir qu'au père. On ne pouvoit dire d'un enfant qu'il avoit été *vir fortissimus*, &c.

(p) Saumaïse croit que la vie de Macrin & celle de Diadumène sont du même auteur, soit de Capitolin, soit de Lampride.

l'en croyons, Macrin ayant découvert & puni très-cruellement une conspiration contre sa personne, le bruit courut qu'il avoit fait grace à quelques-uns des complices. Sur quoi Diaduménien lui écrivit la lettre suivante. « Au père Auguste, le fils  
 „ Auguste. Il semble, mon père, qu'on a peine à retrouver  
 „ votre affection pour nous, dans l'indulgence dont vous usez  
 „ envers des traîtres qui vouloient vous dépouiller de l'Empire.  
 „ Vous vous flattez de les regagner en leur pardonnant, ou du  
 „ moins de satisfaire à ce qu'exige l'ancienne amitié. Cela ne  
 „ se doit ni ne se peut. Car, premièrement, il est impossible  
 „ qu'ils vous aiment. Vous leur avez montré des soupçons. Ils  
 „ en auront l'ame ulcérée. Enfin l'ennemi le plus cruel de tous,  
 „ est un vieux ami, lorsqu'il a tant fait que de se joindre une  
 „ fois à nos ennemis déclarés. Songez aussi que ces perfides ont  
 „ encore des troupes, dont ils peuvent disposer.

*Si vous n'êtes sensible à votre propre gloire,  
 Du jeune Ascagne au moins conservez la mémoire.  
 N'étouffez pas l'espoir d'un fils que ses destins  
 Appellent à régner sur les peuples Latins.*

„ Faites tomber ces têtes. Sans cela point de sûreté pour vous.  
 „ Telle est la méchanceté de l'homme, que si vous les épargnez,  
 ils auront sans cesse des imitateurs (q). » L'auteur de la vie  
 ajoûte que Diaduménien écrivit pareillement à sa mère (Nonia  
 Celsa) une lettre conçue en ces termes : « Notre Seigneur

(q) *Patri Augusto filius Augustus.*  
*Non satis, mi pater, videris in amore*  
*nostro tenuisse tuos mores, qui tyran-*  
*nidis affectatæ conscios reservasti,*  
*sperans eos vel amiciores tibi futuros,*  
*si iis parceres, vel ob antiquam fami-*  
*liaritatem dimittendos : quod nec de-*  
*buit fieri nec potuit. Nam primum*  
*omnium jam te exulcerati suspicionibus*  
*amare non possunt. Denique crude-*  
*liores inimici sunt qui oblii veteris*  
*familiaritatis se inimicissimis tuis*

*junxerunt. Adde quòd exercitus adhuc*  
*habent.*

*Si te nulla movet tantarum gloria rerum,*  
*Ascanium surgentem et spes hæredis Iuli*  
*Respice, cui regnum Italiæ Romanæque tellus*  
*Debentur.*

*Ferendi sunt isti, si vis esse securus.*  
*Nam vitio generis humani alii non*  
*sunt defuturi cum isti servantur. Lam-*  
*pid. Diadum.*

& Auguste ne vous aime point, & ne s'aime point lui-même, « puisqu'il pardonne à ses ennemis. Hâtez-vous donc de faire « conduire au supplice Arabien, Tuscus & Gellius. Autrement « ils ne manqueront point de nous perdre, s'ils en trouvent « l'occasion (r). »

Il est visible que ces deux lettres sont un artifice grossier pour noircir Diaduménien, pour justifier sa mort, & le faire regarder comme un jeune monstre, dont il étoit heureux qu'Hélagabale eût purgé l'Univers. La première lettre en particulier, digne de Tibère & de Machiavel, ne sauroit être l'ouvrage d'un enfant de dix à douze ans. Aussi quelques-uns disoient que le jeune Prince l'avoit écrite sous la dictée de son précepteur Célianus, ancien rhéteur Africain. Par ce détour la calomnie tendoit à flétrir tout ensemble & Macrin, qui confioit l'éducation de son fils à un homme si pernicieux, & Diaduménien, à qui dès son enfance on inspiroit des sentimens si barbares. Cependant je ne sais lequel est le plus absurde de faire auteur de la lettre le Prince même, ou de l'attribuer à son précepteur. Les maîtres les plus vicieux obligent leurs élèves d'afficher des principes de vertu, sur-tout en écrivant à un père, à une mère. Du moins ils les font écrire d'un style respectueux, & fort différent de ce ton décidé qui règne dans les deux lettres. Si elles sont véritables, elles furent écrites lorsque Diaduménien portoit déjà le titre d'Auguste, c'est-à-dire dans l'espace des trois semaines qui s'écoulèrent depuis sa promotion jusqu'à la défaite de Macrin par Hélagabale. La fortune de Macrin étoit alors chancelante. Il avoit besoin de ménager les esprits, & de retenir, par des actions de clémence, les soldats qui se détachent de lui pour se donner à son concurrent. Quelqu'étourdi que pût être un rhéteur, auroit-il osé, dans de telles conjonctures, faire conseiller à Macrin, par son fils, de punir du dernier supplice des personnes considérables,

*Lamprid. Diadum.*

(r) *Dominus noster & Augustus nec te amat, nec ipsum se, qui inimicos suos servat. Age igitur ut Arabianus & Tuscus & Gellius ad palum deligantur, ne si occasio fuerit, non prætermittant. Idem, ibid.*

qui avoient des troupes nombreuses à leur disposition? *Exercitus adhuc habent.*

Néanmoins Lampride donne les deux lettres comme authentiques, & ne manque pas d'en inférer, conformément à l'intention des faussaires, que Diaduménien auroit été très-cruel s'il eût vécu. *Apparet quàm asper futurus juvenis, si vixisset.*

Lampride ajoûte que l'une & l'autre lettre contribuèrent à sa mort. « Les soldats, dit-il, ayant tué le père, quelques-uns » d'entre eux voulurent sauver le fils. Mais un Officier de la » chambre lut publiquement les deux lettres, que l'on avoit » découvertes par l'infidélité d'un secrétaire; & cette lecture fut » un arrêt de mort pour le jeune Prince. On promena leurs têtes sur des piques, & l'armée se déclara pour Héliagabale. »

Ce détail ne peut s'ajuster avec le narré de Dion, à qui la médiocrité de son génie, & ses idées Grecques sur le gouvernement Romain, n'enlèvent pas le mérite essentiel de rapporter exactement les faits, sur-tout lorsqu'ils sont arrivés de son temps. Le rang qu'il tenoit dans l'État, le mettoit à portée d'être mieux instruit que personne. Or, suivant cet historien, les légions se donnèrent à Héliagabale avant la mort de Macrin & celle de son fils. Macrin, attaqué par la petite armée d'Héliagabale, à neuf lieues d'Antioche, décida par une fuite prématurée la perte de la bataille. Les Prétoriens, abandonnés de leur Empereur, reconnurent Héliagabale. Macrin, après avoir chargé quelques personnes de confiance de conduire son fils chez Artabane, roi des Parthes, & joué quelques momens dans Antioche le rôle de victorieux, s'enfuit déguisé jusqu'en Bithynie. Il y tomba entre les mains des soldats qu'Héliagabale avoit dépêchés pour courir après lui. Ils le mirent sur un chariot pour le ramener à Antioche. Mais ayant appris sur la route que l'on avoit arrêté son fils, ce malheureux Prince se jeta hors du chariot, se brisa l'épaule & fut tué bien-tôt après. Le texte de Dion est si mutilé, qu'on n'y voit pas nettement si Macrin arriva dans Antioche, & si le père & le fils furent exécutés ensemble. Mais, quoi qu'il en soit, ce fut le vainqueur & non



& non pas l'armée qui régla leur sort; & les deux lettres, qui sans doute n'existoient pas encore, n'eurent aucune influence sur celui de Diaduménien.

Lampride a tiré, ce semble, les deux lettres, & certainement son récit, de je ne sais quel Lollius Urbicus (*f*), historien du temps. Selon les apparences Lollius Urbicus étoit une plume livrée à la cour, ou du moins un auteur crédule, qui recueilloit sans discernement des pièces que la calomnie avoit forgées. Ce fut à la même source, ou du moins à d'autres semblables, que puisa Capitolin. Celui-ci, comme la plupart des auteurs de l'histoire Auguste, écrivoit du temps de Dioclétien (*t*) & de ses collègues, environ un siècle depuis la mort de Macrin, & n'avoit par conséquent aucun sujet de le haïr. Toutefois dans la méchante rhapsodie que ce compilateur a gravement intitulée *vie de Macrin*, on sent la fureur d'une haine toute récente. Au lieu de peindre ce Prince d'après Dion, qui le connoissoit personnellement, & qui en dit le bien & le mal avec une impartialité propre à gagner la confiance, Capitolin lui donne tous les vices sans exception: *homo vitiis omnium*. Il en rapporte nommément divers traits de barbarie qui font frémir, & qui seuls auroient empêché Dion de lui attribuer de la douceur. Capitolin l'accuse d'un goût décidé pour le despotisme, *volens militariter imperare*: & cependant nous savons que Macrin, pendant les quatorze mois qu'il fut Empereur, témoigna beaucoup de déférence pour le Sénat & pour les loix. Sous son empire Rome parut jouir de la liberté (*u*). Il traita rigoureusement les délateurs, espèce de scélérats qui ne déplut jamais qu'aux bons Princes, & qui fut toujours l'instrument favori de la puissance arbitraire. Capitolin même dit que sous Macrin, les délateurs étoient punis de mort s'ils succomboient à la preuve; & que s'ils prouvoient, on leur donnoit la récompense fixée par la loi, mais on les déclaroit infames (*x*). C'est

*Dis. Herodian.*

(*f*) *Quantum Lollius Urbicus in historiâ sui temporis dicit, istæ litteræ per notarium proditæ illi puero multum apud milites elusisse dicuntur.* Lamprid. Diadumen.

(*t*) La vie de Macrin est adressée à Dioclétien.

(*u*) *Εν ἀδείᾳ πολλῇ καὶ εἰκονί ἐλευθερίας ἐβίωσαν.* Herodian. l. v.

(*x*) *Delatores, si non probassent,*

aussi Capitolin qui nous apprend que Macrin avoit conçu le projet d'une excellente réforme dans la jurisprudence (y). Ainsi, dans les horreurs qu'il dit de Macrin, cet auteur n'a fait que copier des libelles diffamatoires, ou des historiens infidèles, aux calomnies desquels il a cousu, sans jugement, des lambeaux tirés de quelques écrivains judicieux. La prétendue lettre de Macrin étoit une fiction ridicule, qui ne devoit point en imposer au Sénat; & nous voyons en effet qu'elle n'a point trompé Dion. Mais elle étoit bonne pour une infinité de gens qui n'avoient ni le pouvoir, ni le desir de consulter les registres du Sénat. Souvent les calomniateurs s'embarassoient peu que la vérité perce dans la suite, pourvû que le mensonge porte coup, & qu'ils en retirent un avantage présent. Ce qui peut les enhardir, c'est que dans tous les siècles il se trouve des Lamprides & des Capitolins.

Puisque la lettre que nous venons d'examiner n'est, ni ne sauroit être de Macrin, il s'ensuit que l'on ne peut alléguer l'autorité de ce Prince, pour établir que les Empereurs avoient droit de commander au Sénat. Je vais plus loin, & de la lettre supposée, je tire du moins une forte présomption contre le droit qu'elle attribue à l'Empereur de commander au Sénat. L'esprit de la lettre est de flétrir Macrin, en le faisant dire ce qu'on imagine de plus propre à le rendre odieux. Or dans cette pièce, Macrin affecte de s'arroger une prérogative dont jamais aucun Empereur ne s'est vanté, le droit de commander au Sénat; donc il est plus que vrai-semblable que cette prérogative n'appartient nullement aux Empereurs. Les ennemis de Macrin, les persécuteurs de sa mémoire, le représentoient comme un homme avide du pouvoir absolu, comme un tyran, comme un nouveau Tarquin le superbe. *Fuit superbus &*

*capite affecti: si probarent, delatorum pecuniæ præmio infames dimisit. Vita Macrin.*

(y) *Fuit in jure non incallidus, adeo ut statuisset omnia rescripta veterum principum tollere, ut jure, non*

*rescriptis ageretur, nefas esse dicens leges videri Commodi & Caracalæ & hominum imperitorum voluntates, cum Trajanus nunquam libellis responderit, ne ad alias causas facta præferrentur quæ ad gratiam composita viderentur. Ibid.*

*militariter imperare volens*, dit Capitolin d'après eux. C'est évidemment pour fonder cette imputation calomnieuse qu'on le fait écrire au Sénat, « Pères conscriptis, si je vous adresse des prières, gardez-vous bien de vous y méprendre. Je suis « en droit de vous commander à titre d'Empereur, » ou, pour traduire littéralement, à titre de Général d'armée, *imperatorio jure*: c'est-à-dire, le Sénat en corps me doit cette même obéissance que les Soldats doivent à leur Général. Voilà le langage qu'une plume envenimée prête à Macrin, pour le perdre dans l'esprit de la Nation; donc la Nation étoit persuadée que les Empereurs n'avoient pas le droit de commander au Sénat. Tout ce qu'on peut me repliquer, c'est que pour rendre Macrin odieux, il suffisoit de lui faire dire une vérité insupportable à des oreilles Romaines, & qui ne sortoit jamais de la bouche des Empereurs. Mais en général une vérité que les Empereurs Romains tinrent éternellement captive, & que les oreilles de la Nation n'auroient pû soutenir, a tout l'air d'être une fausseté. En particulier le droit de commander au Sénat, est un droit imaginaire, puisqu'il est diamétralement opposé aux principes constitutifs de la nouvelle République, dont Auguste fut le fondateur. Ainsi la lettre rapportée par Capitolin, quoique fautive, concourt à former la chaîne de la tradition, & grossit le corps des preuves qui démontrent que le prince Romain n'étoit pas un Monarque proprement dit.

Je finis ce que j'avois à dire touchant les droits dont jouissoit l'Empereur dans l'assemblée du Sénat, en répétant une réflexion qui doit toujours être présente quand on étudie la nature du gouvernement Impérial. L'origine de ce gouvernement ne se perdoit pas, comme celle de tant d'autres, dans les ténèbres d'une antiquité reculée. A la lumière du siècle le plus éclairé, les Romains transigeant avec Auguste, réglèrent les droits de leur suprême Magistrat. Ce suprême Magistrat n'avoit de pouvoirs légitimes que ceux qui émanoient des Magistratures réunies en la personne, ou de quelques concessions spéciales. Sous Tibère le Sénat se rendit le dépositaire des droits du peuple Romain, le représentant de la Nation; & l'Empire,

qu'Auguste n'avoit jamais accepté que pour cinq ou pour dix ans, devint une place à vie. Ce sont les seuls changemens essentiels qui soient arrivés dans le gouvernement jusqu'à la grande révolution que commença Dioclétien, & que Constantin acheva. Avant cette époque, veut-on savoir si l'Empereur avoit tel droit ou s'il ne l'avoit pas? Il faut examiner si le droit en question étoit l'apanage de quelqu'une des magistratures Impériales, ou si l'Empereur l'avoit reçu par un privilège particulier. Tout ce qui n'étoit pas fondé sur l'un ou l'autre de ces titres, n'appartenoit pas à l'Empereur. Dans la plupart des États les droits de la Nation & ceux du Prince sont, pour ainsi dire, séparés par un terrain vague & litigieux, sur lequel le Prince & le peuple ont des prétentions respectives, qu'ils dissimulent sagement pour le bien de la paix. Il n'en étoit pas ainsi chez les Romains. On avoit planté les bornes avec la dernière précision. Si divers Empereurs les franchirent, elles ne furent jamais déplacées. Jamais le laps de temps ne les rendit méconnoissables. Car 1.<sup>o</sup> il est rare que les Romains aient eu de suite deux mauvais Empereurs. Sous un bon Prince tout rentroit dans l'ordre, & jamais il ne se faisoit un titre des usurpations du tyran son prédécesseur. 2.<sup>o</sup> A chaque mutation (& l'on sait combien les mutations étoient fréquentes) la nation Romaine contractoit avec le nouvel Empereur, comme elle avoit fait avec Auguste. En lui spécifiant, par l'organe du Sénat, l'étendue de la prérogative Impériale, elle étoit censée retenir tout ce qu'elle ne cédoit pas. Les choses demeurèrent sur le même pied jusqu'à Dioclétien. Les usurpations de ce grand & méchant Prince, usurpations réfléchies & systématiques, furent appuyées par ses collègues, & suivies, augmentées, multipliées par leurs successeurs; tous prévenus contre Rome, tous promoteurs du pouvoir arbitraire, excepté Julien & Majorien. L'Empire jusqu'alors indivisible, fut partagé réellement entre une multitude d'Empereurs & de Césars. On dépouilla le Sénat de ses provinces pour leur former des départemens. La distinction du trésor de l'Empereur & de celui de la Nation fut anéantie. Lors même que tout se



trouva rassemblé dans la main d'un seul Prince, on ne restitua rien au Sénat. L'Italie ne fut plus regardée que comme une province. On se dégoûta de Rome, centre de la liberté. Les Empereurs n'y firent plus que des apparitions. Le Sénat gardoit le dépôt des maximes anciennes : on ne le consulta plus. Il perdit la part qu'il avoit toujours eue à la puissance législative. Les quatre lettres républicaines, qui désignoient le Sénat & le peuple Romain, disparurent du *labarum*, quoiqu'elles eussent bien pû y trouver place avec l'auguste monogramme qu'on leur substitua. Enfin une nouvelle Rome s'élève en Orient ; on y crée un nouveau Sénat rival de l'ancien, & presque tout composé de Grecs & d'Asiatiques. On affecte d'innover jusque dans les choses les plus indifférentes , parce qu'en fait de gouvernement il n'est point de bagatelle qui ne tienne à quelque chose d'essentiel. Le Sénat de la vieille Rome continua, sans doute jusqu'à la ruine de l'Empire en Occident , de conférer à chaque Prince les anciennes Magistratures, dont le pouvoir Impérial avoit été formé : mais les Empereurs dédaignoient d'en prendre les titres. Ils ne les mettoient plus sur leurs monnoies, ni à la tête de leurs loix. En un mot le gouvernement Romain fut despotique de fait, non en passant, comme il l'avoit autrefois été sous quelques mauvais Empereurs , mais habituellement & sous les meilleurs Princes. Néanmoins, attendu que la Nation, loin de renoncer formellement à sa liberté, réclama toujours, jusqu'au règne d'Augustule, par la voix de son Sénat, je n'oserois décider que la possession des Empereurs eût dénaturé le gouvernement au point de le rendre absolu de droit.

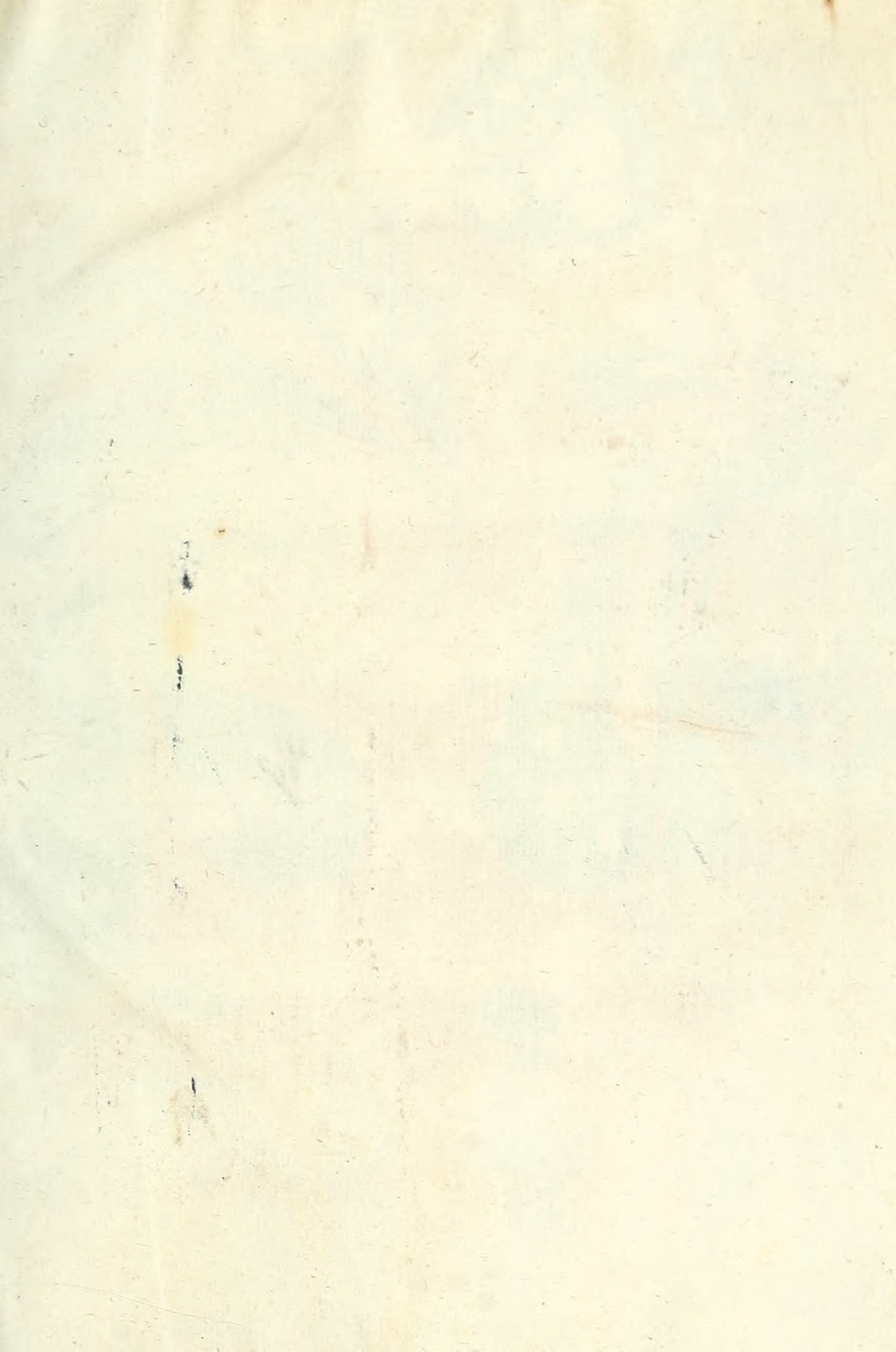
*Fin du Tome vingt-septième.*











**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa**

**Echéance**

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Library  
University of Ottawa**

**Date due**

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

|  |  |  |  |  |
|--|--|--|--|--|
|  |  |  |  |  |
|--|--|--|--|--|





a39003



009721092b

AS

162

Acad. des inscr

.P3A527

et belles

1771

lettres, Paris

Histoire avec  
les mémoires de  
littérature, 27



